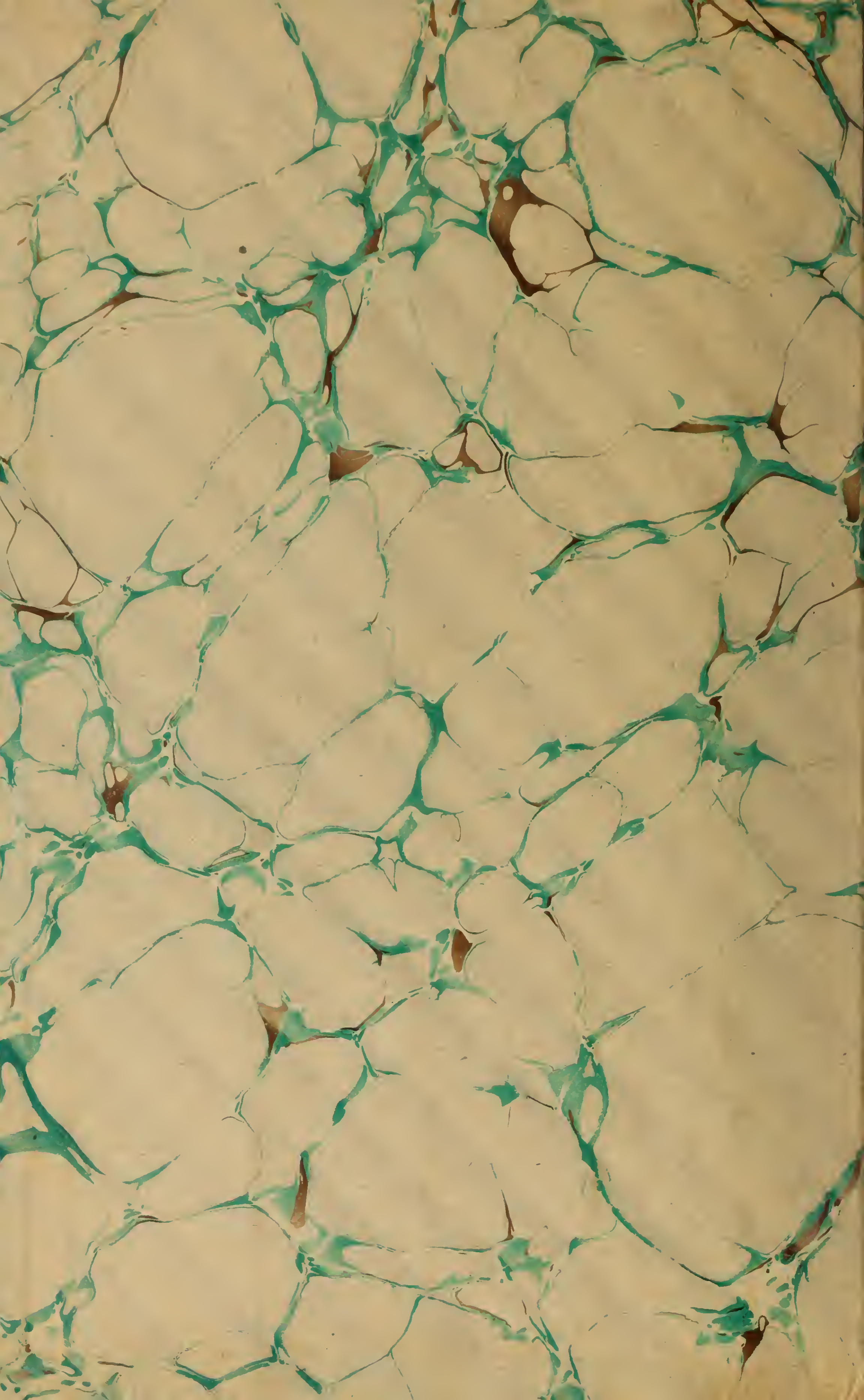
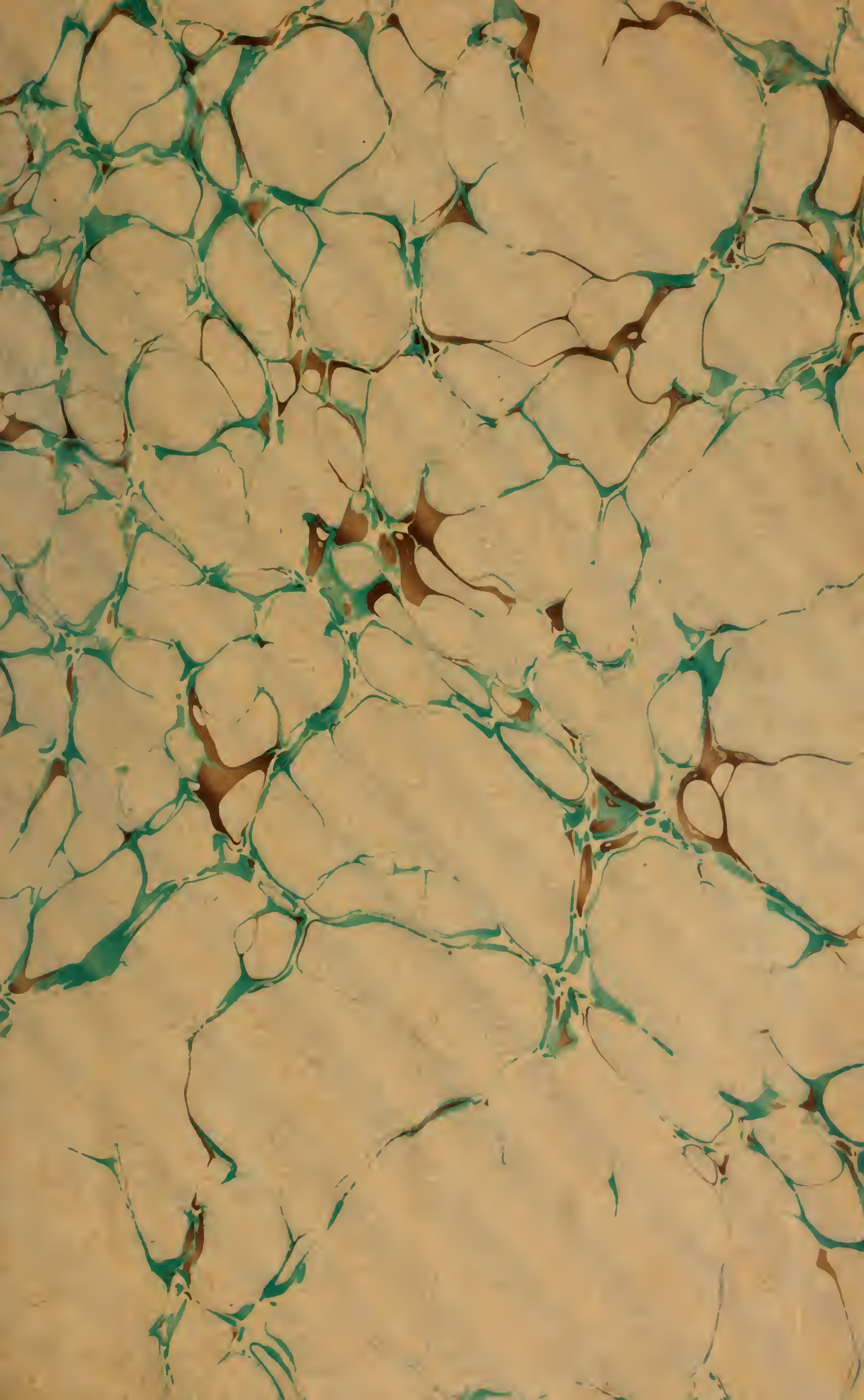






LES

DRAMES DE LA FAMILLE

PAR HENRI DEMESSE



A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, MONTGREDIEN ET Cie, 8, Rue Saint-Joseph, PARIS

LES DRAMES DE LA FAMILLE

LA FILLE DU FORGERON

PREMIÈRE PARTIE

LE MARIAGE DE MICHEL

I

LE PÈRE GÉRARD

Sur un plateau d'où l'on domine Paris, tout en haut de Belleville, à quelques pas des fortifications, se trouve un restaurant populaire où des milliers de ménages ont fêté les épousailles avec leurs invités. L'été, on peut s'y promener en un vaste jardin, planté de grands arbres ; on y canote sur un lac en miniature qui entoure une île exiguë ; çà et l des tirs, des manèges de chevaux de bois, des jeux de toutes sortes so installés. Les nouveaux mariés trouvent même, dans l'établissement, un photographe prêt à faire leur portrait. Ces choses, fort bien imaginées, constituent autant de distractions qui attirent, là, les banqueteurs.

Un samedi du mois de septembre, en 1895, tout le personnel de l'établissement, patron en tête, était dans le grand coup de feu, vers six heures du soir, car on attendait douze noces : deux cents couverts ! C'était de la besogne !

Chaud ! Chaud ! Des broches tournaient devant des brasiers ardents ; volailles, gigots, filets, gibiers, rôtissaient pêle-mêle. Tous les fourneaux étaient allumés et d'exquises odeurs de ragoûts s'échappaient des casse-

roles fumantes. Dans les salons, on dressait les couverts ; on passait le râteau dans les allées du jardin. Le photographe, cheveux au vent, apprêtait ses plaques.

La journée avait été superbe, ensoleillée, pas trop chaude. Les arbres portaient leur parure d'automne, leur feuillage roux, aux tons mordorés. Dans les parterres du jardin, les fleurs d'arrière-saison s'épanouissaient, artistement mariées, et dominées par les tiges hautes des dahlias.

Vers six heures, comme le soleil déclinait à l'horizon, il y avait foule à la porte du restaurant : c'était l'heure de la sortie des ateliers, après la paie.

Des jeunes filles, fraîches et jolies sous leurs vêtements d'été, s'étaient arrêtées là pour voir les mariés descendre de voiture ; elles attendaient, impatientes, les prunelles allumées, et riaient, entre elles, en regardant les photographies de mariés, accrochées, en guise de réclame, sur les murs du restaurant. Des ouvreurs de portières, d'avance affairés, circulaient à travers les groupes, où des jeunes gens, attirés par la présence des ouvrières, s'étaient aussi mêlés.

La première noce qui arriva devant le restaurant eut un succès ! Chacun donna son avis sur la mariée : une petite « boulotte » fort appétissante ; sur le marié, un grand jeune homme sec, frisé comme un caniche. En un quart d'heure, huit couples et leurs invités descendirent de voiture à cette place et pénétrèrent dans l'établissement.

Si le spectacle n'était pas aussi intéressant qu'au théâtre du quartier, le public, qui le prenait gratis, en avait pour son argent.

Déjà, dans les allées du jardin, on voyait circuler les invités, gais, rieurs, disposés à s'amuser coûte que coûte. Les escarpolettes avaient été prises d'assaut; des pétarades résonnaient dans les tirs ; les tourniquets grinçaient. Les manèges de chevaux de bois faisaient rage, et toutes les barques qui flottaient sur le lac, manœuvraient, menées par des rameurs inhabiles. On faisait queue chez le photographe, qui avait prononcé, [illegible]x fois déjà, le traditionnel : « Ne bougeons plus, je commence ! »

Soudain, les titis placés en observation au long du trottoir, dans la rue, signalèrent l'approche d'une nouvelle noce.

— Mais une noce « chouette », cette fois !

— Mince de chic : la noce n'est pas en « sapins ! »... Des landaus, mes enfants !...

En effet, six landaus de louage dévalaient, à la queue leu leu, là-bas, et se dirigeaient, visiblement, vers le restaurant. Le landau qui roulait en avant était traîné par deux chevaux blancs : quatre lanternes argentées ornaient les angles de la voiture, dont le cocher, très solennel, découpait sa silhouette d'homme gras sur le fond du ciel. Les six voitures soulevaient une épaisse poussière, qui les enveloppait comme en un nuage.

Mille éclairs en sortaient, jetés par les ornements étincelants des harnais et par les vernis qui miroitaient, léchés, de biais, par les derniers rayons du soleil.

— C'est une noce cossue !

— Faut voir la mariée !... Parions qu'elle est vieille !

Il se produisit un mouvement dans la masse compacte des curieux très alléchés, et, des rires, des cris, des appels, des plaintes, partirent, en même temps, de toutes parts.

Le premier landau, cependant, s'était arrêté devant la porte principale. Un grand silence se fit. La portière s'ouvrit. Un jeune homme, en habit noir, descendit le premier de l'équipage. C'était le marié. On trouva qu'il avait bonne mine, qu'il était « très distingué » ; toutes les jeunes filles le « mangèrent » des yeux. Il offrit galamment la main à la mariée, qui enleva tous les suffrages.

Elle était toute jolie, en sa robe blanche, sous son long voile, cette blondinette de vingt-deux ans environ ; elle avait l'air d'une duchesse. On vit, un instant, son pied, chaussé d'un mignon soulier en satin blanc. Elle sauta, légèrement, sur le trottoir, soutenue par son mari à qui elle souriait. Ce fut au tour des jeunes hommes d'ouvrir de grands yeux.

— Corbleu ! C'était un beau couple !

Le marié offrit encore la main à une fillette de seize ans : une maigrichonne, pâle, à l'air maladif, dont les grands yeux noirs brillaient, et dont les lèvres, très rouges, semblaient saigner dans sa face blême. Elle portait une robe en mousseline ornée de rubans bleus et un chapeau de paille posé sur sa chevelure très noire. Ce devait être la demoiselle d'honneur. On s'intéressa beaucoup à elle.

— Elle a l'air très comme il faut !

— Malheureusement, elle n'a pas de santé !

— Tonnerre, cette petite demoiselle d'honneur a du chic !

— Allons donc, un « paquet d'osselets ! »

La jeune fille avait mis pied à terre.

Comme le marié s'occupait de sa femme, la jeune fille offrit la main à un vieillard, de soixante-dix ans environ, qui descendit le dernier du landau. Ce vieillard portait une redingote noire, cossue ; il avait l'aspect d'un ouvrier endimanché. Sa belle tête était nue ; il tenait gauchement son chapeau de forme haute, qui paraissait le gêner beaucoup.

— Bougrement bien, le vieux ! Belle tête ! C'est le père de la mariée, sans doute.

Le marié, la mariée, la jeune fille et le vieillard étaient entrés dans un salon, au rez-de-chaussée. Pour la foule, le spectacle intéressant était terminé. Pourtant, on voulut voir, aussi, les invités, et rire, un peu, à leurs dépens, s'il y avait lieu.

Le landau de la mariée fit demi-tour et s'éloigna, faisant place au second équipage, qui jeta, sur le trottoir, cinq personnes ; mais celles-ci n'excitèrent point la curiosité.

Les autres voitures, contenant une vingtaine d'invités, se vidèrent pareillement.

La foule attendit une autre noce.

Or, pendant que les mariés, ayant cédé aux sollicitations du photographe, se disposaient à poser devant l'objectif en attendant l'heure du dîner ; pendant que les invités erraient, par groupes, dans les bosquets, ou se divertissaient en usant des jeux divers installés au dehors, le vieux, qui était descendu de la voiture des mariés, était allé s'asseoir, en plein air, dans un endroit écarté.

La jeune fille, que les curieux avaient cru reconnaître pour la demoiselle d'honneur, l'accompagnait.

Le vieux, qui était le grand-père de la jeune fille, se nommait Antoine Gérard.

Établi à Saint-Cloud, il y exerçait la profession de maréchal-ferrant.

Dans le pays, on l'appelait aussi « l'honnête homme », et jamais appellation ne fut mieux méritée.

Bien qu'il eût soixante-dix ans révolus, il était droit, encore, comme un jeune homme, et paraissait robuste et vigoureux. De taille moyenne, il n'était pas maigre ; mais il n'avait pas, sur le corps, une once de chair inutile.

Ses cheveux, d'un beau blanc d'argent, encadraient bien son mâle visage, aux traits énergiques, à la peau hâlée, brûlée par la forge, tannée et tatouée de rides profondes creusées par le temps. Ses yeux, petits, de nuance bleu foncé, pétillaient, profonds, sous des sourcils durs comme des soies et hérissés en broussailles.

Il portait une moustache et une barbe en fer à cheval qui laissaient bien voir sa bouche, aux lèvres fines, sur lesquelles jamais un mensonge ni un mauvais propos n'avaient passé. Il avait aux lobes des oreilles — dont les trous étaient à demi bouchés par des poils gris — de petits anneaux d'or.

Ce masque de vieillard..., expressif, caractéristique, inoubliable, disait, d'un seul coup, la vie du vieux ouvrier — vie de peines, de durs labeurs, de dévouements, de probité, de vertu.

Cet homme du peuple avait constamment lutté, et toujours fait son devoir. Ce type n'est pas rare dans nos faubourgs, dans nos petites villes, dans nos campagnes.

Ouvrier, il était devenu maître. Il avait pris femme, il l'avait adorée..., il l'avait perdue ! Il avait élevé, honnêtement, son fils — il s'occupait de

sa petite-fille, à présent orpheline..., peinant toujours, ne ménageant pas ses bras, honorable et honoré, sans faiblesses, sans vices, sans ambitions.

Sa petite-fille se nommait Charlotte Gérard.

Le vieux l'adorait. Il eût donné sa vie pour lui éviter un chagrin, et il ne voyait rien de plus beau qu'elle au monde...

La jeune fille avait environ seize ans. Elle était grande, élancée et svelte. Point belle, pas même jolie, elle charmait, pourtant ; elle avait une grâce exquise.

Chacun de ses mouvements, chacune de ses poses étaient adorables. Cette fillette était déjà femme dans l'acception tout absolue du mot. Il y avait, en elle, ce qui constitue la beauté de la fleur et la légèreté de l'oiseau.

En la voyant, on se disait qu'on l'avait vue déjà.

Elle ressemblait à un de ces fantômes chéris qui hantent les rêves ; à une de ces figures déli cieuses, créées par l'imagination, et qui apparaissent, tout à coup, devant les yeux du rêveur, au détour d'une haie fleurie, en quelque coin ensoleillé... ; à un de ces êtres vaporeux qu'on voit nettement surgir, devant soi, après une longue contemplation, et qui s'envolent, soudain, après vous avoir souri... vous laissant, en l'âme, une impression douce, bienfaisante, inoubliable.

Cette jeune fille, issue de gens du peuple, était tout aristocratique, et cela n'avait rien d'étrange, en somme, car il est certain que des êtres vigoureux et sains, aimants et nobles de cœur comme de pensées, ne peuvent procréer que des êtres de race.

Charlotte était un être de race.

Avec sa petite robe en mousseline, sans falbalas, ornée d'un simple nœud de rubans attaché sur la hanche, elle était parée, — et les curieux, qui l'avaient vue descendre de voiture, en avaient été frappés.

Son corps, fluet, mais déjà fort beau de lignes, était nettement dessiné sous l'étoffe légère; son cou haut et flexible avait un contour impeccable ; ses yeux, très doux, brillaient sous des sourcils qui se rejoignaient au-dessus de son nez — signe d'énergie.

Ses cheveux noirs étaient relevés sur son front pur et si magnifiquement éclairé qu'il s'en dégageait une sorte de nimbe, très visible à certains yeux, plus clairvoyants que ceux de tout le monde.

L'expression de son visage était grave, mélancolique, triste même.

Le vieillard, préoccupé, triste lui aussi, songeait.

Son esprit, à coup sûr, était loin de ce restaurant où des fêtes s'apprêtaient.

Il ne semblait pas entendre les détonations des tirs ; les grondements des orgues de barbarie qui accompagnaient le tournoiement des manèges

de chevaux de bois; les cris joyeux des femmes qui se balançaient sur les escarpolettes ; le cliquetis argentin des surtouts de table; les heurts de vaisselles que les garçons affairés maniaient.

— Père, dit la jeune fille, est-ce que tu souffres ?

— Non. Mais plus j'y songe et plus je me dis que je devrais me retirer.

— C'est impossible !

— En restant ici, pourtant, j'approuve ce mariage, et tu connais mon opinion là-dessus ! Petite, crois-moi, allons-nous-en !

— Que dirait Michel ?

— Il dira ce qu'il voudra! Il s'est marié malgré moi ; il était libre, c'est vrai : Michel n'est que mon neveu. Il n'a plus ni père ni mère, il pouvait donc se marier sans mon consentement. Il devait pourtant me consulter par simple politesse. Il l'a fait. Je lui ai dit mon sentiment. Il a passé outre. Tant pis pour lui ! Il m'a demandé d'assister à sa noce, je ne pouvais pas refuser. Je l'ai suivi à l'église, à la mairie, c'est bien ! Ma présence à la cérémonie s'imposait ; mais à la fête, autre affaire !

— Alors, il fallait nous retirer après la cérémonie ; à présent, il est trop tard ! Si nous partions, nous serions impolis. Michel dirait, avec raison, que tu lui fais injure !

Le vieillard ne répliqua pas : le raisonnement de Charlotte l'avait persuadé.

Michel Verdier, neveu du père Antoine Gérard, orphelin de père et de mère, avait été élevé par le vieux maréchal-ferrant.

Charlotte, d'abord... puis Michel, constituaient les deux grandes affections d'Antoine.

Michel était son élève, un ouvrier distingué, même un mécanicien habile ; il s'était instruit lui-même ; il avait toujours le nez fourré dans les livres et il en eût remontré, en théorie et en pratique, à plus d'un ingénieur. C'était un garçon d'avenir — il reussirait à coup sûr...

Le père Gérard reprit :

— Avoir pris pour femme cette poupée ! Lui ! Michel ! Qui aurait pensé qu'il ferait cette folie !

Michel Verdier s'était épris, trois mois auparavant, de celle avec qui, le matin même, il avait « échangé l'anneau ».

Bathilde Royer, fille d'un professeur de musique mort six mois auparavant sans laisser de fortune, avait dû, pour vivre, donner des leçons comme institutrice à la fille d'un industriel richissime.

Michel, qui travaillait à Belleville, chez un constructeur-mécanicien, habitait un petit logement situé près des Buttes-Chaumont

Bathilde occupait une chambre sur le même palier.

Michel l'avait vue ; il s'était épris d'elle ; il avait demandé sa main, et

le mariage avait été bâclé en quinze jours... malgré l'opposition très vive du père Gérard.

— Le malheureux! fit le maréchal-ferrant. Je souhaite qu'il n'ait jamais à regretter sa sottise!

Le père Gérard avait fait de l'opposition au mariage de son neveu avec Bathilde parce qu'il se prétendait physionomiste, et parce que l'institutrice, cette blondinette enjouée, à la face mutine, aux yeux malins, ne lui disait rien qui vaille.

Selon lui, ce n'était pas la femme sérieuse, la compagne dévouée qui convenait à un homme comme Michel.

— Comment, mon oncle, tu es là? Je te cherche partout! On va se mettre à table! dit le jeune homme qui avait surgi devant son oncle.

Il devait avoir environ vingt-quatre ans; il était de taille moyenne et bien prise, svelte, élégant même; il portait, avec aisance, un habit noir sous lequel il avait bonne tournure.

Sa face, très belle, à l'expression mâle et fière, était dominée par un front superbe, lumineux, entouré de cheveux noirs, épais et légèrement bouclés; ses yeux noirs, ardents, illuminaient son visage à la peau d'un blanc mat; sa lèvre supérieure était surmontée d'une moustache noire, fine, et une barbe en fer à cheval entourait son menton au vigoureux contour.

En étudiant son masque curieux, on eût constaté que la force de caractère qui constituait, à coup sûr, le tempérament du jeune homme, était contrariée, en lui, par un penchant très marqué pour la rêverie. Michel, en effet, était plutôt un rêveur qu'un penseur. Ce mathématicien — chose étrange — était une manière de poète.

— Allons, venez, mon oncle! dit le jeune homme. Charlotte, prends mon bras! On n'attend plus que vous!

— Je me sens las, répliqua le maréchal-ferrant. Michel, mon garçon, nous allons nous retirer, Charlotte et moi.

— Vous voulez rire, mon oncle!

— Non pas! Il y a un joli bout de chemin d'ici à Saint-Cloud! Diable, je ne suis plus un jeune homme! C'est dit: Tu nous excuseras près de ta femme. Embrasse Charlotte et laisse-nous filer.

— Je ne le souffrirai pas! Voyons, mon oncle, est-ce que vous me gardez rancune?

— Point! Je suis las, je te le répète; j'aime mieux que nous partions.

— Vous ne me ferez pas cette injure de vous retirer à présent? Que dirait-on? Au moins, laissez-nous Charlotte.

— Oh! ça, c'est impossible!

— Un de mes amis la reconduira.

— Jamais! Ma Charlotte ne sort qu'avec moi! Allons, garçon, n'insiste

pas. Nous partons, c'est dit. Excuse-nous. Au revoir. Viens, ma fille.

— Je n'insiste plus, mon oncle, quelque envie que j'en aie ; c'est égal, vous me causez un vrai chagrin!

— Tu l'oublieras vite quand tu seras près de ta femme, au milieu de tes invités!... Allons, à bientôt!

Michel, atterré, embrassa Charlotte et serra la main du père Gérard, qu'il accompagna jusqu'à la porte du restaurant. Là, il les quitta, et, pâle, très affecté, il rentra dans le salon, où on l'attendait avec impatience, chacun ayant pris place autour d'une table resplendissante et couverte de fleurs.

II

L'IVROGNE

Après dîner, on devait danser dans la salle du festin, transformée, instantanément, en salle de bal.

Pendant que les invités prenaient leur café dans un petit salon, les garçons du restaurant enlevèrent le couvert chargé de débris de toutes sortes, rangèrent les tables, érigèrent une estrade pour les musiciens. Tout cela fut exécuté avec un ensemble merveilleux : résultat de l'habitude. Le changement à vue s'opéra comme par un coup de baguette féerique. Ces garçons de restaurant eussent fait d'émérites machinistes de théâtre.

Des « artistes », recrutés pour la circonstance : deux violonistes, un joueur de piston et un joueur de trombone, montèrent sur l'estrade.

Les invités, les femmes d'abord, reparurent dans la salle, ayant hâte de se trémousser en cadence.

Toutes les fenêtres du salon étaient ouvertes, car les lustres à gaz dégageaient une chaleur insupportable.

Le bal commença.

Il fut ouvert par la mariée.

Elle dansa, d'abord, avec l'industriel père de la jeune fille de qui elle avait été l'institutrice : Il lui avait fait l'honneur d'être son premier témoin.

C'était un grand gaillard, gros, rougeaud, poilu comme un ours, et très souple encore, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine.

Il tournoyait, emportant dans une valse très animée la frêle mariée qui ne pesait pas lourd en ses bras vigoureux.

Il s'était toujours adonné aux exercices du corps, et, par suite, il était resté robuste comme un jeune homme.

Ce géant, enragé viveur, avait mené la vie largement et mangé la moitié de sa fortune en aventures galantes.

Bientôt, les autres danseurs s'arrêtèrent, émerveillés, pour voir le couple tourner de plus en plus vite, poussé par une musique endiablée qui faisait rage.

On eût dit qu'ils étaient emportés en un tourbillon. L'industriel touchait à peine le parquet ciré, sur lequel il semblait glisser, serrant fortement, contre sa poitrine, la jeune femme, qui se laissait conduire, éperdue, à demi pâmée, et jetait, parfois, des petits cris pareils à des plaintes.

Tous les spectateurs de cette scène l'admiraient. Ah ! il dansait bigrement bien, le premier témoin.

Les femmes, émoustillées, enviaient la mariée ; pas une qui n'eût été heureuse de se sentir ainsi emportée au bras d'un pareil cavalier.

Bathilde avait le vertige ; il lui semblait qu'elle allait tomber. L'industriel la soutenait et tournait toujours. Les musiciens pressèrent encore le mouvement de la valse, qui se termina brusquement.

L'industriel s'arrêta net, et, souriant, il offrit son bras à la jeune femme, qui, rouge, frémissante, les narines dilatées, les yeux étincelants, les lèvres froides, la gorge haletante, s'assit.

Michel, qui ne savait pas danser, avait regardé toute cette scène, le sourire aux lèvres, mais la rage en l'âme.

Pour la première fois, la jalousie l'avait mordu au cœur et il souffrait. C'est qu'il adorait sa femme : Il éprouvait, pour elle, une passion d'autant plus grande que ce laborieux, toujours préoccupé de son œuvre, jusque-là, aimait pour la première fois.

Cependant, il marcha vers elle pour lui demauder si elle n'était pas lasse.

— Pas du tout !... Je suis prête à recommencer, dit-elle.

— Quand vous voudrez ! dit l'industriel.

Et, se tournant vers le marié :

— Madame valse merveilleusement ! fit-il.

Michel, appelé par un de ses invités, dut s'éloigner, et le premier témoin resta près de la mariée, de qui, depuis le matin, d'ailleurs, il s'occupait exclusivement.

On commença un quadrille.

Michel vit, non sans un frémissement, sa femme prendre rang, toujours avec le même danseur.

Un instant, il eut l'idée d'appeler Bathilde et de la prier de rester près de lui.

Mais il se ravisa : il comprit qu'il se rendrait ridicule. Il fit un effort pour demeurer calme, pour sourire. Il se dépensa en allées et venues auprès de ses invités, se montrant plein d'attention pour tout le monde ;

puis, il se mit à boire, tant pour apaiser la soif qui le dévorait que pour se donner de l'aplomb.

Après le quadrille, la musique joua une polka; puis, une mazurka..., et, toujours, la mariée dansa avec son premier témoin. Plusieurs invités avaient déjà trouvé que c'était inconvenant. Une valse était annoncée et Bathilde se disposait à la danser, encore, avec son cavalier; mais celui-ci fit un signe à la jeune femme :

— On nous regarde! dit-il. Attention! Dansez cette valse avec un autre!

Bathilde vint demander à son mari s'il voulait lui servir de cavalier.

— Hélas, je ne sais pas danser!

— Tant pis!

— Mais je vais vous présenter un de mes amis qui valse très bien.

Michel conduisit sa femme vers un jeune ouvrier qui avait été son second témoin.

— Madame Verdier désire danser cette valse avec toi!

— Madame me comble!

— Venez, on commence.

L'ouvrier dansait bien; mais ce n'était plus le jeu savant du vigoureux industriel.

Michel l'entendit répéter avec un réel déplaisir.

La mariée, cependant, était déjà retournée vers son danseur préféré.

Alors, Michel vit devant ses yeux une sorte de brouillard; il crispait ses doigts; il enfonçait ses ongles dans sa chair; il suffoquait.

Une minute il fut prêt à un éclat.

Mais, comme le bal était fort animé, il se dit qu'il pourrait sortir sans être remarqué.

Son pouls battait avec une vitesse excessive; il sentait que sa face se congestionnait; il ne voyait plus clair; les tourbillonnements de la danse, les éclats des cuivres, la chaleur, et, par-dessus tout, sa rage jalouse, lui causaient une sensation atroce dont il souffrait éperdument.

Et puis, il avait bu beaucoup et il devait être un peu gris, car, d'ordinaire, il vivait fort sobrement.

Il s'enfonça dans une allée du jardin et pénétra dans un bosquet mal éclairé par un quinquet.

— Tiens, c'est le marié! dit une voix.

Michel tressaillit. Mentalement, il envoya le gêneur à tous les diables. Le guignon le poursuivait! Il avait déserté le bal pour être seul, et voilà que sa mauvaise chance le jetait en présence d'un individu qu'il savait être un bavard sempiternel.

— Ah! parbleu, dit l'homme, vous arrivez bien; ce n'est pas drôle de

boire seul, on ne peut pas causer. Vous allez me tenir compagnie ; je commençais à m'ennuyer, tout de bon !

C'était un homme de haute taille, aux larges épaules, au cou de taureau. Il portait, gauchement, une redingote trop étroite, qui le gênait, et avec laquelle il ne pouvait faire que des mouvements étriqués d'un très curieux effet comique.

C'était le contremaître de l'usine appartenant à l'industriel, premier témoin de la mariée.

— Vous êtes comme moi, sans doute? dit-il. Moi, voyez-vous, la danse... ça m'ennuie!... J'aime mieux boire!... Et puis, il fait là-bas, dans ce salon, une chaleur!... Je cuisais!... D'autant plus que le dîner était excellent!... Ça n'est pas pour vous faire des compliments, mais c'était bien, là, tout de bon!... Rien n'y manquait!... Vous avez bien fait les choses!... Croiriez-vous que j'ai repris quatre fois de la dinde?... Aussi, tonnerre, ça m'a altéré!... J'en suis au pousse-café!... Ah çà! qu'est-ce que vous prenez?... Cette fois c'est moi qui régale!... Garçon?

Il en était à son cinquième pousse-café; il avait vidé, aux trois quarts, un grand carafon de kirsch ; aussi, il était déjà gris, et, par suite, plus bavard que de coutume.

Le garçon, cependant, appelé par la voix tonitruante du contremaître, s'était empressé d'accourir.

— Ces messieurs désirent? fit-il.

— Un rhum.

— Un rhum!... Boum!

— Attendez donc! fit le contremaître... Apportez une bouteille!... Nous boirons ce que nous voudrons!

Le garçon reparut bientôt, apportant une bouteille de rhum et deux verres ; le contremaître emplit les deux verres et trinqua.

— A votre santé, m'sieu Michel!

— A la vôtre!

— A la santé de madame Verdier, votre épouse!...

— Merci!

Michel vida son verre et se leva.

— A présent, dit-il, je rentre dans le bal: on pourrait s'apercevoir de mon absence... ma femme serait inquiète!

Mais l'ivrogne le retint.

— Laissez donc! fit-il en souriant; le patron est là, il fera les honneurs! C'est un droit qui lui revient.

Michel tressaillit.

— Comment? demanda-t-il.

— Bédame, en qualité de protecteur de madame Verdier... en sa qualité de premier témoin... et sans compter le reste, encore ; mais, motus



MAIS L'IVROGNE LE RETINT : « LAISSEZ DONC, FIT-IL EN SOURIANT... »
(PAGE 12.)

là-dessus, hein : ça, comme on dit, ça ne regarde personne, pas vrai?

Le reste ! Ah çà ! qu'est-ce donc que cet homme insinuait ?

Michel, pâle, à présent, car tout son sang avait reflué au cœur, s'interrogeait et ne comprenait pas ces paroles étranges.

Malgré lui, il revoyait sa femme aux bras de l'industriel.

Il était, plus encore que tout à l'heure, tenaillé par la jalousie, dont il avait ressenti, déjà, les terribles effets.

Mais il demeura calme encore.

Cet ivrogne parlait à tort et à travers! Était-il possible, vraiment, d'attacher la moindre importance à ses paroles?

Pourtant, et quelque envie qu'il eût de fuir, Michel demeura : il voulait en savoir davantage ; il fallait que cet homme s'expliquât.

—.Encore un verre? dit-il.

Le contremaître ne se le fit pas répéter. Pour la deuxième fois, il remplit, jusqu'aux bords, son verre et celui de Michel. Le marié vida le sien d'un trait, bien que, de plus en plus, il sentît monter en soi l'ivresse.

— Au fait, c'est vrai, reprit-il..., il fait meilleur, ici, que là-bas!

— N'est-ce pas?

— Ici, on respire!

— A pleins poumons!

— D'ailleurs, comme vous le disiez fort bien, le « patron » me remplace, là-bas, près de mes invités ; près de ma femme, surtout!

Il fut pris d'un tremblement comme il prononçait ces mots. L'homme sourit et lui appliqua, sur l'épaule, une tape amicale, sous laquelle Michel chancela.

— Ah! farceur, fit-il... vous êtes un roublard, vous ; vous vous êtes marié en connaissance de cause ; vous avez fait une belle affaire!

— Une belle affaire? répéta Michel avec hébètement.

— Eh! oui, le patron a mangé une partie de sa fortune ; mais il est encore riche!

— Ah! Il est riche?

— Très riche!

Une sueur glacée coulait sur le front de Michel.

— Encore un verre? fit-il encore.

Le contremaître remplit les verres. Les deux hommes trinquèrent et burent.

— Vous disiez que le patron était très riche?

— Eh! oui; mais vous le savez bien, voyons, farceur? Votre femme vous a apporté une dot?

— Sans doute!

— Vingt mille francs?

— Oui.

— Eh! bien, de qui les tient-elle?

— Mais, de l'héritage d'un de ses oncles!

— Ouiche! Bon pour le public! Mais entre nous...

— Je vois que vous savez la vérité : on ne vous en compte pas, à vous!

— Allons, vous comprenez que je suis aux premières loges pour voir le spectacle!

— C'est vrai!

— Vous savez, reprit le contremaître, n'ayez pas peur : je suis discret comme la tombe ! Eh ! bien, si j'avais inscrit les noms de toutes les maîtresses du patron, ma liste serait longue ! Seulement, je dois vous avouer que, rarement, le susdit patron, qui s'y connaît, pourtant, en a eu de plus jolies que Mamzelle Bathilde ! Aussi, il l'aime, voyez-vous ! Soyez tranquille, je vous le répète, vous avez fait une bonne affaire : votre fortune est assurée ! D'abord, vous avez reçu vingt mille francs ?

— C'est vrai ! Et en billets de banque tout neufs, encore !

— Voyez-vous ! C'est une somme, hein ! Sans compter les cadeaux !

— Une bague et des boucles d'oreilles !

— En diamants ?

— En diamants !

Michel se leva ; mais il retomba sur sa chaise : il ne pouvait plus se tenir debout. Tout tournait autour de lui avec une incroyable rapidité. Il grelottait, il avait froid ! Pourtant, son front était brûlant ; ses mains étaient mouillées de sueur.

L'ivrogne buvait toujours, sans se préoccuper de son interlocuteur ; d'ailleurs, il ne voyait déjà plus les choses ambiantes qu'à travers une sorte de nuage, que l'ivresse étendait devant ses yeux. Il parlait sans cesse ; mais sa langue s'empâtait. Les mots ne sortaient plus qu'indistinctement de sa bouche.

Michel ne l'écoutait plus.

Dans le parc, les détonations des tirs retentissaient sans interruption ; des fusées partaient, de temps à autre, et illuminaient, soudain, le feuillage des arbres ; on entendait, dans les taillis, des appels, des cris, des rires, des huées. L'orgue, là-bas, faisait rage, et les orchestres improvisés des différents bals où dansaient les invités des noces, glapissaient.

Tous ces bruits : cacophonie abominable, venaient mourir sur l'eau du lac tranquille, dans le grand calme de la nuit.

Michel sortit du bosquet, précipitamment.

— Où va-t-il ?... murmura l'ivrogne. Quel... drôle... de corps !... C'est égal... c'est un veinard !... Il... a fait... une... riche... affaire !...

Sa tête s'affaissa sur son coude ; il ne bougea plus : il dormait profondément... cuvant son ivresse.

Michel, pâle, donna l'ordre à l'un des garçons de faire avancer une voiture.

— Tout de suite, monsieur, tout de suite !

Puis, le malheureux reparut dans le salon où l'on dansait toujours ! Il chercha sa femme, qui, lasse, s'était assise, et, distraite, pensive, regardait les danseurs.

— D'où venez-vous donc ? demanda-t-elle.

— Je suis sorti pour prendre l'air ; je suffoquais !

— Le fait est qu'il fait très chaud !

— Votre premier témoin n'est plus là ?

— Il est parti il y a un quart d'heure environ : Il m'a priée de l'excuser auprès de vous.

— Alors, rien ne vous retient plus ici ? Nous pouvons partir ?

— Quand vous voudrez !

— A l'instant !

— Volontiers, car je suis très lasse !

L'un des maîtres d'hôtel vint dire à Michel que la voiture attendait.

— Venez, ma chère, dit-il à Bathilde. Filons sans être vus : notre départ troublerait la fête.

Ils sortirent. Dehors, ils montèrent dans la voiture. Michel, très calme en apparence, donna au cocher l'adresse du domicile conjugal, rue des Pyrénées. La voiture partit à fond de train.

III

NUIT DE NOCES

Michel Verdier avait installé, avec le plus grand soin, la demeure où il devait ramener sa femme. Toutes ses économies de jeune homme — trois mille francs — avaient été dépensées, par lui, en meubles, en tentures, en bibelots. Il s'était occupé, lui-même, de l'arrangement du « nid conjugal ». Bathilde n'y avait point été amenée encore, car Michel s'était dit :

« Après le bal, je lui ferai cette surprise de la conduire « chez nous », en un logis inconnu, où tout sera prêt pour la recevoir ; où tout aura été, par moi, prévu à l'avance ; où elle trouvera toutes choses à son gré. »

Le jeune homme comptait jouir de la joie de Bathilde, lorsqu'elle parcourrait les différentes pièces de leur petit appartement.

— Qu'avez-vous donc ? Vous ne dites rien ! fit la mariée.

Michel, profondément troublé, n'avait pas prononcé une parole depuis qu'ils étaient sortis du restaurant.

— Mais, je n'ai rien ! répondit-il.

La voiture, à présent, roulait, sur les pavés, avec un tel bruit que toute conversation était impossible.

Michel songeait : il subissait, de minute en minute, des impressions toutes différentes.

Tantôt il se disait qu'il aurait dû écouter les conseils du père Gérard. Oui, il aurait dû tenir compte des observations de son oncle.

— Les vieux ont le « nez creux! » se répétait-il.

Puis, il songeait encore que l'on ne pouvait pas faire fonds, sérieusement, sur les dires d'un ivrogne. Et, à cette pensée, il se calmait, momentanément.

La soirée était très fraîche. Bathilde frissonna.

— J'ai froid! dit-elle en se serrant contre son mari, qui eût été, la veille, ravi de sentir sa femme si près de lui.

Michel ne l'entendit pas.

— Vous ne trouvez pas qu'il fait froid?... reprit la mariée. Levez la glace, je vous prie!

Le jeune homme obéit, machinalement. Son silence étonnait Bathilde et la gênait même. D'ailleurs, avec son instinct féminin, elle devinait que son mari avait quelque chose. Quoi? Il fallait le savoir. Oh! lorsqu'il était venu dans le salon, là-bas, dire que l'heure s'avançait et qu'il était temps de partir, elle avait constaté que sa physionomie était tout à l'envers. Que s'était-il donc passé?

La glace levée, le bruit que faisait la voiture, en roulant sur le pavé, diminua. Bathilde essaya de renouer une conversation quelconque.

— Vous n'avez pas voulu me dire l'adresse de notre logis, fit-elle, mais, est-ce que nous en sommes loin, maintenant?

— Non!

— Où sommes-nous? Je ne connais pas cette avenue.

Michel se tut.

— Brr! reprit Bathilde. Il me tarde d'être arrivée! Je suis glacée!

Même silence de Michel.

— Ah çà! dit la jeune femme, avec un vague effroi, Michel, encore une fois, qu'avez-vous donc? Je vous parle, vous ne me répondez même pas... Vous étiez plus galant que ça, hier encore!

La voiture s'arrêta.

— Nous sommes arrivés! fit Michel.

Il mit pied à terre et aida Bathilde à descendre du fiacre; puis, il paya le cocher et dit :

— Venez!

Il se dirigea vers une maison de bonne apparence, autant qu'on en pouvait juger en l'examinant à la lueur d'un réverbère placé au bord du trottoir. La rue était déserte, à cette heure.

Dans le vestibule, Michel alluma une petite lanterne.

L'appartement était au premier étage.

Michel y pénétra le premier, et referma la porte sur Bathilde.

Ils traversèrent une antichambre, meublée d'une jolie table en noyer sculpté, de plusieurs escabeaux de bois, et d'un porte-manteau orné d'une glace biseautée.

Le jeune homme souleva une portière, faite d'une belle étoffe persane, et il invita sa femme à passer dans un petit salon.

Là, il alluma les bougies des candélabres, et Bathilde s'assit, charmée.

— C'est superbe ! dit-elle.

Mutine, amusée, elle examina l'ameublement, après avoir enlevé, prestement, son voile blanc qui la gênait.

— Vous avez beaucoup de goût ! fit-elle. La surprise m'est agréable !

Les portes et les fenêtres étaient défendues par des tentures qui miroitaient sous la lumière des bougies. Les fauteuils, les canapés, les chaises étaient recouverts d'une étoffe imitant la vieille tapisserie. Un riche tapis couvrait le parquet. Plusieurs belles gravures à l'eau-forte, simplement encadrées, étaient accrochées aux murs ; des bibelots sans grande valeur, mais artistiques et bien choisis, étaient disposés habilement, çà et là, sur les meubles. Il y avait des fleurs partout : sur la cheminée ; sur une jolie console en vieux chêne ; sur un petit bahut chargé de fines statuettes en terre cuite.

— Il me tarde de voir les autres pièces; ne m'avez-vous pas dit que nous avons encore une salle à manger et notre chambre? dit Bathilde.

Elle se leva, radieuse, prête à passer dans la pièce voisine. La joie avait animé son gracieux visage ; ses yeux brillaient; ses joues, un peu pâles, s'étaient recolorées.

Debout, elle erra à travers la pièce, laissant, derrière elle, un harmonieux froufrou d'étoffes soyeuses.

— Eh ! bien, dit-elle, venez-vous ? J'attends que vous me fassiez les honneurs de notre nid.

— Attendez ! dit Michel.

Bathilde, surprise, se retourna et regarda son mari : elle le vit pâle et tremblant ; elle eut peur.

— Michel !... Que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle.

Le jeune homme prit la main droite de sa femme, et il lui arracha son gant, brutalement.

— Ah! Vous me faites mal ! fit Bathilde, après avoir jeté un cri de douleur.

Michel regarda la bague que la jeune femme portait, au même doigt que son anneau de noces. Cette bague était ornée d'une opale entourée de pierres scintillantes.

— Ces diamants sont fort beaux ! dit Michel, sarcastique.

Bathilde ne savait quelle contenance garder.

— Ceux que vous portez à vos oreilles sont non moins beaux ! reprit Michel.

Il laissa retomber la main de sa femme.

— Savez-vous que je vous sais gré de m'avoir choisi pour votre époux! Avec votre dot, vous pouviez trouver mieux que moi!

— Michel, que signifie?

— Savez-vous que je vous adorais ; que vous étiez, à mes yeux, la plus belle ; que, pour vous avoir à moi, j'étais capable de toutes les folies?

— Je ne vous comprends pas!

— Savez-vous que je n'ai tenu aucun compte des justes observations de celui que j'aime le mieux en ce monde : de mon oncle qui m'a élevé?

— Mais, Michel, je vous jure...

— Savez-vous, enfin, que j'étais heureux comme un enfant, lorsque, il y a quelques jours encore, je venais m'enfermer, ici, pendant des heures entières, en songeant que le moment approchait où vous y viendriez avec moi ; en songeant que, bientôt, vous m'appartiendriez pour toujours!

— Expliquez-vous?

— Or, je ne me doutais pas de l'affreuse vérité! Je l'ai apprise par hasard ; mais trop tard, malheureusement!

Bathilde avait pâli.

— Quelle vérité? demanda-t-elle avec angoisse.

— Oh! vous voyez, je doute encore! C'est que c'est abominable aussi ; c'est qu'il s'agit d'une action infâme et que je me demande, malgré tout, s'il est possible qu'une créature aussi belle puisse être un pareil monstre! Or, cette vérité que je cherche, vous allez me la dire? Vous entendez, il me faut un aveu de votre bouche même? Répondez donc aux questions que je vais vous adresser; mais répondez-y avec franchise? Ne mentez pas! N'espérez pas que vous m'abuserez.

— Que voulez-vous que je vous dise?

— Vous ne l'ignorez pas, ces bijoux que vous portez ont une valeur considérable?

— Mais...

— Répondez?

— Enfin, où voulez-vous en venir?

— Malheureuse, vous ne comprenez donc pas qu'une femme d'ouvrier ne peut pas porter des bijoux pareils à ceux-ci! Chacun sait que je suis pauvre ; or, en vous voyant ainsi parée, on peut se dire que je profite, sciemment, de richesses dont la source inconnue est évidemment louche! Et je veux en venir à ceci, que cela entache mon honneur! Donc, vous connaissiez la valeur de ces objets? Vous m'avez, par conséquent, menti en me disant qu'ils étaient faux? Pourquoi? Vous ne répondez pas? Il faudra bien, pourtant, que vous me répondiez. Ces bijoux vous viennent du père de votre élève ; expliquez-moi pourquoi cet homme se permet de vous faire de semblables cadeaux? Vous vous taisez toujours? Eh! bien,

me répondrez-vous, enfin, quand je vous demanderai de me fournir les pièces qui établissent, sûrement, que la somme de vingt mille francs que j'ai reçue de vous, en dot, vient, comme vous me l'avez dit, d'un héritage ?

— Michel, grâce !

— Ah ! Vous vous décidez à parler !... Allons, dites tout ?... Il faut que je sache à quoi m'en tenir exactement. Avouez que cette somme vous vient aussi du père de votre élève ?

— C'est vrai !

— Misérable !

— Grâce !

— Ainsi, vous étiez sa maîtresse ?

— Michel...

— Répondez ?

— Oui !

— Il vous a donné ces bijoux et cet argent pour vous témoigner la reconnaissance d'un amant satisfait... Et vous alliez passer, de ses bras dans les miens, prête à jouir en paix de ces biens? Et vous avez cru que je n'en saurais rien, jamais? Vous comptiez que ce secret serait bien gardé? Votre amant est un galant homme. Vous pouviez compter sur sa discrétion : Vous étiez bien tranquille. Vous m'avez pris, comme vous en auriez pris un autre, parce que le hasard m'a jeté, pour mon malheur, en votre présence! Ah! vous êtes vraiment une audacieuse et bien impudente créature! Vous mériteriez que, pour me venger de vous, je vous tue, sans pitié... sans remords. Allons, avouez tout, dites que l'on ne m'a pas trompé? J'attends?

— C'est vrai! Mais je croyais que vous connaissiez la vérité. « Il » m'a dit qu'il vous avait tout appris, et que vous consentiez à me prendre pour votre femme.

— Il est plus misérable que vous, en ce cas! Mais c'est faux, et vous mentez encore.

— Je vous jure que je dis la vérité.

— Et vous l'avez cru?

— Je l'ai cru!

— Vous me connaissez assez, pourtant, pour savoir que je ne suis pas homme à faire des marchés pareils! Je suis pauvre; mais j'ai toujours vécu honnêtement. Mon vieil oncle m'a donné l'exemple de l'honneur!

— Michel, vous me méprisez : vous avez raison! Mais je vous jure que je ne suis pas coupable de trahison! Je vous jure que je vous croyais informé du passé! Michel, vous m'aimiez, ne me pardonnerez-vous pas? Si vous saviez la vérité, vous me plaindriez! Je ne me suis pas donnée à



— AH! VOUS ME FAITES MAL! FIT BATHILDE, APRÈS AVOIR JETÉ UN CRI DE DOULEUR.
(PAGE 18.)

6e LIV.

lui, il m'a prise! Je n'ai pas pu lui résister! Vous ne savez pas ça, vous autres. Nous, pauvres filles, sans défense, nous cédons, parfois, à la menace! Je ne l'aimais pas; je ne l'ai jamais aimé! Il est riche, puissant, corrompu : il pouvait me perdre! J'ai dû me taire! Oh! Michel! je vous aime! Pardonnez-moi, je ferai tout pour que vous oubliiez! Je serai, pour vous, une servante fidèle! Ces bijoux, cet argent qu'il m'a donnés, je rendrai tout! Je vous appartiendrai, pauvre; je suis prête à tout! Quand il m'a dit que vous consentiez à me donner votre nom, si vous saviez comme j'étais heureuse et fière!

— Fière? dit Michel, avec un sourire dédaigneux. Fière de devenir la femme d'un homme capable d'accepter un semblable marché! Il n'y avait pas de quoi!

— Il m'avait dit que vous m'aimiez au point de ne pas vous soucier du passé.

— Vous me croyiez, pourtant, assez misérable pour palper l'argent que vous m'apportiez?

— Mais...

— Assez. Je vous plains! Je me rends compte, à présent, que vous êtes moins coupable que je ne le pensais.

— Tu me pardonnes?

— Je vous pardonne!

— Et tu oublieras tout?

— Ceci est différent!

— Michel. Tu m'effraies! Que comptes-tu faire?

— Mon devoir!

— Mais comment?

— Il faut que je prouve, à tous ceux qui me connaissent, que j'ai été trompé; il ne faut pas que quelqu'un suppose que j'ai, volontairement, sciemment, épousé une femme qui m'apportait, en dot, les libéralités de son amant.

— Tu médites quelque sinistre projet! Michel, je t'en supplie, parle-moi.

— Laissez-moi!

— Je comprends!... Malheureux!... Tu vas te tuer!... Je ne veux pas!... Grâce!... Michel!

— Laisse-moi!

Michel se dégagea de l'étreinte de sa femme, et se jeta dans la pièce voisine, qui devait être la chambre nuptiale. Vainement, Bathilde essaya d'ouvrir la porte, que Michel avait fermée à clé.

Elle appelait, d'une voix rauque; elle s'était agenouillée.

— Michel!... Pardonne-moi!... Je fuirai!... Tu n'entendras jamais parler de moi!... Michel!... Grâce!... Grâce!...

Appels inutiles!

Soudain, Bathilde se releva; elle courut vers la fenêtre, qu'elle ouvrit, et elle cria, de toutes ses forces, dans la nuit :

— A l'aide! A l'aide! A moi! Au secours!

Elle revint vers la porte de la chambre nuptiale, folle, terrifiée, et, de nouveau, elle s'agenouilla, suppliante.

Une détonation retentit.

Puis, Bathilde entendit un bruit sourd...

Elle entrevit, par la pensée, Michel, gisant, sur le parquet, le crâne fracassé.

Alors, elle se releva, d'un bond... les yeux hagards et démesurément ouverts.

Elle jeta, dans le grand calme de la nuit, un éclat de rire strident; puis, elle tomba comme une masse, évanouie, au moment où des voisins et le concierge de la maison, qui avaient été réveillés par ses cris, entraient dans l'appartement, après en avoir enfoncé la porte.

IV

LES VICTIMES

Tout d'abord, les nouveaux venus donnèrent des soins à Bathilde. Ils la portèrent sur un canapé, où ils l'étendirent.

La maison, très tranquille ordinairement, était en révolution. Les portes s'ouvraient l'une après l'autre; des locataires, à demi vêtus, apparaissaient sur les paliers, un bougeoir au poing, et s'informant de la cause de tout ce bruit.

— Il y a eu une scène terrible chez les nouveaux mariés!

— Il paraît que le mari a battu sa femme!

— Pourquoi?

— Jolie entrée en ménage!

— Ah! ils commencent bien!

— Voilà une nuit de noces bien agréable!

Deux vieilles demoiselles — de bonnes âmes! — parlaient peu et s'occupaient de ranimer Bathilde.

— Il faudrait envoyer chercher un médecin?

Personne n'avait pensé à ça. Le concierge fut chargé d'aller réveiller un docteur du voisinage.

Il partit au pas de course.

— Mais où donc est le mari?

Une dame assura qu'elle l'avait vu sauter par la fenêtre : Il devait être loin.

— Ah çà ! que s'est-il donc passé ?... dit un vieux monsieur... Il faut retrouver le mari à tout prix. Le drôle!... Battre une femme, une jolie petite femme comme ça, c'est une indignité!...

On parcourut, successivement, la salle à manger, la cuisine, le cabinet de toilette, et on constata, enfin, que la porte de la chambre à coucher était fermée à clé, en dedans.

— Le mari est là, peut-être !

— N'avez-vous pas entendu une détonation d'arme à feu?

— Si fait !

— Le mari aurait donc tiré sur sa femme ?

— On ne voit aucune trace de blessure !

— La balle ne l'aurait pas atteinte !

La vieille demoiselle répétait toujours, en branlant la tête :

— Triste nuit de noces !

Un sergent de ville, qui occupait une chambre au sixième étage, et qu'on avait mis au courant de ce qui s'était passé, déclara que « c'était grave ».

— Avant tout, il faudrait prévenir le commissaire de police; je m'en charge !

Et il partit aussitôt.

Vainement, les deux vieilles demoiselles avaient mouillé d'eau fraîche les tempes de Bàthilde ; vainement, elles lui avaient fait respirer de l'éther... la jeune femme était toujours inanimée.

Le petit appartement, si coquet, si soigneusement paré par un amoureux, était envahi par les curieux !

Chacun faisait son récit ; fournissait sa version ; donnait des renseignements.

Des critiques sévères se produisaient.

Un couple bourgeois, à l'aise; mais qui vivait chichement, liardant sur tout, était indigné.

— Non, mais regardez-moi ça, disait la femme... Quelle toilette pour la « compagne » d'un simple mécanicien !

Le mari renchérissait.

— Et cet ameublement !... On se croirait chez un millionnaire !... Les ouvriers ne se refusent plus rien !

— L'inconduite mène au crime !... Ça devait arriver !

— Regardez : elle a des diamants aux oreilles !

— Ils ne lui coûtent pas cher !

— C'est une calamité !

— C'est la fin du monde ! A quoi bon être honnête? Ces femmes-là

jouissent de la vie et sont considérées autant que les braves ménagères qui peinent sans relâche!

Le vieux monsieur qui s'extasiait toujours sur la beauté de Bathilde regarda la bavarde de travers.

— Il faut dire, fit-il, que les braves ménagères dont vous parlez sont si laides, souvent, qu'elles n'ont pas grand mérite à être honnêtes!

La brave « ménagère » piquée, riposta :

— Vous verrez qu'on l'absoudra; les gens de mauvaises mœurs, qui sont en nombre, se défendent, mutuellement!

Le mari opina de la mine, du geste, et ajouta, finement :

— Les loups ne se mangent pas entre eux! Viens, ma femme, notre place n'est pas ici! Sortons!

Le couple sortit, dignement, en lançant des œillades furibondes au vieux monsieur, qui s'esclaffa.

— Bonne nuit! cria-t-il.

— Impertinent! fit la dame, déjà dans l'escalier.

Le médecin, cependant, arriva avec le concierge, qui avait fait diligence.

C'était un jeune homme. Installé, depuis peu, dans le quartier, il ne marchandait pas sa peine, soucieux qu'il était de se constituer, rapidement, une clientèle. Il était au courant des faits qui s'étaient produits.

— Vous dites que le mari a tiré sur sa femme? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Voyons!

Il examina Bathilde avec attention.

— Elle n'est pas blessée! Elle n'est qu'évanouie... de frayeur, sans doute! Faites-lui boire un peu de rhum ou de l'eau de mélisse, si vous en avez! Il faut s'occuper du mari! Où est-il? Vous êtes sûrs qu'un coup de feu a été tiré?

— Oui, monsieur.

— Alors, c'est sur lui que le mari a tiré! Où est-il?

— Madame dit qu'elle l'a vu sauter par la fenêtre.

Le médecin marcha vers la fenêtre et regarda au dehors.

— Le premier étage est très haut, dit-il. A moins d'être un clown, il est impossible de sauter d'ici dans la rue sans se rompre les os. Le mari est ici. Avez-vous visité l'appartement?

— Oui, sauf cette chambre qui est fermée à clé en dedans.

— Eh! parbleu, le mari est là! Il faut ouvrir cette porte.

— Peut-être vaudrait-il mieux attendre l'arrivée du commissaire de police; on est allé le chercher et il sera ici incessamment.

— Sans doute, fit le concierge solennellement. La présence du magistrat dégagera notre responsabilité.

— Ouvrez cette porte, dit le médecin, énergiquement. Je prends tout sur moi.

— Mais...

— Faites ce que je dis; il y a là, peut-être, un homme blessé grièvement, et qu'on peut sauver en lui donnant des soins immédiats.

— Il doit être mort, on n'entend aucun bruit.

— Il faut que nous nous en assurions. Allons, ouvrez.

Le concierge déclara qu'il n'avait pas de clé.

— Enfoncez la porte!

Le médecin, aidé par le vieux monsieur, essaya d'enfoncer la porte, qui résista.

— Aidez-nous donc! dit le médecin au concierge.

Sous la poussée des trois hommes, la porte céda.

Les deux vieilles demoiselles s'étaient éclipsées, prestement.

Dame, elles étaient trop nerveuses! Elles ne pouvaient pas voir un spectacle hideux! Du sang! Un cadavre, peut-être!

— Prenez un de ces candélabres et éclairez-nous! dit le médecin au concierge, qui obéit.

Dans la chambre, sur le tapis, Michel gisait, la face ensanglantée.

L'arme dont il s'était servi : un revolver de petit calibre, s'était échappée de sa main et avait roulé à quelques pas.

— Qu'est-ce que je disais? fit le médecin en haussant les épaules.

Il se baissa, tâta le pouls et se releva joyeux.

— Il n'est pas mort! dit-il. Portons-le sur le lit.

Les trois hommes portèrent le corps sur le lit, qui était tout prêt pour recevoir les époux.

Le sang du blessé rougit l'oreiller, orné de dentelles et portant le chiffre de la mariée.

Le jeune médecin examina la blessure.

— C'est grave! prononça-t-il. Il faut le faire transporter, d'urgence, à l'hôpital! Je vais signer la pièce nécessaire! Dites-moi, ces jeunes gens ont-ils des parents, des amis? Les connaissez-vous?

— La jeune femme est institutrice de la fille d'un industriel.

— Vous avez l'adresse de cet industriel?

— Oui, monsieur.

— Prévenez-le de ce qui se passe! Et le jeune homme?

— Il a un oncle, qui se nomme Gérard, et qui habite Saint-Cloud.

— Passez-lui un télégramme.

Comme le médecin signait la pièce nécessaire pour l'admission, d'urgence, de Michel à l'hôpital, le sergent de ville reparut avec le commissaire de police. Le jeune médecin lui fit part de ses actes.

— Je me charge de tout, dit le magistrat.

V

A LA MARÉCHALERIE

La maréchalerie d'Antoine Gérard était installée, depuis soixante ans, au centre d'un vaste terrain s'étendant à peu de distance de l'église de Saint-Cloud, si pittoresquement assise sur le flanc du coteau, au milieu des maisons qui la pressent, l'enserrent et qu'elle domine.

On y pénétrait par une porte cochère faite d'épaisses planches de chêne, grossièrement équarries, retenues, entre elles, par des barres énormes, rivées.

Cette porte s'appuyait sur des pieux : deux troncs de chêne, à peine dégrossis, et fichés, solidement, en terre.

Au-dessus de la porte, on voyait une sorte d'écusson, accroché à une tige de fer plantée dans le pilier de droite.

Cet écusson, qui grinçait lorsque le vent soufflait sur le coteau, portait, en lettres dédorées, l'inscription suivante :

ANTOINE GÉRARD

MARÉCHAL-FERRANT

Les deux montants de la porte étaient ornés de vieux fers à cheval cloués sur le bois.

Depuis vingt ans, Antoine Gérard avait ajouté, à son entreprise, le charronnage et une forge.

Il s'occupait même de grosse serrurerie.

Lorsqu'on avait franchi la porte cochère, on se trouvait dans une grande cour, encombrée de voitures de toutes formes : camions, tombereaux, fardiers, même brouettes... dont les brancards, relevés, se dressaient vers le ciel.

Cela ressemblait à un hôpital de véhicules éclopés, dont Antoine et ses ouvriers étaient les chirurgiens.

Des harnais, des chaînes, des colliers étaient accrochés aux timons, et pendaient, emmêlés, ressemblant à d'effrayants attirails de torture.

Le terrain de la cour, tout noir, était sillonné d'ornières profondes, béantes, creusées par les lourds tombereaux aux roues cerclées de fer.

On bouchait ces ornières, tant bien que mal, avec des résidus de la forge, du mâchefer et des cailloux.

Plusieurs poules blanches, et un coq hautain, vivaient, dans cette cour,

sans être trop effarouchés par les allées et venues des charretiers, ni par les mouvements des chevaux qu'on ferrait, le plus souvent, en plein air.

Au fond de la cour, derrière une palissade en planches peintes en vert, s'étendait un assez vaste jardin dans lequel Charlotte, la petite-fille du maréchal-ferrant, cultivait des fleurs.

La forge, une sorte de hangar fermé, s'élevait à gauche, et, à droite, le bâtiment d'habitation occupé par Antoine Gérard et par sa petite-fille.

Il y avait un bureau à côté de la forge.

Au lendemain de la noce de son neveu Michel Verdier, le vieux maréchal-ferrant, debout dès l'aube, s'était mis aussitôt au travail : la besogne pressait.

Il fallait rattraper le temps perdu la veille.

A midi sonnant, les trois ouvriers, qui travaillaient avec le vieux, et l'apprenti, quittèrent la forge.

— A demain, patron ! dit le contremaître.

En effet, c'était un dimanche, et si les ouvriers avaient consenti à travailler, jusqu'à midi, à cause de la presse, ils entendaient avoir, au moins, leur demi-journée.

— A demain, répondit le père Gérard.

Le bonhomme Gérard triste, s'assit, pensif : il songeait à Michel.

Soudain, il sursauta : Charlotte l'appelait.

— Père !

— Hein?

— Le déjeuner est servi !

— J'y vais.

Le vieux ôta son tablier de cuir ; rabattit ses manches, et, traversant la cour, passa dans la salle basse de la maison — une salle très vaste où on prenait les repas en famille.

On y voyait un grand bahut tout encombré de vaisselle en faïence ; des assiettes au fond desquelles des sujets variés étaient peints, représentant, avec phrases explicatives, des épisodes des batailles de l'empire : la bataille de Magenta, la prise de Solférino, la prise de Puébla ; des portraits : Mac-Mahon, Canrobert, Forey, Victor-Emmanuel, Garibaldi, le comte de Cavour, Napoléon III.

En belle place, et constituant l'argenterie de la maison, se trouvait la timbale dans laquelle Charlotte buvait.

Tout autour d'une glace surmontant la cheminée, on avait accroché des portraits de famille et d'amis, dans des cadres uniformes, en cuivre repoussé, à treize sous la pièce.

Sur la cheminée, il y avait deux flambeaux chargés de bougies de cire bleue, émergeant d'une rose en papier peint, et un vase, en verre bleu, à bords dorés, portant, en lettres d'or, le nom de Charlotte.



PUIS, ELLE TOMBA COMME UNE MASSE, ÉVANOUIE... (PAGE 23.)

Ce vase avait été gagné, au tourniquet, à la fête de Saint-Cloud, par le père Gérard.

Une horloge-coucou, dont les poids pendaient, donnait l'heure en faisant sortir, brusquement, de ses flancs, après un grincement prolongé et avec un bruit de vieille ferraille, un coq, qui battait des ailes et chantait « coucou », en s'inclinant autant de fois qu'il le fallait pour indiquer les différentes heures.

Au milieu de la salle il y avait une table ronde, en acajou, à rallonges, recouverte par une toile cirée sur laquelle on avait figuré, dans des médaillons, les fables de La Fontaine.

Une douzaine de chaises de paille composaient les sièges.

Au fond, on voyait un escalier, en bois, par lequel on accédait au premier étage, où se trouvaient deux grandes chambres, dont l'une servait, alors, de débarras; l'autre était occupée par le père Gérard.

Trois portes ouvraient sur cette grand'salle : celle de la chambre de Charlotte, qui était à droite; celle de la chambre de Michel, quand il demeurait chez son oncle, à gauche; et celle de la cuisine, qui se trouvait sous l'escalier.

— A table! dit le vieux.

Il décoiffa la soupière et servit Charlotte, d'abord; il se servit ensuite, et mangea, silencieusement.

Lorsqu'il eut vidé son assiette, il but un coup de vin et ne toucha pas à la viande : un morceau de bœuf fort appétissant pourtant, entouré de choux fumants.

Charlotte, qui vivait de peu, mangea un fruit; puis, elle apporta le café.

Les repas étaient vite expédiés, à la maréchalerie.

Ah ! jadis, quand Michel était là, c'était autre chose.

Le gaillard, qui travaillait ferme, avait un vigoureux appétit et ça donnait faim, tout de bon, rien que de le voir manger.

C'était fini, à présent!

Il avait fait bande à part, le Michel, l'ingrat!

Il avait vécu heureux, pourtant, chez le vieux!

Plus d'espoir de le voir revenir jamais, maintenant.

C'est à tout cela que Gérard songeait.

— Il me semble qu'on vient d'entrer dans la cour. Va voir qui c'est, fille! Va, mon enfant.

— A l'instant.

Charlotte, endimanchée, vêtue, comme la veille, de sa robe en mousseline blanche ornée d'un ruban bleu, se leva, légère, accorte.

Son visage triste s'épanouit.

— C'est maman Louise et Pierre! dit-elle.

— Ah! ils arrivent à pic, fit le vieux, tout heureux de cette visite. Ils prendront le café avec nous!

Pierre et Louise pénétrèrent dans la salle.

Pierre serra affectueusement la main du père Gérard, et Louise embrassa tendrement Charlotte.

— Asseyez-vous, mes bons amis! dit Gérard... Vous prendrez bien une tasse de café?

— Ce n'est pas de refus? répliqua Pierre.

— Charlotte, deux tasses, mon enfant.

— Attends, Charlotte, je vais t'aider.

Ces vieux amis du maréchal-ferrant habitaient une jolie maisonnette, sur la côte, là-bas, à un quart d'heure de chemin.

Quand le père Gérard avait perdu, presque coup sur coup, son fils Thibaut et sa bru, il avait pris Louise à son service pour s'occuper de Charlotte, alors enfant.

Louise avait épousé Pierre Castel.

Ils vivaient, à l'aise, des appointements de Pierre, qui était garçon de recettes d'une maison de banque de Paris.

Il était grand, maigre, sec, robuste pourtant, car il avait passé sa vie au grand air; enfant, aux champs; homme, dans les camps : en Algérie, au Mexique, en Italie, en Crimée, toujours gai, toujours infatigable.

Il avait bien l'allure d'un vieux soldat.

Il était toujours propre comme un sou neuf, et rasé, peigné, astiqué.

Sa trogne, rubiconde, dénonçait son péché mignon : il aimait le bon vin; mais il ne se grisait jamais... car Louise, sur ce point, n'eût pas badiné!

Son visage exprimait la bonhomie et l'honnêteté.

Pierre Castel avait bien, sur la conscience, quelques fredaines soldatesques; mais pas une mauvaise action; son visage ne trompait donc pas.

Ce jour-là, il portait sa redingote des dimanches.

Cette redingote, hermétiquement boutonnée, dessinait bien la taille svelte du bonhomme.

Un ruban multicolore ornait sa boutonnière : Pierre avait la médaille militaire et les médailles des campagnes qu'il avait faites.

Deux boutons d'or brillaient sur le plastron de sa chemise immaculée, et, quand il tournait les bouts de sa grosse moustache grise, il montrait, avec affectation, une bague à gros chaton qu'il portait, le dimanche, à l'index de sa main gauche — c'était un cadeau de Louise.

De même — car il tenait à exhiber tous ses bijoux — sa chaîne de montre, en or, barrait le revers de sa redingote.

Enfin, un chapeau de paille aux larges ailes, crânement incliné sur l'oreille droite, couvrait sa tête.

Ainsi équipé, Pierre Castel était sur son « trente-et-un », et Louise le regardait avec orgueil; le bonhomme, d'ailleurs, trouvait ça tout naturel, car, lui-même, il se disait homme de goût et convenait qu'il était encore fort bien.

Louise, qui était moins naïvement satisfaite de soi, avait dû être, cependant, un joli brin de fille.

Elle avait alors quarante-cinq ans; elle était toute fraiche encore et fort appétissante.

Avec ses cheveux châtains appliqués, en tresses ondulées, sur son front sans rides; ses yeux bleus d'une infinie douceur, et sa bouche toujours rieuse, elle charmait.

De taille moyenne, elle était grassouillette, bien faite, mignonne, et gracieuse dans tous ses mouvements.

Avec sa petite robe noire bien simple, sans rubans ni affiquets, elle était parée.

Elle portait une broche, un cercle d'or, dans lequel on voyait la photographie de Pierre, moustachu, chamarré, et raide comme une baïonnette.

Avec son alliance, cette broche constituait tous ses bijoux.

L'expression de sa physionomie dénotait la douceur. Louise était bonne, aimable; elle avait mis son bonheur à se dévouer, toute sa vie. Aussi, ceux qui la connaissaient l'aimaient et la respectaient. C'était le type, accompli, de la brave femme du peuple.

Elle était née à Saint-Cloud; elle y avait grandi; elle s'y était mariée; elle comptait y mourir...

Charlotte avait mis, sur la table, deux tasses, en grosse porcelaine ornée d'un large filet d'or; elle y versa le café fumant.

Pierre, qui avait bourré sa pipe, un brûle-gueule tout noir, l'alluma.

— Eh! bien, et cette noce?... demanda-t-il... Ça s'est bien passé?

— Nous sommes partis, la fille et moi, juste au moment où l'on allait se mettre à table, au restaurant! dit Gérard. Oui, ça m'a coûté d'agir ainsi; mais je n'ai pas été maître de moi assez pour m'asseoir à cette fête! J'ai voulu protester, jusqu'au bout, contre une union qui n'avait pas eu mon aveu!

— Michel en a dû éprouver un gros chagrin! Je le connais à fond; il vous aime, Gérard, et votre conduite l'a affligé, c'est sûr! dit Louise.

— J'ai eu tort, peut-être! Mais quoi, à mon âge on ne se réforme pas! J'ai agi, comme toujours, selon ma conscience! Jusqu'à présent, je m'en suis bien trouvé!

— Louise et moi, nous n'avons pu assister à la cérémonie; nous avions, tous les deux, de l'occupation! fit Pierre.

Le père Gérard poursuivit:

— Mon Dieu, je n'en veux pas à Michel! On n'est pas maître de soi toujours, et la passion est la plus forte! Seulement, je déplore ce qui s'est passé! Selon moi, voyez-vous, et j'ai du flair, ça finira mal! Michel n'a pas épousé la femme qui lui convenait.

— Tel est mon avis, fit Pierre, tout en fumant gravement.

— Voyez-vous, ami Pierre, Michel est un homme d'avenir; c'est quasi un savant, reprit le maréchal-ferrant. En dehors des heures de travail à la forge, il bouquinait jusqu'à des deux heures du matin. J'ai été frappé, souvent, de ses observations, de ses remarques, de ses interrogations.

— Oui, le gaillard ira loin ! opina Pierre.

— Il y a six mois, comme il avait visité une usine à Saint-Denis, il fut, pendant plusieurs jours, tout préoccupé. — « Eh ! garçon, qu'as-tu donc? » lui dis-je, inquiet. Alors, il m'expliqua tout : Il avait vu, à l'usine, six hommes occupés à mettre en mouvement, à force de bras, une roue, adaptée à une machine. — « Il doit y avoir moyen de faire marcher cette roue mécaniquement, me dit-il. Ça économiserait la main-d'œuvre. Il y a, en exploitation, en ce moment, dans le monde entier, vingt mille machines pareilles. Celui qui trouverait le truc ferait une fortune. » — « Eh ! bien, cherche ça, garçon, » lui dis-je. — « J'y songeais, » répondit-il.

— Bah ! Et où en est-il ?

— Il a beaucoup travaillé déjà ! Mais, à présent, continuera-t-il? Souhaitons-le !

Cette conversation fut interrompue par l'entrée, dans la salle basse, d'une femme qui apportait des provisions.

Charlotte se leva pour la recevoir ; elle l'accompagna, dans la cour, vers une sorte de bûcher où elle rangeait le trop-plein de la cuisine.

Louise, toujours prête à rendre service, suivit la jeune fille.

Le père Gérard, seul avec Pierre, poursuivit, plus librement :

— Tenez, Pierre, pendant que nous sommes en tête à tête, je peux bien vous le dire, j'avais fait un rêve ; mais, ç'aurait été trop de bonheur pour moi ; le bon Dieu ne l'a pas voulu ! Oui, mon ami ; j'avais rêvé qu'un jour, je mettrais la main de mon neveu, Michel, dans la main de ma petite-fille.

— C'est curieux ! Louise et moi, nous avions vu ça, de notre côté !

— Encore six mois, et Charlotte aura dix-sept ans ! On aurait pu la marier ! Voilà la compagne qu'il fallait à Michel !

Le vieux se tut ; Pierre songeait ; ils demeurèrent silencieux pendant quelque temps.

Le père Gérard reprit :

— Après tout, je suis peut-être un vieil égoïste ?

— Comment ça ?

— Oui, peut-être était-ce mon bonheur que je voyais, dans cette union ? Peut-être que les jeunes gens ne se convenaient pas ? L'union rêvée était impossible, sans doute ! Oui, j'aime Michel et Charlotte — Charlotte surtout, Charlotte d'abord... car ma Charlotte est un ange, et, si j'avais pu les unir, j'aurais vécu entre eux ! C'est que la maison, si pleine jadis, est vide à présent ! De tant d'êtres aimés, nous restons seuls, Charlotte et moi... les deux extrêmes... le commencement et la fin de toute une famille, le grand-père et la petite-fille ! Il y a des jours où l'avenir m'effraie !

— Bah! Charlotte trouvera quelque brave garçon qui fera son bonheur: elle est belle assez pour ça, et bonne, et honnête, et tout, quoi!

Le visage du vieux se rembrunit.

— Ami Pierre, fit-il, vous me trouverez bien « inconséquent... » peut-être? Il faut, pourtant, que je vous dise ça.

— Dites, Gérard?

— Eh! bien, vous ne le croiriez pas... si je ne vous l'avouais... il me semble que je serai jaloux du mari de Charlotte; j'ai peur qu'elle ne l'aime mieux que moi — je sais bien qu'elle ne l'aimera pas du même amour... mais, c'est égal, il me volera quelque chose de son cœur!

— Ça, Gérard, vous aviez raison de le dire, c'est de l'égoïsme!

— J'aurais été jaloux même de Michel, et, d'un côté, je suis content qu'il se soit marié... Ça retarde le mariage de Charlotte; elle sera plus longtemps à moi! Oh! mon égoïsme est excusable: je n'ai plus qu'elle au monde! Elle représente, pour moi, tous ceux qui ne sont plus! Avouez, Pierre, que je suis, avec moi-même, « inconséquent? » Je ne sais pas ce que je veux! Pourtant, quand je fais taire mon égoïsme, je me dis, encore une fois, que Michel était l'époux qu'il fallait à Charlotte, comme Charlotte est la femme qu'il fallait à Michel.

Pierre se leva et marcha vers la fenêtre pour vider le fourneau de sa pipe.

— Eh! voilà cet ivrogne de Nicolas, le facteur, dit-il. Il doit avoir une lettre pour vous, Gérard.

En effet, dans la cour, une voix sonore retentit:

— Môssieu Antoine Gérard!

Le facteur rural, Nicolas, parut dans la salle, où Charlotte et Louise rentrèrent, presque en même temps.

Nicolas était un petit homme trapu, presque voûté, aux jambes torses, et d'une laideur excessive; mais non repoussante, car il avait les yeux vifs, malicieux même, et il riait toujours, en montrant de belles dents bien plantées et blanches.

Son nez, drôlement retroussé, un de ces nez desquels on dit « qu'il pleut dedans », était rouge pourpre, et devenait violet par les temps humides.

Un pareil nez était précieux pour son propriétaire, en ce sens qu'il lui économisait un baromètre; c'est, du moins, ce que le gaillard affirmait, en se moquant de son infirmité.

Ce facteur, bon enfant, complaisant, drôle, trouvait un coup de vin à boire partout où il passait.

Chaque soir, quand, sa tournée faite, il rentrait en son logis de célibataire, il était dans les « brindezingues », comme il disait.

Si son nez était culotté, ce n'était donc pas, comme d'aucuns le pré-

tendaient, parce que Nicolas « suçait de la glace » : il n'avait aucun goût pour l'eau, frappée ou non !

— J'ai une lettre pour vous, monsieur Gérard, dit-il ; elle vient de Dijon, pays du vin clairet, un pays béni par le bon Dieu.

— De Dijon ? Alors la lettre est de Jacques ! Donnez, bavard.

— Voilà la missive, monsieur Gérard.

Il remit une lettre au vieux et ébaucha un mouvement vers la porte.

— Salut ! Bonsoir la compagnie !

— Eh ! quoi, fit Gérard, vous partez ?

— Dame.

— Sans boire un coup ?

— C'est que je suis pressé !

— Mais, sur le pouce ?

— Alors, sur le pouce, monsieur Gérard ; j'ai une tournée du diable.

Charlotte offrit un verre au facteur.

— Merci, mamzelle Charlotte ! A la santé de la compagnie ! dit Nicolas.

Il but, essuya ses lèvres sur sa manche, et se retira.

— Quelle futaille ambulante ! dit Pierre en bourrant une autre pipe.

Gérard décacheta la lettre.

— C'est bien de Jacques ! dit-il.

Pierre observait sa femme ; il sourit.

— Gérard... Non, mais, si vous voulez rire, regardez mon épouse !...

— Qu'il est taquin ! dit Louise en donnant une tape à Pierre.

Gérard et Charlotte se mirent à rire.

De vrai, le visage de Louise s'était épanoui lorsqu'on avait annoncé une lettre de Jacques.

Jacques — il n'avait pas d'autre nom — alors enrôlé dans un régiment d'infanterie de ligne en garnison à Dijon... était l'enfant d'adoption de la famille Gérard.

Thibault Gérard, le fils défunt du maréchal-ferrant, avait trouvé Jacques, alors âgé de deux ans, environ, dans le bois de Saint-Cloud, sous un taillis.

D'où venait cet enfant ? Qui l'avait amené là ?...

Il n'avait pu le dire !

Personne ne l'ayant réclamé, et plutôt que de le laisser porter aux Enfants-Trouvés, les Gérard, dûment autorisés par les magistrats, l'avaient gardé.

Il avait grandi à la maréchalerie.

Jacques avait été élevé avec Michel — les Gérard les traitant comme frères.

Michel et Jacques étaient, à peu près, du même âge.

Ils allaient atteindre leur sixième année quand Charlotte était née.

Louise les avait donc élevés tous les trois — les aimant comme s'ils avaient été ses enfants.

Cependant, comme Jacques, vers sa dixième année, chétif, malingre, avait besoin de plus de soins, la bonne créature éprouvait, pour Jacques, une préférence qu'elle s'efforçait de dissimuler, et qui venait, à coup sûr, de ce fait qu'elle avait peiné plus pour lui que pour les autres.

— Ne le nie pas, dit Pierre, tu l'as toujours préféré à Charlotte et à Michel !

— Nenni. J'aime mes trois enfants autant l'un que l'autre.

— Alors, pourquoi tes yeux ont-ils brillé, tout à l'heure, quand ce pochard de Nicolas a annoncé une lettre de Dijon ?

— Parce que Jacques est loin de nous ; parce que je ne l'ai pas vu depuis qu'il a quitté le pays, il y aura deux ans bientôt, pour rejoindre son régiment, et parce que je suis aise d'avoir de ses nouvelles.

Elle crut devoir s'expliquer.

— J'ai toujours été plus attentive, auprès de Jacques, parce qu'il était moins bien portant que Michel ! Et puis, le pauvre enfant était sans parents ! M. Gérard et toute sa famille se montraient bons pour lui ; mais ce n'était, pour eux, qu'un étranger, et, malgré tout, l'enfant le sentait bien ! Enfin, il était moins bien doué que Michel ; il apprenait avec plus de peine, ayant la tête dure ! Jacques comprenait que Michel était préféré par tous ; il le voyait plus choyé : il en était jaloux ! Ma tendresse lui donnait une compensation.

— Bonne Louise ! fit Charlotte.

— Pierre, ajouta Gérard, qu'avez-vous à répondre à ça ?

— Rien ! Je suis « collé ! » D'ailleurs, Louise a toujours raison. N'empêche que son Jacques...

— Eh bien...

— Il ne m'a jamais plu ; c'est un cafard ! Je n'aime pas les cafards !

Il alluma sa pipe et vida sa tasse, dans laquelle le père Gérard avait versé du kirsch.

Le vieux lut, à haute voix, la lettre de Jacques.

« Mon cher père,

» Je m'empresse de vous écrire pour vous annoncer que je suis sergent depuis hier. »

— Mâtin ! fit Pierre, qui avait fait deux congés comme simple soldat. On avance vite, à présent, à ce qu'il paraît !

Et il ajouta, non sans dépit :

— Eh ! bien, ça fera un joli sergent, ouiche !

— N'empêche qu'il se conduit bien, le garçon, et qu'on est content de lui, dit Louise.



— CHARLOTTE, DIT GÉRARD... MON HABIT, MON CHAPEAU! VITE! JE PARS!
(PAGE 39.)

— Louise a raison, ajouta Gérard... toujours juste, avant tout.

Il poursuivit sa lecture.

« J'aurais voulu obtenir un congé pour aller vous embrasser, ainsi que Michel, Charlotte et Louise. »

Pierre interrompit encore :

— Il paraît que la réciproque s'impose!... fit-il, plus dépité encore. Môssieu Jacques ne se préoccupe pas plus de moi que d'un fond de pipe!

— Dame! dit Gérard... Cependant, il a tort! Je lui en ferai l'observation.

— Laissez, laissez, Gérard! Qu'il garde ses « salamalecs! »

Le vieux continua :

« Oui, j'aurais été bien heureux de vous revoir tous, vous qui vous êtes montrés si bons pour moi; vous qui m'avez élevé, qui m'avez tenu lieu de famille; mais mon régiment change de garnison : nous quittons Dijon dans huit jours. Nous allons à Constantine. »

— En Afrique! Pauvre enfant! Comme il sera loin de nous! dit Louise.

— Eh! c'est un beau pays! J'y ai vécu quatre ans! Un ciel toujours bleu! Des fleurs et des fruits toute l'année, excusez du peu! dit Pierre.

» Mon capitaine m'a dit que, si je m'absentais en ce moment, ça le désobligerait, et j'ai dû renoncer au plaisir que je me réservais. »

— Va bien! Il a le respect de la discipline et de ses chefs! C'est quelque chose! fit Pierre.

« J'ai fait faire mon portrait, en uniforme, avec mes galons de sergent; je vous l'enverrai, dans quelques jours, à défaut de l'original, qui vous embrasse, tous, de grand cœur.

» Jacques.

» P.-S. — Dites à Pierre que je lui envoie, par le chemin de fer, trois litres de vieille eau-de-vie de marc, que j'ai achetés, à son intention; qu'il les boive à la santé de son « garçon, » comme dit bonne maman. »

— Attrape! fit Louise. Tu as parlé trop tôt, mon ami!

Pierre s'était levé, très ému; il embrassa sa femme.

— Tonnerre! dit-il. Je ne suis qu'une vieille bête! C'est bon! C'est moi qui répondrai au garçon. Sergent! C'est beau! Ce gaillard-là deviendra colonel: vous verrez ça, pour rien!

Pour se donner une contenance, il feignit de rallumer sa pipe, qui ne s'était pas éteinte.

— Monsieur Antoine Gérard! dit un employé du bureau de poste, qui était entré, dans la salle, pendant ce colloque.

— C'est moi! fit Gérard.

— Un télégramme pour vous.

L'employé remit le papier bleu au maréchal-ferrant et sortit.

— Un télégramme! dit le vieux. Voilà qui est curieux! De qui ça peut-il venir?

Charlotte, Pierre et Louise partageaient sa surprise et son émotion. Jamais Gérard ne recevait de télégrammes!

Cependant, le vieux déchira l'enveloppe.

Sa face rougeaude devint pâle.

— Tonnerre ! fit-il. Je l'avais prévu !

— Qu'est-ce donc ?

Gérard lut les lignes suivantes :

« Votre neveu, Michel Verdier, a tenté de se suicider : il s'est tiré, dans la tête, un coup de revolver ; il est grièvement blessé : on l'a transporté, d'urgence, à l'hôpital Lariboisière. »

— Charlotte, dit Gérard .. mon habit, mon chapeau ! Vite ! Je pars !

La jeune fille s'empressa d'exécuter les ordres du vieillard.

Louise était toute bouleversée et Pierre atterré.

— Pierre, dit Louise, pendant que Gérard s'habillait, il faut que tu ailles, à Paris, avec Gérard !

— Tu as raison ! J'irai.

— Pauvre Michel ! Ah çà, que s'est-il donc passé ?

Quelques instants après, Gérard et Pierre partirent : ils étaient arrivés, assez tôt, à la gare de Saint-Cloud, pour prendre le train.

VI

A COTÉ DU BONHEUR

Après le départ de Gérard et de Pierre Castel, Louise demeura, pendant une heure, environ, à la maréchalerie, avec Charlotte.

La bonne créature avait senti qu'il fallait tenir compagnie à la jeune fille.

Il va de soi que leur conversation eut, pour motif principal, l'événement qui venait de se produire dans leur vie, si régulière toujours.

Louise, cependant, dut retourner à sa maison afin de s'occuper de diverses besognes qu'elle avait préparées.

Charlotte resta seule.

Elle prit un livre et passa dans le jardin, où elle s'assit, à l'ombre, sous un bosquet, recouvert de feuillages encore verts.

Elle essaya de lire... vainement !

Non que le livre ne fût point intéressant, puisqu'elle l'avait commencé, le matin même, curieusement ; mais elle était préoccupée, pensive, presque troublée.

Oui, troublée, elle s'en rendait bien compte...

Et ce trouble, elle l'éprouvait pour la première fois !

Il lui semblait qu'un être nouveau s'était créé, en elle, subitement, de toutes pièces.

Son âme de jeune fille s'était révélée à elle.

Charlotte souffrait, et elle était heureuse.

Cette sensation nouvelle, qui faisait battre son cœur, lui donnait une grande joie.

Elle en subissait les effets sans en deviner encore la cause.

La cause, c'était l'amour!

Oui, Charlotte aimait!

Elle aimait Michel.

Elle comprenait, enfin, pour quel motif elle avait ressenti une peine secrète, lorsque — décidé à aller travailler à Paris pour s'instruire davantage — Michel avait quitté la maison où il avait été élevé avec Charlotte et Jacques... leur frère d'adoption.

De même, elle s'expliquait ses tristesses lorsqu'elle avait su qu'il devait se marier... et, aussi, sa haine inexpliquée contre la femme qu'il avait choisie.

Oh! comme elle avait souffert, la veille, à cette noce, où il avait fallu qu'elle assistât!

Le martyre!

Et pourquoi! Elle ne le savait pas, alors.

Elle le pressentait, à présent.

Encore un peu et elle le devinerait.

Oui, cette nouvelle... cette nouvelle tombée chez le maréchal-ferrant, comme un coup de foudre..., cette nouvelle qui avait abattu Gérard, l'avait laissée, elle, Charlotte, quasi indifférente.

Était-ce donc qu'elle se réjouissait d'un mal qui frappait un des siens?

Point!

Elle entendait, distinctement, une voix inconnue qui lui disait :

« — Espère! Attends tout du sort! Cet événement malheureux est fait pour ton bonheur! »

Et elle souriait!

Oui, oui, certes, elle aimait Michel!

Elle erra, longtemps, dans le jardin, légère, toujours distraite, à ce point qu'elle ne voyait plus rien autour d'elle; qu'elle n'entendait plus rien!

Elle suivait, mentalement, les démarches de Gérard et de Pierre, et, tranquille, elle attendait leur retour.

Elle était sûre que Gérard allait ramener Michel à la maison.

Et la preuve, c'est qu'elle se dit qu'elle ferait bien de mettre tout en ordre dans la chambre que le jeune homme y avait occupée, jadis.

Poussée par cette force, invisible, mais toute-puissante et bienfaisante, qui l'avait éclairée et qui la dominait, depuis le départ de Gérard, elle agit, quasi inconsciente, machinalement, tout heureuse d'obéir.

Elle resta longtemps dans cette chambre du jeune homme, que Gerard avait laissée meublée telle qu'elle était quand Michel l'habitait.

Jamais, en cette chambre, Charlotte n'avait éprouvé ce qu'elle éprouvait, à présent.

Lorsqu'elle eut mis tout en ordre... elle voulut parer le logis.

Elle repassa dans le jardin, où elle cueillit des fleurs, qu'elle apporta dans la pièce. Elle accomplit cette besogne avec un enthousiasme naïf, presque dans l'extase.

— Hâte-toi ! lui disait la voix inconnue. Hâte-toi ! Le bien-aimé sera ici, tout à l'heure !

Tout à l'heure ! Maintenant, Charlotte l'attendait avec impatience. Au moindre bruit elle tressaillait.

— C'est lui ! s'écriait-elle.

Et elle pâlissait, et ses jambes pliaient sous elle.

Pas une minute elle ne se dit :

— Il est blessé dangereusement ! Il est perdu !

Non ! elle avait confiance.

Michel était blessé ; eh ! bien... elle le soignerait ; elle le sauverait !

Oh ! elle n'en doutait pas ! Elle le sauverait !

Mourir ! Lui ? Mourir ! Allons donc ! Est-ce que c'était possible, à présent ?

Elle entendit sonner cinq heures à l'horloge de l'église.

Déjà cinq heures !...

Charlotte, pour tromper son impatience, essaya de s'occuper.

Elle reprit son livre ; mais elle s'aperçut, bientôt, qu'elle tournait les pages sans les lire.

Cinq heures et quart ; cinq heures et demie sonnèrent.

Oh ! ces quarts d'heure etaient d'une longueur interminable !

Charlotte rentra dans la salle et compta les minutes, sur l'horloge..., pour s'occuper.

Mais, honteuse de sa puérilité, elle revint dans le jardin et marcha.

Pas un instant, elle ne songea à l'avenir.

Pour elle, l'avenir, tout entier, tenait dans la demi-heure qui devait s'écouler, encore, avant l'arrivée de Michel !

Mais après ?

Après... A quoi bon y penser ?

Michel serait là ! Michel était séparé, brusquement, de « la rivale » ! Sans aucun doute, tout était rompu entre eux !

Or, cela suffisait à Charlotte.

Le reste appartenait à Dieu ! Dieu ferait d'eux ce qu'il voudrait !

Comme six heures allaient sonner, Louise reparut : elle fut frappée de l'expression nouvelle du visage de Charlotte.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-elle.

Le front de la jeune fille rayonnait.

— Moi? Mais, je n'ai rien!

— Jamais je ne t'ai vue comme ça!

— Encore une fois, je n'ai rien!

— Tu es jolie comme un ange!

— Flatteuse!

— Parole! Tu es belle à croquer!

Charlotte sourit : Elle était belle! Michel aussi le constaterait, peut-être! Avec l'amour, la coquetterie, en elle, s'éveillait.

— Les hommes ne sont pas de retour? reprit Louise.

— Non!

— Tu as dû t'ennuyer?

— Pas du tout!

— Qu'as-tu fait?

Charlotte dit, tout naïvement :

— J'ai préparé la chambre de Michel.

Louise se mit à rire.

— Pourquoi donc?

— Dame, afin qu'il puisse s'y installer, tout à l'heure!

— Tout à l'heure?... Tu penses donc qu'il doit venir?

— Je l'attends?

— C'est impossible! On ne transporte pas, comme ça, un blessé!

— Il sera ici tout à l'heure, cependant!

— Quelle assurance! En ce cas, j'ai bien fait de revenir. Nous ne serons pas trop de deux. Mais, tu te leurres.

— Regarde.

Les yeux de Charlotte flamboyaient.

Elle s'était penchée hors de la fenêtre donnant sur la rue, et elle avait vu une voiture qui gravissait la côte.

Gérard marchait à côté de la voiture; Castel, plus agile, n'était plus qu'à quelques pas de la maréchalerie.

— C'est vrai! dit Louise.

Pierre entra.

— Chaud! Chaud! fit-il. Nous ramenons Michel! J'ai couru en avant pour vous prévenir! Vite un lit...

— Tout est prêt! fit Charlotte.

— Comment?

— Je dis que tout est prêt!

— Vous avez donc deviné que nous ramènerions Michel?

— Oui!

— Tant mieux!

Le bonhomme sortit pour prêter aide à Gérard.

La voiture s'arrêta devant la porte.

Charlotte, très forte jusque-là, se sentit défaillir. Ses joues, rosées, devinrent livides. Un frisson léger la secoua.

Cependant, elle put demeurer debout. Elle vit Michel, tout à coup.

Le cœur de la jeune fille battait... fortement.

— Appuie-toi sur moi, garçon, dit Gérard. Je suis vieux; mais robuste encore... Appuie toi.

— Merci, fit Michel.

Il descendit de la voiture, aidé par so ı oncle et par Pierre.

Le visage du jeune homme était entouré d'un bandage, en toile blanche, qui paraissait jaune, à côté de sa face pâle.

Louise et Charlotte étaient allées à leur rencontre.

Michel vit la jeune fille.

— Charlotte ! fit-il.

Devant elle, soudain, il avait tressailli.

— Qu'est-ce donc? demanda Gérard.

— Rien! Rien!

Le jeune homme s'était arrêté.

— Regardez donc, fit-il, comme Charlotte est belle !

La jeune fille, profondément émue, s'appuya au montant d'une chaise.

— Ta chambre est prête ! fit-elle.

— Merci, Charlotte, fit Michel en souriant.

Toujours soutenu par Gérard et par Pierre, le blessé entra dans sa chambre.

— Chez nous ! fit-il avec une joie d'enfant. Je suis chez... nous!

La chambre était illuminée par les rayons du soleil déclinant, qui y pénétraient de biais.

— Je suis... chez nous! répéta Michel.

Il vit les fleurs que Charlotte avait mises sur la commode.

— Des fleurs! murmura-t-il, vivement touché par cette attention de Charlotte.

Une larme roula sur sa joue. Gérard aida Louise à le dévêtir et à le coucher. Pierre et Charlotte passèrent dans le jardin.

— Il s'est tiré un coup de revolver : il avait appris que sa femme est une coquine.

— Mais il n'est pas blessé grièvement?

— Non ! Il a eu de la chance !... Avant trois semaines, il sera rétabli !... Il a voulu venir avec nous, tout de suite, et Gérard, autorisé par le médecin, a consenti à le laisser partir.

— Mais, sa femme?

— Elle est folle !

— Folle !

— Oui !... On l'a enfermée, ce matin, dans un asile...

— Le malheureux !

Ils passaient non loin de la fenêtre de la chambre du jeune homme.

— Pierre ! cria Gérard en se montrant à la fenêtre.

Pierre s'approcha.

— Courez donc chez le docteur ; dites-lui de venir ce soir.

— J'y vais !

Charlotte s'approcha de la fenêtre, à son tour. Sa charmante silhouette se détacha, nettement, de profil, sur le fond lumineux et doré que le soleil lui constituait. Michel, couché, regardait de ce côté.

Il vit la jeune fille et il la contempla sans mot dire.

— Moi, je vais me mettre à l'aise ! fit Gérard... Cet habit me gêne dans les entournures... Michel, je reviens.

— Je vais te donner des vêtements, père, dit Charlotte.

La jeune fille rentra dans la maison.

Louise était restée près du blessé.

Et, comme Michel regardait toujours la place où il avait vu Charlotte :

— Que regardes-tu donc ? lui demanda Louise.

Et Michel répondit :

— Je regarde Charlotte...

Après un temps de silence, il ajouta :

— Comme elle est belle !... Jamais je ne m'en étais aperçu comme aujourd'hui !

— Charlotte est un ange ! fit Louise.

— Oui !... Un ange ! répéta Michel, rêveur.

— Elle n'est pas seulement jolie entre les plus jolies : elle a, de plus, une belle âme !

Michel soupira profondément.

— Je m'en rends compte trop tard ! murmura-t-il.

— Trop tard ?

— Eh ! oui !

— Explique-toi ?

— Je veux dire que je ne suis qu'un sot !

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, ma bonne Louise, que je pouvais être bien heureux !

— Bien heureux !

— Oui ! Et que, niaisement, j'ai passé à côté du bonheur !

Louise comprit, enfin, ce que Michel voulait dire.

— Ma foi, ça se pourrait bien, garçon ! répliqua-t-elle.

Michel soupira, derechef.

— Qui sait ? reprit-il. On peut tout espérer de l'avenir !



— QU'EST-CE DONC? DEMANDA GÉRARD. (PAGE 43.)

Louise ne dit mot. Un moment se passa.

Tout à coup, Pierre entra dans la pièce avec le médecin qu'il était allé chercher. Celui-ci examina le blessé.

— Vous l'avez échappé belle ! dit-il en souriant.

Et il ajouta :

— Tant mieux ! C'eût été dommage, vraiment, qu'un brave garçon, comme vous, mourût, si jeune, et dans d'aussi pitoyables conditions !

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET DE CHARLOTTE

I

MAIRE ET GARDE CHAMPÊTRE

M. Achille Dubreuil, maire de Saint-Cloud, ancien chirurgien-major de cavalerie, officier de la Légion d'honneur, était une sorte de colosse.

Sa taille était de un mètre soixante-dix-neuf.

Gros en proportion, musculeux, tout en chair, il pesait cent vingt-cinq kilos, bon poids.

Cela ne l'empêchait pas d'être alerte comme un coureur, et de faire, sans broncher, au pas de course, six kilomètres à l'heure, même dans les terres grasses.

Très adonné aux exercices du corps, il était, de plus, bon cavalier.

On le voyait, souvent, partir de Saint-Cloud à l'aube, monté sur un beau cheval, solide et rablé, de race normande, et il chevauchait, dans la campagne, au grand air, sans fatigue, jusqu'à midi : heure de son déjeuner.

L été, il canotait, ayant, sur la Seine, deux batelets et un joli yacht de plaisance.

Tous les jours, il faisait une heure d'escrime avec un prévôt de cuirassiers, ou une heure de bâton ou de boxe, au choix.

Après quoi, il prenait une douche froide, été comme hiver, qu'il fît une chaleur tropicale ou qu'il gelât à pierre fendre.

La chasse et la pêche étaient ses plaisirs favoris.

Il ne fumait pas, ne buvait que de l'eau et vivait très sobrement.

Aussi, à soixante-six ans, M. Dubreuil, célibataire, riche de vingt mille

livres de rentes, auxquelles sa pension de retraite s'ajoutait, avait toutes ses dents, les cheveux noirs et touffus comme un jeune homme.

Il était solide autant qu'un chêne ; fort, bien plus qu'un athlète.

Il n'avait jamais été malade et devait vivre cent ans.

Bien qu'il dépensât beaucoup de temps aux sports différents auxquels il se livrait, par goût, il travaillait, encore, pendant cinq ou six heures, chaque jour, piochant les découvertes nouvelles en médecine ; se tenant, quotidiennement, au courant des progrès de la thérapeutique ; écrivant ; prenant des notes ; faisant des expériences ; soignant gratuitement les pauvres.

Il trouvait encore le temps de présider les séances du conseil municipal en sa qualité de maire ; d'assister aux comices agricoles ; de couronner les élèves lors des distributions de prix, et même, souvent, de marier, en personne, les bonnes gens du pays, besogne qu'il eût pu laisser à ses adjoints.

Lorsqu'il avait pris sa retraite, il était venu se fixer à Saint-Cloud, désireux de vivre à la campagne, au grand air, sous le soleil, en un coin pittoresque, et, cependant, aux portes de Paris : car la grande ville l'attirait.

Il s'était installé dans une jolie villa, perdue au milieu d'un grand parc, au bord de la Seine...

Il avait amené avec lui, du régiment, son brosseur : Philibert Epernay, qu'il avait résolu de garder à son service, car Philibert, en Crimée, lui avait sauvé la vie.

Enfin, il avait engagé une cuisinière. Il s'était dit, alors :

— Je vais donc vivre tranquille !... Rien ne manquera à ma félicité !... Après avoir roulé ma bosse en Algérie, au Mexique, en Italie ; après avoir bravé les fièvres, les épidémies, les balles, les sauvages et tout le reste, je vais donc me reposer !

Il avait juré qu'il mourrait dans son fauteuil, sans tracas, sans émotions... Ouiche !

Six mois après son installation à Saint-Cloud, il s'était montré si charitable, si généreux, si infatigable au service des humbles et des malheureux, qu'il était devenu populaire, et qu'on avait organisé une campagne pour qu'il fût nommé maire. Il n'avait accepté cette fonction qu'à son corps défendant.

Depuis, il n'y avait pas un malheureux dans le pays, sauf M. le maire !

Après une longue promenade, quand il s'asseyait pour se reposer, il était rare qu'on ne le dérangeât pas pour lui demander conseil. S'il déjeunait d'un bon morceau, il fallait qu'il se mît en campagne comme médecin. L'hiver, quand il se trouvait bien au coin de son feu, le soir, on

venait l'appeler, soit pour jeter le holà dans quelque rixe, soit pour aider un mioche du pays à faire son entrée en ce monde.

Il ne buvait plus ; ne mangeait plus ; ne dormait plus ! Il était cent fois moins tranquille que lorsqu'il servait, sous les drapeaux, aux jours de bataille. Cet original était la bonté même. On l'adorait, et chacun, pour lui, eût passé par le feu.

— ... Oh ! mille excuses... Monsieur le maire, est-ce que je vous dérange? dit Philibert Épernay, le garde champêtre, qui avait pénétré dans le cabinet de travail de M. Dubreuil, à la mairie.

— Tu ne me déranges pas. Entre ! répliqua l'ex-major.

Philibert entra. Le garde champêtre formait, avec le maire, le contraste le plus frappant. Autant M. Dubreuil était grand, autant Philibert était court ; autant le maire était fort et robuste, autant le garde champêtre était maigre et chétif.

M. Dubreuil avait des allures douces de chien de Terre-Neuve, Philibert ressemblait à ces roquets efflanqués qui montrent sans cesse les dents, et, courant derrière chaque passant, aboient, d'une voix pointue, quitte à prendre la fuite au moindre geste menaçant. Avec sa moustache rousse, aux poils durs, rares et ébouriffés, ses yeux vifs et brillants, sa face blême, Philibert avait un air rébarbatif qu'il essayait de rendre féroce. Sa tête, toute petite, était coiffée d'un képi, trop étroit, d'un effet grotesque sûr.

Il portait une blouse bleue neuve, sur un veston de velours, que M. Dubreuil avait porté, et que le garde champêtre avait fait rafistoler à son usage. Il était chaussé de gros souliers ferrés, recouverts par des guêtres jaunes, qui entouraient ses mollets et lui montaient jusqu'aux genoux.

— As-tu enfin dressé ton premier procès-verbal? demanda M. Dubreuil en riant.

Depuis qu'il était en fonctions, c'est-à-dire depuis six mois, quelque effort qu'il fît, le malheureux garde champêtre n'avait pas encore pu prendre un délinquant en flagrant délit, et, de ce, il enrageait. Tous les gens du pays le raillaient à ce sujet. Dresser un procès-verbal, c'était son rêve !

— Raillez, raillez, monsieur le maire, fit-il. Rira bien qui rira le dernier !

— Que me veux-tu ?

— Je vais vous le dire.

— Parle.

M. Dubreuil lui indiqua un siége ; mais Philibert fit des façons pour s'asseoir : il savait ce qu'on doit à un supérieur.

— Assieds-toi ! répéta le maire.

— Bien, monsieur le major.

Philibert s'assit tout au bord du fauteuil, dans une position comique. Il tourna son képi dans sa main et sourit.

— Vous allez encore vous ficher de moi, articula-t-il.

— Pourquoi donc ?

— C'est que...

Il se leva brusquement.

— Tenez, monsieur le maire, je vous parlerai debout, j'aime mieux ça ! Écoutez. Voulez-vous me rendre un service ?

— De quelle nature ?

— Je voudrais que vous fassiez une démarche... Enfin... je voudrais que... Cré nom de nom de nom ! Ça ne sortira jamais !

— Enfin, de quoi s'agit-il ?

— Monsieur le maire, je voudrais me marier !

— A ton âge ?

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— Eh ! bien, mais... marie-toi... C'est ton droit...

— Oui !... Ce n'est pas tout !...

— Tu ne veux pas que je me marie aussi, je pense ?...

— Oh ! non, monsieur le maire ; je connais vos idées sur le conjungo.

— Alors, tu veux que je sois ton premier témoin ?

— D'abord... Mais c'est mieux que ça...

— Je m'y perds !

— Je voudrais que vous fassiez la demande !

— A la demoiselle ?

— Non... à son père.

— Qui est-ce donc ?

— C'est...

— Parle ?

— Vous ne devinez pas ?

— Ma foi non !

— C'est la plus belle fille du pays, pour tout dire.

— La plus belle fille du pays ! Attends ! Non, je ne vois pas ! Est-elle jeune ?

— Toute jeune ; elle a vingt-deux ans.

— Tu veux te marier avec une fille de vingt-deux ans ?...

— Bédame... Je suis bien conservé... Et puis... je l'aime.

— Mais... elle ?

— Je crois que je ne lui déplais pas !

— Elle te l'a dit ?

— Oh ! non !

— Alors ?

— Mais, monsieur le maire, on a des avantages physiques que les jeunesses ne dédaignent pas ; on est encore assez bel homme !

— Vieille bête !... Enfin, dis-moi le nom de ta Dulcinée?

— C'est la fille au père Gérard, le maréchal-ferrant, la belle mademoiselle Charlotte !

— Tu es fou !

— Pourquoi donc !

— Je ne ferai jamais pareille démarche : on me rirait au nez.

— Qui sait?

— J'en réponds !

— Bah ! Essayez !

— Je te répète que tu es fou !

— Pas si fou qui veut avoir, à soi, la plus jolie fille du pays !... Voyons, monsieur le maire, faites ça pour moi !... Si vous saviez, c'est que je l'aime de tout mon cœur !... Et, vraiment, si elle refusait...

— Ne te leurre pas ; elle refusera !

— Ça me fera un gros chagrin. Mais, au moins, j'aurai risqué « l'entreprise ! » Encore une fois, monsieur le maire, je vous en prie. Tenez, l'occasion est bonne ! Justement, on doit fêter, à la maréchalerie, le soixante-quinzième anniversaire de la naissance du père Gérard ; ce soir, tous les amis de la maison se réuniront, chez lui, à cet effet. Ah ! monsieur le maire, si vous vouliez?

— Tu cours au-devant d'un ridicule !

— J'en porterai la peine !

— Alors, tu insistes?

— Particulièrement !

— Animal ! Il ne te manquait plus que ça... Après l'aventure, tu seras complet, mon garçon : Tout Saint-Cloud rira de toi, et tu n'auras que ce que tu mérites.

— Bon ! Je couperai les oreilles au plus malin et les autres se tairont !... Est-ce dit, monsieur le maire? Ce soir... voulez-vous ?

— Puisque tu le désires absolument !

— Vous me paierez d'un coup tous les services que je vous ai rendus !

— Soit !... J'irai !

— Je peux annoncer votre visite?

— Si ça t'amuse !

— Ah ! M. le maire, vous pouvez vous vanter d'être un brave homme, allez !... Et je m'y connais, tonnerre !... J'ai votre promesse? Je me sauve : il faut que je me mette sous les armes... Je veux être beau ; je veux plaire ! Je ne me présenterai, chez Gérard, que muni de tous mes avantages !

— Va, mon gaillard, et sois sûr que le meilleur de tous les avantages

serait de pouvoir compter vingt ans de moins!... C'est dit, je ferai la demande. Seulement, je te le répète, on se fichera de toi et tu ne t'en fâcheras pas si j'en ris le premier!

— Monsieur le maire, à ce soir!

— A ce soir!

Philibert, transporté d'allégresse, sortit, et M. Dubreuil, resté seul, reprit son travail interrompu en se disant:

— Où diable l'amour va-t-il se nicher?

II

L'ANNIVERSAIRE

Ainsi que Philibert l'avait dit à M. Dubreuil, on devait fêter, ce soir-là, à la maréchalerie, le soixante-quinzième anniversaire de la naissance du père Antoine Gérard.

Cinq années s'étaient écoulées depuis que le maréchal-ferrant et Pierre avaient ramené, à Saint-Cloud, Michel Verdier, après sa tentative de suicide. Complètement rétabli après trois mois de soins assidus, le jeune homme s'était remis à l'œuvre, à la maréchalerie, heureux, entre Antoine et Charlotte.

Il n'avait jamais revu sa femme, Bathilde. Il savait qu'elle était toujours enfermée, folle, dans un asile d'aliénés, où elle vivait grâce aux libéralités de son ancien amant. Jamais il ne parlait d'elle, et personne, autour de lui, ne lui en parlait. Il pouvait croire qu'il avait seulement fait un mauvais rêve.

Son aventure avait été tenue secrète dans le pays, où personne, sinon ses parents et les Castel, ne soupçonnait la vérité.

Peu auparavant, il avait quitté le logement qu'il occupait à la maréchalerie, pour s'installer dans une maisonnette, située au bord de la Seine, où il pouvait travailler, la nuit, plus librement, sans déranger personne, et, souvent, jusqu'à une heure avancée.

Le jour, il dirigeait, avec son oncle, la maréchalerie.

Près d'eux, vivait, depuis six mois, Jacques: cet enfant trouvé que Thibaut Gérard avait recueilli, et qui était au régiment lors du mariage de Michel.

Sergent-major lors de l'expiration de son congé, il n'avait pas rengagé, prétendant qu'on lui avait fait un passe-droit, et qu'un autre, moins digne, avait reçu, en son lieu et place, le galon d'adjudant.

Il avait repris son métier; il s'occupait, surtout, du charronnage, qui était sa partie.

Ce jour-là, vers six heures, une jolie jeune fille, fraîche, grassouillette, mettait le couvert, dans la salle à manger de la maréchalerie.

Non le couvert ordinaire; mais un couvert d'apparat, tout comme aux jours de grande fête. On avait sorti, des armoires, pour la circonstance, le beau linge, les faïences, les cristaux, les couverts en argent.

Au dehors, de l'autre côté de la cour, on entendait le bruit des marteaux, frappant, en cadence, sur l'enclume. Là-bas, les ouvriers achevaient la besogne du jour. Six heures et demie sonnèrent.

— Six heures et demie !... fit la jeune fille. Mam'zelle Charlotte ne revient pas; elle tarde bien, il me semble.

Elle mit une dernière assiette sur la table et regarda son œuvre...

— Tout est prêt !... reprit-elle. Mam'zelle Charlotte trouvera la table mise... On n'aura plus qu'à servir !

Comme elle se disposait à passer dans la cuisine pour donner un coup d'œil à la broche, où rôtissait un beau poulet — et aux casseroles, d'où s'échappaient de fines odeurs d'aromates, Pierre Castel et Louise parurent.

Ils n'avaient presque pas vieilli. Cinq années avaient passé, sur leur tête, sans leur imprimer la moindre ride. Ce couple était heureux; or, le bonheur nargue le temps !

Pierre et Louise avaient revêtu leurs habits de fête. Pierre, surtout, était resplendissant !

Depuis un mois, il était entré en fonctions, à Saint-Cloud, en qualité de garçon de recettes, chez M. Millot, le banquier, avec qui nous ferons connaissance bientôt.

Pierre était las d'aller à Paris, chaque jour, à son administration. Son nouvel emploi l'occupait sur place et lui convenait mieux.

Louise portait un magnifique bouquet entouré de sa collerette de papier blanc. Ce bouquet embaumait.

— Eh ! c'est la Jeannette ! dit Louise en entrant dans la salle... Bonsoir, petite.

— Bonsoir, madame Castel.

— Tu es venue ici, ce soir, pour aider Charlotte ?

— Oui, madame Castel; mam'zelle Charlotte m'a priée de lui donner un coup de main pour servir à table.

— Est-ce qu'elle n'est pas ici, présentement, la Charlotte ?... demanda Pierre.

— Elle est allée chercher le bouquet qu'elle a commandé pour l'offrir à son grand-père ; mais elle va revenir.

Pierre s'assit.

— Ouf !... Je suis éreinté !... dit-il... Quelle chaleur il a fait aujourd'hui !

Louise interrogea Jeanne.



— JE NE FERAI JAMAIS PAREILLE DÉMARCHE. (PAGE 50.)

— Michel et Jacques sont à la forge?

— Oui, madame Castel.

— M. Gerard aussi?

— Non. Il est à Paris... Il sera de retour ici pour souper!

— Bah! Qu'est-ce donc qu'il est allé chercher à Paris, aujourd'hui?

— Je n'en sais rien!... Excusez-moi!... Il faut que je m'occupe de notre cuisine!

— Va, va, ma fille! dit Pierre... Occupe-toi de la cuisine et soigne-la!... Moi, je meurs de faim! D'ailleurs, ça sent joliment bon ce que tu fabriques là-dedans!

La jeune fille sourit et passa dans la cuisine.

Au même instant, Philibert Epernay, le garde champêtre, parut. Il se tenait raide comme un piquet afin de ne pas casser le col de sa chemise, aussi pour ne pas briser les plis de sa blouse, neuve, d'un bleu verni, qui miroitait comme du satin. Il était rasé de frais; sa moustache, hérissée, avait reçu un coup de fer, et ses pointes, cirées, étaient retroussées martialement. Il s'était fait friser, et le coiffeur, à force de pommades et de cosmétiques, avait pu tracer, au milieu de son crâne, une raie droite, qui partageait ses cheveux, rabattus, en bandeaux, sur son front bas. Il tenait, à la main, son képi, afin de ne pas déranger sa coiffure. Il avait mis des gants de peau violets. Il portait, avec une gêne visible, un petit oranger dans une caisse verte. L'arbuste était enveloppé d'un papier blanc.

— Bonjour, Castel! Bonjour, madame Castel et la compagnie! fit-il en entrant, et sur un ton vaguement protecteur.

Castel se mit à rire.

— Eh! c'est Philibert! fit-il. Bonsoir, garde champêtre!

— Comme vous êtes beau, monsieur Philibert! dit Louise, surprise de voir le garde champêtre en son accoutrement.

Philibert se rengorgea.

— Alors, tout de bon, madame Castel, vous me trouvez à votre goût?

Castel se leva et regarda Philibert en riant.

— Garde champêtre, je vous défends de faire le galantin avec ma femme! dit-il. A-t-on jamais vu?

— Castel, mon ami, votre femme est une personne clairvoyante; elle sait reconnaître le vrai mérite.

— Même quand il se cache, comme l'humble violette!

— Est-ce que M. Gérard n'est pas ici?

— Pas encore; mais il va venir.

— Et mademoiselle Charlotte?

— Dites donc, séducteur, est-ce que vous faites le galant aussi avec Charlotte?

Philibert fit un mouvement.

— Elle est si belle!

— Ça, mon petit, c'est du fruit défendu!

— Il faudra bien pourtant qu'elle se marie, un jour ou l'autre?

— Oui! Mais quand elle se décidera, elle n'aura que le choix.

— C'est connu!

— Est-ce que vous comptez vous mettre sur les rangs, garde champêtre?

— Je ne dis pas non.

— C'est qu'il aurait ce toupet-là! Voyons, à votre âge!

— A mon âge?

— Oui-da!

— Dirait-on pas que je suis le cadet de Mathusalem?

— Vous avez, au moins... cinquante ans?

— Quarante-neuf ans, huit mois et vingt-six jours!

— Sans compter les campagnes et les blessures!

Louise sourit. Philibert, très vexé, s'efforçait de rester digne, toujours, afin de se garder intact en sa toilette.

— Ah çà! Castel... Est-ce que vous avez entrepris de me tourner en ridicule, de me prendre comme tête de turc?

— Garde champêtre...

— Tonnerre, vous avez été soldat, moi de même... et...

— Prenez garde, Philibert, ne vous emballez pas; votre moustache, à gauche, est déjà toute défrisée.

Le garde champêtre, inquiet, vérifia le fait en se mirant dans une glace.

— C'est bon! ajouta-t-il. Si je n'ai plus vingt ans, j'ai le cœur chaud! Une fille qui me prendrait pour mari serait sûre d'avoir mis la main sur un garçon honnête, sérieux.

— C'est vrai; mais un peu mûr!

— Pierre! fit Louise.

— Laissez, madame Louise. Je le repincerai, votre homme!

Comme il pirouettait sur ses talons, il se trouva face à face avec Charlotte. Il pâlit et prit cette attitude raide qui lui paraissait convenir mieux au rôle qu'il comptait jouer. Charlotte, en le voyant, sourit, tant il lui parut drôle avec ses frisures et son oranger, qu'il n'avait point lâché pendant son colloque avec Pierre.

— Mademoiselle Charlotte! fit-il très grave. Votre serviteur très humble et très respectueux!

— Bonsoir, monsieur Philibert! Bonsoir, Pierre! Mère Louise, bonsoir!

La jeune fille embrassa cordialement Louise.

En ces cinq dernières années, Charlotte s'était transformée. A présent, c'était une femme faite. Elle était toujours svelte; mais les contours de son corps s'étaient accentués, avaient pris un développement complet et adorable. Son visage, aussi, s'était transformé. Charlotte, maintenant, était belle — mais surtout par la douceur de ses yeux; par la grâce de son sourire un peu triste; par le rayonnement qui se dégageait, plus que jamais, de son front. L'expression de sa physionomie était mélancolique, quand Charlotte, seule, rêvait, sûre que personne ne l'observait.

Au contraire, quand elle sentait, sur elle, un regard curieux, elle se faisait enjouée et souriante, notamment quand Gérard, charmé, la regardait.

— Je suis en retard! dit-elle. J'ai cru que ce marchand n'en finirait pas de faire mon bouquet. Je me suis morfondue, là-bas.

Elle tenait un magnifique bouquet qu'elle avait commandé, tout exprès, pour la circonstance.

— Il est magnifique! fit Louise.

— Enfin, je suis arrivée assez tôt.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur la table et sourit.

— Jeanne a mit le couvert! Tout va bien!

Elle s'aperçut que Louise et Philibert portaient aussi des fleurs.

— Comme le père sera heureux! reprit-elle. Il trouvera ici, ce soir, ses meilleurs amis!

— Sans compter la surprise qu'on lui réserve! dit Philibert.

— Ah! quelle surprise?

— Motus! Vous verrez ça!

Pierre tapa sur l'épaule du garde champêtre.

— Philibert, mon ami, vous êtes bien mystérieux! dit-il, gouailleur toujours.

— Je sais me taire à propos, Castel! répliqua sentencieusement le garde champêtre.

— Bientôt sept heures! fit Charlotte. A présent, le père ne peut tarder! Mes amis, entrez dans la chambre de Jacques! Vous apparaîtrez, tout à coup, quand le père sera dans la salle!

Pierre applaudit.

— Voilà une bonne idée! fit-il. Viens, ma femme.

Philibert crut devoir opiner de la mine et du geste.

— Excellente idée! Castel, je vous emboîte!

Charlotte avait ouvert la porte de la chambre de Jacques.

Cette chambre ouvrait sur la salle.

Pierre y passa le premier.

— Après vous, madame Castel! dit Philibert. Respect aux dames! C'est ma devise.

Louise et Charlotte sourirent.

Philibert fit un grand salut à Charlotte et passa dans la chambre après Louise, tenant toujours son oranger.

La porte était basse. Le garde champêtre, tout occupé de son salut à Charlotte, ne s'en rendit pas compte exactement, et, comme il passait, il sentit de la résistance.

— Garde à vô... garde champêtre! cria Castel.

L'arbuste, trop haut perché dans ses bras, avait heurté la cloison. Phi-

libert dut se baisser; mais, en faisant ce mouvement, il cassa son faux-col, fripa sa blouse et défit sa raie.

— Tonnerre, Castel, fit-il, furieux de ses gaucheries devant Charlotte. Vous m'agacez passablement, mon garçon !

Seule dans la salle, Charlotte marcha vite vers la fenêtre et regarda au dehors. Son visage, souriant, changea d'expression instantanément. Il apparut triste, inquiet, même, irrité.

— Il m'a encore suivie ! dit-elle, à demi-voix. Oh ! il faudra que ça finisse, ou je dirai tout au père.

Elle pâlit ; elle avait vu un jeune homme traverser la cour et marcher vers la salle.

— C'est lui ! fit-elle, vaguement effrayée.

Or, c'était Jacques.

Il devait avoir environ vingt-huit ans. Il était grand, et maigre jusqu'à l'efflanquement. Il portait une jaquette en gros drap. Il était chaussé de gros souliers ferrés, et coiffé d'un chapeau de feutre noir, qu'il ôta en entrant. Sa tête, toute petite, était carrée. Ses cheveux roux, tirant sur le jaune, frisottaient et retombaient, en boucles, sur son front bas, au-dessus de son nez camard. Ses yeux, verts, se coloraient, parfois, de taches d'un rouge de sang. Il avait les lèvres fines et blanches. Sa barbe, blonde, soyeuse, était longue, et taillée en deux pointes, qui tombaient sur sa poitrine.

Ce jeune homme ne devait pas être robuste. Dès le premier abord, on sentait qu'il vivait surtout par les nerfs. Il avait, à coup sûr, plus de volonté que de puissance. Capable de choses difficiles ; mais ne demandant qu'un effort, il était certain qu'il n'eût point su soutenir, longtemps, un travail nécessitant de la force, et, surtout, de l'acharnement. Bien que jeune encore, il avait, à coup sûr, souffert beaucoup, physiquement et moralement ; cela se voyait sur sa face pâle, à l'expression mélancolique.

Il ne déplaisait pas ; mais on éprouvait une sorte de gêne inexplicable quand on sentait ses yeux fixés sur soi. Ses lèvres avaient un pli singulier qui les rendait moqueuses. Enfin, son front était creusé de rides nombreuses et profondes, qui donnaient, à son visage, un air vieillot, démenti, d'ailleurs, par l'ensemble de sa physionomie. Il avait, à la fois, l'allure d'un sous-officier de cavalerie en civil et d'un ouvrier endimanché.

A son aspect, Charlotte frissonna.

Comme il marchait vers elle, après avoir jeté un coup d'œil dans la salle, et sûr que la jeune fille était seule, Charlotte, qui craignait de se trouver, avec lui, en tête à tête, appela, d'une voix forte :

— Jeanne ?

Mais Jeanne ne l'entendit pas, sans doute : elle ne parut point. Jacques, alors, se rapprocha de Charlotte.

— Ainsi, fit-il, tu ne veux pas m'entendre?

— Non!

Et la jeune fille appela plus fort :

— Jeanne!

Appel inutile!

— Charlotte... reprit Jacques... Je te supplie!

— Laisse-moi!

— Ce soir... dans le jardin... Il faut que je te parle!

— Laisse-moi, te dis-je?

— Tu viendras à ce rendez-vous que je te donne?

— Non.

— Il le faut... Je le veux!

— Je n'irai pas!

— Prends garde!

— Hein!

— Viendras-tu?

— Non, non, non... Mille fois non! Cesse de me poursuivre ainsi; ou bien je dirai tout à mon père, tu m'entends; j'y suis bien résolue.

Elle appela encore :

— Jeanne!... Jeanne!

La jeune fille parut, enfin.

Jacques s'éloigna de Charlotte, qui apostropha Jeanne presque avec brutalité :

— Enfin! Je t'ai appelée trois fois! Tu te fais bien attendre!

— Je n'ai pas entendu! Excusez-moi, mamz'elle Charlotte, répondit la jeune fille, surprise et peinée.

Jacques s'était assis à l'écart.

— Bonsoir, mamz'elle Charlotte Gérard et la compagnie.

Charlotte, qui donnait, à la table, le dernier coup de fion, se retourna. C'était Nicolas, le facteur rural.

Il avait vieilli; ses cheveux étaient gris, — les malins prétendaient que c'était pour ressembler à celui qui les portait, — son nez, à présent, flambait comme un tison incandescent, et le bout, en forme de boule, était du plus beau violet, comme une robe d'évêque. Par moments, ses doigts s'agitaient, sans qu'il le voulût, comme s'il avait eu la danse de Saint-Guy : l'alcool le travaillait! Quand ça arrivait, il regardait « trembler ses pattes » comme il disait, et, ça l'amusait! Il trouvait ça rigolo!

— Bonsoir, monsieur Nicolas! répondit Charlotte. Vous avez une lettre pour le père?

— Faites excuse, mamz'elle Charlotte... c'est pour m'sieu Michel Verdier.

— Ah !... Pour Michel ?... répéta la jeune fille, subitement inquiète.

— Oui, mamz'elle ; une lettre qui vient de Montmorency !

— De Montmorency ?

L'inquiétude, le trouble de Charlotte, avaient augmenté, visiblement. Jacques le constata.

— Elle est bien émue ! se dit-il. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Est-ce qu'il n'est pas là, m'sieu Michel ? demanda Nicolas.

— Il est encore à la forge ! répliqua Charlotte, qui avait fait effort pour cacher son trouble. Mais vous pouvez me laisser la lettre, monsieur Nicolas, je la lui remettrai.

— Va bien. Voici le poulet.

Il remit, à la jeune fille, une lettre, et fit demi-tour.

— Bien le bonsoir, mamz'elle Charlotte et la compagnie, dit-il.

— Attendez !

— Quoi donc ?

— Buvez un coup !

Charlotte, ce disant, versa à boire au facteur, qui, comme toujours, se fit prier.

— Non, merci, vraiment ; j'ai ma suffisance ; je rentrerais, chez moi, dans les brindezingues ! Et puis, je suis pressé.

— Bah ! Pour un verre !

— Alors, sur le pouce !... Vous êtes bien honnête, mamz'elle Charlotte.

Il leva son verre.

— A votre santé, mamz'elle Charlotte et la compagnie !

— Merci !

— C'est moi qui vous remercie ! Allons, bonsoir !

— Bonsoir !

La jeune fille avait insisté pour que le facteur acceptât son offre, afin de mieux dissimuler son émoi ; mais Jacques, qui ne l'avait pas perdue de vue, demeura certain que, décidément, Charlotte avait quelque chose.

Il sortit.

Charlotte, seule enfin, regarda la lettre et constata qu'elle portait, en effet, le timbre de la poste de Montmorency.

— C'est bien de « là-bas », fit-elle. Je tremble. Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ?

Mais, par la fenêtre, elle aperçut Jacques, immobile, et qui la regardait. Vite, elle cacha la lettre dans sa poche, et elle acheva de mettre le couvert pour se donner une contenance.

Une minute après, et comme sept heures sonnaient, Antoine Gérard parut.

Le vieux maréchal-ferrant était endimanché. Il avait mis sa redingote des grands jours et son chapeau en tuyau de poêle. Bien qu'il eût vieilli de cinq ans, il était toujours droit, robuste et agile.

En voyant Charlotte, sa face s'épanouit.

— Bonsoir, fillette ! dit-il, joyeux... Bonsoir, mon enfant !

Mais, soudain, inquiet, il s'arrêta.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il. Tu es toute pâle ! Est-ce que tu es malade ?

— Non ! Seulement, je suis un peu lasse.

— Alors, ce n'est rien. On se couchera de bonne heure et tu te reposeras.

Il aperçut le couvert, la table servie.

— Eh ! bien, qu'est-ce qui se passe, ici ? dit-il très surpris. Voilà une tablée ! Ah ! çà, mais, qui traitons-nous ce soir, petite ?

Charlotte allait répondre, quand la porte de la chambre de Jacques s'ouvrit. Pierre Castel et Louise, son bouquet à la main, entrèrent. Derrière eux marchait Philibert, portant toujours son oranger, qu'il passa sans heurt, cette fois. Pierre, d'une voix sonore, imitait le clairon sonnant « aux champs », et Philibert faisait des « ra » et des « fla » reproduisant le même air battu sur un tambour. Cette entrée à sensation produisit son effet. Gérard, interloqué, regardait ses amis en riant.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il.

— Halte ! Front ! commanda Philibert.

Et il marcha vers le maréchal-ferrant.

— M'sieu Gérard... fit-il, solennellement. Nous venons à vous, en ce beau jour... nous... vos amis... pour vous offrir tous nos vœux et l'expression de nos meilleurs sentiments !

Il avait, à coup sûr, préparé ce speech plein d'éloquence.

Pierre, cependant, s'approcha de Gérard.

— Nous vous prions d'agréer l'assurance de notre affection la plus vive ! dit-il.

Ce fut au tour de Louise :

— Nous vous offrons ces fleurs, Gérard, fit-elle plus simplement... en témoignage de notre amitié, et je vous embrasse au nom de toute la société !

— C'est donc aujourd'hui ma fête ? dit Gérard...

Il frappa dans ses mains.

— Non !... J'y suis !... C'est vrai, je l'avais oublié ; dame, ça s'explique ; à mon âge, on a le droit de perdre un peu la boule !... C'est fichtre vrai, j'ai aujourd'hui soixante-quinze ans !... Soixante-quinze ans, ça compte !



— IL FAUT QUE JE T'OFFRE AUSSI MON BOUQUET, PÈRE !... (PAGE 62.)

Je suis si occupé, depuis huit jours, que j'en avais oublié mon âge... Merci mes amis ! Merci, à tous !...

Il vit, tout à coup, Charlotte près de lui, son bouquet à la main, très grave, attendrie :

— Il faut que je t'offre aussi mon bouquet, père !... dit-elle, d'une voix douce.

Elle lui donna son bouquet ; puis, câline, elle passa ses deux bras autour du cou du vieillard, qu'elle embrassa, tendrement.

— J'ai choisi les fleurs que tu préfères !... dit-elle encore.

Le vieux demeura une minute silencieux : il était ému à ce point qu'il ne pouvait articuler une parole.

— Tu me gâtes !... dit-il enfin... Ces roses sont magnifiques, mon enfant : elles sont belles comme toi ! Et il ajouta, d'une voix tremblante :

— Embrasse-moi encore ! Chère... chère petite !... Comme je t'aime !

Charlotte resta, un instant, dans ses bras.

— Tiens ! reprit le vieillard avec l'accent d'une profonde tendresse... Lorsque je te sens là, sur mon cœur : je suis heureux... Ah ! oui, bien heureux !

— Beau spectacle !... dit Philibert, en essuyant ses yeux avec ses gants.

— Alors, c'est dit, nous soupons ensemble ! Vous aviez comploté, tout ça, entre vous ! dit Gérard.

Et il poursuivit :

— Ah ! çà, où donc est Michel ? Où donc est Jacques ? Ils me manquent !... Allons, j'ai parlé trop tôt !...

En effet, Michel, Jacques, trois ouvriers et un apprenti parurent. L'apprenti portait un bouquet gigantesque. Ce fut Michel qui prit la parole au nom de tous.

— Mon oncle... dit-il, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de votre naissance, mes camarades, et moi, nous vous offrons ces fleurs. et nous souhaitons de pouvoir vous en offrir d'autres, à pareille date, et dans dix ans.

— Merci, garçon, merci !... Jacques, merci ! Merci, mes amis !

Il serra la main à Michel, à Jacques et aux ouvriers.

— Voilà une surprise !... reprit-il... Je veux que le tonnerre m'écrase si je me doutais de ça, par exemple !... Ça n'en est que plus agréable... A table, tous ! On se serrera !... Tant mieux !... On se sentira les coudes !... Je veux que vous buviez à ma santé !... Ce soir, c'est jour de fête !...

Jeanne apporta la soupière qu'elle mit sur la table.

— Voilà la soupe sur la table, comme l'église au milieu du village, poursuivit le vieux... A table !... Mettez-vous où vous voudrez...

Mais il arrêta sa petite-fille.

— Toi..., Charlotte... ma fille, à côté de moi...

Et il ajouta, avec un sourire :

— Pour me faire honneur !

On se mit à table, joyeusement.

Antoine décoiffa la soupière et servit chaque convive. Un bruit de cuillers, heurtant la vaisselle, se produisit, au milieu du silence général.

— Eh ! garde champêtre ? dit Pierre, en abattant sa cuiller, après avoir vidé, le premier, son assiette.

— Hein !... Quoi ?...

— Et cette surprise ?

— Quelle surprise ? demanda Gérard.

Jeanne enleva la soupière ; puis, elle apporta un énorme quartier de veau, doré, très appétissant, d'où se dégageait une vapeur parfumée.

— Voilà l'affaire : Philibert nous a annoncé, tout à l'heure, qu'il nous réservait une surprise... expliqua Pierre.

— De quoi s'agit-il, Philibert ? Dites-nous ça ?... fit Gérard.

Le garde champêtre devint écarlate.

— Mon Dieu... répliqua-t-il... très embarrassé... Je voulais dire, simplement...

— Simplement !... Allons donc ! Vous avez fait le mystérieux !...

— Voyons, Pierre, laissez parler Philibert !

— M'sieu Gérard... Je voulais vous annoncer la visite de M. Dubreuil, le maire.

— M. le maire doit venir chez nous, ce soir ?

— Oui, m'sieu Gérard... Il m'a chargé de vous en prévenir.

— Que me veut-il ?... C'est égal, qu'il vienne !... Il me fait bien de l'honneur !... La journée sera complète ! Oui, bonne journée... Il y a, comme ça, des jours heureux dans l'existence... des jours où tout vous réussit !...

— Père !... dit Charlotte... La démarche que tu as faite, aujourd'hui, à Paris, a abouti ?

— Oui, ma fille... J'ai grossi ta dot de dix mille francs, tout simplement !

Cette nouvelle fit lever la tête à tous les assistants, qui, un instant, cessèrent de manger.

— Bah !... fit Pierre... Et comment ça ?

— Bien simple, ami Pierre : j'ai acheté du fer pour vingt-cinq mille francs.

— De quoi ferrer tous les chevaux du département ?

— Vingt-cinq mille francs, reprit Gérard : tout ce que je possède ; la somme gagnée, par nous tous, en cinquante ans, lentement amassée, sou à sou !... Ah ! ça représente du travail et de l'épargne.

— Mais le bénéfice ? demanda Philibert... Je ne vois pas...

— En un an, mon vieux Philibert, je revendrai cette marchandise avec un gros bénéfice... Oui, l'occasion était excellente : c'est un coup, comme on dit! Des chances pareilles ne se retrouvent pas deux fois dans l'existence d'un homme. J'ai payé en traites, à trois mois : il me faut ce temps pour retirer mon argent de l'endroit où il est placé... Et, parole, j'étais fier, en mettant ma signature : Antoine Gérard... simple ouvrier maréchal-ferrant... au bas de papiers valant vingt-cinq mille francs!

— Je vous crois : vingt-cinq mille francs. Diable! C'est un denier!

— Ça représente trente ans de mon traitement de garde champêtre! dit naïvement Philibert.

— Mais ce n'est pas tout... reprit Gérard.

— Qu'y a-t-il encore?... demanda Pierre.

Gérard s'expliqua :

— Tous ici... dit-il... vous savez que mon neveu Michel Verdier est un mécanicien hors ligne.

Jacques fit un mouvement, que Gérard seul remarqua.

— Et un honnête garçon, pas fier et dur à la besogne! dit Pierre, avec conviction.

— Là... là... Castel!... dit Michel, en riant.

Mais Gérard approuva son vieil ami Pierre.

— Il a raison, morbleu! fit-il... Ah! je suis fier de mon élève, car il n'y a pas à dire le contraire : tu es mon élève, garçon! Bien sûr, un élève qui enfonce son maître; un élève, qui est plus fort, dans son petit doigt, que son maître, dans toute sa vieille carcasse de soixante-quinze ans!...

— Mon oncle...

— Sachez donc qu'il cherchait le moyen de faire marcher une mécanique capable de réaliser une économie de soixante-quinze pour cent de main-d'œuvre.

— Eh! bien?... demanda Philibert, qui, bouche bée, regardait Michel, quasi avec admiration.

— Eh! bien,... fit Gérard, le gaillard a trouvé... Voilà!

— Pas possible!... dit Philibert, ébahi.

— Ah! ça ne m'étonne pas, fit Pierre, tout heureux.

— Le travailleur aura sa récompense!... ajouta Louise, de sa voix caressante.

Jacques courbait la tête : son attitude formait, avec celle des autres convives, un contraste flagrant.

— Eh! bien, Jacques, qu'as-tu donc?... demanda Gérard, sévèrement.

Le jeune homme fixa, sur son bienfaiteur, un regard oblique.

— Rien!... répliqua-t-il. Pourquoi?...

Mais Gérard se leva.

— Si fait!... dit-il. A mon âge, on est clairvoyant. Je te répète que tu es jaloux de la réussite de Michel.

— Moi?... répliqua Jacques, dédaigneusement.

— J'ai lu ça dans tes yeux, garçon! poursuivit le vieux, très grave. Ce n'est pas la première fois que je m'en aperçois... La jalousie est un mauvais défaut, vois-tu!...

— Monsieur Gérard... fit Louise.

— Laissez-moi parler, Louise, ajouta le maréchal-ferrant. Je ne veux pas de jaloux chez moi!... Tu m'entends, Jacques? Que ce soit bien convenu une fois pour toutes! Si Michel réussit, c'est qu'il s'en est donné la peine... Fais comme lui : travaille, et, comme lui, tu réussiras!... N'en parlons plus... Mais j'avais ça sur le cœur et il fallait le sortir : ça me gênait!

Cet incident avait troublé la fête.

Jacques, immobile, muet, courbait la tête, derechef. On eût dit qu'il craignait qu'on ne vît, dans son regard, passer cette flamme rouge qui l'illuminait parfois.

Michel se leva et offrit la main à Jacques, à qui il parla bas, un instant. Jacques serra la main de son frère adoptif.

— Buvons! reprit Gérard.

Il leva son verre et le choqua contre celui de Jacques, d'abord, ce, en guise de compensation.

— Vous disiez, Gérard, fit Pierre... que Michel a trouvé...

— Oui, il a trouvé! Sa machine marchera, je m'y connais!... Seulement...

— Seulement?... demanda Philibert.

— Dame, il faut la construire!

— Ça va de soi, s'écria Castel, il la construira.

— Voilà le hic! Pour ça, ami Castel, il faut des monacos; il en faut beaucoup...

— J'ai douze cents francs à la caisse d'épargne, ils sont à lui! déclara spontanément Philibert.

Michel serra la main du garde champêtre.

— Brave Philibert! dit-il.

— Dame, on est amis ou on ne l'est pas : quand on est amis...

Philibert ne put achever; Gérard l'interrompit.

— Il faut au moins cinquante mille francs! fit-il.

Le garde champêtre, qui s'était levé pour faire sa proposition, se rassit, comme s'il avait reçu, brusquement, sur la tête, une douche d'eau glacée.

— Va te faire fiche! dit-il... Ça n'est plus dans mes prix!

— Oh! mais je veux que Michel fasse sa machine, moi, reprit Gérard.. Oui, je veux voir ça avant de mourir!

— Alors, nous avons le temps ! insinua Castel.

— Qui sait ? répondit Gérard... Le sage doit être toujours prêt à plier bagage...

— Et à prendre une correspondance pour l'autre monde ! ajouta Philibert, facétieux.

Gérard poursuivit :

— Alors, j'ai dit à Michel : « Garçon, tu ne peux construire ta machine qu'en Angleterre. Ces mâtins d'Anglais sont, seuls, en Europe, outillés assez complètement pour te permettre de réaliser ton projet, en peu de temps, et au meilleur compte possible... Je vais te trouver la somme qu'il te faut, et tu partiras. »

— Et vous avez trouvé ? demanda Philibert.

— J'ai trouvé.

Michel, transporté de joie, se leva et se rapprocha de Gérard.

— Ah ! mon oncle ! dit-il. Comment vous remercier ?

— Vous avez trouvé cinquante mille francs ? reprit Philibert, que ces gros chiffres grisaient... Chez qui ?

— Il y a, dans le pays, un millionnaire, un homme intelligent, brave, et qui connaît les affaires...

— C'est mon patron ! fit Castel.

— M. Millot, le banquier ? demanda Philibert.

— Juste !... répondit Gérard. Riche, il fait valoir sa fortune en banque... Eh ! bien, il consent à t'aider, Michel... Tu le verras après-demain, et, la semaine prochaine, tu pourras faire ta valise et filer sur Londres.

— Je partirai !... dit Michel.

A ces mots, Charlotte jeta un léger cri. Gérard, inquiet, regarda sa petite-fille.

— Eh ! Charlotte, qu'est-ce qui te prend ?

La jeune fille fit un effort pour se remettre.

— Un malaise, dit-elle. La chaleur !... J'étouffe !...

— Mets-toi un instant à la fenêtre !... C'est vrai, il fait une chaleur ! Jacques, conduis donc Charlotte.

Jacques se leva précipitamment, ainsi que Michel et Louise; il offrit son bras à Charlotte, qui fit volte-face, et prit le bras de Michel. Soutenue par Michel et par Louise, elle alla s'asseoir près de la fenêtre, grande ouverte.

Jacques avait tressailli. Un sourire triste passa sur ses lèvres. Il reprit sa place à table.

— Allons !... fit-il simplement. Je n'ai pas de chance, ce soir !

Cet incident, que tout le monde avait remarqué, jeta une nouvelle gêne dans l'assistance. Gérard allait parler quand M. Dubreuil, le maire, entra dans la salle.

— Bonsoir à tout le monde ! fit-il.

Chacun se leva et Gérard marcha au-devant du nouveau venu. Philibert était devenu très pâle.

— Ne vous dérangez pas, de grâce !... dit le maire. Dînez !

— Nous avons fini !... fit Gérard.

En effet, le dîner avait pris fin ; le dessert était enlevé ; Jeanne allait servir le café.

— M'sieu Dubreuil, vous êtes le bienvenu chez nous, reprit le maréchal-ferrant... Mais, par quel hasard ?...

— Ce n'est pas par hasard... Je suis venu, ici, tout exprès, Gérard.

— Ah ! c'est de l'honneur pour nous !... Mais prenez place, m'sieu le le maire, asseyez-vous !

Le vieillard offrit une chaise à M. Dubreuil, qui s'assit. Chacun reprit sa place, excepté Philibert, qui se tint debout, très raide, un peu en arrière de la chaise occupée par son supérieur.

— Oui, Gérard, dit M. Dubreuil, je suis venu, ici, tout exprès, ce soir, d'abord pour vous serrer la main à l'occasion de votre anniversaire.

Il offrit sa main, largement ouverte, au vieillard, qui la serra.

— M'sieu Dubreuil, en vérité, vous êtes bien bon !...

— Et puis, ajouta le maire, je suis chargé d'une... commission pour vous.

— D'une commission ?

— Commission !... murmura Philibert... Mission vaudrait mieux ! Enfin !... Tonnerre, je n'ai pas un poil de sec !

Heureusement pour le garde champêtre, dont la tenue était des plus comiques, l'attention de tous les assistants s'était portée sur M. Dubreuil.

— Parlez, m'sieu le maire... dit Gérard ; de quoi s'agit-il ? J'avoue que vous piquez ma curiosité.

— Je m'expliquerai tout à l'heure, répondit le maire.

— Comme vous voudrez.

Castel, cependant, ayant regardé Philibert, fut frappé de son étrange attitude. Il ne perdait pas une occasion de taquiner le garde champêtre, sur qui, d'ailleurs, les lazzis de tous s'abattaient, en quelque endroit qu'il fût.

— Eh ! bien, Philibert, beau Philibert, qu'avez-vous donc, mon garçon?... demanda-t-il. Vous paraissez tout à l'envers !... Est-ce que vous seriez, vous aussi, incommodé par la chaleur ?... Est-ce que vous allez vous évanouir comme une femmelette ?

Cette sortie inopinée excita l'hilarité générale, surtout quand, grâce à Pierre, chacun eût remarqué l'embarras du garde champêtre. Il riboulait des yeux le plus comiquement du monde ; sa face était écarlate. Lorsqu'il se vit le point de mire de tous les regards, sa gêne s'accrut encore.

— Dame, expliqua-t-il, s'adressant à Castel, je voudrais vous y voir !...

— Où ça ?

— A ma place !... Mais suffit; vous ne pouvez comprendre ce que je veux dire... Bientôt, vous saurez tout !

— Est-il mystérieux, ce garde champêtre !

Gérard avait pris, sur le buffet, un verre à pied, en cristal taillé, qu'il mit devant le maire.

— M'sieu Dubreuil, dit-il, vous nous ferez l'honneur, sans doute, de trinquer avec nous?

— Avec plaisir, Gérard, avec plaisir !

Gérard versa deux doigts d'eau-de-vie de marc dans le verre, et l'offrit à M. Dubreuil.

— A votre santé, monsieur le maire.

— A la vôtre, Gérard !

Tous reprirent :

— A la santé de Gérard !

On trinqua debout, par respect pour le maire.

Celui-ci profita du mouvement qui s'était produit pour se rapprocher de Philibert. Il lui parla à demi-voix :

— C'est le moment... fit-il... Es-tu toujours décidé ?...

Philibert hésita.

— Attendez !... dit-il.

— Tu veux réfléchir ?

— Peut-être.

— Alors, je me tais ?...

— C'est que...

— Enfin... Est-ce oui ou non ?... Morbleu, tu es stupide !...

— Eh ! bien, c'est oui !... Allez-y, monsieur le maire !... Mille tonnerres, jamais je n'ai été pareillement émotionné !

Chacun avait repris sa place à table.

— A présent, monsieur le maire, dit Gérard... si vous nous faisiez part de cette... commission...

— Volontiers !...

— Vous pouvez parler devant tous ?

M. Dubreuil interrogea de l'œil Philibert, qui lui fit un signe affirmatif.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répliqua le maire.

— Alors, nous vous écoutons ?

— Eh ! bien, Gérard, il s'agit...

— Il s'agit ?

— Il s'agit d'un mariage.

Tous les convives écoutaient avec la plus grande attention.



— SI C'EST UNE AFFAIRE QUE VOUS CHERCHEZ... (PAGE 71.)

— D'un mariage? répéta Gérard, surpris.

— Oui.

— Expliquez-vous, m'sieu le maire?

— Gérard, je suis chargé de vous demander la main de mademoiselle Charlotte Gérard, votre petite-fille.

— Ma main? fit Charlotte.

— Que dit-il donc? murmura Jacques.

— Que signifie? pensa Michel.

— Je voudrais bien m'en aller! se dit Philibert.

Charlotte avait été prise, soudain, d'un tremblement qui la secouait de la tête aux pieds.

Michel, très pâle, adressa à Charlotte un regard suppliant.

Gérard, immobile, grave, s'efforçait de faire bonne contenance; mais la proposition l'avait bouleversé.

Quant à Philibert, il était ému comme jamais il ne l'avait été, même lorsqu'il avait affronté le feu, pour la première fois, pendant la campagne de France.

— Et qui donc vous a chargé de demander la main de Charlotte, m'sieu le maire? interrogea Gérard.

— C'est...

Ce fut au tour de M. Dubreuil de se montrer embarrassé. Comme il l'avait prévu, l'instant le plus difficile était arrivé pour lui. Il se décida à en finir d'un coup.

— Parlez, monsieur Dubreuil?

Tous les assistants attendirent, avec impatience, la réponse du maire.

— Eh! bien, Gérard, je vous demande la main de votre petite-fille pour mon vieux compagnon d'armes, pour Philibert Épernay, ici présent.

— Ça y est! dit Philibert, soulagé. Gare la bombe! Il était temps! Tonnerre, je suffoquais!

Pierre Castel et les ouvriers éclatèrent de rire.

Bientôt, le visage de Charlotte se dérida; Michel sourit; Jacques respira, et Gérard, toujours grave cependant, parut plus calme.

Philibert, interdit, se tourna vers les rieurs.

— Qu'est-ce qu'il y a de risible là-dedans? articula-t-il, furibond.

— Je t'avais prévenu, mon gaillard, lui dit, tout bas, M. Dubreuil. Tu l'as voulu, ne t'en plains pas!

— C'est pour ça qu'il s'était mis sur son trente-et-un!... fit Pierre. Et voilà le mystère! Garde champêtre, mon garçon, on peut le dire : Vous avez un rude toupet!

— Mam'zelle Charlotte répondra... répliqua Philibert. Elle sera, peut-être, d'un avis différent!

Gérard se tourna vers Charlotte.

— Philibert a raison! fit-il. Parle, ma fille; que penses-tu de la proposition?

— Monsieur Philibert me fait bien de l'honneur, répondit Charlotte, après un instant de silence, mais je ne veux pas me marier, à présent; je suis heureuse, près de toi, père, et je souhaite y demeurer.

— Bien dit! déclara Pierre. Il est impossible de refuser plus poliment! Voyons, garde champêtre, regardez-la et regardez-vous!

Philibert, cependant, n'avait pas perdu tout espoir. Il se cramponna à son projet.

— Mais, mam'zelle, dit-il, timidement, car il sentait qu'il perdait du terrain, si vous n'avez pas de dispositions pour le conjungo, au moins pour le quart d'heure, j'attendrai ! Il me suffirait que vous ne repoussiez pas ma proposition.

Castel lui porta le dernier coup.

— Attendre ! ajouta-t-il en ricanant. Garde champêtre, vous n'y pensez pas! Pour peu que Charlotte attende, elle épousera un invalide !

Un éclat de rire prolongé salua cette saillie, qui résumait fort bien l'opinion générale.

Mais, cette fois, Philibert, indigné, marcha vers Castel et l'interpella, en mettant, par un geste noble, la main sur sa hanche.

— Monsieur Castel, articula-t-il, d'une voix vibrante, si c'est une affaire que vous cherchez, il se pourrait fort bien « que vous la *troucassiez* » à la fin des fins !

Mais M. Dubreuil l'arrêta.

— Tout beau, tout beau, Philibert !

Charlotte, alors, fit un pas au-devant du garde champêtre ; elle mit une main sur son bras, et lui dit, de sa voix douce :

— Non, monsieur Philibert, n'en croyez rien !... Encore une fois, je vous déclare que je suis honorée de votre offre ; mais je ne veux pas me marier !

Le garde champêtre, attendri, touché par la démarche de la jeune fille, répondit :

— A la bonne heure, mademoiselle ! Au moins, vous y mettez des formes ! Ah ! celui que vous choisirez sera un pekin crânement heureux ! Vous avez raison, je suis indigne de vous et je comprends ma sottise ! C'est bien ! Vous avez décidé. On tâchera d'oublier !

Une larme roula sur sa joue ; il ajouta, en frappant du pied le sol, énergiquement, comme pour secouer son émotion :

— Philibert, mon garçon, tu mourras dans la peau d'un célibataire !

Gérard crut devoir intervenir.

— Allons, Philibert, vous êtes un brave homme, et vous trouverez aisément, bâti comme vous l'êtes, une femme qui vous conviendra mieux. Consolez-vous donc, et buvez, avec nous, à la santé de Charlotte.

— Ça, tant qu'on voudra ! A la santé de mam'zelle Charlotte !

Il leva son verre et trinqua à la ronde.

— Eh ! quoi, Philibert, fit Castel, vous ne trinquez pas avec moi ?

Le garde champêtre hésita une seconde.

— Pourquoi pas ? répondit-il enfin.

Et il choqua son verre contre celui de Pierre ; puis, il soupira profondément.

— Il se fait tard, dit Castel. Louise, il est temps de rentrer chez nous.

— Oui ! Il nous faut une bonne demi-heure pour regagner notre maison.

Louise marcha vers le vieux forgeron :

— C'est demain dimanche, Gérard, fit-elle. Avec Charlotte, Michel et Jacques, venez donc déjeuner avec nous?

— Volontiers.

— A midi?

— C'est dit!

— Partons ! fit Castel.

— Partons ! répéta Philibert. C'est demain l'ouverture de la chasse et j'aurai de la besogne : je sévirai contre tout braconnier que je rencontrerai. Castel, ce n'est pas pour vous que je dis ça.

Pierre répliqua, toujours railleur :

— Garde champêtre, je braconne, c'est vrai. Mais quand vous me pincerez en flagrant délit, il fera plus chaud qu'il ne fait encore !

— Suffit ! On verra ! Bonsoir, Gérard. Mam'zelle Charlotte, mille excuses si je vous ai offensée.

— Vous ne m'avez point offensée, monsieur Philibert.

— A demain, Gérard, fit Castel.

— A midi, c'est convenu.

— Bonsoir, ma Charlotte, dit Louise en embrassant la jeune fille.

— Bonne nuit à tous ! fit Gérard en reconduisant ses invités. Jacques, accompagne nos amis ! M'sieu le maire, tous mes remerciements.

M. Dubreuil prenait congé de Charlotte.

— Excusez-moi, mademoiselle. Depuis huit jours, Philibert ne me laissait pas une minute de repos ! Allons, au revoir ! A bientôt.

Gérard sortit avec le maire.

Charlotte resta seule avec Michel. Alors, sa physionomie, qui, jusque-là, avait été rieuse, exprima, tout à coup, l'angoisse, car Charlotte était, alors, libre de toute contrainte.

— Michel ! dit-elle... Nicolas a apporté une lettre pour toi ! La voici. Elle porte le timbre de la poste de Montmorency. Elle vient de Marthe, c'est sûr !

— Donne !

— Pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur à Fernande.

— Folle ! Quelle idée !

Michel ouvrit la lettre. Charlotte, anxieuse, se tenait près de la porte, au fond, guettant le retour de Gérard, qui parlait encore avec le maire,

à la porte de la maréchalerie, sur la rue. Comme Michel allait lire la lettre, Charlotte entendit le pas du maréchal-ferrant.

— Prends garde! cria-t-elle au jeune homme. C'est le père.

Michel cacha, précipitamment, la lettre, et sortit. Charlotte enlevait le couvert quand Gérard reparut.

— Ils sont partis! fit le vieux en s'asseyant.

Il regarda la jeune fille.

— Est-ce que tu vas ranger ça, ce soir, Charlotte? Laisse donc; Jeanne viendra demain, elle mettra tout en ordre. Causons!

— C'est qu'il est tard déjà!

La jeune fille obéit, pourtant. Elle remarqua que le vieillard n'avait pas son bon visage habituel.

— Qu'as-tu donc, père? lui demanda-t-elle, inquiète.

— J'ai... J'ai... Eh! bien, oui, je vais te le dire. Ça me soulagera! Je me sens tout à l'envers!

— Pourquoi?

— La proposition de cette vieille bête de Philibert m'a bouleversé.

— Comment?

— Oui, ça m'a remué? Ça a ouvert, devant moi, un grand trou; un trou noir, un vide... brusquement! Je n'avais jamais osé penser à ça! C'est pourtant vrai; il faudra que tu te maries : tu es dans l'âge!... Eh! bien, non, je ne pourrai jamais m'habituer à cette idée-là!... Charlotte, mon enfant, ma fille, tu ne me quitteras pas, hein?... Dis que tu ne me quitteras pas? Tu attendras, pour te marier, que je ne sois plus là : Tu n'attendras pas longtemps, va! Songe donc, j'ai atteint, aujourd'hui, ma soixante-quinzième année! Encore quelques mois, un an ou deux, peut-être, et j'irai rejoindre les autres, à mon tour!

— Quelle idée! Père, tu me chagrines!

— Eh! bien, oui, là, il faut que tu le saches : je suis égoïste! Je t'aime pour moi; je te veux à moi seul : je suis jaloux, quoi!

— Mais...

— Penser qu'un jeune godelureau, à fines moustaches, un gars bien découplé, un gaillard de vingt-cinq à trente ans, viendra, dans ma maison, qu'il aimera ma fille — ma douce Charlotte, la plus belle et la plus pure!... qu'il l'emmènera chez lui; qu'elle sera toute à lui... plus à moi... je ne peux pas m'habituer à ça!... Je te le dis; c'est plus fort que moi!... Je ne pourrais pas partager!... C'est mal, je le sais; mais on ne se change pas à mon âge! Tonnerre de tonnerre, ma parole, je serais capable d'en mourir de chagrin!

Il prit la jeune fille dans ses bras; il la serra sur sa poitrine; puis, il poursuivit, d'une voix douce:

— C'est que tu ne peux pas savoir à quel point je t'aime, petite; tu es

tout pour moi, absolument tout. Tu es ma vie, mon bonheur, mon orgueil, ma joie! Je les ai tous perdus, les uns après les autres, ceux que j'aimais; il ne me reste que toi...

— Mais, moi aussi, père, je t'aime, je te respecte, je te vénère : tu es le meilleur des hommes et le plus tendre des pères!

— Oui, je sais que tu m'aimes. Jamais tu ne m'as fait de chagrins! C'est égal, je suis heureux, toujours, de t'entendre me répéter ces mots. Ah! pourquoi ce Philibert est-il venu ce soir? J'étais si heureux! Chère enfant, il ne me reste que toi, tu comprends! En toi, je revois tous ceux qui ne sont plus, tous ceux qui ont vécu, près de nous, dans cette vieille bicoque, qui, à cause de cela, est plus belle, à mes yeux, que le plus riche palais!

— Comme tu es ému, père! Remets-toi! Tu pleures?

— Je me rappelle, enfant! fit gravement Gérard. Oui, cette maison est, pour moi, pleine de souvenirs. C'est ici que j'ai ramené ma pauvre femme, ma Fernande, après notre hymen. Il y aura cinquante ans de ça, bientôt! Comme elle était jolie! Toute blanche avec sa couronne de fleurs d'oranger que je garde, là-haut, dans ma chambre. Chère femme! Je crois la voir encore!

— Ces souvenirs t'affligent!

Mais le père Gérard poursuivit, regardant, devant lui, comme s'il avait suivi des yeux une vision :

— C'est ici que mon garçon est né, un an après. Nous étions bien pauvres, alors! Qu'est-ce que ça faisait? On ne demandait rien à personne! On travaillait ferme, dès quatre heures du matin. On était bien heureux! Un jour, jour de deuil, elle rendit son âme à Dieu, la Fernande, et j'ai sangloté, pendant toute une nuit, près d'elle! C'était là-haut, dans la petite chambre nuptiale. Et puis, on l'a emportée?

— Pauvre père!

— Le garçon grandissait... Il se maria à son tour... Ce fut un jour de joie... Moi, je pleurai, pourtant... Je m'étais enfermé, là-haut, et, pendant qu'on dansait, dans la cour... moi, je parlais à la mère, à la défunte, qui aurait été si heureuse, si fière, de voir son garçon avec sa belle épousée... On avait travaillé dur; on était dans l'aisance; on avait, dans un coin, cinq beaux rouleaux d'or... une fortune, quoi?... Et tu naquis, toi, ma fille... « Travaillons pour sa dot!... » Ce fut le mot d'ordre... « Il faut que ce soit une demoiselle; elle aura les mains blanches, il le faut. » — Le soir, tu grimpais sur nos genoux; tu piquais ta frimousse de bambine aux durs poils de nos barbes; à peine si nous osions te toucher : tu étais si frêle, et nos mains, habituées à remuer des masses de fer, à la forge; nos mains, noircies par le feu, étaient si calleuses! Et encore, et coup sur coup, comme si le sort se lassait dès

qu'on se trouve heureux, deux morts : le fils et la bru. Et moi, vieux de qui la mort ne voulait pas, je restai seul avec toi !

— Une pareille vie fut rude, certes ! Que de peines ! Que de luttes ! Que de désespoirs !

— Or, tu restes seule avec le vieux, ma fille. Il s'est habitué à ton amour. Il ne veut pas le partager. Tu comprends qu'on ne vit pas, pour rien, depuis si longtemps, près de son unique enfant, qui est si belle, si bonne, si généreuse, si tendre; qui est la vertu même; qui est un ange de Dieu ! C'est un trésor et je le garde ! Ah ! oui, je t'aime, enfant ! Juges-en. Un jour — il y a de ça trois mois — j'ai failli devenir criminel.

— Tu m'effraies ! Tu ne m'as jamais parlé de ça ?

— Un homme, un misérable, un gueux — il était ivre, d'ailleurs, — avait osé dire, devant moi — c'était dans un café où on buvait, en faisant ses affaires, un jour de marché — cet homme avait osé dire qu'il t'avait vue, la nuit, près des Trois-Chênes, avec un galant, un galant qu'il n'avait pu reconnaître !

— Ciel !

— Tonnerre ! Tout mon sang reflua au cœur ; je devins farouche, et, si on ne m'avait pas retenu, je l'aurais tué, bien sûr !

— Grand Dieu !

— Elle ! Ma Charlotte, la pureté même ! Un galant ! Elle, ma Charlotte, une sainte ! Rien que de penser à ça, aujourd'hui encore, ça me met hors de moi ! C'est que, tout vieux que je suis, vois-tu, je suis robuste encore, et que je tuerais, sans pitié, celui qui oserait toucher à mon idole !

Le vieillard, qui s'était levé, haletant, et qui avait prononcé ces paroles avec véhémence, s'assit, et demeura silencieux près de Charlotte, tremblante.

Dix heures sonnèrent, soudain. Gérard releva la tête.

— Dix heures ! Déjà ! fit-il.

Il demeura, un instant, immobile.

— Allons, reprit-il, tu es lasse, ma fille, il faut rentrer ! Je t'ai retenue, avec mes histoires !

Il alluma la bougie d'une lanterne, et prit des clefs, sur le buffet.

— Je vais fermer la porte de la cour, dit-il. Jacques rentrera par la rue.

Il sortit.

— Je tremble ! fit Charlotte, qui se soutenait à peine. Ah ! s'il savait...

Michel reparut.

— Charlotte, fit-il, un malheur est arrivé !

— Parle ! Parle vite... Fernande ?

— Marthe est morte, hier, subitement.

— Ciel ! Et notre enfant ?

— Il faut aller chercher Fernande en toute hâte. Je vais partir, j'ai voulu te voir, d'abord.

— Mais à qui confier Fernande ?

— Aux Castel. Qu'en penses-tu ?

— Oui !... Chut !... Le père !... Va... Je t'aime !

— Du courage !

— Pars !

Michel sortit. Gérard rentra dans la salle.

— Là ! C'est fait ! dit-il. Tu es lasse, hein, mon enfant ? Embrasse-moi !

Il embrassa tendrement Charlotte.

— Chère, chère petite ! fit-il.

Puis, il se dirigea vers l'escalier qui conduisait à sa chambre.

— A demain !

— A demain !

Alors, Charlotte passa dans sa chambre, où elle s'agenouilla ; elle dit, à demi-voix, suppliante :

— Il faudra pourtant bien qu'il sache tout un jour. Mon Dieu ! Ne nous abandonnez pas ! N'appesantissez pas votre main sur votre humble servante !

III

LA PETITE FERNANDE

Presque au sommet de la côte sur le versant de laquelle Saint-Cloud est étagé, s'élevait une maisonnette, dont la façade, regardant le Midi, était, par les beaux jours, tout ensoleillée, dès le matin, et fort avant dans l'après-midi.

Un assez vaste jardin, clos par une légère palissade, l'entourait. Plusieurs vieux noyers, aux troncs énormes et crevassés, étendaient leurs gigantesques ramures au-dessus du toit de la jolie habitation, et l'encadraient de verdure, dès le mois de mai et jusqu'en octobre.

L'été, le jardin, bien entretenu, se parait de fleurs : c'était pour l'agréable. Dans un coin réservé, on y cultivait, aussi, des légumes, et c'était pour l'utile.

La maison, très modeste, était construite en briques ; elle était haute seulement d'un étage.

Au rez-de-chaussée, il y avait une grande salle et une cuisine ; deux chambres au premier étage.

Une route, bordée de haies vivaces, longeait la palissade de clôture,



— A LA VÔTRE, PÈRE CASTEL... (PAGE 80.)

devant l'habitation, et conduisait, en zigzag, à Saint-Cloud, dont les maisons semblaient, d'en-haut, dégringoler, les unes sur les autres, jusqu'à la Seine.

Rien de plus gai, de plus pittoresque, et de plus charmant, que le paysage qu'on découvrait, de là : Au premier plan, la Seine, avec l'île de la Grande-Jatte s'étendant, à gauche, rayée par les hautes cheminées des usines de Suresnes et de Puteaux. A droite, la masse verte du bois de

Boulogne, et, au fond de l'horizon, tout là-bas, là-bas... Paris, dont les principaux monuments : flèches, tours et dômes, étaient visibles, nettement, par les temps clairs.

Pas de séjour plus agréable que cette oasis de la banlieue parisienne, si délicieuse à parcourir, dans la belle saison — pas de coin plus ravissant, d'avril à octobre.

L'hiver, dame, si le paysage n'était pas sans attraits, car on pouvait le voir, tour à tour, enveloppé de vapeurs, noyé dans le gris, zébré par la pluie ou recouvert de neige — la maisonnette, par contre, perdait considérablement de son agrément.

Le vent y mugissait, parfois, de terrible manière, et le froid y était très vif, sans compter que, pour y arriver, il fallait patauger, jusqu'aux chevilles, dans une boue épaisse et grasse dès qu'il avait plu pendant dix minutes.

Cela constituait, comme on dit, le revers de la médaille ; mais cela doublait le bonheur des habitants de cette jolie maison, quand, après un rigoureux hiver, ils revoyaient, au printemps, leur jardin baigné par le soleil, et le paysage superbement illuminé.

Là, demeuraient Pierre Castel et sa femme Louise.

Le soleil, déjà chaud, bien qu'il fût de bonne heure encore, dorait la montagne et la plaine. La Seine roulait ses flots, au bas de la côte, et ressemblait à un fleuve d'argent liquide tout scintillant de paillettes.

Dans le jardin, les roses, encore humides, s'épanouissaient dans la chaleur et embaumaient l'air.

Parfois, le silence profond qui régnait, sur ce coin tranquille, était troublé par une détonation d'arme à feu, car, ce jour-là, précisément, l'ouverture de la chasse avait eu lieu.

Chaque fois qu'une détonation retentissait, Pierre sursautait et ses yeux flamboyaient.

S'il était assis, il se levait, et ses narines, dilatées, semblaient aspirer l'odeur de la poudre.

C'est que le vieux était un chasseur éperdu, un émérite braconnier, à ses moments perdus.

Il ne prenait pas de permis, non parce que ses ressources ne le lui permettaient point ; mais parce que le gibier braconné lui semblait meilleur.

Depuis un instant déjà, Louise alignait des pièces de monnaie sur une table, sous un petit berceau, une tonnelle couverte de vigne folle, de liserons et de capucines, et examinait, avec soin, plusieurs petits cahiers dont les feuilles étaient couvertes d'une grosse écriture.

Pierre allumait sa pipe, qu'il avait soigneusement bourrée ; mais, c'était du guignon, les allumettes, sur lesquelles une légère brise soufflait, s'éteignaient, successivement, au grand désespoir du bonhomme.

— Que le diable emporte les fumeurs et leurs pipes ! dit Louise en faisant un geste d'impatience. Voilà quatre fois que je répète la même antienne et je gage que tu n'en as pas retenu le premier mot?

Pierre protesta :

— Si fait, ma femme, si fait !... répliqua-t-il. Pas d'emportement, s'il vous plaît. Tu disais : douze francs au boucher; six francs trente-cinq centimes au boulanger; trente-quatre francs et quarante centimes à l'épicier.

— Bien ! fit Louise en souriant.

— Ah ! Tu vois que je peux faire deux besognes en même temps, comme l'autre, le grand, qui dictait huit lettres à la fois !

Pierre parvint, enfin, à allumer sa pipe, d'où il tira de grosses bouffées de fumée qui flottèrent, un instant, légères, au-dessus de sa tête, et s'envolèrent dans le ciel clair. Il reprit :

— Les chiffres, ça me connait : je ne suis pas, pour rien, « dans la banque » ; nous disions donc que je vais porter, à nos fournisseurs, cet argent que nous leur devons pour nos dépenses de cette dernière quinzaine. C'est parfait ! Payons, ma femme, payons : Qui paie ce qu'il doit, ne doit plus ; et ne rien devoir à personne, c'est ce qu'il y a de mieux : ça donne l'indépendance !

Il ramassa les pièces éparses sur la table, prit les cahiers de comptes, et fit demi-tour, militairement.

— Attends ! dit Louise. Tu prendras ce qu'il faut pour notre déjeuner.

— C'est dit.

— Deux livres de bœuf et une livre de lard : Nous mettrons le pot-au-feu ; en revenant, tu arracheras un chou dans le clos.

— Bien ! Entrée : Pot-au-feu. Je me charge du rôti.

— Comment ?

Pierre se baissa et ramassa, sous un tas de feuilles, un magnifique lièvre, qu'il y avait caché. Il le leva, à bout de bras, et l'exhiba, fièrement.

— Produit de mon industrie ! fit-il, en se rengorgeant. Moi aussi, j'ai fait l'ouverture de la chasse.

— Tu as encore braconné ?

— Toujours ! Ça m'amuse, et, quoi qu'on dise, ça ne cause de tort à personne : Le gibier appartient à qui sait le prendre.

— Tu nous feras, un jour, quelque mauvaise affaire.

— Taratata ! Pas de danger !

Le bonhomme, pourtant, n'était pas sûr de lui autant qu'il voulait le paraître, car il remit, soudain, le lièvre, sous le tas de feuilles où il l'avait pris. C'est qu'il avait entendu chanter, sur la route, à vingt pas de la maison, et il fallait être prudent : Philibert pouvait surgir, à l'improviste.

— Fausse alerte! dit bientôt Pierre, en riant. Ce n'est que cet ivrogne de Nicolas, le facteur rural.

Puis, se tournant vers Louise :

— Allons, femme, fit-il, je me sauve; je te rapporterai ce que tu as demandé... ; de même, j'achèterai deux bouteilles de petit blanc, chez Mathieu, l'aubergiste : le petit-blanc de Mathieu est succulent; je ne sais pas où l'animal le prend; mais c'est de premier choix : ça sent la pierre à fusil; ça gratte agréablement le gosier, et ça met un velours sur l'estomac... Il faut fêter le jour dominical. Et puis, Gérard aime le vin blanc. Allons, ma Louise, à tout à l'heure.

Le bonhomme sortit de dessous la tonnelle. Il se disposait à traverser le jardin, suivi, à quelque distance, par sa femme, quand Nicolas s'arrêta devant la porte de l'enclos, et cria, d'une voix stridente :

— Monsieur Pierre Castel?

— Qu'y a-t-il?... répondit Pierre.

— Bonjour, père Castel et madame Louise, dit le facteur, en entrant dans le jardin. Castel, j'ai une lettre pour vous.

— Ah! Donnez!...

— Voilà le poulet!... Madame Louise, méfiez-vous.

— Pourquoi donc?...

— Regardez l'adresse de cette lettre, on jurerait que c'est l'écriture d'une femme; madame Louise, votre époux vous fait des traits, c'est sûr!... Ah! le farceur; on en dirait long, si l'on voulait.

— Voyez-vous ça! dit Pierre, en riant.

— Oh! Je suis bien tranquille! répliqua Louise.

— Allons, bavard, fit Pierre, voulez-vous boire un verre?

Par la même occasion, il n'était pas fâché de s'humecter le gosier, lui aussi.

— Ça ne serait pas de refus... répliqua Nicolas... mais voyez-vous, je suis pressé.

— Le temps de trinquer?

— Alors, sur le pouce!

— Sur le pouce! Femme, le chnick et deux verres...

Louise rentra dans la maison, et reparut, bientôt, portant un carafon d'eau-de-vie de marc et deux petits verres. Elle déposa le tout, sur la table, sous la tonnelle; puis, elle emplit les verres jusqu'aux bords.

— A votre santé, Nicolas!

— A la vôtre, père Castel; à votre santé, madame Louise!

— Merci!

Les deux hommes trinquèrent et burent.

— Cristi, c'est raide; mais c'est fameux! dit Nicolas, en essuyant ses lèvres sur la paume de sa main... Allons, je suis pressé!... Jusqu'au revoir!

Il regagna la route, reprit sa chanson interrompue, et ne tarda pas à disparaître, au détour du chemin, derrière une haie.

Le silence se rétablit, sur la montagne. Louise, cependant, avait ouvert l'enveloppe.

— Cette lettre est de Michel... Voilà qui est curieux ! dit-elle. Pourquoi donc Michel écrit-il... lui qui demeure à un quart d'heure d'ici ?

Et elle lut, à haute voix, ce qui suit :

« Mon cher Pierre, ma bonne Louise,

» J'ai un grand service à vous demander. Demain matin, de bonne heure, je serai chez vous avant l'arrivée de mon oncle Gérard...

» Je compte sur vous et je vous embrasse.

» Michel Verdier. »

— C'est tout ? demanda Pierre, très surpris.

— Oui ! Quel service veut-il réclamer de nous ?

— Attendons !

— Nous ferons, pour lui, tout ce que nous pourrons ! Michel, Jacques, Charlotte, ce sont mes enfants, à moi ; oui, tout de bon, je les aime comme si c'étaient les miens !... Allons, Pierre, file et reviens vite : il faut que tu te trouves là quand Michel viendra. Tu n'as que le temps, va !

— Par le flanc droit, droite !... fit Pierre gaiement. A tout à l'heure, ma femme.

En un clin d'œil, il fut dehors. Il marchait allègrement, son panier sous le bras, et en chantant l'air de « la Casquette » pour aider à la marche. Lorsque la voix du bonhomme ne se fit plus entendre, Louise relut la lettre de Michel et regagna la maisonnette, dans laquelle elle rentra.

— Un grand service, murmura-t-elle. Que veut-il dire ? Il m'a paru tout triste, la dernière fois que je l'ai vu.

Elle soupira profondément :

— Les pauvres enfants ! reprit-elle, bientôt ! Comme ils ont changé, tous les trois ! Jadis, ils riaient et chantaient sans cesse. A présent...

Un bruit de pas retentit, au dehors. Louise écouta. Le bruit cessa. La brave femme crut qu'elle s'était trompée, et elle ajouta, plus tristement encore :

— Que s'est-il donc passé que je ne comprends pas ? J'ai peur de deviner !

Comme elle parlait ainsi, et comme elle prenait son livre d'heures pour lire sa messe, assise près de la fenêtre, ainsi qu'elle faisait chaque dimanche, un jeune homme parut, tout à coup, dans la salle.

— C'est moi ! fit Jacques, d'une voix de basse profonde. Tu es seule ?

— Oui.

— Où donc est Pierre?

— A Saint-Cloud : Je l'ai chargé de mes commissions.

Louise, cependant, parut embarrassée, ce qui n'échappa point aux yeux attentifs de Jacques. La brave femme avait subitement pensé à la lettre de Michel, et s'était troublée en songeant que la présence de Jacques, dans la maisonnette, pourrait gêner « son autre enfant ».

— Est-ce que je suis venu trop tôt? demanda le jeune homme.

— Pourquoi?

— On dirait que je te gêne!

— Bête! Quelle idée!

Louise s'était rassurée en se disant qu'elle saurait bien éloigner Jacques, sous un prétexte quelconque, lorsque le moment serait venu. Jacques avait roulé une cigarette, qu'il alluma ; puis, il s'assit :

— Je m'ennuyais, là-bas, chez nous! dit-il, en lançant une grosse bouffée de fumée. Le dimanche pèse, lourdement, sur moi! Ces jours où l'on flâne me paraissent plus longs que les autres.

— Est-ce que Charlotte n'est pas à la maison?

— A cette heure, elle doit être à la messe.

— Et le père Gérard?

— Le dimanche, quand j'ai payé les ouvriers, le père fait ses comptes.

— Et Michel?

— Michel ne vient pas à l'atelier, le dimanche; il reste dans sa maisonnette, il travaille pour lui!

Il y eut, entre les interlocuteurs, un instant de silence : On eût dit que, chacun de son côté, ces êtres avaient quelque confidence à se faire; mais que, ni l'un ni l'autre, ne savait comment entamer l'entretien.

Jacques s'était levé et se promenait, de long en large, dans la salle, en fumant; Louise l'observait, curieuse, sentant bien qu'il avait quelque chose à lui dire, et attendant qu'il parlât.

— Qu'as-tu donc, garçon? demanda-t-elle, enfin. Tu as l'air tout à l'envers; tu as ta mine des plus mauvais jours!

Le jeune homme soupira, profondément.

— Je n'ai rien! dit-il.

Il était visible qu'il avait quelque chose : L'œil clairvoyant de Louise ne s'y était pas trompé. Jacques, pourtant, hésitait à parler. Louise marcha vivement vers lui; elle se fit câline. Elle entoura, de ses bras, le cou du jeune homme, et, d'une voix tour à tour tendre et grondeuse, où perçait, surtout, l'inquiétude dont la brave femme était pénétrée, elle dit :

— Mais si, tu as quelque chose! Je te dis que tu as quelque chose. Quoi? Je veux que tu me le dises. Tu souffres! Va, depuis quelque temps déjà, je m'en aperçois; tu n'es plus le même! Dis-moi tout, gar-

çon, ça te soulagera ! Et puis, tu sais bien que je ne te trahirai pas ; tu sais bien que je t'aime ; ah ! oui, je t'aime, pauvre enfant ! C'est moi qui t'ai servi de mère, puisque tu n'en avais pas ; tu étais tout chétif ; on assurait que tu ne vivrais pas ; moi, j'ai dit : « Allons donc ! » Je me suis attachée à toi ; je t'ai soigné ; j'ai défendu ta vie, et je t'aime, en raison des soucis que tu m'as donnés ; de la peine que j'ai prise pour toi. Ils disent, tous, que tu es mon préféré : ils ont raison ! Jacques, mon enfant, dis-moi la vérité. Je te consolerai, si tu souffres ! Allons, parle ; j'attends ?

Le jeune homme, qui avait écouté ces paroles, tout d'abord, avec un calme relatif, comme si la voix de Louise avait, pour un instant, calmé la souffrance très réelle qu'il ressentait, se leva, tout à coup.

Il apparut, terrible, aux yeux effarés de sa mère nourricière. Sa face avait une expression de haine farouche. Ses narines, dilatées, battaient, et ses yeux s'étaient, subitement, tachés de rouge.

— Mère ! fit-il, d'une voix rauque. As-tu entendu parler de ces crimes que la passion suscite, parfois ? On est honnête, tranquille, doux ; puis, on aime, on est méprisé, on souffre, on devient fou, et on tue !

— Jacques, tu me fais peur ! dit Louise en frissonnant.

— J'en suis là ! reprit Jacques.

— Tu aimes donc ?

— Oui !

— Qui ?

— Charlotte !

— Tu ne m'en as jamais rien dit !

— J'essayais de me le cacher à moi-même.

— Pourquoi ?

— Parce que je voulais arracher, de mon cœur, cet amour impossible...

— Mais tu peux prétendre...

— Non... Charlotte me hait !

— Pourquoi ?

— D'instinct !

— Allons donc ! Il ne faut pas désespérer ; courtise-la !... Tu lui plairas ! Quand le diable y serait, elle ne trouverait pas mieux que toi dans le pays. Son grand-père est riche, il a des sous, c'est connu... et après ?... Il n'est pas millionnaire ; tu vaux bien sa fille ! Courtise-la, et tu m'en diras des nouvelles. Le père Gerard te la donnera, c'est sûr, et je danserai à la noce : ce jour-là, je serai si heureuse, vois-tu, que je retrouverai mes jambes de vingt ans... Ne te fais pas de chagrin, grand enfant, je te dis que tu lui plairas.

— Jamais !

— Qu'en sais-tu ? Lui as-tu fait voir que tu l'aimes ?

— Je le lui ai dit.

— Ah ! Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

Jacques fit un geste désespéré ; Louise sourit.

— Bon ! dit-elle, tu l'auras effarouchée : les amoureux sont maladroits ; une autre fois, elle t'accueillera mieux.

— Trois fois je lui ai dit que je l'aime, et trois fois elle m'a repoussé : la première fois, elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas m'aimer ; la deuxième fois, elle m'a prié de ne jamais lui reparler de mon amour ; la troisième fois, enfin, elle s'est fâchée !... Depuis, elle m'évite, elle me fuit ; ma présence la gêne... Ah ! parbleu, je sais enfin pourquoi.

— Que sais-tu donc ?

— Elle aime Michel...

— En es-tu sûr ?

— Oui.

— Comment l'as-tu appris ?

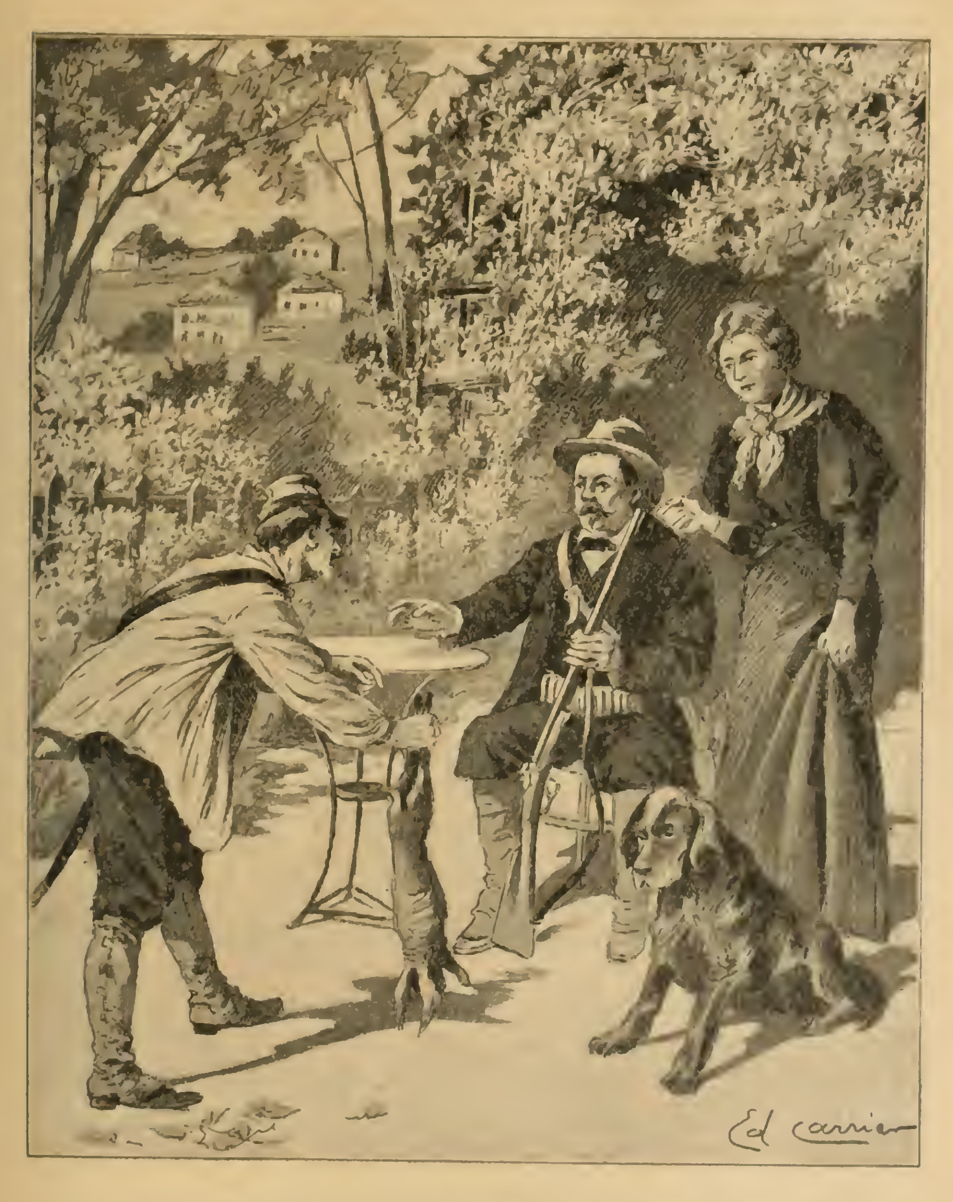
— L'autre nuit, comme je me doutais de quelque chose, j'ai guetté... Vers dix heures — le père Gérard s'était retiré — tout semblait dormir dans la maison, Charlotte est sortie.

— C'est impossible !... Charlotte...

— Je te dis que je l'ai vue ; elle marchait vite ; je l'ai suivie, en me cachant derrière les haies... Près des Trois-Chênes, elle s'arrêta et attendit ; bientôt, une ombre se glissa sous les arbres ; je reconnus Michel... Tonnerre ! Je suffoquais !... Ils marchaient côte à côte, sous bois ; il avait passé son bras autour de sa taille ; ils allaient lentement ; il lui parlait bas, et elle l'écoutait, charmée !... Et j'étais là ; je les voyais !... Immobile, caché, j'observais ; imagine un supplice comparable au mien !... Comment n'ai-je pas surgi, entre eux, mon couteau à la main, pour tuer mon rival ? Je n'en sais rien ! Je suis trop lâche, sans doute !... Pendant toute la nuit, j'ai rôdé à travers champs ; hurlant de rage ; labourant, de mes ongles, ma poitrine ; je me suis roulé de désespoir dans l'herbe haute ; j'étais fou, tu entends, fou !... Ah !... Ah ! comme j'ai souffert !

— Voyons, calme-toi !

— Oh ! ce Michel, je le hais, je l'exècre ! Depuis que je suis au monde, je souffre par lui ! Enfant, il avait toutes les caresses ; il était beau, vigoureux, bien portant ; on le chérissait ; partout où il passait, on le remarquait. Moi, j'étais malingre, chétif, maladif ; on se détournait de moi ! Plus tard, à l'école, il apprenait mieux que moi, avec moins de peine ; il avait toutes les récompenses ; nos maîtres faisaient sans cesse son éloge et nous le donnaient comme modèle ! Homme, enfin, à l'atelier, à la forge, il se fit bien venir du père, qui ne voit que par ses yeux ; quand il y a une besogne difficile, le père dit : « C'est pour Michel, lui seul peut faire ça ! » Il gagne, à lui seul, plus que quatre d'entre nous. Tout pour lui ! Enfin, et le reste m'est indifférent, il aime Charlotte et il est aimé



— OUI, CE LIÈVRE... DIT-IL D'UNE VOIX VIBRANTE. (PAGE 88.)

d'elle ! Charlotte, la plus jolie fille du pays, une fille sans pareille, un être pour l'amour de qui, moi, je donnerais ma vie !

— Encore une fois, calme-toi, Jacques, je t'en prie ; il ne faut pas désespérer. Écoute : si Charlotte ne pouvait pas épouser Michel ?

— Que dis-tu ?

— La vérité.

— Charlotte ne peut pas épouser Michel !

— Non !

— Pourquoi donc ?

— C'est un secret.

— Dis-le-moi ? Parle ; mais parle donc ?

— Michel est marié !

— Marié ?

— Oui ! Pierre et moi nous le savons, ainsi que le père Gérard ! Oui, Michel est marié ; il s'est marié pendant que tu étais au régiment. Il y a six ans de ça ! Le mariage fut bâclé en quinze jours, malgré le père Gérard ; Michel s'était énamouré d'une fille indigne. Il tenta de se tuer ! On le rapporta, chez Gérard, dans un état désespéré. Pourtant, on le sauva. Voilà la vérité.

Jacques demeura une minute abasourdi, muet ; puis, successivement, inquiet et joyeux :

— Mais, en ce cas, dit-il enfin, pourquoi donc a-t-il des rendez-vous avec Charlotte ? Il la trompe, alors ?

— Ça m'étonnerait ! Michel, il faut tout dire, est un honnête garçon ; il est incapable de conter fleurette à une fille comme Charlotte autrement que pour le bon motif.

— C'est vrai ! Je n'y comprends rien !

— En tous cas, Jacques, mon garçon, je t'ai révélé un secret qui doit être gardé ; j'espère que je ne me repentirai pas de te l'avoir confié !... C'est que je te voyais si accablé !... Jacques, promets-le-moi, tu garderas le secret ?...

— Jusqu'à nouvel ordre.

Soudain, un homme parut, sur la route, et se dirigea vers la porte de l'enclos.

— C'est M. Dubreuil, fit Louise. Il vient ici ; que nous veut-il ? Jacques, il vaut mieux qu'il ne te voie pas ; tu parais tout bouleversé ; passe par le fond du jardin, d'où tu gagneras la route. Nous nous mettrons à table à midi ; il est inutile que tu reviennes avant.

— Je vais faire un tour sous bois ; donc, à midi ; je serai exact.

Il sortit, précipitamment. Il avait hâte de se trouver seul pour penser à la révélation que Louise lui avait faite. A présent, il pouvait donc espérer encore ! Il se sentait tout réconforté ; il souffrait moins.

— Ç'a été plus fort que moi !... dit Louise, lorsqu'elle fut seule. Je n'ai pu garder ce secret ! Peut-être ai-je eu tort ? Non, Jacques n'en abusera pas, j'en suis bien sûre !

Cependant, M. Dubreuil avait ouvert la porte par laquelle on pénétrait dans le jardinet. Il vit Louise, et il cria, de loin :

— Bonjour, madame Castel !

Le maire avait fait l'ouverture de la chasse.

Debout avant l'aube, il avait battu le pays sans voir plume ni poil.

Il était furieux : il rentrait au logis bredouille, ce qui lui arrivait rarement, car c'était un chasseur émérite et un tireur excellent.

Il portait un costume de chasse en velours gros vert, à côtes, à boutons de bronze ornés d'une tête de hibou. Ses bottes, à fortes semelles, serraient, jusqu'au-dessus des genoux, ses jambes vigoureuses. Un chapeau de feutre gris, aux larges ailes, abritait son visage aux traits énergiques et à l'expression bonhomme. Son carnier, flasque ce jour-là, pendait sur sa hanche gauche, et il avait mis en bandoulière son fusil, une arme de prix, avec lequel, à deux cents mètres, il mettait, à tout coup, une balle dans une pièce de cinq francs.

— Monsieur le maire, je suis votre servante, dit Louise, pour répondre au salut de M. Dubreuil.

Il s'était assis sur une chaise, sous la tonnelle.

— Pierre n'est pas là? demanda-t-il.

— Pas pour le quart d'heure, monsieur le maire; il est sorti, présentement. Vous vouliez le voir?

— Madame Castel, je suis furieux!

— Tant pis, monsieur le maire! Vous avez fait mauvaise chasse?

— D'abord! Mais ce n'est pas tout, je suis furieux pour une autre raison encore.

— Alors, bien mieux tant pis, monsieur le maire! Mais pourquoi...

— Je m'explique : Il paraît que Philibert a encore vu votre mari, la nuit dernière, près de la mare, où il avait tendu des collets, et c'est la quatrième fois depuis quinze jours! Comme je passais devant votre maison, l'occasion m'a paru bonne, et je suis entré pour dire son fait à Pierre. Oui, il est né chapardeur; il a ça dans le sang : il abuse de ma patience; je finirai par écouter Philibert et par faire flanquer procès-verbal à ce braconnier, tout médaillé qu'il est! Braconner, c'est indigne d'un vieux soldat comme lui : le braconnage est une des formes du vol, entendez-vous, mère Castel! Un vieux soldat, voleur, c'est une honte! Et puis, ça me cause des tracas : Philibert me pourchasse à ce sujet; j'aurais dû sévir, déjà! Ça finira; il faudra que ça finisse. Tenez-vous-le pour dit et prévenez Pierre.

— Que voulez-vous, monsieur le maire : Je le lui ai dit cent fois; mais la chasse, voyez-vous, c'est son bonheur!

— Qu'il prenne un permis.

— Dame, c'est que ça coûte vingt-cinq francs, et. .

Elle s'interrompit et sortit, un instant, de la tonnelle, car elle avait entendu, sur la route, un bruit de pas précipités, et elle voulait reconnaître le passant.

— Bon ! dit-elle, non sans frayeur, c'est justement Philibert ! Nous sommes dans de beaux draps !

M. Dubreuil se leva d'un bond.

— Lui ! Madame Castel, je me sauve ; je veux l'éviter à tout prix. Par où puis-je fuir ?

Rien de plus comique, vraiment, que la frayeur de ce maire devant son garde champêtre.

— Trop tard ! fit Louise. Il vient ici ; il vous a vu.

Philibert Épernay s'avançait, effectivement, grave, vers la tonnelle, car il avait pénétré dans le jardin comme chez lui, d'un pas ferme, avec l'assurance que lui donnait son mandat. Il entra, comme une trombe, sous la tonnelle, où M. Dubreuil se tenait dans la posture d'un écolier pris en faute.

— Halte ! fit-il, se donnant cet ordre à lui-même. Ouf ! Quelle course, mes enfants, quelle course ! Bonjour, madame Castel.

Ses narines, dilatées, aspiraient l'air avec force, comme l'ogre de la fable qui sentait la chair fraîche.

— M'est avis qu'il y aura du gibier, aujourd'hui, à manger chez vous, pas vrai, madame Castel ?

— Du gibier ?

— Oui, oui, faites donc l'étonnée, ça vous va bien !

Tout en parlant ainsi, il regardait, tout autour de lui, comme un huissier saisissant.

Il jeta, tout à coup, un cri de triomphe. Il marcha vers le tas de feuilles où Pierre avait caché son lièvre, et il tira le quadrupède hors de sa cachette.

— Et tenez, fit-il, en levant la bête à bout de bras. Voici la pièce ! La preuve est convaincante.

Louise regarda M. Dubreuil de manière suppliante.

— Ce lièvre... fit timidement le maire...

Philibert riboulait des yeux ardents. Il examinait, tour à tour, le lièvre, Louise et M. Dubreuil, comme un magistrat qui se dispose à sévir avec la dernière rigueur.

— Oui, ce lièvre... dit-il, enfin, d'une voix vibrante. On ne me le fera pas prendre pour un lapin de choux, je pense ?

— Un beau lièvre, ma foi, fit le maire, qui cherchait, vainement, une échappatoire, et qui éprouvait le besoin de dire quelque chose pour se donner une contenance.

Il courba la tête et baissa les yeux, car il sentait, sur lui, le regard courroucé du garde champêtre.

— Punira-t-on, enfin ? dit Philibert. Car ça fait pitié, vraiment ! On marche sur la loi ! Ce pays est bien mal administré. Je fais ce que je peux... mais le mal vient de haut.

M. Dubreuil releva la tête :

— Garde champêtre, si c'est pour moi que vous dites ça...

— Monsieur le maire, il serait à souhaiter que chacun fasse son métier! Moi, je fais le mien. Madame Castel, ce lièvre a été braconné, par votre époux, la nuit dernière.

— Tu te trompes ! dit M. Dubreuil.

— Allons donc !

— C'est moi qui ai donné ce lièvre à madame Castel.

Philibert regarda le maire avec indignation.

— Et vous l'avez tué d'un coup de feu, monsieur le maire ? C'est un comble ! Regardez la bête : Pas trace de blessures ! Monsieur le maire, sauf le respect que je vous dois, ce lièvre-là a été pris au collet, près de la mare. Vous posez des collets, à présent, n'est-ce pas, monsieur le maire ?

Il foudroya du regard son interlocuteur, et Louise, qui demeura interdite.

— C'est bon ! reprit-il. Je pincerai Pierre sur le fait, un de ces jours. Ce n'est que partie remise ! En attendant, je ferai mon devoir. Monsieur le maire, depuis six mois, tous les galvaudeux du pays se gaussent de moi, sans respect pour ma plaque, parce que je n'ai pas encore pu dresser procès-verbal, à cause de votre... longanimité.

— Longanimité ! répéta M. Dubreuil... Diable !

— Monsieur le maire, la loi est faite pour tous ?

— Certes ! Et c'est bien vu !

— Pour les maires comme pour les simples mortels ?

— Parbleu !

— Vous en convenez ?

— Certes !

— Alors, monsieur le maire, répondez à mes questions : Vos nom, prénoms et qualités ?

— Hein ?

— Répondez ! Vos nom, prénoms et qualités !

— Comment ?... C'est contre moi que tu veux verbaliser ?

— Contre vous !

— Pour quel délit ?

— Pour délit de chasse !

— Explique-toi ?

— Tout à l'heure, je vous ai vu chasser du côté des Trois-Chênes : chasse gardée, monsieur le maire. Je vous rappelle vos paroles : la loi est faite pour tout le monde. Je crois que, cette fois, je tiens mon procès-verbal.

M. Dubreuil éclata de rire, au grand scandale du garde champêtre, qui le regarda bouche bée.

— Eh! bien, mon pauvre Philibert, tu te trompes, dit-il. Cette fois encore tu ne dresseras pas le procès-verbal de tes rêves.

— Pourquoi donc?

— Sache, imbécile, que la chasse gardée que tu protèges m'appartient : je l'ai louée avant-hier.

— Pas possible !

— Si fait! A présent, garde champêtre, marchez droit; à la première incartade, je vous ferai révoquer. C'est dit!

Philibert ne voulut pas en entendre davantage; il fit demi-tour et s'éloigna, en disant, avec rage :

— Ah ! je n'ai décidément pas de chance ! Mais j'aurai ma revanche ! Qui vivra verra !

M. Dubreuil exultait. L'aventure l'avait remis en belle humeur.

— Madame Castel, fit-il, bonhomme, dites à Pierre qu'il se garde ! Qu'il prenne un permis, ça vaudra mieux.

Il mit deux pièces d'or dans la main de Louise, et il se sauva, précipitamment. Avant que la brave femme fût revenue de sa surprise, il était déjà loin. Ses longues jambes arpentaient le terrain avec rapidité.

— Le digne homme! dit-elle avec émotion.

Et elle rentra dans la maison. Elle s'assit près de la fenêtre, son livre d'heures à la main, et elle lut sa messe. Mais elle était distraite, préoccupée; elle songeait aux événements, si divers, de cette matinée, à la lettre de Michel, à la révélation de Jacques. Pour tout dire, elle n'était pas dans son assiette. Elle se trouvait vaguement inquiète. Elle avait peur d'un danger imminent qu'elle sentait planer sur elle.

Au dehors, la journée était radieuse. Le soleil, déjà haut dans le ciel, dorait le paysage, qui apparaissait inondé de clartés. La nature, tout entière, était en joie. Les oiseaux volaient, gaiement, dans l'air pur, et chantaient, à gorge déployée. La chaleur était déjà lourde. Soudain, Pierre reparut, geignant, suant, fatigué. Louise accourut au-devant de lui pour le débarrasser de son panier.

— Ouf! dit-il, en ôtant son chapeau et en épongeant son front avec son mouchoir. Ça n'a l'air de rien et ça pèse, tout de même, à la longue. Quelle belle journée! Seulement, il fait chaud ! Tonnerre, ça donne soif!

Sous la tonnelle, il ouvrit le panier que Louise avait posé sur la table, et il en sortit, pièce par pièce, les provisions qu'il avait faites.

— Le chou, d'abord, dit-il; puis, le lard, bien maigre; puis, le bœuf : un magnifique morceau; ça fera une riche soupe; on s'en lèchera les doigts ! Par là-dessus, le bouilli, et, enfin, un râble de lièvre, un lièvre à point, convenablement nourri de serpolet, un bon râble piqué de lard. Rôti à la broche, ça sera un mets délicieux, que le petit blanc de Mathieu arrosera comme il convient. Quelle noce !

— Et comme dessert : un procès-verbal !

Ces mots diminuèrent l'enthousiasme de Pierre, qui sursauta.

— Hein ! fit-il. Un procès-verbal ! Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Philibert, le garde champêtre, sort d'ici, avec le maire. On te guette ; on t'a vu ; on te pincera !

Et elle raconta, à Pierre, ce qui s'était passé en son absence ; mais le bonhomme se fâcha tout rouge lorsque Louise lui montra les deux pièces d'or que M. Dubreuil avait laissées.

— Tonnerre ! Tu as accepté ?

— Il s'est sauvé si vite que je n'ai pu dire un mot.

— C'est humiliant ! Sacrebleu ! Je ne demande pas la charité !

— Pierre, tu exagères.

— Et puis, je ne veux pas prendre de permis ! Je braconne parce que ça me plait ! Si on me prend, je paierai l'amende, ça fera le compte. Personne ne la paiera pour moi. D'ailleurs, celui qui me prendra sera malin. Tant qu'il n'y aura que Philibert à mes trousses ! Enfin, suffit ! Aujourd'hui même, je rendrai son argent au maire ; il trouvera moyen de le donner plus utilement : les malheureux ne manquent pas dans le pays !

Il était profondément vexé. Il bourra sa pipe, tout en grommelant, et il l'alluma ; puis, il se leva et se promena, de long en large, dans le jardin, au soleil, tout en fumant. Louise était rentrée dans la maison pour mettre le déjeuner sur le feu. Pierre l'appela, soudain.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est Michel.

— Où est-il ?

— Il vient de descendre d'une voiture qu'il a laissée au bas de la montée.

Louise accourut. Elle rejoignit Pierre près de la porte du jardin, juste au moment où Michel Verdier apparaissait, au détour de la route, derrière la haie. Le jeune homme, en les voyant, marcha plus vite.

— Pierre ! Louise ! fit-il, joyeux.

Il serra la main du bonhomme et embrassa, cordialement, Louise.

— Vous avez reçu ma lettre ? demanda-t-il, avec un certain embarras.

— Oui, répondit Louise, et, même, elle nous a donné de l'inquiétude.

— Qu'est-ce donc que ce service que tu veux nous demander ? ajouta Pierre. Tu sais, d'ailleurs, garçon, que tu peux compter sur nous.

— Sommes-nous seuls ici ? demanda Michel, dont les allures mystérieuses excitaient, au plus haut point, la curiosité des Castel.

— Oui, répondit Louise. Mais si tu as quelque chose à nous dire, nous ferions mieux d'entrer chez nous.

— Louise a raison ! dit Pierre.

— Non ! fit Michel. Restons ici ! Si quelqu'un venait, nous le verrions

apparaître, et, par suite, nous ne risquerions pas d'être surpris à l'improviste.

— Comme tu voudras, garçon.

— Écoutez-moi. J'irai droit au but, car le temps presse, et, au surplus, les préambules, ici, sont inutiles. Pierre, Louise, vous m'aimez, je le sais ; vous êtes mes parents nourriciers ; vous m'avez élevé ; vous m'avez vu grandir. Avec mon grand-oncle Gérard, vous êtes les êtres que je chéris le plus. Eh ! bien, je vais vous révéler un secret terrible : il y va de la vie de trois personnes.

— Ciel ! dit Louise.

— Explique-toi, garçon ! fit Pierre, plus maître de lui que Louise.

— Vous savez comment, il y a six ans, je me suis, sottement, énamouré de cette femme qui m'a tant fait souffrir ; comment je l'épousai, et comment, enfin, fou, je tentai de me tuer, dans un accès de rage et de désespoir ?

— Hélas ! Pauvre enfant, fit Louise, tout émue au souvenir, bien poignant, que Michel rappelait.

— Achève, garçon, achève? dit Pierre.

— Mais, ce que vous ignorez est plus terrible encore ! reprit Michel. Vous savez qu'on me rapporta dans la maison de mon grand-oncle Gérard? Charlotte me soigna. Bientôt, je me sentis renaître ; c'est alors que je compris ma sottise : j'avais passé à côté du bonheur.

— Comment? demanda Pierre, qui ne s'expliquait pas les paroles de Michel, alors que Louise, avec son sens féminin, avait déjà compris à demi.

Michel poursuivit :

— Avant mon mariage, j'avais vécu, près de Charlotte, sans la remarquer : Ce n'était encore qu'une enfant ; dans l'intervalle, elle était devenue une belle jeune fille, une adorable créature. Chaque jour, je la voyais à mon chevet, attentive, allant au-devant de mes désirs. On était alors au printemps ; un jour, dans l'après-midi, appuyé sur le bras de mon oncle Gérard, j'étais descendu au jardin ; assis sous une tonnelle, seul, je rêvais au passé, à ce passé si sombre qui m'avait fait cruellement souffrir ! J'aperçus tout à coup Charlotte ; elle marchait dans le jardin, portant des fleurs qu'elle avait cueillies ; la journée était magnifique, un soleil radieux l'éclairait. Charlotte avançait à pas lents, préoccupée, triste ; sa toilette était très simple ; sa robe était serrée, à la taille, par une ceinture dont la boucle scintillait... je crois la voir encore !... Elle était tête nue ; le soleil baignait sa chevelure. A sa vue, je frissonnai ! Elle ne m'avait point aperçu : elle passa, tout près de moi, se dirigeant vers la maison, et lorsqu'elle eut disparu, je me demandai, avec effarement, si je n'avais pas rêvé...

— Tu l'aimais ?... dit Louise.



— ... JE NE VEUX PAS QUE MAMAN PLEURE. (PAGE 96.)

— Oui ! J'étais éperdu d'amour... mais je gardai mon secret : jamais je n'aurais osé dire à Charlotte ce qui se passait en moi ! Parfois, je souffrais beaucoup, parfois, j'espérais ! Comme je la trouvais belle ! Je la connaissais davantage ; j'avais apprécié les rares qualités de son cœur ; je savais qu'elle était tendre, généreuse, bonne envers les humbles, surtout, indulgente et secourable. Hélas ! j'étais lié à jamais : il n'y avait plus, pour moi, de bonheur possible !

— Après, après? dit Louise qui tremblait, d'avance, en devinant le reste.

— Hélas! fit Michel, avec accablement, un jour, Charlotte m'appartint!

— Malheureux! fit Pierre, avec épouvante.

— Ah! Dieu, poursuivit Louise, expliquant le mot de son mari, si M. Gérard savait ça! Oh! c'est sûr, il vous tuerait tous les deux! Sa petite-fille, sa Charlotte bien-aimée, comme il l'appelle; sa Charlotte qui fait la joie de ses vieux ans; sa Charlotte, la plus belle fille et la plus pure qui soit. Grand Dieu! C'est horrible à penser!

— Louise a raison! dit Pierre, gravement. Si Gérard savait ça, il serait terrible! En voilà un qui ne badine pas avec les choses d'honneur; ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle « l'honnête homme! » Oui, il vous tuerait tous les deux s'il apprenait ça; vois-tu, malgré ses soixante-quinze ans, il est robuste, encore, et courageux comme un jeune homme. On n'en trouve plus des gaillards trempés comme celui-là! Dieu! quel chagrin, pour lui, s'il apprenait ce secret! Dame, après une longue existence passée à mériter l'estime de tous, après soixante ans de travail et d'honneur, il y aurait de quoi en mourir!

— Tais-toi, tais-toi!... fit Michel. Tu me désespères!

— C'est vrai, je ne suis qu'une vieille ganache... Je veux te consoler et je...

— Pauvres enfants!... Pauvres enfants!... dit Louise.

— Continue! fit Pierre... Dis toute la vérité, garçon!...

— Vous vous rappelez qu'il y a cinq ans, Charlotte fit un voyage au bord de la mer, sur l'ordre du médecin, à qui j'avais dû confier ce secret... Charlotte mit au monde une fille.

— Mais, cette enfant...

— Notre enfant fut placée chez de braves gens, à Montmorency, où elle grandit.

— Elle y est toujours?

— Non! La femme qui l'a élevée est morte il y a deux jours.

— Et tu as dû reprendre l'enfant?

— Oui.

Michel se leva; il était profondément ému.

— Voulez-vous garder notre fille? dit-il, quasi suppliant.

— Mais...

— Pierre a, en Bourgogne, une sœur beaucoup plus jeune que lui; elle a un enfant, une fille... Vous garderiez la fille de Charlotte et la mienne en la faisant passer pour votre nièce, qu'on vous aurait confiée pour quelques mois.

— C'est facile! dit Louise.

Mais Pierre protesta contre les paroles de sa femme; pour la première fois, depuis qu'ils étaient mariés, ils se trouvaient en désaccord.

— Facile, facile, fit-il, je ne sais si c'est facile autant que tu le dis, Louise ! Diable, il faut réfléchir : le cas est grave ! Certes, la responsabilité est lourde, surtout vis-à-vis d'Antoine Gérard. Et puis, vraiment, Michel, mon garçon, je ne sais trop comment te dire ça, et, pourtant il faut que je le dise : je trouve... enfin, tu as mal agi, tonnerre ! Oui, je sais, il y a des circonstances atténuantes ; on peut t'excuser, sans doute... Pas moins, vois-tu, que tu as commis une mauvaise action. En faisant ce que tu demandes, je ne sais jusqu'à quel point nous ne nous en rendrions pas complices. Il faut réfléchir, voir, bien peser toutes choses. Et d'abord, où est l'enfant, présentement?

— Dans la voiture qui nous a amenés, à cent pas d'ici, au bas de la côte. L'enfant m'attend là, avec son petit bagage. J'ai voulu vous parler avant que de la faire venir ici. Dame, j'avais prévu vos objections; mais je ne croyais pas...

— Pierre, dit Louise, suppliante, en passant son bras autour du cou de son mari, nous ne pouvons pas refuser le service qu'on nous demande. Tu dois comprendre ça?

— Eh ! bien... fit Pierre, qui ne savait pas résister à sa femme...

— Eh ! bien ?... répéta Louise toute joyeuse.

— Eh ! bien, va chercher l'enfant, dit Pierre, en haussant les épaules. Évidemment, on ne peut pas laisser cette petite au milieu des champs. C'est égal, j'en suis pour ce que j'ai dit, et si je cède, c'est parce que je ne peux faire autrement.

— Enfin ! fit Louise. Va chercher ta fille, garçon, va ! J'ai élevé son père et sa mère, je l'élèverai bien, elle aussi ; ça me rappellera mes jeunes années.

— Bonne Louise ! Brave Pierre ! Nobles cœurs ! Généreux amis ! dit Michel, qui était profondément touché. Je savais bien que je pouvais compter sur vous. Je vais chercher ma fille. Je congédie la voiture et je reviens.

Il partit en courant.

— Puisque nous avons fait la bêtise, au moins, Louise, fais le guet ! dit Pierre. Il ne faut pas qu'on nous surprenne ; ce serait du propre, ouiche !

— Pierre, si tu savais comme mon cœur bat.

— N'empêche que je ne suis pas tranquille ! Ma conscience n'est pas d'accord avec mon acte. Et c'est bien pour la première fois de ma vie.

Michel, cependant, reparut, conduisant, par la main, une petite fille, de cinq ans environ, qui portait un paquet constituant son mince bagage.

Bien qu'elle eût grandi au grand air, chez des paysans, cette petite n'avait pas l'aspect plantureux des enfants de la campagne, dont la lourdeur est, cependant, gracieuse, tant leurs joues grasses et rubicondes

ont d'attrait pour le baiser. Elle était maigrelette, frêle, toute mignonne. Son minois pâle, éclairé par ses yeux noirs, dont l'éclat était adouci par l'ombre de ses longs cils, était joli et avait une indicible expression de douceur mélancolique et de timidité. Il y avait, dans cette physionomie d'enfant, quelque chose de grave, de sérieux, qui donnait à penser, sans que la grâce enfantine, si pleine de charmes, en fût, pourtant, exclue, au contraire.

A de rares exceptions près, la plupart des orphelins, en bas âge, ressemblent à cette créature, qui avait reçu des soins mercenaires ; ils ont, comme elle avait, de grands yeux étonnés, vaguement tristes ; ils parlent peu, ne sont pas turbulents et se montrent craintifs : c'est que les exquises gâteries des mères leur ont manqué ! Un observateur reconnaît, aisément, ces pauvres petits.

Celle-ci ne voyait Charlotte que par échappées. On eût dit qu'elle savait que planait, sur sa vie, quelque chose qui la faisait dissemblable des autres.

Chaque fois que Charlotte se rendait à Montmorency, c'était toujours en prenant de grandes précautions pour n'être pas vue. Elle arrivait, chez les nourriciers de sa fille, furtive, tremblante, embarrassée ; l'enfant avait remarqué cela, et elle en souffrait sans se plaindre, naturellement, devinant qu'il fallait qu'elle se tût.

Elle savait que Charlotte était sa mère et que Michel était son père ; elle chérissait Charlotte, qui pleurait chaque fois qu'elle se rencontrait avec sa fille, et cette douleur profonde, que l'enfant voyait à cette mère chérie, hantait, sans cesse, ses longues rêveries d'enfant.

— Oh ! la mignonne créature ! dit Louise, charmée, attendrie, vaguement respectueuse.

Elle ouvrit ses bras à l'enfant, qui s'y jeta, sans hésiter, avec cette confiance instinctive des petits en ceux de qui l'abord leur est sympathique.

— Comme elle ressemble à sa mère ! fit la brave femme.

Elle couvrit de baisers et de larmes le visage de la petite.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant ? lui demanda-t-elle.

— Fernande, madame.

— Chère, chère créature !

Michel, cependant, s'approcha de Fernande.

— Tu te rappelles bien tout ce que je t'ai dit, mon enfant ? fit-il.

— Oui !

— Tu sais que si tu oubliais une seule de mes recommandations...

— Je n'oublierai rien ; je ne veux pas que maman pleure. Mais je la verrai souvent, tu me l'as promis.

— Pauvre petite ! fit Louise, comme c'est raisonnable, déjà !

— Tonnerre de Dieu ! murmura Pierre, qui mordillait sa moustache et riboulait des yeux comiquement. Ça me remue !

— Quand il y aura des personnes étrangères, tu sais ce que je t'ai recommandé? reprit Michel. Tu resteras ici, désormais, avec Pierre et Louise ; je t'ai parlé d'eux, ils t'aimeront bien.

— Oui, mon enfant, je t'aimerai ! Pauvre cher petit ange ! Oh ! oui, je t'aimerai, va !

Pierre ne voulut pas être en reste.

— Et puis, nous jouerons ensemble ! dit-il. Moi aussi, je suis gentil, va ! Je te ferai sauter sur mes genoux ; je t'apprendrai la marche du régiment.

La petite écoutait, et, charmée, déjà moins effarouchée, elle regardait, tour à tour, le doux visage de Louise qui l'attirait, et la bonne figure, basanée et poilué, de Pierre, qui l'effrayait encore.

— Entrons dans la maison ! proposa Louise.

Elle débarrassa Fernande de son paquet, et, lui donnant la main, elle la conduisit dans la maisonnette, où Pierre et Michel les suivirent.

— Dieu ! dit Michel, dont le visage devint subitement livide. Tout est perdu !

— Qu'est-ce donc ?

— Mon oncle, avec Charlotte et Jacques !

— Tonnerre ! ajouta Pierre, qui demeura « médusé » à la même place. Nous sommes fichus !

Louise ne souffla mot; mais elle serra, plus fortement, la petite sur sa poitrine, où son cœur battait à coups précipités. Pierre, cependant, prit, sur le buffet, une nappe, qu'il étendit sur la table, sans savoir ce qu'il faisait.

— Louise, dit-il, mets le couvert, je t'aiderai ; ça nous donnera une contenance ; je n'ai pas une goutte de salive dans la bouche !

— Fernande, murmura Michel, en mettant un doigt sur sa bouche... Pas un mot !... Silence.

— Ne tremble donc pas comme ça !... reprit Pierre, s'adressant à Louise, qui se contenait à peine.

Mais il tremblait si fort, lui-même, qu'il lâcha l'assiette qu'il tenait.

— Bon ! s'écria-t-il. Je tremble encore plus qu'elle ; moi, un vieux soldat, c'est une honte !... Attention, fixe !

Gérard, Charlotte et Jacques, qui les avait rencontrés, à cent pas de la maisonnette, pénétrèrent dans la grand'salle. Gérard s'appuyait, légèrement, sur le bras de sa petite-fille. Dès son entrée dans la grand'salle, Charlotte vit la petite Fernande. Elle reçut comme un choc en pleine poitrine. Elle pâlit et chancela.

— Charlotte, qu'as-tu donc ?... demanda le vieux Gérard, d'une voix retentissante comme une cloche d'église.

— Rien ! répondit Charlotte, en s'efforçant de sourire.

— Mais si, tu as quelque chose, tu es toute pâle... Louise, on dirait que ma petite-fille va se trouver mal...

Louise approcha une chaise. Charlotte s'assit.

— Je n'ai rien, père, dit-elle, je t'assure...

Pierre, Louise et Michel n'osaient articuler une parole, tant ils avaient peur de se trahir. Fernande regardait sa mère avec angoisse, et Jacques, stupéfait, examinait, curieusement, en dessous, d'une manière louche, Charlotte et la petite fille. L'embarras de Castel et de Michel ; le trouble de Charlotte ne lui avaient point échappé. Tout à coup, Gérard aperçut Fernande.

— Oh ! la jolie fillette !... dit-il... tombant en arrêt, devant l'enfant, comme un chien sur le gibier

— Je tremble ! murmura Louise, d'une voix étouffée, tandis que Pierre chantonnait, en faux bourdon, l'air de *la Casquette au père Bugeaud*...

A présent, le père Gérard observait, avec plus d'attention, la petite fille ; un moment, il parut stupéfait.

— Voilà qui est prodigieux !... dit-il, enfin.

— Quoi ? fit Pierre, négligemment.

— Comme cette petite fille a des airs de Charlotte quand elle était enfant ! répondit le vieux.

Et, s'adressant à la mère Castel :

— Tu te la rappelles, Louise, toi qui l'as élevée ; oui, c'est la même physionomie : j'ai, chez moi, un portrait de Charlotte, enfant ; c'est stupéfiant comme celle-ci lui ressemble !...

Puis, se tournant vers Pierre :

— Pierre ? ajouta-t-il... Qu'est-ce donc que cette enfant?

— Cette enfant... répéta Pierre, avec embarras.

— Oui !

Louise intervint, sentant bien que son mari ne se tirerait point de ce mauvais pas, seul, et, surtout, assez tôt, pour éviter que des soupçons ne naissent en l'esprit du père Gérard.

— C'est notre nièce !... fit-elle, hardiment.

— Votre nièce ?... répéta le vieux.

— Que dit-elle ? se demanda Jacques, qui suivait ce débat avec une curiosité de plus en plus grande.

Pierre, cependant, avait retrouvé quelque énergie. Ce fut lui qui compléta le renseignement fourni par Louise.

— Hé, oui, notre nièce !... s'écria-t-il... C'est la fille de ma sœur Marguerite...

— Ah !

— Elle nous est arrivée de Bourgogne ce matin ; sa mère nous la confie.

— Quel conte !... murmura Jacques, à part.

Antoine Gérard, cependant, s'était rapproché de la petite fille; il la prit dans ses bras, s'assit, et la fit grimper sur ses genoux... ; puis, il la regarda de nouveau.

On eût dit qu'il prenait plaisir à voir cette enfant, qui lui rappelait un doux passé, et, en même temps, il semblait que la vue de la petite fille lui causait une indicible émotion, dont il ne pouvait se rendre maître.

Un instant, l'excessive ressemblance de Fernande avec Charlotte avait mis, en son esprit, comme un soupçon de la vérité ; mais il repoussa ce soupçon avec indignation, se disant qu'il était fou; que Charlotte était un ange ; que c'était la pureté même, et se révoltant contre l'affreuse suggestion que le malin esprit avait jetée en son cerveau.

Il s'accusait d'avoir imprimé, même en pensée, une pareille souillure au noble caractère de Charlotte !

Tous les assistants, hormis Jacques, qui n'était pas dans le secret... profondément émus, regardaient cette scène.

Le vieillard avait approché, de sa tête blanche, la jolie tête de l'enfant ; il lui souriait... et cela formait un tableau ravissant, qui, cependant, faisait frémir Charlotte.

L'enfant se prêtait aux caresses du vieillard, car, devant elle, Charlotte l'avait nommé « mon père »... Or, elle se disait que ce devait être aussi le sien, et, avec sa raison, supérieure à celle des autres enfants, elle s'efforçait de plaire à celui de qui elle sentait, vaguement, qu'il fallait conquérir la faveur.

— Comment t'appelles-tu ?... lui demanda Gérard.

— Fernande !

Le vieillard se leva, brusquement ; il mit la petite à terre ; il regarda fixement Charlotte ; puis, il haussa les épaules, comme pour chasser encore, de son esprit, cette mauvaise pensée qu'il avait eue déjà.

— Qu'avez-vous donc, Antoine ? demanda Pierre.

Le père Gérard tressaillit, comme un homme qui rêve et qu'on tire, trop brusquement, de sa rêverie ; puis, un sourire, à la fois doux et triste, passa sur ses lèvres.

— Je vais vous dire... fit-il... Fernande, c'était le nom de ma pauvre défunte !... Le bon Dieu a son âme !... Personne, depuis longtemps, n'a prononcé, devant moi, ce nom, que mon cœur me répète chaque jour !... Fernande !...

Et, se rapprochant de la petite :

— Embrasse-moi, mon enfant !... dit-il.

Fernande passa ses bras autour du cou du vieillard et l'embrassa.

Charlotte, derrière eux, tendait ses bras, quasi suppliante, comme pour se joindre à ce groupe ; elle suffoquait ; l'émotion serrait sa gorge ;...

des larmes d'attendrissement emplissaient ses yeux... elle allait parler, peut-être.

— Prends garde !... lui dit, tout bas, Michel.

La jeune femme comprit et se tut.

— Qu'est-ce que ça signifie ?... se demandait toujours Jacques, qui n'avait rien perdu de toute cette scène, si poignante et si tragique à la fois.

Antoine rendit, tendrement, ses baisers à la fillette ; puis, se redressant :

— Est-ce que nous venons trop tôt ? fit-il... Il est vrai que vous ne nous avez invités que pour midi.

— Non pas ! dit Louise. Je vais achever de mettre le couvert. Il n'est que onze heures ; mais vous êtes toujours les bienvenus ici.

Puis, Louise marcha vers Charlotte.

— Charlotte... dit-elle... en attendant, fais donc faire un petit tour de promenade à ma nièce... Comme ça, vous pourrez bavarder et faire connaissance.

Charlotte adressa à Louise un regard chargé de reconnaissance ; bien simplement, l'excellente femme avait su ménager un tête à tête à la mère et à la fille.

— Merci ! dit tout bas Michel à Louise.

— Veux-tu venir avec moi, mon enfant ?... dit Charlotte à Fernande.

— Oh ! oui, madame !... répondit l'enfant avec empressement.

— Pauvre mignonne ! fit Louise... Allez, mes enfants ; promenez-vous ; jasez... Pendant ce temps-là, nous mettrons le couvert...

Charlotte sortit, avec Fernande, sans voir Jacques, qui les suivit, de loin, en s'efforçant de n'être point vu. Michel avait abordé son grand-oncle, le père Gérard, pendant que Pierre et Louise, tout occupés des préparatifs du déjeuner, couraient, de la cave à la cuisine, prêts à mettre les petits plats dans les grands pour recevoir, convenablement, leurs hôtes.

— Parle-moi de ta machine, garçon, dit Gérard à Michel, donne-moi le bras ; promenons-nous, en attendant le déjeuner. Tu comprends, ça m'intéresse. Viens !

Il alluma sa pipe, prit le bras de Michel, et l'entraîna dans le jardin ; il était radieux. Il allait passer une bonne journée, en famille ! Il avait du soleil sur la tête et dans l'âme ! Rien ne manquait à son bonheur ; son orgueil était satisfait.

— Quelle belle journée ! fit-il, en regardant le paysage.

Pierre, cependant, achevait de mettre le couvert ; il avait sorti la belle argenterie : les couverts en ruolz, qui brillaient sur la nappe blanche ; de même, les plus belles faïences qui décoraient le buffet, et les verres à pied, en cristal taillé ; il rangeait tout ça avec fierté.

De la cuisine, sortait, à présent, une délicieuse odeur de soupe aux



— QU'Y A-T-IL DONC ? FIT GÉRARD... (PAGE 105.)

26e Liv.

choux, dominée par un fumet exquis se dégageant du râble de lièvre qui rissolait devant un grand feu.

Pierre, qui s'était rapproché, machinalement, de la fenêtre, aperçut Jacques, qui, caché derrière un taillis, observait.

— Hum ! fit-il avec défiance, il est là ! La vue de ce coco-là me gâte ma joie !

Il s'étonna de le voir immobile, très attentif.

— Que regarde-t-il donc, là-bas ? se semanda-t-il.

Le bonhomme entendit, à quelque distance, un éclat de rire enfantin qui monta dans le silence.

— Eh ! parbleu, fit-il, c'est Charlotte qu'il observe ainsi ! Pourquoi donc a-t-il une si mauvaise physionomie ? Jamais il ne m'avait paru si laid qu'aujourd'hui !

Jacques, en effet, regardait la jeune femme et la petite fille fixement, et, dans ses yeux, passaient, par instants, ces points rougeâtres, qui les éclairaient sinistrement.

— Eh bien, Jacques... cria Pierre. Est-ce que tu es pétrifié, là-bas ?

Jacques, absorbé dans ses pensées, sursauta.

— Hein ! Quoi ? Qu'y a-t-il ? Que me veux-tu ? fit-il.

— Qu'est-ce que tu fais là ? interrogea Pierre.

— Rien !

— Voilà une occupation qui ne te fatiguera guère !

Le bonhomme se dit qu'il était prudent d'empêcher Jacques d'observer les faits et gestes de Charlotte.

D'instinct, il se rendait compte que la jeune fille avait, en cet homme, un ennemi.

Charlotte, tout heureuse de se trouver avec sa fille, grâce au moyen, bien simple, que la bonne Louise avait imaginé, pouvait commettre quelque imprudence... se montrer trop tendre envers Fernande, et, par ainsi, faire naître des soupçons en l'esprit de Jacques.

Or, il importait d'éviter cela, à tout prix.

— Viens m'aider, reprit Pierre; il faut que tout le monde s'occupe : Tu couperas le pain pendant que je déboucherai les bouteilles.

— J'y vais ! répondit Jacques.

L'expression de son visage devint, tout à coup, effrayante, et il murmura, menaçant :

— Si c'était sa fille !

Puis, il rejoignit Pierre dans la maisonnette.

TROISIÈME PARTIE

LE MEURTRE

I

LA LETTRE CHARGÉE

Trois mois après les événements qui s'étaient produits chez Pierre Castel, en cette jolie maisonnette du haut de la côte que nous avons décrite... vers huit heures du matin, le père Gérard, qui bûchait, d'arrache-pied, depuis cinq heures, posa, soudain, son marteau, et, s'adressant à Jacques :

— Huit heures !... Et cet ivrogne de Nicolas ne vient pas !... dit-il, avec impatience.

Il attendait son courrier. Nicolas, le facteur rural, était en retard. Le vieux reprit :

— Il faut que j'aille à la mairie pour y prendre diverses pièces que j'ai demandées ; je rencontrerai, sans doute, sur mon chemin, ce facteur du diable... sinon, j'irai jusqu'à la poste... Jacques, je te laisse... Tu finiras la besogne.

— Bien ! fit Jacques.

Le père Gérard traversa la cour et entra dans la maison. Il voulait ôter ses vêtements de travail et s'habiller plus correctement pour aller à la mairie.

Jacques était en costume d'atelier : il avait les bras nus ; sa cravate, dénouée, pendait, lâche, autour du col de sa chemise déboutonnée. Un large tablier de cuir, brûlé par places, défendait son ventre. Il avait la

face pâle et les traits fatigués. Depuis trois mois, il avait beaucoup changé. Il souffrait, à coup sûr. Il vivait, à présent, plus que jamais à l'écart ; il ne parlait presque plus. Avec les ouvriers, dont il était le contremaître, il se montrait brutal, cassant, raide.

Les trois forgerons qui travaillaient avec lui et Gérard, s'étaient arrêtés pour reprendre haleine. Ils attendaient que le fer qui chauffait fût prêt. L'apprenti qui tirait la chaîne du soufflet s'était arrêté, lui aussi ; Jacques le rappela à l'ordre.

— Allons musard, lui dit-il... tire donc, tonnerre ! Qu'est-ce que tu attends ?

L'apprenti sursauta, et, sans mot dire, se mit à tirer ferme la chaîne qui faisait mouvoir le soufflet. Le feu se ranima vite, et le brasier devint, bientôt, incandescent. La lueur de ce brasier, d'un rouge orange tirant sur le blanc, éclaira, vigoureusement, les profils énergiques des quatre hommes, à demi noyés dans l'ombre épaisse.

Cependant, le garde champêtre, Philibert, pénétra dans la cour. Il conduisait, par la bride, un grand cheval râblé : le cheval favori de M. Dubreuil pour ses promenades équestres.

— Holà !... cria-t-il d'une voix forte.

Un des ouvriers parut.

— Qu'y a-t-il ?

— Priez M. Gérard de venir, mon ami... dit Philibert sur un ton protecteur.

— Qu'est-ce donc ? demanda Jacques en sortant de la forge.

— Ah ! c'est vous, monsieur Jacques, fit le garde champêtre... J'ai amené le cheval de M. Dubreuil, il faudrait le ferrer tout de suite : M. le maire attend...

— Bien, dans une minute... répondit Jacques... Attachez toujours le cheval, je suis à vous... J'ai une pièce sur l'enclume.

— Mais je vous dis que je suis pressé...

— J'ai bien entendu.

— On ne s'en douterait pas !... Est-ce que vous croyez que je vais attendre votre bon plaisir ?

Jacques ricana et dit :

— Dame !... A votre gré ; si vous ne voulez pas attendre, vous ferrerez le cheval vous-même... Voulez-vous que je vous prête des outils ?

Puis, il rentra dans la forge. On entendit, bientôt, le bruit formidable que faisaient les marteaux en battant le fer, en cadence, et des gerbes d'étincelles jaillissaient, jusque dans la cour, par la porte grande ouverte. Philibert, très vexé, attacha le cheval, par son licou, à un anneau de fer, à cet effet scellé dans la muraille ; puis, marchant vers la porte de la forge :

— Voilà, dit-il... Le cheval est là ; vous le ferrerez quand vous voudrez, après quoi, vous le reconduirez chez M. le maire... Est-ce que vous vous figurez que je vais attendre qu'il vous plaise de travailler? Tas de feignants !

Il était furieux.

— Ça demande de l'ouvrage et ça prie le bon Dieu de n'en pas trouver !... Malheur!

Jacques reparut.

— Dis donc, espèce de mouchard, fit-il, je vais te reconduire, moi !

— Mouchard! répéta Philibert, vous avez dit : mouchard !... Espèce de blanc-bec !... Vous vous permettez, de plus, de me tutoyer, moi, le garde champêtre !...

— Vieux mal appris !...

— Cosaque !

— Imbécile !

— Mannequin !

Les deux hommes marchèrent, menaçants, l'un vers l'autre, pendant que les ouvriers, attirés par le bruit, regardaient la scène en riant.

— Qu'y a-t-il donc? fit Gérard, qui venait d'entrer dans la cour...

Et il arrêta Jacques, qui, déjà, avait le bras levé sur le garde champêtre.

— Allons ! Allons ! fit le vieux... Pas de disputes, mille millions de tonnerres !... Quoi, Jacques, tu n'as pas honte, toi, vigoureux et fort, de vouloir te colleter avec Philibert, un homme qui a des cheveux blancs?...

— Pourquoi est-il insolent? répliqua Jacques.

— Tu ne me fais pas peur, grand dépendeur d'andouilles !... dit Philibert, qui avait reculé devant la menace de Jacques ; mais qui se sentait fort, à présent que Gérard le soutenait.

Jacques haussa les épaules.

— Enfin, de quoi s'agit-il? demanda Gérard.

— J'ai amené chez vous le cheval de M. Dubreuil pour qu'on le ferre, et mössieu...

Jacques s'expliqua :

— Il voulait que je ferre le cheval immédiatement et j'avais une pièce sur l'enclume.

— C'est bon! fit Gérard... Dans tout ça, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, et vous alliez en venir aux mains !... Voyons, on va le ferrer ce cheval ; il ne faut pas deux heures pour ça !... Allons, Jacques, à l'œuvre, tiens le pied.

Jacques apporta les outils nécessaires et le père Gerard ferra la bête en un tour de main.

— Là, ça n'est pas plus malin que ça, m'sieu Philibert, dit-il.

— Parbleu, quand on sait travailler! répliqua aigrement Philibert.

— Hein? fit Jacques... Je t'apprendrai, moi, à travailler, vieux marsouin!

— M'sieu Philibert, dit Gérard en riant, cette fois, vous en conviendrez, c'est vous qui l'avez provoqué... Allons, vous êtes servi, à présent, m'sieu Philibert; serviteur!...

Il salua le garde champêtre et poussa Jacques vers la forge, dans laquelle il pénétra lui-même. Resté seul, Philibert détacha le cheval, tout en grommelant, et sortit, en disant :

— Heureusement qu'on nous a séparés!... Tonnerre!... Je l'aurais... écartelé!... Propre-à-rien!... Viens, Brutus!

— Je pars, dit Gérard à Jacques, dans la forge... Je vais jusqu'à la mairie... A tout à l'heure!... Je pense que je rencontrerai Nicolas!... Je serai de retour avant le passage du garçon de banque; il ne vient guère avant onze heures... Nous serons en mesure... A bientôt!

Il sortit; il était vaguement inquiet.

Jacques acheva la besogne en train.

Puis, comme huit heures et demie sonnaient, il congédia les ouvriers. C'était l'heure du premier déjeuner que chaque homme prenait sur le pouce. Enfin il se disposa à passer dans la maison, où Charlotte devait avoir servi la soupe.

Pierre Castel, cependant, parut. Pierre était en tenue de garçon de recette : tunique bleue, à boutons d'argent, sur laquelle s'étalaient toutes ses médailles, suspendues à des rubans flambant neufs; il était coiffé d'un chapeau bicorne, orné d'une cocarde tricolore, et martialement incliné sur l'oreille droite.

— Bonjour, Jacques!... dit-il.

— Bonjour, Pierre!... Quel bon vent t'amène?

— Je suis ici dans l'exercice de mes fonctions... Est-ce qu'Antoine n'est pas là?

— Il est sorti.

— Je venais lui présenter des traites dont mon patron, M. Millot, est porteur.

— Ah! c'est M. Millot qui est porteur des traites?

— Oui, les voici.

Pierre tira de son vaste portefeuille, attaché à sa tunique par une petite chaîne en cuivre, trois traites qu'il remit à Jacques.

— Oui, dit Jacques, en regardant les papiers. Ce sont bien les traites que nous attendons. Pierre, le père est sorti, précisément, pour chercher l'argent qu'il faut pour payer. Peux-tu l'attendre?

— Non, je préfère revenir! C'est aujourd'hui le trente et un; jour de

grande échéance, et j'ai de nombreuses courses à faire. Je reviendrai dans une heure !

— Comme tu voudras, fit Jacques en rendant les traites.

Puis il ajouta :

— Vingt-sept mille francs, ce n'est pas un liard ! Oui, nous attendons des fonds par la poste ; vingt-cinq mille francs ! Ils devraient être arrivés déjà. Même, le retard que nous subissons inquiétait le père ; il est allé à la poste pour se renseigner. Les fonds doivent nous venir de Reims.

— De Reims ?

— Oui les fonds étaient placés, à Reims, chez un notaire, qui est l'ancien premier clerc de Mᵉ Martel, le notaire de Saint-Cloud ; le père l'a connu ici ; quand il a quitté le pays, pour aller se marier, à Reims, avec une fille qui lui a apporté, en dot, ce qu'il lui fallait pour payer une étude, là-bas, le père, à qui il plaisait, lui a remis ses fonds, qu'il devait placer fructueusement.

— Drôle d'idée qu'Antoine a eue là ; moi je n'avais aucune confiance en cet homme !... Mais, continue.

— Il y a trois mois, — tu te le rappelles, c'était le jour de son anniversaire, — le père a trouvé une belle occasion de fers à acheter : il y en avait pour vingt-sept mille francs, et ça valait trente-cinq mille francs, haut la main... Le marché conclu, il a pris livraison de la marchandise et payé en traites... Puis, il a écrit au notaire pour qu'il lui renvoie ses fonds ; l'autre ne voulait pas, il a fait mille objections... Le père, alors, a entrepris le voyage, il y a quinze jours, et le notaire a promis d'envoyer la somme aujourd'hui... C'est cette somme que nous attendons... Les fers sont en magasin... La dot de Charlotte se trouve, à présent, en marchandises ; mais, du même coup, grossie de dix mille francs... Comprends-tu ? Seulement, il faudra attendre un an, peut-être, pour voir rentrer la somme par fractions. C'est pour ces raisons que je te dis de revenir ou d'attendre ; maintenant, le père ne peut tarder.

— Je reviendrai, c'est dit !... A tout à l'heure, je suis pressé.

Jacques passa dans la maison, où il s'assit, rêveur. Soudain, Charlotte parut. Elle apportait des tasses, qu'elle rangea sur la table. De même que Jacques, Charlotte était très pâle. Depuis le départ de Michel, qui était à Londres, où il construisait sa machine, elle n'avait reçu, de lui, que deux lettres. Loin de celui qu'elle adorait, elle souffrait cruellement.

— Elle me fait pitié !... se dit Jacques, en la regardant... Elle souffre le martyre !

— Avec qui causais-tu donc ? demanda Charlotte.

— Avec Pierre ! Il venait recevoir le montant des traites que nous attendons...

— Ah! c'est M. Millot qui est porteur de ces traites?

— Oui... Pierre reviendra!

— Il ne faudra pas dire au père que ces traites ont été présentées, déjà... Tu sais que ça le contrarie quand, parfois, il ne paie pas à présentation.

— J'y avais pensé.

Charlotte rangeait; elle passait de la cuisine dans la salle, et achevait de mettre le couvert.

— Si j'osais! se dit Jacques.

Sa pâleur s'était changée en lividité.

La jeune fille reparut.

— Le père ne peut tarder à revenir, dit-elle.

— Non...

Jacques, tout à coup, se leva, les yeux ardents, et tout frissonnant.

— Charlotte! fit-il.

— Quoi? répondit la jeune fille avec une émotion très vive.

— Tu souffres, je le vois bien...

— Moi?...

— Charlotte, il faut que je te parle...

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas t'entendre.

— Écoute-moi, il le faut! Écoute, je serai franc, je te dirai tout! Charlotte, je t'aime passionnément, tu le sais; tu vois que je souffre et tu me fuis! Bien plus, je sens que tu as peur de moi, que tu t'en défies, que je te fais horreur!... Pourquoi?... Je le sais...

— Ah!

— Tu aimes un autre homme!

La jeune fille fit un mouvement.

— Oh! Ne le nie pas, j'en suis sûr.

— Sûr?

— Je vous ai vus ensemble!... Oui, tu aimes Michel autant que tu me hais...

— Je ne te hais point!

— Mais tu aimes Michel?

Charlotte regarda fixement Jacques.

— Eh! bien, oui, fit-elle d'une voix forte, je l'aime!... Je parle franchement, moi aussi...

Et elle ajouta, avec ivresse, comme si elle avait été heureuse de faire souffrir cet homme, dont la présence, qu'elle subissait pourtant, lui était odieuse:

— Oui, je l'aime; je le vois le plus noble de tous; il est tendre, généreux, fier; je l'aime!... En lui, je revois toute mon enfance heureuse;



IL MARCHA, MENAÇANT, MAIS ELLE L'ARRÊTA D'UN SEUL REGARD. (PAGE 110.)

nos jeux sous les grands arbres; nos longues promenades à travers bois!... Je l'aime!... Tout ce qu'il y a de bon, en moi, me vient de lui!... Toutes mes joies viennent de lui!... Je l'aime!... Je l'aime!...

— Comme il est heureux, et comme je l'envie!... Mais sais-tu que tu ne peux être sa femme?

— Pourquoi?

— Il est marié!

— Qui t'a fait connaître ce secret?

— Tu le connais donc?

— Oui.

— Alors, quel espoir as-tu?

— J'espère qu'il sera libre un jour.

— Mais, d'ici là?

— J'attendrai!

Jacques parut exaspéré par le calme apparent de la jeune fille.

— Dis donc la vérité tout entière, fit-il...

— Laquelle? demanda Charlotte avec un vague effroi.

— Tu n'as pas attendu!

— Que veux-tu dire?

— Que tu lui appartiens déjà; que tu es sa maîtresse! Je veux dire que je ne me suis pas trompé; cette enfant, qui est chez Pierre Castel, la petite Fernande; cette enfant qui te ressemble si complètement; cette enfant qui porte le nom de ta mère; cette enfant..., c'est la tienne et celle de ton amant!... Ose donc dire le contraire!...

— C'est vrai!... Après?...

D'abord, Charlotte avait baissé la tête; mais elle s'était, soudain, redressée; elle était apparue superbe, hautaine, audacieuse, bien résolue à tout braver pour son amour.

Jacques poussa un cri; son visage devint hideux! La haine, la jalousie, la fureur, le dominaient!

— Ainsi, c'est vrai!... s'écria-t-il... C'est vrai, et elle avoue! Elle est fière de sa honte! Malheureuse! J'espérais que je me trompais!... Oui, je doutais encore... et, pourtant, j'avais peur de l'interroger! Depuis quinze jours, je veux lui parler de ça, et je n'osais pas; j'avais peur d'apprendre la vérité!... Ainsi, c'est vrai! Comment imaginer ça, aussi?... Oui, malgré ses affirmations, je doute encore!... Elle, Charlotte, la plus pure de toutes!... Charlotte... est à lui!... Ainsi, il n'y a plus rien à espérer pour moi, à présent!... Mais je vais tout dire à ton père, malheureuse, et il vous tuera, et je serai vengé!...

Il marcha, menaçant, fou, hagard, effrayant, vers Charlotte, qui l'arrêta net, immobile, d'un seul regard.

— Malheureux! fit-elle... Il fallait en finir!... Depuis trop longtemps je souffre, par toi! Tu connais, à présent, notre secret; tu veux le révéler à mon père!... Le voici!... Parle-lui, si tu l'oses!...

Le père Gérard, en effet, venait de reparaître dans la cour; il marchait vers la maison; Charlotte l'avait vu par la fenêtre ouverte; frissonnante, elle attendit.

Jacques fit un vigoureux effort sur lui-même et il put montrer un visage à peu près calme, à Antoine, quand il parut dans la salle.

Le vieillard regarda les deux jeunes gens, dont la contenance était embarrassée.

— Eh ! bien, pourquoi donc vous regardez-vous, comme ça, en chiens de faïence ? demanda-t-il, gaiement.

Mais il n'attacha pas, à ce fait, d'autre importance ; il était, d'ailleurs, préoccupé.

— Est-ce qu'on a présenté les traites? fit-il.

— Pas encore ! répondit Jacques.

— Tant mieux, morbleu ! Je n'aime pas ne pas payer à présentation... On n'est qu'un pauvre diable ; mais on fait toujours honneur à sa signature !... Allons, Charlotte, Jacques, mes enfants, à table !... J'ai besoin de me restaurer un brin !

Charlotte apporta, sur la table, une soupière et un litre de vin.

— Tu es allé à la poste ? demanda Jacques.

— Oui !

— Eh ! bien ?

— Cet ivrogne de Nicolas était parti, depuis dix minutes, pour sa tournée ; il paraît qu'il a de la besogne aujourd'hui ! Il était, à ce qu'on m'a dit, chargé comme un mulet ! Mais, je me suis informé : il a une lettre chargée pour moi ; elle vient de Reims ; donc, pas d'erreur, c'est bien le notaire qui envoie la somme ; nous pourrons payer à présentation ! Pourvu que le garçon de Banque ne se présente pas avant le facteur !... Ah !... Tonnerre ! j'ai une fière peur ! Vingt-cinq mille francs, diable, ça vaut la peine qu'on s'effraie : si je n'avais pas cette somme, je ne pourrais pas faire face à mon échéance, et je serais dans de beaux draps ! Ça serait la faillite !... Moi, Antoine Gérard, failli ! Mille millions de carabines, je me ferais plutôt sauter le caisson !... On n'a que son honneur pour soi, du moins, on l'a bien !... Le père Gérard, qui s'en flatte, n'a jamais fait tort à personne ! Tant qu'il paiera ce qu'il doit ; tant qu'il sera considéré, par tous, comme un honnête homme, qu'il est, et tant qu'il aura, près de lui, sa petite-fille, sa Charlotte : la plus belle et la plus brave fille du pays... le père Gérard sera heureux ! A ta santé, Jacques !

Il trinqua, gaiement, et vida son verre ; puis, il reprit :

— Je ne sais pas pourquoi, mais je me trouve, aujourd'hui, plus heureux que d'habitude. Ah ! j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer...

— Laquelle ?

— Michel est ici.

— Ah ! fit Charlotte toute joyeuse.

Jacques frissonna.

— Vraiment ? fit-il.

— Oui, reprit le vieux, je l'ai rencontré ; il va venir ; il est arrivé de

Londres ce matin. Il paraît que des difficultés ont surgi, entre lui et M. Millot, son bailleur de fonds; il a dû faire le voyage: M. Millot refuserait de lui donner de nouveaux fonds; mais il arrangera l'affaire; c'est sûr.

Ainsi, Michel était de retour.

Jacques était atterré; est-ce qu'il songeait, à présent, à faire bonne contenance? Si Antoine l'avait regardé, alors, il eût pu lire, sur son visage, comme en un livre ouvert, tout ce qui se passait en lui.

Charlotte, qui l'avait observé, frémissait encore de frayeur, car, une minute, elle avait craint que Jacques, exaspéré, ne livrât, à Antoine, le secret qu'il avait surpris; elle avait bien pu lui dire, tout à l'heure, dans un moment de colère:

— « Parle, si tu l'oses! »

Mais, à présent, Michel était dans Saint-Cloud: la vengeance du père Gérard eût pu s'exercer sur deux personnes, et Charlotte, prête à se sacrifier pour son amour, ne voulait pas que Michel fût atteint.

— Ah! je regrette de n'être pas riche, reprit Gérard: Michel n'aurait pas été obligé de frapper à la porte d'un étranger. Enfin!... L'important est qu'il réussisse...

Il se leva, et, comme il avait terminé son repas, il alluma sa pipe, soigneusement, tout en parlant.

— Mais, l'heure passe et ce sacré facteur ne vient pas!... Il est vrai qu'il a de quoi faire, aujourd'hui, paraît-il, jour d'échéance... Et puis, il se culotte le nez; il boit un verre chez tous ceux qui lui offrent de se rafraîchir!... Quelle futaille ambulante, que ce rural!... Je suis sur des charbons ardents!... Tant que je n'aurai pas cette mâtine de lettre, je ne serai pas dans mon assiette!... Mais, les ouvriers vont revenir, on se remettra à l'œuvre; en attendant, il faut que j'ôte cet habit: il me gêne, dans les entournures.

Il marcha au fond, vers l'escalier, qui menait au premier, et il disparut.

Jacques, qui était resté un instant debout, pensif, une cigarette à la main, passa, brusquement, dans sa chambre, en jetant, sur Charlotte, un regard louche.

Seule, la jeune fille desservit.

— Que va-t-il faire?... murmura-t-elle... J'ai peur!... Oh! cet homme m'épouvante!

Tout à coup, et comme elle avait entendu marcher dans la cour, elle se retourna et jeta un cri d'allégresse; Michel était sur le seuil.

— Charlotte!

— Michel!...

La jeune fille, ivre de bonheur, se jeta dans les bras de son amant.

— Ah! le Ciel soit loué! fit-elle... C'est donc toi?... Enfin!... Trois mois sans te voir!... Ah! Michel, il me semblait que je ne te reverrais jamais!

— Ma chère Charlotte!... dit Michel... Eh! quoi, tu pleures?

Charlotte sourit.

— Ah! fit-elle, à demi folle, je pleure, je ris, je ne sais plus! Enfin, je te revois! Comme le temps m'a semblé long! Trois mois! Quand tu es ici, tu vis chez toi, c'est vrai; pourtant, je te vois tous les jours! Mais, absent, c'est affreux! Mon cœur se brisait! Je t'appelais de tous mes vœux. La nuit, seule, dans ma chambre, je me tournais vers le point de l'horizon où tu te trouvais et je te parlais. Ris de ma folie! Oui, je te parlais et je pleurais! Mais te voilà; je te tiens dans mes bras; tout est oublié! Oui, je pleure, à présent, je pleure, mais c'est de joie!

— Chère adorée!

— Mon grand-père, tout à l'heure, a annoncé ton arrivée, j'ai pâli!... Un moment, tant mon émotion a été grande, j'ai cru que j'allais me trahir!...

Elle reprit:

— Me trahir!... Ah! Michel, quand pourrons-nous vivre heureux, au grand jour? Quand pourrons-nous nous aimer à la face de tous? Quand pourrons-nous dire, enfin, la vérité à mon grand-père?...

— Charlotte, ma bien-aimée... je peux répondre à cette question...

— Michel!

— Je suis revenu ici parce qu'un différend a surgi entre monsieur Millot et moi; mais, aussi parce que... un fait grave s'est produit dans ma vie!... Charlotte, il y a trois jours, j'ai reçu une nouvelle...

— Michel, dit la jeune fille en tremblant, car elle comprenait à demi, prends garde de me donner un espoir qui ne se réaliserait pas... j'en mourrais, peut-être...

— Charlotte, dans trois mois, tu seras ma femme!

— Est-ce possible?

A ce moment-là même, Jacques ouvrit la porte de sa chambre; il vit Michel, il s'arrêta net, et écouta.

Michel reprit:

— Celle qui porta mon nom; cette femme qui m'a tant fait souffrir...

— Eh! bien?... demanda Charlotte, haletante.

— Elle est morte! fit Michel.

— Ciel!

— Je suis libre!

Jacques rentra dans sa chambre, où il dut s'asseoir; cette nouvelle, brusquement annoncée, l'avait assommé... littéralement.

Charlotte, cependant, s'était mise à genoux, et, dans un accès de ferveur folle, elle dit:

— Mon Dieu pardonnez-moi si je vous offense en me réjouissant de

la mort d'une de vos créatures ; j'aurais souffert encore, si vous l'aviez voulu ; mais laissez-moi vous remercier, car vous avez eu pitié, enfin, de votre humble servante.

Puis elle se releva, radieuse : son visage était baigné de larmes ; elle prit l'une des mains de son amant, et elle dit, avec enthousiasme, à demi-voix, câline, heureuse :

— Ainsi, c'est donc vrai ?... Nous ne serons plus obligés de nous cacher de tous !... Notre enfant, notre fille vivra près de nous ! Elle me dira : « Maman », mot si tendre qu'elle ne doit pas prononcer !... Ah ! pas une mère qui n'apprécie ma joie ! Je ne veux plus penser à mes tortures passées... Michel à moi ! Ma fille à moi ! Je reprends ma place ; je reprends mes droits !...

Et, désormais, je n'aurai plus peur de mon père ! Ça c'était horrible ! Une fille qui adore, qui chérit, qui vénère, qui admire son père : le plus tendre, le plus noble, le meilleur des hommes, et qui a peur de lui, qui le trompe, qui lui ment chaque jour, à chaque heure ! Supplice affreux ! Enfin, j'en serai donc délivrée ! Ah ! j'ai chèrement payé ma faute ; mais je ne regrette rien : on ne saurait trop payer le bonheur que je ressens !... Jour fortuné ; tous les bonheurs m'arrivent ! C'est trop ! Michel, dis que je suis folle : il me semble que je rêve !

Jacques, cependant, reparut : Michel le vit.

— Prends garde ! fit-il à Charlotte.

Le front de la jeune fille, si splendidement éclairé, se rembrunit.

— Est-ce qu'il écoutait ? se demanda-t-elle.

— Eh ! c'est Jacques ! dit Michel, feignant la surprise.

Il marcha vers Jacques, la main largement tendue.

— Bonjour, frère ! dit-il.

— On nous avait annoncé ton retour, fit Jacques, en serrant la main de Michel.

Tout à coup, le coq du coucou parut et chanta dix fois.

— Déjà dix heures ! dit Michel. Diable ; je me sauve !... Il faut que je voie M. Millot.

Charlotte reconduisit Michel ; ils sortirent ensemble.

Jacques demeura seul dans la grande salle.

— Il est libre !... fit-il rageusement... Il peut épouser Charlotte... Sacré mille tonnerres !... Tout est contre moi !... Ainsi, il n'y aurait plus, pour moi, d'espoir possible !

Il ajouta, plus bas, et de manière effrayante :

— Oh ! Si quelque occasion s'offrait à moi, une occasion qui me permettrait de triompher de sa résistance... comme je la saisirais !

Gérard reparut en costume de forgeron ; du haut de l'escalier il aperçut Jacques.

— Le facteur n'est pas encore venu? demanda-t-il.

Le vieux descendit.

— Non, répondit Jacques.

— Mais qu'est-ce qu'il peut faire, ce sac à vin, dis-moi ce qu'il peut faire ?

Charlotte rentra dans la salle.

— Père ! dit-elle... Michel est venu !...

— Quoi ! fit Antoine... et il est parti sans me voir !

Charlotte allait répondre, quand une voix cria, dans la cour :

— Monsieur Antoine Gérard !

Le visage du vieillard s'éclaira ; il marcha, précipitamment, vers la porte.

— Arrivez donc, facteur du diable ! dit-il... C'est vous, enfin ?... Qu'est-ce que vous faites ?... Vous n'en finissez pas, aujourd'hui.

Nicolas fit son entrée dans la salle ; il était chargé de paquets et de lettres, de journaux.

— Dame ! dit-il goguenard... c'est qu'il y a de la besogne, allez, m'sieu Gérard, aujourd'hui... tous les jours d'ailleurs !... Eh ! oui... on fait, tous les jours, ses cinq lieues, sans que ça paraisse, par vent, neige, pluie, grêle ou tempête... ; par la chaleur ou la froidure ; sous le soleil ou sous l'averse !... Tout ça pour six cents francs par an !... G'nia pas gras, m'sieu Gérard ! Aussi, ce n'est pas la graisse qui m'étouffe, comme dit l'autre !

Gérard ne l'écoutait pas.

— Vous avez quelque chose pour moi ?

— Oui dà, m'sieu Gérard... une lettre chargée encore... Vous êtes un veinard !

— Va bien ; je l'attendais ! Donnez !

Nicolas fouilla dans son sac, d'où il tira une lettre portant cinq cachets de cire rouge.

— M'sieu Gérard, v'là l'affaire !... Ça vient de Reims, pays des biscuits ! Je n'aime pas les biscuits ; ils boivent plus que les buveurs !

Il remit la lettre à Gérard ; puis, tirant d'un autre sac, qu'il portait en bandoulière, un livre, il le montra au maréchal-ferrant :

— Il faut que vous me signiez mon livre, m'sieu Gérard...

— Parbleu !... Donnez.

Nicolas remit à Antoine le carnet de l'administration des postes.

— Voulez-vous boire un coup ? demanda Gérard.

Le facteur attendait l'offre ; mais, comme d'habitude, il voulut se faire prier.

— J'accepterais bien volontiers ; mais je suis pressé... fit-il.

— Bah ! sur le pouce !

— Alors, sur le pouce comme vous dites, m'sieu Gérard, et pour ne pas vous désobliger.

— Charlotte, donne un verre de vin à Nicolas.

— Pardon de la peine, mamzelle...

Charlotte emplit, de vin, un verre, qu'elle mit sur la table! Nicolas prit le verre et le leva à la hauteur de l'œil pour en admirer l'étincelant rubis, geste qu'il ne manquait jamais de faire en pareille occasion ; il buvait ainsi deux fois, lui semblait-il : des yeux et du gosier, double plaisir !

— Où faut-il signer? demanda Antoine.

— Là !... répondit Nicolas en indiquant, du doigt, sur le carnet, une case blanche.

— Bien!

Antoine signa, d'une grosse écriture très ferme, et s'y reprit, à deux fois, avant d'orner sa signature de son paraphe flamboyant et compliqué.

— A la santé de la compagnie ! dit poliment Nicolas...

Il but en gourmet, lentement, humant le liquide par petites gorgées, pour en savourer le bouquet ; puis, il fit claquer sa langue.

— Ce n'est pas du jus de campêche, fit-il, ça sent le raisin ! Voilà du vin !

— Voici votre livre en règle ! dit Antoine.

— Merci, m'sieu Gérard ! Bien le bonjour la compagnie ! Encore merci, et, au revoir !

Il sortit, après avoir jeté un coup d'œil de regret du côté de la bouteille, restée sur le buffet, à moitié pleine encore ; il se disait que cette bouteille lui constituerait un agréable compagnon de route au cours de la longue tournée qu'il commençait.

Antoine, cependant, ouvrait la lettre avec précaution. Charlotte et Jacques l'observaient. Tous les trois, et sans savoir pourquoi, ils éprouvaient de l'émotion.

On eût dit qu'ils sentaient, sur leur tête, un danger imminent.

— Le paquet est mince !... fit Antoine... Il doit envoyer un chèque. Diable soit des mœurs anglaises !...

Il faudra encore aller le toucher, ce chèque ; ça va nous mettre en retard...

Il avait enfin défait l'enveloppe.

Il pâlit en constatant qu'elle ne contenait qu'un papier.

Il déplia ce papier sur lequel quelques lignes seulement étaient écrites; il lut ces lignes, et, tout à coup, son visage devint écarlate... le vieillard chancela...

— Tonnerre de Dieu !... fit-il.

— Quoi donc ? demandèrent, en même temps, et Charlotte, et Jacques.



... IL FAISAIT DES EFFORTS POUR ARRACHER SA CRAVATE... (PAGE 117.)

— Charlotte ! Jacques ! Mes enfants !... A moi ! Le misérable a pris la fuite ! Il m'emporte mon argent ; je suis perdu, déshonoré, ruiné ; je ne pourrai pas payer ; c'est la faillite !... Tout est perdu !... J'étouffe !... A moi !... Charlotte !... Le gueux !...

Le malheureux titubait comme un ivrogne ; ses yeux étaient injectés de sang ; sa face, à présent était violette ; il faisait des efforts pour arracher sa cravate, car il suffoquait. Pourtant, il essaya de vaincre ce ma-

laise ; il se raidit contre le coup qui le frappait, et, d'une voix rauque, il s'écria, terrible :

— Si je le tenais, je l'égorgerais, je le tuerais... oui, avec mes ongles, à défaut d'armes ! Oh ! le misérable !

Mais cet effort qu'il avait fait l'acheva ; il battit l'air de ses bras levés et s'abattit sur le sol.

— Au secours !... Au secours !... Mon père est mort ! A l'aide !... cria Charlotte, éperdue.

Elle s'agenouilla près du vieillard ; elle souleva sa tête.

— Père !... Père !... dit-elle suppliante.

Les ouvriers de la forge, au bruit, accoururent.

— Vite, dit Jacques à l'un d'eux... cours chez M. Dubreuil ; qu'il vienne, ici, à l'instant.

— J'y vais !

L'ouvrier sortit en courant.

— C'est un coup de sang ! dit Jacques... Il faudrait une saignée.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Pierre Castel qui revenait pour toucher le montant des traites dont son patron, M. Millot, était porteur.

Jacques lui fournit des explications :

— Le notaire, qui nous devait de l'argent, a filé ; nous ne pouvons payer !... Le père vient de l'apprendre, et ça lui a fait l'effet d'un coup de massue.

— Pauvre Gérard !... dit Pierre... Il en mourra !

Charlotte, affolée, inondait d'eau le visage du vieillard ; Pierre conseilla de le porter dehors, au grand air... La jeune fille adopta cette idée. Alors, Pierre et Jacques, aidés par les forgerons, portèrent, dans la cour, Antoine, toujours évanoui. Enfin, M. Dubreuil parut ; après avoir examiné le malade, tout de suite il pratiqua une saignée. Antoine rouvrit les yeux, instantanément.

— Le gueux ! dit-il... Charlotte !... Ma pauvre enfant !

On le transporta dans sa chambre. Resté seul dans la salle basse, Jacques leva tout à coup la tête, et un hideux sourire passa sur ses lèvres.

— Quelle idée !... fit-il...

Et Charlotte eût frémi si elle avait pu le voir !

II

DÉSESPOIR !

Le même jour, vers huit heures, Pierre Castel vint prendre des nouvelles de Gérard. M. Dubreuil se trouvait, alors, avec Charlotte, dans la chambre du malade. Ce bon M. Dubreuil avait la plus grande estime pour Gérard et une véritable affection pour Charlotte ; il n'avait pas ménagé ses peines en cette douloureuse circonstance. D'heure en heure, il était revenu près du maréchal-ferrant. A présent, il croyait pouvoir répondre de sa vie. Pierre avait été reçu par Jacques, dans la salle basse.

— Allons, dit-il en se levant, maintenant je suis rassuré ; puisque ce pauvre Gérard va mieux, je me sauve !...

Il regarda l'heure à sa montre.

— Déjà huit heures !... Il faut que je rende mes comptes : j'en ai pour une bonne heure !

— Allons donc... répliqua Jacques... pour une heure, c'est long!

Pierre se crut obligé de s'expliquer :

— C'est que M. Millot est très méticuleux!... fit-il... Croirais-tu qu'il note tout, même les numéros des billets de banque que je rapporte ?...

— Pas possible !

— C'est tel que je te le dis...

— Il a du temps de reste, vraiment.

— M. Millot assure que, plusieurs fois déjà, ça lui a été très utile... Oui, il me faudra au moins une heure pour rendre mes comptes.

Il ouvrit son portefeuille, qui était gonflé démesurément.

— Regarde : ma recette du jour; il y a là plus de quarante mille francs! reprit-il. Allons, je me sauve !... Jacques, à demain ; oui, j'entrerai, demain, de bonne heure, en passant, pour avoir des nouvelles de Gérard... A demain !

— A demain ! Bonsoir à Louise !

— Je n'y manquerai point ! Merci !

Jacques le reconduisit et revint dans la salle basse où il s'assit, pensif.

— Que faire ?... se demanda-t-il... Quelque chose me dit qu'il faudrait agir ce soir ; oui, l'heure est décisive !... Mais agir, comment ?... Je cherche vainement.

Il dut s'interrompre : M. Dubreuil et Charlotte sortaient de la chambre de Gérard ; ils descendirent l'escalier en s'efforçant de ne pas faire de bruit. Jacques marcha au-devant de Charlotte.

— Eh! bien? demanda-t-il.

— Il dort! répondit la jeune fille.

M. Dubreuil prit son chapeau sur la chaise où il l'avait posé, en entrant, et Charlotte lui apporta sa canne.

— Je vais faire préparer moi-même la potion, dit-il à la jeune fille; je vous l'enverrai par le garde champêtre. Vous ferez prendre au malade deux cuillerées à bouche de cette potion dès qu'il s'éveillera; c'est bien convenu?

— Ah! monsieur le maire, dit Charlotte, vous le sauverez?

— Je réponds de lui, à présent. S'il arrivait des complications, cependant — dame, ça pourrait être grave! C'est égal, il est solide : un autre, à sa place, eût été tué sur le coup! Pauvre Gérard! La visite de Michel lui a fait du bien! Allons, je me sauve. Je vous le répète, s'il survenait quelque chose, appelez-moi.

— Ah! monsieur le maire, comment vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, pour nous tous? Comme vous êtes généreux et bon!

M. Dubreuil s'esquiva.

— A demain! Bonsoir, Jacques! dit-il.

— Monsieur le maire, bonsoir, fit Jacques.

Le docteur sortit; Charlotte le reconduisit et Jacques, resté seul, se rassit, tout rêveur.

La jeune fille reparut bientôt. Elle prit sa corbeille à ouvrage, vint s'asseoir près de la table, dans le rayon lumineux projeté par la lampe, et travailla, sans mot dire. Ce tête-à-tête silencieux gêna Jacques, qui se leva, cherchant un prétexte pour s'éloigner : on eût dit qu'il craignait que Charlotte ne devinât, ou ne pressentît, les pensées qui se pressaient en son esprit.

Machinalement, il roula une cigarette, qu'il alluma au-dessus du verre de la lampe; puis, s'adressant à Charlotte :

— Tu n'as pas besoin de moi? demanda-t-il.

— Non!

— Alors, je vais me jeter un instant sur mon lit; je suis las!

— Va!

— Au besoin, tu m'appelleras?

— Oui.

— Bonsoir!

— Bonsoir!

Jacques prit un flambeau; il alluma la bougie et passa dans sa chambre.

Lorsqu'elle fut seule, Charlotte, sans savoir pourquoi, se trouva plus à l'aise; la présence de Jacques la gênait! Jamais elle n'avait encore éprouvé cette sensation de malaise à un degré aussi excessif! Tout en

tirant son aiguille elle pensa. A coup sûr, Jacques avait quelque chose! Mais quoi?

Tout à l'heure, elle l'avait examiné, à la dérobée, et elle lui avait trouvé un mauvais visage, plus encore que d'habitude. Quel projet ruminait-il? Elle se rappelait, nettement, les faits qui s'étaient produits au cours de cette fatale journée. Oui, Jacques, il n'en fallait pas douter, avait entendu la conversation qu'elle avait eue avec Michel — au moins en partie... la plus intéressante, même! Alors, il savait tout; c'est-à-dire que Michel était libre, désormais : sa femme étant morte. Or, cela effrayait Charlotte.

Elle se rappelait encore les menaces que Jacques lui avait adressées, le matin même, lorsqu'il avait eu la certitude qu'elle appartenait à Michel; il s'était alors montré, à elle, tel qu'il était vraiment. La colère lui avait ôté son masque. Jacques — la jeune fille frissonnait à cette pensée — Jacques était capable de tout, par haine, par jalousie.

Puis, elle se rassurait. Après tout, qu'avait-elle à craindre de lui; que pouvait-il contre elle? Certes, à cette heure, elle se sentait forte, cent fois plus forte que la veille : Michel était libre! Cela arrangeait tout!

En admettant que le secret, si bien gardé, fût révélé, à présent, qu'est-ce que cela faisait? Michel l'avait dit : leur mariage était imminent. Par ce mariage, la faute serait effacée! Non, non, Jacques ne pouvait rien contre elle, rien! Il devait bien le comprendre.

Assurément, il se tiendrait, désormais, tranquille; il oublierait; il se ferait une raison.

Huit heures et demie sonnèrent : le coucou battit des ailes et chanta; puis, il rentra dans sa maison de bois. Charlotte déposa son ouvrage sur la table.

Elle était brisée par la fatigue, par l'émotion, surtout. Autour d'elle tout était tranquille!... Pas un bruit, même venant du dehors, ne troublait le profond silence.

Charlotte, rassurée, se dit qu'elle pouvait, sans crainte, aller au rendez-vous que Michel lui avait donné. Oh! elle ne voulait le voir qu'une minute; savoir seulement s'il avait réussi à convaincre M. Millot, qu'il n'avait pas pu voir dans la journée.

Le grand-père dormait, là-haut; il ne s'éveillerait pas. La jeune fille se leva et écouta, un instant, à la porte de la chambre d'Antoine; elle entendit le bruit régulier de sa respiration.

— Allons! fit-elle.

Elle passa dans sa chambre, où elle prit une mantille qu'elle jeta sur sa tête, et, rapidement elle sortit.

Au détour d'une ruelle, elle vit une boutique éclairée violemment; un brouhaha de voix s'en dégageait; c'était un estaminet. Un homme en sortit. Il croisa la jeune fille et se retourna, stupéfait de la voir, dehors,

à pareille heure. C'était Nicolas, le facteur rural, qui rentrait au logis, ivre.

— Tiens, elle court le guilledou, la demoiselle ! dit-il. « Croyez donc à la vertu ! »

Et il poursuivit sa route en titubant.

— Nicolas, mon garçon, reprit-il, tout en heurtant les murs, tu as bien fait de rester célibataire. Les femmes, c'est de la gnognote ! La meilleure ne vaut pas une chique de tabac ! Ma maîtresse, à moi, c'est la dive bouteille ! Mon lot est bon ! C'est égal, je crois que... je... suis... un brin pompette !

Charlotte avait disparu dans le noir.

Cependant, et peu après le départ de la jeune fille, Jacques était sorti de la chambre. Il s'assit dans la salle, près de la table sur laquelle Charlotte avait laissé la lampe allumée. A présent, l'expression de la physionomie du jeune homme était sinistre.

Soudain, il se leva, terrible, et sortit. Dehors, il marcha vite, dans la direction de la maison du banquier Millot.

. . . .

Il y avait un quart d'heure que Charlotte était hors de la maison, quand, soudain, la porte de la chambre de Gérard s'ouvrit, et le bonhomme parut.

Surpris de ne voir personne dans la salle, il descendit, lentement, et sans bruit, l'escalier ; puis, il marcha, doucement, vers la porte de la chambre de Charlotte ; il écouta ; il n'entendit rien ; il se dit que Charlotte, lasse, s'était retirée chez elle et dormait.

— Pauvre enfant ! fit-il, à demi-voix.

Il s'assit. Il était très pâle ; ses yeux brillaient...

Toutefois, comme il avait dormi, il se trouvait mieux.

Certes, c'était un fort que le père Gérard ; il était vigoureusement trempé ; le docteur l'avait bien dit : c'était miracle de le voir debout après une secousse pareille à celle qu'il avait éprouvée.

Réveillé, brusquement, tout à l'heure, au milieu d'un cauchemar, vainement, il avait essayé de se rendormir : dans la veille, le cauchemar le poursuivait.

Alors, il s'était levé.

Il avait éprouvé le besoin de voir quelqu'un ; il avait pensé à Charlotte : la vue de sa petite fille devait le calmer, pensait-il.

Une minute, il eut l'idée de réveiller Charlotte ; mais non ! La pauvre enfant avait, à coup sûr, tant besoin de repos. Le vieillard, triste, abattu, songea.

Ainsi, c'était fini ; tout s'écroulait ; il n'y avait que des ruines autour de lui, rien que des ruines ! Il était perdu ! On lui avait volé vingt-cinq

mille francs, tout ce qu'il possédait : la dot de Charlotte ; ça, c'était terrible !

Avant vingt-quatre heures les huissiers viendraient chez lui pour saisir tout ce qu'il possédait. Les huissiers ! Ce mot, et ce qu'il représentait, effrayait le vieux.

Et puis, dans huit jours, on le mettrait en faillite ! On tambourinerait sa honte sur la place, et, déjà, il entendait le crieur public dire, de sa voix sonore, après un roulement de tambour qui avait rassemblé, autour de lui, tous les oisifs du village :

« Aujourd'hui aura lieu la vente des objets mobiliers appartenant au sieur Antoine Gérard, failli. — Vente au comptant et sans escompte. »

Ça, c'était le comble ! On vendrait sa maison ! Sa maison serait, un jour, occupée par d'autres ! Non, jamais !

Et, dans un accès de rage folle, le malheureux se disait qu'il incendierait plutôt cette pauvre bicoque, quitte à s'ensevelir sous les décombres !

Voir vendre sa maison, allons donc ! Est-ce que c'était possible ?

Malheur ! Échouer au port ! C'était terrible ! On avait dû jeter un sort sur cette famille !

Eh ! oui, quoi, le vieux finissait sa vie ; encore un peu, il mariait l'enfant, la Charlotte, avec quelque brave garçon, avec ce Michel, par exemple, qu'il aimait, et de qui il était fier ! Ah ! le mariage eût été célébré, déjà, si Michel avait été libre, s'il n'avait pas fait, jadis, cette boulette !

Mais Antoine espérait. Il suppliait Dieu, chaque jour, de le faire libre, ce brave jeune homme, qui avait tant souffert, et qui méritait bien d'être heureux aussi, à son tour...

Vain rêve !

Oui, et c'était à se casser la tête contre les murs, voilà que toutes ces chimères s'en allaient à vau-l'eau ! Au lieu du bonheur, la ruine !

Gérard, profondément abattu, se dit qu'il ne s'en relèverait pas, cette fois !

Et il songea encore.

Oui, il aurait dû se méfier de ce notaire ; il le connaissait : c'était une manière de muscadin toujours tiré à quatre épingles, un beau parleur, un de ces freluquets qui font des grâces auprès des femmes ! Triste engeance !

Mais il l'avait embobiné, quoi ? il lui avait fait des compliments bien tournés à propos de Charlotte. Est-ce que tous les pères n'étaient pas comme lui, bêtes comme des oies, dès qu'on leur disait de belles choses sur leurs enfants ? Lui, peut-être plus encore que les autres, on l'eût fait passer par le feu, en lui énumérant tous les charmes de Charlotte, qui en avait à revendre ! Ah ! les éloges de ce misérable coûtaient cher ! Et le

malheur était que la petite paierait les sottises du vieux! Triste! Plus que triste, c'était atroce!

Il faisait la noce, le misérable, oui... il faisait la noce avec l'argent de toute une smala de pauvres diables, qui avaient durement peiné, pendant cinquante ans, à battre le fer près d'un brasier ardent; il passait ses nuits en orgies crapuleuses et mangeait, avec des drôlesses, la dot d'une honnête fille! Non, mais c'était le plus abominable de tous les crimes; selon le vieux, c'eût été justice si l'on avait fait revivre les anciens supplices pour punir de pareils scélérats!

— Mais à quoi bon tout cela? fit Gérard à voix basse. Tout est fini, tout, tout, tout!

Et, laissant tomber son front dans ses deux mains jointes, il dit, en se lamentant :

— Dieu, comme vous m'accablez; comme vous me frappez terriblement; comme vous me faites souffrir!...

Soudain, on frappa à la porte; Antoine sursauta.

— Qui va là?... dit-il.

Puis, il ajouta:

— Entrez!

La porte s'ouvrit; Philibert, le garde champêtre, entra.

— Salut! Bonsoir! La paix soit avec vous, m'sieu Gérard et la compagnie, dit-il.

Et, s'apercevant que le vieillard était seul:

— Tiens, ajouta-t-il, on vous laisse seul!

Antoine trembla que tout ce bruit n'eût réveillé Charlotte; il marcha vers la porte de la chambre de la jeune fille; il n'entendit rien!... Assurément, Charlotte dormait toujours.

Alors, se tournant vers Philibert:

— Que voulez-vous? demanda-t-il.

Philibert tira, de sa poche, une fiole, qu'il montra à Antoine.

— Je vous apporte un médicament que M. le maire a fait préparer, tout exprès pour vous, chez le pharmacien, et qu'il m'a chargé de remettre à mam'zelle Charlotte. Voilà l'objet. Ça coûte plus cher qu'une bouteille de Beaune première; mais, en compensation, ça doit être très mauvais!

Il se mit à rire, enchanté de sa plaisanterie.

— C'est bien! Mettez ça là, Philibert, et remerciez M. le maire.

Antoine avait hâte de se retrouver seul. Philibert, cependant, s'assit.

— Alors, ça va mieux? demanda-t-il avec intérêt.

— Oui!

— Vous avez reçu un coup dur, comme on dit?

— Un coup dur, c'est le mot!

— C'est raide! Ça m'a fait de la peine, aussi vrai que je vous le dis!



— ... A MA PLACE, VOUS VOUS FERIEZ SAUTER LE CAISSON .. (PAGE 126.)

Ah ! il n'y a pas de danger que de pareilles choses arrivent à tels ou tels, que je connais dans le pays, et qui ne valent pas les quatre fers d'un cheval ! Non ! Ça tombe sur le plus honnête homme qui soit. Tout le monde vous plaint, d'ailleurs...

— Ah ! on sait déjà ?...

— Parbleu ! Ça s'est répandu comme une traînée de poudre; on ne parlait que de ça, ce soir, dans tout le pays. Mais, soyez tranquille,

M'sieu Gérard : il y a de bonnes âmes! Tout le monde vous aime, voyez-vous, ainsi que votre petite-fille, la belle mam'zelle Charlotte. On ne vous laisserait pas dans le pétrin!... Ah çà... c'est vrai, alors, vous êtes ruiné?

— Hélas!

— C'est le notaire qui...

— Le misérable! fit Antoine, dont les yeux brillèrent.

— Le gueux! ajouta Philibert, qui se crut obligé de renchérir... Il vous emporte vingt-cinq mille francs?

— Oui!

— Une somme, oui-dà; une vraie somme : toutes vos économies?

— Oui!

— La dot de mam'zelle Charlotte?

— La dot de Charlotte!

— Sacré tonnerre de chien! Vous avez du courage, m'sieu Gérard; à votre place, moi...

— Eh! bien?

— Dame... Écoutez donc... Je...

— Vous...

— Rien, rien, m'sieu Gérard, des bêtises, voyez-vous!... On dit ça; mais quant à le faire, autre chose...

— Vous vouliez dire que vous vous feriez sauter le caisson, à ma place, pas vrai Philibert, voilà ce que vous vouliez dire?... fit Antoine, en se levant, hagard, trébuchant comme un ivrogne. — Et il ajouta, gravement :

— J'y ai pensé!

Philibert frissonna.

— Allons donc! dit-il, effrayé par les paroles du vieux; vous êtes fou, m'sieu Gérard... Pas de bêtises! Hein!

Antoine avait repris sa place.

— Si ce n'était la crainte du châtiment de Dieu! fit-il... Peut-être que...

Il n'acheva pas; il retomba dans sa rêverie; il garda le silence, comme s'il avait oublié la présence du garde champêtre, qui, gêné par le mutisme de celui-ci, se leva et prit congé.

— Je reviendrai vous voir demain, dit-il; jusqu'à demain, m'sieu Gérard. Soignez-vous! M. le maire a donné la formule à mam'zelle Charlotte pour le médicament; oui, oui, elle sait comment il faut que vous le preniez...

— Va bien! Merci. Bonsoir, Philibert.

— Bonne nuit, m'sieu Gérard.

Le garde champêtre sortit.

Seul, Antoine parut plus morne encore que tout à l'heure. Accoudé

sur la table, les yeux grands ouverts, fixes, regardant sans voir, il réfléchissait profondément. Il ne souffrait pas; mais il éprouvait une lassitude excessive, comme après une très longue marche ou après un travail exténuant. A présent, il ne pensait plus: son cerveau lui semblait vide.

Il se leva, brusquement, et fit quelques pas, sans but... pour se mouvoir seulement.

De nouveau, il eut l'idée de réveiller Charlotte, ayant besoin de causer avec quelqu'un pour s'assurer qu'il n'était pas fou.

Une force invisible le poussait vers la cheminée de la salle, où son revolver était accroché; il se laissa guider; il décrocha l'arme, et, machinalement, il en fit jouer la batterie.

Il regardait toujours dans le vide, avec des yeux hagards, pareils à ceux des aliénés.

Cet homme, si vigoureux le matin encore, paraissait cassé, maintenant. Son dos s'était voûté; ses pieds traînaient sur le sol lorsqu'il faisait un pas.

Il tenait l'arme solidement assujettie en son poing, et, toujours, son regard fixe, éteint, restait baissé vers un point de la salle qu'il ne voyait pas.

Un grincement de fer se produisit et le coucou battit des ailes une fois.

Ce bruit, qui avait brusquement retenti, prit, aux oreilles du vieillard, des proportions formidables; il tressaillit, et, tout à coup, l'idée qu'il avait eue, déjà, cette idée qui s'était envolée de son cerveau trop las; cette idée qu'il essayait vainement depuis quelque temps déjà de ressaisir; cette idée l'étreignit derechef, l'obséda...

Se tuer; mourir! Oui, mourir; la mort pour lui, ce serait le repos, la délivrance. Après tout, il avait fait son temps ici-bas! Sa carrière était accomplie!

— Oui, mais se tuer, c'est lâcheté! se répétait-il.

Bah! pas si lâche; certes, il fallait du courage pour oser se loger une balle dans la tête. En un moment de folie, on pouvait en finir; mais, avec sa raison, c'était moins facile; ça ne durait qu'une seconde, oui, mais c'était horrible!

— Se dire qu'on est là, debout, vivant, qu'on pense, et que, l'instant d'après, il n'y a plus rien de vous!... Et le vouloir!

Et Antoine se disait:

— C'est dur!

Le pourrait-il? Puis, il songea à sa conversation de tout à l'heure avec Philibert. Oh! il l'avait torturé! Il lui avait retourné bêtement, et comme à plaisir, le couteau dans la plaie.

Puis, il évoqua, tout à coup, la figure de Charlotte, et ça le bouleversa!

Souffrir! Pour lui, ce n'était rien! Voir souffrir Charlotte, pour le vieux, c'était la vraie souffrance! Voilà ce qu'il ne pourrait pas supporter! Voir pleurer son enfant; non, non... Ça, il ne le pourrait pas!

Par un mouvement rapide il leva son revolver; une seconde, rien qu'une seconde, et tout serait fini, tout!

Mais il réfléchit encore.

M. Dubreuil était là; il protégerait Charlotte; et puis, Michel et Jacques resteraient; certes, ils n'abandonneraient pas la petite!

Parbleu, c'était lui, le vieux, la grande gêne! A qui servait-il? A personne!

Au contraire, lui parti, Charlotte serait plus que jamais intéressante; elle ne serait pas déshonorée par la faillite qui devait être déclarée, fatalement; on lui épargnerait toutes les hontes, toutes les humiliations qui l'attendaient, lui présent!... Oui, oui, cela valait mieux qu'il mourût.

Seulement, il n'osait pas en finir. Comme il était lâche!

Pour quelques jours qu'il avait à vivre encore, il faisait bien des manières — et quels jours!

Il se cramponnait misérablement à cette vie de souffrance, et cela l'indignait.

— J'aurai raison de toi, carcasse! fit-il, avec une sorte de rage. Ma volonté sera la plus forte...

Et, pour la deuxième fois, il leva son arme.

A cette minute suprême, il eut une hallucitation bienfaisante; il crut voir... il vit, nettement, les fantômes de ceux qu'il avait aimés; il s'agenouilla devant eux; il leur sourit; son beau visage s'éclaira, comme s'il avait reflété la vive lumière qui se dégageait de la radieuse apparition.

Il était tout attendri; il voyait son fils, il voyait sa bru, la mère de Charlotte.

Tous les trois, ils l'appelaient, ils lui tendaient les bras...

Tout à coup, Gérard se redressa — la face sereine; ses yeux avaient repris leur éclat accoutumé; le bonhomme se signa, dévotement.

— Le ciel m'inspire... dit-il... j'ai une idée! Nous sommes sauvés, peut-être!... Je vais aller voir Millot; c'est lui qui est porteur de mes traites; Millot est un brave homme; il me connaît depuis longtemps; je l'implorerai, je le supplierai...; il m'accordera du temps pour payer, peut-être! Je vendrai les fers qui sont en magasin sans trop grande perte, si j'ai du temps!... Comment n'ai-je pas pensé à ça plus tôt?... J'étais fou!... Ce coup que j'ai reçu m'avait assommé!... Oui, c'est ça!... Je peux m'en tirer comme ça!... C'est le salut, peut-être...

Il prit son chapeau et marcha vers la porte qu'il ouvrit sans bruit — il ne fallait pas qu'il réveillât Charlotte — puis, il sortit.

III

LE BANQUIER

M. Théodore Millot, banquier à Saint-Cloud, avait environ soixante-cinq ans. Fils d'ouvriers, gagnant péniblement leur vie, il avait dû, de bonne heure, s'industrier. A onze ans, il avait quitté sa ville natale : Clermont-Ferrand, et il était venu à Paris, où, peu après, il était entré, en qualité de « saute-ruisseau », chez un avoué. On le retrouvait, à dix ans de là, c'est-à-dire fort jeune encore, caissier chez un banquier escompteur. A quarante ans, il se trouvait avoir économisé, sou à sou, quarante mille francs.

Il avait, alors, monté une des premières agences de change qu'on ait vues à Paris, et s'était retiré, dix ans après, avec une somme ronde : six cent mille francs.

Enfin, il s'était installé à Saint-Cloud, où, jeune encore, toujours actif, et inlassable, malgré les accablants travaux qui avaient dominé sa vie, il faisait des opérations de bourse, l'escompte et le recouvrement.

On assurait qu'il était millionnaire, et, de vrai, on n'exagérait guère.

Le père Millot avait toutes les qualités des enfants de l'Auvergne : il était laborieux, probe, économe, soigneux, sobre, et il avait une prodigieuse entente des affaires.

Il était resté célibataire, ce qui convenait mieux à sa nature fruste, sauvage, et indépendante.

Le bonhomme faisait du bien sans le crier sur les toits ; il obligeait volontiers.

Ayant beaucoup travaillé, il aimait les laborieux.

Il vivait, modestement, dans une maisonnette bien située, qu'il avait achetée quelques années auparavant.

Il n'avait, à son service, qu'une vieille femme de ménage, qui préparait ses repas et tenait son logis.

Cette femme, mariée, avait son logis en ville.

Son service fait, chaque soir, elle rentrait chez elle.

A l'heure où se produisirent les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent, M. Millot, après son dîner, réglait les comptes de la journée : besogne longue et difficile, car, on le sait, c'était un jour de grande échéance, et, depuis longtemps, le banquier n'avait eu autant d'occupation.

Le cabinet-caisse du banquier, éclairé, le jour, par une fenêtre donnant sur un jardinet, était assez vaste, et tout tendu de papier velouté, de couleur vert sombre, pareille à celle du velours qui recouvrait les sièges, fauteuils et chaises en chêne sculpté.

Des gravures sans valeur, représentant des tableaux célèbres, tels que la *Mort du duc de Guise*, par Paul Delaroche; la *Source*, d'Ingres, étaient accrochées aux murs.

On voyait, dans un coin, un vaste coffre-fort scellé à la muraille : meuble à la fois solennel et cossu, bardé de fer, et qui ne s'ouvrait pas encore après de longues combinaisons de lettres et de chiffres, car il fallait, de plus, mettre en mouvement deux clés, à l'aspect bizarre et vraiment inimitables.

Le bureau du banquier, surchargé de paperasses, était placé au milieu de la pièce. C'était un meuble immense en chêne sculpté, massif, muni de nombreux tiroirs fermant à clé.

M. Millot était assis devant ce bureau.

La lueur d'une lampe basse, chargée d'un abat-jour vert, éclairait bien le visage du banquier, masque placide, benoît, aux joues grasses, couperosées ; au nez fort et recourbé — signe de volonté ; au front bas, sous une chevelure grise, crépue.

Comme il avait longtemps travaillé à la lumière des lampes, il était myope et portait des lunettes à monture d'acier dont les verres étaient légèrement teintés de bleu.

Ses petits yeux à la teinte verdâtre, ternes, comme ceux des myopes, semblaient fouiller, profondément, ce qu'ils regardaient. De vrai, M. Millot, quoique myope; mais sagace observateur, il faut le dire, savait voir: qualité peu commune.

Il ne passait nulle part sans avoir aperçu, du premier coup d'œil, mille choses, sans importance pour la plupart des gens, mais qui l'intéressaient, lui.

Il ne portait ni barbe ni moustaches et ne se montrait jamais que soigneusement rasé ; il se faisait, lui-même, la barbe chaque matin.

Il était vêtu décemment; mais sans aucune recherche ; il n'attachait aucune importance à son accoutrement. Il portait, ordinairement, un chapeau de feutre mou et un léger veston de drap noir ; l'été, il jetait, sur ses épaules, un léger pardessus, et l'hiver, une bonne pelisse fourrée, très vaste et confortable. Il avait adopté ce vêtement, qu'il trouvait plus commode, ayant souci, avant tout, de se sentir à l'aise.

M. Millot n'avait pas la lourdeur qui caractérise, d'ordinaire, le bureaucrate, ni la rondeur hautaine et bienveillante qui est le propre de l'homme d'argent, habitué à voir les plus fiers et les plus grands prosternés devant son omnipotence.

Il était petit de taille, maigre et chétif en apparence, car il était vraiment très robuste.

Pierre, au sortir de la maréchalerie, où on l'a vu plus haut, était revenu, en toute hâte, chez M. Millot.

Il entra dans le cabinet du banquier où l'on pénétrait — de la route qui passait devant la maison — après avoir gravi un perron de quelques marches.

Le banquier faisait ses comptes.

Il entendit la porte s'ouvrir derrière lui, et, sans se retourner :

— C'est vous, Castel ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. Je suis en retard ; mais ma tournée était très longue.

— Ne vous excusez pas ; je ne vous attendais pas si tôt !... Il y avait de la besogne !... Quelle journée !... Moi, je n'en peux plus !... Faites vos comptes !... Je serai à vous dans une minute !

Pierre s'installa, au fond du bureau, devant une petite table, pour compter des billets de banque et des pièces de monnaie.

Voyons ce qui se passait, cependant, au dehors, sur la route, devant la maison du banquier.

Nicolas, le facteur, traversait, en chantant, la petite place : une sorte de carrefour, où trois voies aboutissaient ; l'une, à droite, allant vers la campagne ; l'autre, à gauche, venant du village, et la troisième, longeant le mur de la maison du banquier.

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas !

Nicolas chantait, d'une voix avinée, et marchait en titubant.

Un bouquet d'arbres, attenant à une propriété voisine, s'élevait là.

C'était l'endroit dénommé « Les Trois Chênes ».

Le feuillage épais des arbres jetait, sur le sol, une ombre plus épaisse ; les trois routes étaient éclairées, vaguement, par la lune.

Le facteur s'arrêta, obéissant à un de ces caprices d'ivrogne que rien ne justifie.

— Nicolas, mon garçon, dit-il — car il monologuait toujours lorsqu'il était ivre — tu es dans les brindezingues !... Ce qu'il y a de drôle, dans l'aventure, c'est que j'ai beaucoup bu et que je meurs de soif !... Expliquez ça !... Plus on boit, plus on a le gosier sec : c'est drôle, ça, tout de même !... Pourtant, raisonnons ; si je mets du vin dans un verre, il est plein, on n'y peut plus rien ajouter, et, dans mon corps, c'est différent : plus j'y verse du liquide, plus il faut en verser !... Expliquez ça !...

Il sourit.

— C'est égal ! reprit-il. J'ai la pépie ! Je vais me payer un litre ! Je ne veux pas me coucher avec la pépie ! Allons-y !

Et, se remettant en route, tout en titubant, il se dirigea vers le village, non sans reprendre, à tue-tête, sa chanson interrompue :

> La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
> La liberté guide nos pas!

C'est en suivant cette route qu'il rencontra Charlotte Gérard, ainsi qu'on l'a vu plus haut, Charlotte, qui allait au rendez-vous que lui avait donné Michel, à l'endroit dénommé « Les Trois Chênes ».

Nous avons vu Jacques sortir de la maréchalerie peu après le départ de Charlotte. Il avait pris par le plus court, poussé, irrésistiblement, vers les Trois Chênes, où il arriva avant Charlotte.

Il se dissimula derrière l'un des chênes, dans l'ombre propice, et il attendit. Il pensait. Pourquoi était-il venu là? S'il allait « les » voir, comme l'autre fois... Serait-il maître de lui? Il n'avait tenu à rien qu'il ne devînt criminel!

Oh! il ferait mieux de fuir, de quitter le pays! Est-ce qu'il savait où pouvait le conduire cette passion? Oui, oui, il fallait partir! Pourtant, il ne bougea pas. On eût dit qu'une force invisible le retenait là, malgré lui!

Comme il souffrait! A l'idée qu'il pouvait « les » voir surgir, tout à coup, il sentait, en lui, courir des frissons. Non, il fallait fuir!

Il ne voulait pas voir ça! Il serait capable de les tuer! Voilà où il en était; c'était horrible!

— On a marché! fit-il... Quelqu'un vient ici!

Il ne s'était pas trompé. On avait bien marché, près de lui. Il vit une ombre de femme passer, à deux pas. Alors, il étouffa un cri de rage. Il avait reconnu Charlotte.

Il fit un pas en arrière et s'adossa au mur de la propriété voisine. Là, il attendit... haletant.

Charlotte, également cachée dans l'ombre, derrière le tronc d'un des chênes, attendait, elle aussi. Toutes sortes de pensées se heurtaient en son cerveau.

Elle tremblait. Sans savoir pourquoi, elle avait peur!

Michel allait venir! Comme ils étaient imprudents : si quelqu'un les voyait!

Et puis, elle pensait encore à Jacques. Certainement, il méditait quelque mauvais dessein. Mais lequel? A présent, il savait que Michel, libre, pouvait se marier; or, Jacques, se disant qu'il ne pouvait plus rien espérer, pouvait devenir dangereux; il était capable de tout!

Soudain, Charlotte entendit marcher; elle vit Michel. Alors, elle se rassura. Elle marcha au-devant de lui. Ils s'embrassèrent. Ils demeurèrent l'un près de l'autre, dans l'ombre.



JACQUES PRIT LA FUITE SANS SE RETOURNER... (PAGE 135.)

— Est-ce que tu es là depuis longtemps ? demanda Michel.

— J'arrive.

— Je craignais de t'avoir fait attendre... Comment va mon oncle ?

— Mieux... Il dormait quand je suis sortie ; mais il peut se réveiller, avoir besoin de moi : il faut que je parte !... J'ai voulu seulement avoir des nouvelles !... Tu as vu monsieur Millot?

— Oui, il y a une heure !... Il avait été absent toute la journée.

— Eh! bien?

— Tout est arrangé !... Il n'y avait, entre nous, qu'un malentendu !... Ah ! J'ai eu une fière peur ! Échouer comme ça la veille de la réussite ! C'était dur !... Il est vrai qu'en cherchant, j'eusse trouvé, sans doute, un autre bailleur de fonds, car mon affaire est bonne ; mais cela eût occasionné une perte de temps... et j'ai hâte de réussir !... J'ai erré, toute la journée, comme une âme en peine... Je le disais cet après-midi à monsieur Dubreuil que j'ai rencontré... il me faut cet argent, coûte que coûte ! J'ai pris des engagements, il faut que je les tienne.

— Enfin, tu as réussi, le ciel en soit loué !

— Monsieur Millot m'attend! Nous devons finir l'affaire ce soir même! Il me comptera vingt-cinq mille francs! Demain, je repartirai! Avant deux mois tu seras ma femme! Oh! je tremblais de ne pas réussir ! J'étais désespéré ! C'est que le jour si longtemps attendu est arrivé, Charlotte! Avant deux mois, je serai riche, j'aurai la gloire — le père nous pardonnera ! Nous serons heureux ! A présent, rien ne peut nous séparer.

— Ne le dis pas ! le mauvais sort, jaloux, pourrait t'entendre ! Michel, il me semble que je rêve.

— Chère aimée !

— Maintenant, je t'ai vu, je suis rassurée!... Je retourne chez nous !... Si le père s'éveillait, s'il m'appelait !... D'ailleurs, nous ne pouvons rester ici plus longtemps !... On pourrait nous voir !... Et puis, monsieur Millot t'attend... Adieu !

— Non... Reste encore !... Monsieur Millot ne m'a donné rendez-vous que pour dix heures ; or, l'heure n'est pas venue encore ! Reste !... Ma douce Charlotte, il y a si longtemps que je ne t'ai vue !... J'ai tant de choses à te dire !... Mon cœur déborde!... J'ai besoin de te voir, de te parler !... Mais, tu as raison, ici, on pourrait nous surprendre... Éloignons-nous !... Viens !

— Allons donc!... je n'ai pas la force de te résister ; je le devrais, pourtant.

— La nuit est si belle, si étoilée !... Il y a tant de parfums dans l'air !... Marchons !... Appuie-toi sur moi !... Causons !... Viens ma bien-aimée !...

Michel passa son bras autour de la taille de Charlotte. Ils traversèrent rapidement la petite place et gagnèrent, à droite, la route qui menait dans la campagne.

Jacques n'avait rien perdu de l'entretien des amants. Oh ! la torture qu'il éprouvait était atroce ! Il suffoquait ! Comme ils étaient heureux ! Leur bonheur l'exaspérait !

Il lui semblait qu'il était ivre ! Tout tournait autour de lui ! Tout à l'heure, là, un brouillard rouge avait passé devant ses yeux. Comment ne les avait-il pas tués ? Il était trop lâche ! Mais ces pensées l'effrayaient.

Lui, assassin !... En était-il donc là ? Cette passion terrible le dominait... l'écrasait ! A cette heure, il croyait entendre une voix qui lui parlait, qui soufflait à ses oreilles d'infâmes projets.

Ah ! si Michel disparaissait ; s'il n'était pas là ! Charlotte pourrait lui appartenir ! Oui, ce Michel était l'obstacle. Mais comment le frapper sans coup férir ? Comment !... Oui, comment ?

— Il faudrait oser !... Il faudrait n'être pas lâche !

Mais Jacques se débattait contre ces abominables suggestions.

Cependant, il songeait que Michel devait recevoir tout à l'heure, de monsieur Millot, vingt-cinq mille francs.

Lui-même, là, un instant auparavant, il l'avait dit à Charlotte, heureux, enivré, fier de l'amour qu'il avait inspiré à la plus belle !

Et Jacques, malgré lui, échafaudait un plan abominable. Tout le monde savait que l'association de Michel et de monsieur Millot était rompue : Michel n'était revenu en France qu'à cause de cela. Il avait dit à qui avait voulu l'entendre et toute la journée durant, que cette somme qu'il lui fallait il l'aurait coûte que coûte. Or, excepté Charlotte, nul ne savait que l'affaire était arrangée.

Jacques s'étonnait de l'habileté qu'il déployait, à son insu même, pour combiner son exécrable plan ! C'était cette voix qui lui parlait... qui le conseillait !... Oh ! cette voix ! comme il eût voulu ne pas l'entendre. Il lui criait : Tais-toi !... Tais-toi !... Je ne veux pas ! Mais le démon du crime le poussait.

— Si, demain, on trouvait monsieur Millot mort, pensa-t-il. D'autre part, si on trouvait chez Michel... cette somme : vingt-cinq mille francs, qu'il allait recevoir. On l'accuserait !... Il serait arrêté, jugé, condamné ! Toutes les preuves l'accableraient. Charlotte ne lui appartiendrait pas. Et peut-être, alors...

Mais non, non... c'est odieux !...

La passion m'égare !... Moi, assassin, jamais !... Il faut fuir !... Qu'ils soient heureux ; ils s'aiment ; ils ont souffert !... Fuyons !...

Et hagard, vainqueur... Jacques prit la fuite sans se retourner, sans regarder derrière lui, craignant de revenir, de les voir... d'être poussé encore par cette force qui le maîtrisait tout à l'heure et à laquelle il avait pu résister, finalement.

Dans le bureau-caisse du banquier, Pierre, cependant, avait terminé ses comptes.

Il attendait que M. Millot fût prêt à les recevoir.

M. Millot, de son côté, ayant achevé la besogne entreprise, se tourna vers son employé.

— Là, maintenant, Pierre, mon ami... fit-il... je suis à vous... Vous avez inscrit les numéros des billets de banque que vous avez reçus ?

— Oui, monsieur!... Je sais que vous tenez à ce que ce travail soit fait méticuleusement!

— Il est bien vrai que c'est une besogne de plus, besogne que certaines gens trouveraient fastidieuse, mais j'ai mes raisons pour agir ainsi. Plusieurs fois déjà, je m'en suis fort bien trouvé!... J'ai sauvé ainsi, par deux fois, des sommes qui eussent été perdues pour moi sans cette utile précaution... Cependant, vous n'avez inscrit que les numéros de mille et de cinq cents francs?

— Oui, monsieur.

— Bien! Bien!... Passez-moi la première note?

— C'est celle-ci.

Pierre passa une note au banquier.

— Dix-sept et sept, vingt-quatre... et huit, trente-deux... et six, trente-huit... et neuf, quarante-sept, et je retiens quatre... Quatre et sept onze... et neuf, vingt... et six, vingt-six... et trois, vingt-neuf... Deux cent quatre-vingt-dix-sept, fit M. Millot.

— Deux cent quatre-vingt-dix-sept, répéta Pierre Castel.

— C'est exact!... A un autre!

— J'ai reçu quatre mille francs chez M. Lacroix.

— Quatre mille francs.

— Deux cent vingt et un francs chez madame Lelièvre.

— Deux cent vingt et un francs.

— Six cents francs chez M. Hauteloup.

— Six cents francs.

— C'est tout.

Le banquier alignait des chiffres, au fur et à mesure que Pierre énonçait les sommes reçues par lui, et il faisait les comptes avec une prodigieuse rapidité; puis il palpait les billets, l'or, l'argent, voire la monnaie avec dextérité; il était dans son élément; les chiffres, les calculs d'intérêts, les billets de banque, ça le connaissait!

En quelques minutes, il eut fait un résumé général et il commença l'addition d'une longue colonne de chiffres. Puis, il compta l'argent, les billets d'abord, qu'il réunit par lots de pareille valeur.

Enfin, il prit à la poignée le métal dont il confectionna des rouleaux, prenant plaisir à toucher l'or et l'argent; à entendre le bruit net que produisaient les louis en ruisselant de ses mains, petites, potelées et blanches, en glissant à travers ses doigts longs et effilés.

Il fit en un tour de main un compte général, releva la tête, rajusta ses lunettes, se frotta les mains et regarda, joyeux, Pierre, qui avait suivi l'opération avec effarement, se demandant par quel miracle un cerveau humain pouvait se reconnaître au milieu d'un pareil casse-tête de chiffres, où il se fût perdu, lui, à coup sûr!

— Bien, mon brave, fit M. Millot, qui était évidemment très satisfait. La caisse est juste ; à la bonne heure ! C'est plaisir, vraiment, de tomber d'accord, comme ça, du premier coup, un jour de grande échéance ; un jour où nous manions des centaines de mille francs ! Que d'heures perdues à chercher une erreur de deux sous, jadis, et quelquefois pour un chiffre mal fait, pour une petite négligence de rien du tout ! C'est ça qui blanchit les cheveux des comptables ! Il faut, avant tout, avoir de la netteté ; alors, on s'en tire ! Maintenant, je vais payer vos appointements...

Il prit dans une sébile un rouleau d'or qu'il défit.

— Vingt, quarante, soixante, quatre-vingt, cent, cent vingt, cent quarante, fit-il en alignant sept pièces d'or, près desquelles il ajouta deux pièces de cinq francs en argent... Voilà, mon brave, cent cinquante francs, comptez !

Pierre, surpris, regarda son patron et dit naïvement :

— Mais, monsieur, vous me donnez vingt-cinq francs de trop !

M. Millot sourit.

— Pas du tout, j'ai résolu d'augmenter vos appointements ; vous recevrez, désormais, cent cinquante francs par mois ; je veux vous témoigner ma satisfaction, car je suis enchanté de vos excellents services.

Pierre était ébahi. Certes, il ne s'attendait guère à cette aubaine et sa surprise grandissait sa satisfaction. Et puis son patron lui annonçait la bonne nouvelle en des termes qui en doublaient le plaisir. Le vieux se sentit tout ému. Tout de suite, il pensa au bien-être nouveau que cette augmentation inattendue apporterait en son ménage; cette bonne Louise, si économe, et qui se privait d'affiquets désirés, pour que la maison ne manquât de rien, pourrait donc se donner le peu qu'elle souhaitait. Ça, c'était bon !

Comme ce M. Millot faisait un noble usage de sa fortune ! Pierre se disait modestement qu'il n'avait pas mérité ça. Il faisait son devoir, quoi? Il travaillait en conscience, c'était dans sa nature — il n'eût point pu agir différemment. Alors, pas de quoi le récompenser ! N'importe, le procédé était beau. Jamais on n'oublierait ça, tonnerre. De pareilles choses accrochaient les cœurs, tout de bon et pour toujours !

— Je ne sais comment vous remercier, monsieur, dit le brave homme d'une voix tremblante, tant la joie et l'émotion l'agitaient.

— Je veux que vous soyez content, Pierre, reprit le banquier. Depuis que vous travaillez pour moi, je n'ai qu'à me louer de vous sous tous les rapports, pour votre exactitude, pour votre probité, pour votre conscience ; je n'ai pas trouvé encore une erreur dans vos comptes ; vous ne m'avez montré dans votre service aucune négligence. Jadis, à pareil jour, je n'en finissais pas ; je passais une partie de la nuit à redresser les oublis de votre prédécesseur, en vérité, c'est moi qui suis votre obligé...

Pierre n'était pas expert en l'art des belles phrases ; il ne sut que répondre à tant de bonnes paroles, qui tombaient sur lui comme une averse en un jour d'orage. Il ne s'en enorgueillit pas, car c'était un simple avant tout. Il balbutia quelques mots inintelligibles et se contenta de serrer plus fortement que d'habitude la main que son patron lui offrait. Ce bref remerciement satisfit pleinement M. Millot qui, comme son employé, était assez peu loquace ordinairement.

— Revenons à nos affaires, fit-il... Ramassez votre argent !

Pierre prit les pièces d'or, une à une, et les mit dans la bourse, machinalement, en pensant encore à la joie que Louise éprouverait lorsqu'il lui ferait part de la générosité du banquier.

— Ainsi le père Gérard n'a pas payé ?... demanda M. Millot en regardant les traites que Pierre avait rapportées.

Ces paroles rappelèrent Pierre à la triste réalité.

— Non, monsieur ! Ah ! si vous l'aviez vu, dit-il, tout de bon, il vous aurait fait pitié !

Le banquier réfléchit un instant. Pierre l'observait.

— J'ai su toute l'affaire par Michel Verdier, que j'ai vu il y a deux heures !... Oui, il paraît que le coup a été dur pour Gérard !... C'est le plus honnête homme que je connaisse et je suis désolé de ce qui lui arrive ; je le verrai demain et je m'arrangerai avec lui ; je l'estime comme il le mérite !... Diable, on n'est pas un Turc, on ne laissera pas un travailleur dans le pétrin !... A ce sujet, rassurez-vous donc, Pierre !

L'émotion de Pierre fut à son comble.

— C'est bien, monsieur, dit-il, c'est bien !... Je ne sais pas dire les choses comme je le veux, mais c'est bien, ce que vous voulez faire... et, soit dit sans présomption, je m'y connais !... Oui, le coup qui frappe Gérard, c'est la ruine, la faillite, comme il dit, et la faillite, pour lui, ce serait la mort, voyez-vous !...

Dix heures sonnèrent, au clocher de l'église. Sur la place au dehors, Michel et Charlotte reparurent.

— Dix heures ! fit Michel. M. Millot doit m'attendre ! Hélas ! Il faut nous séparer ! Quand te reverrai-je, à présent ? Allons, adieu !

— Attends, dit Charlotte. Est-ce que tu seras longtemps chez M. Millot ?

— Non ! le temps de recevoir l'argent ! Pourquoi ?

— C'est que je t'attendrais pour connaître le résultat définitif de ta visite !... Je serais plus tranquille.

— C'est dit, attends-moi !

— Là, sous les arbres, je te verrai sortir. Va.

Michel marcha vite vers le perron de la maison du banquier et il entra sans frapper.

Le jeune homme s'arrêta, cependant, dès son entrée dans le bureau,

craignant d'être venu trop tôt en voyant Pierre proche de M. Millot sur le bureau de qui l'argent, les billets et toutes sortes de papiers étaient restés, d'ailleurs rangés méticuleusement : la prime qualité du banquier étant l'ordre, comme on le sait.

— Est-ce que je vous dérange ? demanda Michel, prêt d'avance à se retirer en cas de réponse affirmative.

— Non, non ! répliqua le banquier dont le visage s'était subitement éclairé à l'aspect du nouveau venu. Entrez ! Nous avions fini.

Il offrit à Michel sa main largement ouverte et le jeune homme serra cette main affectueusement.

— Pierre, reprit M. Millot, il est déjà tard, il faut rentrer chez vous.

— Bien, monsieur... Mais je peux fermer les contrevents...

— Je les fermerai... Rentrez, rentrez sans plus tarder ; vous n'avez pas dîné encore et madame Castel doit vous attendre, allez ! Demain dimanche, je passerai la journée à Paris ; je partirai vers neuf heures ; il me plairait que vous vinssiez faire un tour au bureau, avant mon départ ; puis-je compter sur vous ?

— Certes, monsieur... je viendrai ici demain à huit heures.

— C'est convenu ! Merci d'avance et à demain !

— A demain !

Pierre serra la main de son patron et celle de Michel qui le chargea d'embrasser pour lui la bonne Louise ; puis il marcha vers la porte, mais comme il allait sortir M. Millot le rappela.

— Monsieur ?... fit-il.

— Passez par l'appartement, je vous prie, dit le banquier, et faites savoir à ma femme de ménage, qui doit se morfondre dans la cuisine en attendant mes ordres, qu'elle peut aller se coucher. Je n'ai plus besoin d'elle ; il est déjà tard et j'ai à causer assez longuement avec M. Verdier.

— Bien, monsieur.

Pierre sortit cette fois.

M. Millot se leva.

— Permettez-moi de mettre un peu d'ordre dans ce fatras, dit-il.

— Faites donc.

Le banquier rangea méthodiquement dans sa caisse les liasses de billets de banque, les rouleaux, les effets impayés et, tout en accomplissant cette besogne :

— Il paraît que votre oncle est beaucoup mieux ? dit soudain M. Millot.

— Oui, monsieur, je vous remercie de votre sollicitude.

— J'en suis fort aise.

— Oh ! ce n'est pas pour lui-même que mon oncle s'afflige, c'est pour sa petite-fille, pour Charlotte, ma cousine... qu'il voit ruinée ; car la somme qu'on lui a enlevée, c'était la dot de la jeune fille !

— Je le sais ! Oui, c'est un malheur, non parce que mademoiselle Charlotte n'a plus de dot, car c'est une créature en tous points accomplie, et, sans dot, l'homme qui l'épousera sera assuré d'avance de trouver, par elle, un trésor, comme disaient les vieux de mon pays lorsqu'ils parlaient d'une belle, brave et bonne personne comme mademoiselle Gérard — le malheur gît en ceci, surtout, que le maréchal-ferrant ne peut payer immédiatement les traites qu'il a souscrites... Dame, si on le poursuivait, on aurait le droit de le mettre en faillite... et, pour un homme comme Gérard, les poursuites, les huissiers, la faillite... ça serait terrible !

— Terrible ! répéta Michel.

— Heureusement, reprit le banquier, c'est moi qui suis porteur des traites...

— Que voulez-vous dire ?

— Je garderai ces traites, je les rembourserai et j'attendrai que Gérard trouve à vendre sans perte les fers qu'il a en magasin, marchandise qui sortirait quasi pour rien de son magasin, en cas de faillite ; en agissant ainsi, je ferai une bonne action et je sauvegarderai ma créance.

— Sans compter, monsieur, que mon oncle vous en gardera une reconnaissance profonde, sans compter que Charlotte vous bénira pour cette bonne action, et que moi, je vous en saurai un gré infini !

— C'est convenu, je garderai les traites !

Michel se leva.

— Permettez-moi, monsieur, permettez-moi, je vous en prie, de porter immédiatement cette bonne nouvelle à mon oncle ; je serai de retour ici dans un quart d'heure...

Mais M. Millot le retint.

— Attendez, fit-il, il fera jour demain ; demain, j'irai voir moi-même Gérard, je le rassurerai ! Le péril n'est pas urgent ! Le brave homme a supporté le premier choc, il est sauvé : Pierre m'a donné de ses nouvelles les plus récentes. Vers huit heures il est allé chez votre oncle. M. Dubreuil assurait qu'il répondait de Gérard à la condition qu'il ne survienne aucunes complications, d'ailleurs imprévues, heureusement, il faut le dire. Demain, à la première heure, j'irai à la maréchalerie, vous pouvez compter sur moi, je vous le répète. Et puis il faut que nous causions ; il importe que vous retourniez, dès demain, en Angleterre; réglons donc notre affaire. Je suis las, ce soir; il est tard déjà.

— Vous avez raison, monsieur, et je me sens tout rasséréné par votre bonne promesse ; vous agirez à votre guise, je suis sûr que ce que vous ferez sera bien fait... A présent, je suis prêt à m'occuper de l'affaire qui m'a ramené en France à la suite de la correspondance que nous avons engagée.



GÉRARD S'ÉTAIT ARRÊTÉ DE NOUVEAU. (PAGE 145.)

— Bien !

M. Millot prit dans un tiroir diverses pièces qu'il posa sur son bureau.

— Reprenons nos affaires comme si ce malentendu qui avait surgi entre nous ne s'était pas produit. Donc, cette machine que vous avez inventée marchera ; en votre nom, ainsi que vous me l'avez demandé, j'ai déposé vos plans et j'ai pris un brevet : le voici.

Il remit un papier à Michel, qui le prit et l'examina.

— Je vous suis fort obligé, dit-il.

— Il restera dans votre dossier ; j'ai fait examiner les plans par un ingénieur, qui s'y est fortement intéressé et qui désire vivement vous féliciter ; oui, votre découverte, à ce qu'il assure, donnera une économie de main-d'œuvre de quatre-vingt-dix pour cent... Vous avez donc bien, mon jeune ami, une fortune entre les mains, comme vous me l'écriviez, sans exagération... A présent, nous disons qu'il vous faut vingt-cinq mille francs pour parer aux dépenses que la construction de votre première machine doit occasionner ?

— Vingt mille suffiraient peut-être ; mais il faut compter sur l'imprévu...

— J'ai rédigé un projet de contrat ; lisez-le, il est fait sur cette base — vous me servirez deux pour cent sur les bénéfices.

— C'est trop peu, je...

— Je ne veux pas vous exploiter, mon cher enfant ; ma part, ainsi fixée, sera très large. A ce sujet, d'ailleurs, j'ai des projets que vous connaîtrez un jour. Si ça vous convient, signez ; et je vous compterai la somme.

Michel lut le contrat qui tenait en quelques lignes, M. Millot étant aussi peu prolixe en écrits qu'en paroles, puis il approuva de la mine et du geste et signa.

— Voilà ! dit-il.

— Bien.

Le banquier prit, dans sa caisse, deux liasses de billets de banque de dix mille francs ; puis, cinq mille francs.

— Voici la somme, fit-il, vingt-cinq mille francs ; comptez !

Michel compta les billets et les plaça dans son portefeuille.

— Merci ! dit-il simplement... Je serai à Londres, demain dans la nuit ; avant un mois, le modèle sera construit et je reviendrai ici !... Ah ! j'ai hâte d'être de retour enfin. M. Millot, vous me rendez un signalé service, je ne l'oublierai jamais.

— Ne me remerciez pas : à mon défaut, vous auriez trouvé, pour cette affaire, dix bailleurs de fonds pour un ; car elle est, en tout points, excellente, et de celles pour lesquelles un inventeur trouve tout ce qu'il lui faut.

Michel se leva et prit congé.

— Monsieur Millot, je me retire ; tout est réglé entre nous, je ne veux pas vous retenir davantage : vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez besoin de vous reposer ; je ne vous reverrai pas avant mon départ, je vous fais donc mes adieux.

— Adieu et bon voyage !

— Merci... Au revoir !

Dehors, Michel gagna rapidement le bouquet d'arbres où Charlotte l'attendait.

Or, à ce moment-là même, Jacques reparut, venant du village et ramené là malgré lui.

Il vit, et Charlotte et Michel, qui s'étaient trouvés en pleine lumière, un instant, lorsqu'ils avaient traversé la place, éclairée par la lune. Il se cacha derrière un des chênes, et il écouta.

— Eh ! bien ? demanda Charlotte, anxieuse.

Michel répondit gaiement :

— L'affaire est dans le sac !... J'ai la somme !... Le contrat est signé !... Tout est en règle !

— Alors, je suis tranquille... Je me sauve... Adieu, Michel.

Mais le jeune homme la retint encore.

— Charlotte, ne me quitte pas si vite... Attends !...

— Oh ! Michel, laisse-moi !... Je suis inquiète !... Là-bas, le père est seul, malade !... C'est mal ! laisse-moi partir !...

— Un instant encore !... Songe que nous ne nous reverrons pas pendant un long mois.

Michel l'entraîna ; elle ne résista point.

La maisonnette de Michel n'était guère éloignée. Les amants disparurent dans la direction de cette maison.

Jacques, alors, sortit de sa cachette et regarda au loin la silhouette de Michel et de Charlotte qui marchaient lentement serrés l'un contre l'autre, amoureusement.

Ainsi, Michel avait la somme !

La fatalité s'en mêlait !... Jacques était tout frissonnant.

Ah ! pourquoi était-il venu près de cette maison ? Il avait cru qu'il en était bien loin ! Cette idée passait et repassait sans cesse en son cerveau, de plus en plus troublé : Michel avait la somme !

Cette preuve était convaincante !

Il faudrait seulement faire disparaître le contrat que Michel avait signé. Rien de plus facile ! Alors, Michel serait accusé de... Oui, mais, pour cela, il fallait oser !

Jacques se disait qu'il était lâche décidément !

Que se passa-t-il pourtant en lui, à cette suprême minute ? Obéit-il

à cette voix qui lui parlait depuis qu'il était sorti de la maréchalerie?

Soudain, il courut vers la route sur laquelle Michel et Charlotte s'étaient engagés tout à l'heure.

On eût dit qu'il avait besoin de les voir afin de raviver sa rage; afin de se donner le courage qui lui manquait pour accomplir son dessein.

Comme ils marchaient lentement, se disant de douces choses, il les rejoignit vite! Les amants allaient, toujours tendrement enlacés. Sans doute, ils se parlaient de l'avenir; ils faisaient mille projets; comme ils étaient heureux!

— Allons!... fit Jacques, hagard, farouche, terrible... Il le faut!... Elle sera à moi!... Dans l'ivresse que j'éprouverai, par elle, j'oublierai le reste!... Le remords n'aura pas prise sur moi!...

Il rebroussa chemin et se retrouva devant la maison du banquier. Une lumière brillait encore derrière la fenêtre du cabinet-caisse. M. Millot devait être seul à cette heure!

Jacques avait vu sortir de la maison, successivement, Pierre Castel et la femme de ménage — seule domestique du banquier.

Il ne résistait plus, à présent; il n'était plus maître de lui. Depuis un instant déjà, il avait armé son poing d'un couteau dont la lame, courte, mais épaisse et acérée, brillait sous la clarté douce de la lune.

Il se dirigea vite vers le perron...

Mais il s'arrêta net.

Il avait entendu marcher. Tonnerre!... Qui pouvait être là? Qui que ce fût, il fallait se garder!

Jacques se cacha dans l'ombre portée du mur, et il observa. Oh! Pourquoi avait-il été ainsi arrêté? Il était bien décidé!... Une minute de plus, il entrait dans le cabinet du banquier... Il frappait!

Le pas de l'homme qui venait était lourd; il devait marcher péniblement; ses pieds traînaient sur le sol caillouteux. Jacques attendait avec impatience qu'il apparût enfin. Il avait hâte de le voir, de le reconnaître, de savoir de quelle nature était le danger qu'il pouvait courir à être rencontré, par lui, près de la maison du banquier. Soudain l'homme s'arrêta.

— Que fait-il donc? se demanda Jacques. Pourquoi s'est-il arrêté?

L'homme reprit sa marche interrompue et apparut dans la partie éclairée de la place.

Jacques, stupéfait, commença un mouvement de retraite.

L'homme... c'était Antoine Gérard, le vieux maréchal-ferrant, que nous avons vu sortir de sa maison, décidé à voir le banquier le soir même pour le prier de lui prêter son aide dans le cas difficile où il se trouvait.

— Que vient-il faire ici? se demanda encore Jacques.

Tout d'abord, il crut que le vieillard s'était aperçu que Charlotte était

absente du logis et qu'il en était sorti pour la guetter. Mais non, il se rendit vite compte exactement du motif véritable de la sortie tardive de Gérard. Immobile, il observa.

Gérard, à quelques pas du perron, s'était arrêté de nouveau. On eût dit qu'au dernier moment, les jambes lui manquaient... qu'il n'osait plus accomplir son dessein.

— Jamais je n'oserai! murmura-t-il.

Mais il s'enhardit subitement. Il s'était dit, de nouveau, que si M. Millot lui accordait du temps pour payer, tout serait sauvé. Il y allait du bonheur de Charlotte : il n'y avait donc pas à hésiter.

Il gravit les marches du perron et il frappa à la porte.

— Entrez! fit une voix sonore que Jacques entendit nettement.

Gérard entra. Jacques attendit.

A la vue de Gérard, M. Millot se leva et s'empressa d'offrir une chaise au maréchal-ferrant qui se soutenait à peine et qui, pâle, tout tremblant, se tenait devant le banquier dans une posture effarée, comme s'il avait été stupéfait de son audace.

— Asseyez-vous, monsieur Gerard, fit M. Millot. Diable, on dirait que vous n'êtes pas solide sur vos jambes.

— Merci! répondit le vieux en soupirant.

Il s'assit.

— Ouf! ça va mieux! fit-il en s'efforçant de se donner une contenance.

M. Millot avait repris sa place et examinait le bonhomme qui lui faisait pitié.

Le matin encore, le maréchal-ferrant ne paraissait pas avoir son âge, mais le coup qu'il avait reçu avait fait de lui le vieillard de soixante-quinze ans qu'il était réellement.

— Ça vous étonne, pas vrai, monsieur Millot, de me voir à cette heure? fit-il en essayant de sourire comme il faisait en ses bons jours.

— Mais, non, monsieur Gérard, ça ne m'étonne pas, ou du moins, ça ne m'étonne qu'à demi.

— C'est qu'il est tard déjà, et que j'agis peut-être en mal appris, en venant vous voir à une heure où les honnêtes gens sont prêts à se coucher.

— En réalité, monsieur Gérard, je ne comptais pas avoir votre visite ce soir.

— Ah! vous voyez bien... Je ferais mieux de m'en aller...

— Non pas!... Car je devais aller vous voir demain...

— Vous avez raison, fit Gerard en se levant, j'ai eu tort de venir; je vous dérange! Je reviendrai, monsieur Millot, nous causerons demain.

— Et pourquoi pas ce soir?

— Dame, je ne sais pas, moi!... Monsieur Millot, vous savez ce qui est

arrivé... on vous l'a dit. Eh bien! ça m'a abruti, quoi! J'ai l'entendement tout à l'envers... et, dans ces cas-là, on ne sait plus...

— En venant ici vous aviez une idée, sans doute?

— Oui, mais je ne peux pas dire ce que c'était?... Parole, monsieur Millot, je ne me rappelle plus ce que je voulais...

Le malheureux avait l'air égaré.

Il ne savait plus ce qu'il devait faire, à cette minute suprême. Lui, si résolu tout à l'heure... à présent, et devant le banquier, il était devenu muet et sans pensée. Il souffrait! Il aurait voulu fuir! Il souhaitait de se retrouver chez lui!

La présence de M. Millot le gênait. Il avait besoin de revoir Charlotte.

Son trouble, son embarras, n'échappèrent point à M. Millot.

— Remettez-vous, monsieur Gérard, parlez-moi sans crainte et, si vous avez quelque chose à me demander, expliquez-vous : je suis disposé à faire tout le possible pour vous obliger!

— Vous savez, monsieur Millot, vous savez l'histoire; elle court le pays, à ce qu'on m'a dit : On m'a volé!

— Je le sais... et vous n'avez pu payer les traites que vous aviez acceptées.

— Non, et on peut me mettre en faillite ; on fera vendre ma bicoque; on jettera ma Charlotte sur le pavé!... Ça c'est terrible!... Ah! si je tenais le misérable qui m'a volé!... Si je le tenais...

— Voyons, voyons, monsieur Gérard, remettez-vous!... Encore une fois, remettez-vous, mon ami.

— C'est vrai! dit le vieux plus calme. Ça ne me rendra pas la dot de Charlotte! Ah! je m'en moquerais pas mal s'il ne s'agissait que de moi! Pour moi, qu'est-ce qu'il faut! J'ai toujours vécu de peu de chose! Ce n'est pas à mon âge qu'on a besoin de fortune. Je suis robuste et je travaillerai toujours assez pour parer à mes besoins personnels. N'importe, c'est fait! Le gueux a filé. Bref, monsieur Millot, je n'ai pu payer les traites. Moi, Gérard, je n'ai pas fait honneur à ma signature. Ce n'est pas que je ne paierai pas : j'ai des marchandises qui répondent de la somme; seulement, je ne peux pas les vendre en bloc. Alors, je me suis dit : M. Millot est généreux; s'il voulait m'aider, attendre. Je demande un an; je paierai les intérêts. Dites, monsieur Millot, est-ce que c'est possible?

— Eh bien! monsieur Gérard, pourquoi pas?

— Hein!... C'est pour de vrai...

— Je vous l'ai dit : je suis disposé à faire tout le possible pour vous obliger.

— Quoi!... monsieur Millot, vous ne retourneriez pas à votre client les traites impayées si je vous en priais?

— Certes!

— Vous ne feriez pas protester mes acceptations?

— Parbleu!

— Ai-je bien entendu?

— Il faut s'entr'aider ; je peux vous rendre ce service; je vous le rendrai avec joie...

Gérard se laissa tomber sur sa chaise, cette fois encore, accablé, sans force, tant l'émotion le poignait.

En cette journée, il avait supporté tant de commotions différentes, mais terribles, que c'était miracle, vraiment, à son âge, qu'il ne fût pas abattu plus encore.

— Quoi, reprit-il, je pourrais espérer que, grâce à vous, les huissiers ne viendront pas chez moi; que ma maison ne sera pas vendue!... Ah! ce n'est pas possible!

— Si fait.

— Vous seriez à ce point généreux, monsieur Millot; vous me sauveriez, vous auriez pitié d'un brave homme au désespoir; vous me laisseriez l'honneur sauf; Charlotte pourrait toujours marcher fière, quoique pauvre? Mais, savez-vous qu'on devrait mettre ça dans les journaux?

Gérard se releva.

— Qu'est-ce que je disais donc, que j'étais abattu; que je n'avais plus vingt ans! Tonnerre, mais je suis plus robuste que jamais! On verra si le père Gérard a du courage! Je vais me remettre à la forge; qu'on me cherche un jeune homme pour damer le pion au père Gérard! Je travaillerai nuit et jour; plus de repos ni de relâche! On va voir ça pour rien! Monsieur Millot, je vous demande un an, pas plus! Accordez-moi ce délai et je sauverai tout! Oui, voilà ce que j'étais venu vous demander! Les miens, de là-haut,m'ont soufflé cette bonne pensée! Ah! qu'ils en soient bénis! Monsieur Millot, vous me sauvez la vie! Oui, ma parole! C'était décidé : j'étais venu ici pour vous recommander ma fille; je ne voulais pas qu'elle eût trop à souffrir de mon désastre — ça, je savais bien que vous me l'accorderiez, car votre bon cœur est connu. — En sortant d'ici, je devais me faire sauter le caisson! Monsieur Millot, de cette heure, je vous appartiens; le jour, la nuit, si vous me dites : « Père Gérard, j'ai besoin de votre aide », vous me trouverez; je vous dois la vie, plus que la vie, l'honneur!

M. Millot se leva; prit les traites impayées qu'il montra à Gerard :

— Monsieur Gérard, vos traites resteront dans ce portefeuille jusqu'au jour où vous viendrez les reprendre, c'est convenu...

— Avant un an, je le jure!

— Je l'espère et je le souhaite!... Au revoir, monsieur Gérard; du courage!

— A présent, et grâce à vous, j'en ai! Au revoir, monsieur Millot!

Le maréchal-ferrant serra fortement dans la sienne la main du banquier, sans mot dire, puis, brusquement, il sortit.

Dehors, il traversa rapidement la place se dirigeant vers la maréchalerie.

— Brave homme!... fit M. Millot, lorsqu'il se retrouva seul... Il m'a remué!... Comme il aime sa fille, sa Charlotte!... Elle est tout pour lui!... Il ne vit que par elle!... Je suis tout heureux d'avoir pu l'obliger...

Il mit de l'ordre sur son bureau qui était encombré de papiers.

Il plaça sur son sous-main les traites de Gérard et le contrat de Michel.

— Je serrerai ces pièces dans le coffre-fort!... dit-il... Fermons, d'abord, les portes et les contrevents...

Il était fort las; il avait grand besoin de se reposer.

Onze heures sonnèrent.

Le banquier se leva et passa dans son appartement; puis de là, dans le jardin, qui se trouvait derrière la maison, et par lequel on pouvait sortir sur la route qui menait dans la campagne.

Jacques avait vu sortir Gérard. Pâle, tout tremblant, il hésita de nouveau. Pourtant, le banquier était seul, à présent. Il n'y avait rien de suspect aux alentours.

Oserait-il? Serait-il lâche? Tonnerre, une minute de courage seulement et l'œuvre serait accomplie!

Charlotte serait à lui! il se répétait ces mots pour s'exciter — car il hésitait toujours.

— Oui, oui... Charlotte m'appartiendra.

Enfin, il parut décidé. Vite, il marcha vers le perron qu'il gravit. Il pénétra dans le bureau. Il haletait.

— Personne! fit-il.

Il regarda autour de lui. L'expression de sa physionomie était hideuse.

Il vit que la porte donnant du bureau dans l'appartement était grande ouverte. Il comprit.

— M. Millot ferme la porte du jardin, dit-il... Le coup fait, je sortirai par là... Je ferai le tour pour rentrer chez nous.

Il accomplissait son œuvre avec une audace dont il ne se serait jamais cru capable. Même, il préparait toutes choses avec une précision surprenante, un calme d'esprit qui l'étonnait.

— Cherchons le contrat, d'abord, fit-il... Il faut que cette pièce disparaisse...

Tout de suite, il mit la main sur ce papier, que M. Millot avait laissé sur son bureau, bien en vue, afin de le retrouver aisément pour le mettre dans son coffre-fort. Il l'examina.



IL AVAIT BONDI SUR LUI BRUSQUEMENT. (PAGE 150.)

— C'est bien cela, dit-il.

Cependant il se troubla, car il avait entendu là-bas le pas du banquier qui revenait. Il glissa le contrat dans la poche intérieure du vêtement qu'il portait. Puis, après avoir assujetti fortement à son poing son couteau, il marcha résolument à la rencontre du banquier.

A ce moment-là même, Gérard reparut sur la place, au dehors.

Dans sa préoccupation de l'objet personnel de sa visite chez le ban-

quier, il n'avait pas pensé à lui demander s'il s'était entendu définitivement avec Michel.

La chose était, pour lui, importante, cependant.

En retournant à la maréchalerie, Gérard s'était dit que M. Millot ne devait pas être couché encore et qu'il pourrait l'interroger; l'affaire lui tenait à cœur...

D'ailleurs, il ne retiendrait le banquier qu'une minute. Il monta les marches du perron et il frappa. Vainement. Il frappa de nouveau.

— Je suis indiscret! fit-il... Bah! je saurai tout demain. N'insistons pas!

Cependant, Jacques, dans la maison, près de la porte qui donnait de plain-pied de la salle à manger dans le jardin, avait joint le banquier. Il avait bondi sur lui, brusquement. Il lui avait porté un formidable coup de couteau en pleine poitrine.

Le banquier était tombé en jetant un cri.

Or, Charlotte, ayant quitté Michel, inquiète, marchait vite, à ce moment-là même, regagnant la maréchalerie; elle longeait le mur du jardin de M. Millot.

Elle entendit avec épouvante le cri que la victime avait poussé en tombant sous le coup porté par l'assassin.

Un instant, effrayée, elle s'arrêta écoutant.

Puis elle reprit sa marche et arriva au bout du mur, sur la place, juste à temps pour voir Gérard, qui, après avoir vainement frappé à la porte du bureau, se retirait, jugeant qu'il était indiscret.

Gérard n'avait point entendu le cri; car le crime avait été commis trop loin de l'endroit où il se trouvait.

Charlotte vit son grand-père; elle le reconnut.

— Mon père, fit-elle stupéfaite.

Gérard, ayant hâte de rentrer, marchait vite.

Il traversa la place presque en courant et se perdit dans la nuit.

Charlotte s'arrêta.

— C'est bien mon père qui vient de sortir de la maison et qui a pris la fuite... pensa-t-elle. Mon Dieu, que s'est-il donc passé? Qui a jeté ce cri affreux que j'ai entendu?... Oh! je veux savoir!...

Elle essaya de faire un pas en avant; mais ce fut en vain. Elle était sans forces.

Pourtant, elle voulait savoir!...

La timide jeune fille était une créature pleine d'énergie. Elle se dit que le ciel lui donnerait le courage nécessaire. Elle pénétra dans le bureau-caisse : elle vit la porte ouverte, et elle pénétra dans l'appartement, juste au moment où Jacques sortait de la maison par la porte du jardin, donnant sur la route.

Dehors, il s'arrêta et écouta. Aucun bruit suspect. Son couteau qu'il tenait dans sa main crispée était sanglant ; il s'en aperçut et il jeta l'arme avec dégoût — d'instinct, inconsciemment.

Charlotte, cependant, marchait toujours droit devant elle. Elle tremblait si fort que ses dents s'entre-choquaient, ce qui produisit un bruit sinistre dans le silence. Oh ! ce cri, il vibrait à ses oreilles.

Soudain, la jeune fille s'arrêta frémissante.

La lueur de la lune, filtrant à travers la fenêtre de la salle à manger, éclairait nettement le corps du banquier.

Charlotte, alors, ne comprit plus qu'une chose : Son père, son pauvre père, s'était fait assassin. Il avait tué le banquier. Sans doute pour lui prendre les traites impayées. Oh ! c'était abominable ! Gérard, assassin !... Était-ce possible ? Hélas! il n'en fallait pas douter !

Ne l'avait-elle pas vu sortir de la maison, peu après avoir entendu le cri de la victime ? Est-ce que cela n'équivalait pas à une certitude absolue ? Elle l'avait vu ! Elle n'avait point été dupe d'une hallucination !

Le hasard l'avait amenée là, à point nommé ! Le ciel avait voulu qu'elle fût l'unique témoin de cet abominable forfait. Elle seule connaissait le meurtrier... C'était son père !

A présent, elle enviait le sort de la victime ! Elle eût voulu mourir ! Elle avait tout oublié, son ivresse de tout à l'heure avec Michel, son amour ! Même, elle ne songeait pas à Fernande, à sa fille... qu'elle adorait, pourtant !

Ah ! Pourrait-elle garder cet abominable secret ?

En aurait-elle la force ? Quelle contenance garder, désormais, en présence du meurtrier... c'est-à-dire de son père ? Pourtant elle réfléchit, si affolée qu'elle fut. Le banquier était-il mort ?

L'espoir, un instant, se glissa en son âme ! M. Millot n'était que blessé, peut-être. Il fallait s'en assurer... lui donner des soins si cela était nécessaire.

Charlotte se pencha sur le corps qui gisait près d'un grand fauteuil recouvert d'une étoffe en velours vert et orné de clous dorés, à têtes saillantes.

La jeune fille étendit une main vers la poitrine du banquier, espérant sentir les battements du cœur. Elle toucha le corps. Soudain, elle jeta un cri.

Elle avait senti sous ses doigts le sang de la victime, un liquide gluant dont le palper lui causa une sensation intraduisible.

Mais elle eut l'effroyable courage de vaincre son dégoût. Elle constata que le banquier était bien mort. Le cœur avait cessé de battre.

Alors, elle voulut se relever, mais elle ne le put point... Quelque

chose la retenait là ! Elle fit un effort pour se remettre debout ! Impossible !

Et le cadavre n'était qu'à un pas d'elle. Ce cadavre avait les yeux ouverts, fixes, et semblait la regarder !

Oh ! était-ce la main du mort qui s'était posée sur l'épaule de la jeune fille et qui la retenait là ?

Charlotte était brisée !

Elle demeura là, immobile, un instant terrifiée ; ne pouvant se relever ; sentant nettement sur son épaule peser la main du mort !

Enfin, elle fit un effort et, d'un seul bond, elle se releva ! Elle s'aperçut, alors, que sa mantille s'était accrochée à l'un des clous du fauteuil et que c'était là le motif de la résistance qu'elle avait éprouvée.

Alors, incapable de rester plus longtemps en ce lieu sinistre, elle marcha vers la porte ; elle l'ouvrit ; elle descendit rapidement les marches du perron et courut d'une traite jusque chez elle...

Gérard était rentré.

Charlotte l'entendit aller et venir dans sa chambre.

Alors, elle rentra dans sa chambre et s'assit. Elle rêva longtemps !

— Mon pauvre père !... dit-elle. La douleur l'a rendu fou ! Lui, assassin, assassin, assassin !

Elle s'agenouilla et essaya de prier... vainement.

Là-bas, cependant, Jacques, au sortir de la maison du banquier, après avoir jeté son couteau, s'était assis sur un tas de pierres, ne se sentant pas le courage de marcher. Il entendait ce cri affreux que M. Millot avait poussé en tombant. Par moments il tremblait.

Il demeura ainsi, abattu, prodigieusement las, rêveur, pendant plus d'une heure.

Comme minuit sonnait, il se leva.

Il y avait une demi-heure déjà que Charlotte était sortie de la maison du banquier et qu'elle était rentrée à la maréchalerie.

Soudain, dans la nuit silencieuse, Jacques entendit chanter :

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas.

Il tressaillit... Effrayé, il prit la fuite sans savoir où il allait, au hasard.

Après avoir traversé la place, devant la maison du banquier, il entendit plus nettement la voix du chanteur ; même, il distingua le bruit de ses pas.

Évidemment, ce chanteur était devant lui.

Il voulut rebrousser chemin pour l'éviter.

Mais, si sa pensée veillait, son corps semblait ne plus lui obéir.

Il poursuivit sa marche en avant et se jeta maladroitement dans

l'homme qui venait et qui, violemment heurté par le meurtrier, trébucha, faillit tomber et interrompit sa chanson.

C'était Nicolas, le facteur, qui rentrait chez lui complètement ivre.

— Eh! là, maladroit!... clama-t-il, lorsqu'il eut repris son assiette... Faites donc attention...

La place est assez large pour deux, il me semble.

Il ricana.

— Singulière manière de trinquer! reprit-il.

Il s'était arrêté et faisait des efforts pour se tenir debout sans brinqueballer à droite et à gauche.

— C'est Jacques!... poursuivit-il... Le forgeron de m'sieu Gérard; je l'ai bien reconnu, parbleu!...

Qu'est-ce qu'il fait par ici à cette heure... à une heure où les honnêtes gens sont couchés?...

Il passa, brusquement, d'une idée à une autre, avec cette mobilité d'esprit qui est le propre aux ivrognes.

— Nicolas, tu es de plus en plus dans les brindezingues, mon garçon!...

Gageons que je ne retrouverai pas ma maison!... Si je l'appelais, elle viendrait peut-être...

Ça serait gentil à elle!... Mais ouiche, pas de danger!

Qu'est-ce que je disais?... Plus on boit, plus on a soif!... A preuve: j'ai bu deux litres et j'ai toujours le pépie!... C'est rigolo!...

Oui, mais de ce train-là, je ne rentrerai jamais chez moi!... Allons!... Ouste! Chauffons la machine...

Il reprit sa chanson:

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas.

C'était sa chanson de prédilection quand il était ivre.

Seulement, il ne faisait que répéter, sans cesse, les deux premiers vers du refrain populaire... le reste ne venait pas!

Comme il s'était remis en route en zigzaguant, il heurta, soudain, du pied, quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit-il.

Il essaya de se baisser pour ramasser l'objet.

— Oh! ça sera difficile! D'autant plus que, si je tombe, qui est-ce qui me ramassera? Pas moi, bien sûr!

C'est égal, essayons!... Oh! hisse!... Ramassera, ramassera pas!...

Tonnerre de chien, ça n'est pas commode! Recommençons!...

Oh! hisse!... Ah! cette fois, ça y est!... Tiens, un couteau!...

Voilà une trouvaille!... Faudra que je donne deux sous à un pauvre; sans ça, ça me couperait la chance!...

Oh! mais, ça n'est pas pour rire! Ça coupe la veine, tout de bon!

Machinalement, il mit le couteau dans sa poche.

Puis, il regarda tout autour de lui.

— Ah çà! où suis-je donc?... Parole, je me suis perdu!... Voilà qui est farce!...

Moi, qui connais le pays comme ma poche!... Bon, j'y suis!...

Je serai chez moi dans cinq minutes, et il ne sera que temps!... Quel coup de traversin!...

Oui, oui, j'y suis!... Voilà la maison de M. Millot!... Hop! du nerf!... Chauffons!... En avant!...

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas.

Il chantait à tue-tête.

Soudain, une voix retentit :

— Quel vacarme!... Ah! c'est vous, Nicolas! Taisez-vous donc, morbleu!...

Vous troublez le repos public!... Sac à vin, va!

C'était Philibert, le garde champêtre, qui venait de faire une ronde, dans le bois, au pourchas des braconniers.

Nicolas le reconnut.

— Sac à vin!... Garde champêtre, mesurez vos paroles!... Pas d'insultes, je vous prie!

Je suis un fonctionnaire comme vous! Ah! mais!... Passez votre chemin.

Mais Philibert lui mit la main au collet.

— C'est bon!... Je dresse contravention, contre vous, pour ivresse publique et tapage nocturne!

Et il ajouta, triomphant :

— Enfin! Je le tiens donc, mon procès-verbal!

— Contravention... Ivresse publique; qu'est-ce que vous chantez, Philibert? Vous avez la berlue, je ne suis pas gris...

— Vous n'êtes pas gris, c'est vrai...

— Ah! Vous en convenez?

— Seulement vous êtes ivre-mort... Allons, assez causé... Je dresse procès-verbal. Vous vous expliquerez demain, avec monsieur le Maire... Sans adieu, Nicolas! C'est égal, mon garçon, vous êtes dans un fichu état... Je ferais bien, peut-être, de vous reconduire chez vous... Dieu sait si vous pourrez y arriver tout seul.

— Fichez-moi la paix, Philibert; je ne suis pas gris du tout... C'est vous qui êtes saoul, ou vous avez la berlue... Procès-verbal... Contravention... Couteau... trouvé. Fichu la guigne!... Coupé la veine!...

Le facteur trébucha et tomba, soudain; Philibert l'aida à se relever, et, sans mot dire, il le prit par le bras et le reconduisit chez lui...

QUATRIÈME PARTIE

L'ACCUSÉ

I

L'ARRESTATION

Chaque dimanche, Jacques faisait la paie, aux ouvriers, dans la grande salle, au rez-de-chaussée de la maison d'habitation attenante à la maréchalerie.

— Six journées : trente-six francs !... A toi, Roland!

Un autre ouvrier s'approcha pendant que l'autre, ayant compté son argent, le jetait dans une bourse de cuir, qu'il ferma en tirant une sorte de lacet, en cuir également.

— Tu n'as que trois journées! dit Jacques à Roland, brutalement; ça fait quinze francs; la semaine prochaine, on te donnera six francs par jour si tu travailles toute la semaine; le dimanche doit suffire pour se reposer!

L'ouvrier prit la somme et s'éloigna en grommelant.

— Là! C'est fait! reprit Jacques. A présent, filez! Aujourd'hui, dimanche : campo! Demain, à six heures, à la besogne!

Les ouvriers se retirèrent; Jacques les reconduisit jusqu'à la porte de la cour.

Le jeune homme avait revêtu ses habits des jours de fête, sous lesquels il avait moins bonne mine que lorsqu'il était costumé en travailleur; ce matin-là, sa redingote noire faisait mieux ressortir l'excessive pâleur de son masque.

— Tu as l'air d'un homme qui a passé joyeusement la nuit! lui dit l'un des ouvriers, sur le seuil de la porte.

— Je me suis mis entre les draps, pourtant, hier, comme dix heures sonnaient! répondit-il.

— On ne s'en douterait guère en te voyant!

L'ouvrier offrit à Jacques de lui payer un verre; mais il refusa.

Jacques regarda, au dehors, une minute, avec inquiétude; puis, il rentra dans la grande salle.

Il s'assit et pensa.

Tout était tranquille; la rue avait son aspect accoutumé; donc, on n'avait rien découvert, encore!

Jacques tremblait, cependant! Il avait peur de se trahir! Il s'en voulait de ce fait! Certes, il n'était qu'une chiffe.

Pour se rassurer, il se disait que le plus fort était fait! Pourquoi donc avoir peur? Personne, à coup sûr, ne le soupçonnait, personne! Car, après tout, à qui le crime devait-il profiter? Pas à lui! Eh bien! alors, pourquoi s'émouvoir bêtement?

Donc le plus fort était fait! Le but était atteint: Charlotte, désormais, serait à lui, toute à lui.

Seulement, il fallait manœuvrer habilement pour ça; il s'en chargeait!

Ah! il l'avait bien dit, jadis: « Je l'aime jusqu'au crime! »

Tout de même, pour jouer adroitement son rôle, à présent, il fallait de l'aplomb!

Eh bien! il en aurait; il se montrerait calme; il serait maître de lui, absolument.

Dame, le jeu en valait la peine: ne s'agissait-il pas, pour lui, du bonheur?

Jacques, soudain, sursauta: Pierre Castel était entré dans la salle.

— Qu'as-tu donc? fit le vieux.

— Rien!

— Tu trembles, et tu es tout pâle?

— Je n'ai rien!

Jacques frémit en songeant que « ça devait se voir », puisque deux personnes, déjà, lui avaient trouvé l'air « tout chose ».

— En passant, je suis entré pour prendre des nouvelles du père Gérard... Comment va-t-il, ce matin?

— Il n'est pas encore descendu.

— A sept heures!... Lui qui, d'ordinaire, se lève en même temps que le soleil!

— Oh! il ne tardera guère, à présent!

— Alors, je rentrerai en revenant.

— Où vas-tu donc?



CHARLOTTE, ELLE AUSSI, ÉTAIT EMBARRASSÉE. (PAGE 159.)

— Je vais faire un tour au bureau : M. Millot doit se rendre à Paris, aujourd'hui ; il faut que je prenne ses ordres pour demain... A tout à l'heure, Jacques... C'est égal, tu as mauvaise mine, ce matin : il faut te soigner ; à coup sûr, tu n'es pas dans ton assiette ordinaire.

Le vieux sorti, Jacques retomba dans sa rêverie.

Avant que dix minutes se soient écoulées, tout serait découvert! Pierre allait se trouver, face à face, avec le cadavre!...

Jacques tressaillit à cette idée...

Oui, le danger devenait imminent. Certes, c'était le moment « d'être d'attaque ! »

Oh ! cette nuit ! Quelle nuit abominable !

Depuis qu'il était revenu de « là-bas », il entendait cette plainte, cette plainte lugubre, prolongée, terrible... que le banquier avait jetée en tombant !

Cette plainte, est-ce qu'il l'entendrait toujours désormais ?

Est-ce que c'était ça, les remords ; les révoltes de la conscience ?

C'était horrible, en tous cas !

S'il fallait vivre en entendant toujours cette plainte, ça ne lui serait pas possible ! Non, si fort qu'on soit, on ne le pourrait pas !

Il frémissait chaque fois qu'il se revoyait « là-bas », au cours de cette nuit dont le souvenir devait le hanter, désormais et toujours !

Heureusement, le jour était enfin venu ; le jour avec les splendeurs de l'aurore, la clarté ! Le soleil avait chassé le spectre dont les plaintes rauques le torturaient ; et, cependant, au moindre bruit, il avait peur !

Oh ! si quelqu'un le soupçonnait... si...

Allons donc ! Vaines craintes !

Et puis, Charlotte allait être à lui : est-ce que ça ne devait pas le soutenir ? Le crime qu'il avait commis était nécessaire !

Le meurtrier de M. Millot réfléchit plus profondément encore.

Le contrat que Michel avait signé, son acte d'association avec le banquier, il l'avait pris là-bas ; or, cette pièce capitale, il la gardait dans sa poche, où elle était mieux cachée que partout ailleurs, car personne ne s'aviserait de le fouiller, bien sûr !

Cependant, si l'on découvrait ce contrat, l'innocence de Michel se trouverait démontrée, du même coup ! Il valait donc mieux faire disparaître ce dangereux papier ; il fallait le brûler, et le plus tôt possible !

Pourquoi pas immédiatement ? Oui ! Jacques se dit qu'il était seul : le père Gérard reposait toujours ; Charlotte n'avait point paru encore... le moment était donc opportun !

Jacques prit une bougie, qu'il alluma ; puis, tirant, de la poche intérieure de sa redingote, le contrat qu'il avait volé, il jeta un coup d'œil louche tout autour de lui.

Il prêta l'oreille aux bruits, et, ne voyant rien, n'entendant rien de suspect, il approcha le papier de la flamme ; mais il s'arrêta, tout à coup, stupéfait.

Il venait de constater, avec stupeur et épouvante, que, « là-bas, » dans sa précipitation, il avait pris, non seulement le contrat de Michel; mais aussi les traites impayées, souscrites par le père Gérard.

Comment ne s'était-il pas aperçu de ça plus tôt ?

Cependant, il ne réfléchit pas, tout de suite, aux conséquences que cette maladresse pouvait avoir.

Il éprouvait, d'ailleurs, une fatigue cérébrale d'une prodigieuse intensité.

Toutefois, il se remit, et, faisant un effort pour penser, il se dit que, avant tout, il fallait qu'il détruisît le contrat de Michel.

Pour les traites, il verrait après !

Il déposa donc les traites sur le petit bureau, devant lequel il s'était assis pour faire la paie des ouvriers et qui était encore encombré de papiers, de livres de comptes...

Puis, reprenant le contrat pour la deuxième fois, il l'approchait de la flamme de la bougie, quand Charlotte apparut.

Vite, il remit le contrat dans sa poche ; il éteignit la bougie et se leva pour remettre le flambeau où il l'avait pris ; il fit tout cela en un clin d'œil; mais maladroitement, gauchement, tout effaré, comme un écolier pris en faute...

Charlotte, elle aussi, était embarrassée ; elle ne s'attendait pas à voir, là, Jacques...

Comme lui, elle était effroyablement pâle !

Ni l'un, ni l'autre, ils ne s'observèrent, ayant, chacun de son côté, quelque chose à cacher.

— Tu es seul ! dit la jeune fille ; où donc est mon grand-père ?

— Il n'est pas descendu de sa chambre !

— Ah !

Il y eut une minute de silence entre les interlocuteurs.

Charlotte reprit :

— Que faisais-tu là?

— Rien !

La jeune fille regarda l'heure au coucou :

— Déjà sept heures et demie !

Puis, elle regarda par la fenêtre qui donnait sur la rue, et, comme Jacques, un instant auparavant, elle pensa :

— Le village a son aspect accoutumé : on n'a rien découvert encore !

Jacques, qui l'observait alors, ayant enfin repris son assurance, se dit que Charlotte avait assurément quelque chose !

Il s'évertua à trouver le motif qui bouleversait ainsi la physionomie de la jeune fille.

— Est-ce que tu as payé les ouvriers? demanda-t-elle, pour parler, pour rompre ce silence qui pesait lourdement sur elle.

— Oui !

— Tu n'as rien entendu dire?

— A quel propos?

Charlotte ne répondit pas.

Jacques la regarda avec inquiétude. Qu'avait-elle donc? Pourquoi ces interrogations?

Et la gaucherie de la jeune fille s'augmenta, car Charlotte sentait, sur elle, les regards ardents et curieux de Jacques; elle sentait qu'elle se troublait davantage à chaque mot qu'elle articulait, à chaque pas qu'elle faisait, et, mentalement, par une prière fervente, elle supplia Dieu de lui donner le courage nécessaire pour ne pas se trahir.

Par hasard, elle s'assit devant le bureau, à la place où Jacques se trouvait, lors de l'entrée de la jeune fille.

Ses yeux se fixèrent, machinalement, sur les papiers, épars devant elle; alors, elle se leva brusquement, ayant à la main les traites... les traites que Jacques avait laissées sur le bureau!

Le jeune homme marcha vers elle pour lui reprendre ces papiers; mais il s'arrêta, effrayé : Charlotte, debout, les yeux grands ouverts, les narines battantes, disait, en se tordant les mains, tant son désespoir était immense :

— Oh! cette dernière preuve est flagrante!... Et je doutais encore!... Ah! j'en suis sûre à présent, c'est bien lui qui a frappé le banquier!... Mon père, mon pauvre père... Assassin!

— Charlotte, que dis-tu donc? fit Jacques.

Il ne comprenait pas; il cherchait une échappatoire plausible pour expliquer comment ces traites étaient là, quand la jeune fille avait prononcé ces paroles énigmatiques.

Elle savait donc que M. Millot avait été assassiné? Comment savait-elle cela?

Enfin, est-ce qu'elle n'accusait pas Gérard du meurtre?

Jacques se demandait s'il ne rêvait pas!

Mais Charlotte poursuivit, avec véhémence, affolée :

— Il faut que nous cachions ces traites, Jacques! Oh! dis que tu me soutiendras si je chancelle; si tu vois que je vais me trahir, trahir mon père, livrer cet abominable secret, tu viendras à mon aide! Et puis, enfin, c'est ton devoir; tu lui dois beaucoup : il t'a recueilli, il t'a élevé, il a été ton bienfaiteur, il t'a servi de père!... Toi, tu ne peux pas le livrer, n'est-ce pas?

Elle ajouta, à voix basse, et son effroi s'accrut :

— Oh! cette nuit, nuit fatale, nuit terrible, jamais... jamais ne s'effacera de ma mémoire!

Elle chancela.

— Charlotte, tu m'épouvantes! fit Jacques.

— Je n'ai plus de force. Pourtant, il m'en faudra quand on saura...

Jacques apporta une chaise; Charlotte s'assit.

— Ah! je suis mieux, merci! fit-elle... Jacques, comme tu es généreux! Tu as pitié de moi, merci. Approche-toi, je te parlerai bas; il ne faut pas qu'on nous entende... Écoute...

— Parle...

— Hier, j'ai voulu voir Michel — oui, j'étais inquiète, je l'avais laissé tout agité : réussirait-il?... Parviendrait-il à convaincre M. Millot?... Je souffrais affreusement!... Jacques... tu vois que j'ai confiance en toi : je te dis tout cela, sachant que chacune de mes paroles te fait du mal...

— Achève donc?

— Donc, j'avais rendez-vous avec Michel... Lorsqu'il sortit de chez M. Millot, il avait réussi, il venait de recevoir la somme qui lui était nécessaire. J'étais rassurée, joyeuse... Un instant, je me promenai avec lui : nous avions tant de choses à nous dire!...

Comme je revenais ici après avoir quitté Michel, je longeais le mur de la maison de M. Millot, alors...

J'entendis soudain un cri, un cri lugubre, prolongé, une sorte de râle... une plainte sourde! Je tressaillis! Tout d'abord, effrayée, je me sentis incapable de faire un pas... Je tentai un effort pourtant, et, comme j'arrivais devant la porte d'entrée de la maison du banquier, je vis..

— Qui donc?

— Mon père!

— Ton père?

— Il descendait les marches du perron... Il sortit du bureau... Il prit la fuite en courant du côté de notre demeure.

— Poursuis?

— J'ai cru, un instant, que j'en mourrais de frayeur! Que s'était-il donc passé? Je voulus voir. Après une minute d'hésitation, j'entrai chez le banquier; Jacques, je me trouvai en présence d'un cadavre! Je compris tout! Oui, mon grand-père avait tué M. Millot pour lui prendre ses traites; il l'avait tué... dans un moment de folie; il s'était fait assassin!...

— Après? Après?

— Comme je me relevais pour fuir, juge de mon épouvante : je sentis qu'on me retenait...

— On te retenait?... fit Jacques en frissonnant. Qui donc te retenait?

— Oui, je ne pouvais bouger!... Vainement, j'essayais de me redresser; impossible!... Combien de temps cela dura-t-il! Je ne saurais le dire!... Il me semblait que la victime s'était relevée et que c'était sa main qui me retenait agenouillée...

— C'est effrayant!

Jacques se redressa de toute sa hauteur; un mauvais sourire passa sur ses lèvres minces et blanches! Il triomphait!

Le hasard l'avait magnifiquement servi... mieux qu'il ne s'était servi lui-même.

A coup sûr, Michel serait accusé du crime; on allait l'arrêter; toutes les preuves étaient contre lui... et, d'autre part, Charlotte croyait que c'était Gérard qui avait fait le coup.

Certainement, elle ne le livrerait pas, même pour sauver son amant.

Jacques se dit, avec plus de certitude que jamais :

— Je la tiens!

— Tu m'aideras, fit Charlotte doucement, je compte sur toi.

Jacques la regarda, bien décidé à en finir tout de suite!

— A une condition...

Charlotte ne comprit pas!

La demande d'aide qu'elle lui avait adressée n'était-elle pas toute naturelle?

Oh! Elle s'était fiée à lui sans hésiter; elle lui avait tout dit, sûre qu'elle était de cet homme, en pareille circonstance; n'imaginant pas qu'il pût avoir, un instant, l'idée de trahir son bienfaiteur; bien persuadée que Jacques était lié, à jamais, au vieillard, par la reconnaissance, par l'amour filial.

— Laquelle?... demanda la jeune fille sans cacher sa surprise.

— A nous deux nous connaissons un épouvantable secret!...

— Eh! bien?

— Pour le garder, il faut se soutenir mutuellement, s'entr'aider...

— C'est vrai!...

— Il faut que je me trouve soutenu, de mon côté, par un appui solide...

— Explique-toi donc, enfin?...

— Consens à devenir ma femme et je garderai le secret!...

— Jacques!

— Je t'aime à ce point que, si tu me résistes, je serai capable de tout!...

— Même de dénoncer ton bienfaiteur?

— Oui!...

— Malheureux!... Tu es fou!... Tu ne comprends donc pas? Mais ce marché que tu m'offres est odieux!

— Possible! Mais je t'aime? Allons, réponds, veux-tu?

— Jamais! J'aimerais mieux mourir!

— Tu ne mourras pas : tu seras ma femme, ou bien, je ferai connaître la vérité; je dirai : « Charlotte a vu le crime; elle cache les traites impayées, preuve nouvelle et prétexte du crime!... Et, devant tant de pièces à conviction, on me croira... Ton grand-père sera arrêté, jugé, condamné; il montera sur l'échafaud, et c'est toi qui l'auras voulu!

— Grâce! Grâce!

— Ose donc dire, à présent, que tu ne seras pas ma femme?

— Grâce!

— Réponds! Oui ou non! Oui, je me tais; non, je dis la vérité!... Décide!

— Misérable!

— Est-ce oui ou non? demanda Jacques, terrible.

— Oui! répondit Charlotte d'une voix à peine distincte.

Jacques poussa un cri de joie.

— Enfin! murmura-t-il avec enthousiasme.

Un grincement de porte rompit le silence qui avait succédé à cette scène.

Antoine Gerard était sorti de sa chambre; il descendit lentement l'escalier.

Le vieux avait revêtu ses plus beaux habits du dimanche; il était en grande tenue; il avait sorti de l'armoire sa redingote des jours solennels; son chapeau haut de forme, de mode ancienne, à bords étroits, et dont le poil était devenu rouge, non par l'usage, mais par la vieillesse.

Ah! c'était un rude gaillard que le vieux maréchal!

La veille, après le coup qu'il avait reçu et qui en eût assommé un autre, on eût dit qu'il allait trépasser; mais, comme, depuis sa visite chez M. Millot, l'honnête homme avait l'esprit en repos, il avait pu dormir : même, il avait dormi à poings fermés, tout comme au temps de sa jeunesse, et ça s'expliquait, après une pareille secousse! Et, au réveil, il s'était senti tout rasséréné, tout guilleret même; il avait de la joie plein l'âme!

— Bonjour, mes enfants! dit-il, d'une voix sonore... Hein, quelle magnifique journée! Il fait un temps superbe! Quel beau soleil!

Il ne remarqua pas la contenance embarrassée de Jacques ni de Charlotte.

— Déjà huit heures! reprit-il en regardant le coucou; il me semble que j'ai fait la grasse matinée! Bonjour, Charlotte, bonjour, ma fille!

Il embrassa Charlotte, qui, en recevant son baiser, ne put se défendre d'un tremblement qui la secoua tout entière.

— Comme tu es calfeutrée ici! Jacques, ouvre la porte, ouvre la fenêtre, garçon; il faut faire entrer ici l'air, la lumière et le soleil; ça ragaillardit.

Jacques obéit.

L'air pur pénétra dans la salle, où se glissa, aussi, un riant rayon de soleil qui illumina le visage du vieux.

— Tonnerre!... dit-il. Ça fait du bien de vivre. Tout de bon, je renais!

Il s'aperçut, seulement alors, de l'embarras des deux jeunes gens, qui contrastait si fort avec son allure.

— Eh quoi ! fit-il, vous êtes tout triste alors que je suis joyeux, et il y a de quoi, aussi. Mais, c'est vrai, vous ne savez pas la chose ; moi, égoïste je ne vous dis pas la nouvelle, la bonne nouvelle ! Nous sommes sauvés !

— Sauvés ! dit Jacques.

— Eh ! oui : hier, j'ai vu M. Millot !

— Ah !

— Le digne homme ! Voilà un bon riche, une âme généreuse, un cœur d'or ! Notre sort, à tous, était entre ses mains, et il faut en remercier le ciel ! Oui, car un autre, certes, n'eût pas agi de même...

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Ce qu'il a fait ? repliqua Antoine avec enthousiasme ; il m'a sauvé l'honneur et la vie, tout simplement !... Je vivrais cent ans que ça ne serait pas assez pour lui témoigner toute la reconnaissance dont mon cœur déborde pour lui !... Je lui ai tout dit franchement ; alors, il m'a réconforté ; il m'a dit : « Gérard, vous êtes un honnête homme, je veux vous aider à sortir de cette mauvaise affaire ! » Je lui ai demandé un an pour payer et il m'a accordé ce delai ! Ça m'a relevé !... Du coup, j'ai repris courage, je me suis senti vaillant !... Oui, morbleu, avant un an, j'aurai acquitté cette dette d'honneur ; je n'y faillirai pas !... Aujourd'hui, soyons tout à la joie ; il faut louer Dieu de ce qu'il a fait pour nous ; mais demain, à l'ouvrage !... On verra si le père Gérard boude devant la besogne !... Ah ! tu faisais le patron, vieux, depuis cinq ans ; plus de ça : à l'œuvre ! Dès demain, je reprends mon tablier de cuir pour ne plus le quitter !... Dieu merci, mon bras est encore vigoureux et je me sens tout rajeuni. Embrasse-moi, ma fille !... Ah ! tu es sur mon cœur, et ça me donne de la force ; enfin, l'honneur est sauf ; tout va bien ! Comme dit l'autre, avec bon sens : Plaie d'argent n'est pas mortelle !...

Charlotte, stupéfaite, l'écoutait.

Elle se disait, avec effarement, qu'il était bien étrangement maître de lui ; elle s'attendait à le voir apparaître tout défait, brisé, craintif, embarrassé, et voilà que, jamais, au contraire, il ne s'était montré plus gai, plus en train, plus tendre, plus loquace !... Comme il jouait bien son rôle !

— Jacques, tu as payé les hommes ? demanda Antoine, qui voulait en finir, ce jour-là, avec toute préoccupation.

— Oui !

— Bien !

Le vieillard se tourna vers Charlotte ; il lui prit tendrement les deux mains.

— Ma fille, je suis aise de te voir déjà endimanchée, fit-il. On dirait que tu as deviné ma pensée !... Tu ne comprends pas ?... Je m'explique : Tu n'as pas remarqué que, moi aussi, je me suis mis sur mon trente-et-un ?... Petite, tout à l'heure, la cloche sonnera pour appeler les fidèles



IL OFFRIT SON BRAS A LA JEUNE FILLE. (PAGE 166.)

à l'office du dimanche ; eh ! bien, ma fille, aujourd'hui, je veux t'y accompagner... On a beau n'être qu'un parpaillot ; on a beau faire le fendard, le fanfaron... parfois ! Vois-tu, on garde toujours, en soi, peu ou prou, le souvenir des croyances de l'enfance, et, vienne le malheur, quand on a besoin de consolations, on se tourne vers Celui qui est là-haut !... Oui, mon enfant, quand la cloche sonnera, nous partirons, et, tous les deux, agenouillés devant l'autel, graves, recueillis, nous nous humilierons

devant le Dieu de miséricorde : il a daigné jeter les yeux sur son serviteur, qui, pendant plus de cinquante ans, n'a pas commis, le sachant, une mauvaise action !

Antoine avait prononcé ces paroles solennellement ; il était apparu, quasi transfiguré, aux yeux de Charlotte, qui subissait l'influence rassérénante qui se dégageait du simple langage du vieillard.

— Mon père ! fit-elle, émue.

Elle était toute bouleversée ; elle croyait rêver ; elle se sentait devenir folle !

Etait-il donc possible que l'homme qui parlait ainsi eût commis le crime dont elle l'accusait ?

— Jacques, reprit le maréchal-ferrant... pendant que nous serons sortis, tu garderas la maison.

— C'est dit !

A ce moment-là même, un joyeux carillon chanta au dehors, et ses notes vibrantes s'envolèrent, à tire-d'aile, dans la lumière dorée qui baignait le village ; la physionomie d'Antoine s'éclaira.

— Charlotte, ma fille, c'est l'heure ! fit-il. Mets ton chapeau et partons !

La jeune fille obéit, machinalement ; elle rentra dans sa chambre.

Antoine, cependant, avait mis une main sur l'épaule de Jacques.

— Quand nous serons de retour, tu iras chercher Michel ; il ne partira que demain : je veux qu'il passe, avec nous, cette journée ; il faut, aujourd'hui, que nous soyons en famille !

Charlotte reparut, ravissante en sa toilette, pourtant bien simple, qui la parait splendidement.

— Te voilà prête !... dit le vieux... C'est bien ! Mademoiselle, prends mon bras !

Il offrit, galamment, son bras à la jeune fille, qui s'y appuya légèrement ; puis, il marcha vers la porte, en disant à Jacques :

— A bientôt !

Le vieillard et la jeune fille sortirent.

Jacques les suivit, des yeux, par la fenêtre ouverte, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, au tournant de la rue ; puis, il rentra dans la salle et s'assit.

Les dernières notes du carillon vibrèrent ; tout bruit cessa.

Le meurtrier, rêveur, roula une cigarette, qu'il alluma et qu'il fuma lentement.

Il triomphait ! Il se répétait que le hasard, vraiment, faisait, pour lui, plus que lui-même !

Encore quelques heures de courage et tout danger serait écarté, enfin !

Oui, toutes les charges pèseraient sur Michel. Avant deux heures, il serait arrêté.

Jacques se disait encore, avec une joie horrible à constater, qu'il serait bientôt, et pour jamais, débarrassé de son rival. Charlotte serait à lui! Il la tenait! Elle ne pouvait pas lui échapper, désormais.

Tout à coup, un brouhaha confus s'éleva; un bruit encore indistinct de voix qui semblait se rapprocher: on eût dit qu'une foule grouillait à quelque distance.

Jacques se leva, épouvanté, sentant ses genoux mollir.

D'où venait ce bruit?

A présent, et bien qu'il fût enhardi, l'assassin avait peur... plus que jamais! Bien sûr, on avait découvert le crime!

Jacques appela toute sa force à la rescousse! L'instant était décisif! A cette heure suprême, il fallait de l'aplomb!

Le bruit se rapprochait de plus en plus.

Est-ce que ces gens qui parlaient, là-bas, venaient chez le maréchal-ferrant?

Pourquoi!

Jacques, instinctivement, palpa, dans la poche de sa redingote, le contrat de Michel.

Comme il regrettait d'avoir été interrompu, tout à l'heure, en sa besogne, par Charlotte!

A cette heure, cette pièce compromettante, cette pièce qui établissait l'innocence de Michel, serait détruite.

Mais, peut-être, était-il encore temps de la brûler?

Oui! Seulement, il fallait se hâter.

Jacques se disposait à mettre son projet à exécution, lorsqu'il entendit marcher dans la cour.

Qui donc venait là?

Hagard, l'assassin se retourna; Michel était devant lui...

Le jeune homme était défait; il semblait être profondément ému.

— Jacques, fit-il.

— Qu'y a-t-il?

— Est-ce que le père n'est pas ici?

— Non!

— Jacques, un crime a été commis, cette nuit, dans le pays!

— Un crime!

— M. Millot, le banquier, a été assassiné.

— Par qui donc?

— M. Dubreuil, le maire, a ouvert une enquête, ainsi que le veut la loi, en attendant l'arrivée des magistrats!... A cette heure, il est sur le lieu du crime!

De nouveau, un bruit de pas précipités se fit entendre dans la cour : Antoine et Charlotte reparurent dans la salle.

A présent, Charlotte, d'autant plus courageuse devant le danger qu'il devenait plus imminent, paraissait bien résolue et forte.

— Vous savez la nouvelle, dit Antoine en ôtant son chapeau : M. Millot a été assassiné cette nuit!... C'est abominable!

— Mon Dieu, se disait Charlotte, donnez-moi la force de ne pas me trahir!

A présent, le bruit des voix était plus distinct; évidemment, la foule se rapprochait de la maison du maréchal-ferrant.

— C'est M. Dubreuil! dit Michel... Il vient ici!

— Que vient-il donc y faire? se demanda Jacques, terrifié.

— Nous sommes perdus! fit Charlotte tout bas, en se rapprochant de Jacques.

— Nous allons donc avoir des nouvelles! dit Antoine.

M. Dubreuil, cependant, parut, dans la salle, avec Philibert le garde champêtre, un brigadier de gendarmerie, et Pierre Castel, le garçon de recettes de M. Millot.

— Faites circuler la foule! dit M. Dubreuil... Qu'il n'y ait pas de rassemblement devant cette maison... Vous m'entendez, brigadier?

— Bien, monsieur le maire!

Le brigadier sortit pour faire exécuter l'ordre qu'il avait reçu.

— Monsieur le maire, dit Antoine, il paraît que ce pauvre M. Millot a été assassiné cette nuit?

— Oui!

— Connaît-on l'assassin?

— Pas encore!

M. Dubreuil fit signe à Pierre, qui s'approcha.

— Donc, dit-il, la dernière personne que vous avez vue, hier, avec votre patron, c'est bien Michel Verdier?

— Oui, monsieur le maire.

Le magistrat se tourna, alors, vers Michel.

— Michel Verdier, vous entendez? dit-il.

— Mais, monsieur le maire, je ne nie pas, répondit simplement Michel.

— Je sors de chez vous! reprit M. Dubreuil.

Michel le regarda, surpris.

— Dans quel but êtes-vous donc allé chez moi? demanda-t-il.

Le magistrat poursuivit :

— J'y ait fait une perquisition!...

— Une perquisition chez moi?...

— J'y ai trouvé une liasse de billets de banque dont les numéros figurent sur le livre de caisse de M. Millot, à la date d'hier; comment ces billets étaient-ils en votre possession?

Michel répondit :

— J'ai contracté, avec M. Millot, une association pour l'exploitation d'une machine dont je suis l'inventeur, et mon associé m'a remis, hier, un premier versement de fonds, nécessaire pour la construction de ma machine.

— La preuve?

— On l'aura en lisant le contrat que j'ai signé et qu'on trouvera dans le coffre-fort de M. Millot.

— J'ai inventorié tous les papiers de la victime : cette pièce n'a pas été trouvée! fit M. Dubreuil.

— C'est impossible!

— C'est ainsi!... De telle sorte que, jusqu'à plus ample informé, il est de mon devoir de m'assurer de votre personne!

— Vous m'accusez du crime?

— Les charges recueillies, contre vous, sont suffisantes pour motiver votre arrestation.

Alors, il se passa quelque chose d'effrayant : Charlotte, à demi folle, bondit vers Michel, qu'elle couvrit de son corps comme pour le défendre, et, d'une voix forte, elle s'écria :

— Vous voulez l'arrêter?... Mais ce n'est pas lui l'assassin, monsieur le maire, je vous jure que ce n'est pas lui l'assassin!...

La jeune fille s'arracha, brusquement, à l'étreinte de Michel; elle poussa un cri déchirant, s'assit et sanglota.

— Elle ne parlera pas!... se dit Jacques, qui était resté, pendant cette scène, immobile, muet, comme hébété.

M. Dubreuil, cependant, réfléchit une minute, au milieu de la stupéfaction générale; puis, se tournant vers Michel, il dit :

— Michel Verdier, à partir de ce moment, vous appartenez à la justice!...

II

L'ENQUÊTE

Le garde champêtre Philibert et le brigadier de gendarmerie causaient dans l'une des salles de la mairie de Saint-Cloud, où M. Dubreuil avait ordonné que les témoins fussent convoqués, à une heure précise, après midi — c'est-à-dire quelques heures après l'arrestation de Michel.

Cette salle, d'aspect froid, était meublée de fauteuils et de chaises en noyer, recouverts de velours vert; des tentures, en étoffe pareille, étaient accrochées aux fenêtres.

— Oui, fichu métier, brigadier, fichu métier, décidément! Vous me croirez si vous voulez ; mais ça ne me va pas! J'ai été soldat, comme vous; j'ai vu des champs de bataille; jamais ça ne m'a fait pareil effet! Brrr!... Tout de bon, j'en ai encore la chair de poule!

— Je connais ça! répliqua le brigadier, qui écoutait, distraitement, le garde champêtre, tout en jouant avec la dragonne de son sabre.

— Quand M. le maire, prévenu du crime par Pierre Castel, le garçon de recettes de M. Millot, partit chez le banquier, je dus l'accompagner... reprit Philibert. Non ; mais vous n'imaginez pas comme j'ai été remué lorsque je me suis trouvé face à face avec le cadavre! Tenez, encore à présent, et rien que d'y penser, parole, ça me fait frissonner!

— Bah! On s'accoutume à tout!... Tel que vous me voyez, m'sieu Philibert, j'en ai vu de grises!

— Non! Non! Je ne m'habituerai jamais à ça!... J'aime mieux ne boire que de l'eau et ne manger que du pain dur... M. le maire et moi, nous donnerons notre démission, c'est décidé, et nous irons planter nos choux, tranquilles comme Baptiste!...

C'est moi qui ai poussé bêtement M. Dubreuil à se faire nommer maire. Dame, je voulais être garde champêtre, une toquade à moi!... J'en suis revenu, par exemple : il n'en faut plus!... Bernique!... Et puis, entre nous, il y a trop de besogne! Vous me croirez si vous voulez : c'est moi qui fais tout ici!... M. le maire n'a pas de cervelle!... Bon médecin; mais maire... en carton. Chut!

— Chut! répéta le brigadier.

— Non, voyez-vous, brigadier, jamais M. le maire ne s'en tirera!... C'est vexant pour sa dignité!... Mais, c'est comme ça!... Vous entendez, il ne sortira pas de son enquête!... J'ai essayé de le remonter, ouiche! Comme tous les incapables, il veut tout entreprendre à la fois, et il ne fait que des boulettes!...

Tenez, un exemple : est-ce qu'il ne s'est pas avisé de faire une perquisition chez le père Gérard?... Une perquisition chez le père Gérard, le plus honnête homme du pays!... Faut-il être assez bête!... Dans quel but, je vous le demande?... On n'a pas idée de ça en province!

— Chut!... Le voici!...

M. Dubreuil, en effet, venait d'entrer dans la salle; il vit le brigadier; il l'appela.

Le magistrat regarda l'heure à sa montre.

— Midi et demi... dit-il... l'interrogatoire est pour une heure!... Tout va bien!... Brigadier, vous allez envoyer, tout de suite, un de vos hommes chez Pierre Castel, le garçon de recettes de M. Millot; il est cité comme témoin; mais faites-lui remettre cette lettre.

— Bien, monsieur le maire!

— L'accusé est toujours dans la pièce voisine?

— Oui, monsieur le maire.

— On introduira les témoins ici!... Allez, maintenant, allez!...

Le brigadier sortit.

M. Dubreuil s'assit devant la table, sur laquelle il avait déposé une vaste serviette, en maroquin, qui était gonflée démesurément; il en sortit quelques papiers, qu'il examina avec attention.

Philibert, qui s'était tenu à l'écart, se livrait à une mimique des plus cocasses; on eût dit qu'il s'efforçait, sans y parvenir, de prendre une résolution très importante.

Enfin, il parut décidé à mettre à exécution un projet qu'il avait formé et il s'approcha tout près du maire; il ôta son chapeau et salua militairement, le petit doigt sur la couture du pantalon, la main à la hauteur de l'œil.

— Monsieur le maire! fit-il, brusquement, d'une voix retentissante.

M. Dubreuil, qui était enfoncé dans ses réflexions, fit un saut sur sa chaise.

— Hem! Quoi? Qu'y a-t-il? Ah! c'est toi! fit-il. Que veux-tu?

Philibert devint très grave.

— Monsieur le maire, commença-t-il humblement, je vous demande pardon...

— De quoi?

— D'avoir eu de l'ambition!...

— De l'ambition?

— Oui, enfin, d'avoir voulu que vous soyez maire pour que je sois garde champêtre.

— Hein?...

Philibert poursuivit avec volubilité :

— Mais vous rendrez l'écharpe et moi la plaque et ça fera le compte!... Oui, ça arrangera tout!... J'ai trouvé ce moyen : je me dévoue!... Peut-être, à cause de moi, sachant que je tiens à mon titre, peut-être, auriez-vous hésité à donner votre démission : je sais que vous êtes bon!... Mais je crois devoir aller au-devant de vos désirs!... Je connais mes devoirs!.. Monsieur le maire, avant tout, sauvons notre dignité!...

— Ah çà! qu'est-ce que tu chantes?

— Ne le niez pas, monsieur le maire, vous êtes noyé. Quoi?... C'est visible à l'œil nu!

— Que signifie?...

— Bédame, tout s'explique; vous êtes médecin, pas magistrat!... Ça se comprend que vous perdiez la boule!

— Garde champêtre, fit M. Dubreuil qui s'amusait toujours des sorties de son subordonné.

— Faites excuse, monsieur le maire !... Je vous le répète : il y va de notre dignité !... Je dois vous dire, bien franchement, que, déjà, dans le pays, on se gausse de nous et ça ne me va pas !... Des pékins, rire de deux vieilles moustaches, pas de ça !... Et, pourtant, les pékins ont raison, il faut en convenir !... Voyons, monsieur le maire, entre nous, avouez-le, vous êtes dans le pétrin jusqu'au cou : dans un gâchis à n'en pas sortir !... Je vous connais comme si je vous avais fait !... Eh bien ! quoi, il vaut mieux l'avouer : vous pataugez !... Où en êtes-vous de votre enquête ? Vous n'en savez rien de rien !... C'est une vraie calamité !... Ça nous enlève notre prestige !... Donc, il n'y a qu'un moyen de nous tirer d'affaire, je vous l'ai dit : notre démission !... Démissionnons, monsieur le maire !... Rendez l'écharpe ; voici ma plaque !...

Philibert ayant ainsi parlé reprit sa pose militaire, la main au képi, et il attendit, très grave.

M. Dubreuil, qui l'avait écouté sans broncher, sourit ; puis, se levant, il prit le garde champêtre par l'oreille...

— Niais !... fit-il.

— Hein ! dit Philibert, toujours au port d'arme et saluant.

— On me l'avait bien dit ; mais je n'y croyais pas...

— Diable ! fit le garde champêtre.

— Tu fais, à la fois, le maire et le garde champêtre ; tu cumules, mon gars !

— Ouais !

— Maître drôle !

— Ouais !

— En attendant que je te donne ta démission de ton double emploi, tu vas te tenir coi, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le maire !

— Tu n'ouvriras plus la bouche que pour répondre aux questions qu'on t'adressera.

— Oui, monsieur le maire !

— Et nous verrons après si je te garde auprès de moi.

— Oui, monsieur le maire !

— Va ! animal !

Le visage de Philibert s'éclaira ; ses yeux brillèrent ; il ôta son képi, qu'il leva à bout de bras, avec enthousiasme.

— A la bonne heure ! fit-il joyeux, je retrouve mon major ! Vive M. le major ! Ah ! ce n'est pas pour dire ; mais vous êtes rudement mieux en major qu'en maire et surtout en magistrat, car j'en suis pour ce que j'ai dit ! C'est comme moi en garde champêtre, ça ne me va pas ! Fichu métier !

Il sortit, ce disant, persuadé qu'il avait sauvé la situation... pendant



ALORS LE VIEILLARD LEVA LES DEUX POINGS... (PAGE 179.)

que M. Dubreuil, un instant distrait par les cocasseries de son brosseur, retombait dans ses pensées.

Philibert avait cent fois raison !

Il faisait un fichu metier !

Ah ! le devoir était parfois rude à accomplir.

A present, il n'y avait plus de doute en l'esprit du maire.

Charlotte Gérard savait tout.

Elle avait vu le meurtrier, c'était sûr !

Il faudrait bien qu'elle parlât, qu'elle avouât, qu'elle dît toute la vérité...

A ce sujet, il avait son projet. Il était sûr, à présent, de son fait.

Le magistrat, cependant, inquiet, s'interrogeait.

Avait-il bien le droit d'abuser d'un secret qu'il devait garder.

Il le fallait.

Il n'y avait pas à hésiter.

La justice devait être éclairée.

— Je ferai mon devoir, dit M. Dubreuil, comme je crois devoir le faire en mon âme et conscience !... J'accomplirai ma mission jusqu'au bout, quoi qu'il m'en coûte et si douloureuse qu'elle soit.

Philibert reparut, cependant.

Il annonça que le père Gérard et Charlotte venaient d'arriver.

Ils étaient exacts. Une heure sonnait.

— Qu'ils entrent ! fit M. Dubreuil.

— Bien, monsieur le maire !

— Entrez, m'sieu Gérard ! dit Philibert en ouvrant la porte du fond.

Gérard et Charlotte parurent.

M. Dubreuil marcha au-devant de Gérard et lui serra la main.

— Vous avez répondu à mon appel, dit-il, c'est bien !

Il offrit un siège à Charlotte.

— Asseyez-vous, mademoiselle... fit-il.

Puis, il dit à Philibert :

— Introduisez l'accusé Michel Verdier.

Michel, pâle, apparut.

Gérard marcha vers lui ; il mit une main sur son épaule et lui dit d'une voix forte :

— Du courage, mon garçon !... Ne te laisse pas abattre, au moins !... Les preuves sont contre toi; mais ton innocence éclatera!

M. Dubreuil s'assit.

— En attendant l'arrivée des magistrats instructeurs qui, prévenus par moi, seront ici incessamment, il est de mon devoir, comme maire, de poursuivre l'enquête commencée !... fit-il.

— Vous nous avez cités comme témoins, monsieur le maire... dit Gérard ; ma fille et moi, nous sommes prêts à répondre à vos questions !.. De grâce, monsieur Dubreuil, hâtez-vous !... Je serais heureux que mon neveu Michel fût reconnu innocent avant l'arrivée des magistrats !... Vous, vous nous connaissez !... Nous vous répondrons, comme qui dirait au president d'un tribunal de famille.

— Comptez sur moi, Gérard !... Croyez que, dans cette triste circonstance, je ferai tout mon possible pour remplir, à la fois, mes devoirs d'ami et de magistrat !

— Merci, monsieur le maire ; vous êtes généreux comme toujours.

M. Dubreuil, alors, s'adressa à Charlotte, qui tressaillit.

— Mademoiselle, fit-il... c'est vous que je compte interroger, d'abord.

— Moi ?

— Ma fille ?... dit Gérard surpris... Comment ?...

— Laissez, Gérard !... répliqua doucement le maire... Mademoiselle, il faut que vous répondiez aux questions que je dois vous adresser.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?... se demanda Gérard.

Le maire poursuivit :

— Au cours de la perquisition que j'ai opérée chez vous, pour des raisons particulières, j'ai trouvé cette mantille !... Répondez, mademoiselle ; cette mantille vous appartient... tel est le point qu'il fallait établir, d'abord !

Gérard se demandait, vainement, où M. Dubreuil en voulait venir.

— Cette mantille, reprit le maire... s'adressant à Charlotte, vous ne l'avez prêtée à personne ?

— Non !...

— Fort bien ! Veuillez constater, mademoiselle, que cette mantille est ici déchirée.

— C'est vrai !... Je le constate !

— Il y manque un morceau, en forme de carré long, mesurant dix centimètres... Or, ce lambeau d'étoffe... le voici !

M. Dubreuil prit l'objet sur son bureau et il le montra à Charlotte, qui ne comprenait pas encore.

— Vous voyez, poursuivit-il, qu'il s'adapte, à merveille, à la place déchirée.

— C'est vrai, dit Charlotte.

— Or, savez-vous où j'ai trouvé ce fragment de dentelle ?

— Non.

— Il était accroché à l'un des clous d'un fauteuil, près du cadavre de M. Millot.

— Ciel !

— Vous êtes donc entrée dans la maison du banquier, hier soir.

Gérard intervint.

— Allons donc, monsieur le maire ! Ma fille n'est pas sortie de la maison, hier soir. D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle serait allée faire chez M. Millot ?

— La preuve est flagrante, pourtant !... répliqua M. Dubreuil, sans répondre à Gérard et en regardant toujours Charlotte... Mademoiselle, vous êtes devant la justice ! Je vous somme de dire la vérité !

— Encore une fois, monsieur le maire... dit Gérard, comment pouvez-vous admettre que ma fille soit entrée dans la pièce où gisait la victime ?...

Charlotte... une sensitive... en présence d'un cadavre!... Elle serait morte de frayeur!... Et puis pourquoi? Dans quel but?... Ça ne tient pas debout!... Allons, réponds, Charlotte, réponds, mon enfant?... Dis à M. Dubreuil qu'il y a, dans toute cette affaire, quelque chose d'étrange, d'inexplicable; mais que tu n'es pas sortie de chez nous hier soir, comme je l'affirmais tout à l'heure!

— Qu'elle explique, alors, comment il se fait que j'ai trouvé ce lambeau d'étoffe accroché à l'un des clous du fauteuil?... Allons, mademoiselle, répondez, il le faut!

— Je ne sais pas, monsieur le maire, je ne sais pas!... Comment voulez-vous que je le sache?

— Vous connaissez l'assassin de M. Millot; vous l'avez vu!...

— C'est faux!... Je ne l'ai pas vu!... Je jure que je ne l'ai pas vu!...

— Cependant, la preuve de votre passage en la maison où le crime a été commis reste irrécusable!

— Ah! je vous supplie de m'épargner...

— Nommez le coupable!

Pour la troisième fois, Gérard intervint.

— Voyons, monsieur le maire, si elle le connaissait, pourquoi ne parlerait-elle pas?

— C'est qu'elle a le plus puissant intérêt à cacher la vérité.

— Quel intérêt?

— Mademoiselle, votre père me demande quel intérêt vous avez à cacher la vérité? Faudra-t-il donc que je vous le dise devant tous? Sachez qu'au cours de la perquisition que j'ai faite chez Michel Verdier, j'ai trouvé des lettres qui m'ont révélé un secret terrible jusqu'ici bien gardé!... Comprenez-vous ce que je veux vous dire?

Charlotte marcha vers le maire, suppliante.

— Oui, mais vous ne parlerez pas... dit-elle... Du moins, pas en ce moment!... Oh! vous aurez pitié de moi!... C'est que c'est abominable, aussi...! Ah! monsieur Dubreuil, vous, si bon, si généreux... vous vous tairez!...

Mais Gérard l'interrompit:

— Relève-toi, Charlotte!... fit-il... Quel secret caches-tu donc? Il faut que je le sache!

— Plus tard, père, je te dirai tout!... Pas en ce terrible moment!

— Monsieur le maire, vous me direz tout à l'instant!

— Mademoiselle, nommez le coupable!... Je vous dis que vous le connaissez!... Si vous vous niez, j'agirai!... Une dernière fois, voulez-vous répondre à mes questions?

— Oh! vous êtes impitoyable!... Eh bien! oui, je suis entrée chez M. Millot!

— Pourquoi ?

— J'avais entendu le cri de la victime !

— Et avez-vous vu l'assassin ?

— L'assassin !... L'assassin !... Non, je ne l'ai pas vu !... Je ne l'ai pas vu !... Je vous jure que je ne l'ai pas vu !...

— Il faut en finir ! dit M. Dubreuil. Je vous forcerai bien à avouer...

Mais Gérard, qui avait écouté ce colloque avec une surprise grandissante, parut écrasé par les dernières réponses de Charlotte.

— Mon Dieu !... fit-il. Est-ce que je deviens fou ?... Il me semble que quelque chose, en moi, s'est brisé tout à coup !... Je chancelle !... Tout tourne autour de moi !... Je vais tomber !..: A moi, Michel, un siège, tonnerre !...

Philibert apporta une chaise.

Gérard s'assit.

Puis, il ajouta, presque à voix basse, les yeux fixés dans le vide, où il regardait comme égaré :

— Charlotte était hors de la maison, la nuit !... Elle a entendu le cri de la victime !... Elle est entrée dans la maison !... Elle a vu le cadavre !... Est-ce que c'est la fin du monde ?... Que va-t-il arriver ?...

Cependant, M. Dubreuil avait appelé le brigadier de gendarmerie et lui avait parlé bas à l'oreille.

Bientôt, le brigadier reparut, ramenant Pierre Castel et Louise, qui tenait Fernande par la main.

Michel, qui s'était tenu à l'écart et qui souffrait atrocement de la souffrance de Charlotte, vit, le premier, la petite fille ; il comprit, enfin, vers quel but marchait le maire.

— C'est effrayant !... dit-il.

A son tour, Charlotte vit l'enfant.

— Grand Dieu ! fit-elle.

Elle fut tentée de se jeter aux genoux de M. Dubreuil, pour le supplier de ne pas user, vis-à-vis d'elle, de l'arme terrible qu'il s'était faite.

Comme Michel, elle devinait, à présent, la pensée du magistrat.

Gérard, au bruit que firent, en entrant, les nouveaux venus, se retourna.

Son visage pâle blêmit, soudain.

La vue de Fernande l'impressionnait toujours à un point indicible, sans qu'il sût pourquoi.

Il n'avait jamais pu regarder cette enfant sans un trouble secret !

Vainement, il se demandait, maintenant, ce que cette enfant venait faire dans le débat engagé.

— Pierre Castel, répondez-moi !... dit M. Dubreuil gravement... Il y a trois mois que cette enfant est chez vous ?

— Oui, monsieur le maire, trois mois !

— Qui est-elle ?

— Dame... c'est...

— Parlez donc ?

— C'est... ma nièce... la fille de ma sœur Marguerite.

— C'est faux !... dit M. Dubreuil, avec impatience.

Puis, s'adressant à Louise :

— Madame Castel, répondez, vous !... Cette enfant est votre nièce ?

— Mais, mon homme vous a déjà répondu, monsieur le maire !

— Je vous dis que c'est faux !

— Ah çà !... fit Gérard... Pourquoi mentent-ils tous ?

Le maire, cependant, appela Fernande.

— Mon enfant... dit-il, viens ici, près de moi ! Laissez-la, Pierre, je vous l'ordonne !

Pierre dut lâcher la main de la petite.

— Approche ! fit M. Dubreuil.

Fernande s'approcha timidement, très impressionnée.

— Plus près !

L'enfant fit encore un pas et s'arrêta.

— Plus près encore !

Fernande obéit.

— N'aie pas peur ! lui dit le maire, quand elle fut tout près de lui.

— Je n'ai pas peur !... répondit la petite qui tremblait pourtant.

— Tu pries Dieu, n'est-ce pas ?... demanda le maire.

— Tous les jours.

— Tu sais que Dieu a horreur du mensonge ?

— Oui, monsieur.

— Tu me diras donc la vérité ?

— Oui, monsieur.

— La question que je vais t'adresser est fort importante : songe que, si tu mentais, le bon Dieu te punirait ! Connais-tu mademoiselle ?... Tu l'as vue déjà ?

Le maire montra Charlotte.

L'enfant ne répondit pas.

Gérard, debout, observait.

— Avant qu'on te conduisît chez Pierre... poursuivit M. Dubreuil... mademoiselle allait te voir, en l'endroit où tu étais alors ? Comment l'appelais-tu ?

Fernande ne répondit pas.

Le maire insista.

— Oui, je sais, on t'a défendu de dire ça !... Mais il me faut la vérité, toute la vérité !... Réponds, comment appelais-tu mademoiselle ?

Fernande garda le silence.

Pierre, Louis et Michel, profondément émus, s'approchèrent de M. Dubreuil, suppliants.

— Ah ! laissez-moi remplir ma charge, fit-il.

Et, reprenant, par la main, l'enfant, qui avait tenté de s'éloigner :

— Réponds, mon enfant, il le faut... Comment appelais-tu mademoiselle ?

Fernande, en se taisant si longtemps, avait fait preuve d'un courage bien rare.

Elle ne put résister davantage.

Elle échappa des mains de M. Dubreuil, courut vers Charlotte, se jeta dans ses bras, où elle se réfugia, et dit :

— Maman !

Puis, elle sanglota.

Le maire se redressa.

— Malheureuse enfant !... dit Michel.

— La preuve est faite !... déclara M. Dubreuil... Michel est le père de cette enfant, Michel est votre amant !... C'est lui qui a tué M. Millot !... Vous le saviez, mademoiselle ; mais vous ne pouviez accuser l'homme que vous aimiez !...

Gérard, cependant, avait relevé sa haute taille, qui, depuis la veille, s'était subitement affaissée.

Il apparut, soudain, terrible.

— Charlotte, dit-il... d'une voix tremblante... Cette enfant est à toi ?

— Oui, répliqua Charlotte énergiquement, bien décidée.

— Répète-le... reprit le vieillard... Il faut que j'en sois sûr !

— Oui !... répondit encore Charlotte.

Alors, le vieillard leva ses deux poings sur sa petite-fille qui tomba à genoux.

— Coquine !... fit-il.

Ses poings allaient retomber sur la tête de Charlotte; mais Fernande jeta un cri, et étendit ses deux mains jointes.

— Grand-père !... clama-t-elle. Ne fais pas de mal à maman !

Gérard recula, dompté !

— Dieu !... fit-il... Vous auriez mieux fait de me tuer sur le coup !

Puis, accablé, il se laissa choir sur un siège.

— Tonnerre ! reprit-il. Je n'y vois plus clair. Je suis assommé, quoi ! La voilà donc cette révélation que vous vouliez m'épargner, monsieur le maire ? Brave homme, va ! Un étranger... il comprenait que ça pouvait abattre ma vieille carcasse !

Il reprit, après une minute de silence :

— Voyons, où en étions-nous ? Dame, vous comprenez, il faut que je

remette de l'ordre dans ma cervelle ! C'est tout embrouillé, là-dedans. Oui, j'y suis ! Elle ne pouvait pas livrer son amant. C'est ça ! Mais, il vous faut un aveu ! Poursuivez donc votre besogne, monsieur le maire ! On fera taire son cœur ! Il faut que justice soit faite !

— Gérard... répondit M. Dubreuil, qui avait éprouvé la plus forte émotion de sa vie, pourtant accidentée, Gérard, l'ami a dû faire place au magistrat; mais, dans la mesure du possible, et comme vous le disiez fort bien tout à l'heure, je me suis efforcé de diriger cette enquête comme si les témoins s'étaient trouvés devant un tribunal de famille !... A présent, vous seul, à mon sens, vous ferez parler votre fille !... Je vous délègue donc, pour un moment, mes pouvoirs !... Peut-être sera-ce moins pénible, pour elle, de tout dire au plus tendre des pères !

— J'accepte cette mission, monsieur le maire !... répondit Gérard. Je vous en réponds !... Charlotte parlera !...

M. Dubreuil se tourna vers Philibert.

— Emmenez l'accusé ! fit-il... Pierre, Louise, retirez-vous.

Philibert obéit.

— Mâtin !... murmura-t-il... mais il est aussi grand magistrat qu'il est bon médecin !... Je l'avais mal jugé !... Décidément, Philibert, mon ami... tu n'es qu'un imbécile !... Venez, m'sieu Michel...

Mais Michel, avant de sortir, marcha vers M. Dubreuil.

Il étendit sa main droite sur la tête de Fernande.

— Quoi qu'il arrive, monsieur le maire... dit-il solennellement... sur la tête de cette enfant, je jure que je suis innocent du crime dont on m'accuse !

Puis, s'adressant à Gérard, suppliant — en montrant Charlotte :

— Epargnez-la !... fit-il... Elle a tant souffert déjà !

Il sortit avec Philibert, pendant que le maire passait dans une salle voisine avec Pierre, Louise et Fernande.

Gérard était assis devant le bureau du maire.

Charlotte, debout à quelques pas, attendait.

— A présent... fit Gérard... Tu vas tout me dire : ton amant, c'est bien Michel?

— Oui.

Un sanglot secoua le vieux maréchal-ferrant, qui poursuivit, d'une voix rauque :

— Son amant !... Elle a un amant !... C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'habituer à cette idée !... Ma Charlotte a un amant !... Quand je prononce ces mots-là, il y a, en moi, quelque chose qui me révolte !... Il me semble que je blasphème !... Pourtant, c'est vrai !... Ah ! c'est une action infâme !

... Les deux êtres que je chérissais le plus en ce monde... en qui



— VOUS VOULEZ SAVOIR QUI A TUÉ M. MILLOT ? (PAGE 184.)

j'avais le plus de confiance... se sont unis pour me duper!... Et ce.. depuis longtemps déjà... Quel âge a l'enfant?

— Cinq ans!

— Donc, depuis plus de cinq ans, vous viviez, près de moi, en me bernant à chaque heure du jour!... Ah! vous avez dû rire, souvent, de la naïveté de cette vieille bête qui ne s'apercevait de rien?... Quand je le louais, il m'écoutait en souriant!... Quand je faisais ton éloge, quand je disais : « Oui, ma Charlotte est la plus belle et la plus pure!... » tu ne rougissais pas!

— Tu me brises le cœur!

— N'as-tu pas brisé le mien? J'avais un culte pour toi; oui, je t'aimais comme on doit aimer Dieu! Crois-tu donc que je ne vois pas, sans désespoir, l'objet de mon culte souillé? Oui, souillé! Le lys est au ruisseau! Il y a des choses atroces dans l'existence! Le pis est que le destin brutal en écrase les meilleurs! Je dis : « les meilleurs! » J'ai la prétention d'être des meilleurs!

— Mon Dieu! je souffre si cruellement que j'aimerais mieux mourir!

— Ça serait trop facile... Tu ne mourras pas!... Tu paieras, d'abord!... Eh! tonnerre, je paie bien, moi... et je ne suis coupable que de trop de tendresse!... Avec toi, j'ai toujours rempli mon devoir... Tu n'as rien à me reprocher!... J'aurais pu faire de toi une manière de servante; mais non... j'ai voulu, bêtement, que tu sois une demoiselle!... Une fille sans éducation, sans instruction, eût épousé un ouvrier comme nous... et je n'aurais pas tant de peine... et... aujourd'hui, je ne souffrirais pas!... Mais non, on a de l'orgueil... on veut s'élever dans sa descendance!... Voilà le résultat!... On paie ça!... Ça coûte cher!... Vieille bête!... Tu n'as que ce que tu mérites!...

— Père! Je te supplie!...

— Mais, je m'égare, ce n'est pas de ça qu'il s'agit!... Je me plaindrai plus tard... si j'en ai le temps!... D'ailleurs, à quoi bon récriminer? Il faut, d'abord, aller au plus pressé!... Donc, tu n'as pas été maîtresse de ton cœur; il a parlé et tu as obéi!... Je ne t'accuse pas pour ça!... Ce qui me navre, c'est que tu m'aies trompé!... Je ne te voulais qu'à moi, en égoïste que j'étais : j'aurais mis, avec joie, ta main dans celle d'un époux choisi par toi, sûr que celui qui pourrait s'enorgueillir de ton amour en serait digne!... Ce Michel, ton époux... c'était mon rêve!... Mais il n'était pas libre! Son devoir était de te respecter!... Cependant, je lui pardonne! Mais ce n'est pas tout que mon pardon!... Songe que ton enfant a pour père un homme qui est accusé, présentement, de vol et de meurtre, car, pour le quart d'heure, toute la question est là!... Or, elle est terrible!

— Oui, terrible, en effet!

— Eh! bien, ma fille, il faut tout dire!... On sera touché de votre

situation!... On te saura gré de ton sacrifice!... Les juges seront indulgents!... Charlotte, je te dis qu'il faut avouer!

— Il veut que je parle!

— Oui, je le veux!

— C'est impossible!

— Il est toujours facile de dire la vérité!

— Je la cacherai à tous jusqu'au dernier moment.

— Même à moi?

— Ah! je sens que je faiblis!... C'est que je lutte depuis longtemps déjà!... Je n'ai plus de force!... Père, aie enfin pitié de moi!... Tu me mets au supplice. Est-il possible que ce soit toi qui me martyrises ainsi?

— Ah çà! Charlotte, que veux-tu dire? Je ne m'explique pas tes propos... Tu me parles d'une singulière façon!... Nous ne nous entendons plus!

— Père, je te dis que mes forces sont à bout!... Epargne-moi!... Tu sais bien que je ne peux pas parler!

— Moi! Je sais!

— En me taisant je remplis un devoir sacré!

— Un devoir sacré?

— Et, plutôt que de le transgresser...

— Eh! bien?...

— Je me tuerais!

— Finissons!... Tu as vu l'assassin de M. Millot? Nomme-le! Le juge attend... Tu te tais?... Allons, ton silence est un aveu! C'est bien Michel...

— Ce n'est pas lui!

— Il faudra le prouver: Sur les preuves écrasantes qui l'accablent, un tribunal, quel qu'il soit, le condamnera.

— Ciel!

— Sais-tu bien, malheureuse, que c'est la mort pour ton amant!

— La mort!... Ah!... Tais-toi!... Tais-toi!

— Oui, la mort, la mort infamante!... La guillotine!... L'échafaud!...

— L'échafaud!... Ah! il me semble que je deviens folle... Oui, ma raison s'égare!... La mort!... Ah!... mais je ne veux pas qu'il meure!... Je l'aime!... Est-ce que tu laisseras un innocent payer pour le coupable?

— Moi?

— Oui, toi!...

— Ah çà! encore une fois, que veux-tu dire?... Voilà des paroles qu'il faudra expliquer, ma fille.

— Je veux dire que l'assassin de M. Millot, ce n'est pas Michel.

— Qui est-ce donc?

— C'est toi!

— Moi?

— Je t'ai vu!

— Moi?... Tu m'as vu?... Tonnerre de Dieu... répète-le! Ose donc le répéter... Ah! misérable!...

— Q'ai-je fait?... J'ai été folle?...

— Misérable créature!

— Père!... Père!... Grâce!... Grâce!...

— Tu m'as vu?

— Je me tairai!... Je me tairai!... Je me tairai!...

— Tu parleras, au contraire, et devant tous!

Gérard marcha vers la porte, qu'il ouvrit, large... d'un coup de poing.

— Venez tous! cria-t-il.

M. Dubreuil, Pierre, Louise, le brigadier et Philibert parurent.

— Qu'y a-t-il donc?... demanda le maire.

— Vous voulez savoir qui a tué M. Millot? dit Gérard.

— Oui.

— C'est moi!... fit le vieillard en ricanant.

— Vous! Gérard!... Que dites-vous donc?

— Charlotte m'accuse!... Elle m'a vu!... Interrogez-la!... Elle m'a vu!... Je vous dis qu'elle m'a vu!...

Et il éclata de rire; mais son rire s'éteignit dans un hoquet convulsif et, brusquement, il sanglota...

CINQUIÈME PARTIE

L'EXPIATION

Après la terrible scène qui s'était jouée, entre Gérard et Charlotte, dans l'une des salles de la mairie, M. Dubreuil avait fait reconduire, chez lui, le maréchal-ferrant.

Pierre Castel et Philibert l'avaient accompagné.

Louise n'avait pas quitté Charlotte.

A la maréchalerie, Gérard avait voulu qu'on le menât à sa chambre.

Charlotte était restée dans la salle basse, où elle se tenait depuis son retour de la mairie, morne.

Elle sanglotait, sans mot dire, sans répondre aux questions qu'on lui adressait.

Gérard s'était étendu sur son lit et s'était aussitôt endormi.

Il dormait depuis une heure, déjà, d'un sommeil agité, pendant lequel il prononçait des paroles sans suite, parmi lesquelles revenaient, sans cesse, les noms de Charlotte et de Michel.

Louise, toujours dévouée, veillait à son chevet.

Jacques, qui avait attendu, anxieux, le retour de Charlotte et de Gérard, s'était fait conter, par Philibert, ce qui s'était passé à la mairie.

Depuis, il errait, sombre, dans le jardin, en proie à une indicible surexcitation.

Deux fois il était rentré dans la salle, et s'était dirigé vers l'escalier qui menait à la chambre de Gérard.

Et, deux fois, il avait rebroussé chemin.

Pierre, tout occupé de Charlotte, n'avait pas remarqué le manège du jeune homme — manège qui, en toute autre occasion, lui eût semblé suspect, et eût attiré son attention.

Une troisième fois, Jacques reparut; mais cette fois, il paraissait bien décidé.

Il gravit, lentement, les quelques marches qu'il fallait monter pour entrer chez Gérard, et, brusquement, il ouvrit la porte.

Louise leva la tête au bruit.

— Chut!... fit-elle en mettant un doigt sur sa bouche.

— Eh ! bien? demanda Jacques.

— Il dort toujours!

— Et Charlotte?

— Elle est dans la grand'salle avec Pierre.

— La pauvre enfant!... Hélas!... Comme le malheur s'est vite abattu sur cette maison !... Te rappelles tu, Jacques, cette soirée d'il y a trois mois, lors de l'anniversaire de M. Gérard ?... Comme tout le monde semblait heureux ici!... Comme on a passé gaîment cette soirée !... Je me le rappelle comme si ça datait seulement d'hier!...

Jacques, pensif, n'écoutait pas.

— Et Michel?... demanda Louise.

— Il est resté à la mairie!...

— C'est égal, et quoique tout l'accuse, je ne peux pas croire qu'il soit coupable!... Michel, assassin et voleur!... Allons donc!... Est-ce que ça ne te semble pas impossible?

— Je ne sais pas!

— Tu es accablé, mon pauvre enfant?

— Oui.

— Tu souffres de voir la souffrance... de Charlotte, hein?

Jacques soupira.

— Comme tu l'aimes, garçon!

— Ne me parle pas de ça!

— Tu sais bien que tu peux te plaindre à moi! Moi seule je connais ton secret; je ne te trahirai pas! Le chagrin t'étouffe! Console-toi, mon enfant!

Pierre parut, tout à coup, dans la chambre.

— M. Dubreuil vient de recevoir un télégramme par lequel on lui annonce que le procureur de la République sera ici ce soir.

— Ah! déjà!... fit Jacques, frémissant.

— Le maire voudrait avoir terminé son enquête avant l'arrivée de ce magistrat; il m'a fait prévenir, par Philibert, qu'il compte venir ici pour interroger encore Charlotte et Gérard.

Louise protesta.

— Interroger M. Gérard!... fit-elle... M. le maire n'y pense pas!... Le pauvre vieux n'a plus la tête à lui : il est quasiment fou!... Depuis qu'on l'a ramené ici, il n'a prononcé que des mots sans suite : « Charlotte m'a vu!... Elle m'a vu! » C'était pitié, vraiment!... Ça serait un crime de le tourmenter encore!.... Il y aurait de quoi le rendre fou tout à fait ou le tuer...

— C'est ce que j'ai dit à Philibert!... Mais M. Dubreuil appréciera!... On peut être sûr qu'il agira pour le mieux et généreusement, car c'est un brave homme!... Lui aussi, et tout comme vous, comme les gens du pays, il est navré de ce qui arrive.

— Et il y a de quoi!

— J'ai voulu t'annoncer ça, femme; mais je redescends vite!...

— Va... il ne faut pas laisser Charlotte seule...

— Elle pleure comme une Madeleine!... Ça me bouleverse de la voir en cet état!... Ça me casse bras et jambes!... Elle sanglote sans discontinuer!... Le pis est que je ne trouve rien à lui dire!... Je suis bête comme une oie!... Pas un mot ne me vient, et, pourtant, il me semble que je pourrais lui parler jusqu'à demain si ce que je pense voulait sortir!... Louise, tu devrais descendre et rester près de nous!... Les femmes s'entendent mieux entre elles!... Toi, tu saurais que dire!... Tu la consolerais, cette pauvre fille!...

— Et si M. Gérard s'éveille?

— Jacques restera ici! Il veillera! Si Gérard s'éveille, il nous appellera!

— Tu as raison! fit Louise après avoir réfléchi.

Et elle appela :

— Jacques!

— Hein? Quoi? Qu'y a-t-il? fit Jacques en sursautant.

— Tu as entendu?

— Quoi donc?

— Ce que disait Pierre?

— Non!

— Ça se comprend!... Le pauvre garçon! Il est assommé, quoi! Je descends avec Pierre, vers Charlotte! Tu veilleras sur M. Gérard.

— Oui, allez!

— S'il s'éveille, tu m'appelleras!

— Oui, oui!... C'est dit!... Compte sur moi!

Pierre ouvrit la porte.

— Viens, femme!... Passe devant!

Louise sortit.

Pierre jeta un rapide regard sur Jacques, et il remarqua seulement, alors, l'expression de la physionomie du préféré de Louise.

Jacques, en se trouvant seul avec Gérard, frissonna.

Seul! Il était seul, à présent!... On l'avait laissé seul!

Il avait peur! Le râle de « l'autre »... il l'entendait toujours... toujours...

La vraie victime, ce n'était pas le banquier, mais bien... lui... Jacques!

En tuant M. Millot, il avait tué tout repos pour lui!

Supplice affreux!...

S'il marchait... il lui semblait que le mort lui mettait la main sur l'épaule.

Quand il s'arrêtait... il entendait son râle... nettement!

C'était toujours la victime qu'il voyait.

Désormais, il n'y aurait plus de sommeil pour lui, plus de calme!...

Aussi, se disait-il qu'il vaudrait mieux mourir.

Il serait délivré, au moins! Il souffrait par trop!

Et pourquoi ce crime? Crime inutile!

Charlotte ne pouvait pas lui appartenir.

Et quand même... Est-ce qu'il souffrirait moins?

— Elle m'a vu!... Oh! misérable!... fit Gérard.

Jacques frissonna.

Un instant, il contempla le visage tourmenté du vieillard.

— Quel misérable je suis!... murmura-t-il... Voilà un homme qui m'a recueilli, qui m'a élevé, qui m'a nourri... Je n'étais qu'un malheureux dévolu à la misère... au crime, peut-être!... Or, il m'avait racheté... il avait fait de moi un honnête homme... Mais, la fatalité, qui m'avait marqué dès mon enfance, a repris ses droits! Et, pour payer cet homme si généreux de tant de bienfaits, j'ai apporté le désespoir dans sa maison!... Si je n'étais pas lâche, je me dénoncerais!... Mais je n'ose pas!... Non! Je me tairai, je me tairai!... Si je parlais... ce serait l'échafaud pour moi... l'échafaud!... Non, je ne dirai rien... je ne dirai rien!... Pourtant...

mourir!... Je voudrais mourir!... Je souffre trop!... Oh!... si je pouvais prier!...

— Louise... Louise... Où êtes-vous donc?

Gérard avait ouvert les yeux.

— Est-ce que je suis seul? demanda-t-il.

— Non, père, je suis là.

Gérard reconnut Jacques.

— Ah! c'est toi, mon garçon?

— Voulez-vous que j'appelle Louise?

— Où est-elle?

— Dans la grand'salle!

— Non!... Non!... Laisse-la!... Laisse-la!...

— Est-ce que vous vous sentez mieux, père?

Gérard, qui s'était assis sur son lit, se mit debout.

— Je ne serai plus exposé à les revoir, au contraire; je reverrai les autres: Ceux qui ne sont plus; ceux que j'aimais et qui m'aimaient sincèrement; ceux qui ne m'ont jamais trompé... qui ne m'ont donné que des joies... Ah! qui m'eût dit qu'un jour je serais heureux qu'ils ne soient plus: Au moins, ils n'ont pas vu tout ça!

— Le malheureux! fit Jacques: Comme il souffre!

Le maréchal-ferrant, qui semblait avoir oublié Jacques, l'aperçut.

Il lui sourit et lui tendit la main.

— Jacques... lui dit-il, d'une voix dont la douceur contrastait, étrangement, avec le ton brutal qu'il avait donné, tout à l'heure, à ses paroles... Approche, mon garçon!...

Jacques fit un pas en avant.

Il ne toucha pas la main de Gérard.

Il était terrifié.

— Je ne t'aimais pas autant que les autres!... dit le vieillard. . Tu en étais parfois jaloux... J'avais tort!...

Jacques fit un mouvement.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-il avec égarement Je ne me rappelle plus!... Il me semble que j'ai reçu, sur la tête, un coup de massue! Ah! oui, oui, je me souviens!... Ma fille m'a vu!... C'est moi qui ai tué M. Millot!... Allons, qu'on m'emmène!... Qu'on me juge!... Qu'on me condamne!... Qu'on me guillotine!... Je suis coupable d'un meurtre!... Et qui donc en douterait?... Est-ce qu'on peut douter de la parole d'une fille qui accuse son père?... Ah! les misérables!... Comme le bourreau va me délivrer d'eux!...

— C'est horrible!... fit Jacques!... Oh! je suis au supplice!

Gérard reprit:

— Oui, j'avais tort, car tu es le meilleur!... Je n'ai jamais eu de sérieux



— GÉRARD... VOS ENFANTS VOUS SUPPLIENT !... (PAGE 196.)

reproches à t'adresser!... Tu ne m'as pas trompé!... Tu t'es toujours montré loyal et franc jusque dans la jalousie, que tu ne savais pas dissimuler!...

Gérard avait passé son bras autour du cou de Jacques; il l'embrassa.

Sous ce baiser, Jacques se sentit frissonner.

Il avait eu la sensation qu'on éprouve au contact d'un fer rouge.

— Bon Jacques!... poursuivit Gérard avec attendrissement... Mon enfant, mon vrai fils!... Ame tendre! Tu es ma consolation; tout ce qu'il reste en mon cœur de tendresse t'appartient!... Je n'ai plus de fille ; mais tu es là! On a raison de le dire : on est récompensé toujours, tôt ou tard, d'une action généreuse!... Autrefois, Jacques, je t'ai fait du bien. Tu me le rends aujourd'hui. Cher enfant! Bientôt, on viendra me prendre, on m'emmènera!... Avant que celà soit, pardonne-moi, si, parfois, j'ai été injuste envers toi; si je t'ai fait souffrir; si je ne t'ai pas toujours payé de ta tendresse...

Gérard reprit :

— J'étais aveuglé par eux, vois-tu!... Michel!... Charlotte!... Charlotte!... Comme ils m'ont fait souffrir!

Jacques n'y résista pas.

L'aveu de son crime montait de son cœur à ses lèvres.

— Ne les accusez pas, père! dit-il d'une voix rauque. Si vous saviez...

Il allait parler; Gérard l'interrompit.

— Je sais, je sais. J'y vois clair, à présent!... Va!... Le bandeau que j'avais sur les yeux est tombé!

Il se tut, soudain.

Son esprit déséquilibré ne lui permettait plus de suivre longtemps la même idée.

Muet, effrayant, il retomba sur son lit.

Et, après un instant de silence, il s'écria, d'une voix forte, et repris par le délire qui l'avait, un instant, abandonné :

— Elle m'a vu!... Charlotte, ma fille, m'a vu!...

Jacques, farouche, s'agenouilla devant Gérard.

— L'heure du châtiment est venue!... dit-il. J'expierai!... Je suis prêt!... Père!... Adieu!... Adieu!...

Il baisait les mains du vieillard qui ne le voyait pas... qui ne l'entendait plus...

— Ne me maudissez pas!... fit encore Jacques.

Il sortit.

Il traversa la salle à grands pas; puis, la cour de la maréchalerie, et, dehors, il se mit à courir.

— Que s'est-il donc passé, là-haut?... dit Louise, stupéfaite.

Pierre, effaré, regardait par la fenêtre.

— Il a disparu!... fit-il... Que va-t-il nous arriver encore?... Femme, monte donc là-haut... il faut voir!

Louise obéit.

Dans la chambre, elle vit Gérard assis sur son lit, toujours dans la même posture.

Elle l'appela :

— Monsieur Gérard !

— Hein?

— Vous n'avez pas besoin de moi?

— Non... Louise... Non!

— Je croyais que vous m'aviez appelée?

— Non!...

— Comment vous sentez-vous?

— Moi, je vais bien!... Merci, ma bonne Louise.

— Monsieur Gérard... il faut que je vous dise...

— Quoi?

— M. Dubreuil...

— Eh! bien?

— Il va venir!... Il désire vous voir!...

— M. Dubreuil!... Je comprends!... On va m'emmener!... Je suis prêt, Louise!... Je serai courageux! Il ne sera pas dit que Gérard a tremblé devant la mort!...

— Est-ce que je pourrai faire monter, ici, M. Dubreuil?

— Parbleu!... Il le faudra bien!... Comment, Louise, vous ne savez donc pas que les magistrats ont le droit d'entrer partout, quand il s'agit de mettre la main au collet d'un coupable?... Faites venir ici M. Dubreuil dès qu'il se présentera!... Il représente la Justice!...

Louise dut redescendre : Pierre l'avait appelée.

— Allez!... Allez!...

Gérard ferma, derrière elle, à clé, la porte de sa chambre.

Sa face s'éclaira, soudain, comme si elle avait été illuminée par une lueur.

Son front rayonna comme s'il avait été cerné par un nimbe radieux.

Il prit le portrait de sa femme et s'agenouilla :

— Fernande!... murmura-t-il, transfiguré, ma chère Fernande, ma femme!... Je vais quitter cette vieille maison, si pleine de douces souvenances!... Bientôt, je t'aurai rejointe!... Attends-moi!... Je vais à toi! Je te dis adieu! Je me mets sous ta protection... comme autrefois!...

Il s'interrompit et jeta un regard tout autour de lui.

— C'est ici qu'elle est venue, jeune épousée! reprit-il. C'est d'ici qu'elle est partie, ayant rendu son âme! Que de joies, que de larmes, aussi, entre ces quatre murs!

Il baisa, dévotieusement, la chère image.

L'expression de sa physionomie changea.

Elle devint triste et indignée

— Ils n'auront pas ce portrait!... fit-il en le mettant dans sa poche... Je ne veux pas que leurs yeux le contemplent! De là-haut... ma Fernande en pleurerait!

Il était comme halluciné.

Il lui semblait voir « sa Fernande ».

Il la contemplait, comme en extase.

Tout à coup, ses yeux se portèrent sur la couronne de mariée, dont les fleurs avaient jauni sous le globe qui la couvrait.

— Sa couronne!... dit-il... Sainte relique!... Je l'emporterai avec moi!... Oui, je veux l'emporter!... Il ne faut pas que cette parure nuptiale, qui a servi à une chaste créature, reste sous ce toit maudit!

Il baisa la couronne, qu'il froissa dans ses mains, et qu'il cacha sous son habit, sur sa poitrine.

— Ah ! qui m'eût dit que je souffrirais tant, un jour, ô ma Fernande bien-aimée, par l'enfant issue de notre fils!

Il se releva, ayant entendu du bruit.

Quelqu'un montait l'escalier.

— Allons! Assez! fit-il. On vient!...

On frappa à la porte.

— Ouvrez, monsieur Gérard, dit Louise au dehors. C'est M. Dubreuil!

— Qu'ils ne soient pas témoins de ma peine, fit-il. Ils croiraient peut-être que j'ai peur.

Puis, il ouvrit la porte.

M. Dubreuil, Pierre, Michel, le brigadier de gendarmerie, et Louise, soutenant Charlotte, entrèrent.

Gérard, debout, grave, solennel, attendait.

— Gérard, fit M. Dubreuil, je suis affligé de vous tourmenter encore ; mais je dois...

— Il suffit, monsieur le maire, répliqua Gérard, très calme; je vous sais gré de vos égards; vous vous êtes conduit, en cette triste affaire, en homme généreux. Encore une fois, merci!

— Gérard...

— Je sais : Vous venez chercher le coupable! Je suis prêt, marchons!

— Il ne s'agit pas de ça, Gérard : vous n'êtes point accusé.

— Comment? Quel témoignage vous faut-il donc? Il me semble que vous en trouveriez difficilement un autre plus probant?... Vous hésitez à voir, en moi, un coupable, quand je suis accusé d'un crime... par ma fille!

— Il y a, évidemment, dans cette accusation, quelque chose d'inexplicable; mais je ne veux pas attacher d'importance à un pareil propos; du moins, jusqu'à nouvel ordre.

Le maire se tourna vers Charlotte.

— Mademoiselle, fit-il, en présence de tous vos amis les meilleurs... devant votre père... devant moi... devant Dieu qui vous écoute, vous entend et vous juge... répétez les paroles que vous avez prononcées.

Vous avez accusé votre père d'un crime... Vous avez dit : « C'est lui qui a tué M. Millot... je l'ai vu... » Persistez-vous dans votre accusation ?

Charlotte, alors, s'agenouilla et sanglota de manière déchirante ; mais elle ne répondit pas.

— Repondez? répéta M. Dubreuil.

Gérard sourit.

— Tout ceci est inutile, monsieur le maire!... déclara-t-il... Elle l'a dit !... A quoi bon le lui faire répéter?... Moi, Antoine Gérard, son père... directement en cause... je tiens le propos pour juste!... Que faut-il de plus?... Elle m'a vu : je vous dis qu'elle m'a vu !

M. Dubreuil, alors, s'adressant à Michel :

— Michel Verdier... fit-il... si vous êtes coupable, vous seriez le plus abominable des scélérats si cette scène terrible ne vous arrachait pas l'aveu du crime...

— Encore une fois, monsieur le maire, répondit Michel, je jure que je suis innocent !

— Assez ! dit Gérard impérieusement. Finissons, monsieur le maire ! Votre devoir est tracé, maintenant !... Appelez les gendarmes ! Qu'on mette les menottes au vieux criminel ! Son passé d'honneur et son grand âge ne font rien à la chose ! Il ne faut pas lui ménager la honte !

Et il tendit ses deux poings, allant au-devant de l'outrage, comme les victimes volontaires des sacrifices druidiques, qui marchaient, en chantant, vers le couteau qui devait les égorger.

Tout à coup, et comme Pierre, Louise et Michel se regardaient, anxieux, essayant de deviner la décision que le maire allait prendre... la porte s'ouvrit et un gendarme parut.

— Que voulez-vous ? demanda M. Dubreuil.

— Pardon, excuse, monsieur le maire ! fit le soldat, mais il faut que vous sachiez...

— Parlez !... Qu'y a-t-il ?

— C'est Nicolas, le facteur rural, qui est là, et qui demande à vous parler tout de suite.

— Nicolas ?

— Oui, monsieur le maire !... Il prétend qu'il a une importante communication à vous faire relativement à l'assassinat de M. Millot et... j'ai cru...

— Qu'il entre !... Faites vite !... Voyez donc, brigadier ?

Le brigadier sortit avec son subordonné.

— Si ce Nicolas pouvait nous apporter quelque utile renseignement !... fit M. Dubreuil.

Cependant, le brigadier reparut, précédant Nicolas.

— Salut, monsieur le maire et la compagnie !... dit le facteur... Mille-pardons, si je vous dérange !... Mais, voyez-vous, c'est pressé !...

Par hasard, le facteur était, à peu près, dans son assiette ; il avait bu moins que de coutume.

— Vous avez une communication à me faire ?... lui demanda M. Du breuil.

— Oui, monsieur le maire !

— Parlez.

— Voilà l'affaire !... Attendez un peu. Je me dis que je suis devant la justice, et, parole, ça m'émeut !

Ce n'est pas parce que j'ai bu ! Parole, je n'ai rien bu, je suis quasiment à jeun.

— Au fait.

— Voilà, j'y arrive. Il faut vous dire qu'hier, comme je rentrais chez moi, j'ai passé devant la maison de M. Millot ! Vous savez, je demeure près des Trois-Chênes, à cent pas de la banque.

— Quelle heure était-il ?

— Il devait être onze heures ou minuit. Dame, je ne sais pas au juste !...

— Après ?

— Un homme, qui courait, s'est jeté, sur moi, si brusquement, que j'ai tourné comme un viretonton, et que j'ai failli m'étaler !

— Mais, cet homme... qui était-ce ?... L'avez-vous reconnu ?

— Oui, bien !

— Nommez-le ?

— C'était Jacques !

— Jacques ?

— Oui, le forgeron de m'sieu Gérard, ici présent... son fils adoptif !

— D'où venait-il ?

— Ah ! ça, par exemple, monsieur le maire, je ne le lui ai pas demandé, de sorte que je n'en sais rien de rien !

— J'ai voulu dire, de quel point venait-il ?

— Je ne pourrais pas le dire... Il a fondu sur moi sans crier gare !... J'aurais pu croire qu'il tombait du ciel...

— C'est étrange !... Poursuivez ?... Est-ce tout ce que vous avez à dire ?

— Non pas.

— Parlez, alors ?

— Voilà, voilà ! Comme vous me bousculez !... Diable, on ne peut dire les choses que les unes après les autres, pas vrai ? Comme je me remettais en route, après avoir repris mon assiette... voilà que... tout à coup...

— Tout à coup ?

— Je heurte du pied quelque chose !

— Quoi ?

— Je me baisse ; je ramasse... devinez quoi?...

— Dites?

— Un couteau !

— Un couteau?

— Oui!

— Et ce couteau ?

— Tenez, rien que d'y penser, ça me tape sur les nerfs. Ce couteau me sembla humide... Ce n'est que chez moi que je m'aperçus que la lame était couverte de sang...

— Pourquoi donc n'avez-vous pas dit ça plus tôt?

— Dame, monsieur le maire, il faut vous dire qu'hier j'étais un peu gris ! J'ai laissé le couteau sur ma table quand ma première surprise a été passée ; j'étais las, je me suis couché. Ce matin, je me suis dit comme ça : « Nicolas, c'est grave, mon garçon ; mais, après tout, ça ne te regarde pas! Avant de parler, réfléchis! » Le sage tourne sa langue sept fois, vous savez! Et j'ai dit encore : « D'abord, fais ta tournée, tu verras après! » J'ai donc fait ma tournée.

Mais voilà que ce soir, quand, après avoir roulé toute la journée, je suis revenu dans le pays, on m'a narré le crime, tout le tremblement. Alors, j'ai dit : « Arrive que plante, Nicolas, mon garçon, il faut que tu ailles raconter l'affaire à M. le maire. Il se débrouillera. » Et je suis venu tout courant.

— Vous avez apporté le couteau?

— Le voici.

Nicolas remit à M. Dubreuil le couteau qu'il avait ramassé, la veille, près de la maison de M. Millot!

— Mais... fit Gérard... ce couteau appartient à Jacques!... C'est moi qui le lui ai donné!

— Si c'était lui l'assassin! fit M. Dubreuil.

— Voilà qui ne m'étonnerait pas, dit Pierre.

— Mon Dieu, s'écria Louise... si c'était lui!... Je tremble!

— Brigadier... ordonna le maire... partez avec deux hommes!... Cherchez Jacques!... Et amenez-le ici!... Allez!

Le brigadier allait sortir, quand Philibert, le garde champêtre, parut. Il était venu avec une telle précipitation qu'il était tout essoufflé.

— Monsieur le maire! Monsieur le maire!

— Eh! bien?

— Jacques!...

— Parle donc!

— Attendez... j'étouffe... j'ai couru... Jacques... mort!

Tous les assistants, stupéfaits, répétèrent :

— Mort!

— Mais, comment? interrogea M. Dubreuil.

— Il s'est tiré un coup de revolver devant la croix du pays! Il est tombé raide mort. Près de lui, on a ramassé une lettre pour vous.

— Une lettre? Donne.

Philibert remit une lettre à M. Dubreuil, qui déchira l'enveloppe en toute hâte, et qui lut les lignes suivantes, à haute voix, lorsqu'il se fut rendu compte de ce qu'elles annonçaient :

« C'est moi qui ai tué M. Millot.

» J'aimais Charlotte.

» Je comptais faire tomber tous les soupçons sur Michel, qu'elle aime... afin qu'elle fût à moi.

» Ci-joint, le contrat signé par Michel et que j'ai pris chez M. Millot... Cette pièce établit son innocence.

» Que Charlotte me pardonne et que le père ne me maudisse pas!

» JACQUES. »

— Le malheureux ! fit Louise.

Et elle tomba, accablée, dans les bras de Pierre, qui la soutint.

— Le misérable !... dit M. Dubreuil.

Mais Gérard mit sa main sur l'épaule du maire.

— Il s'est repenti ! fit-il gravement... Je lui pardonne! Et comme Louise, je dis : « Le malheureux! »

Le maréchal-ferrant s'assit; il demeura pensif; il semblait avoir oublié tout ce qui l'entourait.

On eût dit qu'il regardait dans l'au-delà.

— Michel Verdier, vous êtes libre!... prononça M. Dubreuil.

Puis, conduisant l'accusé vers Gérard, il y mena également Charlotte, qui s'agenouilla devant son grand-père et joignit les mains, suppliante.

— Gérard... dit le maire... vos enfants vous supplient!... Ne leur pardonnerez-vous pas?

Gérard fit un soubresaut.

Il vit Charlotte ; il sembla hésiter une seconde.

Puis, se levant, il prit la jeune fille dans ses bras et s'écria :

— Charlotte ! Mon enfant, ma fille !

Il baisa le front de sa petite-fille et ajouta :

— Tu avais pu me soupçonner, c'est ça qui m'écrasait !...

Six mois après, on célébrait, dans une chapelle de la petite église de Garches, le mariage de Michel Verdier et de Charlotte.



JULIETTE, RÊVEUSE, ALLAITAIT UN ENFANT. (PAGE 1.)

Les témoins des mariés étaient : M. Dubreuil et Philibert Épernay pour Michel ; Nicolas et Pierre Castel pour Charlotte.

Michel, Charlotte et Fernande vivent, dans une petite villa, perdue au milieu d'un parc assez vaste, à Garches.

Michel, après avoir construit sa machine, a vendu son brevet à une compagnie anglaise, qui le lui a payé huit cent mille francs, comptant; de

plus, la compagnie doit lui servir, pendant quinze ans, une rente annuelle de vingt-cinq mille francs.

Antoine Gérard compte s'installer, prochainement, chez eux.

M. Dubreuil a voulu donner sa démission de maire; mais elle n'a point été acceptée.

Philibert Épernay, sûr, à présent, des qualités de M. Dubreuil, comme magistrat, a gardé sa plaque de garde champêtre; mais il a une passion : il s'est fait pêcheur à la ligne.

Tout le long de la journée, il demeure assis au bord de la Seine, le chef couvert d'un chapeau de paille aux larges ailes, regardant, avec une patience inlassable, le flotteur de sa ligne.

Quand le flotteur bouge, le bon Philibert tremble éperdûment, secoué qu'il est, en même temps, par la crainte que le poisson ne file, et par l'espérance qu'il va le prendre.

Aussi ferre-t-il mal, et, le plus souvent, la proie convoitée s'esquive en emportant l'appât!

N'importe! Philibert amorce, de nouveau, et recommence.

Pauvre Philibert!

Et, cependant, les braconniers d'eau s'en donnent à cœur joie.

Ils font des pêches miraculeuses, au nez et la barbe de l'infortuné garde-champêtre!

Pierre Castel vit, de sa retraite, avec la bonne Louise, à qui « son enfant », Michel, a constitué une rente annuelle de cinq mille francs.

Nicolas, mis à la retraite... et pour cause, reçoit, de Michel, une pension de mille francs par an.

Philibert a voulu lui faire partager sa passion pour la pêche ; un jour, il l'a emmené, avec lui, au bord de la Seine.

— On ne m'y rattrapera plus! dit l'ex-facteur à qui veut l'entendre.

— Pourquoi donc?

— Jamais je ne pourrais m'habituer à ça !... Voyez-vous, rien que de regarder l'eau, ça me rend malade !...

FIN DE LA FILLE DU FORGERON

LES MÈRES RIVALES

Par HENRI DEMESSE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le taudis était vraiment abominable.

C'était au coin de la rue Lécluse et du boulevard des Batignolles, au sixième étage d'une maison habitée par des bourgeois aisés, cossus même.

Nicolas Ternays, écuyer au Cirque, et sa sœur, Juliette, occupaient, là, un petit logement : deux chambres exiguës et une cuisine.

— Neuf heures moins un quart, dit tout à coup Nicolas. Décanillons ! C'est l'heure !

Il secoua, ce disant, sur le talon éculé de sa botte, le culot d'un brûle-gueule tout noir.

Juliette, assise sur une chaise de paille, rêveuse, allaitait un enfant.

Nicolas avait une trentaine d'années. C'était un grand, gros et beau garçon, un colosse à la chevelure épaisse, séparée en deux, au milieu du front, par une raie très correcte. Il portait une moustache forte, comme les guerriers gaulois. Sa redingote, en drap vert usé, moulait, très serrée, sa taille, ses hanches, sa poitrine, qu'il cambrait pour faire aussi ressortir la courbe vigoureuse de ses reins d'athlète.

Nicolas avait les jambes légèrement arquées, comme les hommes qui montent souvent à cheval. Il se savait beau, puissant. Il s'efforçait de faire valoir la souplesse élégante de son torse, la finesse, tout aristocratique, de ses extrémités.

Juliette, cependant, ne bougea pas. Toute à sa rêverie, elle n'avait pas entendu l'apostrophe de son compagnon.

C'était une créature belle encore, bien que la misère, sans doute, eût flétri, en partie, ses traits aux lignes très pures.

L'enfant qu'elle tenait dans ses bras s'était endormi, repu.

La jeune femme portait une petite robe d'indienne, à fond blanc, à fleurs, toute fripée, presque une loque.

— Neuf heures, répéta Nicolas. Partons ! Nous n'avons que le temps tout juste ! Nous aurons de la chance si le régisseur ne nous flanque pas à l'amende. Quarante sous sur huit francs ! Ah ! misère !

La jeune femme jeta, sur son dos, un petit châle en dentelles fausses qu'elle noua, sous son cou, sans souci de coquetterie. Elle se coiffa d'un chapeau orné de deux plumes, cassées en maint endroit, et défrisées.

Puis, elle embrassa, longuement, l'enfant.

Enfin, elle se tourna vers son compagnon.

— Partons ! lui dit-elle. Je suis prête !

Nicolas éteignit la bougie. Il ouvrit la porte donnant sur le palier.

Ils sortirent.

Juliette avait jeté un regard dont l'expression est indicible du côté du berceau de l'enfant.

Nicolas referma la porte, dont il garda la clef.

. . . .

II

C'était un samedi, le jour du public demi-mondain, qui avait été attiré par l'annonce publiée par tous les journaux d'un « numéro » à sensation. La direction des deux cirques devait montrer des tableaux vivants, des scènes mythologiques dans lesquelles on avait l'assurance de voir — *great attraction* — les plus jolies viveuses de Paris.

Juliette et son frère, Nicolas Ternays, surnommé « Nick », pénétrèrent dans le cirque. Ils gagnèrent leurs loges respectives pour s'habiller en toute hâte. L'heure approchait, en effet, où ils devaient exécuter les exercices pour lesquels ils étaient inscrits au programme.

Juliette s'habilla dans sa loge, hâtivement, pour la représentation. Elle rajusta sa coiffure, qu'elle poudra, et dans laquelle elle fixa une rose. Elle se para, par habitude, non par plaisir. Elle se fit belle d'instinct, tant son goût naturel était sûr. Elle avait les épaules, la gorge et les bras nus. La clarté, très vive, des torchères à gaz placées de chaque côté de la glace

devant laquelle elle s'ajustait jetait des tons blancs crus sur cette blanche chair de femme, et Juliette, avec ses joues fardées, ses yeux agrandis par un trait au crayon noir autour des cils, était, à présent, belle comme jadis.

Elle prit, sur une chaise, sa robe légère, en mousseline, ornée de fleurs artificielles et de paillettes d'argent scintillantes.

Lentement, elle la passa. Puis elle vint se placer devant la glace pour juger, en consciencieuse artiste qu'elle était, de l'ensemble de sa toilette. Elle portait un maillot de soie noire, semé de points d'argent qui étincelaient à chacun de ses pas. Dans ce maillot, ses jambes, un peu délicates, apparaissaient dans toute leur beauté.

Elle fit bouffer sa robe en sautant légèrement. Et l'étoffe légère, soulevée par le vent, retomba doucement, comme une rose qui se referme.

A présent, la jeune femme était prête à paraître devant le public. Tout à coup, elle tressaillit. Par la porte entr'ouverte de sa loge, une rumeur lointaine arrivait, mêlée aux hurlements des cuivres de l'orchestre du cirque. Elle reconnut le bruit des applaudissements. Ah ! jadis, pour elle aussi, chaque soir, le public avait eu de pareils applaudissements. On claquait des mains dès qu'elle pénétrait dans la piste, montée sur son pur-sang à la croupe noire, luisante, en son costume d'amazone très simple, avec une rose blanche au corsage.

Elle se savait belle, alors.

Et, enivrée, parfois émue même, elle enlevait son cheval, le forçant d'obéir à son plus léger appel. Et on l'acclamait. Et on la félicitait. Et on lui apportait des charretées de fleurs !

Or, tandis qu'elle rêvait à tout cela, on frappa, soudain, à la porte de sa loge : elle sursauta.

Elle n'était plus habituée aux visites. Naguère, sa loge, avant la représentation, ne désemplissait pas. Comme ce temps était loin déjà !

Cependant, on frappa une seconde fois, plus fort. Qui pouvait venir ? Juliette ouvrit, inquiète, sans savoir pourquoi.

Brusquement, un homme entra.

L'écuyère, en voyant cet homme, devint livide. Elle jeta un cri.

— Juliette ! dit l'homme...

Il paraissait suppliant.

Elle le regarda avec une expression de haine indicible, d'horreur même ! Elle tremblait. Elle voulut parler. Elle ne put pas, tout d'abord. Ses yeux brillèrent, tout à coup, d'une flamme ardente. Elle était, vraiment, superbe, alors, avec son visage très pâle animé par la colère. En reconnaissant l'homme, elle avait reculé. Elle avait été moins surprise, encore, qu'indignée.

— Toi ! dit-elle, enfin, d'une voix sifflante. Toi ! Que me veux-tu ? Va-t'en, va-t'en, je te hais !

Puis, une pensée lui vint, une pensée terrible, qu'elle se décida, en un clin d'œil, à mettre à exécution. Elle prit, sur la table de toilette, un couteau catalan, une arme redoutable, à lame épaisse et affilée, dont elle se servait, parfois, pour jongler dans l'arène.

— Tu es un lâche, un misérable, dit-elle à l'homme, qui recula, un être méprisable. Et je te hais. J'ai voulu me venger. Je t'ai cherché vainement. Je te retrouve. Tu vas mourir.

Et, sans que l'inconnu eût le temps de se reconnaître, elle lui porta un coup de couteau dans le flanc gauche.

L'homme tomba.

— Ah ! fit-il.

L'arme était restée dans la blessure. Toute cette scène avait été très rapide.

Le meurtre avait été commis en un clin d'œil. L'écuyère, affolée, se pencha, alors, sur le corps de sa victime. Son visage s'éclaira, soudain. Un sourire passa sur ses lèvres.

— Maintenant, dit-elle, allons!

Elle paraissait très résolue. Elle se disposa à sortir de sa loge. Elle enjamba le corps gisant dans un ruisseau de sang. Mais, avant d'ouvrir la porte, elle prêta l'oreille au dehors. Il importait qu'on ne découvrît pas le meurtre avant qu'elle eût accompli ce qu'il lui restait à faire. Tout à coup, une sonnerie vibra. Juliette tressaillit.

— A vous, mam'zelle Juliette! cria un homme, d'une voix éraillée, derrière la porte de la loge.

— Bien ! Bien ! J'y vais ! Je suis prête !

L'écuyère versa, dans un verre, de l'eau. Elle but avec avidité. Elle vida le verre. Puis, rapide, elle sortit, après avoir jeté un coup d'œil dans sa glace, et constaté que son visage avait, à peu près, repris son expression accoutumée.

Il y avait un grand remue-ménage dans les écuries encombrées. Les habitués, en habit noir, circulaient, la face allumée, à travers les clowns aux costumes bigarrés, aux visages enfarinés, grimaçants, hideux, ou, même, grotesques. Un écuyer, beau garçon, en habit à la française, ayant une culotte en peau de daim et des bottes vernies éperonnées, s'approcha de Juliette.

Il lui prit galamment la main pour la conduire sur la piste : C'était sa besogne chaque soir.

Un clown tenait, par la bride, un gros cheval blanc, massif, trapu, portant une sorte de tremplin, sur lequel l'écuyère devait exécuter ses exercices.

Personne ne faisait attention à Juliette, jadis si fêtée — et qui avait vu ces mêmes habitués, à présent indifférents, empressés à lui faire la cour.

— Allons, mademoiselle, quand vous voudrez ?

— Je suis prête, répondit Juliette, qui paraissait préoccupée. Je suis prête. Marchons!

Et, tous deux, ils se dirigèrent vers le couloir, qui, des écuries, conduisait dans la piste, déjà encombrée par les clowns.

Tout à coup, un être à tournure étrange, ridicule, se trouva devant eux et arrêta Juliette.

— Juliette, un mot? Écoute-moi!

L'individu portait un costume d'écuyer absolument pareil à l'élégant costume des écuyers du cirque; mais taillé grotesquement, comme à plaisir. Les manches de son habit étaient trop longues et les basques trop courtes. Ses gants, de coton blanc, étaient beaucoup trop grands.

Les doigts bourrés d'étoupe se tenaient droits, de telle sorte que chacune de ses mains ressemblait à ces énormes enseignes, en zinc verni, qui pendent à la devanture des gantiers. Mais sa tenue, si ridicule qu'elle fût, n'était rien encore : il fallait voir son visage, horriblement maquillé sous une perruque rousse, en crins taillés courts et hérissés, hirsutes. On ne peut rien imaginer qui donne, plus que ce visage, et d'une façon plus réussie, une expression d'imbécillité plus flagrante. Le nez de cet homme était peint en rouge pourpre. Sa bouche était agrandie, démesurément, pour constituer un rire idiot perpétuel.

Cet homme, c'était Nick, l'écuyer grotesque, la joie du public des petites places.

C'était Nick, qui, sur la piste, se mêlait à tout et gênait tout le monde, prenait des allures d'importance exorbitante, gourmandait les écuyers, se faisait rosser par les clowns, tombait sous les pieds des chevaux, se roulait dans le sable de la piste, d'où il se relevait abominablement souillé, faisait mille grimaces, mille contorsions, mille sottises, et grâce à qui l'on riait à gorge deployée.

— Hé! Nick, Nick! Bonjour! Ohé! Nick! criaient, en délire, les spectateurs des petites places.

Or, Nick, c'était Nicolas Ternays, le frere de Juliette, l'écuyère.

— Juliette, dit cet homme en s'approchant de l'ecuyère, qui, déjà, souriait de ce sourire apprêté des danseuses au moment de paraitre devant le public. Juliette?

— Qu'y a-t-il?

— Robert est dans la salle : Je l'ai vu il n'y a pas cinq minutes.

— Robert! fit l'écuyere, très maitresse d'elle-même.

— Oui. Je l'ai vu. Il rôdait, tout à l'heure, dans les couloirs. Du courage, ma sœur; du courage, je t'en conjure!

— J'en aurai! J'en aurai!

Nick lui serra la main. Juliette avait réussi à lui cacher son émoi. Nick remarqua, cependant, que l'ecuyère tremblait.

— Eh bien? Eh bien? cria le régisseur en s'approchant. Qu'est-ce que vous faites donc? En scène! On vous attend! Je vais vous flanquer à l'amende!

L'écuyère parut dans la piste, gracieuse, souriante, saluant le public, envoyant des baisers dans toutes les directions.

III

Juliette, cependant, au milieu de l'indifférence absolue du public élégant, commença ses exercices. Comme elle avait connu cette chose qu'on appelle « l'enivrement du succès », d'ordinaire elle souffrait de l'indifférence dédaigneuse de ces mêmes individus, par qui, naguère, elle avait été acclamée. Un murmure confus emplissait la salle, fait des conversations des spectateurs, des rires et des appels du gros public, des flonflons de l'orchestre, qui jouait, en sourdine, et des glapissements des clowns, qui s'interpellaient en un langage étrange, mi-français mi-anglais, dont s'esclaffaient les titis.

Nick, très inquiet, tout agité par de fâcheux pressentiments, remplissait son rôle de pitre grotesque, à la grande joie des gobeurs.

La piste était très encombrée. Une partie du personnel du cirque était là. Les écuyers, très corrects, se tenaient à l'entrée du couloir des écuries. D'autres entouraient, au milieu de l'arène, l'écuyer en chef, un gros garçon joufflu, à la chevelure noire, épaisse, couvrant son large front. La chambrière en main, il excitait le cheval sur lequel Juliette était debout.

Des clowns et des écuyers, cependant, disposaient, çà et là, dans la piste, des escabeaux de bois, peints en blanc, sur lesquels ils montaient, tenant des banderoles de soie tricolore. Et l'écuyère commença à sauter par-dessus ces banderoles; après quoi, elle se laissa retomber, légère, sur la formidable croupe du cheval. Puis, on apporta des cerceaux à travers lesquels Juliette sauta, perçant le papier qui les couvrait, ce qui produisait un froufrou harmonieux.

Nick, cependant, se tenait immobile, oubliant son rôle d'ahuri, regardant sa sœur, dont l'émoi augmentait, pour lui, visiblement. Il était au supplice. Il avait de fâcheux pressentiments.

Il était pénétré de cette pensée qu'un malheur allait arriver. Il avait hâte que ce fût fini, que Juliette eût terminé ses exercices et regagné sa loge.

— Ohé! Nick! Nick! Nick! crièrent les spectateurs des petites places, impatientés de l'immobilité de leur clown favori.

Nicolas tressaillit. Ces cris le rappelèrent à lui.



.. ELLE LUI PORTA UN COUP DE COUTEAU DANS LE FLANC GAUCHE.
(PAGE 4.)

— Aôh ! fit-il, d'une voix aiguë, en s'approchant des autres clowns. Vôlez-vô jôuer avec môâ ?

Il se secoua comme fait un chien mouillé. Les rires retentirent aussitôt. On applaudit à tout rompre. Alors, les clowns, ses camarades, s'accrochèrent à lui. Il prit la fuite. Les autres le poursuivirent. La poursuite fut éperdue. Nick ne put pas plus longtemps surveiller Juliette.

Cependant, les exercices de l'écuyère allaient finir. Les cerceaux et les

banderoles avaient été rangés. Le gros écuyer bel homme fit siffler la mèche de son fouet pour exciter le cheval de Juliette, car elle devait, pour finir, faire le saut périlleux sur la bête, lancée au grand galop. Le cheval, entraîné par l'écuyer, partit, à fond de train, tandis que l'orchestre jouait une marche, à grand renfort de cuivres tonitruants. Juliette, les narines dilatées, les yeux étincelants, poussait l'animal, en jetant des cris rauques, sauvages, qui attirèrent, bientôt, l'attention du public, même des gens qui semblaient les plus indifférents, tout à l'heure.

C'est que chacun avait compris, subitement, d'instinct, qu'il se passait quelque chose d'inaccoutumé.

La poursuite des clowns sur Nick continuait, cependant, de plus belle. Les titis s'esclaffaient.

A présent, le cheval de Juliette tournait, dans la piste, avec une vertigineuse rapidité. L'écuyère l'excitait toujours davantage.

Les spectateurs des petites places étaient haletants. Les uns se tenaient debout, enthousiasmés ; les autres demeuraient cramponnés à leurs stalles, émus, vaguement remués, appréhendant, pour l'écuyère, un danger dont ils frémissaient d'avance. Les écuyers s'entre-regardaient. Même, leur chef, très inquiet, parut prêt à s'élancer à la bride du cheval pour l'arrêter. La bête soulevait, des quatre pieds, des trombes de sable, qui retombaient derrière l'écuyère. Juliette apparaissait superbe de hardiesse, en même temps, et de grâce.

Jamais, en ses plus beaux jours, elle n'avait été plus charmante, plus audacieuse, plus téméraire même.

Tout à coup, un tonnerre d'applaudissement éclata, partant de tous les points de la salle. L'écuyère avait fait un saut d'une prodigieuse hauteur. Et elle envoyait des baisers à droite et à gauche.

— Assez ! Assez ! Bravo ! Assez ! cria-t-on, de toutes parts. Assez ! Bravo, Juliette ! Bravo !

Mais Juliette ne semblait pas entendre. Toujours, elle poussait son cheval, qui, maintenant affolé, détalait de telle sorte qu'il eût été dangereux de vouloir l'arrêter.

Nick, en se retournant, comprit tout. Il se laissa choir dans la piste, ce qui arrêta la poursuite, les clowns, eux-mêmes, s'étant mis à regarder l'étrange spectacle qui passionnait les spectateurs.

Tout à coup, Juliette, emportée par son cheval, perdit l'équilibre. Elle tomba en jetant un cri. Sa tête vint heurter la barrière pleine formant l'enceinte de la piste. Un grand cri retentit, jeté par cinq cents poitrines haletantes. Les femmes, toutes secouées, pâles, regardaient, prêtes à s'évanouir. Cependant, on s'empressait auprès de la malheureuse écuyère. Un homme avait couru, le premier, vers elle : son frère, Nick. Il avait

pris, entre ses bras vigoureux, la pauvre femme, dont le sang coulait d'une profonde blessure qu'elle avait au front.

On emporta l'écuyère, tandis qu'on cherchait le médecin de service. Or, quand on pénétra dans la loge, l'homme à qui Juliette avait porté un coup de couteau avait disparu.

Le spectacle continua, cependant, dans l'arène, après une annonce, par laquelle le régisseur annonçait, au public, que la blessure de mademoiselle Juliette était grave ; mais que le médecin croyait pouvoir répondre de la sauver. C'est en vain, pourtant, que les tableaux vivants, si impatiemment attendus, furent offerts aux spectateurs, sous des projections resplendissantes de lumière électrique. Ce spectacle éblouissant, l'aspect des filles superbes et demi-nues, merveilleusement groupées, rien ne put raviver l'attention du public. La salle, après l'accident, s'était à demi vidée.

IV

Madame Thomery, anxieuse, relisait, pour la dixième fois, peut-être, depuis deux heures, et avec une inquiétude grandissante, la lettre suivante :

Cinq heures, ce 9 mai 1889.

» Ma chère Blanche,

» J'apprends que vous êtes à la promenade et que vous ne devez pas rentrer avant une heure.

» Il m'est impossible de vous attendre.

» Une affaire imprévue et importante me force de partir sur-le-champ.

» Je dinerai en ville.

» Je rentrerai tard probablement.

» Excusez-moi, ma chère Blanche, et croyez à ma très vive affection.

» ROBERT. »

— Cette lettre est presque illisible ! dit la jeune femme, en étudiant attentivement les caractères tracés sur le papier. Elle a été écrite, à la hâte par une main fébrile !

Elle jeta la lettre sur une petite table légère, dont le bois était entièrement recouvert de peluche vieil or. Et, triste, elle songea.

Elle avait vingt-deux ans. C'était une jolie femme, blonde comme l'ambre, à la peau fine, et si blanche qu'on distinguait, nettement, le réseau de ses veines bleuâtres sur ses tempes, où flottaient des boucles dorées, coquettement tournées. Elle était toute mignonne, toute frêle, délicate,

comme ces adorables statuettes, en vieux saxe, si fragiles qu'on ose, à peine, y toucher. Elle avait, dans sa pose alanguie, des mouvements gracieux, pareils à ceux de ces ravissants oiseaux des îles qui peuplent les riches volières. Elle portait une robe de chambre longue, en velours bleu de ciel, ornée d'un large coquillé de dentelles blanches, et serrée, à la taille, par une chaîne légère, en argent, dont les agrafes, ciselées, enchâssaient deux magnifiques topazes.

La chambre à coucher où elle se trouvait contenait un meuble en bois noir sculpté et incrusté d'argent. Elle était entièrement tendue d'une belle étoffe de satin bleu, sur laquelle on avait brodé, en soie, des guirlandes de boutons d'or. Cet ameublement constituait bien le décor qui convenait à cette svelte créature, de qui il rehaussait la grâce extra-féminine.

Bien qu'on fût, déjà, au milieu du mois de mai, il faisait encore froid. Dans la cheminée, habillée de satin, semblable à celui des tentures, des bûches achevaient de se consumer. La cheminée portait une petite pendule en or ciselé, surmontée d'une statuette, en argent, représentant Ophélie couronnée de bluets, d'épis et de coquelicots, — et, folle, prête à mourir, éperdue d'amour pour Hamlet.

Une heure du matin sonna, tout à coup.

Les vibrations du timbre d'or tombèrent dans le silence, sinistrement.

La jeune femme, tirée de sa rêverie par ce bruit, frissonna.

— Une heure ! dit-elle. Il ne revient pas !

Elle prit, sur la table, à côté d'elle, un portrait encadré dans un médaillon en argent niellé, — un portrait, chef-d'œuvre d'un de nos derniers peintres en miniature, cet art exquis, si florissant au siècle dernier, et que la photographie a tué. Elle regarda ce portrait, — celui de son mari, de Robert. C'était un homme de trente ans, environ, qui avait, vraiment, un masque superbe. Son front, d'une hauteur démesurée, était large et bossué. Le peintre, avec une habileté prodigieuse, avait su donner, aux yeux de son modèle, leur expression naturelle. Ils apparaissaient, sur le portrait, très grands, noirs, caves, brillants comme des tisons au fond d'un four. Le visage du jeune homme, vu de trois quarts, encore allongé par une barbe noire épaisse, taillée en pointe, avait quelque chose de celui des alchimistes du moyen âge. Dès qu'on voyait cet homme, on pouvait dire de lui, selon l'expression pittoresque des bonnes gens : « C'est quelqu'un ! » Blanche, après avoir regardé ce portrait longtemps, le remit sur la table, à la place où elle l'avait pris.

— Où donc peut-il être ? fit-elle. Il ne revient pas !

La demie, après une heure, sonna. Dans l'âtre, le feu s'éteignait, à présent. La jeune femme fut secouée par un frisson. Elle avait froid. Elle se sentait glacée. Elle eut la tentation de relire, encore une fois, cette lettre

que son mari avait laissée pour elle. Elle la savait par cœur, pourtant, cette lettre ! Mais elle voulait en peser, avec soin, tous les termes. Son inquiétude augmenta, encore, après cet examen attentif. Blanche se souvint, tout à coup, que sa femme de chambre attendait qu'elle l'appelât pour l'aider à se dévêtir.

— Ah ! fit-elle. Et cette pauvre Rose que j'oublie ! Suis-je folle !

Elle sonna. La servante parut.

— Je vous avais oubliée, Rose, lui dit-elle. Ayez la bonté de remettre une bûche dans la cheminée. Je suis glacée.

La femme de chambre obéit.

— Vous pouvez vous retirer, à présent.

— Est-ce que madame ne veut pas se mettre au lit? Il est deux heures.

— Non ! Laissez-moi. Je me dévêtirai seule, cette nuit.

La servante allait sortir.

— Tous les domestiques sont-ils couchés? demanda, encore, la jeune femme.

— Oui, madame ! Sauf le valet de chambre, qui attend, dans le vestibule, le retour de monsieur.

— Dites-lui qu'il peut se retirer. Monsieur a la clé de la grille.

— Bien, madame !

La servante salua et disparut. Seule, Blanche retomba dans sa rêverie, un instant interrompue. Une heure durant, elle fut à la torture. Tout à coup — et comme trois heures du matin sonnaient — elle tressaillit. Elle avait cru entendre le bruit de la grille se refermant. Elle se leva, précipitamment. Elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur la cour. Elle reconnut le pas de son mari, qui marchait vite, et dont les talons produisaient, sur les pavés, un bruit sonore.

— Enfin ! dit-elle joyeuse. C'est lui !

Subitement, elle pâlit. Elle se sentit chanceler. Son front était brûlant et ses mains glacées. Elle n'eut pas la force d'ouvrir la porte de sa chambre pour aller au devant de son mari. D'où lui venait donc ce malaise subit ?

Soudain, elle vit Robert. Elle le regarda avec épouvante. Il était pâle, livide, même, et défait. Ses vêtements étaient en désordre. En entrant dans la chambre, il tituba. Un hoquet le secoua.

— Oh ! dit la jeune femme, en reculant avec dégoût. Il est ivre !

Mais Robert s'approcha de sa femme :

— Blanche ! dit-il d'une voix rauque. Blanche, à l'aide! Soutiens-moi ! Je chancelle !

Il déboutonna son pardessus, qu'il ôta, et qu'il jeta sur le sol. Puis, comme si cet effort avait épuisé ses forces, ses yeux se fermèrent. Il jeta un cri. Il s'abattit, lourdement, sur le parquet.

A son tour, la jeune femme, affolée, jeta un cri d'effroi, qui vibra dans le silence.

Elle avait vu du sang, une large tache de sang, sur le plastron immaculé de la chemise de son mari...

V

La nuit commençait à tomber après une belle journée du mois de septembre 1869.

Le soleil avait disparu depuis une demi-heure. La lueur bleue du crépuscule s'étendait, déjà, sur la campagne. Tout s'apaisait, sous le ciel, où scintillaient les étoiles.

A la lisière du petit bois, très touffu, à l'aspect sauvage, qui s'étend, entre Versailles et le joli village du Buc, une voiture, de forme étrange, était arrêtée.

Le conducteur de cette voiture avait, certes, fort bien choisi l'endroit de sa halte.

En effet, la route forme, là, une courbe, dont la partie creuse est absolument sous bois.

La voiture était donc abritée sous les branchages des grands arbres, et ses roues étaient cachées presque jusqu'au moyeu par l'herbe haute.

Le cheval, un robuste percheron à la robe blanche, à la croupe luisante, dételé, broutait l'herbe, à quelques pas.

Un chien caniche était assis près d'un groupe de trois personnes, qui achevaient de dîner sur l'herbe, en plein air.

C'étaient les propriétaires de la voiture, Victor Jaury, sa femme, et leur garçon : un enfant d'une dizaine d'années.

Victor Jaury avait, environ, quarante ans. Il paraissait plus âgé. S'il vivait, à présent, heureux, avec les siens, il avait traversé de durs jours de misère. C'était, pourtant, encore, un solide gaillard, qui peinait sans se plaindre jamais. Il avait l'air doux et bon. A coup sûr, c'était un brave homme, un simple.

Il adorait sa femme, « sa Jeannette », comme il l'appelait, et leur « petiot », un gas qui promettait — il avait toujours le nez fourré dans les livres, — et Victor trouvait ça superbe, lui qui ne savait pas lire !

Jeannette était une petite femme très maigre, à l'épaisse chevelure frisée, à l'œil vif, et dont la peau, bistrée, paraissait presque noire, sous le hâle que le soleil et le grand air avaient étendu sur son visage. Elle était vive, et gracieuse aussi, dans tous ses mouvements. Elle avait dix ans, juste, de moins que son homme — qu'elle aimait encore, après onze ans de vie en commun, tout comme au jour de leur mariage, alors qu'ils

avaient uni deux misères, afin de mieux braver la pauvreté par l'amour.

Ah ! certes oui, ils avaient été bien malheureux ! Mais, à présent, tout marchait à souhait. Ils se trouvaient quasiment riches. N'avaient-ils pas cette belle voiture bien luisante, si vaste, si confortable, et pleine de marchandises qui constituaient leur fonds ?

Et le robuste percheron : Coco, comme ils l'avaient appelé, — un cheval qu'ils avaient payé six cents francs comptant — n'était-il pas à eux ?

Tout cela représentait leur fortune.

Ils étaient marchands colporteurs ambulants, ainsi que l'indiquaient les inscriptions peintes, en lettres bleues, sur les panneaux de la guimbarde :

VICTOR JAURY

Bonneterie, Mercerie, Lainages, Soierie.

Ils allaient, de village en village, pour vendre leurs marchandises, parcourant, ainsi, depuis dix ans, tout le nord de la France, connus avantageusement partout, — ils s'en vantaient.

Ah ! qu'il était loin, le temps où, la balle sur le dos, ils marchaient sur les routes, brûlés par le soleil, l'été, et, l'hiver, grelottant ! En ce temps-là, ils mangeaient, dans les auberges, leur maigre pitance. Ils couchaient dans les granges, heureux, cependant, et oublieux de leurs peines lorsqu'ils se retrouvaient, en tête à tête, après l'étape. Ils se reposaient, en bâtissant des chimères sur l'avenir de leur garçon, qui dormait, harassé, près d'eux, sur une botte de paille.

— Allons ! dit Victor, en se levant après avoir bu un grand verre de vin, je vais courir à l'entrée du village, chez Mélanie, pour savoir si elle n'a besoin de rien. Elle n'était pas chez elle quand nous avons traversé Buc, cet après-midi, et, comme c'est une bonne cliente, je ne veux pas que nous partions sans l'avoir vue.

— La pauvre femme ! dit Jeannette, tristement. Elle a du malheur ! Nous ne sommes pas venus, dans ce pays, depuis le dernier hiver. Elle était heureuse, alors, avec son mari et son petiot ! J'ai appris, aujourd'hui, par des voisins, que, dans ces six mois, elle a perdu, coup sur coup, son homme, un vigoureux garçon pourtant, et son pauvre enfant ! Quelle misère !

— Oui, la Providence est souvent injuste ; elle accable les meilleurs ! C'étaient de bien braves gens ! Allons, je pars ! Je serai de retour dans une heure, au plus tard. Toi, pendant ce temps-là, couche le petiot ! Nous serons bien, ici, pour passer la nuit. Demain, au jour, nous partirons pour Paris, où nous ferons nos réassortiments de lainages.

Ce disant, le colporteur siffla son chien.

Jeannette put distinguer, encore, pendant quelques minutes, sur la

route, blanche de poussière, la silhouette de son homme, qui marchait vite, en chantonnant une sorte de mélopée, dont les notes élevées retentissaient, sonores, dans la nuit silencieuse.

Bientôt, le brave homme disparut.

Le silence profond, solennel, qui plane sur la campagne endormie, régna autour de la voiture.

L'enfant des colporteurs s'était étendu sur l'herbe. Las d'avoir marché, tout le jour, sous un soleil ardent, il s'était assoupi.

— Henriot! dit la Jeannette. Viens te coucher, mon garçon!

Le petit s'éveilla. Il se frotta les yeux. Sa mère l'embrassa tendrement.

— Voyez-vous ça! dit-elle, avec ces douces caresses des mères à leurs enfants tout petits, voyez-vous ça! Pauvre petiot, va! Il est accablé. Il a les yeux gonflés par le sommeil. Viens dormir, mon cher ange! Viens! Tu seras mieux dans ton lit!

L'enfant bâilla, s'étira, et embrassa sa mère. Puis, il commença à se déshabiller; mais avec gaucherie, maladroitement, car il était tout engourdi. Alors, la Jeannette, avec une vigueur dont on ne l'eût pas crue capable, le prit dans ses bras nerveux. Elle le porta dans la voiture. Là, elle le déshabilla elle-même. C'était son plaisir, à elle, d'habiller, ainsi, et de déshabiller le petit, — plaisir dont elle était privée depuis longtemps déjà.

Victor avait déclaré, quand l'enfant avait atteint sa sixième année, qu'il était assez grand pour se vêtir lui-même. Lors, la Jeannette, docile; mais navrée, avait obéi aux ordres de son homme. Elle avait compris que c'était pour le bien du « garçon ».

Comme le colporteur n'était pas là; que, d'ailleurs, l'enfant, harassé, se soutenait à peine, la mère avait repris ses droits. Pour une fois, elle se donnait la jouissance de dévêtir le petit, comme autrefois, quand elle se plaisait à baiser sa chair rose, grasse, trouée de fossettes adorables : vrais nids à baisers de mères attendries.

Et puis, sans savoir pourquoi, ce soir-là, la Jeannette subissait d'étranges malaises.

Très nerveuse, elle était surexcitée comme aux premiers mugissements du vent qui se lève avant un orage. Elle se sentait, pour son fils, des besoins de tendresse inexplicables. Il lui était arrivé, plusieurs fois, durant la journée de chaleur suffocante qui venait de finir, de le prendre dans ses bras, et de le baiser avec une sorte de rage.

Même, elle avait été obligée de se contenir pour ne pas éclater en sanglots, qui l'étreignaient à la gorge jusqu'à l'étouffer.

Oh! elle avait très cruellement souffert!

A présent, elle se trouvait mieux dans la fraîcheur du soir, dans le



QUAND ELLE FUT A TERRE, ELLE APERÇUT UNE FEMME... (PAGE 16.)

grand apaisement de la nature, sous ce ciel pur et très clair, près de cette forêt d'où sortaient, poussées par la brise, toutes sortes de pénétrantes odeurs sylvaines.

La voiture, une sorte de maison roulante construite d'après les indications du colporteur, était divisée en deux compartiments. En avant, était le magasin, qui s'ouvrait, sur le côté, par un panneau mobile, pour montrer, aux acheteurs, les marchandises étalées et fort habilement dispo-

sées afin de flatter l'œil et de forcer la vente. A l'arrière, se trouvait un espace assez large pour contenir un lit, dans lequel dormaient le colporteur et sa femme ; un berceau pour le petiot ; une table, sur laquelle la famille prenait ses repas, l'hiver, et, enfin, deux chaises. Ce compartiment de la voiture était éclairé par une petite lucarne, défendue, intérieurement, par de légers rideaux de mousseline blanche.

Lorsque la Jeannette eut déshabillé son garçon, elle le coucha, le borda, avec soin, et l'embrassa. L'enfant dormit, profondément, dès qu'il eut la tête sur l'oreiller. Et la mère, assise à son chevet, le regarda dormir, pensive, de nouveau reprise par cet inexplicable malaise qu'elle avait éprouvé, déjà.

Tout à coup, la Jeannette entendit du bruit, derrière elle. Préoccupée comme elle l'était, énervée, elle eut peur. Elle regretta d'avoir laissé partir son homme.

Puis, elle se rassura. Qu'avait-elle à craindre? Rien, à coup sûr. Cependant, elle se leva pour reconnaître la cause du bruit qu'elle avait entendu.

Rapide, elle descendit les deux degrés du marchepied de la voiture, par lequel on accédait, du dehors, dans le deuxième compartiment. Quand elle fut à terre, elle aperçut, sous la douce clarté qui tombait du ciel, une femme. La Jeannette, surprise, regarda l'inconnue.

La femme était grande, enveloppée dans une sorte de manteau long, en étoffe légère, de couleur noire ; mais il n'était pas possible de voir son visage, caché sous un voile très épais. Elle portait, sous son manteau, quelque chose d'assez volumineux. Elle s'était arrêtée près de la place où la famille avait dîné. Là, se trouvait encore le couvert mis sur l'herbe, à quelques pas d'un petit fourneau portatif, sur lequel la Jeannette avait fait cuire la soupe aux choux.

L'inconnue regardait tout cela.

La Jeannette l'observa attentivement, curieuse autant qu'étonnée.

La femme aperçut, soudain, à quelques pas, une sorte de talus gazonné. Lasse, probablement, elle marcha vers cet endroit pour s'asseoir. Son pied heurta quelque chose. Elle faillit tomber. Elle se baissa pour voir l'objet qui l'avait fait trébucher : c'était une petite hachette, à manche court, à lame épaisse et lourde, avec laquelle Victor avait fendu du bois pour allumer le feu du fourneau, avant le dîner.

Il avait laissé, là, cet outil, que la Jeannette devait ramasser, au moment du départ, ainsi que les autres ustensiles de ménage, épars, çà et là, dans l'herbe.

L'inconnue s'assit.

Elle poussa un soupir profond.

— Est-ce que vous êtes malade, madame? demanda la Jeannette, en s'approchant de l'étrange promeneuse.

Celle-ci tressaillit en entendant cette voix. Elle leva la tête. Elle regarda son interlocutrice.

— Non, répondit-elle, d'une voix vibrante, dont le timbre avait une excessive et bizarre sonorité, ce qui frappa la Jeannette. Je suis lasse, seulement !

— Peut-être avez-vous besoin de prendre quelque chose ? dit la femme du colporteur.

Elle connaissait la misère, elle, et, par suite, elle était secourable.

— Oui, répondit l'inconnue. Je vous serais reconnaissante si vous vouliez bien me donner un verre d'eau.

— Mais, à l'instant.

Et, tout aussitôt, Jeannette marcha vers la voiture, dans laquelle elle pénétra.

Alors, l'inconnue, restée seule, se baissa.

Elle ramassa, prestement, la hachette du colporteur, restée dans l'herbe. Elle la fit disparaître sous son manteau.

Or si, à ce moment-là, cette femme n'avait pas eu le visage couvert d'un voile, on eût pu voir ses yeux briller d'un éclat subit, et passer, sur ses lèvres, un sourire hideux.

La Jeannette reparut, bientôt, portant un verre d'eau, dans lequel, avec une cuiller de fer, elle tournait un énorme morceau de sucre.

— Tenez, madame, dit-elle à l'inconnue, en lui tendant le verre, buvez ! L'eau est très fraîche.

La femme sortit, de dessous son manteau, son bras gauche. Elle prit le verre, et releva, légèrement, son voile, de façon à ne découvrir que le bas de son visage. Puis, elle but, avec une telle avidité qu'elle vida le verre d'un trait.

— Merci ! dit-elle. Merci ! Dieu vous le rendra !

De nouveau, la voix de l'inconnue résonna, de singulière façon, aux oreilles de la Jeannette.

Cependant, à la grande surprise de la brave femme, qui se disposait à interroger l'inconnue, celle-ci se leva. Elle se remit en route, sans mot dire, allant dans la direction de Buc. A présent, elle marchait presque allègrement, comme si le verre d'eau qu'elle avait bu lui avait rendu toutes ses forces.

— Voilà une personne bien mystérieuse ! dit la Jeannette, quand l'inconnue fut loin.

Ce disant, elle frissonna. Puis, elle demeura à la même place, tout agitée, son verre à la main, les yeux tournés du côté par où l'étrange promeneuse avait disparu. Elle sentit, alors, son malaise augmenter davantage encore. Tout à coup, elle entendit, dans le grand silence, un joyeux aboiement. Une minute après, son chien, l'intelligent caniche,

vint bondir auprès d'elle. Et, à cinquante pas, sur la route, elle aperçut son mari, qui revenait en chantant, encore, cette même mélopée, à l'accent si triste, qu'il avait entonnée au départ.

— Dieu soit loué! dit la Jeannette, à demi rassurée. Voici notre homme! C'est égal, pourvu qu'il ne nous arrive rien de fâcheux!

Déjà, le colporteur était près de sa femme, quand, soudain, au-dessus de leur tête, un éclat de rire, strident, vibra.

C'était une chouette, qui voltigeait dans les branchages des arbres.

La Jeannette, frissonnante, se signa.

— J'ai peur! dit-elle, tout bas, en se jetant dans les bras de son mari, j'ai peur!

VI

A cent pas, environ, en avant du village de Buc, s'élevait une maisonnette, d'aspect rustique et modeste, devant laquelle, en longueur, s'étendait un jardinet assez bien entretenu, où croissaient des fleurs et des légumes.

C'est là que demeurait Mélanie, à qui le colporteur Victor Jaury avait fait une visite pour lui offrir des marchandises.

Mélanie Minot était veuve depuis six mois. Son mari mort, elle était restée sans ressources, avec un enfant, un petit garçon de dix mois, qu'elle élevait. Elle avait accepté, alors, l'offre qu'on lui avait faite de nourrir, à gages, la fille d'un riche industriel de Paris. Puis, nouveau malheur, peu de temps après, la veuve avait perdu son garçon, enlevé, en quelques heures, par des convulsions. Mélanie s'était, alors, attachée à la petite fille étrangère qu'elle nourrissait.

Elle la soignait avec un dévouement incessant.

On eût dit qu'elle avait reporté, sur cette frêle créature, toute la tendresse dont son cœur de mère était plein, et qu'elle ne pouvait plus, hélas ! prodiguer à son enfant.

Cependant, elle n'avait pas voulu quitter la maisonnette où elle avait vécu avec son mari, ni son pays — parce que, dans le cimetière, là-bas, sur le coteau prochain, reposait celui qu'elle pleurait, et sur la tombe de qui chaque jour elle allait prier.

Mélanie avait vu, quelques instants auparavant, le colporteur Victor Jaury, qui lui avait offert des marchandises.

Mais, pour la première fois depuis bien longtemps, elle ne lui avait rien acheté.

Depuis qu'elle était seule, elle n'avait besoin que de peu de chose.

Elle avait donc congédié le colporteur. Elle l'avait reconduit jusqu'à la porte du jardin donnant sur la route.

Puis, elle était rentrée, inquiète, et craignant que la mère de la petite fille ne fût malade, car elle avait annoncé sa visite pour ce jour-là, et la nourrice l'avait attendue vainement.

L'enfant dormait, depuis quelque temps, dans son berceau orné de dentelles et de riches étoffes, qui formaient, avec l'ameublement presque misérable de la chaumière, le plus curieux contraste.

— Bon! dit, tout à coup, la nourrice en se levant, elle dort. Elle ne s'éveillera pas, à présent, avant une heure. J'ai le temps. Je vais courir jusque chez le facteur et lui recommander de m'apporter, sans retard, la lettre que madame ne manquera pas de m'envoyer pour me rassurer.

Comme Mélanie allait atteindre la porte de la maison, elle se retourna pour voir encore si l'enfant reposait toujours paisiblement. Puis, tranquille sur ce point, elle étendit le bras pour lever le loquet de la porte.

Mais, au même instant, la porte, poussée, vigoureusement, du dehors, s'ouvrit, tout à coup.

Et la femme vêtue de noir, la femme inconnue qui s'était arrêtée, sur la route, près de la voiture du colporteur Jaury, entra.

La nourrice recula, effrayée.

L'inconnue ôta le voile qui couvrait son visage. La paysanne, éperdue, put contempler, muette, cette femme, dont la beauté était vraiment excessive. C'était une créature de vingt-deux ans, environ, grande, forte, merveilleusement proportionnée, remarquablement faite. Son visage offrait une rectitude de traits à nulle autre pareille. Une semblable femme devait exercer un attrait particulièrement puissant sur tous ceux qui l'approchaient. Elle était effroyablement pâle. La lividité de son masque était d'autant plus accentuée que ses yeux, très noirs, brillaient davantage. Cette femme avait quelque chose de fascinateur qui épouvanta la villageoise. Elle avait l'air hautain, le geste dominateur, la lèvre dédaigneuse et ironique. A coup sûr, c'était un de ces êtres féminins doués d'une volonté et d'une énergie presque surhumaines, et capables de choses sublimes ou terribles. Il était impossible qu'on oubliât ce visage dès qu'on l'avait vu, tant à cause de sa beauté qu'à cause de la rare audace qui y était empreinte. L'inconnue devait être une créature dominée par des passions vives; mais on pressentait que sa volonté, au besoin, était capable de les dominer. Bien que sa toilette fût simple, presque pauvre, cette femme avait grande allure.

— Qui êtes-vous? demanda Mélanie Minot. Que voulez-vous?

— Je vais vous le dire, répondit l'inconnue.

La nourrice, cependant, se rassura.

Elle avait songé, en effet, qu'elle était chez elle, qu'elle n'avait rien

à craindre. en somme, car il lui suffirait, au besoin, en cas de danger, de sortir sur le pas de sa porte, et d'appeler pour qu'on accourût à son aide. Cependant, par mesure de précaution, elle voulut ouvrir la porte que l'inconnue avait refermée derrière elle. Elle fit donc un pas en avant pour mettre son projet à exécution.

Mais la femme devina sa pensée, sans doute. Elle se plaça, résolument, devant la porte.

— Vous ne sortirez pas, dit-elle ; vous ne sortirez pas !

— Mais... fit Mélanie, de nouveau effrayée, plus encore même que tout à l'heure.

Alors, il se passa quelque chose d'étrange. L'inconnue, par un geste rapide, enleva son manteau. Elle découvrit, tout à coup, ce qu'elle portait caché sous ce vêtement très ample.

Or, c'était un enfant à peine âgé de quelques mois. Cet enfant dormait; la femme le déposa, doucement, sur le lit de la nourrice, à quelques pas du berceau où dormait, aussi, paisiblement, l'enfant confié aux soins de Mélanie.

— Regardez ! fit impérieusement l'inconnue. Regardez ces deux enfants.

La nourrice, stupéfaite, regarda l'enfant apporté par l'inconnue.

— Oh ! dit-elle, quelle ressemblance extraordinaire entre ces deux petits êtres ! Deux gouttes d'eau ne se ressemblent pas plus.

— Eh ! bien, dit l'inconnue, écoutez-moi. Je suis venue vous proposer un marché.

— Quel marché ? demanda la nourrice, au comble de l'étonnement.

— Songez que je vais vous livrer mon secret, un secret terrible ! dit l'inconnue. Songez que, quand vous connaîtrez ce secret, je serai complètement à votre merci ! Songez, enfin, que, si vous n'acceptez pas le marché que je vais vous offrir; si vous ne consentez pas à être ma complice, vous deviendrez, pour moi, dangereuse, et qu'alors, alors, entendez-vous, je serai capable d'un crime, même, pour me débarrasser d'un témoin gênant, pour faire, moi-même, et seule, ce que vous aurez refusé d'accomplir.

— Vous me faites peur ! dit la nourrice, déjà affolée.

— Écoutez-moi, reprit, cependant, l'inconnue. Vous n'avez rien à craindre si vous acceptez la proposition que je vais vous faire. Rassurez-vous donc. Mais apprenez, aussi, qu'il faut que ce que j'ai résolu s'accomplisse, ce soir même, de gré ou de force. Il le faut, vous m'entendez ? Il le faut. Je le veux !

Elle prononça ces paroles d'une voix vibrante, avec une incroyable énergie.

— J'ai peur ! dit la nourrice. J'ai peur ! J'ai peur !

L'inconnue reprit :

— Je viens d'apporter, ici, cette enfant, cette petite fille, dit-elle. Eh! bien...

Elle se tut. Elle regarda tout autour d'elle avec défiance.

— Personne ne peut nous entendre ?

Elle parut à demi rassurée.

— Non ! Rien à craindre.

Pourtant elle ne s'expliqua pas encore.

— Mais nous courons le risque d'être dérangées. Il faut fermer cette porte. Quelqu'un pourrait entrer.

Et elle marcha vers la porte, qu'elle ferma.

Elle agissait comme chez elle, sans que la paysanne, ébahie, songeât à s'y opposer. Puis, elle revint vers la nourrice, qui était restée immobile, à la même place, muette, affolée.

— Eh ! bien, fit-elle, enfin, il faut que cette enfant, que je viens d'apporter, prenne, dans ce berceau, la place de celle-ci. Comprenez-vous ?

— Grand Dieu ! Que dites-vous ?

— Comprenez-vous? Répondez ! Ne perdons pas de temps ! Ces deux enfants, vous l'avez constaté vous-même, se ressemblent, de telle façon que la mère même de celle-ci ne s'apercevrait pas de la substitution. Or, nous mettons l'enfant que je viens d'apporter dans le berceau de l'autre, après avoir fait l'échange de leurs vêtements ; vous ne dites à personne quel changement s'est opéré, et je vous donne cinq mille francs.

Elle regarda la nourrice avec anxiété.

— Mais, dit celle-ci, qui commençait à comprendre, que ferez-vous de l'enfant confiée à mes soins ?

— Je l'emporterai.

— Et qu'en ferez-vous ?

— Peu vous importe ! On vous a confié une enfant ; vous montrerez à sa mère celle que je viens d'apporter, qui ressemble si complètement à l'autre; personne ne connaîtra, jamais, la substitution qui aura été faite, et vous aurez gagné cinq mille francs. Si vous acceptez, nous ferons l'échange, immédiatement, et je vous verserai la somme promise. Puis, je partirai. J'emporterai l'autre enfant. Vous vous tairez, car, si vous parliez, vous seriez poursuivie comme ma complice. Votre sécurité me répondra de la mienne et de la bonne exécution du marché conclu. Allons, acceptez-vous ? En regardant l'enfant qui est là, vous pouvez vous convaincre, aisément, qu'il n'y a, pour vous, aucun danger à faire ce que je vous propose. Vous y gagnerez cinq mille francs, je vous le répète. Ils sont, en billets de banque, dans ce portefeuille. C'est tout ce que je possède. Répondez ? Voulez-vous ?

A présent, changeant de rôle, elle suppliait presque. Elle tendit, à Mélanie, un petit portefeuille, qu'elle ouvrit. Elle montra les billets de banque pour éveiller la cupidité de la paysanne. La nourrice, un instant bouleversée, avait, à peu près, repris ses sens.

— Non ! répondit-elle, bien décidée. Non ! Je ne veux pas.

L'inconnue darda, sur elle, son regard étincelant.

— Si vous saviez la vérité, dit-elle en faisant de prodigieux efforts pour demeurer calme, si vous saviez quel mobile me pousse, vous consentiriez à ce que je vous demande. Je veux réparer l'injustice du sort. La place de cette enfant est dans ce berceau. Vous avez été mère. Vous devez me comprendre sans que je m'explique davantage. Allons, une dernière fois, voulez-vous ?

— Non, répondit la nourrice avec énergie. Non ! C'est une infamie que vous voulez faire, et je n'y prêterai pas les mains.

L'inconnue jeta un cri de rage. Elle s'approcha de la paysanne, menaçante.

— Prenez garde ! dit-elle. Prenez garde ! Il faut, pourtant, que cela soit. Je l'ai résolu. Je le veux !

— Et moi, répliqua la nourrice avec indignation, et moi, je ne le veux pas ! Je ne sais pas qui vous êtes. Je ne veux pas vous connaître. Je ne veux pas que vous restiez ici plus longtemps. Allez-vous-en !

— Je ne m'en irai d'ici, dit l'inconnue, qui apparut, alors, terrible aux yeux de la nourrice, que lorsque j'aurai fait ce que je dois y faire. Prenez garde, vous devenez dangereuse pour moi, maintenant que vous connaissez mon secret.

La paysanne recula. Elle avait vu, dans les yeux de son interlocutrice, passer une flamme si ardente qu'elle se mit à trembler.

— A l'aide ! cria-t-elle d'une voix forte. A l'aide ! A moi ! Au secours !

L'inconnue, cependant s'approcha d'elle plus encore. La nourrice recula jusqu'à la muraille, appelant « au secours ! » et plus affolée que jamais, car elle avait vu briller, tout à coup, au poing de l'inconnue, la lame de la hachette du colporteur.

— Tais-toi ! dit tout bas l'inconnue. Tais-toi ! Allons ! Une dernière fois, veux-tu ?

Mais la nourrice, absolument folle de terreur, n'entendait plus rien. Elle poussait des cris désespérés.

— Te tairas-tu, malheureuse ! Mais tais-toi, tais-toi ! Tais-toi donc ! Ne me force pas à te tuer ! Réponds ! Une dernière fois, veux-tu ?

La nourrice tremblait de tous ses membres. Ses dents claquaient. Elle était terrifiée. Et elle appelait toujours : « A l'aide ! » d'une voix de plus en plus retentissante.

C'est que le péril, pour elle, devenait imminent. Or, bien que la mai-



ET LA NOURRICE S'ABATTIT SUR LE SOL... (PAGE 24.)

sonnette fût assez éloignée des premières habitations du village, ces cris déchirants, ces appels désespérés de la villageoise, pouvaient fort bien attirer quelqu'un.

Là était le danger. Danger terrible! L'inconnue comprit quel péril elle courait. Alors son visage prit en un clin d'œil une expression hideuse vraiment effrayante. Elle leva tout à coup sa hachette, solidement affermie à son poing. Elle laissa retomber cette masse de fer sur la tête de la nourrice.

On entendit un cri déchirant; puis, presque au même instant, une sorte de craquement épouvantable. Et la nourrice s'abattit sur le sol, le crâne ouvert, aux pieds de l'inconnue.

Le sang de l'infortunée villageoise avait jailli jusque sur le mur, et formait, au milieu de la pièce, une mare pourpre, épaisse, couverte d'une écume rosée. Le terrain battu de la maisonnette était en pente : Le sang coula jusque sous le berceau.

La nourrice avait eu la tête fracassée sous le coup vigoureux asséné par l'inconnue.

Sa cervelle avait été projetée en fragments sanglants et avait éclaboussé les meubles, çà et là. L'inconnue, sur qui, hasard surprenant, pas une goutte du sang de la victime n'avait jailli, jeta son arme sur le sol.

Puis, elle regarda le cadavre.

— Morte! dit-elle. Morte! C'est elle qui l'a voulu. Il fallait que cela fût. Cette victime était nécessaire !

Et très calme à présent, profondément convaincue, à coup sûr, du juste de son crime, elle se retourna vers l'enfant qu'elle avait apportée et qui dormait toujours. Cette scène terrible s'était accomplie, en effet, sans que les enfants eussent bougé.

— Maintenant, grâce à moi, dit encore l'inconnue, solennellement, ma fille ne sera pas bâtarde ! Ma fille aura un père !

Elle regarda le petit être, attendrie, oublieuse comme une mère qui veille sur son enfant, et sans paraître se rendre compte de l'horreur de la situation où elle se trouvait.

Tout à coup, elle tressaillit.

Au dehors, sur la route, une voix s'était élevée dans l'éloignement, une voix d'homme, claire, sonore, bien timbrée, qui chantait une chanson très connue, une des plus jolies chansons de Nadaud :

J'étais heureuse,
J'étais joyeuse,
Et dans c'temps-là j'aurais donné d' bon cœur
Tout un royaume
Pour l'humble chaume

Qui m'promettait tant d'plaisir et d'bonheur!
Quand je passais m'dandinant sur mon âne,
Les villageois m'trouvaient très bien comm'ça,
Et si j' n'avais qu'des habits d' paysanne,
Ils savaient bien qu'un bon cœur battait là!

La voix s'élevait, vibrante, et se rapprochait de plus en plus.

L'inconnue eut peur.

— Grand Dieu! fit-elle, éperdue. Pourvu que cet homme ne vienne pas ici!

Toute tremblante, elle souffla la chandelle.

La voix, pourtant, se rapprochait toujours davantage :

C'est sur l'herbage,
Dans un village,
Qu'la p'tit' Margot s'dépêcha de grandir.
Du toit champêtre
Qui l'a vue naître
Je garderai toujours le souvenir.

L'inconnue se leva, frissonnante. Elle avait entendu un bruit de pas dans le jardin, tout près de la porte.

— Il vient ici! dit-elle avec effroi. Il vient ici! Je suis perdue! Qui cela peut-il être?

Elle ramassa sa hachette, qu'elle affermit de nouveau solidement à son poing. Elle se retira dans un coin de la pièce.

— Attendons! fit-elle, terrible, très décidée.

Soudain, on heurta violemment à la porte.

— Holà! Oh! Hé! Mélanie Minot! dit une voix.

Il y eut un instant de silence. L'inconnue ne bougea pas. Son cœur battait à se rompre.

— Holà! Mélanie Minot! reprit la voix. Holà! Éveillez-vous! Une dépêche pour vous!

De nouveau, la voix se tut.

— Sacrebleu! Elle dort bien! reprit encore l'homme.

Alors, l'inconnue entendit un léger frôlement près de la porte, un froissement de papier; puis, plus rien! A la lueur de la lune, qui éclairait assez vivement la pièce, elle vit, sur le sol, un papier bleu, un télégramme. L'employé du télégraphe avait glissé sa dépêche sous la porte. L'inconnue entendit, derechef, un bruit de pas. L'homme s'en retournait.

— Il s'en va! dit l'inconnue. Il s'en va!

Elle se rapprocha de la porte, et elle écouta. Puis, de plus en plus rassurée, elle souleva un coin du rideau de la fenêtre, et elle regarda au dehors.

— Il est parti! Il est parti!

J'étais pas fière,
On pouvait m' faire
Tout c' qu'on voulait sans que j'y trouv' du mal.
D'un' gaîté franche,
Chaque dimanche,
De l'avant-deux je donnais le signal.
Je n'prenais pas de grands airs comm' les vôtres,
Personne alors ne me dictait des lois.
C'est à la ville, en f'sant rougir les autres,
Que j'ai rougi pour la première fois!

La voix devint de moins en moins distincte. Elle se perdit, bientôt, dans l'éloignement.

— Sauvée ! dit l'inconnue. Sauvée ! Il est parti !

Elle ramassa la dépêche. Rapidement, elle l'ouvrit. Elle lut :

« J'ai été souffrante, aujourd'hui. Je n'ai pas pu me rendre à Buc. Je vous verrai demain. Embrassez l'enfant.

» Blanche Thomery. »

— C'est de la mère !

Tout à coup, l'enfant qu'elle avait apportée s'éveilla et pleura.

Alors, l'inconnue dégrafa lentement son corsage, mit au jour un sein ferme, puissant, gonflé de lait, et, prenant la douce créature, elle l'allaita, paisible, grave, regardant, avec un sourire, l'enfant se gorger et presser le sein de sa mère de l'une de ses petites mains potelées et roses. Quand l'enfant fut repu, l'inconnue se rhabilla. Un instant, elle joua avec la petite fille, dont les éclats de rire retentirent, soudain, joyeux, dans cette pièce pleine tout à l'heure de cris d'épouvante.

Cependant, la jeune femme se leva.

— Allons ! Achevons l'œuvre, à présent !

D'abord, elle ralluma la chandelle. Puis, elle prit, dans son berceau, la petite fille qui dormait toujours. Fort habilement, et avec grand soin, elle la dévêtit. Puis, déshabillant ensuite sa fille à elle, elle lui passa les langes, les brassières de l'autre. Quand ce fut fait, elle la coucha dans le berceau, à la place de l'autre enfant. Cet échange fait, l'inconnue regarda autour d'elle. Dans un coin de la pièce, il y avait une armoire très vaste, une de ces armoires énormes, pareilles à celles qu'on voit, dans les chaumières, en Bretagne.

— Voilà mon affaire !

Non sans difficultés, elle fit sauter la serrure de cette armoire, dont elle ouvrit les deux portes : deux larges battants de bois, de chêne massif. L'armoire était absolument pleine de linge grossier. L'inconnue tira le linge, qu'elle jeta sur le sol. Il s'en dégagea une forte odeur de lavande

et de racines d'iris, doux parfum qui se mêla, dans l'air de la pièce, à l'âcre senteur du sang. Tout à coup, la femme ayant tiré brusquement une pile de draps, qui s'était écroulée sur le sol, un bruit métallique se fit entendre. L'inconnue poussa un cri de joie.

— Ah ! fit-elle. Je savais bien que je trouverais, là, ce qu'il me faut. Les paysans cachent toujours ainsi leur argent dans leur armoire, au milieu de leur linge.

Elle ramassa une bourse, une bourse élégante, en mailles d'argent.

— Tiens ! Un chiffre, B : Blanche. C'est bien cela ! C'est le chiffre de la mère.

En effet, sur l'un des côtés de la bourse, il y avait une lettre, un B, formé par des fils d'or. L'inconnue ouvrit la bourse. Elle en versa le contenu dans le creux de sa main.

— Vingt louis ! dit-elle.

Elle rejeta l'or dans la bourse et la plaça soigneusement dans sa poche. Enfin, elle tira de l'armoire une dernière pile de linge restée sur un rayon.

— Ce désordre prouvera que le vol a été le mobile du crime.

Elle aperçut tout à coup un petit portefeuille resté sur une tablette. Elle l'ouvrit. Des lettres s'en échappèrent. Elle les examina. C'étaient des lettres écrites, à Mélanie, par Jean, son mari défunt, avant leur mariage, lorsqu'il était au régiment. L'inconnue lut deux de ces lettres. Elle sourit à diverses reprises. Puis elle replaça les lettres dans le portefeuille, et elle le mit dans sa poche.

— Avec la bourse, ce portefeuille constituera une preuve flagrante. Voyons, je n'ai rien oublié, j'ai bien tout prévu, je ne laisse aucune trace de mon passage ?

Elle regarda, fort attentivement, autour d'elle.

— Non ! Rien ne me trahira !

Elle écarta le rideau de la fenêtre et observa au dehors.

— Allons ! Fuyons, à présent ! Fuyons ! Tout est tranquille. Tout dort, aux alentours.

Elle remit son voile et son manteau. Puis elle prit l'enfant confiée aux soins de la nourrice. Elle la cacha sous son vêtement, à la place de l'enfant qu'elle avait apportée. Et, enfin, elle souffla la chandelle. Sans effroi, elle s'approcha du cadavre, qu'elle toucha de la main. Le cadavre était, déjà, froid et rigide.

Puis elle marcha vers le berceau où, maintenant, dormait son enfant, sa fille, pour qui elle avait commis son crime. Elle l'embrassa longuement, très longuement.

On eût dit qu'elle avait peine à s'arracher de cette place, où elle allait laisser, près de la victime gisante, ce qu'elle aimait le plus en ce monde.

Enfin, elle parut résolue. Elle marcha vers la porte qu'elle ouvrit doucement. Elle observa d'abord attentivement au dehors. Tout était tranquille. Encore une fois elle se tourna du côté du berceau, prêtant l'oreille pour entendre encore la douce et égale respiration de l'enfant. Puis, brusquement, elle sortit. Elle tira la porte, qui se referma en grinçant.

Dehors, l'inconnue tressaillit. La lune brillait d'un vif éclat. Or, la femme avait vu, devant elle, se dessiner, tout à coup, une ombre démesurée ; mais, bientôt, elle rit de sa vaine terreur. L'ombre était projetée par un arbre dont les branches s'étendaient au-dessus de sa tête.

Elle se mit à marcher vite pour sortir du jardinet et gagner la route. Quelques minutes après, elle se trouva en rase campagne. De temps à autre, elle s'arrêtait pour apercevoir encore, de loin, la maisonnette éclairée par la lune.

Mais la route tourna. Alors, l'inconnue regarda une dernière fois derrière elle. Et résolument, elle poursuivit son chemin. Elle atteignit après un quart d'heure de marche l'endroit où elle avait fait halte deux heures auparavant, à la lisière du bois, proche de la voiture du colporteur.

Lorsqu'elle aperçut cette voiture, à cent pas devant elle, elle ralentit son allure.

Elle fouilla des yeux les alentours.

Tout le monde dormait, à coup sûr, dans la voiture. L'inconnue, marchant sur la pointe des pieds, s'approcha alors lentement de la guimbarde, avec toutes sortes de précautions. La petite lucarne servant de fenêtre au compartiment habité de la voiture était ouverte.

— Par là, dit-elle à demi-voix, par là, ce sera facile !

Et, redoublant encore de précautions, elle s'approcha de la lucarne. Elle prit, dans sa poche, la bourse dérobée par elle chez la nourrice. Et, tout doucement, passant son bras dans la voiture, elle mit la bourse sous un paquet de marchandises que le colporteur avait déposé sur la table, juste au-dessous de la lucarne. Puis, elle se disposa à placer, à côté de la bourse, le petit portefeuille contenant les lettres amoureuses du mari de Mélanie.

Un aboiement furieux retentit. L'inconnue tressaillit. Elle recula, sans avoir le temps de passer le portefeuille par la lucarne. Si soigneusement, en effet, que l'inconnue eût mis son projet à exécution, elle avait réveillé le caniche, qui dormait sous la table. Mais elle ne perdit pas son sang-froid. Elle remit le portefeuille dans sa poche, et, rapide, elle passa de l'autre côté de la voiture. Puis, elle se jeta dans le petit bois, où elle s'enfonça et où elle disparut bientôt derrière les arbres. Tranquille alors, elle s'arrêta pour écouter.

Elle tressaillit de nouveau, car les aboiements du caniche, qui avaient

retenti de plus belle, s'étaient tout à coup changés en un hurlement prolongé, lamentable.

Le caniche, à présent, hurlait à la mort!

Une voix, cependant, s'éleva dans le grand silence, celle du colporteur, réveillé en sursaut :

— Paix donc ! Vilaine bête !

Le hurlement cessa, brusquement; tout redevint silencieux. L'inconnue, portant toujours la petite fille endormie, continua sa route, non plus calme, comme tout à l'heure; mais agitée, tremblante, entendant, toujours, le chien qui hurlait à la mort...

VII

Il était à peu près cinq heures après midi, le lendemain du jour où l'inconnue avait assassiné Mélanie Minot, quand une voiture s'arrêta devant la porte de la maison de M. Thomery. Un homme, qui devait avoir environ cinquante ans, descendit de cette voiture; il vint sonner à la grille. Le concierge lui ouvrit la porte.

— M. Robert Thomery, s'il vous plaît?

— C'est ici.

— Puis-je lui parler immédiatement?

— Oui, monsieur. Monsieur veut-il me suivre?

L'inconnu fit un signe d'acquiescement et suivit le portier, qui, marchant devant le visiteur, se dirigea vers l'hôtel, dont il gravit le perron. Après quoi, il frappa, à gauche, à une porte donnant dans le vestibule.

— Entrez! dit une voix, à l'intérieur.

L'inconnu pénétra dans une petite pièce servant de cabinet de travail à l'ingénieur. Ce cabinet était des plus sommairement meublé, de deux fauteuils, de quatre escabeaux, et de plusieurs grandes tables. Il y avait là un désordre excessif de papiers, de plans, d'épures, de livres, d'instruments de toute sorte. Aux murs, on voyait encore des plans, des modèles de machines de formes étranges. Le maître de la maison, à l'aspect de l'inconnu, se leva. Il indiqua un siège au visiteur.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur? demanda-t-il d'une voix de basse profonde.

— Monsieur, je suis commissaire de police à Versailles.

M. Thomery fit un geste de surprise.

Puis, il pâlit. Il se leva, précipitamment, en proie à une vive agitation.

— Je devine : Il est arrivé malheur à ma fille? Répondez, monsieur, répondez vite?

Le magistrat se leva à son tour.

— Rassurez-vous, monsieur. Votre enfant est sauve. Mais c'est à sa nourrice, la femme Mélanie Minot...

Le commissaire s'interrompit en constatant l'émoi de son interlocuteur.

— Parlez, monsieur, dit l'ingénieur, parlez! Mélanie Minot... disiez-vous?

— Mélanie Minot a été assassinée la nuit dernière.

— Assassinée! Mélanie Minot! Mais alors ma fille, mon enfant, ma petite Edwige...

— Nous l'avons trouvée saine et sauve dans son berceau.

— Mais où est-elle à présent?

— Dans ma voiture, à votre porte, où je l'ai laissée aux mains d'une femme du pays, qui lui a donné ses soins depuis la découverte du crime, c'est-à-dire depuis ce matin, dit le commissaire. J'ai cru devoir entrer seul, chez vous, d'abord, pour vous préparer à connaître la tragique nouvelle.

L'ingénieur, bien que rassuré maintenant sur le sort de son enfant, demeura, cependant, un instant, muet, abattu, tant la secousse qu'il venait d'éprouver avait été violente. Le magistrat respecta son silence. Il attendit que son interlocuteur lui exposât ses volontés. Tout à coup, la porte du cabinet de l'ingénieur s'ouvrit. Une femme parut. C'était madame Thomery. Elle était livide. Sa physionomie était toute bouleversée. Ses vêtements étaient en désordre. Elle marcha, comme une folle vers son mari.

— Robert! dit-elle, d'une voix entrecoupée. Robert! Mélanie Minot a été assassinée, la nuit dernière. J'arrive de la gare Saint-Lazare. J'allais prendre le train pour me rendre à Buc. Tu sais que, souffrante, hier, je n'ai pu sortir. Tout à coup, dans la salle d'attente, j'entendis des gens qui s'entretenaient d'un crime commis dans les environs de Paris, près de Versailles. Un homme donnait des détails. Il avait entendu, à Viroflay, des gendarmes faire le récit du crime. J'interrogeai cet homme et j'appris de lui la vérité. — Je crois que pendant une minute j'ai été folle. — J'ai voulu partir, aussitôt, pour Versailles. Les employés ont eu toutes les peines du monde à me retenir. L'un d'eux m'a conduite jusqu'à une voiture et je suis revenue, ici, pour te dire ce que j'ai appris. Robert! Robert! Notre enfant! Notre fille, notre chère petite fille est morte, morte! Grand Dieu! Nous sommes maudits!

— Votre enfant est vivante, madame, dit le magistrat, profondément ému de la douleur de cette mère au désespoir, bien qu'il fût pourtant blasé sur les manifestations de la souffrance humaine.



ET, TRÈS ATTENTIVE, ELLE REGARDA CETTE ENFANT QU'ELLE TENAIT.
(PAGE 32.)

La jeune femme, brisée par l'émotion, s'était assise, ne pouvant plus se soutenir. Elle sanglotait. Mais, lorsqu'elle entendit la voix du commissaire de police, elle sembla retrouver des forces. Elle se leva.

— Que dites-vous ? fit-elle d'une voix forte. Que dites-vous ? Ma fille est vivante. Ah ! parlez ! Qui êtes-vous ? Vous avez dit que ma fille est vivante ?

Elle s'accrocha, ce disant, aux vêtements du magistrat.

— Oui, elle est vivante. Je vais vous la chercher. Dans un instant, madame, votre enfant, saine et sauve, sera dans vos bras.

Et, s'arrachant à l'étreinte de la jeune femme, il sortit précipitamment.

L'ingénieur, cependant, s'approcha de sa femme, qui, trop secouée par ces vives émotions, paraissait prête à s'évanouir.

— Blanche! Ma chère enfant, dit-il, reviens à toi! Cet homme est commissaire de police à Versailles. Quand tu es entrée, tout à l'heure, il venait de m'annoncer la mort de Mélanie Minot. Mais rassure-toi, calme-toi, de grâce! Notre enfant est sauvée. Ce magistrat va mettre notre enfant dans tes bras. Tiens, tiens, regarde! Elle est vivante! Vivante!

En effet, le magistrat venait de rentrer dans le cabinet, précédant une villageoise qui portait, dans ses bras, un enfant.

— Vous voyez, madame, que je vous ai dit vrai: Voici votre petite fille.

La jeune femme arracha, plutôt qu'elle ne prit, l'enfant des bras de la paysanne.

— Mon enfant! Mon enfant! Ma fille! dit-elle, ivre de joie, et couvrant de baisers le visage de la frêle créature.

Robert Thomery, à genoux devant sa femme, baisait, attendri, les mains de la petite fille. Tout à coup, il se passa quelque chose d'étrange, qui frappa tous les assistants. Madame Thomery devint subitement très grave. Elle apparut aussi calme qu'elle était tout à l'heure agitée. Et, très attentive, elle regarda cette enfant qu'elle tenait.

— Blanche! Qu'as-tu donc? dit l'ingénieur.

La jeune femme regardait l'enfant avec une expression de méfiance indéfinissable.

On eût dit qu'elle voulait l'éloigner d'elle.

L'enfant souriait à la jeune femme, de cet ineffable sourire des jeunes enfants. De ses petites mains, elle jouait avec les dentelles qui ornaient le corsage de madame Thomery. Un grand silence se fit. L'attitude de la mère avait glacé les assistants.

— Êtes-vous bien sûre, monsieur, que cette enfant soit la mienne? demanda madame Thomery.

L'ingénieur eut peur que sa femme ne fût devenue folle.

— Blanche, reviens à toi! dit-il.

Mais la jeune femme, très calme, s'adressant toujours au commissaire:

— Répondez, monsieur, répondez? répéta-t-elle. Êtes-vous bien sûr que cette enfant soit la mienne?

Le magistrat, stupéfait, craignit, à son tour, que madame Thomery n'eût perdu la raison.

— Mais, madame... fit-il, tout interloqué. Je sais, cette enfant...

— Pourquoi cette question, Blanche? fit l'ingénieur. Que veux-tu dire?

La jeune femme ne répondit pas. Elle regarda de nouveau l'enfant avec une attention soutenue.

— C'est singulier! Ce sont bien les traits de ma fille. Oui, je la reconnais, c'est bien elle, et pourtant...

Puis se tournant vers son mari, qui l'observait :

— Oh! c'est singulier! Robert, je ne sais ce qui se passe en moi. Il me semble que ce n'est pas mon enfant que je tiens là!

Et la jeune femme sanglota.

Madame Thomery, cependant, se calma, insensiblement. Et, reprise d'un besoin de tendresse excessif, elle recommença à embrasser follement la petite fille. Enfin, après cette crise, elle parut plus calme.

— Ainsi, monsieur, dit alors M. Thomery, Mélanie Minot a été assassinée. Par qui?

— Ce matin, vers huit heures, plusieurs paysans habitant Buc, proche de la maisonnette de Mélanie Minot, furent surpris de ne pas voir cette femme aller et venir comme de coutume. La pauvre femme était, en effet, très matinale; or, huit heures étant sonnées, personne ne l'ayant vue, encore, on s'étonna. Une demi-heure se passa; la femme Minot ne paraissant toujours pas, un maraîcher du voisinage, plus hardi que les autres, se décida à pénétrer dans le jardin, dont la porte était ouverte, comme d'habitude. Les paysans inquiets l'attendaient au dehors. Bientôt, le maraîcher reparut, disant qu'il n'avait entendu aucun bruit dans la maisonnette. On lui conseilla de rentrer dans le jardin, et, cette fois, de pousser la porte de la chaumière. Mais cet homme, pris de peur à son tour, déclara qu'il ne voulait pas pénétrer, seul, dans cette demeure devenue si mystérieuse. Alors, deux paysans offrirent de l'accompagner. Il accepta. Et, un instant après, les trois hommes se trouvèrent en présence du cadavre de la nourrice.

Madame Thomery frissonna. Elle serra davantage dans ses bras la petite fille qu'elle portait.

— Poursuivez, monsieur? dit l'ingénieur au magistrat, qui s'était interrompu pour reprendre haleine. Poursuivez?

— La malheureuse femme avait eu le crâne fendu par un coup de hachette rudement asséné par une main vigoureuse. On retrouva l'arme dont l'assassin s'était servi, sur le sol, dans une mare de sang.

— Horreur! fit madame Thomery avec épouvante.

— La pièce, l'unique pièce de la maisonnette, était toute en désordre. Une armoire avait été fracturée; tout le linge qu'elle contenait avait été jeté, par l'assassin, sur le sol.

— Mais, mon enfant... dit la mère.

— La petite fille, réveillée, jouait, en son berceau, dont les pieds baignaient dans le sang de la victime.

De nouveau, madame Thomery serra l'enfant sur son sein.

— Des voisines, attirées par les appels des paysans, emportèrent la petite fille. L'une d'elles, madame, — le magistrat montra la femme qui avait apporté l'enfant, — prit soin de votre fille. On s'empressa auprès d'elle. On lui donna du lait, qu'elle but avec avidité. Assurément, elle n'avait pris aucune nourriture depuis près de dix heures, car il était neuf heures du matin et les médecins appelés sur le lieu du crime ont déclaré que le meurtre a dû être commis entre dix et onze heures du soir, hier. La gendarmerie fut prévenue. Bientôt après, j'arrivai chez Mélanie Minot, d'où je suis parti pour vous rapporter votre enfant, lors de l'arrivée de monsieur le procureur impérial qui s'est chargé de l'enquête préliminaire. C'est sur le conseil de ce magistrat que je suis venu ici, afin que vous ne connussiez la nouvelle du meurtre qu'en apprenant, en même temps, que votre enfant était sauve.

— C'est effrayant ! dit madame Thomery, atterrée.

— Mais, demanda l'ingénieur, a-t-on trouvé quelque indice capable de mettre la justice sur la trace de l'assassin ?

— A cette heure, l'assassin doit être arrêté.

— Ah ! fit la jeune femme avec un mouvement bizarre. Ah ! Et cet assassin ?

Très pâle, avec une anxiété visible, elle attendit la réponse du magistrat.

— Une circonstance particulière a servi la justice. Hier, dans la journée, un colporteur, un de ces marchands ambulants qui parcourent les campagnes et dont le nombre se fait, aujourd'hui, de plus en plus rare, a traversé Buc avec sa voiture, offrant ses marchandises aux paysans.

— Ah ! dit madame Thomery très attentive. Et c'est cet homme qu'on accuse du meurtre ?

— Du moins jusqu'à présent, oui, madame.

— Mais a-t-on quelques indices ? demanda l'ingénieur.

— Oui. Lorsque le colporteur traversa Buc, allant, de porte en porte, faire ses offres de service aux habitants, Mélanie Minot était absente. Elle attendait madame, et elle était allée au-devant d'elle, sur la route.

— En effet. Je devais aller à Buc, hier. Continuez, monsieur, continuez !

— Or, le colporteur était connu dans la contrée, où il passe régulièrement aux mêmes époques, chaque année. La femme Minot, notamment, était l'une de ses clientes. Après avoir constaté son absence, très dépité, il dit, à une voisine de la nourrice, qui l'a rapporté : « Mélanie Minot n'est pas chez elle ; ayez la bonté de lui dire que je ne veux pas passer dans le pays sans la voir. Je reviendrai ce soir, à la nuit, car je compte faire halte dans le petit bois, à un demi-kilomètre d'ici. » En effet, il re-

vint le soir, vers neuf heures... Un paysan a déclaré l'avoir vu entrer chez la veuve.

— Cet indice est-il bien probant ?

— Attendez, ce n'est pas tout : Ce colporteur se nomme Victor Jaury ; or, sur le manche de la hachette, oubliée maladroitement par l'assassin sur le lieu du crime, on a remarqué ses initiales : V. J., gravées, grossièrement, à l'aide d'un couteau.

— Voilà qui est plus grave, en effet. Mais a-t-on retrouvé cet homme?

— Je l'ignore. Quand j'ai quitté Buc, pour venir ici avec votre enfant, des gendarmes à cheval, porteurs d'un mandat d'amener, partaient, dans toutes les directions, pour le joindre. Il est probable qu'il est arrêté maintenant.

Le magistrat achevait à peine sa phrase, quand, tout à coup, une voix glapissante retentit au dehors. Madame Thomery frissonna. Chacun prêta l'oreille. C'était un marchand de journaux qui criait :

— Demandez la *France*, journal du soir, qui vient de paraître : le crime de Buc, les horribles détails, l'arrestation de l'assassin ! Dix centimes !

VIII

Le procureur impérial du parquet de Versailles était un jeune magistrat qui, déjà, avait fait ses preuves. Son habileté, en matière de justice criminelle, était reconnue. M. Ferdinand Delval occupait sa charge, depuis plusieurs années, avec une intégrité et une intelligence peu communes. Il avait une nature droite, loyale, qui le faisait estimer. De plus, il était bon ! Tous ses subordonnés avaient en lui une grande confiance. Il était, en effet, plein d'énergie, et ne tergiversait jamais. C'est lui qui, le matin même, avait commencé l'enquête sur le crime de Buc. C'est lui qui avait envoyé, chez M. Robert Thomery, le commissaire de police de Versailles. Il venait de rentrer en son cabinet. Il étudiait l'affaire dont il était chargé, préparant toutes les pièces du rapport qu'il devait remettre au juge d'instruction.

Tout à coup, un brigadier de gendarmerie demanda à lui parler. Le soldat fut aussitôt introduit près de M. Delval.

— Eh bien ! avez-vous arrêté le colporteur ?

— Oui, monsieur, j'ai mis la main sur lui, il y a environ deux heures. Moi et mes hommes, nous avons rejoint sa voiture aux environs de Ville-Avray.

— Ah ! Et qu'a-t-il dit ?

— Lorsque je lui ai montré le mandat d'amener signé par vous,

l'homme a pâli, et sa femme, toute tremblante, a dit : « Je savais bien qu'il nous arriverait malheur. » Le colporteur m'a alors demandé pourquoi on l'arrêtait. Suivant vos instructions, j'ai déclaré que je ne le savais pas. Puis, je lui ai donné l'ordre de rebrousser chemin et de me suivre, ce qu'il a fait sans la moindre résistance, même sans objection. Il a dit : « Marchons ! Il y a erreur évidemment. Je n'ai fait de tort à personne. Tout s'expliquera. » Pendant le trajet, il a cherché à rassurer et à consoler sa femme, qui pleurait. C'est tout. Il est là, avec sa femme et son enfant. La voiture stationne dans la cour, gardée par deux de mes hommes.

M. Delval réfléchit un instant.

— C'est fort bien ! Veillez, avec le plus grand soin, sur la voiture. Que personne n'y pénètre. Vous m'en répondez. Introduisez ici le colporteur. Que sa femme et son enfant attendent mes ordres dans l'antichambre. Allez !

Le gendarme salua militairement. Puis, il sortit pour exécuter les ordres du magistrat. Il reparut bientôt, précédant le colporteur Victor Jaury, qu'il introduisit dans le cabinet. Après quoi il se retira.

M. Delval examina d'abord en détail, et longuement, le colporteur. Il parut surpris de voir la bonne et franche figure de cet homme.

— Approchez ! lui dit-il.

Victor Jaury s'approcha. Il attendit qu'on l'interrogeât, dans une attitude respectueuse, et sans montrer aucune crainte.

— C'est vous qui avez assassiné Mélanie Minot, hier, à Buc? fit le magistrat.

A ces mots, le colporteur fit un pas en arrière, comme un homme qui vient de recevoir un coup en pleine poitrine. Il pâlit et chancela.

— J'ai assassiné Mélanie Minot, moi ! fit-il, après un instant de silence, car il lui avait fallu du temps pour se remettre. Moi ! J'ai assassiné Mélanie Minot ! Mélanie Minot a donc été assassinée ?

Il prononça ces paroles avec un tel accent de stupéfaction, à la fois, et de sincérité, que l'étonnement du magistrat s'accentua davantage encore.

— Oh ! Oh ! pensa M. Delval, ou cet homme est une victime ou c'est un dangereux coquin avec qui je ferai bien de me tenir sur mes gardes.

Le colporteur, cependant, reprit, cette fois avec indignation :

— Mais c'est une infamie, monsieur, c'est une infamie. On m'accuse d'avoir tué, moi ! Mais je vous jure, monsieur, que vous vous trompez ! Qui a donc dit que je suis un assassin ? Qu'on le mette en face de moi, cet accusateur, et nous verrons si, devant moi, il osera...

M. Delval l'interrompit.

— Assez ! Ne jouez pas la comédie ! L'accusateur de qui vous exigez la

comparution, c'est moi, moi, vous entendez, et je vous le repète bien en face : vous avez assassiné, hier, à Buc, Mélanie Verdier, veuve Minot. Tout vous accuse. Les preuves vous accablent. Elles sont plus nombreuses qu'il n'en faut pour faire choir votre tête. Avouez donc, malheureux ! Avouez ! Je vous le conseille, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Et, pendant qu'il parlait ainsi, il observait attentivement le colporteur. Mais, à sa grande surprise, au fur et à mesure qu'il parlait, l'accusé, loin de se troubler, loin de manifester de l'épouvante, semblait se rassurer. Même, son visage se rasséréna tout à fait et devint bientôt souriant.

— Allons, monsieur, tout ce que vous me dites, c'est pour m'effrayer. Mais voyez-vous, quand on a, comme moi, la conscience tranquille, on ne craint rien. La justice n'effraie que ceux qui ont quelque chose à se reprocher. Moi, je n'ai pas peur. Tous ceux qui me connaissent affirmeront que je suis un brave homme. Parlez-leur de moi ; ils vous diront : « Victor Jaury, le colporteur, un assassin ! Allons donc ! » Et ils riront, monsieur, oui, ils riront. Vous ne m'avez donc pas regardé ? Est-ce que j'ai le visage d'un assassin ? Pourquoi aurais-je tué Mélanie Minot ?

— Pour la voler, répondit le magistrat, par acquit de conscience, car il était ébranlé dans sa conviction, tant la vérité a des accents persuasifs et pénétrants.

— Pour la voler ? Je crois bien qu'il n'y avait pas grand'chose à voler chez cette malheureuse. Elle ne devait pas être riche. Ainsi, on a assassiné Mélanie Minot ? Je l'ai vue encore hier soir. Peu de temps avant le crime, alors ?

— Vous avouez que vous l'avez vue hier soir ? En effet, on vous a vu entrer chez elle.

— Oui, monsieur, je l'ai vue hier soir. On a parfaitement pu me voir entrer elle, je ne me suis pas caché.

— Il pouvait être environ neuf heures du soir ?

— Environ, oui, monsieur.

— Qu'alliez-vous faire chez cette femme, à pareille heure ?

— Oh ! c'est bien simple : Mélanie Minot était l'une de mes clientes. Chaque fois que je passais par Buc, elle m'achetait quelque chose. Hier, dans la journée, comme je traversais le village avec ma voiture, Mélanie Minot était absente. Alors, je chargeai une voisine de la prévenir que je reviendrais lui faire mes offres le soir même. Et en effet, le soir à la fraiche, après mon dîner, je suis allé chez cette pauvre femme. Démarche inutile, d'ailleurs, car elle m'a déclaré qu'elle n'avait besoin de rien. Voilà la vérité.

— Vous mentez ! Vous mentez ! Vous êtes entré chez Mélanie Minot. On vous a vu entrer chez elle ; mais on ne vous a pas vu sortir de la mai-

sonnette. Vous y êtes donc resté. Vous avez tué cette malheureuse. Vous avez fracturé son armoire; vous avez jeté sur le sol le linge qu'elle contenait ; vous avez mis la main, sans doute, sur l'argent de la veuve et sur ses bijoux. En effet, on n'a pas retrouvé d'argent chez elle.

— C'est qu'elle n'en avait pas! Rien de plus simple!

— Vous vous trompez, elle en avait.

Le colporteur, en apprenant ce détail, parut se troubler. Le magistrat le remarqua.

— Oui. Elle en avait. Un témoin vous le dira. En effet, le matin même, elle avait payé à un vigneron de Suresnes le prix d'une feuillette de vin qu'elle avait achetée. Or, en présence de ce marchand, elle a tiré, de son armoire, pour payer son achat, une bourse en mailles d'argent qui, au dire du vigneron, contenait au moins quatre cents francs en or. Cette bourse n'a pas été retrouvée. Évidemment, l'assassin l'a prise.

— C'est probable ! Mais c'est affaire entre l'assassin et vous.

— C'est-à-dire entre vous et moi, car l'assassin, c'est vous!

Victor Jaury, que cet interrogatoire fatiguait, car il n'était pas habitué à de pareils duels de conversation, se troublait, davantage, à chaque minute. Il se sentait vaguement écrasé par cette accusation qui pesait sur lui. Quoique innocent, il commençait à avoir quelques craintes. Assurément, tout l'avantage était pour le magistrat, dont l'esprit était exercé à poursuivre de pareils débats.

— Mais, monsieur, je vous assure que je suis innocent. Pour accuser un homme, comme vous le faites, c'est-à-dire avec acharnement, — pardonnez-moi si je vous parle ainsi, car je ne sais pas bien m'expliquer, je n'ai pas reçu d'instruction, moi, je ne suis pas, comme vous, un savant, je ne sais pas lire, — mais je disais que, pour accuser d'un crime semblable un pauvre diable comme moi, qui n'a jamais fait de mal à personne, il faut des preuves.

— J'en ai.

— Vous avez des preuves contre moi?

Ce disant, le brave homme perdit contenance.

— Oui, répliqua le magistrat. J'ai des preuves, des preuves flagrantes, outre celles que j'ai énumérées déjà.

— Lesquelles? Lesquelles? Mais parlez donc! Vous me mettez à la torture!

— Savez-vous de quelle arme l'assassin s'est servi pour tuer Mélanie Minot?

A ces mots, le colporteur se troubla, visiblement.

— Non.

— Eh bien, je vais vous le dire. Il s'est servi d'une hachette qu'on a retrouvée sur le lieu du crime, dans le sang de la victime. Or, le manche



— OUI, C'EST BIEN LA MA HACHETTE! (PAGE 40.)

de cette hachette porte deux initiales gravées grossièrement à l'aide d'un couteau. Savez-vous quelles sont ces initiales? Un V. et un J : les vôtres. N'est-ce pas vrai, Victor Jaury? Et tenez, reconnaissez-vous cet outil? Osez donc dire qu'il ne vous appartient pas!

Alors, le magistrat tira, du tiroir de son bureau, la hachette trouvée dans la maisonnette de Melanie Minot.

Il la montra au colporteur, dont le visage devint livide.

Victor Jaury fut pris d'un tremblement nerveux excessif.

— Ma hachette! fit-il, éperdu. Oui, c'est bien là ma hachette.

— Ainsi, vous reconnaissez que cet outil vous appartient?

— Oui, monsieur, je reconnais que cet outil est à moi. Je m'en suis servi, hier encore, à la lisière du petit bois où j'avais fait halte pour passer la nuit. Et, même, ce matin, au moment du départ, lorsque j'ai rangé dans ma voiture les objets dont je m'étais servi la veille et que j'avais laissés épars sur l'herbe, je n'ai plus retrouvé ma hachette, que j'ai longtemps cherchée; mais vainement.

— Or, d'après votre système, il faudrait que l'assassin de Mélanie Minot eût ramassé cet outil près de votre voiture, et qu'il l'eût porté jusque dans la maison de la victime? Allons! Allons! Votre système de défense ne tient pas debout. Avouez, plutôt, avouez! Vos juges pourront être plus cléments en présence d'un aveu.

Mais le colporteur n'avait écouté que les premières paroles du magistrat. Puis il se frappa le front comme un homme qui vient de trouver une idée.

— Vous avez raison. Il faut que l'assassin de Mélanie Minot ait ramassé cet outil près de ma voiture. Attendez, monsieur, je me souviens, à présent!

Le malheureux semblait avoir recouvré quelque espoir. M. Delval, qui l'observait curieusement, se demanda si décidément il n'était pas sur une fausse piste. Le colporteur, en effet, ne paraissait pas de taille à jouer son rôle aussi longtemps avec tant d'habileté.

— Je me souviens, reprit Victor Jaury, je me souviens que, lorsque je suis revenu de Buc, ma femme m'a dit qu'elle avait vu passer une dame voilée, vêtue de noir. Cette dame, qui était très lasse, s'est assise, près de ma voiture, sur un talus gazonné, et ma femme, apitoyée sur son sort, lui a donné, sur sa demande, un verre d'eau sucrée dont elle avait grand besoin. Cette dame, à l'allure si mystérieuse, après une minute d'arrêt, a repris sa marche, et s'est dirigée du côté de Buc. Je l'ai croisée, sur la route.

— Et, selon vous, le crime aurait été commis par cette femme?

— Je l'ignore! Mais il se pourrait que ce fût elle qui eût pris ma hachette. Je me souviens, à présent, que, après avoir fendu du bois pour allumer notre fourneau, j'avais jeté cet outil sur l'herbe, non loin du talus où s'est assise l'inconnue. Il se pourrait qu'elle eût commis le crime. En effet, elle allait à Buc, j'en suis sûr; la route qu'elle a prise conduit directement au village.

Le magistrat haussa dédaigneusement les épaules.

— Votre version est ridicule, absolument ridicule, et je vous engage à n'y pas persister, fit-il.

— Mais, monsieur, cependant...

— Assez !

Il sonna. Le brigadier de gendarmerie qui avait arrêté Victor Jaury reparut.

— Je vais opérer une perquisition dans la voiture de cet homme, dit-il. Gardez-le ici jusqu'à mon retour. Placez un de vos hommes de garde dans l'antichambre pour veiller sur la femme de l'accusé. Surtout, qu'ils ne puissent, en aucune façon, communiquer entre eux.

Le brigadier inclina la tête en signe d'assentiment. Le magistrat sortit. Le colporteur s'assit. Il était, désormais, sans forces.

IX

Tout au bout de la rue des Martyrs se trouvait un hôtel meublé de piètre apparence. Il était inscrit à la police sous le nom pompeux de « hôtel du Nouveau-Monde ». Cet hôtel était tenu par une femme qui se faisait appeler madame veuve Daunoux. En réalité, la veuve Daunoux n'était pas veuve, n'ayant jamais été mariée, raison péremptoire. C'était un ancien modèle. Elle avait été la maîtresse d'un peintre célèbre. Celui-ci, mort sans famille, lui avait laissé tout ce qu'il possédait, c'est-à-dire environ dix mille francs en espèces, et, les toiles, ébauches, pochades, dessins, croquis, objets d'art et de curiosité, qu'il avait dans son atelier. L'héritière avait mis le tout aux enchères. La vente avait produit environ cent mille francs. Avec cette somme, l'ex-modèle avait acheté l' « hôtel du Nouveau-Monde ».

Elle n'avait pas plus de dix-neuf ans et elle était jolie quand, un jour, elle était venue poser pour la première fois, chez le peintre, qui s'était énamouré d'elle. A présent, elle avait trente ans.

Elle était grasse, alourdie, presque obèse, petite de taille, cubiforme, pour ainsi dire, et quasi répugnante. Elle trônait, majestueusement, du matin au soir, dans le bureau de l'hôtel, d'où elle ne sortait jamais ; car elle était très défiante, d'une part, et ne voulait pas laisser « sa maison » aux soins de ses domestiques, et, d'autre part, elle avait horreur de la marche.

Elle se levait tard et lisait des romans dans son lit.

A midi, elle se mettait à table, où elle restait deux heures. Elle était gourmande comme une vieille fille. Puis, elle sommeillait dans un fauteuil.

Elle bavardait avec ses locataires, dînait, copieusement, et se couchait à dix heures, régulièrement, après avoir traîné sa paresse, tout le jour, dans une tenue horriblement débraillée. Elle avait pour amant un ex-artiste du théâtre de Montmartre et des Batignolles, un beau gaillard de

vingt-huit ans qu'elle avait vu dans le rôle d'Athos, des *Mousquetaires*, et qu'elle trouvait fort « distingué ».

Ce drôle, qui n'avait pas l'ombre de talent; mais qui était, naturellement, pourri de prétentions, grugeait la Daunoux avec une rare désinvolture. La propriétaire de l'hôtel du Nouveau-Monde était, d'ailleurs, « plus bête que méchante », comme on dit. Elle n'avait aucun sens moral. Elle était bonne plutôt dès que ses passions n'étaient pas en jeu. Mais elle avait un fond de sentimentalité bête, qui la faisait s'apitoyer sur des choses niaises et pleurer tout de bon pour des futilités.

Or, le surlendemain de l'assassinat de Mélanie Minot à Buc, la Daunoux — que le récit de ce drame avait passionnée à ce point qu'elle ne parlait plus que de cela, — assise dans son fauteuil, vers cinq heures du soir, attendait, impatiemment, en fumant des cigarettes, le retour de sa bonne, qu'elle avait envoyée chercher les journaux du soir.

Soudain, la porte du bureau de l'hôtel où la Daunoux se tenait s'ouvrit.

Une locataire parut sur le seuil.

La Daunoux, qui était plongée dans une rêverie profonde, tressaillit et leva la tête.

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Ternays? Entrez donc. Vous venez de la promenade? Comment va la mignonne?

La nouvelle venue portait, en effet, dans ses bras une petite fille.

La Daunoux prit l'enfant sur ses genoux. Elle lui fit des agaceries. Elle lui parla dans ce langage imbécile des gens de son espèce, quand ils s'adressent à un enfant en bas âge.

Mademoiselle Juliette Ternays était, depuis six mois environ, locataire de l'hôtel du Nouveau-Monde. Personne ne savait d'où elle venait.

Vainement la Daunoux avait longtemps essayé de la faire parler de son passé.

Mademoiselle Juliette Ternays n'avait jamais prononcé un seul mot capable de la compromettre.

La Daunoux, lorsqu'elle parlait d'elle, en son absence, l'appelait « la mystérieuse ».

Avec son imagination exaltée par la lecture des romans, la Daunoux avait échafaudé des choses énormes sur le passé de sa locataire. Ce devait être, selon elle, une grande dame déchue, ou une fille de famille illustre, qui avait cédé à quelque homme indigne d'elle.

D'ailleurs, elle était, au fond, pleine de respect pour « la Mystérieuse », car sa grande allure lui imposait, vraiment.

Mademoiselle Juliette Ternays se disait institutrice. Elle était, en effet, instruite et excellente musicienne. Elle avait un piano dans sa chambre, sise au premier étage. La Daunoux l'entendait souvent jouer pendant plusieurs heures.

Quand elle s'arrêtait dans le bureau de l'hôtel, rarement, malgré les avances de la Daunoux, — celle-ci l'écoutait parler avec une admiration naïve qu'elle ne dissimulait pas.

Tous ceux qui approchaient la Mystérieuse subissaient, d'ailleurs, son ascendant. L'ex-artiste, môssieu Libérac, — comme disait la Daunoux quand elle parlait de lui, — si fort infatué qu'il fût, pourtant, de son mérite, ne lui adressait jamais la parole que le chapeau à la main, bien que son couvre-chef semblât vissé sur sa tête, en quelque compagnie qu'il fût.

Ce qui augmentait encore le mystère qui enveloppait l'étrange locataire de l'hôtel du Nouveau-Monde, c'est qu'elle semblait disposer de ressources pécuniaires assez considérables. Or, d'où lui venaient ces ressources? En effet, elle ne travaillait pas. On ne lui connaissait aucune occupation.

Elle payait régulièrement le loyer de sa chambre, ainsi que le restaurateur voisin, qui lui servait ses repas chez elle. Elle ne recevait personne, et ne sortait que pour faire prendre l'air à son enfant. Elle rentrait à heures fixes, et jamais elle n'avait mis les pieds le soir hors de l'hôtel. On eût dit qu'elle craignait de se montrer. Lorsqu'elle sortait, son visage était toujours couvert d'un voile épais.

La Daunoux n'y comprenait rien.

Un jour, elle avait cru être sur une trace : Un jeune homme, locataire de passage à l'hôtel du Nouveau-Monde, avait cru reconnaître, en mademoiselle Ternays, une écuyère de haute école qui avait eu, près d'un an auparavant, un grand succès, et qui avait fait courir tout Paris au cirque des Champs-Élysées. Mais la jeune femme, à qui la Daunoux avait raconté ce fait, s'était contentée de hausser les épaules.

Jolie comme l'était la « Mystérieuse », élégante, distinguée, instruite, musicienne, comment pouvait-elle vivre ainsi, seule?

Le père de l'enfant, où était-il?

Pourquoi mademoiselle Ternays n'était-elle pas près de lui?

Il était donc mort?

Autant d'interrogations que se posait la propriétaire de l'hôtel du Nouveau-Monde, sans pouvoir y trouver une réponse plausible. Et puis, mademoiselle Juliette Ternays ne riait jamais; même, elle était toujours grave, triste.

Elle paraissait avoir, dans l'âme, une blessure secrète, profonde, et dont elle ne devait jamais guérir. La Daunoux, au fond, s'apitoyait sur son sort. Elle la plaignait sincèrement. Elle avait entrepris de la consoler, depuis qu'elle l'avait vue, un jour, deux mois auparavant, pleurer, à chaudes larmes, en embrassant sa fille. Elle avait longtemps désiré un enfant. Elle s'était insensiblement attachée à la petite fille de « la Mysté-

rieuse » par un étrange besoin de tendresse dont son cœur était trop plein, et qui, jusque-là, l'avait fait s'attacher à des animaux : chiens, chats, oiseaux, même, à un singe, affreuse bête, pelée et puante, qu'elle avait tuée en la bourrant de friandises, et qu'elle était allée enterrer, elle-même, sanglotante, sur le talus des fortifications. Elle s'amusait parfois à faire au crochet de menus ouvrages pour la petite fille. Elle priait « la Mystérieuse » de lui permettre d'en parer l'enfant elle-même. Et c'étaient alors pour la grosse fille des joies de gamine quand mademoiselle Ternays avait daigné sourire.

— V'là les journaux ! dit tout à coup Rose, la bonne de la Daunoux, une grande fille blonde, à la face vicieuse, éclairée par des yeux clignotants, avec des paupières rouges.

Elle jeta brutalement trois journaux sur la table, devant la Daunoux. Puis elle sortit en frappant la porte, car elle était toujours de méchante humeur. La propriétaire de l'hôtel du Nouveau-Monde remit, à mademoiselle Ternays, la petite fille qu'elle tenait sur ses genoux, et qu'elle caressait.

— Les journaux ! dit-elle. Enfin !

Sa curiosité paraissait surexcitée au plus haut degré.

— C'est ridicule. Les journaux arrivent tard dans ce quartier ; on ne peut pas les avoir avant cinq heures et demie ; je vous demande un peu si ce n'est pas assommant ! Des journaux qui paraissent à quatre heures ! Il faut une heure et demie pour les apporter rue des Martyrs !

Ce disant, elle déplia, prestement, l'un des journaux.

— Ah ! voici mon affaire.

Elle passa sa langue sur ses lèvres, comme une chatte gourmande qui lape une tasse de lait.

Elle lut, à haute voix :

« Épilogue du crime de Buc. Derniers détails. »

Mademoiselle Juliette Ternays pâlit. Elle frissonna. Mais elle était assurément très maîtresse d'elle-même, car la Daunoux, — prodigieusement alléchée par le titre qu'elle venait de lire, et persuadée que sa locataire se passionnait comme elle pour cette affaire, — s'étant tournée vers elle comme pour lui demander d'être attentive à sa lecture, vit son visage, un instant anxieux, placide comme d'ordinaire.

Cependant, elle commença à lire.

Elle fut tout de suite trop absorbée par le récit du journal, pour remarquer avec quelle attention soutenue « la Mystérieuse » suivait sa lecture :

« M. Delval, l'intelligent magistrat chargé de l'enquête sur le crime de Buc, et de qui nous avons vanté l'habileté, a conduit cette affaire avec une adresse excessive. Nous avons reproduit, hier, une partie de l'interrogatoire subi par le colporteur Victor Jaury, immédiatement après son

arrivée au parquet de Versailles, peu après son arrestation par le brigadier de gendarmerie Lamy. Aussitôt après cet interrogatoire, M. Delval donna l'ordre au brigadier Lamy de garder à vue l'accusé Jaury dans le cabinet même du magistrat, tandis que la femme et le fils de l'accusé, également surveillés par les gendarmes, demeuraient dans l'antichambre. Puis, le magistrat sortit pour aller faire une perquisition dans la voiture du colporteur, qui stationnait dans une cour.

» M. Delval était accompagné de son substitut, du secrétaire du commissaire de police et de plusieurs gendarmes.

» La perquisition commença aussitôt.

» Le magistrat fouilla soigneusement les deux compartiments dont se compose la voiture, — que nous avons minutieusement décrite hier. Toutes les recherches furent, d'abord, inutiles. Tout à coup M. Delval vit sur la table qui se trouve dans le compartiment de la guimbarde servant d'habitation aux colporteurs, au-dessous de la lucarne qui éclaire l'intérieur de la voiture, une pile de marchandises.

» — Eh ! mais, dit le magistrat à son substitut, nous n'avons pas examiné ceci.

» Il jeta, d'un revers de main, les marchandises sur le plancher.

» Soudain, un bruit métallique, sourd, se fit entendre.

» — Qu'est-ce que cela? dit M. Delval.

» Et, se baissant, il chercha dans les marchandises éparses. Il mit bientôt la main sur une bourse, en mailles d'argent, portant un chiffre, un B, fait de fils d'or. »

La Daunoux interrompit sa lecture.

— La canaille ! fit-elle avec indignation. C'est la bourse de Mélanie Minot. Eh bien! regardez ce que c'est ; jusqu'à présent, je ne croyais pas que ce Jaury fût coupable ! Et vous?

Mademoiselle Ternays ne répondit pas.

La propriétaire de l'hôtel du Nouveau-Monde continua sa lecture :

» — Messieurs, dit alors M. Delval, cette preuve est décisive. C'est bien la bourse que le vigneron de Suresnes a vue, le matin du crime, entre les mains de Mélanie Minot.

» Le magistrat mit un gendarme en sentinelle près de la voiture, et il remonta à son cabinet. Il montra la bourse à l'accusé.

» Celui-ci, s'obstinant dans son système de défense, joua la surprise avec une incomparable habileté, — le coquin est de première force. Il prétendit qu'il ignorait qui avait pu mettre cette bourse dans sa voiture. »

— Par exemple ! dit la Daunoux en s'interrompant pour la deuxième fois. Il a un fameux toupet ! Quelle canaille !

Elle reprit :

» Il protesta encore de son innocence.

» Il déclara qu'il était victime de quelque abominable machination.

» Il parla encore de cette femme inconnue, voilée, vêtue de noir, qui a demandé à la femme Jaury un verre d'eau sucrée.

» C'est sur cette femme que Jaury, voulant évidemment égarer la justice sur une fausse piste, s'efforce de faire retomber l'accusation qui pèse sur lui.

Mademoiselle Ternays, à ces mots, frissonna; mais la Daunoux ne remarqua pas son émoi.

» Les preuves, pourtant, accablaient le colporteur. La femme Jaury, interrogée, déclara, elle aussi, avoir donné un verre d'eau à une inconnue. Cette femme n'a pas eu connaissance du crime prémédité par son mari, qui a fait le coup seul. Toute idée de complicité de la femme Jaury avec l'accusé a été d'abord écartée.

» Le vigneron de Suresnes, appelé en témoignage, reconnut sans hésiter la bourse qu'on lui montra. C'est bien cette même bourse d'où Mélanie Minot a tiré la somme qu'elle a remise au vigneron en paiement du vin qu'il lui a livré. M. Delval, alors, donna l'ordre qu'on conduisît l'accusé à la prison de Versailles.

» Le colporteur, en entendant donner cet ordre, entra dans une crise de colère furieuse qui l'égara à ce point qu'il insulta gravement le magistrat.

» Puis, calmé, il lui fit des excuses.

» Il protesta encore énergiquement de son innocence. L'habileté de cet homme étonna les assistants. Il trouva des paroles éloquentes et émues pour affirmer sa non-culpabilité.

» Enfin, il demanda la permission de faire ses adieux à sa femme et à son garçon.

» M. Delval y consentit.

» La scène fut vraiment déchirante.

» L'accusé se montra comédien de premier ordre. Il ne pouvait pas s'arracher aux étreintes de sa femme et de son fils, qu'il embrassait en sanglotant. »

— Le pauvre homme! dit la Daunoux émue. Le pauvre homme! Pourtant, s'il était innocent vraiment! Tout ça n'est pas naturel. Si, vraiment, la femme inconnue, la femme voilée, la femme en deuil avait fait le coup. Ça s'est vu, ces choses-là.

Elle songeait, ce disant, aux romans qu'elle avait lus. Mademoiselle Juliette Ternays frissonna pour la seconde fois. Elle pâlit affreusement.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda la Daunoux qui remarqua sa pâleur. Est-ce que vous êtes malade?



ELLE SE CACHA DERRIÈRE UN GROS ARBRE... (PAGE 50.)

— Non ! Mais l'émotion... Vous comprenez ?

— Oui, oui. En effet, cette affaire de Buc me « révolutionne » ; nous allons prendre quelque chose pour nous remettre.

Elle tira, d'une armoire, une bouteille de cognac et deux verres, qu'elle remplit.

— Buvez-moi ça pour vous remettre.

Et, après avoir bu, palpitante, la Daunoux continua sa lecture.

« Dernière heure. — Ce matin, un gardien de la prison pénétra dans la cellule où le colporteur Jaury avait passé la nuit.

» Tout à coup, il sortit, précipitamment, de la cellule, en appelant : « A l'aide ! »

» On accourut. On trouva l'accusé mort. Il s'était pendu, avec son mouchoir, aux barreaux de la fenêtre. L'assassin s'était fait justice. Ainsi se dénoue ce drame terrible, qui, pendant deux jours, a passionné l'opinion publique. »

— Oh ! le malheureux ! dit la Daunoux ! voyez-vous. Il était coupable, bien sûr ! Sans ça, il ne se serait pas tué.

Et elle se versa un deuxième verre de cognac, qu'elle avala d'un trait.

X

Il y avait foule d'enfants au Parc-Monceau. Rien de plus animé, de plus joyeux, de plus coloré que ce joli coin du Paris élégant. Or, ce jour-là, il y avait, sur ce riant tableau, aux taches multicolores, une ombre noire qui allait et venait.

Parmi les groupes d'enfants, de bonnes et de nounous, toutes vêtues de costumes pimpants, aux nuances éclatantes, on voyait passer une femme, toute vêtue de noir.

Et cela produisait un effet déplaisant à l'œil. Cela ressemblait au vol d'un corbeau passant, dans l'air, devant l'irradiation d'un arc-en-ciel.

Cette femme était voilée ; on ne pouvait voir les traits de son visage.

Elle devait être jeune, car elle avait la taille svelte et souple. Elle semblait chercher quelqu'un.

Les enfants, qui sont particulièrement impressionnables, l'observaient.

Elle troublait leurs jeux lorsqu'elle passait près d'eux. Ils s'éloignaient d'elle comme s'ils avaient éprouvé une répulsion instinctive pour cette créature, toute de noir vêtue, qui faisait tache, à leurs yeux, sur le décor brillant au milieu duquel ils s'ébattaient.

Tout à coup, la femme parut avoir trouvé ce qu'elle cherchait. Dans l'une des allées les plus ombragées du parc, une allée étroite, un peu à l'écart, une jeune nourrice était assise, au pied d'un gros arbre. Elle portait, sur ses genoux, un petit enfant. L'endroit était fort bien choisi. Là, pas de bruit, pas de jeux, alors que les enfants étaient répandus, en grand nombre, dans les allées centrales.

La nourrice, apparemment, ne connaissait aucune des autres servantes, ou bien elle avait reçu l'ordre de ne tenir conversation avec personne.

La femme vêtue de noir passa, deux fois, devant la nourrice, qui, préoccupée, sans doute, ne la remarqua pas. Cette femme, en passant, avait jeté, sur l'enfant que portait la nourrice, un regard dont l'éclat avait été éteint par le voile qui couvrait son visage.

Puis, elle avait été prise d'un tremblement nerveux, qui la secouait au point que ses jambes fléchissaient. Enfin, elle prit une chaise.

Elle vint s'asseoir à quelques pas de la nourrice, qui, seulement alors, remarqua sa présence. L'enfant, — une petite fille, tout heureuse de se trouver au grand air, sautait sur les genoux de sa nourrice, et regardait, autour d'elle, avec des yeux très éveillés, très vifs. La nourrice : une petite Bretonne vigoureuse, trapue, haute en couleur, jolie, avec son bonnet aux rubans rouge cerise, se prêtait, très patiente, à tous les caprices de l'enfant, qui, de temps à autre, riait aux éclats, et proférait des sons inarticulés que les mères comprennent.

Soudain, une feuille se détacha de l'arbre sous lequel étaient assises la nourrice et la femme en noir.

La feuille tourbillonna, un instant, dans le vide, avant de toucher le sol.

L'enfant la vit voltiger, et, charmée, elle la suivit des yeux. Quand la feuille fut à terre, la petite fille la regarda, d'abord, avec surprise ; puis, avec dépit, et, enfin, avec colère : la feuille ne bougeait plus! La femme en noir, alors, ramassa la feuille, se redressa, leva le bras, et laissa retomber la feuille, qui recommença à tourbillonner, dans l'air, jusqu'à ce qu'elle eût, de nouveau, touché le sol. Et l'enfant, attentive à ce manège, en revoyant tourbillonner la feuille, se mit à rire, aux éclats, et à sauter de joie sur les genoux de sa nourrice.

L'inconnue renouvela, trois fois, cette « amusette » ; mais la troisième fois inutilement : l'enfant cherchait un autre jeu. Elle regarda la feuille avec une indifférence souveraine. Cependant, ce manège avait établi, entre l'inconnue et la nourrice, une relation.

La nourrice, un peu intimidée par l'allure de la femme en noir, n'osa pas commencer la conversation. L'inconnue distingua cette nuance. Elle comprit l'embarras de la nourrice.

— Quelle jolie créature ! dit-elle, en montrant la petite fille.

La nourrice rougit ; ses joues apparurent de nuance pareille à celle des rubans de son bonnet. Puis elle sourit, et balbutia :

— N'est-ce pas, madame ? fit-elle, pour dire quelque chose.

— Voulez-vous me permettre d'embrasser cette enfant, mademoiselle? demanda l'inconnue, en levant, à demi, son voile.

Et, ce disant, sa voix trembla.

— Mais bien volontiers, madame, répondit la nourrice, qui n'était certes pas assez sagace pour constater l'émoi de l'inconnue.

La femme avait pris, dans ses bras, la petite fille.

Alors, il se passa quelque chose qui éveilla la surprise de la nourrice, si peu perspicace qu'elle fût.

L'inconnue, qui était extraordinairement pâle, tremblait, à ce point, que, dans ses bras, la petite fille était bercée pour ainsi dire.

Et, tout à coup, l'étrange promeneuse couvrit de baisers le visage rose de l'enfant.

Elle parut oublieuse de tout ce qui s'était passé, inconsciente de la situation où elle se trouvait. Elle souriait à la petite fille. Elle lui parlait, comme si elle l'avait connue de longue date. Et l'enfant, que cela amusait, tendait, vers elle, ses petits bras, et semblait chercher ses caresses. Cette scène dura quelques minutes.

Déjà, la nourrice, stupéfaite, éprouvait une vague inquiétude. La femme, alors, parut sortir, tout à coup, du rêve où elle s'était un instant oubliée.

Elle regarda la nourrice et constata son émoi. Et, inquiète, à son tour, comme une personne qui se rend compte, enfin, qu'elle a été imprudente, elle rendit la petite fille à la nourrice.

— Excusez-moi, dit-elle. Vous comprendrez mon émotion : j'ai perdu, il y a peu de temps, une enfant qui lui ressemblait.

Et, sans ajouter une parole, avec une énergie incroyable, elle s'arracha à ces délices qu'elle ressentait près de la petite fille. Comme pour se punir de son attendrissement, elle partit vite, même sans retourner la tête. Puis, quand elle fut loin, elle murmura :

— J'ai failli me trahir !

Elle se cacha derrière un gros arbre. Elle observa la nourrice. Elle demeura, là, longtemps. Enfin, la nourrice se leva. Elle traversa le parc pour rentrer chez ses maîtres. L'inconnue la suivit de loin, jusqu'à ce qu'elle l'eût vue disparaître dans la maison habitée par l'ingénieur Robert Thomery.

La femme en noir regagna, rapidement, les boulevards extérieurs. Une demi-heure après, elle pénétrait dans l'hôtel du Nouveau-Monde, tenu par la Daunoux. Cette femme inconnue, c'était, en effet, la « Mystérieuse », mademoiselle Juliette Ternays.

Elle n'avait pas vu, tout occupée qu'elle était de l'enfant, un homme, de haute taille : une sorte de mendiant, qui, depuis deux heures, observait tous ses mouvements, et qui, l'ayant suivie, s'arrêta devant l'hôtel du Nouveau-Monde.

XI

Juliette occupait, au premier étage de l'hôtel, une chambre assez grande, et une petite pièce dont elle avait fait un cabinet de toilette.

C'est là qu'elle rentra, au retour de sa promenade au parc Monceau, sans s'arrêter dans le bureau de l'hôtel, malgré les appels de la Daunoux, qui, la voyant passer, avait espéré tuer quelques instants en sa compagnie. Juliette avait besoin de se trouver seule, pour songer à tout ce qu'elle avait fait, en cet après-midi si plein d'émotions pour elle. Dans sa chambre, elle trouva une domestique, une pauvresse, sorte de femme de ménage qui gardait la petite fille de la Mystérieuse.

— Vous pouvez rentrer chez vous, madame Vasseur, lui dit-elle. Vous reviendrez après dîner. L'enfant a été sage?

— Oui, madame. Madame a fait une bonne promenade?

— Oui, très bonne, je vous remercie.

La femme sourit. Juliette s'assit, près du berceau, où la petite fille jouait, paisiblement. La chambre, fort bien tenue, était meublée, modestement, d'un lit, d'une table, d'une chaise longue, de deux fauteuils, et de deux chaises, le tout en bois d'acajou.

Les sièges étaient recouverts d'une affreuse étoffe de velours rouge passé, piqué, sur le bois, avec des clous à tête ronde dorée.

Les tentures du lit, des fenêtres, et des portières, étaient en cretonne imprimée, à trente sous le mètre, et sur laquelle on voyait, sur un fond crème, un dessin bleu représentant,des centaines de fois, un cavalier bleu, sonnant du cor dans une forêt bleue, où voltigeaient des oiseaux bleus, pendant que, dans l'éloignement, passait un cerf également bleu. Le tapis, qui couvrait entièrement le parquet, était à fond blanc. Son dessin représentait, sur chaque surface d'un mètre, un grand lévrier couché, ayant, entre ses pattes, un petit chat qui dormait. Sur la cheminée, il y avait une pendule, en bronze doré, avec un sujet représentant les « Trois Grâces ».

Rien de plus hideux que cet ameublement, semblable à celui des chambres d'hôtel meublé de cinquième ordre. Et, pourtant, Juliette, dans ce décor banal et laid, était belle, plus belle encore qu'autrefois.

C'était, vraiment, une admirable créature.

Dans sa toilette noire très simple, bien drapée, elle avait tout à fait grand air.

Dès qu'elle pénétrait dans cette chambre, le décor s'effaçait. Un artiste qui, dans cet intérieur, eût senti ses dents grincer en regardant les couleurs criardes et fausses qui l'entouraient, n'eût plus vu que la jeune femme : radieuse apparition ! Juliette avait changé, physiquement; mais elle avait, aussi, et peut-être plus encore, complètement changé au moral.

Elle s'étonnait, elle-même, parfois, de se voir hantée par des pensées qui eussent, naguère, révolté sa nature douce, indulgente et bonne. Ce n'était plus, à présent, la timide créature qu'elle était, autrefois, naïve et crédule, simple et aimante, généreuse et pleine d'illusions. Elle était

désabusée : elle avait trop souffert. La vie l'avait transformée. La douleur l'avait aigrie. La misère avait arraché, de son cœur, toute idée généreuse. Elle était incapable d'attendrissement. Elle avait un but.

Elle marchait vers ce but sans faiblesses imbéciles. Les amertumes de l'existence l'avaient faite implacable. Quand, par hasard, à certaines heures d'amollissement, elle se sentait fléchir, se demandant si elle avait bien le droit de poursuivre son but, ce but qu'elle voulait atteindre, à tout prix, ou mourir, il lui suffisait, pour reprendre possession d'elle-même, pour recouvrer son énergie, pour se retrouver avec son scepticisme voulu, il lui suffisait de songer au passé, de se rappeler sa vie.

Or, comme à son retour du parc Monceau, elle avait été reprise par ses doutes, encore une fois, de retour en son logis, près de l'enfant toujours paisible en son berceau, de nouveau elle avait appelé le passé à la rescousse.

C'était l'ambition de son frère Nicolas Ternays qui l'avait perdue.

Ah ! comme elle se souvenait, avec ivresse, de son enfance si paisible, qui s'était écoulée, tout entière, dans un beau village de la Côte-d'Or, à Saint-Seine-l'Abbaye, où son père était gendarme !

Quelle riante maisonnette ils habitaient, à côté de l'hôtel du Cheval-Blanc, près de l'établissement hydrothérapique.

Comme elle était jolie, leur maisonnette ; la porte en était surmontée d'un drapeau tricolore dont les froufrous l'avaient bercée, toute petite.

Elle revoyait, de chaque côté de la porte d'entrée, le jardinet où le gendarme : un colosse... en petite tenue, toujours propre comme un sou neuf, cultivait des roses, des géraniums et des dahlias.

De bonne heure, elle l'entendait bêcher, arroser, sarcler.

Elle sautait, alors, en bas de son lit, pour courir, court-vêtue, embrasser le vieux soldat, qui travaillait en fumant sa pipe.

Elle piquait sa frimousse de gamine aux durs poils de la barbe du gendarme, qui l'asseyait sur ses genoux et la faisait sauter en lui sifflant la marche du régiment. Ah ! qu'il était majestueux, le père Ternays, en grande tenue, à cheval sur sa jument pommelée Léda, avec son tricorne en bataille, crânement posé sur l'oreille, la jugulaire sous la barbiche ! Quel air martial avec ses buffleteries blanches, ses épaulettes, ses aiguillettes, sa giberne et tout le « tremblement », comme il disait... avec, aussi, la médaille militaire !

Et puis, un soir, le brave homme était mort, presque subitement : une blessure qu'il avait reçue, en arrêtant un malfaiteur, s'étant rouverte, tout à coup, à la suite d'un effort. Il dormait, maintenant, dans le cimetière du village, sous un grand saule planté, sur la tombe du vétéran, par son fils, Nicolas.

Nicolas avait dix-sept ans quand le malheur était arrivé. Il était grand

et fort. Il avait du courage. Oh ! il fallait lui rendre justice. Il avait fait son devoir. Dès l'enfance, il avait appris à connaître les chevaux. C'était un excellent cavalier. Il avait, alors, décidé qu'il partirait pour Paris, avec sa sœur. Tous les deux, avec les économies du gendarme, ils s'étaient installés dans la grande ville. Nicolas s'était fait écuyer de manège. Il gagnait peu de chose, assez, pourtant, pour vivre.

Quelques années après, grâce au travail du jeune homme, ils étaient hors de peine... Juliette soupira profondément.

Elle regarda la petite fille qui s'assoupissait dans son berceau.

La Mystérieuse retomba dans sa rêverie...

Elle avait dix-sept ans quand ces choses s'étaient produites.

Le frère et la sœur n'étaient pas riches ; mais ils ne manquaient de rien. Juliette avait travaillé, elle aussi. Elle avait ses brevets ; elle était institutrice. Comme elle regrettait le petit logement qu'ils avaient habité rue de Chartres, au fond des Batignolles !

Leurs fenêtres donnaient sur un grand jardin, et, le matin, quand elle s'éveillait, lorsqu'elle ouvrait la fenêtre de sa chambre, au printemps, le parfum d'un grand lilas, planté juste devant leur logis, entrait, dans la chambre, avec le soleil. Puis un jour, jour fatal, ils étaient allés passer la soirée au Cirque.

Ils avaient vu une écuyère de haute école, superbe d'allures, acclamée par le public et couverte de fleurs.

Et, trois jours après, Nicolas avait dit :

— Institutrice, ça ne mène à rien. J'ai une idée. Je suis, à présent, un fort habile écuyer. Je veux que tu deviennes une artiste acclamée, comme celle que nous avons vue l'autre soir.

Alors, il avait décidé Juliette à quitter l'institution où elle était occupée ; il lui avait donné des leçons d'équitation, et, cinq mois après, elle avait signé un magnifique engagement avec la direction des deux cirques. Nicolas avait été engagé, en même temps, comme écuyer, et pour le dressage des chevaux. Quel triomphe pour Juliette, le soir de sa première représentation !

Quelles acclamations enthousiastes !

Sa loge était pleine de fleurs lorsqu'elle y était rentrée, enivrée, fière, — moins que Nicolas, pourtant. Ah ! quel jour de joie !

Hélas ! peu après, elle avait vu M. Robert Thomery. Il l'avait prise, l'adorant. Comme elle l'avait aimé ! Pour elle, il avait été l'homme que toute femme attend, et dans les bras de qui elle se jette quand il vient.

Il l'avait emmenée dans un petit pavillon, qu'il avait meublé pour elle, à Neuilly. Et là, tout le jour, claquemurés, fermant la porte à tout le monde, dans la verdure, ils étaient restés en tête à tête, s'adorant, désintéressés de tout ce qui se passait au dehors, enivrés d'amour.

Ils s'éveillaient aux bras l'un de l'autre ; ils se brûlaient de caresses éperdues ; ils écoutaient, ensemble, les roulades des oiseaux, sous les grands arbres ; ils coupaient des fleurs dont il la parait : enfantillages adorables !

Ils s'asseyaient côte à côte, à table, et ils buvaient dans le même verre, elle, posant ses lèvres où il avait posé les siennes.

Ils couraient dans les allées du jardin, et quand ils se rejoignaient, c'étaient des étreintes ; puis, des baisers furieux, bouche contre bouche, qui jetaient, dans plus le profond de leur être, des ivresses indicibles.

Le soir, il la conduisait au Cirque.

Il l'accompagnait partout, jaloux, mal à l'aise ; mais heureux de ses succès, orgueilleux de l'envie qu'il excitait.

Et c'était à lui qu'elle envoyait ses saluts, avec une profonde insouciance du qu'en-dira-t-on.

C'était devant lui qu'elle faisait caracoler son cheval. C'était pour lui, pour lui seul, qu'elle voulait, coquettement, paraître belle, hardie, pour lui qu'elle souhaitait soulever les acclamations d'un public charmé par ce superbe spectacle que donne l'amazone, domptant un cheval de sang, qui, sous sa main, se penche, danse, s'incline, salue, obéit, vaincu, et paraissant tout fier de sa défaite.

Puis un jour, oh ! le cœur de la pauvre Juliette, profondément blessé, saignait, encore, à cette pensée, — un jour, il l'avait quittée. Il s'était enfui. Il avait laissé, pour elle, un billet laconique, dont la lecture lui avait causé l'effet d'un coup de massue :

« Ma Juliette adorée, je pars, et, cependant, je t'aime. Il le faut ! Ce soir, j'aurai quitté Paris. Mais c'est mon corps qui obéit à une volonté plus forte que la mienne. Oui, Juliette ! ô mon adorée ! mon âme reste avec toi. Si tu savais quel déchirement je sens en moi, tu me pardonnerais. Je souffre autant que tu souffres, car tu m'aimes, je le sais. Mais tout nous sépare, tout. Plains-moi et pardonne-moi !

» Robert. »

Elle avait été folle ! Non, ce n'était pas possible ! Il ne pouvait pas s'en aller ainsi ! Elle l'aimait encore. Lui parti, alors elle n'avait plus qu'à mourir ! Sans doute ! N'emportait-il pas, avec lui, sa vie ?

Elle ne savait pas, elle ! Elle ne comprenait pas ! Tout les séparait. Qui donc ? Le monde ? Est-ce qu'elle se préoccupait du monde ? Que lui faisait le monde ? Pourvu qu'il fût là, près d'elle, amoureux, l'etreignant, collant ses lèvres sur les siennes, lui répétant ces mots si tendres : « Je t'aime ! ma Juliette adorée, » musique délicieuse aux oreilles de la jeune femme !



— CHUT, IL FAUT QUE JE VOUS PARLE... (PAGE 58.)

Ainsi, on pouvait donc séparer deux êtres qui semblaient unis pour la vie ? Allons donc ! Rien n'aurait pu la séparer de lui ! Rien. Aussi, elle ne croyait pas à sa fuite. Il allait revenir, sans aucun doute. Et elle l'avait attendu. La veille, il lui avait dit, encore, dans un ardent baiser : « Je t'aime ! » Elle ne pouvait pas douter de lui. Un jour loin d'elle, est-ce qu'il vivrait ? Que non pas ! Or, huit jours s'étaient passés, et il n'était pas revenu. Alors, Juliette, désespérée, s'était sentie mourir.

Elle avait interrompu ses représentations au cirque. Un mois après, elle était méconnaissable.

Mourante, elle avait été sauvée par la maternité. Oui, ô bonheur, elle avait un enfant, un enfant de lui, un enfant de l'infidèle, qu'elle adorait toujours! Et la misère, une misère noire, affreuse, cette misère effroyable qu'on ne voit que dans les grands centres, s'y était abattue muette.

L'enfant était né dans une mansarde, un soir que Juliette n'avait rien mangé depuis la veille, Nicolas ayant vainement battu le pavé pour trouver des vivres.

Une sage-femme avait gratuitement accouché l'écuyère, par pitié pour tant de misère. Et puis, enfin, le directeur des deux cirques avait consenti à l'engager, de nouveau, pour sauter à travers des cerceaux de papier, ainsi que son frère comme écuyer-clown : nouveau type cocasse créé pour la joie des titis. Écuyer grotesque! Quelle déchéance! C'était alors que par hasard, un soir, elle avait appris la vérité.

Robert avait éprouvé, pour elle, une passion violente. Marié depuis deux ans, il avait quitté pour la suivre, sa jeune femme affolée, désespérée.

Celle-ci s'était retirée dans sa famille.

Enfin, après cinq mois, ayant appris que sa femme, enceinte, allait mettre au monde un enfant, il avait cédé aux instances de ses parents, de ses amis.

Il s'était arraché à sa passion!

Il était retourné près de sa femme, qui, l'adorant, elle aussi, lui avait pardonné.

Oh! quel désespoir quand elle avait appris cela! Ainsi, il appartenait tout à une autre.

Il l'avait prise, elle, — une écuyère, ça ne comptait pas, — il l'avait prise, chaste, aimante, douce, bonne, naïve.

Il l'avait bercée, cinq mois durant, de vaines promesses. Et, tout à coup, pour faire « son devoir », il était retourné près de sa femme légitime, pour vivre, avec elle, près de son enfant « légitime ». Et on admirait, sans doute, cet homme à cause de sa volonté, de son énergie, qui l'avait rendu maître de sa « passion ».

Et personne ne songeait à cette pauvre fille, au cœur meurtri, dont la vie avait été brisée, pas plus qu'à l'enfant qui était né. Malheur! Or Juliette trouvait cela inique! Elle n'admettait pas que la loi ne lui permît pas de faire montre de ses droits, ; elle estimait qu'elle en avait, des droits, et d'incontestables! Mais non, encore une fois, une écuyère, ce n'était pas une femme, apparemment.

On disait, en parlant d'elle :

— Elle fera comme les autres. Après un premier amant, un deuxième. Ces filles-là sont faites pour ça!

Et sa fille ! Sa « bâtarde » !

— Grande, elle fera comme sa mère.

Or, cela, elle ne le voulait pas ! Non, elle était mère, comme les femmes « légitimes ». Elle voulait arracher sa fille au sort qui l'attendait.

Un soir, dans sa loge, elle l'avait revu, lui, Robert, ce misérable, l'auteur de tous ses maux. C'était fort ! Quelle audace avait-il ? Pourquoi reparaissait-il devant elle ? Comptait-il donc la reprendre ? Espérait-il qu'elle « partagerait » ? Nouvel outrage ! Et, folle, elle l'avait frappé ! Puis, elle avait voulu mourir, croyant qu'il était mort.

Mais lorsqu'on l'avait rapportée dans sa loge, Robert, blessé seulement, avait disparu. Et quelle générosité il avait montrée ! Il n'avait pas porté plainte contre elle.

Bien plus, il lui avait envoyé dix mille francs, trois semaines après.

Elle avait reçu cette somme alors qu'elle entrait en pleine convalescence, après sa tentative de suicide au cirque.

Or, cette somme, qu'il lui avait envoyée, ces dix mille francs, elle les avait acceptés.

Cette somme lui était indispensable pour l'accomplissement de son projet.

Elle avait donné deux mille francs à son frère, pour l'éloigner.

Il la gênait, pour la réalisation de ses projets. C'est alors qu'elle était venue se loger, se cacher, bien plutôt, dans ce quartier retiré, à l'hôtel du Nouveau-Monde, chez la Daunoux. Oui, pas de pitié pour ceux qui avaient été sans pitié ! Elle serait implacable, comme on avait été, pour elle, implacable ! Elle avait, maintenant, accompli la moitié de sa tâche, et c'avait été terrible, oui, terrible ! Elle tressaillait en y songeant ! Il lui tardait de faire le reste, de remettre les choses en place, de reprendre ses droits. Elle n'attendait plus qu'une occasion. Elle comptait sur le hasard pour la lui fournir !

XII

Juliette, tout à coup, tressaillit !

On avait frappé à la porte de sa chambre.

Elle était toute frémissante, encore, à la suite de sa rêverie. Elle se leva pour ouvrir, non sans une vague inquiétude. La porte ouverte, l'homme qui avait observé les étranges allées et venues de Juliette, au parc Monceau, et qui l'avait suivie jusque devant la porte de l'hôtel du Nouveau-Monde, se trouva devant elle.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle à cet individu à la mine suspecte. Que voulez-vous ?

— Ce que je veux, je vais vous le dire. Qui je suis, vous le saurez tout à l'heure.

Et il essaya de pénétrer dans la chambre en repoussant Juliette. Celle-ci effrayée, s'opposa à l'entrée de l'homme.

— Je ne vous connais pas, dit-elle, déjà prête à appeler à l'aide.

Mais l'homme posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut! il faut que je vous parle, au sujet de la fille de M. Thomery. Impossible, pourtant, de causer sur le palier.

La jeune femme, stupéfaite, prise de peur, laissa passer l'inconnu. Celui-ci, satisfait, car, par un seul mot, il avait produit un effet attendu à coup sûr, entra. Juliette referma la porte. Puis, elle regarda, avec attention, « l'homme ». Il était grand, maigre, sec. Il était vêtu, sordidement, d'un veston, trop large pour lui, et dont les manches, trop courtes, ne descendaient que fort peu au-dessous de ses coudes, ce qui constituait un effet très comique. De même, son pantalon, trop court, et effiloqué du bas, était bossué par d'affreuses genouillères marquées bien au-dessous des genoux de l'homme: preuve que cette pièce de son accoutrement avait appartenu jadis à un homme gros et court de jambes.

On ne voyait pas trace de chemise à cet étrange individu, dont la tête était couverte d'un immense chapeau, à larges ailes, en feutre vert, qu'il tenait rabattu de façon à laisser, dans l'ombre, son visage, dont Juliette ne put voir, en effet, que le bas, couvert d'une barbe longue et inculte.

L'homme s'assit dans un fauteuil, commodément, et sans façon.

— Ouf! ce fauteuil est moelleux! On y est, par ma foi, fort bien assis.

— Mais enfin, dit Juliette, me direz-vous?...

L'inconnu sourit.

— Un instant, ma petite, je comprends votre impatience! J'ai prononcé, en guise de « Sésame, ouvre-toi! », des paroles qui ont produit leur effet. Mais, pour Dieu, ma chère, attendez un peu, nous allons nous expliquer. Tout d'abord, laissez-moi respirer! Savez-vous que vous êtes assez bien logée?

Il regarda les meubles en détail. Puis, il aperçut le berceau.

— Ah! Ah! c'est la petite. Sacreblêu, elle dort bien.

Et, avec un sourire :

— Le sommeil de l'innocence! Gageons que vous ne dormez pas aussi paisiblement?

Juliette frissonna. Que voulait-il dire? Cet homme, si mystérieux, paraissait savoir des choses...

— Or çà, maintenant, causons, voulez-vous?

— Dites-moi, d'abord, qui vous êtes.

— Pardon! J'ai sur vous, pour le moment, un avantage : Je vous

connais et vous ne me connaissez pas. Croyez-vous donc que je vais renoncer à cet avantage?

Il y eut un silence, qui pesa, d'un poids énorme, sur Juliette.

— Je dis que je vous connais, et je vais vous prouver que je n'exagère rien. Je vous connais aussi bien que vous-même.

Ce disant, il roula une cigarette.

— Vous me permettrez bien d'en griller une? fit-il. Quand je reste plus d'un quart d'heure sans fumer, je ne suis pas à mon aise.

Et, sans attendre la réponse de Juliette, il alluma sa cigarette.

— Ma chère Juliette, commença-t-il, familièrement, j'irai droit au but.

Et il s'assit, le plus confortablement qu'il put, dans son fauteuil.

— J'ai besoin de dix mille francs pour divers usages. D'abord, pour renouveler ma garde-robe, qui est, comme vous pouvez le constater, dans un état absolument lamentable.

Il sourit.

— Je suis vêtu, grâce aux libéralités d'un ancien ami que ma détresse a touché; mais cet ami est gras à lard et court; moi, je suis, au contraire, long et maigre, de sorte que les vêtements qui enveloppaient mon excellent ami m'habillent de façon fort ridicule, ce qui nuit à mes avantages personnels. Vous avez trop de goût, assurément, pour ne l'avoir pas constaté déjà. Donc, j'ai besoin de dix mille francs. Une somme, n'est-ce pas vrai? Et, vous allez voir comme j'ai confiance en vous, c'est de vous que je compte les tenir.

La jeune femme, de plus en plus interdite, regardait son interlocuteur avec une stupéfaction et une épouvante grandissantes.

— Oui, oui, je sais, vous allez m'objecter que vous ne possédez pas cette somme. Parbleu! Tout le monde n'a pas, comme ça, dix mille francs dans son tiroir. Rassurez-vous! Je sais où trouver les dix mille francs. Mais, pour qu'ils viennent à nous, il faut que vous me prêtiez votre aide. Je suis certain, d'avance, que vous ne me la refuserez pas. Vous êtes compatissante, je m'en porte garant.

— Je ne vous comprends pas. En vérité, je ne sais...

— Je vais m'expliquer. Écoutez-moi, bien attentivement. Sachez, d'abord, que la somme que je compte obtenir, avec votre aide, ne sera qu'une indemnité.

— Une indemnité?

— Oui, une indemnité. Vous me paierez, ainsi, les torts — très nombreux — que vous m'avez causés; car, sans vous, je ne serais pas l'homme que je suis aujourd'hui : une sorte de mendiant, pour ne pas dire plus. Au surplus, vous me comprendrez après explications. Je vous ai dit que je vous connais, et je le prouve. Vous êtes une ancienne écuyère du cirque. Vous avez été la maîtresse de M. T[illegible] ingé-

nieur bien connu. Dites donc que cela n'est pas vrai? Vous voyez bien que je vous connais.

Juliette frissonna pour la deuxième fois.

— Vous adoriez M. Thomery, reprit l'homme. Mais M. Thomery, marié à une jeune femme qu'il avait quittée pour vous suivre, ayant appris que sa jeune femme, enceinte, allait mettre au monde un enfant, fut assez maître de sa passion pour faire son devoir, qui était de vous quitter pour retourner près des siens.

Les yeux de Juliette, à ces mots, brillèrent.

— Après?

— Après? Vous avez quitté le cirque. Votre amant avait disparu. Il s'était retiré, en province, dans une propriété appartenant à sa femme. Vous étiez enceinte, vous aussi. La misère s'abattit sur vous. Votre enfant naquit, et c'est à peine si vous eûtes des vêtements pour le couvrir, lors de sa naissance. Vous n'aviez pas mangé depuis quarante-huit heures quand vous fûtes prise des douleurs. Vainement, votre frère avait battu les pavés, mendié même. Est-ce exact?

— C'est exact! Après?

— Le directeur du cirque consentit à vous réengager, ainsi que votre frère, qui n'était coupable, vis-à-vis de vous, que de trop d'ambition. Il avait fait son devoir. Il vous avait élevée. Grâce à lui, vous n'aviez jamais manqué de rien. C'était un honnête garçon, qui avait, pour vous, une affection sans bornes. Est-ce vrai?

— C'est vrai! Achevez?

— Il avait tout fait pour que vous fussiez heureuse. Votre bonheur fut complet jusqu'au jour, où, cédant à votre amour pour M. Thomery, vous quittâtes votre frère, votre protecteur naturel, pour aller vivre avec votre amant. Je sais bien que votre frère fut stupide, qu'il fut bien naïf de s'affliger de cette circonstance, de parler de votre « déshonneur ». L'imbécile! Est-ce qu'une écuyère peut être déshonorée? Il fit rire de lui, et, certes, ceux qui rirent de cet écuyer, si ridicule, qui se désolait du « déshonneur » de sa sœur, écuyère, eurent, ma foi, bien raison!

En prononçant ces paroles, l'homme sourit, ironiquement.

— Un soir, pourtant, vous revîtes votre amant. Dans un accès de rage, parfaitement explicable, vous le frappâtes d'un coup de couteau. Puis, dans la piste où vous parûtes, à votre tour, vous tentâtes de vous suicider. Allons, vous ai-je trompée? Avouez que je viens de vous faire, là, votre biographie de point en point?

— Mais qui êtes-vous donc? fit Juliette, qui se leva, frémissante.

— Je vous le dirai tout à l'heure, reprit l'homme, très calme.

Il y eut, de nouveau, un instant de silence entre ces deux interlocuteurs, qui s'observaient l'un l'autre.

— On vous rapporta, grièvement blessée, dans le taudis que vous habitiez, aux Batignolles, avec votre frère. Un soir, — vous étiez, alors, en pleine convalescence, — un homme vous remit dix mille francs, de la part de votre amant. Votre frère vous conseilla, d'abord, de refuser cet argent; puis, il réfléchit et vous dit : « Acceptons, à titre de prêt. Écoute, nous pouvons encore être heureux. A Paris, nous sommes discrédités. Passons en Angleterre. Là, nous obtiendrons, aisément, un bel engagement. Certes, tu es encore l'habile écuyère jadis acclamée. A Londres, nous retrouverons nos succès de naguère. » Et le brave garçon prit deux mille francs; il partit pour Londres. Il s'aboucha avec le directeur d'un cirque. Il vous écrivit : « J'ai trouvé ce qu'il nous faut, viens. Avant deux mois, nous aurons remboursé la somme que nous avons reçue. Viens, avant peu, nous serons heureux comme naguère. Les succès que tu obtiendras te feront oublier le passé. » Était-il assez naïf, votre frère? Mais il ne reçut pas de réponse. Inquiet, quinze jours après, il revint à Paris. Vous aviez disparu. Je ne vous dirai pas quel chagrin votre frère en ressentit. Vous devez aisément le concevoir, car vous savez comme il vous aimait.

Juliette, à ces mots, marcha vers l'homme. D'un geste rapide, elle souleva le bord du large chapeau qui couvrait son visage. Elle jeta un cri. Elle avait reconnu son frère. L'inconnu, c'était, en effet, Nicolas Ternays.

— Toi ! fit la jeune femme. Toi ! Ici !

— Oui, moi. Je comprends que tu ne m'aies pas reconnu, tout d'abord. Je suis, en effet, méconnaissable, et pas seulement au physique, tu pourras le constater bientôt. Oui, moi !... Mais non plus le naïf garçon que tu as connu, qui parlait du déshonneur de sa sœur, qui était assez bête pour en souffrir, et qui refusait cet argent, envoyé par ton amant, ne voulant rien tenir de cet homme, cause de tous les malheurs, cause de la perte de cette chaste jeune fille, à qui l'imbécile avait voulu consacrer sa vie. Non, non, je ne suis plus cet homme-là. Non !

Il se leva. Il s'approcha de Juliette qui recula, effrayée du changement de la physionomie de son frère.

— A présent, reprit Nicolas, et il n'a fallu que six mois pour faire de moi un gredin, à présent, il me faut de l'argent. Il me faut de l'argent, tu m'entends ! J'en aurai, et je ne regarderai pas comment il me viendra. Je ne reculerai devant rien pour m'en procurer. A présent, ma chère, je n'ai plus de scrupules; personne ne rira de moi, comme on en riait naguère. Or, je te l'ai dit, j'ai besoin de dix mille francs, et j'ai compté, sur toi, pour me les procurer...

Il se mit à rire, d'un rire qui faisait mal, et que Juliette n'entendit qu'en frissonnant.

— Je suis bien sûr, fit-il en se rasseyant, que tu en es arrivée au même point que moi, et que, depuis longtemps, les ferments d'honnêteté que j'avais été assez sot pour jeter en ton cœur ont été étouffés. Tu manigances, à coup sûr, quelque chose. Or, j'ai confiance en ton habileté. Tu réussiras. Je n'ai pas besoin de te dire qu'au jour de la réussite je serai là pour réclamer ma part.

Juliette regarda son frère avec des yeux profondément investigateurs. Que signifiaient ces dernières paroles? En savait-il plus qu'il ne disait? Tout semblait l'indiquer. Nicolas, paraissant sûr de soi, supporta, sans peine, le regard de la jeune femme.

— Que veux-tu dire? demanda Juliette, qui, cependant, avait pâli.

— Oh! c'est bien simple! C'est bien simple, ma chère! Je vais m'expliquer tout à fait! Il suffira, pour que tu me comprennes, que je complète mon récit.

La jeune femme tressaillit.

— J'ai touché juste, il paraît?

Il se montra aussi calme que Juliette paraissait agitée.

— Vois-tu, chacun de nous suit sa destinée, fatalement. Rien ne peut l'empêcher. Nous étions faits pour être deux misérables. Longtemps, nous avons vécu honnêtement. Rien ne faisait supposer que nous en arriverions là. Il a suffi d'un événement pour nous mettre dans notre voie. On n'échappe point à la fatalité. Maintenant, c'est fait. Nous n'avons plus qu'à aller de l'avant. Je ne sais pas quel sort nous est réservé. Il n'importe. L'impulsion est donnée. Nous roulons, ma chère! Nous sommes emportés, peut-être, vers l'abîme. Que notre destinée s'accomplisse !

Et, après cette philosophique argumentation, Nicolas se mit en devoir de faire, dans toutes les règles, une deuxième cigarette.

— Mais, dit Juliette, pendant que Nicolas allumait, gravement, sa cigarette, mais ce récit que tu devais me faire?

— Ah ! ah! répondit Nicolas en lançant une grosse bouffée de fumée. Ah ! c'est là que le bât te blesse ! Je comprends ça ! Oui, je sais tout. J'ai tout deviné. Tout compris. Mais, pour Dieu, ne tremble pas comme ça ! Sois sans inquiétude. Ton secret est bien placé. Il ne sortira pas de la famille. Oui, oui, ma chère, mes compliments. Tu as agi avec une sans pareille habileté. C'eût été un crime, vraiment, que tu aies suivi mes conseils de jadis. Tu avais ça dans le sang... Ce que tu as fait, déjà, dénote une énergie bien rare, une puissance de conception surprenante. Les mieux doués, en la matière, n'eussent pas mieux agi. Tu me comprends à demi ! Mais, je te le répète, ne tremble pas ainsi, bête ! De quoi donc as-tu peur? Ne suis-je pas ton complice moral, puisque je partagerai, avec toi, les bénéfices de ton entreprise?



... VA-T'EN! SORS D'ICI!... (PAGE 63.)

66e LIV.

Soudain, au moment où Nicolas cessait de parler... dans le silence, un cri d'enfant retentit : La petite fille qui dormait, dans son berceau, s'était éveillée.

— Allons ! dit Nicolas, en souriant de ce sourire ironique qu'il avait eu déjà... La fille « légitime » — il appuya sur ce mot — de M. Thomery est éveillée : elle a soif. Donne-lui à boire. Pendant qu'elle soupera, nous pourrons causer sans être importunés par ses cris.

Juliette, en entendant ces paroles, se leva, éperdue. Mais elle fit un vigoureux effort pour cacher son émoi, pour ne pas se trahir davantage. Elle prit l'enfant. Elle ouvrit son corsage. Et elle donna le sein à la petite fille.

— Que veux-tu dire? demanda-t-elle, en s'efforçant de rester calme, Que parles-tu de la fille « légitime » de M. Thomery? Tu te trompes; celle-ci, ma fille, hélas, est bâtarde !

Nicolas se mit à rire.

— Allons donc ! A d'autres !

Juliette était toute bouleversée : Evidemment, Nicolas savait tout. Mais il fallait connaître ses intentions. Juliette parvint à dissimuler, en partie, ses impressions aux yeux attentifs de son frère.

— Est-ce que tu me prends pour un agent de police? Décidément, ma chère, tu n'as guère foi en la perspicacité de ton frère ! Que les magistrats et les policiers n'aient pas vu clair dans ton jeu, c'est leur affaire ! Mais moi...

Puis, il se leva, très grave. Il marcha vers Juliette, qui le regarda, hagarde, frémissante ! Il parla vite, à voix basse...

— Allons ! Assez de feintes. Voici ce qui s'est passé. Un jour, tu vois l'enfant legitime de M. Thomery. Ta fille, à toi, est du même âge que l'autre, à quinze jours près. Les deux enfants se ressemblent comme des sœurs jumelles. C'est alors que ton imagination intervient. Elle te suggère une idée. L'enfant légitime est en nourrice, à quelques lieues de Paris. D'abord, ton idée t'effraie ; puis, tu t'y accoutumes. Tu te rends à Buc ! Tu trouves, à la lisière d'un bois, une famille de colporteurs. La femme en noir à qui la femme Jaury a donné un verre d'eau sucrée, c'est toi. Tu ramasses, dans l'herbe, la hachette du colporteur. Puis, tu te rends à Buc. Vois-tu, en lisant les journaux, c'était si clair que j'ai tout compris, aussitôt. Il faut que les gens de police soient idiots pour n'y avoir vu que du feu. Je dois te rendre cette justice : c'était assez bien machiné. A Buc, tu tues la nourrice; tu déposes ton enfant dans le berceau de l'enfant légitime. Tu prends la bourse de madame Thomery : bourse portant un B. Blanche, l'initiale de la jeune femme. Tu te sauves. Près du bois, tu jettes la bourse dans la voiture du colporteur Victor Jaury. Enfin, tu rentres chez

toi, et tu rapportes l'enfant que tu allaites, en ce moment, l'enfant « légitime », comme je le disais tout à l'heure, pendant qu'à présent, la bâtarde, comme tu disais, se trouve, là-bas, avec un père, un nom et une fortune, grâce à l'habileté de sa mère : l'écuyère Juliette Ternays. En vérité, mes compliments, ma chère ! Je n'eusse pas mieux fait, certes.

Il dit cela tout bas, d'une voix qui avait des modulations bizarres. Juliette, éperdue, agitée, la tête courbée davantage au fur et à mesure qu'il parlait, se redressa, soudain, et le regarda bien en face.

— Tes déductions sont ingénieuses, dit-elle, en reprenant son sang-froid en présence du danger, elles font honneur à ton imagination. Mais elles sont fausses. Tu as forgé, à plaisir, un conte, d'ailleurs vraisemblable ; mais inexact.

Elle se leva, très calme, à présent. Elle remit, dans son berceau, la petite fille, qu'elle caressa — jouant son rôle à merveille — avec toute la tendresse d'une mère.

— Tu es encore plus forte que je ne le croyais, ma chère. J'en suis vraiment charmé. Oui, tout de bon, cela me ravit. Nous pourrons nous entendre mieux. Mais qui diable aurait pu supposer, il y a deux ans seulement, que tu en arriverais là ? Parole, on t'aurait donné, comme on dit, le bon Dieu sans confession. Tandis qu'aujourd'hui, tudieu ! ma belle, quelle adorable coquine tu fais !

Juliette lui jeta un regard d'une expression dédaigneuse.

— Je méprise tes injures. En effet, tu ne t'es pas vanté. Tu es, à présent, un individu suffisamment corrompu ! Ta conduite est inqualifiable. Je ne veux pas supporter plus longtemps ta présence. Va-t'en ! Sors d'ici ! Sors, ou j'appelle, et je te fais jeter dehors.

Et hautaine, superbe, très digne, elle montra la porte à son interlocuteur. Mais celui-ci, qui, jusque-là, avait été railleur, devint, tout à coup, menaçant.

— Assez ! Assez ! Je te comprends. Tu as un but vers lequel tu marches et que tu veux atteindre seule, afin de n'avoir pas à partager, avec moi, au jour de la réussite. C'est tout à fait rationnel. Seulement, cela ne sera pas, je te le déclare. Je suis trop intéressé, dans la question, pour ne pas prendre garde. Écoute, si tu fais du tapage, si tu suscites le moindre scandale, crois-moi, tu t'en repentiras... Je suis bien décidé. Ou nous réussirons ensemble, ou nous serons perdus tous les deux. Tu as, d'ailleurs, plus à perdre que moi en cette affaire.

Il continua, après une courte interruption pendant laquelle il avait repris haleine :

— Je te l'ai dit, tout à l'heure : en lisant, dans les journaux, le récit, détaillé, du crime de Buc, je t'ai reconnue, immédiatement, dans cette

mystérieuse promeneuse de qui la femme du colporteur a parlé. Oui, c'est toi qui as fait le coup! Si j'avais eu besoin d'une preuve nouvelle, ton trouble de tout à l'heure m'aurait éclairé. Tu as su faire tomber tous les soupçons sur l'infortuné Jaury. Toutes les preuves l'accablaient, l'imbécile! Il n'a pas su se défendre. Malgré toutes les charges qui pesaient sur lui, l'accusation demeurait invraisemblable. Le magistrat qui a fait l'enquête a donné dans le panneau. Tu lui as tendu une amorce, et il s'est jeté, niaisement, sur l'hameçon. Pour comble de bonheur, cet idiot de colporteur s'est pendu. Tu ne peux plus être inquiétée. C'est fort bien et je te l'ai dit déjà.

— En vérité, c'est une idée fixe. Tu es fou !

— Que non pas, et je le prouve : Tu vas voir que mon petit travail n'est pas l'œuvre d'un fou. Donc, sûr que tu avais fait le coup, là-bas, je voulus te retrouver. Mais tu t'étais bien cachée. C'était difficile de venir te chercher ici, conviens-en? Or, si tu es intelligente, je ne suis pas une bête. Je me dis donc : « Évidemment, elle voudra voir sa fille : la bâtarde, qu'elle a su installer dans la maison de son père, aux lieu et place de l'enfant légitime. » Je m'informai. J'appris que la nouvelle nourrice donnée, par madame Thomery, à l'enfant qu'elle croit sa fille, sort chaque jour, pour faire prendre l'air à la petite.

Juliette, à ces mots, se troubla. Nicolas s'en aperçut.

— Ah! ah! dit-il triomphant, je vois que tu me comprends. Oui, je guettai la sortie de la nourrice; je la suivis. Elle se rendit au parc Monceau. Elle s'installa dans une allée détournée. J'observai. Tout à coup, je vis passer et repasser une femme vêtue de noir, que je ne reconnus pas, tout d'abord. La femme s'approcha de la nourrice. Elle lia conversation avec cette servante. Je ne perdis rien de la scène. Finalement, tu embrassas l'enfant : ta fille, toute tremblante, tout attendrie, et, brusquement, tu pris la fuite, car, la femme en noir, c'était toi. J'avais deviné juste. Je t'avais retrouvée. J'observai encore. La nourrice quitta le parc. De loin, tu la suivis, pour voir encore ta fille. Enfin tu revins ici; mais, j'étais à tes trousses. Enfin, je connus ton domicile. Et voilà! Cette preuve nouvelle est-elle assez convaincante? Allons, réponds!

Alors, une pensée se glissa, soudain, dans l'esprit de Juliette : Un revirement immédiat se produisit, aussitôt, dans son allure.

— Eh bien, oui, j'ai fait le coup comme tu dis. C'est bien moi qui ai tué, là-bas, la nourrice. Après?

Et elle se plaça devant son frère, dans une attitude moqueuse, dont s'étonna l'ex-écuyer. Il se demanda, vainement, quelle arrière-pensée cachait cet aveu subit.

— A la bonne heure! dit-il, en se tenant sur ses gardes. Tu avoues, enfin! C'est bien toi qui as tué la nourrice! Tel est le point qu'il fallait

fixer tout d'abord. Et maintenant, je vais te dire ce que j'ai fait de mon côté.

Les yeux de Juliette resplendirent d'un éclat qui s'éteignit aussitôt. Nicolas tira, de sa poche, un élégant portefeuille, que Juliette ne vit pas sans surprise entre les mains de son frère haillonneux. Il y prit une lettre qu'il montra à sa sœur.

— Tu vois ce papier, dit-il en souriant, ce chiffon de papier. Il représente une fortune.

Juliette ne dit mot. Elle fit un geste par lequel elle voulait exprimer qu'elle ne comprenait pas.

— J'ai dit « une fortune... » répéta plaisamment Nicolas... Mais lis d'abord ce papier, et si tu ne comprends pas encore lorsque tu l'auras lu, je m'expliquerai.

Il tendit la lettre à Juliette.

— Lis à haute voix.

Juliette déplia le papier et lut :

« Venez ce soir à onze heures.

» Ma femme de chambre vous introduira dans une chambre voisine de la mienne, où vous attendrez.

» Je vous y trouverai dès que mon mari se sera retiré dans son appartement.

« Soyez prudent ! »

— Je ne comprends pas ! répondit Juliette en rendant le papier à son frère.

— Il faut que tu saches de qui est cette lettre.

— De qui est-elle donc ? C'est une lettre d'une femme mariée donnant un rendez-vous à son amant.

Nicolas se mit à rire.

— Cette interprétation me plaît. En effet, ma chère, le sort est pour nous ! Seulement, tu es dans l'erreur ; cette lettre est d'une femme mariée donnant rendez-vous au frère de la maîtresse de son mari. C'est assez compliqué, comme tu vois ! Oui, cette lettre m'a été adressée par madame Thomery.

Juliette devint tout à coup très grave. Elle comprenait à demi. Elle pénétrait vaguement la pensée de son frère. Et, à son tour, elle admirait son habileté.

— Une lettre de madame Thomery... à toi adressée ? Explique-toi !

— C'est bien simple ! Tu vas comprendre. Madame Thomery adore son mari. Une nuit, madame Thomery a vu rentrer, en leur hôtel, son mari, blessé par toi d'un coup de couteau. Pour éviter tout scandale, il a déclaré qu'il avait été assailli, en regagnant son domicile, par deux malfaiteurs, qui, l'ayant dévalisé, l'avaient frappé d'un coup de couteau.

Madame Thomery « n'a pas coupé dans le pont ». Elle s'est souvenue que son mari l'avait quittée, jadis, pour aller vivre avec l'écuyère Juliette. Elle s'est dit que son mari avait voulu revoir l'écuyère, et que celle-ci avait frappé son amant dans un moment de désespoir... ce en quoi elle a deviné juste! Madame Thomery, enfin, tremble, chaque jour, que son mari ne revoie la Juliette. Alors, je me suis présenté chez elle. J'ai décliné mes noms et qualités. La pauvre femme était dans un état! Alors je lui ai dit: «Donnez dix mille francs...je vous rends les lettres que votre mari a écrites à ma sœur, et, le lendemain, nous quitterons la France. » Tu penses si cette proposition fut agréée avec allégresse. Elle me demanda mon adresse et me dit qu'elle me répondrait. Elle voulait, assurément, avoir le temps de se procurer la somme. Elle me congédia, enfin, en me recommandant la plus grande prudence, afin que son mari n'eût pas vent de ma démarche et de notre traité. Et, ce matin, j'ai reçu d'elle cette lettre si compromettante, écrite, inconsciemment, par une femme affolée. Voilà!

Il y eut un moment de silence. Les deux interlocuteurs songeaient, chacun de son côté.

— Mais ce n'est pas tout. Voici le plan. Exécutons-le de point en point, et nous aurons, comme je te l'ai dit, la fortune. Il est huit heures. Tu dois avoir ici quelque argent. Tu vas me donner deux cents francs, car je suis absolument sans le sou et en guenilles. Je partirai tout aussitôt. J'irai acheter un vêtement complet pour être présentable, car, dans la tenue où je suis, je serais remarqué, et c'est ce qu'il faut éviter, dans notre intérêt. A onze heures, je me trouve au rendez-vous. Je donne à madame Thomery un paquet cacheté contenant quelques feuilles de papier blanc qui représenteront les lettres de son mari à l'écuyère Juliette. Elle n'examinera pas ce paquet, dans la hâte qu'elle aura de me voir partir. Elle me remettra les « fafiots de mille », et je filerai sans demander mon reste. Le premier tour sera joué. Qu'en dis-tu?

— Fort bien, dit Juliette froidement, très calme en apparence. Mais après?

Nicolas la regarda avec une nuance très marquée de dédain.

— Après? Comment, tu ne comprends pas, toi? C'est pourtant simple comme bonjour. En vérité, je te croyais plus forte. Après? Eh bien, ma chère, grâce à ce papier, grâce à cette lettre que je garde précieusement, nous convaincrons M. Thomery que sa femme le trompe et qu'elle a un amant! Le moyen que nous emploierons pour y arriver est à chercher. Je le trouverai, je m'en charge, sois tranquille! Alors M. Thomery se détachera de sa femme absolument compromise par nos soins. Il t'aime encore, cela est certain, il te reviendra. Tu disposeras de lui à ton gré. Nous aurons la fortune! Tu joueras ton rôle habilement, et je m'en rap-

porte à toi pour cela après ce que tu as fait. Quelque temps après, si tu as bien manœuvré, et je n'en doute pas, tu te trouveras avec lui. Il se séparera d'avec sa femme. Naturellement, il gardera sa fille, la tienne, et, dès lors, tu ne seras plus obligée de courir au parc Monceau et d'endoctriner les nourrices pour obtenir d'elles l'autorisation d'embrasser ton enfant. Tu l'embrasseras tous les jours selon ton bon plaisir. Ton œuvre, ainsi, se trouvera achevée par moi, je m'en vante ! Et puis, enfin, qui sait? le chagrin tue, tout arrive ! Le hasard nous conduit, surtout lorsqu'on sait l'aider. Madame Thomery peut mourir : il y a des poisons bien subtils. Alors, pourquoi ne deviendrais-tu pas, légitimement, madame Thomery ? Nous mettrions cette petite en pension — il montra l'enfant dans le berceau — quelque part, à la campagne, nous veillerions sur son avenir. Voilà, ma chère. Est-ce que cela ne te semble pas assez bien combiné ?

Le misérable avait parlé presque à voix basse en expliquant son plan à sa sœur. Celle-ci l'avait écouté très attentivement. Insensiblement, elle s'était rapprochée de Nicolas pour ne rien perdre de ses paroles. Elle se leva, soudain, quasi transfigurée, superbe, vraiment émerveillée. Elle sourit à son tour. Et son sourire éclaira, sinistrement, sa physionomie. Elle prit, dans un coffret, une bourse pleine d'or, d'où elle tira dix louis qu'elle remit à son frère.

— Prends ! Fais ce que tu as dit de point en point. Je t'aime ! va !

Elle se jeta dans ses bras. Elle l'embrassa.

Nicolas empocha l'argent. Il se disposa à partir.

— Nous nous reverrons demain. Je te remettrai l'argent que je recevrai ce soir. Avant un an, ma chère, tu seras madame Thomery.

Juliette le retint.

— Ah ! fit-elle, en le regardant fixement, garde cette lettre sur toi! Ne t'en sépare pas! Tu comprends, c'est notre fortune!

— Sois tranquille. A demain !

Et il sortit. Restée seule, Juliette sembla se recueillir un instant. Puis, elle murmura :

— Ce complice deviendrait gênant, dit-elle, avec un sourire effrayant. Il en sait trop long !

Elle réfléchit encore.

— Il aura la lettre sur lui. Preuve flagrante ! Robert ne l'a jamais vu. Prévenu, je le connais, il est très violent, il les tuerait tous les deux ! Elle, qui me sépare du père de ma fille, et lui, mon frère, complice gênant! Il y aurait flagrant délit!

Ses yeux étincelèrent. Sa face était livide.

— Et, elle morte, je vivrais avec lui, près de ma fille, près de ma fille!

Sa voix prit une expression indicible de tendresse quand elle prononça

ces mots : « Ma fille ! » Tout à coup, la porte de la chambre s'ouvrit. La femme de ménage reparut. Juliette ne l'entendit pas, tant elle était préoccupée.

— Allons ! Il n'y a pas à hésiter.

Elle aperçut, alors, la servante.

— Ah ! vous arrivez bien, il faut que je sorte ! Veillez sur l'enfant !

Elle mit son chapeau et jeta son manteau sur ses épaules. Puis, elle sortit rapidement.

XIII

Robert Thomery, pendant toute la journée, s'était senti très énervé sans pouvoir s'expliquer son malaise. Après son dîner, il avait fait seller son cheval. Et, pour lasser son corps, pour apaiser ses nerfs par une grande fatigue, il était sorti de Paris, lançant, sur les routes, son pur-sang, qui l'avait emporté en un galop furieux. Il était près de dix heures lorsque le jeune homme rentra, harassé; mais sans avoir eu raison de son énervement. Il remit son chapeau, sa cravache et ses gants au laquais qui se tenait en permanence dans le vestibule de l'hôtel. Puis, il donna l'ordre qu'on lui envoyât son valet de chambre.

— Madame est-elle chez elle ?

— Non, monsieur, madame est sortie vers huit heures et demie.

— C'est singulier ! Où peut-elle être allée ? Elle ne m'avait pas dit qu'elle devait sortir !

Il n'attacha pas d'importance à ce fait, cependant.

— Faites atteler ! Je sortirai tout à l'heure.

Puis il monta chez lui. Il était excessivement las. Ses nerfs, surexcités étrangement, le faisaient cruellement souffrir. Il s'assit dans un fauteuil. Il alluma un cigare. Puis, distrait, il prit ses journaux et se mit à les parcourir. Mais il était préoccupé, inquiet. Bientôt, il jeta les journaux. Alors il pensa, les yeux grands ouverts, et fixes. Il leva soudain la tête. Il tressaillit.

Une femme était devant lui : une femme voilée, toute vêtue de noir.

Robert la regarda avec stupéfaction.

Qui était cette femme ? Par où était-elle entrée ? Il se leva pour l'interroger. Mais la femme, alors, releva son voile. Robert la reconnut. Il jeta un cri de surprise.

— Juliette ! Toi ! Ici ! Que me veux-tu ? Réponds !

— Il faut que je te parle sur l'heure ! répondit la jeune femme d'une voix énergique, presque impérieuse. Il le faut ! Tu m'entends ? Et, même, il importe que nous ne soyons point surpris ni dérangés.



...ELLE SE TORDIT SOUS L'ÉTREINTE... (PAGE 72.)

Elle avait parlé de telle façon que Robert comprit qu'il se passait quelque chose de grave. Il marcha donc vers la porte, qu'il ferma à clef. Juliette était triomphante. Avec ce prodigieux instinct des femmes pour les choses du cœur, elle avait bien vu qu'il l'aimait encore. Robert revint vers l'ex-écuyère.

— Parle ! Tu as quelque chose à me dire ? Sois brève.

La jeune femme se tut un instant. La partie qu'elle était prête à enga-

ger était grave. Le succès de cette partie qui lui importait tant dépendait de la façon dont elle allait jouer le rôle difficile qu'elle s'était tracé.

— Écoute ! Je ne suis pas venue ici pour te parler du passé. A quoi bon de vaines récriminations? Tu m'as trompée. Tu m'as lâchement abandonnée. Je t'adorais. Je t'aime encore. J'ai cruellement souffert. Je souffre toujours.

N'importe. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

Agissant comme tu as fait, partagé entre deux devoirs, tu as dû choisir, tu as dû revenir près de ta femme. J'ai été sacrifiée. Tu as brisé mon cœur.

A ta place, la plupart des hommes eussent agi de même. Tu te trouvais dans une situation inextricable.

Seulement, aujourd'hui, je me venge.

Oui, je suis venue te dire à qui tu m'as sacrifiée, moi qui t'aimais au point de mourir de ton abandon.

Robert l'écoutait avec une surprise et une inquiétude qui augmentaient visiblement.

— Pas de paroles inutiles. Au fait !

Juliette le regarda fixement.

— Prends garde. La révélation que j'ai à te faire est terrible ! Es-tu de force à l'entendre?

L'inquiétude de Robert avait fait place à une vague épouvante.

On eût dit que, maintenant, il craignait que la jeune femme ne s'expliquât.

— Parle ! Mais parle vite ! Tu vois bien que je souffre !

— Eh bien ! dit Juliette, enfin tout à fait décidée, tu m'as sacrifiée à une femme qui est indigne de ton amour et qui ne mérite pas le sacrifice que tu as fait pour elle ; car je ne m'y trompe pas, Robert, tu m'aimais, et, ose donc le nier, tu m'aimes encore !

— Prends garde à ce que tu vas dire, fit Robert qui avait pâli, prends bien garde !

Et maintenant, achève ?

— Oui, je te dirai tout ! Robert, ta femme te trompe ! Ta femme a un amant !

Le jeune homme bondit vers l'ex-écuyère, de qui il prit le poignet qu'il serra fortement.

— Tu mens ! Tu mens ! Tu veux, dans un but que j'ignore, souiller une femme que tu hais ! Tu mens, te dis-je ! Je te dis que tu mens !

Il était haletant, hors de lui !

— Ah ! cria Juliette en jetant une exclamation de douleur, tu me fais mal ! Tu me brises le poignet !

Et elle se tordit sous l'étreinte qui la maintenait courbée !

Juliette, par un vigoureux effort, parvint à se dégager de l'étreinte de Robert.

Elle se releva frissonnante de rage.

Cette scène, n'avait fait qu'exciter encore son désir de vengeance.

— Je répète ce que j'ai dit! clama-t-elle. Oui, ta femme te trompe! Ta femme a un amant. Je suis prête à te le prouver!

Robert recula. Quoi! cette femme maintenait ce qu'elle avait dit! Blanche avait un amant!

L'écuyère offrait de le prouver. M. Thomery était atterré. Il se soutenait avec peine.

Vraiment, il faisait pitié!

Il avait reçu un épouvantable coup en plein cœur. Il devait souffrir abominablement.

Juliette qui avait rapidement repris ses sens le regarda très calme.

Le visage du jeune homme était défait, bouleversé, livide. Il essaya de se calmer.

Il y parvint non sans peine. Il avait, sur lui-même, un grand empire. Un instant il avait craint de devenir fou. C'est que c'était odieux aussi, abominable!

Il doutait à présent de sa femme, de cette femme qui lui avait donné tant de preuves d'amour, de dévouement!

Était-il donc possible que Blanche, cette douce créature si chaste, si pure, fût un monstre d'hypocrisie!

— Allons! dit Robert, je ne te crois pas. L'accusation que tu portes contre ma femme est stupide. Va-t'en!

Et comme Juliette ne bougeait pas, M. Thomery marcha vers la cheminée pour sonner son domestique.

L'ex-écuyère vit son mouvement. Elle comprit sa pensée. Rapide, elle alla vers le jeune homme. Elle arrêta son bras déjà tendu vers le cordon de sonnette.

— Arrête! Ne fais pas de scandale. Tu t'en repentirais. Écoute-moi d'abord!

Robert se souvint alors que sa femme était sortie. Il n'avait pas encore songé à cela.

Oui, Blanche était sortie! Le domestique l'avait dit tout à l'heure.

Or, où était-elle? Pourquoi n'avait-elle pas informé son mari de cette sortie qu'elle comptait faire?

A présent, Robert en revenait toujours à ce point. Oui! Pourquoi Blanche ne lui avait-elle pas dit qu'elle devait sortir?

Oh! ce détail auquel Robert n'avait attaché, d'abord, aucune importance lui causait, à present, apres les revélations de l'écuyère, une véritable obsession.

— Tu as dit que tu pouvais prouver. N'est-ce pas vrai? Tu m'as bien dit tout à l'heure que tu pouvais prouver?

— Oui. La preuve est flagrante. Je suis prête à te la fournir.

— Il me faut cette preuve, Juliette, tu m'entends? il me faut cette preuve, sur-le-champ.

— Je vais te la fournir. Il est maintenant dix heures. Dans une heure, un homme viendra ici.

— Ici! Dans cet hôtel! Allons donc! c'est stupide. Elle n recevrait pas son amant ici.

— Dans cet hôtel! Je dis « dans cet hôtel ». La femme de chambre de madame Thomery le fera passer par l'escalier de service. El' le conduira dans une chambre attenante à celle de ta femme, et c s que tu seras rentré dans ton appartement, madame Thomery viendra retrouver son amant.

— Infamie! Tu es sûre de cela? Ah! réponds, réponds! Es-tu bien sûre de ce que tu dis là?

— Oui!

— L'homme viendra à onze heures? Il viendra ici? Dans cet hôtel?

— Oui!

— Comment sais-tu cela? Réponds, et ne mens pas. Comment sais-tu cela?

— Qu'importe? Je le sais, je te préviens! Tu n'as pas besoin d'en savoir davantage.

Le jeune homme se tut. Il resta pensif, très calme. Mais ce calme que M. Thomery montrait, à présent, était plus effrayant, cent fois, que sa colère de tout à l'heure.

— Oh! ce n'est pas possible! dit-il tout à coup. Non, ce n'est pas possible!

Il doutait toujours. Tout à coup, il se leva. Il se rapprocha de Juliette. Une lueur d'espoir avait illuminé son visage.

— Tu as menti! Une femme qui attend son amant est inquiète, préoccupée. Elle veille. Rien de ce qui se passe autour d'elle ne lui échappe. Or, ma femme était très calme quand je l'ai quittée. Elle est sortie. Elle est hors de l'hôtel. Elle serait ici si elle attendait quelqu'un à onze heures. Elle observerait, anxieuse. Elle se parerait pour accueillir celui qu'elle attend.

— Allons fit Juliette avec son mauvaise sourire, ne te berce pas d'un fol espoir. Ta femme est hors de l'hôtel, dis-tu? Eh bien! l'heure n'est pas venue encore. Je te l'ai dit, je te le répète, je te l'affirme, j'en suis sûre. A onze heures ta femme sera ici! A onze heures, une servante gagnée introduira ici, sous ton toit, l'amant de ta femme!... Tu auras, avant peu, la preuve qu'il te faut!

— Oh ! si cela est, si tu as dit vrai, fit Roger exaspéré, terrible, je les tuerai ! Oui, je les tuerai tous les deux !

L'écuyère tressaillit. Ainsi, elle avait réussi. Elle avait joué son rôle avec assez d'habileté pour convaincre Robert. Il avait dit qu'il les tuerait tous les deux ! Oui, il avait bien prononcé ces paroles menaçantes.

Et, mieux encore, il était homme à tenir parole ! Un éclair de joie illumina les yeux de Juliette. Ainsi, elle allait réussir !

Tout à coup, on entendit au dehors — la fenêtre étant ouverte — le bruit de la grille d'entrée se refermant. Robert et Juliette prêtèrent l'oreille. M. Thomery sentit son cœur battre à coups précipités.

— Quelqu'un vient d'entrer dans l'hôtel, dit Juliette sans dissimuler sa joie, car Robert était, à présent, hors d'état de voir ce qui se passait autour de lui.

Le jeune homme s'approcha de la fenêtre.

Il revint précipitamment au milieu de la pièce. Il était blême. Il tremblait.

— C'est elle ! dit-il.

— Eh bien ! fit Juliette, à demi-voix, railleuse, que te disais-je? Elle est exacte.

Robert, terrible, regarda l'écuyère.

— Ah ! tais-toi ! tais-toi ! tais-toi ! fit-il de telle façon que Juliette eut peur de son œuvre.

Cependant, M. Thomery écouta.

— Elle vient ici ! dit-il à voix basse.

Il se tourna vers Juliette.

— Elle vient ici ! Cache-toi! Va ! Mais, va donc !

Il poussa l'écuyère dans une pièce voisine. Puis, il rouvrit la porte qu'il avait fermée à clé.

Il se rassit, enfin, dans son fauteuil et reprit son journal. Il s'efforça de cacher son trouble, de paraître calme. Blanche entra.

Elle était en toilette de ville très simple et de couleur sombre. Elle s'avança jusque vers Robert sans que celui-ci eût semblé s'apercevoir de sa présence.

Lorsqu'elle fut tout près lui, il leva la tête.

— Ah ! c'est toi, ma chère Blanche ! dit-il.

— Oui, je rentre. Mais qu'as-tu donc? Tu es pâle. Tu n'es pas malade?

— Non ! Tu sais que j'ai souffert aujourd'hui. Ce n'est rien. De l'énervement, voilà tout ! Mais tu ne m'avais pas dit que tu devais sortir.

— En effet, dit madame Thomery, non sans se troubler, — or, son trouble n'échappa point à Robert qui l'observait, — en effet, j'ai dû sortir après toi pour voir madame de Noireterre, mon excellente amie. J'ai été

prévenue dans la soirée, après ton départ, qu'elle était souffrante et qu'elle désirait me voir.

— Ah! Et comment va-t-elle?

— Hélas! elle ne va pas bien. La pauvre enfant est phtisique, tu le sais. Elle est perdue! Son mari, qui l'adore, est au désespoir.

— Pauvre femme!

— Oh! le mari est plus à plaindre. Il restera, lui. Et lorsqu'on s'aime comme eux, quand l'un des deux s'en va, c'est sur le sort de celui qui reste qu'il faut s'apitoyer. Oh! perdre ainsi celui qu'on aime! Être condamnée à traîner seul sur la terre une existence brisée! Quelle abominable torture! Moi, du moins, je ne souffrirais pas longtemps!

— Ah! Toi, tu ne souffrirais pas longtemps!

— En doutes-tu? répondit Blanche tendrement. Sans reproche, Robert, toi, ma joie, mon bonheur, mon orgueil, ma vie, j'ai vécu tristement, loin de toi, pendant quelque temps. Mais je connaissais ton cœur, mon Robert bien-aimé. J'espérais! Je savais que tu me reviendrais! Cet espoir m'a soutenue. Sans cet espoir, je serais morte!

— Tu m'aimes donc bien, ma chère âme?

— Ah! Robert, si je t'aime! Je t'aime! Je te vénère, je te respecte, je t'adore! Tu es tout pour moi! Tout! Mon cœur est plein de toi! Je donnerais ma vie pour t'épargner un souci, un ennui, un chagrin! Et tu le sais bien. Il n'y a qu'un être, ici-bas, que j'aime autant que toi; mais tu n'en dois pas être jaloux: C'est notre fille, notre petite Edwige, chère et adorable créature qui fera douce notre vieillesse, gage de notre jeune amour en qui nous nous sentirons revivre.

Robert s'arracha à son étreinte.

Il se leva.

— Oui! dit-il d'une voix forte. Je sais que tu m'aimes. Je le sais. Je te crois!

Blanche étonnée le regarda.

— Qu'as-tu donc? lui dit-elle, surprise, inquiète. Que se passe-t-il en toi? On dirait que tu souffres, Robert?

— Rien! Je suis énervé, voilà tout!

Et il regarda sa femme fixement.

— Quand tu es entrée, je lisais ce journal, fit-il d'une voix vibrante. Or, j'y ai trouvé le récit d'un horrible drame. Il y a vraiment des choses atroces dans l'existence! Il s'agit d'un jeune homme qui, marié depuis deux ans et ayant un enfant, une fille, comme nous, — adorait sa femme. Un soir, comme il rentrait chez lui, — on ne l'attendait pas! — il trouva sa femme avec un autre! L'infâme créature avait un amant!

La jeune femme tressaillit et, surprise, regarda son mari. Robert, cette fois encore, constata son émoi et se méprit sur la cause qui le produisait.

— Comme elle se trouble !

Et cependant :

— Alors, affolé, le mari prit une arme qui se trouva sous sa main.

— Et il tua sa femme !

— Il les tua tous les deux ! fit Robert, en proie à une exaltation excessive.

— Horreur ! fit Blanche éperdue.

Et elle tomba dans un fauteuil. Tout à coup, dix heures et demie sonnèrent. Madame Thomery tressaillit. De nouveau, Robert remarqua son tressaillement.

— Je t'ai effrayée ! dit-il plus calme. Je t'ai effrayée avec mon récit.

La jeune femme ne répondit pas. M. Thomery, cependant, semblait avoir pris une résolution.

— Allons ! quand je suis rentré, tout à l'heure, je voulais aller à mon cercle. J'ai appris que tu étais sortie, et, comme je ne savais pas où tu étais allée, j'étais inquiet et je t'ai attendue ; mais je suis rassuré, à présent, je vais partir. Une promenade me fera du bien.

Ce disant, il étendit le bras vers le cordon de la sonnette.

Il sonna. Un valet parut aussitôt.

— Pierre, dit M. Thomery au valet, j'ai dit qu'on attelle. Le coupé est-il prêt ? Veuillez vous en informer.

Le valet sortit.

Blanche parut enchantée de cette combinaison qui allait lui laisser le champ libre.

Robert, qui l'observait toujours, s'aperçut de la joie que causait, à sa femme, l'annonce de son départ. Blanche, malgré elle, s'était trahie par l'expression de son visage, sur lequel, un instant seulement, sa joie avait paru.

M. Thomery dut faire effort pour rester calme. Il y parvint. Il garda son attitude froide. Au dedans cependant sa colère bouillonnait. Le valet reparut soudain.

— La voiture est prête, dit-il.

Et il sortit.

— Bien ! fit M. Thomery.

Il baisa la main de sa femme.

— A demain !

— A demain !

Robert sortit d'un pas ferme, sans que sa contenance extérieure eût trahi ses sensations.

Restée seule, madame Thomery demeura songeuse, un instant. Puis, elle vint s'accouder au bord de la fenêtre. Elle entendit, dans la cour, un roulement de voiture.

— Il est parti !... fit-elle.

La grille se referma lourdement.

— Va ! dit-elle quand un bruit eut cessé, va, mon Robert bien-aimé! Pendant ce temps, je recevrai cet homme, je reprendrai tes lettres, je lui donnerai son argent, et demain, demain, elle partira, elle, l'autre, celle qui fut cause de tous mes maux, celle que je hais autant que je t'adore, toi qui, désormais, seras tout à moi... tout à moi !

Et à son tour elle sortit. Juliette, alors, qui, cachée, avait assisté à l'entretien, reparut.

— Je comprends! Il veut donner le change ! C'est bien joué, sur ma foi! Il laissera sa voiture dehors, à quelques pas d'ici; puis, il reviendra. Veillons !

Elle s'assit et songea.

— Allons! Tout va bien ! Le sort est pour moi, décidément. Je le tiens, lui, à présent. Il ne peut plus m'échapper. Je l'ai amené au point où je voulais le voir.

Assurément, il frappera. Dans une heure, tout sera fait, tout ! Je serai débarrassée de mon frère — complice gênant. Et, avant un an, l'écuyère Juliette sera la femme légitime de M. Robert Thomery.

Elle regarda l'heure à la pendule.

— Bientôt onze heures ! Oh ! cette heure ne viendra jamais! Nicolas, à présent, doit être près d'ici. Si je pouvais voir...

Elle s'approcha de la fenêtre.

— Comme tout est tranquille! Tout semble dormir ! Rien! Je ne vois rien ! Pas une lumière ne brille aux fenêtres.

Tout à coup, elle entendit le bruit d'un pas. Elle se retourna.

— Quelqu'un! Quelqu'un vient ici ! J'ai entendu marcher! Ce doit être Robert !

N'importe ! Il faut de la prudence ! Cachons-nous ! Où me cacher ? Ah ! là, derrière cette tenture.

Elle souleva une portière et se dissimula sous la lourde tapisserie.

Robert reparut.

Il marcha vers la porte de la pièce où il avait poussé Juliette. Il l'appela.

— Juliette ! Es-tu là ?

L'écuyère sortit de sa cachette.

— Ah ! fit Robert en l'apercevant. Tu avais raison ! Tu as tout entendu ! Oui, elle attend quelqu'un !

Onze heures sonnèrent.

M. Thomery, palpitant, écouta, muet, les vibrations de la sonnerie, et, quand elles se furent éteintes :

— Onze heures ! Le moment approche.



ET IL FIT FEU... (PAGE 81.)

Il réfléchit une seconde.

— Il faut éteindre cette lampe.

Juliette s'approcha de la table qui portait la lampe.

Elle l'eteignit.

L'ingenieur et sa maitresse se trouvèrent tout à coup dans l'obscurité.

L'écuyère tressaillit en entendant, dans le grand silence, le bruit stri-

dent des batteries d'un revolver que Robert venait d'armer pour être prêt à tout événement.

— Dis-moi ! fit le jeune homme, c'est bien à onze heures que l'homme doit venir?

— A onze heures! J'ai lu le billet écrit de la main de ta femme. C'est bien à onze heures. L'homme doit avoir, sur lui, ce billet ainsi conçu, oh! tous les termes de ce billet sont présents à ma mémoire :

« Venez ce soir à onze heures. »

Tu entends? C'est bien à onze heures!

« Ma femme de chambre vous introduira dans une chambre voisine de la mienne, où vous attendrez. Je vous y trouverai dès que mon mari se sera retiré dans son appartement. »

Telle est le teneur du billet qui n'est pas signé.

— Bien! Veillons!

Il s'approcha de la fenêtre.

— Ah! Je vois quelqu'un dans la cour! Pas un mouvement. Guettons! Ah! je vois, c'est Rose, la femme de chambre! Une femme qui lui est dévouée. Tu avais dit vrai! Elle va chercher l'homme. Le connais-tu?

— Non, répondit Juliette frissonnante. Je ne le connais pas.

— Je le vois! Rose lui ouvre la petite porte. Il entre. Ils traversent la cour. Je vois distinctement deux ombres, celle de Rose et la sienne. L'homme est de haute taille.

— C'est lui! dit tout bas Juliette. C'est bien lui! Enfin!

— Ils passent par l'escalier de service. Ils vont venir ici. Cachons-nous, et observons.

Robert s'approcha de Juliette.

Il lui prit le bras qu'il serra fortement.

Il entraîna Juliette vers un coin de la pièce où ils demeurèrent immobiles.

Rose, cependant, entra, précédant Nicolas.

— Venez! lui dit-elle à voix basse. Venez! C'est ici que vous devez attendre madame.

— Bien, j'attends!

La servante disparut.

Robert, frissonnant, leva son revolver; mais il laissa retomber son bras.

Il fallait qu'il attendît encore.

— Je suis dans la place! dit Nicolas plaisamment et à demi-voix. A nous les « fafiots de mille! » Songeons à travailler sérieusement pour ma petite sœur et pour moi.

Il fit deux pas dans l'obscurité.

— Que dit-il? demanda Robert à Juliette.

— Je n'entends pas, répondit l'écuyère.

— Sacrebleu ! fit Nicolas, on n'y voit goutte ! Voyons, où ai-je mis les papiers, les fameuses lettres ? Ah ! les voici ; tout va bien. Et maintenant je suis prêt ! Attendons ! Pourvu qu'elle ne me fasse pas croquer le marmot trop longtemps. Ça n'est pas d'une gaieté folle ! Bah ! pour gagner dix mille francs, que n'entreprendrait-on pas ?

Il se tut. Un grand silence se fit.

Robert retenait son souffle pour ne pas trahir sa présence. Juliette se sentait chanceler. Elle entendait distinctement, à cette heure suprême, des aboiements de chiens hurlant à la mort. Dans l'ombre, elle croyait voir le cadavre de Mélanie Minot et le spectre du colporteur Victor Jaury.

— Ah çà ! dit soudain Nicolas toujours à demi-voix. Mais elle me fait poser, il me semble ; je n'aime pas beaucoup faire le pied de grue.

De nouveau il se tut. On entendit un froufrou d'étoffes.

— Ah ! cette fois, c'est elle ! De la tenue !

En effet, Rose reparut tenant à la main une lampe.

— Voici madame !

Madame Thomery entra. Elle portait une élégante robe de chambre à longue traîne.

— Venez, venez. Mon mari est sorti. Nous n'avons rien à craindre.

A ces mots, Robert releva son arme et bondit vers Nicolas.

— Meurs ! cria-t-il.

Et il fit feu. Nicolas jeta un grand cri.

— Ah !

Il tourna sur lui-même deux fois.

Il s'abattit enfin lourdement sur le tapis.

La balle l'avait frappé en plein front.

Puis M. Thomery fit un pas vers sa femme.

— Robert ! dit celle-ci d'une voix éteinte.

Et elle tomba dans les bras de son mari qui la soutint.

L'arme que tenait le jeune homme s'échappa de sa main.

Il recula frémissant.

A la lueur de la lampe que la femme de chambre avait posée sur une table, il avait vu un spectacle étrange et saisissant.

Blanche n'était pas évanouie.

Ses yeux étaient ouverts démesurément.

Mais elle était pour ainsi dire rigide dans ses bras, et immobile comme un cadavre.

Elle paraissait incapable de faire un mouvement, de prononcer une parole.

La malheureuse était paralysée.

Cependant, le bruit de la détonation avait attiré les domestiques.

Robert, qui avait été affolé pendant quelques minutes, parut reprendre possession de lui-même.

Une pensée traversa son esprit.

Il pensa à sa fille.

Il se dit que le scandale qui allait se produire rejaillirait certainement sur elle.

Il ne voulut pas que le déshonneur de sa mère retombât sur cette innocente créature. Et, comme son valet de chambre semblait l'interroger :

— Vous voulez savoir ce qui s'est passé? dit-il. J'ai pris cet homme ici en flagrant délit de vol, et je l'ai tué. Emportez chez elle madame Thomery. Qu'on aille quérir un médecin pour lui donner des soins.

Un domestique, désigné par Robert, sortit pour exécuter cet ordre, pendant que Rose et une autre servante emportaient madame Thomery dans sa chambre.

— Quant à vous, dit le jeune homme à son valet de chambre, allez chercher le commissaire de police.

Juliette, cependant, profitant du tohu-bohu occasionné par cet événement, avait disparu.

XIV

La Daunoux, en tête-à-tête avec môssieu Libérac, « sirotait » son café en « grillant » des cigarettes, quand Nicolas Ternays, haillonneux, avait demandé « Mademoiselle Juliette », quelques heures auparavant.

Elle avait indiqué à cet inconnu la chambre que la Mystérieuse occupait au premier étage. Et l'inconnu, refermant la porte du bureau de l'hôtel, était monté incontinent au premier.

— Ah ! ah ! nous sommes sur une piste, dit la Daunoux très intriguée; nous allons peut-être savoir quelque chose.

Et elle écouta très attentivement

Elle distingua le bruit du colloque entamé, à l'étage supérieur, entre la Mystérieuse et l'inconnu.

Puis, l'homme étant entré chez mademoiselle Juliette, la porte se referma.

La curieuse propriétaire de l'hôtel du Nouveau-Monde n'entendit plus rien.

— Qui cela peut-il être ? L'amant de la Mystérieuse ? Sans doute le père de la petite fille. Qu'en dis-tu ?

Môssieu Libérac haussa les épaules.

— Allons donc! Ce personnage haillonneux, l'amant d'une aussi jolie fille! C'est invraisemblable!

En y réfléchissant, la Daunoux fut de son avis. Assurément l'inconnu n'était pas un amant.

— Mais alors, qui est-ce? Que vient-il faire? Elle l'a reçu. Ils causent en ce moment. Oh! que je voudrais savoir!

Sa curiosité était prodigieusement excitée. Elle reprit :

— Assurément, cette fille-là doit manigancer des choses!... Tu sais que j'ai eu l'intention de prévenir le commissaire de police.

— Pour quoi faire?

— Tiens, tu es encore de ton pays, toi, par exemple! Est-ce qu'on peut savoir? Cette fille-là a des allures étranges, qui cachent certainement des choses qui ne sont pas « catholiques! » Je n'aime pas qu'on soit si cachottier. Ça ne dit rien qui vaille, d'ordinaire.

— Qu'est-ce que ça peut te faire? répondit philosophiquement môssieu Libérac.

— Qu'est-ce que cela peut me faire? Tu en parles à ton aise, toi! Tu crois que c'est vaine curiosité de ma part, peut-être? Pas du tout. Seulement on aime à savoir qui on loge. C'est assez naturel, ça! On ne sait rien de cette demoiselle, rien de rien! En effet, elle arrive ici, un soir, avec un enfant dans les bras. Elle demande une chambre. Elle paie rubis sur l'ongle, ça, il faut le constater, et, entre nous, d'où tire-t-elle ses ressources? Je lui donne la plus belle chambre de l'hôtel. Je veux savoir son nom pour l'inscrire sur mes livres. Elle me répond : « Je m'appelle mademoiselle Juliette! » — Mademoiselle Juliette quoi? Car enfin, mademoiselle Juliette, ça n'est pas un nom. On ne s'appelle pas mademoiselle Juliette! Moi, je m'appelle madame veuve Sidonie Daunoux. Un nom qui est vraisemblable au moins. Et j'ajoute : « Mademoiselle Juliette, ça n'est pas tout; sans doute, vous devez avoir un autre nom, il faut me le donner. La police surveille soigneusement nos registres, et les inspecteurs qui viendront prochainement ne se contenteront pas de ce nom de baptême. » Alors, elle me repond : « Inscrivez mademoiselle Juliette, je n'ai pas d'autre nom. » Qu'est-ce qu'il cache donc son nom qu'elle refuse de le livrer?

— Elle te paie très exactement? C'est tout ce qu'il te faut. Le reste ne te regarde pas!

— Si.

— Non! Pourquoi? Qu'elle soit qui elle voudra, qu'elle fasse ce que bon lui semble, c'est son affaire et pas la tienne.

— Je te demande bien pardon, fit la Daunoux, furieuse d'être ainsi contrecarrée. C'est mon affaire! Est-ce qu'on sait jamais? Et si elle fabrique

de la fausse monnaie, et si elle fait partie d'une bande de voleurs! Ça s'est vu! Ah!

— Bah! voilà les contes à dormir debout qui vont recommencer! Tu as encore lu ça dans tes romans.

— Enfin, une fois pour toutes, j'aime à savoir ce que font mes locataires. C'est un principe! Je ne me soucie pas de voir un jour chez moi des descentes de police. Je ne voudrais pas loger une fille qui pourrait tomber sous le coup de la justice. C'est ça qui jetterait du discrédit sur mon honorable maison! Non, entends-tu, l'hôtel du Nouveau-Monde, tenu par des honnêtes gens, je m'en flatte, ne doit abriter que des honnêtes gens. C'est pourquoi j'en veux avoir le cœur net!

— C'est bien simple, alors. Flanque-la à la porte dès demain. Comme ça, tu seras tranquille.

La Daunoux se récria.

Elle protesta avec énergie.

— Jamais de la vie! C'est ma meilleure locataire! Elle me paie quatre-vingts francs par mois une chambre qui n'a jamais été louée plus de cinquante.

Môssieu Libérac se mit à rire. La franchise de sa maîtresse le divertissait fort.

— Alors, de quoi te plains-tu? Laisse-la tranquille! Nous sommes parfaitement à couvert. Les inspecteurs de police ont vu son nom sur ton registre. Ils n'ont rien dit! Quel besoin avions-nous d'être plus scrupuleux? Nous ne sommes pas des mouchards!

— Je veux savoir quel métier elle exerce. C'est mon droit! Je dirai plus, c'est mon devoir!

— Elle s'est donnée à nous comme institutrice. C'est une profession honorable, sinon lucrative, ça doit te suffire! riposta môssieu Libérac,

— Institutrice de qui, à la fin? Oui, réponds : institutrice de qui, puisqu'elle est toute la journée là! Tu veux me faire prendre des vessies pour des lanternes. Je te répète qu'elle est institutrice comme je suis archiduchesse.

— Enfin, que comptes-tu faire? Car enfin, tu me parais vouloir faire quelque chose.

— J'ai une idée! Une idée excellente... Oui, grâce à mon idée, je saurai, enfin, et fort exactement, à quoi m'en tenir!

— Et quelle idée? J'espère que tu voudras bien m'élever à la dignité de confident!

— Eh bien, voilà : Un jour, — quand la Mystérieuse sortira, — je monterai chez elle. Je fouillerai partout. Je saurai bien ainsi « de quoi il retourne ». Je trouverai certainement quelque chose qui m'apprendra qui elle est.

Môssieu Libérac eut un geste très noble, — un de ces gestes qui avaient séduit la Daunoux lorsqu'elle avait vu son amant dans le rôle d'Athos des *Mousquetaires*.

— Pouah! fit-il avec dignité. Quelle besogne! Besogne d'argousins de bas étage. Ah! Sidonie, tu ne feras pas ça, ma chère! C'est indigne de toi! Cette démarche sent son pleutre à plein nez! Non, tu ne feras pas ça! Je m'y oppose de toutes mes forces.

— Tu verras ça! Non, mais tu verras ça. Je me gênerai! Je prendrai pour ça des gants gris perle!

— Sidonie, tu ne feras pas ça!

— Je le ferai! Je le ferai, aussi sûr que je suis une honnête femme! Je le ferai dès demain! Je le ferais dès ce soir, si la Mystérieuse sortait. Ainsi! Mais il n'y faut pas compter. Elle ne sort jamais le soir! Certes, si on ne s'en rapportait qu'aux apparences, il n'y aurait rien à dire sur son compte. Elle mène une vie très rangée, exemplaire! Mais c'est pour mieux cacher son jeu, bien sûr! Le proverbe dit qu'il faut se méfier de l'eau qui dort, et les proverbes ont raison presque toujours, je l'ai constaté souvent.

Elle s'interrompit. Elle avait entendu du bruit dans l'escalier. Elle prêta l'oreille.

— C'est l'homme qui s'en va de chez la Mystérieuse! dit môssieu Libérac.

En effet, la porte de la chambre occupée par mademoiselle Juliette se ferma.

— Tâchons de voir cet individu! fit la Daunoux.

Et, aussi rapidement qu'elle put, étant donnée son obésité, elle se leva.

Elle ouvrit la porte du bureau.

L'inconnu descendit précipitamment l'escalier en relevant le col de son paletot et en rabattant les ailes de son chapeau sur son visage. Il passa vite devant le bureau. Il traversa le couloir. En trois enjambées, il fut dans la rue. La Daunoux parut furieuse. Elle était toute déconcertée. Encore une fois, sa curiosité avait été radicalement déçue.

— As-tu remarqué comme son chapeau était rabattu sur son visage? Impossible de voir ses traits! Oh! ces gens-là se cachent! Ils preparent évidemment un mauvais coup. Celui-ci est peut-être le chef de la bande. Et tu veux que je loge ces gens-là sans savoir qui ils sont! Mais je serais criminelle! Il faut que je m'informe. C'est mon devoir. Et, quand je saurai quelque chose, je préviendrai la police. Était-il assez mal vêtu! As-tu vu ce costume râpé qu'il portait? Il est évidemment déguisé : ces gens-là savent si bien se grimer; ils savent se faire une tête mieux que les policiers et que les comédiens. Il faut être très habile pour les reconnaître, pour voir seulement qu'ils sont déguisés.

Môssieu Libérac cependant ne l'écoutait pas. Il avait vu tout à coup, dans le corridor, au pied de l'escalier, un papier.

— Regarde donc! fit-il en poussant du coude la Daunoux. Regarde donc!

— Quoi?

Elle regarda le point indiqué par son amant.

— Ce papier, qui est tombé tout à l'heure des vêtements de l'inconnu.

La Daunoux ne fit qu'un bond jusqu'à l'escalier. Vite elle ramassa le papier. Puis elle rentra prestement dans son bureau. Elle était toute joyeuse. Ses yeux brillaient de satisfaction.

— Enfin! dit-elle avec un mauvais sourire. Enfin! nous tenons peut être quelque chose. Tout au moins nous allons avoir un renseignement.

Alors, lentement, pour mieux savourer sa jouissance en la prolongeant, elle déplia le papier.

— Qu'est-ce que nous allons apprendre? dit-elle toute frémissante.

Elle lut :

« Venez ce soir à onze heures.

» Ma femme de chambre vous introduira dans une chambre voisine de la mienne, où vous attendrez.

» Je vous y trouverai dès que mon mari se sera retiré dans son appartement.

» Soyez prudent ! »

L'ex-modèle regarda son amant.

Elle était toute décontenancée.

— C'est tout! Ça ne veut rien dire! J'ai eu une fausse joie. Dieu que c'est bête !

— En effet! Ça n'a pour nous aucune signification. C'est un rendez-vous donné à son amant par une femme mariée. Voilà ce que je vois de plus clair là-dedans.

— Tu crois? Pourtant, si c'était un rendez-vous donné par une femme mariée à son amant, elle le tutoierait! On se tutoie entre amants! Nous nous tutoyons, nous! Des amants qui ne se tutoient pas, on n'a jamais vu ça! C'est absolument hors des règles!

— Ça dépend! Ça dépend, ma chère ! C'est peut-être une femme du « grand monde ». Ces gens-là ne se tutoient pas! Le tutoiement est de mauvais genre!

C'est qu'il prétendait connaître les usages de la bonne compagnie, le noble et magnifique Athos du théâtre de Montmartre.

— Ah ! fit la Daunoux pleine d'admiration pour son amant qui connaissait les mœurs des gens de « la haute ». Ah ! dans le « grand monde », on ne se tutoie pas! Eh bien, ma foi, tant pis pour ces gens-là! C'est si



— AH! AH! UN MAILLOT! (PAGE 91.)

gentil de se tutoyer quand on s'aime, entre jeunes amoureux, n'est-ce pas, Adolphe ?

Adolphe était le petit nom de môssieu Libérac. La Daunoux, en parlant ainsi, fit à son amant des yeux blancs de tourterelle qui roucoule.

— Et puis, dit môssieu Libérac, satisfait de l'effet qu'il avait produit et continuant ses explications. Et puis, on ne se tutoie, d'ordinaire, que lorsque « le sacrifice est consommé » (il vibra en prononçant ces mots).

La femme qui a écrit cela n'est peut-être encore que dans « l'expectative ».

Il sourit grivoisement, ce disant, certain qu'il en avait dit « une bien bonne ».

— Mais tu crois qu'une femme de « la haute » écrirait à cet homme « haillonneux », comme tu disais tout à l'heure?

— C'est douteux, en effet!

— Il est vrai qu'il est « déguisé ». Ah! voici madame Vasseur, la femme de ménage de la Mystérieuse, qui vient savoir si elle n'a besoin de rien.

En effet, la vieille femme qui servait Juliette passa devant le bureau. Elle salua respectueusement la directrice de l'hôtel du Nouveau-Monde, qui lui rendit son salut d'un air très digne et bienveillant en même temps. La Daunoux demeura un instant rêveuse pendant que son amant allumait une cigarette. Tout à coup, elle tressaillit. Elle avait entendu la porte de la chambre de Juliette se refermer.

— Tu sais, dit l'ex-modèle à môssieu Libérac, il se passe quelque chose!

Juliette, cependant, traversa le couloir. Elle sortit sans avoir regardé dans le bureau.

— Elle sort! fit la Daunoux prodigieusement intéressée. Elle sort! Voilà qu'elle sort le soir, à présent! Oh! décidément il y a quelque chose!

A son tour, elle alluma une cigarette.

Puis, elle se leva.

— C'est le moment, dit-elle. La femme de ménage est seule dans la chambre avec la petite fille. Cette femme est au mieux avec nous. Elle a besoin de nous! Elle ne dira rien, par conséquent. Nous allons fouiller là-haut! Viens!

Bien qu'il eût énergiquement protesté contre le plan de sa maîtresse, contre ce qu'il avait appelé « une besogne d'argousin », le cabotin parut prêt à suivre la Daunoux.

— Ce sera peut-être intéressant! fit-il.

L'ex-modèle appela sa bonne.

Celle-ci arriva en traînant ses savates, et maugréant, comme d'habitude.

— Gardez le bureau, lui dit la Daunoux majestueusement. Nous allons dire bonsoir à mademoiselle Juliette!

Et, se tournant vers môssieu Libérac qui l'attendait :

— Viens! Ou je me trompe fort, ou nous allons « débiner le truc! »

Ils montèrent. Leur curiosité était de plus en plus surexcitée.

XV

La Daunoux avait procuré sa place à madame Vasseur, la femme de ménage de Juliette. Or, cette femme en gardait reconnaissance à la directrice de l'hôtel du Nouveau-Monde, car la place était bonne.

La Mystérieuse payait généreusement le moindre service qu'on lui rendait, — même avec une libéralité dont la Daunoux s'était offusquée à diverses reprises.

Elle était, en effet, fort peu » donnante » de sa nature, elle, et très chiche pour tout ce qui ne la concernait pas, — au dire des gens qu'elle employait.

Sa bonne déclarait à qui voulait l'entendre qu'elle « crevait de faim dans la bagniole ». De vrai, l'ex-modèle « n'attachait pas ses chiens avec des saucisses ». Elle s'en vantait même.

La Daunoux avait appris, un jour, que Juliette, ayant occupé à des travaux de nettoyage de la chambre un commissionnaire pendant une heure seulement, avait donné cinq francs à l'homme, pour sa peine.

Alors, elle avait été indignée !

— On voit bien que l'argent ne lui coûte pas cher ! avait-elle dit d'un air méprisant. Quelle gâcheuse ! Après cela, comment voulez-vous qu'on soit bien servi ?

La femme de ménage de la Mystérieuse était une « simple », une malheureuse créature du peuple, qui avait rudement pâti, dès son enfance. Elle avait travaillé toute sa vie comme une bête de somme. A dix-sept ans, elle s'était mariée. Ça avait bien marché pendant un an.

Mais son « homme » était devenu ivrogne.

Tous les soirs, il rentrait au logis, saoul ! Il lui volait, pour aller boire, l'argent qu'elle gagnait péniblement.

Chaque année, depuis dix ans, elle avait eu un enfant. Six étaient morts ! Il en restait quatre, qu'elle nourrissait tant bien que mal, ainsi que son mari.

Ah ! dame, parfois, c'était dur !

Elle était abrutie par le travail et par la misère. Elle était sans volonté, comme un enfant. Elle ne savait qu'obéir et plier.

Jamais elle ne se plaignait, ayant remarqué, dès longtemps, que c'était inutile.

Elle avait fini par prendre son parti de son sort. Résignée, elle n'imaginait pas qu'elle eût pu s'affranchir, ni qu'elle avait des droits.

Elle portait sa chaîne sans penser, même, à en diminuer le poids !

En voyant les autres femmes, les heureuses de la vie, bien vêtues,

belles, prenant des plaisirs, au moins mangeant tous les jours, d'abord, elle s'était étonnée de la différence de leur sort et du sien !

Puis, elle avait pensé, naïvement, que ces êtres privilégiés étaient d'une autre espèce qu'elle. Jolie, fraîche, vigoureuse quand elle avait seize ans, elle était, à vingt-huit ans, toute déformée, laide, toujours propre cependant, et vieille à ce point qu'on lui donnait quarante ans et qu'on l'appelait « la vieille », elle, qui n'avait pas dépassé la trentaine ! Hélas ! le nombre de ces esclaves, de ces martyres, est encore considérable dans les grands centres et dans les campagnes !

Quand la Daunoux et môssieu Libérac pénétrèrent dans la chambre de Juliette, ils trouvèrent la femme de ménage assise, dans une posture hébétée, près du berceau de la petite fille endormie. Elle les vit entrer, et se leva respectueusement. Elle avait une vague crainte de la propriétaire de l'hôtel du Nouveau-Monde. Elle lui témoignait beaucoup d'égards, ce dont la Daunoux se montrait flattée.

L'ex-modèle expliqua à la femme de ménage le motif de sa visite.

— Oui, nous allons un peu fouiller dans la chambre. Vous comprenez, ma bonne madame Vasseur, il faut que nous sachions à quoi nous en tenir. En demeurant tranquilles plus longtemps, nous nous rendrions complices des entreprises louches de mademoiselle Juliette.

La femme de ménage ne comprit pas très bien les explications de la Daunoux.

Mais, avec son sentiment profond d'infériorité, elle céda, selon son habitude.

Pour elle, femme du peuple honnête, l'ex-modèle, une créature abjecte; mais « propriétaire et rentière », devait savoir mieux qu'elle ce qu'il convenait de faire.

— Seulement, j'espère que vous saurez tenir votre langue! reprit la Daunoux. Vous ne ferez pas de bavardages. Vous ne direz rien à mademoiselle Juliette.

— Oh! pour ça, non, grand Dieu! Madame peut bien « dormir sur ses deux oreilles », répliqua la femme de ménage. Tout ça ne me regarde point. Madame est chez elle.

— D'ailleurs, si vous dites un mot, un seul, vous aurez affaire à moi. D'abord, vous ne remettrez plus les pieds ici! Souvenez-vous-en!

— Madame n'a pas besoin d'avoir peur. Je ne dirai rien à mademoiselle Juliette. Madame peut être bien tranquille. Je le répète, madame peut dormir sur ses deux oreilles.

— Fort bien ! fit la Daunoux, désormais rassurée sur ce point. Commençons!

Et, tout aussitôt, elle se mit en devoir de tout fouiller dans la pièce. Elle ouvrit, successivement, tous les tiroirs des meubles et toutes les

armoires. Elle trouva des robes, du linge, des objets de toilette; mais rien qui pût lui fournir un indice sur sa locataire, rien! Son imagination en délire lui suggéra, tour à tour, une foule d'idées baroques.

— C'est égal, dit-elle, très vivement contrariée de l'inutilité de ses recherches, vois-tu, elle s'est doutée du coup. C'est une fine mouche. Elle n'a rien laissé dans sa chambre qui puisse la compromettre. Elle doit avoir un autre domicile où elle a fourré tout ce qui serait de nature à exciter des soupçons.

Elle n'en voulut pas démordre. Assurément, c'était invraisemblable qu'on ne trouvât pas le moindre objet capable de mettre les gens sur une voie.

— Cherchons encore. Nous finirons bien par mettre la main sur quelque chose, reprit-elle.

Et les recherches recommencèrent. La Daunoux apportait, à sa tâche, une sorte de rage. Tout à coup, elle eut une joie.

Elle avait tiré, de dessous un paquet de linge, un maillot, un maillot de soie noire, qu'elle déplia, triomphalement.

— Ah ! Ah! Un maillot! Un maillot de soie!

Môssieu Libérac regarda la « trouvaille ». Il se connaissait en maillots, lui, un artiste, un homme de théâtre, un comédien.

— Quand je disais que nous trouverions quelque chose! fit la Daunoux, toute frémissante. Qu'est-ce que tu dis de ça, « mon vieux? » Voilà un indice, enfin !

— Ce maillot est, ma' foi, superbe! déclara Libérac.

Et il leva, au bout de son bras, le maillot tout semé de points d'argent qui scintillaient sous la clarté de la bougie.

— Oui, ce maillot est superbe! Dans les grands théâtres, les premiers sujets, seuls, portent des maillots de soie de cette qualité.

Il frissonnait, cependant, tout en palpant cette étoffe soyeuse et souple qui avait enserré des jambes de femme.

— Crédie! fit-il très excité, la prunelle allumée, si c'est à elle, elle doit avoir des jambes magnifiques, je m'y entends!

Et, en connaisseur, il fit claquer sa langue. La Daunoux lui jeta un regard furibond.

— Oui, de jolies jambes! dit-elle, aigrement. Dans mon pays, on appelle ça « des flûtes! »

La femme de ménage se mit à rire, bruyamment, tout en opinant de la mine et du geste, pour flatter la directrice de l'hôtel du Nouveau-Monde.

— Enfin, qu'elle ait, ou non, de belles jambes, il n'importe. Dis-moi un peu ce qu'elle peut faire d'un maillot? Les institutrices, d'ordinaire, ne portent pas de maillots pour aller en ville donner des leçons à leurs

élèves. Elle exerce donc, ou du moins elle a exercé un autre métier. Elle a « cabotiné » peut-être.

Môssieu Libérac n'aimait pas qu'on prononçât ce mot devant lui.

— Sidonie, ma fille, dit-il solennellement, tu as des expressions!... La Mystérieuse a pu mettre ce maillot pour aller à un bal costumé. Cela se fait, dans le monde.

L'explication parut satisfaire l'ex-modèle.

— Tu as peut-être raison, fit-elle. Quoi qu'il en soit, cherchons. Nous trouverons autre chose.

Sa découverte lui avait rendu quelque espoir! Le cabotin protesta.

— Tu vas si bien faire, que, tout à l'heure, nous serons surpris par mademoiselle Juliette. Elle nous prendra la main dans le sac, furetant dans ses malles. Que dira-t-elle?

— Elle dira ce qu'elle voudra! Je m'en fiche pas mal! Si elle n'est pas contente, elle filera. Voilà! J'en ai assez des grands airs de cette « créature! »

— Tu oublies que c'est ta meilleure locataire et qu'elle te paie quatre-vingts francs de loyer pour cette chambre, qui, de ton propre aveu, n'a jamais été louée plus de cinquante!

La Daunoux lança à son amant un regard furieux et, lui montrant la femme de ménage :

— Faut-il que tu sois bête et maladroit! On ne peut rien te dire! Et on prétend que les femmes sont bavardes!

Puis, se tournant vers la servante :

— Avisez-vous de dire ça, vous! dit-elle.

La femme de ménage fit un geste de protestation et répliqua :

— Que madame soit donc tranquille! Je ne dirai rien. Madame peut dormir sur ses deux oreilles.

Elle tenait évidemment à cette expression, qui traduisait bien sa pensée. Tout à coup, la Daunoux, qui avait recommencé ses recherches, poussa un cri de surprise. En fouillant dans une valise qu'elle avait découverte sur un rayon, elle venait de trouver un petit coffret. Elle ouvrit ce coffret sans difficulté.

Elle en tira une décoration : la médaille militaire, suspendue à un ruban jaune et vert, fané. Or, cette croix, c'était celle du père Ternays, le vieux brigadier de gendarmerie de Saint-Seine-l'Abbaye, le père de Juliette et de Nicolas. C'était cette médaille que Nicolas avait vendue, en un jour de misère, et qu'il avait pu racheter, quelques jours après, ayant, enfin, reçu de l'argent.

— Une croix! fit la Daunoux émerveillée.

— C'est la médaille militaire!

— Ah! c'est la médaille militaire?

L'ex-modèle ne toucha cette croix qu'avec un vague respect, le respect particulier des gens de cette espèce pour ces sortes de choses.

— C'est probablement un bijou de famille ! dit môssieu Libérac, gravement.

Le coffret contenait, encore, un médaillon en or. La Daunoux essaya de l'ouvrir. Elle n'y put parvenir tout d'abord. Elle l'ouvrit enfin, non sans le fausser, avec la pointe d'un couteau. Le médaillon était vide.

— Rien! fit la mégère toute désappointée. J'espérais trouver, là-dedans, des cheveux, une photographie, quelque chose, enfin ; mais ouiche, rien ! Vide ! C'est du guignon !

Elle souleva, cependant, une séparation de bois qui partageait le coffret en deux.

— Attends, dit-elle joyeuse. Attends, il y a encore quelque chose. Un portefeuille ! Un portefeuille qui contient des lettres. Cette fois, ça y est ! Enfin ! nous allons donc savoir...

Et, avec une impatience fébrile, elle ouvrit le portefeuille. Minuit sonna à la pendule.

— Minuit ! dit môssieu Libérac. Écoute, Sidonie, la Mystérieuse va rentrer, c'est certain. Nous serons pincés en flagrant délit. M'est avis que nous devrions emporter ces lettres. Nous les lirons chez nous, au bureau. Demain, nous remettrons le portefeuille en place pendant que mademoiselle Juliette sera hors de chez elle. Elle ne s'apercevra de rien. Regarde, cette valise où le coffret était enfermé est couverte de poussière. elle n'est donc pas souvent déplacée. Je t'assure que cela vaudra mieux.

La Daunoux réfléchit un instant. Elle se rangea, enfin, à l'avis de son amant, quelle que fût son impatience de lire les lettres sur-le-champ.

— Tu as raison ! Tu as parfaitement raison ! répliqua-t-elle. Emportons le paquet. Nous lirons les billets doux chez nous, sûrs que nous serons de n'être pas dérangés. Cela vaut mieux, en effet. Demain, comme tu dis, nous profiterons de l'absence de la Mystérieuse pour remettre tout en ordre.

Effectivement, elle rejeta la croix et le médaillon dans le coffret qu'elle remit dans la valise.

Puis, la Daunoux replaça la valise sur le rayon où elle l'avait prise.

— Et maintenant, dit-elle à môssieu Libérac, allons lire les lettres. Viens !

Elle crut devoir encore recommander le silence à la femme de ménage.

— Surtout, pas un mot. Pas un mot de ceci, ou nous nous fâcherons et il pourra vous en cuire.

— Madame peut compter sur moi !

Dès lors, rassurée et impatiente, la Daunoux sortit, précipitamment, et rejoignit môssieu Libérac, qui avait pris les devants.

Dans le bureau de l'hôtel, l'ex-modèle secoua sa bonne, qui, harassée par son dur labeur du jour, s'était endormie sur sa chaise.

— C'est comme ça que vous gardez l'immeuble, vous! lui dit-elle, brutalement.

— Mais, madame...

— C'est bien! Ne répondez pas. Ne soyez pas insolente. Allez vous coucher, fainéante! Allez vous coucher ! Oh ! ces bonnes ! Toutes les mêmes! Elles passent leur temps à dormir. Ce n'est pas comme ça que la besogne se fait, pourtant. Est-ce que je dors, moi? Allez vous coucher, fainéante, allez !

La bonne sortit en tirant violemment la porte.

— Quelle baraque ! murmura-t-elle.

Heureusement pour elle, la Daunoux ne l'entendit pas. Seule avec Libérac, elle avait déplié la première lettre.

— Nous allons rire ! Nous allons rire ! Enfoncée, la Mystérieuse !

XVI

Elle lut :

» Dijon, le 23 février 1869.

» Ma chère Mélanie,

» Je te dirai, par la présente, que je viens d'être nommé sergent. Je suis, maintenant, un vrai sous-officier. Mais ce n'est pas mon galon d'or qui me retiendra au régiment.

» Dans trois mois, j'espère que j'aurai mon congé. Je n'ai pas besoin de te dire avec quelle joie je reviendrai au pays.

» Trois mois! C'est encore bien long!

» Quatre-vingt-dix jours!

» Il me semble que l'époque de ma libération ne viendra jamais.

» Il faut de la patience, de la résignation! Comme tu dois être jolie, à présent, et comme je vais t'aimer pour rattraper le temps perdu! Six ans, c'est long, quand on a laissé, au pays, une amoureuse comme toi.

» Quand on songe que je ne t'ai pas vue depuis six mois, depuis ma dernière permission, il me prend des envies de déserter. Vrai, je me fais violence pour rester ici!

» Croirais-tu que mon colonel, en m'annonçant ma nomination, m'a dit avant-hier : — Jean! j'espère que vous allez rengager?

» Ouiche, qu'il tâche de le perdre !

» — Oh! que non, mon colonel, ai-je répondu!



— COMMENT, C'EST VOUS, MADEMOISELLE JULIETTE? (PAGE 97.)

» Il avait l'air vexé.

» — Quoi ! a-t-il ajouté, vous ne vous plaisez donc pas au régiment ? Vous deviendriez officier.

» Merci, j'aime mieux ma jolie payse et ma liberté. Ce n'est pas que je ne me plaise pas au régiment. J'y resterais, probablement, si je ne te connaissais pas, si tu ne m'attendais pas pour nous marier. Car nous nous marierons tout de suite. Comme il me tarde que tu sois ma petite femme,

que j'aimerai bien, de tout mon cœur! La vie est agréable, ici. La ville est très-jolie.

» Les habitants sont aimables.

» Ils boivent comme des trous; dame! ça se comprend, leur vin est délicieux, et il ne coûte pas cher, relativement.

» Allons, je te quitte, ma chère amie, et je t'embrasse bien fort, comme je t'aime!

» JEAN. »

La Daunoux lut toute cette lettre sans s'interrompre et avec une stupéfaction excessive.

— Eh bien! par exemple, fit-elle, tout à fait décontenancée, si je m'attendais à celle-là!

Môssieu Libérac se mit à rire.

— Eh bien! quoi? dit-il. C'est la lettre d'un tourlourou à sa bonne amie.

— Et tu crois que cette lettre a été adressée à la Mystérieuse?

— Non, certainement, mademoiselle Juliette n'a pas l'allure d'une femme à qui l'on écrit ainsi. Elle ne me paraît pas avoir ce qu'il faut pour être la bonne amie du sergent qui a rédigé ce « poulet ».

— Mais alors, qu'est-ce que ça veut dire? Qu'est-ce que c'est que ces lettres? D'où viennent-elles?

Elle réfléchit une minute.

— J'y songe! J'y songe! La médaille que nous avons vue dans le coffret, la médaille militaire, comme tu dis, peut-être bien qu'elle a appartenu au tourlourou!

Môssieu Libérac répondit négativement.

— Non! Non! L'homme qui a écrit cela est un jeune homme. Il n'a pas dû faire campagne. Un jeune soldat qui n'a pas fait campagne ne peut pas avoir la médaille militaire. On ne la donne guère que pour une action d'éclat ou comme récompense aux vieux sous-officiers.

La Daunoux réfléchit encore.

— Enfin, tu conviendras, que tout cela, c'est louche! Nos trouvailles sont étranges : ce coffret, cette croix, ces lettres! reprit-elle.

Et elle lâcha son argument suprême :

— Si je prévenais la police!

— Lis donc plutôt les autres lettres. Elles ne sont peut-être pas toutes du sergent.

La Daunoux suivit, incontinent, le conseil de son amant. Elle examina toutes les lettres. Nouvelle déception! Toutes contenaient les mêmes pensées, différemment exprimées. Dans toutes ses épîtres, le sergent protestait de son amour. Il attendait, impatiemment, le jour du retour au pays. Il disait ses espérances. Il parlait de l'avenir.

Le portefeuille, en effet, était celui que Juliette avait pris, à Buc, dans l'armoire de Mélanie Minot, le soir du crime.

C'était ce portefeuille qu'elle n'avait pu placer, près de la bourse de la nourrice, dans la voiture du colporteur Jaury.

On se souvient qu'elle en avait été empêchée par le soudain aboiement du caniche du colporteur, et qu'elle avait dû fuir en emportant cette pièce à conviction.

— Une heure du matin, fit la Daunoux en entendant sonner l'heure. Elle ne sort pas souvent ; mais quand elle sort, c'est pour longtemps. A quelle heure va-t-elle donc rentrer? En attendant, puisque ces lettres ne nous apprennent rien et qu'elle est toujours absente, nous pourrions, dès ce soir, remettre le portefeuille en place. Je vais monter chez elle. Tu feras le guet, et, si elle rentre pendant que je serai là-haut, tu l'amuseras pour me laisser le temps de faire disparaître toute trace de nos fouilles.

Elle se leva. Elle se disposa à sortir pour mettre son projet à exécution. Mais, comme elle mettait le pied hors du bureau de l'hôtel, un violent coup de sonnette retentit. La Daunoux tressaillit.

— Bon ! dit-elle. Trop tard ! C'est elle ! C'est elle, évidemment.

Elle jeta un coup d'œil dans le grand casier aux cases numérotées où chaque locataire mettait son bougeoir et sa clé.

— Tout le monde est rentré ! Il n'y a plus aucun bougeoir dans le casier.

Môssieu Libérac tira le cordon, pendant que sa maîtresse cachait le portefeuille. La porte s'ouvrit. Juliette entra.

— Comment, c'est vous, mademoiselle Juliette ? dit la Daunoux, en jouant la surprise. Comment, c'est vous, à cette heure? Eh bien! je vous croyais couchée depuis longtemps, par exemple ! Mais vous vous débauchez, savez-vous!

Elle remarqua que Juliette était très pâle, très agitée, très nerveuse.

— Elle a quelque chose ! pensa-t-elle.

Juliette, en effet, après avoir assisté au meurtre de son frère, qu'elle avait si scélératement préparé, avait fui, comme on l'a vu, durant la bagarre qui avait suivi le meurtre.

Juliette était, revenue, à pied, rue des Martyrs, sans avoir pu se remettre, tout à fait, de l'émotion terrible qu'elle avait ressentie.

— En effet, répondit-elle, en s'efforçant de cacher son trouble, en effet, je suis en retard : Je suis allée au spectacle.

— Ah ! fit la Daunoux incrédule, vous êtes allée au spectacle ? A quel théâtre êtes-vous donc allée?

— A l'Odéon! répondit Juliette au hasard. Et je suis revenue à pied, ce qui explique ma rentrée tardive.

— Et quelle pièce jouait-on, à l'Odéon? demanda curieusement la Daunoux.

Le coup porta. Juliette parut très embarrassée.

Elle ne put dissimuler son embarras.

— Ma foi, je ne me rappelle plus le titre de la pièce. C'était fort émouvant, voilà tout ce que je peux dire. Mais je suis très lasse. Je vais me reposer. Bonne nuit!

Et, rapidement, pour esquiver toute nouvelle interrogation, elle monta l'escalier.

Restée seule avec son amant, la Daunoux prit, sur la table, un journal du soir.

Elle chercha le programme des spectacles. Elle regarda victorieusement môssieu Libérac.

— Elle vient de l'Odéon! dit-elle, triomphante. Elle prétend qu'elle vient de l'Odéon! Elle a assisté à un spectacle fort émouvant! Or, regarde: On n'a pas joué à l'Odéon. Lis! Tiens, là! « Relâche pour répétitions générales! » Ment-elle avec assez d'aplomb? Si nous prévenions la police? Pour sûr, elle a dû faire un mauvais coup! As-tu vu comme elle était pâle? Tu sais, je ne dormirai pas tranquille tant que cette fille-là sera sous notre toit.

— Bah! répliqua philosophiquement môssieu Libérac. Il est tard. Il fera jour demain. Nous aviserons. Allons nous coucher. Surtout, cache bien ce portefeuille. Emporte-le dans notre chambre. Nous le remettrons à sa place demain.

Il éteignit le gaz. Les deux amants se retirèrent après le départ de madame Vasseur, la femme de ménage de Juliette, qui descendit peu après le retour de l'ex-écuyère. La chambre à coucher des amants était située au-dessus de celle de Juliette, au deuxième étage de l'hôtel. La Daunoux ne dormit pas, cette nuit-là, tant elle était préoccupée. Toute la nuit, elle entendit la Mystérieuse aller et venir dans sa chambre.

XVII

Il était dix heures du matin. La Daunoux venait de se lever. Elle était brisée. Elle se couchait tôt, d'ordinaire. Or, elle ne s'était retirée, la veille, que fort tard. De plus, elle n'avait pas dormi. Elle éprouvait donc une lassitude excessive. Debout, elle rôda à travers les trois petites pièces qui constituaient son appartement, paresseuse, sans force, sans avoir le courage de faire sa toilette.

Finalement, elle descendit au bureau de l'hôtel, en jupon, en camisole, sans corset, les cheveux dénoués dans une résille ornée de rubans

bleus, les pieds dans des chaussons. En cet état, non maquillée encore, elle était hideuse, avec son visage bouffi, son cou ridé, sa peau fanée, ses yeux mornes.

Tout en fumant des cigarettes, elle songea à ce qui s'était passé la veille.

Tout à coup, Juliette se trouva devant elle. Elle portait un petit costume de voyage très élégant. La Daunoux remarqua qu'elle s'était parée plus que de coutume. Juliette, en effet, était vraiment ravissante.

— Comment!... dit la directrice de l'hôtel du Nouveau-Monde, déjà prête à sortir! Vous n'avez pourtant pas beaucoup dormi, cette nuit... Je ne dormais pas, moi non plus, et je vous ai entendue aller et venir.

— En effet, j'ai dû faire des préparatifs de départ, car je suis forcée de quitter Paris aujourd'hui même.

— Comment, vous nous quittez? dit la Daunoux, stupéfaite.

— Il le faut : Croyez que ce n'est pas sans regret.

— Bon! Je vais, enfin, apprendre quelque chose, se dit la Daunoux.

— Vous savez, — je vous l'ai dit quand je me suis installée ici, — vous savez que je suis institutrice, reprit Juliette.

— Vous me l'avez dit, en effet, fit la Daunoux, en souriant, et avec une intention spirituelle.

Juliette n'eut pas l'air de comprendre.

— Or, j'avais quelques ressources alors, qui seraient promptement épuisées si je continuais à ne rien faire. Je me suis donc occupée de retrouver une place. J'ai mis des amis en campagne. L'un d'eux a découvert, pour moi, une bonne situation. Il s'agit de commencer, bientôt, l'instruction d'une petite fille dont les parents sont fortunés. La situation est inespérée. Si je réussis, si je plais, et je m'y emploierai de toutes mes forces, je ne quitterai pas l'enfant, j'achèverai son instruction. Je resterai dans la famille, qui assurera mon avenir.

— Mais votre petite fille... que comptez-vous donc en faire?

Juliette parut un peu embarrassée.

— C'est à son sujet, que je désire avoir, avec vous, un entretien; c'est pour cela que je suis descendue.

— Parlez? Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Je le sais. Or, chère madame, je dois vous faire une confidence! Le père de ma petite fille, qui m'a séduite, m'a abandonnée; vous vous en doutiez, probablement? L'histoire est banale. De pareils faits se voient tous les jours.

La Daunoux s'attendrit. Sa grosse nature, très sentimentale, se passionnait, d'ordinaire, pour toutes les « peines du cœur », comme elle disait en larmoyant.

— Pauvre fille! dit-elle, très émue. Pauvre fille! Continuez, « chère mademoiselle ».

Juliette l'avait appelée « chère madame », la Daunoux tenait à lui rendre sa « politesse ».

— Vous êtes bonne, chère madame, reprit Juliette en jouant son rôle à merveille, vous avez un excellent cœur; je m'en suis souvent aperçue.

La Daunoux fondit en larmes. Juliette, fort habilement, avait fait vibrer la corde sensible de l'ex-modèle.

— Oh! reprit-elle, c'est avec désespoir que j'entrevois la nécessité de me séparer de mon enfant, de ma fille, de cette chère petite créature qui me vient de lui... de lui... qui m'a si indignement trompée, et que j'ai la faiblesse d'aimer encore.

— Pauvre femme! Oh! ces « monstres » d'hommes, tous les mêmes! Continuez, « chère mademoiselle ».

— Vous comprenez bien, chère madame, que, si l'on connaissait ma situation, l'emploi qui m'est offert m'échapperait.

— C'est évident! Il faut supporter les préjugés les plus sots!

— Or, cet emploi qui m'est offert nous sauve, ma fille et moi. Si je réussis, là-bas, on m'a donné à entendre qu'on ne serait point ingrat. On me promet une somme importante à toucher quand mon élève aura vingt ans et quand son instruction sera terminée. Cette somme importante, trente mille francs, — on a bien voulu me dire le chiffre d'avance, — cette somme constituera la dot de ma fille. Avec cette somme, elle pourra trouver un mari; elle pourra vivre honorée, heureuse. J'aurai fait mon devoir et en partie effacé ma faute. Approuvez-vous ma conduite?

— En tous points, dit la Daunoux de plus en plus émue, et je vous admire. Poursuivez?

— Eh bien, j'ai compté sur vous, ma chère madame Daunoux, sur vous de qui j'ai apprécié la bonté excessive, j'ai compté sur vous pour m'aider dans ma tâche. Croyez que je serai bien heureuse si vous acceptez la proposition que je vais vous faire.

— Parlez? Parlez? Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider dans votre tâche, du moins dans la mesure du possible.

— Merci! Ah! merci! Vous m'encouragez à vous dire tout ce que j'ai rêvé. Donc je vais partir, dans deux heures. Mes malles sont prêtes. Que diriez-vous si je vous laissais ma fille?

Juliette reprit, après une courte interruption :

— Ah! si vous saviez comme je souffre à l'idée de cette séparation cruelle, mais nécessaire! Vous prendriez pour l'enfant, à votre service, la femme de ménage qui me sert, madame Vasseur, une brave femme! Elle garderait la petite. On peut la sevrer, à présent : elle aura onze mois dans quelques jours. Et je vous donnerais, pour vos soins, quinze cents francs par an. Je vous paierais le premier semestre d'avance. Oh! ne dites pas non, ma chère madame Daunoux! En acceptant, vous me ren-

drez un si grand service ! Étant donné que cette séparation, si cruelle, je le répète, est indispensable, je trouverais bien, certes, une personne qui consentirait à se charger de ma fille dans les mêmes conditions ; mais je sais que, nulle part ailleurs, elle ne serait en de meilleures mains.

L'ex-écuyère sut se faire suppliante. Elle prit, dans les siennes, les mains de la Daunoux, tout attendrie à la pensée d'avoir une enfant à élever, de jouer, avec elle, à la « maman », de l'habiller et de la déshabiller. Elle avait tant désiré d'avoir un enfant à elle ! Et puis (car son intérêt la préoccupait sans cesse), l'offre que lui faisait Juliette la séduisait à cause de la perspective de toucher, chaque année, quinze cents francs. Juliette, de plus, proposait de payer le premier semestre de la pension d'avance. Sept cent cinquante francs ! Or la Daunoux avait à faire face, huit jours plus tard, à une échéance de mille francs ! Mille francs dont elle n'avait pas le premier sou, ce qui l'inquiétait, même, assez fort depuis quelque temps déjà.

— Allons ! dit enfin Juliette. Acceptez-vous ? Oh ! dites oui, ma chère madame Daunoux, dites oui, je vous en conjure !

— Eh ! bien, oui. Oui, « ma chère Juliette », j'accepte ! D'abord, je l'aime, moi, cette enfant ! Je ne veux pas que vous la confiiez à des mains étrangères. Je vous réponds qu'elle sera heureuse, ici, et choyée, même.

— Ah ! merci, chère madame, merci ! merci !

Juliette joua l'émotion avec une si profonde conviction que les deux femmes se mirent à pleurer, confondant leurs larmes, dans les bras l'une de l'autre. Môssieu Libérac entra sur cette « scène mouillée », — c'est ainsi qu'il dit en demandant à quel propos tant de pleurs.

La Daunoux l'eut vite mis au courant de la situation. Le cabotin songea, tout aussitôt, qu'il aurait à sa disposition quinze cents francs de plus par an. Il approuva fort la combinaison. Juliette, alors, versa, séance tenante, à la Daunoux, la somme promise, le premier semestre de la pension de l'enfant, sept cent cinquante francs en or. La Daunoux l'invita à déjeuner. Juliette accepta. Deux heures après, l'écuyère monta dans une voiture chargée de ses malles. La scène des adieux de la mère à l'enfant avait été des plus touchantes. Môssieu Libérac lui-même s'était senti ému.

— Ayez bien soin de mon enfant ! dit Juliette éplorée.

— Comptez sur nous ! Bon voyage ! Écrivez-nous dès que vous serez arrivée, pour nous donner votre adresse exacte.

La voiture partit.

— Avec tout ça, dit môssieu Libérac quand il se retrouva seul avec la Daunoux dans le bureau de l'hôtel, nous n'avons pas pu remettre le portefeuille à sa place.

— Bah, gardons-le ! Juliette ne pourra pas se douter que c'est nous

qui l'avons pris. Je vais mettre avec les « poulets » du tourlourou la lettre qui est tombée de la poche de l'homme qui est venu hier soir. Faisons mieux : détruisons ces papiers ; toute trace ainsi disparaîtra.

— Au contraire, dit môssieu Libérac toujours prudent, gardons-les ; ils constitueront entre nos mains une arme contre la Mystérieuse, dans le cas où elle ne nous paierait pas régulièrement.

Il cligna de l'œil malicieusement.

— Voilà une idée, dit la Daunoux émerveillée.

Elle n'avait pas pensé à cela. Elle regarda son amant avec admiration.

— Décidément, Adolphe, tu es un homme précieux.

Le cabotin se rengorgea.

— C'est égal, c'est une créature bien mystérieuse, on ne peut pas dire le contraire. Mais c'est, à coup sûr, une bonne mère !

— Faudra voir, dit seulement môssieu Libérac plus sceptique.

Juliette cependant avait dit au cocher, en présence de la Daunoux et de môssieu Libérac, de la conduire à la gare de Lyon.

En route, elle donna une autre adresse.

— Cocher, conduisez-moi avenue Marigny !

— Bien, madame ! dit philosophiquement l'automédon. C'est pas précisément du même côté. Arrive qui plante ! Ça ne nous regarde pas. Hue ! cocotte !

Et il tourna bride. A l'adresse indiquée, Juliette fit descendre ses malles. Elle pénétra dans un hôtel meublé où elle retint un petit entresol luxueusement installé dont elle paya la location d'avance pour un mois. Puis elle sortit. Elle employa les fonds qui lui restaient, deux mille francs, environ, à acheter du linge et des toilettes en rapport avec sa nouvelle installation. De retour à l'hôtel, elle écrivit à M. Robert Thomery. Elle s'enferma. Puis, elle se para. Elle se fit belle. Enfin, elle songea. Elle avait constaté un fait pour elle absolument inexplicable : Le petit portefeuille qu'elle avait pris chez Mélanie Minot, et qu'elle avait soigneusement caché, avait disparu. Elle s'en était aperçue pendant la nuit précédente en faisant ses malles. Or, qu'était devenu ce portefeuille, pièce si importante qu'elle regrettait de n'avoir pas détruite?

Elle pensait toujours à cette disparition quand un domestique de l'hôtel vint lui annoncer M. Robert Thomery.

Elle se leva toute joyeuse.

Il avait répondu à son premier appel.

— Lui ! dit-elle avec un mauvais sourire. Je le tiens ! A nous deux maintenant.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



... IL ÉCARTA SON BRAS... (PAGE 110.)

DEUXIÈME PARTIE

I

A quelques pas du théâtre Montmartre, tout au bout de la rue d'Orsel, il y avait, en 1888, un cabaret borgne, très achalandé, un véritable bouge, un établissement extra-interlope, dont la clientèle était des plus panachées.

C'était l'une — et des moins bien famées — des innombrables tavernes-brasseries installées, avec une prétendue originalité artistique, qui se sont montées, un peu partout, aux quatre coins de Paris, en ces dix dernières années.

Le cabaret avait pris pour enseigne un cartouche, en zinc déchiqueté, qui se balançait au bout d'une tige de fer au-dessus de la porte d'entrée.

On lisait, sur ce cartouche, en belles lettres gothiques :

AU COQ DILETTANTE

Au-dessous, un peintre en goguette avait représenté, en rouge pourpre, un coq, dont la tête était entourée d'une auréole dorée.

Il tenait, dans l'une de ses pattes, une lyre, et grattait, gravement, de l'aile, les cordes de l'instrument.

Le cabaret du « Coq dilettante » était éclairé par une grande baie ornée de vitraux assez beaux de couleurs, représentant, fidèlement copié, le coq de l'enseigne.

Le patron de cet établissement, dans l'exercice de ses fonctions, portait le costume d'Orphée dans l'opérette célèbre d'Offenbach : vêtement court, en étoffe bleue, laissant le col à découvert, et serré, à la taille, par deux agrafes en acier bruni, formant des clés de sol; un maillot en soie

rose, une perruque blonde filasse, à boucles tirebouchonnées et entourée d'une couronne de lauriers aux feuilles dorées.

C'était un grand individu, très gros, presque obèse, très poilu, et ayant des biceps énormes d'hercule forain habitué à porter des poids à bras tendu. Son masque épais, aux traits déformés, aux chairs flasques, absolument sans poil ; mais presque toujours d'un noir bleu aux joues et au menton, bien qu'il se rasât tous les jours avec soin, était hideux. Quand il riait, sa bouche s'ouvrait démesurément, montrant sa mâchoire édentée. Ses yeux disparaissaient, noyés dans la graisse.

En son grotesque costume de mascarade, sale, taché, graisseux, il avait encore des prétentions à l'élégance. Il allait et venait, de table en table, familier avec ses clients, qui tapaient sur son gros ventre. Il faisait des effets de cuisse quand il servait les « dames ». Il s'agitait sans cesse, une serviette à la main. Il déclamait, avec une attitude tragique, même pour dire : « Asseyez-vous donc ! » Il vibrait d'une façon désordonnée en se disant, à lui-même : « Serrrvez deux quarrrts de brrrune au trrrois ! » Ce qui voulait dire en bon français : « Servez deux quarts de litre de bière brune à la table numéro trois. »

De temps à autre, il prenait, dans un coin de la salle, un chapeau chinois, qu'il agitait éperdument. Puis il frappait, à tour de bras, sur un gong qui mugissait. Et, enfin, il s'écriait, d'une voix formidable, avec un gros rire :

— C'est l'instant où les dilettantes rrrrenouvellent les consommations... Serrrvez !

Alors il apportait des « quarrrts de brrrune » devant chaque client sans que personne eût rien demandé. Rarement on protestait contre ce sans-gêne ; les buveurs prenaient et payaient, sans discuter, cette consommation forcée.

L'étrange « Orphée », propriétaire du « Coq dilettante », répondait au nom de « môssieu Libérac ». Il avait joué, jadis, les grands premiers rôles sur les scènes suburbaines de Montmartre et des Batignolles.

Mais, ayant été hué et couvert de pommes cuites pendant qu'il jouait, sur le théâtre de Dijon, le don César de Bazan de *Ruy Blas*, il avait définitivement renoncé au théâtre, non sans regrets pourtant.

Môssieu Libérac avait épousé, douze ans auparavant, en légitimes noces, la Daunoux, l'ex-modèle, ex-propriétaire de l'hôtel meublé du Nouveau-Monde, fonds que môssieu Libérac, alors amant de la Daunoux et cabotin, avait à peu près mangé en six années.

Sa femme, maintenant énorme, mesurant deux mètres de taille, trônait au comptoir. Elle n'avait plus forme humaine, ce qui ne l'empêchait pas d'être excessivement jalouse, au contraire ! Sa jalousie, d'ailleurs, ne « tirait pas à conséquence », comme disait son mari.

En effet, madame Libérac sommeillait, presque toujours, amollie, veule, dans la fumée des pipes. Elle ne sortait de sa somnolence que pour plonger, à même, ses doigts, de temps à autre, dans un verre qu'on tenait sur son comptoir, à portée de sa main, et qui était toujours plein de cerises à l'eau-de-vie, qu'elle grignotait entre deux sommes.

Elle ne pouvait pas faire dix pas sans s'asseoir.

Elle pesait cent cinquante-trois kilos, bon poids! Quand elle riait, d'un rire pointu, aigu, aigre, qu'on entendait avec surprise sortir de son énorme poitrine, tout son corps tremblait. Ce détail amusait beaucoup les clients, qui, parfois, quand Orphée tournait le dos, chatouillaient madame Libérac pour la faire rire et pour se montrer gaiement « l'effet » de houle, vraiment très curieux, qui se produisait, alors, de son ventre à son cou.

A l'intérieur, le cabaret du « Coq dilettante » contenait des tables en bois de chêne, aux pieds tournés; des escabeaux, de chêne également, et le comptoir où sommeillait la « patronne ».

Sur les murs, un peintre avait peint, non sans talent, douze médaillons représentant des musiciens célèbres, dont les têtes, très ressemblantes, étaient drôlement posées sur des corps de coqs, dans des postures diverses.

On lisait les noms de chaque musicien portraicturé en charge, inscrits, en lettres gothiques, au-dessous de chaque médaillon : Mozart, Glück, Rameau, Bellini, Lulli, Weber, Rossini, Boïeldieu, Meyerbeer, Halévy, Auber et Richard Wagner.

Cette décoration, qui avait des prétentions spirituelles, avait obtenu un immense succès.

Môssieu Libérac, pour le service des consommations, n'avait d'autre aide qu'une jeune fille.

Elle répondait au nom d'Euterpe — qui est, comme on sait, le nom de la muse de la musique.

Elle avait, elle aussi, pour le service, un costume, celui sous lequel les anciens sculpteurs ont représenté l'immortelle habitante de l'Olympe : une robe, retenue, sous les seins, par une petite ceinture, enveloppant, de plis gracieux et abondants, les hanches et les jambes, et laissant les bras à découvert.

Cette jeune fille était une adorable créature de dix-huit à vingt ans.

Elle portait son costume ridiculement carnavalesque, digne d'une héroïne de char du Bœuf gras... avec une grâce et une modestie exquises.

Elle passait, sans mot dire, chaste et radieuse, au milieu des consommateurs qu'elle servait, sans paraître entendre les propos infâmes qu'ils lui tenaient, et dont ils riaient à gorge déployée, enchantés de leurs plaisanteries d'ivrognes habitués d'un lupanar.

Elle était toute délicate, toute mignonne, blonde, de ce beau blond doré des blés mûrs. Ses grands yeux, aux longs cils, étaient noirs et brillants.

Parfois, un client, plus hardi que les autres, ou plus abruti, ou plus ivre, osait toucher l'un de ses bras nus, à la peau blanche et au dessin un peu frêle ; mais très pur.

Alors, la jeune fille, sans lui parler, le regardait de telle façon qu'il ne renouvelait jamais son inconvenante plaisanterie.

Elle allait, de groupe en groupe, sereine, légère, inconsciente de son vil métier. Elle ne parlait que par monosyllabes.

Elle circulait dans la salle, toujours sérieuse, grave même, ce qui contrastait, singulièrement, avec son allure délicieuse de jeune fille, laquelle, ailleurs sans doute, eût été si heureusement complétée par le sourire, — qui est l'une des grâces les plus ineffables de la femme.

Or, un soir de novembre, vers six heures, à l'heure de l'absinthe, le cabaret était archi-plein de consommateurs.

Orphée-Libérac, avec la jeune fille qu'il avait dénommée Euterpe, avaient peine à suffire aux commandes des clients.

Comme il faisait un froid très vif au dehors, l'établissement, éclairé par des torchères en fer forgé d'un beau travail, était soigneusement calfeutré.

Aussi, un brouillard épais, formé par la fumée des pipes et des cigarettes, emplissait la salle au point qu'on ne distinguait plus les médaillons peints sur les murs.

L'odeur qui se dégageait des liqueurs, mêlée à celle du tabac, était nauséabonde.

On ne respirait que très difficilement dans cette brasserie. De tous les coins de la salle montaient des cris, des hurlements même, où l'on distinguait des noms célèbres d'artistes, de gens de lettres ou d'hommes politiques.

Parfois, des expressions ignobles ou malpropres éclataient, le tout dominé par la voix de M. Libérac ou par les mugissements, tonitruants, de son gong, qu'il battait énergiquement.

L'aspect de ce bouge était plus curieux encore, vu de nuit.

La lueur des becs de gaz, très vive ; mais dont l'éclat était diminué par le brouillard épais, jetait des tons très vigoureux sur les visages blêmes des consommateurs, et faisait des taches d'une belle couleur en éclairant leurs vêtements de coupes extra-fantaisistes.

Le costume bleu et rose d'Orphée, la robe blanche de la jeune fille tranchaient sur le fond d'un noir gris formé par la masse des habitués.

Dans un coin de la salle se dressait le comptoir, chargé de cristaux

de couleur et d'argenterie fausse, dans lequel la Daunoux sommeillait.

Près de ce comptoir, deux jeunes hommes étaient assis.

Ils ne paraissaient pas être des habitués du lieu. Ils n'y étaient venus qu'en curieux, certainement.

— Eh bien ! dit l'un, t'avais-je dépeint tout cela sous des couleurs trop vives ? Avoue que je n'ai rien exagéré ?

L'autre jeune homme ne répondit pas.

Il regardait la jeune fille — Euterpe, — sans pouvoir détacher d'elle ses yeux attentifs.

C'était un homme de trente ans environ, de taille moyenne, assez élégamment mis, sans recherche pourtant.

Il avait une physionomie fine très expressive et belle sans banalité, — une physionomie qui plaisait. Son regard était franc. Son front, très haut, dénotait une intelligence supérieure. Il était, à coup sûr, bon, droit et fier.

Ce devait être une nature d'élite, un de ces êtres doués dont la valeur éclate aux yeux de tous dès le premier aspect.

Il portait une petite moustache noire, relevée au coin des lèvres, qui corrigeait, heureusement, l'ensemble aux traits un peu féminins de son visage.

— Quoi donc ? Qu'y a-t-il de si singulier ?

— Comme cette jeune fille ressemble à mademoiselle Edwige Thomery, la fille de mon patron.

— Bah ! tu es comme tous les amoureux : tu vois partout celle que tu aimes. Drôle d'idée, par exemple, de trouver quelque ressemblance entre la chaste fille de ton savant maître, et cette servante de brasserie interlope, une drôlesse évidemment, qui distribue ses faveurs, chaque soir, à l'habitué du lieu le plus offrant et dernier enchérisseur !

Mais le jeune homme protesta avec énergie.

— Non ! Tu te trompes ! Cette jeune fille n'est pas une drôlesse. Tu ne l'as pas regardée. Observe-la comme je fais depuis un instant, et, comme moi, tu seras frappé du contraste extraordinaire qui ressort de sa présence en ce bouge.

— En effet, tu as raison. C'est étrange vraiment ! Bah ! notre imagination travaille, mon cher. La drôlesse n'en trompe que mieux avec son allure de vestale.

Il était sept heures. Déjà, çà et là, les groupes de consommateurs, si compacts tout à l'heure, s'éclaircissaient.

Les habitués — assez rares, d'ailleurs — qui avaient leur couvert mis quelque part, se retiraient, la faim au ventre.

Bientôt, la salle se trouva vide comme par enchantement, les derniers

consommateurs, assez perplexes au fond, s'étant enfin décidés à se mettre en quête d'un ami hospitalier. Cela se passait ainsi tous les soirs.

Alors, sur une table placée de l'autre côté du comptoir, on servit le dîner des propriétaires de la taverne.

Orphée vint éveiller la Daunoux.

Galamment il lui tendit la main pour l'aider à descendre les deux marches de son comptoir, qui grincèrent sous son poids formidable. Cette descente fut laborieuse.

Madame Libérac prit enfin place à table. Elle se mit à manger, goulûment, en répandant, sur son corsage, à chaque cuiller de potage qu'elle absorbait, un petit filet de bouillon, qui dégoulinait, en cascade, sur sa volumineuse poitrine.

Il n'y avait plus, dans la salle, que les deux jeunes gens qui avaient voulu rester là pour observer, plus longtemps, les mœurs de l'établissement.

Quand la Daunoux eut englouti son potage, la moitié d'une belle sole au gratin, deux tranches énormes de gigot et une assiettée de haricots, elle parut très satisfaite.

Momentanément, elle sembla plus éveillée qu'à l'ordinaire. Jusque-là, muette, elle se mit à bavarder, soudain, comme une pie borgne.

— Euterpe, ma fille, dit-elle, d'une voix flûtée, tu crois que j'ai la vue basse, décidément! Tu te figures que je dors à mon comptoir, n'est-ce pas, comme le disent tous les imbéciles qui viennent ici chaque jour?

— Mais, madame, répondit la jeune fille d'une voix douce et harmonieuse, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Si bien! Si bien! répliqua la Daunoux, en employant une de ses locutions favorites. Si bien! ma chère, tu me prends pour une imbécile. Je vois très bien ton manège. Encore aujourd'hui, je t'ai observée. Je n'ai pas fait d'esclandre à cause de la clientèle; mais il faut, à présent que je te dise ton fait. Sache que je suis ici la maîtresse, et que je ne souffrirai pas, plus longtemps, que tu essaies de me prendre mon mari!

— Allons, bon! fit môssieu Libérac en donnant sur la table un coup de poing à assommer un bœuf. Encore ta marotte! Je t'assure, Sidonie, que tu es profondément ridicule.

— Assez! toi! assez! Tu m'entends! je ne suis pas borgne. Je te répète qu'elle te fait des agaceries. Il faudra que ça finisse. Je commence à en avoir assez. A-t-on jamais vu une mijaurée que je garde ici par charité, qui mange mon pain sans le gagner, une fille que je pourrais jeter sur le pavé si je n'étais pas si bonne, pas si compatissante et pas si bête, et qui, pour me remercier, essaie de « détourner » mon « homme » de ses devoirs!

Orphée-Libérac tenta encore de protester. Vainement. La Daunoux, une fois lancée sur cette pente, ne s'arrêtait pas.

— Tu n'as pas la parole! Cette petite masque se figure qu'elle est jolie avec sa figure de papier mâché et son corps fait comme un échalas! Petite drôlesse, va! Quand j'avais ton âge, quand j'ai posé, pour la première fois, devant M. Daunoux, mon premier mari, un grand artiste, j'étais autrement bâtie que toi! Tu m'entends, petite rien qui vaille! Il faudrait qu'un homme eût faim de femme, ma chère, pour prendre ta maigre carcasse!

— Mais, madame, dit la jeune fille, rouge de honte et pleurant à chaudes larmes, je vous assure...

Elle était adorable, vraiment, cette créature si étrangement égarée dans un pareil milieu! Immobile, de l'autre côté du comptoir, le jeune homme la contemplait toujours, ému de pitié, tout fiévreux, tout agité, souffrant de sa souffrance!

— Oui, oui! Écoute, je t'ai élevée, j'ai été bonne pour toi, tu dois le reconnaître, tu n'as jamais manqué de rien. Ta mère, qui t'a confiée à moi quand tu n'avais pas encore un an, ta mère, qui avait « rôti le balai », ta mère, qui frimait la grande dame et n'était qu'une drôlesse, bien sûr — tu tiens d'elle, entre parenthèses — ta mère m'a payé ta pension pendant six ans, juste. Je m'en souviens bien, elle a disparu au moment où j'ai épousé môssieu Libérac, ici présent, en deuxièmes noces. Depuis, bernique! plus personne, plus de mère, plus de pension!

» J'aurais pu t'envoyer aux Enfants-Trouvés. Mais non! Je t'ai gardée, je t'ai nourrie, et je m'en repens! Il n'est plus temps! Mais, à présent, te voilà grande. Tu peux gagner ta vie! Donc, plus d'affaires! Si je te vois tourner, encore, autour de môssieu Libérac, près de qui tu perds ton temps, soit dit en passant, car il a trop de goût pour vouloir de toi, eh bien, je ne te le répéterai plus, foi d'honnête femme que je suis, je te flanquerai dehors, sans autre forme de procès. C'est dit.

Tout en parlant ainsi, elle avait mangé, gloutonnement, en se léchant les doigts, un demi-pot de confitures. Elle avala un grand verre de vin. Puis, elle se leva, péniblement, encore alourdie après son repas trop copieux. La jeune fille, qui n'avait pas mangé, sanglotait, silencieusement. Tout à coup, la mégère, en passant près d'elle, crut qu'elle souriait. Elle s'approcha menaçante.

— Ah! dit-elle furieuse, ah! tu ris, drôlesse! Je te parle maternellement et tu ris, tu te moques de moi. Attends!

Et elle appliqua, sur la joue de la malheureuse fille, un soufflet retentissant. Mais, soudain, le jeune homme bondit vers la Daunoux. Il écarta son bras au moment où elle allait le laisser retomber, une seconde fois, lourdement.



IL FIT ENFIN TOMBER L'HERCULE DÉCONCERTÉ. (PAGE 112.)

— Je vous défends de frapper cette enfant ! dit-il, d'une voix vibrante.

La mégère, interdite, grommela. Orphée-Libérac marcha vers le jeune homme.

— De quoi vous mêlez-vous, jeune drrrôle ? fit-il, avec emphase, en prenant une de ses plus belles poses mélodramatiques.

— Drôle vous-même !

— Vrrraiment, mon jeune coq ! Vrrraiment, vous vous dressez bien

sur vos errrgots, il me semble. Je vais vous rrrabattrrre votrrre caquet !

Il s'avança vers le jeune homme, qui ne bougea pas. Il voulut le prendre à la gorge. Mais, avec une force qu'on n'eût pas soupçonnée, étant donnée la tournure, quasi-féminine, et frêle, de l'inconnu, celui-c, saisit, rudement, le tavernier par le bras. Il fit tomber, sur un genou, l'hercule déconcerté. Puis, il le lâcha. Et, sans mot dire, il alla vider son verre. Après quoi, tirant, de son gousset, un louis, il le jeta sur la table. Enfin, touchant Orphée battu du bout de sa badine flexible :

— Eh ! l'homme, payez-vous, lui dit-il, dédaigneusement.

— Euterpe ! dit alors môssieu Libérac, avec son plus gracieux sourire, Euterpe, rendez la monnaie à ces messieurs.

La jeune fille obéit. Elle adressa, à l'inconnu qui l'avait protégée, un long regard de remerciement.

— Allons, mon cher, dit le jeune homme à son ami, sortons.

Et il marcha vers la porte. La jeune fille le regarda tant qu'elle put le voir. Restée seule avec Orphée et sa femme, elle soupira profondément.

— Ce jeune homme me plaît, dit môssieu Libérac. Il a de la poigne ! C'est rrrarre par le temps qui courrrt !

Il bourra une pipe, s'assit dans un coin, se versa un verre de fine champagne, et, très grave, se mit à fumer. Déjà, la Daunoux somnolait en digérant.

Une heure après, le cabaret du « Coq dilettante » regorgeait, de nouveau, de ses clients habituels.

Orphée servait les « quarrrts de brrrune » à pleins bords.

II

Le jeune homme inconnu qui avait pris parti pour la belle jeune fille de la taverne du « Coq dilettante » pénétrait, quelques jours après l'incident, dans une maison de modeste apparence de la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Il monta au premier étage. Il sonna à une porte. Une vieille femme lui ouvrit. En le voyant, elle jeta un cri de joie.

— Henriot ! Ah ! mon garçon, quelle bonne surprise !

Et elle embrassa le jeune homme avec une tendresse infinie.

Le petit salon où ils pénétrèrent était très simplement meublé. Mais tout y brillait.

On ne voyait pas un atome de poussière sur les meubles, en noyer verni, recouverts de reps bleu.

— Mère, je t'apporte une bonne nouvelle, dit le jeune homme. Tu vas être bien heureuse de ma joie. Il m'arrive quelque chose d'inespéré.

En effet, son beau visage rayonnait.

— Vraiment, mon garçon ! fit la vieille femme. Conte-moi ça. Viens t'asseoir là, tout près de moi, comme tu faisais lorsque tu étais tout petit, et que, le soir, à la veillée, je te racontais des histoires effrayantes que tu écoutais tout frémissant.

Elle approcha, de son grand fauteuil, un tabouret, sur lequel le jeune homme prit place.

C'était une petite vieille très modestement vêtue d'une robe de flanelle noire, avec une pèlerine de même étoffe. Elle était très vive encore, très alerte et très gaillarde, bien qu'elle eût environ soixante ans.

Elle portait un bonnet en dentelle noire, orné de rubans de velours, qui tranchait sur la couronne argentée que lui faisaient ses cheveux blancs.

— Oui, je suis heureux, fit le jeune homme. Seulement, pour te dire cela, je ne sais vraiment par quel bout commencer.

— Eh bien, commence par où tu voudras; Nous nous y retrouverons toujours.

Le jeune homme se recueillit un instant.

— D'abord, mère, je crois qu'il faut te parler du passé.

La vieille tressaillit. Le jeune homme, tout préoccupé, ne remarqua pas ce tressaillement.

— Oui. Il faut que je te parle, d'abord, du passé, pour faire ton éloge, car, si je suis bien heureux, à présent, mon bonheur, tout entier, me vient de toi : J'avais dix ans lorsque tu restas veuve. Mon pauvre père, au récit que tu m'as fait, souvent, en versant bien des larmes — était mort, victime d'un affreux accident. Tu étais à peu près sans ressources; mais tu étais courageuse.

— C'était mon devoir de mère. Toute autre que moi eût fait ce que j'ai fait.

— Que non pas ! Tu avais, toi, de l'ambition pour ton fils ! Tu pouvais me mettre en apprentissage, me donner un métier, me faire travailler afin que mon gain, si faible fût-il, vînt t'aider et diminuer tes charges, partant ton travail.

— Ç'eût été un crime. Tu étais intelligent, laborieux, bien doué, et tu pouvais faire mieux qu'un ouvrier.

— Mais tu étais jeune encore, mère, et tu pouvais te remarier !

— Non. J'avais donné ma foi à ton père que j'adorais. Lui, mort, à mon sens, je restais engagée. J'ai été fidèle à mon serment et à la mémoire de mon mari.

— Sainte femme! Ah ! sois bénie, mère, être de tout dévouement, de tout sacrifice ! Donc, je venais d'atteindre ma onzième année, quand tu me fis entrer au collège. Pour payer le prix de mes leçons, tu travaillais nuit et jour !

— N'en suis-je pas, à présent, récompensée au delà même de mes espérances? Tu ne m'as donné que des joies! Tiens, j'ai été payée de toutes mes peines le jour où je suis sortie à ton bras, quand, pour la première fois, tu vins me voir avec ton bel uniforme d'élève de l'Ecole polytechnique. Comme tu étais beau, mon garçon, en cet uniforme qui pinçait ta taille, avec ton petit chapeau bicorne crânement posé de côté, avec ton épée, qui te gênait si fort, car elle battait tes jambes! Deux fois, je m'en souviens, tu faillis tomber, ce qui, au lieu de m'effrayer, me fit rire. Te rappelles-tu tout cela?

— Si je me le rappelle!

— Depuis, vois comme j'ai bien placé mon argent, et comme, ayant fait mon devoir, j'ai, en même temps, travaillé pour moi. Tu es sorti de l'École polytechnique avec le titre d'ingénieur; tu as travaillé ferme, toi aussi. Tu es entré chez M. Thomery, et il y a, dans ce fait, une intervention providentielle: tu sauras pourquoi un jour; M. Thomery, le savant électricien, qui, en ces vingt dernières années, a illustré son nom et fait une fortune considérable. Il s'est attaché à toi, ayant constaté ta valeur. Il a fait, de toi, son aide, son second, un autre lui-même. Il compte sur toi pour être le continuateur de son œuvre. Tu as, devant toi, un magnifique avenir. Tu seras glorieux, enfant, et riche, comme ton maître. Tu le remplaceras à l'Institut. Hélas! si je t'ai vu avec le bel uniforme de l'École polytechnique, je ne te verrai pas avec l'habit palmé des académiciens. Je serai morte quand mon enfant sera illustre. Mais je me contente de ce que j'ai. L'ambition que j'avais pour toi est satisfaite. Je n'envie plus rien. Je mourrai heureuse! Je n'ai qu'un seul regret...

Et des larmes mouillèrent les yeux la brave femme pendant qu'elle parlait ainsi.

— Un seul regret, reprit-elle, après un instant de silence, c'est que lui, mon cher époux, mort si misérablement, ne soit pas là pour partager ma joie. Il t'aimait bien, enfant, il t'aimait bien! Pendant dix ans, il s'était dévoué pour nous deux. Il m'avait donné l'exemple. Elle se tut.

Le jeune homme, très ému, lui aussi, demeura muet, pensif. Et ce silence constituait, à la mémoire du mort, un hommage de respect et d'amour.

— Mais, dit enfin madame Henriot, tu étais si gai, tout à l'heure, mon garçon! Et voilà que je t'ai attristé en te rappelant ces souvenirs. Tu avais à m'apprendre une bonne nouvelle, disais-tu?

— Oui, répondit le jeune homme, dont le visage reprit, à cette pensée, son expression joyeuse, oui, j'y arrive: Tu sais que M. Thomery a une fille.

Madame Henriot, à ces mots, tressaillit, pour la seconde fois. Le jeune homme remarqua ce tressaillement.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-il, avec inquiétude.

— Rien! Rien! Continue. Tu disais que M. Thomery a une fille?

— Or, mère, il y a une chose que je ne t'ai pas dite. Je ne te l'ai pas dite, bien que je n'aie pas de secrets pour toi, parce que, dans mes rêves les plus étoilés, je n'osais pas prétendre à tant de bonheur!

— Achève? dit madame Henriot, en donnant toutes les marques de l'émotion la plus excessive.

— Eh bien! poursuivit le jeune homme, qui se trompa sur la nature des sensations de sa mère, eh bien! ma mère, j'aime cette jeune fille. Oui, je l'aime. J'essayais de me tromper sur le sentiment que je ressentais. Mais non, je l'aimais, je l'aime! Or, ce matin, M. Thomery me fit appeler dans son cabinet : « Henriot, me dit-il, vous aimez ma fille? » Je devins, tout aussitôt, stupide, et je perdis contenance. « Répondez, reprit-il, vous aimez ma fille? » Il paraît que ça se voit, ces choses-là. Mis en demeure, je répondis : « Oui, monsieur, mais... »

Tu comprends, j'ai balbutié. J'ai dû être parfaitement ridicule. On n'est pas maître de soi en pareil cas. Je ne pouvais pas nier! De bonne heure, tu m'as fait abhorrer le mensonge. C'eût été une déloyauté! « Eh bien! dit M. Thomery, Edwige, aussi, vous aime, je le sais! » Oh! alors, quand il me parla ainsi, je chancelai et je me mis à trembler. Ainsi, mère, elle m'aime, et je ne m'en suis pas aperçu. Il paraît que, dans ce cas, les intéressés seuls ne voient pas clair.

Alors, M. Thomery ajouta : « Vous êtes un brave garçon, un homme de cœur, un homme d'avenir, mon second. » J'en passe, mère! Vraiment, il fit mon éloge en des termes que je ne saurais répéter. Enfin, il dit : « Eh bien! puisque vous vous aimez, il faut vous unir. Ma fille ne trouverait pas un plus digne mari que vous. » Et, là-dessus, comme il me voyait muet, suffoqué, fou de joie : « Grand enfant, va! Dis à ta mère qu'elle vienne me voir. Nous causerons de tout cela. » Je suis venu tout courant. Et voilà, ma mère, la bonne nouvelle que j'avais à t'apprendre.

Mais comme il se taisait, Henriot regarda, tout à coup, sa mère. Or, au lieu de la voir joyeuse, comme il s'y attendait, il la vit, en quelque sorte, atterrée.

— Qu'as-tu donc, mère? lui demanda-t-il. Est-ce que cette nouvelle...

Madame Henriot était une femme forte. Elle put réagir contre l'émotion qui l'agitait.

— Cette nouvelle me comble de joie. J'irai voir M. Thomery quand tu voudras. Il me tarde de connaître celle qui doit être ma fille.

Le jeune homme vit bien, cependant, que sa mère lui cachait quelque chose. Il chercha, vainement, à s'expliquer ce mystère.

— Mais, demanda la vieille dame, mais, dis-moi... et madame Tho-

mery, que pense-t-elle de ce projet, dont son mari lui a parlé, sans doute?

Le front du jeune homme s'assombrit.

— Hélas! dit-il, tu verras cette pauvre femme. Elle te fera pitié! Je ne t'ai jamais parlé d'elle parce qu'il y a, là, un secret que le hasard m'a fait pénétrer, et que je puis te dire, à présent, puisque je vais entrer dans la famille. Il y a vingt ans, un drame sombre s'est joué dans la maison de mon savant maître. Il paraît que madame Thomery avait un amant.

— Un amant!

— Elle le recevait dans la maison même de son mari. Or, un soir, M. Thomery, prévenu de ce qui se passait, on ne sait par qui, surprit sa femme avec le séducteur. Il tua ce dernier d'un coup de revolver, et, comme il allait tirer aussi sur sa femme adultère, l'arme s'échappa de ses mains. Madame Thomery avait ressenti une émotion si vive qu'elle était paralysée. Depuis, la malheureuse femme traîne son existence infortunée. Elle vit, retirée, dans un des bâtiments de l'hôtel. Elle ne peut faire aucun mouvement. Ses yeux seuls vivent encore. Elle ne reçoit que son mari et sa fille. J'ai pu, cependant, la voir plusieurs fois, et je crois qu'elle a, pour moi, de la sympathie.

— Je connaissais cela en partie, mais ce n'est pas ainsi qu'on a raconté l'affaire. On a dit que M. Thomery, ayant surpris un homme en flagrant délit de vol dans son appartement, l'avait tué, se trouvant en légitime défense : le voleur, surpris, ayant marché vers lui menaçant. De plus, et je me le rappelle fort bien, l'identité du voleur ne fut jamais constatée. C'est ainsi que les journaux de l'époque firent le récit du drame, qui passionna l'opinion, car il semblait se rattacher à une autre affaire, qui s'était produite peu de temps auparavant, et à laquelle la famille Thomery s'était trouvée mêlée.

— Tu veux parler du crime de Buc, de l'assassinat de Mélanie Minot, la nourrice d'Edwige Thomery, tuée par le colporteur Victor Jaury.

Madame Henriot devint livide en entendant ces paroles.

— Mère, qu'as-tu donc? dit le jeune homme, pour la troisième fois. Qu'as-tu donc? Tu pâlis! Est-ce que tu souffres?

La vieille dame fit encore un violent effort pour reprendre possession d'elle-même et pour cacher son trouble à son fils.

— Précisément, c'est de l'affaire de Buc que je voulais parler, reprit-elle. Donc, madame Thomery est paralysée. La pauvre femme! Comme elle doit souffrir! Le châtiment que lui impose la Providence est terrible!

— Terrible, en effet! Le récit que tu as lu dans les journaux, jadis, est relativement exact. C'est bien ainsi que, pour tout le monde, le drame s'est passé. M. Thomery a déclaré avoir tué un voleur pris en flagrant délit; mais, en réalité, il a tué l'amant de sa femme. Je connais ce secret depuis peu de temps. C'est par hasard que je l'ai appris.

Comment cette malheureuse femme a-t-elle pu préférer un amant, quel qu'il fut, à son mari, à Robert Thomery, cet homme si remarquable à tous égards ? Ah ! notre cœur nous suscite, parfois, des passions bien inexplicables ! Je me rends compte de cela tres exactement; mais depuis peu. C'est encore une confidence que je veux te faire, ma mère chérie.

Madame Henriot répliqua :

— Parle ?

— Figure-toi, mère, qu'il y a quelque temps, avec l'un de mes amis, je visitais un de ces établissements étranges, nouvellement créés, qui foisonnent, à présent, dans le quartier Pigalle, une de ces brasseries où vont flâner un tas de déclassés de toutes professions, une sorte de taverne, vraiment curieuse pour ceux qui aiment à étudier les mœurs de notre temps.

Or, tout à coup, dans ce bouge, je vis une jeune fille adorable, ressemblant, d'une façon absolument extraordinaire, à mademoiselle Edwige Thomery. Oui, juge de ma surprise : c'étaient les mêmes traits, la même taille, les mêmes formes, la même allure. Tout d'abord, je crus à une hallucination de mon esprit, sans cesse occupé de la fille de mon savant maître. Mais non, je ne me trompais pas, la jeune servante de brasserie, c'était le vivant portrait de ma fiancée, et, même — il me semble que je vais blasphémer ! — et, même, la fille de la taverne a une physionomie plus attirante, plus douce, plus candide. Oui, il me semble que celle-là serait mieux à sa place dans un salon que dans cette brasserie crapuleuse, où elle circulait, cependant, sans rien perdre de sa sérénité ni de sa grâce.

— Bref, tu as été amoureux de cette perle de brasserie ?

— Non. Je n'avouerais pas cela à tout autre que toi, car je craindrais qu'on ne me trouvât ridicule. Quand je pense à cette étrange créature, entrevue dans un brouillard produit par la fumée des pipes, il me semble que j'ai fait un rêve. Je suis poursuivi par l'idée de retourner là-bas, de la revoir. Je me suis fait violence, déjà, pour n'y pas retourner, car, je ne sais pourquoi, j'ai peur de me retrouver en sa présence. Oui, j'ai peur et, d'autre part, je fais effort pour ne pas céder à une volonté inexplicable qui me pousse vers elle.

— Oh ! mais, voilà qui est très grave. C'est mal, en vérité, d'avoir de pareilles pensées au moment où tu ne devrais être préoccupé que du bonheur qui t'arrive. Henriot, sois plus fort. Retourne en cette brasserie. Revois cette créature, qui est indigne de tes préoccupations. Et quand tu auras chassé, de ton esprit, cette chimère qui l'obsède, ne pense plus qu'à celle qui sera ta compagne pour la vie. J'irai, demain, chez M. Thomery. Il faut que je lui parle. A mon tour, maintenant, mon enfant, à mon tour de te faire une confidence tres grave.

— Une confidence très grave ?

— Oui ! La conversation que je dois avoir, avec M. Thomery, en ta présence, aura, peut-être, une importance capitale sur ta vie. Il se pourrait que tout projet d'union fût rompu après cette conversation.

— Que dis-tu ?

— La vérité, mon fils. Toutefois, rassure-toi ! Je crois connaître assez M. Thomery pour être à peu près sûre que la révélation que j'ai à lui faire, que je dois loyalement lui faire, n'influera, en rien, sur sa décision. Néanmoins, il vaut mieux que tu sois d'avance prévenu, et préparé à un revirement qui briserait ton cœur !

— Mais... je ne comprends pas. Quelle révélation as-tu donc à faire ? Est-ce que notre passé n'est pas...

— Demain, tu sauras tout. Jusque-là, ne m'interroge pas. Demain, en présence de M. et de Madame Thomery, je te dirai mon secret.

Le jeune homme était vraiment atterré par cette demi-confidence. Tout à coup, il releva la tête.

— En attendant, et pour ma tranquillité, jusqu'à demain, jure-moi que rien de ce que tu révéleras, à mon protecteur, n'entache notre honneur !

— Je te le jure ! Une question de préjugés sociaux seule pourrait être un obstacle à ton union avec mademoiselle Thomery ; mais ton savant maître est un homme trop intelligent pour n'être pas au-dessus de pareils préjugés, qui ne peuvent avoir d'influence que sur des esprits mesquins.

— Bien ! fit Henriot à demi rassuré.

Il se tut. Il réfléchit un instant.

— Un mot encore, mère ? Lors de ta visite chez M. Thomery, il se peut que, dans le salon, il se trouve une femme que tu reconnaîtras, aisément, à sa grande beauté, bien qu'elle ait dépassé la quarantaine ; une femme de haute distinction, mademoiselle Juliette, comme on l'appelle, une femme d'un esprit supérieur, d'une intelligence peu commune.

— Eh bien ?

— Promets-moi que tu ne parleras pas en sa présence. Promets-moi que tu ne feras pas devant elle, cette révélation, dont tu m'as parlé.

— Je te le promets. Mais cette institutrice, comprendra, sans doute, qu'elle devra se retirer au moment où nous serons appelés à discuter sur des affaires personnelles.

Henriot parut embarrassé. La veuve s'aperçut de son embarras.

Elle vit qu'il hésitait à s'expliquer davantage.

— Achève de me dire ta pensée ? fit-elle.

— C'est que cette institutrice n'est pas traitée, par M. Thomery, comme une institutrice ordinaire. Elle tient, dans la maison, une place considérable, et je dois ajouter, bien bas, qu'elle passe pour être...

— Achève !



JULIETTE VINT, CEPENDANT, S'ACCOUDER AU BALCON. (PAGE 122.)

— La maîtresse de M. Thomery.

— La maîtresse de M. Thomery ! Henriot, prends garde de répéter un propos calomnieux !

— C'est que, en vérité, ma mère, cette femme est une énigme vivante. Elle paraît tout diriger dans la maison. Ses désirs, ses volontés sont des ordres pour tout le monde. Seule, mademoiselle Edwige lui résiste ouvertement. M. Thomery est sans vouloir quand elle a parlé. Moi-

même, je subis l'étrange ascendant qu'elle exerce sur tous ceux qui l'approchent. Mais, instinctivement, j'éprouve, à me trouver en sa présence, une répugnance invincible. Je me sens mal à l'aise lorsque je suis devant elle. Je la hais. Il me semble que cette créature impénétrable aura, sur ma destinée, une néfaste influence. J'ai pu constater, à diverses reprises, qu'elle produit, sur la paralysée, une sensation pareille. Tandis que je me sens attiré, puissamment, vers madame Thomery, au contraire, j'éprouve, pour cette femme, une sorte de haine sourde, d'ailleurs absolument inexplicable. Donc, je t'en prie, mère, ne parle pas devant cette femme !...

Madame Henriot allait répondre quand la petite bonne qui la servait entra pour annoncer que le dîner était servi.

— Chut ! Nous reprendrons cette conversation plus tard. Allons dîner, garçon !

Le jeune homme et sa mère passèrent dans la salle à manger.

III

M. Thomery, pendant les vingt années qui s'étaient écoulées depuis le drame de Buc, avait fait une fortune considérable, qu'on évaluait à une dizaine de millions. Il habitait, à présent, un magnifique hôtel, sis sur les quais, entre la rue Bonaparte et la rue des Saints-Pères. Cet hôtel, un vieil hôtel seigneurial, était précédé d'une cour très vaste.

On y pénétrait par une grande porte cochère, massive, dont les marteaux de bronze étaient faits de deux splendides têtes de tigres modelées par le père Barye. Il était haut de deux étages.

Deux pavillons en retour, constructions légères et élégantes, flanquaient le bâtiment principal.

Après avoir gravi un perron de trois marches, très large, et s'étendant sur toute la façade de l'hôtel, on se trouvait dans un vestibule, tout rempli de grands arbustes exotiques, et dont les murs étaient couverts de vieilles tapisseries représentant des chasses. Là, se tenait, en permanence, un valet portant une élégante livrée noire : habit à la française orné d'aiguillettes en soie, souliers vernis à boucles d'argent.

Il y avait, au rez-de-chaussée, deux salons : un grand et un petit, celui-ci communiquant, par une belle serre, avec la salle à manger, — une de ces immenses pièces comme on n'en voit plus que dans les vieux hôtels, autour de laquelle couraient de superbes boiseries, et où l'on pouvait dresser, aisément, une table pour quarante couverts.

Les appartements étaient au premier étage ; ils occupaient tout le bâti-

ment principal ainsi que les deux pavillons en retour. Là, aussi, se trouvait le salon de famille, où jamais les invités ne pénétraient.

M. Thomery avait installé son cabinet de travail et sa bibliothèque dans le pavillon de droite, dont les fenêtres donnaient sur le quai, et d'où l'on découvrait un superbe panorama, de l'Hôtel de Ville aux Tuileries.

Au deuxième étage, enfin, se trouvaient la lingerie et les chambres des domestiques.

Mademoiselle Juliette, l'institutrice d'Edwige Thomery, occupait, dans le pavillon de gauche, un petit appartement, dont la pièce principale était éclairée par une fenêtre à balcon donnant sur le quai.

La chambre d'Edwige, somptueusement meublée dans le goût moderne, était séparée, par un boudoir, de l'appartement de madame Thomery, qui s'étendait dans toute la partie droite du bâtiment principal de l'hôtel.

Mademoiselle Juliette Ternays venait de rentrer en son appartement, après une soirée passée, à l'Opéra, avec Edwige et M. Thomery.

Elle portait une magnifique toilette en soie crème, à longue traîne, chargée de délicates broderies et de deux volants de hautes dentelles. Elle était décolletée ; elle ne portait aucun bijou, ni collier, ni pendants d'oreilles, ni bracelets, ni bagues.

L'institutrice avait, maintenant, quarante ans, environ. Sa beauté altière était à son apogée. Rien n'en faisait prévoir le déclin. Maintenant, femme dans toute sa force, dans tout l'éclat de son épanouissement, elle enivrait. L'ex-écuyère avait gardé son élégante sveltesse. Son admirable corps avait, cependant, pris ce développement opulent et superbe qui rend certaines femmes plus belles, en leur maturité, qu'elles ne l'étaient en leur prime jeunesse. Ses formes, jadis délicates, étaient, à présent, vigoureuses et d'un dessin aussi puissant que pur.

Les lignes de son visage, complètement arrêtées, pleines, définitives, étaient splendides. Et, dans cette toilette d'apparat, simple et riche à la fois, avec ses bras et ses épaules nus, sa chevelure noire, son regard ardent, ses lèvres rouges, fortes, retroussées, aux deux extrémités, comme celles que les anciens donnaient à leurs masques tragiques, et ornées d'un léger duvet bleu qui estompait le contour supérieur de sa bouche, elle était adorable.

C'était la femme faite dans toute sa magnificence, l'être désirable par excellence, non plus la femme qui fait naître les affolements de l'esprit, qui fait palpiter le cœur ; mais la femme qui allume les passions ardentes, qui excite les sens ; la femme dont l'aspect fait frissonner, et dont les caresses brûlent. Et, ce qui augmentait, encore, le trouble que tout homme mûr ressentait en la voyant, c'était l'expression d'énergie sauvage qu'on voyait sur son visage. Sa physionomie était, à la fois, triste, réfléchie, et,

par moments, terrible. Une pareille créature devait avoir une volonté vraiment extraordinaire.

Juliette se déshabilla lentement.

Son corps, demi-nu, apparut, peu à peu, merveilleux de force, et superbe de lignes.

Juliette était belle à damner, et impeccable comme une de ces statues de granit de l'art inimitable du moyen âge — œuvres géniales, non pas froides comme celles des Grecs; mais quasi-vivantes avec leur chair de pierre qui semble palpiter.

Elle passa une robe de chambre en velours noir, à longues manches pendantes, ornée de parements rouge feu, qui se moula sur sa gorge vigoureuse, sur son ventre rebondi, et sur ses hanches saillantes · puis, elle ouvrit la fenêtre.

L'air était vif, piquant même.

Juliette vint, cependant, s'accouder au balcon.

Elle regarda, distraite, le large horizon qui s'étendait, à gauche, jusqu'aux Tuileries, à droite, jusqu'à l'Hôtel de Ville, et elle tomba, bientôt, dans une profonde rêverie. Elle paraissait subir une obsession abominable. Par moments, elle tressaillait, comme si son corps avait été mis en contact avec une pile électrique. Or, comme son front était brûlant, elle avait pensé que l'air froid lui ferait du bien. Oh ! sa tête était en feu ! Son cerveau était profondément troublé.

La nuit, très froide, était splendide, et claire sous un ciel bleu scintillant. Juliette était, certes, trop préoccupée pour jouir de l'admirable décor qui l'entourait. Elle ne regarda pas, ou, plutôt, elle regarda, sans voir, devant elle, la Seine, dont les eaux, qui reflétaient la molle lueur des étoiles, coulaient, silencieuses, léchant les assises des ponts, ni le vieux Louvre, qui se profilait sur le fond lumineux du ciel.

Elle n'entendit pas, toute à ses pensées sinistres, la rumeur sourde, lointaine, incessante, de Paris, à moitié endormi.

Mais, cependant, elle fut pénétrée, peu à peu, par la sereine poésie qui se dégageait de ce coin de la grande ville.

Le calme, apaisant, de cette nuit d'hiver, si radieuse et si tranquille, atténua, momentanément, l'excessive exaltation de ses sens troublés. Minuit sonna, tout à coup, à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Juliette tressaillit quand retentit le premier coup de la cloche.

Puis, elle écouta cette sonnerie claire, harmonieuse, dont les vibrations s'étendirent, rayonnèrent, et s'éteignirent peu à peu.

Insensiblement, son esprit se dégagea de toute chose humaine.

Elle resta pensive, les yeux fixes, inattentive, très calme, à présent, toute rassérénée, presque tranquille, dans le grand silence qui favorisait sa rêverie.

Enfin, après une demi-heure, elle se sentit glacée. Le froid, très vif, l'avait, peu à peu, pénétrée. Elle grelottait. Elle rentra, et ferma sa fenêtre.

La chambre qu'elle occupait était meublée sommairement, comme une chambre de couvent, d'un petit lit de fer étroit et bas, de deux chaises, d'une table de toilette ne portant que les objets indispensables, et d'une grande armoire, où elle enfermait ses toilettes et son linge personnel.

Elle avait désiré que cela fût ainsi.

En vain, M. Thomery avait voulu que la chambre de Juliette fût meublée avec luxe. Elle avait opposé, à celle de son amant, sa volonté irrévocable.

Et, quand elle rentrait, le soir, dans cette chambre modeste, après avoir tenu sa place, tout le jour, dans les appartements magnifiques de l'hôtel, elle se disait — et cela lui procurait une sorte d'apaisement — que ce n'était point pour elle qu'elle avait commis ses crimes, qu'elle avait rêvé la vie large, riche, somptueuse; mais bien pour sa fille, pour sa fille adorée, qui dormait, là, près d'elle, heureuse, enviée, à l'abri de cette misère atroce qu'elle avait subie, elle!

Oui, c'était pour sa fille qu'elle avait tué, afin que sa fille ne fût pas bâtarde, afin qu'elle eût toutes les joies de l'existence, au lieu du sort abominable qui l'attendait!

Cette criminelle, exaltée et étrange, avait, en effet, tout rapporté à sa maternité, tout! Elle n'aimait personne. Elle ne pouvait aimer personne, pas même elle, tant son amour pour son enfant était grand et passionné! En elle, l'amour maternel avait tout absorbé. Son cœur, empli tout entier par ce seul sentiment, ne pouvait pas en contenir d'autres. Et, satisfaite, à présent, sûre, pourtant, de l'avenir, elle souffrait cruellement. Sa torture était horrible. Le souvenir de ses crimes la hantait sans cesse, dès qu'elle se retrouvait seule, même à midi, même en pleine lumière.

Quelque grand que fût l'éclat du soleil, même à travers la lueur des rayons resplendissants, elle revoyait ses victimes.

Elle entendait leurs cris, leurs râles!

Et, par-dessus tout, un affreux hurlement, un aboiement lamentable de chien hurlant à la mort, qui vibrait, sans cesse, à ses oreilles.

Le charme affreux suscité par sa conscience troublée ne se dissipait que par la présence d'Edwige, cause indirecte de ce supplice perpétuel!

Ah! le remords avait inventé, pour punir Juliette, un bien infernal supplice!

Aucun arsenal de torture, même celui de l'Inquisition, ne contint jamais, pour déchiqueter et tenailler les corps des patients, attirail de ferrements capable de causer une souffrance physique plus aiguë que celle qu'elle éprouvait, moralement.

Elle avait souvent pensé au suicide.

Juliette avait rêvé d'en finir avec cette abominable obsession. Mais elle avait pensé à sa fille et renoncé à mourir : Sa tâche de mère n'était pas accomplie encore. Et elle s'était condamnée, volontairement, à vivre, à subir sa torture !

Or, c'est en cela, surtout, que son amour maternel éclatait.

Ses crimes — ces crimes odieux qu'elle avait commis sans un tressaillement de sa chair, — ses crimes n'avaient constitué qu'une victoire sur ses sens de femme faible que la vue du sang, un an auparavant, eût fait évanouir.

Oui, en frappant sa première victime : Mélanie Minot, elle n'avait eu à triompher que de sa pusillanimité féminine.

Victoire facile !

Mais, pouvoir échapper, par le suicide, à une torture incessante, et avoir assez d'énergie pour résister à ce désir ardent de la mort, qui devait la délivrer, c'est en cela, certes, que sa passion maternelle éclatait.

Or, après cette représentation à laquelle elle avait assisté à l'Opéra, Juliette avait éprouvé les premières atteintes de cette crise de frayeur qui l'étreignait, souvent.

Et, pour échapper à sa torture, pour chasser, de son esprit, les fantômes dont il lui semblait sentir les frôlements, elle s'était accoudée au balcon de sa fenêtre.

Cependant, rassérénée, elle éteignit sa bougie.

Elle se mit au lit, satisfaite en pensant qu'elle avait, pour une fois, triomphé du remords ! Comme elle était lasse, elle ne tarda pas à s'endormir.

Tout à coup, au dehors, un chien errant jeta, dans la nuit, un aboiement lugubre et prolongé !

L'ex-écuyère, toute frissonnante, s'accouda sur son lit, regarda autour d'elle, dans l'obscurité, les yeux hagards, secouée par un tremblement nerveux qui faisait claquer ses dents.

Elle voulut rejeter ses couvertures, se lever pour rallumer sa bougie, pour fuir ; mais elle n'en eut pas le courage.

Elle demeura immobile, frémissante, la sueur aux tempes. Elle voulut appeler. Impossible ! Les sons s'arrêtèrent dans sa gorge. Elle eut peur. La crise commençait. Cette crise redoutée, après laquelle, demi-morte, pâle, affaissée, elle se sentait brisée.

Juliette, les yeux fixes, hypnotisée, pour ainsi dire, vit, en effet, distinctement, un théâtre brillamment éclairé, où trois tableaux épouvantables se reproduisaient sans cesse, alternativement, avec une rapidité effrayante.

Ce fut, d'abord, le meurtre de la nourrice, de Mélanie Minot, dont elle

vit le sang couler et former une mare, qui s'enfla, rapidement, bouillonna, bientôt, comme les flots d'une mer furieuse, et s'approcha d'elle, la criminelle, qui fuyait, éperdue, cette marée sanglante, laquelle gagnait toujours du terrain et finit par l'engloutir.

Elle poussa un cri, qui s'étrangla dans sa gorge. Elle ferma les yeux. Et, lorsqu'elle les rouvrit, elle se retrouva dans l'obscurité profonde.

Mais un point lumineux perça les ténèbres et s'étendit, insensiblement.

Juliette vit, alors, au centre de la lueur, un cadavre, enveloppé dans son linceul, et qui marchait, vers elle, le bras levé, la désignant, de son doigt de squelette ; puis, le linceul s'écarta; elle vit un visage livide, aux yeux effroyablement ouverts, fixes, et elle reconnut sa deuxieme victime : le colporteur Victor Jaury. En même temps, le hurlement lugubre du chien, ce hurlement déchirant, prolongé, retentit à ses oreilles, augmenta, progressivement, jusqu'à ce qu'il devînt formidable.

Juliette râlait.

Son cauchemar était effroyable.

Bientôt, la vision horrible s'évanouit, tout à coup, comme par enchantement. Mais, presque aussitôt, la lumière se fit. Et Juliette aperçut, enfin, un homme, à la taille gigantesque, vêtu d'une longue redingote noire, portant, au front, un trou rond, sanglant. Cet homme la regardait en ricanant.

Et son ricanement strident causa, à l'hallucinée, une effroyable sensation, une douleur lancinante atroce. Malgré elle, sa bouche se contorsionna, et elle rit, elle rit sans pouvoir arrêter ce rire abominable; elle rit, longtemps, d'un rire rauque, sinistre, qui ne cessa que lorsque le spectre abhorré eut, enfin, disparu ! Longtemps, cette hallucination se prolongea. Supplice infernal !

Longtemps, les visions reparurent, terribles, rapides, incessantes! En vain, Juliette voulait fuir la marée pourpre qui la gagnait. Impossible ! Elle se sentait rivée au sol!

Puis, lorsqu'elle entendait le chien hurler à la mort, il lui semblait que son crâne allait se fendre, tant ce hurlement résonnait, formidablement, à ses oreilles!

Ou bien, sa bouche se contorsionnait, affreusement, et laissait s'échapper ce ricanement rauque qu'elle reproduisait, fidèlement, d'après le spectre de son frère!

Le hideux cauchemar cessa, tout à coup!

Juliette s'éveilla, brusquement. Elle sauta hors de son lit. Vite, elle alluma une bougie.

Elle se versa un grand verre d'eau, qu'elle but d'un trait. Chancelante, elle passa sa robe de chambre. Puis, encore toute secouée par d'affreuses visions, elle pénétra dans la chambre d'Edwige.

La jeune fille dormait, paisiblement, couchée, dans une pose gracieuse, au milieu de son grand lit orné de riches tentures.

Juliette, alors, se calma insensiblement.

Longtemps, elle regarda dormir la belle jeune fille. Elle ne regagna sa chambre qu'aux premières lueurs du jour.

Et c'est ainsi que, cinq fois sur sept, se passaient les nuits de cette infortunée !

Mais, jamais, encore, elle n'avait vu ses victimes lui apparaître avec tant de netteté, jamais ! Elle y songea, terrifiée ! Elle frémit ! Elle était superstitieuse. Elle vit, dans ces apparitions qui l'avaient hantée, comme un mauvais présage. Elle eut le pressentiment qu'un danger la menaçait. Elle se promit de se garder. Puis, enfin, elle se mit au lit.

Le jour était levé.

Brisée, Juliette s'endormit d'un lourd et profond sommeil.

IV

La nuit venait de tomber.

Il n'était pourtant pas plus de quatre heures ; mais la journée, une journée froide de novembre, avait été brumeuse.

Un domestique apporta des lampes dans le salon de famille, où, chaque jour, on roulait le fauteuil de madame Thomery.

La pauvre femme, cette martyre ! immobile, les yeux demi-clos, songeait.

Elle avait fait comprendre à sa garde — une jeune femme à l'air doux et modeste — qu'elle souhaitait de se rapprocher du grand feu de bûches qui flambait dans la cheminée.

Près d'elle, la garde était occupée à un ouvrage de couture.

Madame Thomery avait considérablement vieilli. Elle était d'une maigreur excessive.

Son visage, très pâle, entouré de cheveux blancs, avait des tons de cire vierge presque transparents. Elle était belle encore. Elle portait une robe de satin noir, ornée de jais, sous laquelle on distinguait la forme de son corps amaigri, et immobile depuis vingt ans ! Ses mains, magnifiques et très blanches, étaient étendues sur ses genoux.

Sur une table, près de la garde, il y avait un livre. Et, dans un grand cornet en verre de Venise, aux tons mordorés, un superbe bouquet de lilas blanc baignait ses tiges dans l'eau. Chaque jour, on apportait, ainsi, sur cette table, des fleurs.

La paralysée regardait, parfois, ces fleurs, pendant des heures entières, avec un plaisir qui se manifestait par son regard.



— VOUDRIEZ-VOUS VOUS RETIRER, MADEMOISELLE? (PAGE 129.)

— Voulez-vous que je reprenne ma lecture, madame? demanda la garde.

Madame Thomery répondit en fermant les yeux complètement, ce qui voulait dire : « Non ». Pour dire : « Oui », au contraire, elle ouvrait les yeux.

La garde se remit à son travail.

La paralysée retomba dans sa rêverie.

Ce jour-là, madame Thomery paraissait plus calme qu'à l'ordinaire.

Le salon où elle se trouvait était richement; mais sévèrement meublé.

Ainsi que la chambre de la paralysée, il formait le contraste le plus frappant avec le reste de l'hôtel.

Partout ailleurs, en effet, M. Thomery, obéissant aux suggestions de mademoiselle Juliette et aux caprices d'Edwige, avait déployé un luxe exorbitant d'étoffes, de bibelots d'art, de meubles rares.

L'hôtel était somptueusement installé ; mais avec une recherche exagérée qui eût déplu à un véritable artiste.

A présent, madame Thomery regardait devant elle, à côté de la cheminée, un grand portrait, en pied, accroché au mur.

Ce portrait représentait sa fille, Edwige, en costume d'amazone, avec un chapeau haut de forme posé sur sa belle chevelure noire, avec une longue robe noire dont elle portait la traîne sur son bras gauche, avec, enfin, une cravache élégante en sa main droite.

En effet, Henriot avait dit vrai.

Cette jeune fille ressemblait, d'une manière incroyable, à celle qui servait les consommateurs de la brasserie du « Coq dilettante ».

Seulement, Edwige Thomery avait le maintien moins modeste, l'allure plus décidée, l'air plus hautain, moins de douceur dans la physionomie, de bonté sur les lèvres, de franchise dans le regard.

Elles étaient belles toutes deux.

Toutes deux se ressemblaient comme des sœurs jumelles.

Mais on eût dit que l'une, Edwige, eût été plus à sa place que l'autre aux côtés de môssieu Libérac et de la Daunoux.

L'expression de son visage était déplaisante, trop hardie pour une jeune fille du monde où vivait Edwige.

Elle avait déjà toutes les grâces de la femme sans paraître avoir eu jamais le charme de la jeune fille.

Même, en étudiant sa physionomie, un observateur attentif eût été effrayé de ses découvertes.

La jeune servante de la brasserie du « Coq dilettante » avait l'air d'une de ces vierges adorables de chasteté que savaient sculpter, en pleine pierre, au portail des églises, les élèves du grand artiste Claux Slutter.

Edwige, au contraire, ressemblait aux nymphes superbes et lascives qui naissaient sous les doigts de Carpeaux.

C'est cette différence flagrante qui avait frappé Henriot lorsqu'il avait vu, dans la taverne de Montmartre, celle que môssieu Libérac avait ridiculement dénommée « Euterpe ».

Madame Thomery regardait donc, fort attentivement, le portrait d'Edwige, peint, par Carolus Duran, dans une gamme de tons très simple, où il avait montré ses qualités maîtresses de coloriste, mieux que dans

ces portraits aux nuances éclatantes, « pétards » que le grand portraitiste se plaît à tirer, de temps à autre, pour « l'épatement » des badauds.

Tout à coup, M. Thomery parut, dans le salon.

— Voudriez-vous vous retirer, mademoiselle? dit-il à la garde. Il faut que je parle à madame Thomery. Vous reviendrez lorsque je vous appellerai.

La garde obéit. M. Thomery s'assit près de sa femme. Il avait cinquante ans, à présent. Il avait gardé une allure tout à fait dégagée. Ses cheveux n'avaient pas blanchi. Il était, d'ailleurs, vêtu de façon absolument irréprochable et fort élégante, même. Sa redingote noire serrait sa taille à la fois svelte et vigoureuse. Il portait la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Le visage de madame Thomery prit une expression de surprise extrême.

En effet, depuis vingt ans, son mari n'avait eu, avec elle, que deux longs entretiens.

Le premier, lorsqu'il lui avait indiqué ses décisions, trois mois après la scène où elle avait éprouvé cette émotion poignante qui avait amené, pour elle, la paralysie.

Le second, quatre ans après, lorsqu'il avait donné, à Edwige, mademoiselle Juliette Ternays pour institutrice et qu'il avait installé celle-ci en son hôtel.

Chaque matin, et chaque soir, régulièrement, il s'informait de la santé de sa femme.

Il ne lui parlait que fort peu, entre temps.

Or, la surprise de la paralysée venait de ce que son mari paraissait prêt à entamer un troisième entretien.

Elle en éprouva une émotion poignante.

Qu'allait-il donc lui dire?

— Madame, commença-t-il, gravement, il est temps que je vous fasse part de mes projets à l'égard d'Edwige. Je me ferais scrupule de leur donner suite sans votre acquiescement. Veuillez donc m'écouter avec attention, car il s'agit du bonheur à venir de notre enfant. Êtes-vous disposée à m'entendre?

Madame Thomery ouvrit les yeux, ce qui, on le sait déjà, voulait dire : « Oui! »

— Fort bien, reprit M. Thomery. Or, Edwige a vingt ans. Le moment est venu de songer à la marier. Est-ce votre avis?

La paralysée répondit affirmativement.

— Or, continua M. Thomery, j'ai cru remarquer qu'Edwige éprouve, pour un jeune homme que vous connaissez, — je veux parler d'Henriot, — une sympathie qui, peut-être, est de l'amour. D'autre part, je suis

sûr qu'Henriot aime Edwige. Ce jeune homme est sans fortune; mais c'est un garçon d'avenir. Il m'a aidé dans mes travaux. Il m'a rendu de grands, et, même, de signalés services. Je suis persuadé qu'après moi il continuera mon œuvre et qu'il l'améliorera, même. Il vit à mes côtés depuis six ans : J'ai donc pu l'apprécier. Il est bon, loyal, honnête, laborieux. Vous le connaissez. Vous avez paru lui témoigner une vive sympathie. Seriez-vous de mon avis si je me décidais à lui accorder la main d'Edwige?

Madame Thomery fit signe qu'elle partageait l'avis de son interlocuteur. Et, même, ses yeux s'étaient animés pendant que M. Thomery parlait.

— C'est fort bien, dit celui-ci. Or, je vous informe que j'attends la mère d'Henriot. Elle doit venir, tout à l'heure, pour causer, ici, avec nous, de nos projets d'union. Madame veuve Henriot, que je connais fort peu, est une brave femme, très simple, qui s'est sacrifiée pour l'éducation de son fils. Elle vit, aujourd'hui, fort modestement, dans un petit appartement d'une maison située dans l'île Saint-Louis. Voulez-vous voir cette femme et me permettez-vous de la recevoir ici?

La paralysée ouvrit les yeux démesurément. M. Thomery comprit que Blanche tenait fort à assister à l'entretien qui devait avoir lieu.

— Vous désirez vivement connaître la mère d'Henriot? demanda M. Thomery.

— Oui! Oui! répondirent, par deux fois, les yeux de la paralysée, qui parut tout heureuse d'avoir été comprise.

M. Thomery se leva.

— Je vais donner des ordres en ce sens, fit-il.

Il allait sonner, quand Henriot parut.

Il salua, respectueusement, la paralysée, qui le regarda avec une expression saisissante de joie.

— Ma mère vient d'arriver, monsieur, dit le jeune homme à M. Thomery. Vous plaît-il de la recevoir?

— Oui, sur-le-champ. J'ai éloigné de l'hôtel, à dessein, Edwige et mademoiselle Juliette, de façon à ce que nous puissions causer librement. Allez donc, mon ami. Amenez-nous votre mère. Madame Thomery se fait d'avance une joie de la recevoir.

Henriot sortit, précipitamment.

Il ne tarda pas à revenir, précédant sa mère. La veuve portait une robe de laine noire, très simple, comme toujours. Elle pénétra dans le salon, non sans une gêne vague, un peu intimidée. Elle était excessivement pâle.

Elle devait être très émue. Le jeune homme s'approcha de madame Thomery.

— Madame, je vous présente ma mère.

La veuve salua la paralysée. M. Thomery apporta un fauteuil, qu'il roula en face de celui qu'occupait sa femme.

— Veuillez vous asseoir, madame, dit M. Thomery à la veuve.

Puis, après un instant de silence, pendant lequel madame Thomery avait examiné, en détail, la mère d'Henriot, l'ingénieur prit la parole :

— Madame, Henriot m'a annoncé qu'il vous a fait part du projet de mariage, entre lui et notre fille Edwige, que nous avons formé, il y a quelque temps déjà. Ce mariage comblera mes vœux, je vous le dis d'abord. J'estime, et j'aime, votre fils pour ses nombreuses qualités. Je serai heureux, et fier, qu'il devienne mon gendre, mon fils! Mais Henriot m'a dit, aussi, que vous avez à nous faire une révélation relative au passé, révélation, qui, d'après vous, serait de nature à entraver nos projets. Vous pouvez parler devant nous, sans crainte. Vous pouvez nous faire connaître votre secret, qui sera fidèlement gardé, quel qu'il soit, et quelle que soit la décision que nous prendrons lorsque nous saurons ce que vous avez à nous dire.

A ces mots, les yeux de madame Thomery exprimèrent une grande surprise. En même temps, elle parut inquiète.

Madame Thomery désirait fort, en effet, que cette révélation, qu'elle allait entendre, ne fût pas de nature à entraver une union qu'elle souhaitait, ardemment, de voir s'accomplir.

— Vous voudrez bien excuser mon émotion légitime, répondit madame Henriot, car je vais réveiller, en mon cœur, en vous parlant, des souvenirs terribles! Le moment est venu de faire connaître, à mon fils, un passé bien sombre, que j'aurais dû, peut-être, lui révéler depuis longtemps déjà ; mais j'avoue que je ne me suis pas senti le courage de troubler sa quiétude. Il a fallu, en effet, cette circonstance où nous sommes, pour me décider à rompre le silence. Je ne pouvais pas ne pas parler ; ç'eût été une déloyauté! il faut que vous sachiez qui nous sommes. Quand j'aurai tout dit, vous déciderez. Dieu veuille que votre décision ne brise pas le cœur de mon fils, c'est assez d'une victime!

— Parlez, madame?

— Parle, ma mère, fit Henriot, très ému, moins que sa mère, pourtant.

— Eh! bien, sachez donc que mon mari n'est pas mort, comme on le croit, victime d'un accident. Ton père, mon pauvre Henriot, s'est suicidé!

— Suicidé! dit M. Thomery.

— Grand Dieu! fit Henriot. Mère, que dis-tu? Suicidé! Mais comment? Pourquoi? Dans quelles circonstances?

— Dans des circonstances terribles, reprit la veuve. Apprête ton courage, mon fils : il t'en faudra pour entendre ce qu'il me reste à te dire.

— Parle ! Parle ! Parle vite !

— Mon mari s'est suicidé dans sa prison !

— Dans sa prison ! Mon père était en prison ! Ah ! quelle épouvantable révélation ! Mais pourquoi était-il donc en prison ?

— Parlez, madame ? dit encore M. Thomery.

— C'est que je vais, en parlant, raviver, dans le cœur de madame Thomery, un souvenir bien poignant pour elle-même, dit la veuve, et je ne sais si...

Elle s'interrompit.

— Que voulez-vous dire, madame ? demanda M. Thomery, à son tour inquiet. Parlez ? Madame Thomery aura assez de force pour entendre ce que vous avez à dire. N'est-ce pas vrai, madame ?

Madame Thomery répondit affirmativement.

— Eh ! bien, dit la veuve, je parlerai donc. O mon fils ! Mon cher Henriot ! Mon enfant bien-aimé ! Comme je souffre de la souffrance que tu éprouves ! Écoute-moi ; mais sois courageux. Dis-toi bien que ton père, à toi, fils si complètement digne d'estime, à toi, homme d'honneur, ne peut pas avoir été infâme ! Dis-toi bien qu'il faut honorer sa mémoire malgré tout. Dis-toi que ta mère n'a jamais douté de lui, jamais ! Sache, enfant, mon Henriot, sache que ton père avait été arrêté sous une accusation fausse, car, je le jure par Dieu, il était innocent !

— Que vais-je apprendre, mon Dieu ? dit le jeune homme avec accablement.

— Sois fort, Henriot ! dit M. Thomery, presque solennellement, en mettant la main sur l'épaule de son second. Sois courageux, mon fils ! Tu commences seulement à vivre puisque tu commences à souffrir !

Et, se tournant vers la veuve :

— Achevez, madame, dit-il, achevez !

— Hélas, vous saurez tout, monsieur, quand j'aurai dit le nom de mon mari. Ah ! je te l'ai bien caché ce nom, Henriot, ce nom qui t'aurait tout révélé. J'ai fait l'impossible pour que tu ne le connaisses pas. Dans les circonstances de la vie où ton état civil véritable pouvait passer sous tes yeux, j'ai obtenu, après mille démarches, que ce nom ne fût pas prononcé. J'ai réussi. Pendant vingt ans, mon fils, tu as vécu sans savoir que le nom de ton père est entaché par une infâme accusation.

— Mais ce nom, ma mère, quel est-il donc ? dit Henriot frémissant.

— Eh ! bien, sache, Henriot, sache que tu es le fils du colporteur Victor Jaury !

— Victor Jaury ! fit M. Thomery, éperdu.

— Victor Jaury ! répéta Henriot. Le colporteur Victor Jaury, l'assassin de Mélanie Minot, l'assassin de la nourrice d'Edwige ! Moi, je suis le fils de ce misérable, qui a tué, lâchement, pour voler une bourse d'or ! Malé-

diction ! Moi ! Moi ! Je suis le fils d'un assassin, le fils d'un assassin, d'un assassin !

Et, sanglotant, il tomba sur une chaise.

M. Thomery demeura muet, immobile, grave. Il songeait, profondément.

Madame Henriot paraissait accablée.

Madame Thomery, très émue, semblait, pourtant, moins que son mari préoccupée.

On eût dit qu'elle faisait des efforts pour parler, qu'elle voulait exprimer sa pensée.

— Ah ! ma mère, dit Henriot, pourquoi m'as-tu caché, si longtemps, cet abominable secret ? Nous nous serions retirés dans le fond de quelque village ! Nous y aurions enfoui notre honte ! Et quand je songe que j'étais si tranquille, hier, lorsque, après notre conversation, je t'ai demandé si ce secret, que tu avais gardé, ne me ferait pas connaître une chose capable d'entacher notre honneur, et que tu m'as répondu...

Madame Henriot l'interrompit, et s'écria, avec véhémence :

— Je t'ai répondu « Non », et je le maintiens ! C'est le crime qui fait la honte, dit-on. Or, je te le jure, ton père ne fut pas criminel ! On aurait pu prouver son innocence. Malheureusement, le pauvre homme manqua de courage ! Toutes les preuves l'accablaient ! Toutes ! Il perdit la tête ; il se vit condamné ; il se tua ! Mais, je te le répète, il n'était pas coupable. En cherchant bien, on eût trouvé le véritable assassin !

» En y réfléchissant, depuis vingt ans, dans mes nuits sans sommeil, je me suis dit, souvent, que l'on eût, à coup sûr, connu la vérité, si l'on avait retrouvé cette femme, cette femme inconnue, qui passa, près de notre voiture, pendant que mon mari était à Buc, chez Mélanie Minot.

» Cette femme mystérieuse, qui s'arrêta près de moi, à qui je donnai un verre d'eau ; cette femme qui me parla, et de qui la voix me frappa, de telle façon, que, chaque nuit, je l'entends vibrer à mes oreilles. Oh ! cette voix, je la reconnaîtrais, si je l'entendais. Oui, certes, je la reconnaîtrais.

» Oui, cette femme fut la véritable criminelle ! Oui, c'est elle qui tua la nourrice. C'est près de notre voiture qu'elle ramassa la hachette dont le manche portait les initiales de mon mari, et c'est elle qui, le coup fait, a jeté, dans notre voiture, la bourse, en mailles d'argent, portant la lettre initiale du nom de madame Thomery.

» Voilà la vérité ! Et elle éclatera, un jour : il y a un Dieu qui fera justice ! J'en suis sûre, je ne mourrai pas sans retrouver cette femme. Un jour, par hasard, j'entendrai sa voix, et je dirai : « C'est elle ! » Et, si l'on cherche dans son passé, on trouvera le mot de l'énigme. Alors, mon mari sera réhabilité. De criminel qu'il passe pour être, aujourd'hui, il deviendra martyr !

» Voilà pourquoi je te dis, enfant, que notre honneur est sauf; voilà pourquoi je te dis que tu peux relever la tête. Et tu me croiras, moi, ta mère, qui n'ai jamais menti! »

Elle prononça ces paroles avec tant d'énergie, de façon si solennelle, que Henriot marcha vers elle et se jeta dans ses bras.

— Oui, je te crois, ma mère, dit-il, je te crois! Sainte et noble femme, je te crois! Oui, certes, je relève la tête, et je suis sûr, comme toi, de l'innocence de mon père. Je sens, en moi, que je ne suis pas le fils d'un assassin! Tu as raison! Mais, en attendant que l'innocence du colporteur Victor Jaury soit constatée, je sais ce qu'il me reste à faire...

Il s'approcha de M. Thomery.

— Monsieur, dit-il, tristement, très grave, après la révélation que vous venez d'entendre, mon devoir est tracé. Ma place n'est plus ici; je dois me retirer. Je vous remercie de l'honneur que vous vouliez bien me faire en m'admettant dans votre maison : je ne suis plus digne de cet honneur. Je pars. Mais en quelque endroit que je me retire, croyez que votre souvenir me sera toujours bien cher, et que je n'oublierai jamais, dans la retraite que je vais m'imposer, tout ce que vous avez fait pour moi, tout ce que je dois à l'homme qui m'a protégé, au savant de qui je me disais l'élève avec fierté. Adieu, monsieur! Je pars le cœur meurtri; mais mon devoir prevaudra! Adieu! Adieu!

Et, prenant le bras de sa mère, il marcha vers la porte, après avoir salué, respectueusement, la paralysée.

— Attends! dit tout à coup M. Thomery, d'une voix vibrante. Henriot, attends!

Madame Thomery manifesta sa joie de façon non équivoque pour approuver le mouvement de son mari.

Henriot s'arrêta.

— Attends! reprit M. Thomery. Tu es le fils du colporteur Victor Jaury, soit! Moi, je ne connais qu'Henriot : Henriot est digne de l'honneur que je voulais lui faire en l'admettant dans ma maison. La résolution que tu viens de prendre, spontanément, t'honore! Elle prouve, une fois de plus, que tu es digne que je t'appelle « mon fils! » Ton père Victor Jaury, faussement accusé, je veux bien le croire aussi, t'a légué un nom flétri. Eh! bien, tu as réhabilité ce nom. Tu ne saurais, d'ailleurs, aucunement porter le poids d'une faute, qui, si elle a été commise, n'est pas tienne. Ce serait injuste que de vouloir t'en rendre responsable.

» Reste! Réfléchis! Je te donne un mois pour cela. Si, dans un mois, tu persistes dans ta volonté, si tu veux partir, si tu renonces, par scrupule de conscience, à devenir mon fils, eh! bien, tu seras libre. Je suis sûr qu'en parlant ainsi je parle, aussi, pour la mère d'Edwige. N'est-ce pas vrai, madame?



... JULIETTE QUI, LIVIDE, RECULA, EFFRAYÉE. (PAGE 137.)

Madame Thomery fit, avec énergie, un signe affirmatif.

Or, tandis qu'Henriot, hésitant, s'était arrêté, la porte du salon s'ouvrit

Edwige parut, précédant mademoiselle Juliette Ternays.

La jeune fille entra, précipitamment, en riant comme une folle.

Elle tenait le manche d'un petit parapluie qu'elle venait de casser.

— En vérité, fit-elle, ces domestiques sont invraisemblables !

Elle s'assit en riant de plus belle.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Thomery.

— Que diable faites-vous donc ici? dit Edwige. En vérité, on se croirait revenu au temps de l'Inquisition. Figure-toi, papa, que, sous prétexte que tu avais donné l'ordre qu'on ne laissât entrer personne ici, Pierre se gendarmait pour m'empêcher de passer. Comme si de tels ordres étaient donnés pour moi! J'ai insisté. Je me suis mise en colère. Pierre a tenu bon! On n'a pas idée de ça! En voilà un qui connaît la consigne. Bref, comme j'étais furieuse, comme il ne bougeait pas et qu'il me regardait en écarquillant ses yeux, ma foi, j'ai été un peu vive, peut-être, j'ai cassé mon « en-tout-cas » sur son bras et je suis entrée.

— Edwige! fit M. Thomery, sévèrement.

— Quoi, papa? Nous arrivons du bois, mademoiselle Juliette et moi. Nous étions en voiture découverte. Or il fait un froid de loup. On ne s'en doute pas, ici. Nous sommes gelées, littéralement. Or, je savais qu'il y avait un grand feu, ici. J'ai voulu que nous nous chauffions un peu et ce butor nous laissait à la porte sous prétexte que vous êtes en conférence. Qu'est-ce que c'est que cette conférence? J'espère que tu vas me dire ça, à moins que ce ne soit très sérieux, auquel cas je n'y tiens pas!

Elle aperçut, tout à coup, madame Henriot.

— Oh! pardon, madame, dit-elle, gracieusement, en changeant radicalement d'allures. Je ne vous avais pas vue. Excusez-moi, je suis si étourdie!

— Ma mère, mademoiselle, dit Henriot gravement.

— Madame! fit Edwige tout à coup sérieuse, M. Henriot m'a souvent parlé de vous. Il a un culte pour vous, ce qui se conçoit, et je désirais vivement vous connaître. Je serais bien heureuse si vous me permettiez de vous embrasser.

Elle embrassa madame Henriot.

— Il faut que je vous présente mon institutrice, mademoiselle Juliette Ternays, reprit Edwige, une institutrice, qui, malgré tous ses soins, a fait une bien mauvaise élève.

— Vous vous calomniez, Edwige! dit mademoiselle Juliette. Vous vous en convaincrez, madame, quand vous connaîtrez mieux mon élève!

Alors, il se passa une chose effrayante!

La veuve, en entendant la voix de l'institutrice, avait paru épouvantée.

Quand Juliette se tut, madame Henriot jeta un cri terrible, qui vibra dans le silence.

— Qu'as-tu donc, ma mère? demanda Henriot, éperdu.

— Qu'avez-vous, madame? dit M. Thomery.

Edwige et Juliette regardaient la veuve avec stupéfaction.

Madame Henriot était effroyablement pâle.

Ses yeux étaient démesurément ouverts.

Elle regardait Juliette.

— Oh ! dit-elle, d'une voix forte, et en s'éloignant, avec horreur, de l'institutrice. Oh ! c'est la voix ! Oui ! C'est la voix ! La voix de la femme inconnue ! La voix que j'ai entendue, que je devais entendre encore et reconnaître ! C'est cette femme qui m'a parlé, sur la lisière du petit bois, près de Buc, il y a vingt ans, quelques heures avant l'assassinat de Mélanie Minot.

Elle montra du doigt Juliette, qui, livide, recula, effrayée.

Et elle tomba, évanouie.

V

Le cabaret du *Coq dilettante* était fermé : Grand désespoir pour tous les bohèmes habitués de la brasserie.

Sur la porte d'entrée, on lisait une note, manuscrite sur une feuille de papier bordée d'un large filet noir, et ainsi conçue :

Fermé pour cause de décès.

Or, c'était madame Libérac — autrement dit la Daunoux — qui avait, ainsi, passé de vie à trépas. Oh ! en peu de temps ! En quarante-huit heures. Elle était morte presque subitement. Elle avait dîné, copieusement comme d'habitude, deux jours auparavant. Elle s'était couchée, vers onze heures, se sentant mal à l'aise. Elle ne s'était pas relevée.

Le médecin avait déclaré que, atteinte de dégénerescence graisseuse du cœur, elle avait succombé étouffée.

A présent, elle gisait sur son lit, à demi couverte par un voile de mousseline blanche.

Une femme, une vieille garde-malade, qui avait assisté aux derniers moments de madame Libérac, veillait près du cadavre.

Il était deux heures du matin.

Mô.sieu Libérac était « navré ».

Il prétendait qu'il ne « survivrait » pas à sa pauvre femme.

Tout le jour, il s'était montré désespéré.

Très correctement vêtu de noir, il avait reçu les condoléances des visiteurs, avec un air sombre qui lui avait paru être de circonstance. Las, il s'était jeté sur son lit, tout habillé. Mais il ne dormait pas. Sa nouvelle situation le préoccupait trop pour qu'il pût fermer l'œil. Il réfléchissait. Seul, avec lui-même, il avait déposé le masque. Il se sentait tout guilleret. Il considérait la mort de madame Libérac comme une délivrance.

Et, malgré lui, il songeait à Euterpe, à la belle jeune fille, de qui

Henriot avait pris la défense, contre la Daunoux, un mois auparavant.

A ce souvenir, l'ex-cabotin était tout agité. Qu'était-elle devenue? Où s'était-elle retirée? Trois semaines, en effet, à peu près, avant, môssieu Libérac avait dû sortir, un soir, après le dîner, pris, en commun, comme d'habitude, à la brasserie.

Or, lorsqu'il était rentré, Euterpe, à sa grande surprise, avait disparu.

La Daunoux lui avait, alors, fourni des détails. Elle avait eu une nouvelle discussion avec la jeune fille. Elle l'avait chassée, définitivement, ne se souciant pas de nourrir, plus longtemps, cette petite « rien du tout ».

Selon la mégère, Euterpe avait obéi, sans mot dire. Même, elle avait paru enchantée, l'ingrate ! de quitter cette maison où elle avait été si longtemps choyée, nourrie, logée, sans rien faire de ses dix doigts !

Elle était montée dans sa chambre, au sixième étage de la maison. Elle s'était habillée, en toute hâte, évidemment pressée de déguerpir, la drôlesse ! pour aller « courir le guilledou ! » Elle avait fait un paquet de ses hardes, des vêtements, du linge qu'elle avait reçus de ceux qui lui avaient tenu lieu de père et de mère. Enfin, elle était partie ! Bon voyage !

En effet, môssieu Libérac avait retrouvé, dans la chambre de la jeune fille, sa défroque de « muse ». Il n'avait rien dit, alors, pour éviter de « se chamailler» avec sa femme, de qui il avait peur, au fond. Cependant, il avait fait chercher la jeune fille dans tous les hôtels meublés du quartier, où il supposait qu'elle s'était réfugiée.

Toutes ses démarches étaient restées vaines. Il avait fait interroger, inutilement, tous les logeurs des alentours. Or, môssieu Libérac était profondément marri de l'aventure. Le vieux drôle, en effet, s'était, peu à peu, énamouré de la jolie Euterpe. A cinquante ans, le grotesque personnage se flattait encore de plaire. La beauté de la belle jeune fille avait allumé, en lui, une véritable passion.

La Daunoux ne s'était donc trompée qu'à moitié. Depuis le départ d'Euterpe de la brasserie, môssieu Libérac avait prodigieusement souffert, sans se plaindre.

Durant la quinzaine qui avait précédé la mort de la Daunoux, elle avait parfaitement constaté, en même temps, l'indifférence de môssieu Libérac pour elle, et sa perpétuelle préoccupation. Elle avait fait, à ce sujet, des reproches amers à son mari. Elle s'était même applaudie, en sa présence, du départ d'Euterpe.

Oh ! assurément il en « tenait » pour elle, affirmait-elle. Cela se voyait bien.

Or, il fallait, ajoutait-elle, qu'il eût bien peu de goût, qu'il fût bien ingrat et bien lâche ! Lorsqu'elle le voyait pensif :

— Elle est partie ! lui criait-elle, sarcastique. Elle ne reviendra plus

jamais! Et si elle revenait, par hasard, je me chargerais de la « reconduire ».

Et elle riait. Elle trouvait ça très farce. Elle jubilait de le voir souffrir.

— Tu te consumes! lui disait-elle. Bon ça, mon garçon ; ça fait maigrir!

Orphée enrageait, tout de bon. Devant la « clientèle », pourtant, il se contenait, non sans peine. Plusieurs fois, il avait battu la mégère, pour se venger. Deux fois, la Daunoux avait paru, à son comptoir, avec les yeux « pochés ». Mais elle avait tout supporté sans se plaindre. C'est que l'ex-modèle « adorait » môssieu Libérac, et qu'elle voulait le garder pour elle seule.

Elle était délivrée, à tout jamais, d'une rivale dangereuse. Cela lui suffisait. Elle était satisfaite. Le reste importait peu.

Elle savait bien que môssieu Libérac ne la quitterait pas, et pour cause. En effet, elle le tenait par l'intérêt.

Le cabaret du *Coq dilettante* valait quarante mille francs, comme un liard.

Il avait été installé avec l'argent de la Daunoux — tout ce qui restait de sa petite fortune, en partie mangée par môssieu Libérac — après la vente de l'hôtel du Nouveau-Monde. Or, le tout était au nom de l'ex-modèle, qui avait, soigneusement, pris ses mesures contre son « époux ».

L'ex-cabotin, en effet, ne pouvait pas disposer d'un sou sans l'assentiment de sa femme. Mais, à présent, elle morte, il était riche! En effet, par contrat, ils s'étaient donné ce qu'ils possédaient au dernier vivant.

Or, môssieu Libérac, qui, la veille de la mort de la Daunoux, ne possédait pas un rouge liard, s'était trouvé, tout à coup, propriétaire. Hélas! sans Euterpe — ce qui constituait, pour lui, un regret poignant, ce qui jetait une ombre sur son allégresse.

Et c'est à cela, précisément, qu'il songeait, torturé! Libre! Riche!

La veille encore, esclave de madame Libérac, et pauvre; la mort de sa femme avait radicalement changé sa situation.

Oui, il était libre et riche!

Il se gaudissait de se sentir, enfin, dégagé de toute entrave. Il avait aligné, sur le papier, de monstrueuses colonnes de chiffres pour évaluer sa fortune. Mais sa satisfaction n'était pas complète. Il n'avait désiré cela que pour pouvoir « mettre sa fortune, sa liberté et sa personne » aux pieds de la belle jeune fille, comme il disait avec son emphase habituelle, et en son langage de cabotin.

Car il ne doutait pas qu'Euterpe n'eût été fort honorée de sa recherche.

Au besoin, même, il l'eût épousée.

Il eût fait convenablement les choses.

L'ex-cabotin, par la pensée, voyait la jeune fille, à son bras, en blanche épousée.

Et, ce qui le charmait en cela, c'était, surtout, l'effet théâtral qu'il imaginait.

Ah! pourquoi était-elle partie?

Pourquoi n'avait-elle pas été patiente?

Tout frissonnant, en songeant à elle, il se promettait bien de la retrouver.

Il voulait la revoir. Il le voulait, à tout prix.

Aussitôt que possible, il se mettrait, lui-même, à sa recherche.

Et il se sentait des ardeurs excessives en se souvenant de la jolie servante.

Comme elle était gracieuse lorsqu'elle allait et venait, légère, dans la brasserie, les épaules et les bras nus!

Puis, il faisait des plans d'avenir.

Déjà, toute sa conduite future était réglée de façon irrévocable. Il vendrait « son cabaret », il commencerait par là. Il le vendrait, même, à perte, pour s'en débarrasser plus tôt, ainsi! Il en avait assez de ce métier ridicule. Il avait trop longtemps souffert dans sa dignité d'artiste en servant des « quarrts de brrrune! » Et puis ce cabaret lui rappellerait trop son esclavage, son état de dépendance vis-à-vis de la Daunoux. Il louerait une maisonnette entourée d'arbres, à la campagne. Une jolie maisonnette, perdue dans la verdure, à vingt lieues de Paris. Il s'enfermerait, là, avec sa jeune femme — car il ne voyait pas la maisonnette sans la jeune femme et réciproquement. Il vivrait tranquille, en paysan, jardinant, fumant sa pipe, et se nourrissant bien — il était très gourmand! Il serait bien heureux! Seulement, il importait de retrouver Euterpe.

Où était-elle?

Tout à coup, et comme, par la pensée, l'ex-cabotin voyait sa future maisonnette, aux volets verts, tout illuminée par le soleil, on frappa, violemment, à la porte de la chambre.

Il tressaillit.

Qui frappait, ainsi, chez lui, à deux heures du matin? Ce ne pouvait être que la vieille, — la femme préposée à la garde du corps.

Orphée fut debout en un clin d'œil, inquiet, mal à l'aise, et mécontent tout à la fois. Il ouvrit la porte. C'était, en effet, la garde qui avait frappé.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il, stupéfait. Que voulez-vous? Pourquoi venez-vous m'éveiller à cette heure? Qu'arrive-t-il?

— Monsieur! Monsieur! fit la vieille. Venez! Venez! J'ai peur! Venez vite! Il arrive quelque chose d'effrayant!

En effet, elle tremblait. Elle paraissait absolument affolée. Môssieu Libérac ne s'était pas aperçu, tout d'abord, de son émoi. En la voyant

ainsi, tout agitée, livide, il comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. Néanmoins, il se montra furieux d'avoir été dérangé au milieu de son rêve.

— Vous avez peur? Peur de qui, de quoi? C'est ridicule! dit-il, brutalement. Drôle de garde! On ne fait pas un pareil métier quand on est peureux. Voyons, pourquoi avez-vous peur? Allons, répondez donc!

La vieille était à peu près rassurée, à présent qu'elle n'était plus seule.

— Monsieur, dit-elle, d'une voix entrecoupée, c'est que, si vous saviez, si vous saviez! Il y a...

— Quoi? répliqua môssieu Liberac toujours brutal. Parlerez-vous, à la fin, vieille bête? Qu'y a-t-il enfin?

— Il y a, monsieur, il y a que madame n'est pas morte!

Et, reprise de frayeur, elle se rapprocha de môssieu Libérac. Il ne put s'empêcher de rire de l'attitude épouvantée de la vieille.

— Qu'est-ce que vous me chantez? Madame n'est pas morte! En voilà bien d'une autre! Vous êtes toquée, c'est sûr.

— Je vous répète, monsieur, que madame n'est pas morte: Par deux fois, tout à l'heure, je l'ai entendue soupirer profondément.

— Vous avez rêvé, dit môssieu Libérac, qui frissonna malgré lui. Vieille folle! Venir me réveiller pour me faire de pareils contes!

Mais la garde insista.

— Je vous jure, monsieur, que je n'ai pas rêvé du tout. J'étais parfaitement éveillée. Je vous dis que, par deux fois, madame a soupiré profondément. Ne raillez pas. Voyez-vous, il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là! Ça s'est vu! Madame est peut-être en léthargie. Quand on pense qu'on vous enterre quelquefois vivant! Comme ce doit être effrayant!

Et elle se rapprocha davantage encore de môssieu Libérac.

— Allons! Allons, la vieille, dit celui-ci, pris de peur à son tour, retournez veiller le corps de ma femme, qui est bien morte, hélas! Les médecins l'ont constaté, hier. Oui, elle est morte, cette douce créature, la compagne de ma vie! Morte! Malheureusement pour moi, car je ne la remplacerai pas, la chère femme! Retournez à votre poste, et laissez-moi tranquille, laissez-moi seul avec ma douleur!

Môssieu Libérac prononça ces paroles avec émotion, et d'une voix chevrotante, de cette voix qui avait été cause, surtout, de ses déboires de comédien. Mais la vieille se défendit. Elle fut prise de frayeur à la seule pensée de se retrouver en présence du cadavre.

— Oh! non, monsieur, non, par exemple! dit-elle. Voyez-vous, pour tout l'or du monde, vous ne me feriez pas retourner seule dans la chambre de la morte. C'est plus fort que moi! Oui, c'est nerveux. On ne réagit pas contre ces choses-là!

L'inconsolable époux de la Daunoux se fâcha.

— Alors, je n'ai pas besoin de vous ! dit-il furieux. S'il faut que je veille le corps, il est inutile que je vous paie pour cette corvée.

Corvée ! La vieille avait bien entendu « corvée ».

Elle regarda môssieu Libérac, surprise.

Le cabotin était si mécontent d'avoir été dérangé, qu'il en oubliait de jouer, avec conviction, son rôle de veuf éploré.

Comme la vieille avait fait un mouvement d'étonnement en entendant môssieu Libérac s'exprimer de façon aussi inconvenante, il s'aperçut de sa bévue.

Il crut bon de se calmer.

— Finissons ! fit-il, bonhomme. Je vais rester près de la pauvre défunte avec vous. Venez.

La garde le laissa passer devant.

— Ah ! comme cela,... comme cela, j'y consens.

Môssieu Libérac pénétra dans la chambre mortuaire. La vieille le suivit. Elle marchait à petits pas, en trottant-menu, toute tremblante, et tenant le bas du veston du veuf.

L'aspect de la chambre était sinistre.

Une bougie était posée près du lit funèbre, sur un guéridon où l'on voyait, aussi, un crucifix et une assiette creuse, en faïence, contenant de l'eau bénite, dans laquelle trempait une branche de buis pour les aspersions pieuses.

La lueur, rougeâtre, de la bougie, était si faible, que la moitié de la pièce demeurait dans un clair obscur lugubre, dans lequel brillaient les angles des meubles vernis, et l'or, terni, du sujet, en cuivre doré, qui ornait la pendule, sous son globe bombé.

Le corps apparaissait, vaguement, sous le voile qui le couvrait.

On ne distinguait qu'une masse ronde, informe, dont les contours étaient accusés par le linceul.

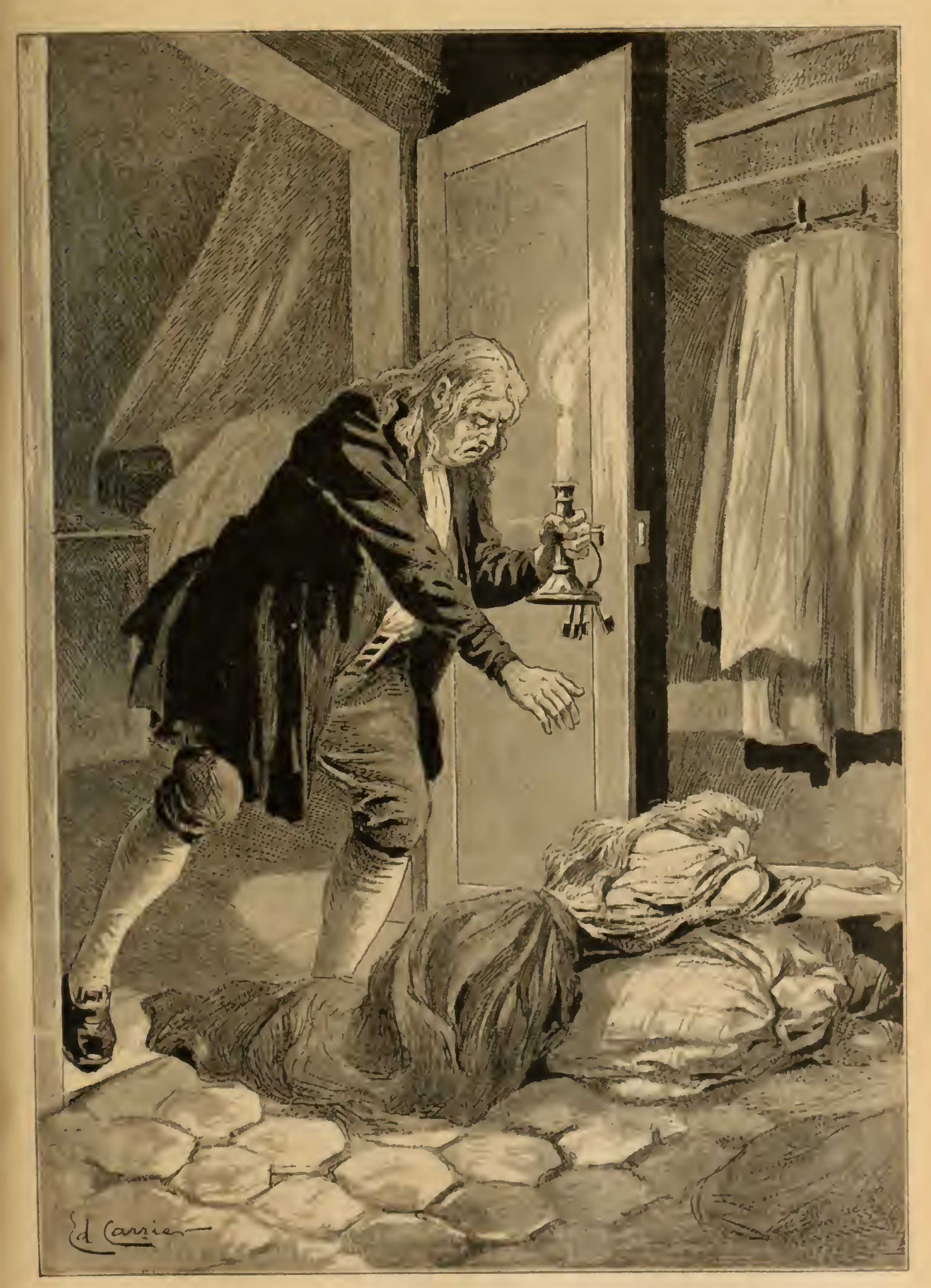
Môssieu Libérac, beaucoup moins rassuré qu'il ne le paraissait, marcha, cependant, vers le lit.

Il se pencha vers le cadavre, non sans frissonner de peur, lui aussi ; mais voulant paraître « crâne », aux yeux de la garde.

Il ne fallait pas qu'il tremblât devant témoins, lui qui avait incarné les Buridan, les Chicot, les d'Artagnan, les Dagobert, et autres héros qui n'avaient jamais eu peur !

— Hélas ! dit-il, en larmoyant, je vous le disais bien, madame. Vous avez rêvé ! Regardez ! Ma pauvre femme est bien morte ! Sa chère dépouille est toujours immobile, en son linceul !

La vieille, qui n'était pas convaincue, regarda le corps, inerte, de la Daunoux ; mais sans s'approcher, toutefois.



SON PIED AVAIT, EN EFFET, HEURTÉ UN CORPS. (PAGE 146.)

— Pourtant, je suis sûre de ce que je dis ! J'ai entendu deux soupirs. J'en mettrais ma main au feu, ainsi...

L'ex-cabotin s'assit, à quelques pas du lit, à la place qu'avait occupée la garde, très calme, au moins en apparence.

— C'est bien ! fit-il, par bravade ; mais en craignant fort que la garde ne le prît au mot : Vous pouvez vous retirer ! Vous avez besoin de vous reposer ! Je comprends cela. Vous vous êtes endormie, et c'est en rêve que vous avez entendu les soupirs dont vous parlez. Il est trois heures ! Je veillerai pendant le reste de la nuit. Allez vous reposer. Vous dormirez mieux dans votre lit.

Il s'attendait à quelque objection. La vieille, au contraire, très effrayée, vraiment, ne protesta pas. Pour la forme, elle s'excusa, seulement, tout en mettant son chapeau : Ce, à la grande surprise de môssieu Libérac, qui, par amour-propre, ne tenta pas de la retenir.

— Eh ! bien, dit-elle, enfin, monsieur a raison ! Puisque monsieur veut veiller, je deviens inutile. Je reviendrai demain ! Monsieur n'a besoin de rien avant que je m'en aille ?

— Non ! Non ! fit môssieu Libérac, profondément ému à la pensée qu'il allait rester en tête-à-tête avec le cadavre. Au diable la vieille ! Vous pouvez vous retirer. Bonsoir.

La garde ne se le fit pas répéter.

En un clin d'œil, elle se trouva prête à partir. Elle sortit en se confondant en salutations obséquieuses.

— Je souhaite bien le bonsoir à monsieur, dit-elle.

Elle poussa un « ouf ! » de satisfaction, quand elle se trouva dans la rue, déserte à cette heure, et si mal famée que le danger qu'elle y courait était bien réel.

Mais elle se sentit plus à l'aise.

Resté seul, l'ex-cabotin demeura, à sa place, pendant quelque temps, immobile.

La situation ne lui plaisait guère.

Il tremblait d'entendre, lui aussi, ces soupirs dont avait parlé la vieille. Il réfléchit. Que faire ? Il se dit que le corps de la Daunoux ne « s'en irait pas », certes ; que, par conséquent, il était parfaitement inutile de le garder. Car, après tout, garder cette morte, ça ne constituait pas, comme il se le disait à lui-même, « une attraction extraordinaire ».

Alors, il se disposa à regagner sa chambre. Il se leva, bien décidé. Il marcha vers la porte, précipitamment.

Mais, tout à coup, il fit un haut-le-corps.

Il s'arrêta tout frémissant. Il devint effroyablement pâle, et il sentit ses genoux faiblir et plier.

Il se mit subitement à trembler, pris d'un incommensurable effroi.

Le gros homme était, à son tour, épouvanté. Il n'osait plus faire un mouvement. Il n'eut pas, même, le courage de fuir. Il avait entendu, distinctement, dans cette chambre funèbre, bien close, retentir un profond soupir.

Ainsi, la vieille ne s'était pas trompée.

Elle n'avait pas rêvé, comme il l'avait cru.

Glacé par la peur, môssieu Libérac fit un violent effort pour regagner la chaise qui se trouvait près du lit. Il s'assit. Il était temps. Il ne pouvait plus se soutenir. Il demeura immobile, incapable de faire un mouvement, sans force, sans voix, même. Et, tout à coup, un deuxième soupir se fit entendre. L'ex-cabotin devint livide. Il essaya d'appeler ; mais ce fut vainement. La peur lui serrait la gorge. Il ne pouvait pas crier à l'aide.

Cependant, surmontant sa frayeur, il tourna la tête vers le corps qu'il vit, toujours, immobile, et sa terreur augmenta.

Son front était mouillé.

La sueur coulait sur son visage.

Ses dents se heurtaient sans discontinuer, ce qui produisait un bruit pareil à un grincement. Et ce bruit prit, à ses oreilles, des proportions formidables !

La lueur de la bougie était vacillante.

Tout à coup, aux yeux hallucinés de môssieu Libérac, le corps de la Daunoux, sous cette lueur, parut s'agiter, dans son linceul. Il crut voir, soudain, la morte, se lever, oh ! très distinctement ! Alors, il poussa un grand cri. Derechef, il voulut fuir. Mais il demeura à la même place, comme s'il avait été rivé au sol.

C'est qu'à son cri une plainte prolongée avait répondu... une plainte abominable, pareille au râle d'un agonisant.

Puis, môssieu Libérac entendit un bruit sourd, paraissant sortir des profondeurs de la muraille. Il prêta l'oreille. Le même bruit se fit entendre, de nouveau. Or ce bruit venait de l'angle opposé à celui où se trouvait le lit mortuaire.

Quand l'ex-cabotin eut constaté ce fait, il parut un peu rassuré.

Bientôt, il n'éprouva plus une aussi grande frayeur. Sa peur avait fait place, subitement, à un étonnement excessif. Alors, il prêta l'oreille, attentif.

Le bruit qu'il avait entendu semblait partir d'une petite pièce attenante à la chambre funèbre. La Daunoux, dans cette pièce, enfermait ses vêtements.

— C'est singulier ! dit môssieu Libérac.

Il réfléchit, un instant.

— Suis-je bête d'avoir eu si peur ! fit-il. C'est de là que vient le bruit, parbleu ! C'est évident. Voyons donc !

Il était très calme, à présent, tout à fait maître de lui. La peur, en effet, se dissipe avec autant de rapidité qu'elle vient.

L'ex-cabotin essaya, vainement, d'ouvrir la porte de la petite pièce. Elle était fermée à clé. Un instant, il chercha un outil quelconque pour faire sauter la serrure. Il ne trouva rien qui fût assez solide pour cet office. Tout à coup, il avisa, sur une commode, le trousseau de clés de la Daunoux.

— Eh! parbleu, fit-il, satisfait, la clé doit être là. Voyons donc, voyons donc!

Il prit le trousseau. La Daunoux, de plus en plus défiante, en vieillissant, avait la manie de tout enfermer.

L'anneau du trousseau retenait une vingtaine de clés.

— Quand le diable y serait, fit môssieu Libérac, il faudra bien que je sache... Allons! Allons! Faisons vite!

Il essaya, inutilement, plusieurs clés.

— Pas de veine! fit-il, très dépité.

Il examina les clés.

— Voyons! Celle-ci doit ouvrir. Non!

La sixième clé, seulement, tourna dans la serrure.

— Enfin! fit môssieu Libérac, avec satisfaction.

Il ouvrit.

— Voyons cela.

Alors, le veuf prit la bougie sur le guéridon, près du lit de la morte. Il entra dans la petite pièce. Il recula, soudain.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il, effrayé de nouveau.

Son pied avait, en effet, heurté un corps. Il se pencha. Il jeta un cri de surprise.

— Euterpe! Euterpe!... Par exemple, voilà qui est extraordinaire!

La jeune fille, en effet, gisait sur le plancher de la petite pièce. Elle était dans un état lamentable, à peine vêtue de loques immondes. Son beau visage, prodigieusement amaigri, était méconnaissable. Ses cheveux épars, dénoués, couvraient ses épaules nues.

Quand môssieu Libérac, agenouillé vers elle, souleva sa tête, ses yeux clos s'ouvrirent démesurément.

— J'ai faim! dit-elle, d'une voix faible, j'ai faim!

Et elle poussa un profond soupir, pareil à ceux qui avaient si fort effrayé, successivement, et la garde et môssieu Libérac.

L'ex-cabotin, prodigieusement surpris, et joyeux, en même temps, prit la jeune fille entre ses bras robustes. Il l'emporta dans sa chambre, tout frémissant de sentir ce beau corps dans ses bras. Il coucha Euterpe sur son lit.

— Elle a faim! Qu'est-ce que ça veut dire? Que diable faisait-elle là?

Il chercha, dans l'office, les restes de son dîner. Il les apporta, tout

courant, dans la chambre. Il les déposa sur une petite table. Puis, il approcha la table, toute servie, du lit où il avait placé la jeune fille.

— Mangez, mon enfant! dit-il.

Il lui donna du pain et une aile de poulet. La jeune fille se jeta, littéralement, sur ces vivres, et se mit à dévorer. L'ex-cabotin l'observait.

— Pas si vite! reprit-il. Il faut manger lentement, d'abord.

Il lui versa un grand verre de vin, dans lequel il jeta plusieurs gros morceaux de sucre, qu'il se mit en devoir de faire fondre.

— Buvez! Buvez à petites gorgées. Cela vous remettra! fit-il encore.

Il était stupéfait. Il n'en revenait pas. Il ne s'expliquait pas ce qui s'était passé. Il avait hâte de pouvoir interroger la jeune fille.

— Vous n'avez rien pris depuis longtemps, demanda-t-il enfin.

Tout à coup, l'ex-cabotin comprit, à demi.

Il eut un vague soupçon de la vérité.

A présent, la jeune fille était, à peu près, repue. Son visage, tout à l'heure très pâle, s'était insensiblement coloré.

Elle avait, promptement, recouvré ses forces.

L'ex-cabotin retira la table.

— Assez pour le moment, vous vous feriez mal, fit-il. Dans une heure, vous pourrez prendre encore quelque chose.

La jeune fille obéit. Elle paraissait absolument inconsciente.

— Ainsi vous étiez là! Depuis quand? interrogea-t-il.

— Je ne sais pas au juste! répondit la jeune fille.

Soudain, son esprit sembla redevenir lucide. Alors, elle parut effrayée. Elle se jeta, précipitamment, hors du lit où elle était étendue.

— Où allez-vous donc? demanda môssieu Libérac, de plus en plus surpris.

— J'ai peur! répliqua « Euterpe ». Je ne veux pas qu'on me remette là-bas. Je ne le veux pas! Je ne le veux pas! Sauvez-moi, je vous en prie! Oh! je vous en supplie. Dites, monsieur, qu'on ne me remette pas là-bas! Si vous saviez comme j'ai souffert! J'ai cru que j'allais mourir! Oh! j'ai peur, monsieur, j'ai peur!

— Mais peur de quoi?

— Vous le savez, vous, monsieur, je n'ai jamais fait de mal, jamais! Ce n'est pas ma faute si ma mère m'a abandonnée, si je suis seule au monde, si personne ne m'aime. Je travaille, vous le savez bien. Je travaille, je gagne mon pain.

» Si vous saviez comme je suis malheureuse! Quand je rentre, le soir, dans ma chambre, là-haut, au sixième étage, il y a des jours où je peux à peine me tenir debout, tant je suis exténuée! Je travaillerai encore plus. Je ferai tout ce qu'on voudra; mais je ne veux pas qu'on me remette là-bas. Je ne veux pas mourir : je suis trop jeune!

Elle se tut, un instant ; les sanglots l'étouffaient.

— Si vous saviez, reprit-elle. Je vous dis ça, à vous, qui vous êtes montré, parfois, bon pour moi, si vous saviez, plusieurs fois j'ai voulu fuir ! Mais madame, et vous aussi, vous avez connu ma mère. Si elle me cherche, c'est chez vous qu'elle viendra, d'abord.

» C'est pour cela que je suis restée, car un jour viendra, peut-être, où ma mère voudra me voir, me connaître, enfin. Elle doit avoir de bien graves motifs pour demeurer éloignée de moi si longtemps ! Ah ! monsieur Libérac, je vous en supplie, intercédez pour moi afin qu'on ne me fasse plus souffrir. C'est horrible, ce qu'on a fait.

— Mais enfin, que s'est-il donc passé ? Qui vous a mise là ? Expliquez-moi ça ! Et n'ayez pas peur, que diable !

— Un soir, commença la jeune fille, vous veniez de sortir, Madame m'a fait monter dans sa chambre. Elle m'a dit d'ôter ma robe, cette robe que je portais, à la brasserie, pour servir. Puis, quand je n'ai plus eu, sur moi, que ma chemise et mon jupon, elle m'a enfermée. J'étouffais, dans cette pièce où il n'y a pas de fenêtre. Et comme je souffrais dans cette obscurité !

» Chaque jour, madame m'apportait à manger. Chaque jour, je la suppliais de me faire sortir ! Je promettais de ne plus la mécontenter. Elle ne m'écoutait plus. Oh ! elle a été impitoyable ! J'ai bien souffert ! Hélas, un jour, madame ne parut pas. Le lendemain non plus. Et j'avais faim ! J'avais bien faim ! Puis, je ne sais plus ce qui s'est passé. J'ai cru que j'allais mourir ! Enfin, vous avez eu pitié de moi ! Vous m'avez sauvée ! Voilà ce qui s'est passé. Vous ne le saviez donc pas ?

Môssieu Libérac l'avait écouté parler, d'abord avec stupéfaction ; puis, il s'était mis à la regarder avec des yeux ardents, allumés par sa passion sénile.

La jeune fille s'en aperçut quand elle eut cessé de parler, et elle rougit.

Elle se sentit mal à l'aise. Elle venait seulement de constater qu'elle était demi-nue. Alors, pudiquement, elle croisa ses bras, sur sa gorge, dans une attitude chaste, embarrassée, charmante.

— Mon enfant ! lui dit môssieu Libérac, avec emphase, vous ne soufffrrrirrrez plus. Votre bourrrreau : Madame Liberrrac, est morrrte !

— Morte, fit la jeune fille, morte ! Vous dites que madame Libérac est morte ?

— Oui, mon enfant ! reprit l'ex-cabotin. Je suis veuf !

Et il regarda la jeune fille tandis qu'il parlait ainsi, afin de voir, sur son visage, l'effet que cette nouvelle, inattendue, devait, selon lui, produire sur la jeune fille. Mais elle ne parut pas entendre ce qu'il disait.

— Maintenant, dit encore môssieu Libérac, toujours sur ce ton décla-

matoire qu'il prenait dans les grandes occasions, vous resterez avec moi ; vous ne me quitterez plus et je ferai mon possible pour que vous soyez heureuse. Mais promettez-moi que vous ne direz, à personne, ce qui s'est passé?

— Je vous le promets.

— Bien ! ajouta l'ex-cabotin. A présent, reposez-vous. Vous devez en avoir besoin. Je vous cède ma chambre. Dormez ! Nous causerons demain !

Et il sortit, radieux.

Il bourra une pipe, qu'il alla fumer dans la brasserie. Il se versa un grand verre de kirsch, qu'il sirota, à petites gorgées. Et il reprit son rêve interrompu. Il revit la maisonnette blanche, aux volets verts, perdue dans les feuillages ; mais, cette fois, il aperçut, distinctement, dans les allées du jardin planté de fleurs, une silhouette délicate de femme, et cette femme, c'était Euterpe !

Môssieu Libérac exultait.

Rien ne manquait à son bonheur.

Il était libre, riche ! Il avait la jeune fille !

VI

Son rêve était réalisé ! Môssieu Libérac avait sa maisonnette.

Un grand jardin s'étendait devant.

La maisonnette était flanquée, à droite, d'un petit enclos, pour basse-cour, où le cabotin avait mis des poules qui picoraient en compagnie d'un magnifique coq — qui n'était pas dilettante ; mais virtuose : il chantait, en effet, du matin au soir.

Môssieu Libérac avait payé, le tout, vingt-deux mille francs. C'était à Saint-Cloud, sur les bords de la Seine. En cinq mois, Orphée avait vendu, moyennant la somme de quarante-trois mille cinq cents francs, matériel et fonds du cabaret du Coq dilettante.

Il avait acheté sa maisonnette, pareille à celle de son rêve, moins la couleur des volets, qui étaient blancs lors de l'acquisition ; mais il les avait fait peindre en vert, afin que tout fût d'accord avec ses vues.

Il était installé là depuis un mois, environ. On était en avril. Déjà, les branches des arbres étaient chargées de bourgeons, qui, sous peu, allaient éclater en feuilles. Une plate-bande de giroflées embaumait un coin du jardin. Les pêchers étaient en fleurs. L'ex-cabotin, ex-tavernier, à présent propriétaire campagnard, errait, sans cesse, à travers « sa propriété », examinant, soigneusement, la moindre pousse, et se plaisant à constater ses progrès quotidiens.

Il allait, vêtu d'une veste de chasse et d'un pantalon en velours noir, à grosses côtes et à boutons de bronze, coiffé d'un chapeau de paille dit « panama », à larges ailes, crânement incliné sur l'oreille droite, chaussé de sabots-souliers, à cause des terres grasses et humides dans lesquelles il pataugeait.

Il avait laissé repousser ses moustaches, très longues, très épaisses, et retroussées, en pointes, à leur extrémité.

Il avait acheté un chien, car il comptait bien chasser, l'automne venu.

Le chien le suivait, pas à pas, dans ses pérégrinations.

La maisonnette n'avait qu'un seul étage.

Au rez-de-chaussée : salle à manger, cuisine et salon, plus, une petite chambre.

Au premier : deux grandes chambres et un cabinet de toilette.

Le tout était garni des meubles de la Daunoux, que môssieu Libérac avait emportés.

Sa chambre était au premier étage.

Euterpe occupait la petite chambre du rez-de-chaussée.

— Orsini ! Rentrons ! dit môssieu Libérac à son chien, auquel il avait donné ce nom ronflant d'Orsini, en souvenir de la *Tour de Nesle*.

Le cabotin avait joué, en effet, avec grand succès — il l'affirmait du moins — le principal rôle de ce drame, le rôle de Buridan.

Il était huit heures du matin.

L'ex-mari de la Daunoux rôdait, dans son jardin, depuis plus d'une heure, déjà.

Il était fort matinal depuis qu'il s'était transformé en campagnard.

Le premier rayon de soleil qui dorait sa « propriété » l'éveillait.

Il se levait en toute hâte, sifflait son chien, et venait s'asseoir sous les arbres, où il fumait des cigares, en humant l'air frais du matin, tout parfumé des odeurs du printemps, de la sève des végétaux qui coulait, à flots, sous la poussée du renouveau.

Ce gros homme s'était découvert, « sur le tard », une âme éprise des poésies champêtres.

Las des rumeurs sourdes de Paris, des cris incessants de la grande ville, il goûtait un plaisir véritable à écouter les vagues frémissements de la nature en rut, et les roulades éperdues des oiseaux, qui, nichant dans « ses arbres », chantaient, dès l'aube, leur amour, et saluaient l'aurore.

Et puis, à un moment donné, moment impatiemment attendu, il entendait, tout à coup, dans le silence, troublé, seulement, par le bourdonnement des mouches, un craquement sonore.

C'était Euterpe qui poussait les volets de sa chambre.



— OUI, RÉPLIQUA-T-IL, NÉGLIGEMMENT... (PAGE 153.)

Alors, Orphée apercevait la jeune fille, radieuse apparition ! jolie, en sa camisole blanche, avec son visage reposé, avec ses cheveux ébouriffés, se montrant, soudain, dans l'encadrement de la fenêtre, au-dessus de la plate-bande de giroflées en fleurs, toute baignée dans le resplendissement d'un rayon de soleil !

Et cette apparition causait, à môssieu Liberac, une joie indicible.

— Euterpe est en retard, ce matin, murmura-t-il, tout à coup. Je la verrai tout à l'heure.

Et il répéta :

— Rentrons, Orsini !

L'ex-cabotin marcha vers la maisonnette.

Dans le vestibule, au pied de l'escalier, il ôta ses sabots-souliers. Il mit des pantoufles. Puis, il monta à sa chambre. Il fit sa toilette. Il fallait qu'il sortît. Il avait rendez-vous, à dix heures et demie, avec son notaire, qui devait lui remettre le reste des fonds provenant de la liquidation de la succession de la Daunoux.

Neuf heures sonnaient lorsqu'il reparut dans le jardin, prêt à partir, astiqué, pommadé, parfumé, ganté, tiré à quatre épingles, coiffé d'un chapeau haut de forme tout neuf, très luisant, vêtu d'une redingote en drap noir bien taillée et d'un pantalon de même étoffe, chaussé de fines bottines vernies resplendissantes.

Il portait un stick, fait d'un beau jonc surmonté d'une pomme d'or ciselée. Il etait très correct. Sa tenue était à peu près irréprochable.

— Mademoiselle est-elle levée? demanda-t-il à la jeune bonne qui le servait, une paysanne très niaise; mais assez jolie, très fraîche, surtout, solide comme un chêne, et travaillant comme quatre.

— Oui, m'sieu, répondit la bonne. Mamz'elle, alle est dans le jardin, assise sur le banc, là-bas, au bord de l'allée.

En effet, Orphée aperçut la jeune fille.

— Bien, dit-il à la bonne, je serai, là, à midi, pour déjeuner. Que tout soit prêt!

— Oui, m'sieu ! fit la bonne, en riant, bêtement.

Elle rentra dans la maisonnette pour faire sa besogne. Môssieu Libérac marcha vers Euterpe.

La jeune fille portait une robe de chambre assez élégante, bien pincée à la taille, en cachemire bleu clair, garnie d'une large bande de peluche d'un bleu un peu plus foncé.

Elle était tout simplement ravissante, en cette petite robe, assez ajustée pour que les rondeurs de son corps délicat fussent bien accusées, avec son visage rosé, ses yeux clairs et brillants, ses cheveux que le soleil dorait encore davantage.

En la voyant, môssieu Libérac frémit d'aise. Un frisson le secoua. Il se redressa pour faire valoir sa haute taille et sa belle prestance.

Il se ressouvint, à point nommé, de son rôle d'Athos, et, galamment, il s'approcha d'Euterpe en cherchant, dans sa mémoire de comédien, s'il n'y restait pas quelque fragment de madrigal gentilhommesque. Mais il ne trouva rien. Il dut se contenter de sa prose, à lui, Libérac.

— Eh! bien, ma belle « châtelaine », dit-il, en frisant sa moustache, vous voilà debout. Savez-vous bien que j'épie votre réveil depuis l'heure où se lève l'Aurore aux doigts de rose?

Il parut assez satisfait de ce qu'il venait de dire.

— Vous sortez ? demanda Euterpe en remarquant qu'il était, comme il disait, parfois, « sur son trente-et-un ».

— Oui, répliqua-t-il, négligemment, en jouant avec sa badine. J'ai rendez-vous, ce matin, avec mon « tabellion. »

« Tabellion » lui semblait plus euphonique.

— Tabellion... demanda Euterpe.

— Oui, je veux dire avec mon notaire, fit, négligemment, môssieu Libérac. Il doit me remettre des fonds.

Mais il ne crut pas devoir parler, plus longtemps, de ces questions d'intérêt. Il changea la conversation.

— Mon enfant, savez-vous que vous embellissez chaque jour davantage? La campagne vous fait beaucoup de bien. Ah ! l'air pur! Êtes-vous heureuse, au moins ?

— Oh ! parfaitement heureuse, répondit la jeune fille, non sans une certaine gêne, trop heureuse ! Ah ! monsieur Libérac, je ne sais, vraiment, comment vous remercier de vos bontés.

Elle était fort émue, en parlant ainsi.

Très simplement, la douce créature avait témoigné toute la reconnaissance dont son cœur débordait.

— Vraiment, dit-elle, je ne saurais vous dire, assez, combien je suis touchée de tout ce que vous avez fait pour moi. Oui, je suis bien heureuse, quand je compare mon sort présent à celui qui m'était fait, jadis ! Je dis cela sans reproche. Autrefois, madame Libérac avait été bonne, pour moi. En ses derniers jours, seulement, elle m'a fait souffrir, sans le vouloir probablement.

Elle se tut, un instant. Môssieu Libérac l'écoutait, charmé. Il ne pouvait se rassasier de la voir. En sa présence, il se sentait rajeunir, tout de bon !

— Mais j'ai bien réfléchi depuis quelques jours, reprit la jeune fille, et je vous dirai ce que j'ai résolu.

— Vous avez réfléchi ? dit le cabotin, pris d'inquiétude ; vous avez pris une résolution ? Quelle résolution ?

— Je ne veux pas vous arrêter à présent, monsieur, puisque vous sortez, dit la jeune fille, je vous ferai part de mes pensées cet après-midi, si vous voulez bien me le permettre.

— Dites-les tout de suite, mon enfant, fit môssieu Libérac en s'asseyant, sur le banc, à côté d'Euterpe. Dites-les tout de suite ? Vous m'inquiétez, vraiment. Parlez dès maintenant. Je ne suis pas pressé. Le tabel... le notaire attendra. Voilà tout ! Pardonnez-moi si j'insiste ; mais il faut que vous parliez sur-le-champ. Je vous en prie. Je serais, vraiment, mal à l'aise, si je partais sans savoir ce que vous avez à me dire.

C'est que je vous aime et que rien de ce qui vous touche ne me laisse indifférent !

Il parla avec véhémence, cette fois sans emphase, véritablement ému.

— Eh ! bien, dit la jeune fille, je parlerai donc. Aussi bien, cela me soulagera.

— Je vous écoute, fit môssieu Libérac, très perplexe. Mon enfant, parlez sans crainte. Vous savez bien que je suis votre ami et que je ne veux que votre bonheur.

La jeune fille se recueillit, un instant.

— Il faut que je vous dise d'abord, commença-t-elle, que, quelques jours après ce qui s'est passé lors de la mort de madame Libérac, quand nous nous sommes retrouvés, seuls, à la taverne du « Coq dilettante », j'ai compris que je ne pouvais rester, plus longtemps, auprès de vous.

Môssieu Libérac pâlit. Il avait eu le pressentiment de la confidence de la jeune fille.

— Que dites-vous? fit-il. Vous avez voulu me quitter? Pourquoi donc?

Le cabotin n'avait pas, dans le cerveau, une once de sens moral. Il était absolument inconscient. Bonhomme, au fond, ayant un cœur excellent; mais n'ayant reçu aucune éducation, fils naturel d'une femme de chambre, qui l'avait laissé, sur le pavé, à quatorze ans, il avait mené la vie sans avoir l'ombre même d'un scrupule, persuadé que chacun fait comme il peut, en ce bas monde ; n'ayant aucune croyance, et d'autre crainte que celle que lui inspiraient les gendarmes; d'ailleurs, vaniteux à l'excès, et tout à fait irresponsable.

La jeune fille, au contraire, qui avait, pourtant, grandi entre lui et la Daunoux, avait une droiture native excessive, et une délicatesse de sentiments vraiment extraordinaire, étant donné le milieu dans lequel elle avait vécu. Même, elle était restée naïve, et les scènes « crapuleuses » auxquelles elle avait assisté ne lui avaient rien enlevé de sa candeur naturelle et de sa pureté.

— Comment, vous avez voulu me quitter? dit, naïvement, môssieu Liberac, répétant son interrogation. Pourquoi donc?

Avec cette finesse exquise et profonde des jeunes filles, Euterpe se rendit bien compte que son interlocuteur ne comprenait rien aux causes des tourments qui l'obsédaient, elle ! Elle se dit qu'elle allait être obligée de donner des explications. Elle avait espéré qu'il comprendrait à demi. Déçue dans son espoir, elle rougit. Cependant, elle était bien décidée à parler. Elle reprit donc :

— Mon Dieu, dit-elle, je ne sais trop comment vous expliquer cela. Ma mère m'a confiée à vos soins. Ma mère a disparu. Elle est morte, peut-

être ! Bref, je suis restée avec vous. Je me rendais utile. Je gagnais ma vie. Je n'étais pas complètement à votre charge. Et puis, enfin, madame Libérac était là. Je ne sais pas si vous comprenez bien...

Môssieu Libérac ne comprenait pas du tout.

— Achevez ? dit-il. Achevez !

— Or, reprit la jeune fille, toute confuse en songeant qu'il lui faudrait aller jusqu'au bout de ses explications, or, madame Libérac morte, vous avez vendu la taverne, vous avez acheté cette maison. Vous avez souhaité que j'y vinsse avec vous. Je n'ai pas eu la force de vous résister, je l'avoue. Vous étiez seul, triste, affligé. (Elle exagérait, à dessein, et fort habilement.) Vous paraissiez moins désolé quand j'étais près de vous. Je crus qu'il était de mon devoir de ne pas vous affliger davantage. Alors, je vous suivis. Mais, à présent, vous êtes dans un état d'esprit moins sombre. Vous paraissez tout heureux de votre nouvelle installation, et, en effet, elle vous procure une distraction utile, qui adoucit le chagrin que vous éprouvez de la perte que vous avez faite récemment.

— Eh ! bien, dit le cabotin, où voulez-vous en venir ?

— A ceci, dit la jeune fille, très résolument, pour en finir, d'un seul coup, à ceci, qu'il faut, à présent, que je vous quitte.

Môssieu Libérac reçut ce coup en plein cœur. Il sursauta. Il se leva très agité.

— Il faut que vous me quittiez ! Pourquoi ? Expliquez-vous ! demanda-t-il.

— Il suffira, pour cela, que je vous raconte un fait qui s'est produit il y a cinq jours.

— Un fait, il y a cinq jours ! Quel fait ? Que voulez-vous dire ?

— Il y a cinq jours, je passais dans une rue voisine de cette maison. J'étais allée me promener dans le parc. J'étais modestement mise. Mon allure n'avait rien qui autorisât la médisance. Or, comme je traversais la chaussée, je me trouvai, tout à coup, devant un estaminet. Il y avait une table dehors, sur le trottoir. Trois hommes buvaient. — « Crédié ! la jolie fille ! » dit l'un d'eux en me voyant. — Je répète textuellement. — « Ah ! dit un autre, c'est la maîtresse du nouveau propriétaire de la maisonnette des Champy. »

— Les drrrôles ! fit môssieu Libérac, indigné. Les infâmes insulteurs de femmes !

— Depuis, reprit la jeune fille, j'ai beaucoup réfléchi. Il est certain que ma position, auprès de vous, seul désormais, prête, singulièrement, à la calomnie. Pour vous, comme pour moi, il importe de prendre une résolution. Or, cette résolution, je l'ai prise : il faut que je parte

» Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Je vous en serai éternellement reconnaissante. Je serais bien heureuse si je trouvais,

jamais, le moyen de vous prouver ma gratitude. Mais il faut que je parte. Je me tirerai d'affaire. Il me faut si peu de chose! Je partirai donc, ma décision est absolument irrévocable. Je suis sûre que vous êtes de mon avis.

— Oui et non, répondit l'ex-cabotin, abasourdi. Oui, en ce sens que je caresse, depuis quelque temps, une idée qui me paraît devoir arranger toutes choses.

Il sourit, ce disant. Il était, pourtant, au fond, très ému, car il allait faire, à la jeune fille, la confidence des sentiments qu'il éprouvait pour elle, et, si l'occasion lui semblait bonne, il était beaucoup moins sûr de lui, à ce moment décisif.

— Oui, reprit-il, si vous le vouliez, il y aurait un moyen de tout arranger.

Ce fut au tour de la jeune fille d'être surprise.

— Un moyen ! Quel moyen ? interrogea-t-elle.

— Mon enfant, répliqua môssieu Libérac, solennellement, je vais vous dire une chose qui vous surprendra. Je ne vous en ai pas parlé, encore, car le moment me paraissait inopportun : Le deuil qui m'afflige est encore trop récent; mais les circonstances me contraignent à me préoccuper moins des bienséances que de notre bonheur à tous les deux.

» Mon enfant, vous pourriez, si vous le vouliez, faire, de moi, le mortel le plus heureux qui se puisse voir. Vous n'avez pas vingt ans, j'ai dépassé la cinquantaine. Je pourrais être votre père ; mais je vous aime, je vous aime depuis longtemps déjà. J'ai su garder mon secret. Oui, je vous aime avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Enfin, mon bonheur serait indescriptible si vous consentiez à m'accorder votre main, à devenir ma femme. Ce disant, le cabotin mit un genou en terre, et posa, gravement, la main gauche sur son cœur, dans la pose traditionnelle des amoureux de théâtre.

La jeune fille se fit violence pour ne pas éclater de rire à la face de son étrange amoureux, moins encore à cause de sa déclaration ampoulée qu'à cause de sa posture ridicule. Elle était abasourdie. Jamais elle n'avait imaginé qu'un jour viendrait où elle pourrait remplacer la Daunoux et devenir madame Libérac.

Le cabotin ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Je sais, dit-il, avec son emphase habituelle, je sais que les jeunes filles se font, volontiers, un idéal. Elles voient, dans une fiction, quelque brillant cavalier, tout empanaché, la rapière au flanc, qu'elles adorent ! Fadaises que tout cela, mon enfant ! Moi, je serai votre protecteur, votre père, plus que votre mari. Je me doute bien que je ne réalise pas, le moins du monde, l'être idéal que votre imagination a forgé. Croyez que cet être n'existe pas ! Il vous faut un homme mûr, qui vous tienne lieu

de famille, et qui vous mette à l'abri des dangers qu'une belle créature, de votre âge, court, surtout dans votre situation, car personne, hormis moi, ne vous protège, ne vous aime.

» Ne me répondez pas. Réfléchissez à ma proposition. Vous me ferez connaître votre décision dans huit jours. Jusque-là, restez ici, je vous en supplie ! Quand vous aurez décidé, je m'inclinerai devant votre résolution, quelle qu'elle soit. Vous partirez. Je veillerai, paternellement, sur vous. Vous me le permettrez? Je vous aiderai, au besoin. Et, n'ayant pu être votre époux, je serai, du moins, votre ami fidèle! Je vous laisse, mon enfant. Je pars. Songez que vous pouvez, d'un mot, faire le bonheur, ou le malheur, des jours qui me restent. Adieu ! Adieu !

Et, laissant la jeune fille à la fois surprise, troublée, et émue, il partit, prestement, en s'efforçant d'avoir une allure juvénile, car il se croyait observé par celle à qui il venait de faire une déclaration si étrange et si inattendue !

Il disparut, bientôt.

VII

Môssieu Libérac s'était attardé, cependant.

En arrivant, à Paris, chez le « tabellion », il ne le trouva plus. Le notaire ne devait revenir, en son étude, que vers deux heures après midi. L'amoureux d'Euterpe déjeuna dans un restaurant. Et, vers deux heures, il retourna chez le notaire.

Une demi-heure après, il sortit de l'étude, ayant réglé, définitivement, son compte, et touché la somme qui lui revenait.

Il se mit à marcher, rapidement, se rendant à la gare Saint-Lazare. Il avait hâte de rentrer chez lui, de revoir la jeune fille. Comment avait-elle pris sa confidence? Il était très perplexe, à ce sujet. Sa préoccupation était si profonde, et sa marche si rapide, qu'il bousculait les passants, sur sa route, sans entendre leurs protestations. Il heurta, cependant, si violemment, un homme, que celui-ci se retourna et l'injuria. Môssieu Libérac fut, ainsi, tiré de sa rêverie. Il s'excusa, fort poliment, et l'homme s'éloigna, calmé.

Mais tout à coup, l'ex-cabotin poussa un cri de surprise : Euterpe venait de passer à ses côtés. Elle l'avait vu, sans doute, car elle marchait, à présent, plus vite, comme si elle avait eu hâte de lui échapper.

Môssieu Libérac, interdit, s'arrêta, net.

Puis, il s'élança sur les traces de la jeune fille. Mais la distance qui les séparait était déjà fort grande.

L'ex-cabotin se mit à courir. Euterpe ne s'était pas retournée.

— Il est impossible que ce soit elle, se dit môssieu Liberac. Je me suis trompé. J'ai été halluciné. Mon esprit est tellement occupé d'elle! Fatale passion ! A mon âge !

Il rattrapa la jeune fille. Il l'appela, lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas d'elle.

— Euterpe ! Euterpe ! cria-t-il, d'une voix forte.

La jeune fille n'eut pas l'air de l'entendre. Les passants, cependant, se retournaient pour voir cet homme, au visage bouleversé, qui avait l'air d'un fou.

— Plus de doute, se dit-il. Elle fuit. La déclaration de ce matin a hâté l'effet de sa résolution. Ah ! l'ingrate !

Cependant, il eut un doute. Il se rassura. Alors, il en revint à sa première idée. Il avait dû se tromper. Oui, il s'était trompé, bien évidemment. En effet, il n'était plus qu'à deux pas de la jeune fille. Il put détailler, pièce à pièce, l'ensemble de son ajustement très riche.

— Euterpe, n'a pas de pareilles toilettesse dit-il. Il faut voir le visage de cette jeune fille.

Il marcha plus vite, de façon à la dépasser. Puis, il se retourna, brusquement.

— O rage ! murmura-t-il. C'est bien elle ! Elle fait semblant de ne pas me voir.

Il eut, pourtant, encore un doute.

— Peut-être est-ce quelque ressemblance extraordinaire, pensa-t-il

La jeune fille reprit son avance.

Môssieu Libérac la suivit, machinalement.

Il balança pour savoir s'il devait l'aborder, lui parler, lui demander compte de son ingratitude. Il ne l'osa pas. Après avoir parcouru l'avenue de l'Opéra aux trousses de la jeune fille, il la suivit, successivement, tandis qu'elle traversait la place du Carrousel et le pont des Saint-Pères. Arrivée sur le quai, elle tourna à gauche. Tout à coup, môssieu Libérac, non sans une surprise grandissante, la vit entrer dans un hôtel qui se trouvait proche de la rue des Saint-Pères.

— Par exemple, voilà qui est singulier ! s'écria-t-il.

Alors, la jalousie le mordit au cœur.

En un clin d'œil, son imagination lui suggéra cent idées plus affreuses l'une que l'autre. Cependant, il s'arrêta en face de l'hôtel où il avait vu entrer Euterpe.

Il traversa la chaussée, gagna le trottoir jusqu'au parapet du quai, afin de mieux voir l'hôtel. Là, mêlé aux curieux qui furetaient dans les boîtes des bouquinistes, il observa.

Or, cet hôtel où môssieu Libérac avait vu la jeune fille pénétrer, c'était celui de M. Robert Thomery.



— BON! LE DROLE EST A MOI... (PAGE 161.)

L'ex-cabotin était haletant. Que faire? Il n'y avait plus de doute possible.

Il avait parfaitement reconnu Euterpe.

Mais, ô désespoir, non plus Euterpe simplement vêtue, non plus Euterpe avec son visage candide; mais une Euterpe qu'il ne connaissait pas, richement mise, et avec une physionomie radicalement différente de celle qui l'avait charmé.

Celle-ci avait l'air hautain, la démarche hardie. Môssieu Libérac était, en même temps, profondément surpris et navré.

D'où lui venait cette riche toilette?

Qu'allait-elle faire en cet hôtel?

Parbleu! C'était bien simple : elle s'était rendue près de quelque amant.

— Fiez-vous donc à la candeur des filles? dit môssieu Libérac, désespéré.

Il fallait, pourtant, prendre une résolution. Et, en y réfléchissant, le cabotin fut, de nouveau, repris par ses doutes. Il avait vu Euterpe, il l'avait parfaitement reconnue, c'était bien elle. Et, pourtant, il n'était pas possible que ce fût elle. Non, ce n'était pas possible! Euterpe était toujours à Saint-Cloud, dans la maisonnette, avec sa robe de chambre bleue qui moulait ses formes adorables. Il y avait, dans cette affaire, un mystère, à coup sûr. Or, ce mystère, il importait, à môssieu Libérac, de le pénétrer.

— Finissons-en : Je vais entrer dans cet hôtel. J'interrogerai. Je saurai à quoi m'en tenir,

Et, très résolu, il fit quelques pas en avant. Il s'arrêta, soudain, tout net.

— On va me jeter à la porte comme un laquais! pensa-t-il.

Il réfléchit encore.

— Non, on ne me chassera pas, car, après tout, j'ai des droits sur cette jeune fille : sa mère l'a confiée à ma défunte femme. Elle, morte, je suis responsable de la jeune fille, je dois la surveiller.

Il se pénétra, si bien, de ses droits, qu'il se rassura. Alors, tout à fait résolu, il vint sonner à la porte derrière laquelle il avait vu disparaître la jeune fille.

La porte s'ouvrit. Le cabotin entra. Tout d'abord, il fut un peu décontenancé. Il n'avait jamais pu vaincre un fond de timidité qu'il cachait, souvent, sous des dehors insolents.

Il criait fort, pour se donner de l'assurance, comme les enfants, dans les ténèbres, pour vaincre leur frayeur. C'est que l'aspect solennel de l'hôtel lui avait causé quelque surprise.

Et puis, il avait vu venir, à lui, un grand laquais, en livrée noire, très correcte : le concierge de l'hôtel, et, s'étant senti dans la « haute », il avait regretté sa démarche.

— Monsieur désire? lui demanda le concierge, d'un air arrogant.

Môssieu Libérac ne sut comment s'expliquer. Il demeura, tout d'abord, bouche bée, très mal à l'aise sous le regard, assez malveillant, du laquais, qui réitéra sa question, avec sa politesse froide, apprêtée, de domestique de bonne maison.

— Monsieur désire?

Le cabotin se dit qu'il fallait payer d'audace. Il appela, cette fois encore, à la rescousse, ses souvenirs de théâtre. Il toisa le « larbin » des pieds à la tête, et, se redressant :

— Mon ami, dit-il, avec un geste protecteur, et avec son emphase des moments solennels, mon ami je désirrrerrais que vous me donnassiez un rrenseignement.

Le concierge, peu habitué à de pareilles manières, fut ébloui : Son interlocuteur parlait comme les « seigneurs » qu'il avait vus sur la scène de l'Ambigu. Il changea d'allures, tout aussitôt. Môssieu Libérac constata qu'il avait produit son effet.

— Bon ! Le drôle est à moi, se dit-il.

— Un renseignement? Bien volontiers, si j'en suis capable, fit le valet.

L'ex-cabotin tira, solennellement, de son gousset, dix francs, qu'il mit dans la main du laquais.

Ce deuxième « effet », surajouté à l'autre, décida de la victoire. Môssieu Libérac regretta de n'avoir pas une bourse à jeter, à ce « maroufle », par un geste noble.

Il vit bien, cependant, que la vue de la pièce de dix francs avait délié la langue du « drôle ».

— Voici... Tout à l'heure, une jeune fille est entrée ici? reprit-il.

Il fit, à grands traits, le portrait de la jeune fille.

— Oui, repondit le valet, c'est la fille de M. Robert Thomery, mon maître, le propriétaire de cet hôtel, le savant illustre dont monsieur doit connaître le nom.

— Ah! fit môssieu Libérac, cette jeune fille, qui est entrée, ici, tout à l'heure, c'est la fille de M. Robert Thomery, le savant électricien?

— Le savant électricien, précisément, je vois que monsieur connaît le nom de mon maître. Oui, cette jeune fille est mademoiselle Edwige Thomery.

Môssieu Libérac observa le visage du laquais pour se rendre compte du degré de confiance qu'il devait avoir en ses paroles.

Le laquais avait assurément dit la vérité.

— Ainsi, pensa-t-il, ainsi, j'avais deviné juste; j'ai été abusé par une ressemblance vraiment extraordinaire. C'est étrange, en effet, comme cette demoiselle Edwige Thomery ressemble à Euterpe. Je comprends fort bien, à présent, l'affaire du *Courrier de Lyon*, Edwige Thomery est la Dubosq d'Euterpe Lesurques... J'aurais juré, tout d'abord, que cette jeune fille, que j'ai rencontrée, était bien Euterpe : ma douce fiancée!

Cependant, une pensée lui vint qui fit naître un doute en son esprit.

— Mais, expliquez-moi donc comment il se fait que mademoiselle Edwige Thomery, sort, ainsi, seule, à pied... Car, enfin, d'ordinaire, les jeunes filles de famille ne sortent guère qu'accompagnées.

— Monsieur a tout à fait raison. Mais mademoiselle Edwige Thomery a été élevée à l' « anglaise », comme on dit, c'est-à-dire qu'elle vit librement. Il lui arrive, fréquemment, de sortir seule. Mais elle sort, aussi, d'ordinaire, avec son institutrice : mademoiselle Juliette Ternays.

Môssieu Libérac, en entendant ce nom, à l'improviste, fit un bond.

— Qu'a donc monsieur? fit le laquais.

L'ex-cabotin se remit vite de l'émotion poignante qu'il avait éprouvée.

— Rien ! fit-il. Ah! mademoiselle Edwige Thomery sort, aussi, avec son institutrice! Redites-moi donc le nom de cette institutrice?

— Mademoiselle Juliette Ternays. Est-ce que monsieur la connaît?

— Non.

— J'avais cru...

— Elle habite aussi l'hôtel?

— Oui, monsieur. C'est mademoiselle Juliette qui a fait l'éducation de mademoiselle Edwige.

Il y eut un silence.

— C'est tout ce que monsieur veut savoir? reprit le valet.

— Oui, oui, merci, mon ami, merci bien. C'est tout ce que je voulais savoir répliqua M. Libérac.

En effet, il en avait appris assez. Il lui tardait de se retrouver seul, pour songer à l'étonnante découverte que le hasard lui avait ménagée. Il sortit. Le laquais, obséquieux, le reconduisit, poliment, jusqu'à la porte, qu'il ferma sur lui.

— Par exemple, se dit l'ex-cabotin, en se retrouvant sur le quai, voilà une découverte qui est de nature à servir mes projets. Ah! mademoiselle Juliette, la mère d'Euterpe, est là. Elle est institutrice de mademoiselle Edwige Thomery. Eh! mais... il ne s'agit plus, maintenant, que de savoir conduire ma barque habilement, et la petite sera à moi !

Dix minutes après, il arrivait à la gare Saint-Lazare, juste assez tôt pour prendre le train.

VIII

Il était dix heures du soir. Depuis une heure, môssieu Libérac s'était retiré dans sa chambre, au premier étage de sa maisonnette. Il était dans la jubilation la plus profonde. Assis devant une table, il songeait.

La table était couverte de papiers jaunis, de vieilles lettres, de pièces diverses, — épars. Il y avait, à ses côtés, une malle, une de ces malles

anciennes, de forme longue, dont le dessus était garni de soies de porc.

C'est de cette malle qu'il avait tiré tous les papiers dont la table était jonchée.

Le cabotin prit, devant lui, un petit portefeuille, d'où il tira des lettres.

— Enfin! dit-il, j'ai retrouvé ce portefeuille. Tout de même, j'ai eu du nez, jadis, quand j'ai gardé ces papiers que ma défunte femme voulait anéantir. Ils vont joliment me servir, à présent. Le sort est pour moi, décidément. Tout va bien!

Or, ce portefeuille, c'était celui que la Daunoux avait pris, chez mademoiselle Juliette, la veille du jour où elle avait quitté l'hôtel du Nouveau-Monde, lors des fouilles que l'ex-modèle avait entreprises, avec môssieu Liberac, dans le logement de sa mystérieuse locataire.

Le cabotin examina les papiers que contenait le portefeuille.

— Toutes les lettres du « tourlourou » sont là!... dit-il, en souriant.

Puis, il se sentit attendri.

Par la pensée, il s'était soudainement reporté à cette soirée, où, dans le bureau de l'hôtel, la Daunoux, très désappointée, avait parcouru la correspondance du sergent Minot.

On se rappelle, en effet, que ces lettres étaient celles que Juliette avait emportées de chez Mélanie Minot, le soir du crime de Buc, lettres qu'elle n'avait pu jeter, ainsi que la bourse de madame Thomery, dans la voiture du colporteur Victor Jaury.

— Ah! dit môssieu Libérac, avec joie. Et la lettre de l'homme est là, aussi, la lettre tombée des vêtements de cet inconnu qui a visité mademoiselle Juliette la veille de son départ, cette lettre que ma femme a ramassée au pied de l'escalier...

Il déplia la lettre.

Il lut :

« Venez, ce soir, à onze heures.

» Ma femme de chambre vous introduira dans une chambre voisine de la mienne, où vous attendrez.

» Je vous y trouverai dès que mon mari se sera retiré dans son appartement.

» Soyez prudent! »

— Voilà cette fameuse lettre, reprit le cabotin, qui a tant excité la curiosité de ma femme. Le fait est que cette lettre est étrange. Il est bon d'avoir de l'ordre. Voyons, récapitulons... Il y a dix-huit ans, mademoiselle Ternays, locataire de l'hôtel du Nouveau-Monde, personne très mystérieuse, nous quitte, en nous confiant son enfant. Elle part pour commencer l'éducation d'une petite fille de parents fortunés. Je me rappelle tout cela très nettement. « On doit assurer mon avenir, nous dit-

elle, alors. Si je plais, et je m'y emploierai de toutes mes forces, je recevrai une somme assez importante : trente mille francs, quand j'aurai terminé l'éducation de l'enfant. » Puis, elle part.

Pendant six ans, elle paie, fort régulièrement, la pension de la petite à nous confiée. Elle vient voir l'enfant tous les quinze jours ; mais sans nous donner jamais son adresse. Puis, soudain, elle disparait. Je la retrouve, enfin. Le hasard est un grand maître ! — C'est ma pauvre femme qui serait étonnée ! — Je la retrouve, et, cela, grâce à son élève, que je prends pour Euterpe. Même, Tout cela est bien extraordinaire. Il est écrit que cette Juliette excitera ma curiosité toute ma vie.

Il y a, évidemment, sous tout cela, quelque mystère que je ne serais pas fâché d'éclaircir. N'importe ! tout cela va me servir. Il n'y a qu'un seul point de vrai dans tout ce que nous a dit, jadis, mademoiselle Juliette. Décidément, ma femme avait raison quand elle disait, en parlant de la Juliette :

« Si nous prévenions la police ! »

Il fit une cigarette, qu'il alluma.

Il commença à fumer tout en poursuivant sa rêverie.

— Tout celà ne me regarde pas, ne songeons qu'à nos intérêts. Euterpe, à dîner, ce soir, a été fort gracieuse, avec moi : preuve qu'elle a bien pris ma déclaration de ce matin. De plus, à présent, j'ai un gros atout dans mon jeu, je vais lui rendre sa mère. C'est un service, cela, ajouté à tous ceux que je lui ai rendus, déjà.

» Il y a de quoi enchaîner, davantage encore, sa reconnaissance, cela n'est pas douteux. Et puis, après tout, si je ne suis plus d'un âge où l'on épouse des jeunes filles de vingt ans, je suis assez bien conservé, certes, pour plaire encore. Pourquoi pas ? On fait, encore, son petit effet quand on est sur son « trente-et-un ».

Ce disant, il se leva. Il se regarda dans la glace de son armoire. Il se sourit. Il se trouva bien. Il parut fort satisfait de son examen.

— Donc, mon mariage est en bonne voie. Demain, sans plus tarder, dûment tiré à quatre épingles, très correct, ganté, je me rendrai, de mon pied léger, chez M. Robert Thomery, le savant électricien. Je demanderai à parler à mademoiselle Juliette Ternays, institutrice de mademoiselle Edwige Thomery. Tableau ! Je suis curieux de voir quelle figure elle fera en me voyant.

Cette pensée lui donna quelque inquiétude. Il se méfiait toujours de sa timidité native, qu'il n'avait jamais pu vaincre.

— La reconnaîtrai-je ? Il y a treize ans que je ne l'ai vue. En treize ans, on change, certes, les femmes surtout.

Puis, il songea à ce qu'il lui dirait.

Là était le difficile.

— Je lui dirai... Je lui dirai : « Mademoiselle, je viens... »

Après ce beau début, il s'arrêta, net. Déjà, il était à court. Il s'était vu, par la pensée, face à face avec mademoiselle Juliette.

— Bon! Bon! Je trouverai quand je serai là. Mais... pour quel diable de motif n'est-elle pas revenue voir sa fille? On n'abandonne pas, comme ça, son enfant. Elle avait l'air de l'adorer, jadis!

Cette idée le rendit, de nouveau, perplexe.

— Oui, c'est singulier! Je n'avais jamais songé à cela. Je la croyais loin d'ici, à l'étranger, même, ou morte. Mais ici, à Paris, près de sa fille, elle ne s'est pas occupée d'elle pendant treize ans. C'est singulier! tout cela ressemble assez à un abandon, il me semble.

» Or, il faut qu'une mère ait de bien graves motifs pour abandonner, ainsi, son enfant. Oh! le mystère augmente dans des proportions excessives! Si je continue à penser à cela plus longtemps, je risque fort de n'y plus rien voir du tout avant peu.

On voit que le cabotin n'était pas du tout inintelligent, et qu'il déduisait toutes choses fort judicieusement.

— Quoi qu'il en soit, je risque fort d'être assez mal reçu. Évidemment, la famille de son élève ignore l'existence de la fille de mademoiselle Juliette. Elle a caché, soigneusement, son passé, que je ne connais pas moi-même. Or, en me voyant apparaître, que se passera-t-il? Si elle allait ne pas me reconnaître?... Si elle allait insinuer qu'elle ne sait pas ce que je veux lui dire? C'est possible, après tout. Elle craindra, peut-être, de compromettre sa situation. Heureusement, j'ai le portefeuille, le bon petit portefeuille!

Il pâlit.

— Est-ce bien une preuve? Ces lettres, d'un simple sergent, assez « peu dégourdi », ce me semble, ne lui étaient pas adressées, c'est certain. Oh! quel mystère insondable! Décidement, je crains fort que ma pauvre défunte n'ait eu raison de se méfier de cette mysterieuse créature.

» Bah! j'agirai discrètement. Je lui dirai que j'aime sa fille, que je veux l'épouser. Et, pour peu que la petite la gêne, et elle la gêne, cela n'est pas douteux, — pourquoi? je l'ignore, et cela m'est égal, elle sera enchantée de s'en débarrasser en me la donnant pour femme. Je le répète, c'est un atout dans mon jeu. Avant trois mois, je serai, ou je me trompe fort, l'heureux époux de la jolie Euterpe.

Il sourit.

— Même, je ne désespère pas de me faire verser, par cette mère dénaturée, en capital et intérêts, les arrérages de la pension promise pour la petite. Or, à raison de quinze cents francs par an, pendant treize ans, cela ne fait pas loin de vingt mille francs, avec les intérêts, vingt mille francs, qui, joints à ce qui me reste, nous permettraient de vivre, sans

travailler, et à l'abri du besoin pendant le reste de nos jours. Tiens! Cette somme est due, après tout; elle me revient, de droit. Elle constituerait la dot de ma femme. J'y songerai.

Et, comme minuit sonnait, môssieu Libérac se mit au lit. Il était très las. Il s'endormit promptement. Il rêva qu'il épousait Euterpe, et que mademoiselle Juliette lui donnait une fortune!

IX

L'excellent docteur Trévenec était un ami de la famille Thomery. Il s'intéressait, beaucoup, au sort de l'infortunée paralytique. Chaque semaine, il venait la voir, très régulièrement. Or, c'était précisément le jour de sa visite hebdomadaire. Il venait d'entrer dans le salon de famille où avait eu lieu, quelques mois auparavant, l'entrevue de madame veuve Jaury avec M. et madame Thomery.

La demoiselle de compagnie de madame Thomery vint au-devant du docteur.

On était au mois d'avril, et la journée était magnifique. C'était une de ces superbes journées de printemps que le soleil chauffe, déjà, fortement, et durant lesquelles on se sent, en quelque sorte, revivifié. La fenêtre du salon : une grande fenêtre à balcon, en forme de baie, était largement ouverte. Cette fenêtre donnait sur le quai.

La demoiselle de compagnie avait roulé le fauteuil de madame Thomery près de cette fenêtre, à la grande satisfaction de la paralysée. En effet, l'aspect, très pittoresque, du quai, où se produisait un incessant va-et-vient, la distrayait. Le soleil se jouait, sur l'eau, dont il faisait miroiter les petites vagues. Les bateaux passaient, de temps à autre, chargés de passagers, et laissant, derrière eux, un sillage, qui s'effaçait peu à peu. Les arbres, qui bordent les quais, commençaient à se couvrir de feuilles : panache verdoyant qui frémissait, sous les souffles légers du vent. A l'horizon, le vieux Louvre, et la tour de Saint-Germain-l'Auxerrois se dessinaient, dans une teinte grise très fine, sur le fond clair du ciel.

— Vous avez eu une idée fort ingénieuse, ma chère enfant, dit le docteur à la demoiselle de compagnie, en traînant ici le fauteuil de notre chère malade.

Puis, s'adressant à madame Thomery :

— Vous êtes satisfaite de vous trouver là, n'est-il pas vrai?

La paralysée répondit affirmativement.

— En effet, dit le docteur, vous avez bonne mine. Ah! le soleil! Parlez-moi du soleil! Voilà un grand médecin.



— OH! NOUS AVONS TOUJOURS CE GROS CHAGRIN... (PAGE 167.)

Il se tourna vers la lectrice.

— Mademoiselle, vous pourrez laisser, là, madame Thomery, tant que le soleil luira. Mais, dès qu'il aura disparu, il faudra refermer la fenêtre : A la tombée de la nuit le froid est encore vif. Et comment allez-vous aujourd'hui, chère madame? Bien, il me semble?

Madame Thomery répondit « Oui » en fermant les yeux.

— Oh! nous avons toujours ce gros chagrin qui nous fait tant souf-

frir, cause de tout notre mal, dit le docteur, paternellement. N'est-ce pas? Répondez?

La physionomie de la paralysée exprima qu'elle n'avait pas de chagrin

— Si! Si! dit le docteur. C'est de ce chagrin que vient votre mal. Je vous en supplie, chère madame, faites quelque chose pour nous : Éloignez de votre pensée tout souci. Je ne désespère pas de vous guérir. Seulement, il faut que vous nous aidiez. Songez qu'un jour vous pourriez être arrachée à votre immobilité, que vous pourriez parler.

Les yeux de madame Thomery flamboyèrent.

— Que vous pourriez embrasser votre fille! reprit le docteur. Chassez donc de votre esprit toutes les pensées noires qui l'assiègent, et je vous réponds, moi, vous entendez... je vous réponds de la guérison.

Le docteur se leva.

— Allons, je me sauve, dit-il, je me sauve. Mes malades m'attendent. Tout va bien! Je suis rempli d'espoir. Ainsi, c'est convenu, chère madame? Plus de papillons noirs. Aidez la nature. Regardez le soleil, et espérez!

Il salua madame Thomery.

La demoiselle de compagnie le reconduisit.

Elle s'était prise d'affection pour la paralysée, qu'elle soignait avec un dévouement excessif.

— Est-il donc vrai, monsieur, que vous espérez voir, un jour, cette pauvre femme délivrée?

— Très sincèrement, je le crois. Malheureusement, on la délaisse trop. On la livre trop à ses pensées. Elle passe ses journées à rêver... à quoi? Personne ne le sait. Assurément, ses pensées sont sombres. Comment pourrait-il en être autrement, dans sa situation? Oui, il faudrait qu'elle fût distraite, sans cesse. Il faudrait qu'elle fût entourée.

» Mais son mari, M. Thomery, tout occupé de ses travaux, et sa fille, mademoiselle Edwige, qui ne songe qu'aux plaisirs, ne restent pas une heure avec elle, chaque jour! Je sais que vous faites tout ce que vous pouvez pour consoler cette infortunée : mais vos soins, si précieux qu'ils soient, ne sont pas suffisants, vous entendez dans quel sens je vous parle ainsi.

» Cependant, je vous répète que je crois la guérison probable. Bien sûr, je ne saurais fixer une époque. Sera-ce dans des années, dans des mois, dans des jours? Je l'ignore. Tenez, je suis persuadé, par exemple, qu'une grande émotion, ressentie par notre malade, serait de nature à l'arracher à la paralysie qui l'étreint depuis dix-neuf années : les plus belles de l'existence, ainsi passées! Quel supplice! Quel martyre que la vie de cette pauvre femme!

— Ainsi, vous croyez qu'une grande émotion...

— Je le crois. Ah ! j'y songe! J'ai remarqué, dans le salon, un grand paravent. Dépliez-le, derrière le fauteuil de la malade. N'est-ce pas, mademoiselle? Les portes de ce salon s'ouvrent, et se referment, fréquemment : cela peut établir des courants d'air. N'oubliez pas de déplier ce paravent dans toute sa largeur. C'est convenu. Je me sauve. Trois heures! Déjà trois heures! Comme le temps file! Je suis en retard. Je vous salue, mademoiselle!

La demoiselle de compagnie s'inclina devant le docteur. Elle regagna le salon. Elle se mit en devoir, tout aussitôt, d'exécuter l'ordre du médecin. Elle déplia les feuilles d'un large paravent, derrière le fauteuil de madame Thomery, qui se trouva, ainsi, tout à fait isolée.

Puis, elle prit une chaise et vint s'asseoir près de la paralysée, qui, déjà, était retombée dans sa rêverie, et regardait l'admirable décor qui se déroulait devant ses yeux.

Tout à coup, un froufrou d'étoffes se fit entendre, dans le salon.

La demoiselle de compagnie regarda.

C'étaient mademoiselle Juliette, et son élève : Edwige Thomery. La lectrice avait remarqué, à différentes reprises, que la vue de mademoiselle Juliette était, pour madame Thomery, une cause de tristesse.

Elle ne crut donc pas qu'il fût utile de signaler sa présence.

Les deux femmes demeurèrent absolument cachées derrière le paravent, de telle sorte que mademoiselle Juliette, et son élève, ne se doutèrent pas, le moins du monde, que la malade était là.

Cependant, une conversation s'engagea, entre les deux nouvelles venues.

La paralysée, et sa demoiselle de compagnie, entendirent, très distinctement, ce qui se disait derrière le paravent.

La lectrice, par discrétion, crut devoir, alors, se lever pour faire savoir qu'il y avait, là, quelqu'un : mais elle fut arrêtée par un regard suppliant de madame Thomery.

La paralysée avait certainement reconnu les deux voix.

La demoiselle de compagnie comprit que cette mère était heureuse d'entendre quels sujets allaient être traités par sa fille, et par une institutrice de qui elle se défiait, assurément. Elle obéit donc, et demeura immobile.

Mademoiselle Juliette, cependant, parla.

— Mademoiselle, il faut que vous m'écoutiez. J'ai une confidence à vous faire. Le moment est opportun. Je suis chargée, par monsieur votre père, de vous informer, qu'hier, on lui a demandé votre main. Vous voyez que je vais droit au but. Je vous connais assez pour savoir, qu'avec vous, on peut parler de la sorte.

— On a demandé ma main ! Bah ! Qui donc?

— M. le vicomte de Larsy, un homme fort bien de sa personne, un gentilhomme accompli, de famille illustre, très bien apparenté, et qui a cent mille francs de rente.

— Je le connais. Le portrait que vous venez de faire est assez ressemblant. J'ai dansé plusieurs fois, cet hiver, avec M. de Larsy. C'est un excellent valseur; mais, entre nous, je ne lui crois pas d'autre mérite. Il a l'air fat, et doit être un peu sot. Le prétendant ne me plaît pas du tout. Voilà, chère mademoiselle. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire?

— Je veux vous dire, aussi, Edwige, que la recherche du vicomte de Larsy est des plus honorables. Le vicomte vous aime. C'est un excellent parti. J'ajouterai que M. Thomery serait fort heureux que ce mariage se fît.

Edwige se leva.

— J'en suis d'autant plus fâchée, dit-elle, assez sèchement, mais ce mariage ne se fera pas, non plus qu'un autre ; je ne veux pas me marier. Je vous en prie, à présent, si vous le voulez bien, parlons d'autre chose!

Il y eut un instant de silence.

— Vous ne voulez pas vous marier? Vous direz vos raisons, peut-être?

— Je n'ai pas de raisons. Je ne veux pas me marier, voilà tout. J'espère qu'on ne me mariera pas, de vive force, avec M. le vicomte de Larsy.

— Edwige, vous avez une raison, au moins, pour refuser l'honorable parti qui se présente? Or, cette raison, voulez-vous que je vous la fasse connaître ?

— Volontiers! répondit la jeune fille, impertinemment. J'y consens. Je ne serais pas fâchée de savoir...

— Vous aimez toujours M. Henriot Jaury. Oui, vous aimez toujours cet homme, et vous savez bien, pourtant, qu'une union, entre vous et lui, est impossible.

La jeune fille se troubla, imperceptiblement.

— Vous avez tressailli. Vous voyez bien que j'ai pensé juste.

— Eh bien, oui, répliqua Edwige, résolument. Oui, j'aime M. Henriot Jaury. Il n'est pas vicomte, il n'a pas cent mille livres de rente, il ne sait pas valser, et c'est lui, pourtant, que j'aime. Je rends hommage à votre perspicacité.

— Même, les ancêtres de M. de Larsy se sont illustrés, depuis Marignan, tandis que...

Edwige interrompit l'institutrice.

— Je sais ce que vous allez dire. Oui, le père de M. Henriot était un simple colporteur. Oui, le nom de son père est entaché par une terrible accusation. Et que m'importe, à moi ? J'aime M. Henriot Jaury qui est un

honnête homme. Je l'aime, entendez-vous? Il a ma parole et celle de mon père. M. Henriot ne nous l'a pas rendue, que je sache.

» Il a quitté l'hôtel, où il avait vécu heureux, auprès de nous, fier, honoré, à juste titre; il s'est retiré dans la solitude, à la suite d'un grand malheur qu'il a éprouvé.

» Sa mère, cette femme si simple, si bonne, qui, pauvre, a su faire, de lui, un homme, est morte, vous le savez, peu après ce jour terrible où elle a cru reconnaître, en vous, la femme, qui, le soir du crime de Buc, a passé près de la voiture du colporteur.

» M. Henriot, affolé par la douleur, a voulu, pendant quelque temps, vivre dans la retraite. Il peut reparaître, un jour ou l'autre, car il n'a pas renoncé à ses droits. S'il les réclame, je serai toute à lui, malgré le passé. Au contraire, je ne me marierai pas, c'est dit.

— Ainsi, vous aimez toujours cet homme?

— Je l'aime!

L'institutrice, cela était visible, se faisait violence pour contenir la colère qui l'animait.

— Eh! bien, dit-elle, enfin, vous ne l'épouserez jamais, vous entendez, jamais! Edwige, vous n'épouserez jamais cet homme, le fils d'un assassin, le fils d'un odieux criminel, jamais, jamais!

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît? demanda, dédaigneusement, Edwige.

Juliette paraissait être arrivée au paroxysme de la colère.

— Parce que je ne le veux pas! dit-elle.

Elle s'aperçut, aussitôt; mais trop tard, pourtant, qu'elle s'était écartée du rôle qu'elle avait dû s'imposer, jusque-là.

Edwige la regarda, fixement.

— Vous me parlez d'étrange manière, mademoiselle, dit-elle, hautaine, très calme, en apparence, car, elle aussi, elle était, au fond, dans un état d'exaspération indescriptible. Vous oubliez que je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous. Aussi bien, je saisis cette occasion de vous dire, franchement, ce qui se passe, en mon cœur, depuis quelque temps. Qui êtes-vous, ici? Mon institutrice. C'est vous qui m'avez élevée : ma pauvre mère ne pouvant se charger de ce soin, clouée qu'elle était, sur son fauteuil, par la paralysie.

Oh! je rends, pleinement, justice à vos mérites! Vous m'avez témoigné, sans cesse, un dévouement sans bornes, dont je me suis étonnée, souvent, je puis bien vous le dire, tant il m'a paru, parfois, excessif. Vous avez travaillé, sans relâche, pour que mon instruction ne laissât rien à désirer. Je vous dois beaucoup, je le reconnais.

Vos soins vous ont donné une place dans la famille. Mais vos droits s'arrêtent à une certaine limite, que vous me paraissez avoir une ten-

dance très marquée à vouloir dépasser. Or, vous venez de le faire, précisément.

Vous avez dit que je n'épouserais pas M. Henriot Jaury parce que vous ne le voulez pas. Ma mère seule, entendez-vous, pourrait parler ainsi!

Or, quelle que soit la reconnaissance que je vous doive, dont je ne me départirai jamais, je ne vous permettrai pas, à vous, simple institutrice à gages, de me dicter vos volontés. Je vous préviens, en outre, que je vous défends de vous immiscer dans mes affaires personnelles, je vous le défends absolument!

Si, malgré cet avertissement, vous continuez à jouer, ici, le rôle que vous vous efforcez de jouer, depuis quelque temps, je vous déclare, tout net, que cela nécessitera, entre nous, une rupture absolument complète. Je prierai, en effet, mon père, d'assurer votre avenir de façon définitive, et de vous remercier de vos services auprès de moi.

Elle prononça ces paroles d'une voix vibrante.

Juliette, cependant, au fur et à mesure que la jeune fille parlait, avait senti la rougeur monter à son front.

— Chassée! dit-elle. Chassée! Tu me chasses! Toi! Tu me chasses! Tu me chasses comme une servante! Tu dis que ta mère, seule, aurait le droit de te parler comme je l'ai fait. Tu l'as dit. Eh bien, écoute donc.

Edwige eut peur en voyant le visage de l'institutrice.

Elle marcha vers la cheminée pour sonner.

Juliette arrêta son bras.

Elle lui prit le poignet, qu'elle meurtrit dans sa main.

— Tu m'écouteras, dit-elle terrible, tu m'écouteras! Il faut que tu m'écoutes! Tu es de taille à me comprendre. Je te connais tout à fait, je connais tes pensées, j'ai lu dans ton cœur!

Donc je peux parler. Tu peux entendre l'effroyable révélation que j'ai à te faire, révélation qui te fera connaître l'étendue de mes droits sur toi, révélation qui te fera savoir jusqu'où mon dévouement, que tu raillais tout à l'heure, jusqu'où mon amour, pour toi, ont pu me conduire.

— J'ai peur! dit Edwige.

Derrière le paravent, la demoiselle de compagnie de madame Thomery, effrayée, voulut venir en aide à Edwige; mais un nouveau regard de la paralysée, plus impérieux encore que le premier, la cloua à sa place.

— Ecoute! reprit Juliette, qui ne se connaissait plus, écoute: Madame Henriot, la mère de cet homme que tu aimes, — et l'on dirait que la Providence a inventé cela pour mon châtiment, — madame Henriot a

cru reconnaître, en moi, la femme qui passa, le soir du crime de Buc, près de la voiture du colporteur Jaury.

— Eh ! bien? demanda Edwige.

— Eh! bien, répondit Juliette, elle ne s'est pas trompée. Cette femme, c'était bien moi ! Oui, c'était moi! Elle a dit, jadis, aux magistrats, que je portais quelque chose, sous mon manteau. C'est encore vrai. Or, c'est toi, oui toi, que je portais! Toi, qui étais, alors, bâtarde ! Toi, qui étais la fille naturelle de M. Thomery et de Juliette, écuyère du Cirque!

— Grand Dieu!

— Et je te portais à Buc, chez Mélanie Minot, sais-tu pour quel motif? Je vais te le dire: Mélanie Minot était la nourrice de l'enfant légitime de M. et madame Thomery. Or, vous vous ressembliez à un point extrême. A vous voir, l'une près de l'autre, la mère même de l'enfant légitime ne l'eût pas reconnu. Or, j'allais à Buc proposer, à Mélanie Minot, de substituer ma fille, à moi, à la fille légitime! J'avais trop souffert du sort. Je considérais la situation qui m'était faite comme inique ! Je ne voulais pas que tu fusses bâtarde, sans nom et sans fortune. Mélanie Minot était une honnête femme.

Indignée de ma proposition, elle me menaça de la dévoiler. Elle me chassa. Je refusai de sortir. Elle appela à l'aide. Je voulais, pourtant, que mon projet s'accomplît. Alors, tu entends, alors, je la tuai! Oui, je la tuai, avec la hachette du colporteur que j'avais ramassée près de la voiture, et emportée, car j'avais tout prévu. J'étais bien résolue, et il importait que je fisse planer, sur un autre, les soupçons qu'il fallait détourner de ma tête.

— Horreur!

Edwige recula jusqu'à la muraille, à laquelle elle s'adossa.

Juliette la suivit et continua son récit.

— Alors, je fis la substitution; puis, j'emportai l'enfant légitime à la place de qui je te laissai, près du cadavre de la nourrice. Tu passas, ainsi, toute la nuit près de la morte.

Edwige frissonna.

— J'avais pris, cependant, dans une armoire, une bourse, contenant vingt louis d'or. Cette bourse, en mailles d'argent, portait la lettre initiale du nom de madame Thomery; plus, un portefeuille, contenant des lettres du mari défunt de Mélanie Minot. La voiture du colporteur était toujours arrêtée près du petit bois. Tout dormait, dans cette voiture, et aux alentours. Je glissai la bourse dans la voiture; mais un affreux hurlement de chien retentit, alors, et je n'eus pas le temps de jeter, près de la bourse, le portefeuille.

» Je pris la fuite. Trois jours après, j'appris que j'avais réussi. Le col-

porteur avait été arrêté et convaincu du crime. Le malheureux s'était pendu, dans sa prison!

— Horreur!

— Et voilà pourquoi je te dis que tu n'épouseras pas Henriot, parce que je ne le veux pas. Non, moi, ta mère, ta vraie mère; moi qui suis devenue criminelle pour toi, je ne veux pas que tu épouses le fils de l'une de mes victimes! Dieu se venge! Il a mis cet homme sur notre route. Il t'a donné de l'amour pour lui. Fatalité! Comprends-tu, maintenant, pourquoi tu ne peux pas épouser le fils du colporteur Jaury?

— J'ai peur! dit Edwige, d'une voix éteinte.

Et, à demi suffoquée, elle s'affaissa.

Juliette, affolée, marcha vers elle et la soutint dans ses bras.

— Edwige! cria-t-elle, éperdue, Edwige! Ma fille. Grand Dieu! Qu'ai-je fait? J'ai été folle. J'ai tout dit. J'ai dit mes crimes à mon enfant. Elle sait tout! Grand Dieu! Ah! c'est horrible! J'ai parlé. Par quelle fatalité ai-je donc été conduite? Quelle force étrange m'a poussée, à laquelle je n'ai pu résister? Edwige! mon enfant, ma fille, mon enfant chérie, reviens à toi! Reviens à toi! Mais elle va mourir, peut-être. Je l'ai tuée! Grand Dieu! Ah! comme vous me punissez sévèrement! Edwige va mourir! Je l'ai tuée!

Elle se releva. Elle poussait des cris pareils à des rugissements.

— Quoi donc! Je n'aurais commis tant de crimes que pour la voir mourir! Non! Non! cela ne sera pas! Non.

Et se rapprochant de la jeune fille:

— Edwige! Reviens à toi, dit-elle, suppliante. Reviens à toi. Je t'aime! Je disparaîtrai. Je t'aime, mon enfant. Tu épouseras cet homme, puisque tu le veux. Elle ne m'entend pas! Elle ne m'entend pas! Il faut, pourtant, que je la sauve. Que faire? Que dira-t-elle, lorsqu'elle reviendra à elle? Ah! je suis perdue. Elle sait tout. Je lui ai tout dit. Elle en mourra! Je suis damnée! Mais je saurai bien la défendre contre la mort. Edwige?

Elle parut réfléchir, un instant.

— Il ne faut pas rester ici! On pourrait venir! Je vais l'emporter, chez moi. Je la soignerai. Je lui dirai que j'ai menti. Oui, je lui dirai que j'ai été folle! Elle me croira! Oui! elle me croira! Viens, ma fille. Viens, mon enfant adorée. Viens! Je suis ta mère, ta vraie mère, je t'aime. Viens! Viens! Viens!

Et elle prit la jeune fille dans ses bras. Sa force semblait décuplée. Elle sortit en emportant son précieux fardeau. Mais, à ce moment-là même, il se passa quelque chose d'étrange: La demoiselle de compagnie de madame Thomery, éperdue, effrayée par l'effroyable révélation qu'elle



LA LECTRICE CRAIGNIT QUE SA MAITRESSE NE FUT DEVENUE FOLLE.
(PAGE 175.)

venait d'entendre, vit, tout à coup, avec épouvante, la paralysée se lever, toute seule, marcher, lever les bras! Ses yeux étaient hagards! La lectrice craignit que sa maitresse ne fût devenue folle. Madame Thomery sortit de sa cachette. Elle marcha, d'un pas ferme, vers la porte.

— Vous avez entendu? dit-elle, d'une voix forte, à la lectrice. Vous avez entendu?

Mais ses forces semblèrent l'abandonner.

— Cette enfant, Edwige, n'est pas ma fille, reprit-elle. Cette femme, ce monstre, a tout avoué, tout!

Elle semblait égarée.

— Mon enfant, dit-elle à la demoiselle de compagnie, vite, allez me chercher mon mari, allez. La lumière est faite. Justice sera rendue.

La lectrice sortit.

Madame Thomery tomba sur un fauteuil. Elle sanglota.

Le docteur Trevenec avait dit vrai.

La grande émotion que madame Thomery avait ressentie, en entendant, de la bouche même de Juliette, l'aveu de ses crimes, l'avait arrachée, subitement, à la paralysie qui l'étreignait depuis dix-neuf années.

Son martyre avait pris fin.

L'heure de la réhabilitation allait sonner.

X

Môssieu Libérac avait pris, à Saint-Cloud, le train vers trois heures, venant, à Paris, pour mettre son projet à exécution.

Il devenait de plus en plus inquiet au fur et à mesure qu'il approchait davantage de son but. Il avait de fâcheuses appréhensions. Comment mademoiselle Juliette allait-elle recevoir ses explications? Il ne croyait plus autant, maintenant, à l'efficacité des moyens dont il disposait contre elle.

Plus il y réfléchissait, et plus il se disait que ce fameux portefeuille et les lettres qu'il contenait ne constituaient après tout qu'une arme d'une valeur relative.

Sa timidité aidant, qui le rendait d'autant plus stupide, d'ordinaire, qu'il avait besoin de tous ses moyens, il désespérait de la réussite. Même, il fut sur le point de rebrousser chemin. Cependant, il s'arma de courage, car le but vers lequel il tendait : la possession d'Euterpe, lui importait, à présent, à un point excessif.

Plus il entrevoyait de difficultés avant le succès de ses négociations, et plus son amour, pour la belle jeune fille, grandissait, en raison des obstacles, nombreux, qu'il lui fallait franchir encore.

Enfin, il arriva chez M. Robert Thomery. Il sonna, comme il avait fait la veille.

Le même valet vint au-devant de lui, et le reconnut, tout aussitôt.

Môssieu Libérac, qui était très ému, avant toute parole, mit, encore, dix francs dans la main du laquais, qui se confondit en remerciements.

— Je désirerais parler à mademoiselle Juliette, dit-il, l'institutrice de mademoiselle Thomery.

Le valet parut surpris.

— A mademoiselle Juliette ou à mademoiselle Edwige?

— A mademoiselle Juliette, précisa môssieu Libérac. Est-ce possible?

— Attendez-moi là. Je vais voir. Qui annoncerai-je?

Le cabotin parut embarrassé.

— Mon nom ne lui apprendrait rien : Elle ne me connaît pas. Cependant, il faut que je lui parle. Prévenez-la, je vous prie, qu'on désire avoir, avec elle, un entretien pour une affaire toute personnelle.

Le valet, réfléchit un instant.

— Venez avec moi, fit-il, enfin. Oui, cela vaudra mieux. Venez! Suivez-moi. Nous allons arranger cela. C'est que, voyez-vous, il faut que ce soit quelqu'un que je tienne à obliger pour faire ce que je fais. Nos ordres sont formels. Mademoiselle Juliette ne reçoit personne, d'ordinaire. Suivez-moi. Hâtons-nous, car le landau est attelé. C'est l'heure où, chaque jour, mademoiselle Juliette et mademoiselle Edwige vont faire une promenade au Bois.

En effet, un landau, à huit ressorts, magnifiquement attelé de deux pur-sang fringants, stationnait dans la cour.

Môssieu Libérac, tout à fait ébloui par le luxe de l'hôtel, admira, en passant, l'excellente tenue du cocher, un gros homme, tout emmitouflé de fourrures, et du valet de pied, un grand jeune homme, assez beau garçon, aussi corret qu'insolent.

Il suivit le valet dans le vestibule de l'hôtel, et il monta, majestueusement, derrière lui, le grand escalier de marbre blanc, sur lequel s'étendait un grand tapis, où les pieds enfonçaient jusqu'aux chevilles.

Le laquais s'arrêta.

Il avisa une servante qui passait, une petite servante au minois chiffonné, jolie sous son petit bonnet que le moindre coup de vent paraissait devoir emporter par-dessus les moulins : C'était la femme de chambre de mademoiselle Edwige.

— Thérèse, dit le valet, savez-vous où est, en ce moment, mademoiselle Juliette?

— Là, répondit Thérèse en montrant le salon de famille. Là, avec mademoiselle Edwige.

— Merci.

Et, comme la femme de chambre s'éloignait, le valet la rappela.

— Dites-moi, Thérèse, dites-moi, voudriez-vous prévenir mademoiselle Juliette que monsieur (il montra môssieu Libérac) désire l'entretenir pour une affaire absolument personnelle?

— Jamais de la vie, jamais de la vie! mademoiselle Juliette, depuis le

déjeuner, est d'une humeur massacrante, un vrai crin! Faites vos affaires vous-même.

Elle s'éloigna.

— Bon! se dit môssieu Libérac. Je tombe bien!

Il eut l'idée de se retirer. Mais, cette fois encore, il put réagir. Il resta.

— Diable! dit le valet, comment faire?

Le cabotin eut une haute idée de la situation qu'occupait mademoiselle Juliette dans la maison.

— Sacrebleu! murmura-t-il, pour une institutrice, il me semble que vous faites bien des manières!

Le valet sourit, malicieusement.

— C'est que, mademoiselle Juliette... Enfin, suffit. Vous comprenez à demi?

— Oui! Oui! répondit môssieu Libérac, en clignant de l'œil. Je comprends. Suffit.

Il n'avait pas compris du tout, d'ailleurs. Cependant, ce détail ne fit qu'augmenter, encore, en son esprit, le sentiment de défiance qu'il éprouvait contre cette mystérieuse institutrice.

Le valet, en s'approchant de la porte du salon, et en prêtant l'oreille, entendit des éclats de voix.

C'était le moment, précis, où Juliette avait, avec Edwige, cette conversation au cours de laquelle la mère faisait, à sa fille, la révélation de ses crimes.

Le valet, sans distinguer les paroles prononcées, reconnut la voix de l'institutrice. Il se tourna vers môssieu Libérac.

— Elle est là! dit-il.

Et, terrifié à l'idée d'encourir la colère de mademoiselle Juliette, devant qui tremblait tout le personnel domestique de l'hôtel, il ajouta :

— Demeurez ici. Quand elle sortira, parlez-lui. Elle sortira, par ici, pour descendre l'escalier et monter en voiture. A vous elle ne dira rien. Moi, elle me chasserait, peut-être! Vous aurez, ainsi, ce que vous voulez : je dirai, si on m'interroge, que vous êtes entré en demandant M. Thomery, et que je vous ai envoyé à mon collègue du vestibule, qui n'était pas là quand nous sommes passés. Motus! Asseyez-vous sur cette banquette et ne laissez pas sortir mademoiselle Juliette sans lui parler. Je me sauve.

Et, laissant môssieu Libérac abasourdi, il prit la fuite et regagna sa loge.

Le cabotin, tout d'abord, voulut le suivre; mais, soudain, il entrevit Euterpe : sa « douce fiancée », et il demeura victorieux de lui-même pour la troisième fois. Il s'assit. Il demeura là, immobile, pendant un

bon quart d'heure, entendant, dans le silence, un murmure de voix venant du salon ; mais sans distinguer aucune parole.

Le murmure cessa.

Juliette, en effet, avait emporté Edwige, évanouie, dans sa chambre, en traversant une pièce qui séparait son appartement du salon de famille; mais sans passer par l'antichambre donnant sur le grand escalier où se trouvait môssieu Libérac.

— Est-ce qu'elle serait partie? se demanda môssieu Liberac. Je n'entends plus rien!

En effet, madame Thomery était seule dans le salon, à présent.

La lectrice avait gagné sa chambre pour mettre son chapeau et exécuter l'ordre de sa maîtresse en allant chercher M. Thomery; elle avait pris par l'appartement de la paralysée, dont la porte donnait, également, dans le salon.

Môssieu Libérac se morfondit, encore, pendant cinq minutes, dans l'antichambre, ne sachant que faire.

— Si j'entrais, se dit-il.

Peu à peu, il s'enhardit.

— Après tout, je suis bien bête de me gêner avec cette institutrice qui devra trembler en ma présence. Entrons!

Il mit la main sur le bouton de la porte. Mais il hésita encore.

Alors, il pensa à Euterpe, pour se donner du cœur.

L'idée était bonne. En songeant à la jeune fille, il se sentit plus fort.

— Allons! dit-il.

Brusquement, il entra!

Il referma la porte derrière lui.

Il se trouva en présence de madame Thomery. Il était tellement pénétré de l'idée que mademoiselle Juliette était là, qu'en voyant madame Thomery il sourit.

— C'est bien elle! se dit-il... C'est bien la Juliette. Je la reconnais. Comme elle a vieilli!

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? demanda madame Thomery, stupéfaite.

— Pardon, dit môssieu Libérac, avec son plus gracieux sourire. Pardon, mademoiselle, j'entre brusquement. Croyez que j'en suis desolé. On m'a dit que je pouvais entrer. Pardon. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas? Nous sommes, pourtant, de vieilles connaissances. Je suis môssieu Libérac, vous savez bien, Liberac, le comédien, le mari de madame Daunoux, la directrice de l'hôtel du Nouveau-Monde, rue des Martyrs.

Il parut surpris du silence de son interlocutrice.

« Diable! se dit-il. Elle est diantrement forte! Elle n'a pas fait un mouvement. Alors, en avant les grands moyens! »

— Oui! fit-il. Madame Daunoux, à qui vous avez confié votre petite fille, il y a dix-neuf ans.

Il s'interrompit.

Madame Thomery se retourna:

— Eh! allez donc! fit, tout bas, môssieu Libérac. Ça y est; je savais bien que j'en viendrais à bout.

Il reprit:

— C'est une grande fille, à présent, une jolie fille, fort bien élevée. Elle ne nous a pas quittés, ma femme ni moi. Vous la verrez. Oh! elle vous fera honneur. Vous devez avoir hâte de l'embrasser, depuis treize ans que vous ne l'avez vue.

Madame Thomery, frémissante, marcha vers la porte du salon, dont elle poussa le verrou. De même, elle ferma, à clé, la porte par laquelle Juliette était sortie en emportant Edwige.

« Bien ça! se dit môssieu Libérac. C'était prévu. Elle nous enferme. Elle ne veut pas que nous soyons dérangés. Tout va bien. A présent, soyons adroit. »

Puis, tout haut:

— Je comprends: vous prenez vos précautions. En effet, il ne faut pas qu'on nous surprenne. La prudence est la mère de la sûreté. Et, maintenant, causons.

Ce disant, il s'assit dans un fauteuil.

— Diable! La maison est bonne. Vous avez joliment raison de tenir à votre place. Soyez tranquille. Comptez sur ma discrétion. Ce n'est pas moi qui vous tracasserai. Il faut que vous sachiez, d'abord, que madame Libérac, veuve de M. Daunoux, en premières noces, ma femme, enfin, est morte, il y a quelque temps; je porte encore son deuil. Or je me suis retiré, avec votre fille, à Saint-Cloud, dans une maisonnette que j'ai achetée.

» L'autre jour, dans la rue, je venais de toucher, chez mon notaire, le solde de mon compte, quand je vis passer, dans la rue, devant moi, une jeune fille. Je fis un bond de surprise. Dame! Écoutez donc: ça se comprend, j'avais laissé votre fille chez moi, à Saint-Cloud, et je la retrouvais, là, sans qu'elle m'eût prévenue qu'elle devait venir à Paris. Je la suivis. Je voulais savoir à quoi m'en tenir. Vous concevez, j'étais responsable de cette enfant que vous m'avez confiée. Où allait-elle? Je voulus le savoir.

» Elle descendit l'avenue de l'Opéra. Elle traversa la place du Carrousel, le pont des Saints-Pères. Finalement, elle entra ici, dans cet hôtel. Je n'y comprenais rien du tout. Mon inquiétude augmentait, cependant,

et ça se comprend. Alors j'interrogeai, adroitement. J'appris que la jeune fille, que j'avais suivie, et qui était entrée, ici, était mademoiselle Edwige Thomery, et que vous êtes son institutrice. Jugez de ma stupéfaction. Je vous croyais morte. Dame! depuis treize ans, vous n'aviez pas donné signe de vie, ce qui est au moins étrange de la part d'une mère, soit dit sans reproche, car vous aviez, sans doute, des raisons pour agir ainsi.

» Le hasard m'avait remis sur votre trace. Alors, je résolus de venir vous voir pour m'entendre, avec vous, sur ce que vous comptez faire.

Madame Thomery avait écouté cette révélation — qui corroborait l'autre d'une manière vraiment providentielle, — sans l'interrompre, et avec une émotion croissante, car elle comprenait bien qu'il s'agissait de sa fille, de sa fille véritable, confiée, dix-neuf années auparavant, à cet homme, qu'elle avait devant elle, par mademoiselle Juliette.

— Mais, demanda-t-elle, sans se nommer, encore, l'enfant, la jeune fille, ma fille, enfin, est là, sans doute? Vous l'avez amenée?

Et, anxieuse, elle attendit la réponse de môssieu Libérac.

— Non! dit-il. Elle est chez moi, à Saint-Cloud. J'ai voulu, d'abord, vous voir. Vous comprenez! Oh! je sais comment on se comporte : je suis discret! Si l'enfant vous gêne, ici, je la garderai. Elle ne m'embarrasse pas, au contraire. Je la garderai tant que vous voudrez, toujours si vous le voulez.

Madame Thomery se méprit au sens de ses paroles.

— Vous aimez donc bien ma fille? demanda-t-elle.

— Si je l'aime! répondit môssieu Libérac. Je l'aime à ce point que je serais capable de mourir de désespoir si elle me quittait.

Madame Thomery sourit.

— Nous aviserons, dit-elle.

— C'est que, voyez-vous, dit môssieu Libérac, jugeant bon de profiter de l'occasion, j'ai trouvé un moyen de tout concilier, de garder la petite sans qu'on puisse jaser sur notre compte. Je suis prêt à toutes les concessions. Laissez-la-moi. J'abandonne toute revendication. Je ne réclamerai pas le prix de la pension, impayé depuis treize ans ; une somme, voyez-vous! Vingt mille francs, environ. Je vous rendrai ce portefeuille qui contient les lettres du sergent.

» Vous savez ce que je veux dire : ce portefeuille que vous avez laissé à la maison. Je vous rendrai, même, la lettre qui est tombée des vêtements de l'homme, inconnu, qui vous a fait visite, la veille du jour où vous nous avez confié la petite fille. Je vous donnerai le tout, à une condition : je garderai la petite.

Madame Thomery l'interrompit :

— De quel portefeuille, de quelles lettres parlez-vous donc?

« Bon ! se dit M. Libérac. Voilà le moment. Elle va nier. Je savais bien que ces lettres ne me serviraient de rien. »

Il reprit, à haute voix :

— Vous savez bien, des lettres contenues dans un petit portefeuille, des lettres d'un sergent qui se nomme Jean, adressées à sa payse, probablement.

— Des lettres d'un sergent qui se nomme Jean? dit madame Thomery.

Elle venait de se souvenir que le mari de Mélanie Minot se nommait Jean et qu'il avait été militaire.

La nourrice lui avait souvent parlé de son mari, des lettres qu'il lui écrivait lorsqu'il était au régiment. Même, un jour, elle lui en avait lu plusieurs. Peu à peu, la lumière se faisait dans l'esprit de madame Thomery.

— Oui, vous devez savoir ce que c'est, reprit môssieu Libérac.

Il cligna des yeux, malicieusement.

— Et, même, continua le cabotin, je vous remettrai la lettre perdue par l'inconnu, une lettre dans laquelle une femme lui donnait rendez-vous le soir, à onze heures.

— Cette lettre, dit madame Thomery, cette lettre vous l'avez là?

— Oui, répliqua môssieu Libérac. Toutes ces lettres sont dans ma poche. Je les ai apportées à tout hasard.

« Bien ! bien ! se dit-il. Les lettres font tout de même leur petit effet. »

— Donnez-moi ces lettres, dit madame Thomery, impérieusement.

— A une condition, répondit môssieu Libérac.

— J'accepte, d'avance, toutes vos conditions, dit madame Thomery. Donnez-moi ces lettres !

Le cabotin hésita.

— Bah ! dit-il, à quoi bon hésiter? Puisque vous acceptez d'avance toutes mes conditions.

Il remit le portefeuille à madame Thomery.

— Je ne me trompais pas, dit-elle. C'est bien le portefeuille de Mélanie Minot, je le reconnais, et ce portefeuille était entre les mains de mademoiselle Juliette. Quelle preuve !

— D'ailleurs, reprit môssieu Libérac, nous nous entendrons toujours. Qu'est-ce que vous feriez de la jeune fille ici? Comment expliqueriez-vous sa présence à vos maîtres? A tous égards, il vaut mieux que nous nous entendions. D'ailleurs, je suis encore présentable, quoique je ne sois plus de la première jeunesse. Et puis, vous pouvez m'en croire, je la rendrai heureuse. Ainsi...



— OUI, JE CONNAIS L'ASSASSIN DE MÉLANIE MINOT. (PAGE 185.)

Madame Thomery n'écoutait plus Libérac.

Elle était ivre de joie. Elle avait les preuves flagrantes du crime de Juliette.

Soudain, elle jeta un cri.

— Qu'avez-vous donc? fit le cabotin.

Madame Thomery venait de voir la lettre perdue, par Nicolas, au pied de l'escalier de l'hôtel du Nouveau-Monde, cette lettre ramassée par môssieu Libérac.

— Ma lettre! dit-elle. La lettre que j'ai écrite au frère de mademoiselle Juliette! Ah! je comprends! Je comprends tout.

C'est elle qui a prévenu mon mari, il y a dix-neuf ans. C'est elle qui lui a dit que j'allais recevoir mon amant.

Ah! tout s'explique : Pendant dix-neuf années de solitude, de retraite, j'ai cherché le mot de l'énigme. Je comprends tout à présent, tout!

Elle comptait que Robert nous tuerait, son frère qu'elle avait fait passer pour mon amant, et moi.

Elle se disait que, moi, morte, Robert l'aimant toujours, l'épouserait, et qu'elle vivrait près de sa fille, qu'elle avait mise, par un crime, à la place de l'enfant légitime.

Oh! comme je vais me venger!

Ma justification est là avec la preuve de son crime.

— Que dit-elle? fit môssieu Libérac, stupéfait. Qu'est-ce qu'elle raconte? Est-ce qu'elle devient folle? Voilà qui ne ferait pas mon compte!

On frappa à la porte.

Môssieu Libérac s'arrêta net.

— Quelqu'un, fit-il. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Où faut-il que je me cache?

— Ne sortez pas, dit madame Thomery, vous n'avez pas besoin de vous cacher.

— Elle a du toupet, tout de même! fit môssieu Libérac.

On frappa, de nouveau.

— Si j'ouvre, se dit madame Thomery, et que ce soit Juliette! Non, il ne faut pas qu'elle sache... Ah! j'ai une idée... Monsieur — dit-elle à môssieu Libérac. — demandez, d'une voix forte : « Qui va là? »

Le cabotin la regarda, ébahi. Il ne comprenait pas.

— Quoi! Vous voulez... fit-il. Drôle d'idée! Ah çà! vraiment, est-ce qu'elle aurait un grain?

— Oui, répéta madame Thomery. Demandez : « Qui va là? »

— Moi, je veux bien, dit Libérac, je veux bien... Je ne comprends pas, ça ne fait rien.

Et, d'une voix de stentor, il cria :

— Qui va là?

— Moi, répondit une voix, derrière la porte, moi, Henriot! Ouvrez!

Madame Thomery jeta un cri de joie.

— Henriot! dit-elle.

Elle ouvrit.

Henriot entra.

— Vous, fit-il, en voyant madame Thomery debout.

Madame Thomery marcha vers lui.

— Tout s'expliquera plus tard. Écoutez, Henriot, dit-elle, je connais le véritable assassin de Mélanie Minot.

— Madame. Vous... Je...

Il chancela.

— Oui, je connais l'assassin de Mélanie Minot. Je vous le livrerai, bientôt. Le sort est pour nous, à présent.

Vous voyez cet homme : il va vous conduire près d'une jeune fille, de ma fille.

Vous amènerez, ici, cette enfant. Vous devez comprendre combien il me tarde de serrer ma fille entre mes bras.

Va, mon fils. Ce soir, la mémoire de ton père sera réhabilitée; j'aurai ma fille, ma vraie fille; je serai justifiée et vengée. Va, Henriot, va; mais va donc!

XI

Pour la dernière fois de la saison, M. Robert Thomery donnait, ce soir-là, précisément, une de ces grandes soirées ou le tout-Paris assistait : artistes, savants, hommes de lettres, hommes politiques, tous ceux qui, de par leur mérite, se sont fait un nom que le public répète.

Les invitations aux soirées, très brillantes, du savant électricien, étaient fort recherchées.

Il était près de neuf heures.

Déjà, les salons étaient brillamment illuminés et remplis de fleurs.

Le coup d'œil était féerique.

Les laquais, en grande livrée, allaient et venaient.

Dans le grand salon du rez-de-chaussée, on avait construit un petit théâtre, sur lequel les artistes de la Comédie-Française devaient jouer

une pièce nouvelle, en un acte, et en vers, d'un de nos plus renommés poètes, membre de l'Académie Française.

Plusieurs chanteurs en vogue devaient, aussi, se faire entendre, sur cette petite scène, notamment un ténor étranger, dont la voix, au dire des rares dilettantes qui l'avaient entendu déjà, était extraordinaire.

On savait que le théâtre serait démoli, en quelques secondes, après le concert, et que le bal commencerait.

La fête devait être splendide.

Les musiciens, qui devaient composer l'orchestre, étaient, déjà, à leurs places.

Leur chef s'était installé au pupitre.

Il devait faire exécuter, à neuf heures et demie précises, le premier morceau inscrit au programme : une mosaïque sur le *Tannhauser*.

Or, tandis que se faisaient les apprêts, au rez-de-chaussée de l'hôtel, la femme de chambre de madame Thomery, et le valet spécialement affecté à son service, achevaient de ranger, toutes choses, dans le salon de famille.

Le valet avait roulé, près de la fenêtre, le fauteuil de madame Thomery.

La servante disposait, sur la table, la lampe, des livres, et, finalement, elle arrangea, dans une potiche, des fleurs, des roses fraîchement coupées, ce qui constituait, comme on sait, l'agrément de la malade.

Le valet regarda par la fenêtre.

— La fête sera superbe, dit-il. Quand madame sera installée ici, c'est moi qui descendrai voir ça! Et vous?

— Moi aussi. Nos camarades ont de la chance. Ils verront cela de près.

Il paraît qu'on doit jouer une comédie; j'ai vu arriver les acteurs, tout à l'heure, des acteurs du Théâtre-Français.

Il y a, avec eux, une actrice qui est jolie, oh! mais jolie à croquer.

— Et puis on chantera, il y aura trois artistes de l'Opéra. L'orchestre sera dirigé par M... ah! comment diable l'appellent-ils?

— Et puis on dansera. Oh! danser, danser!... Dire qu'il y a un an, juste, que je n'ai pas dansé. Moi qui adore ça... Ah! quelle joie de se trémousser en cadence. Eh! allez donc!

Elle esquissa un pas, ce disant :

— M. Thomery a voulu que cette dernière soirée de la saison soit splendide.

Oh! venez voir : déjà on dirait que les invités arrivent. Regardez quelle file de voitures!

— Et madame ne verra pas ça. Quel malheur d'être si riche, de pou-

voir être si heureux, et d'être, ainsi, clouée, dans un fauteuil, sans faire un mouvement !

— Oui, surtout ce doit être terrible pour la pauvre femme, quand elle songe que l'autre, mamz'elle Juliette, tient sa place, là-bas !

— Chut ! Si on nous entendait...

— Bah ! Rien à craindre. Madame Thomery est toujours dans sa chambre.

Dites donc, vous n'avez rien remarqué, à ce propos ? J'ai le nez fin, moi.

Je suis sûr qu'il se passe quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh ! bien, d'abord, M. Henriot est revenu. M. Thomery n'a pas dîné à l'hôtel, ce soir. Mademoiselle Juliette faisait une tête !

Et puis mademoiselle Edwige était pâle ; mais pâle comme une morte, et elle avait les yeux rouges. Pour sûr elle avait pleuré.

Certainement il se passe quelque chose. Je ne sais pas quoi. Mais, je vous réponds qu'il y aura, ici, du nouveau avant peu de temps.

Enfin, on n'a pas vu, de tout l'après-midi, madame Thomery. Elle s'est enfermée dans sa chambre.

Deux fois, j'ai voulu entrer pour le service, deux fois c'est la demoiselle de compagnie qui m'a reçu, à la porte...

*
* *

Tout à coup, dans le lointain, on entendit l'orchestre préluder.

Il était neuf heures et demie juste.

Déjà, les salons étaient envahis par les invités : les hommes chamarrés de croix, les femmes en magnifiques toilettes et couvertes de diamants.

Mademoiselle Juliette passa dans le salon de famille.

Elle portait une robe de satin jaune, aux reflets miroitants.

Elle avait les épaules et les bras nus.

Dans ses cheveux, une rose jaune était piquée.

Sur son cou, s'étalait un collier de perles, grosses comme des noisettes, retenu par une agrafe ornée de deux gros brillants.

Elle ne portait pas d'autres bijoux que cette parure richissime : un cadeau de M. Thomery.

Elle était très pâle ; mais superbe.

— Madame Thomery est toujours en son appartement ? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit le valet, elle viendra s'installer, ici, dans un instant, comme d'habitude.

— Fort bien! dit Juliette. Sortez.

Les domestiques obéirent.

Restée seule, Juliette s'assit.

— Ah! cette fête, dit-elle, avec accablement. Il faut assister à cette fête, sourire, paraître joyeuse, et j'ai la mort dans l'âme!

Edwige, ma pauvre enfant! Ah! j'ai été folle de lui révéler ce secret, cet épouvantable secret!

Elle en mourra! Je l'ai tuée!

Moi, moi, j'ai tué mon enfant! Moi qui donnerais ma vie pour elle! Fatalité!

Ce secret me pesait. Depuis vingt ans, bientôt, que je le porte, il m'écrasait!

Malédiction! Je me suis livrée. Le sort que j'ai voulu braver me domine!

» La fatalité a remis, sur moi, sa hideuse patte. Je souffre, je souffre!

Edwige! Elle était si heureuse, si rayonnante, si fière!
Ah! mon œuvre était belle!

Mère, je tressaillais d'aise en voyant ma fille, cette bâtarde, honorée, entourée, adulée; cette bâtarde, sans moi dévolue à la misère, à l'abjection peut-être, et à qui j'avais su donner un nom, un rang, une fortune dignes d'envie.

» Et cette œuvre de vingt ans a été détruite en une heure!

Il a suffi d'un souffle pour renverser cette solide situation basée sur mes crimes. Mes crimes!

Ah! pourquoi ne suis-je pas morte plus tôt, pourquoi?

Juliette se leva, frémissante.

Ses yeux flamboyèrent.

— Mais à quoi bon tout cela? fit-elle, transfigurée, en une seconde, à présent superbe, de nouveau, d'audace et de résolution.

Ai-je donc tant fait, jusqu'ici, pour reculer? Jamais, jamais! Je serai forte, j'irai jusqu'au bout.

Et, si ma fille meurt, eh! bien, tout sera dit, la mort, à mon tour, viendra me délivrer.

Certes, rien n'est encore perdu. Edwige se taira.

En parlant, elle me perdrait. Or, elle m'aime, elle se taira. Elle oubliera, peut-être.

Allons, il faut achever l'œuvre.

Elle réfléchit.

— Ainsi, reprit-elle, elle était là, elle, la femme légitime, madame Thomery. Elle a tout entendu!

Cachée derrière ce paravent, immobile, elle a entendu la révélation que j'ai faite à Edwige.

Là est le danger! Elle sait tout! Heureusement, elle ne peut parler.

» A cette minute suprême, j'ai peur. Encore une victime, la troisième!

Allons, faisons vite. Vais-je pas hésiter, à présent! Non! Non! Il le faut. Je l'ai résolu. Cela est nécessaire.

Cette femme sait tout. Elle a tout entendu. Elle sait que c'est moi qui ai tué Mélanie Minot. Elle sait qu'Edwige n'est pas sa fille.

Comme elle doit souffrir! Comme son cœur de mère doit saigner!

Et que m'importe à moi?

Autrefois, j'ai été bonne. J'ai été odieusement trompée. Et j'ai voulu me venger. Je me suis vengée épouvantablement: Je ne voulais pas que mon enfant fût bâtarde.

Non, je ne voulais pas que mon enfant souffrit comme j'avais souffert.

Pour que ma vengeance fût satisfaite, je suis devenue criminelle. A qui la faute?

Il faut que cette femme meure.

Jusqu'ici, vingt fois j'ai hésité. Cette femme me gênait. Si elle n'avait pas été là, Robert eût épousé Juliette, l'écuyère.

Je serais, aujourd'hui, et depuis longtemps, madame Thomery.

Mais comme, encore cette fois, je me sens hésitante! Toujours ce fut ainsi, toujours!

Au moment d'achever mon œuvre, toujours cette vision, cette atroce vision de mes autres victimes m'apparaît, toujours, toujours!

Je les vois là. Je les vois. Elles s'approchent.

Ah! grâce, grâce! Non. Grâce! Disparaissez, hideux fantômes! Grace, grâce! Ah!

Elle s'assit.

L'orchestre, qui s'était interrompu, un instant, retentit, de nouveau, faiblement, comme en sourdine.

Cette harmonie lointaine rappela Juliette à elle:

Elle releva la tête.

— Suis-je folle! dit-elle. Cette horrible vision me poursuit, depuis vingt ans, dans mes nuits sans sommeil.

Je me croyais plus forte!

Allons, finissons-en! Il faut que cette femme disparaisse. Elle connaît tous mes secrets. Que la paralysie, qui l'étreint depuis vingt ans, l'abandonne, et je serais perdue. Il faut qu'elle meure.

Que son spectre vienne, chaque nuit, s'asseoir, à mon chevet, il n'importe! Elle mourra!

Il le faut, pour ma sécurité, pour achever mon œuvre. J'ai hésité trop longtemps, déjà. Il faut en finir!

Elle s'approcha de la table près de laquelle le domestique avait installé le fauteuil de madame Thomery.

Il y avait, sur cette table, dans un verre, une potion calmante que la paralysée devait boire.

— Ce breuvage, dit-elle, cette potion qu'elle boit, chaque soir, va me servir.

Elle frissonna.

— A ce moment suprême, j'ai peur! dit-elle.

En effet, elle tremblait.

— En frappant l'autre, je n'ai pas tressailli, dit-elle ; je n'ai pas tressailli en touchant son cadavre, et, pourtant, il y avait du sang, une mare de sang, et, à présent, ici, j'ai peur, j'ai peur!

Elle fit un vigoureux effort pour vaincre sa frayeur.

Elle y parvint.

L'orchestre jouait un air joyeux, une valse à la mode, un motif bien rythmé, entraînant.

— Allons! dit Juliette, point de vaines terreurs. Personne ne peut me voir ; achevons l'œuvre!

Elle regarda tout autour d'elle.

— Non! personne... personne!

Alors, elle tira, de sa gorgerette, une petite boîte.

Elle l'ouvrit, précipitamment.

La boîte contenait une poudre blanche.

Rapidement, Juliette versa, dans la potion destinée à madame Thomery, le contenu de la boîte.

— Ce poison est quasi foudroyant, dit-elle, je serai délivrée! Personne ne supposera qu'elle a été empoisonnée.

Les symptômes de l'empoisonnement par cette substance sont les mêmes que ceux qui sont occasionnés par une congestion cérébrale.

Le médecin appelé s'y trompera. Dans tous les cas, qui oserait me soupçonner?

Dans deux heures, ce sera fait. Plus rien à craindre pour moi.

» A présent, que mon sourire reparaisse pour mieux détourner les soupçons, si, par hasard, ils se portaient sur moi.

Je veux être gaie, je veux rire, je ne veux pas que mon visage exprime rien des soucis de mon âme.

Bientôt, je compterai une nouvelle victime; mais je triompherai.

Et elle sortit, rapidement.



— HENRIOT ! DIT-ELLE. MA MÈRE ! AH... (PAGE 191.)

XII

Au moment où Juliette sortait, par la porte du fond, M. Thomery pénétra, dans le salon, par l'une des portes latérales.

Il paraissait tout agité, fébrile.

Il sonna.

Un valet parut.

— Priez mademoiselle Edwige de venir me parler, sur-le-champ, dit-il.

Le valet salua et sortit.

— Oh ! dit M. Thomery, en proie à une colère qu'il s'efforçait d'apaiser, j'aurai le mot de cette énigme.

Je saurai pour quel motif cette enfant refuse de descendre pour assister à cette fête.

On me cache quelque chose. Je me sens entouré de mystères.

Et, je ne sais pourquoi, il me semble qu'un malheur plane sur ma tête.

Vais-je pas m'alarmer de ces vains pressentiments ?

Edwige parut.

Elle portait une toilette de soirée, fort simple, et d'un goût exquis : robe de satin bleu, sur une jupe de soie d'un bleu plus foncé.

Son corsage était légèrement ouvert, en carré, sur la poitrine.

Elle était quasi méconnaissable.

Son visage, si rieur, si animé, d'ordinaire, était morne et défait.

Elle était livide.

La fièvre, ardente, qui la brûlait, donnait, à ses yeux, un éclat excessif.

— Vous m'avez fait demander ? dit-elle, mon...

Elle s'interrompit, n'osant pas dire « mon père ». M. Thomery, en la voyant en cet état, parut, d'abord, surpris; puis, alarmé.

— Edwige, dit-il, qu'as-tu donc, mon enfant ? Mais tu souffres. Que se passe-t-il ?

Je t'ai fait demander parce que j'étais étonné de ne pas te voir, à mes côtés, pour recevoir nos invités. J'ai cru à un caprice.

Je comprends pourquoi tu es restée chez toi. Pauvre enfant ! Tu te soutiens à peine !

Pourquoi ne m'as-tu pas fait prévenir ? Il faut te retirer, te mettre au lit. Je vais faire monter le docteur.

— C'est inutile, dit Edwige d'une voix faible. C'est inutile. Je ne veux voir personne. Je veux qu'on me laisse.

J'ai fait ce que j'ai pu. Vous le voyez, je me suis habillée pour aller à cette fête.

Mais je n'ai pas eu la force de descendre. Pardonnez-moi.

— Tu souffres, reprit M. Thomery. Tu souffres, je le vois bien. Il faut appeler le docteur. Edwige, mon enfant, je le veux. Je vais le faire chercher.

M. Thomery sonna.

Le même valet reparut.

— Qu'on cherche le docteur Trevenenc. Il doit être arrivé. Et qu'on le prie de monter, tout de suite.

Le valet sortit pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

— J'avais pourtant une bonne nouvelle à t'annoncer, dit M. Thomery.

— Laquelle ?

— Il y a trois jours, j'ai écrit à quelqu'un que tu aimes pour lui dire de venir nous voir.

Je suis surpris, même, qu'il ne soit pas venu, aujourd'hui ; mais je comptais bien te le présenter ce soir.

— Qui ? demanda Edwige en frissonnant, car elle avait compris à demi.

— Tu n'as pas deviné ? Henriot, parbleu !

La jeune fille se leva.

Elle fit deux pas en arrière en donnant toutes les marques d'un effroi extraordinaire.

— Lui ! dit-elle. Oh ! non, je ne veux pas. Je ne...

Elle chancela.

M. Thomery n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras.

Cependant, la demoiselle de compagnie de madame Thomery sortit de l'appartement de cette dernière.

Elle pénétra dans le salon.

— Mademoiselle, dit M. Thomery, vite ! vite ! aidez-moi ! ma fille se trouve mal. Un verre d'eau. Vite !

Ah ! tenez ! là, sur la table, cette potion, une potion calmante, justement préparée pour ma femme.

Donnez ! Oh ! donnez !

La demoiselle obéit.

Rapide, elle prit, sur la table, le verre dans lequel Juliette avait versé le poison, et, l'approchant des lèvres d'Edwige, elle la fit boire. La jeune fille vida le verre.

— Et ce docteur qui ne vient pas ! dit M. Thomery.

Il se tourna du côté de la demoiselle de compagnie.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai fait chercher le docteur Trevenenc qui doit être à la soirée.

Voulez-vous avoir la bonté de dire qu'on se presse ? Qu'on aille, au besoin, chercher un médecin en ville.

La demoiselle de compagnie allait sortir du salon quand la porte s'ouvrit.

M. le docteur Trevenenc parut.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il inquiet.

— Venez, docteur, dit M. Thomery ; c'est ma fille, Edwige, qui a besoin de vos soins.

— Ah ! qu'est-ce donc ?

Il s'approcha de la jeune fille.

Mais celle-ci, soudain, jeta un grand cri.

Ses yeux s'ouvrirent démesurément.

— Oh ! fit-elle, que je souffre ! Du feu ! J'ai du feu dans la poitrine! Ah ! j'étouffe ! J'étouffe.

— Docteur, dit M. Thomery éperdu, que dit-elle ?

Edwige souffrait abominablement.

Le poison versé par Juliette faisait son œuvre.

— A moi ! A l'aide! Je souffre. Il y a, là, quelque chose qui me brûle ! J'étouffe...

Le docteur fronça le sourcil.

— Ah ! dit encore Edwige, je sens que je vais mourir. Oh! je meurs.

Elle fut secouée par un spasme.

— Je meurs! Je meurs!...

Elle se raidit une dernière fois. Elle se leva :

— Henriot! dit-elle. Ma mère! Ah...

Elle tomba sur le canapé.

— Docteur, dit M. Thomery. Docteur! Elle ferme les yeux. Elle ne bouge plus!

M. Trevenenc se pencha sur le corps d'Edwige.

Il se releva, et, grave, solennel :

— Elle est morte! dit-il.

M. Thomery jeta un cri.

— Morte! dit-il. Ma fille morte. Mais ce n'est pas possible!

Il s'agenouilla devant le cadavre.

L'orchestre, à ce moment-là, même jouait un air de danse excessivement vif.

— Dites-moi, demanda le docteur, n'a-t-elle pas bu quelque chose, il n'y a qu'un instant ?

— Si fait! répondit M. Thomery. Je l'ai fait chercher chez elle, car j'étais étonné de ne pas la voir, à mes côtés, pour recevoir mes invités.

Et, tout à coup, tandis que nous causions, elle a failli s'évanouir.

Mademoiselle, à ce moment-là même, sortait de l'appartement de ma femme. Je l'ai appelée à l'aide.

J'ai demandé un verre d'eau.

Alors, j'ai aperçu, sur cette table, la potion calmante que vous avez ordonnée à madame Thomery.

Et mademoiselle, à ma prière, a donné le verre à Edwige, qui l'a vidé d'un trait.

Mais pourquoi cette question?

Le docteur montra le verre, que la demoiselle de compagnie avait replacé sur la table.

— C'est ce verre? demanda-t-il.

— Oui, répondirent, en même temps, M. Thomery et la demoiselle de compagnie.

Alors, le docteur marcha vers la table. Il prit le verre.

Il contenait, encore, quelques gouttes du breuvage.

M. Trevenenc versa une goutte de ce breuvage dans le creux de sa main et il la but.

— Que faites-vous donc? demanda M. Thomery.

— Un crime a été commis ici, dit le docteur.

Or, au moment où il s'exprimait ainsi, madame Thomery apparut, à la porte de son appartement.

Personne ne s'aperçut de son arrivée, tant chaque assistant était préoccupé.

— Un crime? répéta M. Thomery, qui devint très pâle. Ce que vous dites est grave, docteur. Êtes-vous sûr...

— Parfaitement sûr, monsieur, répliqua le docteur. Ce verre a contenu un poison très puissant.

La jeune fille est morte empoisonnée. Les effets du poison qu'elle a absorbé sont foudroyants.

— Mais qui a pu verser ce poison? demanda M. Thomery.

— Quelqu'un qui voulait atteindre madame Thomery, répondit M. Trevenenc, puisque ce breuvage lui était destiné.

— Mais qui donc, ici, voulait atteindre madame Thomery?

— Je vais vous le dire, fit Blanche Thomery d'une voix vibrante.

M. Thomery et le docteur se retournèrent.

Tous les deux ils jetèrent un cri.

— Blanche! dit M. Thomery.

— Oui, répondit madame Thomery, mon heure a sonné. Je l'ai attendue dix-neuf ans? Je vais me justifier, enfin!

Robert, je t'ai fait chercher inutilement, aujourd'hui, lorsque j'ai été arrachée, par miracle, à la paralysie qui m'a rendu muette, et immobile, pendant si longtemps.

Docteur, vous l'aviez bien dit: une émotion violente peut briser, subitement, ses liens. Vous aviez raison.

Je vais m'expliquer; mais, auparavant, il me faut encore un témoin.

Elle s'adressa à sa demoiselle de compagnie.

— Appelez M. du Mesnils, fit-elle, et donnez l'ordre, à mon domestique, de prévenir mademoiselle Juliette que je l'attends ici.

— M. du Mesnils! dit M. de Thomery. Le procureur de la République est ici!

— Je l'ai prié de s'y rendre, répliqua Blanche.

Le docteur Trevenenc se disposa à se retirer.

— Restez, docteur, lui dit madame Thomery, restez! Votre présence, ici, en ce moment, est indispensable.

Vous pouvez entendre ce qui va se dire, ici : vous êtes presque de la famille.

Blanche marcha vers le cadavre d'Edwige, qu'elle baisa au front.

— Dors en paix, pauvre enfant! dit-elle, profondément émue. Tu ne fus pas complice!

Puis, s'adressant au docteur :

— Monsieur, dit-elle, aidez-moi à tirer ce paravent sur le cadavre de cette innocente créature.

Le médecin obéit, pressentant, vaguement, la pensée de madame Thomery.

La porte du salon s'ouvrit.

Le valet annonça :

— M. du Mesnils.

Le magistrat entra.

C'était un homme de quarante-cinq ans, environ, très correct d'allures.

Il était en frac et cravate blanche.

Il portait, à la boutonnière de son habit noir, une petite brochette de décorations, parmi lesquelles la croix de la Légion d'honneur.

Madame Thomery marcha au-devant de lui.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, de l'empressement que vous avez mis à vous rendre à mon désir.

— Mon devoir, à défaut d'autres considérations, m'obligeait à répondre à votre pressant appel, répondit le magistrat.

— Mademoiselle Juliette Ternays, annonça, encore, le valet.

— Pierre, dit alors madame Thomery au laquais, hormis les deux personnes que j'attends et de qui vous savez les noms, que personne n'entre ici, maintenant. Allez!

Le valet salua et referma la porte du salon.

Juliette était très pâle.

Elle entra lentement, l'air hautain, très calme, au moins en apparence.

— Madame, dit-elle, je viens d'apprendre votre guérison subite. Croyez que...

Madame Thomery l'interrompit.

— C'est moi qui vous ai fait donner l'ordre de venir ici, dit-elle d'une voix vibrante.

Je vous tiens face à face.

Enfin, je vais donc reprendre mes droits, me justifier, et tirer vengeance de cette créature.

— Madame... dit Juliette.

— Oui, j'ai chèrement acheté, par dix-neuf ans de tortures abominables, la revanche que je vais prendre!

— Je suis perdue! murmura Juliette.

Cependant, elle fit bonne contenance.

— Messieurs, dit madame Thomery, écoutez-moi :

Cette femme, ce monstre, est une ancienne écuyère du cirque. Elle fut la maîtresse de mon mari.

En même temps que moi, elle eut, de lui, comme moi, une fille.

Les deux enfants se ressemblaient comme deux sœurs jumelles. Elle constata cette ressemblance des deux enfants du même père. Elle assassina la nourrice de ma fille : Mélanie Minot, et, dans le berceau de mon enfant, elle plaça la sienne.

De sorte, que pendant dix-neuf années, j'ai reçu les caresses de la fille de cette créature, croyant recevoir celles de mon enfant à moi.

M. Thomery se leva éperdu.

— Blanche!... fit-il. Que dis-tu?

— La vérité! répondit madame Thomery, rien que la vérité.

Mais ne m'interrompez pas, je suis brisée. Je ne sais pas si j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

Oui, cette femme a tué la nourrice de ma fille, et, avec une habileté infernale, elle fit planer les soupçons sur un innocent, qui paya pour elle.

L'impunité lui donna de l'audace : Sa fille était installée à mon foyer. Elle y voulut venir, elle aussi; je la gênais.

Elle voulut se défaire de moi.

Ayant rêvé de devenir madame Thomery, elle organisa un odieux guet-apens.

Elle persuada, à mon mari, que je recevais, chez moi, un amant.

Or, celui qu'elle fit passer pour mon amant, c'était son frère, qui venait me voir, de concert avec elle, pour me demander de l'argent, afin de pouvoir quitter la France.

Mon mari tua cet homme, et il faillit me tuer moi-même.

Et voilà comment, après m'avoir pris les deux êtres que je chérissais : mon mari et ma fille, cette créature avait entrepris, aussi, de me voler mon honneur,

— Blanche, dit M. Thomery, as-tu les preuves de ce que tu avances?

— Je les ai! répondit madame Thomery. Je les fournirai toutes.

Or, tandis qu'elle était installée sous mon toit, près de mon mari,

avec sa fille, mon enfant, à moi, ma fille chérie, avait été abandonnée, par cette femme, entre les mains de personnages interlopes.

Mais Dieu veillait.

Il m'a arrachée à la paralysie. Il m'a fait connaître la vérité. Il va me venger.

Il m'a rendu ma fille. Les preuves de ce que j'avance sont enfermées dans ce portefeuille.

Le reconnaissez-vous?

Elle montra le portefeuille à Juliette, qui tressaillit.

— Le portefeuille de Mélanie Minot! dit-elle, à voix basse. Je suis perdue!

— Oui, ce portefeuille m'a été remis par M. Libérac, dit madame Thomery, l'amant de cette femme à qui vous aviez confié ma fille.

Monsieur du Mesnils, ce portefeuille contient des papiers qui éclaireront la justice.

Ce portefeuille a appartenu à Mélanie Minot, chez qui, la nuit du crime de Buc, il a été volé par cette femme.

« La preuve de son crime éclate, ainsi, puisque cette pièce était entre ses mains, jadis.

Vous y trouverez, aussi, la lettre par laquelle je donnais rendez-vous, à Nicolas Ternays, pour lui remettre l'argent qu'il m'avait demandé dans le but de quitter la France, avec sa sœur.

Cette pièce a été perdue, par lui, et trouvée par M. Libérac, le soir même où Nicolas Ternays, en ma présence, a été tué par mon mari.

— Mais ce M. Libérac, où est-il? demanda M. Du Mesnils. Il faudrait qu'il affirmât...

Il n'acheva pas.

La porte du salon s'ouvrit et le valet annonça :

— M. Henriot. M. Libérac.

— Henriot! Libérac! dit Juliette. Grand Dieu!

Elle s'efforce de rester calme encore.

— Monsieur, dit alors madame Thomery à Libérac, reconnaissez-vous mademoiselle?

Libérac, très interloqué en présence de tant de personnes inconnues, s'approcha de Juliette,

Il la regarda.

Puis, il regarda madame Thomery.

— Sacrebleu! dit-il. Je me suis trompé, tantôt! Ce n'est pas à mademoiselle Juliette que j'ai parlé.

La vraie mademoiselle Juliette, c'est elle, je la reconnais, à présent.

J'ai certainement fait une bêtise. J'ai dû vendre la mèche.



...MORTE ! ELLE EST MORTE, JE SUIS DAMNÉE ! (PAGE 201.)

Ah! bien, j'ai fait un beau coup, par exemple !

Oui, oui, je reconnais bien mademoiselle. Elle doit me reconnaître, aussi. N'est-ce pas que vous me reconnaissez?

Je suis le père adoptif de la petite, de votre petite fille. Je suis le mari de madame Daunoux.

Libérac tendit la main à Juliette.

— Ça va bien, mademoiselle ?

Juliette lui tourna le dos.

— C'est assez curieux! dit Libérac, vexé. Elle ne me reconnaît pas... parce qu'il y a du monde : C'était prévu!

M. du Mesnils, cependant, s'approcha du cabotin.

— Brrr! fit celui-ci, en voilà un qui a une mauvaise figure!

— Monsieur, dit gravement le magistrat, c'est bien à votre maîtresse et à vous, que mademoiselle Juliette a confié un enfant?

— Oui, monsieur, répondit Libérac, gracieusement, il y a dix-neuf ans de cela. Oui, monsieur!

C'est bien à moi, Libérac, artiste dramatique, pour vous servir, si j'en suis capable.

M. du Mesnils lui montra le portefeuille de Mélanie Minot.

— C'est bien vous qui avez remis ce portefeuille, et les papiers qu'il contient, à madame Thomery?

— Si cette dame est bien madame Thomery, oui, monsieur, fit Libérac; seulement je croyais les remettre à mademoiselle Juliette. C'est tout ce que vous désirez savoir?

— Pour le moment! répondit le magistrat.

— Tout à votre service, monsieur, fit Libérac. Tout à votre service.

Et il ajouta, plus bas :

— C'est égal, la figure de cet homme-là ne me revient pas!

— Mademoiselle, dit alors M. du Mesnils à Juliette, qu'avez-vous à répondre?

Les charges jusqu'ici relevées contre vous sont suffisantes pour motiver votre arrestation.

— Arrestation? dit Libérac. Comment? On va arrêter la mère d'Euterpe! Qu'est-ce que cela veut dire?

— M'arrêter, moi? dit Juliette. Sur quelles preuves?

Je dédaigne de répondre à de pareilles accusations portées, contre moi, dans un but qu'il est facile d'entrevoir; mais dont M. Thomery, je l'espère, ne sera pas la dupe.

Je ne répondrai plus rien.

Je n'ai qu'un mot à dire : les accusations portées contre moi sont fausses; rien ne les appuie que des preuves insignifiantes et des témoignages douteux.

Môssieu Libérac se révolta.

— Des témoignages douteux! fit-il, avec son emphase des grands jours.

Est-ce pour moi que vous dites cela? Mesurez vos paroles, mademoiselle.

Monsieur, je vous atteste que j'ai dit la vérité.

Madame Thomery s'approcha tout près de Juliette, qui recula, instinctivement :

— Vous dites donc, fit-elle, d'une voix sifflante, qu'Edwige, élevée, par vous, est bien la fille légitime de M. Thomery et non la vôtre ?

— Oui, répondit Juliette, Edwige est bien la fille de M. Thomery, sa fille légitime.

— Vous mentez ! dit madame Thomery, vous mentez, et je le prouve !

Juliette frissonna.

— Aujourd'hui, ici même, reprit madame Thomery, vous avez fait, à Edwige, la révélation de vos crimes.

Cachée derrière ce paravent, j'ai tout entendu.

J'en ai ressenti une si poignante émotion que j'ai été brusquement arrachée à la paralysie qui m'étreignait.

Vous l'ignoriez ; mais vous avez su que je connaissais tous vos secrets.

Alors, il vous a fallu une dernière victime ; vous avez tenté de m'empoisonner ; vous avez versé, dans ce verre, contenant un breuvage à moi destiné, un poison puissant.

Or, le verre est vide.

Je suis vivante, et Edwige, qui, par hasard, a bu ce breuvage, Edwige est morte :

Voici son cadavre !

Ce disant, madame Thomery écarta, brusquement, le paravent, et découvrit le corps, déjà rigide, de la jeune fille.

Alors, il se passa quelque chose d'effrayant : Juliette jeta un cri déchirant.

Elle courut vers le siège où Edwige paraissait dormir.

— Morte ! dit-elle. Morte ! Edwige, mon enfant !

Elle se releva.

Elle était dans un état indescriptible.

Elle faisait pitié.

— Ainsi, dit-elle, tout ce que j'ai fait pour elle est inutile ! Morte ! elle est morte ! Je suis damnée !

Et elle s'agenouilla devant le cadavre.

— Edwige, ma fille, mon enfant ! Ah ! ce n'est pas possible. Non, ce n'est pas possible. Elle n'est pas morte.

Reviens à toi, ma fille ! Edwige ! Ah ! elle ne m'entend pas ! Elle ne m'entend pas !

— Messieurs, dit, alors, solennellement, madame Thomery, la preuve est faite. La criminelle a avoué. La mère s'est trahie.

— Mademoiselle, dit M. du Mesnils, au nom de la loi je vous arrête !

Juliette le regarda, éperdue.

Son visage prit une expression terrible.

— M'arrêter ? Allons donc, fit-elle. A quoi bon, à présent ? Croyez-vous que c'est pour moi que je suis devenue criminelle ?

Que non pas !

C'est pour elle, pour mon enfant. J'ai voulu qu'on ne l'appelât pas bâtarde.

Entre cette mère, et moi, il y eut duel à mort.

Rivales pleines de haine, nous avons lutté. Je perds, je vais payer. Ma fille morte, je n'ai plus qu'à mourir !

Et rapide, elle se jeta dans une des chambres adjacentes dont elle ferma la porte.

— Enfonçons cette porte ! dit M. du Mesnils.

La porte céda sous une vigoureuse poussée d'Henriot.

Le docteur Trévenenc pénétra dans la chambre.

Il en ressortit grave, solennel.

— Morte ! dit-il. Elle s'est poignardée.

— C'est égal, dit môssieu Libérac, ma défunte femme avait raison quand elle disait, à propos de sa mystérieuse locataire :

« Si nous prévenions la police. »

XIII

Trois mois après cette scène terrible, par un après-midi resplendissant — on était au mois d'août — un homme parcourait les allées d'un grand jardin d'une magnifique propriété située proche de Velars, à quelques kilomètres de Dijon.

Cet homme, c'était Robert Thomery.

Il marchait vite, par instants, faisant crier, sous ses pas, le sable des allées; puis, il s'arrêtait, soudain, murmurait des mots sans suite, et recommençait sa promenade à pas lents.

— Edwige ! disait-il. Mon enfant ! Ma fille ! Morte ! Edwige.

Il n'avait pas sensiblement changé, au physique.

Il avait, toujours, la même allure, élégante, correcte, vigoureuse.

Ses cheveux avaient seulement blanchi, vers les tempes.

Et ses yeux, si brillants jadis, étaient, à présent, presque ternes, sans expression, comme ceux des fous.

Les événements terribles qui s'étaient produits, en cette fatale soirée où Edwige était morte, où Juliette, convaincue de crimes odieux, s'était tuée, avaient bouleversé son esprit.

Son cerveau était dérangé.

Robert ne semblait reconnaître personne, ni sa femme, ni ses amis, pas même Henriot, que madame Thomery avait appelé près de son mari.

Le docteur Trevenenc, toujours dévoué à cette famille infortunée, venait, très régulièrement, de Paris, voir le malade, deux fois par semaine.

Lors de sa dernière visite à Velars, il avait pleinement rassuré madame Thomery.

— Le dénouement approche, avait-il dit. Cette démence qui a frappé votre mari n'est que passagère.

Avant peu, j'en réponds, il sera rétabli.

L'air pur qu'on respire, ici; la vue de ce beau soleil revivifiant; le repos; le silence, ramèneront le calme en son esprit troublé.

*
* *

Pendant ces trois mois, bien des choses s'étaient accomplies.

La justice avait fait son œuvre.

La mémoire du colporteur Victor Jaury avait été réhabilitée, Juliette ayant été reconnue coupable du meurtre de Mélanie Minot.

Henriot en avait ressenti une joie profonde, amoindrie par un regret poignant, car sa mère, la veuve de l'infortuné colporteur, était morte sans avoir vu se réaliser ce rêve de sa vie : la réhabilitation de l'innocent de qui elle n'avait jamais douté.

Madame Thomery traitait le jeune homme comme son propre fils.

Elle avait, pour lui, toutes sortes de tendresses maternelles.

Et c'était avec une joie profonde qu'elle le voyait, de jour en jour, s'éprendre, davantage, de sa fille.

Euterpe — à qui madame Thomery avait donné son nom : Blanche, vivait près de sa mère, qu'elle ne quittait pas un instant.

*
* *

Môssieu Libérac habitait toujours sa maisonnette de Saint-Cloud.

Il ne se rendait plus à Paris que pour toucher chez le notaire de madame Thomery, la pension de cinq cents francs qu'elle lui faisait.

Il n'était pas heureux autant qu'on pourrait le supposer, car, pour se consoler du départ d'Euterpe, il avait fait la cour à sa jeune bonne, qui le menait comme un enfant.

Henriot l'avait vu, un mois auparavant.

L'ex-cabotin lui avait fait ses confidences.

— Elle veut que je me marie avec elle, avait dit Libérac; que voulez-vous, j'en passerai par là.

Elle est fraîche, elle est jolie, un peu « commune », peut-être. Bah ! elle me rajeunira.

Et, prenant son allure solennelle, il avait ajouté :

— J'espèrrre, monsieur Henrrriot, que vous me ferrrez l'honneurrr d'êtrrre mon témoin.

Henriot avait promis, ce qui avait comblé d'aise l'orgueilleux cabotin.

— Voyez-vous, monsieur Henrrriot. Dès le prremierrr jourrr où je vous ai vu, vous m'avez plu tout de suite. J'aime les jeunes gens qui ont de la poigne !

Il n'avait jamais oublié la leçon qu'il avait reçue d'Henriot, un soir, au cabaret du « Coq dilettante ».

*
* *

Cependant, madame Thomery attendait, dans une anxiété profonde, le retour du docteur Trevenenc, qui, arrivé le matin même à Velars, était allé retrouver, dans le jardin, l'ingénieur, et qui avait promis de le ramener dans la maison pour tenter, sur lui, une expérience qui devait être décisive.

Blanche, d'après ses ordres, avait revêtu une toilette absolument semblable à celle que portait Edwige, le soir où elle était morte empoisonnée.

La jeune fille attendait le signal convenu, dans une chambre, près du salon qui donnait, de plain-pied, dans le jardin.

Enfin, M. Trevenenc parut.

Il avait passé son bras sous celui de M. Thomery.

Ils causaient.

Tous les deux, ils pénétrèrent dans le salon.

Robert paraissait très calme.

— Quelle superbe contrée ! dit M. Trevenenc, en s'asseyant. Qu'il fait bon vivre ici !

— Oui, répondit M. Thomery. Oui, oui !

— Vous ne comptez pas de sitôt revenir à Paris ? demanda le docteur.

— Paris ! Paris ! fit Robert. Oh ! non.

— Je comprends cela, reprit M. Trevenenc. Vous être heureux ici. Vous avez, près de vous, Henriot, un brave garçon que vous aimez bien.

Henriot s'approcha du malade, comme cela avait été convenu.

Robert regarda le jeune homme.

— Henriot ! dit-il. Oui ! oui ! Henriot, un brave garçon. Le fiancé d'Edwige !

— Et, reprit le docteur, vous avez, aussi, votre femme, madame Thomery.

Madame Thomery se leva de son siège et s'avança.

— Robert, dit-elle, Robert ! C'est moi, moi, ta femme ! Tu ne veux donc pas me reconnaître ?

La pauvre femme était prodigieusement émue.

Elle pleurait, et ses larmes tombaient sur les mains de son mari.

Il la regarda.

— Oui, oui, je te reconnais, dit-il. Tu as longtemps souffert, pauvre femme !

Pourquoi pleures-tu ? Je ne te ferai plus de chagrin. Je t'aime !

— Et puis, enfin, reprit le docteur, qui avait hâte de tenter le dernier coup, vous avez, près de vous, votre fille, une bien jolie fille. Regardez !

La jeune fille, qui s'était tenue à l'écart, se montra, portant le costume d'Edwige.

— Mon père, dit-elle, mon père !

Elle s'agenouilla devant M. Thomery.

Celui-ci se leva, frémissant.

Ses yeux s'ouvrirent, démesurément, et revinrent, tout à coup, brillants, comme naguère.

— Edwige ! cria-t-il, Edwige ! Vivante !

Il releva la jeune fille.

Il l'embrassa, tendrement.

Puis, il passa la main sur son front.

— Ah ! fit-il éperdu, je sais, je sais ! Je me souviens ! je me souviens ! Blanche, ma femme. Ma fille ! Je me souviens.

Il chancela.

Il s'assit.

Il éclata en sanglots.

— Il est sauvé ! dit M. Trevenenc.

Robert tenait, dans ses bras, sa femme et sa fille, et il pleurait à chaudes larmes.

— Ah ! dit-il, pardon ! Pardon ! Mes deux êtres adorés ! Pardon, pardon !

Madame Thomery s'arracha à son étreinte.

Elle regarda Henriot qui se tenait à l'écart, très ému.

— Henriot, lui dit elle, mon fils ! Il y aura encore de beaux jours pour nous tous...

FIN DES MÈRES RIVALES

EMILE COLIN. — IMP. DE LAGNY

LES DRAMES DE LA FAMILLE

L'ENFANT DE LA MORTE

Par HENRI DEMESSE



L'ENFANT DE LA MORTE

PROLOGUE

I

UN NID D'AMOUREUX

Une élégante victoria, à laquelle était attelé un fringant cheval de pur sang, à la robe noire, s'arrêta devant une maisonnette située vers le milieu de la petite rue Cardinet, au fond des Batignolles.

L'équipage, avec son cocher en culotte blanche, en bottes à retroussis, en livrée bleue de coupe parfaite et ornée d'un œillet blanc ; le visiteur, avec son costume en drap noir à la dernière mode, son chapeau haut de forme gris, son gilet blanc et ses souliers vernis — mirent, soudainement, à cette place, en ce quartier populeux, une note jeune et gaie, parisienne et mondaine, très frappante, tant le contraste était flagrant.

Il y avait, en effet, dans cette rue, un mouvement incessant de voitures transportant des marchandises à la gare voisine.

Des fardiers pesants, chargés de grosses pierres et traînés par cinq robustes chevaux, passaient, à grand fracas, et faisaient trembler le sol.

Des tombereaux de charbon, des charrettes, roulaient.

Aussi, la légère victoria... parmi ces véhicules, fut-elle fort remarquée.

Les passants flâneurs regardèrent, non sans un vague respect, le pur-sang qui piaffait d'impatience.

Des gamins, qui jouaient sur un tas de sable, cessèrent leurs jeux bruyants, et, goguenards, les mains dans les poches de leur pantalon dépenaillé, se moquèrent, de loin, de la mine engoncée du cocher qui restait très digne, impassible, sur son siège, le fouet sur la cuisse, et qui, de haut, abaissait fièrement ses regards protecteurs sur les allants et venants : gens du peuple, tout occupés de leurs affaires.

Les petites ouvrières, à la frimousse éveillée : ces mignonnes fillettes

de Paris qu'on voit dans les quartiers excentriques et qui trottent menu, leurs jupes coquettement retroussées, lorgnèrent le visiteur avec malice.

Ce visiteur était un homme de vingt-huit ans environ.

Si l'expression de sa physionomie ne trompait pas, il devait être intelligent et capable d'énergie.

Ses yeux bleus, ordinairement doux, s'éclairaient, parfois, d'une lueur pareille à celle qui glisse sur une lame d'acier : son regard, alors, était éblouissant au point de fasciner.

Son front, haut et très large, était barré d'une ride profonde : marque précocement imprimée par des veilles prolongées et par les fatigues d'une vie trop pleine de plaisirs.

Une moustache rousse couvrait ses lèvres, qu'une sorte de rictus voulu faisait toujours dédaigneuses et ironiques.

Lorsque l'équipage s'arrêta devant la maisonnette, le jeune homme fut tiré brusquement d'une absorbante rêverie ; l'expression de sa physionomie se modifia ; ses sourcils se froncèrent.

Il demeura assis dans sa voiture, visiblement préoccupé, et comme hésitant ; même, un instant, il parut prêt à donner l'ordre de rebrousser chemin, car il leva sa canne et toucha le bras du cocher qui se retourna et attendit que son maître parlât; mais le jeune homme ne dit mot.

La démarche qu'il allait faire en cette maison, perdue au fond d'un quartier excentrique, lui coûtait, assurément.

Il cherchait un moyen de la remettre, tout au moins ; mais elle etait indispensable, sans doute, car, apres reflexion, il sembla se décider, enfin !

Lestement, il mit pied à terre et marcha, avec résolution, vers la porte d'entrée, sans se préoccuper des passants qui avaient observé, curieux, son manège.

Il ouvrit la porte, avec une clé qu'il avait prise dans sa poche, et il entra.

La porte, mue par un ressort, se referma d'elle-même sur lui.

Le jeune homme, alors, se trouva dans un joli jardin qui s'etendait devant la maisonnette.

Il longea une pelouse minuscule, au milieu de laquelle des roses, des geraniums et des héliotropes étaient plantés dans une corbeille.

En cette belle journee de juin, le soleil illuminait gaiement le jardin et la coquette maison, qui avaient un aspect des plus riants dont on était charmé tout d'abord.

Le visiteur, ayant traversé rapidement le jardin, gravit les trois marches d'un perron, orné de vases émaillés pleins de fleurs, et abrité sous une marquise vitrée dont les ferrures avaient la forme d'une coquille.

Il pénétra dans une sorte de vestibule où une servante parut bientôt, attirée par le bruit.

Cette servante était jeune, jolie, et coquettement attifée.

Elle portait un mignon bonnet, à la bretonne, qui encadrait le mieux du monde son visage, éclairé par de beaux yeux noirs.

A l'aspect du visiteur, elle sourit :

— C'est monsieur ! dit-elle... Quel bonheur !

Elle était toute surprise et joyeuse, en même temps.

— Bonjour, Jeanne... Madame est chez elle ?... demanda le jeune homme.

Le gai visage de la Bretonne se rembrunit, soudain :

— Hélas ! non, monsieur, fit-elle ; madame ne vous attendait pas et...

— Elle est sortie ?

— Il n'y a pas plus d'un quart d'heure !

— Tant pis !

— Monsieur attendra son retour ?

— Impossible !

— Au moins, monsieur reviendra ?

— Pas aujourd'hui !

— Quel guignon ! Madame sera désolée ; elle était si triste déjà : il y a plus d'un mois que monsieur n'est pas venu ! Oh ! je m'en veux, vraiment ! C'est moi qui ai poussé madame à sortir aujourd'hui. Depuis huit jours elle n'avait pas mis les pieds hors d'ici, elle avait besoin de se distraire ; oh ! elle a hésité longtemps. Bien sûr, elle avait dans l'idée que monsieur viendrait !... On a, comme ça, des pressentiments !. . Quel guignon !

Tout à ses pensées, le jeune homme n'écoutait pas la Bretonne.

— Je tâcherai de revenir demain... dit-il enfin... En attendant, je vais écrire une lettre que vous remettrez à madame.

Il ouvrit une porte donnant dans un petit salon où il pénétra et, là, il congédia la servante. Le jeune homme, toujours pensif, préoccupé, ému et inquiet même, tout à la fois, réfléchit un instant.

Il s'assit, enfin, devant un bureau et il écrivit.

Le salon, éclairé par deux fenêtres donnant sur le jardin, était meublé à la moderne et fort élégamment.

On y devinait la main d'une femme, d'une créature de goût, même d'une artiste : tout y était arrangé coquettement.

Les meubles, les étoffes, les bibelots étaient de choix.

Chaque pièce se trouvait bien à sa place, pour sa meilleure mise en valeur et pour le plus complet agrément des yeux.

Par l'inspection de cette seule pièce, on eût affirmé que la maison était un nid de jeunes amoureux, fortement épris.

Il se dégageait, en effet, de ce logis un charme enveloppant.

On y vivait heureux, certainement, au milieu des fleurs, dans une atmosphère parfumée.

On ne devait y entendre, avec les gaies chansons des oiseaux, que des bruits de baisers et de tendres chuchotements.

Sur un meuble recouvert en peluche, de couleur bleue, aux reflets changeants, on voyait le portrait du jeune homme, devant lequel on avait déposé, tout récemment, un petit bouquet de myosotis — adorables fleurettes bleues si frêles et si jolies, dont le naïf langage constitue, en sa brièveté, un délicieux cantique d'amour : « Ne m'oubliez pas ! »

En face, se trouvait le portrait de « l'amoureuse », sans doute.

Or, c'était une exquise jeune fille mignonne et gracieuse, qui souriait et semblait regarder « l'adoré » !

Le jeune homme, ayant écrit sa lettre, la lut à haute voix ; elle était ainsi conçue :

« Ma chère amie,

» Demain, vers deux heures, je reviendrai te voir ; je regrette beaucoup de ne t'avoir pas trouvée ici, aujourd'hui : il ne m'est pas possible de t'attendre ni de revenir.

» Prépare-toi à apprendre une nouvelle importante ; je ne veux pas m'expliquer davantage par lettre.

» Pour des motifs graves et que tu connaîtras demain, un grand changement doit s'opérer, sous peu, dans notre vie.

» Crois toujours à ma profonde et très vive amitié.

» Vicomte ROGER DE PARDAYANT.

» Paris, 18 mai 1870. »

Le vicomte relut encore ce passage de sa lettre :

« Prépare-toi à apprendre une nouvelle importante ; je ne veux pas m'expliquer davantage par lettre.

» Pour des motifs graves et que tu connaîtras demain, un grand changement doit s'opérer, sous peu, dans notre vie. »

— C'est fort bien ! fit-il. Ça ne dit rien de précis ; mais, pourtant, sur cette donnée son esprit travaillera, et, demain, je la trouverai prête à m'entendre.

Il mit la lettre sous une enveloppe qu'il cacheta.

Puis, il se leva pour appeler Jeanne.

Alors, par hasard, ses yeux s'arrêtèrent sur le portrait de la jeune femme.

Il le prit et le regarda longtemps, avec une émotion véritable dont on ne l'eût pas cru capable.

C'est qu'à ce moment suprême, toutes sortes de charmants ressouvenirs avaient hanté son esprit et fait revivre en lui, avec une implacable netteté, des scènes adorables d'un passé qui avait eu pour cadre cette maisonnette fleurie et ensoleillée.

A cette place, Roger avait vécu, enivré d'un bonheur qu'il avait cru plus durable.

Bientôt, il se sentit, derechef, torturé par des angoisses dont il souffrait depuis plusieurs semaines déjà, et dont il avait pu s'affranchir un instant. Alors, il eut hâte de fuir cette maison où son mal s'était aggravé, semblait-il. Il sonna. Jeanne parut. Le vicomte lui montra la lettre qu'il avait écrite.

— Je laisse cette lettre sur le bureau de madame, dit-il ; Jeanne, vous la lui remettrez ?

— Oui, monsieur.

— A demain !

Roger ouvrit la porte ; la servante voulut le retenir.

— Monsieur !... fit-elle quasi-suppliante.

Mais le jeune homme sortit brusquement, sans écouter la servante : son départ équivalait à une fuite ! Bientôt, il se retrouva dehors. Il remonta dans sa voiture et il dit au cocher :

— Au cercle !...

II

UNE DÉSESPÉRÉE

— Jeanne ! Jeanne !

Une jeune femme, portant dans ses bras un petit enfant, était descendue d'un fiacre, devant la maisonnette de la rue Cardinet.

Elle avait ouvert la porte, et, du seuil, elle appelait la servante pour qu'elle payât le cocher.

Il était près de six heures ; la grande chaleur était tombée.

A présent, les voisines, assises devant les portes, sur les trottoirs, travaillaient à quelque ouvrage de couture tout en surveillant des enfants qui jouaient, dans la rue, par groupes turbulents.

La jeune femme était bien connue dans le quartier.

Elle demeurait depuis plus d'un an dans cette maisonnette.

Tout le monde, aux alentours, l'avait remarquée.

On l'aimait parce qu'elle était belle et parce qu'elle avait l'air doux.

On devinait qu'elle était l'héroïne de quelque mystérieuse aventure d'amour. Et puis, elle était de ces êtres de qui personne ne jalouse le

bonheur présent, si enviable qu'il soit, tant il semble, à tous, que ce bonheur ne sera pas durable !

Elle paraissait heureuse, et, cependant, on la plaignait ; même, elle excitait la pitié. On disait, en parlant d'elle : « Pauvre femme !... » sans que personne fût capable, s'il l'avait fallu, d'expliquer ces paroles dictées, à tous, par un vague pressentiment.

— La petite bonne est sortie il n'y a qu'un instant, madame ! dit une voisine. Nous l'avons vue passer : elle allait aux provisions, sans doute, car elle portait un panier.

Jeanne, en effet, avait retardé sa sortie autant que possible, voulant se trouver à la maison lors du retour de madame ; mais, comme l'heure avançait, il avait fallu qu'elle s'occupât du dîner.

Elle était donc sortie en toute hâte.

— Merci, madame ! répondit la jeune femme, d'une voix très douce, et en payant d'un sourire le renseignement fourni par la voisine.

Puis, se tournant vers le cocher :

— Attendez-moi, fit-elle, je reviens.

Elle pénétra dans le jardin, gagna la maison, entra dans le salon où elle déposa, sur un divan, l'enfant qu'elle portait et qui s'était endormi ; puis, elle retourna sur ses pas, et, libre de tout fardeau, elle paya le cocher, à qui elle donna un très large pourboire.

— A la bonne heure ! dit l'automédon. Faudrait ne conduire que des clients pareils ! Merci bien, ma petite dame !

Déjà, la jeune femme était rentrée. Dans le salon, elle s'assura que l'enfant dormait paisiblement ; puis, elle ôta son chapeau et le petit mantelet léger qu'elle avait jeté sur ses épaules. Elle se trouva, alors, en taille, adorable en sa robe noire unie qui l'habillait bien.

Le grand air, qu'elle avait respiré pendant quelques heures, avait rosé ses joues.

En attendant que l'enfant s'éveillât, elle vint s'asseoir près de la fenêtre ouverte, et, pensive, mélancolique, elle regarda dans le jardin.

Le soleil baissait et ses derniers rayons jetaient leur lueur dorée sur la pelouse. On entendait, au dehors, les appels, les cris, les rires des enfants qui jouaient.

Bientôt, la jeune femme avisa, sur une table, un journal, sur lequel elle jeta les yeux, distraitement. Tout à coup, elle pâlit : elle avait lu les lignes suivantes :

ÉCHOS MONDAINS

« Ce soir aura lieu la signature du contrat de mariage de M. le vicomte Roger de Pardayant avec mademoiselle Noémie Besnarais, la charmante fille du banquier bien connu.

» Une grande fête artistique et musicale aura lieu, à cette occasion, dans l'hôtel que M. Robert Besnarais, père de la fiancée, a fait construire, récemment, boulevard Beauséjour, à Passy, en face du Ranelagh.

» Le Tout-Paris artiste, mondain et financier assistera à cette fête, à laquelle nos meilleurs comédiens et nos chanteurs en renom prêteront le concours de leur talent. »

Le journal s'échappa des mains de la jeune femme. Elle se leva et fit quelques pas en trébuchant.

— Le malheureux! fit-elle.

Elle s'était rapprochée du bureau sur lequel le vicomte avait laissé sa lettre. Elle la vit; elle la saisit... Éperdue, folle, elle l'ouvrit précipitamment, et, tremblante, elle la lut... Alors, elle jeta un cri déchirant. Elle battit l'air de ses bras levés, et elle tomba à la renverse, évanouie...

. . . .

Un quart d'heure environ s'écoula.

Soudain, la jeune femme rouvrit les yeux; elle se releva; elle porta les mains à son front comme quelqu'un qui cherche à rassembler ses souvenirs : que s'était-il donc passé? Elle se rappela tout, brusquement.

— Dieu, fit-elle, comme vous me punissez!

Elle s'assit et pensa. Puis, elle aperçut son enfant, qui dormait toujours sur le divan. Elle le prit; elle le baisa doucement pour ne pas le réveiller. Enfin, elle sanglota.

— Que faire? murmura-t-elle.

Et bientôt, elle ajouta :

— Le lâche!

Tout à coup, ses yeux flamboyèrent.

— Me venger! clama-t-elle. Il faut que je me venge!

Elle réfléchit.

— Mais comment?... Oui, comment?

Un moment après, elle se leva. Un sourire effrayant éclaira sa physionomie.

— C'est cela! dit-elle. C'est cela!

Mais elle réfléchit encore.

— Mon fils?... Qui veillera sur mon fils?

Oh! elle était affolée, la pauvre créature! Elle souffrait abominablement.

Derechef, ses yeux brillèrent.

— Ma bienfaitrice : Mademoiselle de Nolay... la baronne de Noirmont, — reprit-elle, répondant à cette question qu'elle s'était posée : Qui veillera sur mon fils?

Évidemment, elle avait formé quelque épouvantable projet qu'elle allait mettre à exécution.



— DONNEZ L'ORDRE AU COCHER D'ATTELER, FIT-ELLE. (PAGE 11.)

Lors, elle s'assit devant son bureau et elle écrivit ce qui suit :

« Ma chère bienfaitrice,

» J'ai eu de grands torts envers vous ; j'ai été ingrate ; je vous ai trompée : Pardonnez-moi...

» J'aimais ! Mon amour est mon excuse.

» Ce que vous m'avez prédit arrive : Il se marie.

» Ci-joint, je vous fais tenir la lettre qu'il m'a écrite et qu'il a laissée, chez moi, en mon absence, et aussi le journal qui m'a appris le nom de sa fiancée.

» Je me rends chez ma rivale : Je veux lui faire mon cadeau de noces.

» Il faut que je me venge ; ma vengeance sera terrible !

» Je suis folle ! Ayez pitié de moi. Je vous recommande mon fils. »

Elle signa ; puis, elle relut sa lettre et elle sourit en relisant ce passage : « Je me rends chez ma rivale ; je veux lui faire mon cadeau de noces. »

Enfin, elle mit cette lettre, celle du vicomte Roger de Pardayant et le journal, sous une enveloppe, sur laquelle elle traça ces mots :

« *A Mademoiselle de Nolay, baronne de Noirmont,*
» *Quai d'Anjou, 28 bis,*
» *Paris.* »

Elle remit son chapeau, sa mante ; elle saisit son enfant, et, un moment après, elle se trouva dehors.

Elle marcha vite et s'arrêta, avenue de Clichy, où elle avisa un commissionnaire qu'elle chargea de porter sa lettre à son adresse, immédiatement ; elle donna cinq francs à cet homme pour sa course.

Le commissionnaire se confondit en remerciements et s'éloigna tout aussitôt.

La jeune femme prit un fiacre.

— A Passy... boulevard Beauséjour, dit-elle au cocher d'une voix tremblante.

La voiture s'éloigna...

III

UNE GRANDE DAME

Mademoiselle de Nolay, baronne de Noirmont, ayant terminé son repas, alluma une cigarette de tabac blond, qu'elle avait tirée d'un étui d'or, orné d'émeraudes.

Le maître d'hôtel, un grand gaillard de bonne mine, en habit noir, en culotte courte et ganté de blanc, prit, sur un buffet-bahut, en chêne, une cafetière en argent ciselé, et il versa le café de mademoiselle dans une tasse en porcelaine de Saxe.

La table était encore surchargée d'assiettes d'une grande légèreté et

peintes à la façon des miniatures ; de jolies pièces d'orfèvrerie, en vermeil et en argent ; de verreries anciennes, portant des écussons artistement gravés — le tout reposant sur une nappe, en toile blanche, brodée comme une chasuble.

Une seule lampe éclairait le bout de la table où se trouvait mademoiselle de Noirmont.

Le reste de la salle à manger, immense, dont les murs étaient ornés de vieilles tapisseries représentant des chasses, demeurait dans une pénombre, où l'on voyait briller deux armures de chevalier, placées de chaque côté d'une cheminée monumentale copiée sur celle de la salle des gardes du château de Blois.

Mademoiselle de Noirmont était la tante du vicomte Roger de Pardayant.

C'était une personne de soixante ans, environ, mince, longue, sèche, à la face jaunie comme un vieil ivoire.

Elle portait une robe noire, en soie, qui tombait, sans plis, de son col à ses pieds, et qui enfermait son corps anguleux comme en un sac.

Une sorte de coiffe, en velours noir, à peu près semblable à celle que portait Marie-Stuart, entourait sa figure ascétique, et cachait, en partie, ses cheveux, d'un beau blanc d'argent.

Aucun bijou, pas une fleur ni un bijou ne la parait.

Elle avait grande allure ; on devinait en elle une créature de race.

Un beau chien molosse, de très haute taille, nommé Cyrus, était assis à sa droite, et, tout en fumant, elle le caressait de sa main longue, très blanche et fort belle, quoique osseuse.

Cyrus était le favori de mademoiselle de Noirmont, qui, au besoin, eût trouvé, en l'intelligent animal, un redoutable défenseur.

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui? demanda la baronne au maître d'hôtel.

— Vendredi, mademoiselle.

Mademoiselle de Noirmont, après une minute de silence, se tourna vers le valet.

— Donnez l'ordre au cocher d'atteler : j'irai à l'Opéra... fit-elle.

Le domestique s'inclina et sortit.

Puis, mademoiselle de Noirmont monta au premier étage de l'hôtel, où se trouvait son appartement meublé dans le plus pur style Louis XV.

Sa femme de chambre l'habilla.

Elle passa une robe, en velours noir, à longue traîne, ouverte en pointe sur la poitrine, et laissant nus ses bras, qui étaient fort beaux.

Elle attacha à ses oreilles des solitaires étincelants, et agrafa, autour de son cou, une rivière en diamants.

Puis, elle se ganta de noir, et prit un éventail en dentelle, monté sur

écaille découpée à jour, qu'elle accrocha, par un ruban, à une châtelaine d'or fixée à sa ceinture.

Huit heures sonnèrent à une petite pendule qui ornait la cheminée.

Mademoiselle de Noirmont, s'étant assise sur sa chaise longue, regardait mélancoliquement un très beau portrait, peint par Eugène Delacroix, et représentant un jeune homme, portant martialement l'ancien et magnifique uniforme des cuirassiers.

Cyrus s'était couché aux pieds de sa maîtresse.

Soudain, il fit un mouvement.

La femme de chambre entra et remit à mademoiselle de Noirmont une lettre, sur un plateau en vermeil. Cette lettre n'était pas venue par la poste.

— C'est un commissionnaire qui l'a apportée, dit la servante; il a recommandé expressément, d'après les ordres qu'il a reçus de la personne qui l'a envoyé, de la remettre tout de suite à mademoiselle...

Mademoiselle de Noirmont prit la lettre et l'examina.

Elle reconnut, sans doute, l'écriture de la suscription, car elle déchira précipitamment l'enveloppe et elle lut la lettre.

Alors, à la grande surprise de la femme de chambre, peu habituée à de pareils manèges, elle jeta une mante sur ses épaules, sortit de sa chambre, descendit l'escalier quatre à quatre, et, enfin, monta dans le landau qui l'attendait, en disant au cocher, tout comme la jeune fille de la rue Cardinet :

— A Passy, boulevard Beauséjour ! Brûlez le pavé !

La grande porte de l'hôtel s'ouvrit pour laisser passer l'équipage qui roula, au dehors, à fond de train.

IV

NOÉMIE BESNARAIS

— De la part de monsieur, pour mademoiselle.

La femme de chambre de Noémie Besnarais lui remit un écrin qui contenait des boucles d'oreilles : deux perles, artistement montées.

Noémie, qui paraissait toute soucieuse, jeta un cri de joie en voyant ces bijoux.

— Monsieur désire que mademoiselle les mette ce soir.

— A l'instant !

— Enfin ! dit la servante... Mademoiselle sourit !... Mademoiselle était toute triste depuis quelques heures !...

— Moi, triste? répondit la jeune fille... Vous êtes folle!... Pourquoi serais-je triste? Ne suis-je pas au comble de mes vœux?

Rien de plus frais, de plus coquet, de plus agréable aux yeux que cette chambre de jeune fille où se passait cette scène.

Les murs étaient tendus d'une étoffe de soie blanche, sur laquelle courait une légère broderie représentant des myosotis; une large bande, en peluche gris perle, avait été posée, en bordure, sur la cimaise et a la corniche.

Le lit était surmonté d'une sorte de couronne, d'où pendaient des rideaux de même étoffe.

Çà et là, on voyait des sièges légers : fauteuils, causeuses, chaises, portant le chiffre de la jeune fille, en lettres gothiques, entourés de guirlandes de bluets et de marguerites des champs.

On marchait sur un tapis de haute laine, dans lequel les pieds entraient jusqu'aux chevilles.

Sur la cheminée, une petite pendule en argent formait le socle d'une jolie statuette.

Enfin, des appliques en argent ciselé, chargées de têtes de Méduse, portaient des bougies de cire, dont la lueur répandait une grande clarté sur toutes ces blancheurs.

La jeune fille, ayant achevé sa toilette pour la soirée qui se préparait, se regarda dans une grande psyché où elle pouvait se voir des pieds à la tête.

Sans doute, elle fut satisfaite de son examen, car elle sourit de plaisir.

Noémie Besnarais n'avait que dix-sept ans.

En cette fillette, à peine transformée en jeune fille, on pressentait, pourtant, déjà, la femme. Les contours de son corps étaient gracieux.

Son buste était frêle encore; mais la gorge s'y trouvait nettement indiquée.

Elle avait la taille fine, souple, et les hanches rebondies.

Son visage, n'ayant pas pris son expression définitive, elle n'était pas jolie; mais elle plaisait, car ses yeux bleus avaient une grande douceur, et sa bouche fine, aux lèvres minces, souriait toujours.

Ses cheveux blonds, appliqués, sur ses tempes, en bandeaux à la vierge, entouraient son front de boucles, qui, sous la lumière des bougies, semblaient flotter, légères, et mettaient, autour de sa tête, une sorte d'auréole dorée.

Elle portait une robe longue, à traîne, en dentelle blanche, sur un fond de satin blanc.

Son corsage, décolleté, laissait voir le haut de sa gorge, à la peau blanche, marqué d'un signe noir, qui tranchait, là, comme une mouche sur les feuilles d'un lys.

Ses bras, au dessin très pur, bien qu'un peu grêles, étaient nus.

Elle était chaussée de souliers en satin blanc, ornés d'une broderie de perles, et on voyait ses chevilles, très fines, qui rosaient, légèrement, ses bas de soie à jour.

— Peut-on entrer? fit une voix... Madame la vicomtesse Noémie de Pardayant veut-elle recevoir ses père et mère : M. et madame Robert Besnarais?

— Madame la vicomtesse Noémie de Pardayant est visible!... répondit la jeune fille, en s'efforçant de se montrer gaie... Veuillez entrer; vous êtes les bienvenus!

Robert Besnarais entra dans la chambre, avec sa femme.

Il avait cinquante et un ans.

L'expression de sa physionomie était agréable : il devait être franc, honnête et bon.

Grand, assez fort, et naturellement élégant, il portait bien un habit noir de bonne coupe, à la boutonnière duquel brillait une petite brochette de croix en diamants.

— Tu vois que j'ai obéi, dit Noémie, en montrant, à son père, les perles qu'elle avait attachées à ses oreilles.

— Ces bijoux te plaisent?

— Je serais difficile!

— Va bien!

— Chère enfant, dit madame Besnarais, comme tu es belle!

Julie Besnarais, alors âgée de quarante-deux ans, était encore jolie et gracieuse, bien qu'elle fût déjà rondelette : son embonpoint lui seyait.

Vêtue d'une robe décolletée, en soie violette, dont le corsage et la jupe étaient ornés d'une guirlande de lilas, elle portait, sur sa belle poitrine à la chair potelée et très blanche, un collier d'or ouvragé : bijou ancien d'une haute valeur artistique, auquel une étoile scintillante était suspendue.

Des bracelets de prix entouraient ses poignets.

Dans ses cheveux blonds, un papillon d'or, dont les ailes étaient chargées de rubis et d'émeraudes, semblait voltiger sur une fleur à laquelle il était attaché.

— Venez, ma chère, dit M. Besnarais à sa femme; laissons cette enfant à sa toilette : elle est prête, c'est ce que nous voulions savoir; descendons, à présent; nos invités vont arriver, et il faut que nous soyons là pour les recevoir.

V

LE CADEAU DU DOCTEUR MARC HÉNAULT

Robert Besnarais, fils d'ouvriers, était entré, en qualité de « saute-ruisseau » — comme on dit — dans une maison de banque, vers sa quatorzième année, afin que ses appointements, très modestes, apportassent, à ses parents, une ressource nouvelle.

Il avait fait son chemin à force de travail.

D'abord caissier ; puis, fondé de pouvoirs de son patron — vers sa trente-cinquième année il avait épousé Julie Hénault, fille d'un industriel, qui lui avait apporté, en dot, cinquante mille francs.

Avec cette somme et ses économies, il s'était installé à son compte, et, depuis, il avait réalisé une fortune qu'on évaluait à trois millions.

Riche, il était devenu ambitieux ; il voulait être député.

Longtemps, il en avait cherché le moyen ; il croyait l'avoir enfin trouvé.

Le hasard l'avait mis en relations avec le vicomte Roger de Pardayant.

Bien qu'il y eût, entre eux, une différence d'âge notable, ils s'étaient liés, et le vicomte n'avait pas tardé à devenir le commensal du banquier.

Enfin, M. de Pardayant, à la grande joie de Robert, avait demandé la main de Noémie.

M. Besnarais comptait que cette alliance servirait ses projets : Roger était le fils unique de Alexandre de Pardayant, ancien ambassadeur de France à Vienne.

Alexandre de Pardayant avait pris pour femme Marie-Louise de Nolay de Noirmont, alors âgée de vingt-deux ans, et sœur de mademoiselle de Noirmont, que nous avons présentée plus haut à nos lecteurs.

Une union entre des conjoints d'âge si disproportionné n'avait pu constituer qu'un mariage de convenances.

Roger était né un an après le mariage.

Madame de Pardayant s'était trouvée veuve peu après la naissance de son fils, et elle était morte, elle-même, comme l'enfant venait d'atteindre sa onzième année.

Roger avait été dirigé, dès lors, par son tuteur et parrain, un cousin de son père : le chevalier Philippe d'Harbaumont, célibataire et millionnaire, mort ruiné, à soixante ans, après une vie de débauche, et six mois avant les faits que nous allons raconter.

Le jeune vicomte, fier de sa noblesse, se sentant fort par sa fortune, évaluée à un million, avait mené, de bonne heure, ce qu'on appelle « la grande vie », avec son parrain, qui avait trouvé fort original de faire, de son pupille, un compagnon de plaisir.

Au moment où commence cette histoire, Roger avait mangé la plus grande partie de son patrimoine.

Il faut qu'on sache, cependant, qu'il n'avait pas vu, dans son projet de mariage avec Noémie Besnarais, un moyen de reconstituer sa fortune : il ressentait, pour la jeune fille, un amour aussi profond que sincère; il l'aimait avec passion.

M. Besnarais avait dû vaincre la résistance de sa femme, à qui Roger ne plaisait guère.

— Noemie l'aime !

— Est-ce qu'elle sait? Notre fille est encore une enfant : il vaudrait mieux attendre !

— Quoi? Je donnerai, à Noémie, huit cent mille francs; elle sera vicomtesse ! Ce n'est pas tout...

Roger est l'héritier direct d'une tante millionnaire — la baronne de Noirmont — qui lui a fermé sa porte à cause de ses fredaines de jeune homme ; mais, quand Noémie sera madame de Pardayant, toutes les préventions de la vieille demoiselle tomberont.

Elle sera touchée par la grâce de sa jolie nièce ; assurément, elle aimera notre fille, et sa fortune, qui pouvait échapper au vicomte, lui reviendra ; or, il s'agit de deux millions au moins.

Noémie ne trouvera pas mieux ; aussi, crois-moi : Saisissons l'occasion !

Mise par son père qui voulait se faire une alliée... au courant de ce qui se passait, Noémie avait agréé la demande de M. de Pardayant.

Elle désirait tant être madame et vicomtesse !

D'ailleurs, Roger lui plaisait ; il réalisait le type qu'elle avait entrevu dans ses rêveries de fillette.

La date du mariage avait donc été fixée ; il devait avoir lieu dans cinq jours ; le soir même, on signait le contrat.

Noemie, au sortir de sa chambre, traversa un petit salon qui lui avait été réservé, une sorte de boudoir très élégant et très richement décoré, tout tendu de belles étoffes anciennes ; c'était la pièce de prédilection de la jeune fille, qui l'avait ornée suivant sa fantaisie.

Elle se trouva, brusquement, en présence d'un des domestiques de l'hôtel, en grande livrée.

Surprise, effrayée même, elle jeta un léger cri et frissonna.

— On vient d'apporter ces lettres et cette boîte pour mademoiselle, dit-il.

Noemie prit les lettres et la boîte ; le valet poursuivit :



NOÉMIE, ATTERRÉE .. (PAGE 20.)

— M. le vicomte de Pardayant désire parler à mademoiselle avant qu'elle paraisse à la soirée.

La jeune fille, mal remise encore de sa frayeur, se troubla.

Pourquoi Roger souhaitait-il de lui parler à cette heure ? .

D'ailleurs, depuis plusieurs heures, déjà, et bien qu'elle eût affecté, un instant auparavant, de se montrer joyeuse, en présence de son pere et de sa mère, la jeune fille souffrait.

Elle éprouvait un malaise inexplicable.

Elle ressentait toutes sortes d'appréhensions ; elle était obsédée par une idée fixe : il lui semblait qu'un malheur planait sur elle.

Comme elle s'était efforcée de chasser de son esprit ces pensées, qui l'attristaient, elle s'était dit, pour se rassurer, que toutes les filles doivent subir semblable tourment, à la veille du mariage, c'est-à-dire, au moment où se forme un lien, qui doit unir pour toujours.

Mais, voilà que, soudain, ses craintes, si difficilement repoussées, étaient revenues en elle, par ce fait imprévu : cette demande d'entretien, formulée par le vicomte, en un pareil moment.

Quel mystère cachait-elle ?

La jeune fille songea, avec effroi, à ces pressentiments qui l'avaient accablée !

— Je descendrai dans un instant, dit-elle au valet. Prévenez M. de Pardayant que je...

Le valet l'interrompit.

— C'est que M. le vicomte sollicite, de mademoiselle, la faveur d'un entretien particulier.

— Ah ! fit la jeune fille, dont l'inquiétude augmenta de manière visible.

Elle ne savait quelle résolution prendre.

Le valet, cependant, impassible, curieux, attendait.

— Eh ! bien, reprit enfin Noémie, gênée sous le regard investigateur du domestique, dites à M. de Pardayant que je consens à le recevoir ici.

Restée seule elle ouvrit l'une des deux lettres, qui était ainsi conçue :

« Un conseil à mademoiselle Noémie Besnarais : Avant de signer son contrat de mariage avec M. le vicomte Roger de Pardayant, qu'elle lui demande s'il ne croit pas devoir lui confier, en honnête homme, un secret qu'il a gardé, vis-à-vis d'elle, et dont la révélation serait de nature à changer les dispositions de mademoiselle Besnarais à l'égard du vicomte. »

La jeune fille avait pâli ; elle tremblait ; le malaise dont elle souffrait s'accrut.

Depuis la veille, c'était la troisième lettre anonyme qu'elle recevait.

De quel secret s'agissait-il ? Quelle révélation Roger pouvait-il avoir à lui faire ?...

Elle réfléchit :

— Je suis bien sotte, après tout, de me préoccuper, à ce point, de ces lettres !... Lettres anonymes... Lettres calomniatrices !...

La seconde était signée Marc Hénault; la jeune fille, qui avait reconnu l'écriture de cette lettre, lut ce qui suit :

« Ma chère Noémie,

» Je sais, seulement depuis avant-hier soir, que vous avez définitivement consenti à donner votre main à M. le vicomte Roger de Pardayant; en apprenant cette terrible nouvelle, j'ai souffert cruellement, car je vous aimais, Noémie, et j'espérais encore...

» Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Paris.

» Je vais retourner en Bourgogne, où je compte vivre, désormais, dans la petite maison de mon père ; je me ferai médecin de campagne, comme lui... et je m'efforcerai de l'imiter.

» Je souhaite que vous soyez heureuse, ma chère Noémie... et je regrette que votre bonheur ne soit pas mon œuvre : croyez que j'aurais fait tout ce qui aurait été en mon pouvoir pour que vous n'ayez rien à désirer...

» Dans quelques années, je serai guéri, peut-être, de la souffrance, si profonde, que j'endure aujourd'hui ; alors, j'espère que je pourrai vous revoir.

» Si jamais vous aviez besoin de mon aide, appelez-moi, j'accourrai... Vous ne trouveriez pas, au besoin, d'ami plus sûr ni plus dévoué que moi.

» Je tiens à vous faire un cadeau à l'occasion de votre mariage ; je désire que vous l'acceptiez et le gardiez en souvenir de moi.

» On vous le remettra en même temps que cette lettre.

» Adieu, Noémie... adieu... adieu !

» Votre cousin désespéré,

» Marc Hénault. »

— Le pauvre garçon !... dit la jeune fille, avec une sincère émotion...

Elle ouvrit la boite qui contenait un bijou curieux.

Ce bijou d'or était un peu plus gros qu'une noisette ; il représentait un trèfle. Deux chainettes d'or étaient attachées, séparément, à deux petits anneaux, pratiqués à la partie supérieure du bijou.

Sans grande valeur intrinsèque, ce trèfle d'or devait avoir, au contraire, une valeur artistique considérable, car il était ciselé splendidement.

L'artiste qui avait dépensé son talent en ce travail était un de ces admirables ciseleurs italiens de la Renaissance, émules ou élèves de Benvenuto Cellini, qui savaient faire vivre les métaux, pour ainsi dire, et centupler leur valeur.

Le trèfle d'or portait, sur chacune de ses faces, un motif représentant, d'une part :

Adam et Ève chassés du Paradis par l'archange au glaive flamboyant, et, d'autre part, Caïn fuyant après le meurtre d'Abel.

Chaque figure constituait un chef-d'œuvre, non seulement de patience et d'habileté; mais, aussi, une véritable merveille d'art, par la pose naturelle des personnages, par l'expression des physionomies, par le fini des moindres détails.

Comme la jeune fille examinait le bijou, curieusement et avec admiration, elle entendit, près d'elle, un bruit de pas.

Elle leva la tête et vit Roger.

Instinctivement, elle cacha le trèfle d'or.

Le vicomte de Pardayant était pâle ; en ses yeux brillait cette flamme étrange, particulière, qui changeait l'expression de sa physionomie, ordinairement douce.

Il portait, avec une rare élégance, un frac noir, dont la boutonnière était ornée d'un gardénia.

En présence de la jeune fille, il parut, tout à coup, gêné.

Ses doigts tremblaient; ses jambes, flageolantes, le soutenaient à peine.

Noémie, atterrée, ne put se lever : la physionomie de Roger l'avait épouvantée. Son fiancé ne lui était jamais apparu avec ce regard !

— Vous souhaitez me parler? dit-elle, presque à voix basse, car ses lèvres serrées ne laissaient passer les sons que difficilement.

— Oui, Noémie ; il faut que vous sachiez...

Roger s'interrompit :

— Quoi donc? demanda la jeune fille.

Qu'allait-elle apprendre ?

Quelle révélation tardive comptait-il donc faire ?

Est-ce que les lettres anonymes avaient dit vrai ?

Le vicomte, cependant, se taisait.

Maintenant, il n'osait plus poursuivre cet entretien, à peine commencé, et qu'il avait, pourtant, sollicité.

— Parlez donc ?... dit Noémie, qui attendait, angoissée.

Cet homme qui ne redoutait rien, ce blasé avant l'âge dont les sentiments s'étaient, pour la plupart, émoussés en la vie outrancière qu'il avait menée, était, devant Noémie, plus timoré qu'un enfant pris en faute.

C'est qu'il l'aimait sincèrement, profondément... même, avec passion !

Or, il pressentait que cette révélation qu'il avait voulu faire — l'ayant cru possible, un moment... pouvait empêcher son mariage, et, par suite, briser sa vie — oui, briser sa vie, car, comment vivre sans celle qu'il adorait?

Il faut dire que, s'il avait eu l'idée de faire connaître, à Noémie, sa liaison avec la jeune femme de la rue Cardinet, qui était la mère d'un enfant issu de lui — ç'avait été, moins par loyauté, que pour aller au-devant d'un scandale, qu'il redoutait.

Mais, à présent, il n'osait plus parler devant la chaste jeune fille.

D'ailleurs, à quoi bon?

Quelle folle idée il avait eue ; sa maîtresse ne savait rien!... Partant, pas de scandale possible!

Elle n'apprendrait la vérité que, après son mariage, lorsqu'il serait trop tard pour que Noémie lui échappât.

Celle-ci, cependant, à qui les hésitations du vicomte n'échappaient point, et de qui les angoisses redoublaient encore de ce fait, l'interrogea, pour la deuxième fois.

Alors, il fit effort pour reprendre possession de lui-même.

Il y parvint, non sans peine, et, comprenant qu'il fallait dissiper la mauvaise impression qu'il avait produite, il chercha un motif de conversation capable de justifier sa demande d'entretien particulier.

Tout à fait maître de lui, désormais, son allure se modifia ; sa physionomie reprit son expression accoutumée; il retrouva son aisance mondaine, et, souriant, il s'assit, sur une petite chaise, près de sa fiancée.

— Ma chère Noémie, fit-il, j'ai souhaité de vous voir, seul à seule, avant la signature de notre contrat : premier acte officiel de notre prochaine union, pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en m'accordant votre main, et pour vous dire, encore une fois, combien je vous aime.

Il s'exprimait simplement, sans le moindre embarras, et personne n'eût deviné, en le voyant ainsi, qu'une minute auparavant, il avait été si fortement ému.

Toutefois, Noémie, avec sa finesse féminine, comprit qu'il était venu, près d'elle, avec un but tout différent de celui vers lequel il tendait.

Pour une raison qu'elle ne concevait pas, il avait, à coup sûr, changé d'idée depuis son entrée dans le boudoir.

Aussi, ce revirement grandit encore les craintes de la jeune fille : cette confidence, qu'il avait d'abord voulu lui faire, cachait donc un secret bien terrible, puisqu'il ne le lui révélait pas.

— Roger, lui demanda-t-elle, presque suppliante, est-ce tout ce que vous aviez à me dire?

Le vicomte se troubla.

Une minute, il parut prêt à répondre, avec franchise, à cette interrogation si poignante, où la jeune fille, tremblante, avait mis toute son âme; mais, cette fois encore, il garda le silence.

— Sans doute! répliqua-t-il.

— Jurez-moi...

— Mais, ma chère Noémie...

— Vous me cachez quelque chose!

— Quoi donc?

— Roger... vous alliez me faire, tout à l'heure, une révélation, j'en suis sûre... mais vous avez changé d'idée... Pourquoi?

— Encore une fois... je vous assure...

Noémie fit un geste d'impatience.

— Oh!... reprit-elle avec une sorte d'exaltation... Je souffre! Roger, je ne sais pourquoi, j'ai peur de l'avenir!

— Folle!... Que signifie?

Le vicomte prit la main de la jeune fille, qui ne chercha pas à se dégager... et, presque à voix basse, il lui dit, avec passion :

— Peur de l'avenir!... Allons donc!... Noémie, on n'a rien à redouter du sort quand on aime et quand on est aimé!...

L'amour est le plus fort; il vainc tout et tous!... Par l'amour, on brave tout. Par l'amour, on est fort parmi les forts!...

Croyez-moi, j'en suis sûr : le bonheur est devant nous!... Je vous aime follement. Noémie, je vous adore!... Je n'ai rien de plus à vous dire!... Je suis au comble de mes vœux ; vous allez être à moi!...

Je ne redoute rien, si ce n'est que votre amour me soit retiré...

Ah! c'est que si vous ne m'aimiez plus, si vous ne deviez pas être ma femme...

— Eh! bien?...

Roger frissonna, et la jeune fille vit encore, avec effroi, passer, dans les yeux de son fiancé, cette flamme qui changeait son regard et donnait, à sa physionomie, une expression farouche.

— Oh! dites-moi que ce n'est pas possible! fit-il... Si vous ne m'aimiez plus, Noémie... je ne sais pas ce dont je serais capable!

Il prononça ces paroles d'une voix vibrante, avec un accent terrible.

La jeune fille dégagea brusquement sa main.

— Vous m'effrayez! dit-elle.

Cette conversation fut soudainement interrompue...

M. Besnarais était entré dans le salon.

Noémie et Roger sursautèrent et demeurèrent interdits.

— Parbleu, je l'avais deviné! dit le banquier radieux... Pardon d'interrompre votre duo... Savez-vous bien qu'on n'attend plus que vous!... Depuis cinq minutes, on vous cherche, Roger... Et toi, ma fille, on te réclame à cor et à cris!... Morbleu, descendez!... Viens, ma fille?... Roger, marchez devant!

Il offrit son bras à Noémie, et ils marchèrent derrière le vicomte.

— Oh! les amoureux!... dit M. Besnarais... qui était en belle humeur...

La jeune fille, cependant, était toute frémissante encore.

L'exubérante gaieté de son père, qui était satisfait, dans son orgueil et dans son ambition, contrastait, étrangement, avec la tristesse morne qui l'accablait.

VI

CADEAU DE NOCES

Le petit hôtel habité par le banquier Besnarais était situé à Passy, boulevard Beauséjour, et séparé du Ranelagh, cette jolie fraction du bois de Boulogne, par la voie du chemin de fer de Ceinture.

Ce soir-là l'hôtel, en façade sur le boulevard, resplendissait.

Dans le parc, assez vaste, qui s'étendait derrière l'hôtel, on avait dressé une sorte de tente, où devait avoir lieu une fête villageoise après la signature du contrat.

Des ballons multicolores avaient été accrochés aux branches des arbres.

Sur une belle pelouse, des artificiers achevaient d'élever les pièces d'un feu d'artifice en miniature qui devait être tiré vers dix heures.

La pièce principale de ce feu d'artifice représentait le blason de la vieille maison de Pardayant au-dessus des chiffres entrelacés de Roger et de Noémie : une idée de M. Besnarais !

Le grand salon de l'hôtel était illuminé par les cent bougies d'un lustre qui répandait la plus vive clarté sur les toilettes des invités.

Quand Noémie y parut, on s'empressa vers elle.

M. de Pardayant fut fort entouré.

Sur un signe de M. Besnarais, le notaire de la famille de Pardayant, Me Lefort, prit place, et se disposa à lire le contrat.

Il commençait, quand un bruit étrange et inattendu se fit entendre, venant du vestibule.

Le notaire s'arrêta.

Le vicomte, très pâle et fort ému, s'était levé.

Les invités, stupefaits, s'entre-regardaient sans mot dire.

M. Besnarais marchait déjà vers la porte du salon, quand elle s'ouvrit brusquement.

La jeune femme qui habitait la maisonnette de la rue Cardinet parut.

Elle avait pu s'échapper des mains des domestiques.

Un grand manteau noir, très simple, l'enveloppait : ce costume sombre

formait un contraste frappant à côté des richissimes toilettes des femmes qui entouraient Noémie, et qui, toutes, étaient vêtues de satin, de soie, de dentelles, parées d'or et de pierreries.

— Qui êtes-vous? lui demanda M. Besnarais interdit.

Elle écarta son manteau, montra son enfant qu'elle avait apporté, et marcha vers le vicomte qu'elle montra du doigt.

— C'est mon amant! dit-elle. C'est le père de mon enfant! Cet homme m'appartient, je l'aime ; une autre ne l'aura pas, moi vivante!

Les invités examinaient cette scène, curieux, et pleins de sympathie pour la jeune femme.

Noémie, frémissante, marcha vers sa rivale.

Les domestiques, intimidés, s'étaient arrêtés à la porte du salon.

M. Besnarais, ayant enfin recouvré son sang-froid, se tourna vers eux.

— Chassez cette femme! leur ordonna-t-il, si impérieusement, qu'ils firent quelques pas en avant, prêts à obéir.

— Roger!... A moi!... dit la jeune femme, d'une voix vibrante.

Elle se jeta à genoux devant le vicomte, suppliante, à présent.

— Grâce! reprit-elle, et des sanglots, qui l'étranglaient, hachaient ses paroles... Grâce!

Roger, seras-tu donc impitoyable?

Si tu m'abandonnes, je meurs!...

Roger, je ne t'ai jamais fait de mal; je ne suis coupable que de t'avoir trop aimé!...

Oui, je le comprends, j'ai été folle : j'ai cru que je pourrais être ta femme; j'ai cru que je saurais te retenir par mon amour — je t'aimais tant!...

Roger, je suis mère ; cet enfant est le tien!...

Dieu, il me semble, pourtant, qu'un pareil lien devrait attacher pour toujours... Reviens à moi! Je serai ta servante, ton esclave.

Je paierai ton sacrifice par un dévouement sans bornes... Oh! crois qu'aucune femme ne t'aimera comme je t'aime!...

Le vicomte, immobile, debout, resta muet.

— Sortez! dit M. Besnarais à la jeune femme.

— Oh! le malheureux! fit-elle en montrant Roger.

— Allons, chassez cette femme! répéta le banquier.

Mais Noémie intervint.

— Mon père, dit-elle, je vous en supplie...

Les domestiques attendirent.

— Obéissez! ordonna M. Besnarais.

Deux valets, plus hardis que les autres, s'approchèrent de la jeune femme.

— Roger!... A l'aide!... A moi!... cria-t-elle.



DÈS SON ENTRÉE, ELLE JETA UN CRI ET COURUT VERS LE CADAVRE.
(PAGE 27.)

Les valets allaient la saisir ; mais elle leur échappa.

Elle était en proie à une exaspération excessive, folle de désespoir.

— Je l'ai dit ! s'écria-t-elle, s'adressant à Noémie, en qui elle avait reconnu la fiancée de son amant, il ne vous appartiendra pas, tant que je serai vivante !

Elle déposa son enfant sur les genoux de sa rivale, qui la laissa faire, stupéfaite, interdite.

— C'est mon cadeau de noces !... clama-t-elle.

Puis, elle tira, de sa poche, un petit revolver, dont elle appliqua le canon sur son front.

Un cri retentit.

Il y eut un frémissement d'effroi dans l'assistance.

— Non !... Non !... Madame... grâce !... fit Noémie, éperdue... Roger !...

Le vicomte se précipita vers sa maîtresse.

— Malheureuse !... cria-t-il.

Mais une détonation retentit.

La jeune femme avait fait feu !

Elle tomba sur le tapis.

Son sang avait jailli, en rouges éclaboussures, jusque sur la robe blanche de Noémie et sur l'enfant qu'elle portait.

VII

L'ENFANT DE LA MORTE

Pendant que la foule des invités se dispersait, très impressionnée; pendant qu'on emportait Noémie, évanouie, le docteur Trévenenc, le médecin de la famille Besnarais, qui assistait à la soirée, accourut.

Il se pencha sur le corps de la jeune femme.

Roger, frissonnant, observait, anxieux.

— Eh bien?... demanda-t-il.

Le docteur se releva :

— Elle est morte ! répliqua-t-il.

— Oh!... fit le vicomte...

Il était atterré.

Il souffrait éperdûment.

En lui, il sentait un vide affreux.

Devant le cadavre de cette pauvre créature, il revit, encore, par la pensée, et nettement, le passé, comme il l'avait déjà revu dans la maison de la rue Cardinet, quelques heures auparavant.

Il se rappelait les joies que celle qui gisait là lui avait données...

Ah! comme elle était heureuse le jour de son installation dans cette maisonnette.

Comme, devant elle, l'avenir apparaissait radieux!

Comme elle était tendre, affectueuse et jolie, et insouciante de tout, hormis de son amour!

Et quelle ivresse lorsqu'elle était devenue mère!

Cette créature sensible, qui s'était donnée tout entière, corps et âme, sans réfléchir, sans calculer; cette créature, si chastement passionnée, n'avait pu vivre sans son amour!

Or, cette victime était là, le front ouvert!

Elle avait été trop heureuse, un moment; elle avait payé son ivresse qui lui avait donné des joies indicibles!

Cette enfant, qui avait vécu par le rêve, avait été frappée par la réalité cruelle!

Et le vicomte de Pardayant, accablé, songeait, avec terreur, que ce cadavre, c'était lui qui l'avait fait!

La loi ne pouvait l'atteindre, et, pourtant, cette victime avait été assassinée, et son assassin, c'était lui!

Il avait bien commis, moralement, un meurtre dont il était responsable!

Or, si la Justice n'avait pas le droit d'appréhender au collet cet assassin, plus lâche, à coup sûr, que celui qui tue pour voler, et qui, du moins, risque sa vie — sa conscience, déjà, le tenaillait : le remords tenait sa proie.

M. de Pardayant expiait!

Il ne pouvait détacher ses yeux de ce cadavre.

La face de la morte s'était rassérénée.

Ses yeux, grands ouverts et fixes, semblaient regarder, comme en une extase, dans un au-delà où tout est pur.

On eût dit que sa bouche souriait à d'ineffables visions; telle, la pauvre fille avait dû apparaître, aux douces heures d'abandon, à son amant charmé!

Près d'elle, le docteur et M. Besnarais, debout, causaient à voix basse.

Le vicomte, assis, ne voyait que la morte.

Il ne distinguait les deux hommes que comme deux silhouettes vagues, dans cet immense salon, somptueusement meublé et si magnifiquement illuminé; ce salon, plein de fleurs, où, tout à l'heure, se pressait une foule venue là pour une fête, et qui avait assisté à un drame effrayant!

Tout à coup, une femme entra dans le salon.

Elle avait pu arriver jusque-là sans difficultés.

Au milieu du tohu-bohu qui s'était produit, les domestiques, affolés, désorganisés, ne faisaient plus leur service.

Dès son entrée, elle jeta un cri et courut vers le cadavre, devant lequel elle s'agenouilla.

Elle baisa le front de la morte, qu'elle avait soulevée, et elle murmura, en proie à un excessive émotion :

— Chère, chère petite!

Seulement alors elle aperçut le banquier, le docteur, et Roger qui, profondément enfoncé dans sa rêverie, ne voyait toujours que la morte; n'entendait plus rien, et ne se préoccupait, en aucune façon de ce qui se passait autour de lui.

— Excusez-moi d'avoir, ainsi, pénétré chez vous, monsieur, dit-elle à Robert Besnarais, mais les circonstances étaient telles qu'elles constituent mon excuse : je suis mademoiselle de Nolay de Noirmont, et cette pauvre enfant m'était bien chère!

Elle montra la morte.

— Vous êtes la tante de M. de Pardayant? demanda le banquier.

— Oui, monsieur!... Tout à l'heure, j'ai reçu de cette malheureuse créature une lettre par laquelle elle m'informait de la résolution désespéree qu'elle avait prise.

Je suis venue, ici, en toute hâte, espérant arriver assez tôt : hélas! tout est fini!

Le vicomte, toujours immobile, songeait, à présent, à Noémie Besnarais, qui était sa fiancée une heure auparavant, et qu'il avait vue, la veille encore, si fière, si enivrée, si radieuse.

Il se disait que c'était pour elle qu'il était devenu criminel.

Oui, certes, s'il ne l'avait pas connue, jamais il n'eût commis cette mauvaise action qui avait eu un si terrible dénouement.

C'est qu'il avait tout oublié pour elle!

Oh ! comme cette passion invincible, contre laquelle il avait été radicalement impuissant, l'avait dominé; comme elle lui avait été fatale!

A cette heure, il se disait que ce n'était là qu'un commencement!

Il avait le pressentiment que cette passion le torturerait toute sa vie!

Et il songeait, avec épouvante, à ceci : Qu'allait-il arriver?

Son mariage ne serait-il pas rompu, après ce scandale, qui, dès le lendemain, ferait, à coup sûr, le sujet de toutes les conversations?

A cette idée, il frémissait!

Quoi donc? Etait-ce possible? Il serait devenu criminel et ce fait serait la cause d'une rupture qui augmenterait encore sa souffrance?

Ces réflexions mettaient, en son âme, des colères, des révoltes singulières!

Non, non, Noémie serait à lui!

N'était-elle pas sa complice en quelque sorte? Complice moins coupable sans doute; mais selon lui, elle lui devait son amour, qui lui permettrait de souffrir moins, d'oublier peut-être; oui, oui, elle lui devait son amour, ne fût-ce que comme compensation!

Cependant, un des domestiques annonça l'arrivée du commissaire de police, que M. Besnarais avait fait appeler.

Un secrétaire et quatre agents accompagnaient le magistrat.

On le mit, en quelques mots, au courant des faits, et il procéda, aussitôt, à une enquête.

Il interrogea, d'abord, mademoiselle de Noirmont, qui, mieux que personne, pouvait fournir des renseignements utiles au sujet de la morte.

Elle parla ainsi :

— Cette pauvre petite se nommait Berthe Grisier; c'était la fille d'un de mes fermiers; elle devint orpheline à six ans; je la recueillis; je la fis élever; elle grandit près de moi.

Lorsqu'elle eut achevé ses études, elle demeura, en ma maison, comme lectrice, comme demoiselle de compagnie.

Je m'étais attachée à elle; je l'aimais beaucoup. Elle était tendre, un peu naïve peut-être, c'était surtout une rêveuse! Je comptais la doter et la marier.

Pauvre enfant! Elle a chèrement payé sa faute; je m'explique :

Mon neveu, le vicomte Roger de Pardayant, le fils de ma sœur, venait alors souvent chez moi; il m'enleva ma pauvre Berthe, qu'il avait séduite et qui l'adorait : il y a, de cela, dix-huit mois, environ.

Un jour, j'appris que la pauvre fille était enceinte; je fis alors appeler Roger, et je lui exposai ses devoirs vis-à-vis de la mère et de l'enfant qui naîtrait; je lui déclarai qu'il devait épouser Berthe.

A ma place, d'autres, dominés par de faux préjugés, eussent donné des conseils différents... moi, je crus, fermement, que je remplissais mon devoir en agissant de la sorte.

Berthe, fille de paysans, et sans fortune, était, pourtant, digne de Roger, vicomte par le fait du hasard, et riche, non du résultat de ses travaux; mais seulement de son patrimoine.

Ils avaient commis une faute; mais le séducteur était le plus coupable... C'était donc à lui de la réparer!

— Voilà un noble langage, mademoiselle! dit le docteur... On se réconforte en vous entendant parler.

Le commissaire fit un signe d'assentiment et dit :

— Poursuivez, mademoiselle.

Mademoiselle de Noirmont reprit :

— Roger me promit qu'il suivrait mes conseils et il me quitta; je ne le revis plus! L'enfant naquit. J'allais voir, souvent, Berthe, en la maisonnette où elle vivait.

En ces derniers temps, elle était toujours triste; mais aimante toujours! Elle ne parlait que de.. lui et de son enfant; elle faisait mille projets d'avenir; elle ne vivait que par le rêve!

Plusieurs fois, je lui parlai de la promesse que Roger m'avait faite; mais la pauvre fille ne lui demandait que de l'aimer.

Jamais elle ne se livra au moindre calcul. L'amour, en elle, avait tout pris !

Comme je lui demandais les causes de sa tristesse, elle me déclara qu'elle souffrait parce que, depuis quinze jours, elle ne l'avait pas vu, lui, vers qui toutes ses pensées la portaient sans cesse !

Ah ! je suis coupable, en ceci, et je me le reproche amèrement : j'aurais dû me douter de ce qui se passait, et me dire que Roger, pour délaisser, ainsi, cette pauvre créature, était tout enfiévré par quelque autre amour !

La baronne montra, alors, la lettre qu'elle avait reçue au moment où elle se disposait à aller à l'Opéra.

— Enfin, ce soir, dit-elle, j'ai reçu la lettre très brève que voici. La pauvre fille, à coup sûr, a écrit ces lignes en proie à une sorte de folie.

Elle lut, à haute voix, cette lettre.

Elle appuya, surtout, sur ce passage :

« Je me rends chez ma rivale : je veux lui faire mon cadeau de noces.

» Il faut que je me venge : ma vengeance sera terrible !

» Je suis folle ! Ayez pitié de moi. Je vous recommande mon fils. »

— La malheureuse ! dit le commissaire.

Mademoiselle de Noirmont reprit :

— Sans doute, elle a apporté ici son enfant?

— Oui ! répondit M. Besnarais.

— Où est-il ?

— Une femme de service s'est chargée de lui.

— Monsieur, dit alors mademoiselle de Noirmont au magistrat, j'espère que vous voudrez bien m'autoriser à emporter, ce soir même, l'enfant de cette pauvre créature ?

Roger, qui semblait n'avoir entendu que ces derniers mots, se leva :

— L'enfant m'appartient ! dit-il.

La baronne allait répondre; mais le magistrat la devança.

— A qui ai-je l'honneur de parler ?... demanda-t-il.

— Au vicomte Roger de Pardayant ! répliqua le jeune homme, sur un ton hautain.

— Alors, monsieur, fit le commissaire, vous étiez l'amant de cette infortunée ?

— Oui !... Et je vous le répète, l'enfant m'appartient !

— Vous l'avez reconnu, sans doute ? demanda le magistrat.

Le vicomte baissa la tête.

— Non... mais qu'importe ?

— Il importe beaucoup, monsieur !... Puisque vous n'avez pas reconnu cet enfant, il n'appartenait qu'à sa mère !... Or, par cette lettre, elle a confié l'enfant à mademoiselle de Noirmont, qui le gardera, provisoirement.

— Vous dites bien : provisoirement... fit le vicomte.

— Oh ! je parierais volontiers avec vous, monsieur, que ce provisoire sera définitif !

— Nous verrons !

— Oui.

Le magistrat se tourna vers mademoiselle de Noirmont.

— En attendant, mademoiselle, je vous autorise à emporter, dès ce soir, l'enfant de cette malheureuse, poursuivit-il.

C'est entre vos mains qu'il sera le mieux, j'en suis sûr !

Permettez-moi d'ajouter, mademoiselle, que je vous félicite pour votre charité !

Il donna des ordres pour qu'on apportât l'enfant de Berthe, qu'on avait confié aux soins de la servante Catherine.

Celle-ci arriva bientôt, portant le petit être.

Le commissaire, alors, dit à son secrétaire :

— Veuillez accompagner mademoiselle jusqu'à sa voiture...

Mademoiselle de Noirmont prit l'enfant des mains de Catherine.

Elle l'enveloppa dans sa mante, se baissa, de nouveau, vers la morte, qu'elle embrassa sur le front.

— Dors en paix !... dit-elle avec émotion... Tu as racheté ta faute !... Tu as expié !... Et compte sur moi !... J'élèverai ton fils, comme je t'ai élevée !... Adieu !...

Et, sans regarder Roger, elle sortit précipitamment.

Le magistrat, alors, s'adressa au docteur Trévenenc.

— Puis-je vous prier, monsieur le docteur, de rédiger un rapport médical ?

— Je ferai selon votre désir, monsieur.

— Mille remerciements.

Le magistrat se retira, laissant deux agents en l'hôtel.

Le docteur, à son tour, prit congé.

Robert Besnarais emmena le vicomte.

Il ne resta plus, dans le salon où ce drame s'était joué, que deux femmes de service, qui avaient reçu l'ordre de veiller, près de la morte, en attendant la levée du corps...

PREMIÈRE PARTIE

I

LA BARONNE DE NOIRMONT

Vers le milieu du quai d'Anjou, en l'île Saint-Louis, on voit encore le vieil hôtel des barons de Nolay de Noirmont : ancienne famille bourguignonne qui compta plusieurs ancêtres illustres, notamment un connétable et un maréchal de France.

Cet hôtel, haut de deux étages, fut construit vers le milieu du dix-septième siècle sur les plans de François Mansard, l'architecte du Val-de-Grâce, pour Antoine de Nolay, baron de Noirmont, membre du Parlement.

De cet hôtel, incendié en 1784, il ne resta que les quatre murs.

Louis de Noirmont le fit reconstruire en 1785.

Pendant la Révolution, on y installa une infirmerie pour les enfants malades.

Enfin, Alexandre de Noirmont, qui avait émigré dès 1789, s'y installa sous la Restauration.

De son mariage avec Laure de Marny, fille du général marquis Philippe de Marny, celui-ci eut, vers 1825, deux filles jumelles : Marie-Louise — qui devint vicomtesse de Pardayant en 1842 — et Adrienne qui ne se maria pas.

En 1870, l'hôtel de Noirmont appartenait à cette dernière, désormais unique descendante de la vieille famille qui devait s'éteindre avec elle.

Elle y résidait pendant six mois, chaque année, d'octobre à mars, car elle passait la belle saison, d'avril à septembre, en son château,



ELLE GRAVIT ASSEZ LESTEMENT LES QUATRE MARCHES... (PAGE 36.)

dénommé : les Saulaies, situé près de Lagny, à peu de distance de la Marne.

Le quai d'Anjou est, assurément, l'endroit le plus triste et le moins fréquenté de l'île Saint-Louis, qui fut — avec l'île de la Cité — le berceau de Paris.

L'herbe y croît entre les pavés; on n'y rencontre que de rares passants, à l'air vieillot, et marchant à pas lents, toujours graves : pro-

fesseurs rébarbatifs ou sévères magistrats, qui logent en quelque immense appartement aménagé dans une antique demeure seigneuriale.

Si l'on ne voyait pas se dresser, de l'autre côté du bras de la Seine : l'Hôtel-de-Ville, la tour Saint-Jacques, des théâtres, des casernes, le Paris vivant, dont la formidable respiration vient s'éteindre sur la rive — on croirait qu'on traverse quelque coin écarté d'une ville de province.

Cependant, en 1870, il arrivait, parfois, que ce quai, si désert ordinairement, s'animait tout à coup :

La grande porte de l'hôtel de Noirmont s'ouvrait alors, cent fois par jour, devant des légions de fournisseurs de toutes sortes.

Des voitures de tapissiers y apportaient des tentures, des lustres, des banquettes.

Puis, des horticulteurs y entassaient des montagnes d'arbustes et de fleurs.

Un va-et-vient non interrompu de visiteurs se produisait.

— Allons, disaient les voisins en souriant, la baronne est en nopces ! Dieu la bénisse !

Soudain, un soir, vers neuf heures, deux cents voitures : landaus, coupés de maîtres, victorias fringantes, fiacres même, arrivaient à la queue leuleu sur le quai, subitement transformé.

Ces voitures amenaient, chez la baronne, toutes les célébrités parisiennes.

Le vieil hôtel était illuminé ; des harmonies lointaines s'en échappaient.

Mais — changement à vue radical, attendu par les voisins, qui connaissaient, de longue date, le caractère excentrique de la baronne — le lendemain, tous les contrevents de l'hôtel étaient clos ; la porte était condamnée ; personne ne pénétrait plus chez mademoiselle de Noirmont, sauf un révérend Père dominicain qui était son confesseur, et un capucin qui distribuait ses aumônes.

La baronne, alors, ne sortait plus que de très bonne heure, le matin, voilée hermétiquement, enveloppée dans un large manteau sans manches et sans ornements — pour assister à une messe basse en l'église voisine.

Après ses repas, elle se promenait dans le parc qui s'étendait derrière l'hôtel.

Les bourgeois, ses voisins, disaient d'elle :

— Elle est toquée !

Et les envieux, — race nombreuse et impitoyable — ajoutaient :

— Avoir une fortune considérable et s'en servir ainsi ! Ça fait pitié !

Ce que tout le monde ignorait, cause des... incohérences de mademoiselle de Noirmont... il faut l'expliquer brièvement.

La baronne, à présent vieille fille, avait éperdûment aimé, vers sa vingt-sixième année, un jeune officier de cuirassiers mort tragiquement, tué en duel!

Elle avait failli mourir en apprenant la terrible nouvelle!

Depuis, elle était prise, de loin en loin, d'accès de mélancolie pendant lesquels elle avait besoin de vivre dans un isolement absolu; mais, l'accès passé, elle obéissait à tous les caprices de son imagination.

Artiste, elle aimait le beau, et, riche, elle savait satisfaire ses goûts.

Sur toutes choses, elle avait des idées larges, généreuses, exemptes de préjugés, quels qu'ils fussent.

Cette excellente personne avait, à soixante ans, un cœur toujours jeune, tendre et plein de mansuétude, surtout pour les souffrants de la vie...

En juin 1870, mademoiselle de Noirmont n'avait pas encore quitté Paris pour s'installer aux Saulaies, contrairement à ses habitudes.

Depuis trois mois, elle vivait claquemurée en son hôtel, après une fête magnifique donnée, par elle, vers la fin de mars... une fête qui avait dépassé les précédentes en somptuosité.

Le quai d'Anjou avait donc, alors, son aspect accoutumé.

Même il paraissait plus triste encore, si possible, en une radieuse journée.

Le soleil illuminait les maisons du quai des Célestins, de l'autre côté du bras du fleuve.

On eût dit qu'une légère poussière d'or flottait dans l'air, sur la Seine, où des centaines de lourdes péniches étaient amarrées, côte à côte, jusqu'à l'estacade.

Là, des mariniers, au torse nu, débarquaient, sur les rives, des pierres jaunâtres.

Les pêcheurs à la ligne, très nombreux, accroupis sur la berge ou juchés sur les bateaux, trempaient, patiemment, du fil dans l'eau.

On n'entendait qu'une rumeur sourde, incessante, venant de Paris, et les éclats sonores des battoirs que les blanchisseuses des lavoirs manœuvraient à tour de bras.

Tout à coup, un landau découvert, attelé de deux magnifiques chevaux noirs, et conduit par un cocher en livrée élégante, tourna à l'angle du Pont-Marie et s'engagea sur le quai.

— Oh! oh! dit un des voisins, qui n'avait pas vu l'équipage sortir de l'hôtel de Noirmont deux heures auparavant... la baronne s'est réveillée; le quai va s'animer.

En effet, dans le landau, se trouvait mademoiselle de Noirmont, avec une femme de service, qui portait un petit enfant richement habillé de langes ornés de dentelles.

Devant la vieille demeure le landau stoppa.

Le cocher fit un appel au concierge.

La porte s'ouvrit avec un grincement aigu et un bruit de vieilles ferrailles.

La voiture s'engouffra sous le porche et pénétra dans la cour, bordée, sur trois de ses côtés, de hauts murs gris, et dallée de larges pierres sur lesquelles des mousses verdissaient.

Au fond de cette cour s'élevait une balustrade, à hauteur d'appui, qui la séparait du parc, planté de vieux arbres, aux troncs moussus, et orné, çà et là, de statues de marbre noirci par les pluies.

La voiture décrivit un cercle dans la cour et s'arrêta, enfin, devant le perron.

Le valet de pied ouvrit la portière et aida la baronne à mettre pied à terre.

Elle gravit, assez lestement, les quatre marches de marbre du perron abrité sous une élégante marquise aux montants en fer forgé, et elle entra dans le vestibule, où la servante qui l'avait accompagnée dans sa promenade la suivit.

Ce vestibule était une sorte de hall, entièrement tendu de vieilles tapisseries flamandes faites d'après des modèles de Téniers.

Il était encore tout encombré de plantes et d'arbustes qui avaient décoré les salons, lors de la dernière fête donnée par la baronne, et qui, depuis, privés d'air et de lumière, dépérissaient.

Un vieux domestique, en livrée théâtrale : couleur bleu de roi et galons d'argent, s'était levé à l'entrée de la baronne.

Il lui prit sa mante.

— A-t-on apporté une lettre pour moi? demanda mademoiselle de Noirmont.

— Non, mademoiselle!

La baronne attendait cette lettre avec impatience, sans doute, car, en entendant la réponse du laquais, elle eut un mouvement de dépit et parut vivement contrariée.

— C'est étrange! fit-elle.

Le domestique, cependant, reprit :

— Félicien Martinet, le jardinier des Saulaies, attend mademoiselle.

— Bien!... Où est-il?

— A l'office.

— Allez le chercher! Qu'il vienne à l'instant. Ouvrez cette porte, j'attendrai là!

Le domestique souleva une magnifique portière faite d'une étoffe chinoise chargée d'une richissime broderie d'or aux dessins féeriques, il ouvrit une porte double et attendit.

— Marthe, montez à l'appartement, dit la baronne... vous veillerez sur l'enfant... Je vais recevoir mon jardinier; après, je vous rejoindrai.

La servante obéit... et mademoiselle de Noirmont pénétra dans un salon immense, meublé dans le style du premier Empire.

— Si on apporte cette lettre que j'attends, cette lettre que je comptais trouver, ici, à mon retour, remettez-la moi sans retard!... dit-elle au domestique.

Celui-ci salua et sortit pour aller chercher le jardinier des Saulaies.

La baronne demeura rêveuse et préoccupée — même, inquiète : cette lettre qu'elle attendait devait lui apporter, à coup sûr, une nouvelle à laquelle elle attachait une grande importance.

Si l'hôtel de Noirmont avait l'aspect morne au dehors, c'était pis encore à l'intérieur.

Les salons — qui se transformaient lors des fêtes données par la baronne et qui apparaissaient, alors, si resplendissants, si pleins de fleurs et de verdures — avaient, après la fête, et par la volonté de la baronne, une physionomie désolée.

Ils ressemblaient à ces gigantesques salles des vieux châteaux déserts; ils avaient la froideur humide des antiques églises; ils étaient, en même temps, tristes et solennels; il s'en dégageait cette affadissante odeur particulière aux maisons toujours closes et inhabitées.

Les tentures des portes et des fenêtres étaient enlevées; des housses, faites d'une grossière étoffe de couleur grise, recouvraient la plupart des sièges. C'était lugubre!

Lorsqu'on entre dans de pareils logis, il semble qu'on y dérange quelqu'un; on croit que des êtres vagues : les fantômes qui les habitent, s'enfuient, tout à coup, à l'aspect d'un vivant.

La baronne se plaisait, pourtant, en cette demeure, pleine de splendides œuvres d'art dispersées au hasard, sans ordre.

En ses jours de mélancolie, le décor qui l'entourait lui convenait à merveille.

Aux jours de fête, elle savait ordonner adroitement toutes choses, les mettre en valeur, et donner, à cet hôtel, si triste, une physionomie riante chaude, artistique et fleurie.

Ces contrastes l'amusaient.

De vrai, c'était une originale : née dans une autre condition et sans fortune, elle eût été, à coup sûr, une grande artiste.

II

UN HEUREUX COUPLE

Le domestique, cependant, reparut, précédant un individu, à l'aspect étrange, accompagné d'une petite paysanne de vingt ans environ.

L'homme, c'était Félicien Martinet, le jardinier du château des Saulaies.

Qu'on imagine une sorte de géant, dont la tête, toute petite, était juchée sur un corps immense, aux bras très longs, terminés par des poings gros comme les boules d'un jeu de quilles de village, et dont les jambes étaient « ornées » de genoux énormes, ronds comme une tête d'enfant.

L'expression de la physionomie de ce colosse indiquait la bonté.

Il avait des yeux bleu clair d'une infinie douceur.

Ses grosses lèvres riaient d'un rire bonasse; celle du haut était surmontée d'une énorme moustache rousse.

Ses cheveux rouges, crépus, tombaient en boucles sur son front bas.

Il portait une sorte de veston, en velours vert, orné de boutons en métal; un pantalon de même étoffe, enfermé dans des guêtres de cuir noir, à boucles, et des souliers à fortes semelles hérissées de clous.

Il tenait, d'une main, son chapeau de paille à larges ailes, et, de l'autre, un bâton noueux, attaché à son poing par une lanière.

Il avait vingt-trois ans environ.

C'était le fils d'un vieux soldat, qui, devenu garde-chasse, avait été tué par un braconnier.

Quand « le malheur » était arrivé, Félicien, encore enfant, avait été recueilli par son oncle, jardinier des Saulaies.

Celui-ci était mort comme Félicien atteignait sa dix-septième année.

L'orphelin l'avait remplacé dans ses fonctions multiples.

C'était un simple, un honnête garçon, plein de droiture et de bonté.

Dès son enfance, il avait entendu chanter les louanges de mademoiselle de Noirmont, qui était, vraiment, la bienfaitrice du pays — et il professait une manière de culte pour la noble demoiselle.

La jeune paysanne qui l'accompagnait se nommait Benoîte Belliard.

C'était une brunette assez fine, aux yeux éveillés, à la bouche rieuse, très vive, très accorte.

Elle était mise très simplement; mais, avec sa petite robe de laine, elle était gracieuse, car elle était bien faite.

Le bonnet blanc qui la coiffait était posé, crânement, sur sa tête, et ne semblait pas devoir s'envoler par-dessus les moulins.

Elle exhibait, avec orgueil, une chaînette d'or, à laquelle une croix à la Jeannette était suspendue.

Benoîte n'avait pas encore vingt ans.

Sa mère était morte en la mettant au monde; son père s'était installé à Paris peu après sa naissance.

Elle avait grandi dans « la capitale ». Comme disait fièrement Félicien: c'était une « Parisienne » !

Sans ressources, à la mort de son père, survenue un an auparavant, elle était revenue à Lagny où elle avait pris du service à gages.

A l'aspect du couple, la baronne parut surprise.

Félicien et Benoîte s'arrêtèrent, d'un même mouvement, à quelques pas de la baronne, qui était assise sur un fauteuil.

— J'ai reçu, ce matin, la lettre de mademoiselle, et, toute affaire cessante, je me suis empressé de me rendre ici... dit Félicien, qui paraissait gêné, et qui avait, par suite, l'allure la plus comique qu'il fût possible de voir.

— Fort bien !... dit mademoiselle de Noirmont... Mais qui est... cette personne ?

Elle montra Benoîte, qui sourit, et fit la révérence, gracieusement.

— Mademoiselle, répliqua Félicien, dont les moustaches se hérissèrent, et qui riboula des yeux cocassement... cette personne que j'ai l'honneur de vous présenter... c'est Benoîte.

— Benoîte ?

Félicien sourit.

— Oui ; c'est comme qui dirait ma bonne amie ! fit-il. Mademoiselle voudra bien excuser mon indiscrétion.

— Comment, dit mademoiselle de Noirmont... vous amenez, chez moi, votre bonne amie ?

— Pardon de l'audace, encore une fois, mademoiselle, pardonnez-moi ; mais je voulais...

Seulement alors, il comprit sa bévue et il essaya de s'expliquer.

— Il y a quiproquo, mademoiselle, oui, quiproquo, assurément ! Benoîte est ma bonne amie, mais ce n'est pas le mot ! Benoîte est ma... ma promise !

La baronne de Noirmont s'amusait de cette scène ; elle avait de l'estime et de la sympathie pour l'honnête jardinier; elle s'intéressait beaucoup à lui.

— A la bonne heure ! fit-elle. Poursuivez ?

Félicien reprit :

— Je n'aurais point osé présenter, à une aussi grande dame que mademoiselle, une gourgandine, une rien du tout.

Fi donc! Oui, oui, Benoîte est ma promise, bellement!

Elle doit échanger la bague avec moi, votre serviteur bien humble, mademoiselle, et, comme notre hyménée est décidé depuis huit jours, — pas vrai, Benoîte? — j'ai dit : « Félicien, puisque tu vas à Paris voir mademoiselle, eh! bien, mon garçon, emmène Benoîte, pour que mademoiselle fasse connaissance avec elle. »

Car enfin, on connaît ses devoirs, comme dit l'autre.

— Eh! bien, mais, je suis fort aise de connaître Benoîte, dit mademoiselle de Noirmont, et je vous félicite, tous les deux, de votre choix... si vous vous aimez.

— Si nous nous aimons! dit Félicien, en levant au ciel les deux masses qui constituaient ses mains.

Seigneur, mon Dieu! Moi, pour mon compte, j'idolâtre ma Benoîte aimée. Quant à elle, j'ose espérer...

— Moi, j'aime aussi Félicien, dit Benoîte non sans une vague confusion, et je serai heureuse d'être sa femme!

Félicien sourit.

— Au moins, elle ne l'envoie pas dire! fit-il. Va bien! Pour lors, mademoiselle, puisque Benoîte vous plaît, c'est fait! Il ne manquait plus que votre « oui ». On se mariera.

— Vous êtes sans parents? demanda mademoiselle de Noirmont à Benoîte.

— Oui, mademoiselle.

La jeune fille, en quelques mots, mit la baronne au courant de son passé.

— Et, vous êtes en service?

— Oui, mademoiselle, chez monsieur Lacoste, le maître de l'hôtel du Cygne, à Lagny.

— Mon locataire? fit la baronne.

— Juste! répondit Félicien. C'est lui-même, oui, mademoiselle. Oh! mais, quand nous serons mariés, puisque mademoiselle le permet, je compte...

Mademoiselle de Noirmont, distraite, interrompit son jardinier.

— La noce aura lieu au château, dit-elle. Je danserai au bal, et je serai la marraine de votre premier enfant... s'il naît avant la première année du mariage.

— Mademoiselle est la meilleure des femmes! dit Félicien transfiguré. Mademoiselle sera satisfaite ; on aura le mioche!

Diable, il pourra se vanter d'avoir une marraine un peu huppée, le citoyen!

Faites excuse, ou la citoyenne, car, de ça, il est impossible de répondre.



— J'AURAI BESOIN D'UNE PERSONNE DÉVOUÉE ET SÛRE. (PAGE 43.)

A présent, mademoiselle, à vos ordres ! Vous m'avez fait dire de venir vous voir, et...

— Je vous ai prié de venir ici, fit la baronne... pour vous informer que je compte m'installer, la semaine prochaine, aux Saulaies.

— Enfin ! .. Nous désespérions, quasiment, de vous y voir cette année, et les pauvres du pays s'en plaignaient !

— Ils ne perdront rien pour avoir attendu, je l'espère !

— Parbleu... mademoiselle est la charité même !

La baronne poursuivit :

— Vous prendrez donc, dès demain, des ouvriers pour faire mettre le château en état de me recevoir.

— C'est entendu, mademoiselle, vous pouvez compter sur moi ! Mademoiselle veut-elle nous dire quand elle arrivera?

Mademoiselle de Noirmont réfléchit.

— Attendez ! fit-elle. C'est aujourd'hui...

— Vendredi.

— Je partirai mardi prochain ; je coucherai aux Saulaies mardi soir.

— Ça suffit !

— Je laisserai tous mes gens à Paris ; je n'emmènerai que ma femme de chambre ; je ne resterai, au château, cette année, que jusqu'à la fin d'août. C'est tout ce que je voulais vous dire.

— Va bien ! Donc, à mardi, mademoiselle ! Partons, Benoîte.

Félicien et Benoîte saluèrent ; ils se disposèrent à se retirer. Mademoiselle de Noirmont les rappela.

— Un mot encore ! fit-elle.

En regardant Benoîte, une idée lui était venue : la fiancée de Félicien lui plaisait, vraiment.

— A vos ordres ! répliqua Félicien.

Mademoiselle de Noirmont s'adressa à la jeune fille.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous servez chez Lacoste, l'aubergiste de Lagny?

— Oui, mademoiselle.

— Mais quand vous serez mariée, est-ce que vous comptez demeurer à l'auberge ?

— Dame, mademoiselle, il le faudra bien.

— Pourquoi ?

— C'est que nous ne sommes pas riches, et...

— J'entends ! Eh ! bien, pourquoi ne resteriez-vous pas au château ? Vous y seriez plus près de votre mari.

— Si mademoiselle veut bien m'y occuper, certes, ce serait avec joie.

— C'est dit !... Vous entrerez à mon service. J'en parlerai à Lacoste. On vous gardera au château. Je vous y occuperai.

D'ailleurs, je peux bien vous le dire. J'ai un projet : je le mettrai à exécution dès que vous serez la femme de Félicien.

J'aurai besoin d'une personne dévouée et sûre. Je ne vous connais que depuis un moment ; mais il me semble que je pourrai compter sur vous.

— Oh ! certainement, mademoiselle, je ferai tout le possible pour vous être agréable.

Pour la deuxième fois, Félicien leva, vers le ciel, ses formidables poings.

— Tonnerre ! fit-il d'une voix retentissante.

Mais il s'arrêta, soudain ; il rougit, et frappa du pied.

— Oh ! pardon, mademoiselle, mille excuses ! Le mot est parti tout seul ! C'est égal, voyez-vous, jamais je ne pourrai vous témoigner toute ma reconnaissance comme je le voudrais !

Benoîte au château... près de moi ! Quel bonheur ! Mon rêve réalisé, quoi !

Oui, oui, bellement, mademoiselle, c'est tout ce que nous désirions au monde ; seulement, jamais je n'aurais osé le demander !

Tout pour vous, mademoiselle ; foi de Félicien, qui est mon nom, je suis à vous, à la vie, à la mort !

Mademoiselle de Noirmont sourit.

— Bien, dit-elle, j'aurai besoin de tout votre dévouement, je le mettrai à l'épreuve !

— Quand vous voudrez, mademoiselle, et, s'il vous plaît, le plus tôt possible. Benoîte et moi, nous avons hâte de vous prouver notre reconnaissance.

Le laquais de service reparut, cependant, et remit, à la baronne, une lettre.

— Enfin ! dit-elle.

Félicien et Benoîte s'inclinèrent, avec respect, devant mademoiselle de Noirmont ; puis, ils prirent congé.

Restée seule, la baronne ouvrit précipitamment la lettre.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mademoiselle,

» J'ai l'honneur de vous informer — sur votre demande — que vous êtes autorisée à garder, désormais, légalement... l'enfant de mademoiselle Grisier, de qui vous avez proposé de vous charger ; je vous adresse, ci-joint, toutes les pièces qui établissent votre droit, et vous assurent contre toute revendication, de quelque part qu'elle vienne.

» Je suis heureux de vous apporter cette nouvelle, sachant qu'elle doit vous satisfaire.

» Si vous aviez besoin de moi, je me mets, à l'avance, à votre dispo-

sition; je serai fort aise de vous témoigner encore toute ma respectueuse estime et mon admiration pour votre noble caractère.

» Agréez, mademoiselle, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

» Henri de Lussay,

» Substitut du procureur de la République. »

Mademoiselle de Noirmont relut, par deux fois, cette lettre.

— Allons, dit-elle, joyeuse... je pourrai, du moins, accomplir le dernier vœu de la pauvre morte !...

Certes, c'était une bonne nouvelle qui lui arrivait ainsi.

La baronne tremblait que sa demande ne fût point accueillie.

Elle considérait qu'elle avait reçu une mission à laquelle elle ne devait pas faillir, et elle était décidée à tout, plutôt que de ne pas la remplir.

Déjà, elle avait pris des mesures pour passer outre, dans le cas où ses droits..... moraux ne seraient pas reconnus.

Elle était décidée à fuir à l'étranger avec l'enfant de Berthe — quelque douleur qu'elle ressentît à l'idée seule de s'expatrier; de quitter ce Paris qu'elle aimait tant... ce vieil hôtel, où elle était née.

Mademoiselle de Noirmont eut hâte, alors, de revoir cet enfant qui lui appartenait, légalement... à présent...

Elle se disposait à monter à son appartement quand le laquais de service dans le vestibule parut encore, devant elle, et lui présenta une carte.

La baronne lut le nom qui y était inscrit.

— Qu'il entre ! fit-elle. Il arrive à point nommé. Qu'il entre ! qu'il entre !

Un instant après, le valet rentra, précédant le visiteur qu'il annonça :

— Monsieur le vicomte Roger de Pardayant, dit-il.

III

RUPTURE

Roger était vêtu de noir, sévèrement, et, sous ce costume de deuil, la pâleur de son visage paraissait encore plus excessive.

A coup sûr, il avait beaucoup souffert; il avait expié, déjà !

Il salua la baronne, qui lui indiqua un siège, près d'elle.

— Ma tante, dit-il, je viens d'apprendre que vous avez été autorisée à garder, désormais, l'enfant de Berthe.

— C'est vrai ! J'ai reçu, il n'y a qu'un instant, les pièces qui établissent mon droit.

— Eh ! bien, c'est à ce sujet qu'il faut que je vous parle.

— Je vous écoute ?

— Je serai franc et j'irai droit au but.

— Je vous en prie.

— J'aime, passionnément, mademoiselle Noémie Besnarais, ma fiancée, qui serait, aujourd'hui, ma femme, si les circonstances que vous connaissez ne s'étaient pas produites ! Ces circonstances peuvent avoir un résultat qui serait, pour moi, terrible !

— Terrible ?

— Oui, si elles empêchaient une union que je désire ardemment.

Les journaux ont publié, avec force détails, le récit du drame qui s'est joué en l'hôtel du boulevard Beauséjour.

On a mis le public au courant de mes faits et gestes.

On lui a appris que vous vous étiez chargée de l'enfant de la morte.

On a vanté votre générosité, votre grandeur d'âme.

Au contraire, on m'a fort maltraité.

Oh ! je ne m'en plains pas : ces sortes de choses me laissent froid !

Ceux qui incriminent ma conduite eussent agi comme moi, certes, s'ils s'étaient trouvés dans ma situation.

Oui, j'ai été coupable, je le reconnais ; mais suis-je le premier qui agis de la sorte ?

Ce n'est pas une excuse, sans doute ; mais, où je me trouve des raisons atténuantes, c'est dans ce fait : je n'aimais pas ma maîtresse ; elle s'est donnée, à moi, librement ; je ne lui avais rien promis et ne lui devais rien

D'autre part, j'adorais,... j'adore Noémie Besnarais, et, si elle ne devait pas m'appartenir...

— Eh ! bien ?

— J'en mourrais !

— Poursuivez ?

— Décidé à demander la main de cette jeune fille, je m'étais promis, pourtant, de ne point abandonner ma maîtresse.

Oui, je comptais assurer son sort et celui de son enfant.

Même, j'avais résolu de veiller sur eux, toujours.

J'ai été faible, et c'est là mon tort principal ; je n'ai point informé Berthe de mes projets ; elle a connu, trop brusquement, la vérité.

Vous connaissez le reste.

Eh ! bien, il importe que le scandale, alors suscité, n'ait pas d'autres suites fâcheuses.

Il ne faut pas que mon union, prochaine, je l'espère, soit empêchée, et

pour cela, il est nécessaire qu'aucun reproche nouveau ne puisse m'être adressé, qu'aucun souvenir du passé ne surgisse, entre ma fiancée et moi.

Comprenez-vous ce que je veux dire ?

— Non. Pas du tout.

— Je m'expliquerai donc plus clairement. Je vous le répète, on sait que vous vous êtes chargée de l'enfant de ma maîtresse.

Or, c'est moi qui dois m'occuper de cet enfant. Je revendique ce devoir, je peux bien dire, même, ce droit.

Je confierai cet enfant aux soins d'une personne de confiance, et je veillerai sur lui, désormais.

Plus tard, je songerai à ce que je devrai faire pour son avenir. Répondez-moi donc : Êtes-vous prête à remettre l'enfant entre mes mains ?

— Non !

— Comment ! Vous refusez ?

— Nettement.

— Expliquez-vous ?

— C'est bien simple : Vous aimiez Berthe, qui vivait heureuse, près de moi ; vous me l'avez prise, sans vous préoccuper du chagrin qui devait m'accabler, par suite, car je m'étais attachée, très vivement, à cette pauvre fille, et sa fuite m'a navrée !

Puis, vous avez cessé de l'aimer ; vous avez porté vos vues sur une autre; vous êtes allé vers celle-ci sans penser que vous pouviez briser la vie de la pauvre créature qui vous adorait !

De votre liaison, qui s'est dénouée si tragiquement, un enfant reste ; mais, comme sa mère, l'enfant vous gêne !...

En effet, la présence de ce pauvre être abandonné peut empêcher votre union ; or, si vous n'épousez pas celle que vous aimez, vous en mourrez, dites-vous !...

Votre égoïsme est par trop cynique, ma parole.

A vos yeux, il n'y a que vous ici-bas. C'est plaisant !

Eh ! non, vous ne mourrez pas si vous n'épousez point mademoiselle Besnarais ; vous souffrirez, et ce sera justice !

Quant à l'enfant de Berthe, il restera chez moi, quoi qu'il arrive.

Oh ! n'insistez pas, c'est mon dernier mot !

— Ma tante, prenez garde !

— Fort bien ! Continuez ! Vous me menacez, il me semble?

Il ne vous manquait plus que cela. Finissons !

Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? Si oui, vous pouvez vous retirer.

La baronne se leva et marcha vers la cheminée.

Elle étendait le bras pour sonner le valet quand le vicomte l'arrêta.

— Excusez-moi! fit-il. Je n'ai pas été maître d'un mouvement d'impatience que je regrette. Encore une fois, excusez-moi!

Ah! ma tante, si vous saviez comme je souffre ; si vous saviez comme je suis malheureux!

Il s'assit, accablé, le front dans ses mains jointes.

Mademoiselle de Noirmont, subitement radoucie, émue, marcha vers lui.

— Roger! Mon enfant! fit-elle, d'une voix dont les intonations étaient caressantes. Oui, tu souffres! J'ai été trop sévère pour toi, peut-être...

Ecoute-moi, tu peux expier ta faute ; tu peux la racheter, et tu vivras heureux encore, si tu veux!

La souffrance aiguë qui te tenaille, c'est le remords!

La morte est sans cesse près de toi; elle te suit; elle te parle; elle se plaint! C'est sa voix que tu entends et qui te persécute! Apaise la chère ombre offensée.

Dis, veux-tu ne plus souffrir, Roger? Fais ton devoir.

— Mon devoir?

— Oui, ton devoir. Quand tu t'es présenté chez moi, tout à l'heure, je me suis dit :

« Il me revient, c'est bien : j'avais, à tort, douté de lui. »

C'est que je t'aime, mon Roger : tu es le seul parent qui me reste.

En toi, je revois ma pauvre sœur, cette martyre!

Oui, tu m'es bien cher! Je te le prouverai, si tu veux suivre mes conseils. Je te consolerai, va; les vieux sont experts en l'art de guérir tous les maux de l'âme, surtout quand ils ont souffert, eux aussi! Ecoute...

Elle s'assit tout près du vicomte; elle passa ses bras autour de son cou, et elle reprit, de sa voix si douce :

— J'avais rêvé, pour toi, un superbe avenir ; tu étais bon, intelligent, riche, tu portais un beau nom!

Je me disais, non sans orgueil :

« Ce sera un homme utile; je le guiderai ; je mettrai toute mon expérience au service de ses qualités natives qui grandiront, qui se perfectionneront encore. Ensemble, nous ferons le bien.

« Et un jour viendra où il accomplira de nobles actions! »

Oui, c'était mon rêve!

Hélas! Ton tuteur avait, sur toi, de par la loi, des droits qui dépassaient les miens. Ce fut pour ton malheur!

Roger baissa tristement la tête; la baronne poursuivit :

— Cependant, je ne désespérais pas encore! Je me répétais :

Il est jeune, ardent... Patience!... Avant longtemps, il se rebutera de cette vie de plaisirs qu'il mène ; il comprendra que tout être a des devoirs à remplir, ici-bas, et il s'amendera.

J'entrevoyais, à brève échéance, la fin de tes folies de jeune homme, et, déjà, je songeais à te chercher, dans notre monde, une belle jeune fille, bien née, comme nous, et, comme nous, riche, de qui j'aurais fait ta femme!

C'est que, par l'union de deux grands noms, de deux belles fortunes, ta force, pour le bien, eût été plus grande encore!

Et, par la pensée, je me voyais entre vous deux, moi, l'aïeule, heureuse, fière de l'œuvre accomplie!

Crois que ce vœu, que mon esprit formait, en rêve, n'était basé sur aucun égoïsme.

Je ne voulais que ton bonheur à toi. Car, hélas! depuis longtemps déjà, il n'y a plus, pour moi, de bonheur possible!

Mademoiselle de Noirmont, très émue, garda le silence un instant; puis, elle continua :

— Enfin, un jour tu enlevas Berthe! Je connus votre liaison.

Pendant plus d'un mois, je gémis sur ton sort et sur le sien!

Après tout, me dis-je enfin, rien n'est perdu encore! Pourquoi désespérer?

Certes, j'eusse souhaité, pour mon Roger, une autre union; mais quoi? Berthe est une jeune fille accomplie! Elle l'aime! Sans doute, elle est pauvre; mais je suis assez riche pour deux!

Et, dès lors, je n'eus plus qu'un désir : te voir racheter ta faute, réhabiliter ta maîtresse, faire d'elle ta femme!

J'ai fait l'impossible pour atteindre ce résultat.

Ah! si tu avais suivi mes avis! Mais à quoi bon récriminer?

Eh! bien, Roger, crois-moi : maintenant tu vivras, malheureux, quoi qu'il arrive, si tu ne remplis pas ton devoir!

Ne comprends-tu donc pas que tu dois ton nom à cet enfant de la morte, à ce pauvre être qui est ton fils?

Roger, je t'en supplie, fais ton devoir! Dès lors, tu souffriras moins! Le remords ne t'écrasera plus!

Oui, je sais : tu aimes, et tu crains que, si tu donnes ton nom à l'orphelin, ta fiancée ne souffre de voir, entre elle et toi, cet enfant d'une autre!

Cela pourrait être si cet enfant demeurait entre vous; mais je le garderai; ta femme ne le verra pas : tu pourras embrasser ton fils quand tu voudras!

Ne dis pas que celle que tu aimes t'incriminera de ce fait: Si elle en était capable, et quelque souffrance que tu doives en éprouver, je te dirais :

« Renonce à elle... c'est une créature sans âme! »

Allons, c'est dit, je t'ai convaincu: tu suivras mes avis?...



— ... MALHEUREUX!... TAIS-TOI! TU DEVIENS FOU!...
(PAGE 50.)

Roger, mon enfant, promets-moi que tu feras ton devoir?

Le vicomte se tut; il resta pensif, préoccupé.

A coup sûr, il hésitait, et, pourtant, les conseils de mademoiselle de Noirmont faisaient impression sur lui, car la généreuse créature semblait lui répéter, mot pour mot, les sommations de sa conscience.

— Eh! bien, dit mademoiselle de Noirmont, tu ne me réponds pas?

Roger releva la tête et répliqua, après avoir réfléchi un moment :

— Ce que vous me demandez est impossible!

— Pourquoi donc?

— Eh! ne le concevez-vous point?

— Non!

— Je vous l'ai dit : J'adore Noémie Besnarais; je l'aime à ce point que je ne puis vivre sans elle. Et, si elle m'échappait... Ah! Dieu, si elle m'échappait, pour une cause ou pour une autre...

— Achève donc...

— Oui, je vous dirai tout! Eh! bien, je le sens, si Noémie ne devait pas être ma femme, je ne sais pas de quoi je serais capable...

— Roger!

— Il me semble que je ne serais pas assez maître de moi pour échapper à l'horrible suggestion même d'un crime, si ce crime était nécessaire pour m'assurer sa possession.

Le jeune homme prononça ces paroles d'une voix rauque.

Sa face prit une expression farouche... effrayante.

La baronne, épouvantée, jeta un cri.

— Tais-toi!... dit-elle... Malheureux!... Tais-toi! Tu deviens fou!... Tais-toi!

Roger reprit, avec véhémence :

— Oui, vous avez raison!... Oui, je devrais remplir mon devoir; reconnaître mon fils : ce serait le rachat de mes fautes!...

Oui, le spectre de Berthe me poursuit!... Chaque nuit, il m'apparaît!... J'entends ses plaintes, ses reproches, et cela me met à la torture!...

Or, je le sens, je ne peux oublier que par l'autre!...

Quand l'autre sera à moi, je souffrirai moins!...

Il faut que cette union s'accomplisse : il faut qu'avant trois mois Noémie Besnarais soit ma femme!...

Eh! bien, sachez-le... le drame qui s'est joué, en sa présence, a produit, sur elle, et c'est compréhensible, en somme, une terrible impression!...

Elle a failli en mourir!... Elle va mieux, à présent; mais elle souffre encore, moralement!...

Son père m'assure que le mariage projeté sera renoué, prochainement...

Je sais que Noémie m'aimait : elle oubliera, peut-être!...

Or, comme je vous le disais, tout à l'heure, il ne faut pas que le moindre souvenir du passé surgisse entre nous.

Voilà pourquoi je ne peux pas faire ce que vous me demandez.

Si je donnais mon nom à mon fils; si Noémie avait connaissance de cet acte, il se pourrait que cela constituât, entre nous, un obstacle dès lors insurmontable, et, je vous le répète, j'ai peur de ce qu'il en pourrait résulter!

Certes, je veillerai sur l'enfant; je ne l'abandonnerai pas!

C'est tout ce que je peux faire!

— J'ai meilleure opinion de toi, Roger! Oui, tu réfléchiras, et, j'en suis sûre, tu suivras mes conseils!

— N'y comptez pas!

— Est-ce ton dernier mot?

— Oui.

— Allons donc! Tu réfléchiras, te dis-je, et tu changeras d'idée! Je te donne deux jours pour m'apporter une réponse définitive.

Si, comme je l'espère, cette réponse est conforme à mes désirs, nous partirons ensemble pour les Saulaies.

Là, dans cette demeure paisible, en pleine nature, tu te rasséréneras, et, crois-moi, lorsque cet acte de réparation et de justice que je te conseille sera accompli, tu ne souffriras plus!

Ta fiancée t'en estimera mieux, j'en réponds!

Tu auras fait, à la fois, ton devoir et ton bonheur.

C'est, d'ailleurs, une loi sociale trop inobservée; mais réelle : on est heureux, surtout, quand on a fait ce qu'on doit!

La conscience satisfaite donne une vie exempte de soucis!

Encore une fois, crois-en mon expérience. C'est dit, je t'attends dans deux jours. Va, mon Roger, va!

Mais le vicomte se dégagea, brusquement, de l'étreinte de la baronne.

Il prit, dans sa poche, une lettre qu'il lui remit.

— Tenez, fit-il, lisez.

— Qu'est-ce que cette lettre?

— Lisez!

La baronne lut ce qui suit :

« Mon cher Roger,

» Noémie va un peu mieux depuis hier; quoique très faible encore, elle a pu se lever. La pauvre enfant a beaucoup souffert; elle souffre beaucoup encore, moralement : le coup qui l'a frappée a été rude!

» Je pense que vous pourrez venir à l'hôtel dans quelques jours; je m'arrangerai de façon à vous ménager une entrevue avec la convalescente; il me semble que votre visite lui fera plaisir.

» Au cours de votre visite, évitez — je n'ai guère besoin de vous le recommander — toute allusion au passé.

» Permettez-moi, aussi, de vous donner quelques conseils dans notre intérêt commun.

» Les démarches faites par votre tante, mademoiselle de Noirmont, pour obtenir la garde définitive de l'enfant de mademoiselle Berthe Grisier, doivent aboutir, prochainement; la baronne obtiendra ce qu'elle a demandé.

» A ce sujet, les journaux ne manqueront pas de faire connaître la décision du tribunal comme l'épilogue obligé de ce qu'ils dénomment « Le drame du boulevard Beauséjour ». Or, ils vanteront, derechef, la générosité de votre parente; par contre, ils diront, encore, de vous, pis que pendre.

» Eh! bien, il importe que vous fassiez comprendre, à mademoiselle de Noirmont, la situation où vous vous trouvez, situation fâcheuse à tous les points de vue.

» Votre tante a, pour vous, sans doute, une réelle affection, malgré les griefs, justifiés ou non, qu'elle peut garder contre votre personne!

» N'êtes-vous pas le seul parent qu'il lui reste?

» Elle ne voudra donc pas entraver nos projets.

» Dites-lui bien que sa conduite, si généreuse qu'elle soit, a ce ci de mauvais qu'elle vous fait le plus grand tort, sans profit pour personne!

» Ne vaudrait-il pas mieux, pour nous tous, qu'elle renonçât à « ses » droits », comme elle dit; qu'elle vous rendît l'enfant de votre maîtresse?

» Si elle y consent, comme je l'espère, nous aviserons, d'un commun accord, à ce que l'on pourra faire, désormais, pour l'avenir de cet enfant, sur qui vous veillerez toujours, de loin.

» Certes, je ne vous conseillerais pas de l'abandonner; mais ne vaudrait-il pas mieux, je le répète, que tout nouveau scandale fût évité pour jamais?

» La baronne, j'en suis sûr, comprendra vos raisons; elle ne voudra pas empêcher une union qui fera votre bonheur.

» Donc, avant que vous revoyiez Noémie, finissons-en!

» Il ne faut pas que, de nouveau, ma fille ait à souffrir du passé; elle est impressionnable à un degré excessif et qui sait ce qui arriverait, si un nouveau scandale surgissait?

» Nos projets en pourraient être atteints gravement... ce dont je serais, pour ma part, fâché plus que je ne saurais l'exprimer.

» J'aurais voulu vous dire tout cela; mais je me suis présenté deux fois chez vous, aujourd'hui, sans vous y rencontrer, et il importait que vous eussiez, enfin, une réponse à votre lettre pressante.

» Je vous attends très incessamment, et, je le souhaite, porteur de bonnes nouvelles.

» En attendant, croyez-moi toujours à vous très cordialement.

» ROBERT BESNARAIS. »

Mademoiselle de Noirmont avait lu cette lettre en donnant des preuves, non équivoques, de la plus vive impatience.

Elle la rendit au vicomte.

— C'est la lettre d'un financier! fit-elle avec dédain. Je m'étonne que vous, Roger de Pardayant, gentilhomme — ce qui devrait vous imposer au moins la noblesse des sentiments — vous vous préoccupiez de ce grimoire!

Allons, finissons.

Mes paroles n'ont pu toucher votre cœur, et vous persistez dans votre demande; vous souhaitez que je remette, entre vos mains, cet enfant, qui, dans les miennes, est une gêne, pour vous et pour ceux dans la famille de qui vous voulez entrer?

Eh! bien, non, vous ne l'aurez pas, ce pauvre être, que sa mère — avertie, sans doute, par un pressentiment suprême — a confié à mes soins!...

Non!... Vous ne l'aurez pas, vous entendez? Vous ne l'aurez pas!... Vous ne l'aurez pas! Je le garde!...

Il est de votre sang; il est du mien, par conséquent, et, comme tel, il m'est cher!

... Maintenant, écoutez mes décisions, mes décisions absolument irrévocables!...

Ou, avant un mois, vous aurez fait ce que je vous ai demandé, en vous priant, tout à l'heure; mais ce que j'exige de vous, à présent, c'est-à-dire, vous aurez reconnu cet enfant, ou bien, je l'adopterai; oui, je l'adopterai, comme la loi me le permet, et je lui donnerai, en votre lieu et place, mon nom, mon titre, ma fortune!

Je ne veux pas qu'il soit bâtard, sans nom et sans soutien!

C'est mon dernier mot, cette fois!

Et, maintenant, retirez-vous!

En parlant ainsi, la baronne sonna.

Le valet de service parut, aussitôt, avant que Roger, tout interloqué, eût trouvé un seul mot à répondre.

— Reconduisez M. le vicomte Roger de Pardayant! dit mademoiselle de Noirmont, avec énergie.

Mais Roger fit un pas vers elle et lui dit, d'une voix rauque, assez bas, cependant, pour que le valet, qui se tenait debout près de la porte, ne l'entendît point.

— Vous êtes pieuse; or, vous manquez de charité envers moi!

— Sortez! répéta la baronne.

— Priez le ciel que vous n'ayez jamais à vous repentir de...

La baronne l'interrompit brusquement :

— Pierre!... dit-elle à son valet, qui attendait, toujours, immobile... Je vous ai donné l'ordre de reconduire monsieur!... Obéissez!...

— Venez, monsieur! fit le valet au vicomte.

Roger, qui ne se maîtrisait que difficilement, salua la baronne.

— Adieu! fit-il. Je me souviendrai de ce qui s'est passé, entre nous, aujourd'hui.

Et il sortit précipitamment.

Mademoiselle de Noirmont, qui avait usé toutes ses forces en ce colloque, tomba, alors, sur un siège, accablée.

Elle y demeura pensive, longtemps.

— Allons, fit-elle enfin, j'ai agi selon ma conscience!

Et elle monta à son appartement.

Elle y trouva la servante qui veillait sur l'enfant de Berthe.

— Il dort! fit la servante.

Le petit être reposait dans un élégant berceau, sous des rideaux en mousseline blanche brodée; la baronne avait, en personne, installé l'orphelin chez elle.

Elle s'assit près du berceau.

Soudain, l'enfant s'éveilla.

Il vit sa bienfaitrice, et, comme s'il avait reconnu celle qui devait, désormais, remplacer, près de lui, sa mère, il étendit, vers elle, ses petits bras et sourit.

Alors, la baronne, attendrie, prit l'orphelin et l'embrassa, en pleurant.

Ce sourire de l'enfant avait calmé ses angoisses, car la généreuse créature souffrait, éperdûment, depuis qu'elle avait chassé, de sa maison, le vicomte : ce Roger, tant aimé, jadis!

Elle s'était demandé, malgré tout, si elle n'avait pas été trop sévère envers lui, trop impitoyable!

Mais, tout en caressant l'enfant, elle avait revu, nettement, la pauvre mère, morte par la faute de Roger, et, dès lors, elle se rasséréna, en se répétant qu'après tout, elle avait fait justice!

IV

CONVALESCENCE

Le petit jour commençait à poindre, et éclairait, vaguement, la chambre de Noémie Besnarais... cette chambre où elle avait achevé de s'habiller avant la soirée donnée, par son père, à l'occasion de la signature de son contrat de mariage avec le vicomte de Pardayant.

Brisée, la jeune fille s'était enfin assoupie vers trois heures du matin.

Elle dormait, depuis une heure environ, d'un sommeil agité.

Soudain, elle jeta un cri et se réveilla, avec un sursaut, et, les yeux grands ouverts, fixes, elle regarda, autour d'elle, avec effroi...

Toujours, depuis cette fatale soirée, elle revoyait l'affreuse scène, en un cauchemar qui la hantait dès qu'elle fermait les yeux !

Plus calme lorsqu'elle eut constaté que le jour venait, elle soupira.

Elle se leva, passa une robe de chambre, jeta une dentelle sur sa tête et ouvrit la fenêtre, d'où l'on voyait les grands arbres et les belles pelouses de la Muette.

Elle s'accouda à la barre et demeura là, immobile, rêveuse... un peu réconfortée par la grande douceur de ce matin d'été.

La lueur de l'aube éclairait son visage pâle et amaigri, où la souffrance poignante qu'elle ressentait avait mis une empreinte profonde.

En dix jours, Noémie avait beaucoup changé.

Cette gracieuse jeune fille, toujours souriante, jadis, s'était transformée.

On eût dit que le coup inattendu qui l'avait frappée l'avait transformée au physique comme au moral.

Pendant trois jours, après la terrible soirée, elle avait eu une fièvre ardente et le délire !

Un instant, on avait craint qu'elle ne devînt folle.

A présent, encore, elle tremblait au moindre bruit !

Comme elle mangeait à peine, elle était sans forces.

L'expression de sa physionomie, toute mélancolique, tout affligée, lui donnait une grâce particulière et saisissante.

Cette silhouette de jeune fille était vraiment charmante à voir, là, éclairée par la grandissante clarté de l'aurore.

Au dehors, le jour montait.

Les feuillages des arbres étaient pleins de gais appels d'oiseaux.

Bientôt, le soleil parut.

Une journée radieuse commençait.

Le bois était désert, encore, à cette heure matinale.

Noémie demeura longtemps à cette place.

Elle fut brusquement tirée de sa rêverie par l'entrée, dans sa chambre, de sa mère et du docteur.

— Eh ! bien, demanda celui-ci, comment va la malade ?

La jeune fille sourit, tristement.

— Oh ! je ne vaux pas cher, répliqua-t-elle.

Elle avait une vive affection pour ce médecin : un brave homme, qui la soignait depuis qu'elle était au monde.

Il s'était assis près de Noémie.

— Ma chère enfant, reprit-il, d'une voix douce, il faut que vous preniez quelques distractions ! Il est nécessaire que vous sortiez, que vous changiez de place ! Je vous conseille de faire un voyage.

— Le docteur a raison ! dit madame Besnarais. Jadis, mon enfant, tu

voulais visiter l'Espagne : ce pays t'attirait; veux-tu que nous en parlions à ton père? Nous pourrions partir dans huit jours.

— Un long voyage serait trop fatigant! objecta le docteur.

— Peut-être!

Cependant, Noémie avait accepté, tout aussitôt, et avec joie, l'idée de s'éloigner de Paris, momentanément.

Elle souhaitait de quitter, pour un temps, cet hôtel, où elle avait été si heureuse, si fière; mais où elle avait, aussi, tant souffert!

— Eh! bien, lui demanda madame Besnarais, où veux-tu que nous allions? As-tu quelque projet?

— Oui!...

— Parle donc?

— Il me semble que je serais heureuse de vivre, pendant quelques semaines, en Champagne, à la Ferme Blanche, chez Étienne...

— Qui est-ce Étienne? interrogea le docteur.

— C'est mon père nourricier! Un brave homme qui m'aime tendrement... Fanchette, sa femme, qui fut ma nourrice, me soignerait... A la Ferme Blanche, au grand air, je vivrais tranquille.

— Eh! bien, c'est dit... Partez...

— J'écrirai, aujourd'hui même, à Étienne, pour lui annoncer notre arrivée et nous partirons demain, fit madame Besnarais.

— Fort bien! dit le docteur, en se levant. A présent, mon enfant, vous n'avez plus besoin de moi.

Votre guérison, ou, plutôt, votre rétablissement, ne dépend que de vous, désormais. Pas d'idées noires. Oubliez. Vivez au soleil autant que possible, et ne revenez ici qu'en octobre.

Puisque vous partez demain, je ne vous reverrai pas; je vous souhaite donc bon voyage.

— Merci!

Le médecin sortit; madame Besnarais le reconduisit.

Avec la femme de chambre, la jeune fille fit, tout aussitôt, ses préparatifs de départ.

Elle empila, dans deux malles, son linge... une partie du trousseau qui lui avait été donné à l'occasion de son mariage : chemises de batiste ornées de dentelles; mouchoirs brodés... mille et une petites merveilles dont les femmes raffolent — puis, ses robes, ses chapeaux... bien choisis pour la campagne.

Elle logea, dans une valise, un nécessaire de toilette, en vermeil, qui avait figuré dans la corbeille de noces... un cadeau de sa mère.

Catherine fermait la valise quand la cloche sonna, annonçant que le déjeuner était servi.

— Je descendrai pour déjeuner, aujourd'hui, dit Noémie à la servante.



— JE TE CHERCHE DEPUIS UN QUART D'HEURE!... (PAGE 59.)

Celle-ci porta la bonne nouvelle à madame Besnarais, qui informait son mari de la résolution prise.

Le banquier et sa femme se mettaient à table quand Noémie parut. Elle leur sembla moins pâle et plus calme.

Elle s'était distraite en s'occupant des préparatifs du prochain voyage.

— Alors, tu nous quittes ? fit M. Besnarais.

— Oui.

— Pour longtemps?

— Pour deux mois, environ.

— Bah ! Gageons que tu seras de retour, ici, avant quinze jours !

— Pourquoi ?

— Parce que, avant quinze jours, tu t'ennuieras, là-bas.

— Tu te trompes.

— Nous verrons !... Donc, tu pars demain ?

— Oui.

— Je serais bien aise que tu ne partes pas sans avoir vu une personne que j'attends.

Noémie se troubla.

— Qui donc ? demanda-t-elle.

— Tu le sauras !

Le déjeuner s'acheva, gaiement.

On servit le café dans un fumoir attenant au cabinet du banquier.

— Mais qui donc attends-tu ? demanda la jeune fille, toujours préoccupée.

M. Besnarais allait s'expliquer quand un domestique lui remit une carte :

— Tiens, cette carte répondra pour moi, dit-il.

Noémie prit la carte, lut le nom qui y était inscrit.

— Oh ! je ne veux pas le voir, dit-elle. Je ne pourrais pas !

Et elle sortit vivement, soutenue par madame Besnarais.

— Ne brusquons rien ! pensa le banquier. Avec le temps, elle oubliera ! Il faut que ce mariage se fasse !

Puis, se tournant vers le domestique :

— Faites entrer monsieur le vicomte de Pardayant, dit-il.

V

A LA FERME BLANCHE

La ferme Blanche, comme on l'appelait dans le pays, était située proche Malongues, aux environs de Châlons-sur-Marne.

Ses bâtiments, construits en pierre blanche, crayeuse, s'élevaient au pied d'une côte, en une vallée très boisée et pittoresque.

Il y avait trois semaines, environ, que mademoiselle Besnarais y vivait, choyée, car Étienne et Fanchette : ses parents nourriciers, l'aimaient quasi comme si elle avait été leur enfant.

Noémie était restée seule à la ferme.

Madame Besnarais était retournée à Paris trois jours après l'installation de sa fille à la ferme.

A vivre en pleine campagne, au grand air, Noémie s'était remise, peu à peu.

Elle gardait toujours le souvenir du drame auquel elle avait été mêlée ; mais elle n'en souffrait plus, se disant, chaque jour, qu'elle n'avait rien à se reprocher, et que la malédiction de la morte ne l'atteindrait pas !

Cependant, elle désirait demeurer, à la ferme, le plus longtemps possible.

Elle éprouvait un malaise insurmontable à l'idée seule qu'il lui faudrait, un jour, rentrer à Paris.

Une après-midi de la deuxième quinzaine de juillet, elle cueillait des roses dans le grand jardin attenant à la ferme.

Vêtue d'une robe claire, coiffée d'un chapeau de paille, aux larges ailes, orné d'un ruban rouge, elle allait et venait, de plates-bandes en plates-bandes.

Par moments, elle s'arrêtait pour écouter les rumeurs de la campagne : les chants des faucheurs à l'œuvre ; les sonneries qui s'échappaient des clochers ; les ramages des oiseaux, les bourdonnements des insectes qui se poursuivaient sous un soleil brûlant.

Elle éprouvait toutes sortes d'impressions d'autant plus délicieuses qu'elles étaient nouvelles pour cette Parisienne.

De l'endroit où elle errait, elle pouvait voir la fenêtre de sa chambre, au premier étage du bâtiment principal de la ferme.

Une treille encadrait de verdure cette fenêtre, qui était précédée d'une petite terrasse à demi recouverte par le feuillage d'un énorme noyer.

Comme la jeune fille, lasse, se disposait à rentrer, elle aperçut, au loin, Étienne qui l'appelait.

Elle marcha plus vite pour le rejoindre.

Étienne était un gaillard de cinquante-cinq ans, de haute taille, maigre ; mais vigoureux.

Il portait une veste en gros drap.

Ses jambes étaient enfermées dans des guêtres de cuir, et il était coiffé d'un chapeau de paille à larges bords.

Ce devait être un être bon, simple et intelligent.

— Je te cherche depuis un quart d'heure ! dit-il. Comment supposer, aussi, que tu étais dehors par une pareille chaleur..., toi, une demoiselle !

— Il fait si beau temps !

— Oui, mais le soleil est trop ardent.

— Bah !

Noémie reprit :

— Père Étienne, je te préviens que j'ai coupé toutes les roses.

— Tu as bien fait, tu es ici chez toi ; tout ce qui te plaît nous plaît !

Quand tu es près de nous, nous pensons moins à notre Pierre, ton frère de lait, que nous avons perdu il y a quatre ans !

Le fermier embrassa la jeune fille.

— Oui, je te cherchais, reprit-il ; je dois aller, en voiture, jusqu'à Châlons, et je voulais te demander s'il te plairait d'y venir avec moi ?

— J'irais bien volontiers ; mais il faut que j'écrive à ma mère.

— N'en parlons plus ! Tu vas donc garder la ferme ; tous nos gens sont dehors, rapport à la moisson, et la Fanchette, qui surveillera les travaux en mon absence, ne sera de retour, ici, pour préparer le souper, que vers six heures, ce soir. Tu t'ennuieras, sans doute, seule ?

— J'écrirai, ça me distraira.

Un char-à-bancs, léger, attelé d'une jument blanche, stationnait dans la cour de la ferme.

Étienne dénoua les rênes, qu'il avait attachées aux ferrures du puits, et il monta en voiture.

— A ce soir !

— Bon voyage !

— Merci !

Le fermier rendit les rênes, et la jument fit demi-tour.

Elle partit à fond de train, faisant fuir, effarés, les poules et les canards.

Étienne disparut bientôt, au loin, non sans avoir adressé un dernier geste d'adieu à la jeune fille...

Noémie rentra dans sa chambre sans avoir rencontré âme qui vive.

Elle ôta son chapeau, se regarda dans sa glace, rajusta les boucles de sa chevelure, et constata que le grand air, et le soleil, avaient hâlé sa peau.

Lasse, elle s'assit dans un vaste fauteuil, à siège de paille, et elle confectionna un bouquet avec les roses qu'elle avait cueillies.

Étienne lui avait donné la plus belle chambre de la ferme Blanche.

On y avait transporté des meubles qui venaient des grands-parents du fermier : armoires en chêne ornementées de sculptures ; sièges de style achetés pendant la Révolution, à vil prix, et qui, jadis, avaient décoré les salles du château des Mésanges, dont les ruines se dressaient encore, à cette époque, à six lieues de là.

Noémie se plaisait beaucoup dans cette pièce, où elle s'était installée comme chez elle.

Elle y avait apporté une part d'elle-même, ce qui suffit pour transformer un logis, de telle sorte qu'on peut, en y pénétrant, reconnaître le caractère de son habitant dès le premier coup d'œil.

Lorsque son bouquet fut achevé, la jeune fille le mit sur la commode

ventrue, ornée de beaux cuivres, dans un vase en verre, rempli d'eau fraîche.

Puis, distraite, elle sortit par la porte-fenêtre, de plain-pied avec la terrasse.

Bien à l'ombre sous le feuillage du noyer, elle s'accouda à la balustrade pour regarder le paysage qui se déroulait devant elle, à perte de vue.

Enfin, elle rentra dans sa chambre et se disposa à écrire.

Soudain, elle entendit un bruit pareil au craquement d'une branche d'arbre qui se brise.

Elle se retourna et vit, sur la terrasse, un homme qu'elle reconnut.

C'était le vicomte Roger de Pardayant.

Noémie, interdite, effrayée même, marcha vers la porte opposée à la fenêtre ; mais Roger la devança.

— De grâce ! fit-il, presque suppliant, écoutez-moi !

Noémie s'était rassurée.

Avec sa finesse féminine, elle avait deviné ce qui se passait en M. de Pardayant.

Elle avait compris qu'elle s'était alarmée à tort, qu'elle n'avait rien à redouter de lui.

— Eh ! bien, fit-elle, puisque vous le souhaitez, causons.

Et elle ajouta, en indiquant un siège au vicomte :

— Laissez-moi vous dire que votre entrée ici est un peu romanesque. Vraiment, vous m'avez effrayée.

— Excusez-moi. Depuis deux jours je rôde dans le pays, aux alentours de cette ferme ; je n'ai point osé y entrer.

— Pourquoi ?

— Je craignais que vous ne refusiez de me recevoir.

— Mais, puisque vous êtes venu jusqu'ici pour me voir, comment donc...

— On m'a dit que vous vous promeniez souvent, seule, dans le petit bois voisin... Je comptais vous y suivre, apparaître devant vous et vous supplier de m'entendre ; mais vous n'êtes pas sortie de la ferme...

Caché derrière une haie, il y a une heure, je vous ai vue cueillir des fleurs dans le jardin ; puis, j'ai vu partir votre père nourricier.

Je savais que vous deviez, alors, rester seule ici.

L'instant était propice : je décidai que je le saisirais.

Noémie, j'ai attendu ce moment avec impatience.

— Parlez !

— Au dernier moment, j'hésite... j'ai peur !...

Noémie, à présent, et sans cet événement qui nous a séparés, vous devriez être ma femme...

Vous avez été frappée, cruellement, par la scène qui s'est jouée sous vos yeux...

Vous en avez souffert, vous en souffrez encore... Mais elle s'effacera de votre souvenir...

La jeune fille ne répondit pas.

Roger reprit :

— J'ai été coupable. Mais si vous saviez la vérité ! Tenez, laissez-moi m'expliquer : Je vous apparaîtrai tel que je suis, vraiment, et vous aurez pitié de moi.

J'étais encore un adolescent quand je me suis trouvé seul au monde, libre de mes actes, et disposant d'une grande fortune.

A vingt-cinq ans, quasi ruiné, blasé sur les plaisirs parisiens, dégoûté des amours faciles, me croyant misanthrope, alors que je ne connaissais ni les hommes ni les choses, alors que je ne savais rien de la vie, je rencontrai celle qui s'est vengée de moi si cruellement.

Elle était jolie, spirituelle, instruite ; elle avait de grandes qualités, un cœur tendre ! Ah ! comme elle était dissemblable de toutes les créatures avec qui j'avais vécu jusque-là !

Le contraste était si flagrant que je fus pris, tout entier, par elle, d'un seul coup !

En réalité, j'avais été touché par sa grâce exquise de jeune fille chaste, candide, simple.

Alors, certes, j'eusse, sans hésiter, fait d'elle ma femme.

Elle s'abandonna à moi, sans même se rendre un compte exact de sa chute... tout enivrée qu'elle était par un ardent amour que je croyais partager.

Avec la petite fortune qui me restait... je vécus près d'elle, heureux, dans un coin tranquille.

Une transformation radicale s'était opérée en moi.

J'avais compris le vide de mon existence passée. Je voulais reconquérir ma fortune, sottement dilapidée.

Le hasard me mit en relations avec votre père.

Bientôt, je vous vis. Les délicieuses impressions que je ressentais, à votre aspect, me firent comprendre que je n'avais point aimé encore.

Mais ma conscience m'ordonnait de garder ma foi à celle qui ne vivait que par moi.

Et puis, et de plus, elle était mère, et je l'avais appris, avec joie, quelques semaines auparavant.

Je luttai donc, d'abord, contre l'amour que vous m'aviez inspiré. Je cessai mes visites chez vous.

Je m'étais promis de ne plus vous revoir. Je voulais vous oublier. Vains efforts !

Malgré moi, je retournai en votre maison, Noémie, et je vous revis!

Dès lors, je fus vaincu !

La passion victorieuse me força à oublier mes devoirs envers ma maîtresse. Vous savez le reste ! Telle est la vérité !

— Je sens que ce que vous avez dit est vrai. Vous avez dû souffrir beaucoup !... En effet, vous êtes moins coupable que vous ne le paraissez... Je vous plains sincèrement....

— Vos paroles me rassérènent; elles m'encouragent à en venir, enfin, au but principal de ma démarche.

— Dites.

— Noémie, il y a, dans la vie de tout homme, un moment ou sa destinée se décide : or, ce moment, pour moi, est arrivé.

— Je ne vous comprends pas !

— Si vous oubliez le passé ; si vous me donnez votre main, vous pouvez faire de moi un homme utile et capable de grandes choses, car je veux être digne de vous, et l'amour dont mon cœur est plein me fera fort parmi les plus forts... Au contraire, si vous me repoussez...

— Eh! bien ?

— Qui sait ce qu'il adviendra de moi ?

— Votre imagination vous égare.

— Non... croyez-moi... Je me connais bien, maintenant...

Je sens, en moi, des passions ardentes qui ne peuvent être maîtrisées que par un grand amour !...

Donc, mon sort dépend de vous, à présent, Noémie !...

Aussi, réfléchissez avant de me répondre... Songez que vous allez, d'un mot, décider de l'avenir d'un homme...

Ne soyez pas impitoyable !... N'ai-je pas assez expié, déjà, une faute qui fut grande, j'en conviens ; mais qui n'est pas impardonnable, en somme ?...

Je vous en supplie, Noémie, permettez-moi d'espérer encore?

La jeune fille se recueillit, un instant, et répliqua :

— Je vous répondrai avec franchise, et seulement en quelques mots.

— Parlez ?

— Je me suis préparée à cette conversation, que je devais avoir avec vous, c'est donc après mûres réflexions que je m'expliquerai.

— J'attends?

— Une union, entre nous, est désormais impossible !

— Impossible ?

— Absolument !

— Mademoiselle, je vous en supplie, dites-moi que je suis venu trop tôt... que vous n'avez pas encore oublié !... Mais, au moins, laissez-moi quelque espoir.

— A quoi bon? Non, je n'ai pas oublié encore, et je n'oublierai jamais! Toujours, j'entendrai les dernières paroles de cette pauvre fille, qui s'est tuée, devant moi, par amour pour vous!

Unie, à vous, par le mariage, je verrais toujours, entre nous, le cadavre de votre maîtresse!

— Mademoiselle, il ne se peut pas que ce soit là votre dernier mot.

— Si fait!

— Mais vous m'aimiez, jadis?

— Je m'étais promis de n'être que la femme d'un homme que j'aimerais.

— Vous m'aimiez donc! Or, si vous m'aimiez, l'amour sera le plus fort : il vaincra. On pardonne tout à qui l'on aime vraiment.

— Je n'aime plus!

— Mais moi, je vous aime plus que jamais, Noémie, et votre décision cruelle me désespère!

— Croyez que je le regrette de toute mon âme.

— Et votre résolution...

— Est irrévocable! Je vous ai dit mes raisons. Trouveriez-vous une seule fille, qui, à ma place, ne les invoquerait pas?

Roger se leva, pâle, très agité.

Ses yeux brillaient.

Il ne put rester maître de lui qu'à force de volonté.

— Je n'insiste plus, dit-il, frissonnant. Mais laissez-moi vous dire un mot encore.

— Parlez?

— Je pars le cœur meurtri! Que deviendrai-je? Je l'ignore!

Mais retenez bien mes paroles: vous demeurerez, désormais, responsable de tout ce qui arrivera.

Noémie se troubla.

Toutefois elle se remit vite et répliqua:

— Vos paroles sont dictées par le dépit!... Vous souffrez... Aussi je vous excuse!...

Au surplus, votre menace ne m'effraie pas...

En repoussant votre demande, j'obéis, seulement, aux suggestions de ma conscience!...

Noémie se leva, alors.

Roger la salua, profondément, et dit, d'une voix grave:

— Adieu!

— Adieu!

Le vicomte sortit.

Noémie referma la porte, traversa la chambre, et revint s'accouder à la balustrade de la terrasse.



— DE GRACE! FIT-IL, ÉCOUTEZ-MOI! (PAGE 61.)

Elle vit M. de Pardayant sortir de la ferme, d'un pas rapide et sans se retourner. Bientôt, il disparut.

Alors, la jeune fille rentra dans la chambre.

Elle s'assit et demeura pensive un instant.

Soudain, elle frissonna.

— J'ai fait mon devoir! dit-elle. Et cependant, je tremble! Il me semble que cet homme porte malheur!

VI

NOUVELLE IMPRÉVUE

La nuit tombait, après cette journée d'accablante chaleur.

Une brise légère soufflait et éparpillait, dans l'atmosphère, une exquise odeur d'herbes coupées.

Noémie, plus calme, à présent, se rassérénait, tout à fait, dans la fraîcheur du soir.

Elle contemplait le paysage, qui se couvrait d'ombre, davantage, de minute en minute.

Cette heure du crépuscule, en rase campagne, est particulièrement troublante et majestueuse.

La jeune fille, qui était fort impressionnable, et qui, par suite, avait l'âme tendre... s'extasiait, toujours, devant cette magnificence.

Elle se sentait pénétrée, profondément, par cette mélancolie douce qui étreint tout être sensible devant ce spectacle.

Elle écoutait les chansons des moissonneurs, qui regagnaient la ferme; elle regardait s'allumer, au loin, ces lumières tremblotantes, qui, le soir, trouent les ténèbres, tout à coup.

Et, recueillie, grave, émue, elle demeurait là, enfoncée dans un rêve qui l'emportait dans un au-delà où sa pensée se perdait.

Vingt fois, déjà, depuis qu'elle était à la ferme Blanche, elle avait éprouvé pareilles sensations et elle ne s'en lassait pas.

Les splendeurs de l'aube, qui jettent l'allégresse en toute créature, l'émerveillaient; mais sans lui procurer une aussi pénétrante impression.

Maintenant, devant elle, le paysage s'était perdu, tout à fait, dans le noir.

On ne distinguait plus rien, pas même des silhouettes vagues.

Mais, soudain, les étoiles scintillèrent et jetèrent une clarté douce sur la campagne, où flottèrent toutes sortes d'ombres légères.

Fanchette — la nourrice de Noémie — était rentrée, à la ferme, depuis une heure, environ.

Aidée par deux femmes, qui l'avaient accompagnée à cet effet, elle préparait le repas du soir pour les travailleurs.

A cette époque de l'année, ils ne quittaient les champs que lorsque la nuit était tombée complètement.

On se hâtait de rentrer le grain, par crainte des pluies.

De l'endroit où elle était, Noémie entendait, nettement, les allées et

venues des trois femmes affairées qui allaient, du puits où elles tiraient de l'eau, au bûcher où elles se chargeaient de fagots, car l'heure avançait, et il fallait activer les feux sous les marmites.

Bientôt, les chants lointains se rapprochèrent.

Sur les routes voisines les essieux des voitures grincèrent.

On perçut le sifflement des fouets, les sonores hennissements des chevaux, et les longs beuglements des bœufs, qui, dans la nuit, ressemblent à des plaintes.

On vit s'agiter, dans l'ombre, des silhouettes d'hommes et de bêtes, et avancer des chariots, haut chargés de gerbes dorées.

Puis, tout à coup, la cloche de l'église tinta.

C'était l'*Angelus*.

Les vibrations de cette cloche battirent l'air du soir et se perdirent dans les ténèbres qui s'épaississaient.

En les entendant, Noémie frissonna.

Subitement, et sans qu'elle pût deviner par quel concours d'idées ce fait s'était produit, elle revit la terrible scène de... là-bas.

Il lui sembla que l'ombre de la morte passait, lentement, devant elle !

Alors, elle dut rentrer dans sa chambre et s'asseoir.

Elle ne pouvait plus se tenir debout !

Enfin, elle se rappela les détails de l'entretien qu'elle avait eu avec M. de Pardayant, et, surtout, les paroles menaçantes qu'il avait prononcées.

Elle eut peur !

Vainement, elle voulut se lever; sortir de cette chambre; descendre en la grande salle.

Elle n'osait plus faire un mouvement.

Il lui semblait que la morte était là, tout près d'elle, et qu'elle la retenait, tremblante, à la même place !

Elle essaya d'appeler; mais sa voix mourait dans sa gorge serrée, d'où ne sortaient que des sons rauques, à peine perceptibles.

Elle demeura ainsi longtemps, sans bouger, fixant, des yeux, le vide, éperdue, épouvantée !

— Noémie ! Noémie !

D'un bond, la jeune fille fut debout.

Elle avait reconnu la voix de sa nourrice.

Vite, elle sortit de la chambre et descendit l'escalier.

Enfin, elle était délivrée.

Le cauchemar hideux qui l'avait torturée s'était dissipé.

— Est-ce que tu ne veux pas souper, ce soir, ma fille ? dit Fanchette. Nous t'attendons !

Elle s'aperçut, seulement quand elle fut dans la grande salle, de la pâleur de Noémie.

— Qu'as-tu donc? interrogea-t-elle.

— Rien! Pourquoi?

— Tu es pâle!

— Je n'ai rien!

La jeune fille ne voulait pas exposer ses terreurs devant tous.

Elle se réserva de s'expliquer en présence seulement de Fanchette et d'Étienne.

Trente serviteurs: garçons solides et musculeux, filles hautes en couleur, tous hâlés par le grand air et le soleil, étaient assis autour d'une table, dans la salle basse, et s'apprêtaient à prendre le repas du soir avec un appétit que leur dur labeur du jour avait aiguisé; ils travaillaient, à travers champs, depuis le petit jour, et ils avaient rudement peiné sous un soleil brûlant!

Harassés, affamés, sans pensée, ils demeuraient immobiles et muets.

Leurs regards fixes, presque contemplatifs, semblaient ne pas voir.

Ils avaient hâte de se rassasier et de dormir.

Une servante s'approcha de la cheminée en pierre, décrocha de la crémaillère, aux dents de fer, une marmite immense sous laquelle des sarments de vigne et des branches d'arbres brûlaient avec une flamme très vive; puis, elle emplit des soupières et des plats qu'elle posa sur la table.

Fanchette fit un signe de croix; tous les assistants se levèrent avec un grand bruit et se signèrent; — la fermière, à haute voix, récita le *Benedicite*, et le repas commença.

Près d'un magnifique bahut en chêne, chargé de faïences et de vaisselle en cuivre, en étain, et, même, en argent — se trouvait une petite table, couverte d'une belle nappe blanche, toute scintillante de porcelaines fines, de cristaux et ornée de fleurs — cela pour Noémie: c'était la table où prenaient place, près de leurs ouvriers, le fermier Étienne Molay; Fanchette, sa femme, et mademoiselle Besnarais.

— Tu dois avoir faim, ma fille? dit Fanchette à Noémie. Mettons-nous à table.

— Mais, Étienne n'est pas de retour?

— Non. Il aura été retenu à Châlons: il y soupera, sans doute, car, autrement, il serait ici. En tous cas, il soupera en rentrant.

— Attendons-le!

Une sonnerie de grelots interrompit ce colloque.

— Nous n'attendrons pas longtemps, reprit Fanchette. Le voici!

Effectivement, la voiture du fermier était entrée dans la cour.

Un instant après, Étienne parut dans la grand'salle.

A son aspect, tous les assistants se levèrent, respectueusement.

— Ne vous dérangez pas, dit-il.

Il accrocha son chapeau aux branches d'une ramure de cerf, et il embrassa tendrement Noémie, d'abord ; puis, Fanchette.

— Tu es en retard ! fit la fermière.

— Oui ! C'est qu'une nouvelle très grave est arrivée à Châlons pendant que je m'y trouvais, et j'ai voulu savoir si elle était exacte.

— Quelle nouvelle ? demanda Fanchette, tremblante et pâle.

Alors, le fermier, debout, le front levé, les yeux brillants, regarda les assistants.

— Mes amis, dit-il, l'empereur a déclaré la guerre à la Prusse !

Les hommes, à peu près repus, se tenaient à leur place, veules, déjà engourdis, à demi endormis.

A la nouvelle apportée par le fermier, tous se ranimèrent.

Un frémissement courut dans leurs rangs.

Étienne emplit son verre, qu'il leva haut ; puis, il s'écria, d'une voix sonore, et avec une véritable émotion :

— Je bois au succès de nos armes. Vive la France !

— Vive la France ! répétèrent les hommes.

VII

LES TERREURS DE FANCHETTE

Lorsque Fanchette entra dans la grande salle, après avoir fait sa ronde quotidienne aux étables, à la buanderie, Étienne, assis près de la fenêtre ouverte, seul, fumait sa pipe, sombre et vaguement attristé.

Une petite lampe placée près de lui, sur une table, jetait une faible lueur.

— Ouf ! dit la laborieuse ménagère. Quelles journées ! Quand la nuit tombe on est cassé, quoi ! La fillette est rentrée chez elle ?

— Oui ! Elle était lasse ! Elle m'a chargé de te dire bonsoir.

Fanchette s'assit, ne pouvant plus se tenir debout.

Pourtant, elle ne paraissait pas disposée à s'aller coucher.

Elle était tout inquiète, tout agitée.

C'était une petite vieille, sèche comme un sarment de vigne ; très vive, très active, elle était sans cesse en mouvement.

Étienne l'avait épousée par amour, sans dot — pour sa gentillesse et pour ses qualités.

Elle l'avait payé de son amour par un dévouement sans bornes.

Elle professait une manière de culte pour son mari, de qui elle se constituait, respectueusement, la première servante.

Elle n'avait reçu aucune instruction ; elle ne savait ni lire ni écrire ; elle était naïve et superstitieuse — mais bonne, tendre, laborieuse, dévouée.

— Ainsi, dit-elle, on va se battre? Quelle calamité!

Depuis que j'ai appris cette nouvelle, je ne sais pourquoi, mon cœur est serré et j'étouffe !

Il me semble qu'il y a, dans l'air, un malheur qui nous menace !

— Quelle idée !

— Avoue que tu es comme moi, que tu as de mauvais pressentiments ? L'avenir m'apparaît tout noir !

Est-ce parce que je pense que si notre garçon — notre pauvre enfant qui est mort si tôt, pour notre malheur, pour notre deuil de tous les instants — était encore vivant, il serait en âge d'être soldat ?

Ah ! toutes les mères frémiront en apprenant la nouvelle de cette guerre !

Combien qui vont partir et qui ne reviendront pas !

Rien que d'y penser, ça navre !

Étienne soupira, mais ne dit mot.

Fanchette reprit :

— Encore, si nous étions vainqueurs! Qu'est-ce qu'on disait, à ce sujet, à Châlons ?

— Personne ne doute du succès; la nouvelle a été accueillie, par tout le monde, avec enthousiasme.

J'ai rencontré des jeunes gens qui se promenaient à travers les rues de la ville, en portant des drapeaux et en chantant la *Marseillaise*.

Les passants les acclamaient. Les femmes étaient les plus enragées.

— Ah !... Et toi, qu'en dis-tu?

— Je ne sais !

— Mais... reprit Fanchette, j'y pense, est-ce que cette nouvelle ne changera pas les intentions des parents de Noémie, relativement à son séjour ici ?

— Noémie — et j'en suis fort aise — restera ici, jusqu'à nouvel ordre : j'ai reçu une lettre de madame Besnarais.

— Quand ?

— Ce soir, comme je revenais ici, j'ai rencontré le facteur rural...

La lettre est dans ma poche, je vais te la lire.

Le fermier prit la lettre dans son portefeuille.

Il la déplia, lentement, fixa ses lunettes, et lut, à haute voix :

« Paris, 29 juillet 1870.

» Mon cher Etienne,

« Un grand malheur vient de fondre sur notre maison !... »

Fanchette frissonna.

— Oh! fit-elle, superstitieuse... Mes pressentiments! Un grand malheur!

— Voilà, fit Etienne, j'hésitais à te parler de ça pour ne pas te troubler; j'aurais mieux fait de me taire!

— Je l'aurais toujours su, tôt ou tard; mais continue, j'ai hâte de savoir la suite.

Le fermier poursuivit :

« Vous savez, probablement, que la guerre sera déclarée à la Prusse, aujourd'hui, demain peut-être ; mais sûrement.

» Or, mon mari avait engagé une somme considérable sur une valeur qui a baissé de moitié, du jour au lendemain.

» Notre fortune, la plus grande partie, au moins, est compromise; pour nous, c'est la ruine!... »

— C'est effrayant! dit Fanchette.

— Ce n'est pas tout...

— Tu m'épouvantes!

Etienne continua :

» A la nouvelle brusquement annoncée de ce désastre, mon mari est tombé à la renverse, frappé par un coup de sang.

» Grâce aux soins qui lui ont été prodigués, tout aussitôt, il est revenu à lui; mais on craint une nouvelle attaque.

» Sur le conseil de notre médecin : un de nos meilleurs amis, j'ai résolu de ne rien faire savoir de ces événements terribles à Noémie, qui a été, elle-même, si cruellement atteinte, et qui se remet, à peine, du coup qu'elle a reçu.

» Je compte sur votre aide amicale en ces douloureuses circonstances.

» Gardez le plus grand secret sur tout ceci ; veillez à ce qu'aucun journal n'apporte ces nouvelles à ma fille.

» La pauvre enfant, elle en mourrait! Ma fille, morte!... Dieu! Je ne survivrais pas à tant de désastres!

» Hélas! Il y a deux mois, nous étions si heureux ; notre bonheur semblait si durable!

» Et il n'a fallu qu'un coup pour le détruire!

» Dès que cela sera possible, c'est-à-dire dès que je pourrai quitter mon pauvre mari, j'irai vous voir.

» Je veux que Noémie n'apprenne, que de ma bouche, le malheur nou-

veau qui l'accable; je le lui annoncerai avec tous les ménagements possibles.

» Enfin, je la ramènerai avec moi à Paris.

» En attendant... qu'elle achève de se remettre, auprès de vous, qui l'aimez, qui l'entourez de soins assidus.

» Croyez à toute ma reconnaissance, mes bons amis, et à ma très vive affection.

» JULIE BESNARAIS. »

— Pauvre Noémie! dit Fanchette qui était très émue.

— On enviait son sort! Ah! la chère enfant n'a pas de chance!

Pourtant, elle méritait d'être heureuse; elle est si bonne, si tendre, si douce! Qui est-ce qui aurait pu deviner ça?

— Moi! prononça Fanchette.

— Comment? demanda Etienne surpris.

— C'est la deuxième partie de la prédiction de la vieille sorcière des Bruyères qui se réalise...

Ce disant, Fanchette se signa :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, fit-elle.

Etienne ricana :

— Qu'est-ce que tu me chantes? interrogea-t-il.

— Ne ris pas : deux fois déjà, la prédiction s'est réalisée.

— Quelle prédiction?

— Je n'ai jamais osé t'en parler ; mais, depuis la mort de notre garçon, j'y pense, chaque jour.

— Tu as du temps de reste!

— Oui, j'y pense toujours, et, pourtant, il y a plus de quinze ans que la vieille a parlé.

— C'était une folle! Elle a rendu son âme au diable, il y a trois ans, en sa cahute des Bruyères, à une portée de fusil d'ici, où elle avait vécu, pendant vingt ans, de rapines et de braconnages.

On aurait dû l'enfermer; longtemps, j'ai craint qu'elle ne fît un mauvais coup.

— Folle tant que tu voudras, n'empêche que ses prédictions se sont réalisées, je te le répète.

— Encore une fois, quelles prédictions?

— Ecoute, Etienne, tout de bon, je me sens mal à l'aise, ce soir.

Ces nouvelles qui nous arrivent, comme ça, coup sur coup, ça ne me dit rien qui vaille.

J'ai besoin d'être rassurée, mon homme; aussi, je vais te dire ce que je t'ai caché, jusqu'à présent, car j'avais peur de te tourneboueler la cervelle par ces sortilèges du mauvais esprit.



TOUT A COUP, LA SORCIÈRE M'APPARUT. (PAGE 74.)

— Je suis tout oreilles. Seulement, je t'assure que nous ferions mieux d'aller nous coucher : Il est déjà tard et tu es lasse.

Fanchette, pourtant, se rapprocha, davantage encore, de son mari, et, dans le silence profond qui planait sur la campagne endormie, elle reprit :

— Nous étions mariés depuis six ans...

Notre garçon avait quatre ans et demi ; madame Besnarais m'avait

confié, l'avant-veille, Noémie. Nous n'étions pas, alors, à notre aise comme aujourd'hui; nous vivions du petit bien que ton père avait laissé.

Une après-midi, c'était à peu près vers l'époque de l'année où nous sommes, en juillet ou en août, je ne me le rappelle plus au juste...

— N'importe! Poursuis?

— Je me promenais, à la lisière du bois, avec notre garçon et la petite fille.

Lasse, je m'étais assise sur un tronc d'arbre, abattu de la veille; je berçais l'enfant, qui s'était endormie.

Notre garçon jouait... Tout à coup, la sorcière m'apparut.

En la voyant, effrayée, je me levai pour m'en aller; mais elle me dit, de sa voix rude :

— J'ai faim!... La charité; Dieu vous le rendra!...

— Il fallait l'envoyer au diable, dit Etienne.

Fanchette tressaillit.

— Tais-toi! dit-elle. Le malheur est sur nous! Etienne, tais-toi, mon homme, ne raille pas, de grâce.

Et elle continua son récit :

— Notre garçon, cependant, qui rôdait sous la feuillée, ayant entendu du bruit, accourut; à son tour, il vit la vieille.

Il jeta un cri, et son joli minois devint hideux à voir; puis, il tomba et se tordit les bras, en proie à des convulsions.

— Et tu ne m'as jamais raconté ça! Tonnerre! J'aurais étranglé la vieille coquine.

— Elle nous aurait jeté un Sort! Je m'en suis bien gardée!

Notre pauvre petit râlait; il avait le regard blanc... ce regard si effrayant à voir; il écumait!

Un moment, j'ai cru qu'il allait mourir!

Je lui parlais, il ne m'entendait pas!

Je ne savais que faire; j'étais désespérée ; je voulais courir chez nous pour y chercher du secours, et, pourtant, je ne pouvais pas me décider à quitter l'enfant.

— Mais la vieille?

— Elle avait disparu; bientôt, elle revint :

« Laissez-moi faire! » me dit-elle, en s'approchant du petit qui râlait toujours.

Cette femme me terrifiait.

D'abord, j'essayai de l'empêcher de toucher notre garçon; mais elle me repoussa, et, malgré moi, elle mit, dans la bouche de l'enfant, le goulot d'une petite fiole — non sans peine, car ses dents étaient serrées;

puis, elle marmotta je ne sais quels mots d'enfer, — et, presque aussitôt, le garçon devint tranquille et il parla.

Bien sûr, il y avait de la sorcellerie là-dessous.

— Bah! la vieille connaissait la vertu de certaines herbes...

— Oui, des herbes magiques.

Enfin, comme elle allait se retirer, je me rappelai qu'elle m'avait demandé la charité; reconnaissante de ce qu'elle avait fait — bien qu'elle eût été la cause principale du mal — je lui donnai une pièce blanche.

C'est alors qu'elle m'offrit de me dire ma bonne aventure en lisant dans ma main.

Ah! pourquoi n'ai-je pas refusé? Je me serais épargné bien des soucis.

— Que te dit-elle?

— Elle m'annonça que je mourrais subitement.

— Mort enviable! On ne souffre pas! dit Etienne philosophiquement. Mais ça ne fait qu'une prédiction qui, Dieu merci, ne s'est pas réalisée, et qui, espérons-le, ne se réalisera pas de longtemps encore.

— Attends!... Elle regarda Noémie, qui dormait, et, après avoir étudié, avec attention, les lignes de sa main, elle dit :

« Cette enfant sera, d'abord, heureuse; puis, elle souffrira beaucoup; des ennemis acharnés la poursuivront; mais elle triomphera. »

— J'en dirais bien autant et je ne suis pas sorcier pour ça.

— Ce n'est pas tout! Elle prit la main de notre garçon et elle s'écria : « Il est aimé des dieux : il mourra jeune, il mourra avant d'avoir atteint sa vingtième année! » Je frissonne encore en y pensant.

Hélas! la prédiction n'était que trop vraie : Notre fils a succombé!

— Simple effet du hasard!

— Enfin...

— Achève?

— C'est que...

— Qu'est-ce qui te prend?... Parle donc.

— C'est que la dernière prédiction porte sur...

— Sur qui?

— Sur toi!

— Sur moi?... C'est donc pour ça que tu te taisais... Parle sans crainte! La prédiction ne m'effraie pas.

Mais comment la vieille mégère a-t-elle pu pronostiquer sur mon sort : elle ne me connaissait pas?

— Mais je portais une broche, tu te le rappelles : un cercle d'or contenant ton portrait, fait, le jour de notre mariage, à Châlons.

— C'est sur mon portrait qu'elle a lu ma destinée?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'elle a lu ?

— Elle a assuré que tu mourrais en pays étranger, à une époque de grand bouleversement !

Le fermier pâlit.

— Ah ! fit-il, incapable d'articuler une parole, pendant une minute.

Fanchette, avec son instinct féminin, constata l'émotion de son homme.

Elle lui avait tout dit, espérant qu'il la raillerait de sa pusillanimité ; espérant qu'elle se rassurerait, sur l'avenir, en voyant que le fermier, le Maître, ne croyait pas à ces balivernes.

Étienne subissait l'impression, déjà pénible, que lui avaient causé les nouvelles reçues.

Et puis, l'influence de la nuit pesait, aussi, sur lui, de même que la fatigue et les émotions multiples de cette journée.

En tout autre moment, il eût ri des propos de la Fanchette.

Au contraire, il demeura abattu, quelque effort qu'il fît pour ne le point paraître.

Or, devant l'affaissement du « Maître », de l'homme, la superstitieuse fermière se troubla.

Elle demeura persuadée — et rien ne devait, désormais, changer ses idées à ce sujet — que les prédictions de la sorcière se réaliseraient toutes, comme, déjà, s'étaient réalisées les deux premières.

Pâle, frémissante, les yeux démesurément ouverts, elle regardait dans le vide.

Dans le silence profond de cette nuit, on n'entendait que le tic-tac monotone de l'horloge, dont le balancier battait dans sa gaine de bois, et, au delà de la grand'salle, dans la campagne, d'où montaient de délicieuses odeurs, une rumeur douce, pleine d'ineffables harmonies : délicieux cantique que la nature murmure à l'aube.

Soudain, la lampe grésilla.

La lueur qu'elle jetait baissa et s'éteignit, brusquement.

Alors, Fanchette jeta un cri d'effroi.

Elle avait vu, dans l'obscurité, près d'elle, deux points lumineux qui se déplaçaient.

— Étienne ! fit-elle. Regarde ! Là ! Là !

Le fermier se leva, marcha vers ces feux qui trouaient les ténèbres.

Ses yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité et il put constater la cause de l'épouvante de sa femme. Il éclata de rire.

Les points lumineux avaient disparu : c'étaient les yeux du chat de la maison, qui s'était assis, sur une chaise, à quelques pas de la fermière.

— Parole, dit Étienne... je crois qu'un instant tu m'as effrayé avec tes folles histoires de l'autre monde !

En une minute il s'était retrouvé.

Il avait secoué ses terreurs ; l'impression malfaisante qui l'avait dominé s'était dissipée.

D'ailleurs, une clarté, déjà intense, montait à l'horizon.

Au levant, le petit jour naissait.

Des vapeurs grises, d'une finesse de ton indicible, flottaient, au-dessus d'un petit ruisseau, bordé d'oseraies, qui courait, là-bas, dans la prairie.

Les arbres, les maisons, se dégageaient, lentement, de l'ombre.

Étienne embrassa sa femme.

— Bête ! lui dit-il. Tu m'as fait peur, avec ta sorcière !

Il bourra sa pipe, qu'il alluma, et, très gai, à présent, il se mit à fumer.

Il jouissait de la magnificence de cette aurore, qui rassérénait son être.

— Quelle belle journée il fera aujourd'hui ! fit-il.

Et il sortit, dans la cour, pour humer l'air frais, pendant que les coqs s'égosillaient, dans les basses-cours, et que les alouettes, déjà éveillées, planaient, en se mirant dans les gouttes de rosée que le matin mettait sur les haies.

Fanchette, éperdue, s'agenouilla devant une statuette de la Vierge, et pria, dévotement.

Pour elle, Étienne faisait l'esprit fort à seule fin de la rassurer ; mais il croyait à la prédiction de la sorcière puisqu'il était demeuré sans voix après le récit.

Étienne mourrait en pays étranger à une époque de grand bouleversement ; or, sa fin était proche : le bouleversement que la vieille avait entrevu, ce devait être la guerre que l'empereur venait de déclarer !

VIII

LA GUERRE

Lorsqu'il se trouva hors de la ferme Blanche, après sa conversation avec Noémie, Roger de Pardayant gagna, rapidement, le petit bois, qui s'étendait à peu de distance de Malongues.

Il avait attaché, dans une clairière, le cheval de louage sur lequel il était venu, jusque-là, de Châlons.

Il se mit aussitôt en selle, et partit, à fond de train.

Arrivé à Châlons, il se rendit à l'hôtel où il était descendu, et il s'enferma dans sa chambre.

Il souffrait atrocement !

Ainsi c'était fini !

Il ne devait plus espérer ; Noémie ne lui appartiendrait pas. Était-ce possible ?

Que faire ?

Les pensées les plus folles traversèrent l'esprit du jeune homme.

La fièvre, qui le brûlait, lui donnait une exaltation excessive, grâce à laquelle il voyait se réaliser des projets insensés.

Il rêvait d'enlever Noémie, de l'emmener dans quelque maison installée, par lui, à l'avance, et où, du moins, il vivrait près d'elle ; mais la raison lui revenait brusquement ; il comprenait l'impossibilité radicale de mettre de pareils moyens à exécution ; il se répétait : Que faire ?... Que faire ?

C'est qu'il allait souffrir doublement, à présent.

Il allait traîner, à sa suite, le fantôme de Berthe, cependant qu'il ne pourrait chasser, de son esprit, la vision de Noémie : cauchemars odieux !

Et puis, certaines pensées, qui revenaient en son cerveau lassé, l'épouvantaient.

Plus que jamais, maintenant, il craignait tout de lui, dans l'avenir.

Oh ! oui, certes, cette passion terrible, qui le dominait, pouvait le mener loin.

Les mauvais instincts, qu'il avait senti naître en lui peu à peu, grandissaient.

Il constatait, avec effroi, qu'il s'arrêtait, maintenant, avec complaisance, aux idées qu'ils lui suggéraient, et il frémissait, car, ainsi qu'il l'avait déclaré à mademoiselle de Noirmont, ces instincts pouvaient le faire criminel !

Or, serait-il assez fort pour leur résister ?

C'était effrayant ! Oui, il avait peur de lui-même !

Ah ! le remords tenait sa proie !

Berthe était bien vengée : son assassin expiait !

Roger avait assez de conscience encore pour se dire que c'était justice !

Il maudissait le sort, qui avait mis Noémie sur son chemin.

Il se répétait que, sans elle, il eût vécu heureux, près de Berthe qui l'aimait ; qu'il eût été tranquille en cette jolie maisonnette — qu'il revoyait fort nettement — où sa jolie maîtresse l'avait entouré de tendresse.

Enfin, il se reprochait d'avoir agi trop vite.

Pourquoi n'avait-il pas attendu le retour de Noémie à Paris ?

Pourquoi s'était-il rendu à la ferme ?

C'est qu'il n'avait pu résister, davantage, au désir, ardent, qui le hantait, de savoir à quoi s'en tenir sur une chose qui avait, pour lui, une importance si capitale.

Il était donc venu à Châlons, même à l'insu de M. Besnarais.

Hélas! Il était fixé, à présent!

Oui, il avait été trop impatient; il s'était représenté, trop tôt, devant Noémie!

Le malheureux, par moments, espérait encore que la jeune fille reviendrait sur sa décision; il se disait qu'elle oublierait, peut-être.

Mais ce fallacieux espoir s'évanouissait vite.

Noémie avait dit « Non », catégoriquement.

Sa résolution était, à coup sûr, irrévocable!

Après tout, les raisons de son refus étaient compréhensibles.

Et puis, le vicomte en revenait toujours à cette affreuse interrogation: « Que faire? » mais sans trouver une réponse capable de l'apaiser.

Déjà, depuis plus de deux heures, il réfléchissait ainsi et s'interrogeait vainement!...

Il était désespéré, à bout de forces!

Soudain, il se leva, hagard, farouche, terrible.

Sa face était horriblement bouleversée.

— Il vaut mieux en finir! dit-il tout haut.

Alors, sans aucune hésitation, il prit, dans sa valise, un petit revolver, qu'il arma.

Il était bien décidé: il allait se tuer!...

Oui, par le suicide, il échapperait au remords... bien mieux, il se soustrairait à cet avenir sombre qu'il entrevoyait!

Il n'ajouterait pas d'autres mauvaises actions à celles qu'il avait déjà commises!

La mort le délivrerait!

Toutefois, à cette minute suprême, il se rappela, nettement, l'entretien qu'il avait eu avec mademoiselle de Noirmont en l'hôtel de l'île Saint-Louis.

Il pensa à son fils.

Il se demanda s'il ne trouverait pas l'apaisement en suivant les sages conseils de sa tante?

Mais non, il songea, bientôt, que la vision de Noémie, tôt ou tard l'exaspérerait — et qui pouvait savoir ce qu'il adviendrait de lui?

Non, il valait mieux qu'il mourût!

Mourir! Est-ce que cela l'effrayait? Était-il donc lâche?

Et il se répétait que, si terrible que fût la pensée de mourir, à son âge, la vie qu'il lui faudrait mener, désormais, serait cent fois plus terrible encore.

Il ne tarda pas à tomber dans un état de prostration presque complet.

Il en était arrivé à ce moment redoutable, où l'être qui a rêvé au suicide se sent, déjà, dégagé de toute pensée humaine; à cette heure où la folie

le hante, où une force invisible semble le pousser vers la mort qui doit l'arracher aux tourments qu'il éprouve.

Presque machinalement, il leva son revolver, dont il appliqua le canon sur son front.

Soudain, il sursauta.

Un bruit de voix, venant de la rue, arrivait jusque dans sa chambre.

Le jeune homme écouta ce bruit indistinct sans pouvoir se rendre compte de ce qui se passait.

Cependant, peu à peu, il fut rappelé à la réalité.

Il avait déjà abaissé son arme.

Le bruit, au dehors, augmentait, démesurément.

D'abord rumeur, il grandit et se fit tapage.

Une foule, qui grossissait, évidemment, de minute en minute, devait grouiller dans la rue.

Roger marcha, à tâtons, dans l'obscurité, et écarta les grands rideaux de la fenêtre qu'il avait tirés.

Aussitôt, une lueur, très vive, illumina la chambre; une lueur rougeâtre, pareille à celle que projette un incendie.

— Que se passe-t-il donc?

Le vicomte ouvrit la fenêtre et regarda dehors.

La rue était pleine d'hommes qui gesticulaient, par groupes.

Toutes les fenêtres des maisons, garnies de lampions vénitiens multicolores, étaient illuminées.

Une troupe de jeunes garçons arrivait, précédée d'un homme qui battait, à tour de bras, sur un tambour, tandis qu'un autre agitait un drapeau dont les plis flottaient.

Deux cents personnes les suivaient en chantant la *Marseillaise*.

Roger, stupéfait et incapable de se rendre compte de ce qui se passait, curieux, cependant, voulut connaître le motif de ce rassemblement, de ces cris, de ces illuminations insolites.

Il sonna.

Mais les domestiques de l'hôtel étaient trop préoccupés, sans doute, de la scène qui se produisait au dehors.

Aucun d'eux ne parut.

Alors, le vicomte sortit de sa chambre et descendit.

Dans la rue, il interrogea.

— Qu'y a-t-il donc? Pourquoi ce bruit?

— L'empereur a déclaré la guerre à la Prusse! lui répondit un passant.

Le vicomte comprit.

En un clin d'œil, sa résolution fut prise.

Tout à l'heure, il se disait : « Que faire? » Eh! bien, à présent, il avait un projet...



FÉLICIEN REVENAIT DE LA GARE... (PAGE 83.)

Il regagna sa chambre et écrivit ; puis, il fit, aussitôt, ses préparatifs de départ...

IX

AU CHATEAU DES SAULAIES

Le château des Saulaies, appartenant à mademoiselle de Noirmont, et situé à un demi-kilomètre, environ, de Lagny, était plutôt une jolie maison de plaisance qu'un château ; mais on lui avait laissé cette dénomination parce que la maison, construite au siècle dernier, était encore flanquée de deux petites tours, restaurées, et qui constituaient tout ce qui restait du vieux château démoli en 1763.

La maison avait été édifiée, en partie, avec les matériaux du château.

Elle servait, jadis, de rendez-vous de chasse.

On y arrivait par une belle et large avenue bordée de chênes.

Une cour, demi-circulaire, précédait l'habitation.

Là, les équipages de chasse pouvaient évoluer à l'aise.

La maison, haute de deux étages sans style... avait un aspect bizarre et déplaisant à cause de ces tourelles gothiques, dont elle était flanquée, et qui, conservées par la fantaisie d'un propriétaire à la fois économe et dénué de goût, constituaient un disparate très désagréable aux yeux d'un artiste.

Un parc, entièrement clos de murs, s'étendait sur une superficie de plusieurs hectares, derrière la maison, et presque jusqu'à la Marne, qui coulait à deux cents mètres de là.

Ce parc, très touffu, tout embroussaillé, était quasi sauvage.

Les arbres qui y croissaient étaient magnifiquement enguirlandés de lierre, qui rampait, aussi, au ras du sol, et formait, partout, un tapis vert du plus bel effet, quand les rayons du soleil de juin perçaient les feuillages et jetaient, sous bois, leur clarté.

L'été, mademoiselle de Noirmont vivait là.

Elle y trouvait le calme qui convenait à sa nature.

Elle s'y recueillait et s'y souvenait.

Souvent, elle demeurait des après-midi entières dans les clairières, rêveuse, seule avec son chien favori : Cyrus, le molosse qui la suivait partout.

Une jolie maisonnette, de construction récente et ne comportant qu'un rez-de-chaussée, chargé d'un seul étage, s'élevait au bout de l'avenue qui aboutissait à la cour, devant le château

Là demeurait Félicien Martenot, le fiancé de Benoîte, le jardinier, gardien de la propriété.

La baronne lui avait donné cette maisonnette et les deux cents mètres de terrain qui l'environnaient, où il cultivait des fleurs, des fleurs seulement, pour son agrément.

Félicien, ce colosse, ne buvait que de l'eau; ne vivait que de légumes; n'avait pas de vices ni de défauts; mais il aimait les tulipes. C'était sa passion, dominée, seulement, par l'amour qu'il ressentait pour sa bonne amie, sa promise, sa douce fiancée, qu'il devait épouser le 15 août prochain, selon le désir de mademoiselle de Noirmont, c'est-à-dire dans une quinzaine.

Encore quinze jours! Comme c'était long!

Depuis quinze jours déjà, Félicien, de plus en plus amoureux, comptait les heures et ne parvenait à tromper son impatience qu'en s'occupant de ses plates-bandes, en s'extasiant devant chaque fleur, en admirant la richesse de leur coloris, l'élégance de leur forme, la légèreté de leur tige élancée, orgueilleuse.

Ce matin-là, Félicien revenait de la gare, où il était allé, de bonne heure, pour y prendre un colis à l'adresse de mademoiselle de Noirmont.

Ce colis était pesant; mais le géant le portait sans la moindre difficulté, et marchait, avec sa charge, aussi allègrement qu'un bon bourgeois à la promenade.

Tout en traversant l'avenue de chênes qui conduisait au château, il pensait.

Mademoiselle, depuis son installation aux Saulaies avec l'enfant de Berthe — car la baronne avait fait connaître, à Félicien, la mort tragique de son ex-demoiselle de compagnie — ne lui avait point reparlé de Benoîte.

L'avait-elle donc oubliée ?

C'était bien improbable puisqu'elle avait, elle-même, fixé la date du mariage au 15 août suivant, jour de l'Assomption.

Bédame, elle pouvait bien avoir oublié ce détail : l'union de son jardinier, au milieu de toutes ses préoccupations!

Or, si ce fait n'était, pour mademoiselle de Noirmont, qu'un détail, il constituait, pour Félicien, et ça se conçoit du reste, un événement.

— Allons, se dit-il, c'est sûr, elle nous oublie ; tâchons moyen de lui rafraîchir la souvenance !

S'il fallait attendre encore, je crois, le diable m'emporte, que je n'en aurais pas le courage.

C'est dit! Aujourd'hui même, j'en toucherai deux mots à mademoiselle.

Il était arrivé dans la cour qui précédait le château.

Il la traversa et pénétra dans le vestibule.

Là, il se débarrassa de son fardeau : une grande caisse, portant l'étiquette d'un magasin de nouveautés de Paris.

— Ouf ! dit-il, soulagé... A la longue, ça pèse, tout de même !

Et, examinant le colis :

— Mademoiselle est allée à Paris, il y a trois jours; elle a acheté des effets d'habillement pour les malheureux du pays.

Si c'est ça, et si j'en juge par le poids, il y a, là, de quoi habiller tous les pauvres des environs.

Comme Félicien se demandait s'il devait appeler, car le domestique de service, ordinairement dans le vestibule, était alors absent, il entendit un bruit de voix.

Bientôt, la baronne apparut.

Elle descendait le grand escalier, aux degrés de marbre blanc, qui aboutissait dans le vestibule et conduisait aux étages.

Mademoiselle de Noirmont était en belle humeur.

Elle souriait, et son sourire éclairait, splendidement, son beau visage à l'expression si douce !

Elle portait une robe en étoffe légère.

Elle s'appuyait, légèrement, à la rampe en fer forgé — une merveille d'art — chargée de feuillages et de fleurs.

Cyrus marchait, gravement, à côté d'elle, ne faisant pas un pas de plus que sa maîtresse.

Mademoiselle de Noirmont aperçut Félicien, qui la salua, respectueusement.

— Voilà Félicien qui revient de la gare, et qui rapporte mon colis, dit-elle.

— Précisément, mademoiselle.

— Comment avez-vous apporté ce lourd paquet ?

— Sur mes épaules, donc !

La baronne protesta.

— Mais vous êtes fou ! Comment, vous avez apporté ça, de la gare au château, sur vos épaules ?

— Bah ! Ça ne pèse rien !

Le mot fit rire mademoiselle de Noirmont.

— C'est juste, fit-elle, on vous appelle Alcide, il me semble ?

N'importe, que je ne vous y reprenne plus !

Il fallait faire apporter le paquet par un camion de la gare. J'aurais dû mieux m'expliquer.

Puis, elle reprit, gaiement :

— Eh ! bien, le grand jour approche !

La face du colosse s'épanouit.

Ainsi, la baronne en venait, d'elle-même, au sujet qui préoccupait tant le brave Félicien !

Elle n'avait rien oublié.

Quel cœur elle avait, l'excellente créature!

On pouvait être tranquille : dès qu'il s'agissait du bonheur d'autrui, elle n'oubliait rien.

— Mais oui, mademoiselle, reprit Félicien, le grand jour approche, comme vous dites... et, il n'est que temps, mademoiselle! Vrai de vrai, vous me croirez si vous voulez; mais s'il fallait attendre plus longtemps, parole, je crois que je ne le pourrais pas.

— Votre fiancée est toujours chez Lacoste, l'aubergiste du Cygne?

— Oui, mademoiselle, chez Lacoste, votre locataire, et qui s'en vante; car il a été gêné, autrefois, après la mort de son père, quand il a repris l'auberge pour son compte, et il déclare, à tous ceux qui veulent l'entendre, que, sans vous, les gens de loi auraient mangé son avoir!

Vous l'avez aidé, on le sait bien!

Il vous a dû jusqu'à trois ans de loyer: il s'est libéré, c'est vrai; n'empêche que, sans vous... et Lacoste ne l'a pas oublié.

Voilà un homme qui vous est dévoué.

Si jamais vous aviez besoin de lui, usez-en, mademoiselle. Je vous réponds qu'il ne vous fera pas faux bond.

— Lacoste exagère; j'avais intérêt à l'aider: entre ses mains, seulement, l'auberge du Cygne pouvait marcher. Mais revenons-en à Benoîte.

— Revenons-en à Benoîte, mademoiselle; c'est toujours agréable de parler de qui l'on aime.

— J'ai besoin de la voir.

— Benoîte?

— Oui! Allez, ce matin, chez Lacoste. Dites à Benoîte qu'elle vienne me voir, aujourd'hui même, à deux heures.

— Ce sera fait, mademoiselle, vous pouvez compter sur moi. Benoîte sera, ici, à deux heures précises.

— Venez avec elle, nous causerons. Il faut que nous réglions, à l'avance, l'ordre et la marche de la cérémonie.

— La cérémonie! répéta Félicien, très ému. Rien que d'y penser, ça me fait un effet...

Mademoiselle de Noirmont sourit.

— Allons, à tantôt, c'est dit! Je vous attendrai, fit-elle. Courez à l'auberge, et prévenez Benoîte.

— Jusqu'au revoir, mademoiselle.

Félicien partit comme un trait.

La baronne, alors, se tourna vers le vieux domestique, gardien du vestibule.

— Défaites ce colis, ordonna-t-elle, et montez, dans ma chambre, les objets qu'il contient.

X

L'AUBERGE DU CYGNE

A deux cents pas des premières maisons de Lagny on pouvait voir, alors, une vaste habitation, composée d'un premier corps de logis, haut de deux étages, d'une cour, très vaste, formant un rectangle, dont les lignes étaient formées par le bâtiment principal en façade sur la route ; à droite, par un pavillon, haut de deux étages, où on logeait les voyageurs riches ; à gauche, par l'écurie, surmontée d'un grenier à fourrages, la remise et un bûcher ; au fond, enfin, par un jardin potager où l'on récoltait la plupart des légumes et des fruits qui se consommaient à l'auberge.

C'était l'auberge du Cygne, une vieille auberge, fort renommée, autrefois, dans la contrée, car la diligence s'y arrêtait, et les voyageurs y trouvaient, toujours, bonne table et bon gîte.

Elle était beaucoup moins achalandée à l'époque où se passa cette histoire.

Jadis, elle s'intitulait, pompeusement, hôtellerie.

Alors, ce n'était plus qu'une modeste auberge.

Elle n'avait plus sa splendeur de naguère; mais elle était toujours confortable.

Cette auberge, tenue par des Lacoste, de père en fils, depuis sa création, qui remontait à l'an 1820, était exploitée, alors, par Rémi Lacoste, fils de Jacques Lacoste, qui, riche bourgeois notable du pays, en 1845, avait vu le commencement de la dégringolade de l'hôtellerie, peu après la création des chemins de fer.

En province, surtout, le prestige qui s'attache aux gens fortunés est tel qu'il persiste, encore, après la ruine, et qu'on honore toujours, par habitude, par une sorte de tradition, les descendants des riches, même alors qu'ils ne joignent plus les deux bouts que difficilement.

Rémi Lacoste jouissait donc d'un crédit moral assez considérable, car les vieux du pays racontaient volontiers les merveilles de l'hôtellerie du Cygne.

Ils étaient fiers de cette hôtellerie, sans rivale aux alentours.

Ils citaient, avec un vague orgueil de clocher, les noms des voyageurs illustres qui y étaient descendus : généraux, préfets, hommes célèbres...

L'auberge était beaucoup trop vaste pour ses besoins nouveaux.

Rémi Lacoste aurait pu gagner de l'argent en l'installant dans l'unique bâtiment en façade sur la route; mais il lui eût semblé que c'eût été ravaler son origine.

De vrai, dans le pays, on eût considéré ce fait comme une déchéance.

C'eût été détruire l'hôtellerie du Cygne, restée intacte, en apparence, et Rémi Lacoste avait compris qu'il ne fallait pas commettre cette faute pour ne pas porter atteinte à la vieille renommée de la maison ; pour lui laisser, aux yeux de tous, son ancien prestige.

Les trois quarts de l'auberge étaient donc constamment inhabités, tout en exigeant, cependant, un entretien continuel.

De là, la ruine de Rémi; ruine qui allait, chaque, jour s'augmentant davantage.

Mais ce mal était sans remède !...

— Quand la vieille hôtellerie du Cygne tombera, se disait Rémi... eh ! bien, elle tombera tout entière : au moins l'honneur des Lacoste sera sauf !

Fait qui aggravait encore la situation : Rémi Lacoste était célibataire, et, vraiment, la main d'une femme manquait, en cette maison si prospère, jadis.

Telle quelle, l'auberge, ancienne dépendance du vieux château des Saulaies, appartenait à la baronne de Noirmont, qui était bien la propriétaire la plus débonnaire qu'on pût voir.

En effet, personne ne connaissait la vraie situation de Lacoste, et on ne se doutait guère que, depuis deux ans, il n'avait payé, à mademoiselle de Noirmont, le loyer de l'auberge... qu'en promesses !

Trois domestiques mâles, sans compter le chef de cuisine et trois servantes, suffisaient, à peine, à l'entretien de l'auberge, où, parfois, on ne voyait pas un voyageur pendant plusieurs jours de suite.

Rémi Lacoste se disait :

— Arrive qui plante ! Après moi la fin du monde...

Il espérait bien que l'auberge durerait autant que lui, ce qui lui suffisait : il avait cinquante-cinq ans.

Avec de l'habileté, il comptait bien faire aller le « Cygne » encore pendant une quinzaine d'années.

Au besoin, mademoiselle de Noirmont était là : elle l'aiderait. Lacoste; le père, lui avait rendu des services, et la demoiselle n'était pas oublieuse.

Rémi vivait donc relativement tranquille.

Il était, d'ailleurs, sans vices, et ne dépensait pas trois francs par jour pour ses besoins personnels.

Quand Félicien, venant du château, arriva devant l'auberge, il se heurta à un rassemblement de gens qui causaient avec animation ; mais il était trop préoccupé pour y prendre garde.

Il pénétra dans la grande salle de l'auberge, tout encombrée de buveurs, contre l'habitude.

Là, encore, on parlait très haut.

Le percepteur des contributions, qui prenait ses repas au Cygne ; un petit homme au museau chafouin, aux joues blêmes, pérorait d'une voix qui perçait les oreilles.

Lacoste, immobile, écoutait, grave, en fumant sa pipe, et en sirotant son café. Félicien ne vit que lui.

Il marcha, difficilement, à travers les groupes, et arriva, enfin, près de l'aubergiste.

— Bonjour donc, m'sieu Lacoste, dit-il avec un gros rire ; comment va la santé ?

— Hé ! c'est Félicien. Bonjour, Félicien ! Moi, je vais bien, et vous ?

— Pas mal, merci ! Je désirerais voir Benoîte ; est-ce qu'elle est ici présentement ?

— Mais oui ; voyez donc dans la cour : appelez-la, elle doit être dans le pavillon.

— Va bien, merci !

— Comment va mademoiselle ?

— Elle allait très bien ce matin...

— Tant mieux !... Présentez-lui mes respects !

— Je n'y manquerai pas !... Jusqu'au revoir, m'sieu Lacoste.

— Salut, Félicien !

Le colosse, sans s'inquiéter davantage des causeurs, ni du motif de leur conversation, qui avait trait, il n'est pas besoin de le dire, à la nouvelle arrivée la veille : la déclaration de guerre à la Prusse... ouvrit une porte, au fond, et passa dans la cour...

Il se dirigea vers le pavillon, haut d'un seul étage, et dans le rez-de-chaussée duquel on avait installé une buanderie.

On arrivait, à l'étage, par un escalier de pierre, construit sur le flanc du pavillon.

Félicien, impatient de voir sa « douce fiancée », gravit, en deux enjambées, les quatorze degrés, et, arrivé à l'entrée d'un couloir sur lequel deux portes s'ouvraient, l'une à droite, l'autre à gauche, il appela d'une voix forte :

— Benoîte... Benoîte !

La jolie servante apparut, vit Félicien et sourit.

— Quelle surprise ! dit-elle en restant sur le seuil de la porte de gauche.

— Je vous apporte une bonne nouvelle.

— Laquelle ?

— Mademoiselle ne nous a pas oubliés ; ce matin elle m'a parlé de notre mariage.

Elle veut vous voir, elle nous recevra, tous les deux, aujourd'hui, à deux heures.

— Au château, à deux heures... C'est que...



C'ÉTAIT BIEN ELLE POURTANT !... (PAGE 92.)

— Quoi donc ?

— Je ne sais si monsieur Lacoste m'autorisera à...

— Comment ?

— C'est que, déjà, hier, monsieur Lacoste m'a permis de travailler, pour moi, dans ma chambre, pendant toute l'après-midi.

J'avais du linge à rafistoler : oui, monsieur, mon trousseau d'épousée sera mince ; mais, au moins, je veux qu'il soit intact.

Je n'ai donc pas aidé au service, et, comme j'étais lasse, je me suis couchée de bonne heure.

Il paraît que l'on a eu besoin de moi : l'auberge n'a pas désempli de toute la journée.

— C'est vrai, dit Félicien, elle est pleine encore aujourd'hui !

Ni Benoîte, ni Félicien ne savaient la grande nouvelle, — la déclaration de la guerre : ils étaient trop occupés d'eux-mêmes, de leur amour, de leur bonheur prochain, pour songer à autre chose.

Les amoureux ne se soucient pas de ce qui se passe autour d'eux : leur amour leur suffit.

— Bah ! M'sieu Lacoste est un bon homme, et puis, il n'a rien à refuser à mademoiselle.

Vous lui direz que c'est elle qui vous a demandé de venir au château...

Donc, c'est convenu, ma Benoîte adorée, vous viendrez, à deux heures précises...

— C'est convenu !... Alors, il faut que je me dépêche ; il faut que j'aie fini mon service... J'ai encore deux chambres à faire ici.

— A quoi bon ?... Il n'y a pas de voyageurs !

— N'importe, il faut entretenir ces chambres.

Félicien, pour rester plus longtemps avec Benoîte, voulut voir les chambres.

Benoîte s'effaça pour le laisser passer.

Il y avait bien quatre pièces à cet étage du pavillon.

Elles se trouvaient à droite et à gauche, dans le couloir : deux d'un côté, deux de l'autre, avec la même distribution.

Cela formait deux logis bien séparés par le couloir.

Chaque logis se composait de deux chambres, qui se commandaient l'une l'autre.

Félicien les visita.

Il pénétra, d'abord, dans la première; puis, comme la porte de la seconde était ouverte, il y passa...

Les deux chambres étaient meublées d'une commode, d'un guéridon, d'une petite toilette, et d'un lit immense, très haut, enfermé dans des rideaux de cretonne rouge.

— Allons, allons, sauvez-vous, monsieur Félicien; il faut que j'achève ma besogne, si vous voulez que je sois, au château, à deux heures.

Félicien très timide, d'ordinaire, s'émancipa.

— Je m'en vais, dit-il, seulement, Benoîte, vous me laisserez prendre un baiser, un petit baiser !

— Point d'affaires !... Filez !...

— Benoîte !...

— Non...

— Cependant?...

— Laissez-moi!...

— Une avance!...

— Je me fâche!...

— Eh! bien, de force, alors!...

Et Félicien, étendant les deux bras, essaya de saisir Benoîte, qui, vive comme un oiseau, s'échappa, traversa la première chambre, passa dans le couloir, et se trouva, bientôt, sur l'escalier, c'est-à-dire dehors, avant que le colosse, gêné par sa haute taille, eût eu le temps de se reconnaître.

La fine jeune fille, alors, se mit à rire.

Félicien se montra tout penaud.

— J'aurai ma revanche! dit-il.

— Le jour de notre mariage! Rien avant! Ah! mais...

— Vous êtes sans pitié!

— Je défends votre bien!

— Alors, à deux heures! C'est dit!

— A deux heures précises, je serai au château.

— Au revoir, méchante!

— A bientôt, libertin!...

Félicien descendit les marches de pierre; traversa la cour; se retourna pour envoyer un baiser à sa promise, qui lui sourit, et lui renvoya son baiser; puis, afin de ne pas se retrouver dans la cohue de la grande salle, il passa par la cuisine.

Sans se préoccuper, d'aucune sorte, du rassemblement qui avait encore augmenté, au dehors, sur la route, il tourna à gauche, et prit sa course à travers champs, regagnant le château, sous un soleil brûlant, faisant se lever, sur son passage, des volées d'oiseaux qui s'allaient cacher dans les haies où ils s'égosillaient.

Dix minutes après, Félicien était de retour en son logis.

Il mourait de faim!

Toutes ces courses avaient singulièrement excité son appétit.

Il se mit donc à table et dévora... car cet amoureux, au rebours de ses pareils, ne se nourrissait pas, seulement, d'amour et d'eau fraîche!...

XI

L'ENFANT DE BERTHE

— Hé! C'est moi!

— Mamzelle Benoîte.

Félicien, penché sur la merveille de sa collection — une belle tulipe rouge et jaune qu'il soignait de façon toute particulière — était si profondément absorbé qu'il n'avait pas entendu venir Benoîte, qui, d'ailleurs, avait pénétré dans l'enclos, légère et trottant menu.

Son cœur ne lui avait pas annoncé, par un battement plus rapide, la venue de sa promise!

C'était bien elle, pourtant!...

Elle s'était parée pour venir au château.

Le colosse, qui était artiste à sa façon, délaissant sa chère tulipe, regarda la jeune fille, si gracieuse avec ses affiquets modestes, si fraîche, si rieuse, si belle à voir en ce décor fleuri, en une journée où le soleil parait la campagne, si magnifique, déjà, en ses atours d'été.

— Je suis exacte, au moins, dit Benoîte.

— En effet, il est deux heures, juste! répliqua Alcide, après avoir consulté une grosse montre, en argent, attachée à une ficelle servant de chaîne, et qu'il avait tirée de son gousset.

— Ainsi, mademoiselle veut me voir?

— Oui. A présent, Benoîte, asseyez-vous sur ce banc, ou regardez mes tulipes pendant que je passerai une blouse propre : il faut faire honneur à mademoiselle!

Félicien, ce disant, entra dans sa maisonnette, où il demeura quelques minutes, et d'où il sortit, enfin, vêtu d'une blouse bleue toute neuve, et peigné, pommadé, astiqué — superbe.

— Venez, Benoîte, dit-il, en offrant, galamment, son bras à sa promise : il ne faut pas faire attendre mademoiselle!

De la maisonnette au château, il n'y avait pas grande distance; mais Félicien, tout heureux de posséder un instant la jeune fille; de sentir sa main s'appuyer sur son bras — prit par une traverse, un chemin d'amoureux : le plus long — une allée, abritée sous un épais feuillage où les oiseaux chantaient, à l'ombre, et où l'on pouvait marcher, plus étroitement enlacés, sans crainte des regards indiscrets.

Ils causèrent.

— Ne disiez-vous pas que, depuis que mademoiselle s'est installée au château, elle a été très occupée? dit Benoîte.

— C'est bien vrai.

— Occupée tant que ça? Par quoi?

— Voilà le hic! Il faut que je vous explique ça en deux temps et trois mouvements, car nous approchons du château et nous n'avons que le temps.

Vous vous rappelez sans doute, Benoîte, qu'il y a deux ans, mademoiselle était toujours accompagnée d'une jeune fille?

— Oui, une jolie jeune fille qui avait l'air triste, je m'en souviens. Eh! bien?

— Cette jeune fille, mademoiselle Berthe, comme on l'appelait, est morte.

— Morte! Dieu, est-ce que c'est possible? Mais comment?

— Elle s'est tuée!

Benoîte frissonna.

— Ah! tuée! fit-elle. Mais c'est affreux, savez-vous? Et tuée, pourquoi?

— Elle s'est tuée par désespoir d'amour.

— Par désespoir d'amour! La pauvre fille!

Je la vois encore; elle paraissait si douce; elle devait être si bonne; elle était si jolie!

Expliquez-moi ça, M. Felicien! Oh! ça me fait de l'effet, vraiment!

Alors, Félicien raconta, à Benoîte, tout ce que le lecteur sait déjà.

Le suicide de Berthe, chez le banquier Besnarais, le soir où l'on devait signer le contrat de mariage de Noémie Besnarais et du vicomte Roger de Pardayant.

— Ainsi, dit Benoîte avec indignation, ce vicomte, un noble, avait séduit la belle demoiselle et il allait se marier avec une autre, abandonnant, ainsi, la mère et l'enfant?

— Mais oui.

— C'est un gueux que ce Roger.

— Tout à fait mon avis.

— Et c'est le neveu de mademoiselle?

— Le fils de sa sœur.

— Pauvre fille! Mais mademoiselle, qui est si bonne, qu'est-ce qu'elle a fait?

— Elle a pris, à sa charge, le fils de mademoiselle Berthe, le petit enfant orphelin, et elle est venue s'installer ici.

— La bonne personne! Qui ne l'aimerait? Je comprends; c'est à cause du pauvre petit qu'elle a été si occupée?

— Oui d.. Le petit était souffrant: dame, vous comprenez, sa mère l'allaitait — le changement de nourrice, le changement de milieu, ça lui avait fait du mal.

Mademoiselle l'a veillé avec un dévouement sans pareil.

Le docteur lui disait, hier encore :

— C'est vous qui l'avez sauvé ! Sans vous...

Et elle a répondu, en souriant :

— J'ai fait mon devoir ! La morte sera contente de moi !

— A la bonne heure ! dit Benoîte, avec émotion. Et dire qu'une si bonne créature a un gueux pour proche parent.

— Chut! dit Félicien, plus un mot là-dessus : nous sommes arrivés !

Le colosse et la jeune fille traversèrent la cour ; puis, ils pénétrèrent dans le vestibule.

Benoîte entrait dans le château pour la première fois.

Elle s'y sentit gênée, comme elle l'avait été lors de sa visite à l'hôtel de Noirmont, à Paris.

— Pierre, fit Félicien au domestique, gardien du vestibule, mademoiselle nous attend ; veuillez la prévenir que nous sommes arrivés!

Un instant après, les amoureux furent introduits, au premier étage, dans un petit salon qui précédait la chambre de mademoiselle de Noirmont.

— Comme c'est beau, ici !... dit Benoîte, à demi-voix.

— Mais oui... répliqua Félicien avec fierté... c'est assez cossu !

Comme ils se tenaient debout près de l'embrasure d'une fenêtre, car ils n'osaient pas s'asseoir sur ces sièges superbes, mademoiselle de Noirmont parut :

— Ah ! fit-elle, c'est la gentille fiancée !... Venez avec moi !

Benoîte fit un pas.

Félicien ne bougea pas.

— Venez aussi, dit la baronne au colosse; l'homme doit suivre sa femme, contrairement à ce que vous dira, bientôt, M. le maire, qui prétendra, loi en main, que la femme doit suivre son mari.

Mademoiselle de Noirmont conduisit les fiancés dans une pièce attenante au salon.

— J'espère que Félicien ne regrettera pas la peine qu'il a prise, ce matin, en apportant, de la gare jusqu'ici, ce colis, si pesant, que j'attendais.

— Mais, mademoiselle, on ne regrette jamais la peine qu'on prend à votre service, répliqua Félicien.

— D'ailleurs, reprit la baronne, en souriant, vous travailliez pour votre fiancée, car voici ce que le colis contenait — c'est le cadeau que je fais, à Benoîte, pour son entrée en ménage.

Or, c'était un trousseau complet, où rien ne manquait : linge de corps, linge de table : draps, chemises, camisoles, nappes, serviettes, mouchoirs, etc...

— Je donne, aussi, la toilette nuptiale, dit la baronne. De plus, la couronne, l'aumônière, le paroissien, les souliers.

Elle montra le tout à Benoîte, extasiée.

Félicien, très ému, ne savait que dire ni quelle contenance garder.

— Oh! mademoiselle, dit enfin Benoîte, comment vous remercier jamais?

— Vous le pouvez!

— Comment? demanda Benoîte, toute joyeuse.

La baronne, alors, conduisit Benoîte dans la chambre voisine.

Elle lui montra, dans un joli berceau, l'enfant de Berthe.

— Quand vous serez mariée, dit-elle, vous entrerez à mon service, et c'est vous qui vous occuperez de ce petit être avec tout le dévouement possible.

— Je vous le promets!

— Je suis vieille, mon enfant; mes jours sont comptés; si je meurs, c'est vous qui serez la mère de cet enfant!

— Je le jure! répliqua Benoîte, qui était profondément émue.

La baronne reprit:

— Je connais Félicien depuis vingt ans; je l'ai vu grandir; j'ai connu ses parents, qui étaient à mon service; il est honnête, laborieux, doux; je sais que je peux compter sur lui en toute circonstance.

D'autre part, je sais que vous êtes une fille sage et pleine de qualités; j'ai foi en vous!

Dès le jour où je vous ai vue, vous m'avez plu.

Je veux que vous soyez heureuse; vous le serez.

J'assurerai votre sort; mais jurez-moi tous les deux que, moi morte, l'enfant que voici trouvera, en vous, deux êtres dévoués qui veilleront sur lui, qui l'aimeront, et qui lui tiendront lieu de père et de mère.

— Nous le jurons! répondirent, en même temps, et Benoîte et Félicien.

Mademoiselle de Noirmont continua:

— Vous aurez des enfants, c'est probable; jurez que vous resterez, pour celui-ci, bons et justes, et que votre amour, tout naturel pour les vôtres, ne vous empêchera pas de témoigner de l'affection à celui-ci?

— Nous le jurons!... dirent encore les amoureux.

— C'est bien! Benoîte, embrassez votre pupille; embrassez-moi, et comptez sur toute mon amitié!

Benoîte embrassa, tendrement, l'enfant de Berthe.

Elle embrassa la baronne, à qui Félicien baisa la main.

— Allez, maintenant, mes amis! Accomplissez les formalités nécessaires pour votre mariage.

Demain, je verrai Lacoste et je le préviendrai que Benoîte entrera à mon service après le mariage. Allez!

Les fiancés se retirèrent.

Dehors, ils causèrent, et ils prirent, mutuellement, encore, l'engagement de rester fidèles au serment qu'ils avaient fait à leur bienfaitrice.

Félicien reconduisit Benoîte jusqu'à la porte du château.

Ils se quittèrent, radieux.

Comme Félicien revenait en sa maisonnette, il rencontra Durand, le facteur rural, qui sortait du Château.

Félicien le voyait chaque jour quand il apportait le courrier, et, chaque jour, il taillait une petite bavette, comme il disait, avec le rural : un brave homme.

— Salut à l'ami Durand ! lui cria-t-il.

Mais Durand poursuivit son chemin en répliquant, brièvement :

— Bonjour, bonjour !

— Quelles nouvelles ?

— Mauvaises !

— Ah ! bah ! Comment ?

— Je suis pressé ! Au revoir !

Le facteur, à la grande surprise de Félicien, détalait.

— Vous aviez une lettre pour nous ?

— Oui, une lettre de Paris... Au revoir !...

— Attendez donc.

— Une autre fois... Pas le temps !

Comment, le facteur refusait de causer ! Ça, c'était invraisemblable ! Sûrement, il se passait quelque chose d'insolite ; mais quoi ?

Félicien se retourna.

Le rural était déjà loin.

Il filait avec une rapidité inaccoutumée, comme s'il avait eu le feu aux trousses.

Félicien ricana :

— Mais il court, tout de bon ! Pas possible, on l'aura changé depuis hier !

Décidément, il y a anguille sous roche ; je saurai demain le fin mot de l'histoire.

Farceur de Durand, va !

Et Félicien, sans se douter de ce qui se passait, tout à la joie qu'il éprouvait, retourna chez lui.

Il remit ses vêtements de travail ; puis, passant dans son jardin, il s'assit, regarda ses tulipes et pensa.

Oh ! Il était heureux, tout à fait heureux : Il allait épouser Benoîte, enfin !

Puis, il songea à l'enfant de Berthe, et murmura :

— Pauvre petit ! On l'aimera ! on tiendra la promesse faite à Mademoiselle !



IL FILAIT AVEC UNE RAPIDITÉ INACCOUTUMÉE... (PAGE 96.)

XII

REPENTIR

Après le départ de Félicien et de Benoite, mademoiselle de Noirmont descendit pour faire, dans le parc, sa promenade accoutumée.

Dans le vestibule, le domestique lui remit la lettre que Durand, le facteur, venait d'apporter.

La baronne mit cette lettre dans sa poche.

Puis, elle traversa la cour et se dirigea vers le point du parc où elle aimait à s'asseoir.

Cette place était, certes, fort bien choisie, car elle se trouvait sur une éminence, d'où l'on découvrait tous les environs.

A gauche, Lagny, dont les maisons, aux toits de tuiles, d'ardoises et de chaume, pressées les unes contre les autres, et dominées par le clocher de l'église, constituaient un spectacle pittoresque et très coloré.

Puis, la Marne, qui coulait, là-bas, et dont les vaguelettes, reflétant les rayons du soleil, brillaient au point d'éblouir les yeux.

Enfin, tout au fond du paysage, des villages, dont on ne distinguait que les silhouettes, perdues dans l'éloignement; des champs à perte de vue; des bouquets d'arbres, dont les cimes moutonnaient et semblaient faire corps avec l'horizon.

La chaleur était déjà lourde.

Comme la veille, le soleil brûlait.

Il n'y avait pas un souffle de brise; pas une feuille ne bougeait, et, dans le silence qui planait sur ce coin tranquille, on entendait seulement le murmure sourd, harmonieux et solennel qui chante sur la campagne, et que les impressionnables n'écoutent jamais sans être profondément émus.

Mademoiselle de Noirmont demeura là pendant quelques minutes, rêveuse, charmée.

Cyrus, le molosse, qui s'était couché à ses pieds, fit un mouvement qui la rappela à la réalité.

Alors, elle se rappela qu'on lui avait remis une lettre et qu'elle s'était promis de la lire à cette place.

Elle avait reconnu l'écriture de la suscription; elle s'était dit que cette lettre lui apportant, à coup sûr, un souci tout au moins, elle en prendrait toujours trop tôt connaissance.

Cependant, elle déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

« Ma chère tante,

» Si j'ai vécu, jusqu'ici, oisif, inutile, et quelle que soit l'opinion mauvaise — d'ailleurs justifiée, — que vous ayez de moi, je ne suis pas un méchant : j'ai apprécié les rares qualités de cette pauvre fille qui m'aimait et qui est morte désespérée; et, certes, bien que je ne l'aimasse point, j'eusse rempli mon devoir envers elle si je n'avais point été dominé par une passion toute-puissante qui m'avait enlevé ma volonté.

» Oui, j'aime, j'adore éperdûment celle qui m'avait donné sa main, et

cet amour fait mon tourment, m'impose une torture indicible, jugez-en : j'aime et ne suis pas aimé !

» L'union projetée est à jamais rompue !

» Hier, j'espérais encore ; aujourd'hui, je sais que tout est fini.

» Mademoiselle Noémie Besnarais m'a déclaré qu'elle ne serait jamais à moi.

» Elle reverrait toujours, dit-elle, entre nous, l'autre : Berthe, qui s'est tuée en sa présence, et de qui le sang a jailli jusque sur sa robe blanche.

» Or, cette décision semblant irrévocable, je me trouve donc pris entre le remords qui m'accable quand je songe à la morte et l'amour ardent que je ressens pour celle qui — je l'ai constaté — me méprise, me hait; celle qui éprouve, à ma seule vue, un sentiment invincible de dégoût et presque d'horreur.

» Oui, celle que j'adore me méprise, me hait !

» Imaginez un supplice comparable au mien !

» Je fais horreur à celle pour qui j'ai oublié mon devoir !

» Et je ne peux pas lui donner tort, car son horreur est, sinon justifiée, au moins excusable.

» Or, c'est le châtiment !

» Je suis donc désespéré !

» Hier, après avoir formé mille projets impraticables et insensés — j'ai voulu en finir... »

— Le malheureux ! fit la baronne, comme il expie déjà !

Elle reprit la lecture de la lettre :

« ... J'ai voulu en finir, oui, j'avais résolu de me tuer.

» Or, au moment même où j'allais accomplir mon dessein, j'ai été arrêté, soudain, par un fait où je veux voir un avertissement providentiel.

» Dès lors, j'ai pris une autre décision que je veux vous confier, à vous, seule ; à vous qui serez le fidèle exécuteur de mes volontés dernières ; à vous que je n'ai pas voulu revoir de crainte que vous ne me réconfortiez, pour un temps, par vos paroles généreuses, à ce point que je n'aie plus le courage nécessaire pour mettre à exécution mes projets. Hélas ! dans trois mois, dans six mois, à une époque indéterminée, je me retrouverais au point où j'en suis aujourd'hui : c'est-à-dire que je serais capable de tout, pour posséder celle que j'aime,... même d'un crime... »

— Le malheureux ! répéta mademoiselle de Noirmont. Encore ces mauvaises pensées !

« Oui, je ne sais où peut me conduire cette passion contrariée.

» La torture que je subis est telle ; je souffre si affreusement que je

dois supprimer, de ce monde, l'être malfaisant que je sens naître en moi, et qui, avec le temps, deviendrait farouche, terrible, exécrable peut-être!

» C'est assez d'une victime !

» Voici donc ce que j'ai résolu :

» La guerre contre la Prusse a été déclarée hier, vous le savez!... »

— La guerre! fit la baronne avec effroi, la guerre déclarée! Quelle nouvelle !

En effet, cette nouvelle n'était point arrivée aux Saulaies, bien que le château ne fût situé qu'à une heure de Paris.

Mademoiselle de Noirmont ne lisait pas les journaux, et personne n'était venu au château pour apporter la nouvelle.

— Poursuivons, dit mademoiselle de Noirmont.

« La guerre contre la Prusse a été déclarée hier, vous le savez... notre armée va entrer en campagne.

» Je compte prendre du service, aujourd'hui même, et... ma mort, au moins, sera, sinon glorieuse, du moins utile !

» Cette résolution prise, et prise irrévocablement, il importe que je remplisse un dernier devoir.

» Ci-joint, vous trouverez mon testament.

» Je lègue tout ce que je possède encore, les bribes de ma fortune : trois cent mille francs, environ, à mon fils, l'enfant de Berthe Grisier, cet enfant de qui vous vous êtes chargée si généreusement.

» J'aurais voulu le voir, l'embrasser... mais je ne m'en crois pas digne.

» Adieu, priez pour moi.

» Veillez sur mon fils, et faites qu'il ne me maudisse jamais!

» Encore adieu, et merci du fond du cœur pour tout ce que vous ferez, désormais, pour l'enfant qui n'a plus que vous en ce monde.

» Vicomte Roger de Pardayant. »

La baronne, émue, frissonnante, replia la lettre et demeura pensive.

En proie à la plus folle exaltation, elle se leva et regagna le château à grands pas, toujours suivie par le molosse, l'intelligent animal, qui semblait comprendre et partager la douleur de la baronne, et qui marchait, sur ses talons, en poussant des petits cris plaintifs.

Soudain, elle aperçut Félicien, qui, depuis un moment déjà, la cherchait, dans le parc.

Il avait l'air effaré. Il marchait très vite, en en levant les bras.

Il vit mademoiselle de Noirmont ; alors, il se mit à courir.

L'amoureux de Benoîte avait appris, d'autre part, que la guerre avait été déclarée.

XIII

DÉSASTRES SUR DÉSASTRES

La ferme Blanche, autour de laquelle Noémie avait vu une animation excessive au moment de la moisson, était quasi déserte, un mois après !

C'est que notre armée, qui était entrée en campagne pleine d'enthousiasme et sûre de la victoire, avait essuyé défaites sur défaites, malgré l'héroïsme déployé autour de nos drapeaux.

Partout, les troupes françaises avaient été écrasées devant un nombre triple de combattants.

En toute hâte, on organisait la défense.

Les volontaires s'étaient levés en masse, car un cri de désespoir, un cri suprême avait été poussé par la France en danger.

Tous les hommes valides s'étaient armés.

L'étranger avait envahi le territoire.

Il avait traversé, en vainqueur orgueilleux de ses premiers exploits, — l'Alsace, la Lorraine, et il allait pénétrer en Champagne.

Étienne Molay, Fanchette, Noémie, deux servantes et un garçon de peine, restaient seuls à la ferme, où passaient, chaque jour, des fuyards rejoignant leur corps, et apportant, toujours, de mauvaises nouvelles !

Ce garçon, qui était resté avec Étienne, se nommait Gaspard.

Il n'avait pas pris de service comme ses camarades, non par lâcheté ; mais parce qu'on n'avait pas voulu l'engager.

Le malheureux avait un pied-bot et ne pouvait fournir une marche continue.

Il enrageait de son impuissance, et il parlait, sérieusement, de s'engager dans un corps de francs-tireurs.

Étienne l'en avait dissuadé.

Gaspard ne s'était résigné que sur les pressantes instances de son maître, qui avait réussi à le garder près de lui en lui disant qu'il avait besoin de ses services.

N'était-il pas le seul homme qui restât, dès lors, à la ferme ?

Malgré son éclatante parure, en une année exceptionnellement belle, la campagne toute verte, splendidement ensoleillée, était triste et désolée.

Il ne restait plus, dans les villages, que les vieillards, les adolescents, les enfants et les femmes.

Pas un foyer qui ne comptât un de ses habitants à l'armée.

Par suite, l'angoisse la plus vive — on le conçoit sans peine — hantait tous les esprits.

Plus de fêtes champêtres ; plus de bals en plein air, où dansaient les gars robustes et les belles filles ; plus de chansons joyeuses à travers champs ; plus de rires !

On n'avait qu'une seule préoccupation : les nouvelles du jour.

Hélas ! Chaque nouvelle était mauvaise ! Chaque nouvelle apportait le récit d'un désastre.

Nos succès, si rares, avaient coûté si cher, qu'ils constituaient, presque, des défaites, glorieuses à la vérité, ce qui relevait, pour un instant, les cœurs, et ranimait l'espoir de ce généreux peuple de France que le sort accablait.

Sombres jours !

La vie, à la ferme Blanche, comme partout ailleurs, s'écoulait avec une désespérante lenteur.

Comme les nouvelles n'y arrivaient que par hasard, chaque jour, Gaspard, sur l'ordre d'Étienne, montait en voiture et partait pour Châlons, d'où il ne revenait qu'à la nuit tombante.

Il redisait, à la veillée, tout ce qu'il avait appris, et on dissertait, sur les faits rapportés, jusque fort avant dans la nuit.

Fanchette, morne, silencieuse, poursuivie par cette idée terrible qui s'était ancrée en son esprit avait tourné, définitivement, à la dévotion.

Elle priait, dès qu'elle se trouvait seule un instant, suppliant la Madone de préserver son mari.

Étienne, bon patriote, était accablé.

Il redoutait la fin !

Il voyait le pays dévasté, ruiné par la guerre, qu'il maudissait.

Autour d'eux, leurs gens partageaient leurs angoisses ; les femmes, apeurées, se répétaient des récits gardés dans les familles, et narrés, jadis, par les vieux, qui avaient vu la grande invasion sous laquelle s'était effondré le premier Empire.

Elles frissonnaient en pensant que l'armée ennemie approchait à marches forcées.

Quant à Noémie, depuis la veille, elle avait dit, plusieurs fois, à Étienne, qu'elle voulait repartir pour Paris.

Elle avait télégraphié à sa mère, et elle attendait, vainement, une réponse.

Étienne, perplexe, ne savait quelle décision prendre.

Le dimanche 4 septembre, Étienne, Fanchette, Noémie et les servantes étaient assis devant la porte de la maison, dans la cour de la ferme, après le souper.

On attendait le retour de Gaspard.

Il devait être, alors, neuf heures du soir.

Soudain, dans le silence, l'un des chiens de garde, détaché dès la tombée de la nuit, et qui rôdait, dans la cour, aboya furieusement.

— Ce doit être Gaspard ! dit Noémie. Enfin !

— Non! Black n'aboierait pas contre Gaspard, fit Étienne; il a flairé quelque étranger.

Il se leva et se dirigea, en toute hâte, vers la porte principale.

Le chien aboyait, maintenant, sans discontinuer.

— Paix! Black, ici!

Le chien s'approcha de son maître, sans cesser de gronder, sourdement.

Étienne distingua bientôt, nettement, le bruit particulier que fait une troupe d'hommes en marche.

Ce bruit était accompagné d'un cliquetis de fer.

— Qui va là? cria-t-il, d'une voix forte.

Aucune réponse ne fut faite à son appel.

Black, cependant, aboyait de plus belle.

La nuit était sereine.

La campagne était vaguement éclairée par un ciel très étoilé.

Le fermier marchait toujours vers la grande porte d'entrée, se disant qu'il reconnaîtrait, là, seulement, ceux qui marchaient de l'autre côté du mur, sur la route.

Il atteignit, enfin, cette porte, et, vivement, il la franchit.

Il ne s'était pas trompé : une douzaine d'hommes approchaient.

Le fermier vit luire, sous la clarté du ciel, le canon des fusils que chaque homme portait.

Il passa un doigt dans l'anneau du collier de Black, qu'il retint près de lui.

— Paix! fit-il encore.

Blotti dans l'ombre portée du mur, il essaya de reconnaître l'uniforme de ces hommes.

Mais ils étaient trop éloignés encore.

Bientôt, il put voir qu'ils avaient une tenue de couleur sombre, à lui inconnue.

Cependant, il distingua, sur la manche de l'homme qui marchait en avant, un galon d'argent à la française. Alors, il se montra.

Le sergent qui conduisait les hommes vit le fermier, et il marcha vers lui.

— Pardon, monsieur, dit-il, sommes-nous loin de Châlons?

— Non. Qui êtes-vous?

— Francs-tireurs; nous rejoignons notre compagnie qui campe aux environs de Châlons.

— Quelles nouvelles ?

— Mauvaises.

— Toujours !

— Il paraît que nous avons été battus sous Sedan. On assure que les Prussiens seront ici demain.

— Voulez-vous vous rafraîchir ?

— Impossible ; on nous attend ! Merci ! En suivant cette route nous arriverons bien à Châlons ?

— Oui.

— Encore merci ! En route, camarades ! Bonne nuit, monsieur !

— Adieu !

Les soldats, fatigués pourtant, s'éloignèrent.

Étienne les suivit des yeux tant qu'il put les voir.

Ils disparurent, enfin, dans le noir, et Étienne, le cœur serré, regagna la maison où on attendait son retour, impatiemment.

Il raconta, brièvement, ce qui s'était passé.

— Ainsi, dit-il, nous avons encore été battus !

Les femmes, et Fanchette surtout, n'avaient retenu, du récit du fermier que cette nouvelle :

« Les Prussiens seront ici demain ! »

— Ah çà ! mais, que fait donc ce Gaspard ? dit Étienne, avec dépit. Il devrait être de retour, ici, depuis deux heures, au moins.

Une heure se passa, encore, en cette attente.

Enfin, comme dix heures sonnaient à l'horloge de la grand'salle, on entendit, nettement, au loin, le roulement d'une voiture.

Puis, une sonnerie de grelots.

— C'est lui ! Ce n'est pas malheureux !

Cinq minutes après, la carriole pénétra dans la cour, et Gaspard en descendit.

Il dételа la jument, qu'il bouchonna, car il l'avait menée rondement et elle était toute blanche de sueur; puis, il donna les nouvelles, brusquement.

— Nous sommes fichus ! Toute l'armée a été faite prisonnière à Sedan. L'empereur s'est rendu.

Les Prussiens marchent sur Paris. Ils seront ici, demain ou après-demain au plus tard !

— Tonnerre de Dieu ! fit Étienne.

— Les Parisiens ont déclaré la déchéance de l'Empire ; la République est proclamée.

On a nommé un gouvernement de la Défense nationale.

Voilà les nouvelles ! J'ai attendu les dernières dépêches de Paris.

Il y eut un moment de silence.



— QU'EST-CE DONC? QU'Y A-T-IL?... (PAGE 108)

Fanchette, terrifiée, égrenait son chapelet qu'elle cachait dans sa poche.

Noémie prit la parole :

— Et pas de lettres pour nous?

— Ah! si fait, mam'zelle, répliqua Gaspard, je l'avais oublié; oui, je rapporte une dépêche de Paris pour le maître.

— Donnez, donnez vite.

Étienne rentra dans la salle; il alluma une chandelle pour lire le télégramme, qui venait de madame Besnarais, et était ainsi conçu :

« Impossible d'aller chercher Noémie.

» Peux pas m'absenter en ce moment; mais événements sont tels que son retour, ici, s'impose.

» Au reçu de ce télégramme, qu'elle parte, en toute hâte, seule, au besoin, si Étienne peut pas l'accompagner.

» JULIE BESNARAIS. »

— Enfin ! fit Noémie.

Puis, se levant :

— Je vais faire mes préparatifs, dit-elle; je partirai demain matin.

— C'est entendu, ajouta Étienne, apprête-toi ; je t'accompagnerai demain matin.

La Fanchette sursauta ; mais elle ne dit mot.

Quelque crainte qu'elle éprouvât à l'idée de voir Étienne s'éloigner de la ferme, en un pareil moment, elle comprenait que l'on ne pouvait pas laisser Noémie retourner à Paris sans que quelqu'un l'accompagnât.

Mais la jeune fille s'opposa au projet du fermier.

— Je partirai seule, dit-elle. Il n'y a rien à craindre. Tu ne peux pas quitter la ferme dans les circonstances où nous sommes.

— N'importe ! répliqua Étienne. Tu ne t'en iras pas seule. Je te conduirai. Je serai de retour ici demain soir.

— S'il faut absolument que quelqu'un m'accompagne, Gaspard fera le voyage ; mais je veux que tu restes ici.

— Mam'zelle Noémie a raison, dit Gaspard, je l'accompagnerai.

— Assez! C'est dit. Prépare-toi à partir, fillette, dit le fermier, résolument; c'est moi qui te conduirai. Tonnerre, s'il t'arrivait malheur, je ne m'en consolerais pas!

— Ce qui est écrit est écrit ! murmura la Fanchette; mais personne ne l'entendit.

— Allons ! retirons-nous, reprit Étienne. Il est déjà tard, et, demain, il faut être debout à l'aube.

Une heure après, tout le monde dormait à la ferme Blanche, excepté Fanchette, qui multipliait les oraisons.

XIV

LES FUGITIFS

Le lendemain, vers sept heures du soir, une voiture roulait, péniblement, sur la grande route départementale de Seine-et-Marne.

C'était une de ces guimbardes de village qui échouent chez quelque paysan à son aise, après avoir servi, pendant de longues années, dans une grande ville.

Sa caisse vermoulue, disloquée, sans couleur appréciable, dansait, à chaque cahot, sur ses essieux qui grinçaient.

Le cheval qui traînait ce véhicule demi-centenaire eût fait, à coup sûr, meilleure figure aux brancards d'une charrue.

Solide, râblé, musculeux, ce quadrupède, normand d'origine, avait, au-dessus des sabots, d'énormes touffes de poils.

Il était blanc et répondait au nom de Mylord !

Son conducteur, perché sur le siège de la voiture, — une sorte de coupé, lourd de forme et disgracieux, — le poussait, de minute en minute, de la voix seulement, car c'eût été pitié que d'employer le fouet contre une bête qui tirait de bon cœur; mais sans pouvoir gagner le petit trot, quelque effort qu'elle fît.

Il pleuvait depuis le matin.

Aussi la route était-elle défoncée, ce qui ajoutait, encore, à la difficulté de la marche.

On pataugeait dans une boue épaisse, glissante, ou à travers des flaques immenses qui constituaient, çà et là, des petits lacs.

La nuit tombait, en ce jour gris, une demi-heure plus tôt que de coutume, et ce fait redoubla l'impression de profonde tristesse qui se dégageait du paysage, haché par la pluie.

Les maisonnettes qui s'élevaient, de loin en loin, sur la route, paraissaient abandonnées.

Toutes les portes, tous les contrevents étaient clos.

Pas une lumière ne perçait l'obscurité, qui gagnait davantage de minute en minute.

Depuis trois heures que la guimbarde roulait ainsi, elle n'avait guère rencontré, sur la route, au lieu de cultivateurs regagnant gaiement la ferme après le labeur de la journée, que des paysans, poussant devant eux des carrioles chargées de meubles, et qui fuyaient vers Paris, car l'ennemi approchait.

On avait vu — disait-on — des uhlans jusqu'aux environs de Meaux.

Deux fois aussi des troupes, lignards, mobiles ou francs-tireurs avaient croisé le véhicule, allant vers l'Est, et marchant silencieux, fatigués, sous l'averse.

Soudain, le conducteur arrêta Mylord.

Il défit le tablier de cuir qui abritait ses jambes contre l'ondée, et il sauta dans la boue.

— Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il? demanda un homme qui se pencha hors de la portière.

— Il faut que j'allume mes lanternes, répondit le conducteur. On n'y voit goutte et la route est semée de fondrières!

Cette conversation continua pendant que le cocher allumait les lanternes, dont la lueur jeta, bientôt, sur les flaques d'eau, une clarté rougeâtre.

— Quel est le premier village que nous devons rencontrer? interrogea le voyageur.

— C'est Lagny!

— En sommes-nous bien loin encore?

— Nous n'y serons pas avant une bonne demi-heure.

— Bien!... Poussez votre cheval; nous dînerons à Lagny.

La glace de la portière fut relevée.

Le conducteur remonta sur son siége, siffla son cheval, et la voiture se remit en route, laissant, derrière elle, dans la nuit, ce grincement de ferrailles qui ressemblait à des plaintes.

Après un quart d'heure de marche, le cocher arrêta, de nouveau, son cheval.

— Eh! bien? demanda encore le voyageur, pourquoi n'avancez-vous pas?

— Bédame, pourquoi? Tiens, parce qu'il est bon d'être prudent par le temps qui court; il ne s'agit pas d'aller, comme ça, à l'aveuglette.

— Expliquez-vous, fit le voyageur en mettant pied à terre.

Le conducteur s'expliqua.

— Est-ce que vous ne distinguez pas, là-bas, comme qui dirait des feux?

— C'est vrai, dit le voyageur; mais ce sont les premières maisons de Lagny.

— Je t'en fiche! Nous en sommes encore à plus de deux kilomètres de Lagny.

Il y a là un petit bois que nous devons traverser et c'est dans le bois que brillent les feux.

Qu'est-ce que ça peut être?

— Avancez; nous le verrons.

— Ah ! mais, dites donc, c'est que ce n'est peut-être pas prudent !

— Nous ne pouvons pourtant pas rester sur cette route ! Impossible aussi de retourner en arrière ; avancez donc.

— Si nous tombons au milieu d'un poste ennemi? Bédame, est-ce qu'on sait? Voilà qui ne serait point drôle !

— Vous êtes fou !

— Non pas, ça s'est vu !

— Avancez, vous dis-je.

Une sonnerie lointaine de clairons vibra, soudain, dans le grand silence.

— Avancez, fit le voyageur. Vous êtes rassuré, je pense ; c'est un avant-poste de troupes françaises.

Il remonta dans la guimbarde.

— Hue, Mylord ! fit le cocher.

La voiture roula derechef.

Bientôt, les feux devinrent plus visibles.

Le conducteur vit des ombres qui s'agitaient près de ces feux.

Le voyageur ne s'était pas trompé.

Une compagnie de francs-tireurs bivouaquait dans le petit bois.

Un sous-officier vint reconnaître les voyageurs et les autorisa à poursuivre leur chemin.

Le conducteur, rassuré, poussa, dès lors, son cheval, et parvint à lui faire prendre le trot.

L'homme avait faim et il était las.

Il avait donc hâte, lui aussi, d'arriver à Lagny, où l'on devait dîner et se reposer.

La pluie tombait toujours à gros bouillons.

XV

CHEZ LACOSTE

Un quart d'heure après la halte dans le petit bois, la voiture s'arrêta, enfin, devant un grand bâtiment qui s'élevait à cinquante pas des premières maisons de Lagny.

La porte cochère par laquelle on y pénétrait était hermétiquement close.

De même, une petite porte, qui se trouvait proche de celle-là ; mais une lumière brillait au-dessus d'un vasistas.

On voyait une enseigne, en zinc verni et doré, pendue au bout d'une tige de fer plantée dans la muraille, au-dessus de la porte cochère, et on

pouvait lire, sur cette enseigne, à la lueur que projetaient les lanternes de la voiture, l'indication suivante :

AUBERGE DU CYGNE

LACOSTE, AUBERGISTE

— C'est la meilleure auberge du pays, fit le conducteur aux voyageurs ; vous y serez comme des coqs en pâte, c'est moi qui vous le dis :

L'auberge du Cygne est renommée dans la contrée.

Le voyageur mit pied à terre.

— Mais par où entre-t-on dans cette auberge? demanda-t-il, surpris de voir toutes portes closes.

— Par la porte, donc! Dame, par le temps qui court, on se claquemure, ça se comprend!

Attendez, j' vas frapper.

Le conducteur frappa, violemment, à la petite porte, avec le manche de son fouet.

— Qui va là? demanda, à l'intérieur, une grosse voix d'homme.

— Ouvrez! N'ayez point peur; j' sommes d's amis, des Français, pour tout dire! C'est moi Jean-Paul, m'sieu Lacoste; j' vous amène des voyageurs.

La porte s'ouvrit, ou, plutôt, s'entre-bâilla.

— Eh! v'là! fit Jean-Paul; ça n'est pas plus sorcier que ça.

— Mais entrez donc, m'sieu, entrez!

— Entrez! répéta Lacoste, l'aubergiste.

— Attendez! dit le voyageur.

Et il marcha vers la voiture, dont il ouvrit la portière.

— C'est juste! s'écria le conducteur, le môssieu n'est pas seul!

Le voyageur, cependant, offrit la main à la personne qui l'accompagnait.

Lacoste était sorti sur la route, une lanterne à la main.

Ce fut une jeune fille qui descendit de la voiture.

Elle s'appuya sur le bras de son compagnon et ils gagnèrent l'auberge sous une pluie battante.

— J'ai froid! dit la jeune fille en pénétrant dans la salle.

— On va faire une flambée! fit Lacoste. Asseyez-vous devant la cheminée, mam'zelle.

C'est l'affaire d'une minute!

Il disparut, et revint, bientôt, portant un fagot, qu'il défit, et dont il disposa les brindilles, d'abord, dans le foyer de l'immense cheminée, où brûlaient, encore, quelques charbons, sous la cendre.

Le feu se ranima.

L'aubergiste y jeta de grosses branches, et la flamme, vive, blanche, monta, gaiement, dans l'âtre, léchant les chenets de fer noircis par la suie.

— Te réchauffes-tu? demanda le voyageur à la jeune fille.

— Oui.

— Tu vas prendre quelque chose?

L'aubergiste s'approcha.

— Voulez-vous une aile de poulet, des œufs? J'ai d'excellent vin de Bordeaux et je voudrais bien vous faire boire tout ce que j'en ai dans ma cave.

Qui sait, hélas! si « les autres » ne le boiront pas, ce qui, vraiment, serait vexant!

— Merci, répondit la jeune fille ; une tasse de lait me suffira.

Dans la salle, à l'entrée des voyageurs, Benoîte, assise près d'un bahut, tricotait des bas.

Sur l'ordre de l'aubergiste elle se leva, prit un bol, sur le buffet en noyer chargé de faïences et de verres. Puis, elle sortit.

— Eh! bien, moi, fit Jean-Paul, je suis moins frugal que la jolie demoiselle!

La pluie et les émotions, ça me creuse.

Je crève de faim.

M'sieu Lacoste, faites-moi donc donner à dîner, s. v. p., et, surtout, souvenez-vous bien que la qualité ne me fait rien ; j'aime mieux la quantité!

Donnez-moi comme qui dirait une omelette avec une grosse tranche de jambon et du pain à discrétion.

Servez chaud!

— Tout de suite! Dès que Benoîte aura servi la demoiselle! fit Lacoste.

Puis, s'adressant au voyageur :

— Et vous, monsieur, que vous servirai-je?

— Une tranche de jambon, un peu de fromage et une bouteille de vin.

Benoîte reparut.

Elle portait une tasse de lait, qu'elle déposa sur une petite table, près de la jeune fille.

— Il est tout chaud, mam'zelle!

— Merci!

Un instant après, Jean-Paul était attablé devant une volumineuse omelette au lard, et il dévorait.

Le voyageur, assis près de la jeune fille, mangeait, lui aussi, avec appétit.

Le voyageur, c'était Étienne Molay, le maître de la ferme Blanche.

Quant à la jeune fille, c'était Noémie Besnarais.

— Tu es lasse, mon enfant, dit le fermier ; nous coucherons ici cette nuit.

Et, demain, de bonne heure, nous nous remettrons en route.

Nous serons à Paris dans la journée.

— Comme tu voudras.

— Conducteur, reprit Étienne, nous repartirons d'ici demain, au petit jour.

Ayez soin de tenir la voiture prête.

Jean-Paul avala l'énorme bouchée qu'il avait prise ; il vida, d'un trait, son verre, et se leva, repu.

— J'ons ben entendu ! fit-il ; mais, voyez-vous, je ne sommes plus vot' homme, tout de bon !

— Comment ?

— Mon Dieu, c'est simple, comme vous l'allez voir.

Supposons que je vous conduise, vous et la demoiselle, à Paris.

— Eh ! bien ?

— Je risquerions ma peau, tout bêtement, et, quoi que vous me payiez cher, vous ne me paieriez point à ma valeur, dà !

— Mais...

— Bédame ! Il me faudra au moins deux jours pour retourner chez nous.

Mylord ne va pas vite !... et qui dit que l'zennemis ne seront point là, à mon retour ?

Non, non, point d'affaires.

J' suis au regret, ben sûr, ça va de soi ; mais on tient à sa carcasse, pas vrai ?

Quand elle est démolie on ne vous la raccommode pas et elle est démolie pour longtemps.

Vous me paierez, ce soir, ce que vous me devez pour vous avoir charriés jusqu'ici, et, demain, au petit jour, la voiture sera prête ; mais elle retournera chez nous avec vot' serviteur, Jean-Paul.

— Diable ! dit Étienne, voilà qui est désagréable !

Mais si je vous promettais une somme double de celle que je vous ai offerte ?

— Ni pour prix ni pour somme ! Quand bien même vous m'offririez la fortune de Rothschild !

On n'a que sa peau ; on la gardera tant que possible, à la volonté du bon Dieu !

— Feignant ! fit en regardant Jean-Paul un homme qui avait assisté à cette scène, et qui s'était tenu dans un coin, jusque-là, en une pénombre où on ne l'avait pas vu.

— Siouplaît ? demanda le conducteur interloqué.



— PRENEZ GARDE, MAM'ZELLE, IL Y A UNE MARCHE... (PAGE 115.)

— Feignant ! répéta l'homme ; j'ai dit feignant !

Or, c'était Félicien Martenot, le jardinier des Saulaies, le fiancé de Benoîte.

— Il a raison, fit Benoîte à son tour ; c'est mal de laisser comme ça, dans l'embarras, ce pauvre monsieur et la demoiselle.

— Quien ! répliqua Jean-Paul, voilà des olibrius !

De quoi qui s'mêlent, donc ! C'est-y vous qui écopperez, hein ?

M'sieu Lacoste, tâchez donc voir un peu d'envoyer vos « gensses » à l'écurie pour voir si j'y étions, par hasard.

C'est-y un bon moyen de s'faire des clients en les morigénant, de c't'allure ?

Et pis, en v'là assez !

M'sieu Lacoste, faites-moi préparer un lit ; en attendant ; j'vas voir Mylord.

Jusqu'au revoir !

Il sortit après avoir regardé, en riant, Félicien et Benoîte, et en haussant, dédaigneusement, les épaules.

— Qu'allons-nous faire ? demanda la jeune fille, avec inquiétude.

— Sois sans crainte ! répondit le fermier.

— Trouveras-tu une autre voiture ?

— Je vais m'en occuper à l'instant même.

L'aubergiste Lacoste intervint.

— Ce ne sera pas très facile ! fit-il ; la plupart de nos chevaux sont occupés, en ce moment, à conduire, dans Paris, les meubles et les objets précieux des bourgeois des environs, ou, même, des simples paysans ; les autres chevaux ont été requis, par la défense, pour la cavalerie.

— Que faire ? dit la jeune fille au désespoir.

— Pauvre mam'zelle ! fit Benoîte, apitoyée.

Le fermier expliqua la situation :

— Nous avons pu voyager en chemin de fer depuis Châlons ; mais, à Château-Thierry, la voie était occupée pour les transports militaires, on ne prenait plus de voyageurs !

Nous avons donc fait marché avec l'homme qui nous a amenés ici et qui devait nous conduire jusqu'à Paris.

— Mais, dit Félicien, le père David a encore sa carriole et deux chevaux ; peut-être que...

— Oui, répondit Lacoste, s'adressant au fermier, je n'y pensais pas ; le père David, seul, dans le pays, peut vous conduire.

— Où demeure-t-il ?

— A l'autre bout du village ; mais, d'ailleurs, ce brave garçon vous mènera, si vous voulez.

— Certes ! fit Félicien, que Lacoste avait désigné.

— C'est inutile. Indiquez-moi l'endroit, je saurai bien trouver, dit Étienne. Je ne veux déranger personne !

— Rien n'est plus facile, répliqua Lacoste ; le père David tient un cabaret qui reste ouvert jusqu'à dix heures et demie, et il n'est pas dix heures.

Vous suivrez la grande rue ; le cabaret est l'avant-dernière maison du village, au bout de la route.

Vous la reconnaîtrez, car, à cette heure, elle doit être seule éclairée.

— J'y vais.

Le fermier s'approcha de la jeune fille, qui avait écouté, fort attentivement, cette conversation.

— Toi, petite, il faut que tu te reposes! dit-il.

— Je vais vous donner deux chambres qui se tiennent, au premier étage du pavillon qui est dans la cour, dit Lacoste... Benoîte, conduisez mademoiselle.

La servante alluma une bougie et se tint aux ordres de la jeune fille, qui, s'adressant au fermier :

— Hâte-toi! lui dit-elle.

— Sois tranquille, je ne fais qu'aller et venir. A tout à l'heure.

— Venez, mam'zelle, fit Benoîte.

La jeune fille suivit la servante pendant que le fermier, après avoir allumé une pipe, sortait de l'auberge, et se dirigeait, à grands pas, vers le cabaret du père David.

XVI

LE BIJOU DES FIANÇAILLES

Benoîte, précédant la jeune fille, traversa la cuisine, et, ouvrant une porte, passa dans la cour.

— Prenez garde, mam'zelle, il y a une marche, fit la servante, en levant son flambeau pour mieux éclairer la route.

Elle conduisit la jeune fille vers le pavillon.

Elles montèrent au premier étage.

— Venez, mam'zelle, c'est ici! dit la servante.

— Je vous suis.

— Cette chambre sera pour votre père, mamzelle, fit Benoîte, en pénétrant dans la première pièce... Voici, maintenant, la vôtre!

Elle passa dans la seconde chambre.

C'est dans cette même chambre que Félicien avait trouvé Benoîte, le jour où il était venu, à l'auberge, pour prévenir sa fiancée que mademoiselle de Noirmont désirait la voir.

— Si vous avez froid, je peux allumer du feu dans la cheminée; l'air est si humide!

— C'est inutile. Merci.

Benoîte défit le lit et découvrit des draps bien blancs qui fleuraient l'iris.

— Vous serez fort bien là, mamzelle. Avez-vous besoin de quelque chose?

— Non.

— Si vous le voulez, je peux rester dans la chambre voisine jusqu'au retour de monsieur votre père?

— Merci, je ne suis pas peureuse.

— Alors, bonne nuit!

— Bonne nuit et encore merci!

La servante se retira.

La jeune fille, alors, ouvrit son nécessaire et en tira ses instruments de toilette.

Elle se décoiffa.

Soudain, un petit bruit sec retentit.

Noémie, effrayée, frissonna.

A présent, elle regrettait de n'avoir pas accepté l'offre de Benoîte, qui lui avait proposé de demeurer, près d'elle, jusqu'au retour du fermier.

Cependant, elle se remit, assez vite, de sa frayeur.

Elle essaya de reconnaître la cause de ce bruit qu'elle avait entendu.

Elle s'aperçut, alors, que l'une des perles ornant ces boucles d'oreilles qui lui avaient été données, par son père, peu avant « la fatale soirée », s'était désenchâssée, et était tombée sur le parquet.

Noémie chercha la perle, qu'elle retrouva bientôt.

Elle se moqua d'elle-même, à cause de sa vaine terreur de tout à l'heure.

Mais, à présent, il était impossible qu'elle portât ces bijoux; elle ôta donc ses boucles et résolut de les placer dans un petit coffret qui se trouvait enfermé au fond de son nécessaire de toilette.

Lors de son départ de Paris, quand elle avait préparé son bagage, avant de partir pour la Champagne, elle avait mis ce coffret dans son nécessaire; mais, pendant son séjour à la ferme, elle ne l'avait pas même ouvert.

Ce coffret contenait ses bijoux de jeune fille : quelques bagues sans valeur, deux bracelets, et plusieurs petites broches.

Noémie l'ouvrit; mais, tout à coup, elle devint très pâle : le coffret contenait encore le trèfle d'or, ce bijou si curieux que le docteur Marc Hénault, son cousin, lui avait envoyé.

Elle avait oublié ce bijou!

Oui, elle s'en souvenait, à présent, lorsqu'on l'avait rapportée dans sa chambre, évanouie, après le suicide de Berthe, elle portait ce bijou.

Lorsqu'elle était revenue à elle, elle avait touché, tout à coup, le trèfle d'or, qui était suspendu, à son cou, et elle l'avait ôté.

Puis, elle l'avait remis à sa femme de chambre, Catherine, qui, obéissante, l'avait déposé dans le coffret, ouvert sur une petite table.

Le bijou y était resté.

Noémie prit le trèfle d'or et l'examina.

Un instant elle demeura tout émue : la vue de ce bijou lui avait rappelé le passé.

Bientôt, plus calme, elle acheva sa toilette, et se déshabilla, rapidement.

Elle était fort lasse.

Elle se dit que, dès le retour du fermier, tranquille désormais, elle dormirait à poings fermés !

Sa toilette de nuit terminée, elle s'agenouilla et récita une courte prière.

Puis, elle reprit le trèfle d'or auquel la chaînette d'or était toujours attachée et elle le regarda encore... pensive...

Enfin, elle laissa ce bijou sur la table, se disant qu'elle le remettrait, le lendemain, dans son coffret.

Elle se coucha.

Un instant après, elle se remémora les incidents de la journée, et se dit, enfin, avec joie, que, bientôt, le lendemain, à Paris, elle reverrait ses parents.

Elle se trouvait bien, étendue.

Une délicieuse et bienfaisante torpeur envahissait lentement tout son corps.

Cependant, elle lutta contre le sommeil, ne voulant s'endormir qu'après le retour du fermier, qui tardait bien, à ce qu'il lui semblait.

Elle se figurait qu'il y avait une heure au moins qu'il était parti.

Sans doute il lui fallait discuter avec le cabaretier pour obtenir de lui qu'il consentît à louer sa carriole.

Réussirait-il ?

Si accablée qu'elle fût, l'inquiétude tint la jeune fille éveillée.

XVII

LES FRANCS-TIREURS

Laissons-la à ses pensées et voyons ce qui se passait dans l'auberge.

L'aubergiste Lacoste, resté seul dans la salle, avec Félicien, lui dit tout à coup :

— Félicien, hâtons-nous ! C'est le moment. Aidez-moi.

— Va bien.

Lors, Félicien, ayant ouvert une grande armoire, en avait tiré une

caisse de cinquante centimètres de haut, environ, sur soixante-dix de large, et l'avait chargée sur son épaule.

— Nous la porterons ensemble ! dit Lacoste.

— Va bien ! Pas besoin de se mettre à deux pour si peu de chose...

L'aubergiste sourit.

— Peu de chose ! Tonnerre ! C'est affaire à vous ; elle pèse, au moins, soixante kilos !

— Va bien !

— Comme vous voudrez !

Ils descendirent à la cave.

Lacoste portait une lanterne.

— Pourvu que le trou soit assez profond ! dit-il. Êtes-vous sûr d'avoir assez creusé ?

— Je réponds de tout.

Dans la cave, Félicien déposa la caisse sans dire « ouf ! »

Un trou béant avait été creusé dans le sol, au fond de la cave, dans l'angle formé par le mur.

— Essayons ! dit Lacoste.

Félicien prit la caisse, et, doucement, il la fit glisser dans le trou où elle s'enfonça.

— C'est parfait ! fit l'aubergiste ; vous avez pris vos mesures à merveille.

A présent, vous pouvez remonter là-haut.

Moi, je fermerai le trou.

— Seulement, m'sieu Lacoste, motus là-dessus, hein !

— Va bien ! On sera muet comme une carpe ! As pas peur !

Félicien remonta, prestement, laissant l'aubergiste accomplir sa besogne.

Dans la grande salle de l'auberge il retrouva Benoîte.

— Ça y est ! fit-il. La besogne est faite ! Mademoiselle sera tranquille.

Puis, il soupira profondément et reprit :

— Ah ! ils nous en donnent du tintouin, ces gueux de Prussiens !

Sans compter qu'à cause de leur fichue guerre, notre hymen a encore été retardé, ma pauvre Benoîte !

Tenez, quand je pense à ça, tout de bon, j'enrage !

Quand on songe que nous devrions être mariés depuis vingt jours !

Tonnerre, quelle guigne !...

L'aubergiste, cependant, reparut.

— Ça y est ! dit-il. A présent, ils seront malins s'ils dénichent notre cachette !

— Va bien ! répondit Félicien, joyeux.

— Le papa de la demoiselle tarde bien, il me semble, fit Lacoste.

Il ne faut pas plus de dix minutes pour aller chez le père David, et il y a près d'une heure qu'il est parti.

Que fait-il donc ?

La petite porte qui ouvrait sur la route s'ouvrit, brusquement.

Le conducteur, Jean-Paul, entra ; puis, il referma la porte, non sans prendre soin d'abattre une barre de fer qui la fermait solidement.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Lacoste.

Jean-Paul paraissait terrifié.

— Là ! Là ! fit-il... A vingt pas d'ici ; je viens de les voir...

— Qui donc ?

— Eux !... Trois cavaliers, avec des lances.

— Pas possible ! Des uhlans, sans doute ! Tonnerre de Dieu !

— Écoutez !

Effectivement, on entendait, de manière très distincte, sur la route, le pas cadencé de plusieurs chevaux, et un cliquetis d'armes, qui montait dans la nuit silencieuse.

Jean-Paul, blême, tout tremblant, s'était laissé choir sur une chaise.

Il n'avait pas une goutte de salive dans la bouche.

— Faut voir ! dit Lacoste.

Il se plaça derrière les vitres de la fenêtre et regarda au dehors.

— Éteignez la lampe ! fit Jean-Paul ; s'ils voient de la lumière, ici, ils sont bien capables d'y entrer et nous serons fichus !

Lacoste vit passer, sur la route, trois silhouettes de cavaliers, dont les lances piquaient le ciel.

— C'est vrai, hélas ! Ce sont eux !

Allons, ils viennent, décidément.

A la grâce de Dieu !

— Je fumais dehors, dit Jean-Paul ; je les ai vus venir à travers champs.

— Il faudrait prévenir les francs-tireurs qui bivouaquent sous bois ! dit Félicien... J'y vais !

— Restez ! dit Benoîte avec épouvante.

— Observons d'abord !... dit Lacoste.

— Oh ! oui, restez ! fit Jean-Paul, suppliant.

Attendez que je sois parti.

Fichue idée que j'ai eue de venir ici, tout ça pour gagner vingt malheureux francs.

Je les donnerais, de bon cœur, pour être chez nous !

— Est-ce qu'ils se sont éloignés ? demanda Félicien.

— Je ne vois plus rien ! répondit l'aubergiste.

Félicien, alors, entr'ouvrit, doucement, la fenêtre, et regarda au dehors.

— Je les vois, fit-il. Ils se sont arrêtés ; ils causent entre eux.

Le géant étouffa un cri de colère.

Ses yeux brillèrent.

Ses narines s'enflèrent et un sanglot rauque éclata sur ses lèvres.

Puis, rapide, il marcha vers la cheminée. Il prit le fusil de l'aubergiste qui y était accroché.

Il l'arma, revint vers la fenêtre, mit en joue et dit, terrible :

— Tonnerre de Dieu ! J'en descendrai au moins un !

— Grâce ! gémit Jean-Paul.

Lacoste détourna l'arme de Félicien au moment où il allait faire feu.

— Malheureux ! dit-il. Vous devenez fou, je pense.

Vous voulez donc nous faire fusiller !

Nous ne sommes pas soldats. Nous n'avons pas le droit de nous servir de nos armes.

Vous serez bien avancé quand vous en aurez descendu un.

Ils reviendront deux cents et que ferons-nous, à deux, contre une troupe considérable ?

Nous nous ferons tuer bêtement, sans aucun profit.

J'aime mon pays tout autant que vous, et je souffre, aussi, de « les » voir ici.

Mais, hélas ! nous n'y pouvons rien individuellement.

Remettez donc cette arme à sa place, ou, mieux, cachez-la pour nous défendre si on nous attaque ; mais nous ne pouvons pas prendre l'offensive.

— Bien dit, m'sieu Lacoste ! fit Jean-Paul.

Voilà qui est bien parlé, et, tonnerre, je nous y connaissions !

— Vous avez raison ! dit Félicien.

Il remit le fusil en place et regarda Jean-Paul avec mépris.

Puis, il s'assit, et Lacoste vit, alors, non sans émotion, le géant pleurer de grosses larmes.

— Que font-ils donc là ? reprit l'aubergiste ; on dirait qu'ils tiennent conseil.

Le papa de la demoiselle de là-haut les rencontrera, sans doute, en revenant ici. Il nous dira ce qu'il en est.

Par prudence, il referma la fenêtre, et s'assit, à son tour, pensif.

— Ben sûr, je ne me coucherai pas, fit Jean-Paul : je rêverais tout le temps ; je verrais des scènes de carnage !

Quel guignon ! Pourvu qu'il ne soit rien arrivé, au logis, en mon absence ! Puisqu'ils sont ici, ils doivent être chez nous à plus forte raison.

Tonnerre de tonnerre, que le diable patafiole ces sacrés voyageurs qui m'ont amené ici pour me faire gagner une méchante pièce de vingt francs ! Misère !



LES DEUX HOMMES PORTAIENT UNE FEMME. (PAGE 124.)

Lacoste se leva.

— Je vais monter au deuxième pour voir si l'on aperçoit, toujours, dans le petit bois, les feux du bivouac des francs-tireurs.

— Eh! bien, bonne nuit, monsieur Lacoste... dit Félicien... Moi, je m'en vais!...

— Vous avez tort! répliqua l'aubergiste.

— Pourquoi?

— Il n'est pas prudent de retourner au château en ce moment.

— Moi! dit Jean-Paul, je ne sortirais pas pour cent mille francs! Ah! mais non, pas pour un million!

— Feignant! fit encore Félicien.

— Quien! répliqua Jean-Paul... Je ne suis pas brave, moi!

— Ça se voit! Allons, bonsoir.

Mademoiselle est seule au château, avec sa femme de chambre et un vieux domestique ; elle peut avoir besoin de moi.

S'il arrivait quelque chose, là-bas!

D'ailleurs, j'ai hâte de dire à mademoiselle que la caisse est en lieu sûr.

— Alors, bonne nuit! fit Lacoste, et il serra la main de Félicien, qui, après avoir regardé par la fenêtre, et sûr que la route était libre, ouvrit la porte au grand effroi de Jean-Paul.

— A demain, Benoîte.

— Soyez prudent.

— Je veux me conserver pour vous, ma Benoîte adorée.

— Fermez donc la porte, à la fin des fins!... dit Jean-Paul.

Félicien haussa les épaules et sortit.

Benoîte reprit la place qu'elle occupait lors de l'arrivée du fermier et de Noémie à l'auberge, et elle poursuivit son ouvrage interrompu.

L'aubergiste reparut, un moment après.

— Félicien est parti? demanda-t-il à Benoîte.

— Oui, monsieur Lacoste, et je suis bien inquiète à son sujet.

S'il allait lui arriver quelque chose! Oh! j'aurais dû le retenir.

Lacoste ne l'écoutait pas ; il réfléchissait profondément.

Plusieurs fois, il marcha vers Benoîte, comme s'il avait voulu lui parler ; mais on eût dit qu'il n'osait pas.

Enfin, il parut décidé.

— Benoîte, fit-il.

— Monsieur?

L'aubergiste attira la jeune fille dans un coin de la salle afin que Jean-Paul ne pût entendre ses paroles.

— Benoîte, fit-il, tu es comme moi, tu aimes ton pays?

— Oui, mais...

— Eh bien, ils sont ici, nous venons de les voir !

Benoîte frissonna.

— Oui ! dit-elle, ils viendront tous, comme le pensait monsieur le maire ; la guerre durera, et, par suite, mon mariage avec Félicien se trouvera retardé indéfiniment.

Lacoste reprit :

— Écoute, Benoîte, j'ai une idée.

— Laquelle ?

— Il faudrait, peut-être, prévenir les francs-tireurs de ce qui se passe.

— Vous avez raison, monsieur Lacoste.

— Eh ! bien, veux-tu courir vers le petit bois ? Ce sera facile. En longeant le fossé, tu ne courrais aucun danger ; tu préviendrais les francs-tireurs que trois uhlans sont entrés dans le pays.

— J'y cours !

— Sois prudente !

— Comptez sur moi.

— Passe par la cour ; sors par la porte cochère : il ne faut pas que ce feignant — il montra Jean-Paul — te voie sortir.

— C'est dit !

Benoîte sortit, par la cuisine, sans ajouter une parole.

Pour se donner une contenance, Lacoste bourra sa pipe, qu'il alluma, et il se mit à fumer, tout en prêtant, attentivement, l'oreille à tous les bruits.

Il avait l'ouïe fine, car il perçut un grincement sourd, au dehors.

Il reconnut le bruit que faisait, en se fermant, la porte cochère de l'auberge ouvrant sur la route : Benoîte venait de sortir.

Alors, Lacoste, subitement, fut épouvanté de son action.

Il trembla qu'il n'arrivât malheur à Benoîte.

Un grand quart d'heure se passa ainsi.

L'inquiétude de l'aubergiste grandissait de minute en minute.

Jean-Paul, très las, s'était assoupi sur sa chaise.

Il ronflait comme un tuyau d'orgue.

Soudain, Lacoste pensa, derechef, au voyageur qui était allé chez le cabaretier David pour commander la carriole.

Que faisait-il donc ?

Au même instant, on entendit, sur la route, un bruit étrange.

On eût dit qu'une troupe nombreuse de cavaliers arrivait, à fond de train.

Le bruit se rapprocha.

Jean-Paul se réveilla en sursaut, écouta, et, à demi mort de frayeur, il alla se cacher dans la cuisine.

Lacoste marcha, précipitamment, vers la fenêtre, et vit les trois

uhlans passer, de nouveau, devant l'auberge. A deux cents pas de là, au lieu de poursuivre leur marche sur la route, ce qui devait les conduire au bivouac des francs-tireurs, ils se jetèrent à travers champs.

Mais, tout à coup, une lueur brilla dans la nuit, et un coup de feu retentit ; puis, un autre ; puis, un troisième.

Il y eut un instant de silence ; puis, une quatrième détonation retentit ; et fut, aussitôt, suivie d'un cri qui fit frissonner l'aubergiste.

Il avait cru reconnaître la voix de Benoîte.

Lacoste, immobile, les dents serrées, les poings crispés, vit les trois cavaliers poursuivre leur route et disparaître.

Jean-Paul reparut dans la salle.

Comme il allait parler, on heurta à la porte, violemment.

On frappait, à coup sûr, avec des crosses de fusil.

— Ouvrez, fit une voix.

Jean-Paul disparut, derechef.

Lacoste leva la barre de la porte et ouvrit.

Aussitôt, quatre francs-tireurs, un sous-lieutenant, un sergent, et deux hommes, parurent.

Les deux hommes portaient une femme.

— Benoîte ! cria Lacoste au désespoir... Morte !

— Non, blessée ! répondit le sergent.

— Félicien ! fit la servante.

Puis, elle s'évanouit.

Benoîte revenait à l'auberge, avec un détachement de francs-tireurs qu'elle guidait, quand ils avaient aperçu les uhlans qui venaient de se jeter à travers champs.

Les francs-tireurs avaient fait feu sur les cavaliers sans les atteindre.

L'un d'eux avait riposté, et la balle de sa carabine avait touché Benoîte à la cuisse.

La servante était tombée.

Elle avait vainement essayé de se remettre debout.

Lacoste ne s'était pas trompé.

Le cri qu'il avait entendu avait bien été poussé par la jeune fille.

— Je leur revaudrai ça ! dit l'aubergiste, farouche. Le premier qui tombera sous ma main...

Il se rapprocha de Benoîte, toujours évanouie, et qu'on avait étendue sur la table, en glissant, sous sa tête, un paquet de linge en guise d'oreiller.

— Et pas de médecin ! fit Lacoste qui était désespéré.

— Si fait... Je suis médecin, dit le sous-lieutenant. Je vais examiner la blessure ! Écartez-vous !

Il fit comme il avait dit.

— Eh! bien? demanda l'aubergiste.

— Ce n'est pas grave!... répondit l'officier, mais il faudrait transporter cette pauvre fille à l'hôpital; là, seulement, on la soignera convenablement.

— Je m'en charge! fit Lacoste... Au besoin, je la porterai sur mon dos! Pauvre Benoite... et c'est moi qui suis cause de ce malheur!

L'officier, cependant, causait avec son sergent.

— Nous passerons ici la nuit, dit-il; nous rejoindrons le détachement au petit jour.

En attendant, je vais placer nos deux hommes, en sentinelle, sur la route. Ils nous préviendraient si les uhlans reparaissaient.

Vous, sergent, restez ici et veillez au grain.

Je serai de retour dans un quart d'heure.

— Mais, mon lieutenant, j'irai placer les hommes, si vous voulez...

— Non, merci; je préfère choisir moi-même leur poste...

A tout à l'heure!

Le jeune officier sortit avec les deux francs-tireurs.

Lacoste et le sergent transportèrent Benoîte, toujours évanouie, dans une chambre du premier étage.

Lacoste réveilla l'une des servantes de l'auberge, qu'il laissa près de la blessée.

Le sergent, après avoir aidé l'aubergiste à porter Benoîte, était revenu dans la grande salle.

Il avait allumé une cigarette et il fumait, pensif, en attendant le retour de son chef.

Soudain, Noémie Besnarais parut.

Effrayée par les détonations qu'elle avait entendues, craignant que son père nourricier ne fût en danger, elle s'était levée, habillée en toute hâte, et elle était descendue pour demander des renseignements.

A son aspect, le sergent se leva et la salua, militairement; mais, tout à coup, il recula et fit un mouvement de surprise.

— Vous! fit-il.

La jeune fille le reconnut, elle aussi, brusquement, et jeta un cri de frayeur.

— Ciel! Roger... fit-elle.

— Vous, mademoiselle!... Comment donc êtes-vous ici? demanda le sergent, qui avait pâli.

C'était bien, en effet, le vicomte Roger de Pardayant.

— Que vous importe?... répondit Noémie.

Le sergent allait interroger, de nouveau, la jeune fille, quand Lacoste reparut.

L'aubergiste expliqua, à Noémie, ce qui s'était passé.

Il témoigna toute la surprise qu'il éprouvait de n'avoir pas revu, encore, le fermier ; mais, à présent, il ne pouvait tarder à revenir.

La jeune fille, à demi rassurée, se retira, ayant hâte, aussi, d'échapper aux regards de Roger.

Seul avec l'aubergiste, le sergent apprit de lui tout ce qu'il savait sur la jeune fille.

Cependant, l'officier rentra.

— Là !... fit-il, les hommes sont placés ; personne ne peut passer, sur la route ni aux alentours, sans être vu.

A présent, sergent, puisque l'occasion s'offre à nous, il faut la saisir ; profitons-en pour casser une croûte : je meurs de faim et de soif.

Pouvez-vous nous donner à manger, monsieur l'aubergiste ?

— Certainement.

— Servez-nous du jambon, une volaille froide, ce que vous voudrez.

— A l'instant.

— N'oubliez pas le liquide. Apportez toujours trois bouteilles, car vous trinquerez bien avec nous ?

— Avec plaisir !

L'officier dégrafa son sabre, au ceinturon duquel la gaine d'un revolver d'ordonnance était accrochée ; puis, il roula une cigarette, qu'il fuma, en attendant que Lacoste servît.

— Tout de même, nous les avons ratés ! C'est dommage !

Que diable sont-ils venus chercher en ce village ?

Le gros de l'armée ennemie est encore à quarante kilomètres d'ici, au moins ?

Ce sous-lieutenant devait avoir vingt-cinq ans environ.

Il portait, avec élégance, un coquet uniforme bleu, à boutons d'argent, sur lequel son galon brillait.

Il était grand et maigre ; mais il devait être, pourtant, très robuste.

C'était, à coup sûr, un homme d'une intelligence supérieure.

Ses grands yeux noirs, ardents, illuminaient son visage, aux traits durs et au teint mat.

Sa barbe rousse était longue et taillée en pointe ; ses moustaches cachaient ses lèvres très fortes et rouges.

Médecin distingué, élève d'un de nos plus célèbres docteurs, il s'était engagé, dès le début de la guerre, préférant servir son pays les armes à la main, prêt, d'ailleurs, à l'occasion, à le servir, aussi, comme médecin.

Il s'était décidé à partir comme franc-tireur, parce que le commandant du bataillon, régulièrement constitué, était de ses amis.

Il se nommait Frédéric Gerfault.

Lacoste, cependant, reparut, et mit, sur une table, un poulet froid, un jambon entamé, du fromage et du pain.

— Dommage qu'on ne puisse pas envoyer une part de ce souper aux camarades qui se morfondent là-bas ! dit Frédéric.

Asseyez-vous, sergent, et mangeons.

Il remarqua, seulement alors, la physionomie du sergent.

Roger, livide, à présent... était tout bouleversé.

— Qu'avez-vous donc, sergent ? demanda-t-il.

— Moi, rien ! répliqua Roger.

L'aubergiste déboucha les bouteilles.

— Allons, à table ! fit l'officier.

Le vicomte se mit à table et l'officier le servit.

— On ne souperait pas mieux au boulevard ! fit Roger, qui voulait cacher, à son chef, l'émotion qu'il ressentait.

— Oh ! vous, sergent, on vous connaît : vous êtes un noceur ! dit Frédéric.

Vous avez fait les quatre cent dix-neuf coups, à ce qu'on dit.

— Je me suis amusé !

— Vous êtes ruiné à ce qu'il parait ?... Est-ce vrai ?

— C'est vrai, malheureusement !

J'ai été mis, à vingt ans, en possession de mon patrimoine, et il ne m'en reste que peu de chose.

— Quel appétit !

— Oh ! J'ai été aidé, comme vous pensez.

— Mais vous avez de la famille encore ?

— Une tante millionnaire ; mais avec qui je suis en mauvais termes.

— Tant pis !

— Bah ! fit le sergent en vidant son verre, je bois, pourtant, à sa santé !

— C'est que vous espérez qu'elle changera d'avis si elle vit longtemps.

L'officier se mit à rire.

Il mangeait avec un formidable appétit. Il ne restait plus, du poulet, que la carcasse, quand il attaqua le jambon.

Il avait bu en conséquence.

Les trois bouteilles étaient vides.

— Il est excellent, votre vin, monsieur l'aubergiste, dit l'officier ; veuillez nous en apporter encore une bouteille.

Rien n'altère comme le jambon. Vraiment, je mourais de faim.

Ça va déjà mieux !

Il servit, encore, le sergent, et coupa, pour lui-même, une large tranche de jambon.

— Mais puisque vous êtes ruiné, que comptez-vous faire après la guerre ?

— Oh ! Je ne me préoccupe pas de ça. A quoi bon ?

Si je suis tué, je n'aurai plus besoin de rien ! répliqua Roger, mélancoliquement.

— Vous êtes philosophe !

— Par raison !

— Mais si vous n'êtes pas tué — c'est, d'ailleurs, la grâce que je vous souhaite.

— Si je ne suis pas tué... Eh ! bien, mais...

— Vous vous marierez c'est une ressource.

Roger tressaillit.

— C'est une ressource quand la femme est riche! répondit-il, en s'efforçant de plaisanter...

Or, les femmes riches veulent des gens en situation ou riches eux-mêmes.

— Bah ! on trouve à se marier richement quand on est, comme vous, vicomte de Pardayant.

Il y a bien, de par le monde, des filles de bourgeois, riches, qui sont ravies de devenir vicomtesse.

— Lieutenant, si je me marie je vous inviterai à ma noce !... fit Roger.

— C est dit ! A votre santé !

Le petit vin clairet de Lacoste se buvait facilement ; mais il fallait le connaître...

Ce vin, léger en apparence, était, au contraire, très chaud, et grisait aisément.

Le sous-lieutenant s'en aperçut trop tard.

— Diable ! fit-il avec regret, ce vin-là chauffe diantrement.

Il coule, comme de l'eau, dans le gosier, et il porte à la tête, cependant.

Est-ce que je me serais grisé ?

Il roula une cigarette et reprit la conversation interrompue.

— Ainsi, sergent, vous vous marierez ?

— Mon Dieu, répliqua le sergent avec une ironie qui était quasi douloureuse, il y a trois mois, c'était chose faite.

— Ah !

— Mais tout a été rompu brusquement !

— Pourquoi donc ?

— C'est toute une histoire.

— Eh! bien, si ce n'est pas impossible, racontez-la-moi.

— Volontiers. Mon mariage a été rompu pour une vétille : J'avais une maîtresse.

— C'est permis, à votre âge ! dit l'officier en riant.



... L'AIR DE LA NUIT LUI FIT DU BIEN. (PAGE 130.)

— Ma maîtresse s'était énamourée, de moi, à la folie.

Il faut vous dire que, de notre union, un enfant était né.

— Ça se corse !

— Quand la mâtine a appris que je devais me marier...

— Elle a fait du tapage !

— Juste ! Est-ce qu'elle ne s'est pas avisée de porter notre enfant chez mes futurs parents !

— Diable !

— Si bien qu'on m'a donné mon compte.

Mes futurs parents, et surtout ma fiancée, ayant des préjugés.

L'officier, qui s'était assis, se leva et ouvrit la fenêtre, à laquelle il s'accouda. L'air de la nuit, qui baignait son front, lui fit du bien.

Il se rapprocha de la table et s'assit.

Comme Roger, profondément préoccupé, se taisait, l'officier s'assoupit, soudain.

— Lieutenant, dit le sergent, en tapant sur l'épaule de son chef, vous êtes las ; vous devriez profiter de ce que nous sommes ici pour vous étendre, un peu, sur un lit, et dormir.

Moi, je veillerai, et je vous appellerai en cas d'alerte.

Frédéric hésita un instant; mais il se sentait si mal à l'aise qu'il accepta, finalement, l'offre du sergent.

— Dites-moi, monsieur l'aubergiste, y a-t-il, ici, un lit sur lequel je pourrais m'étendre pour dormir pendant quelques heures ?

— Oui, mon officier... Je vais vous conduire.

— Alors, sergent, à la première alerte, éveillez-moi !

— Comptez sur moi, mon lieutenant.

— Merci ! Monsieur l'aubergiste, je vous suis !

Le jeune homme, complètement gris, sortit en titubant.

Lacoste, ayant allumé la bougie d'un flambeau, précéda l'officier.

Ils traversèrent la cour et se dirigèrent vers le pavillon.

Ils montèrent au premier.

L'aubergiste introduisit l'officier dans la chambre qui se trouvait, à droite, dans le corridor, en face de celle qui précédait celles qui avaient été réservées à Étienne Molay et à Noémie.

— Vous êtes chez vous, mon officier, dit Lacoste.

— Merci ! Ah ! votre vin est traître, monsieur l'aubergiste.

Allons, je vais dormir une couple d'heures et je me réveillerai dispos.

— Bonne nuit !

— Encore merci.

Lacoste se retira.

Demeuré seul, l'officier posa, sur la table, son sabre, qu'il avait emporté; puis, il déboutonna sa tunique, pour être plus à l'aise, et marcha vers le lit.

— Je suis gris ! dit-il, c'est stupide ! Heureusement, le sergent veillera : je serais debout à la moindre alerte !

Il mit sa montre sur la table de nuit, il éteignit la bougie, et il se jeta sur le lit, où il ne tarda pas à s'endormir.

Soudain — il dormait depuis une demi-heure, à peine — il se réveilla en sursaut, et se leva, brusquement.

Il demeura, un instant, immobile, se demandant où il était.

Enfin, il se souvint.

— Est-ce que je dors depuis longtemps? fit-il.

Son ivresse ne s'était pas dissipée encore.

Il voulut voir quelle heure il était et il chercha ses allumettes ; mais il ne les trouva point.

— Diable ! dit-il, que faire ?

Après avoir réfléchi un instant, il décida qu'il descendrait à l'auberge pour s'informer.

Il n'était pas tranquille.

Il avait conscience qu'il ne faisait pas son devoir et cela le troublait.

— C'est cela, dit-il, je vais descendre. Je me sens mieux ; au besoin, je dormirai sur une chaise !

Alors, il prit son sabre, et, à tâtons, il chercha la porte.

Il la trouva, il l'ouvrit, et se trouva dans le corridor.

Toujours à tâtons il essaya de gagner l'escalier.

Les ténèbres, en cette nuit sans lune, étaient profondes, et puis, le jeune homme n'était pas dans son assiette ordinaire.

Soudain, il mit la main sur un bouton de porte, qu'il tourna, machinalement.

La porte s'ouvrit.

L'officier vit, alors, devant lui, un grand espace noir ; mais, au fond, une chambre, dont la porte était ouverte, et qui était éclairée vivement.

Le jeune homme fit quelques pas dans la première chambre et pénétra dans l'autre.

Il était entré dans le logement réservé à Étienne Molay.

Soudain, il vit Noémie endormie.

La jeune fille, en attendant le retour du fermier, avait laissé sa bougie allumée, et, brisée, elle avait fini par s'endormir.

Elle était adorable dans sa pose abandonnée.

Ses beaux bras nus étaient étendus sur le drap, et sa camisole, entr'ouverte, sur laquelle la lumière se projetait, laissait voir sa gorge blanche aux délicates rondeurs.

L'officier, surpris... charmé.... s'arrêta net.

Un sourire passa sur ses lèvres, qui frémirent.

Tout tremblant, non de peur ni d'émotion ; mais de désir, il fit un pas en avant, à la fois inquiet et plein d'audace.

Tout son sang afflua en son cerveau ; son visage, blême, se congestionna ; ses yeux flamboyèrent.

Certes, il n'était pas maître de lui.

Le vin qu'il avait bu troublait ses esprits.

A jeun, il eût pris la fuite, désolé de son intrusion inopinée dans cette chambre.

Mais, en son ivresse, il vit, en perspective, une galante aventure.

Il se dit qu'il se trouvait, à coup sûr, en présence d'une des servantes de l'auberge.

Même, il se persuada que le hasard, qui l'avait à ce point favorisé, le servirait encore.

— Les servantes d'auberge ne sont pas farouches, ordinairement, se répétait-il pour s'enhardir.

Le souvenir d'aventures pareilles, qui lui étaient arrivées, déjà, passa, rapidement, en son esprit.

Alors, bien décidé, il mit, sur la table, son sabre, qui l'embarrassait, et il marcha vers le lit.

Mais, comme il titubait légèrement, il heurta le guéridon sur lequel était posé le flambeau, et, au bruit qu'il fit, la jeune fille se réveilla.

Le flambeau, cependant, avait été renversé, et la bougie s'était éteinte.

— Est-ce toi? demanda la jeune fille, croyant qu'Etienne revenait enfin.

— Bon! se dit l'officier, elle attendait quelqu'un! Je ne m'étais pas trompé. Elle n'est pas farouche!

Cependant, il ne répondit pas.

Mais il étendit les bras en avant et saisit, brusquement, la jeune fille.

— Qui va là?... cria Noémie, plus morte que vive.

— Tais-toi! fit l'officier. Tais-toi, méchante!...

Et il mit sa main sur la bouche de la jeune fille, dont les cris, les appels, qui auraient pu faire connaître, à l'officier, sa terrible méprise, furent ainsi étouffés.

Noémie s'épuisa vite dans une résistance dont l'officier, très robuste, eut aisément raison, et elle s'évanouit.

. . . .

Un coup de feu retentit, et fut suivi, presque aussitôt, de trois autres détonations.

Le jeune officier, qui s'était endormi d'un sommeil de plomb, sur un fauteuil, dans la chambre de Noémie, avait été réveillé par la première détonation.

Vite, il se leva.

En un clin d'œil, il se remémora, vaguement, les événements de la veille, et il se préoccupa de « sa conquête ».

Il marcha vers le lit, étendit les bras dans l'obscurité, toujours profonde, et palpa le corps de la jeune fille qui était encore évanouie.

— Elle dort! se dit-il. Pauvre petite! Ne la réveillons pas!

Il saisit son sabre, qu'il avait laissé sur la table, gagna la porte et passa dans le corridor, à tâtons.

Il entendit dans la cour, puis, dans l'escalier, le pas précipité d'un homme.

Comme il était en haut de l'escalier, une faible lueur éclaira subitement les degrés.

L'officier reconnut son sergent qui portait une lanterne.

— Eh ! sergent ! cria-t-il.

— Alerte, mon lieutenant, fit Roger, vite, vite.

C'était, en effet, le vicomte Roger de Pardayant.

L'officier rejoignit rapidement Roger.

— Les cavaliers ont reparu !... dit celui-ci...

L'un de nos hommes a fait feu sur eux.

Ils ont riposté sans l'atteindre et ont encore disparu.

— Bien, marchons !

Dans la salle, le jeune officier ceignit son ceinturon, mit le revolver à la main et se disposa à sortir avec le sergent.

Soudain, l'un des francs-tireurs entra, conduisant le fermier Étienne Molay, le père nourricier de Noémie Besnarais.

En le voyant, Lacoste qui ne s'était pas couché et qui, à diverses reprises, était sorti sur la route, inquiet de ne point le voir revenir, fit deux pas au-devant de lui.

— Lieutenant, fit le franc-tireur, je vous amène un homme qui a surgi, tout à coup, sur la route, après la fuite des cavaliers sur qui j'ai fait feu à l'instant.

Ce doit être un espion !

— Vous vous trompez, dit Lacoste, je le connais ; c'est un voyageur arrivé hier soir ici et j'étais inquiet de ne pas le revoir.

Puis, s'adressant au fermier :

— Qu'êtes-vous donc devenu ? Pourquoi ne vous a-t-on pas revu ?

Le fermier s'expliqua :

— Je l'ai échappé belle, dit-il.

Hier, comme je revenais ici, à grands pas, après avoir vu le cabaretier, qui m'a promis de mettre, ce matin, sa carriole à ma disposition, je vis venir, devant moi, trois cavaliers.

Soudain, ils s'arrêtèrent.

Sûr que je me trouvais en présence de soldats français, je poursuivis ma route, sans crainte.

Mais je m'aperçus de mon erreur : les cavaliers étaient des uhlans, et, avant que j'eusse pu prendre une décision, deux des cavaliers qui m'avaient aperçu sautèrent de cheval, s'approchèrent de moi, me saisirent, me garrottèrent, me mirent un bâillon.

Puis, je fus jeté sur l'un des chevaux, que son cavalier enfourcha, et les trois uhlans firent demi-tour.

— Poursuivez, monsieur! dit l'officier, poursuivez!

— Nous passâmes comme une trombe devant l'auberge, reprit le fermier.

— Nous avons vu, en effet, les trois cavaliers passer rapidement! dit Lacoste.

— A deux cents pas d'ici, au lieu de poursuivre leur chemin sur la grande route, les uhlans filèrent à travers champs.

— C'est cela!

— Plusieurs coups de feu retentirent; deux balles sifflèrent à mes oreilles. Le cheval qui me portait, ainsi que son cavalier, détalait rapidement, bien qu'un peu en arrière des autres à cause de la charge.

» Je souffrais beaucoup.

» Pendant plus d'une heure nous courûmes ainsi, dans la nuit.

» Enfin, on s'arrêta.

» Un instant après, toujours garrotté et bâillonné, je me trouvai devant un officier.

» En quel pays, je l'ignore.

» C'était dans la salle basse d'une ferme, à ce qu'il m'a semblé.

» J'appris, alors, ce qu'on voulait de moi.

» Les uhlans avaient été chargés d'amener devant l'officier, de gré ou de force, un habitant quelconque de Lagny.

» On voulait lui demander des renseignements précis.

» Je n'ai pu savoir lesquels.

» L'officier m'interrogea d'abord sur ce point :

» — Y a-t-il des francs-tireurs dans les environs?

» Je répondis que je l'ignorais.

» Je dis que j'étais étranger au pays où je passais seulement comme voyageur.

» L'officier, un grand gaillard, à mine hautaine, crut que je mentais et me menaça de me faire fusiller si je ne répondais pas avec précision aux questions qu'il me posait.

» Je parvins enfin à le persuader que je disais vrai en lui montrant les papiers que je porte et qui établissent mon identité de manière parfaite.

» Alors, il entra en une grande colère.

» Je ne comprenais pas ses paroles, car il parlait en allemand; mais je me rendis compte qu'il était furieux de la méprise de ses hommes.

» Je restai seul, l'officier disparut.

» Quelques heures après, on me fit monter sur un cheval, en croupe d'un cavalier que deux autres escortaient, et nous nous remîmes en route dans la nuit.

» Sans doute, nous refîmes le même chemin, car, une heure après, comme il faisait petit jour, je me retrouvai à l'endroit même où les uhlans, quittant la route qui passe devant l'auberge, s'étaient jetés, la veille, à travers champs.

» On me fit descendre de cheval.

» C'est alors qu'un coup de feu retentit.

» Je vis à deux pas de moi une sentinelle, c'était ce soldat — il montra le franc-tireur — il avait tiré sur les cavaliers qui ripostèrent, tout en fuyant, et qui disparurent.

» Ce soldat, me menaçant de son arme qu'il avait vivement rechargée, m'ordonna de le suivre ici, et j'obéis d'autant mieux que j'avais hâte, moi-même, de m'y retrouver...

» Voilà! »

— Il n'y a pas un instant à perdre, fit le lieutenant des francs-tireurs, filons ; rejoignons le détachement, il faut que le commandant sache ce qui s'est passé ici.

Il jeta une pièce d'or sur la table.

— Pour notre dépense, monsieur l'aubergiste, fit-il.

En avant, vous autres!

Il sortit, suivi par ses hommes.

Dehors, il rallia l'autre sentinelle qu'il avait posée, et les soldats disparurent, bientôt, au loin, dans l'aube naissante.

— Ma fille, ma fille! dit le fermier à l'aubergiste; elle a dû être bien inquiète!

— Elle est dans sa chambre! Je pense qu'elle s'est endormie... répondit Lacoste... Alors, vous aurez la voiture?

Le fermier tira sa montre :

— Cinq heures! fit-il. Oui, la voiture sera devant la porte dans un quart d'heure.

Je vais prévenir Noémie et lui dire de se tenir prête.

La pauvre enfant, comme elle a dû être inquiète!

Il monta l'escalier quatre à quatre et passa dans la chambre de la jeune fille.

— Noémie! Noémie! fit-il.

La jeune fille fut tirée de son évanouissement par les appels de son père nourricier.

Une faible lueur pénétrait dans la chambre.

La jeune fille reconnut le fermier.

— C'est toi! dit-elle. Enfin, je te revois!

Elle se souleva péniblement sur sa couche.

— Oh! quel affreux cauchemar! dit-elle en passant la main sur son front.

— Quoi donc, mon enfant?

— J'ai rêvé qu'un homme était entré ici, s'était approché du lit et, m'ayant prise dans ses bras, me parlait; puis, je me suis évanouie!

— Folle!

Le fermier s'aperçut que le flambeau était tombé du guéridon sur le plancher.

— J'avais laissé la bougie allumée, en attendant ton retour, dit Noémie, mais, brisée par la fatigue, je me suis endormie.

— Et, en rêvant, tu auras étendu le bras et fait tomber le flambeau. Malheureuse, tu pouvais incendier la maison et te réveiller au milieu des flammes!

Comment te sens-tu, à présent? Es-tu moins lasse?

— Il me semble que je ne pourrai pas me tenir debout. Je souffre!

— C'est que le cabaretier a consenti à me louer sa carriole et qu'elle sera, devant la porte de l'auberge, à notre disposition, dans quelques minutes.

Il faudrait donc que tu te lèves, mon enfant, et que tu t'habilles.

Il faut que nous soyons aujourd'hui même à Paris.

— Oui, oui, tu as raison, je vais me lever. Je descendrai dès que je serai prête.

— Hâte-toi.

— Oui.

Le fermier redescendit dans la salle.

La jeune fille essaya de se lever.

Elle était sans forces.

Elle défaillait.

Cependant, elle s'habilla, non sans peine, cherchant à se rappeler les détails de ce rêve affreux qu'elle avait fait, et se demandant vainement si elle avait rêvé, ou si ce prétendu rêve avait été une chose réelle.

Enfin, elle se trouva prête.

Le fermier lui ayant recommandé de se hâter, elle descendit.

Elle retrouva le fermier dans la grande salle de l'auberge où dix paysans réunis s'entretenaient des événements de la nuit.

Le fermier était très entouré.

On le considérait comme un héros.

On l'interrogeait, on se répétait son récit.

La consternation était générale !

Félicien, cependant, prévenu de ce qui s'était passé par une servante de l'auberge, avait apporté un brancard, et, désespéré, il se disposait à porter la pauvre Benoîte, avec l'aide d'un voisin, à l'hôpital de Meaux.

— Ils me le paieront! répétait le géant dont la rage grandissait.

Dès que Benoîte sera à l'hôpital, je m'engagerai.



... IL L'AVAIT SURPRIS UN REVOLVER A LA MAIN. (PAGE 139.)

On n'a pas voulu de moi quand j'ai passé la revision ; mais je m'engagerai, au besoin, dans une compagnie de francs-tireurs.

Tonnerre, je serai rudement satisfait le jour où je vengerai ma pauvre Benoite.

La carriole du cabaretier attendait devant la porte de l'auberge.

— Nous partirons quand tu seras prête, mon enfant, dit le fermier à Noémie.

— Je suis prête, dit-elle.

— Alors, en route!

Le fermier paya sa dépense.

Noémie, aidée par son père nourricier, monta dans la voiture et s'assit auprès de lui.

— Bon voyage! leur dit Lacoste.

— Bon voyage! crièrent les paysans au fermier, qui avait failli être fusillé par les ennemis.

— Merci!

La carriole s'éloigna.

Jean-Paul était reparti, comme il l'avait dit, au petit jour, et tout tremblant.

Une demi-heure après le départ du fermier et de la jeune fille, Félicien et un voisin complaisant sortirent de l'auberge portant sur un brancard la pauvre Benoîte qui souffrait éperdument et suppliait son fiancé de la tuer.

Elle aimait mieux être morte que de souffrir autant!

Félicien, profondément secoué, pleurait à chaudes larmes et s'efforçait de réconforter la pauvre créature.

Lorsque Félicien et son camarade arrivèrent dans le petit bois où les francs-tireurs avaient bivouaqué, pendant la nuit, et qu'il leur fallait traverser pour se rendre à Meaux, ils apprirent, par un paysan qu'ils rencontrèrent, que les francs-tireurs étaient déjà loin.

Ils avaient reçu l'ordre, par une estafette, de se porter en toute hâte en avant.

— Oh! je les retrouverai, dit Félicien. Je compte bien m'engager dans leur troupe.

XVIII

L'INTERROGATOIRE DU DOCTEUR

En arrivant boulevard Beauséjour, en l'hôtel du banquier Besnarais, à qui il ramenait sa fille Noémie, le fermier Etienne Molay trouva un télégramme de sa femme, la Fanchette, le rappelant en toute hâte.

Deux fois, déjà, depuis le départ du fermier, des détachements de soldats ennemis avaient occupé la Ferme-Blanche et la Fanchette, affolée, avait déploré, en ces terribles circonstances, l'absence de son mari.

Etienne Molay était donc parti, séance tenante, non sans avoir raconté pourtant, au banquier, les événements qui s'étaient produits au cours du voyage qu'il avait fait avec Noémie.

La vie, à l'hôtel, reprit comme par le passé.

M. Besnarais déployait une prodigieuse activité, en présence des désastres, dont les nouvelles arrivaient de jour en jour plus fréquentes et plus alarmantes.

En quinze jours, à la Bourse, il avait perdu quatre cent mille francs.

La moitié de sa fortune était engagée, en outre, dans des spéculations qui eussent été fort avantageuses, sans la guerre, mais qu'il fallait déjà considérer comme aléatoires, et le banquier s'efforçait de s'en dégager, même en subissant de graves pertes, préférant celles-ci à une ruine quasi complète.

Enfin, Paris fut investi.

Le siège commença.

Il ne fut plus question d'affaires.

Toutes les forces furent concentrées sur la défense.

C'est alors que le banquier se rendit compte, avec épouvante, des pertes que cette guerre imprévue lui faisait subir.

Il établit son bilan et constata qu'il ne lui restait plus que deux cent mille francs et son hôtel du boulevard Beauséjour.

Ainsi, en un mois, de par les circonstances, il avait perdu cette fortune qu'il avait si laborieusement gagnée!

Lorsqu'il apprit cette nouvelle, M. Besnarais fut saisi par le désespoir.

Il s'enferma dans son cabinet et ne voulut voir personne.

La perte de sa fortune — cette fortune de laquelle il était si fier — l'avait transformé.

Il avait reçu un coup terrible.

On craignit, un instant, que sa raison n'y résistât point.

Il vieillit, alors, de dix ans en quelques jours!

Il errait, comme une âme en peine, dans son hôtel, ou dans le petit parc, marchant à grands pas, prononçant des paroles inintelligibles, et, parfois, s'arrêtant, morne, fixant le vide avec un regard atone, éteint, qui ne voyait pas!

Vainement, madame Besnarais essayait de le réconforter.

Il ne sortait plus, ne s'intéressait à rien.

Il ne mangeait pas et ne dormait plus.

Cet homme, si actif, demeurait, durant des journées entières, affaissé sur un fauteuil, pensif, sans mot dire!

Chaque jour, en lui, le désespoir faisait son œuvre et l'abattait davantage!

Un soir, son valet de chambre l'avait surpris un revolver à la main.

Effrayé, le domestique lui avait enlevé son arme que le banquier lui avait laissé prendre sans résistance.

Depuis, madame Besnarais veillait, sans cesse, sur son mari.

Le bon docteur Trévenenc, qui le soignait, prévoyait, à courte échéance un fatal dénouement.

Il n'avait point osé le dire encore à madame Besnarais.

Deux mois environ s'étaient écoulés depuis que Paris était assiégé.

On était, alors, aux premiers jours du mois de novembre.

Noémie, qui était sortie, vers deux heures après midi, pour faire visite à une de ses amies, rentra en voiture à l'hôtel.

Elle avait été prise subitement de frissons, elle avait la fièvre.

Elle dut se mettre au lit, grelottante.

On attendait le docteur qui devait venir, à son heure habituelle, voir M. Besnarais.

Lorsqu'il arriva, il se rendit, aussitôt, au chevet de Noémie.

Il examina la malade avec soin.

— Voilà qui est étrange! fit-il...

— Est-ce que ma fille est en danger, docteur? demanda madame Besnarais qui perdait courage sous les coups répétés que le sort lui portait.

— Non, madame, rassurez-vous! fit M. Trévenenc pour ne pas alarmer la mère.

— Il faudrait prévenir mon mari, dit madame Besnarais.

— Oui, prévenons-le!...

Sachant sa fille malade, il s'arrachera peut-être à ces préoccupations qui le minent...

Cela établira en son esprit une diversion salutaire!...

Voilà une bonne idée!

Je me charge de la mettre en œuvre...

Je verrai M. Besnarais tout à l'heure, et je le préviendrai!...

Quant à Noémie, attendons... Je ne peux rien dire encore, je reviendrai ce soir...

Le docteur ne s'était pas trompé.

Lorsque le banquier sut que sa fille, qu'il adorait, était malade, il voulut la voir, il interrogea le docteur... qui fit Noémie plus gravement malade qu'elle n'était, à coup sûr.

M. Besnarais, distrait de ses pensées, débarrassé de cette idée fixe qui troublait son esprit, sembla sauvé...

Quand M. Trévenenc revint, le soir, à l'hôtel, il trouva le banquier au chevet de sa fille.

Noémie avait eu un accès de délire, au cours duquel elle avait appelé « à l'aide », et repoussé un être imaginaire qui s'approchait de son lit, disait-elle. A présent, la jeune fille était plus calme.

Le docteur l'examina de nouveau :

— C'est singulier! dit-il sur le même ton que le « Voilà qui est étrange » par lui prononcé le matin.

— Eh ! bien? demanda Besnarais.

Le banquier et sa femme attendirent avec angoisse la réponse du docteur.

Celui-ci se taisait.

Il paraissait réfléchir profondément.

— Il faut que j'interroge Noémie, dit-il enfin. Laissez-moi seul avec elle!

— Mais...

— Pourquoi donc?

— Il le faut! dit le docteur, j'ai mes raisons pour agir comme je fais.

— Obéissons, ma chère! dit M. Besnarais à sa femme.

Docteur, nous nous tenons ici près; vous nous rappellerez.

— C'est entendu!

M. Trévenenc resta seul avec la jeune fille.

Le bon vieux docteur passa sa main dans ses cheveux blancs qu'il rejeta en arrière par un mouvement qui lui était habituel.

Puis, il s'assit près du lit de la malade et lui prit la main.

Un sourire éclairait son beau visage.

Son regard clair se fixa sur la jeune fille.

— Dis-moi, petite, fit-il, sais-tu bien que le médecin est aussi, parfois, un confesseur, surtout quand il est, comme moi, un vieil ami?

— Où voulez-vous en venir? répondit Noémie très étonnée de cet étrange début.

— Nous sommes seuls, je suis ton ami, ton médecin; confesse-toi donc à moi sans crainte.

Je dois garder le secret professionnel comme le prêtre garde le secret de la confession.

Or, ce que tu avouerais à ton père spirituel, avoue-le-moi!

Il le faut, je t'en prie.

— Que voulez-vous donc que j'avoue?

— Tu manques de confiance en moi, c'est mal!

— Je vous assure que je ne vous comprends pas.

— Assez de feintes, petite! Je ne peux pas être dupe!

Je te dis que tu gardes un secret, un secret terrible, un secret qui te fait affreusement souffrir.

Confie-le-moi. D'ailleurs, le jour est proche où tu ne pourras pas le garder.

Dans ton intérêt même, il vaut mieux que tu dises la vérité, dès aujourd'hui, à ton vieil ami.

Il y a peut-être des mesures immédiates à prendre pour lesquelles il te faudra l'appui de ta famille.

Ces mesures, seule, tu ne peux pas les prendre.

Je me fais comprendre à demi, ce me semble... parle donc!

— Mon cher docteur, vous m'effrayez; je vous jure que je ne peux pas m'expliquer vos paroles!

— Noémie, faudra-t-il que ce soit moi qui te contraigne à me dire la vérité tout entière?

— Je vous supplie, docteur, de me faire comprendre ce que vous voulez dire?

— Soit!... Je le dirai donc!...

Tu ne comprends donc pas, malheureuse enfant, que tu ne peux pas me tromper?

Réponds, tu as un amant?

— Moi!... Un amant!... Docteur, que dites-vous? Vous êtes fou!

— Je te dis que tu as un amant, malheureuse, et la preuve c'est que tu es enceinte!

Un double cri retentit, poussé par Noémie et par madame Besnarais.

Puis, la porte s'ouvrit, et le banquier parut.

Le père et la mère, inquiets, avaient écouté, cachés derrière la porte, la conversation du docteur et de leur fille.

— Docteur! dit M. Besnarais d'une voix rauque, êtes-vous sûr de ce que vous avez dit?

Madame Besnarais s'était agenouillée devant le lit de la jeune fille.

Elle avait pris une de ses mains et elle sanglotait.

— Répondez, docteur! répéta le banquier. Êtes-vous sûr de ce que vous avez dit?

— J'en suir sûr! répondit M. Trévenenc.

Je regrette, d'une part, que vous ayez surpris ce secret; mais d'autre part, et devant la résistance de Noémie, j'estime qu'il vaut mieux, peut-être, qu'il vous ait été révélé.

— Vous avez raison, mon ami! fit M. Besnarais.

Puis, s'adressant à sa fille :

— Tu as entendu, dit-il... à présent tu vas me nommer ton amant!

— Ah! tu doutes de moi? fit Noémie.

— Inutile de jouer la comédie! Tu vas me nommer ton amant!

— Vous m'insultez, mon père, et vous n'en avez pas le droit; je suis sans défense contre vous!

— Malheureuse! Tu parleras, je le veux, il le faut!

— Grâce! fit madame Besnarais. Pitié pour elle!

— Pas de pitié! Il faut qu'elle parle!

Quoi, il ne suffit donc pas que je sois ruiné! il faut encore que ma fille...

Ah! j'en deviendrai fou!

— Père, je te jure que je ne suis pas coupable!

Madame Besnarais se releva.

Elle prit dans ses bras sa fille comme pour la protéger contre la colère de son mari.

Puis, très douce, câline, elle dit :

— Avoue, ma fille ! je comprends tout; je m'explique ce qui s'est passé. Tu aimais le vicomte de Pardayant à qui tu fus fiancée, tu l'as revu, tu nous l'as écrit; il a eu l'audace de paraître devant toi à la ferme, chez Etienne, chez ta nourrice.

Certes, il devait être navré d'avoir manqué ce mariage qu'il devait contracter.

Ruiné, il eût été heureux de recevoir ta dot.

Il a dû essayer de reconquérir la situation perdue.

Il ne m'a jamais inspiré de confiance, à moi. Il est capable de tout.

Réponds, tu l'aimais, tu as cédé à ses prières, à ses supplications.

C'est bien excusable, en somme.

Tu étais, contre lui, sans défense, puisque tu l'aimais.

Réponds, mon enfant, avoue.

Nous t'aimons, nous sauverons ton honneur.

Tu sais bien que tu peux avoir confiance en nous.

Mais Noémie ne l'écoutait pas.

Elle suivait, avec un effroi grandissant, une pensée qui s'était glissée en son esprit quand sa mère avait parlé de Roger de Pardayant.

Oui, elle avait revu, en effet, le vicomte à la ferme d'Etienne Molay; mais elle lui avait fait connaître sa résolution irrévocable !

Elle songeait, à présent, qu'elle l'avait retrouvé, aussi, au cours de cette nuit terrible passée en l'auberge du Cygne, chez Lacoste, à Lagny.

Cet homme qu'elle n'avait pas vu, qui l'avait étreinte dans l'obscurité... était-ce donc lui ?

— C'est effrayant ! dit-elle, comme si la lumière se faisait, peu à peu, en son esprit.

— N'est-ce pas, mon enfant, c'est bien ainsi que cela s'est passé ? reprit madame Besnarais.

— Oh ! si c'était vrai ! si ce misérable ! Non, c'est impossible ! Pourtant... fit Noémie, poursuivant son idée.

— Allons, encore une fois, avoue, dit la mère suppliante.

— Non, non, mille fois non, répliqua Noémie éperdue.

Je ne suis pas coupable ! Vous ne me connaissez guère !

Moi, coupable dans de semblables conditions !

Non ! J'ai été victime de quelque abominable guet-apens.

Oui, je comprends tout à présent.

Ecoutez, je vais tout vous dire ! Après, mon père, il t'appartiendra de me venger.

Tu tueras le lâche qui a accompli le crime!

Mon Dieu, mon Dieu, comme vous me faites souffrir!

— Parle, ma fille, parle! dit madame Besnarais.

— Parle! répéta le docteur.

Alors, Noémie, tour à tour frémissante et accablée, raconta, en détail, ce qui s'était passé à l'auberge du Cygne.

— Il n'en faut pas douter! dit madame Besnarais; c'est ce misérable qui a commis ce crime odieux! Pauvre, pauvre enfant!

— C'est abominable! fit le docteur.

— Est-ce vrai? demanda M. Besnarais.

Noémie se dressa sur son lit à demi.

— Je vous jure, mon père, que si vous doutez de moi une fois de plus, je me lève, et me jette par cette fenêtre, la tête la première!

Madame Besnarais essaya de calmer la jeune fille qui retomba sur son oreiller en pleurant à chaudes larmes.

— Oui, je te crois, ma fille, dit-elle, je ne doute pas de toi!

On retrouvera cet homme, il faudra bien qu'il te donne réparation.

On vous mariera, tu ne seras pas déshonorée...

Après le mariage... ce coquin ira se faire pendre ailleurs.

— Moi, me marier avec cet homme, jamais!

Que parles-tu de déshonneur? Il ne peut y avoir déshonneur que lorsqu'il y a eu faute!

Or, je suis pure! Je suis enceinte, dit le docteur; eh! bien, cet enfant, qui doit naître de moi sans que je l'aie voulu, ne m'appartient pas!

Il sera envoyé, par moi, aux enfants trouvés, le jour même de sa naissance!

Quant au qu'en-dira-t-on, je ne m'en soucie pas.

Ma conscience, qui ne me reproche rien, me suffit!

Noémie prononça ces paroles avec exaltation, farouche, transfigurée, superbe de colère et d'indignation.

Tout à coup, elle jeta un cri, battit l'air de ses deux bras et roula sur sa couche, évanouie.

— Pauvre enfant! dit le docteur avec émotion, elle a dit vrai, j'en répondrais!

J'ai été brutal avec elle, tout à l'heure.

J'ai cru bien faire; je me le reproche, à présent!

Madame Besnarais donnait des soins à sa fille, et le banquier, morne, affaissé, le regard fixe, pensait profondément...



ELLE REGARDA DANS LE FIACRE ET JETA UN GRAND CRI. (PAGE 148.)

XIX

UNE NOUVELLE VICTIME

Pendant plus de quinze jours Noémie fut entre la vie et la mort.

Sa mère ne la quitta pas.

Deux fois par jour le docteur Trévenenc venait voir la malade.

— Elle est hors de danger! dit-il un matin après sa visite.

Madame Besnarais rendit grâces au ciel.

— J'aurais mieux aimé qu'on me laissât mourir! dit Noémie quand elle apprit que sa vie avait été en danger.

A quoi bon vivre? Il n'y a plus pour moi de bonheur possible!

— Qui sait? répondit le docteur.

Lorsqu'elle se leva, bien faible encore, après une aussi rude secousse, Noémie avait changé d'effrayante manière.

A présent, c'était une femme faite.

Elle avait grandi; mais elle était amaigrie, pâle et presque méconnaissable, car l'expression de sa physionomie s'était aussi modifiée.

Convalescente, elle ne sortit pas de sa chambre où on lui servit ses ses repas.

M. Besnarais vint la visiter.

Elle fut frappée de voir en quel état de prostration se trouvait le banquier.

Lui aussi était méconnaissable avec sa face aux traits tirés, ses yeux hagards, ses cheveux blancs.

Il avait l'aspect d'un vieillard.

Cet homme, si soigneux de sa personne, jadis, et qu'on ne voyait jamais que tiré à quatre épingles, se négligeait.

Il portait le plus souvent une barbe non faite — il demeurait, pendant des journées, seul, dans son cabinet, en pantoufles et en pantalon à pieds.

D'ailleurs, il ne sortait plus et ne recevait que son caissier, M. Bénigne Massin, qui lui apportait son courrier de la maison de banque dont les bureaux étaient installés rue de la Victoire.

Madame Besnarais, douce et patiente, torturée pourtant, vivait dans de mortelles angoisses, entre ses deux malades qui lui étaient si chers!

Le docteur, rassuré sur le sort de Noémie, était effrayé des ravages, chaque jour constatés, que le mal faisait en M. Besnarais.

Pour lui, le dénouement était certain — il le cachait à madame Besnarais — le banquier deviendrait fou!

Dès à présent, il le soignait comme tel, attendant la crise décisive qui pouvait se produire d'un moment à l'autre.

M. Besnarais tenait, souvent, des propos incohérents.

Parfois, il alignait d'énormes colonnes de chiffres, et il annonçait à son caissier qu'il avait trouvé une combinaison sûre, à exploiter dès que la guerre serait finie et qui donnerait des bénéfices par millions.

— J'y trouverai la fortune et la gloire, disait-il, car l'État bénéficiera de ma découverte.

Ma renommée sera universelle et mon nom impérissable!

Je démontrerai à l'Univers que je suis le premier financier de l'époque!

L'histoire enregistrera mes prouesses comme elle a enregistré celles de Law, avec cette différence que ma banque, à moi, fera flores, tandis que la banque du Mississipi a ruiné ses actionnaires.

Lors de sa visite à sa fille, il n'avait pas été question du passé : il lui avait parlé de sa combinaison, rien que de sa combinaison!

Depuis deux jours, il annonçait qu'il ne lui manquait plus qu'un point d'appui pour réussir.

— Ce point d'appui, affirmait-il, je le trouverai chez l'un de mes confrères de la haute banque.

Il ne manquera pas de mettre des millions dans ma combinaison, dès qu'il la connaîtra!

Seulement, il hésitait à la lui faire connaître, de crainte qu'il ne lui volât son idée.

— Bah! avait-il dit au docteur, le matin même, il ne saurait exploiter mon idée sans moi!

J'irai le voir aujourd'hui même.

Docteur, vous prendrez des actions : je vous favoriserai; vous réaliserez une fortune!

Pourvu que cette guerre ne dure pas trop longtemps.

Chaque jour je perds des centaines de mille francs!

Voilà une guerre qui me coûtera cher!

Vers deux heures, le malheureux s'était fait habiller.

Il semblait avoir retrouvé sa coquetterie de jadis et il était parti en fiacre « pour s'occuper de son affaire ».

Dans une autre voiture, madame Besnarais le suivit.

Elle avait emmené, avec elle, le valet de chambre qui prit place sur le siège de la voiture, à côté du cocher, et qui reçut l'ordre de ne pas perdre de vue le fiacre du banquier.

Noémie, à qui l'on cachait tout cela, était rentrée à l'hôtel, dans sa chambre, avec Catherine.

La jeune fille, pensive, assise près de la fenêtre de sa chambre, donnant sur le boulevard, regardait, au loin, les arbres de la Muette, dont les branches, à demi dépouillées, s'agitaient, poussées par un vent froid qui soufflait depuis le matin.

De temps à autre, une sonnerie de clairon retentissait, ou bien, on entendait une sourde détonation, partie des canons des forts environnants.

Tout à coup, une voiture, qui venait du côté de Paris, s'arrêta, sur le boulevard, devant la porte d'entrée principale de l'hôtel.

Machinalement, Noémie se leva pour voir qui venait.

Mais la portière du fiacre demeura fermée.

La jeune fille, surprise, regardait toujours.

Cependant, le cocher, étonné de ne point voir descendre de sa voiture le client qu'il avait amené, mit pied à terre.

A ce moment-là même, un autre fiacre arrivait devant la grille.

De celui-ci, madame Besnarais descendit, tandis que le valet de chambre de M. Besnarais, qui l'avait accompagnée, et qui avait pris place à côté du cocher, descendait du siège.

— Tonnerre! s'écria le cocher du premier fiacre. Voilà une histoire!

— Qu'est-ce donc? demanda madame Besnarais qui s'était approchée.

Elle regarda dans le fiacre et jeta un grand cri, puis elle s'abattit sur le sol!

Noémie, témoin de cette étrange scène, ne comprenait pas ce qui se passait.

Elle demeura un instant, immobile, comme frappée de paralysie; soudainement incapable de faire un mouvement.

Enfin, elle fit un effort et sortit de sa chambre.

Elle traversa les diverses pièces de son appartement et descendit en toute hâte.

Dans le vestibule, elle se trouva en présence de deux domestiques de l'hôtel qui portaient sa mère évanouie.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-elle.

— Un affreux malheur est arrivé, mademoiselle, répondit le valet de chambre.

— Quoi?

— Mademoiselle, soyez courageuse.

— Expliquez-vous! Mon père... C'est de mon père qu'il s'agit, n'est-ce pas? Parlez, mais parlez donc?

— Eh! bien, oui!

— Je comprends! Mon père est mort?

— Il s'est tiré un coup de revolver!

— Grand Dieu!

Et Noémie, accablée sous tant de coups qui la frappaient, tomba sur une banquette où elle resta, terrifiée!

XX

EN CAMPAGNE!

Dans la grande cour d'une ferme, située près Nuits-sous-Beaune, en Bourgogne, une douzaine de francs-tireurs, assis en rond, pelaient des

pommes de terre qu'ils jetaient dans une marmite placée au milieu d'eux et qui était accrochée à une baguette de carabine au-dessus d'un feu de bois vert.

Le froid était vif.

La bise de décembre sifflait et le soleil blafard des jours d'hiver brillait.

La ferme avait été incendiée un mois auparavant, et, des bâtiments qui la composaient, il ne restait que des murailles noircies et des amas de décombres.

Les murs avaient été percés de meurtrières, car, depuis quinze jours, ces ruines servaient de lieu de halte aux troupes qui s'y retranchaient, de loin en loin.

Six sentinelles, la carabine aux mains, veillaient derrière ces murailles, à des places choisies, d'où l'œil se portait à plusieurs kilomètres d'horizon, en plaine.

Les soldats devisaient, joyeux, malgré le froid, malgré la fatigue, et, bien qu'ils ne fussent pas sans inquiétude, car on savait que l'ennemi n'était pas loin, et il se pouvait fort bien qu'ils fussent obligés de déguerpir à la première alerte, même sans déjeuner; mais ils étaient habitués à serrer, au besoin, leur ceinturon sur leur ventre creux, et à mrcher, crânement, où les menait leur chef, sans récriminations, sans vaines plaintes.

Le sous-lieutenant qui commandait la petite troupe se promenait dans la cour à cinquante pas du groupe formé par les hommes.

Il causait, en fumant, avec son sergent.

C'était Frédéric Gerfault, le jeune officier qui avait passé la nuit, trois mois auparavant, en l'auberge du Cygne, chez Lacoste, près Lagny.

Le sergent, c'était le vicomte Roger de Pardayant.

— Qui vive?

A cette interrogation, posée d'une voix sonore, et qui vibra par-dessus la voix des soldats, tous se retournèrent.

— C'est moi; hé! là! Tonnerre! Attention, donc!

La sentinelle, qui avait laissé s'approcher le nouveau venu sans le voir, tant qu'il n'avait pas été seulement à quelques pas, abaissa son arme.

— Ah! nous sommes bien gardés, ouiche! fit l'homme.

On peut s'approcher du mur sans qu'on crie gare!

Il est vrai que j'ai presque rampé pour venir jusqu'ici.

N'empêche qu'on aurait dû me voir plus tôt! Je l'ai fait exprès de me cacher.

— Félicien a raison! dit le sergent à la sentinelle. Veillez mieux, camarade!

Il y va de notre vie à tous! On pourrait nous massacrer ici!

— Bien, sergent! Mais vous savez, ce sacré Alcide est un malin.

C'est égal, il a bien fait, on veillera mieux! répliqua la sentinelle.

Or, c'était notre ami, Félicien Martenot, le fiancé de Benoîte, que ses camarades avaient surnommé Alcide, à cause de sa taille herculéenne.

Il s'était enrôlé, pour la durée de la guerre, dans ce bataillon de francs-tireurs — pour faire payer à l'ennemi, autant que possible, la blessure de sa Benoîte aimée, et aussi, le retard forcé de son union!

Rien de plus caricatural que sa tenue :

Son uniforme, sur son dos immense, ressemblait à une veste.

Les manches, trop courtes, ne couvraient que la moitié de ses avant-bras!

Ses énormes poignets, poilus, terminés par des poings gros comme des têtes d'enfants et qui eussent assommé un bœuf, apparaissaient nus, rouges, violets par places et crevassés affreusement par le froid.

Son pantalon ne descendait guère plus bas que ses genoux, de telle sorte qu'on eût dit qu'il portait une culotte.

Comme il avait mal aux pieds parce qu'il était resté chaussé longtemps de godillots trop courts pour lui... depuis quinze jours il marchait pieds nus, et à l'aise, enfin, dans des sabots gigantesques, si bien qu'il faisait un tapage infernal dès qu'il mettait un pied devant l'autre.

Son képi ne couvrait que le haut de sa grosse tête, et se fût envolé à tous bouts de champs, s'il n'avait pas pris soin de le retenir par la jugulaire.

Bref, le brave garçon avait l'air d'un bandit.

Le colloque du géant avec la sentinelle n'avait duré qu'un instant.

Son entrée dans la cour de la ferme fut saluée par un hurrah général.

— C'est Alcide!... Hurrah pour Alcide!

Roger retourna vers l'officier après avoir amicalement admonesté la sentinelle.

Cependant, la joie des soldats, à l'aspect du géant, fut de courte durée : il rentrait les mains vides.

— Bredouille, hein? fit l'un des hommes qui paraissait être le cuisinier de la petite troupe.

— Je l'aurais parié! Dommage!

— Allons, les enfants, on déjeunera avec les produits de l'ordinaire. Il n'y a pas gras!

— Bredouille!... répondit Alcide... Bredouille. Eh bien! et ça?

Et, ce disant, il mit sous le nez de son camarade un magnifique lapin de chou qu'il avait tiré tout à coup de son bissac.

Un unanime éclat de rire retentit.

— Bravo, Alcide! cria-t-on. Bravo! Bravo!

Alcide, tout fier de son succès, marchait triomphalement, battant le sol de ses sabots, et présentant à tous, à tour de rôle, le lapin qu'il tenait par les oreilles et qui s'agitait désespérément, comme s'il avait eu le pressentiment de sa fin prochaine.

— Farceur d'Alcide ! Où a-t-il dégoté ça ?

Il n'y a que lui pour faire de pareilles trouvailles !

Le géant, satisfait des honneurs qu'on lui avait rendus, bourra gravement sa pipe et l'alluma avant de s'expliquer.

— A un kilomètre d'ici, commença-t-il, je marchais, le nez au vent, en quête.

Je m'arrête... soudain... Ça sentait une odeur de cuisine capable de rendre assassin un affamé.

Ça embaumait le civet, mais un civet à point, bien parfumé d'ail, d'oignon, de thym, de laurier.

— J'en ai l'eau à la bouche, rien qu'à l'entendre parler ; on en mangerait ! fit un jeune franc-tireur, un Parisien de Ménilmontant.

— Tout comme moi, alors !... répliqua Alcide. Et je me dis :

« Y a de quoi, par ici !... Voyons donc voir qu'on voie ! »

— C'est palpitant !

— J'entre dans la maison : une jolie maisonnette blanche avec des volets verts.

Au bruit que je fais avec mes sabots, on se remue dans la maison...

Une porte s'ouvre et je vois, d'abord...

— Un homme ?

— Non !

— Une femme ?

— Non ! Un chat, un magnifique chat blanc, un angora superbe avec une queue pareille à un plumet.

Puis, une petite vieille m'apparait. A mon aspect, elle jette un cri.

— Tu l'avais effrayée !

— C'était une dinde ! répliqua Alcide fanfaron, car le sexe, ordinairement, ne s'effraie pas à l'aspect d'un beau gaillard comme moi !

Alcide continua, sans prendre garde aux rires facétieux de ses camarades :

— « Que voulez-vous ? me dit la vieille... Allez-vous-en... »

Diable, ça commençait mal !... La dame n'était point partageuse !...

— « Eh ! quoi, lui « reponds-je ». Est-ce ainsi qu'on reçoit un brave soldat de l'armée française qui risque sa peau pour défendre la patrie ?

— » Allez-vous-en ! » répéta-t-elle.

— Et le civet ?

— Attendez ! Le civet embaumait de plus en plus, car j'étais dans la place même où il se cuisinait !

Quelle odeur, mes enfants, quelle odeur!

Tout à coup, voilà que quelque chose passe entre mes sabots.

Je regarde. Qu'est-ce que je vois?

Un lapin, un lapin vivant : le frère, sans doute, de celui qui bouillait à petit feu en un bain de vin parfumé dans la marmite odoriférante.

Je n'y résiste pas... Je saisis le lapin.

La vieille jette des cris.

— « Tout beau, la mère, lui dis-je. Alcide-Félicien Martenot n'est pas un voleur! Combien le lapin? »

J'offre trente sous!

— La vieille ne veut pas? interrogea le Parisien.

— Non! elle prétend qu'elle garde la bête pour sa subsistance.

— « Mais, lui dis-je en montrant la marmite, votre nourriture est assurée pour aujourd'hui! »

Est-ce qu'elle ne prétend pas alors qu'il faut songer au lendemain!

— Quel toupet!

— Oui... quel toupet!... Alors, j'augmente mon offre; je propose quarante sous!...

Point d'affaires!...

Cinquante sous. La vieille refuse. Alors...

— Alors?

— J'empoigne l'angora.

— Bravo!

— La vieille mugit. « L'armée française a faim! lui dis-je; au besoin elle mangera du chat! »

Et je fais demi-tour. La bonne femme court après moi, s'accroche à ma tunique et m'injurie.

Ah! elle m'a bien arrangé!

Mais, je n'avais pas l'air d'entendre et je marchais toujours vers la porte, en portant le matou qui miaulait comme si je l'avais écorché et qui m'égratignait bellement, comme vous pouvez voir...

Bibi — c'est le nom du chat — faisait rage, et la vieille, gémissant... me suppliait à présent!

— « Eh bien! laissez Bibi, monstre d'homme, fit-elle, et prenez le lapin! »

Je lâchai Bibi qui est un citoyen de très mauvaise compagnie et j'empoignai le lapin qui se montra plus pacifique.

— C'est trois francs! fit la vieille.

— Va bien! Trois francs, soit!

Je donnai trois francs. Et je partis tout courant. Voilà!

Ce récit du géant fut acclamé.

On félicita, derechef, l'ami Alcide; puis, on extermina le lapin qui fut,



— ET IL EN RESTE, FIT-IL. (PAGE 154.)

en un clin d'œil, dépecé, coupé en morceaux et jeté dans la marmite, pêle-mêle avec les pommes de terre.

Alcide tira, de son bissac, une gousse d'ail, trois oignons, et une branche de laurier.

— Je n'ai pas oublié l'assaisonnement ; la vieille me l'a donné par-dessus le marché, fit-il.

Et il jeta le tout dans la marmite, d'où monta, bientôt, un arome très

satisfaisant, bien qu'il fût, à coup sûr, moins embaumé que celui qui se dégageait du civet de la vieille.

— Mais tu es donc millionnaire, Alcide?... dit le Parisien... Trois francs!... Mince, alors!

Le géant tira, de son gousset, trois pièces de cent sous, qu'il montra orgueilleusement.

— Et il en reste! fit-il.

Il ajouta :

— Ça vient du pays!... On a touché ça hier!...

Et, même, ça me fait penser qu'il faut que j'écrive là-bas pour remercier ceux qui garnissent ainsi ma poche...

Moreau — c'était le nom du Parisien — passe-moi le sac du caporal... « ousqu'il » y a tout ce qu'il faut pour écrire!

J'ai le temps de rédiger ma lettre pendant que le lapin cuira.

Vous m'appellerez quand on mettra le couvert.

Diable, ne m'oubliez pas, surtout : Tout de bon, j'ai un creux dans l'estomac.

Le camarade passa le sac demandé, et Alcide se retira à l'écart.

Bientôt, on le vit, assis en tailleur : les jambes croisées, et la plume à la main, prêt à écrire.

Il lut, d'abord, la lettre qu'il avait reçue, la veille, et qui était ainsi conçue :

« Cher Félicien,

» Votre lettre, bien désirée, m'a causé une vive joie; j'étais si inquiète : vous ne m'aviez point donné de vos nouvelles depuis plus de trois semaines, et je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur.

» Quand donc finira cette guerre qui est déjà cause de si grands maux?

» J'attends, avec impatience, le moment où je vous reverrai, le moment où notre union sera consacrée.

» Hélas, à présent, sans cette maudite guerre, je serais votre femme! »

— Elle serait ma femme! répéta Alcide. Oui, elle serait ma femme!

Il demeura pensif, un instant, et poursuivit la lecture de cette lettre, qu'il avait lue et relue dix fois, déjà, et toujours avec un plaisir nouveau.

« Enfin, j'espère et j'attends! Je prie Dieu qu'il vous conserve à mon amour. Cher Félicien, si vous saviez comme je vous aime! »

Alcide répéta encore, cette fois en levant ses poings au-dessus de sa tête :

— Elle m'aime! Elle m'aime!

Sa pantomime était si comique, si expressive, que, là-bas, ses camarades s'en divertirent.

— T'envole pas, Alcide ! lui cria Moreau.

Le géant était trop préoccupé pour prêter la moindre attention à ce qui se passait autour de lui ; il poursuivit :

« Je vous dirai que je ne souffre plus de ma blessure ; elle est maintenant tout à fait cicatrisée.

» Ah ! c'est que j'ai été si bien soignée par cette bonne mademoiselle !

» Jamais je ne pourrai m'acquitter envers elle !

» A présent, je suis au service de mademoiselle, et chargée, surtout, de l'enfant de M. de Pardayant. Le cher enfant ! Je me suis attachée à lui, déjà !... Il me connaît !...

» Mademoiselle et moi, nous nous occupons de lui sans cesse.

» Il « vient » très bien, il se porte comme un charme... »

— Si j'osais... fit Alcide... Je dirais bien ça au sergent !...

Mais, voilà le hic, mademoiselle ne serait pas contente, peut-être !...

D'ailleurs, ma vieille, ça ne te regarde pas !...

On ne t'a donné aucune commission à ce sujet...

Donc, Alcide, mon garçon... motus !...

Comme dit le Parisien : Pose ta chique et fais le mort !... Poursuivons :

« Nous avons eu, au château, il y a huit jours, une compagnie de soldats bavarois.

» Ils sont restés, ici, pendant trois jours...

» Mademoiselle les avait logés dans les communs...

» Leur chef, un capitaine, je crois, au moment du départ, a fait demander la permission de remercier la châtelaine pour l'hospitalité qu'il avait reçue ; mais mademoiselle a refusé de le recevoir. »

— Bien !... A la bonne heure !... Ah ! Tonnerre, mademoiselle est une noble personne !...

Voyez-vous ça... Des politesses de Bavarois !...

Mince, alors ! comme dit encore le Parisien...

« Il y a des Wurtembergeois à Lagny et à Meaux. Chaque jour, nous voyons passer, au loin, des troupes ennemies ; mais elles n'approchent pas du château dont la situation est trop isolée.

» Nous vivons donc tranquilles.

» Seulement, nous n'avons les nouvelles que deux ou trois jours après tout le monde !

» A chaque nouveau désastre de nos armes, mademoiselle pleure !

» Et moi, je tremble pour vous !

» Mademoiselle me remet vingt-cinq francs que je vous envoie, dans cette lettre, en un bon de poste.

» Elle me charge de vous dire que vous recevrez, désormais, pareille somme, chaque semaine, afin que vous puissiez vous procurer des vivres ou des vêtements en cas de besoin.

» Je l'ai bien remerciée pour vous !

» Je vous en prie, cher Félicien, écrivez-moi plus fréquemment ; j'ai besoin de recevoir de vos nouvelles, car je veux vous le répéter : je vis dans les transes à votre sujet.

» En attendant le plaisir de vous lire, bientôt, je l'espère, je vous envoie un baiser et vous assure de ma plus vive et plus sincère amitié.

» A vous pour la vie,

» BENOITE. »

Alcide baisa la lettre, qu'il replia soigneusement et qu'il remit dans sa poche, sur son cœur ; puis, il écrivit :

« Ma Benoîte aimée,

» Que je voudrais être un grand savant pour vous écrire une belle lettre où je vous ferais bien comprendre ce que j'ai senti en lisant toutes les jolies choses que vous m'avez envoyées.

» Ma chère Benoîte, j'ai relu, souvent, et je relirai encore ces pages qui me viennent de vous.

» En les lisant, il me semble que je vous entends parler, et quand ces mots que vous avez bien voulu tracer : « Je vous aime, » arrivent sous mes yeux, bellement, ma bonne amie, je suis dans le ravissement !

» Vous souvenez-vous, mon adorée, de ce jour où, mademoiselle ayant voulu vous voir, vous êtes venue me retrouver en ma petite maison des Saulaies ?

» Comme nous étions heureux quand nous allions, bras dessus bras dessous, vers le château, à travers le parc, par une après-midi tout ensoleillée.

» Hélas ! Comme c'est loin déjà !

» Qui aurait pu prédire que notre union, alors si proche, serait tant retardée !

» Je ne me console d'être si loin de vous qu'en pensant que je fais mon devoir en servant mon pays.

» Mes camarades et moi, nous sommes, en ce moment, et depuis ce matin, campés, en Bourgogne, dans une ferme, incendiée il y a quinze jours.

» Nous attendons le passage d'un convoi de munitions destiné à l'armée ennemie, qui s'est étendue dans l'Est.

» Quand nos sentinelles, cachées dans un petit bois qui borde la route où doit passer le convoi, nous préviendront de son arrivée, nous devons l'attaquer.

» Je pense que nous combattrons à la tombée de la nuit — je terminerai cette lettre après l'attaque.

» Avant de vous l'envoyer, je veux que vous soyez rassurée sur mon sort.

» Demain, nous rejoindrons le bataillon.

» Je me suis battu bravement, ma Benoîte aimée, et je suis heureux et fier de vous le faire savoir.

» Dans un de nos derniers combats, j'ai couru un grand danger; j'aurais été tué, certainement, sans mon sous-lieutenant : M. Frédéric Gerfault, qui m'a sauvé la vie par son sang-froid et son courage.

» Aussi, mon officier et moi, à présent, voyez-vous, nous ne faisons qu'un; je n'ai qu'un désir, après celui de devenir votre époux : celui de lui témoigner toute ma reconnaissance !

» Je souhaite que l'occasion me soit fournie de lui rendre la pareille; je ne me tiendrai pas encore quitte, après ça, envers lui.

» Nous l'aimons tous : il est si bon !

» Pas un de nous qui ne soit prêt à tout pour lui être utile.

» Remerciez bien mademoiselle de toutes ses bontés.

» Dites-lui que l'argent qu'elle m'a fait envoyer, par vous, m'a été très utile, car nous n'avons pas toutes nos aises, tant s'en faut, et, même avec de l'argent, on ne trouve pas toujours moyen de se procurer les choses les plus indispensables.

» Mademoiselle sait que je l'aime avec tout le respect du serviteur le plus reconnaissant et le plus dévoué.

» Je ne compte plus ses nombreux bienfaits.

» Je ne pourrai jamais m'acquitter envers elle.

» Je vous dirai, ma chère Benoîte, que notre sergent : M. Roger de Pardayant, le neveu de mademoiselle... est toujours avec nous.

» Je ne l'aime pas; sa figure ne me revient pas.

» Je ne sais pourquoi, je ressens, pour lui, quelque chose que je n'éprouve pour personne et qui doit être de la haine !...

» C'est mal !... Mais, que voulez-vous, c'est plus fort que moi !...

» Quand je le regarde, je revois toujours cette pauvre mademoiselle Berthe, la demoiselle de compagnie de notre bonne châtelaine... cette belle jeune fille qui est morte... pour lui !

» Suivant vos conseils, indiqués par mademoiselle, je ne lui ai pas fait savoir que je suis attaché au service de sa tante.

» Je dois lui rendre cette justice, il est brave ; il se bat comme un lion.

» On le voit toujours au plus fort du danger... même, il s'expose, en toute occasion, avec une audace imprudente.

» On dirait qu'il est protégé par quelque invisible influence, car, à sa place, d'autres eussent été tués dix fois déjà...

» Après le combat, il va et vient, toujours triste, sombre, et morne même — préoccupé, pensif... il doit souffrir !...

» Sans doute, il a des remords « rapport » à la pauvre demoiselle !...

» Quand je le vois plus triste encore que d'habitude, je le plains, malgre tout !

» J'arrête ici ma lettre, ma Benoîte adorée, et, comme je vous l'ai promis, je la terminerai après l'attaque du convoi que nous attendons.

» S'il m'arrivait malheur et si je ne pouvais finir cette lettre, je veux qu'elle vous parvienne, néanmoins ; elle vous dira que mes dernières pensées ont été pour vous. Je vous aime du plus profond de mon cœur...

» FÉLICIEN MARTENOT. »

Le géant relut son épitre.

Puis, il la plia avec soin ; enfin, il mit l'adresse.

« *A mademoiselle Benoîte,*
chez mademoiselle la baronne de Noirmont,
au château des Saulaies,
près Lagny (Seine-et-Marne). »

— Ohé ! Alcide, ohé !

Il était temps : la pot-bouille était prête.

Là-bas, les camarades se partageaient le contenu de la marmite.

— Voilà !... Voilà ! répondit Alcide... Je meurs de faim !

— Alors, à table, monsieur est servi ! fit le chef cuisinier.

Il passa, cérémonieusement, à Alcide, une gamelle, où nageaient, pêle-mêle, dans une sauce épaisse : des pommes de terre, des tranches de lard, et des morceaux de « son lapin ».

On lui avait fait la part belle en raison de son grand appétit, et, aussi, en récompense de ses services comme pourvoyeur de la troupe.

Le dejeuner, assaisonné de lazzis de tous genres, se prolongea.

Alcide, ayant englouti faméliquement sa part, appela son camarade, Moreau, le Parisien, à qui il s'était attaché ; il l'emmena à l'écart.

— Parisien, lui dit-il en lui montrant la lettre qu'il avait écrite à Benoîte, tu vois ce billet doux !

— Eh ! bien ?

— Il est adressé à ma promise. Prends-le, et promets-moi de l'envoyer à son adresse si... — dame, il faut tout prévoir ! — si je suis tué pendant le combat que nous livrerons tout à l'heure.

Le Parisien se mit à rire.

— Bête ! fit-il. Voilà des idées ! Mon vieux, tu n'es pas drôle !

Tu ficherais le trac à tout un régiment !

N'importe, donne le poulet, je me charge de la commission !

Mais, après réflexion, il ajouta :

— Eh! j'y pense, Alcide, et si c'est moi qui passe l'arme à gauche?

— Bon! répondit le géant. En ce cas, je resterai pour écrire une autre lettre.

— Oui, mais si nous sommes démolis tous les deux?

— Alors, fit Alcide gravement, à la grâce de Dieu!

Le Parisien prit la lettre.

— Fichu dessert que tu me fournis, ma vieille branche! lui dit-il. C'est vrai, j'étais gai comme un pinson, et, à présent, je dois avoir l'air aussi triste que l'entrée du Père-Lachaise.

Les deux hommes se séparèrent.

Le caporal les appelait, car l'heure était venue de relever les sentinelles.

Dans l'après-midi, le froid, déjà vif, augmenta.

Plusieurs hommes furent chargés d'aller couper du bois pour entretenir le feu.

Roger les conduisit; son inaction lui pesait!

L'officier qui commandait la petite troupe, le sous-lieutenant Frédéric Gerfault, visita les postes, examina les alentours, et s'assura qu'il n'y avait pas de surprise possible.

Vers quatre heures, le soleil disparut derrière une montagne, et la nuit tomba un quart d'heure après.

L'officier fit doubler les sentinelles, au dehors, et commanda une reconnaissance aux environs.

Puis, avec Roger, il se retira dans une sorte de buanderie, jadis dépendante de la ferme incendiée, et qui, seule, restait debout au milieu des ruines.

Par la fenêtre de ce bâtiment, élevé sur une hauteur, on voyait toute la plaine avoisinante, qui se trouva, bientôt, éclairée par la lune en son plein.

En reconnaissant la place, dans la journée, Fréderic avait décidé qu'il s'installerait là, le soir.

L'observatoire lui avait semblé bien choisi.

Les deux hommes s'assirent sur un banc de bois, près de la cheminée immense, dans laquelle on avait allumé un grand feu.

La flamme du foyer les éclairait très suffisamment.

Au dehors, les francs-tireurs, accroupis près d'un ardent bûcher, causaient, entre eux, à demi-voix.

Tous, officier et soldats, subissaient une même impression qui se dégageait de ces ruines sinistres.

En cette attente nocturne, par le froid aigu qui les pénétrait, au milieu d'un pays inconnu, ils éprouvaient un malaise véritable!

Ils souhaitaient que l'ennemi parût.

Immobiles, muets à présent, pensifs, ils revoyaient, sans doute, ceux qu'ils aimaient, qu'ils ne reverraient jamais, peut-être!

Cette attente, sous les armes, avait quelque chose de lugubre!

Dans la buanderie, Frédéric, ayant allumé un cigare, s'approcha de la fenêtre et regarda le paysage.

— Tout est calme! fit-il.

Roger tressaillit en entendant la voix de son chef.

Frédéric reprit :

— Si le convoi passe à l'heure indiquée, il sera près d'ici dans une demi-heure! Veillons!

Il s'assit proche de la fenêtre et fuma silencieusement.

Roger, qui avait gardé sa place à côté du feu, était retombé déjà dans sa rêverie.

Frédéric l'observa sans mot dire.

Depuis trois mois ils vivaient côte à côte et ils s'étaient pris d'amitié.

Ayant à peu près les mêmes goûts, les mêmes mœurs, instruits tous les deux et se trouvant, seuls, gens du monde, au milieu de leurs hommes, paysans sans éducation pour la plupart, ils n'avaient pas tardé à s'attacher l'un à l'autre.

Tout à coup, Roger soupira.

Frédéric se leva et lui mit la main sur l'épaule.

— Roger! fit-il.

— Qu'y a-t-il?

Debout aussitôt, le vicomte avait saisi son fusil, croyant que son chef avait entendu quelque bruit suspect.

Il regarda Frédéric, et, comprenant qu'il s'était trompé, il déposa son arme.

— Vous songiez à elle? dit l'officier en souriant.

— Je l'avoue! Oui, quand je suis isolé un instant, c'est toujours d'elle que mon esprit et occupé.

— Vous souffrez, mon ami! Je vous plains

Mais il ne faut pas vous laisser abattre.

Voyons, il faut réagir, diable!

Tenez, tout de bon, depuis que vous m'avez amicalement confié votre secret, je pense, chaque jour, à ce qui s'est passé entre elle et vous, et, plus j'y pense, plus je me dis que vous devez espérer.

Elle vous aimait! Certes, elle ne pouvait oublier si vite !

Le coup qu'elle a reçu était terrible.

Mais le temps l'effacera, et puis, elle sera touchée de votre constance.

Elle considérera que vous avez expié votre première faute par les souffrances que vous subissez, et elle reviendra sur sa décision, soyez-en sûr!



ROGER LE RAMASSA. (PAGE 162.)

— Hélas!... répliqua tristement Roger... Je n'espère plus!... D'ailleurs, mon parti est pris!

C'était là que Frédéric voulait en venir.

Il regarda Roger bien en face.

— Ainsi, dit-il brusquement... vous êtes toujours résolu à vous faire tuer!

Roger fit un mouvement de surprise.

Frédéric poursuivit :

— Mes paroles vous étonnent? Croyez-vous donc que je n'ai pas deviné ce qui se passe en vous?

Vous souffrez, et, par la mort, vous voulez vous débarrasser de vos souffrances.

C'est pour cela que vous vous exposez, avec tant d'audace, en toute occasion!

Eh! parbleu, il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir clair en votre jeu!

Jamais le vicomte n'avait paru aussi accablé.

Frédéric s'était persuadé que Roger comptait se jeter en fou furieux dans le prochain combat, bien décidé à en finir, et, à ce moment suprême, il avait formé le généreux projet de le réconforter.

— Allons, reprit-il, soyez franc! Roger, avouez que vous vous êtes promis de mourir aujourd'hui?

Roger ne répondit pas.

Il resta immobile, morne, et dans ses yeux passa, soudain, cette lueur qui donnait à sa physionomie une si étrange et si terrible expression.

Frédéric allait poursuivre l'entretien, quand l'une des bûches du foyer roula jusque sur le carreau.

Le brasier, déséquilibré, s'effondra.

Il s'en dégagea une flamme très vive qui illumina la buanderie.

L'officier, alors, se baissa, prestement, et repoussa, du pied, la bûche dans la cheminée; mais il se produisit un fait inattendu.

Dans le mouvement en avant qu'il avait fait en se baissant, son portefeuille avait glissé de la poche extérieure de sa capote et était tombé à quelques pouces du brasier.

Roger le ramassa au moment même où la flamme allait l'atteindre.

Or, ce portefeuille, en tombant, s'était ouvert, et un objet qu'il contenait avait frappé les regards de Roger, qui pâlit.

Il avait reconnu, avec stupéfaction, le trèfle d'or que le docteur Marc Hénault avait donné à Noémie Besnarais : ce bijou que la jeune fille lui avait montré, et qu'il avait, jadis, examiné curieusement.

Comment ce bijou se trouvait-il en la possession de Frédéric?

Roger, haletant, le lui demanda.

— Ma foi! dit l'officier en souriant, je ne saurais le dire exactement.

Il ne constata pas l'excessive émotion de son interlocuteur.

— Au surplus, et puisque cela vous intéresse... voici les faits!... reprit-il.

Alors, tout au long, et avec détails, il raconta, à Roger, ce qui s'était passé à Lagny, en l'auberge du Cygne, trois mois auparavant.

Il expliqua comment le hasard lui avait ménagé une bonne fortune inattendue.

Même, il plaisanta sur cette aventure... car il demeurait toujours bien persuadé qu'il avait rencontré, là-bas, dans cette chambre, une servante de mœurs faciles, de qui il avait obtenu des faveurs qu'elle eût accordées, assurément, à tout venant!

Roger faisait des efforts pour rester calme, au moins en apparence, car il entrevoyait, déjà, l'abominable vérité!

Frédéric poursuivit :

— Or, j'avais posé mon sabre sur la table, dans la chambre.

Lorsque je fus réveillé, brusquement, par les coups de feu de nos sentinelles, je sautai sur mon sabre; je ceignis le ceinturon, et je me disposai à descendre.

Ma « conquête » dormait toujours : je ne voulus pas l'éveiller!

Vous savez le reste.

Je vous rejoignis; nous rappelâmes nos sentinelles, et nous rejoignîmes nos camarades dans le petit bois.

Une demi-heure après, on leva le camp, et nous partîmes!

— Mais, ce bijou? demanda Roger, qui souffrait atrocement.

— Voilà où je ne comprends plus!

Quand nous fîmes halte, au delà de Meaux, je trouvai ce bijou, accroché, par sa chaîne, à la boucle de mon ceinturon.

Je ne peux m'expliquer ce fait que de la manière suivante : le bijou devait être sur la table, dans la chambre de la servante.

Quand je pris mon sabre, la chaînette du bijou s'enroula, sans doute, autour de mon ceinturon, et je l'emportai avec moi.

Mais ce qui est extraordinaire, c'est ceci :

Comment ce bijou, qui a certainement une grande valeur artistique, se trouvait-il dans la chambre de cette servante d'auberge?

Le vicomte, tremblant, se leva.

Sa face était livide; ses yeux s'étaient subitement injectés de sang.

— Qu'avez-vous donc? demanda Frédéric stupéfait.

Roger allait répondre quand une détonation retentit, et fut, presque aussitôt, suivie de plusieurs autres.

— Alerte! fit Alcide en se montrant à la porte de la buanderie.

Tonnerre de Dieu! Nous sommes surpris. Lieutenant, que faut-il faire?

Roger, hagard, se leva.

Il eut de la peine à se tenir debout.

Il titubait comme un ivrogne.

Cependant, une douzaine de francs-tireurs étaient entrés dans la buanderie et attendaient des ordres.

— Lieutenant, ce n'est pas le convoi; nous sommes attaqués par des uhlans! Regardez!

En effet, au bas de la côte, on distinguait, nettement, sous la lueur de la lune, un gros de uhlans qui montaient vers la ferme, au galop.

Les sentinelles se repliaient en courant.

— Feu! dit Frédéric.

Alcide tira.

Ses camarades l'imitèrent.

Puis, ils sortirent en tumulte.

— Nous nous retrouverons! fit Roger à Frédéric.

Et il se jeta dehors derrière ses hommes.

Au dehors, les détonations retentissaient sans interruption; mais on eût dit qu'elles se produisaient, à présent, au loin.

L'officier tira son revolver et se disposa à sortir, après avoir observé le dehors pendant un instant.

Comme il franchissait le seuil de la buanderie, Alcide parut devant lui.

— Eh! bien! dit-il, que faites-vous donc là, mon lieutenant?

Filons, mille dieux, ou nous sommes fichus!

Il chancela.

— Mais tu es blessé? fit Frédéric.

— Oui; j'ai reçu une balle dans le bras! Ce n'est rien! Filons!

Les camarades sont déjà loin.

Il n'y avait pas moyen d'engager la lutte, les uhlans sont en nombre.

— Pourquoi es-tu revenu ici?

— Dame, mon lieutenant, parce qu'il y fera chaud tout à l'heure et parce que je l'ai juré : je veux vous rendre la pareille.

— Que signifie?

— Vous m'avez sauvé la vie; or, je me suis promis que je serais quitte envers vous.

Au moins, si vous succombez, eh! bien, je vous fiche mon billet qu'Alcide aura défilé avant vous.

Frédéric serra la main d'Alcide.

— Et d'abord, reprit le géant, barricadons-nous ici.

Il saisit le banc, qu'il dressa contre la porte.

Puis, il fit rouler deux cuviers qui étaient restés dans la buanderie et il les empila sur le banc.

Enfin, il prit, à bras le corps, l'énorme armoire, et il essaya de l'enlever.

Soudain, il poussa un gémissement.

Sa blessure lui avait ôté de sa vigueur et son effort lui avait causé une douleur très aiguë.

Il dut s'asseoir, un instant : il avait le vertige.

Tout tournait autour de lui.

— Tonnerre ! fit-il. Je suis mou comme une chique ! Quel guignon !

Il toucha son bras et il s'aperçut que sa main était tout ensanglantée.

Au dehors, on entendait, distinctement, un cliquetis d'armes et un bruit de voix qui se rapprochaient.

— Ils viennent! reprit Alcide. Mon lieutenant, c'est le moment d'être d'attaque! Chaud, chaud !

A nous deux, traînons l'armoire ; donnez-moi un coup de main!

Et, se raidissant contre la douleur, le géant se leva et étreignit, derechef, l'armoire, qu'il parvint, enfin, à traîner avec l'aide de Frédéric devant la barricade qu'il avait déjà improvisée.

— Là ! fit-il, satisfait — à présent, on peut se défendre! Ils nous prendront, finalement, c'est probable; mais, auparavant, nous en démolirons plus d'un !

Alcide, cependant, ouvrit sa cartouchière et la vida sur la table.

Elle contenait vingt-six cartouches.

— J'ai du pain sur la planche ! murmura-t-il.

Et il rechargea sa carabine.

Puis il écouta : le brouhaha grandissait.

— Diable ! Ils sont un tas. Ah! nous sommes dans un joli guêpier : si nous en sortons...

Il n'acheva pas.

On battait en brèche, à coups de crosse de carabine, la porte de la buanderie.

Alcide et Frédéric se tenaient de chaque côté de l'armoire, très résolus à vendre cher leur vie.

La porte, faite en bois de hêtre, était vermoulue.

Elle ne pouvait résister longtemps.

Mais Alcide n'avait pas compté sur la porte.

Il estimait que sa barricade improvisée, très solide, tiendrait.

Bientôt, la porte vola en éclats, et un hurrah joyeux retentit.

— Oui, oui, riez, mes canards ! dit Alcide. Vous ne nous tenez pas encore!

Et il déchargea sa carabine sur un uhlan qui avait passé sa tête par le trou béant de la porte.

Le uhlan tomba en jetant un cri.

— Et d'un ! fit le géant, en rechargeant aussitôt son arme.

Les assaillants s'étaient procuré une hache, et, à présent, l'un d'eux, un grand gaillard dont la haute silhouette apparaissait confusément, taillait, à formidables coups, dans les débris de la porte.

Alcide tira sur lui un deuxième coup de feu ; mais le uhlan avait vu son mouvement et s'était écarté assez tôt; puis, en attendant que Alcide eût rechargé son arme, il se remit à l'œuvre, abattant, définitivement, la porte.

Frédéric, alors, fit feu sur lui de son revolver.

Pour la deuxième fois, le uhlan évita le coup.

La balle atteignit un autre homme, derrière lui.

— Touché !... dit Alcide en entendant le cri du blessé.

A partir de ce moment Alcide chargea et déchargea sa carabine presque sans interruption.

Il fallait se défendre et échapper aux assaillants, car Alcide le savait : les ennemis fusillaient, impitoyablement, tout franc-tireur pris les armes à la main.

— Que font-ils donc? demanda-t-il tout à coup. Mille dieux ! Ils ont mis le feu à la bicoque : ils vont nous rôtir là-dedans.

En un bond, il fut vers la fenêtre.

Il constata que pas un assaillant ne se trouvait dehors, de ce côté.

— Mon lieutenant, chaud, chaud, c'est l'instant et le moment.

Personne, par ici ! Ils sont tous dans la cour.

Fichons le camp par là. Ça n'est rien à faire.

Un étage à sauter.

Nous courrons jusque vers ce petit bois qui est là-bas où nous nous cacherons.

Passez le premier.

— Non, passe... tu es blessé !

— Mon lieutenant, ce n'est pas le moment de se faire des politesses ! Passez ; le temps presse ! De grâce, filons !

Frédéric grimpa sur le rebord de la fenêtre, et, sans regarder le vide, il sauta sans se faire de mal.

— Parfait ! Bravo ! dit le géant en imitant la manœuvre de son chef. Excusez si nous vous faussons compagnie ! Jusqu'au revoir !

Et il sauta à son tour ; mais le choc qu'il reçut fut très violent.

La douleur que lui causait sa blessure s'en empira et il roula sur le sol.

— Laissez-moi, mon lieutenant, fit-il. Fuyez !

Et il s'affaissa.

Ce n'était qu'une syncope. Frédéric se pencha sur lui.

La position horizontale ranima le colosse.

— Fuyez, mon lieutenant ! répéta-t-il.

— Appuie-toi sur moi ! dit Frédéric. Viens !

Il essaya de soulever Alcide qui s'aidait de toutes les forces qui lui restaient ; mais ce fut vainement.

— Fuyez ! Fuyez ! répéta le géant. Ils vont venir ; vous serez pris.

C'est bête ! oh ! pardon, mon lieutenant !

De grâce, fichez le camp !

Il fit un effort et parvint à se mettre debout.

— Allons ! fit-il. Puisque vous ne voulez pas filer tout seul ; on tâchera de s'en aller ensemble.

Votre bras ! Merci.

Il s'appuya fortement sur le bras de l'officier et ils s'éloignèrent lentement.

Alcide poussait une plainte à chaque pas qu'il faisait.

Soudain, ils entendirent un fracas partant de la buanderie et, en même temps, une vive lueur éclaira la campagne.

— C'est l'armoire qui est sens dessus dessous ! dit Alcide. La bicoque flambe !

Ils marchaient toujours, mais lentement, à petits pas, et ne gagnaient que peu de terrain.

Le petit bois dans lequel ils devaient se cacher était encore à une demi-portée de fusil.

— Ah ! si je n'étais pas blessé, nous leur échapperions sûrement.

Encore une fois, mon lieutenant, gagnez le large tout seul.

La bicoque brûlait.

Les flammes, alimentées par l'armoire, par le banc et les cuviers faits d'un bois très sec, sortaient par la fenêtre par laquelle les fuyards avaient passé un instant auparavant.

— Il était temps, hein ! dit Alcide entre deux plaintes.

L'incendie éclairait la campagne comme en plein jour et cette circonstance était fâcheuse, car les uhlans s'étaient rendu compte, bientôt, que les assiégés avaient fui.

Ils étaient sortis en tumulte de la cour de la ferme, pleins de rage, car Alcide et Frédéric leur avaient tué deux hommes.

Deux d'entre eux s'étaient remis en selle.

Ils aperçurent les fuyards et se lancèrent, au galop, sur leurs traces.

Ceux-ci entendirent le bruit de leur galopée éperdue.

— Cette fois, c'est fini ! murmura Alcide. Nous sommes pincés !

Le danger lui rendit de la force.

Il se retourna, après avoir abandonné le bras de Frédéric, et, tous les deux, ils se mirent en défense.

L'un des uhlans, le revolver au poing, n'était plus qu'à cinquante pas.

— Rendez-vous ! cria-t-il en français.

— Je t'écoute ! répliqua Alcide.

Et, ajustant le cavalier, il fit feu ; le uhlan ne fut pas atteint, mais la balle frappa son cheval en plein poitrail.

La bête s'abattit; l'homme, désarçonné, roula sur le sol.

Alcide rechargea sa carabine.

— Rendez-vous ?... dit-il... Est-il bête !... Se rendre pour être fusillé, ce n'est pas la peine ; mieux vaut se faire tuer ici — seulement, avant qu'ils me démolissent, je veux en descendre encore un ou deux... Attention !

Le second cavalier arrivait sur les fuyards à fond de train.

— Laissez-moi faire, mon lieutenant, dit Alcide... Il est hors de la portée de votre revolver...

Il ajusta l'homme et fit feu ; mais sans atteindre ni le cheval ni le cavalier.

— Raté !... Maladroit !... Et pourtant, ils nous tiennent la chandelle. Leur incendie nous éclaire à giorno !

Cependant, un groupe de cavaliers, une douzaine d'hommes environ, approchaient à toute bride ; mais sans avancer très vite, car les chevaux buttaient, à chaque pas, sur les mottes de terre labourée.

Frédéric fit feu quatre fois de son revolver et blessa seulement un homme.

Alcide n'avait pas eu le temps de recharger son arme.

Les deux hommes furent entourés, bientôt, et ils allaient être massacrés, quand l'officier qui commandait la petite troupe donna, impérieusement, un ordre en allemand.

Il avait admiré le courage des deux francs-tireurs et il avait donné l'ordre de cesser ce combat de douze contre deux !

— Vous êtes mes prisonniers ! dit-il en français à Frédéric et à Alcide.

— Pas moyen de moyenner ! fit le géant. C'est enrageant !

— Veuillez nous suivre ! fit l'officier de uhlans.

— Voilà un Prusco qui est dans mes cordes ! dit Alcide.

Mon lieutenant, suivons-les donc ; puisque, comme dit l'autre, nous ne pouvons pas faire autrement !

Seulement, votre bras, s'il vous plaît, parce que, ma parole, je n'ai plus de jambes !

Frédéric s'approcha de lui.

Mais, soudain, Alcide chancela, et s'abattit, évanoui.

L'officier de uhlans le fit hisser sur un cheval.

Frédéric enfourcha la monture d'un des soldats et la troupe partit au galop.



ON DISTINGUAIT LEUR SILHOUETTE ÉCLAIRÉE PAR LES FLAMMES...
(PAGE 172.)

XXI

PRISONNIERS DE GUERRE

Alcide se réveilla en sursaut.

Frédéric se leva et marcha vers le lit de camp sur lequel le géant était étendu.

— Eh bien ! comment vas-tu, mon pauvre Alcide ? demanda Frédéric.

— Mais pas trop mal, mon lieutenant ; pas trop mal. Merci !

Alcide, ce disant, fit un mouvement.

— Aïe ! aïe ! tonnerre ! Je l'avais oublié, je suis blessé !

En me retournant, à l'instant, je me suis fait mal.

Bougre ! ça me cuit. Bah ! ce n'est rien auprès de ce qui m'attend.

Quel heure est-il ?

L'officier regarda sa montre.

— Quatre heures, répondit-il.

Alcide poursuivit :

— Encore quelques heures et on viendra nous prendre pour nous fusiller ! Crébleu ! quel fichu quart d'heure !

Cette scène se passait dans une vaste salle, au deuxième étage d'une usine située à huit lieues de Dijon.

La compagnie de uhlans qui avait capturé les deux francs-tireurs campait, depuis l'avant-veille, dans les bâtiments de cette usine.

C'est là que Alcide et Frédéric avaient été conduits.

L'officier qui commandait le détachement avait cru devoir attendre le retour de son chef pour statuer sur le sort des prisonniers.

Or, ce chef dirigeait, depuis la veille, avec quelques hommes, une importante reconnaissance à travers le Val-Suzon.

La salle où se trouvaient les francs-tireurs était meublée d'un lit de sangle, d'une table et de deux chaises.

Une chandelle, fixée dans le goulot d'une bouteille, éclairait faiblement le coin où Frédéric et Alcide avaient passé une grande partie de la nuit.

Sur la table, il y avait une sorte de marmite en fer battu, une cruche, une trousse de chirurgien et des bandes de toile.

La marmite était encore à demi pleine d'une eau ensanglantée.

Le sous-lieutenant, dès son arrivée en cette usine, avait demandé qu'on ne le séparât pas de son camarade.

On lui avait donné tout ce qu'il lui fallait pour soigner la blessure d'Alcide.

Par grand hasard, on avait trouvé, et fort heureusement, une trousse dans les bagages du chirurgien de la compagnie de uhlans, ce chirurgien se trouvant, alors, à Dijon où il installait une ambulance.

Alcide, sorti de son évanouissement, avait reçu de Frédéric des soins immédiats.

La blessure n'offrait aucune gravité.

La balle qui l'avait frappé avait traversé les chairs de son bras gauche, sans même effleurer l'os.

Après le pansement, le géant, las, s'était endormi.

— Mon brave, il faut que je panse de nouveau ta blessure, dit Frédéric, quand il vit Alcide debout.

— A quoi bon, mon lieutenant? Dans une heure ou deux, tout au plus, Alcide ne vaudra pas un chien en vie, comme dit l'autre.

Oh! rassurez-vous, ce n'est pas que j'aie peur!

Soyez tranquille, on se tiendra convenablement devant le peloton.

N'empêche que la pauvre Benoîte, qui attend mon retour, là-bas, pour que je la conduise par-devant M. le maire, pleurera toutes les larmes de son corps!

C'est ça qui me chagrine, surtout!

Il réfléchit un instant.

— Dites donc, mon lieutenant, fit-il tout à coup. Est-ce que vous croyez, tout de bon, qu'on ne pourrait pas trouver un truc pour s'esbigner d'ici, comme qui dirait à l'anglaise?

Car enfin, si on pouvait éviter de faire face au susdit peloton, pour ma part, je trouverais ça d'assez bon goût!...

Qu'en pensez-vous?

— Impossible!

— Vous en êtes sûr?

— Oui... Pendant que tu dormais, j'ai observé...

Derrière la porte de cette pièce, on a mis une sentinelle...

Tout à l'heure, encore, on l'entendait marcher au dehors.

Alcide prêta l'oreille.

— Mais on n'entend plus rien... dit-il... à présent; si la sentinelle s'était endormie?

Or, à ce moment-là même, dans le couloir, le uhlan, gardien de la porte, chanta, en sourdine, un air allemand; un air plaintif, bien rythmé, très harmonieux.

Les deux francs-tireurs écoutèrent.

Alcide, vaguement impressionné, se tut.

Pourtant, il reprit, au bout d'un instant :

— Lui aussi, sans doute, il pense au pays, où peut-être il a laissé, comme moi, une amoureuse!

Pauvre bougre! Ah! c'est égal, c'est bête, la guerre!

Le uhlan chantait avec goût, et, bien que la mélodie fût martelée par l'articulation de syllabes gutturales, l'air montait, harmonieux, dans le silence profond.

Bientôt, le chant cessa et l'on perçut, nettement, le bruit des pas éperonnés du uhlan, qui avait recommencé sa promenade dans le couloir.

— Donc, dit Alcide, rien à faire de ce côté! Reste la fenêtre!

Le géant l'ouvrit.

— Regarde... lui dit Frédéric.

Alcide constata que toute évasion par la fenêtre était également impossible.

Ce deuxième étage, où l'on avait logé les prisonniers, était fort élevé.

De plus, les chevaux des uhlans étaient attachés précisément sous cette fenêtre, et quatre hommes veillaient sur eux.

On distinguait leur silhouette éclairée par les flammes d'un feu qui brûlait à quelques pas d'eux.

— Vous avez raison, mon lieutenant, déclara Alcide, il n'y a rien à faire !

C'est égal, cherchons tout de même ! Qui sait ?

Comme il allait refermer la fenêtre, car le froid était très vif, on perçut, tout à coup, au dehors, un bruit lointain, qui se faisait plus distinct d'instant en instant.

— On dirait qu'une troupe de cavaliers approche, fit le géant. Écoutez, mon lieutenant !

Bientôt, le doute ne fut plus possible.

C'était bien une troupe de cavaliers assez nombreuse qui approchait.

Les francs-tireurs, curieux, observèrent.

— Tonnerre ! dit Alcide. Si c'étaient des Français ! Chaud ! chaud ! Mon lieutenant, tenons-nous prêts à tout événement !

Cette circonstance leur avait redonné quelque espoir, bien vague encore ; mais auquel, pourtant, ils se cramponnaient.

Cependant, les uhlans, eux aussi, avaient entendu le galop des chevaux ; car, dans les ténèbres, Alcide et Frédéric virent s'agiter des ombres.

Ils entendirent un cliquetis d'armes et un bruit, grossissant... de voix.

Un mouvement de va-et-vient se produisit.

Mais l'espoir que les prisonniers avaient un moment caressé fut déçu.

La troupe qui venait était composée du reste de la compagnie de uhlans partie en reconnaissance sous la conduite de son chef.

En effet, bientôt, la file des chevaux qui étaient alignés dans la cour, sous la fenêtre, s'étendit, et trois nouveaux feux s'allumèrent.

— Quelle guigne ! fit le géant.

Pour la deuxième fois, il demeura pensif un moment.

Soudain, il se révolta.

— Sacrebleu de sacrebleu de sacrebleu ! je ne veux pas être fusillé bêtement, déclara-t-il.

C'est dit : quand ils viendront ici pour nous chercher, à seule fin de nous descendre, je leur répondrai de la belle façon.

J'ai des poings, je leur ferai sentir ce qu'ils pèsent !

Je veux en démolir trois, au moins, avant qu'ils me démolissent.

Il s'assit près de Frederic, qui restait toujours calme, et que les boutades fanfaronnes du colosse amusaient.

Soudain, un bruit de pas nombreux retentit dans le couloir, au dehors.

Les prisonniers se regarderent, et, comme si un même instinct les avait poussés, leurs mains se levèrent, se rencontrèrent et se joignirent.

Immobiles, muets; mais fortement unis, ils attendirent, ayant, au même instant, les mêmes pensées, leur cœur battant à l'unisson.

Il n'en fallait pas douter, on venait vers eux.

A coup sûr, le chef qu'on attendait pour prendre une décision à leur sujet était revenu avec ses cavaliers.

On s'apprêtait à leur signifier que leur dernière heure etait venue.

La porte de la salle s'ouvrit largement.

Deux hommes entrèrent.

Le reste de la troupe était resté dans le couloir, assurément.

L'un des deux hommes, un sous-officier, portait un falot.

L'autre était l'officier qui avait fait prisonniers les francs-tireurs.

Frederic, à son aspect, se leva.

Alcide imita son chef.

Tous les deux resterent graves, impassibles, et se disposèrent à entendre leur arrêt sans que leur visage trahît la moindre faiblesse en face de la mort.

L'officier s'adressa à Frédéric :

— Veuillez me suivre, dit-il d'une voix douce et avec la plus exquise courtoisie.

— A l'instant! répondit Frédéric.

— Venez, reprit l'officier. Faisons vite!

Il tourna les talons.

Fréderic marcha derrière lui.

Mais Alcide, qui, tout d'abord, avait été stupéfait à ce point qu'il lui avait ete radicalement impossible d'articuler une parole, reprit vite ses sens.

Il marcha vers son lieutenant qu'il arrêta net.

— Pardon, pardon, excuse! fit-il. Vous ne vous en irez pas seul, mon lieutenant; c'est moi qui vous le dis, moi, Felicien Martenot, surnommé Alcide, autrement dire Hercule.

Ah! mais, a-t-on jamais vu?

Si le Prusco ici présent croit que ça se passera comme ça, il se fourre le doigt dans l'œil, et jusqu'au coude, encore!

Mais une idée traversa sa cervelle.

— D'abord, entendons-nous, cependant, déclara-t-il.

Si c'est pour la fusillade que vous emmenez mon chef, je veux ma part du peloton.

Douze balles pour un, c'est trop!

Il s'adressa à l'officier de uhlans qui s'était retourné, et, faisant le salut militaire à la française, le doigt sur la couture de son pantalon trop court :

— Pardon, excuse, mon officier, articula-t-il, je veux sortir aussi!

— Restez! répondit l'officier.

Et, se tournant vers Frédéric :

— Vous, docteur, veuillez me suivre!

Il sortit, suivi par Frédéric qui avait serré fortement la main de son camarade.

Alcide courut vers la porte qui se referma, brusquement.

Le géant, alors, entra en fureur.

D'une voix tonitruante, il appela Frédéric.

Puis, il prit successivement la cruche, la marmite, la trousse, qu'il jeta sur la porte avec fracas.

La porte, en chêne, était solide, et, vainement, ensuite, il essaya de l'ébranler.

Enfin, il prit la table par les pieds.

Il la leva au-dessus de sa tête et la brisa en l'écrasant sur le sol...

Puis, armé de l'un des pieds dont il se servit comme d'une massue, il frappa sur la porte à coups redoublés.

En cet exercice, sa blessure se rouvrit, et son sang ruissela, bientôt, sur son uniforme en lambeaux.

Il éprouvait une vive douleur; mais, dominé par la rage, il heurtait toujours la porte dont il parvint, bientôt, à briser l'un des panneaux.

Au dehors, la sentinelle, éperdue, criait, en allemand, contre le furieux, qui n'eût pas compris les paroles en admettant même qu'il les eût entendues.

— A moi! A moi!... Je ne veux pas qu'on fusille mon lieutenant!

Mon lieutenant!... Mon lieutenant!...

Et il frappait, toujours, sur la porte, comme un sourd, et la douleur qu'il éprouvait augmentait, et son sang coulait, vermeil, de sa blessure béante.

— Oh! les canailles! reprit-il. Les canailles, les sales Prussiens!

Ah! vous me le paierez! Le premier qui entre ici, je l'assomme!

Mille millions de sacré mille tonnerres!

Cependant, on eût dit que, plus il s'affaiblissait par la perte de son sang, et plus sa fureur augmentait.

Il frappait, avec sa massue, à coups précipités, comme s'il avait senti qu'il fallait aboutir avant que sa force ne l'abandonnât.

Au dehors, la sentinelle criait toujours.

A présent, la porte était entamée suffisamment pour qu'un homme de taille ordinaire pût passer par la brèche.

Mais pour Alcide, autre affaire!

Toutefois, après un dernier coup, qui emporta un énorme pan de la porte, le géant essaya de se glisser par l'ouverture.

Mais, tout à coup, il pâlit.

Sa face devint livide, cause de la douleur très vive qu'il ressentit, alors, car il avait heurté, violemment, son bras blessé contre une des saillies du bois.

Chancelant, il s'appuya au mur.

Tout tournait autour de lui

Une sorte de brouillard passa devant ses yeux.

Ses jambes flageolaient.

Il comprit qu'il allait tomber.

Vite, il fit quelques pas et put gagner son lit, sur lequel il s'assit.

Il demeura un instant immobile.

Soudain, il tressaillit.

Dans le silence profond qui planait sur l'usine, une sorte de craquement sinistre avait vibré.

Or, c'était un feu de peloton que l'écho répercuta en le grossissant.

Alcide, affolé, se leva.

Ses yeux étincelaient.

Puis, il retomba sur son lit et fondit en larmes.

— Oh! les canailles! dit-il en sanglotant. Ils ont tué mon lieutenant!

XXII

LE JEU DE LA GUERRE ET DU HASARD

Le bon Alcide était accablé, au physique et au moral.

Il resta longtemps, à la même place, las, meurtri, hébété, sans pensée et sans forces.

Plusieurs heures se passèrent ainsi.

Le soleil illuminait gaiement cette belle journée d'hiver, et éclairait la salle, dont la fenêtre s'ouvrait sur une plaine d'une très vaste étendue.

Comme dix heures venaient de sonner, Alcide sursauta en entendant un bruit de pas dans le couloir.

La porte de la salle s'ouvrit.

Un homme entra.

Alcide le reconnut :

C'était l'officier qui l'avait fait prisonnier ainsi que Frédéric.

— Diable!... dit-il, toujours en français.

Vous avez dégradé l'immeuble, mon ami! Tudieu, quelle poigne!

Il examinait la porte et souriait.

Alcide était levé.

— Veuillez me suivre! lui dit l'officier.

Le géant ne sourcilla pas.

Il comprenait que son tour était venu!

— Je suis prêt! fit-il. Marchez, je vous suis!

En passant de nouveau la porte, l'officier sourit encore.

— C'est égal! Quelle poigne! répéta-t-il.

Il sortit.

Alcide le suivit.

Avec eux, aucune escorte!

Alcide, préoccupé par une idée unique, ne constata pas ce fait, anormal pourtant.

Il n'avait plus, maintenant, aucune force de résistance.

Même, aucune pensée de rébellion ne lui venait.

Il marchait, sachant que c'était vers la mort, résigné, même satisfait, peut-être... en se disant, tant son abattement moral l'amollissait, que, bientôt, il ne souffrirait plus!

Détail invraisemblable : il ne songeait point à Benoîte, à cette suprême minute.

Toujours derrière l'officier, il traversa le couloir, descendit deux étages, traversa la cour et... inconscient de ses démarches, il pénétra au rez-de-chaussée de la maisonnette qui devait servir, jadis, d'habitation au directeur de l'usine.

Là, l'officier lui dit :

— Asseyez-vous et attendez!

Alcide, sans articuler une parole, obéit.

L'officier était entré dans une pièce voisine, où plusieurs personnes parlaient à haute voix.

Même, à diverses reprises, des cris, aussitôt étouffés, retentirent.

Cette pièce, où Alcide attendait, encore meublée d'un bahut-dressoir, d'une table et de chaises, était une salle à manger.

Soudain, le géant tressaillit.

Etait-ce une hallucination de son ouïe?

Il avait cru entendre, dans la chambre voisine, une voix à lui bien connue.

La voix de Frédéric!

Dès lors, et subitement, il put penser.

Mais non, ce n'était pas possible; il s'était trompé.

Cette voix, ce n'était pas celle de son lieutenant.

Ces gueux de Prussiens ne l'avaient-ils pas fusillé?



FRÉDÉRIC, SOURIANT, SE TENAIT SUR LE SEUIL. (PAGE 178.)

Cependant, il écouta.

L'officier, en pénétrant dans la chambre voisine, en avait refermé, sur lui, la porte, de sorte que le pauvre Alcide ne distinguait qu'un murmure confus de voix, dominées, parfois, par un cri rauque; un cri de douleur, assurément.

Que se passait-il donc, là-dedans?

Pour la deuxième fois, Alcide crut entendre la voix de Frederic!

Alors, affolé, tout tremblant, curieux, il se leva et marcha vers cette porte, bien décidé à l'ouvrir...

Mais il s'arrêta net, n'osant pas aller plus loin... non par crainte d'un châtiment quelconque : n'avait-il pas fait le sacrifice de sa vie?... mais, ayant peur de perdre, tout à coup, cet espoir, chimérique hélas! qu'il caressait cependant : Frédéric n'était pas mort!

Oui, sans doute, cette espérance était folle; mais il voulait la garder le plus longtemps possible!

Il se rassit, angoissé.

Son cœur battait.

Il prêtait l'oreille à tous les bruits venant de la chambre voisine; mais il n'entendit plus la voix dont le timbre bien connu avait attiré son attention.

Même, le brouhaha qui retentissait tout à l'heure cessa subitement.

Pourquoi?

Ce silence, plus profond, troublait Alcide davantage encore.

Son esprit, longtemps inactif, travaillait, à présent, en raison directe de son repos involontaire et prolongé.

Les idées passaient en son cerveau avec une excessive rapidité, et, quelque effort qu'il fît, il ne parvenait pas à les fixer pour les examiner et en tirer de judicieuses déductions.

Vainement, il se demandait comment il était venu là et pourquoi il y était, car, depuis le moment où il avait entendu les détonations du feu de peloton, qui, selon toute vraisemblance, avait tué Frédéric, il ne s'était préoccupé, en aucune façon, de ce qui s'était passé autour de lui.

Il avait été comme anéanti.

Même, il avait suivi, machinalement, l'officier qui l'avait amené là.

Soudain, le même bruit confus s'éleva, de nouveau, à quelques pas de lui, et il distingua, nettement, cette fois, la voix!

Tout frémissant, car il était sûr de ne s'être point trompé, il se leva et marcha, derechef, vers la porte, qui s'ouvrit brusquement.

Alors, Alcide faillit tomber à la renverse.

Frédéric, souriant, se tenait sur le seuil.

Le géant jeta un cri de joie, fit deux pas, en trébuchant, et se jeta dans les bras de son officier.

— Mon lieutenant! fit-il. Ah! je ne m'étais pas trompé!

Oui, j'avais reconnu votre voix! Tonnerre, je n'ai plus de jambes!

Des hoquets le secouaient.

Il ne pouvait plus parler.

Il éprouvait une émotion poignante.

Frédéric ne s'expliquait pas ses transports.

Il l'interrogea.

— Je croyais qu'ils vous avaient fusillé ! dit-il.

— Brave garçon ! fit l'officier allemand, qui était sorti de la chambre, derrière Frédéric, et qui avait assisté à cette scène, non sans être touché par l'exclamation d'Alcide.

Puis, se tournant vers Frédéric.

— Je vais vous faire servir à déjeuner, dit-il ; vous devez tomber d'inanition, car vous n'avez rien pris depuis hier.

Frédéric sourit.

— Ma foi, déclara-t-il, j'avoue que je me mettrai volontiers à table.

— Venez donc, reprit l'officier.

Et, s'adressant à Alcide.

— Suivez-nous, ajouta-t-il.

Un instant après, Frédéric, avec son fidèle camarade, s'installaient devant une table bien servie ; un uhlan les servit.

Alcide était impatient d'interroger son chef, de savoir ce qui s'était passé ; de connaître le pourquoi de la sollicitude des ennemis.

Aussi interrogea-t-il Frédéric avant de toucher à la nourriture, et, pourtant, il mourait de faim.

— Enfin, mon lieutenant, expliquez-vous ; ma parole, il me semble que je bats la breloque.

Je n'y comprends goutte ! Je donne ma langue aux chats.

Car enfin, ça tient du miracle, tout simplement !

Les « Pruscos », qui devaient nous fusiller, nous hébergent, à présent !

Frédéric remplit de vin le verre d'Alcide et le sien.

— A ta santé, d'abord !

— Merci bien, mon lieutenant, à la vôtre !

Ils trinquèrent et burent.

Puis, Frédéric, tout en mangeant, fournit les explications demandées.

— Oui, commença-t-il, nous l'avons échappé belle !

Sans une circonstance, vraiment providentielle, à cette heure, mon pauvre Alcide, nous serions morts !

— Brr ! interrompit Alcide. Tout à l'heure, j'étais résigné ; mais, maintenant, devant cette table bien servie et éclairée si gaiement par un rayon de soleil, parole, rien que de penser à la mort qui a été si près de nous, ça me donne froid dans le dos !

Pour se réchauffer, il acheva de boire son vin, et, ayant fait claquer sa langue, il ajouta :

— Il est un peu chouette, mon lieutenant, ce petit bourgogne-là !

Le chiendent, c'est que ces sacrés Pruscos le boivent. Ça, c'est du guignon !

Mais, vous disiez que, à cette heure, nous serions morts... si...

— Oui-dà ! Et c'est à toi que nous devons, en même temps, notre perte et notre salut.

— Voilà qui est fort !

— Tout de bon ! Tu sais que nous avions reçu l'ordre de nous retrancher dans la ferme incendiée où nous avons été surpris, et d'y attendre le passage d'un convoi que nous devions attaquer ?

— Eh ! bien ?

— Eh bien ! est-ce que tu ne t'es pas demandé comment ces uhlans qui ont surgi, tout à coup, près de la ferme, ont été prévenus de notre présence, là-bas ?

— Ma foi non ; je n'ai pas pensé à ça ; je n'avais pas l'esprit assez rassis pour ça.

Diable, j'ai eu bien d'autres chiens à fouetter !

— Sache donc que c'est toi qui nous as livrés !

— Moi ! Qu'est-ce que vous dites donc là, mon lieutenant ?

C'est moi, moi Alcide, que vous accusez d'une pareille trahison ?

Si je m'attendais à celle-là, par exemple !

— Attends donc ! Tu nous as livrés sans le vouloir ; ça va de soi !

— Sans le vouloir ! Comment ?

— Hier matin, tu as été chargé par tes camarades, qui te reconnaissaient pour un débrouillard, de parcourir les environs, afin de te procurer des vivres ?

— Oui, et, même, j'ai rapporté un lapin que j'ai bel et bien payé de ma poche.

Je reverrai longtemps le profil de la vieille qui m'a vendu l'animal.

— C'est cette vieille qui est cause de tout.

— Comment ? Est-ce qu'elle nous a dénoncés à l'ennemi ?

— Comme toi, sans le vouloir :

Une heure environ après ton passage en sa maison ; trois uhlans, faisant partie de l'escadron qui nous garde, en ce moment, s'arrêtèrent chez la vieille, dans le même but que toi.

La vieille leur déclara qu'elle n'avait pas de vivres.

— J'ai vendu, a-t-elle dit, il n'y a pas plus d'une heure, mon dernier lapin à un franc-tireur.

— La vieille pie !

— Naturellement, les uhlans l'interrogèrent.

Puis, ils battirent les alentours, et, enfin, cachés sous bois, invisibles pour nos sentinelles, ils reconnurent notre campement.

Leurs chefs furent prévenus. Tu sais le reste !

— Tonnerre de chien ! Que c'est bête !

Ah ! la vieille bavarde ! Elle aurait bien pu tenir sa sacrée langue !

Voilà une leçon ! C'est pourtant vrai, c'est moi qui suis cause de tout ! Ah ! mon lieutenant, je ne me pardonnerai jamais ça !

Ce qui me console, cependant, c'est que vous m'avez dit, tout à l'heure, que, d'autre part, je suis cause, aussi, de notre salut. Mais comment ?

— Voilà : Tu te souviens que, lors de notre arrivée ici, après notre capture, je m'occupai, d'abord, de soigner ta blessure.

Il faut rendre cette justice à nos ennemis qu'ils ont mis à ma disposition tout ce dont ils disposaient, à cet effet, dès qu'ils ont su que j'étais médecin.

Or, ce matin, le commandant de l'escadron de uhlans, duquel nous sommes les prisonniers, a dû faire une reconnaissance aux alentours.

Comme il revenait ici avec sa troupe, son cheval a buté, est tombé, entraînant son cavalier, qui, dans sa chute, se cassa la jambe droite.

— Je comprends ! On le rapporta ici ?

— Juste !

— Pas de médecin... On pensa à vous.

— C'est cela.

— On vous appela.

— Je soignai le blessé. Je me tirai fort heureusement de ma tâche assez difficile, et, grâce à ce hasard...

— Nous sommes sauvés ! Car, en effet, ce commandant ne peut pas donner l'ordre de faire fusiller un homme qui lui a rendu un service signalé.

Ah ! bien, on peut le dire, Dieu nous protège !

Alcide, cependant, réfléchit.

— Mais, j'y pense, fit-il avec une réelle frayeur.

— Parle ?

— Dites donc, mon lieutenant, tout cela est bon, mais je n'ai pas raccommodé la jambe du commandant, moi !

Partant, il ne me doit rien. Diable ! s'il allait...

— Rien à craindre : Tu partages mon sort.

C'est sur l'ordre du commandant qu'on t'a conduit ici.

Je lui ai parlé de toi et il te doit aussi quelque chose, quoi que tu dises.

— A moi ?

— Dame ! Si tu n'avais pas été blessé, je n'aurais pas eu besoin de te soigner. On n'aurait pas connu ma qualité de médecin, et...

— Nous aurions à cette heure chacun douze balles dans la peau ! Brr !... Mais, que va-t-il nous arriver ?

— On va nous conduire à Dijon ; on nous mènera devant le général commandant le corps d'armée, qui statuera sur notre sort.

Le commandant ne pouvait pas prendre sur lui de nous mettre en liberté.

D'ailleurs, il est probable que nous serons assimilés, par exception et en faveur du service rendu, aux troupes régulières, et, envoyés, comme prisonniers de guerre, en Allemagne !

— Ça nous fera voir du pays ! Les voyages forment la jeunesse !

En attendant, mon lieutenant, et maintenant que ma curiosité est satisfaite, il faut que je soigne mon estomac qui crie famine !

Frédéric servit son camarade, qui dévora, sans mot dire, pendant un grand quart d'heure.

Puis, repu, il s'écria :

— Quelle belle journée ! Parole, mon lieutenant, ç'aurait été dommage de ne pas la voir.

Pauvre Benoîte ! Comme elle aurait pleuré, tout de même, si elle n'avait pas revu son Alcide aimé...

DEUXIÈME PARTIE

I

MONSIEUR BERNARD

Proche d'Is-sur-Tille, l'un des plus jolis chefs-lieux de canton du département de la Côte-d'Or, à Villecomte, sur les bords d'une petite rivière très poissonneuse : l'Ignon, s'élevait, en 1891, au mois de septembre, une maison coquette entourée d'un jardin d'un hectare environ, clos de murs.

On penétrait dans cette propriété par une porte gigantesque, en forme de grille en fers de lance s'appuyant à deux montants massifs, en maçonnerie, surmontés de vases de fonte émaillée où s'épanouissaient des géraniums pourpres, qui semblaient incandescents dans l'air ensoleillé.

Une vaste terrasse, à l'italienne, ornée d'une balustrade curieusement sculptée, s'étendait à droite de la porte d'entrée, en bordure sur la route.

De cette terrasse, où l'on pouvait monter, de l'intérieur, par un escalier

double en fer à cheval... on dominait tout le paysage avoisinant, qui était des plus pittoresques, avec son horizon boisé, paré, alors, de ces tons mordorés, si doux aux yeux, qui caractérisent l'automne.

Après avoir franchi la porte grillée, on se trouvait dans le jardin qui précédait la maison, et au milieu duquel une pelouse immense — magnifique tapis vert — se développait, ornée de corbeilles pleines de fleurs, dont les couleurs, mariées agréablement, formaient des dessins, des arabesques, selon le goût anglais.

La maison, haute de deux étages, était précédée d'un perron de six marches, et flanquée d'une vérandah.

Cette habitation se trouvait, alors, gaiement illuminée par le soleil, au cours d'une de ces admirables journées de septembre, pendant lesquelles la nature, pressentant l'hiver prochain, semble vouloir se parer, comme une coquette désireuse de jouir de ses derniers attraits.

Au rez-de-chaussée, l'une des pièces, prenant jour sur le jardin, servait de bibliothèque et de cabinet de travail au maître du logis.

Cette pièce était éclairée par une large fenêtre, en forme de baie, qui était, alors, grande ouverte.

Toutefois, la clarté trop vive était tamisée par une sorte de banne, qui s'étendait sur toute la largeur de la baie.

Pénétrons dans cette bibliothèque, qui était l'endroit de prédilection de M. Bernard, ingénieur des eaux et forêts, et, à cette époque, habitant de la jolie villa.

Elle était meublée de la manière la plus artistique et la plus élégante.

Il ne saurait être inutile d'en faire la description — car, en général, on peut définir le caractère du maître d'un logis par la seule inspection des objets dont il s'est plu à s'entourer : or, il importe que le lecteur connaisse le caractère de M. Bernard, qui doit jouer un rôle très important dans la seconde partie de cette histoire.

Trois grands corps de bibliothèque, en noyer ciré, orné de délicates sculptures — occupaient les trois panneaux principaux de la vaste pièce.

Ces bibliothèques, pleines de livres bien choisis — dont quelques-uns étaient de beaux ouvrages qui eussent tenté d'émérites bibliophiles — étaient surmontées de légères statuettes, en bronze vert, d'après des modèles antiques fort artistement reproduits.

Les portières étaient faites de vieilles tapisseries, bien conservées, encore superbes de couleur, et représentaient des chasses.

Sur la cheminée, monumentale, en noyer rehaussé de fines dorures, on voyait un buste de femme en ivoire jauni.

Une belle panoplie, composée d'armes indiennes aux lames richement damasquinées, et dont les poignées étaient chargées d'incrustations d'or, d'argent, de nacre et de corail — était accrochée à droite de la cheminée.

De l'autre côté, il y avait une toile dans un cadre en bois noir.

Cette toile représentait en pied, grandeur naturelle, une femme de soixante ans environ, vêtue d'une robe à longue traîne, en velours noir, qui enveloppait, sans plis, son corps, long, maigre et anguleux.

Elle avait, comme coiffure, une sorte de bonnet de forme inusitée.

L'expression de sa physionomie dénotait une grande bonté, et, en même temps, une énergie peu commune.

Près d'elle, à ses pieds, était couché un chien — un molosse de très haute taille.

Ce portrait — peint par un artiste renommé — avait une haute valeur artistique; mais il devait avoir, aux yeux du maître du logis, une valeur morale inestimable.

Au-dessous, se trouvait, en effet, un petit meuble sur lequel M. Bernard entretenait lui-même, en toute saison... des fleurs.

Le bureau de travail de l'ingénieur occupait le centre de la pièce, et était surchargé de livres, de brochures, de cartes, de plans... de toutes sortes.

Çà et là, sur des tables volantes, il y avait des potiches en cuivre rouge, aux ventres rebondis; des faïences, curieux échantillons de la céramique moderne, qui crée de véritables chefs-d'œuvre qu'on ne remarque pas assez tant ils sont nombreux; de magnifiques bronzes japonais et chinois couverts de monstres hideux à la fois et superbes... et, de ces objets divers, émergeaient des plantes vertes, dont les feuillages dentelés mettaient, là, une note gaie, et reposaient la vue.

Des sièges bas, commodes, très confortables : liseuses, fumeuses, fauteuils de repos où l'on était plutôt couché qu'assis, se trouvaient dans les coins, devant la cheminée, autour du bureau.

Enfin, on marchait sur un tapis de Perse très épais, et dont les couleurs vives s'éteignaient, l'une et l'autre, en une gamme de tons admirablement combinés.

Etendu sur l'un des fauteuils, M. Bernard lisait, près de la baie... en fumant une cigarette.

C'était un jeune homme de vingt-trois ans environ.

Grand, mince, robuste à coup sûr — il portait un veston en drap bleu bien coupé; un gilet fait d'une étoffe claire; un pantalon en drap, pareil au veston, et il était chaussé de souliers vernis.

Son visage, aux traits assez réguliers, était agréable plutôt que beau, et plaisait, surtout par son expression de loyauté, de franchise et de bonté.

Il portait une fine moustache noire, dont les bouts étaient retroussés martialement... et qui corrigeaient, un peu, l'ensemble féminin de son masque.



UNE VOITURE APPARUT AU TOURNANT DE LA ROUTE. (PAGE 187.)

Son bras gauche était retenu par une écharpe, en soie noire, fixée, par des épingles, à son veston.

Quinze jours auparavant, l'ingénieur, au cours d'une de ses tournées administratives, était tombé de cheval, si malheureusement qu'il s'était foulé le poignet.

Il avait beaucoup souffert pendant une semaine environ. A présent, il était presque complètement remis; mais il ne sortait pas encore...

... Au dehors, la chaleur pesait lourdement sur la campagne, où le soleil dardait des rayons d'un blanc cru, aveuglants.

Le ciel transparent et bleu était sans nuages.

Il n'y avait pas un souffle d'air dans l'atmosphère surchauffée.

Les haies, à l'aube pleines de murmures, servaient, à cette heure, d'abris aux chardonnerets.

Là-bas, sur l'Ignon, bordé d'oseraies, on voyait les hirondelles filer, et effleurer, de l'aile, rapides, la surface liquide, en happant les moucherons.

Les frêles libellules volaient, lourdes, parmi les nénuphars aux fleurs d'or, et les iris, dont les corolles bleuâtres s'élevaient au-dessus de l'herbe fraîche et verte qui tapissait les rives.

Sur le paysage flottaient des parfums faits de l'arome des roses pâmées, de l'odeur des pins sauvages, des acacias, des tilleuls, des bruyères, mêlés à la senteur aquatique, très forte, qui se dégageait de la rivière.

A travers champs, on ne voyait pas un travailleur, et pas un passant sur la route.

Pas un bruit distinct ne troublait le silence.

On n'entendait que cette rumeur — cette plainte, peut-être — sourde, prolongée, incessante, qui plane, par les midis accablants ou par les radieuses nuits, sur la campagne... en éternelle fécondation.

... Soudain, le jeune homme ferma le livre qu'il lisait, et, s'accoudant sur son siège, il rêva profondément.

— Trois heures!... fit-il, bientôt, en regardant l'heure à une petite pendule enfermée dans un étui en maroquin qui se trouvait sur son bureau... Encore une heure à attendre avant de la voir!

Comme le temps passe lentement!

Et je ne la verrai que l'espace d'une minute!

Il soupira et reprit sa rêverie interrompue.

Une demi-heure se passa; le jeune homme songeait toujours.

Le timbre de la pendule, qui vibra tout coup, le fit tressaillir.

Il se leva, énervé, ayant besoin de marcher, de changer de place, de tromper son impatience par une action quelconque.

De la bibliothèque, il passa dans le vestibule, où il prit un chapeau de paille ; puis, dans le jardin, qu'il traversa rapidement.

Il se dirigea vers la terrasse sur laquelle il monta.

Là, il s'assit et regarda, au dehors, dans la direction du bois qui commençait à une portée de fusil, environ, de l'endroit où il se trouvait alors.

— Le docteur est l'exactitude même, fit-il.

Il m'a dit, hier, qu'il serait ici, aujourd'hui, à quatre heures. Il y sera !

Donc, dans un quart d'heure je... Encore un quart d'heure !...

Bernard se leva et se mit à arpenter la terrasse à grands pas ; puis, il se rassit et alluma une cigarette ; un instant après il se releva et recommença sa promenade.

Son impatience augmentait visiblement.

A chaque instant il tirait sa montre, il regardait l'heure : on eût dit qu'il comptait les minutes !

Enfin, il tressaillit.

— C'est lui !... dit-il... Oui, c'est lui !... Je savais bien qu'il serait exact.

Bon docteur !... S'il pouvait savoir comme je l'ai attendu impatiemment !

En effet, il avait entendu, au loin, dans le silence profond, un roulement de voiture.

A présent, il distinguait, nettement, le grincement des roues qui écrasaient les cailloux de la route... le bruit des fers d'un cheval battant, régulièrement, le sol... et le tintement des grelots attachés à son collier.

Une voiture, une sorte de tilbury léger, traîné par un joli cheval arabe, apparut, au tournant de la route, qui traversait, d'un bout à l'autre, le petit bois.

A la vue de cette voiture, Bernard pâlit.

Certainement, il éprouvait une déception qui lui causait une peine indicible.

— Seul !... s'écria-t-il, tout attristé... Il est seul !...

Le tilbury approchait, cependant...

L'air était si pur, le jour si transparent, qu'on distinguait, très nettement, à trois cents pas, la physionomie de l'homme qui venait, là-bas.

Il devait être de très grande taille, car son buste, aux larges épaules, emergeait du léger équipage, et se dressait, haut, sur le siège — découpant sa robuste silhouette sur l'horizon.

Son visage, complètement rasé, aux traits gros et au teint basané, était éminemment curieux à voir, et dénotait un individu, qui, certes, ne devait pas être « le premier venu », comme on dit.

Il avait la bouche fine, railleuse ; mais si son sourire donnait, à son masque, une vague expression de scepticisme, qui eût été, peut-être, déplaisante, il était heureusement corrigé par ce fait que ses yeux profonds — abrités sous des sourcils aux poils durs, longs et broussailleux — avaient une infinie douceur.

Sa physionomie indiquait une exceptionnelle bonhomie dont on était frappé, dès le premier abord.

Il était tout de noir vêtu.

Sa redingote, taillée à la mode ancienne, était ample, vaste, commode... faite, à dessein, afin de ne pas gêner ses mouvements.

Toujours boutonnée, elle flottait sur un gilet très ouvert qui laissait

voir le plastron immaculé de sa chemise, paré d'une cravate blanche, et orné de trois boutons, en brillants, qui étincelaient. Le docteur se moquait du qu'en dira-t-on... et ne se préoccupait, en aucune façon, des plaisanteries qu'on faisait, parfois, au sujet de ses « diamants ».

Il se souciait, comme de ça, qu'on raillât sa tenue, son accoutrement, sa cravate blanche de médecin de campagne vieux jeu !

Il disait :

— Médecin de campagne !... Eh ! bien, mais j'en suis un... et je m'en flatte !...

Vieux jeu... Qu'importe ? Pourvu que je guérisse !

Ce en quoi il avait bien raison.

Il aimait les diamants, cet homme — n'était-ce pas son droit ?

Et, quant à sa cravate blanche, il trouvait qu'elle seyait, à merveille, à son genre de beauté.

Il disait encore, en parlant de ceux qui se gaussaient de lui :

— Bien ! Bien ! Laissez-les dire ! Je les attends à leur première maladie !

Ils seront bien aises, alors, de m'appeler auprès d'eux. J'irai les visiter sans rancune, avec ma cravate blanche et mes diamants.

Et nous verrons si le médecin de campagne ne fait pas, pour eux, son devoir !

Le tilbury, cependant, se rapprochait, de plus en plus, de l'endroit où Bernard, à présent debout sur la terrasse de sa propriété, attendait.

Comme il faisait très chaud, le docteur ne poussait pas trop son arabe — dénommé Carabi — qui avançait au petit trot; mais d'une bonne allure.

De temps à autre, un petit nuage de fumée enveloppait la tête du docteur, et planait autour de son immense chapeau, de haute forme, et aux larges bords.

C'est que, en route, le bonhomme fumait sans discontinuer...

Il avait toujours, au coin de la bouche, une petite pipe en racine de bruyère, au tuyau court... qu'il cognait, de temps à autre, sur le talon de ses grosses bottines — pour la débarrasser de la cendre — et qu'il rebourrait, avec précaution, dès qu'elle était vide... laissant, alors, flotter les rênes sur le cou du cheval, habitué à ce manège.

Le tilbury s'arrêta, enfin, non devant la grille de la propriété; mais au-dessous de la terrasse.

Le docteur, en effet, avait vu, de loin, Bernard.

— Comment, docteur, fit le jeune homme surpris... vous n'entrez pas ?... Pourquoi donc ?

— Je suis très pressé... Il faut que je sois à Is-sur-Tille à quatre heures et quart.

Je n'ai donc que le temps ! Une affaire importante... Je suis très aise

de vous voir sans être obligé d'entrer chez vous. Cela me fait gagner dix bonnes minutes !

D'ailleurs, vous n'avez plus besoin de mes services. Vous êtes complètement remis.

Je ne reviendrai plus chez vous comme médecin, à moins, cependant, que quelque complication ne survienne... mais, et fort heureusement, c'est tout à fait improbable.

Je regrette de ne pouvoir vous serrer la main. Ce sera pour une autre fois.

J'entrerai un jour que je serai moins pressé : vous savez quel plaisir véritable je prends à bavarder avec vous.

Allons, sans adieu... Au revoir...

Le docteur allait rendre les rênes quand le jeune homme, après avoir hésité une minute, s'écria :

— Attendez...

— Quoi donc?

— Donnez-moi des nouvelles de madame Noémie et de mademoiselle Louise...

— Je vous remercie... Elles vont fort bien... Je n'ai pas voulu que Louise m'accompagnât aujourd'hui, parce que j'ai fait une tournee très longue.

Parti ce matin de chez moi, au petit jour, j'ai dû voir dix malades.

C'est à peine si j'ai eu le temps de m'arrêter dix minutes pour manger deux œufs et faire prendre un picotin à Carabi.

— Voulez-vous présenter à ces dames mes hommages respectueux?

— C'est dit : comptez sur moi... Je vous remercie de leur part.

Quand vous serez tout à fait bien, venez nous voir... Vous savez que vous serez toujours le bienvenu chez nous.

Depuis que cet accident vous est arrivé, M. le curé est malheureux comme les pierres parce que vous lui manquez pour faire son whist.

Le visage du jeune homme s'éclaira aussitôt.

— J'irai, docteur... Oui, j'irai vous voir très prochainement.

D'ailleurs, je vous dois une visite.

Il importe que je vous remercie des soins que vous m'avez prodigués.

— Alors, à bientôt... Je me sauve... Excusez-moi !... A bientôt...

— A bientôt !

Le docteur fit claquer sa langue, et dit, de sa voix sonore :

— En route, Carabi ! Pressons-nous, ma vieille ! On nous attend impatiemment. Sans adieu, monsieur Bernard.

— Au revoir !

Comme si Carabi avait compris les paroles de son maître, il partit à fond de train.

Le léger équipage disparut, bientôt, derrière les saules rabougris qui trempaient leur feuillage éploré dans l'Ignon.

Resté seul, Bernard, tout attristé, demeura accoudé à la balustrade de la terrasse, et regarda, au loin, une maisonnette dont le toit apparaissait nettement, à une portée de fusil, environ, de la gauche du paysage, à peu de distance d'Is-sur-Tille.

Là demeurait le docteur avec celles à qui il devait présenter les hommages de Bernard : Madame Noémie et mademoiselle Louise.

Pendant plus d'une heure, le jeune homme demeura là, rêveur.

Enfin, il descendit de la terrasse, traversa le jardin et regagna son cabinet de travail, où il avait attendu, si impatiemment, que sonnât l'heure du passage du docteur.

Hélas !... Il n'avait vu que lui !...

Tous les jours, depuis trois mois, au cours de cet été exceptionnellement beau, le docteur emmenait avec lui, dans ses tournées à travers la contrée, mademoiselle Louise.

Pendant qu'il donnait sa consultation, elle l'attendait dans le tilbury, et, avec lui, elle rentrait, le soir, au logis. Ces promenades, au grand air, sous le soleil, faisaient du bien à mademoiselle Louise — une frêle et jolie jeune fille avec qui nous ferons bientôt plus ample connaissance, — et le docteur, qui adorait cette enfant, était bien heureux de se voir accompagné par elle.

Après l'accident qui était arrivé à Bernard, le docteur ayant été appelé chez lui, chaque jour, mademoiselle Louise l'avait suivi dans la maison de l'ingénieur.

Bernard, d'ailleurs, était l'un des commensaux de la maison du médecin et il connaissait madame Noémie et mademoiselle Louise.

Depuis deux semaines environ, la jeune fille et le docteur étaient donc arrivés à la même heure, quotidiennement, chez le jeune homme.

Il attendait cette heure avec une impatience qui avait grandi de plus en plus chaque jour — une impatience excessive, ainsi qu'on a pu le constater. Or, sa déception, ce jour-là, avait été cruelle !

Il en souffrait beaucoup !

Assis à la même place, dans son cabinet, vainement il avait essayé de reprendre sa lecture interrompue.

Il était préoccupé.

Il tournait machinalement les pages de son livre ; mais il s'apercevait bientôt qu'il n'avait rien retenu de ce qu'il avait lu... des yeux seulement.

Sa pensée était ailleurs.

— Il n'y a que « lui » qui puisse me servir utilement en cette circonstance, dit-il tout à coup, à haute voix. Oui, plus j'y réfléchis et plus je me dis que lui seul... saurait parler comme il faut au docteur !

Alors, bien décidé, enfin, il se mit devant son bureau et il écrivit ce qui suit :

« Ma chère Benoîte,

» Afin de ne pas t'alarmer inutilement, je n'ai pas voulu t'apprendre, plus tôt, qu'un accident m'est arrivé, il y a quelque temps, et que je me suis blessé en tombant de cheval.

» Je te connais, tu aurais éprouvé une très violente émotion à cette nouvelle et tu serais accourue ici, tout aussitôt.

» Or, tu es souffrante et un long voyage eût été préjudiciable à ta santé qui m'est si chère.

» A présent, grâce aux soins d'un excellent médecin du pays, avec qui je suis en relations amicales depuis six mois, — un brave homme, très savant, que j'estime et que j'aime, — je suis, à cette heure, tout à fait rétabli...

» Aussi, je peux te faire part de ce qui est arrivé, maintenant qu'il m'est loisible de te donner l'assurance formelle que l'accident en question n'aura, pour moi, aucune suite fâcheuse.

» Je compte aller à Lagny bientôt.

» J'ai tant besoin de t'embrasser, ma bonne mère !...

» Il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue.

» Je me mettrai en route, fort probablement, dans une quinzaine de jours.

» Avant de partir, je dois faire une tournée d'inspection, indispensable.

» Je serais heureux de me trouver, chez toi, en même temps que M. Gerfault sera au château des Saulaies, où il séjourne, d'ordinaire, en cette saison.

» Dis-moi donc, par retour du courrier, s'il y viendra cette année, et si je pourrai l'y voir ?

» Je ne m'entretiens pas longuement avec toi, aujourd'hui, parce que, comme je n'ai de libre que la main droite, j'écris difficilement ; mais je me rattraperai prochainement.

» En attendant, ma chère mère, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que Félicien.

» BERNARD. »

Le jeune homme relut cette lettre ; puis, il la mit sous enveloppe, et il écrivit cette adresse :

Madame Benoîte Martenot,
Hôtellerie du Cygne,
à Lagny (Seine-et-Marne).

— Oui, se dit encore Bernard, je verrai M. Gerfault. J'obtiendrai de lui qu'il vienne ici... C'est lui qui parlera au docteur!...

Il sonna.

Un domestique parut.

— Que cette lettre parte ce soir même, ordonna-t-il.

Le domestique salua et se retira.

Bernard, alors, retourna sur cette terrasse où il avait attendu le passage du médecin.

Il voulait voir, encore, cette maisonnette qui s'élevait là-bas, et où devait se trouver, alors, celle qu'il avait tant compté voir, ce jour-là comme les autres : Mademoiselle Louise, cette jeune fille qui accompagnait le docteur dans toutes ses visites depuis quelque temps déjà.

Il resta là, longtemps, préoccupé, mélancolique, sans se rendre compte du temps.

Le soleil se coucha derrière la forêt.

Le jeune homme rêvait toujours à la même place!

Enfin, la nuit tomba, insensiblement.

Alors, à pas lents, Bernard rentra chez lui, se disant :

— La verrai-je demain? Non... hélas! puisque le docteur m'a déclaré, tout à l'heure, qu'il ne viendra plus désormais.

Mais, s'il ne vient pas ici, je puis aller chez lui; il me l'a dit... J'irai demain.

Il se consulta.

— Si j'y allais ce soir? se demanda-t-il... Oui, j'irai! Attendre jusqu'à demain pour la voir... impossible!

Oui, oui, décidément j'irai ce soir!

II

LA MAISONNETTE DU DOCTEUR

La maisonnette du docteur — dont on apercevait le toit du haut de la terrasse qui s'étendait en avant de la propriété occupée par Bernard — s'élevait au milieu d'un jardin très vaste.

On pouvait pénétrer chez le docteur, en voiture, par une grande porte en bois, peinte en vert bronze, et on y entrait, à pied, par une autre porte, plus petite, qui s'ouvrait dans le mur, à peu de distance de l'autre.

Une allée assez large, bordée de boulingrins touffus, conduisait au perron de la maison qui était abrité sous une marquise.

A droite, un petit bâtiment, une buanderie, flanquait la maison, et, à



... UNE FEMME ÉTENDAIT DU LINGE... (PAGE 194.)

gauche, s'élevait une sorte de hangar fermé, partagé en deux parties : ce hangar servait d'écurie pour un seul cheval et de remise pour une voiture de petites dimensions.

Derrière la maison, le jardin s'étendait, à perte de vue, tout en longueur.

Il était coupé en deux parts : l'une formait le jardin d'agrément et l'autre le potager.

L'une et l'autre étaient fort bien entretenues et agréables aux yeux.

Çà et là croissaient des arbres fruitiers d'assez haute taille et au feuillage épais.

Cette maison modeste n'avait qu'un seul étage.

Elle se composait, au rez-de-chaussée, d'une cuisine, d'une salle à manger, d'une chambre et d'un petit salon.

Le docteur habitait la chambre du rez-de-chaussée.

Au premier, il y avait trois chambres à coucher et un grand cabinet de toilette : là, vivaient celles à qui Bernard avait fait présenter ses hommages par l'entremise du docteur : madame Noémie et mademoiselle Louise.

Enfin, la maison était surmontée d'un grenier et d'une mansarde pratiqués sous le toit... recouvert de briques noircies et veloutées, çà et là, par des mousses, qui s'étendaient chaque jour davantage.

Ce jour-là, sur le coup de cinq heures après midi, une femme étendait du linge sur des cordes attachées, à hauteur d'homme, aux troncs rugueux de beaux pommiers alignés au bord de l'allée principale du potager.

Elle prenait dans un large baquet — une « sapine », comme on dit dans le pays — des draps en grosse toile, qu'elle fixait, avec soin, sur des cordes bien tendues, qui pliaient, néanmoins, sous le poids, et elle les assujettissait avec des attaches de bois coupées en forme de fourche à deux dents.

Une brise légère, chargée d'odeurs champêtres, soufflait, et gonflait la toile, d'où se dégageait un pénétrant parfum de lessive et d'eau fraîche.

Le soleil couchant, ce beau soleil des journées radieuses de septembre, éclairait, obliquement, ce joli décor.

Bientôt, la femme eut vidé son baquet, et l'allée se trouva bordée, complètement, de linge immaculé, qui flottait au gré du vent, et qui, pendant la nuit, devait sécher, en s'imprégnant des aromes exhalés des fleurs, des herbes, des arbres et des fruits mûrs.

Tout le linge ménager de la maison était étendu là : draps, nappes, serviettes, torchons, chemises, — et la femme était environnée, de toutes parts, d'une barrière humide.

C'était une femme de quarante-cinq ans environ, une forte femme, vigoureuse et bien musclée ; le type de la ménagère de campagne, inlassable, sachant tout faire, et laborieuse, intrépide, menant rondement une maison, — d'ailleurs, gaie toujours, sans soucis, et trouvant sa belle humeur, surtout, dans sa bonne santé.

Elle était grassouillette ; ses beaux bras nus, rougis par le contact continu de l'eau, étaient petits et ses coudes troués de fossettes.

Tête nue, cheveux au vent, elle allait, toute la journée, de la maison au jardin, qu'elle entretenait elle-même ; de l'écurie à la buanderie, car

elle soignait le cheval, lavait la voiture et faisait la lessive ; de la basse-cour au colombier, où elle s'occupait, pour son agrément, des poules et des pigeons.

Elle portait un jupon court, en étoffe de laine de couleur grise, un caraco léger et un large tablier bleu.

Elle était chaussée de sabots, pour marcher hors de la maison, où elle allait en chaussons à semelles de cuir.

Lorsque tout le linge fut étendu, elle prit son baquet et regagna la buanderie ; puis, elle passa dans la basse-cour, proche de l'écurie, et elle jeta, aux poules, des criblures de blé, mêlées à des grains de sarrazin, les poules qui mangent du sarrazin étant, assurait-elle, de bonnes pondeuses.

C'était, pour elle, l'heure de la récréation.

Elle s'amusait beaucoup à voir les volatiles voraces se jeter sur le grain, et se battre, sous l'œil des coqs majestueux.

Elle leur parlait et elle riait, toute seule, aux éclats, ce qui secouait sa gorge opulente, libre dans son caraco, car jamais elle n'avait porté de corset.

Comme la plupart des gens qui ont vécu en pleine campagne, elle savait l'heure qu'il était... et mieux qu'en consultant le meilleur chronomètre — par la seule inspection de la position du soleil.

Aussi, en constatant qu'il était six heures, elle s'arracha, non sans regret, à son divertissement préféré.

Il était temps de passer dans la cuisine et de s'occuper du souper.

— Ces dames ne sont pas rentrées, dit la ménagère. Elles ont poussé leur promenade plus loin qu'elles ne l'avaient pensé... Mais elles seront ici avant longtemps. Ah ! si môssieu était exact, aujourd'hui...

On se mettait à table, chez le docteur, à sept heures... du moins, aussi régulièrement que possible !

Aussi régulièrement que possible, car il arrivait souvent — trop souvent... au gré de la cuisinière, cordon bleu distingué — que môssieu fût en retard.

Quand elle avait cuisiné quelque sauce friande ou quelque rôti bien à point, elle se lamentait, parfois, en attendant vainement môssieu !

Elle ne perdait sa belle humeur habituelle qu'en pareille circonstance, et môssieu le lui pardonnait en faveur de l'intention.

Môssieu était trop bon, aussi : il se faisait l'esclave de ses malades !

L'habitant propriétaire de la maisonnette, le docteur que nous avons montré en conversation avec Bernard, c'était le docteur Marc Henault.

Il était né dans le pays, où son père avait exercé la médecine pendant trente années.

Après avoir terminé ses études à Paris, M. Marc Henault était revenu à Is-sur-Tille en 1870.

Dès lors, le fils avait pris la moitié de la clientèle du père ; puis, celui-ci étant mort, subitement, pendant l'année terrible, en pleine guerre, le fils l'avait remplacé.

Les vieux du pays se souvenaient qu'à l'époque du retour du jeune médecin à Is-sur-Tille, le bruit avait couru que, s'il avait quitté Paris et s'il était revenu se fixer au fond d'une campagne, lui, si savant... ç'avait été par désespérance d'amour '

De vrai, le docteur Marc Hénault était resté célibataire, bien que, s'il l'avait voulu, il eût trouvé vingt bonnes occasions pour se marier avec des filles de riches propriétaires des environs.

Ses refus formels, opposés, catégoriquement, alors, à des offres fort séduisantes, n'avaient pas peu contribué à accréditer la version qui s'était répandue, à savoir que le docteur Marc Hénault avait beaucoup aimé, à Paris, une jeune fille, qui lui avait préféré, à ce qu'on assurait, un homme titré : ce, pour la vaine gloriole de devenir vicomtesse !

Une mijaurée, avaient dit les bonnes gens, à l'époque ; une pimbêche... qui avait fait la sottise de ne pas prendre pour époux le fils du vieux docteur : un beau et brave garçon, bon aux pauvres, et si obligeant pour tous, un cœur d'or !

En 1871, le docteur Marc Hénault s'était absenté pendant quinze jours, à la grande surprise de tout un chacun !

Où était-il allé ?

Il était parti sans avertir personne.

Dù jour au lendemain... crac !... on avait appris son départ.

Comment avait-il pu se décider à quitter sa maison, à délaisser ses malades ?

Enfin, il était revenu.

Mais, ô surprise ! il n'était pas revenu seul.

On en avait parlé à dix lieues à la ronde, jusqu'à Dijon, d'une part, et, de l'autre, jusqu'à Châtillon-sur-Seine, pendant plus d'un long mois !...

La chose avait fait événement.

C'est que le bon docteur Marc Hénault avait ramené, avec lui, une jeune femme et une petite fille.

Ça, c'était inouï !...

Une jeune femme, avec une petite fiille !...

Qui était-ce ?

Les malins du pays, les forts, ceux quin'avaient pas « froid aux yeux » et qui se vantaient, aussi, « d'avoir le nez creux », y avaient, absolument, perdu leur latin.

Pourtant, comme on aurait voulu savoir le fond, le tréfond des choses !

Mais, vainement on avait interrogé Rosalie, la gouvernante du docteur, qui, de l'avis de tous, devait savoir la vérité ; vianement, on avait même

écrit à Paris, car on avait su, finalement, que le docteur était allé à Paris : personne n'avait pu recueillir le moindre indice capable de mettre les curieux sur une bonne piste !

C'était du guignon !

La jeune femme, fort jolie, ma foi... et douce, et modeste... triste aussi, bien triste toujours !... s'était installée chez le docteur, avec la petite fille.

Il faut rendre cette justice aux bavards du pays que personne n'avait jasé, méchamment, à ce sujet... qui eût pu, cependant, prêter à des médisances faciles.

On avait trop bien gardé souvenance des innombrables services, rendus, à tous, par le docteur Joseph Hénault, le père du jeune M. Marc, qui, lui-même, avait remplacé le vieux médecin avec le même dévouement aux pauvres et aux malades.

Madame Noémie, — tel était le nom sous lequel on avait tout de suite connu la nouvelle venue, — ne sortait guère que pour aller à la messe, le dimanche.

Le reste du temps, elle demeurait dans la maisonnette, où elle s'occupait de sa fille, la petite Louise, une enfant de quelques mois, pour qui elle paraissait avoir le plus vif attachement maternel.

Dès lors, et trois fois par semaine, le curé d'Is-sur-Tille, un jeune abbé très intelligent, qui avait servi, pendant la guerre, comme aumônier militaire, était venu passer la soirée chez le docteur.

Dame, m'sieu Marc s'était dit que la jeune femme pouvait s'ennuyer, seule, une Parisienne ! perdue au fond d'une campagne bourguignonne !

Il avait cherché à lui constituer une compagnie.

A coup sûr, on avait dû révéler à l'abbé, M. Pierre Ruot, le secret si inutilement cherché par tous ; mais, naturellement, il l'avait gardé pour lui.

Peu à peu, le docteur Marc avait invité d'autres personnes à ses soirées : quelques notabilités du canton, et on avait veillé, bientôt, chez lui, presque tous les soirs, jusqu'à onze heures, heure à laquelle chacun se retirait.

Enfin, insensiblement, on s'était habitué à voir la dame.

A présent, ce n'était plus que de loin en loin qu'on causait encore du passé en ce qui la concernait.

D'ailleurs, madame Noémie et sa fille, mademoiselle Louise, — qui était devenue une belle jeune fille, — étaient, avec le docteur Marc, les personnes les plus charitables, les plus douces, les plus discrètes, les meilleures qu'on pût trouver dans le pays.

Le docteur Marc Hénault était populaire dans tout le canton.

Pas un paysan, aux environs, qui ne le consultât.

Ils n'avaient confiance qu'en lui seul !

Quoique sa clientèle fût considérable, ses profits étaient maigres.

A la fin de chaque année, lorsqu'il réglait ses comptes, il ne pouvait joindre que difficilement les deux bouts, comme on dit.

Encore, s'il y parvenait, à peu près, était-ce grâce à l'ordre et à l'habileté de madame Noémie — et, aussi, grâce aux infinies ressources que savait mettre en œuvre la Rosalie, que nous avons montrée à l'œuvre, et dont l'économie, en matière de ménage, était proverbiale.

M. Hénault était un brave homme, dans toute l'acception du mot.

Il donnait généreusement ses soins à tous, sans se préoccuper, à l'avance, de savoir s'il serait ou non payé.

Même, on eût dit qu'il était encore plus attentif au chevet des misérables.

Chez ceux-ci, d'ailleurs, il lui arrivait, souvent, de laisser une pièce blanche, sans mot dire !

Dame ! ce n'était rien que d'indiquer des remèdes.

Encore fallait-il que l'on eût de quoi payer les drogues, — et les pharmaciens vendent cher leur marchandise !

Le bon docteur ne se vantait pas de ses libéralités devant Rosalie, qui eût poussé les hauts cris, non qu'elle eût mauvais cœur, la pauvre... mais parce qu'elle prétendait que môssieu se privait, même du nécessaire, et qu'il n'était pas assez riche pour faire la charité.

Une consultation gratuite, encore... ça passait !... mais de l'argent par-dessus : c'était le comble !...

Le docteur Marc Hénault, fort instruit, pratiquement et théoriquement, était un vrai savant.

Comme tous les hommes de sa trempe, il était simple et doux, par nature et par raison.

Son cœur surabondait d'amour pour tout ce qui vivait dans la nature : les hommes, les animaux, les végétaux, même !

Il ne pouvait voir la souffrance sans gémir !

Aussi ne soignait-il pas seulement les hommes, il guérissait, au besoin, les bêtes, tout comme un vétérinaire habile.

Bien mieux, il savait comment s'y prendre pour traiter les arbres et les plantes ; il eût été un arboriculteur, un agronome, un horticulteur distingué.

Souvent, il lui était arrivé d'étonner les vieux jardiniers par ses connaissances, fort étendues, en ce qui touchait à leur profession.

De retour au logis, quand il avait du temps devant lui, il s'occupait de ses fleurs, de ses roses surtout.

Il possédait une belle collection de rosiers, sans pareille dans le pays.

Il ne permettait pas qu'on coupât une seule de ses roses.

Il les coupait lui-même, quand elles étaient flétries et sèches ; mais la vue de ces fleurs, la veille fraîches et parfumées, à présent fanées et sans odeur, lui causait une impression pénible !

La nuit... quand madame Noémie et mademoiselle Louise s'étaient retirées chez elles, au premier étage, il passait dans sa chambre, au rez-de-chaussée, et il bouquinait, souvent, même, assez tard, au grand scandale de Rosalie, qui prétendait que la nuit est faite pour qu'on se repose !

Elle le prouvait, d'ailleurs, en dormant à poings fermés, dès qu'elle avait la tête sur la plume, de neuf heures et demie du soir à cinq heures du matin, été comme hiver.

Le docteur la calmait en lui disant :

— Il faut, aux vieillards, moins de sommeil qu'aux jeunes !

Rosalie n'avait que cette coquetterie : elle ne voulait pas vieillir.

Le seul défaut de M. Marc Hénault, duquel il n'avait jamais pu se défaire : c'était de fumer.

Ainsi que nous l'avons indiqué déjà, il avait toujours la pipe aux dents, qu'il fût en tournée, dans sa voiture, sur la route, dans son jardin, dans sa chambre... partout ; hormis dans le petit salon où on se réunissait le soir, parce que madame Noémie ne pouvait pas supporter l'odeur du tabac.

* * *

Rosalie leva les œufs dans le poulailler, avant de passer dans sa cuisine : quatorze œufs, la ponte de la journée ! Une ponte superbe !

Joyeuse, elle crut devoir faire une harangue aux poules pour les féliciter !

C'était sa manie de parler sans cesse, et, comme elle était presque toujours seule, soit à la cuisine, soit dans le jardin, soit dans la buanderie, soit à l'écurie, elle s'adressait aux bêtes, aux arbres, aux fleurs, au vent, au soleil.

Ce genre de conversation lui plaisait, car, comme elle faisait les demandes et les réponses, elle n'était jamais contredite !

Il était près de six heures et demie quand elle entra dans la cuisine, éclairée par une grande fenêtre donnant sur le potager.

Le soleil avait disparu ; la clarté décroissait de minute en minute.

Déjà, l'ombre envahissait le Levant, tandis que le ciel était, au Couchant, tout empourpré et lumineux encore.

C'était l'heure où Bernard, ayant regagné sa maison, se disait, en songeant à mademoiselle Louise :

— La verrai-je ce soir ?... Oui, j'irai chez le docteur !

Rosalie entendit, soudain, le grincement que produisait, en se refermant, la petite porte par laquelle on pénétrait, du dehors, dans le jardin.

— Bon ! se dit-elle, ces dames viennent de rentrer.

En effet, un instant après, elle entendit marcher, au premier étage, dans la chambre de madame Noémie. Cette chambre s'étendait juste au-dessus de la cuisine.

Rosalie reprit :

— Môssieu ne tardera pas à rentrer, lui aussi, s'il n'est pas forcé de faire, encore aujourd'hui, comme hier, par exemple, un long détour pour aller voir un malade !

Oui, la veille, Rosalie avait enragé !

Elle avait mis, à la broche, un coq de bruyère qu'on avait envoyé au docteur, et elle avait dû servir froid et desséché ce gibier succulent !

Ces dames n'en avaient même pas profité, car jamais elles ne se mettaient à table sans le docteur, à quelque heure qu'il rentrât, et bien qu'il les eût priées, cent fois, de ne pas l'attendre.

Tous les habitants de la maison, d'ailleurs, étaient très sobres...

Ils vivaient, surtout, de laitage, d'œufs et de fruits, — fort peu de viandes !

De plus, le docteur ne buvait jamais que de l'eau, une eau pure, limpide, saine ; cette eau de source qu'on boit dans les pays montagneux et boisés.

Ça indignait Rosalie, cuisinière émérite ! Jadis, elle avait servi chez un abbé.

Autrefois, elle avait fait l'impossible pour rendre gourmand le docteur Hénault ; mais elle avait, en vain, dépensé son savoir-faire.

Le docteur dédaignait les sauces les plus exquises, les rôtis les plus appétissants.

Il préférait, aux ragouts les mieux confectionnés, deux œufs bien frais, ou un bol de bon lait tout chaud.

. . . .

— Ah ! c'est môssieu ! Il arrive donc à l'heure, pour une fois ! On fera une croix à la cheminée !

Dans le silence, Rosalie avait entendu, au loin, sur la route, un tintement de grelots.

Cette sonnerie lui était bien connue.

Elle reprit :

— Carabi sent l'écurie ! Il marche ferme ! Pauvre bête !

Môssieu l'avait harassé, hier, tout simplement !

C'était pitié de le voir tout couvert de sueur, à ce point que j'ai dû le bouchonner pendant une bonne demi-heure.

Rosalie, qui préparait une omelette et battait ses œufs, à tour de bras, dans une soupière en faïence peinte, posa le tout sur la table, jeta un



LA VOITURE PASSA LA PORTE... (PAGE 202.)

coup d'œil sur la soupe à l'oignon qui bouillait sur le fourneau, et sortit, en courant, pour ouvrir la grande porte.

Il faisait presque nuit.

Il n'y avait plus, au ciel, qu'une faible clarté, suffisante encore pour qu'on pût circuler, dehors, sans falot.

La vigoureuse servante leva, comme une plume, la barre de fer pesante qui fermait la porte, dont elle ouvrit les deux battants, très lourds, qui tournèrent, sur leurs gonds, en gémissant de manière lamentable.

Il était temps !

La voiture venait de s'arrêter devant la porte.

Carabi secouait sa crinière, faisait tintinnabuler ses grelots, hennissait joyeusement, et, impatient de se trouver à l'écurie, devant son râtelier et sa mangeoire garnis de foin et d'avoine, sur sa litière de paille fraîche, il frappait le sol, de ses sabots ferrés.

— Bonsoir, môssieu ! cria Rosalie.

— Bonsoir, Rosalie ! Bonsoir ! reprit le docteur.

Il fit claquer sa langue, et Carabi tourna.

La voiture passa la porte, monta l'allée et s'arrêta devant l'écurie.

M. Hénault lâcha les rênes, posa son fouet, et sauta, lestement, à terre.

Puis, il caressa Carabi.

— Bon Carabi ! lui dit-il, de sa voix sonore et bien timbrée ; je suis content de toi, ma vieille ! Soignez-le, Rosalie : il a fait ses huit lieues, au moins, aujourd'hui, et fort allégrement, encore ! Double ration d'avoine, vous entendez, Rosalie ?

— Compris, môssieu ! Compris ! Quand on travaille ferme, il faut qu'on se restaure. C'est bien vu ! On dirait qu'il vous a compris, môssieu : Regardez-le !... Trépigne-t-il assez ? Là !... là !... Carabi !.. Patience donc !... Je n'ai pas quatre bras, mon vieux !... On ne peut pas dételer tes harnais, comme ça, rien qu'en soufflant dessus... Reste tranquille, nom d'un chien, ou je cogne !

Tout en parlant ainsi, Rosalie achevait de dételer Carabi, qu'elle conduisit à l'écurie, où le docteur la suivit.

— Litière de premier choix : deux bottes de paille ! reprit la servante, qui se plaisait, on le sait, à parler, ainsi, en faisant sa besogne... Foin qui embaume ! Quant à l'avoine, M. Carabi sera content de son palefrenier ordinaire...

M. Marc Hénault s'amusait toujours des discours de Rosalie : il sourit.

— Ces dames sont là ? demanda-t-il.

— Oui, môssieu !... Elles sont rentrées il n'y a pas plus d'un quart d'heure !

— Bien !... Alors, je vais les retrouver.

— Le temps de verser l'avoine dans la mangeoire et je retourne à la cuisine. Dans cinq minutes, la soupe sera sur la table.

Le docteur marcha vers la maison, dans laquelle il entra.

Madame Noémie et mademoiselle Louise, en revenant de la promenade, s'étaient retirées, d'abord, dans leur chambre, pour remettre un peu d'ordre à leur toilette; puis, elles étaient descendues, et elles attendaient, dans le petit salon, le retour du docteur.

Bien simplement meublé le petit salon; mais, comme partout dans la maison, d'ailleurs, on se rendait compte, dès qu'on y pénétrait, de ce fait... à savoir que la main d'une femme de goût avait arrangé toutes choses.

Cela se traduisait par des riens, visibles aux yeux des gens clairvoyants en ces matières.

Les moindres objets étaient bien à leur place, adroitement groupés, mis en valeur, pour mieux flatter les regards.

Et puis, tout y brillait, car Rosalie apportait, à Noémie, son aide précieuse.

La propreté méticuleuse de la servante, en effet, ne constituait pas l'un des moindres luxes de la maison du docteur.

Les murs étaient tendus d'une andrinople à bon marché, rehaussée par des bandes de laine bleu foncé.

De belles aquarelles, peintes par Noémie, et représentant des natures-mortes, encadrées dans de simples passe-partout ; des gravures bien choisies ; des eaux-fortes d'après des œuvres de maîtres ; quelques pastels fort intéressants ornaient les panneaux.

Les sièges classiques : canapé, fauteuils et chaises étaient recouverts en vieille tapisserie, un peu usée ; mais soigneusement rafistolée par Noémie : ces meubles, fort beaux, venaient du vieux docteur Hénault. Marc les avait trouvés dans l'héritage paternel ; ces meubles ornaient, depuis cinquante ans, le petit salon de la maisonnette.

Dans un coin, on voyait un piano à queue, d'Erard, qui occupait le tiers de la pièce.

Sur la cheminée et sur la table de milieu : une belle table Louis XIII, incrustée, Noémie entretenait des fleurs et des plantes vertes.

Çà et là, on voyait des bronzes, des terres-cuites, brocantées par le docteur, — qui aimait les bibelots, — ou provenant de cadeaux faits, au médecin, par des malades reconnaissants.

Lorsque M. Marc Hénault pénétra dans le salon, il y trouva Noémie et Louise, assises près de la table, et occupées d'un ouvrage de femme.

Noémie achevait de broder une nappe d'autel pour l'abbé Ruot, et Louise faisait de la tapisserie au métier.

A son aspect, Louise se leva et l'embrassa très affectueusement.

— Bonsoir, mon oncle! lui dit-elle, d'une voix d'une douceur toute particulière, qui frappait, surtout, lorsqu'on l'entendait pour la première fois.

La jeune fille appelait le docteur « mon oncle », sans qu'on ait jamais pu savoir, dans le pays, comment cette parenté avait pu s'établir, puisque M. Marc Hénault était fils unique du vieux docteur Joseph.

— Bonsoir, ma fille! répondit le brave homme.

De même qu'elle lui disait « mon oncle », il lui disait « ma fille », — ce qui achevait de dérouter les curieux.

Puis, il embrassa Noémie et s'assit auprès d'elle.

— Ouf! s'écria-t-il, journée fatigante! Pourvu qu'on ne vienne pas me chercher, ce soir, pour aller, au loin, soigner quelque malade!

Il énuméra les visites qu'il avait faites et donna des nouvelles des gens qu'il avait vus, et que Noémie, installée depuis près de vingt ans dans la maison, connaissait presque tous.

— Et M. Bernard? demanda Noémie.

Le docteur raconta comment il avait vu, de loin, l'ingénieur, sur la terrasse, ce qui lui avait permis de passer sans entrer chez le jeune homme.

— Ça m'a fait gagner dix bonnes minutes!... expliqua-t-il.

En adressant sa question au docteur, Noémie avait fixé un regard attentif sur sa fille ; elle constata que celle-ci s'était troublée légèrement.

Le docteur reprit :

— Bref, M. Bernard est rétabli!... L'accident pouvait avoir des suites très graves. Heureusement pour lui, j'ai pu commencer le traitement à temps. Un jour plus tard... dame, il aurait fallu, peut-être, lui faire l'amputation... Ah! il l'a échappée belle!

Le trouble de Louise augmenta visiblement, ce qui n'échappa point à Noémie.

— Je l'ai engagé à venir nous voir dès qu'il pourra sortir, poursuivit M. Marc Hénault. L'abbé Ruot, que j'ai rencontré, ce matin, m'a demandé, anxieusement, de ses nouvelles : il est privé de whist depuis l'accident de M. Bernard, et, si ça continuait, il serait capable, lui aussi, d'en faire une maladie. Or, il faudrait que je le soigne! J'ai donc hâte, moi aussi, de revoir le jeune ingénieur exact à nos soirées. D'ailleurs, il est fort agréable, ce jeune homme. Il est bien élevé, instruit, intelligent ; il ne parle que pour dire des choses intéressantes ; c'est un causeur agréable, et je l'entends toujours avec plaisir. Vraiment, il me manque, à moi aussi!

Cette conversation fut brusquement interrompue par Rosalie, qui était entrée, comme une trombe, dans le salon.

— Madame est servie! fit-elle.

— Alors, allons dîner ! dit le docteur.

Il offrit son bras à Noémie et ils passèrent dans la salle à manger, où Louise les suivit...

*
* *

Elle était très gaie cette salle à manger, avec ses boiseries claires, délicatement sculptées, ornées de fines peintures, attribuées à Watteau, et achetées, par le père de Marc, lors de la démolition d'un château des environs.

Une jolie suspension, en cuivre, supportait une lampe qui éclairait bien la table, en vieux chêne, recouverte d'une nappe encadrée de filets rouges — et faisait briller l'argenterie massive, les cristaux et les porcelaines.

Rosalie avait posé, sur le buffet, ses assiettes de rechange, et, sur la desserte, en vieux chêne comme le buffet, le dessert, composé de magnifiques pêches, de poires bien dorées par le soleil, et de raisins, qui, entr'aperçus dans la pénombre, avaient une fine couleur ambrée.

Le docteur s'était installé à sa place habituelle, entre madame Noémie et mademoiselle Louise.

Madame Noémie servit : le docteur, d'abord ; puis, Louise ; puis, elle-même.

— Je meurs de faim ! déclara M. Marc Hénault, en plongeant sa cuiller dans son potage préféré : une soupe à l'oignon et au fromage.

Madame Noémie n'avait pas plus de trente-sept ans ; mais elle paraissait plus âgée : on lui eût donné quarante-cinq ans, environ.

Elle était grande, très maigre, anguleuse même ; mais élégante, néanmoins, car elle était bien faite.

Avec sa robe, en laine noire très simple, qui tombait, droite, elle avait grande allure.

En parlant d'elle, les gens du pays disaient : « Elle est très distinguée ! »

Ce qui contribuait, surtout, à la vieillir, c'est qu'elle avait les cheveux blancs, appliqués, en bandeaux, sur son front très pur.

Elle n'avait jamais dû être belle ; mais jolie, à coup sûr, et, surtout gracieuse, car elle avait la bouche fine, le nez bien dessiné, et des yeux superbes.

L'expression dominante de sa physionomie, c'était la douceur et l'énergie, à la fois.

Pour les habitants du village et des environs, c'était une énigme vivante.

Comme elle était très bonne, et comme elle apparaissait toujours si triste, on la plaignait.

On ne l'avait jamais vue rire ; elle causait peu, jamais inutilement.

Elle était extrêmement réservée.

On se disait tout bas :

« — Il doit y avoir quelque chose de terrible dans son passé! »

Mais quoi?... Nul ne le savait, sauf le docteur et l'abbé Ruot.

Ceux qui habitaient, déjà, Is-sur-Tille, lors de son installation dans la maisonnette, se rappelaient qu'on l'avait vue, pendant plus d'un an, chaque matin, sortir de l'église, où elle avait, longtemps, prié et pleuré.

« — La pauvre femme! se répétait-on. Regardez-la : elle a les yeux rouges; bien sûr, elle a encore pleuré toutes les larmes de son corps!... »

... Rosalie servit son omelette, dorée, rehaussée de fines herbes aromatiques... très appétissante.

Pendant que madame Noémie servait, Louise donnait des détails à « son oncle » sur la promenade qu'elle avait faite, quelques heures auparavant, avec sa mère.

— Nous avons rencontré M. Leroux, dit-elle.

— Le maire?...

— Oui, il revenait de la pêche.

— Bredouille?

— Non, ma foi, il avait pris soixante-quinze écrevisses, aux balances, sous les saules; il était enchanté.

— Soixante-quinze écrevisses! Mâtin! Bonne pêche! Ça ne donne plus guère, pourtant, les écrevisses, à ce que disent les gens du pays. Dommage, car c'est un mets de choix!

— M. Leroux nous a dit qu'il viendrait, ici, ce soir.

— Tant mieux! Il est un peu braque, notre maire; mais c'est un brave homme! Braillard, avale-tout-cru, comme on dit; au fond, le cœur sur la main!

Louise avait vingt ans révolus.

C'était une jolie jeune fille, alors dans toute sa fleur.

De taille moyenne, elle paraissait plus grande lorsqu'elle était assise, car elle avait le buste haut sur des jambes un peu trop courtes.

Cette disproportion de son corps — qui ne choquait point, d'ailleurs — était, savamment, diminuée par l'artifice de robes longues, et de chaussures à talons élevés.

Assez forte des hanches et de la poitrine, elle gardait une exquise sveltesse.

Elle portait un costume en étoffe légère, de couleur claire, bien drapée.

Ses manches, coupées à la hauteur des coudes, laissaient voir ses beaux bras nus, à la peau très blanche, et au grain délicat.

Ses mains, potelées, trouées de fossettes, aux doigts longs et effilés, aux ongles rosés, étaient, alors, étendues sur la nappe, et apparaissaient superbes, en pleine lumière.

Trois roses blanches — un cadeau d'une voisine — s'épanouissaient dans la douce tiédeur de sa gorgerette, au-dessous de son col splendidement modelé.

Ses cheveux blonds, ondulés sur son front et sur ses tempes, frisottaient sur sa nuque; sa bouche, aux lèvres un peu grosses, était petite, et, quand elle souriait, on voyait ses dents très blanches, bien rangées dans des gencives d'un rouge vif. Son nez, aux narines très ouvertes, légèrement retroussé, était dominé par ses sourcils blonds, très épais, et qui se rejoignaient.

Elle avait des yeux noirs très brillants; mais dont l'éclat était adouci par l'ombre de ses longs cils dorés.

— Nous aurons, aussi, M. Carelier de Brévannes, reprit le docteur. Ce soir, au moins, avec le maire et moi, l'abbé pourra faire son whist; je l'ai vu, ce matin, à Villecomte : il y était venu pour affaires.

M. Carelier de Brévannes était percepteur à Is-sur-Tille, et capitaine des sapeurs-pompiers...

Rosalie servit des perdreaux rôtis, qui embaumaient, et qui, bien rissolés, bien gras, reposaient sur une lichette de pain doré dans le beurre.

Elle avait apporté, triomphalement, son plat.

— Alors c'est un souper fin? dit le docteur en riant.

Rosalie exulta.

— C'est le père Lacroix qui les a apportés, ce matin, pour môssieu, fit-elle.

— Il braconne toujours, le père Lacroix?

— Il n'a pas autre chose à faire entre ses repas.

Madame Noémie découpa l'un des perdreaux et servit le docteur.

— Merci! dit-il.

Rosalie demeura interdite.

— Môssieu ne mangera pas de...

— Non, Rosalie... Ne vous en déplaise.

— Parce qu'ils ont été braconnés?

— Non pas... diable! je ne pousse pas si loin les scrupules.

— Môssieu mourait de faim?

— Je suis rassasié!

— Mais môssieu refuse de manger d'un mets de roi!

— Je ne suis qu'un médecin de campagne!

Louise déclara qu'elle ne prendrait plus rien; quant à Noémie, après le potage, le soir, elle ne mangeait pas autre chose.

Rosalie, indignée, remporta son rôti.

— Elle est furieuse! fit M. Marc Hénault, que les colères de la bonne Rosalie amusaient.

Il but un grand verre d'eau; il mangea, en gourmet, une moitié de pêche et un raisin; puis, il se leva.

— Je vais faire un tour au jardin, histoire de fumer une pipe, dit-il. Je vous retrouverai au salon.

Il bourra sa pipe, lentement, soigneusement, et il sortit.

Noémie et Louise passèrent dans le salon, où elles reprirent leur ouvrage interrompu.

— Vous ferez du thé ! dit Noémie à la servante, qui était venue prendre ses ordres.

— Bien, madame ! répondit Rosalie.

Et elle desservit en se disant :

— Môssieu est un digne homme ; mais on n'a pas de goût à cuisiner, pour lui, quelque chose de bon : M. l'abbé, mon premier maître, n'eût laissé, des deux perdreaux, que les os !...

III

LA PARTIE DE WHIST DE L'ABBÉ PIERRE RUOT

Il y avait dix minutes, environ, que madame Noémie et mademoiselle Louise avaient repris leur place, dans le petit salon, pendant que le docteur Marc Hénault fumait sa pipe, dans le jardin, quand un coup de cloche, retentissant, annonça la venue d'un visiteur.

Un instant après le docteur parut, dans le salon, avec le visiteur.

— Monsieur l'abbé Pierre Ruot, annonça-t-il.

— Mesdames, bonsoir, fit l'abbé, d'une voix sonore et bien timbrée, d'une voix que lui eût enviée un officier de cavalerie pour commander la manœuvre à ses escadrons.

Il portait deux petits bouquets, modestes ; mais qui embaumaient ; il aimait les fleurs, et, surtout, les fleurs parfumées.

Il offrit ses bouquets à Noémie et à Louise, qui le remercièrent par un sourire.

Jamais il ne venait chez le docteur, à la veillée, sans apporter, à ces dames, un petit bouquet de son jardin.

— Je travaille pour vous, monsieur l'abbé, dit Noémie, en montrant la nappe d'autel qu'elle brodait. Ma besogne n'avance pas ! Je ne l'aurai pas terminée avant un mois, au moins.

L'abbé voulut voir la broderie.

— Sapristi ! déclara-t-il, quelle patience il faut pour faire de pareils ouvrages ! Madame, c'est trop beau pour moi ; il y a, là, une petite guirlande de myosotis qui est un vrai chef-d'œuvre !

— Ah ! on vous gâte, monsieur l'abbé, et c'est bien vu ! dit le docteur.



— DEMANDEZ-MOI VINGT SOUS, NETTEMENT... (PAGE 211.)

Louise débarrassa l'abbé de son chapeau — un magnifique chapeau, très brillant, de forme basse, et aux larges ailes, qu'il portait, crânement, sur l'oreille droite, bien plus en mousquetaire qu'en prêtre... et, aussi, de son parapluie — car l'abbé portait toujours, dans ses courses, et par quelque temps qu'il fît, un parapluie très élégant, à pomme d'argent.

— On me reproche, à l'évêché, ma tournure par trop soldatesque, disait-il; mon parapluie, meuble extra-bourgeois, me constitue un correctif!

L'abbé Pierre-Sigisbert Ruot, fils d'un ouvrier lorrain et d'une humble femme — de qui il ne parlait jamais sans se sentir doucement attendri — avait été élevé par un sien oncle, curé d'un village des Vosges, qui avait fait, de lui, « un homme » dans l'acception la plus belle et la plus large du mot.

Il était, alors, âgé de cinquante-cinq ans, environ.

Depuis vingt ans, il occupait — et de la façon la plus digne — la petite cure d'Is-sur-Tille.

Très intelligent, fort instruit, l'abbé Pierre, comme on l'appelait dans le pays, était un grand esprit, supérieur, de dix coudées, à la grande majorité de ses collègues.

Cette supériorité lui avait nui.

De plus, il avait, sur toutes choses, des idées à lui, des idées larges.

Il savait faire respecter les dogmes et les règles de l'Église dans toute leur rigidité, non sans se départir, au besoin, et très humainement, de cette intolérance étroite, non conforme aux vrais principes chrétiens bien entendus, qui est encore outrée, parfois, par des prêtres, fort honnêtes gens, sans doute ; mais qui, peut-être, comprennent mal leur sainte mission.

Tout en constatant sa valeur très réelle, ses chefs hiérarchiques, persuadés, pourtant, qu'il eût occupé, avec honneur, avec distinction même, un poste beaucoup plus élevé, l'avaient, cependant, maintenu dans sa cure d'Is-sur-Tille — car les princes de l'Église, comme tous les autres princes — sans en excepter les gros bonnets du gouvernement républicain — aiment, surtout, ceux qui ont une nature de clown moral, et savent faire, avec grâce, la double courbette devant leur omnipotence vraie ou fausse !

Ses chefs hiérarchiques disaient souvent, en parlant de lui :

— Très méritant, très « capable », l'abbé Pierre Ruot; mais de caractère beaucoup trop indépendant... oui, oui, trop indépendant !

Ils n'osaient pas dire, peut-être : « Trop intelligent ! »

Ils le pensaient, et cela suffisait à la vanité du bon abbé Pierre — qui n'avait plus d'ambition!

Il se plaisait fort, d'ailleurs, en son modeste presbytère, où il vivait bien, car c'était un fin gourmet, et où il bouquinait, surtout, pendant des journées entières.

Il était grand amateur de poésies lyriques à grandes envolées — car c'était un spiritualiste... par nature et par raison.

Il avait la passion des livres... non des livres d'art modernes; mais des vieilles éditions, surtout d'ouvrages latins... car c'était un latiniste émérite.

Tout en lisant, il fumait des pipes — des pipes de terre, à long tuyau, dont il avait une cargaison dans sa bibliothèque.

Le jardinet qui entourait son presbytère était rempli de fleurs : rosiers, résédas, héliotropes, jasmins, violettes.

La seule fleur sans parfum qu'il cultivât était la tulipe — qu'il aimait à cause du riche coloris de sa corolle, et, aussi, à cause de sa floraison hautaine, orgueilleuse.

Il disait :

— Voyez comme elle porte fièrement la tête, dédaigneuse de l'humble violette, si belle et qui embaume !

In petto, il se répétait que la tulipe avait des airs d'évêque!

On le connaissait, et on le chérissait, à vingt lieues à la ronde.

Charitable, sans ostentation, il faisait beaucoup de bien.

Toutefois, comme il aimait la franchise, il était impitoyable lorsqu'on l'avait trompé.

— Demandez-moi vingt sous, nettement, pour aller vous saouler... avait-il dit, une fois, brutalement, à un vieux pochard du pays ; mais ne mentez pas en m'affirmant que c'est pour acheter du pain!

Avant d'être nommé à la cure d'Is-sur-Tille, il avait fait la campagne, pendant l'année terrible, comme aumônier militaire.

De son passage au milieu des troupes, il avait gardé une certaine rudesse, toute militaire, qui lui seyait à merveille.

Il aimait les soldats en souvenir du passé.

C'est qu'il les avait vus combattre; c'est qu'il les avait vus tomber, héroïques !

Comme Lorrain, comme patriote, comme aumônier militaire — car il avait été témoin de faits abominables de la part de nos vainqueurs — il avait horreur de l'Allemand!

L'abbé Pierre, qui écrivait beaucoup, avait publié, sous un pseudonyme, un livre où l'on pouvait lire des « versets vengeurs », d'une véritable puissance et d'un souffle magistral.

Il racontait, volontiers, ses campagnes, et ses récits de guerre, faits avec verve, très simplement, pourtant, étaient toujours intéressants, parfois poignants, même.

Il faut retenir celui-ci, dont il s'enorgueillissait, à bon droit, et qu'il ne disait jamais, sans émotion !

Le lendemain de la bataille de Sedan, il avait dressé, sur le champ de bataille même, son autel portatif, et il avait dit la messe, servie par un soldat du régiment.

Mais il avait accroché, sur son autel improvisé, un drapeau tricolore — de telle sorte que, sur ce champ de bataille, tout chaud, encore, de notre dernière défaite, sur ce champ de bataille occupé par l'armée ennemie, il avait fait flotter notre drapeau vaincu... et les vainqueurs : soldats, officiers, généraux, qui s'étaient trouvés près de là, respectueux de

l'autel religieux, l'avaient salué; mais, en même temps, ils avaient salué les trois couleurs françaises !

Ce fait, bien connu, avait valu, à l'abbé Pierre, la croix, qu'il portait fièrement!

Il était spirituel et prompt à la riposte, sachant fustiger, flageller, déchirer, ou assommer son adversaire, selon les cas, selon les gens, et par un seul mot.

Si un rustre l'insultait, il dédaignait l'insulte, à moins qu'il ne fût de mauvaise humeur, auquel cas il se laissait aller, parfois, jusqu'à le rosser d'importance — ce qu'il regrettait, après coup — et après les coups !... c'est-à-dire trop tard !

Il avait horreur, surtout, des plaisantins idiots qui essaient de faire de l'esprit — impunément, à ce qu'ils peuvent croire — avec un prêtre.

Alors, il devenait caustique, et le plaisantin, quel qu'il fût, n'y revenait jamais !

A un sous-préfet de passage à Is-sur-Tille, et avec qui l'abbé Pierre dînait, un jour, chez le maire du pays, il avait fait une réponse qu'il citait volontiers.

— Vous passez pour un mondain, monsieur l'abbé, lui avait dit le sous-préfet, persuadé qu'il se montrait très spirituel. On assure que vous aimez beaucoup les femmes.

Et l'abbé de lui répondre, gravement :

— Beaucoup! monsieur le sous-préfet! Oui, on ne vous a pas trompé. J'aime beaucoup les femmes! Ma mère en était une !

Le sous-préfet avait ri jaune, et se l'était tenu pour dit.

Peu après, on avait répété, sottement, le mot, à l'évêque, qui avait dit, sans s'expliquer davantage :

— Rien ne m'étonne de la part de monsieur Ruot! Il a bien de l'esprit, le gaillard ; mais il l'emploie si mal à propos!

Au physique, l'abbé Pierre Ruot, ancien aumônier militaire, curé d'Is-sur-Tille, chevalier de la Légion d'honneur, était de taille moyenne, plutôt grande.

Il était robuste et assez corpulent.

Il avait un masque fort curieux, une physionomie rabelaisienne, à la bouche fine, railleuse, aux lèvres bien dessinées, au nez fort, surmonté d'un binocle à monture d'or, derrière lequel brillaient des yeux très vifs.

Son front, très haut, très large, tout bossué, lumineux, était superbe.

Il portait, longs, ses cheveux noirs, fins, mais épais, qui entouraient son beau visage comme une crinière léonine.

Tel quel, mitré, crosse en main, entouré de la pompe épiscopale, il eût été, vraiment, majestueux.

Binocle en moins, et moustaches, avec royale, en plus, il eût fait un splendide capitaine du temps de Louis XIII, plein de prestance, avec un feutre empanaché, une cuirasse au ventre et une lourde rapière au flanc.

... Un deuxième coup de cloche, si violent qu'il fit sursauter Louise, retentit.

— Ce doit être monsieur Leroux, dit le docteur. Lui seul peut sonner comme ça !

— Nous nous suivions de près, fit l'abbé.

Rosalie apparut dans le salon et annonça :

— Môssieu le maire.

M. Leroux, l'un des plus riches vignerons du pays, célibataire, âgé de soixante ans bien sonnés, était un petit homme grassouillet, court de jambes, et ventru.

Son visage, rougeaud, paraissait plus rouge encore, parce qu'il était entouré, comme la face de l'orang-outang, d'une barbe aux poils durs, blancs également, coupés courts, en brosse.

Sa physionomie fine dénotait la bonhomie.

C'était, en effet, un très brave homme, braillard, parfois; mais de mœurs douces et simples; un homme, d'ailleurs, assez intelligent, et non sans instruction.

Il n'avait que deux défauts :

Il aimait, un peu trop, peut-être, les meilleurs vins de sa récolte, et, de plus, il adorait la pêche, quelle qu'elle fût : à la ligne, à la nasse, aux cerceaux, à l'épervier, à la lanterne, à la carafe, à la fourche, au fusil de chasse, en un mot, à tous les engins connus : au besoin même, il en eût inventé.

— Mesdames, docteur, monsieur l'abbé, je suis votre humble serviteur.

Le bonhomme portait un panier d'où sortait un bruit étrange, pareil à un grincement.

Il le montra à M. Hénault.

— Mon cher docteur, fit-il, je sais que vous — qui n'êtes pas gourmand, pourtant — vous aimez les écrevisses.

Or j'ai fait, aujourd'hui, très bonne pêche, et je tiens à partager avec vous.

Et voyez si je vous choie : je les ai triées sur le volet, comme on dit.

Vous avez, là, les plus belles!

J'éprouve le besoin de vous le déclarer — en tout bien tout honneur — car c'est joliment beau de ma part : les belles écrevisses, voyez-vous, c'est un régal des dieux!

— Sans pareil pour donner la goutte... dit l'abbé.

— Bah! reprit le maire. Quand j'ai la goutte, ça me fait endéver, c'est

vrai; mais ça me procure le plaisir de voir le docteur, et c'est une compensation. Je les adore, à la bordelaise! Et vous?

Le docteur sourit et répliqua :

— Je les préfère au court-bouillon! Un court-bouillon bien fait est, à mon avis, le bain parfumé qui convient à l'écrevisse! Mon cher monsieur Leroux, je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi! C'est un cadeau intéressé! Nous devons nous soigner mutuellement! Ah! c'est un mot; il est bon, pas vrai, monsieur l'abbé?

— Excellent, répondit l'abbé Pierre, narquois; je le replacerai.

Pour la troisième fois, la cloche résonna, et, un instant après, Rosalie annonça :

— Monsieur Carelier de Brévannes.

Or, c'était le percepteur d'Is-sur-Tille, célibataire, lui aussi, ancien capitaine dans un régiment du train des équipages, et médaillé de la médaille militaire, ce qui lui faisait jalouser l'abbé Pierre, qui avait la croix.

Ancien enfant de troupe, il avait conquis ses grades, non sans peine, ayant peu d'instruction — car il avait une tête carrée, très dure, où les études les plus ardues ne pouvaient faire entrer que peu de choses — chiffres à part.

Pour les chiffres, au contraire, il était admirablement doué, et comme c'était, aussi, un travailleur, il avait fait son chemin, tant bien que mal, dans l'administration.

Comme comptable, il n'avait pas son pareil au régiment.

Et puis, calligraphe remarquable, il vous dressait des comptes avec bâtarde, ronde, anglaise, gothique, ornés de fioritures mirifiques, que c'en était comme un bouquet de fleurs!

Né natif de Brévannes, près Mortefontaine, Adolphe Carelier s'était anobli de son plein gré.

On l'appelait donc Carelier de Brévannes, parce que ça lui faisait plaisir, et, aussi, parce que, après tout, ça ne faisait de mal à personne!

Grâce à de hautes protections, il avait été nommé percepteur, à Is-sur-Tille, lorsqu'il avait pris sa retraite.

Epris du panache, manie inoffensive chez notre homme, il s'était fait élever au grade de capitaine des sapeurs-pompiers du pays, ce qui lui permettait de revêtir, pour sa plus grande satisfaction, aux jours solennels, un uniforme tout doré!

Au demeurant, c'était un homme de vie exemplaire, d'une probité impeccable, et qui, fort à son aise, — car il se faisait un joli revenu, — obligeait volontiers, — sans le dire, ce qui valait mieux encore!

— Mesdames, docteur, monsieur l'abbé, monsieur le maire, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects.

— Bonsoir, cher monsieur Carelier, dit le docteur.

Puis, s'adressant à la servante :

— Rosalie, je vous recommande les écrevisses que monsieur le maire m'a apportées, fit-il.

Il lui remit le panier.

Rosalie exultait, car son maître flattait, pour une fois, sa vanité de cordon bleu distingué !

— Ça sera pour le déjeuner, demain ! dit-elle ; môssieu les aime au court-bouillon, et je le fais superlativement, le court-bouillon ! Môssieu s'en lèchera les doigts !

— Vous apporterez le thé, Rosalie, dit madame Noémie, pour mettre fin au verbiage de la servante, qui eût, volontiers, donné la recette de son court-bouillon, si elle n'avait point été arrêtée à temps.

— Bien, madame ! A l'instant !

Louise avait disposé, avec beaucoup de goût, dans des vases, les fleurs apportées par l'abbé.

Puis, elle dressa la table, sur laquelle Rosalie devait servir le thé, après quoi elle ouvrit la table à jouer, sur laquelle elle déposa : un candélabre à quatre branches, munies d'abat-jour ; un jeu de cartes et une petite corbeille pleine de jetons en nacre.

— Ce soir, au moins, monsieur l'abbé, dit le docteur, vous vous livrerez, tout à votre aise, à votre jeu favori ; nous sommes quatre : on pourra faire un whist.

— J'en suis bien aise. D'ailleurs, je ne serai pas seul, ici, à être satisfait de cette bonne fortune. Le whist est le jeu favori de M. Leroux, et quant à vous, docteur, il n'y en a pas qui vous amuse mieux.

— Eh ! bien, monsieur l'abbé, voilà qui vous trompe, déclara M. Leroux.

— Comment ? Vous n'aimez pas à jouer le whist ?

— Puisque nous nous expliquons, une bonne fois, à ce sujet, je vous déclare que c'est pour vous être agréable que je joue le whist : mon jeu de prédilection, c'est le piquet, à deux, à trois, ou à quatre.

L'abbé se leva :

— Ah ! bah ! fit-il.

— Tout de bon !

L'abbé, ricana et, frappant sur l'épaule du maire :

— Je ne serai pas moins franc que vous : le piquet a toutes mes préférences, dit-il. Si vous jouez le whist, ici, pour m'être agréable ; moi, je déclare que je le joue, surtout, pour être agreable au docteur, qui est passionné pour ce jeu. A la fin des fins, il vaut mieux s'expliquer là-dessus catégoriquement.

Le docteur éclata de rire :

— Elle est bien bonne ! Et moi, je vous affirme que le piquet est le roi des jeux de cartes !

— En voilà bien d'une autre ! fit l'abbé.

— Jusqu'ici, je me suis fait violence pour jouer le whist, afin d'être agréable à M. l'abbé ; je croyais qu'il en raffolait !

Il résulte de tout ceci, messieurs, que nous avons passé nos soirées, depuis deux ans, à jouer un jeu qui ne nous amusait guère, parce que nous croyions, mutuellement, faire plaisir à l'un ou l'autre.

— Cela prouve en faveur de notre sincère amitié.

— Oui! Mais à présent que nous nous sommes expliqués : foin du whist et vive le piquet !

— Qu'en dites-vous, monsieur Carelier ?

— Moi, cela m'est indifférent; je jouerai le jeu qui vous plaira le mieux ; je demeure certain de vous battre, à quelque jeu que ce soit ! Au piquet, notamment, je suis de première force.

— Et aux dames ? demanda M. Leroux, facétieux.

Le percepteur répliqua, gravement, et tout bas, de façon à ce que Louise n'entendît pas.

— J'ai eu mon temps !

— Fanfaron ! déclara l'abbé, qui aimait la gaudriole. Vous avez dû vous les faire souffler plus souvent qu'à votre tour.

Rosalie avait apporté le thé ; Louise servit et remit une tasse à chaque personne.

— Crème ou rhum, monsieur l'abbé ?

— Du rhum, mon enfant ! C'est ce qui convient à un vieux de la vieille comme moi.

— Et comment va M. Bernard, docteur? demanda le maire. L'avez-vous vu aujourd'hui ?

Louise laissa tomber, sur le plateau, la cuiller qu'elle tenait.

— Qu'as-tu donc, mon enfant? interrogea madame Noémie.

— Rien ! répondit la jeune fille. Une maladresse.

— Oui, j'ai vu M. Bernard aujourd'hui, dit le docteur. Oh ! un instant seulement ! Il est à peu près rétabli; il viendra passer la soirée avec nous très incessamment.

— Un petit gâteau, mademoiselle, je vous prie, demanda l'abbé, qui était friand de pâtisseries sèches.

Louise lui offrit l'assiette.

M. Carelier de Brévannes s'était levé pour remettre sa tasse vide sur la table.

— J'ai vu, aujourd'hui, fit-il, un jeune homme, fils de mon ancien colonel, qui habite Dijon, et qui, présentement, lieutenant d'artillerie, fut, à l'École polytechnique, le camarade de M. Bernard.



... JE L'AI TROUVÉ, TOUT ATTRISTÉ, DEVANT UN PORTRAIT...
(PAGE 220.)

Je ne sais comment la conversation s'engagea à son sujet. Bref, nous parlâmes de lui.

J'ai appris, ainsi, sur sa famille, et sur lui-même, des détails curieux.

— Quels détails ? demanda M. Leroux. Contez-nous ça ?

— Ces détails ne contiennent rien qui soit capable de discréditer, à nos yeux, ce digne jeune homme ? interrogea l'abbé.

— Au contraire.

— Alors, M. le maire a raison ! fit le docteur. Contez-nous ça, monsieur Carelier.

— Volontiers... M. Bernard est sans famille, premier point.

— Le pauvre garçon ! dit l'abbé. Je le plains.

— Mais, objecta le maire, il nous a parlé, pourtant, à diverses reprises, de son père et de sa mère, qui habitent, si je m'en souviens bien, aux environs de Lagny, près Meaux.

Lorsque madame Noémie entendit nommer ce pays, elle se troubla et pâlit ; le docteur se rapprocha d'elle, et la regarda, fixement :

— Ceux qu'il appelle ses père et mère, reprit M. Carelier, et qui, fort à l'aise, tiennent une auberge bien achalandée à Lagny : l'auberge du Cygne, se nomment Martenot. M. Félicien Martenot et sa femme, Benoîte, qui n'ont pas eu d'enfants, sont comme qui dirait les parents d'adoption de M. Bernard.

Il fut élevé par eux. Ils l'aiment comme s'il était leur fils.

De son côté, il a, pour eux — ce qui se conçoit, du reste — la plus vive affection.

— Mais comment M. Bernard est-il devenu l'enfant d'adoption des époux Martenot ? Est-il leur parent ?

— Non ! Il paraît qu'il fut confié, tout petit, aux Martenot.

— Par qui ? Vous l'a-t-on dit ?

— On l'ignore.

— Mais il le sait, lui ?

— C'est possible ! Attendez, ce n'est pas tout !...

— Dites ?

— Pendant la guerre, M. Félicien Martenot, jeune, alors, et non marié encore, s'était engagé dans une compagnie de francs-tireurs...

Cette fois encore, madame Noémie se troubla et le docteur dut lui dire :

— Tu te fatigues, ma bonne Noémie... Repose-toi un instant.

— Oui, ajouta l'abbé, je vous en prie, reposez-vous un instant, le docteur a raison, madame. Puisque c'est pour moi que vous travaillez, j'ai le droit de vous adresser cette prière !

— Il fait très chaud, dit Noémie. De là mon malaise. Puisque vous me le permettez, je vais prendre l'air à la fenêtre.

Louise, qui s'était levée, inquiète, offrit le bras à sa mère pour la conduire vers la fenêtre, grande ouverte sur une nuit radieuse.

Madame Noémie s'assit dans la pénombre.

Louise reprit sa place.

Dès lors, et la mère, et la fille — chacune guidée par un sentiment différent — écoutèrent, avec la plus vigilante attention, le récit de M. Carelier.

M. Leroux, s'adressant au percepteur :

— Vous disiez : « Ce n'est pas tout ». Poursuivez ?

M. Carelier continua :

— Je disais que M. Félicien Martenot s'était engagé dans une compagnie de francs-tireurs pendant la guerre de 1870-1871.

Or, au cours de la campagne, un jeune officier, sous-lieutenant de la compagnie, lui sauva la vie.

A quelque temps de là, M. Martenot, à son tour, rendit la pareille à son officier.

Puis, ils furent faits prisonniers de guerre et envoyés en Allemagne, où ils demeurèrent jusqu'à la signature de la paix.

Naturellement, et bien que M. Martenot ne fût, alors, qu'un paysan, tandis que son officier, jeune médecin déjà distingué, fût un homme du meilleur monde, riche d'un important patrimoine, les deux frères d'armes se lièrent.

Ils revinrent en France ensemble.

M. Martenot se maria.

Déjà, sa promise, Benoîte, s'était chargée de l'enfant, qu'ils élevèrent.

Or, voici où l'affaire devient des plus romanesques.

— Voyons ?

— L'officier, qui se nomme, m'a-t-on dit, Frédéric Gerfault, s'attacha à l'enfant.

Lorsqu'il eut atteint sa dixième année, il voulut se charger de lui.

Il s'occupa de ses études ; il souhaitait d'en faire un médecin.

Mais cette profession, cet art, ne convenait pas à son protégé, qui était d'une très grande impressionnabilité, et à qui les études physiologiques, anatomiques, anthropologiques, répugnaient.

M. Gerfault le laissa libre de se choisir une carrière.

Toutefois, il s'occupa de lui avec la plus vive sollicitude, tout comme l'eût fait un père.

Très jeune encore, il se retira du monde pour consacrer tout son temps à son élève, pour qui il ressent une affection des plus vives.

Bref, il en fit un sujet remarquable.

M. Bernard entra à l'École polytechnique dans un très bon rang. Vous savez le reste.

J'ajouterai que M. Gerfault est millionnaire.

On affirme qu'il a cent cinquante mille francs de rente.

Or, comme il est absolument sans famille, il compte adopter M. Bernard, à qui il laissera son nom et son immense fortune.

Voilà ce qu'on m'a conté aujourd'hui.

— Voilà qui me réjouit, dit l'abbé. Tout ce qu'on m'apprendra de bon, relativement à M. Bernard, me sera très agréable.

J'ai une vive sympathie pour ce jeune homme, et il la mérite, certes !

Depuis qu'il est à Is-sur-Tille, j'ai appris à le connaître.

J'ai constaté ses nombreuses qualités.

Il est fort intelligent, très instruit. C'est un homme d'une loyauté à toute épreuve.

C'est un artiste dans l'acception toute absolue du mot.

Il a un cœur excellent, tendre. Bref, c'est un être d'élite.

Le pauvre, il a dû souffrir ! N'avoir jamais eu de mère, c'est triste !

Je suis aise d'apprendre que le Tout-Puissant lui réserve une compensation !

— Pour ma part, monsieur l'abbé, je suis de votre avis... ajouta M. Leroux.

Quant à son bon cœur, j'en réponds... Je l'ai vu payer, en beaux écus trébuchants, le père Mathieu, ce vieux ladre, qui voulait faire vendre les Nançais : des pauvres diables !

Quant à sa science, j'en réponds aussi.

Il m'a donné, pour ma vigne, un conseil relatif à la taille, et, grâce à ce conseil, je récolterai trente pièces de vin de plus que l'an dernier !...

Si ce n'est pas de la science, et de la meilleure, ça, je veux bien être pendu !...

— Vous ne dites rien, docteur ?... fit l'abbé étonné... Est-ce que vous ne pensez pas comme moi, relativement à M. Bernard?

— Si fait ! Et, tout autant que vous, je l'apprécie comme il le mérite.

Je le connais mieux que vous, messieurs, parce que j'ai vécu davantage avec lui.

Grâce au récit de M. Carelier, tout s'explique pour moi.

En effet, souvent, au cours de mes visites, je l'ai trouvé tout attristé, sombre, mélancolique, rêveur, devant un portrait qui se trouve dans sa bibliothèque : un portrait de femme, devant lequel il entretient toujours des fleurs. Est-ce le portrait de sa mère ? Naturellement, je ne le lui ai pas demandé.

Bien sûr, son passé mystérieux pèse sur lui, lourdement !

Oui, il a dû beaucoup souffrir !

Aussi, la sympathie très vive que je ressentais pour lui se change-t-elle, dès maintenant, en amitié véritable, bien qu'il y ait, entre nous, une différence d'âge considérable.

Plus il a souffert, plus il est méritant, et partant, plus il est digne de l'estime, de l'intérêt et de l'affection, même, de tous les honnêtes gens !

Louise avait écouté toute cette conversation en travaillant avec une activité excessive.

Sa mère, qui l'observait, avait constaté, seule de tous les assistants, l'émotion très vive de la jeune fille, quelque effort qu'elle eût faits pour la dissimuler.

— Mais, reprit M. Leroux, l'attachement extraordinaire de M. Frédéric Gerfault pour le jeune homme ne cache-t-il pas quelque mystérieuse aventure ?

Savez-vous bien qu'un père véritable n'agirait pas autrement que lui vis-à-vis de son enfant ?

— Parbleu, s'écria l'abbé d'une voix forte. Ça devait être dit ! Voilà bien les hommes !

Dès qu'une noble action se produit, au lieu d'en voir les ressorts dans la générosité humaine, on lui cherche aussitôt des motifs secrets pour se l'expliquer.

Eh ! morbleu, et quoique disent ou que croient les pessimistes — race insupportable ! — qui s'obstinent à ne voir partout que le mal, systématiquement, je prétends que la somme de bien qui est dépensée sur la terre entière dépasse, finalement, la somme du mal.

Les honnêtes gens sont en majorité, quand le diable y serait ! Je l'affirme.

Et si je me trompe, tant pis !

Je veux garder ma croyance, quand ce ne serait que pour ma satisfaction personnelle.

— Ainsi soit-il ! ajouta le maire.

Croyez, monsieur l'abbé, que je serais désolé d'avoir dit quelque chose qui vous aurait déplu !

C'était loin de ma pensée, et, comme le dit, avec raison, la sagesse des nations :

L'intention, seulement, doit être réputée pour le fait !

Le docteur s'était levé et avait pris place à la table de jeu.

— Messieurs, le whist étant décidément banni de nos distractions, désormais, dit-il, je vous préviens que le piquet vous réclame.

— Nous lui serons fidèles ! dit le maire ; et, s'asseyant à côté de l'abbé : Sans rancune, mon cher monsieur Ruot !

— On ne peut pas vous en vouloir, mon bon monsieur Leroux. Tout le monde sait que vous êtes un brave homme.

D'ailleurs, vous êtes un pêcheur à la ligne, et c'est tout dire !

— Oui, je vous entends, riposta le maire, en riant d'un air finaud. Vous voulez dire, avec je ne sais quel mauvais plaisant de poète, que toute ligne est un instrument qui commence par un asticot et qui finit par un imbécile.

Et, dans votre esprit, bien entendu, je ne suis pas l'asticot. C'est ça, pas vrai ?

Monsieur l'abbé, vous me le paierez !

Je joue contre vous, et, dès la première partie, vous serez capot, ou j'y perdrai mon nom !

Les quatre adversaires avaient pris place.

Le docteur battit les cartes.

— Coupez, monsieur Carelier, dit-il.

Soudain, la cloche d'entrée vibra pour la quatrième fois.

— Pas de chance ! fit le docteur avec dépit. Je gage qu'on vient me chercher pour aller voir un malade!

Il déposa les cartes.

— Le diable l'emporte ! s'écria le maire, furieux. Ah ! monsieur l'abbé, vous l'échappez belle!

Louise, de plus en plus émue, s'était levée, sans motif apparent.

On eût dit qu'un instinct secret l'avait avertie que ce visiteur, qui avait sonné si tard, — il était alors près de neuf heures — c'était M. Bernard.

C'était lui, en effet.

Il entra dans le salon, et, d'abord, ses yeux virent Louise, qui, en même temps, regarda le jeune homme.

Or, comme si, de leurs regards, s'était dégagé un fluide, qui, se rencontrant, avait établi, entre eux, un courant magnétique, ils firent, en même temps, un mouvement.

Sans se parler, ils s'étaient compris.

— Je ne pouvais attendre plus longtemps ! Je n'y pouvais plus tenir! J'avais besoin de vous voir !

— Moi de même ! Je savais que vous viendriez ce soir ! Je vous attendais ! J'étais si triste, parce que je ne vous avais pas vu, aujourd'hui !

Tel est le dialogue qui s'était engagé entre eux, et que, seuls, ils avaient entendu.

Toutefois, madame Noémie l'avait deviné, car rien de ce qui touche à leur enfant n'échappe aux yeux vigilants de certaines mères, plus particulièrement attentives, ou mieux douées.

— Je vous demande pardon de me présenter chez vous, si tard, madame, dit-il ; mais vous voudrez bien me pardonner quand je vous aurai dit, pour m'excuser, que je m'ennuyais si fort, seul, chez moi, où je suis cloîtré depuis trop longtemps, que je n'ai pu résister au désir de venir, ici, ce soir, vous présenter mes hommages respectueux, et vous demander la permission de passer une heure en votre compagnie.

— Nous sommes toujours très aises de vous recevoir, monsieur Bernard, répondit Noémie. Le docteur nous avait fait espérer que nous vous reverrions, ici, prochainement.

Bernard salua Louise très gravement ; puis il serra la main au docteur, à l'abbé, à M. Leroux, et à M. Carelier de Brévannes.

Pendant quelques minutes la conversation roula sur le nouveau venu, qui raconta, de manière intéressante, comment il avait occupé les longues heures qui s'étaient écoulées pendant son traitement.

Puis, à la demande de M. Leroux, le docteur, l'abbé et le percepteur se livrèrent à leur jeu favori.

Tandis qu'ils jouaient, Bernard, s'étant rapproché de Noémie et de Louise, près de la fenêtre, causa avec elles.

Depuis l'arrivée de l'ingénieur, le visage de la jeune fille s'était transformé visiblement.

A présent, Louise, gaie, rieuse, écoutait parler, avec ravissement, le jeune homme, qui, très en verve, tout heureux, faisait la critique d'un livre qui venait de paraître et qui obtenait un immense succès.

A onze heures précises, l'abbé se leva. C'était lui, d'habitude, qui donnait ainsi le signal du départ.

— Je suis vengé, monsieur l'abbé, dit M. Leroux. Vous les avez emmagasinées, les capotes!... Ça vous tiendra chaud, cet hiver!

— Je perds trois francs!... C'est dans mes prix! déclara M. Ruot. D'ailleurs, vous ne les emporterez pas en paradis!

En apprenant qu'il était si tard, Louise s'était écriée, ingénument :

— Déjà!...

Puis, elle avait rougi.

Les hôtes prirent congé et se retirèrent.

L'abbé regagna son presbytère, et, comme la nuit était belle, M. Leroux et M. Carelier de Brévannes reconduisirent, jusque chez lui, M. Bernard, tout en causant.

Louise était montée à sa chambre.

Madame Noémie, qui avait regagné la sienne, attendit que la jeune fille se fût mise au lit; puis, elle redescendit au rez-de-chaussée, et se dirigea vers la chambre du docteur, qui veillait, en lisant, sa pipe aux dents.

— Toi... ma chère Noémie, à cette heure! fit le docteur surpris.

— Il faut que je te parle, ce soir même, répondit la jeune femme.

— Diable! Tu me fais peur! C'est donc grave?

— Très grave!

— Alors, parle vite?

Le docteur déposa sa pipe sur son bureau.

Noémie s'assit près de lui.

IV

CONSEIL DE FAMILLE

— Le moment que je redoutais, depuis longtemps déjà, est arrivé, dit la jeune femme.

— Quel moment?

— Ma fille aime M. Bernard.

— Mais, lui, l'aime-t-il ?

— Je le crois.

— Alors, tout est pour le mieux, fit le docteur Marc Hénault.

Madame Noémie le regarda, surprise.

— Comment? fit-elle.

Le docteur s'expliqua :

— Si M. Bernard aime Louise, et si Louise l'aime, nous les marierons !... J'en serai bien aise!

— Mais...

— Quoi?

— Nous ne pourrons pas marier Louise sans faire connaître... le passé!

— Parbleu !

— Eh! bien?...

— Eh! bien, on le fera connaître, ce passé! Il n'a rien qui déshonore! Qui donc, le connaissant, pourrait ne pas s'incliner, respectueusement, devant toi, ma pauvre Noémie? Quant à Louise, en quoi le passé la souille-t-elle? N'est-ce pas une jeune fille absolument accomplie, sous tous les rapports? Elle n'a pas de père, et toi, pas de mari? Après?

— Tu as raison. Mais tout le monde ne pense pas comme toi. Toi, tu es un être exceptionnel, un philosophe, un homme sans préjugés ; tu juges toutes choses avec ta raison et avec ton cœur.

Qui te dit que M. Bernard, connaissant notre secret, qu'il faudra lui révéler, ne reculera pas devant une pareille révélation?

Or, voilà ce qui m'effraie! Car Louise est une créature à l'âme tendre. Elle souffrira éperdument.

En ce qui me concerne, et quelque chagrin que j'éprouve à voir revivre ce passé si odieux, j'y suis préparée, dès longtemps.

Ce qui m'épouvante, ce n'est pas qu'il faudra révéler une secret dont la divulgation ne pourra diminuer le respect qui m'est dû, c'est que Louise en souffrira!



« NOUS LES MARIERONS, MON CHER DOCTEUR... (PAGE 227.)

Voir souffrir ma fille, hélas, ce serait la plus cruelle douleur de ma vie, au cours de laquelle j'ai été, déjà, si terriblement éprouvée !

— Si M. Bernard aime Louise, sincèrement, rien ne saurait l'empêcher de contracter une union désirée.

— Mais sa famille ?

— Écoute, ma bonne Noémie, quand j'ai vu M. Bernard, pour la première fois, je me suis dit, tout aussitôt :

« Si ce jeune homme convenait à Louise! Et pourquoi pas? »

J'en ai parlé à l'abbé. Il m'a répondu :

« Vous avez raison. J'y songeais. »

Tu sais comme il nous aime, et quel intérêt il porte à la jeune fille, ce digne abbé!

Alors, discrètement, bien entendu, nous avons pris quelques informations sur l'ingénieur.

Bref, et depuis longtemps, M. l'abbé et moi, nous connaissions les détails que M. Carelier de Brévannes nous a donnés, ce soir même, sur M. Bernard.

Je n'ai pas voulu t'en parler plus tôt parce qu'il était inutile de t'inquiéter à l'avance : je sais comme tu te bouleverses aisément, dès qu'il est question de l'avenir de Louise.

Lorsque nous eûmes recueilli les renseignements nécessaires, M. l'abbé et moi nous en recausâmes.

« Il y a, dans le passé de M. Bernard, me dit M. Ruot, un élément mystérieux particulièrement favorable à nos projets. Comme Louise, il n'a pas de nom, et il est sans famille autre que sa famille d'adoption. Ces deux jeunes gens semblent faits l'un pour l'autre.

Qui sait si le Tout-Puissant, de qui les vues sont impénétrables, ne l'a pas envoyé, ici, pour faire leur bonheur à tous deux?

D'ores et déjà, je veux le croire.

Seulement, il faut aider le ciel!

Évidemment, avant peu, nos deux jeunes gens se seront vus. Un rapprochement s'établira certainement entre eux!

M. Bernard est déjà venu me voir : il m'a prié de le présenter dans le pays — où il tremblait de ne trouver personne avec qui frayer — chez mes amis, m'avouant que la solitude l'épouvantait.

Je le conduirai chez vous.

Nos deux jeunes gens, se connaissant, s'apprécieront, naturellement. Or, qui sait? Dieu fera le reste, s'il le juge bon. »

Tu sais que M. Ruot s'est occupé, déjà, de trouver un mari à Louise.

Il veut qu'elle soit heureuse et que son bonheur te constitue une compensation bien méritée, certes : une compensation que le ciel te doit, selon lui, et je trouve qu'il a raison.

Donc, après notre conversation, nous avons agi comme c'était convenu, et d'un commun accord...

Il nous a présenté M. Bernard... Nous l'avons accueilli...

Depuis, nous l'avons apprécié... Et nous nous sommes dit, de plus en plus, de jour en jour :

« Les jeunes gens se conviennent... Il faut les marier. »

L'abbé et moi, nous avons suivi patiemment et curieusement les phases

diverses de la sympathie qui attira d'abord l'un vers l'autre Louise et M. Bernard ; puis, nous avons constaté qu'ils étaient fort satisfaits de se rencontrer... et, bientôt, nous avons vu poindre, en eux, l'amour...

M. Ruot exultait.

« Nous les marierons, mon cher docteur, m'a-t-il dit, il y a un mois, avec enthousiasme. Il est temps que vous fassiez connaître nos projets à madame Noemie. »

Toutefois, j'attendais encore...

Puis, arriva l'accident dont les suites retinrent le jeune homme chez lui.

L'abbé était furieux !

Cependant, je soignai le blessé, et c'est alors, surtout, que je me rendis compte de ce fait, à savoir que nous ne nous étions pas trompés, M. Ruot et moi.

Chaque jour, au cours de mes visites chez lui, M. Bernard me parlait, sans cesse, de toi, de Louise ; il m'interrogeait à ton sujet.

Il sent vaguement qu'un secret plane sur notre maison.

Je sais de source certaine qu'il a interrogé plusieurs personnes, dans le pays, à notre sujet ; mais il n'a rien appris, et pour cause !

Notre secret a été bien gardé.

Seuls, M. Leroux et l'abbé le connaissent.

C'est parce qu'il n'avait rien appris qu'il m'interrogeait.

Un jour, même, je le vis prêt à aborder nettement la question ; mais il ne l'osa point.

De même, il a cherché à interroger l'abbé, qui lui a toujours répondu évasivement.

Enfin, aujourd'hui tu sais que je devais passer chez lui.

Il pensait que j'y viendrais avec Louise, comme les jours précédents.

Il avait hâte de la voir, j'en suis sûr, et il m'attendait, ou plutôt il nous attendait, sur sa terrasse.

Lorsqu'il me vit seul, il éprouva une déception véritable, qui m'apparut très nettement.

Vraiment, il me fit pitié !

Il m'annonça qu'il ne tarderait guère à nous rendre visite.

Mais il n'avait pas vu Louise.

Est-ce qu'il pouvait attendre pour faire cette visite annoncée ? Non. Il est venu aujourd'hui même.

Et quel plaisir ces deux enfants ont pris, naïvement, sans chercher même à le dissimuler — ce soir, à se trouver ensemble !

Tout en jouant, je les regardais. L'abbé, qui était à côté de moi, jubilait, et, de temps à autre, il me poussait le genou.

Tout de bon, de les voir l'un près de l'autre, ça rajeunit!... Ça fait plaisir!

Rien de tel que les amoureux!

Bref, je comptais te parler de ces choses avant peu, dès demain, peut-être... J'attendais une occasion!...

C'est toi qui es venue la première à moi, c'est bien! J'ai dit.

— Mais, que va-t-il arriver?

— Rien que de très ordinaire en pareil cas. Ou bien M. Bernard, prochainement, sans aucun doute, viendra nous déclarer qu'il aime Louise, ou bien, il fera venir, ici, son parent... ou, mieux, son protecteur, le docteur Frédéric Gerfault, de qui M. Carelier a parlé, devant toi, ce soir même...; il lui dira ce qui se passe, et les parents ou le docteur viendront nous demander, pour M. Bernard, la main de Louise.

Alors, nous interrogerons la jeune fille.

Elle nous répondra, c'est sûr, que la recherche de M. Bernard lui convient.

Nous ferons connaître le passé au jeune homme.

Il jugera s'il doit, ou non, en avertir ses parents ou son protecteur.

Selon moi, M. Bernard passera outre. Et nos deux jeunes gens se marieront.

L'abbé sera ravi. Moi, je serai bien heureux. Toi, tu verras, à jamais, par ce mariage, la fin de tes peines, de tes angoisses, de tes douleurs, et Louise, ainsi que son mari, te vénéreront comme tu le mérites et s'efforceront, par leur tendresse incessante, de te faire oublier que tu as trop souffert... Voilà!

— Fasse le ciel que toutes choses puissent se passer ainsi, dit madame Noémie, rêveuse. Hélas! j'ai bien peur que cela ne soit plus difficile!

— Pourquoi?

— D'abord, si ce que M. Carelier nous a dit est exact, M. Bernard, riche déjà, sera l'héritier des biens de son protecteur, M. Gerfault, de qui la fortune est considérable. Or, Louise est pauvre!

— C'est justement parce que M. Bernard sera très riche qu'il n'a pas besoin de prendre une femme ayant une grosse dot, puisqu'il sera assez fortuné pour deux. Et puis, tu te trompes quand tu dis que Louise est pauvre.

— Comment? demanda la jeune femme stupéfaite.

— Louise aura une dot.

— Une dot?

— Deux cent cinquante mille francs, pas moins!

— Deux cent cinquante mille francs?

— Que je compterai, à son mari, le jour même de ses noces.

— Explique-toi?... Je suis littéralement confondue.

— C'est bien simple! Après la mort de ton père et de ta mère, en 1871... après la naissance de Louise... peu après ton installation ici, je m'occupai de la liquidation de tes affaires de famille.

Tu étais, alors, si profondément affligée et meurtrie, que je ne voulus pas t'inquiéter, encore, ni fatiguer ton esprit en des occupations dont je pouvais me charger seul.

Tu me donnas procuration générale pour agir en ton nom...

Le règlement des comptes dura plus d'une année...

Enfin, après vente de tout ce qui appartenait à ta famille, après paiement de toutes dettes, il restait, en avoir... environ cinquante mille francs... Je les plaçai...

Oh! tu trouveras, bien en règle, tous mes papiers.

Je te rendrai compte, fidèlement, de mon administration.

Depuis tantôt vingt ans que je fais valoir tes capitaux, en ton nom... ils ont quintuplé, tant par de bons placements, par des plus-values, que par les intérêts qui se sont capitalisés, car, je n'ai pas besoin de te le dire, aucune des sommes t'appartenant n'ont été distraites, par moi, pour nos besoins journaliers.

Mon père m'avait laissé cette maison, confortablement meublée, sans luxe, il est vrai; mais où rien ne manquait.

De plus, j'ai trouvé dans mon patrimoine trente à quarante mille francs, qui m'ont donné, bon an mal an, deux mille à deux mille cinq cents francs de rentes, qui, joints à mes gains, à mes honoraires, comme médecin, nous ont permis de vivre, tant bien que mal, et d'élever convenablement l'adorée fillette.

Il va de soi, qu'après moi, cette petite fortune te reviendra, et, par suite, à Louise, ce qui élèvera encore sa dot.

Bref, la petite aura, tout compris, près de quatre cent mille francs.

C'est une somme, sais-tu bien, ma chère Noémie? Avec ça, ta fille peut trouver un mari. Encore a-t-elle le droit de choisir, car, si elle est assez riche, elle est, aussi, fort jolie, et, ce qui vaut mieux encore que la fortune et la beauté, c'est un trésor de bonté. Celui qui la prendra pour femme sera, par ma foi, bien à plaindre!

Noémie avait écouté parler le docteur avec une émotion grandissante.

Soudain, elle se leva, et, toute frissonnante, elle embrassa M. Hénault en pleurant.

— Je t'admire et je t'aime, mon bon Marc, lui dit-elle; tu es l'être le meilleur qu'il y ait au monde! Je ne sais comment t'exprimer ce que je ressens!

Puis, elle reprit, après une minute de silence :

— Mais pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de ces choses?

— Je comptais t'en réserver la surprise. Et puis, si je t'avais confié

mon secret, souvent, alors que tu me voyais gêné, lors des fins d'année, quand nous essayions d'équilibrer notre budget, tu m'aurais dit :

« — Eh ! mais, prélève donc, sur mon bien, de quoi faire face à nos dépenses. »

Or, sur ton bien, j'avais basé des espérances. Je voulais qu'il constituât, un jour, la dot de ta fille.

— J'étais persuadée que la liquidation de la succession de mon père n'avait laissé que peu de chose, et je me disais : « Marc s'en est servi pour notre dépense... » Ainsi, depuis vingt ans, ma fille et moi, nous sommes à ta charge, complètement ?

Le docteur répliqua :

— En acceptant l'offre que je t'ai adressée, jadis, de venir demeurer avec moi, tu as fait de moi, ma chère Noémie, l'homme le plus heureux de la terre, et, quoi que j'aie fait, quoi que que je puisse faire encore, c'est moi qui serai toujours ton redevable !

Le docteur poursuivit, très gravement :

— Noémie, j'ai retrouvé, chez ton père, dans ta chambre, une lettre, déjà ancienne, que j'ai gardée précieusement ; que j'ai relue, souvent, depuis vingt ans.

Cette lettre, la voici. Je veux que nous la relisions ensemble, aujourd'hui.

Il se leva ; il ouvrit le tiroir d'un petit meuble qui se trouvait dans sa chambre, et il tira, d'un portefeuille, un papier jauni, qu'il toucha comme on touche une relique sacrée, et qu'il déplia lentement.

Puis, il reprit :

— Pardonne-moi si j'évoque, devant toi, ce passé terrible, qui t'a fait souffrir a rocement ; mais cela est nécessaire, au point où nous en sommes.

Après vingt ans de douleurs... ta vie brisée — ma pauvre Noémie — va entrer dans une nouvelle phase où tu trouveras ta récompense.

Cette lettre, c'est celle que je t'ai envoyée, en même temps que mon cadeau de noces : le trèfle d'or — le soir même où tu devais signer ton contrat de mariage avec le vicomte Roger de Pardayant.

Mademoiselle Noémie Besnarais — car madame Noémie et la fille de Robert Besnarais, le banquier... ne font qu'une seule et même personne, ainsi que le lecteur, à coup sûr, l'a deviné déjà — mademoiselle Noémie Besnarais, donc, écoutait le docteur, à présent très pâle et toute frémissante.

M. Hénault, cependant, lut, à haute voix, ce qui suit :

« Ma chère Noémie,

» Je sais seulement depuis avant-hier que vous avez définitivement

consenti à donner votre main à M. le vicomte Roger de Pardayant ; en apprenant cette terrible nouvelle, j'ai souffert cruellement, car je vous aimais, Noémie, et j'espérais encore...

» Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Paris.

» Je vais retourner en Bourgogne où je compte vivre, désormais, dans la petite maison de mon père ; je me ferai médecin de campagne, comme lui... et je m'efforcerai de l'imiter.

» Je souhaite que vous soyez heureuse, ma chère Noémie, et je regrette que votre bonheur ne soit pas mon œuvre ; croyez que j'aurais fait tout ce qui aurait été en mon pouvoir pour que vous n'ayez rien à désirer.

» Dans quelques années je serai guéri, peut-être, de la souffrance si profonde que j'endure aujourd'hui. Alors, j'espère que je pourrai vous revoir.

» Si jamais vous aviez besoin de mon aide, appelez-moi, j'accourrai. Vous ne trouveriez pas, au besoin, d'ami plus sûr ni plus dévoué que moi !

» Je tiens à vous faire un cadeau à l'occasion de votre mariage ; je désire que vous l'acceptiez et le gardiez en souvenir de moi.

» On vous le remettra en même temps que cette lettre.

» Adieu, Noémie... adieu... adieu !

» Votre cousin désespéré,

» MARC HÉNAULT. »

Le docteur replia la lettre, qu'il avait lue lentement et d'une voix tremblante ; puis, il la remit dans le portefeuille où il l'avait prise, et il poursuivit :

— Ah ! comme je t'aimais, ma chère Noémie ! Oui, je t'aimais avec toute la force d'un cœur jeune et plein de tendresse.

Comme j'ai souffert quand j'ai connu la nouvelle !

Ton père et le mien — qui était le frère de ta mère — ne s'aimaient pas.

Mon père, brave médecin de campagne, homme de mœurs simples, avait, sur toutes choses, des idées radicalement opposées à celles de ton père.

Ils ne se voyaient pas !

Cependant, j'allais souvent chez mon oncle, chez ton père !

J'y étais toujours très cordialement accueilli, par ta mère, qui m'aimait beaucoup !

Je te voyais donc fréquemment.

Bientôt, je fus pris tout entier... Aucune femme ne fut plus aimée, jamais, que tu fus aimée par moi ! Je t'aimais follement, passionnément !

Or, j'étais sans fortune !

Ton père était riche et ambitieux. Il rêvait, pour toi, une union plus relevée.

Je le savais ; mais j'espérais toujours !

Je t'aimais à ce point que, sans que je te l'aie dit jamais, tu t'en étais aperçue !

Mais tu éprouvais, pour M. de Pardayant, un amour profond et tu lui accordas ta main !

Un jour, je connus ta décision.

Le coup que je reçus fut terrible !

Je ne sais comment je trouvai le courage nécessaire pour le surmonter.

Le ciel eut pitié de moi, sans doute, et m'aida !

Je t'écrivis ; j'eus la force de t'envoyer mon cadeau de noces ; puis, je partis.

J'avais besoin de fuir Paris !... Cette ville m'était devenue odieuse !

J'avais hâte de me retrouver ici : Je sentais que j'y oublierais mieux et plus vite !

Je ne m'étais pas trompé. Dans cette maison où s'était écoulée mon enfance si heureuse, je vécus tranquille, près de mon père, qui m'exhortait, qui me réconfortait.

La saison était délicieuse. Je vécus solitaire, en pleine nature, dans ce superbe pays, trouvant, ici, le calme qui m'était si nécessaire.

Je souffrais encore ! Je me plaignais aux arbres, aux fleurs, au vent !

La guerre vint ! Puis, mon père mourut !

La douleur profonde que je ressentis, alors, me fit oublier l'autre, ou, du moins, la rendit moins lancinante, moins aiguë.

Lorsque la paix fut signée, je me décidai définitivement à demeurer ici ; à y remplacer mon père.

C'est à cette époque que je reçus, de toi, cette lettre d'appel, si pressante, à laquelle je répondis, aussitôt, par un télégramme t'annonçant mon arrivée à Paris !

Le docteur s'arrêta.

— Je ne te fatigue pas, ma chère Noémie, en te rappelant tous ces souvenirs ? demanda-t-il.

— Poursuis ! répondit simplement la jeune femme.

M. Marc Hénault reprit donc :

— Ton père était mort... dans quelles terribles circonstances !

Ta pauvre mère, si douloureusement atteinte dans ses affections les plus vives, était mourante !

Toi, tu venais de mettre au monde ta fille !

Or, cette enfant, tu avais refusé de la voir.

Tu disais qu'elle ne t'appartenait pas ! Tu la maudissais !

Et, surtout, tu maudissais son père : ce misérable qui avait commis



... TOUTE VÊTUE DE NOIR, ET SI BELLE... (PAGE 235.)

lâchement, ce crime odieux dont tu avais été la victime; ce vicomte Roger de Pardayant, qui s'était trouvé, si fatalement, dans cette hôtellerie où ton père nourricier, Étienne Molay, avait dû s'arrêter, avec toi, lors de votre retour à Paris, avant le siège de cette ville, en 1870.

Oh ! je frémis encore en revivant cette heure détestée où tu me racontas ce qui s'était passé.

Oui, tu ne te trompais pas, certes : ce Roger qui t'aimait passionné-

ment, jusqu'au crime! ce Roger, que tu avais dû épouser et à qui tu avais refusé ta main, à la suite du drame terrible qui s'était joué, chez ton père, le soir de la signature de ton contrat de mariage ; ce Roger, que tu avais chassé de ta présence, et qui avait prononcé, contre toi, des paroles menaçantes! ce Roger que tu avais revu, par un prodigieux hasard, dans cette auberge, peu avant le crime, oui, c'était bien lui qui l'avait commis!

Qui donc, autre que lui, pouvait le commettre?

Oh! ma souffrance, qui s'était amoindrie, redoubla d'intensité.

Souillée! Tu avais été souillée, toi l'adorée, toi, ma Noémie, pour l'amour de qui j'aurais été prêt à tous les sacrifices!

Dieu m'est témoin que si je m'étais trouvé, alors, face à face, avec M. de Pardayant, je l'eusse tué... sauvagement, prenant plaisir à le faire souffrir longtemps!

Le misérable!

— Oh! oui, oui. Bien misérable, en effet! dit Noémie, presque à voix basse.

— Tu avais écrit à Étienne Molay; tu l'avais prié de venir à Paris; tu comptais lui confier ta fille.

Mais ce fut la femme du fermier qui vint, meurtrie, car son mari, pris comme otage, avait été fusillé par les Prussiens pendant la campagne.

Elle était quasi folle!

Elle répétait sans cesse :

« Oh! la prédiction de la Sorcière des Bruyères s'est accomplie! »

— La malheureuse! Pauvre Fanchette! Elle mourut six mois plus tard!

Je portais malheur à tous ceux qui m'approchaient!

La pauvre fille, qui s'était tuée en ma présence et de qui le sang avait jailli jusque sur ma robe blanche, m'avait maudite, et sa malédiction était sur ma tête!

— Enfin, tu avais, soudain, pensé à moi! Moi seul, désormais, je pouvais t'être utile, reprit Marc.

Tu avais hésité à t'adresser à moi, craignant, peut-être, que je ne refusasse de venir à ton aide!

Je te pardonnai cette mauvaise pensée. Tu souffrais si cruellement! Tu étais affolée à ce point que tu perdais la notion du juste et de l'injuste! Tu avais été si éprouvée que tu ne croyais plus, même, à l'affection de ceux qui t'avaient le plus tendrement aimée. Tu ne voyais que ruines autour de toi. Pauvre, pauvre martyre!

Je compris mon devoir; je fis taire ma douleur. Je décidai que je t'emmènerais avec moi, que nous viendrions, ensuite, nous fixer ici.

Après, on verrait!

Je manœuvrai dans ce sens. Il fallait, d'abord, te contraindre à voir ta fille...

D'avance, je savais quel serait le resultat.

« Non, non, disais-tu, je ne verrai pas cette enfant. Je ne veux pas la voir. Je ne veux pas. Je ne veux pas ! »

Et, cependant, un jour, à ton réveil, je fis apporter la pauvre petite créature, si frêle, si mignonne.

Comme si elle avait compris qu'il lui fallait conquérir sa mère, elle tendit vers toi ses bras, comme pour te dire :

« Maman, je ne suis pas responsable ; maman, aime-moi, je t'aimerai ! Par moi, tu seras consolée. Par moi, tu oublieras peut-être le mal qu'on t'a fait. Oh ! maman, ne me chasse pas de ta présence. Ne me maudis pas. Songe donc, c'est affreux, une mère qui maudit sa fille, son pauvre enfant qui ne lui a rien fait ! »

Alors, tu jetas un grand cri, un cri que j'ai souvent entendu depuis, un cri déchirant, qui me troubla profondément ; tu saisis la chère innocente ; tu l'embrassas comme en delire, et, sanglotante, tu t'écrias :

« Ma fille ! Mon enfant ! Chère, chère petite ! »

— Chère petite ! répéta Noémie, dont le visage était baigné de larmes.

— Ainsi que je l'avais bien prévu, la mère avait été conquise.

Je te décidai à venir demeurer, pour un temps, chez moi. Tu acceptas.

Une nouvelle douleur t'atteignit ; ta mère mourut. Mais, désormais, tu étais plus forte : ta fille était là, ta fille te rattachait à la vie.

Nous quittâmes Paris, et nous nous installâmes ici !

Ah ! pendant les trois premiers mois de notre vie commune, dans cette paisible maison qui avait entendu mes plaintes, peu auparavant, qui avait eté témoin de mes desespérances, quelle joie, pour moi !

Ma Noémie, celle que j'avais aimée plus que tout au monde ; ma Noémie, que j'avais compté ne jamais revoir ; ma Noemie etait près de moi, je pouvais la voir tous les jours, à toute heure !

J'écoutais, charmé, le son de ta voix. Je me cachais, derrière la fenêtre de mon cabinet, pour te voir marcher, dans le jardin, où tu te promenais, toute vêtue de noir, et si belle, en berçant ta fille !

Quelle ivresse en mon cœur !

Et tu étais libre de tout lien, désormais, et je t'aimais toujours ! Je t'aimais plus que jamais !

Parfois, quand je songeais à... l'autre, à ce misérable Roger de Pardayant, je sentais renaître, contre lui, mes fureurs jalouses... Je projetais de me mettre à sa recherche... Je me disais :

« Entre elle et moi... par cette enfant, il est là, toujours ! Je le tuerai. Il faut que je le tue ! »

Lui, vivant, jamais je n'aurais osé te faire connaître le secret de mon cœur !

Oh ! cet homme, comme je le haïssais !

Cet homme, ce lâche, avec quelle ivresse je l'aurais poignardé, lentement !

Vingt fois, cent fois, je fus prêt à te dire :

« Noémie, je t'aime ! La passion ardente que je ressens pour toi me fait tout oublier ! Tu ne fus pas coupable, d'ailleurs, et, pour moi, tu restes pure ; cette souillure de ton corps ne t'entache point. Je t'aime... Sois ma femme ! »

Mais je n'osais pas prononcer ces paroles. J'en revenais toujours à ceci :

« Il faut d'abord tuer l'autre ! Après, seulement, j'oserai lui avouer mon amour ! »

Puis, je me désespérais, car je pensais aussi :

« Peut-être qu'elle l'aime encore ! Et si elle l'aime, s'il revient, ne vaudrait-il pas mieux qu'il rachetât son crime en l'épousant, ne fût-ce que pour l'enfant ? »

Tout heureux, et, en même temps, profondément désespéré, le jour, je m'enivrais de ta présence, et, la nuit, j'errais à travers champs, à travers bois, je pleurais de rage.

J'ai souffert atrocement !

Je peux te dire tout cela, à présent, ma bonne Noémie ! Vingt ans ont passé depuis cette époque, et, si je t'aime encore aujourd'hui, c'est d'une amitié toute fraternelle, d'une amitié qui ne pourrait s'accroître, car tout mon cœur t'appartient pour toujours !

Le docteur prit la main de Noémie, il la baisa, tendrement, et il y laissa des larmes qui avaient jailli de ses yeux, soudain.

Madame Noémie s'était étendue sur son fauteuil.

Son visage, pâle, fortement éclairé par la lueur de la lampe, avait une indicible expression de reconnaissance pour tant d'amour, pour tant de bienfaits !

Elle sentait que cet être d'élite, de qui tant de joies lui étaient venues, l'avait aimée jusqu'au culte !

Recueillie, les yeux mi-clos, elle l'écoutait parler, pénétrée d'allégresse, comme en extase !

— Mon frère, lui dit-elle, mon frère bien aimé ! Je te vénère, je t'admire !

Tu es grand et noble parmi les plus nobles !

Toute mon âme t'appartient !

Avec ma fille adorée, tu es l'être que j'aime le mieux, ici-bas. Tu as été pour moi le meilleur.

Par toi, ma vie fut heureuse. Tu ne m'as donné que des joies.

Sois béni, mon frère, sois fier.

Tu as fait une œuvre. Tu as racheté une pauvre fille, qui, sans toi, serait morte en maudissant Dieu même !

Ils restèrent, ainsi, la main dans la main, profondément émus.

Autour d'eux tout, était tranquille.

Cette belle nuit, si lumineuse, si étoilée, si pleine de senteurs parfumées, était pure, comme eux !

Leur extase, que le dernier cri d'un amour profond, jamais révélé, avait fait naître, dura longtemps.

Enfin, le docteur, dont le visage s'était, pour ainsi dire, illuminé, poursuivit :

— Un an se passa !... Alors, je me décidai à rechercher... l'autre : M. de Pardayant !...

Ma résolution définitive était prise !...

J'avais fait taire les appels de mon cœur !...

J'avais compris que je ne pouvais être ton époux !... Quelque chose me disait :

« Elle a aimé... ce misérable !... Elle l'aime toujours !... Un lien les unit : l'enfant ! »

Si elle le revoit, elle le maudira, d'abord ; puis, peut-être lui pardonnera-t-elle !...

Qui sait ?...

Elle se dira que son crime, si grand qu'il ait été, fut commis sous l'influence d'une passion poussée à son paroxysme ; d'une passion qui l'avait rendu fou, et, jusqu'à un certain point, peut-être, irresponsable !...

S'il revenait à elle, profondément épris toujours... et suppliant, implorant, à genoux, le pardon de son crime exécré ! Moi-même je dirais à Noémie :

« Pardonne ! Il a souffert ; il a expié ! Ton mariage avec lui constituera, pour toi, aux yeux des hommes, une réhabilitation !

Tu ne fus pas coupable, sans doute, et tu n'as pas besoin d'être réhabilitée, à mes yeux ; aux yeux de ceux qui connaissent ton secret... mais, devant la société, devant la loi, tu es mère sans époux, et ton enfant est une bâtarde !

Or, il faut que tu aies un époux, il faut que ta fille ait un père.

Si je me suis trompé sur tes sentiments, si tu n'aimes pas M. de Pardayant, pourtant, je veux le retrouver : il faut qu'il rachète son crime, autant que possible, et, pour cela, il faut qu'il te donne, ainsi qu'à sa fille, un nom, qui sera pour toi une réhabilitation qu'il te doit.

Après, il s'en ira, si cela vous convient mieux à tous les deux. »

Je me mis donc, ardemment, à la recherche du vicomte !

Hélas! Pendant plus d'une année, je le cherchai et je le fis chercher vainement!

Toutes mes démarches demeurèrent infructueuses!

Il s'était bien engagé dans un bataillon de francs-tireurs; c'était un fait qui m'était connu.

Ne l'avais-tu pas vu, comme tel, en cette hôtellerie où le crime fut commis?

On put retrouver trace de son passage, avec sa compagnie, jusqu'aux environs de Nuits-sous-Beaune, à quelques lieues d'ici.

Puis, plus rien!

J'acquis, bientôt, la certitude qu'il avait été tué, pendant une escarmouche, et enterré par les ennemis, avec d'autres morts, au milieu de quelque champ, ainsi qu'on le faisait, souvent, pendant la campagne.

Ainsi donc, l'endroit exact de sa sépulture, même, restait inconnu.

Ce qui acheva de m'affermir dans cette idée qu'il avait été tué, c'est ce fait :

Peu après la guerre, sa tante, la baronne de Nolay de Noirmont, était morte.

La fortune de la baronne était considérable : on l'évaluait à trois millions, environ.

M. de Pardayant était l'unique héritier de la baronne.

Or, il ne se présenta pas pour recueillir le susdit héritage.

Je me dis, lorsque ces faits me furent enfin connus : le vicomte est mort, ce n'est que trop certain! Que faire?

Et je me traçai une ligne de conduite pour l'avenir.

Je décidai que je ferais tout au monde pour te donner, près de moi, tout le bonheur possible; je décidai que, sauf quelques amis sûrs, personne ne connaîtrait rien du sombre passé; que je t'entourerais de soins attentifs; que je m'efforcerais de te faire oublier tes douleurs, et, enfin, que je m'occuperais de ta fille, que je l'aimerais comme ma propre enfant, et que je tenterais tout ce qu'il serait possible humainement de tenter pour assurer son bonheur.

A cette heure, ma tâche, cette tâche que je me suis imposée, qui m'a été bien douce, qui a fait la joie de ma vie, est accomplie, en partie.

Il ne me reste plus qu'à l'achever, je l'achèverai!

Pour le moment, nous n'avons qu'à attendre. Attendons patiemment.

Je te le répète, M. Bernard aime notre Louise; selon moi, avant longtemps, il nous demandera sa main.

Alors, nous verrons ce que nous devrons faire.

Ne t'inquiète donc pas, ma chère Noémie, nous touchons au but!

D'ailleurs, je suis là, compte sur moi!...

— Attendons, répondit Noémie. Attendons ! Te le dirai-je ? Je ne sais pourquoi, j'ai peur !

— Comment ?

— Il me semble que nous touchons à un moment terrible !

— Impressionnabilité ! Moi, au contraire, j'ai confiance !

— Dieu veuille que tu ne te trompes point !

Le docteur Marc Hénault se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Le jour va naître ! dit-il.

Et, revenant vers sa cousine :

— Cette longue conversation, cette veille prolongée, t'ont fatiguée ; il faut rentrer chez toi et te mettre au lit !

Va te reposer, ma chère Noémie, tu en as grand besoin !

Demain, nous tâcherons de nous retrouver seuls, et nous causerons encore. Va !

Sois vaillante, aie confiance : avant longtemps, tu n'auras plus rien à redouter dans l'avenir, et tu seras heureuse, enfin, par ta fille !

Le brave homme embrassa, tendrement, la pauvre Noémie ; puis, il lui offrit son bras, sur lequel elle s'appuya pour sortir.

Le docteur conduisit sa cousine jusqu'au pied de l'escalier par lequel on montait au premier étage.

Le petit jour, l'aube naissante, éclairait, faiblement, le vestibule, dont la porte était grande ouverte sur le jardin, où, déjà, les oiseaux chantaient.

Noémie serra fortement la main de Marc.

Elle soupira profondément.

Puis, elle le quitta.

Le docteur passa dans le jardin.

Il bourra sa pipe, et, l'ayant allumée, il erra, à travers les allées, tout pensif, tête nue, cheveux au vent.

La fraîcheur du matin lui faisait du bien.

La douceur de l'aube le mettait en allégresse.

Il marchait, lentement, dans l'herbe couverte de rosée, et il souriait à une vision du passé.

Il revoyait, nettement, Noémie assise, là-bas, sous le grand noyer, et tenant, dans ses bras, Louise, toute petite.

Il la revoyait, telle qu'elle était, vingt ans auparavant, peu après son installation dans la maisonnette, alors qu'il se cachait pour la regarder passer, alors qu'il se disait :

« Elle est libre de tout lien ! Je l'aime toujours ! Pourquoi ne serait-elle pas ma femme ? »

Il alla s'asseoir à cette même place, et il y demeura, immobile.

— Si le vicomte Roger de Pardayant ne s'était pas trouvé sur son che-

min, je l'eusse épousée, peut-être ! Ah ! comme nous aurions été heureux !

Or, lorsqu'elle avait soupiré, un instant auparavant, lorsqu'elle l'avait quitté pour regagner sa chambre, Noémie avait eu la même pensée.

Cependant, le jour s'étendait, de plus en plus, sur la campagne — une splendide journée se préparait.

Le docteur se leva, enfin.

— Allons, fit-il. N'y pensons plus ! Tous les deux, nous avons passé à côté du bonheur !

Que l'enfant, au moins, soit heureuse !

Il rentra.

Le soleil avait surgi, au-dessus de l'horizon.

Rosalie apparut, bientôt, dans le jardin, toute fraîche, reposée, vigoureuse, après une bonne nuit.

Elle leva le linge qu'elle avait étendu la veille, et qui avait séché pendant la nuit.

V

LES PARENTS DE BERNARD

— Et soignons le café, Jeannette ! Le café, quand il est bon, c'est la gourmandise de M. Roberval !

— C'est vrai, monsieur Martenot ! Vous connaissez mes goûts. C'est égal, on me traite comme un évêque, ici !

— Dame, qui donc traiterais-je mieux que vous, monsieur Roberval ?

Grâce à vous, je vais vendre ma maison et faire une bonne affaire !

On ne me la paie que ce qu'elle vaut, soixante mille francs, c'est vrai ; mais je n'espérais pas, je l'avoue, trouver un acquéreur à ce prix !

A votre santé, monsieur Roberval !

Je vous recommande, tout particulièrement, ce petit vin-là.

Ça n'a l'air de rien, et c'est du volnay qui a neuf ans de bouteille, tout simplement.

Je vous garantis que le président de la République n'en boit pas de meilleur.

— A votre santé !

Cette conversation avait lieu dans la petite salle à manger de l'auberge du Cygne, à Lagny, entre notre vieille connaissance Félicien Martenot, l'ex-franc-tireur que ses camarades avaient surnommé Alcide, l'ex-



... VOILA QU'ELLE L'AVAIT VU, SOUDAIN, DEVANT ELLE... (PAGE 241.)

jardinier de la baronne de Nolay de Noirmont, l'amoureux de la gentille Benoîte... et Me Roberval, notaire à Meaux.

Le notaire avait déjeuné, à l'auberge, avec Félicien et Benoîte.

C'était un petit homme de cinquante ans, rondelet, rougeaud, sanglé dans une redingote bien coupée, d'où émergeait, montée sur un cou d'apoplectique, sa grosse tête, aux yeux malins, ornée de deux favoris dits : pattes de lapin.

Félicien, qui était alors dans toute la force de l'âge, avait, à présent, en largeur, une corpulence tout à fait en rapport avec sa très haute taille. Aussi pesait-il cent soixante-deux kilos, bon poids !

Il portait un veston en velours noir, à côtes, orné de boutons de bronze, à la boutonnière duquel on voyait un large ruban : le ruban de la médaille militaire, qu'il avait reçue après la guerre, et qu'il portait avec un légitime orgueil !

Sa tête, toute petite — et qui paraissait plus petite encore sur son corps immense... lui constituait, par le contraste, une cocasserie tout exceptionnelle.

Il avait quelque chose de ces êtres qu'on montre — dans les fêtes foraines — comme phénomènes.

Maintenant, il avait des moustaches, des moustaches énormes, très longues, faites de poils durs, ébouriffés, qui lui eussent donné un aspect féroce d'ogre, si ses grands yeux, très doux, n'avaient pas imprimé, à l'ensemble de sa physionomie, une expression saisissante de bonhomie.

Félicien était, en effet, le meilleur garçon de la terre, bon vivant, grand mangeur, bon buveur — lui qui était, jadis, d'une sans pareille sobriété.

Mais quoi, aubergiste, cabaretier, il avait bien fallu qu'il consentît à trinquer, parfois, avec le client.

D'ailleurs, il avait fini par trouver que le vin, à tout prendre, est une bonne boisson, digne de l'homme depuis le père Noé, tandis que, depuis que le monde est monde, l'eau était un liquide qui semblait avoir été fait uniquement pour les grenouilles !

Il disait, souvent, en faisant allusion au danger qu'il avait couru d'être fusillé pendant la guerre.

— On apprécie mieux les meilleures choses que le bon Dieu a faites quand on a été, comme moi, sur le point de s'en voir privé pour l'éternité !

Félicien avait l'air cossu d'un propriétaire qui ne se fût point laissé couper une oreille pour une pièce de cent mille francs.

De toute son immense personne, se dégageait un je ne sais quoi qui sentait la prospérité, la réussite en toutes choses, ce contentement parfait, de soi et des autres, qui constitue le vrai bonheur !

Quant à Benoîte, c'était une fort appétissante personne, qui portait, très agréablement, la quarantaine.

En sa maturité elle était plus belle que jamais, grasse à point, haute en couleur, pleine de santé.

Très gracieuse, avec son joli sourire qui faisait s'épanouir, à son menton, une adorable fossette, elle avait l'aspect fort avenant.

Elle était vêtue simplement; mais sa petite robe grise, ornée d'étroites bandes de velours noir, l'habillait bien, et dessinait la forme arrondie de ses épaules, de son corsage plantureux, de sa taille, encore svelte, et de ses hanches, aux contours puissants.

Un mignon bonnet, en dentelle, dont les brides pendaient sur son dos, et qui lui seyait à merveille, était fixé sur son chignon lourd.

Dans une broche, attachée à son corsage, elle portait le portrait de Félicien, en redingote, et avec sa médaille.

Félicien était fier de « son épouse »... la plus jolie « dame » du pays.

Il l'adorait, tout simplement, et elle le lui rendait, certes!

On n'eût pas trouvé ménage plus uni à vingt lieues à la ronde!

Dans le pays, on les blaguait volontiers.

On trouvait qu'ils s'aimaient trop, à leur âge.

Des tourtereaux de quarante ans!

Ils étaient grotesques.

Eux, ils s'en fichaient comme de ça.

Ils laissaient dire, se trouvant heureux tels.

Ils pouvaient bien s'aimer!

Il ne s'en était pas fallu de beaucoup qu'ils ne fussent séparés pour toujours!

Certes, Félicien était revenu de loin, comme on dit!

Le jour où, dans la salle de cette usine où on l'avait ramené, avec son lieutenant, M. Frédéric Gerfault, il avait si bien démoli la porte et cassé le mobilier, il s'était bien dit qu'il ne reverrait jamais sa Benoîte aimée!

Tonnerre! Quand il y pensait, après vingt ans, pourtant, parole d'honneur, ça lui donnait encore froid dans le dos!

Ah! sa médaille, il avait le droit de l'exhiber fièrement : il ne l'avait pas volée!

Et la Benoîte, donc, elle avait bien cru, elle aussi, que son Félicien était mort!

Bédame! rapport à la lettre, à cette fameuse lettre qu'Alcide avait écrite, là-bas, pendant que les camarades « cuisinaient » le lapin de la vieille!

Un lapin qui avait failli coûter, à Félicien, plus cher qu'au marché!

Oui, le Parisien, ce farceur de Parisien à qui Alcide avait confié sa lettre, pour sa Benoîte chérie, cette lettre que le Parisien devait apporter

à la fiancée du franc-tireur dans le cas où il serait tué... Eh bien, il l'avait apportée, tout de bon, fidèle à son serment, et sûr que le camarade, de qui il n'avait eu aucune nouvelle, avait été fait prisonnier et fusillé par les Prussiens, comme tant d'autres pauvres diables !

Elle était tombée roide, la douce Benoîte, quand elle avait appris la terrible nouvelle !

Félicien... Félicien... tué ! Quel coup !

Son Félicien, son amoureux, son promis, mort !

Elle avait failli en devenir folle.

Mademoiselle de Noirmont avait dû la soigner pendant plus d'un mois.

Même que c'était elle, la noble demoiselle, qui l'avait sauvée, bien sûr.

Sans elle, il n'en fallait point douter, Benoîte serait morte !

Remise, enfin, elle s'était vêtue de deuil.

Elle avait juré qu'elle resterait fidèle à son amoureux.

C'était décidé, elle ne se marierait jamais !

En avait-elle fait dire des messes pour le repos de l'âme du héros, mort glorieusement, au champ d'honneur, en défendant la patrie !

Et puis, voilà qu'un jour, comme elle était assise dans le parc des Saulaies, sur un banc, à côté de mademoiselle de Noirmont, comme elles parlaient de lui, précisément, voilà qu'elle l'avait vu, soudain devant elle, pâle, amaigri, couvert de haillons ; dame, il avait mené la vie dure, là-bas !

Quel cri de joie elle avait poussé, alors, la Benoîte.

Elle s'était levée ; elle s'était jetée dans ses bras ; elle l'avait embrassé follement.

Puis, elle s'était évanouie.

Ah ! oui, elle l'avait embrassé, son promis.

Elle s'était montrée moins cruelle que lorsqu'il avait voulu lui prendre un baiser dans la petite chambre de l'hôtellerie du Cygne, alors tenue par Lacoste.

Dame, la situation n'était plus la même, aussi !

Ils avaient beau rire des tourtereaux de quarante ans, les facétieux du pays.

De pareils souvenirs attachent, pas vrai ?

Depuis vingt ans qu'ils étaient unis, pas un nuage dans leur amour !

Félicien braillait bien un peu, parfois, mais ça ne tirait pas à conséquence.

Finalement, il en passait toujours par le vouloir de Benoîte.

Il reconnaissait, d'ailleurs, qu'elle était cent fois plus « fûtée », seulement dans son petit doigt, que lui, dans toute sa grande et grosse personne !

Les mêmes facétieux prétendaient, aussi, que, chez les Martenot, la Benoîte portait la culotte !

Félicien les laissait dire, toujours !

De vrai, Benoîte faisait marcher la maison, car c'était une femme de tête, et, comme elle était aussi intelligente que modeste, quand elle avait réussi, dans quelque entreprise, elle s'effaçait pour en laisser tout l'honneur à son mari, qui s'en enorgueillissait, naïvement et sincèrement : sa femme ayant le talent de lui persuader que la réussite venait, vraiment, de son fait !

... La Jeannette, la servante principale de l'auberge, une robuste fille de trente ans, au minois chiffonné et agréable, servit le café.

— Je ne sais pas s'il sera à votre goût, monsieur Roberval, dit Félicien, mais il sent joliment bon.

— Il embaume, tout simplement, répliqua le notaire.

Ce disant, il but, et s'écria :

— Excellentissime ! Excellentissime ! Je n'en ai jamais pris de meilleur.

— Fort bien, Jeannette, je suis satisfait ! reprit Félicien, majestueusement.

Puis, il offrit des cigares.

— Londrès de choix ?

— Volontiers.

Le notaire prit un cigare et l'alluma, pendant que Félicien bourrait une pipe.

La Jeannette enleva le dessert ; Benoîte apporta les liqueurs des meilleures marques connues.

La salle à manger donnait sur le jardin, qui s'étendait derrière l'auberge.

Par la fenêtre, grande ouverte, le soleil dardait, dans cette pièce, un beau rayon doré, qui l'éclairait gaiement, et faisait briller les pièces de lourde argenterie étalées sur le dressoir, en bonne place, parmi les porcelaines et les cristaux.

— Or çà, maintenant, si vous le voulez bien, monsieur Roberval, causons de nos affaires ! dit Félicien, en chassant une énorme bouffée de fumée qui forma un épais nuage au-dessus de sa tête.

— Causons ! répondit le notaire. Je suis tout à votre disposition, monsieur Martenot, vous le savez !

Il se leva, prit, sur le dressoir, sa serviette, une volumineuse serviette, en maroquin noir, bourrée de papiers ; puis, il se rassit à la même place.

Benoîte se réinstalla entre son mari et le notaire, qu'elle avait mis à sa droite, pour lui faire honneur.

En dégustant son café, par petites lampées, tout comme une chatte gourmande, elle se disposa à écouter, avec la plus vigilante attention, la conversation, assez importante, sans doute, qui allait s'engager.

Elle voulait être prête, au besoin, à s'y mêler.

Maître Roberval avait tiré, cependant, de sa serviette, plusieurs pièces, qu'il posa, sur la table, à côté de sa tasse.

— Voici, d'abord, l'état de votre compte personnel, dit-il. Mon premier clerc l'a arrêté, ainsi que vous me l'avez demandé, à la date d'hier.

Le notaire lut, à haute voix, ce qui suit :

ÉTAT DU COMPTE DE M. FÉLICIEN MARTENOT

Propriétaire, à Lagny.

Chez Me ROBERVAL, notaire, à Meaux.

Actions diverses, selon détail au dos.	32.456 37
Maison située dans le parc du château des Saulaies, avec ses dépendances, environ 19 ares.	14.600 »
Créances diverses	6.700 »
Total	53.756 37

— Il résulte donc de ce relevé que j'ai, actuellement, une petite fortune, composée de cinquante-quatre mille francs, environ, dit Félicien, orgueilleusement.

— Tout juste !

— De plus, je vais vendre, grâce à vous, mon auberge... comptant, n'est-ce pas?

— Comptant!

— Soixante mille francs ?

— Exactement! On me versera la somme le jour où nous signerons.

— C'est au mieux ! Je possède donc, aujourd'hui, cent quinze mille francs?

Un beau denier, certes !

Sans compter nos meubles : argenterie, bijoux, nippes, hardes, etc.

Tonnerre, j'en suis fier, tout de bon !

Il va de soi que tout ce bien me vient de la bonne administration, de l'ordre, de l'intelligence... de mon chef de file, ici présent ; j'ai nommé madame Martenot, ma douce Benoîte !

— Mon mari est trop modeste, monsieur Roberval, déclara la fine aubergiste.

Le maître, ici ; c'est lui, je ne suis que sa dévouée servante!

— C'est bon, c'est bon ! déclara Félicien, très flatté. J'en suis pour ce que j'ai dit.

N'empêche qu'il y a vingt-cinq ans, quand je suis entré au service de mademoiselle la baronne de Nolay de Noirmont, une sainte de qui Dieu ait l'âme, si on m'avait dit :

« Félicien, mon garçon, à telle époque, tu seras un propriétaire cossu; tu possèderas cent quinze mille francs ! »

J'en aurais ri, vraiment, à ventre déboutonné!

Or, voyez comme c'est drôle : voilà que je me serais trompé!

Bédame, puisque, aujourd'hui, c'est vrai!

— C'était facile à prévoir, monsieur Martenot! dit le notaire, très gravement, pour plaire à un client plus important qu'il n'en avait l'air.

Oui, c'était facile à prévoir; il n'était pas besoin, pour cela, d'être prophète.

Tous les deux, madame Benoîte, et vous, vous étiez laborieux, actifs, intelligents, économes, et honnêtes, ce qui ne gâte rien, — vous aviez donc tout ce qu'il faut pour réussir.

Me Roberval, ayant pris une seconde pièce, poursuivit :

— Voici, maintenant, l'état du compte de M. Bernard.

— Ah! voyons, firent, en même temps, et Félicien et Benoîte. Ceci est encore plus intéressant!

Le notaire, toujours à haute voix, lut :

ÉTAT DU COMPTE DE M. BERNARD

Ingénieur des eaux et forêts, demeurant à Is-sur-Tille, près Dijon (Côte-d'Or).

Chez Me ROBERVAL, notaire, à Meaux.

Actions diverses, selon détail au dos	165.823 45
Maison à Paris, boulevard des Batignolles	233.500 »
En caisse.	9.323 10
Loyers de la maison du boulevard des Batignolles, à recevoir le 15 octobre prochain.	3.500 »
Total.	412.146 55

— M. Bernard est donc, présentement, à la tête de vingt bonnes mille livres de rente, qui, jointes à son traitement, lui assurent, d'ores et déjà, pour le restant de ses jours, un sort des plus enviables! poursuivit Me Roberval.

— Le pauvre enfant! dit Benoîte. C'est bien peu de chose, auprès de ce qu'il devrait avoir!

Le notaire protesta.

— Eh! mais, vingt mille francs de rente, dites donc, fit-il, plaisamment. Ça ne se trouve pas, précisément, sous les quatre fers d'un cheval.

Bien d'autres, à commencer par moi-même, s'en contenteraient, je vous prie de le croire.

— Benoîte a raison, déclara Félicien. Notre Bernard devrait avoir, aujourd'hui, non pas vingt mille livres de rente; mais trois cent mille au moins.

Dame, ça fait, tout de même, une différence!

Je sais bien qu'on n'a pas besoin d'avoir des mille et des cent pour

être heureux ; je sais bien que, parfois même, — car j'en ai eu la preuve — on peut être très riche sans connaître le bonheur ; n'empêche que Bernard devrait avoir, aujourd'hui, à lui, bien à lui, légitimement, six jolis millions, pas moins.

— Comment ? demanda Mᵉ Roberval surpris. Six millions ! Diantre !

— C'est vrai, poursuivit Felicien, vous ne connaissez pas l'histoire.

Vous n'aviez pas encore acheté votre étude, à l'époque, et vous ne savez pas le fond des choses.

Mais on peut vous dire ça !

Pas vrai, Benoîte, on peut narrer l'aventure à M. Roberval ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, déclara madame Martenot.

Surtout si M. Roberval garde, pour lui, une confidence qu'il est inutile de répéter.

— Certes, je le promets ! D'ailleurs, madame, je suis notaire, et, par conséquent, discret, par profession.

— Eh ! bien, donc, fit Félicien. Voici :

Vous savez, monsieur Roberval, que le château des Saulaies, qui appartient, présentement, à mon ancien lieutenant : M. Frédéric Gerfault, était, jadis, la propriété de ma bienfaitrice, mademoiselle la baronne de Nolay de Noirmont ?

— Je sais cela. Poursuivez ?

— Vous savez que mademoiselle la baronne de Noirmont avait un neveu : M. le vicomte Roger de Pardayant.

— Oui, oui, je sais, le vicomte de Pardayant, qui fut tué, pendant la guerre, ou, du moins, qui n'a pas reparu, si bien que l'héritage de sa tante, mademoiselle de Noirmont, fera retour à l'État quand les délais légaux seront expirés, si, décidément, il n'a point été réclamé !

— Juste ! C'est cela ! Vous y êtes ! dit Félicien.

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien, cet héritage...

Le notaire interrompit Félicien.

— Qu'on évalue à six millions environ, si je ne m'abuse? demanda-t-il.

L'aubergiste répondit affirmativement.

— C'est le chiffre connu, grossi, il faut le dire, par les intérêts qui se sont capitalisés depuis la mort de la baronne, survenue, en 1872, c'est-à-dire il y a, à présent, dix-neuf ans.

— Vous disiez donc ?

— Je disais que cet héritage devrait appartenir, à cette heure, à notre Bernard.

— Comment ?

— C'est qu'il est le propre fils du vicomte Roger de Pardayant !

Le notaire fit un bond, sur sa chaise :



ELLE NOUS DIT : « JUREZ ! » (PAGE 252.)

— Pas possible! fit-il. Mais ce nom : Bernard... Je comprends, c'est un enfant naturel, non reconnu?

— Vous y êtes! Bernard est le fils du vicomte Roger de Pardayant et de sa maitresse, mademoiselle Berthe Grisier, ancienne demoiselle de compagnie de la baronne défunte.

Notre Bernard, seulement reconnu par sa mère, se nomme, officiellement, Bernard Grisier.

— Mais, en ce cas, il ne peut hériter.

Félicien interrompit le notaire.

— Attendez!

Félicien, alors, raconta, en détail, à Mᵉ Roberval, tous les faits qui s'étaient produits, vingt ans auparavant, savoir :

Les fiançailles du vicomte de Pardayant avec mademoiselle Noémie Besnarais ; le suicide de Berthe Grisier en l'hôtel du banquier Besnarais le soir de la signature du contrat de mariage de Noémie et du vicomte ; la rupture des projets de mariage entre la fille du banquier et M. de Pardayant.

Enfin, il expliqua comment mademoiselle de Nolay de Noirmont s'était chargée de l'orphelin, c'est-à-dire du fils de Berthe et de Roger.

— Bien !... Bien !... Bien ! fit Mᵉ Roberval. Je comprends ! J'ignorais, en effet, ces détails.

Félicien reprit :

— Or, mademoiselle de Noirmont, qui était la bonté même, et qui avait beaucoup aimé sa demoiselle de compagnie, mademoiselle Berthe Grisier, morte si tragiquement, avait recueilli le petit Bernard.

Elle avait déclaré à son neveu, formellement : ou bien qu'il reconnaîtrait son fils, ou bien qu'elle l'adopterait, et qu'elle lui laisserait son nom, son titre et sa fortune.

Sur ces entrefaites, la guerre fut déclarée.

M. de Pardayant s'engagea.

Même, je fis campagne avec lui.

J'étais franc-tireur dans une compagnie où il servait comme sergent, et où M. Frédéric Gerfault, le châtelain actuel des Saulaies, servait, aussi, comme sous-lieutenant.

La dernière fois que j'ai vu M. de Pardayant, c'était dans la petite buanderie d'une ferme incendiée, en Bourgogne.

Il était avec mon lieutenant, M. Gerfault, quand nous fûmes attaqués, à l'improviste.

M. de Pardayant s'était jeté au dehors, avec les camarades.

Moi, je restai seul, dans la buanderie, avec mon lieutenant, et je vous prie de croire, que, un instant après, il y faisait chaud dans cette buanderie !

Tonnerre ! J'y ai passé un fichu quart d'heure !

Cependant, M. de Pardayant avait-il été fait prisonnier, et fut-il fusillé — car les Prussiens fusillaient, sans pitié, vous le savez, sans doute, tout franc-tireur pris les armes à la main : Ils ne considéraient pas les francs-tireurs comme des soldats réguliers — ou bien encore, le vicomte fut-il tué pendant l'escarmouche ?

Toujours est-il qu'on n'eut jamais de ses nouvelles... depuis !...

Mademoiselle de Noirmont ne pouvait pas croire qu'il fût mort !...

Elle disait :

« Il a été fait prisonnier, comme vous, Félicien... Il reviendra ! »

Je ne la dissuadais pas, la pauvre demoiselle, ça lui aurait fait trop de chagrin ; mais je savais à quoi m'en tenir là-dessus...

Bien que francs-tireurs, mon lieutenant, M. Gerfault, et moi... nous avons eu la vie sauve par un bienfaisant hasard !...

Vous connaissez l'aventure, maître Roberval, je vous l'ai narrée souventes fois !

Sans ce hasard bienfaisant, voyez-vous... à cette heure, mes os blanchiraient au fond de quelque fosse, mêlés à ceux de plus d'un malheureux camarade, et je n'aurais pas eu le plaisir de vous traiter, aujourd'hui, en compagnie de ma bien-aimée Benoîte !

— Ce que je regretterais fort, monsieur Martenot, croyez-le ! dit Me Roberval.

— Dame, je ne pourrais pas le regretter, moi ! fit Félicien.

N'empêche, voyez-vous, que j'aime mieux que ça se soit pas passé différemment !

— Poursuivez ?

— Donc mademoiselle de Noirmont ne croyait pas à la mort de son neveu.

Un an se passa.

Le vicomte ne reparut pas !

Cependant, la baronne espérait toujours.

Et voilà, précisément, ce qui fut cause de ce fait si déplorable, à savoir que le pauvre Bernard, aujourd'hui, n'est pas en légitime possession de la fortune de la noble demoiselle.

— Expliquez-vous ?

— Eh oui, mademoiselle de Noirmont disait, sans cesse :

« Puisque Roger ne reparaît pas, tout de même, je devrais, peut-être penser à l'avenir de l'enfant.

» Je suis vieille, je puis mourir subitement, sans avoir arrangé mes affaires, et le petit serait sans fortune. »

Mais elle avait beau penser à ça, toujours !

Elle ne faisait rien.

Elle remettait, de semaine en semaine, de mois en mois, pour faire dresser l'acte d'adoption du petit par son notaire, à Paris.

On n'osait rien lui dire, ça se comprend.

Pourtant, voyez-vous, ça me turlupinait.

— Et il y avait de quoi être inquiet !... dit doucement Benoîte...

— Je le conçois !... ajouta Me Roberval.

Félicien poursuivit :

— Il faut vous dire que j'étais au service de mademoiselle la baronne de Nolay de Noirmont, en qualité de jardinier, depuis longtemps déjà. Un mois ou deux, environ, avant la guerre, — je ne me rappelle plus au juste — j'étais allé à Paris, sur l'ordre de mademoiselle...

Tu t'en souviens, Benoîte, c'est ce jour-là que je te présentai à notre bienfaitrice, dans ce bel hôtel qu'elle habitait, sur le quai, dans l'île Saint-Louis ?...

— Je m'en souviens fort bien !... répondit Benoîte.

C'est ce jour-là que mademoiselle de Noirmont, à qui tu m'avais présentée comme ta promise, nous déclara qu'elle nous marierait, et me fit entendre qu'elle me prendrait, moi aussi, à son service, au château des Saulaies, quand je serais ta femme.

— Parbleu... reprit Félicien... elle s'était chargée, déjà, de l'enfant de la pauvre morte et elle s'était dit :

Eh ! mais, cette petite promise est gentille; elle a l'air honnête et doux.

Elle sera la femme de Félicien qui est un brave garçon.

Tiens ! Je suis vieille ; je peux manquer, bientôt, à cet orphelin.

Or, j'ai juré, sur le cadavre de sa mère, que je m'occuperais de lui.

Moi, morte, il faut que quelqu'un me remplace auprès de ce petit!

Pourquoi ne serait-ce pas cette Benoîte ?

Oui, c'est sûr, elle avait déjà son projet, la bonne demoiselle !

Effectivement, quelque temps après, elle nous fit jurer, à Benoîte et à moi, que nous n'abandonnerions jamais le fils du vicomte ; que nous lui servirions, au besoin, de père et de mère... que, si des enfants nous venaient, nous resterions, pourtant, toujours, pour lui, bons et secourables !...

Je revois encore, très nettement, la scène.

Elle était près de nous, l'excellente demoiselle, à côté du berceau du petit.

Elle nous dit :

« — Jurez ! »

Benoîte et moi, nous étions tout émus !

Ça se conçoit, pas vrai, monsieur Roberval?

— Certes ! Et vous avez juré ?

— Pardi ! Je vous crois !

Nous étions heureux, mon épouse future et moi, de nous associer, dans la mesure de nos forces, à la bonne action de notre bienfaitrice.

Et puis, ça lui faisait du bien de savoir que deux êtres, en qui elle savait qu'elle pouvait avoir toute confiance, s'occuperaient, après elle, en son lieu et place, du pauvre orphelin.

Enfin, et quand même ça ne nous aurait pas convenu, nous aurions juré tout de même, et nous aurions tenu notre serment, car, voyez-vous,

vous ne l'avez pas connue mademoiselle de Noirmont; tout de bon, monsieur Roberval, c'était une charmeuse, comme on dit.

On ne pouvait pas la contrarier : elle était absolument irrésistible !...

Elle avait une façon à elle d'embobiner les gens !... Si bien qu'on en passait toujours, en fin de compte, par toutes ses volontés !

C'est un don de nature ; il y a des gens comme ça !...

Ils parlent, ils vous tiennent ! C'est curieux, ça, allez !

— C'est vrai... répondit le notaire, qui était toujours de l'avis de ses meilleurs clients... Il y a des gens comme ça !...

— Après la guerre, je me mariai, enfin, avec ma Benoîte, dit Félicien, continuant son récit.

On fit la noce au château, une noce huppée, je vous prie de le croire.

Mademoiselle de Noirmont, au bras de mon lieutenant, M. Frédéric Gerfault, qui m'avait servi de premier témoin, avait voulu faire, ce jour-là, honneur à ses protégés, aux jeunes mariés, à mon épousée, surtout, qui était si jolie, avec sa belle robe blanche, sous son voile et sa couronne !

Depuis un an, Benoîte, au château, s'occupait du petit avec mademoiselle.

Mariée, elle s'en occupa toujours.

Moi, j'avais repris mes fonctions de jardinier.

Mon lieutenant, M. Gerfault, s'était installé à Paris.

Son père était mort et lui avait laissé une grosse fortune.

Il venait nous voir, souvent, à Lagny.

Il s'était pris de très vive affection pour moi, et je le lui rendais bien ; dame, ensemble, nous en avions vu de grises, pas vrai ? Et ces choses-là, ça unit pour la vie !

Benoîte adorait son petit Bernard, à ce point que ça m'inquiétait !

Oui, tout de bon, je me disais, et ça me peinait, vraiment :

« Quand nous aurons un mioche, elle est capable de ne pas l'aimer autant que l'autre ! »

Des bêtises, quoi !... Des jalousies de mari amoureux !... Ça s'explique !...

Ça part d'un mauvais sentiment; mais, enfin, c'est comme ça !... On ne peut pas s'en défendre !...

On a beau se raisonner, c'est bête comme tout — il n'y a pas à dire, c'est comme ça !...

Le bon Dieu m'en a puni : Nous n'avons jamais eu d'enfants !

Oh ! je me le suis dit souvent :

« — Tu as mauvais cœur ; tu es jaloux de l'orphelin... tu le paieras, mon vieux ! Tout se paie ! »

J'ai payé !

Ça, voyez-vous, n'avoir pas d'enfant de ma Benoîte, ça m'a fait un gros chagrin !

N'en parlons pas, ça vaut mieux... Et, reprenons !

On était donc, toujours, sans nouvelles du vicomte de Pardayant.

Depuis un mois, mademoiselle baissait, baissait : Elle s'en allait, quoi !

On la voyait mourir de jour en jour davantage. Elle était minée par le chagrin !

Elle ne pouvait pas s'habituer à cette idée que son neveu, M. de Pardayant, qu'elle aimait profondément malgré tous les mauvais tours qu'il lui avait joués, était mort et qu'elle ne le reverrait jamais !

Cependant, elle ne paraissait pas souffrir, physiquement.

Et puis, elle ne se voyait pas dépérir.

Un jour, je reçus la visite de mon lieutenant.

Il était venu nous demander à déjeuner, à la bonne franquette, — ça lui arrivait assez souvent, et ça me faisait plaisir, ainsi qu'à Benoîte.

Je trouvai l'occasion bonne.

En effet, jamais il ne nous faisait visite sans aller présenter ses hommages à mademoiselle, qui avait de la sympathie pour lui, une sympathie très vive.

Je lui dis :

« — Mon lieutenant, voilà l'affaire... Il s'agit de nous rendre un service. »

C'était après le déjeuner, entre la poire et le fromage : à ce moment-là, on cause plus librement et mieux.

« — De quoi s'agit-il ? » me demanda mon lieutenant.

Alors, je lui expliquai la situation, relativement au petit.

« — Vous comprenez, mon lieutenant, lui dis-je. Mademoiselle ne se décide pas à faire faire l'acte d'adoption.

Je la comprends, parce que je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air, peut-être !

Dame, ça la chagrine de déshériter son neveu : elle est toujours férue de cette idée qu'il reviendra, un jour à l'autre, et elle pense, sans doute, que ça lui ferait de la peine d'apprendre qu'elle a adopté un enfant qui est son petit neveu, il est vrai... mais qui ne doit trouver la fortune, rationnellement, qu'après son père.

Eh ! bien, voyez-vous, mon lieutenant, notre ancien sergent, M. de Pardayant, ne reviendra pas, c'est certain... et pour cause !

S'il avait été fait prisonnier, ce qui est improbable, impossible même, quoi que croie mademoiselle... il serait revenu, il y a beau temps.

Or, mademoiselle se meurt !

Je ne suis pas médecin, c'est vrai, mais c'est visible à l'œil nu !

Un de ces quatre matins, on la trouvera morte, et tout son bien s'en ira à l'État.

L'orphelin « se fouillera » !...

Pas de ça, Lisette !... Il faut trouver moyen de décider mademoiselle à faire enfin dresser l'acte...

Moi, vous comprenez, je n'ose pas lui en parler !...

Après tout, si elle est bonne pour moi ; si elle me permet d'avoir, pour toutes choses, mon franc-parler avec elle, je ne suis, pourtant, que son jardinier... et, dame, quelque envie que j'aie de lui exposer ma façon de penser là-dessus, je me tâte...

Ça s'explique.

Mais vous, un môssieu, un savant, qu'elle écoute, autre affaire !

Je voudrais donc que vous lui en touchiez deux mots, tout à l'heure, quand vous irez, comme d'habitude, au château, pour la saluer.

Vous êtes adroit, vous, mon lieutenant, vous saurez vous expliquer... Vous trouverez bien moyen, tout en causant, de lui conter ça, en douceur, dans le tuyau de l'oreille, et sans avoir l'air d'y toucher encore ! »

— Et M. Frédéric Gerfault se prêta à vos désirs, bien entendu ?

— Pardi !

— Compte sur moi, mon vieux camarade, me dit-il.

Tu as raison, cent fois raison !... Le vicomte de Pardayant est mort.

Il faut que mademoiselle de Noirmont fasse dresser l'acte d'adoption le plus tôt possible.

Je la verrai, et, comme tu le demandes, au cours de ma visite chez elle, je lui glisserai la chose « en douceur, dans le tuyau de l'oreille ».

— Et il tint sa promesse ?

— Certes ! Ah ! c'est que c'est un digne homme que mon lieutenant, voyez-vous, monsieur Roberval !

Il a le cœur sur la main !... Il est serviable !...

Et puis, il connaît la vie !...

Bref, il vit mademoiselle, et fit si bien, sans avoir l'air d'y toucher, qu'il la décida.

Après son départ, mademoiselle me fit appeler.

— Félicien, me dit-elle, demain, j'irai à Paris, voir mon notaire... rapport à l'enfant.

— Or, qu'arriva-t-il ?

— Hélas !... Il etait trop tard !

— Comment ?

— Le lendemain, mademoiselle ne sonna pas sa femme de chambre, à l'heure habituelle !...

Comme on n'entrait jamais dans sa chambre sans qu'elle eût sonné, on se dit :

— Elle aura veillé tard hier, — ça lui arrivait, souvent, de passer une partie de la nuit à prier, — et, ce matin, lasse, elle dort encore.

Laissons-la dormir!

Cependant, vers dix heures, la femme de chambre prévint Benoîte, qui, pendant toute la matinée, s'était promenée, dans le parc, avec l'enfant...

Benoîte me fit part de ce qui se passait.

Tonnerre! Ça me bouleversa.

« — Il est arrivé malheur à mademoiselle! m'écriai-je, aussitôt. »

C'est curieux, voyez un peu, depuis la veille au soir, je me sentais mal à mon aise! J'avais de mauvais pressentiments...

Benoîte m'apprit que la femme de chambre avait frappé, trois fois, à la porte de la chambre de mademoiselle, qui n'avait pas répondu.

« — Tu devrais venir avec nous! me dit Benoîte. »

J'y allai! A mon tour, je frappai à la porte de la chambre.

Pas de réponse. Que faire? J'appelai, vainement!

Il n'y avait pas à tortiller: bien sûr, il était arrivé quelque chose!

Oh! alors, je ne fis ni une ni deux, mademoiselle était en danger, peut-être! Elle avait besoin de nous! Tout le monde eût agi comme moi, à ma place.

— Que fîtes-vous?

— J'enfonçai la porte, tout simplement, et d'un seul coup d'épaule encore!

— Alors?

— Alors, Benoîte, la femme de chambre, et moi, nous entrâmes chez mademoiselle.

Elle gisait, sur un fauteuil, inanimée.

Ses bras, ballants, pendaient, de chaque côté du siège. Elle avait les yeux grands ouverts, fixes! Elle était toute blanche!

— Elle était morte?

— Oui, monsieur Roberval, elle était morte! Sacré mille millions de sacré mille tonnerres, rien que d'y penser, après dix-neuf ans, ça me fait encore un effet.

Félicien, très ému, s'interrompit.

— Pauvre mademoiselle! En voilà une, qui, toute riche qu'elle était, avait été la reine des malheureuses, tant il est vrai, que, comme je vous le disais tout à l'heure, on peut avoir des mille et des cent, et ne pas connaître le bonheur!

Elle avait beaucoup aimé un jeune homme, qu'elle avait dû épouser, et qui était mort, tragiquement, tué en duel, je crois.

C'est pour ça qu'elle avait soigné ma Benoîte avec tant de sollicitude, quand elle avait été si malade, après avoir reçu la fausse nouvelle de ma mort.



— J'ENFONÇAI LA PORTE, TOUT SIMPLEMENT... (PAGE 256.)

Benoîte, comme elle, avait alors perdu son promis ! Ça lui rappelait sa jeunesse, ses souffrances, à la bonne demoiselle.

— Elle était morte subitement ?

— Oui-dà !... Le médecin, que j'allai chercher, constata qu'elle avait succombé par suite de la rupture d'un anévrisme !...

Et voilà, mon cher monsieur Roberval, comment notre petit Bernard fut privé d'un héritage qui lui revenait, bien légitimement, et qu'il aurait

ou si mademoiselle de Noirmont avait vécu seulement un jour de plus!

Le notaire réfléchit un instant.

— Mais, dit-il, cette fortune qu'il possède, aujourd'hui — et je suis de votre avis, à présent — cette fortune, qui représente peu de chose quand on songe à celle qu'il devrait avoir... d'où lui vient-elle donc?

A cette question, Félicien se troubla, légèrement, et parut, soudain embarrassé — fait que le notaire constata... car c'était un finaud.

Me Roberval, en effet, prenait d'autant mieux son monde, habituellement, qu'il était plus bonasse, en apparence.

Ce fut Benoîte qui répondit. Elle intervenait toujours, ainsi, à point nommé, quand cela devenait nécessaire.

— Mon mari ne peut répondre à cette question, fit-elle.

— Ah! Pardonnez-moi mon indiscrétion! Je croyais pouvoir vous interroger à ce sujet. Mettons que je n'ai rien dit.

— Benoîte a raison, ajouta Felicien, qui ne voulait pas être en reste. J'ai pu, sans aucun inconvénient, vous raconter le reste. Mais ça, impossible!

— N'en parlons plus!

Cet incident avait jeté un froid dans la conversation.

— Pourquoi donc se taisent-ils? se demandait le notaire, dont la curiosité était vivement surexcitée.

Benoîte se rendait compte, exactement, de ce qui se passait dans l'esprit de maître Roberval; aussi, elle crut devoir reprendre l'entretien et ranimer la verve, subitement éteinte, de son mari.

Elle ne voulait pas, et pour cause, sans doute, que leur hôte gardât une arrière-pensée au sujet de ce secret qu'ils entendaient ne pas révéler.

C'était une fine mouche que Benoîte, et maître Roberval comprit fort bien son jeu, ce qui augmenta, encore, l'ardent désir qu'il éprouvait d'apprendre ce qu'on avait résolu de lui taire.

— Bref, dit-elle, mademoiselle de Noirmont morte, nous résolûmes, Félicien et moi, de tenir, fidèlement, le serment que nous lui avions fait.

L'orphelin n'avait plus d'autres soutiens que nous!

Le pauvre! Je m'étais attachée à lui.

« — Je serai ta mère, lui dis-je. Tu ne pâtiras pas, mon enfant!

Nous sommes bien pauvres, mais ça n'y fait rien: on travaillera double, s'il le faut, et on finira bien par joindre les deux bouts.

Le bon Dieu nous aidera! »

Il était bien petiot, alors, le mignon — je le vois encore! Il ne pouvait pas me comprendre!

« — Est-ce dit, Félicien? demandai-je à mon mari. Nous garderons le petit?

— Et je répondis:

« Pardi, puisque c'est juré! » reprit Félicien.

Du haut du ciel, où elle était, bien sûr, qu'est-ce qu'elle aurait dit, mademoiselle, si nous n'avions pas tenu notre serment ?

Alors, on prévint les autorités.

On obtint l'autorisation de garder le mioche.

Mon lieutenant, M. Frédéric Gerfault, nous avait aidés, il faut le dire.

Il avait fait toutes les démarches nécessaires à cet effet.

Oh ! il eut de la peine à obtenir cette autorisation.

Sans lui, voyez-vous, je crois qu'on nous l'eût refusée.

On prétendait que nous n'avions pas le moyen de nous charger d'un enfant; que nous ne pourrions pas l'élever; un tas de fariboles bêtes à pleurer.

Comme si deux braves gens, bien décidés à faire leur devoir, ne devaient pas venir à bout de toutes les difficultés.

Il n'y a qu'à vouloir, voyez-vous; le reste arrive tout seul!

On nous félicitait par-ci; on nous donnait de l'eau bénite par-là : mais l'autorisation, macache !

Oh ! j'enrageais !

Je me rappelle que j'ai dit un soir à Benoîte :

« — Eh ! bien, sais-tu, ma fille, s'ils ne veulent pas nous donner le petit Bernard, nous filerons à l'étranger avec lui !

On filera à l'anglaise, sans crier gare.

Et ni vu, ni connu ! Comme ça, mademoiselle sera contente. »

Et Benoîte me répondit — elle est là pour dire si c'est vrai :

« — C'est dit ! Tu as raison, nous quitterons, au besoin, la France.

Abandonner l'enfant à d'autres, jamais ! »

— C'est vrai, ajouta Benoîte. Et nous aurions fait ainsi s'il l'avait fallu !

— Vous êtes de braves gens, conclut le notaire. Vous avez bien agi. D'ailleurs, vous en avez été récompensés.

— Vous pouvez le dire, monsieur Roberval, affirma Félicien.

Oui, nous avons été récompensés, même bien au delà de nos espérances.

Bref, à la fin des fins, on nous donna l'autorisation; mais il fallut que mon lieutenant nous servît de répondant.

Cependant, il fallait s'industrier : nous étions sans place.

— N'étiez-vous pas jardinier du château ?

— Sans doute !... Mais après la mort de mademoiselle, on nomma un séquestre — comme ils disent!...

Puis, comme il n'y avait pas d'héritier connu, un notaire fut chargé d'administrer les biens...

On vendit le château, qui valait une forte somme, laquelle, en l'absence de tout héritier, devait rester improductive.

C'est alors que mon lieutenant le racheta ce château...

Il avait son idée, mon lieutenant!...

De même, il racheta l'auberge du Cygne, tenue, jusque-là, par un nommé Lacoste, qui était mort peu de temps après la guerre.

Puis, un beau jour, il me dit :

« — Félicien, ou plutôt Alcide — c'est mon nom de guerre, et il m'appelle toujours ainsi en souvenir de nos campagnes — Alcide, veux-tu devenir aubergiste, cabaretier, restaurateur?

J'étais ahuri, ça se conçoit !

J'étais jardinier ! Il voulait me transformer, comme ça, du jour au lendemain, en aubergiste !

— Cabaretier ?... Expliquez-vous, mon lieutenant ?

— Jardinier... ça ne mène à rien !

Or, il faut que tu puisses vivre, avec ta femme et le petit.

Si ça te convient, je vais faire démolir la vieille hôtellerie qui est trois fois trop grande.

Sur l'emplacement de cette auberge, je ferai construire une maison de rapport, et une autre, plus petite, qui sera la nouvelle auberge.

Bien conduite, et je m'en fie à toi pour cela, elle ferait de l'argent.

Il avait vu ça, lui, qui est un malin.

En effet, tous les charretiers, les maraîchers, qui vont à Paris, doivent s'arrêter, là, pour y casser la croûte, pour boire une tournée, et pour faire prendre un picotin à leur cheval.

— Dame, mon lieutenant, lui dis-je, pourquoi pas?

Je vous remercie, je consulterai Benoîte.

— Bonne idée! répondit-il. Consulte ta femme, et rends-moi réponse à ce sujet.

Je consultai donc Benoîte, qui accepta avec enthousiasme.

Trois mois après — ça marche vite, vous le savez, quand on paie rubis sur l'ongle, — trois mois après, nous inaugurions la nouvelle auberge du Cygne.

— Votre lieutenant avait eu une excellente idée, fit Me Roberval L'auberge est admirablement située.

— Je vous crois!... Trois ans après, j'étais assez bien dans mes affaires pour pouvoir racheter, à mon lieutenant, le fonds.

Il faut dire qu'il me l'a cédé au prix coûtant.

Il se serait fait scrupule de gagner seulement un sou sur moi!

Deux ans plus tard je pouvais acheter la maison.

Nous avions fait de l'or, quoi !

Dame, on s'était donné du mal.

Mais nous étions jeunes, et nous ne regardions pas à la peine.

Ça marchait, c'était l'important.

Le petit nous avait porté bonheur.

Il grandissait; il devenait gentil tout plein!... C'était un amour de mioche ... La Benoite l'adorait!...

Mais alors je n'en étais plus jaloux: je l'aimais tout comme elle.

Lorsqu'il eut huit ans, mon lieutenant, qui venait nous voir, nous et l'enfant, toutes les semaines, me dit :

« — Alcide, il faut, à présent, s'occuper de l'éducation du petit : il est temps!

Il ne faut pas qu'il galopine comme il le fait.

Et puis, c'est un garçon : Benoite le gâte par trop. Elle l'a toujours autour d'elle. Un garçon ne doit pas rester derrière le cotillon des femmes.

Si tu veux, Bernard viendra, chaque jour, au château, où je vais m'installer. Je m'occuperai de lui, je le ferai travailler.

Je m'ennuie, ça me distraira!

Dame, ça n'allait guère à Benoite.

Ne plus voir l'enfant que le soir, elle qui s'était habituée à le trouver, sans cesse, sur ses talons, ça lui faisait du chagrin.

Mais il s'agissait du bonheur du petit, de son avenir; il fallut se sacrifier.

La proposition de mon lieutenant fut acceptée.

— Et votre enfant d'adoption se trouva avoir, ainsi, deux protecteurs?

— Tout juste! Benoîte, et moi, nous nous occupions de lui au physique, et mon lieutenant au moral!

— Et M. Gerfault, votre ex-officier, se fixa, dès lors, et complètement, au château des Saulaies?

— Complètement?

— Il était jeune encore?

— Oui!

— Et riche?

— Très riche!

— C'est singulier!

— Quoi?

— Ne vous semble-t-il pas étrange, expliqua maître Roberval, que M. Gerfault, jeune, riche, pouvant jouir, à Paris, de toutes les joies de l'existence, soit venu se fixer, définitivement, au château des Saulaies, pour s'y livrer à l'éducation d'un enfant, qu'il connaissait à peine; d'un enfant à qui il devait s'intéresser, sans doute, puisque vous étiez son père d'adoption; mais pas à ce point de lui consacrer, dès lors, tous ses soins, des soins qu'un père, même, ne donne pas toujours à son fils!

Me Roberval aimait avant tout la logique.

Le cas lui paraissait étrange et inexplicable.

On se souvient, peut-être, que, à ce sujet, chez le docteur Marc Henault,

après le récit de M. Carelier de Brévannes, M. Leroux, maire d'Is-sur-Tille, avait manifesté le même étonnement.

Il avait dit :

« — Voilà qui est étrange ! Est-ce que M. Bernard ne toucherait point, par quelque lien inconnu, à M. Gerfault ? Car, enfin, sa conduite, vis-à-vis de l'enfant, est, au moins, surprenante ! »

Ce à quoi l'abbé Ruot avait répondu, généreusement :

« — Voilà bien les hommes ! Ils cherchent toujours le pourquoi des bonnes actions et ils ne savent leur trouver qu'un point de départ égoïste ! »

— Quoi qu'il en soit, répliqua Félicien, répondant à l'objection, non déraisonnable, en somme, du notaire, mon lieutenant, jeune, riche, se cloîtra, volontairement, au château des Saulaies, pendant dix ans, été comme hiver, et se consacra, tout entier, à l'éducation du fils du vicomte Roger de Pardayant et de mademoiselle Berthe Grisier, ex-demoiselle de compagnie de mademoiselle la baronne de Nolay de Noirmont, notre bienfaitrice, à Benoîte et à moi !

Je dois dire que, depuis la guerre, il avait beaucoup changé, mon lieutenant.

Avant notre aventure dans la ferme incendiée ; puis, après, pendant notre captivité en Allemagne, il était toujours gai, toujours en train ; c'était un joyeux compagnon.

Soudain, il devint taciturne.

Il eut le plaisir, les fêtes, en horreur.

La solitude seule lui plaisait.

Il ne faisait aucune visite ; il refusait de recevoir ; il ne voulait venir que chez nous.

Avec nous, Benoîte et moi, il se déridait, parfois.

Ce fut avec une véritable joie qu'il s'installa au château des Saulaies, seulement avec son valet de chambre et une vieille domestique.

Il avait fait aménager splendidement le château.

Rien n'y manquait sous le rapport du confortable le plus absolu.

Peu à peu, il s'attacha au petit.

Bientôt, il lui fut impossible de se passer de lui !

Il l'aimait comme un père aime son fils.

Si Bernard est un homme de valeur, aujourd'hui, c'est à M. Gerfault qu'il le doit, certes ! Bernard le sait bien, d'ailleurs, car il professe une manière de culte pour son bienfaiteur.

J'avoue que j'ai été surpris, moi-même, souventes fois, en constatant l'excessif attachement de M. Gerfault pour Bernard.

Mais, finalement, je me le suis expliqué en me disant que le maître, qui prenait plaisir à donner des leçons, écoutées, était fier de son élève.

— En effet, dit maître Roberval, l'affection de votre ex-officier pour M. Bernard peut s'expliquer ainsi.

— Bref, Bernard entra à l'École polytechnique.

Ah ! quand elle le vit pour la première fois, dans son bel uniforme, avec son képi galonné et son épée, elle fut joliment fière de son enfant, la Benoîte ; pas vrai, ma femme?...

— C'est vrai ! répondit madame Martenot.

Et, en même temps, peinée, car je pensais à mademoiselle de Noirmont, qui n'était plus là pour voir son protégé ; je pensais, aussi, à la mère du petit, morte si tragiquement — et qui eût été si heureuse des succès de son enfant!

— Puis, reprit Félicien, le garçon fut nommé ingénieur.

Dès lors, son avenir étant assuré, nous eûmes la satisfaction de nous dire que nous avions accompli notre devoir envers lui.

Notre tâche était à peu près terminée.

Nous avions tenu la promesse que nous avions faite à mademoiselle de Noirmont.

Notre conscience était donc tranquille!

A présent, le reste ira tout seul !

Bernard se mariera ; nous lui rendrons nos comptes ; il sera riche, heureux. C'est ce que nous demandions!

Qu'il pense à nous ; qu'il nous garde une place en son cœur ; qu'il vienne nous voir quelquefois, et, s'il a des enfants, qu'il nous les confie, de loin en loin, en nous permettant de les choyer... et nous n'envierons rien ; pas vrai, mon épouse ?

Benoîte hocha la tête.

— C'est vrai, dit-elle... Hélas! le plus difficile reste à faire, quoique croie Félicien !

— Comment?... demanda maître Roberval.

Benoîte s'expliqua.

— Le monde est plein de préjugés ! Bernard est riche, déjà ; il sera plus riche, encore, un jour, puisque M. Gerfault lui laissera la plus grande partie de sa fortune ; de plus, il occupe un poste officiel. Enfin, c'est un brave et beau garçon, absolument digne qu'une belle jeune fille l'aime. Or, malgré tout cela...

— Malgré tout cela ? demanda Félicien.

— Il y a... le passé !

— Après? s'écria Félicien.

— Après... Rien ! répliqua Benoîte. Ça suffit! Bernard est un enfant naturel ! Il y a bien des familles qui refuseront de s'allier avec lui, pour ce seul fait.

— Taratata ! dit Félicien, voilà les turlutaines qui recommencent!

Bernard se mariera quand il voudra, tu m'entends?

Il épousera la fille qui lui plaira! Noble ou bourgeoise, riche ou pauvre.

Je voudrais bien voir ça qu'une mijaurée s'avisât de refuser de s'allier avec notre petit, sous prétexte qu'il a eu le malheur de n'avoir pas le droit de porter le nom de son père.

Est-ce que c'est sa faute?

Est-ce que ça ne le rend pas plus intéressant encore?

D'ailleurs, je suis bien tranquille là-dessus.

Bernard pourra choisir, c'est moi qui te le dis.

J'en réponds! Ah! mais.

— Nous verrons, dit Benoîte. Je le souhaite.

Mais je ne suis pas si tranquille que toi, à ce sujet!

Benoîte, on le voit, avait, au sujet de Bernard, des préoccupations pareilles à celles de madame Noémie, vis-à-vis de sa fille Louise.

— M. Martenot a raison! déclara le notaire.

Je crois que vous vous alarmez à tort, madame Benoîte.

Je suis tout à fait de l'avis de votre mari.

M. Bernard pourra choisir la femme qui lui conviendra.

Mes dires sont basés sur une expérience assez longue en pareilles matières.

Certes, il y a quarante ans, peut-être vos craintes eussent-elles été plus justifiés.

Aujourd'hui, point!

Jadis — est-ce bien exact au fond, je n'oserais pas l'affirmer! — jadis, disais-je... il eût pu se trouver quelques familles bourgeoises, encore pleines de préjugés ou se faisant un point d'honneur exagéré de choses sans importance, qui eussent refusé de laisser entrer, dans leurs rangs, un enfant naturel, quelque riche qu'il fût, et quelle que fût sa situation sociale.

A notre époque, et c'est, ma foi, tant mieux... de pareilles familles se font de plus en plus rares!...

— Mais il peut s'en trouver une, interrompit Benoîte... et s'il arrivait, par malheur, que notre Bernard aimât, précisément, une jeune fille appartenant à cette famille, il souffrirait, le pauvre... puisqu'il ne pourrait pas épouser la seule personne qu'il désirerait... Voilà ce qui m'épouvante!

Félicien n'était pas de force à répondre à cela.

Maître Roberval, à sa plus grande joie, répondit pour lui.

— Une pareille famille est introuvable, aujourd'hui; croyez-le, chère madame.

Et je ne vous l'affirme pas, seulement, pour vous rassurer, ainsi que vous le supposez peut-être...



LA VOITURE DISPARUT, BIENTOT, AU LOIN... (PAGE 266.)

M. Bernard, enfant naturel, mais riche et en bonne situation sous tous les rapports, pourra choisir sa femme; la famille de celle-ci sera très satisfaite de s'unir à un homme tel que lui, malgré sa bâtardise.

— Parfaitement ! appuya Félicien. Les femmes, ça ne manque pas ! Dieu merci ! il y en a à remuer à la pelle!

Plus souvent qu'on trouve, tous les jours, pour le conjungo, un gail-

lard sain et vigoureux, ingénieur du gouvernement et affligé de vingt mille francs de rentes, avec le million en perspective !

J'en suis pour ce que j'ai dit : Bernard choisira.

Il pourra prendre une « mademoiselle » avec un « de » si ça lui plaît !

Et si ça lui convient, même, d'en prendre une sans le sou, eh bien ! si elle est jolie et honnête, il sera libre encore ; il est assez riche pour deux ! Et voilà !

— C'est égal ! ajouta Benoîte... Faudra voir !

— Pas la peine ! C'est tout vu ! répliqua Félicien, qui était sûr de son fait.

Eh ! quoi, vous partez, monsieur Roberval?

En effet, le notaire avait rangé ses papiers dans sa serviette et s'était levé.

— Oui ! Je pars, répondit-il. Il est trois heures.

Il faut absolument que je sois rentré à l'étude à quatre heures.

J'ai un rendez-vous pour une affaire importante.

— Alors, trinquons une dernière fois... Le coup de l'étrier...

— Volontiers ! Pendant qu'on mettra mon cheval à la voiture.

— Kirsch, rhum, chartreuse?...

— Je prendrai un peu de kirsch.

Benoîte emplit les verres, pendant que Félicien donnait l'ordre de tenir prête la voiture de Me Roberval.

— A votre santé, madame Benoîte !... dit poliment le notaire, en levant son verre...

A la réussite de nos plus chers projets !... Au futur mariage de M. Bernard !...

— Bien dit ! fit Félicien... J'approuve ! A la santé de Bernard !

Cependant, l'un des garçons de l'auberge entra dans la salle à manger.

— La voiture est prête ! dit-il.

Le notaire prit sa serviette et son chapeau.

— Alors, je me sauve, fit-il. Je vous remercie de votre excellent accueil, madame Benoîte. Monsieur Martenot. Au revoir.

Le notaire sortit.

Benoîte et Félicien le reconduisirent.

Dans la cour, M. Roberval serra la main à son client, salua Benoîte cérémonieusement, et monta dans son tilbury, auquel était attelée une petite jument blanche qui filait comme le vent.

Il rassembla les rênes, fit claquer sa langue, et la jument enleva le léger équipage.

— Au revoir ! cria le notaire ; au revoir, et encore merci.

— Au revoir, répondirent et Benoîte et Félicien. A une autre fois !

La voiture disparut, bientôt, au loin, sur la route, dans un nuage de poussière.

VI

FRÉDÉRIC GERFAULT

Le château des Saulaies, où la baronne de Nolay de Noirmont était morte, et qui avait été racheté par M. Frédéric Gerfault, docteur en médecine, ex-sous-lieutenant de francs-tireurs pendant la guerre, était, alors, une construction très vaste; mais sans caractère architectural...

Le vieux château avait été démoli, en partie, et reconstruit d'après les indications du nouveau propriétaire.

Celui-ci avait dit à son architecte :

— J'aime l'air et la lumière. Je désire habiter des pièces hautes, vastes, éclairées par des fenêtres très larges, précédées de terrasses.

Construisez-moi donc une maison d'habitation sur ces données.

Préoccupez-vous, surtout, du confortable et de l'hygiène : après quoi, vous pourrez combiner de belles lignes et des arrangements artistiques au point de vue architectural.

La maison, à laquelle on avait gardé sa dénomination pompeuse de château, s'élevait, percée d'immenses fenêtres et haute de deux étages, au milieu d'une sorte de rond-point.

De belles pelouses, magnifiques tapis verts, ornés de corbeilles de fleurs, l'entouraient circulairement, et ces pelouses étaient, elles-mêmes, entourées de grands arbres, dont les épais feuillages constituaient, de toutes parts, un rideau épais entre la maison et le dehors.

Ainsi l'avait voulu M. Gerfault.

Vainement, l'architecte, indigné, lui avait répété :

— Mais vous avez, du château, de magnifiques points de vue; vous voulez donc vous en priver?

— Oui!

— C'est un crime!

— Je le veux ainsi. Je désire vivre, là, recueilli et solitaire.

Plantez donc des arbres tout autour de la nouvelle construction, qui doit être absolument isolée.

L'architecte avait obéi.

Trois fois, il avait dû recommencer ses plans, M. Frédéric Gerfault trouvant, toujours, que les pièces de la construction projetée n'étaient point assez vastes, ou point assez hautes, ou insuffisamment éclairées...

Finalement, M. Gerfault s'était montré satisfait.

On avait aussitôt commencé les travaux.

La construction terminée, l'architecte avait été stupéfait en constatant qu'il avait érigé une maison de fort belle apparence, sans caractère à la vérité ; mais point banale, et qui pouvait servir de type, absolument complet, au double point de vue du confort le plus agréable et de l'hygiène.

Elle ressemblait, en grand, à ces cottages que les Anglais élèvent, au bord de la mer, et qui sont réputés pour leur salubrité.

Il faut dire qu'elle était, de plus, enrichie de motifs de sculptures exécutés d'après des modèles originaux des maîtres modernes... et de cariatides, de statuettes, de médaillons, bien placés, qui lui constituaient une ornementation d'un haut goût artistique.

Les balustrades des terrasses, en fer forgé, provenaient de vieux hôtels parisiens datant des quinzième et seizième siècles.

Autour de chaque porte, de chaque fenêtre, couraient de délicates guirlandes de fleurs, fouillées dans la pierre, rappelant les ravissantes sculptures des maisons de la Renaissance.

Depuis vingt ans environ, cette construction s'était « patinée », et elle était, ainsi, fort curieuse.

Elle était d'aspect trop riche pour constituer un ermitage; mais, en la voyant telle qu'elle, c'est-à-dire isolée à plaisir, on se disait qu'elle devait être habitée par un misanthrope!

A l'intérieur, cette demeure était somptueuse.

M. Gerfault, homme de goût, artiste, connaisseur érudit, y avait entassé des merveilles en meubles, tapisseries, peintures, sculptures, armes, livres, etc.

Elle contenait pour un million d'objets d'art, bien choisis, au milieu desquels l'ex-franc-tireur se plaisait.

Depuis qu'il avait achevé l'éducation de Bernard, M. Gerfault voyageait souvent.

Il passait l'hiver dans le Midi ou en Algérie.

On le voyait revenir aux Saulaies au mois de mai.

Il y restait pendant un mois; puis, il se fixait à Paris, et s'installait, au château, en août et septembre, parfois jusqu'en novembre.

Cette année-là, il était resté à Paris plus longtemps que d'habitude.

Au lendemain de la conversation qui avait eu lieu, à l'auberge du « Cygne », entre Me Roberval, notaire à Meaux, et Félicien Martenot avec la Benoîte, M. Gerfault, après le déjeuner, vers deux heures après midi, se tenait dans sa bibliothèque, au deuxième étage de sa maison, et il lisait...

Cette bibliothèque, immense, était éclairée par deux fenêtres, en bois, qui se faisaient face.

Des vitrines, en noyer merveilleusement sculpté, couraient tout autour des murs, à hauteur d'homme, et enfermaient des livres, des livres précieux, des pièces rares, des manuscrits anciens valant plus que leur pesant d'or, et, aussi, des livres d'étude, des livres de travail.

Au-dessus des vitrines, on voyait quatre vieilles tapisseries, représentant des scènes tirées des drames de Shakespeare : l'épisode de Schylock achetant une livre de chair humaine; l'apparition de Banquo au dîner de Macbeth ; Ophélie composant son bouquet de fleurs champêtres et Othello tuant Desdémone.

M. Gerfault était assis dans un fauteuil en chêne, à haut dossier, dont le siège de bois était recouvert d'un coussin.

Le livre qu'il lisait était posé sur son bureau, un grand bureau, très long, très large, couvert de livres, de brochures, de journaux, de papiers.

Frédéric Gerfault n'avait pas plus de quarante-sept ans, et il en paraissait soixante.

Son corps, excessivement maigre, était enveloppé dans une longue robe de chambre, en velours noir, serrée, à la taille, par une ceinture de cuir.

Il se tenait courbé en avant, ce qui accentuait la forme voûtée de son dos, et lui donnait, plus encore, l'aspect d'un vieillard.

Son front, très haut et très large, était sillonné de rides profondes.

Son visage, à la teinte jaunâtre comme le vieil ivoire, était entouré de cheveux blancs, coupés ras, et d'une barbe très fine, absolument noire et taillée en pointe.

Ses yeux, très brillants, paraissaient plus vifs encore à cause de la pâleur de sa face.

Sa physionomie indiquait un homme doué d'une haute intelligence, plein d'énergie, et bon, surtout.

Frédéric ferma soudain son livre.

Il s'appuya sur le dos de son fauteuil, et il ferma les yeux, sans doute pour mieux rêver, pour s'absorber, plus profondément, dans ses pensées.

Ses mains, magnifiques, très blanches et soignées, étaient posées sur les bras du fauteuil, et l'on voyait briller, au petit doigt de sa main gauche, alors éclairé par un rayon de soleil filtrant à travers la persienne close — un curieux bijou : le trèfle d'or de Noémie Besnarais, le cadeau de noce du docteur Marc Hénault, que M. Frédéric Gerfault avait fait monter en bague, et qu'il portait, ainsi, depuis dix-huit ans.

Deux fois, déjà, Frédéric avait soupiré fortement et une plainte sourde s'était, en même temps exhalée de sa poitrine.

Soudain, il se leva et marcha vers un meuble qui se trouvait dans la bibliothèque : la pièce où il se tenait de préférence.

Il marchait péniblement et se fatiguait dès qu'il avait fait quelques pas.

Près du meuble, il dut s'asseoir, un moment, comme pour reprendre haleine.

Enfin, il ouvrit le meuble avec une clé, en argent, qu'il portait toujours sur lui, suspendue à une petite chaîne.

Alors, il s'assit et regarda un magnifique portrait de jeune fille qui se trouvait dans le meuble, une sorte de miniature entourée d'un cercle d'or adorablement ciselé.

Il s'absorba dans cette contemplation.

Son visage s'illumina, se transforma pour ainsi dire.

Il sourit.

— Marguerite ! s'écria-t-il. Ma bien-aimée ! Chère Marguerite !

Il baisa le portrait longuement, dévotieusement; puis, rasséréné, semblait-il, il remit le portrait à la place où il l'avait pris; il referma le meuble et revint s'asseoir devant son bureau.

Puis, prenant une feuille de papier, il se mit à écrire.

Or, voici ce qu'il écrivit :

« Ceci est mon testament :

» Je lègue tout ce que je possède, en biens, meubles et immeubles, à M. Bernard Grisier, grâce à qui j'ai passé les seuls jours heureux que j'ai vécus depuis que celle que j'adorais est morte.

» Bernard prendra connaissance de la lettre ci-jointe, et se conformera à mes dernières volontés.

» Il remettra, de ma part, à mon ami et ancien compagnon d'armes Félicien Martenot, deux cent mille francs, que je le prie d'accepter de son ami et lieutenant, comme il m'appelle.

» Félicien choisira, de plus, parmi les objets qui m'appartiennent, celui qui lui conviendra le mieux, afin de le garder en souvenir de moi.

» Fait aux Saulaies, le 27 septembre 1891.

» Frédéric GERFAULT. »

Ces lignes écrites, il les relut ; puis, satisfait, il écrivit une lettre qui était ainsi conçue :

« Mon cher Bernard,

» Je viens de faire mon testament par lequel je te lègue tout ce que je possède, à charge, par toi, de te conformer à mes dernières volontés, que je vais te faire connaître.

» Je sens que ma fin est proche, et je vois venir la mort avec joie : elle me délivrera !

» Oui, je suis arrivé au but de mon voyage terrestre : puisse-t-il y avoir un au-delà, où l'on revit, et où l'on retrouve ceux que l'on chérissait

» Je suis médecin, et, par conséquent, je ne me trompe pas sur la gravité de mon mal !

» J'en suis sûr, avant trois mois, je ne serai plus de ce monde.

» C'est pour cela que je me suis décidé à te confier mon secret.

» Souvent, depuis que tu es un homme, tu t'es demandé, sans doute, pour quels motifs, jeune encore et très riche, je me suis confiné dans la solitude où tu m'as vu vivre pendant plus de quinze années.

» Ce n'était pas par misanthropie ; selon moi, un misanthrope est, presque toujours, un sot et un orgueilleux.

» Il hait les hommes parce que ceux-ci ne lui rendent pas, à son gré, les hommages qu'il croit mériter.

» Or, j'ai la prétention de n'être point un sot, et tu sais que jamais l'orgueil ne me domina.

» Non, si j'ai voulu vivre solitaire, enfermé, durant des mois entiers, dans ma maison de campagne, c'est que je m'y trouvais plus à l'aise pour penser... je vais m'expliquer mieux.

» En 1870, quand je me suis engagé, comme je devais le faire en bon Français, pour la défense de notre pays envahi, j'aimais, j'idolâtrais une jeune fille sans famille et pauvre.

» Je l'avais connue par hasard.

» Jeune, très belle, merveilleusement douée, artiste jusqu'au bout des ongles, elle vivait en donnant des leçons de peinture à la fille d'un ami de mon père, chez qui je la vis pour la première fois.

» Je l'aimai, je le lui déclarai, je lui offris de l'épouser.

» Elle m'aimait, elle aussi, de l'amour le plus tendre, le plus chaste, le plus désintéressé ; elle accepta mon offre.

» Malheureusement, elle était pauvre, sans famille, ainsi que je te l'ai dit.

» Or, mon père, très riche, plein d'ambition pour son fils, souhaitait de me voir me marier avec quelque héritière, bien apparentée, et grâce à qui je pourrais m'élever dans le monde.

» Il me refusa net, brutalement, son autorisation.

» Ce fut, pour moi, un grand chagrin.

» Je vénérais mon père... aussi, quelque grand que fût mon amour, je ne voulus point le contraindre ; je ne voulus point mettre en œuvre les ressources que la loi me fournissait.

» Je résolus d'attendre ; je me disais :

» — Je parviendrai bien à le fléchir. Un jour, il me cédera de son plein gré. »

» J'informai de ces faits celle que je considérais déjà comme ma femme.

» Elle me dit :

» — Je vous approuve. Nous attendrons. Je vous garderai ma foi ! On ne peut aimer qu'une fois quand on aime comme je vous aime! Je serai votre femme, je vous le jure, ou je ne me marierai pas!

» La guerre ayant été déclarée sur ces entrefaites, je m'engageai, je partis.

» Tu sais qu'avec ton père adoptif, Félicien Martenot, je fus fait prisonnier, et que je demeurai, avec lui, captif, en Allemagne, pendant de longs mois.

» Enfin, la paix fut signée.

» Je revins en France.

» Je revis ma chère fiancée... avec quelle ivresse !

» Derechef, je parlai de mon amour à mon père, et je constatai, avec une joie indicible, que sa résolution première n'était pas inébranlable.

» C'est vers cette époque que Félicien épousa Benoîte, et que je lui servis de témoin.

» Or, huit jours après le mariage de ton père et de ta mère d'adoption, un effroyable malheur m'arriva !

» Celle que je chérissais — ma bien-aimée Marguerite — mourut, subitement!

» En descendant de voiture, elle tomba, si malheureusement, que sa tête heurta l'angle aigu d'une pierre...

» Quand on la releva, elle était morte!

» Je n'entreprendrai pas de te dépeindre ma profonde douleur!...

. . . .

» Peu après, mon père mourut aussi !...

» Nouveau coup que le sort me portait!

» Accablé sous tant de maux, je faillis devenir fou !...

» Dix fois, j'ai été prêt à me suicider!. . La vie m'était à charge!

» Ah! mon pauvre enfant, comme j'ai souffert!

» Alors, je résolus de m'enfermer dans la plus étroite solitude.

» Il me semblait que j'y serais moins malheureux.

» Le château de mademoiselle de Nolay de Noirmont était à vendre, je l'achetai.

» Je le fis reconstruire à ma guise pour m'y enfermer, pour y cacher ma douleur, mon désespoir — pour pouvoir, enfin, me livrer, tout entier, au culte que je gardais à la bien-aimée morte !

» Pendant plusieurs années, j'y vécus isolé de tout et de tous, ne voyant que Félicien et sa femme, que j'aimais, et qui, ne comprenant rien à mes façons d'être, se disant, cependant, que je devais souffrir, s'efforçaient de me réconforter.



A SON ASPECT, ELLE S'ARRÊTA, NET, ÉPOUVANTÉE! (PAGE 276.)

» Ils ont toujours ignoré la vérité.

» Je te la révèle : toi, seul, au monde, la connaîtras.

» Tu grandissais ; je m'étais attaché à toi, je te voyais avec plaisir !

» Ma douleur s'était amoindrie !

» J'avais besoin de me distraire. Je résolus de me charger de ton instruction.

» J'en parlai à Félicien, à Benoite.

» Dans ton intérêt, ils acceptèrent mes offres, et voilà comment je devins ton précepteur.

» Je veux te répéter que je te dois les meilleures heures de ces années que nous avons passées dans une si douce intimité.

» Tu étais, d'ailleurs, l'enfant d'adoption de l'excellent Félicien, de la douce Benoîte, pour qui je ressentais la plus vive affection, et, de plus, tu étais le fils de mon ancien compagnon d'armes : le vicomte Roger de Pardayant, qui avait beaucoup souffert, et qui est mort, bravement, en défendant son pays : double raison pour que je m'intéresse à toi.

» Bref, les années s'écoulèrent, et, d'années en années, de mois en mois, même, je sentais que mon affection pour toi augmentait...

» A cette heure, mon cher Bernard, je te considère comme mon meilleur ami, et je t'aime comme si tu étais mon fils : voilà pourquoi c'est à toi que je fais toutes ces confidences ; voilà pourquoi je te charge d'être l'exécuteur de mes dernières volontés — certain que je suis que tu les exécuteras pieusement.

» Voici ce que j'attends de toi.

» Celle que j'aimais — Marguerite Maurin... celle que je pleure, encore aujourd'hui, repose au cimetière du Père-Lachaise, dans un caveau que j'ai acheté, et sur lequel j'ai fait construire un petit monument très simple, sur lequel, chaque semaine, je vais pleurer, m'agenouiller, me recueillir et déposer des fleurs!

» Je veux reposer auprès d'elle.

» Je veux que nous soyons réunis dans la mort!

« Je veux que nous dormions là... seuls !

. . . .

» Tu trouveras, dans le meuble en noyer sculpté qui est dans ma bibliothèque, et que tu ouvriras avec une clé en argent que je porte toujours sur moi, — un portrait, le sien, peint par elle, en miniature — et un sachet, qui contient une boucle de ses cheveux, et quelques fleurs fanées qui me viennent d'elle — précieuses reliques que j'ai gardées dévotieusement ; je veux que ce portrait et ce sachet soient mis, par toi, dans ma bière.

» Je compte sur ton amitié pour me rendre ces devoirs.

. . . .

» Garde mon souvenir, mon cher Bernard.

» Tu te marieras, tu auras des enfants, parle-leur de moi, souvent — et, avec eux, viens quelquefois déposer des fleurs sur la tombe de celui qui t'aime de tout son cœur.

» Frédéric GERFAULT. »

Il relut cette lettre, qu'il avait écrite, au courant de la plume, d'une

écriture ferme ; puis, il la mit sous une enveloppe, qu'il scella. Il écrivit sur cette enveloppe :

« A Bernard Grisier. »

Puis, il glissa cette lettre et son testament sous une deuxième enveloppe, qu'il scella, également, de cinq cachets de cire, à son chiffre, et il écrivit encore :

» A monsieur Lefort, notaire,
» rue de la Victoire, 28 bis,
» à Paris. »

Enfin, il écrivit une autre lettre qui fut ainsi rédigée :

« Mon cher monsieur Lefort,

» Cette enveloppe contient mon testament.

» Je le remets entre vos mains.

» Veuillez m'en accuser réception et croyez à mes sentiments les meilleurs.

« Frédéric Gerfault. »

Cela fait, il sonna.

Son valet de chambre parut.

— Cette lettre à la poste, lui dit-il. Portez-la, vous-même, et envoyez-la comme lettre recommandée.

— Bien, monsieur.

Le valet se retira et Frédéric demeura seul, satisfait.

Quelques instants se passèrent.

Le valet reparut.

— Je vous demande pardon de vous déranger, monsieur, dit-il, madame Benoite Martenot est là, tout agitée.

Je ne sais ce qui lui est arrivé ; mais elle assure qu'il faut qu'elle parle à monsieur à l'instant même.

— Ah! qu'y a-t-il donc? Que s'est-il passé? Faites entrer Benoite. Vite, allez !

M. Gerfault, tout bouleversé, s'était levé ; mais il était si faible qu'il dut se rasseoir.

Benoite entra comme une bombe dans la bibliothèque, sans attendre que le valet l'annonçât.

— Qu'est-ce qui vous arrive, Benoite ? demanda Frédéric, étonné.

Benoite n'avait pas vu M. Gerfault depuis un mois : ses amis respectaient sa solitude.

Ils savaient que le châtelain n'aimait point à être troublé dans ses

méditations; ils attendaient qu'il les appelât auprès de lui : comme ça, ils étaient sûrs de ne pas le déranger indiscrètement.

Or, depuis un mois, M. Gerfault ne voulait voir personne ; il avait condamné sa porte, rigoureusement.

Félicien et Benoîte le savaient : ils n'avaient donc point paru au château.

A son aspect, elle s'arrêta, net, épouvantée!

C'est que, depuis un mois, Frédéric avait changé d'effrayante manière.

Sa maigreur excessive s'était encore accentuée.

Ses yeux brillaient, plus plus vifs, dans sa face, pâle.

— Eh ! bien, parlez donc! fit M. Gerfault, sans se rendre compte, encore, exactement, de ce qui se passait dans l'esprit de Benoîte.

Celle-ci, interloquée, fit effort pour se remettre.

Elle ne voulait pas que Frédéric s'aperçût de la surprise qu'elle avait éprouvée en le voyant si abattu!

Elle était à ce point émue, cependant, qu'elle tomba sur une chaise.

Benoîte trouva, enfin, une raison assez plausible, en somme, pour excuser son étrange attitude.

— Je vous demande pardon, monsieur Frédéric, dit-elle. J'étais si pressée de vous voir que j'ai couru et que je suis encore essoufflée.

— Remettez-vous. Reprenez haleine! Je vois, avec plaisir, que vous vous portez toujours bien... Et Alcide, ce brave Alcide?

— Il voulait venir avec moi ; mais j'ai préféré qu'il restât à l'auberge. Il m'aurait retardée, et j'avais grande hâte de vous voir.

— Pourquoi ?

— Il s'agit du petit.

— De Bernard?

— Oui. Vous comprenez qu'il m'a fallu une bonne raison pour que je me décide à forcer votre porte.

— Vous avez reçu, de lui, de mauvaises nouvelles? Expliquez-vous? Parlez vite? Je suis impatient de savoir...

— Je viens de recevoir une lettre où il m'annonce...

— Dites?

— Voici la lettre.

Benoîte remit, à Frédéric, cette lettre que Bernard avait écrite, à sa mère d'adoption, après le passage du docteur Marc Hénault, qu'il avait vu, seul, ce jour-là — du haut de la terrasse de sa villa.

Frédéric lut cette lettre à haute voix :

« Ma chère Benoîte,

» Afin de ne pas t'alarmer inutilement, je n'ai pas voulu t'apprendre,

plus tôt, qu'un accident m'est arrivé, il y a quelque temps, et que je me suis blessé en tombant de cheval. »

— Ah ! fit M. Gerfault. Il a eu tort de ne pas nous prévenir tout de suite ! L'imprudent ! Oh ! ces jeunes gens !

» Je te connais, tu aurais éprouvé une très vive émotion à cette nouvelle et tu serais accourue ici, tout aussitôt. »

— Parbleu !

« Or, tu es souffrante et un long voyage eût été préjudiciable à ta santé qui m'est si chère. »

— Si l'accident n'était pas grave, il a eu raison, décidément, reprit Frédéric. Toutefois, j'en suis pour ce que j'ai dit, il aurait dû m'avertir.

« A présent, grâce aux soins d'un excellent médecin du pays, avec qui je suis en relations amicales depuis six mois, — un brave homme, très savant, que j'estime et que j'aime, — je suis tout à fait rétabli. »

— Est-ce bien sûr ? fit Benoîte.

— Nous allons voir.

« Aussi, je peux te faire part de ce qui est arrivé, maintenant qu'il m'est loisible de te donner l'assurance formelle que l'accident en question n'aura, pour moi, aucune suite fâcheuse.

» Je compte aller à Lagny, bientôt.

» J'ai tant besoin de t'embrasser, ma bonne mère !

» Il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue.

» Je me mettrai en route, fort probablement, dans une quinzaine de jours.

» Avant de partir, je dois faire une tournée d'inspection indispensable. »

— J'appelle votre attention sur ce point, monsieur Frédéric, interrompit Benoîte.

Fréderic relut la phrase et acheva sa lecture.

« Je serais heureux de me trouver, chez toi, en même temps que M. Gerfault sera au château des Saulaies, où il séjourne, d'ordinaire, en cette saison.

» Dis-moi donc, par retour du courrier, s'il y viendra cette année, et si je pourrai l'y voir.

» Je ne m'entretiens pas longuement avec toi, aujourd'hui, parce que, comme je n'ai de libre que la main droite, j'écris difficilement ; mais je me rattraperai prochainement.

» En attendant, ma chère mère, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que Félicien.

» BERNARD. »

— Quand j'ai reçu cette lettre... dit Benoîte, j'ai été toute secouée.

J'ai appelé Félicien qui s'est étonné de mon émotion.

Alors, je me suis décidée à venir vous déranger pour vous demander votre avis.

— Vous avez fort bien fait, répondit Frédéric.

— Eh bien! que pensez-vous de cette lettre?

Pour moi, voyez-vous, Bernard ne nous dit pas la vérité.

Je suis sûre qu'il a été blessé plus gravement qu'il ne le déclare.

La preuve c'est qu'il écrit difficilement.

Il viendra ici dans une quinzaine, sous prétexte qu'il a une tournée d'inspection à faire avant de se mettre en route.

Allons donc!

Il espère qu'il ira mieux dans quinze jours, et voilà tout!

— Je crois que vous vous alarmez à tort, Benoîte.

Mais je comprends vos angoisses.

Vous aimez Bernard en mère attentive, et vous tremblez pour votre fils.

D'ailleurs, vous pourriez avoir raison. En ce cas, il n'y a qu'une chose à faire.

— Partir, toute affaire cessante... n'est-ce pas? Tel était mon projet!... Est-ce ça?

— Oui...

— A la bonne heure!... Je savais bien que vous seriez de mon avis, monsieur Frédéric, vous qui aimez sincèrement Bernard!

Félicien, qui l'aime bien aussi, pourtant, a toujours gardé un fonds de jalousie contre le petit...

Il fait ce qu'il peut pour s'en défaire; mais c'est plus fort que lui!

N'importe, je partirai, ce soir même, pour Is-sur-Tille, avec Félicien.

J'arriverai chez Bernard sans crier gare.

S'il est malade, je le soignerai. Est-ce que les autres sauraient le soigner comme moi?... Allons donc!...

S'il se porte bien, nous passerons quelques jours avec lui; ça me fera plaisir de l'embrasser, ce petiot, que je n'ai pas vu depuis longtemps.

Je serai bien aise de voir son installation de garçon dont il nous a dit merveille.

Il y a trois mois que je me tiens à quatre, de semaine en semaine, pour faire ma malle et prendre le train.

N'importe, je ne serai tranquille, et vraiment joyeuse, que quand je l'aurai vu debout!

Mâtin! Rien que de penser qu'il pouvait se tuer en tombant de cheval, et que je ne l'aurais revu que mort, ça me donne froid dans le dos.

Dame, je ne l'ai pas élevé, avec tant de peines, jusqu'à l'âge où il est, pour le voir mourir avant moi.

Donc, c'est dit, je retourne à l'auberge ; je préviens Félicien, je fais mes malles, et, ce soir, en route, mauvaise troupe !

Frédéric n'écoutait plus Benoîte depuis un instant déjà.

Il réfléchissait.

Il se leva, soudain.

— Benoîte, dit-il, et ses yeux étincelaient... Moi aussi, je veux embrasser Bernard !

Ce soir, nous partirons ensemble : ce voyage me fera du bien, il me distraira !

— Mais... objecta Benoîte.

Elle s'interrompit.

Elle n'osait pas dire à Frédéric qu'il lui semblait hors d'état de se mettre en route.

— Quoi donc? Est-ce qu'il vous déplaît de penser que nous voyagerons de compagnie?

— Oh ! monsieur Frédéric, pouvez-vous croire?

Benoîte était absolument interdite.

Elle était prise, aussi, à l'improviste ! A présent, elle regrettait sa démarche.

Mais est-ce qu'elle pouvait supposer que Frédéric aurait baissé à ce point en un mois ?

Est-ce qu'elle pouvait supposer qu'il voudrait partir avec elle et Félicien ?

Et, cependant, dans l'état où M. Gerfault semblait être, il était impossible qu'il se mît en voyage.

La pauvre Benoîte, si débrouillarde d'ordinaire, ne trouvait rien à dire et se demandait, vainement :

— Que faire? Comment s'opposer à ce projet ?

Comment faire comprendre à ce malade qu'il lui serait imprudent d'entreprendre un long trajet en chemin de fer, alors qu'il avait de la peine à faire quelques pas?

Mais Frédéric comprit, enfin, ce qui se passait en elle.

Il sourit, et son sourire, si triste, donna à sa physionomie une expression d'ineffable douceur.

— Je devine vos pensées, Benoîte, dit-il.

— Monsieur Gerfault !

— Oui, oui : quand vous êtes entrée ici, tout à l'heure, — je m'explique tout, à présent, — vous avez été effrayée en constatant que le mal qui doit m'enlever, prochainement je l'espère...

— Que dites-vous donc là, monsieur Félicien ? Je suis si affligée déjà ! Vos paroles me désespèrent ! s'écria Benoîte, émue jusqu'aux larmes.

Frédéric reprit, cependant :

— ... Que mon mal, disais-je, a fait, en moi, depuis quelque temps, de prodigieux ravages !

Vous vous dites que je suis trop faible pour me mettre en route. Détrompez-vous !

Oui, j'étais en effet sans forces, tout à l'heure ; mais, à cette idée que je vais changer de place ; à cette idée que je vais voir Bernard, l'embrasser, je me sens plus robuste !

J'en suis sûr, ce voyage me fera du bien, je vous le répète.

D'ailleurs, je ne partirai pas seul, puisque vous serez avec moi.

Grâce à vous, grâce aux soins que vous me prodiguerez, j'en suis sûr, car vous m'aimez, Benoîte, et je vous le rends, allez, je ne souffrirai pas plus que je souffre ici !

Le voyage n'est pas long, en somme ; il durera quelques heures, à peine.

Et puis, je verrai Bernard, et ça me réconfortera encore.

Donc, c'est décidé, irrévocablement, je partirai.

Faites vos préparatifs : je vais m'occuper des miens.

Ce soir, voilà qui est bien convenu, Benoîte, nous partirons ensemble, et, demain, nous embrasserons le « petiot », comme vous dites.

Benoîte comprit qu'elle ne devait faire aucune objection qui eût pu contrarier Frédéric.

— Nous partirons ensemble, dit-elle. Qu'il soit fait selon votre volonté, monsieur Frédéric ; mais je m'en vais, je vais annoncer ces choses à Félicien.

Elle avait hâte de faire part de ses craintes à son mari.

Frédéric la rappela.

— Attendez ! Une voiture, que je vais faire commander à cet effet, me prendra, ici, à cinq heures, et me conduira chez vous, où je dînerai.

La même voiture nous conduira, ensuite, tous les trois, à la gare.

— C'est dit. A ce soir, M. Frédéric !

— A bientôt, Benoîte !

Resté seul, M. Gerfault appela son domestique.

Il lui donna l'ordre de s'occuper, tout aussitôt, de préparer son bagage et de commander une voiture.

Puis, plus fort, vraiment, tout rasséréné, il sortit, dans le jardin, où, appuyé sur une canne, il se promena au soleil et se dit :

— Je serai, vraiment, tout aise de revoir le « petiot », mon élève.

Et il ajouta, bientôt :

— Que le ciel lui épargne mes souffrances !

Il s'assit sur un banc, près d'une corbeille de fleurs, et demeura là, pensif.

— Chère Marguerite ! murmura-t-il, tout à coup. Bientôt, bientôt ! Je t'aurai rejointe !



... UN HOMME, INCONNU, L'ABORDA. (PAGE 284.)

VII

LE VOYAGEUR

De retour à l'auberge du Cygne, après sa conversation avec Frédéric Gerfault, Benoîte fit part à Félicien de ce qui s'était passé au château.

Tout d'abord, très péniblement impressionné par les dires de sa femme, relativement à l'état de santé de « son lieutenant », Alcide ne tarda pas à reprendre espoir et courage.

— Bah! dit-il. Ça lui est arrivé, souvent, depuis dix ans, de paraître aussi abattu.

Bernard lui manque. Il s'ennuie, voilà la vérité.

Il a raison, le voyage le distraira.

Il passera quelque temps avec nous, à Is-sur-Tille, chez le « petiot », et il reviendra, tout gaillard, aux Saulaies.

Aussi, il a voulu vivre seul! Ça lui plaisait!... Drôle d'idée!...

Certes, la solitude est bonne; mais pas trop n'en faut!...

Et puis, à l'idée de changer de place, de voir Bernard, le bon Félicien se sentait tout guilleret.

Il ne se « tourneboula » pas le « tempérament » plus longtemps au sujet de Frédéric.

— Lui, mourir... à son âge!... Allons donc!... La Benoîte exagère!...

Le bon Dieu ne serait pas juste s'il prenait si tôt mon lieutenant!... se répétait Alcide.

Lors, et pendant que sa femme s'occupait, activement, des préparatifs du départ, il appela son premier garçon, Joseph Billot, en qui il avait toute confiance.

Joseph comparut par-devant le patron.

C'était un petit homme trapu, vigoureux — à la frimousse éveillée — un jeune gars intelligent et honnête, pour tout dire.

— Joseph, approche, mon vieux! lui dit Félicien, plein de bienveillance.

— Voilà! Voilà, patron! Qu'y a-t-il pour votre service?

— Tu sais que j'ai de l'estime pour toi? Je te l'ai dit souvent!

— Et elle est bien placée, patron; je m'en vante! Foi de Joseph Billot, qui est mon nom, je vous suis tout dévoué!

— J'en suis sûr! Et je vais t'en donner la preuve! Une preuve indéniable!

— Tant mieux! Voyons! Je vous écoute, patron; je suis tout ouïes!

— Pour des raisons graves, Joseph, sache que je vais m'absenter, pendant une quinzaine, avec Benoîte.

— Bah !

— Nous sommes obligés de faire un voyage. Eh bien ! mon vieux Joseph, pendant notre absence, tu resteras ici : c'est toi qui conduiras l'auberge du Cygne.

— J'en suis capable, patron. Ceci soit dit en toute modestie...

— A mon retour, tu me rendras des comptes.

— Tout à votre aise ! Laissez-moi vous déclarer que je vous remercie, patron, de la confiance que vous me témoignez ! Et vous irez loin, comme ça ?

— En Bourgogne.

— Chez M. Bernard, donc !

— Justement !

— Je l'aurais deviné, patron. Eh bien ! vous pouvez partir.

L'auberge marchera tout comme si vous y étiez.

Là-bas, vous pourrez vous donner du bon temps et dormir sur vos deux oreilles.

— C'est dit. Tu m'écriras tous les deux jours et tu me tiendras au courant de ce qui se passera.

— Convenu. Et quand partirez-vous?

— Ce soir. A cinq heures une voiture amènera ici mon lieutenant, M. Gerfault ; il dînera avec nous et nous partirons ensemble.

Oui, oui, M. Frédéric sera du voyage.

C'est tout ce que j'avais à te dire, mon vieux Joseph.

A présent, occupe-toi du dîner.

Tu sais que mon lieutenant aime l'omelette aux fines herbes. Tu nous en serviras une soignée.

Tu y ajouteras un caneton aux olives et tu monteras, de la cave, trois bouteilles de Fleury. Va.

— Suffit !

Joseph s'éloigna.

Félicien rejoignit Benoîte pour s'occuper de sa malle, c'est-à-dire de la caisse dans laquelle il comptait emporter son bagage, car Félicien, peu voyageur, et pour cause, — l'auberge le retenant — n'avait pas de malle.

Il y fourra une véritable cargaison de linge et d'habits tout comme s'il s'était embarqué pour un voyage au long cours.

— Mais pourquoi tout cela ? lui demanda Benoîte, qui était entrée dans la chambre pendant l'opération, et qui était restée stupéfaite devant un pareil amoncellement d'objets inutiles.

— Dame, ne suis-je pas le père adoptif de Môssieu Bernard, ingénieur des eaux et forêts !

Il faut que je lui fasse honneur !

Je ne peux pas me présenter chez lui dans une tenue négligée.

Ses préparatifs l'occupèrent longtemps — au grand déplaisir de Benoîte, qui lui reprocha, plusieurs fois, d'être trop tatillon.

Depuis que le départ avait été décidé, Alcide ne tenait plus en place.

Il bouillait d'impatience ; il avait hâte qu'on se mît en route.

A cinq heures précises, comme il guettait l'arrivée de Frédéric, depuis une demi-heure, il vit venir, au loin, une voiture qui s'arrêta bientôt devant l'auberge.

M. Gerfault en descendit, non sans peine et aidé par Alcide.

— Oh ! Oh ! se dit Félicien en le voyant. Benoîte n'avait pas exagéré : il est bien bas, le digne homme !

De voir son lieutenant dans cet état, ça lui faisait un effet !...

Tonnerre ! Il en resta tout bouleversé.

On se mit à table aussitôt.

Une heure après, les bagages de Félicien et de Benoîte ayant été hissés sur la voiture de Frédéric, on prit congé de Joseph, à qui Félicien fit, encore, quelques dernières recommandations, et les voyageurs partirent.

— Bon voyage ! cria Joseph.

— Merci !

La voiture s'éloigna.

* * *

Ce même jour, vers neuf heures, après dîner, comme Joseph Billot prenait le frais, en fumant une pipe, assis sur un banc de pierre, devant l'auberge, un homme, inconnu dans le pays, l'aborda.

— Est-ce que ce n'est pas ici l'auberge du Cygne? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Joseph. La nuit est lumineuse, et, pourtant, c'est vrai, on ne peut pas lire l'enseigne, qui vous eût indiqué que c'est bien ici l'auberge du Cygne, la plus vieille auberge du pays, tenue, longtemps, par M. Lacoste, en dernier lieu par Remy Lacoste, et, présentement, par M. Félicien Martenot, mon patron, que j'ai l'honneur de remplacer, ici, pour le quart d'heure.

L'homme fit un mouvement.

— L'auberge du Cygne est tenue, actuellement, par Félicien Martenot?... demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— L'ancien jardinier de la baronne de Nolay de Noirmont ?

— Tout juste !... Je vois que monsieur le connaît...

Il y eut une minute de silence ; l'inconnu reprit :

— Est-ce que je peux voir M. Félicien Martenot? interrogea-t-il.

Et il attendit la réponse de Joseph, anxieusement.

— Il y a quelques heures je vous aurais répondu « oui! » fit Joseph, mais, à présent...

— A présent?

— Je suis forcé de vous dire : « Impossible! »

— Pourquoi donc?

— Bédame, parce que le patron est parti en voyage, il y a deux heures, avec le châtelain des Saulaies, M. Frédéric Gerfault.

— M. Frédéric Gerfault? interrogea-t-il. Le châtelain des Saulaies?

— Oui. Est-ce que vous le connaissez?

— Je l'ai connu. Et, quand reviendront-ils?

— Oh! pas avant une quinzaine.

— Mais, savez-vous où ils sont allés?...

— Oui... certes!... Je suis l'homme de confiance de mon patron, monsieur Felicien... Il n'a rien de caché pour moi...

— Alors, vous me rendriez service en me renseignant à ce sujet, mon ami!... Il est urgent que je voie votre patron!... Il s'agit de choses très graves.

Joseph réfléchit un instant; puis, il répliqua :

— Pourquoi ne vous renseignerais-je pas? Je ne vous connais pas, c'est vrai... je n'ai pas cet honneur. Mais, qui que vous soyez, il n'importe. Mon patron n'a rien à craindre de personne. Je peux donc bien vous dire que M. Félicien Martenot, sa femme, madame Benoîte, et son ex-lieutenant aux francs-tireurs, M. Gerfault, sont allés en Bourgogne.

— En Bourgogne?

— Oui, à Is-sur-Tille, où demeure M. Bernard.

— M. Bernard?

— Oui, c'est le fils de M. Martenot. Un môssieu, ancien élève de l'École polytechnique, actuellement ingénieur du gouvernement.

L'inconnu demeura pensif, un instant; puis, il reprit :

— Pouvez-vous me donner une chambre pour cette nuit?

— Certes!

— Alors, veuillez me conduire. Je suis las et je serai fort aise de me reposer.

— Je suis tout aux ordres de môssieu.

Joseph pénétra dans l'auberge, où l'inconnu le suivit.

— Môssieu a dîné?

— Non.

— A cette heure, alors, môssieu veut-il prendre quelque chose?

— Oui, un peu de viande froide et du vin.

— Je vais servir môssieu pendant qu'on préparera la chambre.

Joseph alluma une lampe.

Il appela une servante, à qui il donna l'ordre de porter la petite valise du voyageur dans la chambre qu'il devait occuper, au premier.

Puis, il lui servit à dîner, non sans jeter, de temps à autre, un regard investigateur sur cet étrange individu.

Or, c'était un homme de cinquante ans, environ, d'assez haute taille, et vigoureux encore.

Sa face, amaigrie, portait la trace évidente de grandes souffrances physiques et morales.

Son front, très large, était tout strié de rides profondes!

Il était vêtu d'une sorte de vareuse, coiffé d'un chapeau mou, en feutre noir, et chaussé de gros souliers lacés.

Lorsqu'il eut mangé, avec appétit, il appela Joseph, et il l'interrogea de nouveau.

D'abord, sur Félicien; puis, et plus longuement, sur Bernard, et, enfin, sur Frédéric Gerfault.

Il était près de onze heures lorsqu'il se retira dans sa chambre, après avoir dit à Joseph :

— Merci de votre complaisance! Les renseignements que vous m'avez fournis me seront très utiles. Je partirai, demain, de bonne heure!

Resté seul, Joseph demeura pensif, préoccupé.

— Comme il est curieux, ce voyageur!... se dit-il. Jamais je n'ai vu le pareil.

Malgré sa tenue de pauvre, il est « très distingué ». Qui diable peut-il être?

Pourquoi toutes ces interrogations? J'ai eu tort, peut-être, de le renseigner aussi exactement!

Pourvu que le patron ne me blâme pas d'avoir trop jasé! Bah!

Le patron n'a rien à craindre de personne ni rien à cacher.

Puis, réfléchissant :

— Ce voyageur ressemble, en plus âgé, à quelqu'un que je connais... A qui donc?

Joseph, qui était las après cette journée fatigante, passa, à son tour, dans sa chambre.

Vainement, il s'était creusé la cervelle pour répondre à cette interrogation qu'il se posait, sans cesse :

— A qui donc ce voyageur ressemble-t-il?

Soudain, il s'écria, triomphant :

— Eh! parbleu! c'est à M. Bernard qu'il ressemble! Oui, oui, c'est bien à M. Bernard!

Le fils du patron est son vivant portrait, en jeune, bien entendu.

Voilà qui est étrange!

Sur cette donnée, son imagination travailla.

— Il faut absolument que je sache qui il est, se dit-il. Comment m'y prendre?

Si je l'interrogeais à mon tour!

Mauvais moyen! Il est, assurément, moins bavard que moi!

Il ne me dira que ce qu'il voudra dire!

Bon! j'ai trouvé.

Je lui ferai écrire son nom sur le registre de l'auberge, selon le règlement.

Diable! Encore un mauvais moyen!

Il écrira un faux nom s'il ne lui plaît pas de faire connaître le véritable.

N'y pensons plus! Ce soir je suis fatigué.

Je trouverai demain!... Demain, il fera jour.

La nuit, je n'ai pas d'idées : je suis bête comme une oie.

. . . .

Le lendemain matin, vers sept heures, Joseph se leva.

Il avait fait la grasse matinée.

Quand il parut dans la salle basse de l'auberge, il appela la servante, qui était sur pied depuis longtemps.

— Le voyageur qui est arrivé, ici, hier soir, vers neuf heures, n'est pas descendu encore? lui demanda-t-il.

— Si fait!

— Comment? fit Joseph ahuri. Est-ce qu'il est parti, déjà?

— Oui dà.

— Bigre de bigre!

La servante s'expliqua :

— Le voyageur est descendu de sa chambre vers cinq heures et demie.

Il faisait petit jour. Il m'a dit :

« — Combien dois-je?

— Est-ce que monsieur part tout de suite?

— Oui.

— Sans rien prendre?

— Oui. »

Alors, comme je ne voulais pas vous déranger, monsieur Joseph, je lui ai fait son compte :

Dîner... coucher... cinq francs!

Il m'a donné six francs et il est parti.

— Tonnerre! s'écria Joseph, furieux, je suis floue!

— Comment?

— Fichez-moi la paix! Ça ne vous regarde pas. Imbécile que je suis!

La servante, stupéfaite, l'écoutait en se demandant si Joseph n'était pas devenu fou, subitement.

— C'est égal, poursuivit Joseph, tout ça c'est louche!

Il faut que je fasse part de ces choses au patron, et immédiatement, encore.

Il s'installa devant une table, et il écrivit, séance tenante, à Félicien Martenot, chez M. Bernard, à Is-sur-Tille, près Dijon (Côte-d'Or).

— Bien sûr, c'est un mouchard! se répétait l'infortuné Joseph, en portant, en personne, sa lettre à la poste.

Et il ajoutait :

— Tout de même, c'est stupéfiant! Parti sans crier gare!

Allez donc le rechercher, à présent!

Le plus curieux de l'aventure, c'est que le mouchard, qui m'a si bien tiré les vers du nez, ressemble si fort à M. Bernard!

VIII

LA LETTRE DE JOSEPH

Depuis deux jours, Félicien, Benoîte, et Frédéric Gerfault étaient installés dans la petite villa habitée par Bernard, près d'Is-sur-Tille.

Benoîte avait été bien heureuse en constatant, dès son arrivée chez son enfant d'adoption, que sa lettre avait dit vrai : qu'il était à peu près complètement rétabli, et que sa blessure n'aurait pas de suites fâcheuses.

La surprise du jeune homme, en voyant entrer, chez lui, à l'improviste, son maître, M. Gerfault, et ses parents adoptifs, Félicien et Benoîte, avait été aussi grande qu'agréable — cela va sans dire.

La joie très vive que M. Gerfault avait éprouvée à revoir Bernard, avait eu, sur lui, une très salutaire et très bienfaisante influence : il se sentait plus fort depuis qu'il était arrivé chez son élève aimé.

Ce matin-là, Félicien, qui s'était levé de bonne heure, et qui était allé se promener dans la campagne, en fumant sa pipe, avait rencontré le facteur rural, qui lui avait remis une lettre de Joseph — une longue lettre de quatre pages.

Félicien, de retour à la maison, avait, aussitôt rejoint Benoîte : Histoire de lui lire la lettre qu'il venait de recevoir.

Lecture faite de cette lettre, les époux causèrent.

— Qu'est-ce que ce mouchard est venu faire chez nous ? demanda Félicien.

Benoîte sourit.

— Est-ce bien un mouchard ?

— Joseph l'assure !



CHEMIN FAISANT, NOUS L'AVONS RENCONTRÉE. (PAGE 290.)

— Bah ! Joseph ne sait ce qu'il dit !

— Mais ce fait que le mouchard ressemble à Bernard ne t'étonne donc point ?

— C'est un effet de l'imagination de Joseph !

— Alors, ça ne te semble pas étrange ? Ça ne t'inquiète pas ?

— Non, pas du tout ! Je sais ce que c'est.

Pour le coup, Félicien n'en revenait pas !

— Tu sais ce que c'est ! Par exemple, voilà qui est fort. Explique-toi, alors ? Moi, je n'y comprends goutte !

— Voilà, c'est que... moi... j'ai reçu, du « petiot », des confidences, qui me permettent de voir clair en la question.

— Le petiot ? Des confidences ? Quel rapport y a-t-il entre Bernard et le mouchard qui a fait bavarder, si longtemps, cet imbécile de Joseph... sur notre compte, sur celui de Bernard et sur celui de mon lieutenant ?

— Un très grand rapport. Tu vas comprendre ! Sache que le petiot est amoureux.

Alcide-Félicien s'esclaffa.

— Ah ! bah ! fit-il, tout gaillard, Voyez-vous ça !... Dam, ça devait arriver !.,. C'est permis à son âge ! Et de qui ?

— D'une jeune fille du pays !

— Va bien !... Riche ?

— Bernard n'en sait rien ! Il croit, au contraire, qu'elle est pauvre, plutôt.

— C'est égal, il est assez riche pour deux, ainsi que je le disais, l'autre jour, à maître Roberval.

Et la jeune fille — car c'est une jeune fille, j'imagine ?

— Elle a vingt ans.

— C'est le bon âge. La jeune fille, donc... est-elle jolie ?...

— Très jolie... ou, plutôt, très gracieuse. Je la trouve adorable.

— Comment ! Tu l'as vue ?

— Oui, hier. J'étais allée, avec Bernard, à Is-sur-Tille.

Chemin faisant, nous l'avons rencontrée.

C'est au retour que Bernard m'a prise à part et m'a dit qu'il ne désirait qu'une chose au monde : être son mari.

— Va bien !... Le pauvre !... On le mariera !

Et on fera une noce un peu distinguée ! J'y danserai !

Dame, ça sera probablement pour la dernière fois de ma vie.

Et cette jeunesse, elle est de bonne famille, j'imagine ?

— De famille très honorable.

— Parfait ! Mais est-ce qu'elle aime notre Bernard, cette fillette ?

— Le petiot le croit.

— Il n'en est pas sûr ?

— Non. Il ne lui a rien dit encore.

Félicien se mit à rire.

— C'est singulier ! fit-il. Quand on aime, c'est toujours comme ça ! On n'ose plus parler !

Dire que j'ai été bête comme ça, jadis ! T'en souviens-tu, ma Benoîte ?

Il y avait belle lurette que je t'aimais à en perdre le boire et le manger que je n'avais pas encore osé te le dire !

Tout de même, quelle bonne idée nous avons eue de venir ici, à présent!

D'entendre parler de choses d'amour, de gens qui s'aiment, parole, ça me rajeunit. J'ai vingt ans!

Benoîte, ma douce Benoîte, il faut que je t'embrasse.

Il prit sa femme à bras-le-corps et lui mit, sur les joues, deux retentissants baisers.

— Finis donc, grande bête! dit-elle en riant. Est-ce que c'est de notre âge?

Et Félicien répondit, gravement :

— Le cœur n'a jamais de rides, apprenez ça, ma femme.

Je vous aime, aujourd'hui, plus encore, peut-être, qu'il y a vingt ans.

Enfin, dis-moi, tout ça, c'est très joli; mais j'en suis pour ce que j'ai dit :

Quel rapport y a-t-il entre l'amour de Bernard pour la jeune fille en question et le mouchard qui a fait causer Joseph à Lagny?

— C'est bien simple : Tu comprends que les parents de la jeune fille, chez qui le petiot est reçu, n'ont pas été sans remarquer que Bernard aime ladite jeune fille.

De même, ils ont pu constater, — ils sont pour ça aux premières loges, — que la jeune fille aime Bernard.

— Ce en quoi elle démontre son bon goût! Mais, poursuis?

— Or, si l'union de Bernard et de la jeune fille agrée aux parents de celle-ci, ils ont tenu, sans doute, à avoir des renseignements précis sur les parents du futur, du prétendu, du « petiot ».

— J'y suis! C'est sûr! Tu es rudement forte, Benoîte! Ma parole, je n'aurais jamais deviné ça, par exemple! Oui, c'est clair. Celui en qui cette brute de Joseph a vu un mouchard n'était qu'un envoyé des parents de la jeune fille.

C'est clair comme de l'eau de roche! Farceur de Joseph, va! Il m'avait fichu un trac!

Depuis que j'ai reçu sa lettre, je me tourneboulais l'entendement pour chercher à deviner qui ça pouvait être.

Il m'est venu, à ce sujet, des idées bien baroques. Jamais tu ne pourrais t'imaginer ce à quoi j'ai pensé.

Figure-toi qu'un instant je me suis demandé, sérieusement...

— Quoi donc?

— Si l'homme, l'inconnu, le mouchard... un homme de cinquante ans au moins, — note ce détail, — un homme qui ressemble, en vieux, à Bernard...

— Eh bien?

— Non! jamais tu ne croirais...

— Parle donc?

— Eh! bien, je m'étais fourré dans l'esprit que c'était, peut-être... Je t'en prie, tiens-toi bien! — Oui! j'ai cru que c'était le vicomte Roger de Pardayant.

Benoîte resta rêveuse, un moment, au grand étonnement de Félicien.

— Quoi? fit celui-ci, tu ne ris pas comme une petite folle?

Benoîte ne lui répondit pas.

Elle avait été frappée, très fortement, des paroles de son mari.

— Après vingt ans!... murmura-t-elle... Est-ce possible?...

— Comment! dit Félicien, tu ne me trouves pas idiot d'avoir eu de pareilles pensées?...

Madame Martenot poursuivit, toujours sans répondre à Félicien :

— N'importe : la chose mérite d'être approfondie. Je n'aurais pas pensé à ça; il faut avertir M. Gerfault.

Et, s'adressant à son mari :

— Viens! Il faut que M. Gerfault soit prévenu, tout de suite, de ce qui se passe! C'est excessivement important. Viens!

Félicien, étonné d'abord, releva orgueilleusement la tête.

Il était triomphant.

— On n'est pas si bête qu'on en a l'air! déclara-t-il.

— Bah! répliqua Benoîte en riant... Pour une fois. Et puis, tu ne l'as pas fait exprès! N'importe, c'est grave!

Ils sortirent de la chambre qu'ils occupaient dans la maison de Bernard, et où s'était tenu ce colloque.

Dans le vestibule, ils rencontrèrent le valet de chambre de leur fils adoptif à qui ils demandèrent de prévenir M. Gerfault qu'ils désiraient lui parler, sur-le-champ.

— M. Gerfault est enfermé, présentement, avec monsieur, dans son cabinet, répondit le valet... Monsieur a recommandé qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.

— Bah! dit Félicien. La recommandation n'est pas pour nous, mon ami! Veuillez informer Bernard...

Benoîte l'interrompit.

— Laissons-les causer! dit-elle. Ne les dérangeons pas!

Puis, s'adressant au valet :

— Nous reviendrons... plus tard! fit-elle.

Et elle entraîna Félicien dans le jardin, où elle s'expliqua :

— Le petiot m'avait prévenue qu'il parlerait, ce matin, à M. Gerfault. Il doit lui révéler ce qu'il m'a dit hier... et le prier d'aller demander, pour lui, la main de la jeune fille.

Voilà pourquoi je n'ai pas voulu qu'on les dérangeât.

Je ferai connaître, plus tard, la chose en question à M. Frédéric. Ce n'est pas urgent, après tout.

Les époux Martenot s'assirent, sur un banc, dans le jardin.

Ils causèrent de l'avenir de celui qu'ils aimaient plus que tout au monde.

— Tout de même, fit Benoîte, si, par un de ces hasards étranges, mais qu'on peut constater parfois, le... « mouchard », c'était bien M. le vicomte Roger de Pardayant... il reviendrait à pic !

Sans compter, que, pour l'héritage, les délais légaux ne sont pas expirés, encore, et que le vicomte entrerait en possession de la fortune de sa tante, la baronne de Nolay de Noirmont...

Peut-être que M. de Pardayant reconnaitrait son fils... notre petiot...

Alors, il serait vicomte et richissime!

— C'est pour le coup que mademoiselle serait heureuse, là-haut!... ajouta Felicien.

— Oui... mais, reprit Benoîte, après un instant de silence, vicomte... richissime!... N'y aurait-il pas, entre lui, dès lors, et celle qu'il aime, une trop grande distance? Ne serait-ce pas pour le malheur de notre enfant?

— Bah!... ne pensons pas à ça, ma femme!... dit Félicien... Moi, je suis sûr que le petit sera heureux! J'ai confiance! Ses parents ont beaucoup souffert : le bon Dieu doit à sa race une compensation... Il l'aura!...

IX

DEMANDE EN MARIAGE

Ce jour-là, le docteur Marc Henault rentra au logis, pour déjeuner, après avoir visité plusieurs malades, dans Is-sur-Tille et aux environs ; il dit à Rosalie :

— Servez tout de suite! Je suis très pressé!... Je dois aller loin, aujourd'hui... Il faut que je voie dix malades...

Un fort picotin à Carabi : il aura besoin de toutes ses forces!

Pauvre Carabi, il devra faire ses huit lieues, au moins, avant sept heures!

Rosalie servit donc.

Puis, elle appela ces dames, et elle sortit pour donner, à Carabi, le picotin commandé.

Noémie, Louise et le docteur se mirent à table.

Soudain, Rosalie reparut.

— Le domestique de M. Bernard vient d'apporter cette lettre pour môssieu! dit-elle... Il paraît qu'il y a une réponse...

Le docteur prit la lettre.

Noémie pâlit et Louise se troubla.

M. Hénault, ayant lu la lettre, se leva, et dit à Rosalie :

— Je vais écrire, dans ma chambre, la réponse à cette lettre.

Dites au domestique de M. Bernard qu'il attende, et offrez-lui de boire un verre de vin.

Puis, s'adressant à Noémie et à Louise :

— Excusez-moi, ajouta-t-il. Je reviens à l'instant! N'attendez pas mon retour : mangez!

Il passa dans sa chambre, d'où il revint, bientôt, rapportant une lettre qu'il remit à Rosalie, pour le domestique de Bernard.

Le déjeuner s'acheva.

Comme d'habitude, chez le docteur, il n'avait guère duré qu'un quart d'heure.

Louise remonta à sa chambre.

Noémie et M. Hénault restèrent seuls.

— Il faut que je te parle, dit le docteur à sa cousine. Suis-moi, dans ma chambre : nous y serons mieux pour causer.

— Je vais atteler Carabi au tilbury, n'est-ce pas, môssieu? demanda Rosalie.

— Inutile, pour le moment!

— Môssieu était si pressé tout à l'heure!

— Je ne sortirai pas avant trois heures! Je vous préviendrai lorsqu'il sera temps de mettre le cheval à la voiture!

— Voilà un changement de front! murmura Rosalie.

Comme le docteur et Noémie sortaient de la salle à manger, M. Hénault rappela la servante.

— J'attends une visite, lui dit-il. Vers deux heures, un monsieur... que vous ne connaissez pas, se présentera, ici, et demandera à me parler : vous l'introduirez, aussitôt, près de moi.

— Bien, môssieu!

Rosalie débarrassa la table.

— Ça, c'est inouï!... par exemple... se dit-elle... Depuis que je suis au service de M. Hénault, pareil fait ne s'est jamais produit!

Bien sûr, il y a anguille sous roche! Tout ça, c'est rapport à la lettre de M. Bernard!

Mais, pourquoi diable M. Bernard écrit-il, puisqu'il a, ici, ses petites et ses grandes entrées, à toute heure!

Le docteur, cependant, s'était enfermé, dans sa chambre, avec Noémie.

— Qu'est-ce donc que cette lettre de M. Bernard que tu as reçue? demanda celle-ci.

— Lis! répondit M. Hénault en donnant la lettre à sa cousine.

La lettre de Bernard était ainsi conçue :

« Cher monsieur Hénault,

» Je vous ai prévenu de l'arrivée inattendue, chez moi, de mes parents adoptifs et de mon maître bien aimé : M. Frédéric Gerfault.

» Je viens d'avoir, avec celui-ci, une conversation à la suite de laquelle je dois vous demander un service.

» Pour une raison importante et que vous connaîtrez, M. Gerfault désire vous voir, aujourd'hui même, si cela est possible.

» Il compte se présenter chez vous, vers deux heures; pouvez-vous et voulez-vous le recevoir?

» Si, non, veuillez fixer, vous-même, un rendez-vous, pour le jour et l'heure qui vous conviendront le mieux; au contraire, répondez-moi que vous attendez mon maître.

» Présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à madame Noémie et à mademoiselle Louise, et croyez-moi, bien cordialement, tout à vous.

» BERNARD. »

— Et, tu as repondu... demanda Noémie.

— Que j'attendrais, aujourd'hui même, M. Frédéric Gerfault, à deux heures...

Donc, aujourd'hui, ma chère Noémie, M. Gerfault va demander, pour M. Bernard, la main de Louise.

Sa visite, ici, n'a pas d'autre but, certes!

— C'est évident!... Or, que lui répondras-tu?

— Je tiens, d'abord, à avoir ton avis sur la question!

Voyons, ma chère Noémie, sois courageuse, sois forte; je suis là...

— Ainsi que je le prévoyais, l'autre jour, mon bon Marc, l'heure décisive est proche!

Le moment où nous sommes, est, certes, l'un des moments les plus terribles de ma vie!

Il devait arriver, et, dès longtemps, je m'y suis préparée!

Tu me trouveras donc forte et prête à accomplir, jusqu'au bout, mon devoir de mère, si pénible qu'il doive être pour la femme!

Noémie avait prononcé ces paroles avec une noblesse telle, que Marc, très profondément touché, la regarda, plus que jamais, avec une respectueuse admiration.

Elle reprit :

— Tu agiras, dans cette circonstance, comme tu voudras, mon ami : je suis sûre que tu feras tout ce qu'il faudra faire pour assurer le bonheur de Louise... Quant à moi, qu'importe?

— Je compte recevoir la demande de Bernard sans prendre aucun engagement : j'attendrai les explications que M. Gerfault me donnera en ce qui touche au passé de son élève, ou, pour mieux dire, en ce qui regarde sa famille.

A ce sujet, nous n'avons, effectivement, que des données vagues.

Je crois que nous ne devrons faire connaître notre secret, loyalement, que lorsque les choses, ayant été bien étudiées, bien élucidées, poussées aussi loin que possible, nous en serons arrivés à la veille d'une conclusion quelconque.

D'ailleurs, nous avons, devant nous, de fort honnêtes gens, et, quand le moment sera venu, nous pourrons, je le crois, nous confier à eux, sans crainte.

Dans tous les cas, ils garderaient ce secret terrible, que notre droiture ne nous permet pas de leur cacher, en pareille circonstance.

A ton avis, les choses doivent-elles se passer ainsi?

— Oui!

— Bien! L'heure de la visite annoncée approche. Il faut que tu rejoignes Louise. Elle a deviné, c'est sûr, comme nous, le motif de la lettre de Bernard, c'est pour cela qu'elle nous a laissés seuls, après le déjeuner; elle avait pressenti que nous aurions à causer ensemble. Va donc, ma chère Noémie, et compte sur moi!

Le docteur embrassa, tres tendrement, sa cousine, et lui dit, de sa voix si douce :

— Courage!... Bientôt, je le sens, j'en suis sûr, tu auras, enfin, cessé de souffrir! Va, va, pauvre martyre!

Noémie se retira et rejoignit Louise qu'elle trouva, dans sa chambre, toute rêveuse, à ce point qu'elle n'entendit pas sa mère entrer chez elle.

A deux heures précises, un vigoureux coup de cloche retentit et fit sursauter Rosalie, qui tricotait des bas dans la maison.

— Ce doit être le môssieu attendu, fit-elle.

Lors, elle alla ouvrir.

Le visiteur, c'était bien Frédéric Gerfault.

Ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre, Rosalie l'introduisit, immédiatement, dans le cabinet du docteur... après quoi elle reprit son ouvrage interrompu, en se répétant :

— Pour sûr, il se passe ici quelque chose!

. . . .

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit le docteur Marc Hénault à Frédéric.



— JE SUIS M. FRÉDÉRIC GERFAULT... (PAGE 297.)

Il lui indiqua un siège près de son bureau.

M. Gerfault prit, le premier, la parole.

— Je suis M. Frédéric Gerfault, commença-t-il... Vous savez que j'ai été le maître de Bernard, à qui vous avez bien voulu faire si bon accueil, depuis son arrivée en ce pays.

— Je sais que M. Bernard vous doit beaucoup, monsieur, fit le docteur. Il nous a parlé de vous, quelquefois, et, toujours, en des termes qui

prouvent toute l'affection sincère, presque filiale, qu'il vous porte, et la profonde reconnaissance qu'il vous garde pour les paternels services que vous lui avez rendus.

Frédéric s'inclina, et reprit :

— Je dois vous faire savoir, d'abord, monsieur, comment il se fait que je me trouve, actuellement, à Is-sur-Tille, après quoi, j'en arriverai au motif de ma visite chez vous.

Il raconta comment Benoîte Martenot s'était maternellement alarmée en apprenant l'accident qui était arrivé à Bernard, et comment le voyage des époux Martenot avait été décidé. Puis, il poursuivit :

— Bernard me considère comme son meilleur ami, je dirais presque comme son père, et, bien que M. Félicien Martenot, qui est, en quelque sorte, son père adoptif, se trouve également ici, Bernard a souhaité que je fisse la démarche qui m'a amené chez vous... dans un but que je vais vous faire connaître...

— Dites, monsieur?

— J'irai droit à ce but...

— J'écoute...

— Madame Noémie, qui demeure ici, avec vous, et qui est votre parente, je crois, a une fille : mademoiselle Louise.

Or, Bernard aime mademoiselle Louise, et m'a chargé de venir, en son nom, vous demander sa main...

— Je vous répondrai très franchement, monsieur : votre démarche ne m'étonne pas...

J'attendais la demande de M. Bernard, et je comptais qu'elle se produirait prochainement...

— Voilà qui me met à mon aise, et qui me donne espoir que ma demande sera favorablement accueillie, ce dont je serai vraiment charmé.

Donc, en principe, la proposition vous agrée?

— Oui, certes, je ne saurais trop le répéter, j'ai de l'estime pour M. Bernard, et je suis fermement convaincu qu'il pourrait faire le bonheur de Louise.

Je le connais, je l'ai apprécié.

C'est un homme d'avenir, et, partant, un homme de valeur.

Si l'on juge du maître par l'élève, on doit avoir de vous, monsieur, une très haute opinion.

Frédéric s'inclina pour la deuxième fois.

Le docteur poursuivit :

— Lorsque M. Bernard s'est installé dans le pays, il fit une visite au curé d'Is-sur-Tille, un de nos meilleurs et de nos plus vieux amis, M. l'abbé Pierre Ruot, qui, un mois après, nous demanda la permission de nous le présenter.

Il fut accueilli par nous, et, dès ses premières visites ici, nous éprouvâmes, pour lui, la sympathie qu'il mérite.

Il y a quelque temps, je crus m'apercevoir que nos jeunes gens, M. Bernard et Louise, se voyaient avec plaisir.

Or, connaissant M. Bernard comme je le connaissais, j'étais en droit d'attendre, de sa part, la demande que vous avez bien voulu m'apporter, en son nom, aujourd'hui.

Je conclus : Je prends note de cette demande ; je la soumettrai à ma parente, la mère de la jeune fille, qui a, plus que moi, bien entendu, qualité pour répondre définitivement à M. Bernard.

Enfin, on consultera Louise, car — et bien que nous croyions qu'elle accepterait l'offre de votre élève — encore faut-il que nous en soyons sûrs.

Après quoi, j'aurai l'honneur de vous revoir et je vous rendrai notre réponse, quelle qu'elle doive être. Je pense que cette façon d'agir vous convient ?

— Parfaitement !... Cette entrevue ne pouvait être, selon moi, qu'une entrevue préliminaire...

Et quand pensez-vous que vous pourrez me revoir ?... Je vous demande pardon de mon insistance à ce sujet ; mais, ambassadeur dévoué, je suis forcé de me conformer aux vues de celui qui m'envoie...

Bernard est impatient de savoir à quoi s'en tenir !... Il faut l'excuser : il est très jeune, très ardent, très impressionnable !

Son impatience démontre surabondamment, d'ailleurs, l'amour qu'il éprouve pour mademoiselle Louise.

— Je vous demande quarante-huit heures !

— C'est convenu ! Dans quarante-huit heures, donc, nous nous reverrons.

— Oui !

— Ici ? Cela vaudra mieux, il me semble ?

— Si vous le voulez ! Donc, ici, après-demain, à la même heure !

— Voilà qui est entendu !

Il y eut un moment de silence, et Frédéric reprit :

— A présent, monsieur, il importe que je vous dise quelle est la situation exacte de celui qui prétend à l'honneur de s'unir à votre famille.

La connaissance de cette situation peut avoir, en effet, une influence sur la décision que vous prendrez, d'accord avec votre parente.

— Je vous écoute.

— Je ne vous dirai rien au sujet de la situation de Bernard en tant qu'ingénieur.

Vous savez quelle elle est et quel rang elle lui donne, quel avenir elle lui assure !

Je passerai tout de suite à ce qui concerne sa fortune.

Actuellement, et d'après un compte tout récemment établi par le notaire qui fait valoir ses biens : Mᵉ Roberval, à Meaux, il possède, en propre, environ quatre cent mille francs, qui, joints à son traitement, lui assurent, d'ores et déjà, plus de vingt-cinq mille francs de rente.

— Louise sera beaucoup moins riche! dit le docteur.

— Il n'importe ! répliqua Frédéric. Je poursuis : De plus, et je vous le dis confidentiellement — Bernard, lui-même, l'ignore — j'ai fait mon testament, il y a quelques jours... or, par ce testament, je lui lègue la totalité de ma fortune qui peut s'élever, à peu près, à trois millions.

Je suis sans parents, je ne frustrerai donc personne.

Mon testament ne sera point attaqué, par conséquent.

J'ai voulu que cette fortune appartienne à celui que j'aime le mieux en ce monde, et que je considère comme mon meilleur ami.

Ne cherchez pas à ce fait une signification quelconque.

En effet, et je vous en donne ma parole d'honneur : Bernard ne me touche en rien.

On a dit mille sottises au sujet de mes excellents rapports d'amitié avec Bernard !...

Les malveillants ne manqueront pas de faire courir des bruits imbéciles à ce sujet quand ils sauront que j'ai institué le jeune homme comme mon légataire universel.

Tout ce qui a été dit, tout... est faux !... Et non moins faux sera tout ce qu'on pourra dire encore!

C'est qu'il plane, sur la naissance et la famille de Bernard, un mystère, qui n'a point été approfondi, parce que ceux qui connaissaient la vérité n'avaient aucun besoin de la crier sur les toits !...

Ils l'ont gardée...

Ce n'était point, d'ailleurs, un secret bien difficile à pénétrer.

Pour apprendre toute la vérité, il ne fallait que faire quelques recherches...

On eût su, bientôt, à quoi s'en tenir, fort exactement.

Or, ce secret... au point où nous en sommes... il faut que je vous le fasse connaître... loyalement : je considère que c'est un devoir...

— Dites?

— Bernard, qui se nomme officiellement, comme vous le savez, sans doute : Bernard Grisier, est un enfant naturel, reconnu seulement par sa mère...

Avant de prononcer ces paroles, Frédéric avait fixé un regard scrutateur sur le docteur Hénault, qui ne sourcilla pas.

Après avoir fait cette première confidence, Frédéric s'arrêta,

comme s'il avait attendu quelque objection de son interlocuteur.

— Poursuivez! dit seulement le docteur Hénault.

— Je suis fort heureux de constater que cette révélation ne vous effarouche pas.

— Comment...

— Bernard, à ce sujet, était fort inquiet.

Je ne suis pas arrivé à le rassurer tout à fait, en lui disant que le préjugé qui attachait, jadis, une sorte de déchéance morale aux enfants naturels, n'est plus en faveur que devant la loi, hélas! qui, tout en leur demandant autant qu'aux autres, je veux dire aux enfants légitimes, en leur imposant les mêmes devoirs, ne leur assure pas les mêmes droits, ce qui est inique, disons-le en passant.

— A ce sujet, monsieur, je pense que tout esprit juste doit être absolument d'accord avec vous!

— Donc, cette situation, étant connue, ne constituerait pas, à vos yeux, un empêchement à l'union projetée?

— En aucune façon!

— Mais, croyez-vous que votre parente, la mère de la jeune fille, partage votre opinion sur la question?

— Je vous en réponds.

— Bien! Je suis donc de plus en plus à mon aise pour vous faire connaître le reste.

— J'écoute?

— La mère de Bernard était demoiselle de compagnie d'une grande dame, vieille fille, richissime, qui l'avait recueillie orpheline, qui l'avait fait élever et qui l'aimait beaucoup.

La grande dame dont il s'agit — une baronne — avait un neveu... Ce neveu vit la jeune fille. Il l'aima. Il l'enleva. Il en fit sa maîtresse. Ils allèrent cacher leurs amours dans une petite maison que l'amant avait louée et où il avait installé l'ex-demoiselle de compagnie. Elle devint enceinte. Elle mit au monde Bernard.

Frédéric s'interrompit.

Le docteur Marc Hénault, depuis un instant déjà, écoutait, avec une sorte d'angoisse, très visible, le récit de M. Gerfault.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? demanda celui-ci.

— Rien! Rien! répliqua Marc. Poursuivez, poursuivez, je vous prie?

Frédéric reprit donc :

— L'amant de la jeune fille avait cru qu'il l'aimait. Il s'aperçut vite qu'il s'était trompé.

Il avait rencontré, dans le monde, une autre jeune fille pour qui il n'avait pas tardé à éprouver une ardente passion!

Il demanda sa main, qui lui fut accordée!...

Tous ces détails me sont connus parce que j'ai vécu, pendant plusieurs mois, durant la guerre, côte à côte avec le père de Bernard, qui, à cette époque, me raconta son histoire.

Le malheureux n'était point un méchant homme...

Partagé entre son devoir, vis-à-vis de sa maîtresse, et sa passion pour sa fiancée, il fut trop faible pour faire son devoir, c'est-à-dire pour céder aux suggestions de sa conscience, qui lui ordonnait de ne pas abandonner sa maîtresse...

Le docteur, de plus en plus agité, interrompit Frédéric :

— Il se conduisit donc en malhonnête homme. Mais l'histoire est banale! On voit se commettre, tous les jours, de pareilles lâchetés!

Frédéric, étonné de la virulente sortie de son interlocuteur, répliqua :

— Je suis moins sévère que vous, monsieur, — quoique, jusqu'à un certain point, je sois de votre avis, — oui, je suis moins sévère, parce que j'ai connu celui de qui vous parlez; parce que je sais comme il a souffert et comme il a expié !

Bref, il obéit à la passion qui le portait vers sa fiancée, et il n'eut pas le courage de prévenir sa maîtresse de ce qu'il comptait faire!

Or, celle-ci l'adorait!

Elle ne vivait que par lui et pour lui ! Par hasard, elle apprit la vérité.

Elle sut, un jour, que son amant devait signer, le soir même, son contrat de mariage avec sa fiancée, au cours d'une fête donnée à cette occasion dans l'hôtel du père de la jeune fille.

A ces mots, le docteur Marc Hénault se leva.

— Qu'avez-vous donc?... répéta Frédéric.

M. Hénault répondit d'une voix vibrante :

— Et, au cours de cette fête, la maîtresse délaissée apparut, tout à coup ; elle déposa son enfant, son bâtard, sur les genoux de la fiancée, en lui disant, affolée :

» C'est mon cadeau de noces! »

Puis, la malheureuse se tira un coup de revolver, et son sang jaillit, en rouges éclaboussures, jusque sur la robe blanche de la jeune fille.

— C'est cela!... C'est cela!... Comment connaissez-vous cette histoire ?

— Cette fiancée se nommait Noémie Besnarais, n'est-ce pas?

— Noémie Besnarais! répéta Frédéric stupéfait.

— Et l'amant de la morte c'était bien le vicomte de Pardayant?

— Roger de Pardayant, oui, vraiment! En vérité, je suis profondément surpris.

Le docteur Hénault, dont les yeux étincelaient, s'écria :

— Donc, M. Bernard est le fils du vicomte Roger de Pardayant?

— Oui !...

— Il fut recueilli et élevé par la tante du vicomte : mademoiselle la baronne de Nolay de Noirmont?

— Oui!... Mais, encore une fois...

— Eh! bien, monsieur, un mariage entre Louise et M. Bernard est impossible.

— Pourquoi donc?

— Vous le comprendrez quand je vous aurai dit le nom de ses parents.

— Or ce nom!...

— Madame Noémie, se nomme, de son nom de famille, Noémie Besnarais...

— La fiancée de Roger de Pardayant?

— Oui!...

— Mais...

— Je vous entends; ce fait ne saurait constituer un empêchement au mariage du fils de M. de Pardayant avec la fille de Noémie Besnarais.

— Sans doute.

– C'est ce qui vous trompe!

— Comment?

— Vous m'avez confié le secret de M. Bernard, il faut que vous connaissiez le nôtre. Quand vous le connaîtrez, vous jugerez.

— Dites-le donc?

— Ce secret est terrible!

— Quel qu'il soit, je vous jure que je ne le ferai connaître à qui que ce soit au monde.

— M. de Pardayant, qui est mort... et que j'eusse tué... certes, s'il n'avait point succombé, pendant la guerre... M. de Pardayant était un misérable. Vous ne savez pas toute son histoire. Je vais vous la faire connaître.

— Parlez?

— Il adorait sa fiancée, Noémie Besnarais.

— Il me l'a dit souvent, en effet!

— Or, à la suite du suicide de sa maîtresse, le soir de la signature de son contrat de mariage avec Noémie, celle-ci tomba malade.

Convalescente, après avoir failli mourir, elle se retira à la campagne, chez son père nourricier, qui dirigeait une ferme, en Champagne.

C'était peu de temps avant la déclaration de la guerre, en 1870.

Noémie revit le vicomte, qui l'avait poursuivie jusque dans sa retraite.

Elle lui signifia qu'elle ne serait jamais sa femme.

Elle lui dit :

« — Entre nous, désormais, toujours, je reverrai l'autre, la pauvre fille, qui s'est tuée, par amour pour vous, en ma présence. »

M. de Pardayant la quitta en la menaçant, et, notez ce détail... en lui déclarant qu'elle resterait responsable de tout ce qui arriverait.

Or, ce qui arriva est atroce...

— Atroce ?...

— Oui... Jugez-en : le misérable n'avait pas proféré de vaines menaces !...

Le hasard le remit en présence de Noémie, une nuit, dans une chambre d'auberge...

A ces mots, Frédéric devint effroyablement pâle...

— Dans une chambre d'auberge ?... répéta-t-il... Achevez, monsieur, achevez ?

— Pour des causes qu'il serait trop long de vous raconter, la jeune fille était seule. En attendant le retour de son père nourricier, qui l'accompagnait, et qui avait dû s'absenter de l'auberge, pour une raison majeure — elle s'était mise au lit.

— Après ? Après ? dit Frédéric, frémissant.

— Le misérable savait que la chambre où il pénétrait était située au premier étage d'un pavillon isolé; il savait que les gens de l'auberge, désorganisée, à la veille de la guerre, étaient tout bouleversés; il savait que les cris, les appels de sa victime ne seraient point entendus !

Oh ! le lâche avait bien combiné son plan...

Il pouvait commettre son crime impunément !...

Après avoir éteint la lumière que Noémie, qui veillait, avait gardée, il marcha vers le lit de la jeune fille, qui, épouvantée, jeta un cri et s'évanouit.

— C'est effrayant ! dit Frédéric.

— Quand elle revint à elle, M. de Pardayant avait disparu !

Mais la pauvre fille avait été souillée par le misérable !

Il s'était dit, sans doute :

— « Quand elle m'appartiendra, il faudra bien qu'on me la donne ! »

En mourant, la maîtresse de M. de Pardayant avait maudit son amant et celle qu'elle croyait être sa complice...

Or, la malédiction de la morte a pesé, terriblement, sur l'innocente créature !

Comprenez-vous combien elle a souffert !...

Je n'essaierai pas de vous retracer ces souffrances... comme femme et comme mère !...

Depuis tantôt vingt ans, cette martyre vit auprès de moi, et, seul, je sais quelles furent ses tortures !...

Cependant, j'attendais tout de l'avenir, je me disais, en songeant à elle :

« Au moins, elle sera heureuse un jour, par sa fille. »



... ET IL SE SAUVA... (PAGE 308.)

Et je me trompais... La morte n'est pas suffisamment vengée encore, sans doute !...

Elle trouve que l'expiation n'a pas été suffisante!...

Oh ! La fatalité, implacable, s'acharne sur certains êtres qu'elle frappe à coups réitérés!

Comprenez-vous, à présent, pourquoi le mariage de Bernard et de Louise est impossible?

Ces bâtards de M. de Pardayant sont frère et sœur du même père!

Frédéric, qui avait écouté le long récit du docteur Hénault, d'abord avec une vague inquiétude; puis, avec stupeur, et, enfin, avec épouvante... semblait atterré!

Livide, tremblant, la tête baissée, le regard fixe, il était comme écrasé sous un fardeau qui pesait lourdement sur lui!

M. Hénault, frémissant, tout à son récit, à travers lequel le passé s'était dressé, devant lui, dans toute son horreur, n'avait point vu ce qui se produisait autour de lui; il n'avait point examiné son interlocuteur; il ne s'était point rendu compte du changement effrayant qui s'était opéré en lui, soudain.

Ses yeux se portèrent, enfin, sur Frédéric, et, profondément surpris, — il s'écria :

— Mais, monsieur, c'est à mon tour de vous dire : « Qu'avez-vous donc? »

M. Gerfault releva la tête.

— Et c'est dans une auberge que le crime s'est accompli? demanda-t-il.

Il avait tenté un effort surhumain pour retrouver quelque force, et il y était parvenu — tant la volonté était puissante chez cet homme énergique.

— Oui, dans une auberge, répondit le docteur Marc Hénault.

— En quel pays?

— A Lagny.

— A Lagny! répéta Frédéric. Le nom de l'auberge, le connaissez-vous?

— Oui.

— Eh bien?

— Cette auberge était dénommée : Auberge du Cygne, et tenue par un nommé Rémy Lacoste.

Le tremblement nerveux qui secouait Frédéric augmenta d'intensité!

Il était visible que cet homme souffrait atrocement!

Presque mourant, ainsi qu'il l'avait indiqué, quelques jours auparavant, dans sa lettre adressée à Bernard et jointe à son testament, il venait d'être frappé d'un coup terrible qui devait encore abréger ses jours, déjà comptés.

Et, cependant, comme s'il voulait dépenser tout ce qu'il lui restait d'énergie pour la tâche qu'il avait à accomplir, il se leva.

Une légère rougeur colorait ses joues, ses yeux brillaient, allumés par la fièvre ardente qui le brûlait.

— Êtes-vous sûr que l'attentat dont votre parente a été l'infortunée victime ait été commis par M. de Pardayant? demanda-t-il d'une voix forte.

— Quel autre que lui eût pu commettre ce crime odieux? répliqua M. Hénault.

— Qui sait? fit Frédéric. Le hasard favorise parfois des événements terribles!

Et, comme le docteur, secouant la tête négativement, se disposait à déclarer qu'il ne doutait pas de la culpabilité de M. de Pardayant... Frédéric l'interrompit.

En un clin d'œil, cet homme prit une résolution définitive.

— Monsieur, dit-il, pour des raisons que vous connaîtrez, cette conversation m'a brisé!...

Je vous demande donc la permission de me retirer; mais, il faut que je vous revoie le plus tôt possible... aujourd'hui même!...

Demain... peut-être qu'il serait trop tard!...

Or, j'ai une révélation importante à vous faire... Il me reste une tâche à remplir.

Le docteur l'écoutait stupéfait.

Frédéric reprit :

— Je vais rentrer chez Bernard... Je me recueillerai, et, ce soir, à six heures, si vous le voulez bien, je reviendrai ici.

M. Marc Hénault voulut interroger Frédéric.

— Mais cette révélation, quelle est-elle? Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— Je vous répondrai ce soir!

— Pourtant!...

— Ménagez-moi, de grâce! J'aurai besoin de toutes mes forces et il ne m'en reste guère!

M. Marc Hénault n'osa pas insister davantage, quelque désir qu'il en eût.

— Est-ce convenu? Pourrai-je vous revoir ce soir, à six heures?

— C'est convenu. A six heures!

— D'ici là, pas un mot à qui que ce soit sur ce qui s'est passé entre nous.

— Mais... fit M. Hénault.

— Il le faut! reprit Frédéric. C'est indispensable. Vous me le promettez?

Le docteur hésita un instant.

— Je le promets! répondit-il enfin.

— Bien! fit Frédéric. Je vous remercie.

Et il ajouta :

— Espérez!... Le ciel veillait!... Espérez, monsieur.

Puis, il sortit.

Le docteur le reconduisit jusqu'à la porte de sa maison.

Là, les deux hommes se quittèrent.

Frédéric s'éloigna péniblement et disparut, enfin, au tournant de la route.

— C'est étrange! dit M. Hénault en rentrant dans sa maisonnette, très agité, perplexe. Quelle révélation veut-il me faire? Pourquoi ne l'a-t-il pas faite immédiatement? Que signifie ce mystère?

Madame Noémie, cependant, qui avait guetté la sortie de M. Gerfault, rejoignit son cousin.

— Eh bien? lui demanda-t-elle, tremblante.

Le docteur, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Frédéric, répondit:

— Notre entretien n'a roulé que sur des questions préliminaires! M. Gerfault doit revenir ici, aujourd'hui même, à six heures. Nous aurons, alors, une conversation définitive.

— Mais...

— Je ne puis rien te dire de plus, à présent, ma chère Noémie.

Et, le brave homme, pour se tirer d'embarras, chercha une échappatoire :

— Je suis désolé d'être forcé de te quitter; mais mes malades m'attendent!... Même, comme il faut que je sois de retour à six heures, je ne pourrai les voir tous! Je ferai seulement une tournée dans le pays! A ce soir!

Il prit sa canne, son chapeau, sa trousse, et il se sauva, littéralement — car son départ était plutôt une fuite.

— Il n'ose pas me dire tout de suite la vérité, pensa Noémie. Les projets ébauchés n'aboutiront pas!

Et, triste, elle passa dans le petit salon, où elle resta seule.

— Pauvre Louise! dit-elle. Elle adore ce jeune homme. S'il y a quelque empêchement à son mariage... Qu'arrivera-t-il? Oh! Dieu est injuste, vraiment! Il frappe les plus innocentes créatures!

X

LA FORTUNE DE BERNARD

Quand Frédéric Gerfault était parti de chez Bernard pour se rendre chez le docteur Marc Hénault, le jeune homme avait fait, avec lui, une partie du chemin.

Il ne l'avait quitté que lorsqu'ils s'étaient trouvés en vue de la maisonnette du docteur.

Et, tandis que Frédéric poursuivait sa route, Bernard était revenu chez lui, à pas lents, pensif, préoccupé, inquiet.

C'est que, de cette conversation que son maître allait avoir, là-bas, chez M. Hénault, tout son bonheur à venir devait dépendre.

A cette heure décisive, il se disait qu'il y avait, contre lui, des motifs capables de s'opposer à l'uniotée.

Jusque-là, tout occupé de son amour, il n'avait point vu les difficultés qu'il apercevait, à présent, et son imagination, qui les grossissait, les lui représentait comme devant être insurmontables.

D'abord, sa situation d'enfant naturel !

Il avait beau se dire que le docteur Hénault n'était pas homme à lui faire un crime d'un passé dont il n'était pas responsable; il avait beau se dire que son maître, M. Frédéric Gerfault, lui avait démontré, le matin même, qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer, à ce sujet — il se répétait que cette situation pouvait constituer un obstacle entre Louise et lui!

Tout en cheminant, inquiet, troublé, mal à l'aise, il songeait à ces choses qui faisaient se reporter sa pensée vers son passé, vers sa mère, morte si tragiquement.

Oh ! sa mère, il y pensait souvent.

Quand il avait atteint l'âge de raison, un jour, Benoîte lui avait tout dit.

Comme il avait pleuré, ce jour-là !

Benoîte, pourtant, l'excellente créature... lui avait raconté le passé avec tous les ménagements possibles!

N'importe! Le pauvre Bernard avait reçu un coup terrible...

Il devait garder, pendant toute sa vie, le souvenir des souffrances qu'il avait, alors, endurées.

A partir de cette heure où il avait appris la vérité, qu'on lui avait cachée, en partie, jusque-là, le jeune homme, adolescent la veille encore, s'était senti transformé.

Benoîte n'avait agi, alors, que sur les avis de M. Gerfault.

— Bernard est mûr pour cette confidence qu'il faut lui faire, Benoîte, avait-il dit. Les femmes ont plus de tact, plus de délicatesse. Vous saurez donc, mieux que moi, vous tirer d'affaire. Vous avez servi de mère au jeune homme; le douloureux récit, fait par vous, lui causera moins de peine! Au reste, depuis longtemps je prévois ce moment : aussi, l'esprit de Bernard est-il préparé à recevoir vos confidences.

Jusque-là, Bernard avait cru que sa mère, veuve, était morte, accidentellement, peu après sa naissance.

Il s'était habitué à cette idée.

Enfant, mélancolique comme tous les petits sans mère, il pensait, souvent, à celle qu'il n'avait jamais connue; Benoîte lui avait appris des prières, qu'il récitait, avec ferveur, pour la morte.

Sans qu'il parlât d'elle jamais, son esprit en était occupé, cependant, sans cesse, lorsqu'il se trouvait seul.

Il essayait de se la représenter : il la voyait jeune, belle, et il l'adorait.

Il avait un culte pour cette femme dont il semblait suivre le fantôme, quand il regardait dans le vide, les yeux fixes, sans voir — assis dans le parc des Saulaies, où il allait se promener après les heures d'étude.

Un jour, au mois de mai, — il avait, alors, huit ans, — il était entré dans une église, à Meaux, avec Benoîte ; ils s'étaient agenouillés devant un autel, fleuri et illuminé, un autel surmonté d'une statue de grandeur nature représentant la Vierge.

Il en avait été frappé!...

Cette Vierge, cette statue, — c'était l'image de son fantôme chéri, qu'il avait suivi, si souvent, affolé, à travers les allées du parc...

Pendant longtemps, pendant des années, sitôt qu'il le pouvait, de Lagny, il prenait sa course jusqu'à Meaux, et il se rendait à l'église où il avait vu la statue.

Il demeurait, alors, en contemplation devant l'autel, durant des heures!

Un prêtre de l'église l'avait remarqué, et, surpris de tant de piété de la part de cet enfant, il avait voulu l'interroger; mais le petit Bernard avait obstinément refusé de faire connaître son secret — qu'il avait, cependant, confié à Benoîte.

Et M. Gerfault, en apprenant ce détail, M. Gerfault — un grand savant, pourtant, comme disait Benoîte, — M. Gerfault, à qui elle avait raconté ça, en se disant qu'il rirait de cet enfantillage, M. Gerfault en avait, été ému jusqu'aux larmes!...

Très studieux, avant de connaître la vérité tout entière, Bernard s'était adonné, davantage encore, à l'étude, après avoir reçu les confidences de sa mère d'adoption.

On eût dit qu'il se livrait, tout entier, au travail, afin de ne pas penser... à ce passé si terrible!

Ses qualités natives, très grandes, développées, habilement, par M. Gerfault, s'étaient accrues encore.

Aussi, à vingt ans, Bernard était-il, déjà, un homme accompli, sérieux — avec, cependant, l'abandon de son âge.

Il avait une rectitude d'esprit exceptionnelle.

Sa loyauté, sa générosité, son exquise délicatesse de sentiments faisaient, de lui, un être d'élite.

Et son culte pour la morte s'était augmenté, si possible.

Il souffrait cruellement, quand son esprit lui retraçait les étapes du calvaire de sa mère.

Il sentait, en soi, monter des bouffées de colère quand il se représentait la scène du suicide de la pauvre femme... au cours de cette soirée donnée à l'occasion de la signature du contrat de mariage de... son père avec une autre!

Et, pourtant, il ne le maudissait pas, cet homme, cause de si grands

maux, — car M. Gerfault lui avait parlé de lui, souvent, et, à son sujet, il lui avait appris qu'il faut être aussi indulgent pour les fautes des autres que sévère pour soi-même.

..... Enfin, Bernard rentra chez lui.

Il lui avait fallu plus d'une heure pour regagner sa maison, parce que, tout préoccupé, il avait marché lentement, parce qu'il était revenu sur ses pas, espérant qu'il verrait sortir M. Gerfault de chez le docteur, et qu'il connaîtrait, plus tôt, son sort, quel qu'il fût.

Comme il montait les marches du perron de la villa, le jeune homme se trouva, nez à nez, avec Félicien, qui en sortait.

— Eh ! bien ? Et mon lieutenant ? lui demanda-t-il.

— Il est entré chez M. Hénault. Je l'ai quitté non loin de la maison du docteur, répliqua le jeune homme.

— Pourquoi ne l'as-tu pas accompagné, comme c'était convenu ?

— Au dernier moment, nous avons pensé qu'il valait mieux que M. Gerfault fît, seul, la première démarche.

— Mais il y a au moins une heure et demie que vous êtes partis ?

— En revenant ici, j'ai flâné, sur la route, en attendant M. Gerfault.

— Il me semble qu'il reste bien longtemps chez ton docteur, mon lieutenant! C'est de bon augure! Le docteur et M. Gerfault sont tombés d'accord immédiatement, c'était prévu! Ils discutent déjà, sans doute, au sujet de questions « subséquentes » comme dit mon notaire, Me Roberval.

Bernard secoua la tête et dit, mélancoliquement :

— Tu vas vite en besogne!

— Dame, c'est que je suis pressé d'aller à la noce... de voir ton épousée avec tous ses falbalas, à côté de toi, devant l'autel ; de danser au bal qui suivra le dîner nuptial.

— Hélas ! mon pauvre Felicien, j'ai grand'peur que...

Félicien l'interrompit :

— Qu'est-ce que tu me chantes? Tu as grand'peur de quoi? Sois tranquille, mon fiston, ta demoiselle, si gentille qu'elle soit, ne trouvera pas, tous les jours, pour le conjungo, un gaillard de ta trempe!... Ses parents le savent bien! Aussi, je te le répète, sois tranquille : ils n'auront garde de refuser. Il ferait beau voir, d'ailleurs, qu'ils « refusassent »... C'est moi, pour lors, qui ne me gênerais pas pour aller leur dire leur fait! Qu'est-ce qui te manque, je te prie? Un brave jeune homme comme toi, bien bâti, bien tourné, ingénieur du gouvernement, riche! Mâtin! Il serait un peu difficile ton docteur! Ce serait donc le merle blanc que ton amoureuse ?

Bernard était entré dans son cabinet de travail, où Alcide l'avait suivi et s'était assis à côté de lui.

Il tira, de sa poche, son brûle-gueule, et demanda :

— On peut en griller une ?

Sur un signe affirmatif de Bernard, Félicien alluma sa pipe ; puis, il dit :

— Puisque je te tiens, garçon... il faut que je te demande un moment d'entretien particulier... Oh ! quand tu voudras, tu fixeras l'heure à ton gré...

Bernard, surpris, regarda son père adoptif.

— Un entretien?... C'est à moi de te dire, à présent : Qu'est-ce que tu me chantes?... Est-ce que tu as besoin de me demander des « instants d'entretien ? »

— C'est que ce que j'ai à t'expliquer est assez important... surtout étant donné ton projet de mariage.

— Eh ! bien ; parle tout de suite?... Je t'accorde, dès maintenant, le moment d'entretien demandé... fit Bernard en riant.

— C'est que ça sera un peu long, peut-être !

— Qu'importe ?

— Mais, mon lieutenant peut revenir d'un moment à l'autre ; or, tu seras impatient de connaître les nouvelles qu'il rapportera... alors, tu me « lâcheras » pour l'interroger et je manquerai mes effets... Or, j'y tiens !

Le jeune homme, distrait de ses préoccupations intimes par cette conversation inattendue, interrogea Félicien.

— Comme tu es mystérieux ! Tu piques ma curiosité.

— Il y a de quoi !

— Alors, commence toujours ! Si M. Gerfault revient au milieu de ton récit, et si sa venue l'interrompt, nous en serons quittes pour le reprendre.

— Tu as raison ! D'ailleurs, ça te distrait. Quand tu es revenu ici, tout à l'heure, tu avais l'air tout sens dessus dessous ! A présent, tu as repris ta physionomie habituelle. Je commence donc.

— Enfin !

— Il faut que tu saches, garçon, que M. Gerfault, tout d'abord, s'était chargé de te narrer l'affaire. Il était convenu qu'il te dirait ça, ce matin. Puis, au dernier moment, mon lieutenant a changé d'avis : Il m'a déclaré qu'il valait mieux que le récit fût fait par moi. Donc, garçon, j'ai des comptes à te rendre.

— Des comptes ?

— Oui !... Oh !... ma comptabilité est en règle... Sois tranquille, j'ai bien administré ton pécule...

— Ah ! çà, t'expliqueras-tu ?

— Tout doux !... Sois patient !... Diable, il y a vingt ans et plus que



NOUS Y DESCENDIMES LE COFFRE. (PAGE 316.)

j'attends, moi!... Tu attendras bien dix minutes... Je ne peux pas te dégoiser l'affaire, comme ça, en deux mots. Je disais donc que mes comptes sont en règle : Les voici.

Et Félicien remit, à Bernard, le compte que Mᵉ Roberval lui avait donné le jour où il avait déjeuné à l'auberge du Cygne.

Bernard prit cette pièce, en tête de laquelle se trouvaient ces mots, qu'il lut : « État du compte de M. Bernard, ingénieur des eaux et forêts,

demeurant à Is-sur-Tille, près Dijon (Côte-d'Or), chez Me Roberval, notaire à Meaux. »

Le jeune homme manifesta la plus vive surprise.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il.

— Ça veut dire que c'est là le compte de ta fortune.

— Ma fortune ? J'ai donc une fortune ?

— Eh ! oui ! Sois tranquille, Me Roberval « n'attache pas ses chiens avec des saucisses », il ne te fait pas cadeau de quatre cent mille francs, comme ça, seulement sur ta bonne mine.

— Mais tu ne m'as jamais parlé de cela ?

— Par ordre supérieur !

— Par ordre de qui ?

— De mon lieutenant : M. Frédéric Gerfault.

— Ah ! dit Bernard, de plus en plus surpris... Mais pourquoi M. Gerfault a-t-il cru devoir agir de la sorte ? De qui me vient cette fortune ?

— Eh ! allez donc ! Voilà les interrogations qui pleuvent !... C'était prévu !...

Pourquoi ceci ? Pourquoi cela ? De qui me vient cette fortune ?

Diable, procédons par ordre. Je répondrai, d'abord, à ta première question... Pourquoi M. Gerfault a-t-il cru devoir agir de la sorte ?...

Voilà !... Il y a quelque temps déjà, quand j'ai voulu te dire ce que je te dis aujourd'hui, mon lieutenant m'en a empêché et m'a fourni les raisons de sa conduite — j'ai retenu les paroles qu'il prononça, alors, et je vais te les répéter presque textuellement :

« Bernard est majeur depuis hier ; si nous nous conformions à la décision que nous avons prise, jadis, d'un commun accord, nous le mettrions, immédiatement, en possession de son bien.

Mais je crains que, se sachant riche, — fait qu'il ignore — il ne change à son désavantage !

Certes, c'est un garçon sérieux, et ce n'est que par surcroît de précaution que je prends cette nouvelle résolution : toutefois, je crois bon de la prendre.

D'ailleurs, il n'a pas besoin de sa fortune, qui s'augmente chaque jour, puisque les intérêts se capitalisent.

Attendons, pour lui apprendre toute la vérité, une occasion meilleure »

... J'ai donc attendu, poursuivit Félicien. Quand tu as été nommé ingénieur, M. Gerfault t'a fait cadeau de vingt mille francs pour que tu puisses t'installer suivant ta position, puis il t'a dit :

« Désormais, mon cher Bernard, je te ferai une rente annuelle de dix mille francs, que tu toucheras par trimestres, et qui, jointe à ton traitement, te permettra de vivre convenablement. »

. Tu ne pouvais refuser cette rente, que ton maître était si heureux de te servir, et tu l'acceptas.

Or, l'occasion que M. Gerfault attendait vient de se produire.

En effet, tu vas te marier, il fallait que tu saches que tu as vingt mille francs de rentes.

— Vingt mille francs de rentes !

— Oui dà ! Pas moins, et M. Gerfault, en faisant la demande au docteur Henault, a dû le lui déclarer.

A présent je vais répondre à ta dernière question :

« De qui me vient cette fortune? »

Écoute !

... Bernard, vraiment distrait, pour un moment, de ses préoccupations, sourit :

— Ma parole, ça commence comme un conte de fée ! dit-il plaisamment.

— Voici les faits, commença Félicien. Ce n'est pas un conte de fée, c'est l'exacte vérité.

— Parle ?

— La tante de ton père, mademoiselle de Noirmont, — notre bienfaitrice, à Benoîte et à moi, — mademoiselle de Noirmont, de qui tu devrais être l'unique héritier — tu le sais bien, on t'a raconté dix fois cette histoire — si la bonne demoiselle avait eu le temps de mettre ses projets à exécution, mademoiselle de Noirmont, donc, avait, en moi, une très grande confiance, qui était bien placée, je m'en vante.

Or, en 1870... au mois de septembre, les Prussiens, vainqueurs, avaient déjà envahi la Champagne, et marchaient vers Paris, après Sedan.

Tu étais tout petit, alors...

Tu vivais au château des Saulaies, où la bonne demoiselle, qui t'avait recueilli, te donnait tous ses soins...

Tu lui gardes une reconnaissance attendrie, je le sais... et tu as raison, garçon! elle avait beaucoup aimé ta mère, ta pauvre mère, morte si tragiquement, et elle t'aimait bien aussi !...

Si elle avait vécu seulement huit jours de plus, tu serais, aujourd'hui, baron de Nolay de Noirmont et archimillionnaire.

Je répète toujours ça, et tu diras que je rabâche ; mais vois-tu, quand j'y pense, j'entre en fureur !

Une pareille fortune, qui t'appartenait, qui était à toi, légitimement, selon la volonté de la baronne, — ainsi que M. Gerfault et moi nous pourrions en témoigner, — une pareille fortune à l'État ! C'est pitié !

Bref, passons.

Revenons à nos moutons.

Je disais donc que les Prussiens marchaient sur Paris.

Or, à ce sujet, on faisait courir des bruits terrifiants.

On disait que, sur leur passage, les Prussiens s'installaient dans les plus riches habitations, et qu'ils les saccageaient.

Mademoiselle, ayant entendu raconter ça, prit peur.

Elle avait, au château, de l'argenterie, des bijoux, pour une somme assez considérable. Que faire ?

Elle craignit que cela ne tombât aux mains de nos vainqueurs, qui pouvaient, fort bien, venir, sous peu, aux Saulaies.

Un instant, elle avait eu la pensée de faire porter le tout à Paris, dans son hôtel de l'Ile-Saint-Louis ; mais elle renonça bientôt à ce projet.

En effet, on prévoyait que Paris serait assiégé, et qui pouvait savoir, alors, ce qui devait arriver?

Mademoiselle décida donc, enfin, qu'elle ferait ce que les riches propriétaires des environs avaient fait avant elle.

Elle fourra toute son argenterie, ses bijoux : des diamants de famille, des perles, dans un coffre, et, m'appelant, elle me mit au courant de ce qu'elle avait fait et me dit :

« Félicien, ce soir, vous prendrez ce coffre!... Vous le porterez à l'auberge du Cygne, chez Lacoste... Je l'ai prévenu... Il s'agit de cacher ce coffre au fond d'un trou que Lacoste aura creusé dans la terre. Je compte sur vous?

» — Comptez-y, mademoiselle, comptez-y... en toute occasion... On portera le coffre chez Lacoste.

» — Oui, c'est un honnête homme... On peut lui confier ce dépôt, ajouta-t-elle. »

» — Certes, lui dis-je, mais pourquoi ne pas l'enfouir ici, ce coffre ?

» — Parce que, chez Lacoste, il me semble qu'il sera plus en sûreté. Chez cet aubergiste, on n'aura pas l'idée de chercher pareil trésor ! »

Il y avait du pour et du contre ! On pouvait discuter à ce sujet.

A quoi bon? Mademoiselle avait combiné l'affaire de cette façon : Il n'y avait qu'à laisser les choses en l'état.

Je ne discutai donc pas.

D'ailleurs, mademoiselle avait raison quand elle disait :

» — Lacoste est un honnête homme. »

Aussi, le soir même, je portai le coffre chez l'aubergiste.

C'est même ce soir-là — je me le rappelle — que la Benoîte fut blessée en allant prévenir les francs-tireurs du passage des uhlans.

Il pesait lourd, ce sacré coffre ; mais j'étais solide.

Lacoste avait creusé le trou en question dans la cave. Nous y descendîmes le coffre. Lacoste referma le trou. Et je rentrai au château, où je dis à mademoiselle :

« — C'est fait ! »

Elle veillait, ce soir-là, près de ton berceau, où tu pionçais ferme!

Elle me dit :

« — Merci! C'est bien! »

Félicien, qui avait raconté ces faits d'une seule traite, s'interrompit un instant, pour reprendre haleine.

Puis, il poursuivit, après avoir rallumé sa pipe :

— Après la guerre, quand je revins à Lagny, un jour, je dis à mademoiselle :

« — Eh bien, mais... et le coffret?... Si j'allais le chercher pour le rapporter ici ? »

Alors, mademoiselle me répondit :

« — Impossible! »

Or, voici pourquoi c'était impossible.

Lacoste était mort... L'auberge du Cygne était fermée.

L'auberge — il est vrai — appartenait à mademoiselle... Le coffret, avec tout ce qu'il contenait, lui appartenait aussi...

Mais, comme Lacoste était mort sans héritiers, l'auberge avait été mise sous séquestre, et on ne pouvait y entrer.

Enfin, on leva les scellés, on vendit les meubles au profit de l'État... L'État, toujours! Et mademoiselle rentra en possession de son immeuble.

C'est alors que, sur l'ordre de ma bienfaitrice, un soir, je me rendis à l'ancienne auberge; je descendis à la cave; je creusai, à l'endroit où j'avais, moi-même, enfoui le coffre.

Mais va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

— Le coffre n'y était plus? demanda Bernard.

— Pas plus que sur ma main, garçon! Évanoui, le coffre, disparu!

— On avait découvert la cachette, sans doute, et on avait soustrait le trésor.

— C'est ce que mademoiselle, qui était désespérée, et moi, nous nous dîmes, d'abord.

Il faut que tu saches que, si mademoiselle était désespérée, c'était moins encore de la perte considérable qu'elle subissait, de ce fait, que de la disparition de bijoux de famille auxquels elle tenait beaucoup.

— Mais était-ce Lacoste qui avait soustrait le trésor?

— Lui? Jamais! Je te l'ai dit, c'était un parfait honnête homme!

— Alors?

— Attends! Tu vas voir! Sur ces entrefaites, mademoiselle mourut, et, comme tu le sais, mon lieutenant, M. Gerfault, racheta le château des Saulaies.

Puis, l'auberge du Cygne, qui fut démolie, reconstruite et où je m'installai avec Benoite et toi.

— Eh! bien?

— Eh bien! tu vas voir si le ciel te protégeait... si, de là-haut, ta pauvre mère et la brave demoiselle de Noirmont veillaient sur toi.

Derrière l'auberge, sur l'emplacement d'un pavillon qui s'y élevait du temps de Lacoste et où il avait sa chambre, au rez-de-chaussée, j'avais fait un jardin d'agrément, pour moi : tu sais que j'ai toujours beaucoup aimé les fleurs; dame, je n'ai pas commencé pour rien par être jardinier.

Or, un jour, comme je creusais le sol, assez profondément, pour planter un prunier que j'avais acheté, le matin même, chez un pépiniériste, à Meaux, voilà que ma pioche, en s'enfonçant davantage, heurta, soudain, un objet dur.

« Qu'est-ce que c'est que ça? » m'écriai-je.

Et je pris une bêche, avec laquelle je fouillai avec précaution.

Juge de ma surprise lorsque je constatai que...

— C'était le coffre.

— Tout juste!... Oui, mon gaillard! C'était le coffre!

Je le reconnus aussitôt, ce bienheureux coffre.

Ma parole, j'avais accusé les Prussiens du vol : J'étais convaincu que l'argenterie et les bijoux de mademoiselle avaient fichu le camp en Allemagne.

Dame, à ma place, tout le monde eût eu la même idée.

Mademoiselle était convaincue que ses diamants ornaient, au delà du Rhin, les épaules de quelque plantureuse Gretchen.

Or, c'était faux! Les Prussiens étaient innocents! On les avait accusés à tort!

Oui, oui, c'était bien mon coffre. Je le dégageai assez péniblement.

Et, finalement, je l'emportai dans ma chambre.

Puis, triomphant, j'appelai Benoîte... Elle accourut...

Je lui montrai ma trouvaille... Elle était ébahie!...

Ça se comprend, pas vrai?... J'ouvris le coffre... Il était intact... Tel que quand je l'avais apporté chez Lacoste... Rien n'y manquait!... Rien!... Pas un couvert!... Pas une épingle!... Pas un diamant!...

— Mais comment ce coffre avait-il été transporté, de la cave où tu l'avais déposé... en cet endroit?...

— Dame, pour ça, garçon... j'en ai été réduit toujours aux conjectures!... Je n'ai pu faire que des suppositions!...

— Quelles?

— Il est probable que, pour une cause quelconque, Lacoste, — qui ne peut être soupçonné même d'avoir eu l'idée d'un détournement, — a cru devoir déplacer le coffre.

L'auberge, pendant la guerre, avait été, souvent, occupée par les Prus-

cos, rapport, surtout, aux écuries, qui étaient immenses, et où ils logeaient jusqu'à cinquante chevaux. Or, le bon Lacoste avait donc déplacé le coffre...

Il l'enleva de la cave, pour plus de sûreté, sans doute; puis, il le transporta dans sa chambre, et là, ayant levé des planches du parquet, il creusa un trou assez profond où il déposa l'objet; après quoi, il remit tout en ordre.

Certes, il aurait fallu être sorcier pour deviner qu'il y avait, là, une cachette contenant un trésor.

Quand on démolit le pavillon pour construire la nouvelle auberge appartenant à mon lieutenant, on n'eut pas de fouilles à faire, à cette place, puisqu'on avait décidé de la conserver nette pour y tracer un jardin, et voilà comment on n'a pas découvert, plus tôt, la fameuse cachette, ce qui, d'ailleurs, eut ceci de bon, comme tu vas le voir, que ça devait assurer ton bien-être dans l'avenir.

Félicien vida sa pipe et poursuivit :

— Naturellement... Il fallait prévenir mon lieutenant de ce qui s'était passé.

Appelé par moi, il vint à la maison ; je lui montrai les objets, dont on dressa une liste, que voici. Je dois te la montrer.

— A moi ?... Pourquoi?

— Je te le dirai ! Examine donc cette liste.

Bernard prit la liste, et lut ce qui suit, écrit de la main de M. Gerfault :

« Liste des objets trouvés dans le coffre ayant appartenu à mademoiselle de Nolay de Noirmont :

» 1° Trois douzaines de couverts en argent, sans chiffres ni armoiries ;

» 2° Douze plats carrés, ronds et ovales, de différentes grandeurs, en argent également ;

» 3° Un service à thé en vermeil ;

» 4° Quatre flambeaux en argent ;

» 5° Quatre dessous de plat ;

» 6° Un surtout de table, seize grandes pièces, riches ;

» 7° Deux douzaines de couteaux, à manche d'or et à lame d'argent ;

» 8° Trois montres, dont une enrichie de diamants et de rubis ;

» 9° Un peigne en or;

» 10° Une rivière de diamants, composée de soixante-douze pierres de différentes grosseurs; fermoir fait d'une belle perle ;

» 11° Un médaillon enrichi d'émeraudes et de trois gros diamants ;

» 12° Une paire de boucles d'oreilles ornées de solitaires ;

» 13° Une boucle de ceinture, en vieil argent, ornée de saphirs ;

» 14° Une croix de Saint-Louis enrichie de diamants. »

Le jeune homme rendit la pièce à Félicien, qui ajouta :

— Bref, garçon, il y en avait pour cent quatre-vingt-neuf mille cinq cents francs.

Et, encore, la plupart de ces bijoux n'ont-ils pas été vendus, strictement, à leur valeur, bien que M. Gerfault ait fait, tout exprès, le voyage de Paris à Londres, car les marchands de Londres les avaient estimés à une somme supérieure à celle offerte par les marchands de Paris.

— Comment? demanda Bernard, M. Gerfault a vendu ces bijoux?

— Parbleu! Que voulais-tu qu'on en fasse?

— Mais...

— Oui, je te vois venir : Tu vas m'objecter que ces bijoux appartenaient à mademoiselle de Noirmont, pas vrai?

— Sans doute!

— Je t'entends, mon vieux!.. Toi, à ma place, tu serais allé, tout tranquillement, porter la trouvaille aux magistrats; tu leur aurais dit :

« Voilà : L'État entrera en possession de la fortune de mademoiselle de Noirmont, décédée sans héritiers (car toi, enfant naturel, tu ne comptais pas!) Or, ce n'est pas assez! Mademoiselle de Noirmont, après tout, n'a laissé que quelques millions. Prenez encore ceci!

Allons donc! Des bêtises, mon garçon! Des bêtises! L'État n'en avait pas besoin.

Toi, bâtard, au contraire, tu n'avais pas le sou!

La loi, en ce qui concerne les enfants naturels, étant mal faite, l'État, selon moi, t'avait volé ta fortune!

Oh! ne proteste pas. C'est exact!

Alors, je fis part de mes sentiments à mon lieutenant et je lui dis :

« Si nous gardions la trouvaille pour le petit? »

M. Gerfault me répondit :

« J'y pensais. »

On réfléchit... et, finalement, mon lieutenant me dit ceci, en riant :

« Au fond, vois-tu, Alcide, nous ne volons pas l'État... En effet, la trouvaille a été faite sur une propriété qui m'appartient, à présent... Donc, le coffre est à moi! »

Bref, plaisanterie à part... on vendit les bijoux, et on plaça, à ton nom, l'argent que produisit la vente, soit, ainsi que je te l'ai dit, tout à l'heure : cent quatre-vingt-cinq mille francs.

Cet argent, placé il y a vingt ans, s'est grossi, naturellement, des intérêts qui se capitalisèrent.

De plus, comme M. Gerfault les faisait valoir, prudemment, il y eut des plus-values par l'augmentation de certaines valeurs.



— JE TE CONSIDÈRE COMME LE MEILLEUR DES HOMMES... (PAGE 322)

Et voilà comment, mon cher Bernard, tu te trouves, aujourd'hui, à la tête de quatre cent douze mille francs, qui t'appartiennent très légitimement. Qu'en dis-tu?

Bernard se leva.

— Je dis... Eh! parbleu, je dis que cette fortune ne m'appartient pas, mon bon Félicien, ne t'en déplaise, et que...

Félicien le regarda fixement.

On eût dit qu'il avait prévu la réponse du jeune homme.

Toutefois, il crut devoir protester, énergiquement.

— Qu'est-ce que tu dis donc? Est-ce que tu es fou?... Cette fortune ne t'appartient pas?

Bon! je comprends, « môssieu » considère, sans doute, que mon lieutenant, et moi, nous sommes de simples filous.

« Môssieu » est le seul véritable honnête homme de notre tri. Merci!

« Môssieu » considère cette fortune comme un bien mal acquis, pas vrai, et « môssieu » la refuse?

Bernard sourit; il prit la main de son père adoptif, qu'il serra affectueusement.

— Je te considère comme le meilleur des hommes, mon cher Félicien, dit-il. Je te considère comme l'homme le plus généreux et le plus honnête qu'on puisse rencontrer; je ressens, pour toi, une très vive affection, et je serais un ingrat, pour ne pas dire plus, si je n'étais pas profondément reconnaissant, et du bien que tu m'as fait et de celui que tu as voulu me faire.

A ta place, à la place de M. Gerfault, certes, j'eusse agi, peut-être, dans cette circonstance, comme vous l'avez fait.

Mais, à ma place aussi, je suis sûr que M. Gerfault et toi, vous agiriez comme moi.

D'ailleurs, n'ai-je pas reçu vos leçons?

Si je suis l'homme que je suis, n'est-ce pas vous qui en êtes cause?

Je mets en pratique les préceptes que je tiens de vous. Tu aurais donc mauvaise grâce à te plaindre.

Voyons, avoue que tu n'as pas toujours eu la conscience tranquille, relativement à cet acte que tu as accompli, à mon profit, pour réparer l'injustice du sort, comme tu dis, pour me donner une compensation qui, selon toi, m'était due?

Ce n'est pas tout: Si M. Gerfault a tardé, si longtemps, à me faire connaître la vérité, ce n'était pas du tout, comme il te l'a dit, — et tu ne l'as pas cru d'ailleurs, — dans la crainte que je ne changeasse en apprenant que j'étais riche.

En effet, il sentait bien que mes sentiments, sur toutes choses, sont tels, que, rien au monde ne pourrait les faire changer.

Le vrai, c'est qu'il n'était pas plus que toi tranquille sur ce point!

Il a voulu retarder, aussi longtemps que possible, la confidence.

Enfin, veux-tu parier, avec moi, qu'il approuvera ma conduite; qu'il m'en félicitera, et que ma décision constituera, pour lui, un allégement de sa conscience, assurément mal à l'aise quand il pense à cette fortune, détournée, à mon profit, par vous deux?

Félicien avait écouté parler Bernard en silence et la tête basse, dans une attitude méditative.

Il se secoua comme un chien mouillé et s'écria, enfin :

— Tais-toi! Tais-toi! Tu es une « sacrée ganache d'honnête homme »; mais tu as raison, tu as absolument raison, tu as cent fois, mille fois raison!

Tu me vas! Tu es mon fils! Je t'aime! Il faut que je t'embrasse!

Et, très fortement ému, le brave Alcide embrassa Bernard.

— Bien! Bien! Bien! reprit-il. C'est vrai que mon lieutenant n'était pas tranquille!

Il ne me le disait pas; mais je le connais à fond, et je le devinais.

Oui, oui, ça le tourneboulait. Moi aussi, d'ailleurs. Et Benoîte, donc! Je dois dire que, si on l'avait écoutée, jadis, on n'eût pas fait le coup.

Voilà une femme que la Benoîte!

Elle est plus chic, dans le petit bout de son petit doigt, que moi, dans toute mon immense personne.

Enfin, suffit! Garçon, je suis fier de toi! Il est bon d'être honnête jusqu'à la bêtise!

Ceux qui seraient capables de se fichtre de nous, ne savent pas de quels plaisirs ils se privent en ne partageant pas les sentiments que nous avons, et qui nous font passer pour de fieffés imbéciles à leurs yeux.

Donc, c'est dit, tu refuses... la fortune?

— Oui!

— Irrévocablement?

— Parbleu!

Alcide était transporté.

— C'est mon lieutenant qui sera content... et fier de son élève! s'écria-t-il, en pensant à M. Gerfault. Tonnerre, on n'en fait plus comme toi, mon garçon! Le moule en est cassé, et corbleu, c'est dommage!

Mais j'y songe... Sacré tonnerre.. je n'y pensais pas! Si tu refuses, qu'est-ce qu'on fera de la somme? Il faudra donc avouer notre détournement? Diable! qu'est-ce que dira M. Gerfault?

Bernard sourit.

— Tu t'alarmes à tort.

— C'est que nous passerions pour des filous.

— Rassure-toi.

— Comment?

— Il arrive, tous les jours, que l'État reçoit des dons ainsi qualifiés : restitution anonyme!

Ils viennent, pour la plupart du temps, du remboursement de sommes, mal acquises, par des gens, qui, tardivement, reconnaissent leur faute et cèdent aux suggestions de leur conscience troublée !

Je toucherai la somme déposée, en mon nom, chez Mº Roberval, notaire à Meaux, et je la verserai à l'État, comme « restitution anonyme ».

Tu vois que ça sera très simple.

— Rien à dire !... Tu as réponse à tout! C'est égal! C'est dur!... Quatre cent douze mille francs !... Ils t'appartiennent, au fond, garçon !

— A quoi bon les garder? Je suis bâti de telle sorte que je ne pourrais en jouir en paix !...

— Tu as toujours raison !... Il faut que je raconte ça à la Benoîte, tout de suite.

Laisse-moi passer... Bernard, mon garçon, tu es grand comme le monde !... J'en suis pour ce que j'ai dit : On n'en fait plus comme toi, mon vieux!... A tout à l'heure!

Félicien serra, encore, très cordialement la main à Bernard, et il sortit, précipitamment.

Après la sortie de Félicien, le jeune homme, qui avait été distrait de ses préoccupations relatives à la visite de M. Gerfault chez le docteur Marc, par le récit de son père adoptif, fut repris, aussitôt, et tout entier, par elles.

Il ne pensa plus à ce sacrifice qu'il venait de faire sans hésiter, à ce sacrifice, que son impeccable probité lui avait dicté.

— M. Gerfault tarde bien! dit-il. Que se passe-t-il donc, là-bas?

Incapable d'attendre plus longtemps, et en paix, le retour de son maître, il sortit dans le jardin et monta sur la terrasse, d'où l'on pouvait voir sur la route, au dehors.

Il demeura, là, un quart d'heure environ.

Enfin, il vit venir, au loin, un homme, qui semblait marcher très péniblement, et en qui il ne tarda pas à reconnaître M. Gerfault.

En proie à la plus vive inquiétude, il descendit de la terrasse, et, une minute après, il se trouva dehors.

Il courut à la rencontre de son maître.

M. Gerfault était livide, tout agité, tout frémissant, encore, après sa conversation avec M. Hénault.

Bernard, en le voyant ainsi, fut épouvanté, littéralement.

— Ah! c'est toi, Bernard... mon cher enfant! lui dit Frédéric. Tu arrives bien! En vérité, je me soutiens à peine!

Il s'appuya, fortement, sur le bras du jeune homme

— Que s'est-il donc passé? demanda Bernard.

— Je te le dirai!... Viens!... Rentrons!... Hâtons-nous!.... Mais, je comprends ton impatience!... Tu as hâte de savoir à quoi t'en tenir sur la question qui te tient au cœur. Eh bien! sois heureux, mon enfant: Tu épouseras celle que tu aimes!

— Est-ce possible? fit Bernard, que le bonheur rendit égoïste pour une minute. Ah! quelle heureuse nouvelle! Il est écrit que mes meilleures joies me viendront de vous! Mais, comment... dites-moi?

— Rentrons... mon enfant... Il faut que je te parle! J'aurai besoin de toi... pour achever, comme je le dois, cette journée terrible!

— Cette journée terrible!... Que voulez-vous dire?...

— Tu sauras tout!... Rentrons, te dis-je.

Cinq minutes après, M. Gerfault et Bernard s'enfermèrent dans ce même cabinet, où, le matin même, le jeune homme avait fait, à son maître, la confidence de son amour...

XI

L'ENTREVUE

Le docteur Marc Hénault rentra au logis vers cinq heures et demie.

Pendant qu'il se rendait chez ses malades, aux quatre coins du village, il n'avait songé qu'à cette entrevue qu'il devait avoir avec M. Gerfault.

Quelle révélation comptait-il lui faire? Et pourquoi n'avait-il pas parlé séance tenante?

Cette idée primait toutes les autres, en son esprit.

Même, il s'en préoccupait plus encore que de ce fait, pourtant très grave, dont il avait eu connaissance quelques heures auparavant, à savoir que Bernard, étant le fils du vicomte Roger de Pardayant, il était, par suite, le frère de Louise.

M. Hénault interrogea Rosalie dès son retour au sujet de Noémie.

— Madame est sortie il y a une heure, environ, avec mademoiselle Louise, dit la servante.

Je crois qu'elles sont allées jusqu'à l'église.

A coup sûr, ces dames ne tarderont pas à rentrer.

Le docteur fut enchanté de cette nouvelle.

Il appréhendait, en effet, les interrogations de sa cousine.

Il passa dans sa chambre, où il avait décidé qu'il attendrait l'arrivée de M. Gerfault.

— On a apporté une lettre pour môssieu ! fit Rosalie.

Je l'ai mise sur le bureau ! Elle vient de M. Bernard.

— De Bernard! s'écria le docteur, de plus en plus inquiet. Voilà qui est étrange !

Il trouva, en effet, sur son bureau, une lettre dont la suscription était bien effectivement de la main de Bernard.

Comme il allait l'ouvrir, Noémie parut dans la chambre du docteur.

Elle était très agitée :

— Marc, dit-elle à son cousin, je ne sais ce qui se passe ; mais, vraiment, je suis effrayée.

— Pourquoi? Qu'arrive-t-il? interrogea M. Hénault, qui essaya de faire bonne contenance, bien qu'il partageât, sans savoir pourquoi, l'émotion de Noémie.

— Comme je sortais de l'église, il n'y a qu'un instant, avec Louise, nous avons rencontré M. l'abbé Ruot.

— Eh! bien?

— Il venait de recevoir, de M. Bernard, une lettre, le priant de vouloir bien se trouver ici, à six heures précises, pour une affaire urgente et très importante.

— Ici? L'abbé! Pourquoi?

— Je l'ignore! Mais ce n'est pas tout.

— Achève ?

— J'ai vu, aussi, M. Leroux, le maire.

— Après?

— Il avait également reçu de M. Bernard une lettre, lui donnant le même rendez-vous.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

Le docteur ouvrit la lettre qu'il avait trouvée sur son bureau.

— Cette lettre m'expliquera peut-être...

Il lut ce qui suit à haute voix :

« Mon cher docteur,

» J'ai pris l'extrême liberté de convoquer, chez vous, aujourd'hui, à six heures, M. l'abbé Pierre Ruot et M. Leroux, cela pour satisfaire au désir exprimé par M. Frédéric Gerfault, qui doit se trouver, aussi, chez vous, à l'heure susdite, ainsi que moi-même.

» J'espère que vous me pardonnerez d'avoir agi comme je l'ai fait.

» Oui, vous me pardonnerez, j'en suis sûr, quand vous saurez pour quel motif grave, très urgent... pour quel motif impérieux, j'ai pris cette liberté.

» En pareille circonstance, certes — et vous en serez bientôt convaincu — vous eussiez agi comme moi...

» Je dois ajouter que la présence de M. l'abbé Ruot et de M. Leroux est indispensable ; il faut qu'ils entendent les très importantes révélations que doit vous faire M. Gerfault.

» Veuillez croire à toute ma respectueuse affection.

» BERNARD. »

Noémie, et le docteur, demeurèrent, un instant, muets, stupéfaits, atterrés même.

— Que va-t-il se passer ? dit enfin la jeune femme. Je tremble !

— Quoi que ce soit, ma chère Noémie, répondit le docteur, il faut que tu sois courageuse !

Tu ne souffriras pas plus que tu as souffert déjà !

— M. Gerfault doit te faire une révélation ?

— Oui !

— A quel sujet !

— Ne m'interroge pas, ma chère Noémie. Je me suis engagé, vis-à-vis de M. Gerfault, à ne rien dire de notre conversation à qui que ce soit avant de l'avoir revu...

Mais tu n'attendras plus longtemps, à présent... M. Gerfault doit être ici à six heures...

Or, l'heure approche... Encore une fois, et quoi que tu apprennes, quoi qu'il arrive, sois forte.

Rosalie parut comme la jeune femme allait interroger, de nouveau, le docteur.

— M. Bernard et le môssieu qui est venu, tantôt, demandent à voir môssieu, dit-elle. Je les ai introduits au salon.

— Bien ! fit M. Hénault. J'y vais !

Et, s'adressant à Noémie :

— Tu es pieuse, ma chère Noémie, eh ! bien, rentre chez toi et prie !... fit-il, solennellement.

Il sortit de la chambre et passa dans le salon.

Frédéric et Bernard étaient vêtus de noir, tous les deux, sévèrement.

Le visage de Bernard portait les traces, visibles, de l'émotion, poignante, qu'il avait éprouvée au cours de sa conversation avec M. Gerfault.

Quant à celui-ci, il était, à présent, très calme, comme un homme qui, après avoir lutté longtemps contre soi-même, a pris, définitivement, une irrévocable résolution.

Sa face, à l'expression si énergique, reflétait, nettement, l'apaisement qui s'était fait dans son âme.

A l'aspect de M. Hénault, le jeune homme se leva et marcha à sa rencontre.

— Docteur ! lui dit-il, la lettre que je vous ai adressée, à la prière de

mon maître bien-aimé, contenait des excuses que je vous renouvelle. Permettez-moi...

Il ne put achever.

M. Leroux et l'abbé Ruot entrèrent ensemble dans le salon.

— Nous sommes exacts au rendez-vous que vous nous avez donné, mon cher Bernard, dit l'abbé, très gaiement.

Il était convaincu que M. Gerfault allait demander, pour Bernard, la main de Louise — ce qui, on le sait, devait plaire tout particulièrement à l'excellent homme.

N'avait-il pas travaillé, lui-même, pour que le fait arrivât?

M. Leroux, plus positif, moins imaginatif, n'était pas de l'avis de l'abbé.

— Moi, lui avait-il dit, lorsqu'il l'avait rencontré, se rendant, comme lui-même, chez M. Hénault, je crois qu'il s'agit d'autre chose!

— De quoi?

— Qui sait?

— Allons donc!

Il ne peut être question que du mariage projeté.

— En ce cas je ne vois pas en quoi notre présence pourrait être utile. Je vous répète, que vous vous trompez, monsieur l'abbé.

— Nous verrons!...

Le docteur présenta aux nouveaux venus M. Frédéric Gerfault, qui salua, très gravement, et l'abbé et le maire.

Les cinq hommes s'assirent.

M. Hénault prit la parole, s'adressant à M. Ruot et à M. Leroux :

— Aujourd'hui, dit-il, j'ai eu la visite de M. Frédéric Gerfault, que j'ai l'honneur de vous présenter, et que vous connaissiez de nom, car M. Bernard nous a souvent parlé de lui.

Au cours de la conversation que nous avons eue, il s'est produit un fait d'une exceptionnelle gravité.

L'abbé fit un mouvement et regarda le maire, qui sembla lui dire :

— Eh! bien... N'avais-je pas raison?

M. Hénault reprit :

— Bref, M. Gerfault me déclara qu'il avait une importante révélation à me faire, et, brisé, me dit-il, par l'émotion qu'il avait éprouvée au cours de notre conversation même... ce, pour des motifs que j'ignore... il me pria de le recevoir, de nouveau, ce soir, à six heures.

Il lui fallait quelques heures, en effet, me déclara-t-il, pour se remettre, pour se recueillir.

J'accédai à sa demande.

Enfin, il y a une demi-heure, à peine, j'ai appris, par une lettre de M. Bernard, qu'il avait pris la liberté de vous convoquer ici, à la prière



BERNARD AVAIT PRIS PLACE A COTÉ DE SON MAITRE. (PAGE 329.)

de M. Gerfault; les explications que celui-ci compte me fournir devant être entendues par des témoins.

Il fallait, d'abord, que vous connaissiez ces détails, messieurs.

A présent, je suis prêt à entendre l'importante révélation que M. Gerfault m'a promise, et je lui cède la parole.

Bernard avait pris place à côté de son maître, de façon à pouvoir le secourir, en cas de besoin.

Le jeune homme était, certes, plus ému, plus agité que M. Gerfault, qui, d'une voix claire et vibrante, s'exprima ainsi :

— Vous comprendrez bientôt, messieurs, pour quel motif j'ai souhaité que vous fussiez présents à cet entretien.

J'ai su, par Bernard, que M. Hénault vous considère comme ses meilleurs amis.

Sans vous avoir vus, jamais, avant cette rencontre, je vous connaissais. En effet, lorsqu'il m'écrivait, Bernard m'entretenait, souvent, de vous.

Il me racontait ce qui s'était produit, au cours de ces bonnes soirées qu'il a passées en votre compagnie.

Bref, vous étiez tout indiqués pour être ces témoins que je souhaitais d'avoir, devant moi, en la circonstance, très grave, où nous nous trouvons.

De plus, j'aurai besoin, sans doute, de M. l'abbé Ruot, comme prêtre, et de M. Leroux, comme maire.

Cela dit, je m'explique. Voici les faits.

L'abbé, et le maire, avaient écouté, avec la plus vive attention, cet étrange préambule.

Frédéric, s'étant interrompu, un instant, reprit, bientôt :

— Aujourd'hui, ainsi que vous l'a dit M. le docteur Hénault, j'ai eu, avec lui, une première conversation.

J'étais venu, ici, à la prière de Bernard, afin de demander, pour lui, la main de mademoiselle Louise, qu'il aime.

L'abbé Ruot, à son tour, regarda, triomphant, M. Leroux, comme pour lui dire :

« Décidément, j'avais raison ! »

Mais le maire lui fit un signe qui équivalait à ceci :

« Attendez !... Nous ne sommes pas au bout ! »

M. Gerfault poursuivit :

— Or, ma demande formulée, et, en principe, favorablement accueillie... je dus révéler, à M. Hénault, les faits qui se sont produits lors de la naissance de Bernard.

Je dus lui apprendre que ce jeune homme est un enfant naturel, reconnu seulement par sa mère.

Je dus lui expliquer comment... dans quelles terribles circonstances, la mère de Bernard mourut, et, par suite, je lui fis connaître le nom du père de Bernard...

M. Hénault interrompit Frédéric, et, s'adressant à l'abbé et à M. Leroux :

— Or, jugez de mon émotion, messieurs, fit-il, lorsque j'appris que le père de M. Bernard se nomme Roger de Pardayant.

A ces mots, M. Ruot et M. Leroux se levèrent, d'un même mouvement.

— J'en avais le pressentiment ! dit le maire.

— C'est terrible ! s'écria l'abbé.

— Quoi ! reprit M. Leroux, le fiancé de mademoiselle Noémie ; le misérable qui commit, jadis, le crime odieux dont la pauvre femme fut la victime ; le père de notre chère Louise, fut, aussi, le père de M. Bernard ?

— Terrible ! répéta M. Ruot, qui était atterré... Terrible !

Et, ayant regardé Bernard, il fut très surpris de voir qu'il avait entendu, sans broncher, cette révélation.

Il comprit, tout de suite, que le jeune homme avait été mis, par son maître, au courant de ces choses.

M. Gerfault, cependant, reprit :

— Les exclamations que vous avez poussées me prouvent que vous connaissez, messieurs, le secret de madame Noémie ?

— Oui, dit M. Hénault, en effet, ces messieurs connaissent notre secret... depuis longtemps déjà. On peut confier de semblables secrets à de pareils amis !

Frédéric répondit :

— Tant mieux, monsieur, tant mieux ! car j'allais vous demander la permission de le leur révéler, ce secret, dont la connaissance leur est indispensable pour entendre ce qu'il me reste à leur dire.

— Poursuivez, monsieur ? fit le docteur Marc.

M. Gerfault, résolument, sans une hésitation, continua :

— Donc, ce qui constitue, à cette heure, un empêchement au mariage projeté de Bernard et de mademoiselle Louise, c'est ce fait que, pour M. Hénault, pour madame Noémie, pour vous, messieurs, mademoiselle Louise, et Bernard, tous deux issus de M. le vicomte Roger de Pardayant, sont frère et sœur du même père.

— Eh ! bien ? interrogèrent, en même temps, M. Hénault, M. Ruot, et M. Leroux, comprenant que cette première révélation, qui leur avait été faite, était, assurément, la moins importante.

— Eh ! bien, répondit, d'une voix vibrante, M. Gerfault : D'un seul mot, je renverserai l'obstacle qui s'oppose au bonheur de ces deux jeunes gens, qui sont si dignes l'un de l'autre !

— Comment ?

— C'est impossible !

— Parlez ?

— Non pas ! Ce n'est pas impossible ! En effet, si Bernard est bien réellement le fils de Roger de Pardayant...

— Achevez ?

— Mademoiselle Louise n'est pas la fille du vicomte !

— Que dites-vous donc? s'écria M. Hénault.

— La vérité !

— Louise n'est pas la fille du vicomte?

— Non !

— Expliquez-vous?

— Roger de Pardayant n'a pas commis le crime dont il est accusé!... Ce n'est pas lui qui est entré, jadis, à Lagny, dans cette chambre de l'auberge du Cygne, où mademoiselle Noémie attendait son père nourricier!...

Ce n'est pas lui, enfin, qui a soui é la pure jeune fille!

— La preuve de ce que vous avancez, monsieur?... dit le docteur.

— Oui, la preuve?... répéta M. Ruot.

— Je la fournirai ! répliqua M. Gerfault.

— Mais toutes les preuves sont contre M. de Pardayant; tout l'accuse, reprit M. Hénault.

Fiancé de Noémie Besnarais, son mariage ne fut-il pas rompu après le suicide de mademoiselle Berthe Grisier?

M. de Pardayant n'a-t-il point revu Noémie?

Ne l'a-t-il pas menacée?

Enfin, ne se trouvait-il pas, précisément, la nuit où le crime fut commis, dans cette même auberge du Cygne, à Lagny, où Noémie, rentrant à Paris, avait dû s'arrêter avec son père nourricier : Étienne Molay?

Toutes ces circonstances, réunies, constituent, contre M. de Pardayant, des charges accablantes.

— J'en conviens! dit Frédéric. Toutes ces circonstances, étant connues, M. de Pardayant devait être accusé!

Pas un tribunal qui ne l'eût condamné !

Et, pourtant, je vous le répète, je vous l'affirme, je vous le jure... oui, je vous le jure, entendez-vous?... M. de Pardayant n'a pas commis le crime odieux que vous lui reprochez !

— Encore une fois, monsieur... la preuve?... fit M. Hénault... Pouvez-vous me donner la preuve de ce que vous venez d'avancer?

— Oui...

— Voyons?

A cette dernière interrogation, formulée, d'une voix vibrante, par le docteur, M. Gerfault parut faillir, un instant.

Il fut repris, subitement, par le tremblement nerveux qui l'avait saisi, déjà, lors de sa première entrevue avec M. Hénault.

Mais cet homme avait une souveraine énergie.

Il se raidit contre la souffrance qu'il éprouvait, et, tout à fait maître de lui, il se montra, de nouveau, impassible, grave, bien décidé à faire

son devoir! Bernard, seul, qui le connaissait bien, s'était aperçu de cette minute de faiblesse.

Il admirait son maître, plus que jamais, et, plus que jamais aussi, il le considérait comme un être d'élite, comme un être supérieur, car il se rendait compte, en cet instant suprême, de ce qu'il lui fallait de force de volonté, dans l'état de faiblesse physique où il se trouvait, pour accomplir, jusqu'au bout, son œuvre de réparation!

— Messieurs, reprit-il, ce qu'il me reste à vous dire est plus terrible encore!

C'est que l'acte jusqu'ici reproché à M. de Pardayant a brisé l'existence tout entière d'une femme!

C'est que, en connaissant le nom de la victime, j'ai pu me rendre compte, exactement, des tortures dont son existence fut pleine!

C'est que je la considère comme une martyre, comme une sainte!

Mais, je vous le déclare, celui qui fut cause de tant de douleurs, imméritées, fera tout ce qu'il lui sera possible de faire, humainement, pour réparer sa faute; je dis « sa faute », car, en vérité — et vous en conviendrez — ce ne fut point un crime!

— Vous connaissez cet homme, monsieur? interrogea le docteur. Alors, nommez-le!

— Je le connais!

— Nommez-le! Nommez-le! répéta M. Hénault, qui s'était levé, frémissant.

— Oui! Nommez-le! dirent, aussi, et en même temps, l'abbé et le maire.

— Attendez! répondit Frédéric. Il faut que vous sachiez, d'abord, comment les choses se sont passées.

— Il n'importe! Le nom de cet homme? interrogea le docteur.

— Il importe beaucoup, répliqua M. Gerfault. Terribles furent les résultats de la faute commise; mais il faut que vous sachiez tous, et je veux y insister, qu'il s'agit d'une faute, non d'un crime!

Mademoiselle Besnarais fut victime d'une méprise horrible; mais non d'un attentat!

Les remords que le coupable endure sont assez grands, déjà, à présent qu'il lui est possible d'envisager les suites de sa faute: Or, il lui importe, à lui, que sa responsabilité, si lourde, ne soit point encore aggravée!

Donc, voici les faits.

En cette nuit où mademoiselle Besnarais arriva, avec son père nourricier — ainsi que je l'ai appris, aujourd'hui seulement — dans l'auberge du Cygne, à Lagny, M. Roger de Pardayant, alors sergent d'une compagnie de francs-tireurs dans laquelle il s'était engagé, peu de temps

auparavant, campait, avec sa compagnie, non loin de cette auberge, dans un petit bois.

Il pouvait être, environ, dix heures du soir, quand une servante de l'auberge du Cygne, nommée Benoîte, qui est, aujourd'hui, la mère d'adoption de Bernard, ici présent, se présenta devant le capitaine de la compagnie.

Elle lui apprit que des uhlans avaient traversé Lagny quelques minutes auparavant.

Le capitaine appela un sous-lieutenant, le sergent Roger de Pardayant et deux hommes.

« — Suivez cette femme, dit-il au sous-lieutenant.

Elle vous conduira à Lagny, où on a vu, tout à l'heure, des uhlans.

S'ils reparaissent, tâchez d'en arrêter un.

Il faut que nous sachions ce qu'ils sont venus chercher jusqu'ici. »

Le sous-lieutenant, le sergent, et les hommes partirent, conduits par la servante.

Comme ils arrivaient en vue de l'auberge du Cygne, ils aperçurent trois uhlans, qui venaient de quitter la route, et qui détalaient, à travers champ, au galop. Ils firent feu sur eux.

Les uhlans ripostèrent... La servante fut blessée.

Les uhlans disparurent. Il n'était pas possible de les poursuivre.

Alors, les francs-tireurs portèrent la servante, blessée, à l'auberge.

Cependant, les uhlans pouvaient revenir.

Le sous-lieutenant, ayant reçu des ordres, en ce sens, posta ses deux hommes en sentinelle...

Puis, avec son sergent, il s'installa dans l'auberge...

Ils avaient faim et soif... ils demandèrent à manger...

L'aubergiste leur versa un petit vin clairet, un de ces vins légers, en apparence, un de ces vins qu'on boit comme on boirait de l'eau, et qui grisent, cependant...

Bref, une heure après, le malheureux sous-lieutenant constata qu'il s'était enivré...

Pourtant, malgré son ivresse, il avait gardé, nettement, conscience des faits, et il souffrait, car il se reprochait, amèrement, sa conduite, en pareille circonstance...

Son cas constituait une quasi désertion : une désertion en présence de l'ennemi : circonstance aggravante...

Bien qu'il ne fût, en somme, coupable qu'à demi, il était torturé.

Il céda, cependant, aux instances de son compagnon d'armes : le sergent Roger de Pardayant, et il demanda, à l'aubergiste, la permission de se jeter sur un lit, pour y dormir, durant quelques heures, espérant que son ivresse se dissiperait, ainsi, très rapidement.

Il était, alors, onze heures ou minuit.

Les quatre hommes ne devaient rejoindre la compagnie qu'au petit jour.

Le sergent s'était engagé à veiller au lieu et place de son chef.

Bien plus, il devait l'appeler en toute hâte, en cas d'alerte.

Le sous-lieutenant fut conduit, par l'aubergiste, dans une chambre d'un pavillon qui se trouvait derrière l'hôtellerie...

Frédéric s'interrompit, un instant, pour reprendre haleine. Ce long récit l'avait accablé.

Mais, bientôt, ayant fait un effort pour se remettre, il reprit :

— Combien de temps dormit-il? Cela importe peu !

Soudain, il se réveilla en sursaut. Il avait cru entendre, dans le silence de la nuit, des détonations d'armes à feu.

Il sauta à bas du lit ; il saisit son sabre, qu'il avait dégrafé, et, à tâtons, il sortit. La nuit étant très noire, le sous-lieutenant allait lentement, les bras tendus, au hasard.

Tout à coup, il mit la main sur le bouton de la porte.

Il le tourna, et se trouva dans une chambre, où il n'y avait pas de lumière; mais, une autre chambre attenait à celle-ci, et, dans cette deuxième pièce, brillait une lueur.

Le sous-lieutenant se dirigea donc vers cette chambre, se disant qu'il y avait, là, quelqu'un, sans doute, quelqu'un à qui il pourrait demander un renseignement. Or, lorsqu'il y arriva, il vit, dans son lit, une jeune fille qui dormait, une adorable créature.

— Achevez, monsieur, achevez? dit le docteur.

— Le sous-lieutenant, je dois vous le répéter, était encore ivre. Les fumées du vin ne s'étaient pas dissipées !

Le malheureux, affolé par un désir lubrique qui acheva de troubler ses esprits, s'imagina, de très bonne foi, qu'il se trouvait en présence d'une des servantes de l'auberge.

Il se dit que cette aventure était piquante et inattendue. Et, résolûment, il pénétra dans la chambre.

Au bruit qu'il fit, la jeune fille se réveilla et dit :

— Est-ce toi?

— Bon ! pensa le sous-lieutenant ! Elle attendait quelque amoureux. Pourquoi ne remplacerais-je pas cet amoureux ?

Et il marcha vers le lit. Il heurta la table, sur laquelle était posé le flambeau, où brûlait une bougie ; le flambeau tomba ; la lumière s'éteignit !

La jeune fille poussa un cri, que l'officier étouffa sous sa main.

Une courte lutte s'engagea, entre le jeune homme et sa victime. Vous savez le reste...

Le docteur Hénault, M. Leroux, et l'abbé Ruot, avaient écouté, haletants, le récit de Frédéric.

Lorsqu'il cessa de parler, ils demeurèrent, un instant, muets, graves, préoccupés.

Ce moment de silence parut à M. Gerfault d'une longueur démesurée,

On eût dit que chacun des assistants commençait à pressentir la vérité.

Or, cette vérité les épouvantait.

Ni l'un, ni l'autre n'osait, à présent, interroger Frédéric; ni l'un, ni l'autre n'osait lui demander, comme tout à l'heure, de nommer le coupable.

MM. Gerfault, et Bernard, avaient le sentiment bien exact de la situation.

Ils comprenaient ce qui se passait dans l'esprit du docteur, du maire, et de l'abbé, et le malaise qu'ils éprouvaient, depuis le commencement de l'entretien, s'en aggrava encore.

Enfin, M. Hénault prit la parole, sentant bien que cette scène, si pénible pour tous, ne pouvait se prolonger, et se rendant compte, aussi, de ce fait, à savoir qu'il lui appartenait de rompre, le premier, le silence.

— Mais comment avez-vous eu connaissance de ces faits, monsieur? interrogea-t-il.

— Avant de répondre à cette question, dit Frédéric, j'achèverai mon récit, car il me reste quelque chose à vous apprendre, qui constituera une nouvelle preuve à l'appui de mes dires.

Le lendemain de la scène que je vous ai racontée, le sous-lieutenant trouva, attachée à l'une des boucles de son ceinturon, une chaînette d'or. Surpris, il la dégagea... A cette chaînette était suspendu un bijou d'or, de forme étrange...

— ... En forme de trèfle? demanda M. Hénault.

— Précisément! répondit Frédéric. En forme de trèfle!

Ce bijou, sans grande valeur intrinsèque, devait avoir, au contraire, une valeur artistique considérable, car il était ciselé splendidement.

Le sous-lieutenant, stupéfait, se demanda d'où lui venait ce bijou.

Or, il se l'expliqua bien vite. Lorsqu'il était entré dans la chambre de la servante, à l'auberge du Cygne, il avait posé son sabre, suspendu à son ceinturon, sur la table.

Donc, il n'y avait pas de doute possible, le bijou, à coup sûr, se trouvait sur cette table.

Par hasard, la chaînette d'or s'était accrochée à une boucle du ceinturon, et, lorsque l'officier était sorti de la chambre, il avait pris, avec son sabre, le bijou, qu'il avait emporté sans s'en apercevoir.

Ayant fait cette trouvaille, et s'étant expliqué comment il était en possession du bijou, le sous-lieutenant, tout d'abord, fut épouvanté!



... IL PASSA SES JOURS DANS LA SOLITUDE... (PAGE 340.)

En effet, ce bijou, de grande valeur, ne pouvait appartenir à une servante, se dit-il.

Mais, alors, cette jeune fille, qui donc était-elle?

Pendant plusieurs jours, l'officier fut poursuivi par cette interrogation, qu'il se posait sans pouvoir y répondre.

Un instant, il eut le désir de demander un congé, de retourner à l'auberge, de s'informer?

C'était impossible! Il était en campagne. Chaque jour, sa compagnie courait de nouveaux dangers.

S'absenter, en un pareil moment, il n'y fallait pas songer.

Il se promit de revenir, à Lagny, aussitôt qu'il le pourrait. Il comptait bien retrouver la servante, ou, tout au moins, obtenir, de l'aubergiste, des renseignements sur cette jeune fille, dans la chambre de qui il était entré.

Plusieurs mois se passèrent. Un jour, il advint un fait qui eût pu faire connaître la vérité au sous-lieutenant.

Il se trouvait, alors, aux environs de Dijon, avec sa troupe, dans une construction incendiée où il s'était retranché, et où il devait attendre le passage d'un convoi ennemi qu'il avait reçu l'ordre d'attaquer. C'était le soir.

Le sous-lieutenant se chauffait, près d'un feu ardent, avec son sergent: le vicomte Roger de Pardayant. Tout à coup, l'une des bûches du foyer roula sur le sol; le sous-lieutenant se baissa pour la repousser, du pied, dans le brasier.

En faisant ce mouvement en avant, son portefeuille s'échappa de sa poche, tomba près du foyer, et s'ouvrit. Le bijou qu'il avait emporté de la chambre occupée par la jeune fille: le trèfle d'or, qu'il avait placé dans son portefeuille; le bijou qu'il conservait précieusement, — car, il se disait, non sans raison, que, grâce à ce bijou, il retrouverait, plus aisément, la jeune fille de l'auberge — le trèfle, disais-je, s'échappa du portefeuille et roula aux pieds du sergent Roger de Pardayant... Il le ramassa... Il blêmit, et demanda, à son chef, comment ce bijou se trouvait en sa possession...

Le sous-lieutenant le lui dit, franchement.

Alors, le vicomte se leva, terrible, frémissant. Il allait parler, quand les francs-tireurs, qui veillaient au dehors, entrèrent, précipitamment.

La petite troupe était attaquée. Il fallut se défendre.

— Nous nous reverrons! s'écria M. de Pardayant, s'adressant à son chef, et il sortit.

Que voulait-il dire?

Je le comprends seulement depuis que je sais le nom de celle qui fut victime de l'horrible méprise.

En effet, ce bijou, le trèfle d'or, appartenait à mademoiselle Noémie Besnarais. Le vicomte, qui avait été fiancé à la jeune fille, connaissait ce bijou.

Bien mieux, il avait vu la jeune fille, à l'auberge où le hasard les avait conduits l'un et l'autre, en cette même nuit.

Et, pour lui, il n'y avait pas de doute possible : sa fiancée, celle qu'il adorait, celle de qui, peu auparavant, il parlait, encore en proie à un

désespoir profond, celle qui lui avait déclaré, nettement, qu'elle ne serait jamais sa femme, — ce qui l'avait désespéré à ce point qu'il avait résolu de se faire tuer, — mademoiselle Noémie Besnarais, enfin, avait été victime d'un monstrueux attentat!

Cet homme, à cette minute terrible, dut souffrir atrocement!

Qui sait, si, de plus en plus désespéré, — ce fait lui étant connu — il ne s'est pas jeté, dans la mêlée, immédiatement, courant, éperdu, au-devant de la mort qui devait le délivrer de cette torture abominable que le malheureux endurait!

Or, si cette conjecture est vraie, le coupable a donc été la cause directe, non seulement du martyre de mademoiselle Besnarais; mais, aussi, de la mort du vicomte Roger de Pardayant.

Sa faute, par suite, s'aggrave encore.

Ah! messieurs, si terrible que puisse être l'expiation, elle ne rachètera, jamais, une pareille faute!

Aussi, je vous supplie d'être indulgents pour le coupable quand vous le connaîtrez; il aura besoin de cette indulgence pour l'aider à expier, pour l'aider à racheter sa faute... son crime, même, si vous voulez — dans la mesure du possible.

Je termine, messieurs.

Il faut que vous sachiez tout.

Après la guerre, le sous-lieutenant, qui avait été fait prisonnier, revint en France.

Il voulut avoir des nouvelles de M. de Pardayant; il fit des recherches minutieuses.

Partout, on lui répondit que le vicomte avait été tué, fort probablement, pendant la campagne!

Il alla à Lagny...

L'aubergiste du Cygne, le sieur Lacoste, était mort!...

Il fut donc impossible, au sous-lieutenant, de recueillir le moindre indice capable de le mettre sur la voie de la vérité...

Des mois se passèrent.

Il espérait toujours qu'on s'était trompé, que M. de Pardayant n'était pas mort; qu'il reviendrait, un jour ou l'autre; qu'il serait possible de l'interroger, et qu'on aurait, enfin, l'explication de ces étranges paroles, qu'il avait prononcées... de ce « nous nous reverrons, monsieur »! articulé, par lui, après le récit de son compagnon d'armes, relatif à l'aventure de l'auberge.

Mais M. de Pardayant ne reparut pas!

Enfin, l'officier eut de grands chagrins; il perdit, successivement, un être qui lui était bien cher : une fiancée qu'il adorait; puis, son père.

Sa vie, dès lors, s'écoula, lamentable!

Il se retira au fond d'une maison de campagne, où il passa ses jours dans la solitude, ne trouvant, que dans le travail, un apaisement à ses douleurs, d'une part, et, d'autre part, à ses remords.

Il avait comme un pressentiment de la vérité. Il songeait, souvent, à cette aventure qui lui était arrivée, dans l'auberge du « Cygne », et il se disait : « Qui donc était cette jeune fille ? »

Quelque chose lui disait, vaguement, qu'il y avait, de par le monde, un être qui souffrait, par son fait !

Alors, il fit monter en bague le trèfle d'or qu'il avait gardé ; il le portait toujours à son doigt, espérant qu'on le reconnaîtrait, peut-être, espérant que le hasard le remettrait en présence de celle à qui le bijou avait appartenu. Il voyagea. Il parcourut toutes les provinces de France, s'arrêtant dans chaque ville où se réunit la société parisienne, l'été. L'hiver, pendant plusieurs années, il alla dans le monde, cherchant toujours la jeune fille de qui lui venait le trèfle d'or.

Ce fut vainement.

Toutefois, il s'était rendu compte qu'il avait causé une grande douleur à M. de Pardayant.

Chaque nuit, il avait d'odieuses hallucinations ; le vicomte lui apparaissait.

Il le revoyait tel qu'il s'était montré à lui, terrible, et lui jetant ces mots qu'il n'avait pu s'expliquer : « Nous nous reverrons, monsieur ! »

Alors, le malheureux voulut entreprendre quelque chose pour apaiser le spectre qui le torturait, ce spectre dont les apparitions réitérées devaient le conduire lentement ; mais infailliblement, à la folie.

M. de Pardayant avait laissé un enfant, un fils de sa maîtresse... de celle qui s'était tuée en présence de mademoiselle Besnarais. Or, le coupable, messieurs, recueillit ce fils... il l'éleva... il...

M. Gerfault n'acheva pas.

Il était à bout de forces, épuisé.

Depuis un instant, déjà, il se faisait violence pour vaincre la douleur lancinante qu'il éprouvait.

C'est qu'il voulait achever son récit !

Mais, enfin, le mal fut plus fort que sa volonté.

Frédéric s'affaissa sur son siège et demeura immobile.

En prononçant ses dernières paroles il s'était déganté, lentement, et il avait découvert sa main gauche, où il portait le trèfle d'or.

Il put encore l'ôter de son doigt et le remettre à l'abbé Ruot, qui se trouvait le plus près de lui.

Mais une deuxième secousse l'agita, et il s'écria :

— Bernard !... A l'aide ! Au secours ! Je meurs !

L'abbé Ruot et M. Leroux, très fortement impressionnés par le récit

de M. Gerfault, regardaient, à présent, muets, cette terrible scène.

M. Hénault s'écria, d'une voix stridente :

— C'était donc vous!... C'était donc vous!... C'est vous qui avez commis ce crime abominable !... C'est vous qui êtes cause du désespoir de cette pauvre femme ! Et je ne peux tirer de vous vengeance ! C'est affreux à penser ! Je connais le criminel, enfin !... Et je ne peux pas le tuer !...

Farouche, hagard, il leva les deux bras sur Frédéric, qui ne bougea pas.

— Misérable ! fit-il. Misérable !... Misérable !...

— Monsieur... dit Bernard, en couvrant, de son corps, son maître vénéré...

On doit respecter votre douleur, soit!.. Mais cet homme a cruellement souffert ! Je le considère, aussi, comme un martyr, et j'estime qu'il mérite qu'on oublie sa faute, si grande qu'elle ait été — car il l'a courageusement et noblement expiée!

— Bernard a raison ! s'écria l'abbé Ruot. Pour ma part, je considère que la faute de M. Gerfault est rachetée, et que tout homme de cœur doit le regarder avec le respect dû au coupable qui s'est repenti. Déjà, Dieu, plus clément que les hommes, lui a pardonné son crime !

— Bien dit ! ajouta M. Leroux, en serrant la main de l'abbé Ruot. J'approuve !

Le docteur Marc Hénault était tombé sur sa chaise.

La tête dans ses deux mains, il sanglotait, à présent, de manière déchirante.

En lui, une réaction s'était produite : il faisait pitié.

Frédéric, toujours immobile, était dans la même posture.

Bernard, à genoux devant lui, le regardait.

On eût dit que M. Gerfault voulait parler encore.

Tout à coup, il fit un mouvement ; il se pencha davantage ; il soupira, et ses yeux, jusque-là grands ouverts, fixes, se fermèrent.

— Docteur... Monsieur Hénault... s'écria Bernard épouvanté, mon maître est mort.

Marc, à cet appel suppliant du jeune homme, se leva.

Il s'approcha du siège sur lequel Frédéric était entendu.

Il regarda cet être tant haï, cet être par qui il avait tant souffert, et l'honnête homme, l'homme au grand cœur, eut pitié.

Dès lors, le médecin fut prêt à faire son devoir.

Il examina, très attentivement, le malade.

— Eh ! bien ?... demandèrent, anxieusement, Bernard, l'abbé Ruot et M. Leroux.

— Ce n'est qu'une syncope !... déclara M. Hénault... Toutefois il aura

besoin de soins immédiats lorsqu'il sortira de son évanouissement... Il faut donc aller chercher un brancard !... Deux hommes porteront le malade chez vous, monsieur Bernard !...

— Mon père adoptif, M. Martenot, est venu avec nous... Mon maître, pour se rendre ici, a dû s'appuyer sur lui et sur moi... dit Bernard... je vais le prévenir ; il attend, dans le jardin, la fin de notre entretien... Tous les deux, nous irons chercher une civière.

— Allez !

Bernard sortit.

— Le malheureux ! dit l'abbé Ruot en regardant Frédéric.

Bernard reparut avec Félicien, qui était tout bouleversé, car Bernard lui avait annoncé, trop brusquement, la terrible nouvelle.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria-t-il. Mon lieutenant est mort ! Ça, c'est affreux ! C'est affreux ! Bernard, mon enfant, que s'est-il donc passé ?

Et il regarda tous les assistants, pressentant, vaguement, qu'un drame terrible s'était joué, à cette place.

— Viens ! lui dit Bernard. Il faut que nous nous procurions une civière.

— Inutile !

— Comment ?

— Ça me regarde ! Laisse-moi ! Je le porterai !

— C'est impossible ! fit le docteur.

— Impossible ! Pour un autre, peut-être ! répliqua Félicien. Pas pour moi ! Je le porterai, vous dis-je ! Mon pauvre lieutenant ! Mon pauvre lieutenant !

Et, sans se préoccuper de ce qui se passait autour de lui, le colosse, qui sanglotait, s'arc-bouta et enleva le malade.

— Oui, je le porterai, le cher homme ! Une civière ! Allons donc ! Pas besoin de civière, puisque je suis là !

Il sortit, portant son cher fardeau.

Bernard prit congé du docteur, de l'abbé et du maire.

— Je compte que vous voudrez bien donner des soins à mon maître ?... dit-il au docteur Hénault.

— Je serai chez vous dans une demi-heure !

— Merci !...

Le jeune homme sortit.

Sur la route, il rejoignit Félicien, qui marchait excessivement vite, malgré son fardeau, et qui, désespéré, attendri, pleurait, tout en parlant à Frédéric, comme on parle à un enfant tout petit.

— On vous guérira, mon lieutenant : oui, on vous guérira ! Ah ! si je pouvais donner ma peau pour vous !

Bien la peine d'être si savant, d'avoir tant travaillé, pour se laisser frapper comme ça, par le mal !

Pas de danger que ces choses-là arrivent à des canailles ! Ça tombe toujours sur les meilleurs. Ah ! malheur !

Avoir fait la campagne pendant la mauvaise année ; avoir failli être fusillé par les Pruscos et se laisser terrasser comme ça ?

Qu'est-ce qui est donc arrivé, là-bas, chez ce docteur ?

Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, mon lieutenant ? J'espère bien que vous allez me raconter ça, tout à l'heure ?

Ils lui auront fait du chagrin, rapport à Bernard. Mon pauvre lieutenant, va !

C'est égal, chienne d'existence ! On n'a pas sitôt un bonheur que, crac, allez donc ! Il vous tombe des tuiles sur la tête ! Ah ! malheur ! malheur ! malheur !

Bernard, pensif, suivait Félicien. A mi-chemin, environ, il lui dit, tout à coup :

— Félicien... Tu dois être las ! Je vais t'aider à porter mon pauvre maître !

— Pas besoin de toi ! Pas besoin de toi, garçon ! On ne m'appelle pas Alcide pour rien !

Enfin, ils arrivèrent à la villa.

Félicien porta M. Gerfault dans sa chambre. Il l'étendit sur son lit.

Puis, il courut chercher Benoîte.

Celle-ci, mise au courant du malheur qui était arrivé, prodigua des soins empressés et intelligents au malade.

M. Gerfault rouvrit les yeux.

— Bernard ! Benoîte ! Félicien ! fit-il.

— Présent ! Présent, mon lieutenant ! dit Alcide.

Frédéric reprit, d'une voix faible :

— Vous m'avez ramené ici, merci !

— C'est moi qui vous ai porté, mon lieutenant ! déclara Félicien.

— Mes chers amis ! Mes meilleurs amis ! C'est la fin, voyez-vous ! Bientôt, je serai délivré ! Je mourrai satisfait ! J'aurai fait mon devoir !

Il serra la main à Bernard et à Benoîte.

— Mourir ! Qu'est-ce que vous dites donc là, mon lieutenant ?

— Oui, je vais mourir, mon pauvre Félicien ! Je le sens !... Je suis médecin !... Je ne m'y trompe pas !

Il se leva, et, attirant Bernard vers lui :

— Bernard, je n'ai pu dire, là-bas, tout ce qu'il fallait que je dise ! Le mal a été plus fort que ma volonté ! Mais il faut que je voie M. Henault.

— Il va venir ici ?

— Bientôt !... Il faut qu'il se hâte !... Vivrai-je assez pour accomplir mes projets ?... Je l'espère ; mais, je te le répète, Bernard, il faut qu'on se hâte !

— M. Hénault m'a promis qu'il viendrait, ici, dans une demi-heure.

— Bien !... Bien !...

Le valet de chambre de Bernard entra, cependant.

— M. le docteur Hénault, annonça-t-il.

— Qu'il entre !... Qu'il entre !... s'écria M. Gerfault...

Le docteur parut, aussitôt.

Alors, Frédéric, s'adressant à Bernard, à Benoîte, à Félicien :

— Mes amis, laissez-moi, seul, avec le docteur, je vous prie, dit-il. Je vous rappellerai tout à l'heure.

M. Hénault et le docteur restèrent seuls.

Leur conversation dura plus d'une heure.

Enfin, le docteur sortit, précipitamment, de la chambre.

Bernard l'arrêta au passage.

— Eh ! bien, docteur? demanda-t-il, angoissé.

M. Hénault répondit :

— M. Gerfault est perdu, déclara-t-il. D'ailleurs, il le sait. Je vous dirai la vérité tout entière, si terrible qu'elle soit. Selon moi, il sera mort demain.

— C'est effrayant ! Mais... êtes-vous sûr...

— Hélas ! mon pauvre Bernard ! Demain, votre maître vénéré, cet homme au grand cœur — aura vécu !

Et il ajouta :

— Il faut que je vous quitte immédiatement. J'ai une mission à remplir, au nom de M. Gerfault.

Il s'éloigna et regagna sa demeure, en toute hâte.

— Une mission de la part de M. Gerfault? fit Bernard... Que veut-il dire?

Et il retourna dans la chambre de Frédéric.

XII

L'OFFRE DE M. GERFAULT

Lorsque le docteur Marc Hénault rentra chez lui, il était, environ, neuf heures du soir.

Il trouva Noémie, seule, dans le salon.

La jeune femme attendait son retour avec une impatience indicible.

— Quelles nouvelles de M. Gerfault? demanda-t-elle.

Elle savait que le maître de Bernard s'était évanoui au cours de la conversation qu'il avait eue, devant témoins, avec le docteur.



ET, BRISÉE, ELLE DEMEURA COMME HÉBÉTÉE. . (PAGE 347.)

M. Hénault lui répéta ce qu'il avait dit à Bernard.

— Mais que s'est-il donc passé ? demanda Noémie.

— Des choses très graves.

— Quelles ?

— Tu le sauras bientôt.

Le docteur paraissait inquiet, gêné.

— Où donc est Louise ? interrogea-t-il, enfin.

— Chez M. l'abbé Ruot.

— Comment?...

— Oui : l'abbé a compris que nous voudrions être seuls, ce soir, et il a invité Louise à dîner, sous prétexte de lui faire répéter le morceau qu'elle doit chanter, dimanche, à l'église; il la ramènera, ici, vers dix heures et demie.

— Fort bien. Ah! cet abbé... Quel brave homme! Il a toutes les délicatesses!

Noémie, cependant, poursuivit :

— Mais tu n'as pris aucune nourriture, mon ami. Ton couvert est mis. Veux-tu dîner?

— Oui,... rapidement! J'ai besoin de te parler de choses fort importantes, et je voudrais avoir terminé quand Louise rentrera. Mais, toi-même, tu as dîné, je pense?

— Oui!

— Alors, faisons vite! Viens.

Le docteur et Noémie passèrent dans la salle à manger.

Au milieu de toutes ces allées et venues étranges, mystérieuses, inexplicables, Rosalie avait, littéralement, « perdu la boule », comme elle disait.

Toutefois, et sur l'ordre de Noémie, elle servit.

M. Hénault mangea un morceau, but un grand verre d'eau; puis, il revint dans le salon, avec sa cousine.

— Ma chère Noémie, commença-t-il, je dois te raconter, tout d'abord, ce qui s'est passé aujourd'hui.

Les faits que je vais te faire connaître produiront, certainement, sur toi, une impression très poignante.

Je te prie, cependant, de m'écouter, autant que possible, avec calme et sans passion.

Depuis vingt ans, ma chère amie, tu as appris la résignation.

Or, jamais plus qu'en ce moment tu n'as eu besoin de courage; jamais tu n'as eu à montrer autant d'abnégation.

— J'écoute, fit la jeune femme, en frémissant, car elle comprenait bien que le docteur avait de très graves raisons pour lui parler ainsi.

Alors, le docteur lui raconta, en détail, d'abord ce qui était résulté de sa première conversation avec M. Gerfault, à savoir que Bernard était le fils du vicomte Roger de Pardayant et de Berthe Grisier.

— La fatalité s'acharne contre moi! s'écria Noémie, brisée. La malédiction de la morte me poursuit jusque dans ma race!

Je n'ai pas assez expié, encore!

Pourtant, je ne fus pas coupable vis-à-vis de cette infortunée!

J'ignorais qu'elle existât!

Certes, si j'avais connu la vérité, j'eusse refusé l'union que m'offrait M. de Pardayant !

Elle avait répété, presque textuellement, les paroles que M. Henault avait prononcées lorsque Frédéric lui avait fait cette première révélation.

Toute l'horrible scène qui lui apparaissait, si souvent, depuis vingt années, et dont la vision lui imposait, toujours, une indicible torture — s'était, de nouveau, et plus nettement que jamais, peut-être, représentée devant elle, soudainement, après le récit du docteur.

— Ainsi, reprit-elle, accablée, M. Bernard est le frère de ma pauvre Louise ?

— Non !

Noémie regarda, fixement, son cousin.

— Comment ? demanda-t-elle. Puisque M. Bernard est bien le fils de M. de Pardayant...

— C'est que Louise n'est pas la fille du vicomte ! répliqua M. Henault. Oh ! comme toi, j'ai douté, ma chère Noémie ; mais, à présent, j'ai la preuve de ce que j'avance...

Et il raconta, à sa cousine, qui l'écoutait, éperdue, tout ce qu'il avait appris au cours de sa seconde entrevue avec M. Gerfault, en présence de l'abbé Ruot et de M. Leroux.

— Oh ! s'écria Noémie... lorsque M. Henault se tut, enfin... Le misérable !... Le misérable !...

Le docteur tira, de sa poche, une bague — cette bague que M. Gerfault portait toujours, et qui avait été faite avec le trèfle d'or ; il montra ce bijou à sa cousine, qui le prit, qui l'examina, et qui le lui rendit.

— C'est bien le bijou que je t'avais offert comme cadeau de noces : ce bijou que tu as touché, pour la dernière fois — tu me l'as souvent raconté — lors de la fatale nuit ; or, M. Gerfault l'avait emporté, comme je te l'ai expliqué, et c'est lui qui me l'a remis, tout à l'heure.

— Le misérable ! répéta la jeune femme, que cette révélation, si inattendue, avait frappée de stupeur.

Oh ! oui, certes, ainsi que l'avait dit M. Henault, cette pauvre créature, cette martyre, avait appris la résignation.

A présent, elle n'avait plus assez de force pour faire entendre un cri de révolte contre la destinée, qui l'avait, définitivement, accablée, et vaincue.

Elle ne pouvait plus avoir, au cœur, que du dégoût et de l'indignation.

Elle dit, encore :

— Le misérable !...

Et, brisée, elle demeura comme hébétée... regardant dans le vide, fixement, sans voir !

M. Hénault respecta, un moment, son silence.

Il attendit que la pauvre femme fut redevenue plus tranquille, relativement.

Puis, il poursuivit — car, ainsi qu'on s'en convaincra bientôt, il n'avait pas une minute à perdre pour achever la tâche que son devoir lui imposait, à présent.

Il se rapprocha de Noémie ; il s'assit tout près d'elle ; il passa ses bras autour de son cou, et il l'embrassa, en une étreinte d'une indicible affectuosité ; puis, il lui parla doucement, très doucement, comme il parlait à ses malades. Noémie souffrait, par l'âme : Or, le docteur Hénault était expert, aussi, en l'art, si difficile, de guérir les douleurs morales.

— Ma chère Noémie, ma pauvre enfant, triste affligée, écoute-moi... Ce jour doit être, pour toi, le dernier jour d'affliction !

Le sort s'est lassé de te poursuivre ! Tes maux sont finis !

Dieu, que tu as tant prié, a pitié de ta détresse.

Espère ! De meilleurs jours viendront, j'en suis sûr.

Ta vie, comme femme, est brisée ; mais, comme mère, tu auras des joies ineffables !

Dès longtemps, tu as fait le sacrifice de ta vie, n'est-ce pas ? Tu me le disais, hier encore !

Tu ne vivais plus que comme mère, pour assurer le bonheur de ta fille !

Eh ! bien, Louise sera heureuse, et son bonheur te consolera, certes, de tant d'afflictions.

Sois donc forte ! Relève la tête, ma bien aimée ! Il est doux de se dire que, si l'on a souffert... ceux pour qui l'on vit, pour qui l'on s'est dévoué, toujours, seront chéris par ce même destin qui vous a accablé !

Le brave homme, en parlant ainsi, faisait allusion — aussi discrètement que possible, et avec cette délicatesse qui était la caractéristique de son individu — à sa situation personnelle.

N'avait-il pas adoré « sa Noémie », n'avait-il pas souffert, jadis, abominablement, pour elle ? Et, pourtant, ne s'était-il pas dévoué pour que la pauvre créature, si éprouvée, le trouvât, sans cesse, auprès d'elle, prêt à lui faire la vie aussi douce que possible ?

Il poursuivit, presque à voix basse, et plus tendrement encore :

— Donc, l'attentat odieux dont tu as été victime, ma chère amie, ne fut pas commis, comme nous l'avons cru longtemps, par M. de Pardayant... c'est prouvé, c'est indubitable.

Or, ne vaut-il pas mieux que le crime ait été accompli par un autre, puisque le hasard a voulu que Louise aimât M. Bernard, et puisque, ces faits nous étant connus, l'union des deux jeunes gens ne sera point impossible?

Sacrifions-nous!... Immolons nos personnalités!... Oublions nos souffrances, et ne cherchons que ce qui peut faire le bonheur de ceux que nous aimons!...

Donc, voilà un fait acquis : Bernard épousera Louise, et nous devons remercier le ciel de ce que les choses sont telles, puisque, autrement, ces enfants seraient, après nous, aussi infortunés que nous l'avons été nous-mêmes :

— Tu as raison!... répondit Noémie... Oui, tu as raison...

Oh! mon bon Marc, comme tu es généreux et tendre...

Sans toi, je crois que je serais morte, à présent, de honte et de désespoir.

Mais, dans les heures de grande affliction, je t'ai trouvé, toujours, près de moi, pour me consoler, pour m'encourager!...

Tu me parles, et, peu à peu, le calme revient en mon âme, l'espoir renaît. Parle, parle encore!

Alors, M. Hénault réunit tout ce qu'il lui restait de forces pour achever son œuvre, et il reprit :

— Ce qu'il me reste à te dire est le plus important! C'est à présent, surtout, que je te supplie de m'écouter avec calme, et pénétrée de ceci, seulement, à savoir que la femme, en toi, s'est immolée devant la mère... à savoir que, quelle que doive être ton indignation, tes révoltes de conscience, en présence de la proposition que je vais t'adresser... il faut que tu imposes silence à tes propres scrupules, si légitimes qu'ils soient, pour ne songer qu'à ta fille.

— Parle? dit la jeune femme. Parle? Il ne reste plus, en moi, que la mère, c'est bien vrai.

Je te l'ai déclaré, déjà, je te le répète, et je te le prouverai : je remplirai mon devoir de mère,... je le remplirai jusqu'au bout, fallût-il, pour cela, donner ma vie même!... Parle?

— Bien! Écoute-moi donc?

— J'écoute.

— Tout à l'heure, quand tu as appris la vérité, tu t'es écriée, en parlant de M. Gerfault :

« Le misérable! Le misérable! Le misérable! »

Or, moi-même, j'ai jeté le même cri de colère et de dégoût, lorsque, de la bouche même du coupable, j'ai appris ce fait odieux.

Au cours de mon récit, cependant, je t'ai présenté cet homme tel qu'il est, c'est-à-dire comme un homme d'honneur, comme un homme généreux, qui, en ce qui te concerne, fut un coupable; mais non un criminel!

Certes, l'acte horrible qu'il a commis, et qui a constitué, surtout, une méprise terrible, ne peut être considéré comme un crime qu'à cause des conséquences effroyables qui en ont résulté!

De plus, le coupable a expié! Il a cruellement souffert!

Lorsqu'il a pu pressentir la vérité; lorsqu'il a pu se dire qu'il avait peut-être commis, sans le savoir et sans le vouloir, un crime odieux; lorsqu'il a pu croire qu'il avait fait une victime, qu'il ne connaissait pas et qui le maudissait, certes, très légitimement, il a fait l'impossible pour retrouver cette victime, et, ce, avec l'intention, formelle, de racheter sa faute, autant que possible, humainement. Or, même lorsque l'on fut victime, on doit pardonner — dit le dogme chrétien — à qui vous a offensé, et, d'autant plus, lorsque le coupable s'est repenti sincèrement!

Eh! bien, ma chère âme, sache, que, non seulement le coupable s'est repenti; sache qu'il a expié... sache, enfin, qu'il ne vit plus que dans l'espoir qu'il pourra t'offrir une réhabilitation suprême...

Noémie, étonnée, regarda le docteur.

On eût dit qu'elle pressentait où M. Hénault en voulait arriver.

— Que veux-tu dire?... interrogea-t-elle... Quelle réhabilitation ce miséra... cet homme, peut-il m'offrir?...

Je suis chrétienne, et, puisqu'il a expié, puisqu'il s'est repenti, je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait... Mais...

— Écoute-moi sans colère, Noémie... reprit le docteur. Tu l'as promis!... Songe que tu es mère... et que tu te dois à ta fille...

— Achève donc?

— M. Gerfault est mourant. Il le sait. La mort ne l'effraie pas: elle doit le délivrer.

Or, ce moribond m'attendait, tout à l'heure, impatiemment!

Quand je suis arrivé chez Bernard, quand je me suis trouvé en sa présence, il a souhaité que nous restions seuls.

Alors, il m'a chargé d'une mission auprès de toi.

— Quelle mission?

Le docteur répondit, solennellement:

— Je l'accomplirai, cette mission, ma bien-aimée Noémie, et, par avance, je te dis:

Cet homme est un homme de cœur; quelque grande qu'ait été sa faute, et quoique j'en aie souffert, cruellement, parce que ta vie, et la mienne, en furent brisées, je lui pardonne; bien mieux, je l'admire, et je suis disposé à tout, pour qu'il meure avec la paix de l'âme!

— Explique-toi?

— Voici ce qu'il m'a dit; ses paroles sont gravées, si nettement, en ma mémoire, que je te les répéterai textuellement:

« Mademoiselle Noémie Besnarais est femme, et mère, sans mari. Sa fille est une bâtarde, sans père et sans nom. Or, mon nom est sans tache, et, même, honorable. Dites à mademoiselle Besnarais que je la supplie de me faire l'insigne honneur de m'accorder sa main.

— Ma main, à ce... à cet homme ! Jamais ! s'écria Noémie avec horreur. Jamais! Jamais ! Cette propositio n est une insulte de plus! Jamais ! Je lui ai pardonné ; mais mon mépris subsiste. C'est plus que du mépris que je ressens pour cet homme, c'est du dégoût ! Comment as-tu pu croire que j'accepterais une pareille proposition ?

Le docteur avait prévu cette réponse ; il poursuivit, après un instant :

— Ma chère Noémie, je crois devoir te répéter, jusqu'au bout, les paroles que M. Gerfault a prononcées :

« Dites à mademoiselle Besnarais de me faire l'insigne honneur de m'accorder sa main... Elle ne sera ma femme que pendant quelques heures... Vous le savez, docteur, je mourrai bientôt... Votre cousine sera veuve peu après notre union... Mais cette union constituera, aux yeux des hommes, — et le ciel m'en saura gré, je le crois — une réhabilitation... Enfin, la fille de... mademoiselle Besnarais, portera le nom de... son père, et elle aura toute sa fortune... »

Ainsi parla M. Gerfault, ma chère Noémie.

Je savais bien que ton premier mouvement, en m'écoutant, serait un mouvement de colère et d'indignation; mais je me suis dit, ensuite, que, lorsque la femme aurait poussé son cri de révolte, la mère réfléchirait...

Or, je ne me suis pas trompé, la mère réfléchit... puisque tu ne protestes pas contre mes paroles... et, je le sens... je le devine... j'en suis sûr... la mère va céder !...

La jeune femme ne répondit pas.

Elle semblait réfléchir, profondément.

M. Hénault se rapprocha d'elle, plus encore, et lui dit :

— Tu as confiance en moi. Tu sais que je ne te conseillerai, jamais, rien qui soit injuste, ou contraire aux lois les plus strictes de l'honneur et du devoir ?

Eh! bien, en mon âme et conscience, en cette circonstance, je crois devoir te dire : « Accepte ! »

Encore une fois, je te déclare que tu dois immoler ta personnalité, car il y va du bonheur de ta fille !

— Mais comprends donc que tu me demandes un sacrifice qui est, vraiment, au-dessus de mes forces ! dit Noémie.

A l'idée, seulement, que je me retrouverai face à face avec cet homme, je frissonne !

Tu sais bien, pourtant, que j'ai souffert atrocement ! Or, toutes mes souffrances me sont venues par son fait !

Est-ce qu'une femme, fût-elle une sainte, peut oublier un pareil outrage ?

Cet homme fut plus criminel et plus lâche qu'un assassin !

Un assassin ne vous prend que la vie. Qu'est-ce que cela?

L'autre m'a pris mon honneur! L'autre m'a souillée! L'autre m'a rendue mère sans que je l'aie voulu! L'autre est cause que j'ai maudit cette enfant que je portais!

Les autres sont fières, et heureuses, de sentir leur flanc tressaillir par l'être conçu dans l'ivresse d'un amour partagé; moi, je l'ai maudit, tu m'entends, j'ai maudit mon enfant!

Cet homme m'a volé toutes les joies auxquelles peut prétendre encore la créature la plus éhontée.

J'avais un cœur tendre, aimant; or, à cause de cet homme, tout amour m'a été défendu!

Je pouvais passer ma vie entre un époux adoré et un enfant qui eût été, entre nous, un trait d'union bien-aimé, et ce bonheur, que j'avais rêvé, m'a été refusé.

A cause de cet homme, j'ai dû me cacher, j'ai dû vivre entourée de mystères: j'ai dû mentir à mon enfant, mentir à tout le monde, comme une coupable! J'ai dû rougir; j'ai dû avoir honte de moi-même, et, pourtant, j'étais une victime.

Pouvais-je, pour reconquérir la place dont j'étais déchue, par le crime d'un autre, pouvais-je dire la vérité à tous?

Non! Il m'a fallu me taire; il m'a fallu subir le mépris de ceux, qui, me voyant mère sans époux, me prenaient, non sans raison, pour une fille séduite et abandonnée par son amant.

On souriait, on chuchotait sur mon passage. On me montrait du doigt.

Et, je le voyais, je le devinais, et je ne pouvais rien dire pour ma défense. Oh! ma torture a été atroce!

Pendant de longues années, j'ai passé mes nuits en pleurs! Sans ma fille, je me serais tuée!

Tout a été brisé en moi! Tout m'a accablée! A qui la faute? A cet homme!

Et tu veux, qu'à présent, je le revoie, volontairement? C'est impossible!

Je ne serais pas maîtresse de moi. Je serais forcée de lui cracher ma haine au visage!

Bien plus, tu me demandes de m'unir à lui, sous prétexte de réhabilitation? Je n'ai pas besoin d'être réhabilitée! Je ne fus pas coupable!

Je refuse donc; je refuse net!

Il est mourant, dis-tu? Eh! bien, qu'il meure, et que le Dieu, très clément, lui pardonne; si c'est possible!

Quant à moi, je ne lui pardonnerai jamais, jamais, jamais, jamais!

Je le hais, je l'exècre, je le méprise, je le maudis!



UN COUP DE CLOCHE SONORE AVAIT VIBRÉ DANS LE SILENCE. (PAGE 356.)

Je regrette de ne pouvoir le lui dire en face, quand bien même je devrais hâter sa mort ; quand bien même je devrais lui causer une torture surhumaine ! Encore ne durerait-elle point assez, à mon gré, pour me venger de tout ce que j'ai souffert par lui !

Noémie était apparue, à Marc, superbe de colère et d'indignation.

Ce n'était plus la femme accablée et résignée ; la pauvre créature subissant son martyre sans se plaindre, — c'était la femme outragée, qui,

en une fois, éprouvait le besoin impérieux d'exhaler toute sa haine.

Elle avait articulé ses griefs d'une voix telle, et avec une conviction si profonde, que un instant, le docteur Hénault douta du juste du conseil qu'il avait donné à sa cousine.

Mais il ne tarda pas à recouvrer l'assurance formelle qu'il avait agi selon son devoir, et il se décida à tout entreprendre pour convaincre Noémie.

— Fort bien ! dit-il. Tu agiras à ton gré. Tu as peut-être raison, après tout !

Toutefois, si je suis ébranlé dans ma conviction, par tes paroles, je ne suis pas encore certain que j'ai eu tort.

Il faudrait pouvoir étudier la question; peser le pour et le contre.

Or, pour cela, le temps nous fait défaut !

Demain, en effet, il sera trop tard.

Noémie, qui était restée debout, frémissante, après sa virulente réplique à son cousin... se rassit, tout près de lui.

— Est-il donc certain qu'il sera mort demain ? demanda-t-elle.

— A mon avis, oui !

— Il a éprouvé une émotion très vive, et, étant donné son état de santé débile, il en est resté accablé, plus affaibli encore; mais, de là à mourir...

— Je te répète que le malheureux n'a pas, à cette heure, un jour entier à vivre !

— Ainsi, c'est donc, vraiment, avec l'idée de me donner une... réhabilitation, comme il dit, avec l'idée de donner un nom à ma fille, qu'il t'a fait cette offre, pour moi ?

— Oui ! Puisqu'il ne se fait aucune illusion sur sa situation.

— C'est donc comme une expiation suprême qu'il souhaite de me voir m'unir à lui !

— Oui, et, aussi, pour mourir tranquille, en se disant que tu lui as pardonné.

Cet homme fut coupable, je te l'ai dit, non criminel.

Il a souffert, il souffre, il a expié, il se repent !

Je pensais que tu comprendrais qu'il serait généreux, à toi, de lui faire grâce, en présence de son repentir, de son expiation !

Ce n'est pas ton avis... N'en parlons plus !

Noémie se releva, farouche.

— Et s'il vivait, après cette union qu'il demande ! Tel que tu me l'as dépeint, il doit être tendre !... Seul en ce monde, il doit avoir besoin d'affection. A présent, il sait qu'il a une fille.

Or, cette fille, qu'il connaît sans l'avoir vue jamais, par les récits de Bernard, — cette fille, il souhaite de la voir, de la connaître !

Certes, il n'a point osé demander qu'on la lui présentât ; mais quelle joie, pour lui, s'il la voyait, s'il pouvait l'étreindre et l'embrasser !

S'il vivait, disais-je, après notre union, il aurait, sur elle les, mêmes droits que moi !

Après m'avoir volé les joies que j'etais en droit d'attendre, il me prendrait, encore, la moitié de la tendresse de ma fille.

Il saurait bien se faire aimer par elle !

On ne pourrait pas faire connaître, à ma chaste fille, le crime dont son père s'est rendu coupable !

Elle ne verrait donc pas, en lui, celui qui a outragé sa mère ; elle ne verrait qu'un père, de qui l'amour lui a manqué pendant de longues années ! Elle l'aimerait plus que moi, peut-être.

Oh ! si cela arrivait, vois-tu, à cela je ne résisterais pas !

J'ai tout supporté ! Mais cela, non, non, non, mille fois non, je ne le supporterais pas !

— Allons donc, s'écria le docteur, tu t'es livrée ! Voilà le véritable prétexte de ton refus: La mère est jalouse, par avance.

— Et quand cela serait? Il aurait donc les joies de la paternité, et toutes les douleurs, la mère, seule, les aurait supportées ! Encore serait-il, un jour, mieux aimé, peut-être !

— Qu'importe?... S'il aime aussi. Louise... Plus tu sentiras de tendresse autour de ta fille, et plus tu devras en être heureuse !

— Je ne suis pas une sainte !

— Tu es mère, et la mère doit être, par nature, prête à tous les sacrifices !

— Jusqu'à l'immolation absolue?

— Oui !

— Je t'admire !... Mais je n'ai pas tant de courage !

— Eh ! bien... fit le docteur Henault... Agis à ton gré, je te le répète. Seulement, laisse-moi te dire ceci :

Si tu acceptes la proposition, si généreuse, de M. Gerfault, à partir de demain, ton temps d'épreuve sera fini...

Tu ne peux pas racheter le passé ; mais tu peux tout espérer de l'avenir !

Tu te plains, fort légitimement, de n'avoir pas eu les joies de la femme, tu auras celle de la mère : tu seras heureuse.

Au contraire, si tu refuses, à partir de demain, une nouvelle phase de ta vie commencera.

Jusqu'ici tu as souffert ; mais tu as eu une consolation, en ce sens, que, victime, ta conscience était en repos.

Demain, tu souffriras plus encore, car tu auras le remords de n'avoir pas fait ton devoir ; tu te reprocheras d'avoir manqué de charité vis-à-

vis d'un mourant; tu te reprocheras d'avoir fait prévaloir, contre ton amour maternel, tes haines, bien fondées, je te l'accorde.

Tu regretteras de n'avoir pas donné, à ta fille, le nom de son père...

Et, enfin, car il faut tout dire, tu pourras te reprocher, aussi, de ne lui avoir pas donné une fortune, qui lui appartient de plein droit, et que son père est prêt à lui laisser...

— Est-ce toi, Marc, qui fais intervenir de pareilles questions dans une discussion d'un ordre aussi délicat?

— Tu me connais assez pour savoir que les questions d'argent n'ont jamais pesé sur mes décisions.

Ma vie, tout entière, le démontre, et me met à l'abri d'un reproche à ce sujet.

Oui, j'ai fait intervenir, dans cette discussion, cette question de fortune, parce que, si indigne qu'elle soit, en pareille circonstance, elle a, du moins, sa valeur.

J'estime que cette fortune doit revenir à la fille de M. Gerfault, et je trouve que nous n'avons pas le droit de frustrer Louise d'un bien qui peut lui appartenir, si tu le veux.

Je suis certain, ce faisant, d'agir en honnête homme. Je ne sens, en moi, aucun scrupule. Ma conscience est en repos.

Or, chaque fois que je me suis trouvé en cet état d'âme, je n'ai jamais hésité à agir, car j'étais sûr de ne faire rien qui ne fut bon et juste.

Donc, réfléchis, ma chère Noémie.

Je n'ai plus rien à ajouter. Je t'ai dit tout ce que je pouvais te dire. Je me trouve à bout d'arguments.

Mais je ne saurais trop y insister. Hâte-toi! Le temps presse!

Je te le répète : demain, à pareille heure, peut-être, sera-t-il trop tard!

. . . .

Cette conversation fut brusquement interrompue.

Un coup de cloche sonore avait vibré dans le silence.

— C'est Louise! fit Noémie. L'abbé Ruot la ramène, ainsi qu'il l'avait promis!

— Retire-toi dans ta chambre, ma chère Noémie, dit le docteur. Tu es toute défaite. Il vaut mieux que Louise ne te voie pas en cet état.

— Tu as raison! Le temps de me remettre, autant que possible, de ces émotions si multiples et si répétées, et je réapparaîtrai ici.

— Va!

Noémie sortit, précipitamment.

Il était temps, certes, car Rosalie, qui avait veillé, en attendant le retour de Louise, parut dans le salon, précédant la jeune fille et l'abbé Ruot.

— Comment, vous êtes seul, mon cher docteur?... dit l'abbé, surpris.

— Oui! M. l'abbé a raison, ajouta Louise. Où est donc maman?

— Dans sa chambre!... répondit Marc... Elle vient d'y monter pour ranger du linge. Elle ne tardera pas à descendre, sans doute.

La jeune fille portait un énorme bouquet, que l'abbé Ruot lui avait donné.

Le brave prêtre, qui n'eût point coupé une fleur, dans ses parterres, pour lui-même, les avait littéralement ravagés pour la jeune fille.

D'ailleurs, il avait fait l'impossible pour distraire Louise de ses préoccupations.

Il avait dépensé, à cet effet, une verve endiablée, non sans résultat, car la jeune fille, si triste, si inquiète, lorsqu'elle avait quitté, avec l'abbé, la maison du docteur, y revenait, sinon gaie et joyeuse, du moins, calme et rassérénée.

Louise avait ôté son chapeau, son mantelet léger.

— Je vais défaire mon bouquet et mettre les fleurs dans l'eau, dit-elle. Il fait si chaud, que mes pauvres roses sont déjà fanées.

Et elle sortit.

Elle passa dans la cuisine, où, avec l'aide de Rosalie, elle disposa, soigneusement, ses fleurs dans un vase.

L'abbé Ruot, interrogea tout aussitôt, le docteur sur M. Gerfault.

M. Hénault lui fournit les renseignements qu'il demandait; puis, il lui fit connaître l'offre de Frédéric relativement à Noémie.

— Voilà une proposition inattendue, fit l'abbé, avec la plus vive émotion. Bernard, certes, n'exagérait rien quand il nous faisait l'éloge de son maître. L'homme qui a eu l'idée de cette réhabilitation suprême est un être au grand cœur.

— Alors, selon vous, Noémie doit accepter cette proposition?

— Oui, à tous égards! Est-ce qu'elle hésiterait?

Noémie, cependant, était entrée, si doucement, que ni l'un ni l'autre des interlocuteurs n'avait entendu le bruit de ses pas.

Elle avait entendu les dernières paroles de Marc et de l'abbé Ruot.

— J'ai hésité... répondit-elle... Marc vous dira la raison de mes hésitations.

— Et maintenant... demanda le docteur... Est-ce que...

— Maintenant... répliqua Noémie... Maintenant...

— Eh! bien?

— Parlez?

— J'accepte!...

— Bien! dit l'abbé avec joie. Bien, madame! J'ai compris les raisons de vos hésitations sans qu'il soit nécessaire que vous les énumériez. Certes, vos hésitations, basées sur des répugnances légitimes, s'expli-

quent et sont rationnelles. Mais, il s'agit de votre fille, et vous n'avez pas le droit de répondre, par un refus, à la proposition qui vous a été adressée, permettez à un ami sincère de vous le dire!

— Je suis heureux de voir que M. l'abbé partage, de manière absolue, mon opinion sur la question, dit Marc. Ainsi, ma chère Noémie, tu acceptes?

— Oui!

— Tu m'autorises à porter cette réponse, immédiatement, à M. Gerfault, qui l'attend avec impatience?

— Oui!

— Bien! — J'y cours. Venez avec moi, monsieur l'abbé. Il faut que, dès ce soir, nous prenions toutes les dispositions nécessaires afin que la double cérémonie, légale et religieuse, s'accomplisse, demain, dans la matinée.

Nous n'avons pas une minute à perdre.

— Je vous suis!

Le docteur étreignit Noémie avec force, et l'embrassa, en lui disant:

— Espère! Espère! Ma Noémie! Le sort s'est lassé! Le ciel est avec nous!

— Mère de douleurs! dit, solennellement, l'abbé... Dieu vous tiendra compte de tous vos sacrifices. Et moi, son humble ministre, je vous bénis, en son nom!

— Venez, monsieur l'abbé, dit le docteur.

— Je suis prêt!

Ils sortirent, en toute hâte.

Quand Louise rentra dans le salon, elle trouva sa mère à genoux et priant avec ferveur.

— Maman, lui dit-elle, que se passe-t-il donc? Pourquoi pleures-tu? Tu souffres encore?

Noémie, sans lui répondre, la prit dans ses bras et l'embrassa, en sanglotant!

. . . .

Rosalie, restée dans la cuisine, s'était assise sur une chaise, très lasse, exténuée, même.

Depuis vingt ans, elle ne s'était point couchée si tard.

Néanmoins, elle luttait, désespérément, contre le sommeil; elle ne voulait pas se retirer dans sa chambre.

Elle disait, en bâillant à se décrocher la mâchoire :

— Môssieu vient de sortir. C'est fort... à onze heures du soir!

La maison est sens dessus dessous!

Que va-t-il arriver, bon Dieu de Dieu, que va-t-il arriver?

Mes pauvres maîtres sont tout à l'envers!

Je ne peux pourtant pas me mettre « dans le portefeuille » pendant qu'ils « triment ».

Bien sûr, il y a anguille sous roche, comme je le disais ce matin.

On était si tranquille !...

C'est ce M. Bernard qui est cause de tout ! Ça, c'est certain !...

J'ai joliment bien fait, tout de même, de ne pas vouloir d'amoureux !...

J'ai remarqué ça, sitôt qu'il y a un amoureux dans une maison... crac... c'est à n'y plus tenir !...

Elle bâilla, s'étira et s'écria :

— Dieu de Dieu, que j'ai sommeil !... Mon Dieu, que j'ai donc sommeil !...

XIII

LE MORIBOND

Le lendemain, vers dix heures, Frédéric Gerfault était étendu, sur un fauteuil, près de la fenêtre de sa chambre.

Cette fenêtre donnait sur le petit parc qui s'étendait derrière la villa habitée par Bernard.

La journée était magnifique.

Le soleil resplendissait sur la campagne, et dorait, encore, les feuillages des arbres, déjà cuivrés par l'automne.

L'air, très doux, était secoué par une brise légère, qui passait sur les plantes, et semait, dans l'atmosphère, toutes sortes d'odeurs sylvaines, les aromes des bruyères, des pins, et des dernières fleurs de la saison.

De temps à autre, on entendait, au loin, le chant cadencé d'un vigneron, qui travaillait, là-bas, dans son clos.

Puis, tout redevenait silencieux.

Le calme de la nature ensoleillée avait quelque chose de doux, qui impressionnait, fortement, le moribond.

Il souriait, ineffablement, à ces splendeurs.

Il y voulait voir un bienfait de Dieu, qui parait son dernier jour de telles magnificences !

Il y voyait comme une promesse de pardon, et, si près de sa fin, il se sentait rasséréné.

Depuis longtemps il n'avait point éprouvé une sensation aussi exquise de bien-être.

Patient, résigné, il attendait sa délivrance !

*
* *

Depuis la veille, depuis que le Dr Hénault était venu lui apporter la réponse de Noémie, son cœur, plein d'allégresse, était comme enivré.

Il débordait de reconnaissance et d'enthousiasme.

Il avait passé le reste de la nuit avec Bernard.

Puis, au petit jour, il avait écrit un testament nouveau, annulant le précédent, et il dit à son élève :

— Tu devais être mon héritier ; mais ma fortune t'appartiendra tout de même, puisqu'elle reviendra à celle que tu aimes, à celle qui sera ta femme !

Ta femme ! Elle sera ta femme !

Le ciel a voulu que je sois le maître de celui qui doit être l'époux de ma fille !

Je suis sûr que cette enfant sera heureuse parmi les plus heureuses !

Bernard, mon cher Bernard, mon fils, si tu savais comme je suis tranquille, à présent !

Dieu s'est montré si clément pour moi ! Il me donne la mort du juste !...

Ecoute, Bernard, tu trouveras, chez mon notaire, une lettre, jointe à ce testament que j'avais fait en ta faveur, et que celui-ci annule...

Dans cette lettre, je te fais connaître mes dernières volontés, relativement à mon inhumation.

Tu t'y conformeras, mon enfant ?...

Quoi, je t'attriste !... Je ne veux pas que tu souffres de mes paroles, mon fils... La mort me délivrera... Je suis content !...

Dis-moi, cette permission que l'abbé Ruot est allé chercher, à Dijon, chez l'évêque, pour mon mariage, l'obtiendra-t-il?

Oui... n'est-ce pas? De pareilles demandes sont toujours bien accueillies.

Si l'abbé n'a pas été retardé, j'ai calculé qu'il pouvait être revenu, ici, à onze heures. Il a dû partir hier vers minuit.

Bernard, Bernard... mon cher fils, je voudrais te dire, encore, quelque chose : mais je ne sais pas si j'oserai.

Écoute :

Je n'ai plus qu'un seul désir, en ce monde ; mais, s'il était satisfait, vois-tu.,. oh ! s'il était satisfait...

Oserais-je te l'exprimer ?...

Bernard, je voudrais voir, ne fût-ce qu'un instant — je voudrais voir ma fille !

C'est trop demander, peut-être !...

Tu ne me réponds pas? Tu te tais !...

Oui, c'est trop demander, n'est-ce pas ?

Madame Noémie n'y consentira jamais.

Ce bonheur serait trop grand. Je n'en suis pas digne !



ILS SORTIRENT DE LA CHAMBRE... (PAGE 363.)

Il faut que cette joie suprême me soit refusée. Ce sera une expiation de plus!

Pourtant, on pourrait me la faire voir sans qu'elle me voie.

Tiens, si elle passait, là, dans le parc, sous cette fenêtre.

Ne pourrait-on m'accorder cela? Rien que cela!

Dis, Bernard, mon enfant, en reconnaissance du bien que je t'ai fait, voudrais-tu supplier, en mon nom, madame Noémie de m'accorder cela?

Je verrais ma fille, l'espace d'une minute, seulement!

On lui recommanderait de marcher lentement, très lentement, afin que je la regarde bien, afin que je l'admire!

Ma fille! Ma fille! J'ai une fille!

Oh! comme elle aurait été idolâtrée par moi, cette enfant!

Je la verrai, hein! Tu le demanderas, tu me le promets?

Je ne souhaite de la voir qu'une minute, là. Elle, elle ne me verra pas!

Je t'assure que je serai assez maître de moi pour ne pas l'appeler, pour ne pas pousser un cri.

C'est dit, mon cher Bernard, tu obtiendras, pour moi, cette insigne faveur, si indigne que j'en sois?

— Mon pauvre maître! avait répondu Bernard. Vous verrez Louise, je vous le promets!

— Merci! Mon enfant... merci!... avait dit le malade... en serrant, fortement, la main du jeune homme.

Tu me paies, au centuple, du peu de bien que j'ai pu te faire!

. . . .

L'aube naissante, l'aube radieuse d'un beau jour, avait surpris le maître et l'élève encore en tête à tête, et parlant de la jeune fille...

*
* *

Vers huit heures, Frédéric s'était fait habiller, sévèrement, tout de noir.

Depuis, Bernard ne l'avait pas quitté.

Enfin, vers dix heures, Benoîte avait appelé son mari et M. Gerfault était demeuré seul, Bernard étant allé chez M. Hénault qu'il devait ramener avec lui.

La tête du malade était superbe.

M. Gerfault était comme transfiguré.

Son visage reflétait l'allégresse de son âme.

Soudain, Bernard parut dans la chambre de son maître :

— L'abbé Ruot est de retour, lui dit-il.

— Ah! fit M. Gerfault.

Il n'osait interroger le jeune homme.

Bernard le comprit et poursuivit :

— Il a obtenu la permission de célébrer votre mariage. L'évêque lui a accordé la dispense de publication des bans.

— Bien ! dit Frédéric, alors il va venir !

— Il sera, ici, avec M. Leroux, le maire, dans cinq minutes...

— Et le docteur Hénault?

— Il est dans le petit salon.

— Seul ?

— Madame Noémie est avec lui !

— Ah ! fit Frédéric... Elle... est... ici !

— Oui !

— A l'idée que je vais la voir, je suis tout ému, mon cher Bernard !...

Mon Dieu, Dieu clément, donnez-moi la force nécessaire pour accomplir, jusqu'au bout, l'œuvre suprême de réhabilitation !...

Vous devez cela à cette pauvre femme, à cette martyre !...

Il y eut un instant de silence.

Frédéric eût bien voulu interroger Bernard au sujet de la demande qu'il l'avait chargé d'adresser à Noémie, relativement à sa fille ; mais il n'osa pas parler.

Bernard allait lui fournir des explications à ce sujet quand Félicien et Benoite parurent.

Comme M. Gerfault, comme Bernard, Félicien était tout vêtu de noir.

— Mon lieutenant... dit-il d'une voix tremblante.

M. le maire et M. le curé sont là. Si vous voulez venir.

— Oui, oui ! Marchons !... Marchons, mes amis !...

Le temps presse !... Mes forces m'abandonnent !... Allons ! Allons !...

Soutenu par Bernard, il se leva.

Puis, il s'appuya, d'une part, sur le bras du jeune homme, et, d'autre part, sur le bras de Félicien.

Ils sortirent de la chambre, suivis par Benoite.

XIV

MARIAGE « IN EXTREMIS »

Le salon où Bernard avait décidé que la double cérémonie aurait lieu se trouvait au rez-de-chaussée de la villa.

Il était éclairé par une immense baie, grande ouverte sur le parc.

Depuis le matin, Benoite, la douce Benoite, tout émue, s'occupait de

parer cette pièce, alors superbement illuminée par un soleil resplendissant.

L'excellente créature avait disposé des fleurs sur chaque meuble.

De belles roses, de toutes couleurs, s'épanouissaient, et embaumaient l'air; des lys, immaculés, émergeaient, élancés, de superbes potiches; des verveines jetaient, dans le salon, leur subtil et frais parfum.

Sur une table, l'abbé Ruot avait étendu cette nappe d'autel, ornée d'une guirlande de myosotis, que Noémie avait brodée pour lui.

Le digne homme, avec une délicatesse exquise, avait voulu que le cadeau de la jeune femme servît, pour la première fois, en cette circonstance.

Benoîte avait placé, encore, sur la nappe, des feuillages et des plantes vertes, entourés de mousses et de lierres sauvages.

Un beau Christ d'ivoire, sur une croix d'ébène, se dressait au milieu de la table.

De cette place, le Rédempteur, crucifié, dominait les assistants, élevait ses deux bras sur eux, et ses deux mains, meurtries, semblaient les bénir!

L'abbé Ruot se tenait debout près de cet autel improvisé.

Sa face rayonnante... où ses yeux brillaient plus encore que de coutume — était superbe à voir.

Il avait l'attitude du prêtre qui s'apprête à chanter un *Te Deum*, pour glorifier le Très-Haut, et pour le remercier de ses bienfaits.

Il portait haut sa tête expressive.

On eût dit que des clartés se dégageaient de son front et lui constituaient un nimbe.

Sur son surplis blanc, il avait jeté son camail de chanoine, noir, orné de lisérés rouges...

M. Leroux, sur sa redingote noire, avait ceint son écharpe tricolore.

Il avait pris place à côté du docteur Hénault, qui s'appuyait sur le fauteuil où Noémie était assise.

Celle-ci, tête nue, était pâle.

Elle portait une robe en laine noire, très simple.

Pas un bijou, pas une fleur ne la parait.

Elle attendait, grave, émue à un degré indicible, la venue de celui à qui elle allait s'unir.

Lorsqu'il parut, elle devint livide.

Elle se leva; mais elle chancelait et tremblait à ce point qu'elle dut se rasseoir.

Frédéric, toujours soutenu par Bernard et par Félicien, marcha vers elle, non moins ému, non moins frémissant.

Il fit un effort surhumain pour s'agenouiller devant la jeune femme.

Il y parvint, non sans peine.

Puis, sans mot dire, il courba la tête; il prit la main de Noémie, qui le laissa faire, et il y mit un baiser, un long baiser.

Noémie, alors, sentit, en soi, courir un frisson qui la secoua tout entière.

Son cœur se serra.

Elle fut touchée, si profondément, de l'humilité respectueuse, de cette démarche — qui constituait un hommage suprême rendu, par le coupable, à sa victime, — que son âme généreuse lui cria :

— Pardonne ! Pardonne !

Alors, elle prit, dans ses deux mains, la main de Frédéric, et elle la serra, fortement.

Le malade, enthousiasmé, se releva, seul, et s'écria, d'une voix forte :

— Soyez bénie !... Soyez heureuse !... Que le Dieu puissant, qui voit votre acte magnanime, vous donne toutes les félicités !...

Mais cet ultime effort l'avait brisé !

Il pâlit, chancela, et tomba sur un siège...

— Vite ! Vite !... Messieurs !... Vite !... Je sens que je vais mourir !... s'écria-t-il.

Bernard, Félicien, et Benoîte, demeurèrent près de lui.

M. Leroux, alors, sur un signe de M. Ruot, présida à la cérémonie civile, après avoir fait ouvrir, grandes, toutes les portes, ainsi que le veut la loi.

Il prononça les paroles habituelles en présence des témoins, qui étaient, pour Noémie : le docteur Henault et l'abbé Ruot ; pour Frédéric : Bernard et Félicien Martenot.

Puis, sur le registre de l'état civil, sur lequel l'acte avait été, par lui-même, rédigé à l'avance, il fit signer les époux et les témoins, après quoi il signa lui-même.

C'est à peine si Frédéric eut la force de signer.

Il éprouvait une souffrance aiguë qui le tenaillait !

Tous les assistants sentaient, vaguement, que la mort était là, déjà; mais on eût dit que, touchée, elle attendait pour frapper sa victime !

— Bénissez-nous, mon père ! dit le moribond à l'abbé Pierre Ruot.

Alors, tout tremblant, — car il était impressionnable à un point excessif, comme tous les êtres tendres — l'abbé s'approcha de Frédéric.

Il passa, sur son camail de chanoine, une étole blanche.

Très grave, il leva les yeux vers le ciel, et fit un large et beau signe de croix ; puis, de sa voix bien timbrée, qui retentit comme une mélopée, dans le grand silence, il dit avec une ferveur indicible :

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

Au dehors, sous le soleil ardent, les oiseaux chantaient.

— Ainsi soit-il! répétèrent tous les assistants.

L'abbé reprit :

— Frédéric Gerfault, vous déclarez que vous prenez maintenant, Noémie Besnarais, ici présente, pour votre femme et légitime épouse, selon le rit de notre sainte mère l'Église?

— Oui, monsieur, reprit Frédéric, d'une voix forte.

On entendit, au loin, la voix du vigneron qui reprenait son refrain, un instant interrompu, un refrain très gai, dont les notes s'envolaient, légères et pressées, dans l'air, très pur, de cette belle journée.

L'abbé poursuivit :

— Vous promettez, et jurez, de lui garder fidélité, en toutes choses, comme un fidèle époux le doit à son épouse, selon le commandement de Dieu?

— Oui, monsieur, dit Frédéric, qui s'affaiblissait de plus en plus.

L'abbé Pierre Ruot, se tournant, alors, du côté de Noémie, dit :

— Noémie Besnarais, vous déclarez que vous prenez, maintenant, Frédéric Gerfault, ici présent, pour votre mari et légitime époux, selon le rit de notre sainte mère l'Église.

— Oui, monsieur, répondit Noémie, toute frissonnante.

— Vous promettez, et jurez, de lui garder fidélité, en toutes choses, comme une fidèle épouse, selon le commandement de Dieu?

— Oui, monsieur.

Le vigneron s'était tu, soudain ; les oiseaux chantaient toujours.

A cette minute suprême, le silence se fit, si profond, qu'on entendit le bourdonnement d'une abeille, entrée par la fenêtre, et qui volait, lourde, au-dessus d'une des roses placées sur l'autel.

L'abbé Ruot leva le bras, et, de la main, il fit le signe de croix sur les époux, en disant, lentement, d'une voix vibrante :

— *Ego conjungo vos in matrimonium, in nomine Patris et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.*

. . . .

Les assistants, très impressionnés par cette émouvante cérémonie, regardaient, inquiets, effrayés aussi, Frédéric, qui, depuis un instant, haletait : une sorte de râle, une plainte sourde s'échappait de sa poitrine.

Soudain, il dit, d'une voix très faible :

— Bernard !... Bernard !... Souviens-toi de ce que tu m'as promis.

Le jeune homme fixa son regard suppliant sur Noémie.

La jeune femme se leva.

Elle fit un signe au docteur Hénault, qui sortit, immédiatement.

— Votre vœu sera accompli! dit Noémie au mourant.

Frédéric ne put répondre.

Il ne put remercier.

Mais son visage s'éclaira...

L'abbé Ruot avait compris ; il marcha vers Noémie, et, frémissant, il lui mit un baiser sur le front.

— Bien ! Bien ! dit-il, d'une voix étranglée par l'émotion.

M. Hénault reparut, cependant.

Louise l'accompagnait.

Elle était vêtue, très simplement, d'une robe blanche qui la parait splendidement ; elle portait, à son corsage, un petit bouquet de roses blanches : Noémie avait souhaité qu'elle s'ajustât ainsi.

En cette parure modeste, virginale, la pure jeune fille était ravissante.

Lorsqu'il la vit, Frédéric fit un effort pour se soulever ; il sourit ; il étendit ses bras vers cette blanche apparition.

Noémie conduisit, devant lui, la jeune fille, qui s'agenouilla.

Alors, Frédéric, transfiguré, leva les deux mains, lentement, sur sa tête, pour bénir.

— Mon... enfant !... Louise !... Je... vous bénis !...

Il demeura, un instant, en contemplation devant la jeune fille, presque en extase ; des larmes, pressées, coulaient sur ses joues : des larmes de joie.

Il reprit, d'une voix douce :

— Je... meurs... heureux !...

Noémie... merci !...

Adieu... Bernard... mon fils !...

Adieu, à tous !...

Puis, avec un enthousiasme et avec une force inattendue, il s'écria :

— Gloire... gloire à Dieu !... Ma Louise... Ma fil...

Il ne put achever.

Son buste se pencha à droite, et s'affaissa.

Frédéric ne bougea plus.

Le docteur Hénault se pencha sur lui ; il l'examina... puis, il se releva :

— Mort !... fit-il.

Félicien et Benoîte sanglotèrent.

Bernard mit un genou à terre, devant le mort, à côté de Louise.

Noémie, près du docteur Hénault, priait, en silence.

M. Leroux, immobile, se tenait à l'écart, et regardait cette scène, empoigné et attendri.

Enfin, l'abbé Ruot bénit le cadavre, et, les yeux levés vers le ciel, suppliant, il s'écria :

— *Huic ergo parce, Deus !...*

. . . .

Dans son clos, là-bas, le vigneron avait repris sa chanson : un air du pays, un refrain à boire — il chantait à pleine voix, à présent, très gai, sous le soleil ardent.

EPILOGUE

I

UN VISITEUR AU PRESBYTÈRE

Lorsque l'abbé Ruot sortit de chez Bernard, après la triste cérémonie qu'il avait célébrée, il passa, d'abord, par l'église, où il déposa les objets du culte qu'il avait emportés. Puis, à pas lents, encore impressionné, pensif, recueilli, il regagna son presbytère.

Dès son entrée dans sa maisonnette, sa gouvernante, Mariette, une vieille bourguignonne haute en couleur, l'aborda :

— Monsieur l'abbé, dit-elle, il y a, dans le jardin, un monsieur qui vous attend depuis plus d'une heure.

— Un monsieur?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait entrer dans mon cabinet?

— Je le lui ai offert; mais il a refusé : il m'a dit qu'il préferait vous attendre dans le jardin.

— Que me veut ce monsieur ?

— Je l'ignore.

— Son nom ?

— Il m'a déclaré que vous ne le connaissez pas, et que son nom, par conséquent, ne vous apprendrait rien.

— Bien, je vais recevoir ce monsieur. Vous pouvez servir le déjeuner, Mariette; j'expédierai ce visiteur mystérieux, quel qu'il soit.

Mariette retourna à sa cuisine.

L'abbé Ruot passa dans son jardin. Il était vraiment superbe, ce jardinet, avec sa parure automnale, avec ses dahlias, de toutes couleurs, dont les grosses têtes se balançaient sur leurs hautes tiges, avec ses roses trémières, ses soleils, et, surtout, son encadrement de verdures broussailleuses, tout enchevêtrées.



L'INCONNU SALUA L'ABBÉ... (PAGE 370.)

Au bout d'une allée, bordée de beaux pommiers, s'élevait une sorte de berceau, recouvert de vigne folle, dont les branches, grimpantes, étaient mêlées à celles de capucines et de volubilis.

Là, M. Ruot se retirait, souvent, pendant les chaudes journées, pour lire, en plein air, tout en fumant sa pipe.

Il se plaisait en cet endroit; il y passait, parfois, des après-midi entiers. Or, le visiteur, en attendant le retour de M. Ruot, s'était assis là.

En voyant venir le prêtre, il se leva et marcha à sa rencontre.

Ce visiteur, c'était l'homme qui avait interrogé, si curieusement, peu auparavant, le premier garçon de l'auberge du Cygne, à Lagny, celui en qui Joseph avait cru voir « un mouchard », ainsi qu'il l'avait écrit, immédiatement, à Félicien.

L'inconnu salua l'abbé et lui dit :

— Je vous demande pardon de mon indiscrétion, monsieur l'abbé, mais, seul, dans ce pays, vous pouvez me rendre un signalé service, et, tout d'abord, en arrivant à Is-sur-Tille, je n'ai pas hésité, un instant, à m'adresser à vous. Je suis sûr que vous voudrez bien me rendre le service que j'ai l'honneur de vous demander, dès que vous connaîtrez les motifs, qui, en cette circonstance, m'ont décidé à réclamer votre aide.

— Je suis toujours prêt à être utile quand c'est possible, monsieur, et, cela, par nature autant que par état... répondit l'abbé Ruot... Veuillez me faire connaître votre nom ?

— Je m'appelle Roger de Pardayant... répondit le visiteur.

M. Ruot sursauta : voilà qui était inattendu, par exemple !

— Le vicomte Roger de Pardayant !... répéta-t-il.

— Oui, monsieur l'abbé ! Le vicomte Roger de Pardayant.

— Ayez la bonté de me suivre chez moi, monsieur, reprit l'abbé. Nous ne pouvons, ainsi, causer en plein air.

— Très volontiers. Je vous suis, monsieur l'abbé.

Le prêtre, et le vicomte, se dirigèrent vers le presbytère.

L'abbé conduisit M. de Pardayant dans son cabinet de travail.

— Monsieur l'abbé est servi ! dit Mariette, en apparaissant, tout à coup, sûre qu'elle allait, ainsi, débarrasser son maître d'un gêneur.

— Bien ! Laissez-nous ! répondit M. Ruot, à la grande surprise de la gouvernante, qui, profondément bouleversée, de même que la Rosalie du docteur Hénault, ne comprenait absolument rien à ce qui se passait, chez l'abbé, depuis vingt-quatre heures.

Le vicomte, cependant, s'excusa :

— Je vous empêche de vous mettre à table, monsieur l'abbé, dit-il. Je vous en prie, prenez votre repas ; je reviendrai dans une heure, si cela vous convient?

Mais l'excellent M. Ruot avait trop grande hâte d'entendre le vicomte pour le laisser partir.

Ne s'agissait-il pas, en effet, des intérêts les plus immédiats de Bernard, pour qui l'abbé ressentait plus que de l'estime, plus que de la sympathie, c'est-à-dire une sincère affection ?

— Je déjeune, ordinairement, en deux temps et trois mouvements ! fit-il. Vieille habitude d'aumônier militaire. Je suis si pressé de causer avec vous que je me passerais, volontiers, de nourriture, pour en arriver,

plus vite, à ce qui doit nous occuper ; mais je suis las et j'ai besoin de reprendre des forces ; j'accepte donc votre offre en partie, je m'explique : Je vais vous laisser ici ; je passerai dans ma salle à manger ; j'y casserai une croûte, et, avant dix minutes, je serai tout à vous. Ça vous va-t-il ?

— Parfaitement ! En vérité, monsieur l'abbé, je suis confus de mon indiscrétion.

— Vous n'êtes pas indiscret ! Vous avez fort bien fait de venir ici. Oui, oui, vous avez fort bien fait, en ce moment, surtout. Vous me comprendrez tout à l'heure. Il y a là des journaux ; lisez, en m'attendant.

M. Ruot s'éloigna.

— J'ai fort bien fait de venir ici, surtout en ce moment ! fit Roger en se répétant les paroles du prêtre... Vous me comprendrez tout à l'heure... Que veut-il dire ? Attendons.

Il prit un journal, dont il fit sauter la bande, et il se mit à lire.

Mais il était préoccupé, à ce point, que sa lecture ne lui offrit aucun intérêt. Il jeta le journal sur le bureau et il pensa.

Bientôt, l'abbé reparut ; il s'assit devant son bureau.

— Maintenant... dit-il... causons !...

Il attira, à lui, un pot à tabac, et prit une pipe, qu'il bourra, soigneusement. C'était sa première pipe de la journée ; aussi, bien qu'il fût impatient d'interroger le vicomte, il n'avait pu résister au plaisir « d'en griller une ».

— Vous permettez ?... demanda-t-il gaiement... Je suis un vieux soldat... et je ne puis me passer de ma pipe, surtout après déjeuner... Voyons ? D'où diable sortez-vous ?

— Je vois avec plaisir que vous me connaissez ?

— Certes !

— Je m'en doutais !... Tant mieux !... La moitié de mon récit se trouve ainsi faite.

— Je vous connais beaucoup plus même que vous ne le croyez, sans doute. Je vous l'ai déjà dit : vous me comprendrez mieux plus tard. D'abord, procédons par ordre. Permettez-moi de vous adresser, derechef, la question que je vous ai posée déjà. « D'où venez-vous? » On vous croyait mort. Ceux qui avaient intérêt à vous retrouver ont perdu toute trace de vous à partir de 1870. Vous étiez, alors, aux environs de Nuits, près d'ici, avec la compagnie de francs-tireurs dans laquelle vous vous étiez engagé.

— Je vous répondrai en quelques mots. J'arrive d'Allemagne.

— D'Allemagne ?... Comment.. ?

— Je ne suis en France que depuis trois jours.

— Mais que faisiez-vous en Allemagne ?

— J'y ai vécu, pendant vingt ans, enfermé dans une forteresse.

— Dans une forteresse ?

— Oui!... Je m'explique... Au moment où la compagnie de francs-tireurs dans laquelle je m'étais engagé, comme vous l'avez fort bien dit, fut surprise, aux environs de Nuits... par l'attaque des uhlans qui fondirent sur notre camp... je me jetai dans la mêlée, derrière mes camarades... Je tombai, tout à coup, blessé et je m'évanouis... Quand je sortis de mon évanouissement, il faisait encore nuit... Je me traînai, péniblement, jusque chez un paysan, dont la maisonnette s'élevait non loin de là... Ce paysan était un brave homme, il me recueillit; puis, il appela un médecin de Beaune qui me donna des soins... Ma blessure m'avait fait perdre beaucoup de sang; mais elle n'était pas dangereuse. Je fus sur pied huit jours après. Je voulus retrouver mon bataillon. Mais nul ne put me dire où il était alors. Je m'engageai dans un régiment d'infanterie pour finir la campagne. Ah! c'est que je souffrais cruellement, vous saurez pourquoi tout à l'heure, et, ardemment, je souhaitais la mort! J'espérais être tué en combattant. Un mois se passa; après une escarmouche, je fus fait prisonnier, et, avec une trentaine de camarades, je fus dirigé sur l'Allemagne. Vainement, pendant la route, j'avais cherché à m'évader. J'arrivai à Cologne. Il y avait huit jours, environ, que je me trouvais en cette ville, quand, un matin, à l'appel, un sous-officier me rudoya et m'interpella grossièrement. Je devins fou de colère... je le frappai! Il leva sa cravache sur moi et me cingla la joue! Je me précipitai sur lui, je lui arrachai son sabre, et je lui en portai un coup en pleine poitrine...

— Malheureux! Vous l'avez tué?

— Non. Je le blessai grièvement. Il en réchappa! Mais je fus mis aux fers, traduit devant un conseil de guerre, et condamné à la détention, à perpétuité, dans une enceinte fortifiée. Voilà la vérité! Or, j'ai été gràcié il y a quinze jours.

— Mais comment se fait-il que vous n'ayez donné de vos nouvelles à personne?

— Parce que cela m'a été impossible. Toute correspondance m'était absolument interdite. Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre mes souffrances pendant ces vingt années. Vous pouvez aisément les imaginer! D'ailleurs, il suffit de me regarder pour s'en rendre compte. Relativement jeune, encore, j'ai l'aspect d'un vieillard.

— Poursuivez?

— De retour en France, je me suis rendu, tout d'abord, à Paris, où j'avais laissé une parente, une sœur de ma mère.

— La baronne de Nolay de Noirmont?

— Oui, la baronne de Noirmont. J'avais espéré que, par une grâce du ciel, je la retrouverais peut-être encore vivante, bien qu'elle eût atteint, déjà, la soixantaine en 1870, c'est-à-dire lorsque je fus fait prisonnier. Mon espoir fut déçu.

J'appris, par le notaire de ma famille, tout ce qui s'était passé en mon absence.

— Après ?

— Or, vous m'avez dit que vous me connaissiez. Par qui me connaîtriez-vous, si ce n'était par ce jeune homme qui s'est installé, ici, il y a quelques mois, et avec qui vous avez entretenu des relations amicales? Donc, puisque M. Bernard vous a révélé le secret de son passé, vous devez comprendre quel désir j'éprouvais de le voir.

— Poursuivez?

— Je sus qu'il avait été recueilli par de fidèles serviteurs de ma tante, à Lagny, et élevé par mon ex-sous-lieutenant : M. Frédéric Gerfault, qui s'était constitué son précepteur — et c'est en raison de ses bienfaits que je lui ai pardonné tout le mal qu'il m'a fait. Je m'expliquerai mieux, tout à l'heure, à ce sujet; mais, comme vous le disiez, monsieur l'abbé, et avec raison, il faut procéder par ordre : Je me rendis donc à Lagny. Là, j'appris que Félicien Martenot, le père d'adoption de Bernard, et M. Gerfault, s'étaient rendus, ici, pour y passer quelque jours avec le jeune homme. Je retournai donc à Paris. Je fis immédiatement mes préparatifs de départ. Bref, je suis arrivé, à Is-sur-Tille, ce matin. J'ai interrogé, tout d'abord, au sujet de Bernard, le chef de gare, qui me renseigna parfaitement et fort obligeamment. Je sus que vous voyiez souvent ce jeune homme, et je résolus, tout aussitôt, de me présenter ici, de me faire reconnaître de vous, et de vous prier de vouloir bien préparer Bernard à recevoir ma visite. Tel est le service que je me suis permis de réclamer de vous, monsieur l'abbé, et que vous consentirez à me rendre, je l'espère.

L'abbé se recueillit, un moment, et répondit :

— Fort bien! Mais cette... préparation, comme vous dites, demandera plusieurs jours, au moins, et, cela, pour plusieurs raisons.

— Ces raisons...

— Dame. Vous réapparaissez, comme ça, à l'improviste, après vingt ans ! Bernard, d'ailleurs...

Le vicomte interrompit l'abbé.

— Est-ce que vous avez lieu de croire que le jeune homme me verra, tout d'abord, avec... déplaisir?

— Je ne saurais répondre, exactement, à cette question. En effet, jamais M. Bernard ne m'a fait connaître ses sentiments à votre égard.

M. de Pardayant reprit :

— C'est que, le passé est terrible, et qu'il a dû... peut-être... me maudire !

— Je puis, dans tous les cas, vous affirmer le contraire : M. Bernard est un homme d'élite. Il eut, d'ailleurs, pour précepteur un homme

d'une grande générosité, qui s'est efforcé de lui faire oublier, en partie, autant que cela était possible, les graves torts que vous eûtes vis-à-vis de... celle qui fût votre maîtresse, et qui mourut si tragiquement!

Roger se tut, un instant, et reprit :

— Oui, je me suis mal conduit avec cette pauvre fille, qui m'aimait si tendrement. Mais ne suis-je pas excusable, en somme? J'aimais, passionnément, une autre femme, une autre femme de qui je n'ai pu retrouver encore la trace, une autre femme, qui, depuis vingt ans, me maudit, peut-être. Ah! monsieur l'abbé, quand Bernard connaîtra la vérité tout entière, quand il saura combien j'ai souffert, il me pardonnera, je l'espère, et je compte sur vous pour m'aider à le convaincre. Écoutez, je suis seul au monde. Cet enfant, ce fils, doit constituer, désormais, toute ma famille; il doit être ma consolation; grâce à lui, j'achèverai ma vie paisiblement. J'ai tant souffert, tant expié! Les jours que je dois vivre encore se passeront, je peux l'espérer, dans un bonheur relatif! Pendant ma longue captivité j'y ai pensé souvent; j'ai formé mille projets; je me disais: si je suis libre, enfin, un jour, je veux réparer mes torts. Fasse le ciel que je retrouve mon fils! Eh! bien, je l'ai retrouvé. J'attends, avec impatience, le moment où je le reverrai. Cette fortune, que ma tante a laissée, et qui allait échapper à mon fils, me sera comptée, à moi, qui suis l'héritier légitime de la baronne de Noirmont. En effet, les délais légaux ne sont pas expirés encore : l'État, qui devait mettre la main sur cette fortune, n'y touchera pas, puisque je suis là. Or, cette fortune appartiendra à mon fils. De plus, je compte l'adopter. Je veux qu'il porte mon nom et mon titre. Je veux...

— Bien! Fort bien! s'écria l'abbé. Je suis heureux de vous trouver dans ces excellentes dispositions! Elles vous font honneur!

— Alors, je puis espérer que vous voudrez bien faire, auprès de Bernard, la démarche que j'ai eu l'honneur de vous demander?

— Oui...

— Aujourd'hui même?

— Pas aujourd'hui.

— Pourquoi donc?

Alors, M. Ruot raconta, en détail, à Roger de Pardayant, tout ce qui s'était passé, depuis quelques jours, tant chez Bernard que chez le docteur Hénault. Le vicomte, stupéfait, écouta le long récit de l'abbé, qu'il interrompit souvent.

— Ainsi, s'écria-t-il, mon fils aime la fille de mademoiselle Noémie Besnarais. Ce hasard est prodigieux, quasi providentiel! Pauvre Noémie! Oh! M. Gerfault a noblement expié sa faute!

— Donc, reprit l'abbé, vous comprenez, à présent, que le moment est mal choisi pour annoncer votre retour à Bernard... Il faut attendre...

— Vous avez raison!

— J'en parlerai, d'abord, au docteur Hénault, et, d'un commun accord, nous déciderons... Quand l'heure sera venue, on vous appellera... Il n'y a pas autre chose à faire!

— C'est mon avis! Je suivrai donc vos conseils. Mes affaires me rappellent à Paris, je repartirai aujourd'hui même. Voici mon adresse. Je compte sur vous, monsieur l'abbé, pour m'écrire quand vous le jugerez bon. Oh! tâchez que ce soit prochainement! Ces derniers jours d'attente me sembleront bien longs!

M. de Pardayant remercia l'abbé et prit congé de lui.

M. Ruot se rendit, immédiatement, chez le docteur Hénault, pour lui faire part de la visite, si inattendue, qu'il venait de recevoir.

II

QUELQUES LETTRES

— *De Bernard à l'abbé Pierre Ruot :*

« Paris, le 2 octobre 1891.

» Monsieur l'abbé,

» Obéissant aux dernières volontés de mon maître vénéré : M. Frédéric Gerfault, je viens de faire inhumer sa dépouille, au Père-Lachaise, dans ce caveau où il a souhaité de dormir de l'éternel sommeil, à côté de celle qu'il a tant aimée. L'accomplissement de ce pieux devoir m'a causé une impression de tristesse morne qui m'accable! J'ai hâte d'être de retour à Is-sur-Tille; hâte de me retrouver dans ma maison, en pleine campagne, pour me recueillir... hâte, aussi, de vous revoir, ainsi que le bon docteur Hénault et sa famille. Je quitterai Paris demain soir, et je serai, près de vous, après-demain matin.

» En attendant, veuillez croire à mes sentiments les plus reconnaissants, les plus dévoués, et les plus affectueux.

» BERNARD GRISIER. »

— *De l'abbé Pierre Ruot à Bernard Grisier à Paris :*

« Is-sur-Tille, le 3 octobre 1891.

» Mon cher ami,

» Ne quittez pas Paris. J'y serai demain matin. Il faut que je vous apprenne une nouvelle très importante. Attendez-moi. Je serai près de vous vers dix heures.

» Cordialement.

» L'abbé PIERRE RUOT. »

— *De l'abbé Pierre Ruot à M. le vicomte Roger de Pardayant :*

« Is-sur-Tille, le 3 octobre 1891.

» Monsieur,

» Ci-joint une lettre que je viens de recevoir de Bernard, et copie de celle que je lui ai écrite en réponse à la sienne. Vous y verrez que je serai à Paris demain. A dix heures, je me rencontrerai avec Bernard. Je le préparerai, aussitôt, à vous voir, et je vous écrirai à quelle heure, et quel jour, aura lieu l'entrevue.

» Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

» L'abbé Pierre Ruot. »

— *De maître Lefort, notaire, à Paris, à madame veuve Frédéric Gerfault, née Noémie Besnarais, à Is-sur-Tille, près Dijon (Côte-d'Or).*

« Paris, le 30 octobre 1891.

» Madame,

» J'ai reçu la procuration que vous m'avez adressée, et qui m'était indispensable pour m'occuper de la liquidation de la succession de feu M. Gerfault, votre mari. Croyez que je m'occuperai de vos intérêts avec tout le zèle désirable. Je fais des vœux pour le prochain rétablissement de votre santé. Puisqu'il vous est impossible de vous rendre à Paris, en ce moment, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous dans la huitaine. Je vous avertirai du jour de mon arrivée à Is-sur-Tille. Je serai tout heureux de faire votre connaissance.

» En attendant, recevez mes hommages les plus respectueux.

» Lefort.

» *P.-S.* — La fortune de M. Gerfault peut être estimée à quatre millions six cent mille francs environ. »

— *De l'abbé Pierre Ruot au docteur Marc Hénault :*

« Paris, le 6 octobre 1891.

» Mon cher docteur,

» L'entrevue a eu lieu, aujourd'hui, à deux heures, entre le père et le fils. Je vous écris, à ce sujet, en toute hâte, pressé que je suis par l'heure du courrier. L'attitude de Bernard a été très correcte. A l'aspect de M. de Pardayant, il a éprouvé une très vive émotion. Le vicomte s'est montré, vis-à-vis de son fils, tendre et repentant. Toutefois, il me semble que Bernard persistera dans la résolution qu'il m'a fermement exposée, et que je vous ai fait connaître. Je serai de retour, demain, à Is-sur-Tille, et je vous raconterai, en détail, ce qui s'est passé.

» Présentez, je vous prie, mes compliments à madame Noémie, ainsi qu'à mademoiselle Louise, et croyez-moi votre ami dévoué.

» L'abbé Pierre Ruot. »



... NOUS ALLONS EN GONDOLE! (PAGE 380.)

— *De l'abbé Pierre Ruot au vicomte Roger de Pardayant :*

« Is-sur-Tille, le 5 novembre 1891.

» Monsieur,

» Bernard me charge de vous faire connaitre la décision qu'il a prise, irrévocablement, et relative aux offres que vous lui avez faites ; il pense que cette réponse vous paraitra moins pénible, venant de moi. Vous lui

avez proposé de l'adopter. Or, pour des raisons sur lesquelles il est inutile d'insister, Bernard désire porter le seul nom de sa mère. Quant à la fortune que vous souhaitiez de lui laisser, il estime qu'il ne peut l'accepter.

» Croyez que je regrette de n'avoir pu vaincre les scrupules de Bernard, et veuillez agréer l'assurance de mes sentiments très distingués.

» L'abbé PIERRE RUOT. »

— *De Bernard Grisier au vicomte Roger de Pardayant :*

« Is-sur-Tille, le 10 novembre 1871.

» Monsieur,

» Je viens de recevoir votre lettre, si affligée, et j'y réponds immédiatement. Je suis peiné, croyez-le, que ma décision vous ait causé un si vif chagrin; mais cette décision, j'ai cru devoir la prendre, en mon âme et conscience, après de longs combats contre moi-même. Je me suis longtemps interrogé à ce sujet; j'ai bien pesé toutes choses — et, enfin, j'ai résolu d'agir comme j'ai fait. Les souvenirs du passé m'ont, en quelque sorte, dicté ce que j'ai considéré comme mon devoir. Vous vous trompez, absolument, sur mes sentiments à votre égard. Non, je n'ai pas de haine, au cœur, pour vous! Dès que j'ai été en âge de comprendre, mon maître : M. Gerfault, s'est efforcé de me préparer à connaître la vérité sur mon passé. Il vous avait connu ; il avait été le confident de vos souffrances, et il savait que vous aviez expié... vos fautes. Je vous demande pardon d'avoir écrit ces mots, qui sont ceux dont se servait mon maître lorsqu'il parlait du passé. Donc, je vous le déclare, je ne vous hais point! Vous vous plaignez de vivre seul, et, surtout, loin de moi... Vous aviez rêvé, m'écrivez-vous, que vous retrouveriez, en moi, un fils qui adoucirait l'amertume de votre vie... Hélas! je désirerais vous rendre tendresse pour tendresse... ne me demandez pas plus que mon cœur ne peut vous donner! Je compte bien que, dans quelques mois, nous pourrons nous voir plus fréquemment.

» Veuillez croire à mes sentiments les plus respectueux.

» BERNARD GRISIER.

» *P.-S.* — Je vous informe que mon mariage, avec mademoiselle Louise Gerfault, aura lieu le 5 février prochain; je serai aise que vous vouliez bien y assister. »

— *De maître Roberval, notaire à Meaux, à M. le vicomte Roger de Pardayant :*

« Meaux, le 2 janvier 1892.

» Monsieur,

» Ainsi que M. Félicien Martenot, ancien aubergiste à Lagny, vous l'a appris, en vous fournissant les raisons de cette résolution, M. Ber-

nard Grisier, ingénieur des eaux et forêts, à Is-sur-Tille, près Dijon (Côte-d'Or), m'a donné l'ordre de remettre le solde créditeur de son compte en mon étude, ès-mains de votre notaire à Paris, mon collègue, maître Lefort; j'ai opéré le versement aujourd'hui même, et j'ai remis, à maître Lefort, tous les titres de propriétés qui se trouvaient entre ses mains.

» Veuillez recevoir mes civilités empressées.

» Roberval. »

— *De Félicien Martenot, propriétaire à Lagny, à M. Bernard Grisier :*

« Lagny, le 31 janvier 1892.

» Mon enfant aimé,

» Nous partirons, le 3 février, pour Is-sur-Tille, afin d'assister à ta noce. Nous sommes très heureux de ton bonheur. Présente tous nos compliments à ta fiancée, ainsi qu'à madame sa mère. Poignées de mains à M. le docteur Hénault, à M. l'abbé Ruot, et à M. Leroux. Benoîte t'embrasse, de tout cœur, et moi idem.

» Félicien Martenot. »

— *De Bernard Grisier à madame veuve Frédéric Gerfault :*

« Venise, le 29 février 1892.

» Ma chère mère,

» Nous avons fait un ravissant voyage de noces. Nous sommes arrivés, ici, avant-hier; il faisait un temps superbe. Ah! ma chère mère, comme je suis heureux, avec ma Louise bien aimée, à présent ma femme. Nous serons de retour, à Is-sur-Tille, près de vous, près du docteur, vers le 20 mars. En ce moment, Louise s'habille : nous devons aller faire, tout à l'heure, une promenade sur les lagunes. Comme c'était convenu, j'ai répété, à Louise, votre pieux mensonge. Elle croit, fermement, que vous étiez la femme de mon maître : M. Gerfault, depuis vingt ans, et que vous aviez dû vous séparer, de votre mari, un an après votre mariage, peu avant la naissance de votre chère enfant, ce, pour des raisons de mésintelligence. Il vaut mieux, à tous égards, que cette version, inventée par M. Henault, s'accrédite en l'esprit de ma chère Louise. Il me tarde que nous nous retrouvions chez nous, près de vous, ma bonne mère, près du docteur, qui sait combien je l'aime. Une cordiale poignée de main à l'excellent M. Ruot, et tous mes compliments à M. Leroux.

» Je vous embrasse tendrement.

» Bernard Grisier.

» *P.-S.* — Louise vient d'entrer dans ma chambre; elle vous envoie un mot, que je joins à ma lettre.

« Ma chère maman,

» Un mot seulement, pour te dire que je suis la femme la plus heureuse du monde : que j'adore mon mari et que je vous chéris, toi, et mon cher Marc.

» Je vous embrasse tous les deux.

» Louise Grisier.

» *P.-S.* — Notre gondole nous attend ; je pars !... Nous allons en gondole ! »

— *De l'abbé Pierre Ruot à M. le vicomte Roger de Pardayant* :

« Is-sur-Tille, le 5 avril 1892.

» Cher monsieur,

» Bernard est de retour, de son voyage de noces, depuis quinze jours, environ. Je lui ai parlé de vous à diverses reprises, ainsi que vous l'avez désiré, ainsi que vous m'en avez prié. Je lui ai fait savoir que sa résolution, en ce qui vous concerne, vous brisait le cœur. Je lui ai dit qu'il se montrait trop cruel, trop impitoyable, trop sévère, et que vous aviez suffisamment souffert. M. Marc Hénault, madame veuve Gerfault se sont joints à moi pour lui adresser les mêmes reproches. Enfin, madame Gerfault, et moi, nous avons fini par mettre la jeune femme de Bernard dans notre parti. Elle a promis qu'elle ferait tout son possible pour obtenir que son mari revienne sur sa décision. Je suis donc heureux de pouvoir vous écrire : Courage et espoir !

» Recevez l'assurance de ma très vive sympathie.

» L'abbé Pierre Ruot.

» *P.-S.* — Je vous écrirai aussitôt que j'aurai quelque chose de nouveau à vous faire savoir ; je pense que ce sera bientôt. »

FIN DE L'ENFANT DE LA MORTE

